

Auteur ou collectivité : Exposition universelle. 1851. Londres

Auteur : Exposition universelle. 1851. Londres

Titre : Le Palais de cristal : journal illustré de l'exposition de 1851 et des progrès de l'industrie universelle : album de l'exposition

Adresse : Paris : Administration du journal, passage Jouffroy, n. 24, 1851

Collation : 1 vol. (366 p.) : ill. ; 36 cm

Cote : CNAM-BIB Fol Xae 2 Res

Sujet(s) : Exposition internationale (1851 ; Londres)

Langue : Français

Date de mise en ligne : 06/10/2010

Date de génération du document : 16/7/2018

Permalien : <http://cnum.cnam.fr/redir?FOLXAE2>



178 / 20000 / 1851

LE

# PALAIS DE CRISTAL

JOURNAL ILLUSTRE DE L'EXPOSITION DE 1851.



---

PARIS. — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET C<sup>e</sup>, RUE BERGÈRE, 20.

---

*f<sup>o</sup> Xae 1*

*f<sup>o</sup> 2*

# ALBUM DE L'EXPOSITION

— — — — —

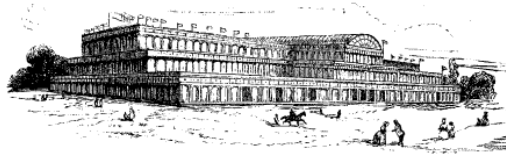
LE

# PALAIS DE CRISTAL

JOURNAL ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1851

ET DES

**PROGRÈS DE L'INDUSTRIE UNIVERSELLE**



1<sup>o</sup> MAI — 31 OCTOBRE.

*Fol Xae 2*

**Paris**

**A L'ADMINISTRATION DU JOURNAL**

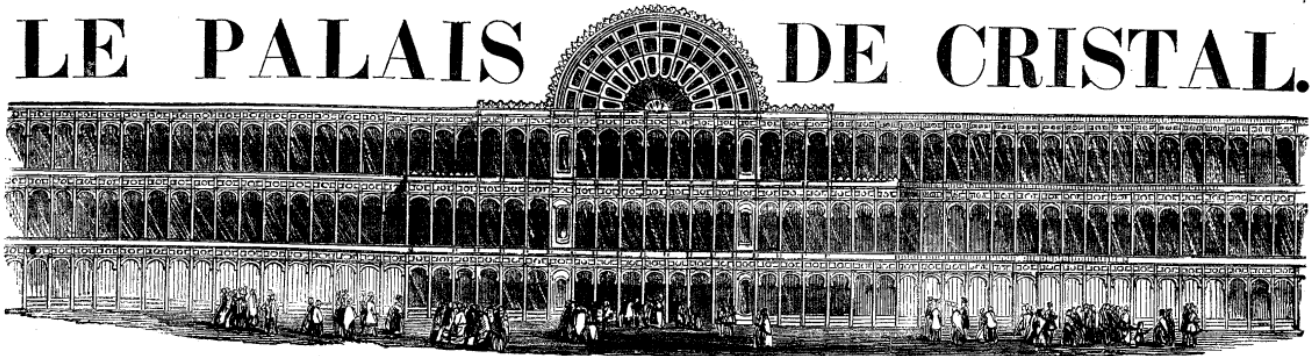
PASSAGE JOUFFROY, n<sup>o</sup> 24

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

1851



# LE PALAIS DE CRISTAL.



JOURNAL ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1851.

N° 1.

LONDRES, MERCREDI, 7 MAI 1851.

PRIX : 6d. (60 c.)

Ce Journal paraît tous les mercredis pendant la durée de l'Exposition. Prix de l'abonnement pour la France et l'Angleterre, 25 fr. (£1) ; le port en sus pour l'Etranger.

L'on s'abonne : à Londres, au Bureau du Journal, 2, Catherine-street, Strand ; chez M. Joseph Thomas, 1, Finch-lane, Cornhill ; en France chez MM. Susse Frères, à Paris, Place de la Bourse, ainsi que chez les principaux libraires ; pour l'Allemagne, chez M. Alexandre, à Strasbourg, qui reçoivent aussi les annonces.

Toutes les réclamations et communications relatives au PALAIS DE CRISTAL doivent être adressés (franco) au Bureau du Journal à Londres, 2, Catherine-street, Strand.

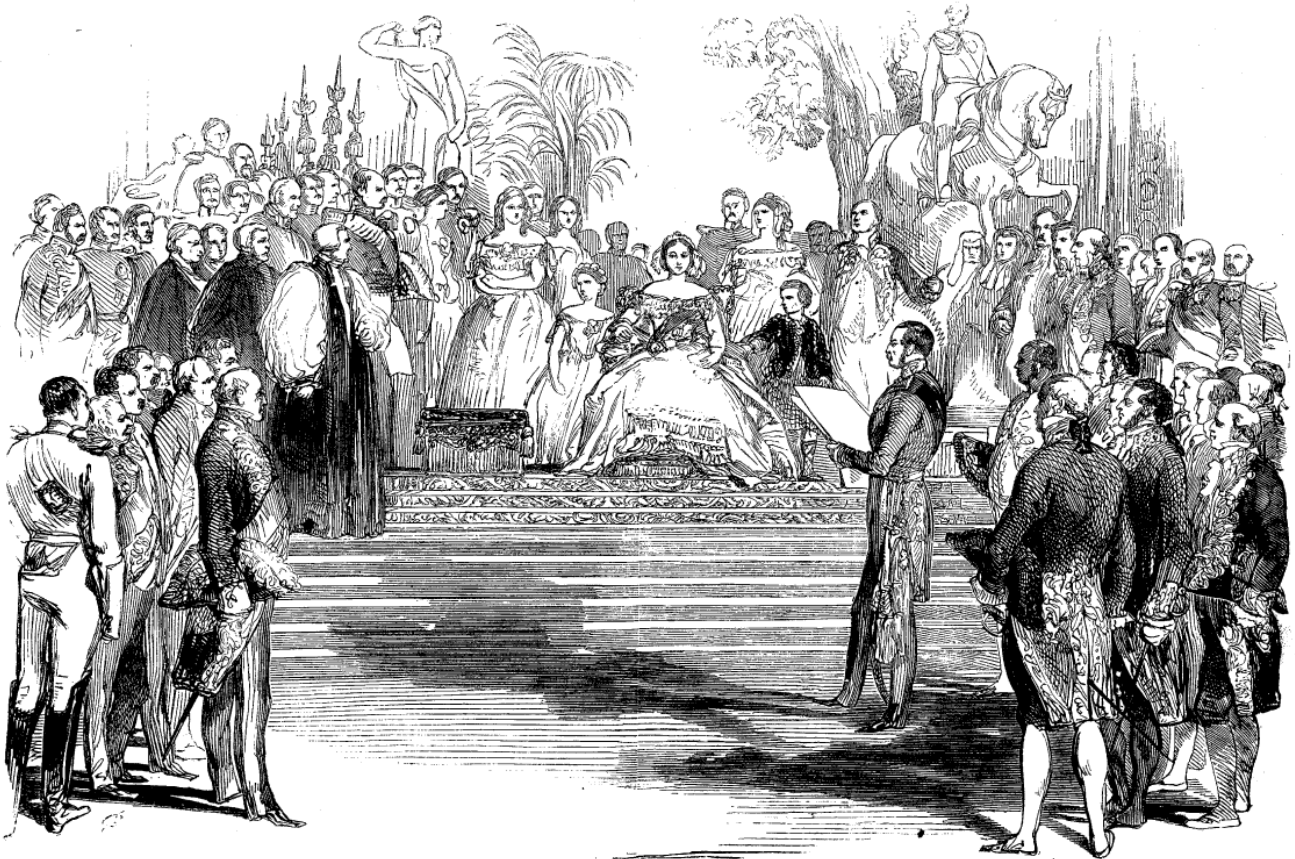
En commençant sa publication, le PALAIS DE CRISTAL éprouve le besoin de répéter qu'il est et qu'il sera toujours voué exclusivement aux intérêts français se rattachant à l'Exposition de Londres. Cette déclaration déjà faite dans son numéro specimen, il devait la renouveler aujourd'hui en présence des publications nombreuses auxquelles la solennité industrielle de 1851 a donné naissance, publications qui ont toutes leur spécialité plus ou moins sérieuse.

Certes en s'exprimant ainsi notre journal n'affiche pas la prétention de se poser en défenseur de l'industrie française à Londres : une telle prétention serait ridicule ; la France n'a besoin de la protection de personne, et d'ailleurs ses produits sont là qui parlent assez pour elle ; et puis les soins intelligents, l'expérience de notre commissariat qui s'est acquis par ses travaux de si hauts droits à l'estime publique, suffiraient au besoin.

Le PALAIS DE CRISTAL a une tâche plus modeste qu'il s'efforcera de remplir avec zèle. C'est

non-seulement d'éclairer nos fabricants sur leurs droits ainsi que sur les découvertes étrangères qui peuvent profiter à la France, mais aussi de faire connaître au monde industriel la part qui revient souvent à notre nation dans ces inventions nouvelles, dans ces merveilles de l'art ou de la mécanique que le palais d'Hyde Park étale à tous les yeux. Ainsi telle découverte, tel procédé, aujourd'hui exposés dans leur application complète par l'Angleterre, l'Allemagne ou la Russie, l'idée première en appartient peut-être à un français forcé par les circonstances d'en laisser profiter un étranger. Ainsi telle statue, tel bijou, tel meuble, telle pièce de soie, qu'on voit figurer sur la partie anglaise du catalogue, le dessin, l'exécution en reviennent peut-être à des artistes, à des ouvriers français engagés à haut prix par l'Angleterre.

Et puis combien n'est-il pas de produits auxquels il n'a manqué qu'un emplacement convenable et suffisant pour se présenter avec tous leurs justes avantages ? combien de ces articles de



LA REINE INAUGURANT L'EXPOSITION.

goût, de mode, d'un fini si délié, d'une délicatesse si imperceptible qu'on en peut juger en quelque sorte qu'ils sont mal exposés, et aussi parce que tous les moyens d'en assurer l'équitable exhibition n'ont pas été souvent égaux entre les français et leurs voisins ?

Ces remarques, ces révélations, le PALAIS DE CRISTAL les publiera avec sincérité et sans jamais rien dissimuler. Aucun fait ne sera avancé par lui que les noms ne soient cités avec les preuves à l'appui, de façon à faciliter au jury des récompenses, la mission qui lui est dévolue.

La vérité à tous et pour tous, ce n'est que justice, mais le malheur des derniers temps est tel que la France est obligé d'en revendiquer le bénéfice.

Nous comptons au surplus sur les communications de nos compatriotes pour venir à l'appui de notre travail. Le PALAIS DE CRISTAL les accueillera toujours avec reconnaissance.

Le Palais de Cristal est partagé en deux par le grand cintre dans lequel sont pratiquées au sud et au nord les deux entrées principales. L'Angleterre à elle seule occupe l'une des moitiés entière du palais ainsi divisé, l'autre est remplie par les diverses nations concourant à l'exposition. Le plan typographique que nous donnons plus loin représente les emplacements occupés par les produits de l'Angleterre, de la France et des autres peuples.

Ce plan, dont nous garantissons l'exactitude mathématique, forme un véritable catalogue en miniature des produits exposés; il nous servira à guider nos lecteurs dans les promenades nombreuses que nous leur ferons faire à travers le bâtiment de l'exposition, afin de les amener à découvrir et apprécier les signes éclatants de l'état du progrès du commerce et de l'industrie chez les différents peuples.

De justes appréhensions avaient été plusieurs fois manifestées à propos du petit nombre de dégagements ainsi que de portes de sorties ménagées dans le Palais de Cristal. Nous devons dire que les entrepreneurs du bâtiment ont pris toutes les mesures pouvant assurer la facilité des communications avec le dehors, aussi bien que la commodité au dedans des promeneurs et des exposants. Quatre portes d'entrée existent pour pénétrer dans l'intérieur de l'exposition. Les deux principales, appelées ENTREE DU SUD ET DU NORD, sont placées au centre du bâtiment, là où est le transept. Les deux autres sont situées, l'une à l'ouest à l'extrémité de la partie anglaise; la seconde à l'est à l'extrémité opposée. Quant aux portes de sorties elles sont au nombre de treize, réparties également sur chacun des côtés du palais.

#### INAUGURATION DU PALAIS DE L'EXPOSITION.

Sa Majesté la Reine Victoria a ouvert le premier mai l'exposition universelle de 1851. Pour rendre complet le dessin que nous reproduisons de cette cérémonie, nous emprunterons aux journaux anglais leur récit officiel.

Jamais le parc de Saint-James n'avait présenté un aspect si gai et si animé. Dès le matin, de bonne heure, la foule avait envahi toutes les avenues. Elle s'avancait comme une masse compacte, par Constitution-hill et Green Park vers le Palais de Cristal. A l'approche de l'heure fixée par le programme pour la sortie de la Reine du Palais de Buckingham, la foule devint plus compacte encore, et ce fut avec grand peine que la police put ouvrir le chemin au cortège royal. Il faut le dire, cette tâche difficile fut accomplie avec la plus grande prudence, avec le calme dont la police de Londres a tant de fois donné des preuves.

Quelques minutes avant onze heures, le Marquis de Winchester, Lord Steward de la Maison de la Reine, se dirigea vers le Palais. Bientôt après arrivèrent la Duchesse de Sutherland, Grande Dame d'Atours, et le Grand Chambellan, Marquis de Breadalbane.

L'Archevêque de Cantorbéry se dirigea vers Pall-Mall et Constitution-hill un peu après onze heures.

Bientôt après, un détachement du 1er régiment des gardes, commandé par le colonel Hall, vint s'établir en face du Palais, et prit rang dans le cortège.

L'escorte royale, sous les ordres du colonel Parker, prit aussi position devant le Palais, suivie de huit voitures de la cour, attelées de deux chevaux

chacune seulement, au grand désappointement du public qui n'apprit que par cette circonstance, que la Reine n'inaugurerait pas l'Exposition avec toute la splendeur des cérémonies royales.

A onze heures vingt minutes le cortège sortit du Palais. Les sept premières voitures contenaient les principaux officiers de la Maison de la Reine, le prince de Prusse et sa suite, puis venait une partie de l'escorte, et, enfin, le carrosse royal, occupé par la Reine, le Prince Albert, le Prince de Galles et les Princesses Royales. Sa Majesté, dont les traits annonçaient la santé, fut reçue par la multitude aux cris mille fois répétés de "Vive la Reine." Elle remercia gracieusement la foule de ce témoignage de "loyalty" et d'affection. Un deuxième détachement de gardes fermait la marche, et le cortège s'avancé rapidement vers Constitution Hill au milieu d'acclamations unanimes.

A partir de ce point la foule devenait plus compacte. Jamais spectacle plus imposant n'avait été offert à la curiosité. Ce vaste espace, rempli d'un peuple animé, la gaie verdure du printemps, le temps magnifique qui favorisait la fête, la foule d'étrangers venus cette fois en amis, et mêlant leurs acclamations à celles des loyaux anglais; les toilettes éclatantes des femmes qui tranchaient sur le sombre aspect des habits noirs, et, derrière cette foule, dominant du haut des balcons de Grosvenor-place, la riche aristocratie du pays mêlant ses cris et ses vivats à ceux du peuple; tout contribuait à donner à cette fête un caractère imposant, dont la population de Londres conservera longtemps le souvenir.

Malgré les nuages menaçants qui parcouraient le ciel, malgré la pluie dont quelques gouttes commencent à tomber au passage du cortège, la foule conserva ses rangs et sa bonne humeur, et il est inutile d'ajouter que dans cette partie de son parcours le cortège royal fut reçu avec les mêmes acclamations qui l'avaient accueilli à sa sortie du palais.

A la hauteur d'Hyde Park, le spectacle se présentait sous une physionomie nouvelle. Depuis neuf heures du matin les larges voies de Piccadilly étaient sillonnées de voitures de toute espèce, amenant vers le Palais de Cristal des milliers de spectateurs, et se suivant sans interruption, sur plusieurs files, depuis Long Acre et Regent Circus, c'est-à-dire sur une longueur de plus de trois milles. Le même mouvement régnait du côté de St. James's et de Knightsbridge; de l'ouest comme de l'est toute la vie de la grande cité convergeait vers un point unique: l'Exposition.

A onze heures et demie, le mouvement des voitures cessa, le peuple envahit toutes les voies publiques, et, comme dans toutes les occasions pareilles, il charma ses loisirs par les lazzi et les rires; il s'éleva surtout des vains efforts que fit un constable pour ramener à terre un gamin qui, semblable à un écureuil, sautait de branche en branche sur un des arbres du parc, pour échapper à son persécuteur.

Le cortège arriva; mais sa marche fut si rapide à son entrée dans le parc, qu'il fut impossible de reconnaître les personnages que contenaient les voitures, et l'on put lire le désappointement exprimé sur tous les visages, lorsqu'au lieu de la voiture royale, traînée par huit chevaux café au lait, l'on vit la Reine et sa famille dans un simple carrosse à deux chevaux. Pour beaucoup de spectateurs, il ne fallait rien moins que le son du canon annonçant l'arrivée de la Reine au Palais de l'Industrie, pour les convaincre qu'ils avaient vu passer le cortège royal.

Dès le matin, la foule prenait position le long de la chaussée, entre Hyde Park-corner et l'entrée septentrionale de l'Exposition. Vers dix heures, des masses innombrables de curieux sont survenues, et ont formé des deux côtés de la route une muraille compacte et impénétrable, qui s'est prolongée jusqu'aux portes même du palais. Les maisons qui avoisinaient Albert-gate étaient chargées de spectateurs; les balcons, les fenêtres, les toits, tout était plein. Les hauteurs, d'où la vue pouvait plonger sur quelques parties de la procession, ont été rapidement envahies par les nouveaux arrivants qui n'avaient pas été assez heureux pour se poster le long de la route, et bientôt le plus intrépide curieux, eût-il été doué d'une vigueur herculéenne, n'eût pu avancer d'un seul pas au milieu des rangs pressés, qui garnissaient le terrain. Ce qu'il y avait de remarquable, c'était l'animation joyeuse de la foule, et l'air de contentement qui respirait sur tous les visages. Chacun se prêtait à la circonstance; et la fatigue, la presse, la poussière, les petits accidents ordinaires dans ces multitudes réunies, rien ne pouvait altérer la bonne humeur de tout ce peuple. Il est vrai, aussi, que le spectacle animé qu'on avait sous les yeux était bien propre à captiver l'attention. Ces équipages somptueux qui se suivaient sans le moindre intervalle, avec leurs livrées si variées et si riches, étaient un sujet perpétuel de distractions, de questions, de ripostes et d'observations. Ici l'on distinguait la voiture d'un ministre, là celle d'un pair distingué; plus loin c'était un des révérends pasteurs de l'Eglise ou bien un étranger connu, ou bien encore un membre du corps diplomatique. Ainsi, l'on attendait avec ardeur, mais sans impatience, l'arrivée de la cour et de la suite royale. De temps

à autre, un spectacle d'une autre nature détournait l'attention et fournissait matière à de nouveaux sujets de gaieté. C'étaient des curieux déterminés qui s'aventuraient à grimper sur les arbres pour jouir du spectacle imposant que présentait cet océan de têtes humaines, s'étendant jusqu'aux dernières limites que la vue pouvait atteindre; mais ces amateurs de beaux coups-d'œil avaient compté sans la police; celle-ci a fait son devoir. De-là des luttes et des ruses, des marches et des contre-marches, qui produisaient les scènes les plus comiques. Il y a bien eu, de temps à autre, quelques chutes, et plus d'un, parmi ceux qui s'étaient postés sur les branches, est tombé lourdement à terre; mais il ne paraît pas qu'on ait eu à déplorer aucun accident sérieux.

Vers onze heures et demie on a commencé à voir arriver au galop les officiers de police à cheval; bientôt après, est apparu un corps de Horse Guards, épées nues, qui s'est rangé des deux côtés de la route à distances égales, pour maintenir le passage libre. Ces dispositions semblaient annoncer l'arrivée de la Reine; cependant l'opinion se maintenait dans la foule qu'une salve d'artillerie aurait prévenu le public du moment où la Reine aurait quitté le palais de Buckingham. Bientôt, cependant, le doute n'a plus été permis: à midi moins un quart, des acclamations lointaines se sont fait entendre; peu à peu elles sont devenues plus éclatantes, et en quelques instants un chœur immense d'enthousiasme s'est élevé dans toute l'étendue de Hyde Park, à l'aspect du cortège royal qui s'avancait au milieu de la haie et se dirigeait vers l'entrée septentrionale de l'Exposition.

A peine la procession avait-elle passé que la foule rompait les rangs et se dispersait. Ce mouvement se produisait avec une telle rapidité qu'il semblait, en vérité, qu'elle n'était venue que pour s'assurer par ses propres yeux de l'arrivée du couple royal. Les groupes se sont répandus alors dans les parties les plus éloignées du parc pour attendre le retour de la Reine, et se délasser par la promenade de leur longue et fatigante station. Ce mouvement ne s'est cependant pas exécuté, sans que sur quelques points il n'en soit résulté un peu de confusion par suite des nouvelles cohortes de curieux qui arrivaient en sens contraire. Au moment où ces deux marées se rencontraient, elles formaient, au point de jonction, un tourbillon dangereux où plus d'un habit a été déchiré et plus d'un chapeau foulé. Un incident de ce genre a eu lieu le long du pont de la rivière Serpentine, à l'opposé d'Albert Gate. Grande frayeur s'en est suivie; plusieurs femmes ont jeté des cris perçants, et certainement, si les barrières n'avaient pas été solides, un grand nombre de personnes auraient été précipitées dans les eaux.

Toutefois, par un accord admirable, et en quelque sorte instinctif, chacun s'est admirablement déterminé à conserver sa position; et cette salutaire inspiration a permis aux gens les plus éloignés de se reculer, de faire place aux groupes du centre, de sorte qu'aucun accident, du moins à notre connaissance, n'est venu jeter du deuil sur cet instant de la journée.

Les personnes qui s'étaient rangées aux abords de l'entrée du Palais de Cristal pour voir descendre de voiture le cortège royal n'ont pas été trompées dans leur attente, et ont pu doublement satisfaire leur curiosité, car elles ont vu successivement arriver les hauts personnages qui devaient se joindre à la Reine dans la procession à travers les galeries du bâtiment.

Parmi les premières personnes qu'on a vu mettre pied à terre, nous avons distingué le Lord Maire et les Shériffs, les membres et les officiers de la Corporation, lord John Russell, lord Stanley, le Chancelier de l'Echiquier, Sir George Grey, le Marquis de Clanricarde, et le Comte de Carlisle. Quelques-uns de ces nobles personnages étaient accompagnés de leurs femmes et de leurs familles. Son altesse royale le Duc de Cambridge, le Prince de Prusse, le Ministre de Turquie, le Prince Henri de Hollande, et l'archevêque d'Oxford n'ont point tardé ensuite à descendre.

A ce moment les Yeomen de la garde, un piquet d'honneur des grenadiers de la garde, avec bannières en tête et tambour, et un escadron des Horse-guards, ont entouré les abords de la porte par laquelle la Reine devait entrer; et une petite pluie, qui est venue très-à-propos pour éclaircir le temps, a été suivie d'un soleil radieux.

Midi sonnait lorsque sa Majesté a quitté son carrosse. Le Prince Albert l'accompagnait avec le Prince de Galles et la Princesse Royale. Les troupes ont présenté les armes, et le cortège est entré dans le Palais de Cristal au milieu des acclamations répétées et enthousiastes de la foule, mêlées aux strophes de l'hymne national, qui sortait des profondeurs de l'édifice, chanté par un chœur de 400 voix.

De même que toutes les autres parties du Palais, la nef était remplie de spectateurs. Dès neuf heures du matin, une foule immense s'y précipitait, mais telle est la vaste amplitude de ce bâtiment, qu'à peine s'apercevait-on à l'intérieur de ce constant afflux; et, au moment même de la cérémonie, il était impossible de se figurer que 24,000 personnes eussent pris place à l'aise autour de l'estrade royale, laissant vides, pour ainsi dire, et dans la solitude, les autres parties



du monument. Toutefois, un grand nombre de spectateurs, mal à l'aise au milieu du transept, se réfugièrent dans la nef et surtout dans la division Ouest, où les exposants ont fait plus d'efforts pour être prêts le jour de l'inauguration, et où de nombreux vasistas donnaient accès à l'air frais d'une matinée de mai, et d'où l'on pouvait voir de la vue des arbres de Kensington, couverts de leur verdure nouvelle.

Afin de faire mieux comprendre à nos lecteurs l'aspect que présentait ce jour là le Palais de l'Industrie, il n'est pas inutile de dire un mot des dispositions de ses principales parties. Chaque partie de la nef, chaque nef, si l'on peut s'exprimer ainsi, se compose de trois divisions longitudinales : celle du centre est la nef proprement dite, les deux autres sont appelées les ailes. Chaque aile est aussi large que la nef, et cette dernière était divisée dans sa longueur en trois parties, séparées par un cordon rouge. Le centre est occupé par les produits les plus remarquables ; dans les deux divisions latérales avaient été disposées des banquettes destinées aux dames, et derrière elles se tenaient debout les cavaliers. Les mêmes dispositions avaient été prises dans les galeries.

Il est difficile de se faire une idée de l'aspect que présentait aujourd'hui cette magnifique enceinte, pleine des richesses du monde entier, pleine aussi le 1er mai, et par exception, d'un peuple animé du même sentiment : l'émulation industrielle ; d'un même désir : celui de voir la paix du monde affermie par ce concours universel.

Peut-être au premier aspect, n'est-on pas frappé de la vaste amplitude de cette étonnante construction ; il faut que l'œil s'accoutume à ces immenses perspectives, il faut qu'il s'en rende compte, qu'il en ait conscience avant de les juger. Mais bientôt l'esprit est saisi, et l'on reste étonné de la hardiesse de la conception et de la grandeur de l'œuvre.

Que le lecteur se suppose un instant assis dans la galerie d'un édifice élevé, renfermant dans ses parties les moins hautes, des arbres immenses ; d'un édifice tel que cette seule galerie, où je le suppose assis, dépasse les dimensions de Westminster Hall. Qu'il s'imaginer que cette moitié d'un tout immense vient aboutir à un édifice plus grandiose encore, plus élevé, plus vaste, puis se continue à travers cette nouvelle merveille, et se perd dans une perspective qui échappe à l'œil le plus exercé. Qu'il jette les yeux vers le sol, et qu'il juge s'il le peut le spectacle qui s'offre à lui. Des machines aux formes gigantesques, des bâtiments entiers, des arbres séculaires semblent perdus au milieu de cette immensité ; et bien que des milliers de spectateurs se soient groupés dans cette enceinte, l'espace n'en semble point amoindri, un peuple entier pourrait encore y trouver place. L'œil s'accoutume à ces mille objets divers ; des tapis destinés aux plus vastes salons semblent autant de bannières suspendus à la voûte d'une église ; qu'il ne cherche pas à les compter, il y perdrait patience ; aussi ne sommes-nous pas étonnés d'entendre dire que pour se faire une juste idée des richesses renfermées dans le Palais de Cristal, les cent jours donnés au public sont à peine suffisants. A mesure qu'approchait l'heure fixée pour la cérémonie, on voyait arriver quelques personnages de marque : Lord Montague, Lord Naas, M. Sidney Herbert, M. Miles, Sir B. Hall, &c.

Bientôt après, Lord Grey et M. Labouchère, en uniforme de Windsor, traversèrent la nef ; puis arriva l'ambassadeur de Turquie, qui parut profondément frappé d'admiration. De temps à l'autre le son à peine perceptible d'un lointain applaudissement se faisait entendre, c'était, sans doute, l'entrée dans l'édifice de quelque personnage populaire ; mais ce n'est là qu'une conjecture ; car, s'il était difficile d'entendre les sons qui provenaient de cette distance, il ne l'était pas moins de distinguer les individus qui s'y trouvaient ; c'était une masse brillante, pleine de mouvement et de vie : voilà tout ce qu'il nous était permis de distinguer.

Enfin un tonnerre d'applaudissements dont le bruit n'arrivait qu'affaibli aux oreilles de la foule qui remplissait la nef et le son lointain des trompettes qui, au couronnement, avaient rempli de leurs éclats l'Abbaye de Westminster, depuis le chœur jusqu'aux extrémités les plus reculées de la nef, annoncèrent aux spectateurs pressés du transept que Sa Majesté venait d'arriver.

Bientôt après, le programme permettait aux visiteurs de la nef de comprendre que la Reine avait pris place sur le trône, car l'hymne national venait d'être entonné par les chœurs de quatre églises cathédrales ou collégiales, les élèves de deux sociétés musicales et "quantité d'autres exécutants," accompagnés de deux orgues magnifiques, et d'une excellente musique militaire. Mais tout cela était tellement perdu pour les visiteurs éloignés de la nef que le programme officiel pouvait seul leur donner la certitude qu'il en était réellement ainsi.

Après un moment de silence, qui se fit pendant la prière de Primat, la musique du grand "Alleluia" de Handel, exécutée par les mêmes chœurs et accompagnée par les deux orgues et la musique militaire, ne parvint qu'avec les mêmes sons affaiblis aux oreilles des spectateurs éloignés. Une seconde pause

plus courte fut bientôt suivie d'une fanfare étouffée, qui leur annonça que la procession royale était en marche et se dirigeait d'abord vers la division anglaise de l'édifice, qu'elle traversa dans toute sa longueur, en montant d'un côté et redescendant par l'autre.

Lorsque la procession reparut, se dégageant de la masse immense aux costumes bigarrés qui encombraient le transept, elle offrit un des spectacles les plus riches et des plus variés qu'il soit possible d'imaginer. Ce fut d'abord une masse mouvante de bleu, d'or et de cramoisi, un rayonnement indistinct et confus, qui prit bientôt un aspect plus parfait et plus tranché, à mesure que procession s'avavançait à pas lents au milieu de cette longue avenue de beautés élégantes qui réunissait l'élite de la noblesse anglaise.

Les vivats augmentèrent de moment en moment, car ils étaient répétés successivement par les spectateurs sur le passage de la procession, et précédaient l'approche de sa Majesté, qui était attendue partout avec la plus vive impatience et saluée avec le plus enthousiasme. Alors la procession fut tout-à-fait en vue, et à mesure qu'elle approchait on pouvait observer ceux qui la composaient. D'abord les héraults avec leurs robes singulières et bigarrées, — souvenir étrange de siècles qui ne sont plus, car alors les fonctions de hérault n'étaient pas une sinécure, elles embrassaient des devoirs plus sérieux et d'un caractère plus martial qu'aujourd'hui. Ils étaient suivis de trois paisibles citadins, les entrepreneurs et l'architecte, formant par leur simple interposition avec le passé le contraste le plus saisissant entre le règne naif de la chevalerie et le siècle positif de la science et de l'industrie.

Viennent ensuite, deux par deux, des personnages civils, les uns en habit de cour, les autres en uniforme de Yeomen, précédant (ce qui était peut-être la partie la plus pittoresque du cortège) les Commissaires étrangers, en uniforme de leur pays, et représentant trente nations diverses. Après eux viennent encore quelques-uns de nos employés civils, puis les Commissaires Royaux de l'Exposition, au sein desquels se trouvent les plus distingués de nos fonctionnaires, depuis le député-lieutenant jusqu'au ministre d'Etat. Le magnifique uniforme de Windsor brillait dans ce dernier groupe, et attestait la présence de quelques-uns de nos hommes d'Etat les plus remarquables. Derrière les Commissaires Royaux, marchaient les ambassadeurs étrangers, puis deux illustres vétérans, applaudis sur tout leur passage : le duc de Wellington et le Marquis d'Anglesea. Après eux venaient encore quelques-uns des ministres, et quelques uniformes de Windsor.

Sir G. Grey et Sir C. Wood se faisaient remarquer par le plaisir qui paraissait leur donner le spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Le Primat et ses chapelains, habillés de noir et de blanc, venaient ici trancher sur l'aspect brillant et gai du cortège. Mais après eux, les uniformes des officiers de la Maison de la Reine rendaient à la procession son aspect premier. Enfin, venait la Reine, reçue avec acclamation, par les assistants. Sa Majesté semblait jouir du plaisir que donnait sa présence. Les dames surtout se plaisaient à remarquer que la Reine était accompagnée de son royal époux et de ses deux enfants aimés. Le Prince semblait recueillir avec joie les hommages rendus à sa Majesté par l'élite des dames anglaises. La Reine était accompagnée du Prince de Galles. Le Prince tenait par la main la Princesse Royale, qui rappelait à un grand nombre de spectateurs son illustre mère, lorsqu'elle même était encore enfant.

Le cortège fit le tour de la nef, puis s'avança vers le transept, passa de là dans l'autre partie de la nef, pour revenir dans le transept, où la Reine prit de nouveau place sur l'estrade pour déclarer que l'Exposition était ouverte.

Voici de plus grands détails sur l'inauguration Royale :

DISCOURS DU PRINCE ALBERT AU NOM DE LA COMMISSION ROYALE.

" Que votre Majesté daigne nous permettre à nous, Commissaires nommés le 3 Janvier, 1850, par un acte de votre Gouvernement, pour l'organisation de l'Exposition de l'Industrie de toutes les nations, et postérieurement incorporé le 15 août de la même année par une charte royale, de vous demander respectueusement la permission de mettre sous vos yeux, une relation succincte de nos travaux jusqu'à ce jour heureux où l'Exposition va s'ouvrir sous les auspices de votre Majesté.

" En vertu de l'autorité que votre Majesté nous a si gracieusement conférée, nous avons fait une enquête sérieuse sur toutes les matières qu'elle a daigné confier à nos recherches, c'est-à-dire, d'une part, le meilleur moyen d'introduire dans ce royaume les productions des colonies britanniques, ainsi que celles des nations étrangères ; — d'autre part, le choix de l'emplacement le plus convenable pour y établir l'Exposition ; enfin, la conduite générale de l'entreprise et la meilleure marche à suivre pour garantir que la plus impartiale équité présiderait à leur distribution.

" En conséquence de ces enquêtes, et pour accom-

plir les devoirs que votre Majesté nous a assignés dans sa charte d'incorporation, nous avons eu de fréquentes réunions du corps entier des Commissaires ; nous avons en outre, confié la solutions des nombreuses questions qui se rattachaient aux matières si variées de l'Exposition, à des comités composés en partie de membres de notre Commission et en partie de personnages distingués dans les diverses branches des sciences et des arts ; personnages qui ont cordialement répondu à notre appel et qui nous ont fait avec empressement le sacrifice d'un temps précieux.

" Parmi les premières questions qui ont été l'objet de notre examen, l'une des plus importantes était de définir les conditions d'après lesquelles on admettrait les articles des exposants ; nous avons considéré que le caractère principal de l'entreprise dans laquelle nous étions engagés était de la faire reposer entièrement sur les souscriptions volontaires de toute la nation. En conséquence, nous avons décidé sans hésiter qu'il ne serait perçu aucune redevance pour l'admission des articles. Nous avons considéré aussi que la mission de choisir les articles envoyés devait être laissée, quant aux articles étrangers, à des commissions formées par les nations étrangères elles-mêmes et que, en ce qui concerne les produits nationaux, la Commission royale devait se réserver le contrôle le plus absolu.

" Nous avons maintenant la satisfaction de pouvoir ajouter que toutes nos prévisions se sont réalisées. La gracieuse donation de votre Majesté en faveur du fonds de l'Exhibition a été le signal des souscriptions volontaires même parmi les plus humbles classes de vos sujets, et le capital qu'elles ont mis à notre disposition s'élève en ce moment à près de £65,000. Des comités locaux qui nous ont sans exception donné la coopération la plus zélée, se sont formés dans toutes les parties du royaume uni, dans plusieurs des colonies de votre Majesté et dans le territoire soumis à l'honorable compagnie des Indes orientales. Nous avons eu aussi les concours énergiques de presque toutes les nations du monde chez lesquelles des commissions ont été nommées pour contribuer à l'accomplissement de l'œuvre que votre Majesté, dans son ordonnance royale, a justement caractérisé en la nommant 'l'Exposition Universelle de l'Industrie de toutes les nations du monde.'

" Nous devons rendre justice, ici, à l'empressement avec lequel des personnes de toutes les classes de la nation ont pris place parmi les exposants ; et c'est aussi notre devoir de vous offrir l'expression de notre respectueuse gratitude pour la gracieuse condescendance de votre Majesté qui a daigné s'associer à ses sujets et envoyer à l'exposition quelques-uns des plus importants et des plus intéressants objets.

" Le nombre des exposants dont on a pu recevoir les produits s'élève à environ 15,000, dont moitié environ appartient à l'empire britannique. Les autres se partagent entre plus de quarante nations étrangères composant la presque totalité des nations civilisées de l'univers. En disposant de l'espace qui leur a été respectivement alloué, nous avons dû prendre en considération, et la nature de leurs productions et les facilités de transport, ou d'accès que présentaient leur position géographique, votre Majesté trouvera dans la partie occidentale de cet édifice les productions des autres places sous sa dénomination et dans la partie orientale, les produits des nations étrangères. Tous les articles ont été rangés en quatre grandes classes, savoir : — 1. Les matières premières ; 2. Les machines ; 3. Les manufactures ; 4. La sculpture et les beaux arts. Une division d'une autre espèce a eu lieu d'après la position géographique des nations ; celle des pays chauds a été placée près du centre de l'édifice et celle des pays froids a été mise aux extrémités.

" Votre Majesté ayant gracieusement accordé un terrain dans son parc royal pour y faire l'exposition, les premiers fondemens de l'édifice qu'elle honore en ce moment de sa présence, furent posés le 26 Septembre dernier. Dans les sept mois qui se sont écoulés depuis lors, l'énergie des contracteurs et l'activité de leurs ouvriers ont produit un édifice d'une architecture et d'une construction toute nouvelle qui couvre un espace de plus de 18 acres mesurant 1851 pieds en longueur, et 456 pieds dans sa plus grande largeur, capable de contenir 40,000 visiteurs, et présentant quant aux marchandises une façade de plus de dix milles. C'est à Mr. Joseph Paxton que nous devons le principe tout nouveau de cette construction, et les commissaires sont heureux de lui rendre, ici, la justice qui lui est due pour cette intéressante portion de leur entreprise.

" Pour ce qui regarde la distribution des récompenses aux exposants qui l'auront mérité, nous avons décidé qu'elles seraient données sous formes de médailles, nos pas comme simple concurrence individuelle, mais comme récompense de la supériorité sous quelque forme qu'elle puisse se présenter. Le choix des personnes à récompenser a été confié à des jurys composés également de sujets britanniques et d'étrangers, les premiers ayant été choisis par la Commission, sur les recommandations des comités



LE LION AMOUREUX.

locaux, et les derniers par les Gouvernements des nations étrangers dont les produits sont exposés. Les noms de ces jurés, comprenant plusieurs célébrités européennes offrent les meilleures garanties de l'impartialité avec laquelle les récompenses seront distribuées.

“ Nous constatons avec beaucoup de plaisir, que, malgré la grandeur de cette entreprise, et les distances considérables d'où les objets maintenant exposés ont dû être remis, le jour où votre Majesté a daigné gracieusement assister à l'inauguration de l'exposition est le même que celui qui a été dès l'origine fixé pour son ouverture; preuve éclatante de ce

qu'avec la protection de Dieu, peut accomplir la bonne volonté et la coopération cordiale parmi les peuples, aidées des moyens que la science moderne a mis à notre disposition.

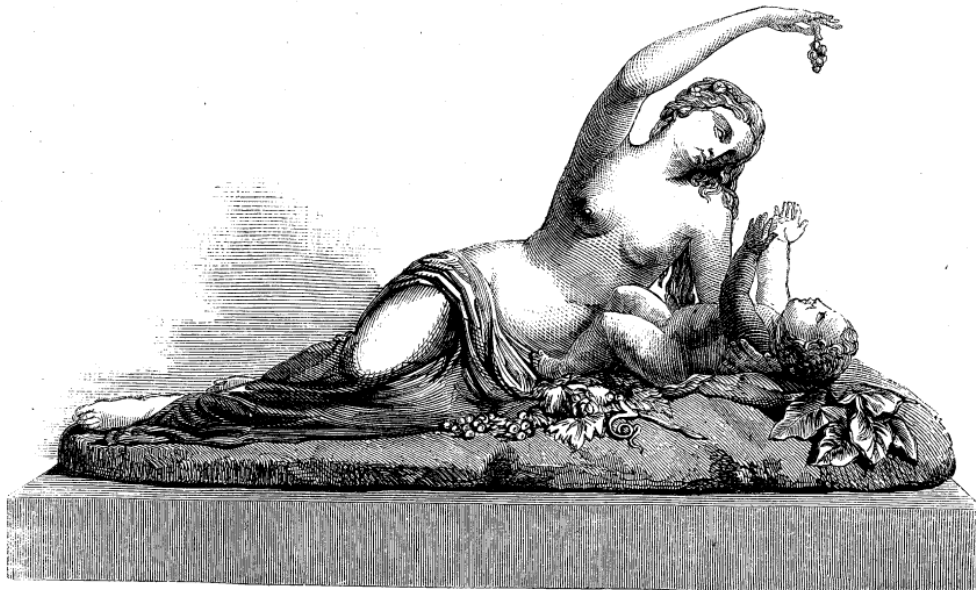
“ Ayant ainsi brièvement exposé à votre Majesté les résultats de nos travaux, il ne nous reste plus qu'à porter jusqu'à votre Majesté, notre humble et loyale reconnaissance pour les encouragements et les secours que nous avons reçus de la gracieuse faveur de votre Majesté dans tout le cours de cette vaste et laborieuse tâche; nous désirons ardemment que cette entreprise qui a pour but d'améliorer toutes les branches de l'industrie humaine et de

resserrer les liens de la paix et de l'amitié entre toutes les nations de la terre, puisse, par les bénédictions de la divine Providence, faire le bonheur du peuple de votre Majesté et rester longtemps une des époques les plus mémorables de l'heureux et paisible règne de votre Majesté.”

## DISCOURS DE LA REINE.

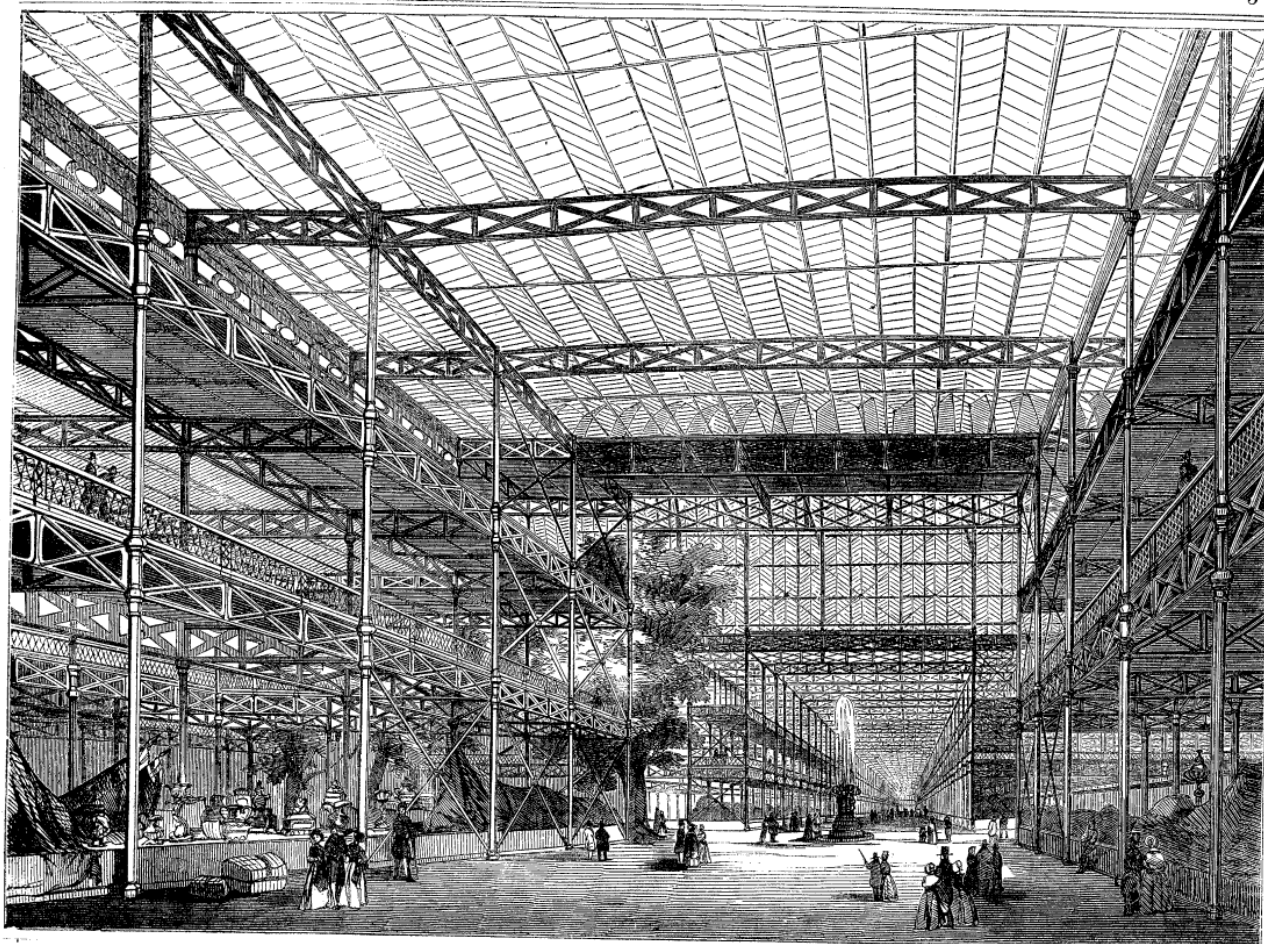
“ Je reçois avec le plus grand plaisir l'adresse que vous m'avez présentée pour l'ouverture de cette Exposition.

“ J'ai suivi avec un intérêt bien vif, toujours croissant, la marche de vos travaux, pour l'accomplisse-



LA NYMPHE IO ET BACCHUS ENFANT.





VUE INTÉRIEURE DU PALAIS DE CRISTAL.

ment des devoirs qui vous ont été confiés, par la Commission Royale; et c'est avec une satisfaction bien sincère que je suis témoin de l'heureux résultat de vos efforts judicieux et incessants par le spectacle magnifique dont je suis entourée aujourd'hui.

« Je me joins cordialement à vous pour prier Dieu de bénir cette entreprise afin qu'elle profite au bien-être de mon peuple et aux intérêts du genre humain, en resserrant les liens de l'union entre les nations de la terre, et encourageant une honorable et fraternelle émulation dans l'exercice utile de ces facultés dont elles ont été gratifiées par les bienfaits de la Providence pour le bonheur de l'humanité. »

Sa Grâce l'archevêque a ensuite offert une prière appropriée à l'occasion.

Aussitôt après la prière, sa Majesté la reine est descendue du trône, et la procession royale s'est formée dans l'ordre suivant: les membres de la commission royale, le comité exécutif, les ministres de Majesté, les membres du corps diplomatique et d'autres hauts fonctionnaires.

Neuf heures sonnaient, et certes, c'était bien l'heure juste, car les plus fameux horlogers du monde y avaient mis la main à l'envi, et mille horloges étaient là se contrôlant entre elles, et pouvant se démentir à l'instant si si l'une d'elles eût osé soutenir un mensonge.

Les portes s'ouvrirent, et alors commença une scène comme on n'en voit guère qu'aux soirées de Jenny Lind. Ici cette scène était multipliée par le nombre des portes ouvertes; que de pieds écrasés, que de poitrines pressées, de robes fripées, de châles arrachés.

Les gens du monde ont en vérité les coudes aussi pointus que la multitude! Ils ont les talons aussi lourds, les poings aussi bien fermés. Ils auraient, si l'on écoutait bien, les mêmes mots à la bouche, pour témoigner leur impatience. Enfin les voilà entrés, mais il faut avoir la première place; et 24 mille personnes ne peuvent en jouir à la fois. Alors recommencent les disputes de la porte; chacun pour soi, sinon chacun chez soi, voilà la devise universelle dans ce palais de tout le monde, et chacun agit en conséquence. Les dames ne se montrent pas les moins empressées. Elles veulent avoir les meilleures places, et elles réussiraient assurément, si elles n'avaient à vaincre que la résistance des hommes, mais il faut combattre

d'autres dames, et la bataille dure longtemps.

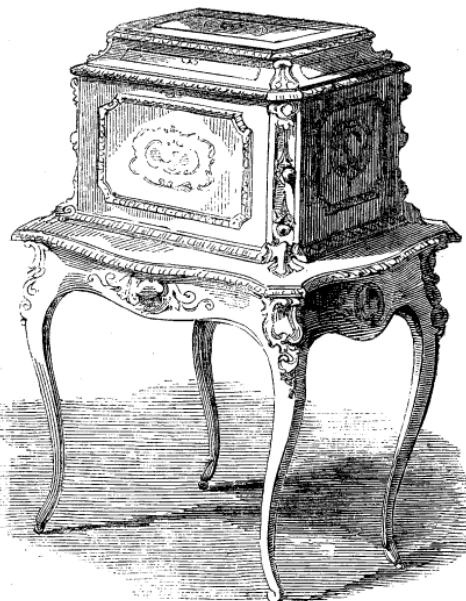
Tout cela se fit en bonne humeur pourtant. On se plaignait, mais la confusion donnait lieu à des scènes ridicules ou risibles et on s'en égayait. Les Commissaires n'avaient fait aucun arrangement pour les places; il s'agissait d'une cérémonie que quatre ou cinq mille personnes au plus pouvaient voir, et il se trouvait là vingt-quatre mille spectateurs! La police, aidée des sapeurs, venait de temps en temps dégager les espaces réservés, mais si l'on cédait d'abord, c'était pour revenir bientôt, et ce flux et reflux dura longtemps sans colère, et sans impatience, ni d'une part ni d'une autre.

Tout porteur de ticket se croyait le droit unique à être bien placé. « Policeman, où est l'escalier No. 5? » « En Chine, Monsieur; il faut aller en Chine, si vous voulez trouver l'escalier No. 5. » « Et moi, No. 101. Voyez donc mon billet, où faut-il que j'aille? » « Tournez derrière la Grèce, Monsieur, au coin de la Perse, jusqu'à l'Asie Mineure, vous trouverez-là l'escalier. » « Police, où est l'escalier des Echelles? » « Les Echelles sont au rez-de-chaussée, Monsieur, il n'y a pas d'escalier qui y mène. »

Cependant la foule augmente; on voit briller par-ci par-là quelques uniformes, quelques habits de cour, les dames en grande toilette voient leurs plumes se faner, elles ont pris possession d'une estrade, la plus rapprochée, la mieux placée pour voir et pour voir et pour entendre. Tout-à-coup, la police s'ébranle, il faut quitter ces excellentes places gagnées à la force du poignet! A qui donc est réservée cette estrade? Est-ce pour le corps diplomatique? — pour les ministres, pour les jurés de l'Exposition? Non, vraiment, c'est pour la « famille du Lord Maire! » Cette nouvelle répand parmi les assistants une gaieté celle—quelle famille, bon Dieu; le Lord Maire a-t-il donc épousé la mère Gigogne? Punch nous le dira quelqu'un de ces jours, sans doute.

Mais voici un groupe de Français, nous allons entendre des quolibets! Ils sont tous de bon goût, néanmoins, et ne font qu'accroître la bonne humeur générale. Qu'un pauvre enfant, fifre ou tambour dans l'un de nos régiments, vienne à passer — place, place pour ce jeune guerrier, s'écriera tout un groupe de longues barbes; voyez donc, qu'il est gentil le petit drôle! Nos costumes antiques, nos respectables perruques provoquent aussi l'hilarité de nos voisins et amis. Voilà un drôle d'animal; quelle est donc cette espèce-là? Hélas, ce n'était autre qu'un citoyen de Londres, orné d'un grand chapeau à cocarde, et emprisonné dans une culotte admirablement serrée.

Le lieu choisi pour placer le trône ou plutôt le simple fauteuil où s'est assise la Reine, était précisément le centre du bâtiment, justement derrière la magnifique fontaine de cristal; fontaine trop riche de corps pour son âme, trop massive en cristal, trop pauvre en eau. Le fauteuil de la Reine est or et cramoisi, c'est la couleur des rois; au-dessus du fauteuil est



COFFRE A BIJOUX.







Avait déjà inspiré l'un de nos peintres les plus distingués, M. Camille Roqueplan, dont le tableau a figuré avec avantage à l'un de nos dernières expositions de peinture.

M. Geefs, sculpteur belge, a composé un groupe avec ce sujet.

Nous n'aurions que des éloges à donner pour la manière dont cette composition est traitée, si en voyant l'expression de tendresse que l'artiste s'est efforcé de donner à l'animal auquel on va couper les ongles, nous n'étions forcés de reconnaître que la sculpture s'était imposée une tâche impossible en prétendant reproduire la réalité d'une allégresse si délicatement exprimée par le poète.

M. Geefs qui a exposé aussi une statue de l'amour, est inscrit sous le n° 466 du catalogue belge.

#### BOITE A THÉ EN ARGENT.

(Voir page 13.)

Cette jolie boîte à thé, exposée par M. G. Angell, sous le n° 103, de l'orfèvrerie britannique, fait partie d'une riche service, gravé par Donalds.

#### LE PRONOSTIQUEUR DE TEMPÊTES.

(Voir page 13.)

Jusqu'ici la sanguine était avantageusement connue dans le monde pour les services éminents qu'elle rendait aux malades, en leur enlevant le sang superflu; mais la nouvelle propriété que lui a découverte le Dr. Merryweather, ne le cède en rien à celle qu'on lui connaissait déjà. Il ne s'agirait rien moins que de tenir lieu de baromètre, en indiquant l'état de l'atmosphère avec une telle précision, qu'un orage ne pourrait jamais surprendre à l'improviste un équipage, qui serait dès lors toujours à même de prendre à l'avance les mesures nécessaires pour se mettre à l'abri de la tempête ou pour s'y préparer.

Depuis longtemps on avait remarqué qu'à l'approche d'un changement dans la température, les sangsues se livraient à un mouvement inaccoutumé. En 1787, le poète Cowper, écrivant à sa cousine lady Hesketh, lui parlait d'une sangsue qu'il avait dans une bouteille, et qui, sur mer, l'avertissait de tous les changements de l'atmosphère. Le docteur Merryweather résolut d'appliquer cette particularité à un dessin utile. En conséquence, il construisit un petit appareil disposé de la manière suivante: Un timbre à sonnerie fut placé au haut d'une tige, et au bas de cette tige et tout autour, diverses bouteilles contenant chacune une sangsue. Une communication fut établie entre le tube qui terminait chaque bouteille et la sonnerie par un fil; un petit ressort en balcine, auquel fut attaché ce fil, fut placé dans le tube de manière à ce que la sangsue, en voulant remonter le tube, ce qui lui arrivait au changement de l'atmosphère, faisait lâcher le ressort, tirer le fil et résonner le timbre: de telle sorte que même l'homme endormi est averti de l'orage qui se prépare. No. 151 du catalogue anglais, 10<sup>e</sup> classe.

#### COFFRE A BIJOUX.

(Voir page 5.)

Ce meuble élégant a été exposé par Joan Martien Levien, jadis ébéniste à Barth, en Poméranie. Il est en bois de tulipier, orné d'or moulu et incrusté de porcelaine de Sévres. No. 203 du catalogue anglais, classe 26.

#### PIANO POUR LE PEUPLE.

(Voir page 13.)

Il y a un an et demi environ, un des écrivains du *Chamber's Edinburg Journal* suggérait cette idée: Que l'étude de la musique doit élever les sentiments du peuple, et mettre entre lui et les classes plus élevées de la société une espèce de lien sympathique; que, cependant, les basses classes n'ont ni bons instruments, ni par conséquent de bons artistes, et que la raison qui les en empêche est la cherté des instruments; que les pianos, par exemple, ne sont jamais achetés par le peuple, parce que le prix en est au-dessus de ses moyens.

Cette idée de l'écrivain fut adoptée par M. Collard, fabricant de pianos, qui rechercha tous les moyens pour construire ces instruments à un prix qui les mit plus à la portée de la basse classe. M. Collard a trouvé la solution de son problème principalement en employant pour le coffre du piano un bois moins dispendieux que ceux employés ordinairement. Ce bois, qu'il a trouvé, est le sapin de Norvège, qui est d'un blanc remarquable, et qui, lorsqu'il est poli et verni, est d'une grande beauté. Au moyen de l'économie réalisée par l'emploi de ce bois, et quelques autres améliorations, M. Collard est parvenu à pouvoir donner pour 30 guinées (780 fr.) un piano égal au meilleur d'entre les meilleurs.

#### L'ASTRONOMIE.

(Voir page 12.)

M. Rosé a exposé, sous le No. 54 de la classe 25 de la partie anglaise une jolie figure représentant l'astronomie. La pose est gracieuse et bien indiquée.

#### LE BOILER HOUSE.

(Voir page 8.)

Nous donnons autre part le du bâtiment dessin (Boiler-House) dans lequel sont placées les chaudières qui donnent la force motrice aux machines figurant à l'exposition.

L'on se souvient en effet que les entrepreneurs du Palais de Cristal s'étaient engagés à fournir gratuitement la vapeur aux diverses machines exposées. Cet engagement ne pouvait être rempli d'une façon rassurante pour tout le monde qu'à la condition d'isoler les chaudières ainsi que leurs fournaies du bâtiment de l'exposition. C'est pourquoi le Boiler-House a été construit à la distance d'environ 150 pieds de l'angle nord-ouest du bâtiment principal.

Cette maison de chauffage est d'une étendue de 96 pieds de long sur 24 de large. Le système adopté pour sa construction est le même que celui du palais de l'industrie; c'est-à-dire des colonnes de fonte séparées l'une de l'autre par des intervalles réguliers. Seulement, au lieu d'être en bois, les parois sont de véritables murs de brique.

Le Boiler-House est divisé en trois compartiments par deux murs de l'épaisseur d'une brique et demie. Le plus grand de ces compartiments au sud est destiné aux chaudières et il a 50 pieds de longueur; les deux autres, de 20 et de 26 pieds d'étendue, font l'office de réservoirs. La hauteur de l'édifice est de 23 pieds environ du sol jusqu'à la toiture. Cette toiture est en fonte quant au compartiment où sont placées les chaudières.

Les réservoirs sont revêtus de plaque de fonte à l'intérieur. D'une surface de 21 pieds carrés et de près de 5 pieds de profondeur, ces réservoirs peuvent contenir plus de 55 tonnes d'eau.

Les chaudières sont au nombre de cinq, toutes montées sur briques. La principale, qui sort des ateliers de MM. Galloway et Cie de Manchester, est remarquable par deux grands tubes ou cylindres horizontaux se communiquant l'un à l'autre. Une poutre de fonte est placée de chaque côté de la chaudière, la flamme agit en dessous et à côté.

La cheminée est construite de plaques en fer. Tout l'appareil est l'œuvre de M. Armstrong de Newcastle.

Viennent maintenant les tuyaux transmettant la force motrice. Ces tuyaux sont en fonte et recouverts d'étain à leurs points de jonction comme dans l'ancien système. Ils reposent sur une fondation solide. En résumé, le Boiler-House réunit toutes les conditions désirables pour assurer le service des machines et préserver le palais de l'industrie des dangers d'un incendie ou d'une explosion.

A la suite de la demande d'un grand nombre d'adonnés qui désiraient se procurer le numéro spécimen, aujourd'hui épuisé, du *Palais de Cristal*, pour avoir les deux belles vues de l'extérieur et de l'intérieur du Palais de l'Exposition qui s'y trouvent, nous reproduisons ces deux jolis dessins dans le présent numéro.

(Voir pages 5 et 12.)

#### CHRONICLE DE L'EXPOSITION.

Quoique la journée d'ouverture n'ait pas été perdue pour les visiteurs, il est évident que la foule accourue de tous les points pour assister à la cérémonie d'inauguration n'était préoccupée, le premier jour, que de la procession royale et du spectacle qui allait s'offrir à ses yeux. Après la séance un très-grand nombre de personnes se sont portées dans les divers départements de l'Exposition. Mais encore, est-il vrai que les salles de rafraîchissements ont eu la préférence. Chacun était pressé de sortir, d'abord parce que la séance avait été longue, et surtout parce que chacun avait besoin de communiquer ses impressions, parce que, en un mot, c'était très-été au-dehors.

C'est donc la deuxième journée qui a été le véritable commencement de l'examen des divers articles exposés. C'est là seulement que le public a commencé à regarder les choses en elles-mêmes, à les juger, à se préparer à un contrôle rigoureux de la décision du jury international.

Dès dix heures du matin les portes du Palais de Cristal se sont ouvertes devant un grand nombre de personnes, venant de tous les points du globe. A quatre heures on évalua déjà à 15,000 le nombre de visiteurs qui avaient pénétré dans le bâtiment, pour entreprendre, ce qu'on pourrait appeler, leur tour du monde industriel. Ces visiteurs sont la plupart porteurs de billets de saison. Néanmoins, il

y a eu une grande quantité de visiteurs accidentels qui ont payé le prix du jour, c'est-à-dire, une guinée.

Le bâtiment est si vaste que la circulation y est toujours facile, malgré la foule. La partie réservée à l'Angleterre attirait particulièrement l'attention ainsi que celle réservée à la France. Nous aurons à examiner avec soin et en détail tous ces trésors du génie, toutes ces merveilles du labeur humain, toute cette riche moisson des fruits les plus exquis du travail accumulé des générations. Nous passerons sommairement aujourd'hui, nous bornant à noter certains points qui attireraient particulièrement l'attention: la puissante machine hydraulique qui a servi à élever le pont tubulaire du détroit de Menai, dit Britannia-bridge, un modèle sur grande échelle et admirablement exécuté du pont lui-même; une puissante locomotive; un panorama de la ville de Liverpool, et cette magnifique fontaine de cristal, d'un travail si léger et si pur qu'elle semble faire corps avec les gerbes d'eau qui en échappent.

On dirait, à première vue, que parmi les visiteurs de l'Exposition le nombre des dames est supérieur à celui des hommes. Toutes les physionomies portent l'empreinte de l'intérêt que leur inspire un spectacle si nouveau et si inattendu. C'est véritablement le tour du monde que l'on peut faire en plusieurs heures, entendant l'accent de toutes les langues, voyant en quelque sorte un panorama complet de la civilisation. On peut passer un quart-d'heure en Chine et une minute après se trouver en Suisse, en France, ou bien, en tournant à gauche, au Canada, à la Guyane, à la Trinité, dans toutes les parties du Royaume-uni, tant en Europe que sur les autres points du globe.

#### NOTICE SUR LE BATIMENT DE L'EXPOSITION.

L'emplacement de l'édifice dans Hyde Park a été dès l'origine proposé par le prince Albert à la réunion du 30 juin 1849. Sa surface forme un carré long d'environ 26 acres, mesurant environ 2,300 pieds (1) de longueur dans la direction Est et Ouest, sur 500 de largeur. Plusieurs ormes, de la plus grande dimension, occupaient le centre du terrain, et d'autres plus petits étaient dispersés çà et là. La plus grande partie de ces arbres a été conservée, et c'est à eux qu'on doit d'avoir ce magnifique transept en voûte qui couronne toute la construction et lui donne son principal caractère architectural. Le sol, quoique en apparence de niveau, offre cependant une pente qui n'a pas moins de 1-250<sup>e</sup> de l'Ouest à l'Est; quant à la situation du bâtiment, à la facilité des abords, à l'effet qu'il produit dans le paysage de quelque côté qu'on l'aperçoive, aux facilités qu'on a trouvées pour assécher le terrain et l'approvisionner de gaz et d'eau, chacun conviendra qu'on chercherait vainement une position plus heureusement appropriée.

La principale entrée est au centre du bâtiment et au Sud; en posant le pied sur le seuil on jouit de toute la vue du transept; après avoir traversé un vestibule de 72 pieds par 94, on se trouve sous la voûte demi-cylindrique du transept qui a 408 pieds de longueur dans son axe, et dont la naissance commence à 68 pieds du sol, et qui s'ouvre sur un diamètre de 72 pieds.

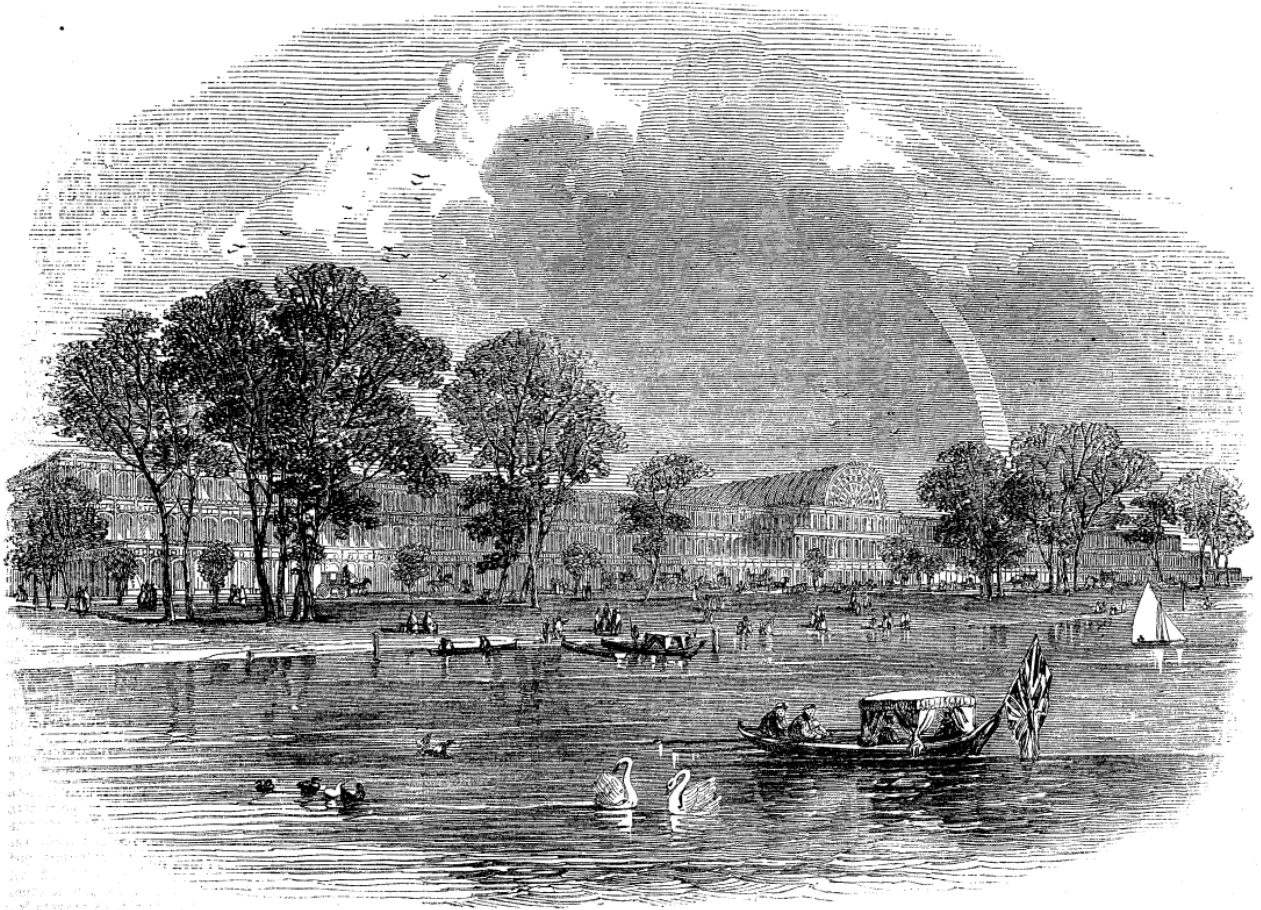
En continuant d'avancer, le visiteur se trouvera bientôt au centre du bâtiment d'où la vue pourra s'étendre à droite et à gauche dans la direction de la nef, à une distance de plus de 900 pieds, la longueur totale de l'édifice, vestibules compris, étant de 1,848 pieds. Cette nef forme une avenue de 72 pieds de largeur sous une hauteur de 64 pieds; elle croise le transept à angles droits; de chaque côté s'étendent des ailes de 24 pieds de large et au-dessus à une hauteur de 24 pieds; il court des galeries sur tout le pourtour du bâtiment, de sorte qu'à cette hauteur, sous la toiture de la nef et du transept, il y a un second étage complet formé de galeries communiquant toutes les unes avec les autres. Entre ces premières ailes et parallèlement avec elles, à la distance de 48 pieds se trouvent de secondes ailes de semblable largeur, munies de galeries semblables à celles des premières ailes et élevées au même niveau. D'autres galeries transversales, formant comme des ponts, relient ces deux grandes lignes de galeries longitudinales; elles divisent ainsi la surface des premières ailes et des ailes adjacentes en une série de cours de 48 pieds de largeur et dont chacune est disposée de manière à présenter un ensemble à l'œil du spectateur, lorsqu'il plonge ses regards sur l'air du rez-de-chaussée, ou lorsqu'il les jette autour de lui sur les quatre galeries qui déterminent la cour. On remarquera que tout cet ensemble de galeries disposées sur un même niveau, permet une circulation non interrompue entre toutes les parties de l'édifice.

Le toit des ailes adjacentes s'élève à 44 pieds au-dessus du sol, et elles sont longées par une troisième ligne d'ailes, sans galeries supérieures, qui n'ont que 24 pieds de hauteur. Dix doubles escaliers de huit pieds de large, donnent accès dans les galeries.

(1) Le pied anglais vaut 3,0479 de mètre.







VUE EXTÉRIEURE DU PALAIS DE CRISTAL, PRISE DU NORD.

nouvelle en Angleterre où des ouvriers de Choisy l'ont importée il y a une vingtaine d'années.  
 Voici quelle fut la progression du nombre des ouvriers employés :

En 1850. Semaine finissant le 6 septembre	39
Do. do. 4 octobre	419

Do.	do.	1 novembre	1,474
Do.	do.	6 décembre	2,216
En 1851.	do.	3 janvier	2,112

Depuis ce temps jusqu'au mois d'avril, le nombre des ouvriers s'est maintenu vers 2,000.

APERÇU SUR LES MINÉRAUX EXPOSÉS.

Les mines de cuivre de la Grande-Bretagne sont dignement représentées à l'exposition, et parmi les échantillons de minerai qui ont été envoyés, nous mentionnerons une masse énorme extraite de la mine de Par Consols, située à St. Blazey dans le Cornouailles.



L'ASTRONOMIE.



BOÎTE À THÉ EN ARGENT.

Ce spécimen pèse environ 1,500 livres, et contient une très grande proportion de métal. Il y a également divers échantillons des cuivres de l'Irlande, et, entre autres, quelques-uns de minerai de cuivre jaune ou pyrites de cuivre, provenant de Mizenhead, dans le comté de Cork. Plusieurs spécimens de cuivre natif malléable sont également exposés; les plus remarquables en ce genre sont des morceaux énormes de cette substance, qui viennent de la Serpentine, dans le voisinage immédiat du Lizard-Point dans le Cornouailles.

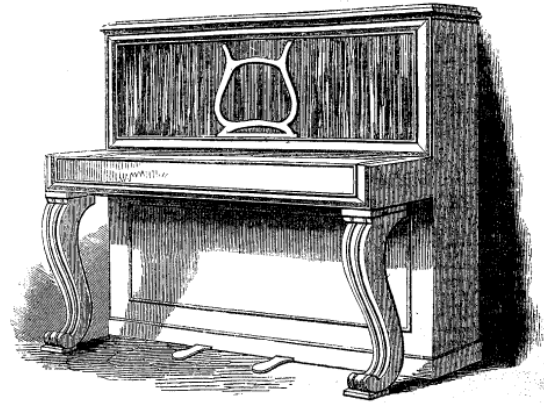
Sur la muraille, près des spécimens de minerai de cuivre du Royaume-uni, dont il vient d'être question, on trouve une montre où sont exposés les détails d'un nouveau procédé breveté pour l'extraction du cuivre, et de l'invention de M. Braukart. Sa méthode consiste à griller les sulfures ordinaires de ce métal jusqu'à ce qu'ils soient entièrement convertis en sulfates; ils sont ensuite dissous dans l'eau et précipités à l'état métallique par l'addition de fer dans la solution. Ces produits sont accompagnés de divers spécimens de combustible breveté et d'échantillons de carbone natif trouvé dans les mines de houille de Penrose et Starbuck, situées dans la vallée de la Neath.

Sur les tables se trouve, entre mille échantillons divers, un cristal monstrueux ou sulfate de baryte. C'est assurément le plus bel échantillon de cette substance à l'état de cristal, et il se présente sous les formes les mieux définies appartenant à ce minéral.

L'industrie du Cornouailles est dignement et abondamment représentée. On y voit non-seulement des échantillons d'oxide d'étain de mine et lavé, mais encore l'étain lui-même en bloc très volumineux. MM. Bolitho, de Penzance, ont envoyé le modèle de leur appareil à fondre.

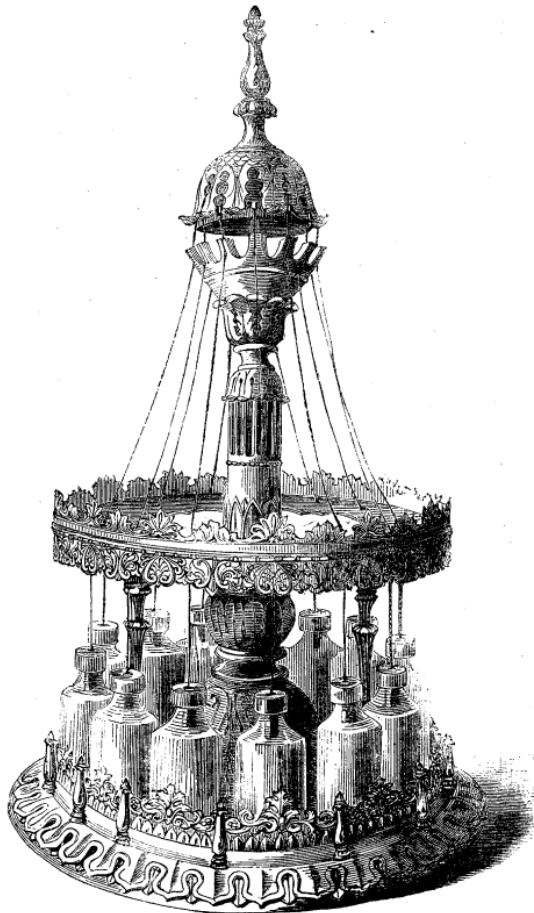
Nous croyons devoir donner ici la description sommaire d'un appareil très ingénieux, destiné à séparer le minerai des substances hétérogènes. Cet appareil, appelé "Lavoir circulaire," se compose d'un arbre creux, portant deux brosses, qui en se mouvant circulairement sur l'aire de l'appareil, agitent le minerai pulvérisé. Ce minerai, tenu en suspension dans l'eau sous la forme d'une pâte très liquide, est jeté sur l'aire par l'arbre creux; les brosses le reprennent alors ou le lancent contre les parois, où il arrive par ordre de densité, et s'accumule au centre du lavoir.

Les procédés métallurgiques du traitement du plomb et de l'argent ont donné lieu à de nombreuses exposi-



PIANO POUR LE PEUPLE.

tions. On y voit les minerais du Cornouailles, de Galles, du Yorkshire, de Durham, et du Northumberland, ceux des autres contrées du Nord et de l'Ecosse. Le duc de Buccleuch a exposé des modèles et des dessins d'appareils destinés au traitement des minerais de ces deux métaux, qui méritent une mention toute particulière. Nous avons aussi remarqué de très belles plaques d'argent obtenues par les procédés de H. L. Pattinson, un dessin représente ces procédés. On sait qu'un alliage de plomb et d'argent est plus fusible que le plomb pur; si donc on laisse refroidir cet alliage lentement, le plomb se sépare en quantité considérable. On pourra alors, à l'aide de cuillères perforées, retirer le plomb ainsi séparé, et le reste de ce métal, allié à une plus grande quantité d'argent, reste dans le creuset à l'état liquide. L'opération peut être répétée jusqu'à ce que chaque tonne d'alliage contienne jusqu'à 300 onces d'argent. L'alliage ainsi enrichi est exposé à une opération bien connue de raffinage, qui consiste, comme chacun sait, à brûler le plomb au moyen d'un courant d'air. L'oxide de plomb ainsi formé, en litharge, se fond alors, et filtre à travers les parois du creuset, et l'argent pur reste à la surface. La plaque d'argent la plus volumineuse est exposée



LE PRONOSTIQUE R DE TEMPERATURE.







GODEFROY DE BOULLON.

## FAITS DIVERS.

Un journal avait annoncé que Sa Majesté visiterait samedi prochain le bâtiment de l'exposition, et qu'elle examinerait en détail les articles exposés. Il est vrai que l'intention de Sa Majesté était de faire une telle visite, mais un grand nombre d'exposants étrangers sont encore en retard, et la visite n'aura lieu que lorsque tous les produits seront à leur place. Du reste, les exposants seront prévenus aussitôt que le jour aura été fixé définitivement.

On raconte que le duc de Wellington, dans une visite à l'exposition avant l'ouverture, s'arrêta devant des ouvriers qui débattaient deux statuettes représentant l'une le duc lui-même et l'autre Napoléon. Le maréchal sourit de ce rapprochement et approuva le travail de l'artiste. Le bruit se répandit bientôt que le noble duc était sur le territoire français de l'exposition, et en un instant il fut environné par une troupe de Français qui, courtoisement, saluèrent le héros anglais. Celui-ci après leur avoir fait le salut militaire, continua sa visite dans le bâtiment.

Le bruit avait couru, le jour de l'exposition, qu'un Français frappé par un constable avait immédiatement

poignardé celui-ci qui était mort sur le coup. Nous sommes heureux de voir que rien n'a confirmé ces on-dits.

Le Conseil et les Présidents des Jurys de l'Exposition de l'Industrie de toutes les nations se sont réunis lundi à onze heures et demie du matin à l'exposition. Etaient présents : Première Classe, sir H. Delabeche, C. B. ; 4e Classe, M. le Professeur Owen ; 5e Classe, le comte de Jersey ; 8e Classe, le baron Charles Dupin ; 9e Classe, M. Philippe Pusey, M.P. ; 10e Classe, Sir David Brewster ; 10e Classe, sir H. R. Bishop ; 11e Classe, Sir James Anderson ; 12e Classe, le Docteur Schafhault, pour le Professeur Hermann ; 13e Classe, M. George T. Kamp ; 14e Classe, le Comte de Harrack ; 15e Classe, M. Verregt, pour M. Van Hoegaerden ; 16e Classe, le Colonel George Anson ; 17e Classe, S. E. M. Van de Weyer ; 18e Classe, M. Henry Tucker ; 19e Classe, le Docteur Bolley ; 20e Classe, M. William Felkin ; 22e Classe, M. Horace Greffley ; 24e Classe, Lord de Mauley ; 6e Classe, M. Adam Chevalier de Burg ; 28e Classe, M. Ramon de la Sagra, pour M. don Joaquin Alforano ; 29e Classe, le Vicomte Canning ; 30e Classe, M. de Viebahn. Le Conseil a été présidé par le Vicomte Canning ; le Docteur Lyon

Playfair, le Colonel Llyod et le Lieutenant Ward étaient membres du bureau.

Ainsi qu'on l'a déjà annoncé, les différents chefs de la police active des différents pays sont déjà réunis à Londres où ils doivent veiller à la sûreté des poches et des portefeuilles du public : Herr Felzenthal, le Daniel Forrester de la capitale de l'Autriche, et le vigilant M. Stieber, l'agent de la police de Berlin, sont arrivés à Londres où ils doivent passer la saison.

Le nombre des colis reçus de l'étranger à l'Exposition Universelle, jusqu'au 3 mai courant inclusivement, s'élève à 11,186, qui se répartissent ainsi :—

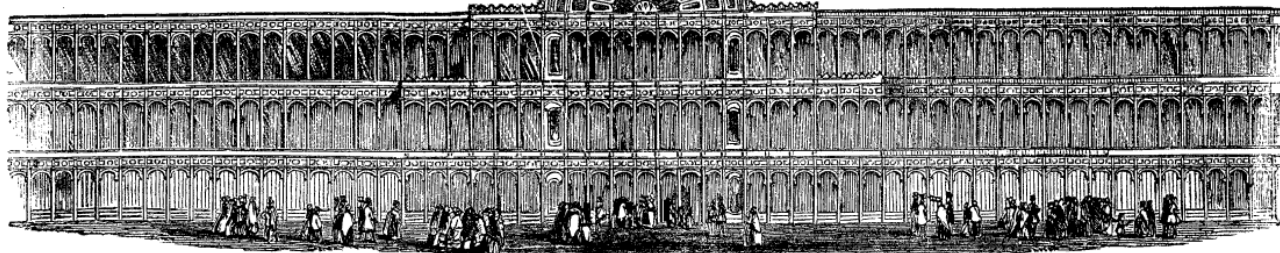
Etranger . . . . .	9,968
Colonies . . . . .	1,181
Iles de la Manche . . . . .	37

Total . . . . . 11,186

Parmi les nations dont les envois ont été le plus considérable on cite :—La France, 3,485 ; la Prusse, 1,093 ; la Belgique, 1,053 ; les Etats-Unis, 920 ; l'Autriche, 662 ; les Indes, 450 ; et le Canada, 345.

London: Printed by JOSEPH THOMAS, of No 1, Finch-lane, Cornhill, in the City of London; and Published by the said JOSEPH THOMAS, at No 1, Finch-lane, Cornhill, in the City of London. Wednesday, May 7, 1851.

# LE PALAIS DE CRISTAL.



## JOURNAL ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1854.

N° 2.

LONDRES, MERCREDI, 14 MAI 1851.

PRIX : 6d. (60 c.)

Ce Journal paraît tous les mercredis pendant la durée de l'Exposition. Prix de l'abonnement pour la France et l'Angleterre, 25 fr. (£1) ; le port en sus pour l'Etranger.

L'on s'abonne : à Londres, AU BUREAU DU JOURNAL, 2, CATHERINE-STREET, STRAND ; chez M. Joseph Thomas, 1, Finch-lane ; en France chez MM. Susse Frères, à Paris, Place de la Bourse, ainsi que chez les principaux libraires ; pour l'Allemagne, chez M. Alexandre, à Strasbourg, qui reçoivent aussi les annonces.

Toutes les réclamations et communications relatives au PALAIS DE CRISTAL doivent être adressés (franco) au Bureau du Journal à Londres, 2, Catherine-street, Strand.

Londres, 13 mai 1851.

Depuis l'admission du public, à 5 schellings (6 fr. 20 c.), l'exposition a pris un caractère tout différent. La masse des visiteurs s'est accrue et l'on y a remarqué un nombre plus considérable d'étrangers. Ajoutons à cela que les parties arrières dans lesquelles les caisses étaient à peine ouvertes et les vitrines non montées, sont, à l'heure qu'il est, presque terminées, que la circulation ne se trouve plus interrompue, et l'on comprendra que la physionomie du Palais de Cristal soit tout différente.

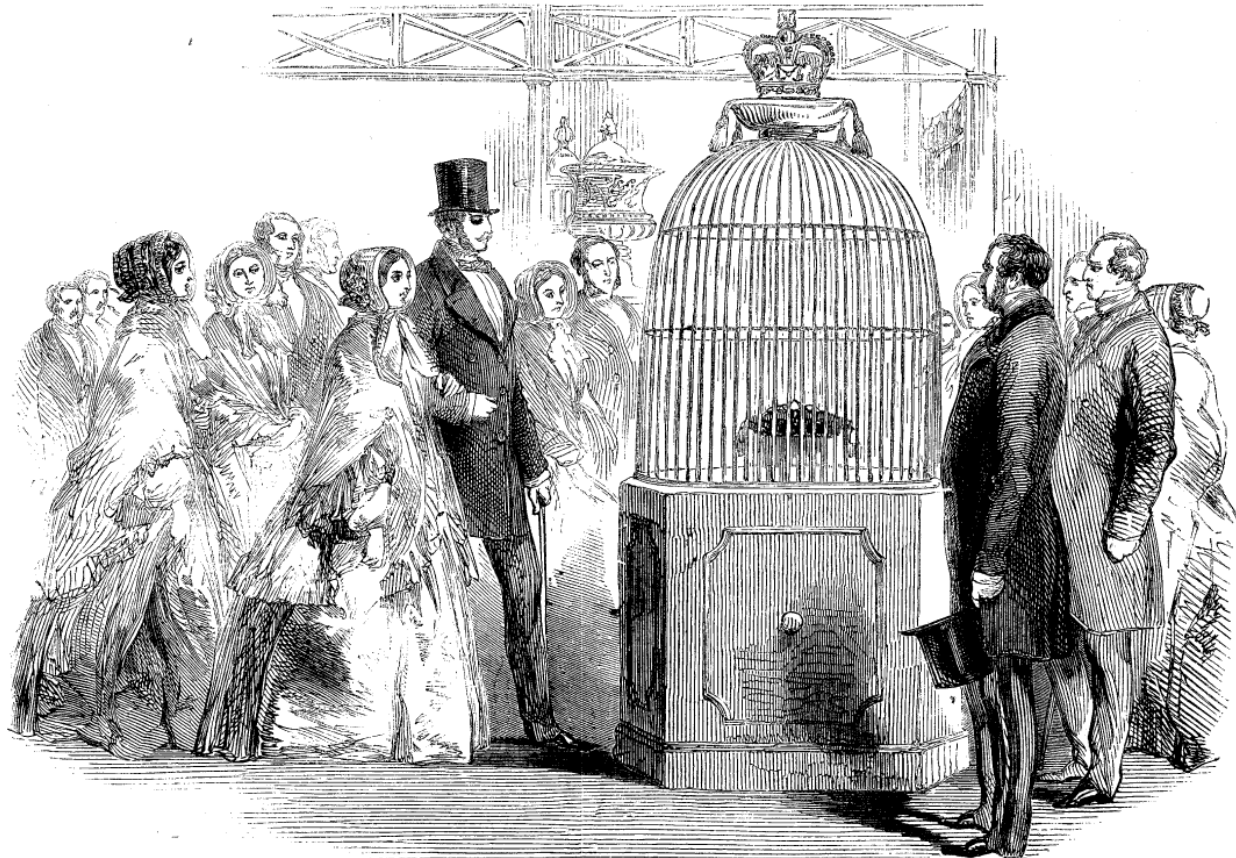
Ce n'est plus seulement la nef et le transept qui sont l'objet d'une curiosité spéciale. Chacun des quartiers particuliers de l'exposition sont incessamment parcourus par une foule avide de contempler chacune des merveilles des nations.

Parmi les endroits qui sont les plus fréquentés, au point quelquefois d'occasionner de véritables attroupe-mens, nous citerons avec les *Salons de l'Autriche*, la *Jolie Esclave greco-américaine* ; en France les étalages de Froment Meurice, les meubles de Louis Gradé, les fleurs de Constantin, la vitrine des armuriers de Paris, le buffet de Letourdinois avec ses attributs de chasse, le piano et la basse d'Erard, les

montres du docteur Auzon, celle de M. Charrière le fabricant d'instrumens de chirurgie, l'exposition de la parure de 500,000 fr. pour la reine d'Espagne, par Lemonnier.

Enfin le magnifique salon où se trouvent placés les produits des manufactures de Sèvres, des Gobelins, de Beauvais et d'Aubusson avec de véritables chefs-d'œuvres de Pradier et de Lemaire. Voilà les points principaux sur lesquels, en dehors des quartiers anglais, se porte en ce moment la curiosité générale. Si maintenant nous arrivons à l'Angleterre, nous signalerons : les cours du moyen-âge et des sculptures, la montre de Liverpool, la machine à faire des enveloppes de Delarue, enfin le magnifique emplacement où fonctionnent les machines.

Pendant que nous parlons des points curieux du quartier anglais, gardons-nous d'oublier ce mannequin très compliqué, représentant un fashionable, entièrement fabriqué en lames d'acier qui peuvent se rapprocher, s'unir, s'éloigner, se distendre, se resserrer, de manière à prendre toutes les formes du corps humain avec la précision de la cire à modeler. On nous a dit que cette curiosité coûtait environ 140,800 fr., et nous avons été stupéfaits d'apprendre que c'était un instrument de tailleur pour prendre



LA REINE VISITANT LE KOH-I-NOOR.



dans la galerie du sud, un peu à l'ouest du transept, et se trouve limitée à l'est par une collection de soies de Paisley, et du côté opposé par l'espace accordé aux divers articles alimentaires employés en Angleterre.

On peut voir également un superbe trophée chimique dans la nef. Une grande variété de préparations chimiques et pharmaceutiques sont en outre dispersées dans les différentes parties de l'édifice consacrées aux produits industriels des pays étrangers et dans celles où les colonies anglaises sont représentées.

Si, après avoir monté l'escalier qui se trouve un peu à l'ouest du transept, on s'avance vers l'extrémité de la section, le long de la muraille du Sud, on ne manquera pas d'admirer une montre où sont exposés une grande variété de couleurs et de très beaux produits chimiques, provenant de la fabrique de Millwall, dirigée par MM. Pontifex. Les objets plus frappants que présente cette collection sont de magnifiques cristaux d'acide tartrique, substance que les imprimeurs de coton du nord de l'Angleterre emploient par milliers de tonneaux, indépendamment des quantités demandées par la médecine et la pharmacie, par les fabricants de limonade, de ginger-beer et d'autres boissons rafraîchissantes qui sont devenues si populaires depuis quelques années pendant les mois d'été.

Cet acide est tiré de l'argol ou du tartre cru, qui se dépose dans les tonneaux pendant la fermentation du vin. L'Angleterre reçoit tous les ans des quantités considérables de cette substance brute, qui lui sont expédiées de Naples, de Marseille, et d'autres contrées vinicoles.

Ces deux substances, car elles diffèrent très peu l'une de l'autre dans leur composition, contiennent une large proportion de bitartrate de potasse. L'acide est facilement séparé de cet alcali par des moyens chimiques, et on le cristallise par l'ébullition pour le livrer au commerce.

Cependant une seule cristallisation ne suffit pas à lui donner la blancheur parfaite ou plutôt la grande transparence que possèdent les spécimens exposés, parce que la solution est toujours plus ou moins teinte par des matières provenant du raisin; mais on sépare ensuite ces matières par la filtration de la solution bouillante à travers du noir animal très divisé. Dans la partie nord de la montre, on voit un vaisseau de plomb qui contient quelques beaux cristaux d'acide citrique, que l'on extrait du jus de citron ou du limon, et qui est employé à la préparation des mêmes boissons que l'acide tartrique. Toutefois, les propriétés de l'acide citrique, différant sans beaucoup de rapport de celles de cet agent chimique, on l'applique à beaucoup d'usages où l'acide tartrique est rejeté.

Nous trouvons encore là, non-seulement des spécimens de sulfate de cuivre ou couperose bleue, que les fabricants de couleurs emploient en quantité, mais encore du sulfate de potasse, produit secondaire de la fabrication de l'acide tartrique. Ce sel est quelquefois employé en médecine, mais la plus grande partie en est convertie en carbonate alcalin.

On a exposé sur les tablettes toutes sortes de couleurs préparées pour l'usage du peintre et du fabricant de papiers peints, et en même temps qu'une série de modèles indiquant la fonte et le raffinage du minerai de plomb et sa transmutation en céruse.

Vis-à-vis cette collection est un très beau groupe de cristaux d'acétate—ou comme on l'appelle plus communément de sucre de plomb—provenant de la fabrique de produits chimiques de Melinrythan, et une caisse de réactifs chimiques extrêmement purs préparés par M. Burton de Holbornbars, pour l'usage de la chimie scientifique. On obtient l'acétate de plomb en saturant l'oxide de plomb ou la litharge, avec de l'acide acétique produit, soit par la fermentation acétique des liqueurs saccharines, soit par la distillation du bois. Cet article sert principalement à la préparation des teintures ou des couleurs.

Près de là se trouve une série de spécimens envoyés par les administrateurs de la succession J. Buckley de Manchester, et indiquant les procédés employés pour la fabrication de l'alun et du sulfate de fer ou couperose verte; ces spécimens commentent par être d'abord des blocs de schiste alumineux et finissent par se présenter sous forme de cristaux magnifiques de ces deux substances. L'alun et la couperose sont tous deux largement employés dans la teinture et la fabrication des couleurs; mais il s'en emploie également des quantités considérables dans la préparation de l'encre et pour donner une teinte noire au cuir. D'autres séries de spécimens, indiquant cette fabrication, ont été envoyés par MM. Wilson de Glasgow, M. L. Spence, de sa fabrique d'alun de Pendertou, à Manchester, et M. P. Moberley de Llandys end, près de Whity.

On remarque encore ici quelques spécimens de cannel-coal, et des produits qu'on en tire. Ces derniers ont été envoyés par la compagnie de gaz privilégiée, et renferment du naphthène dans ses différentes transformations, ainsi que de magnifiques échantillons de naphthaline conservés sous des globes en verre. L'attention se fixe ensuite sur les beaux cris-

taux de bichromate et de prussiate de potasse exposés dans le compartiment de MM. Dentith et Cie. La première de ces substances est presque exclusivement employée dans la préparation des différents chromates de plomb rouges et jaunes; et la seconde, que l'on prépare au moyen de la calcination et du lessivage des substances animales, telles que la corne et les sabots des quadrupèdes, est principalement employée dans la fabrication des divers bleus de Prusse dont se servent en si grandes quantités les peintres, les imprimeurs sur toile, et les fabricants de papiers peints.

Nous trouvons ensuite des échantillons d'outremer et des diverses matières colorantes employées par les teinturiers de coton, de soie, et de laine. A la partie sud du comptoir est un compartiment qui renferme une superbe pyramide de sulfate de cuivre, des ateliers de MM. Hahmel et Ellis, de Manchester. Cette collection renferme encore quelques spécimens de nitrate de plomb, qui sont vraiment remarquables, et du soufre à ses différentes périodes de préparation; et divers sels ammoniacaux tirés des eaux de rebut qui se produisent en abondance pendant la fabrication du gaz de houille.

Notre attention se fixe immédiatement après sur des échantillons d'une nouvelle matière colorante, appelée oxichlorure de plomb, préparée, suivant un procédé breveté, par M. H. L. Pattinson, de Newcastle-on-Tyne, qui tire directement cette couleur du sulfure de plomb ou galène commune. Il est évident que cette circonstance seule permet de fabriquer le nouveau produit ainsi obtenu, à de bien meilleures conditions que la céruse ordinaire, qui non-seulement doit être préparée avec le plomb métallique, mais doit rester encore exposée pendant environ trois mois aux vapeurs de l'acide acétique et de l'acide carbonique dans les couches de tan où elle se forme. Cependant la couleur de cette substance n'est pas tout-à-fait aussi intense que celle du carbonate de plomb de bonne qualité, et ses propriétés, sous le rapport de la résistance et du rendement, n'ont pas encore été constatées par l'expérience. Tout porte à croire cependant que l'épreuve en sera satisfaisante.

Le comptoir à gauche est occupé par MM. Howard et Kent de Stratford, qui exposent une grande variété de substances extrêmement pures et magnifiquement cristallisées, pour l'usage de la médecine et des arts. Parmi ces substances on peut citer le camphre, le borax, les acides tartriques et citriques et diverses préparations d'antimoine, d'argent, de bismuth, de mercure et de fer.

Dans une montre, contre la muraille du Sud, on voit une collection d'écorces étrangères et des différents alcaloïdes et sels qu'on en extrait. Parmi les préparations de cette classe, les montres de MM. Spencer et fils offrent de beaux échantillons de théine et de caféine, et celles de MM. Hemingway contiennent de superbes échantillons de sels doubles organiques.

MM. Tennant et Cie., de Manchester, exposent des sels de cuivre, de zinc, d'étain, de potasse, et de soude, tels qu'ils sont employés par les imprimeurs sur étoffes de coton de ce voisinage. M. G. Young, d'Ardwick-bridge, expose des échantillons de "paraffine," d'huile minérale, de stannate de soude, de même qu'un modèle explicatif des procédés, récemment brevetés, que cet habile chimiste emploie pour tirer ce sel directement des minerais d'étain du Cornwall.

Contre la muraille du Sud on trouvera une petite vitrine qui renferme des spécimens d'actes, d'écrits, de livres, de gravures et de cartes, qui ont été altérés par l'âge, par la fumée, la vapeur, ou le feu, et restaurés ensuite par un procédé de l'invention de M. George Clifford de l'Inner Temple. Parmi ces restaurations on remarque avec un intérêt tout particulier des portions d'actes, etc., arrachées du grand incendie de Lincoln's-Inn, et dont les fragments, quelquefois entièrement décolorés, ont été rendus parfaitement lisibles par ce procédé.

Ici se trouve encore une montre où sont exposés les procédés de fabrication de l'oxide de zinc, ou blanc de zinc, dont l'usage se répand si généralement en place de la céruse, qui était autrefois exclusivement employée par les peintres pour la préparation de la couleur blanche. Cette substance s'obtient en exposant du zinc fondu à un courant d'air, dans des fours spéciaux, construits en briques réfractaires, et auxquels on donne à peu près la forme des cornues pour la fabrication du gaz de houille. Le zinc qui est un métal extrêmement volatil, en passant à l'état de vapeur, se combine à l'oxygène de l'air chauffé, et forme l'oxide blanc de ce métal, où le "nihil album" des anciens alchimistes. Ce produit floconneux est ensuite conduit dans une série de chambres préparées pour sa condensation; il y est ensuite repris dans un état convenable pour être mélangé à l'huile de graine de lin raffinée et appliqué immédiatement comme peinture. La couleur obtenue par ce procédé a l'avantage sur la céruse de ne pas être attaquée par le gaz hydrogène sulfuré qui donne promptement une teinte brune foncée ou noire aux corps qui sont recouverts avec la peinture ordinaire; elle est donc parfaitement adaptée dans tous les cas

où la peinture à l'oxide de plomb serait exposée à cet inconvénient. Il y a cependant certaines circonstances qui semblent indiquer que cette substance ne peut pas toujours être d'un usage aussi économique que les composés de plomb qui ont été jusqu'ici employés à la décoration des charpentes de nos maisons.

L'oxide de zinc, quoique d'une belle couleur blanche, a malheureusement une certaine transparence qui, à proportions égales, l'empêche de recouvrir aussi bien l'objet à peindre que son heureux concurrent. Une autre difficulté s'oppose à l'usage de l'oxide de zinc: sans l'adjonction d'un siccatif convenable, il reste longtemps sur le bois avant d'acquiescer la dureté nécessaire pour qu'il soit possible de le recouvrir d'une seconde couche. Or, la plupart des compositions vendues sous le nom de siccatifs brevetés, contenant du plomb, leur mélange avec le blanc de zinc, donne à celui-ci la propriété de noircir lorsqu'il est exposé aux vapeurs de l'acide hydrosulfurique, et lui enlève aussi une de ses plus précieuses qualités. Il est à désirer que les ressources de la chimie moderne trouvent enfin le moyen de remédier à ce désavantage, car la céruse exerce une si funeste influence sur les ouvriers employés à sa fabrication, et sur les peintres qui l'appliquent, que la découverte d'une substance d'un prix aussi peu élevé et qui la remplacerait avec avantage, serait un bienfait immense pour les deux classes de travailleurs.

Quelques-unes des couleurs de zinc qui accompagnent les autres spécimens sont également très-belles et deviendront bientôt, sans nul doute, d'un usage général.

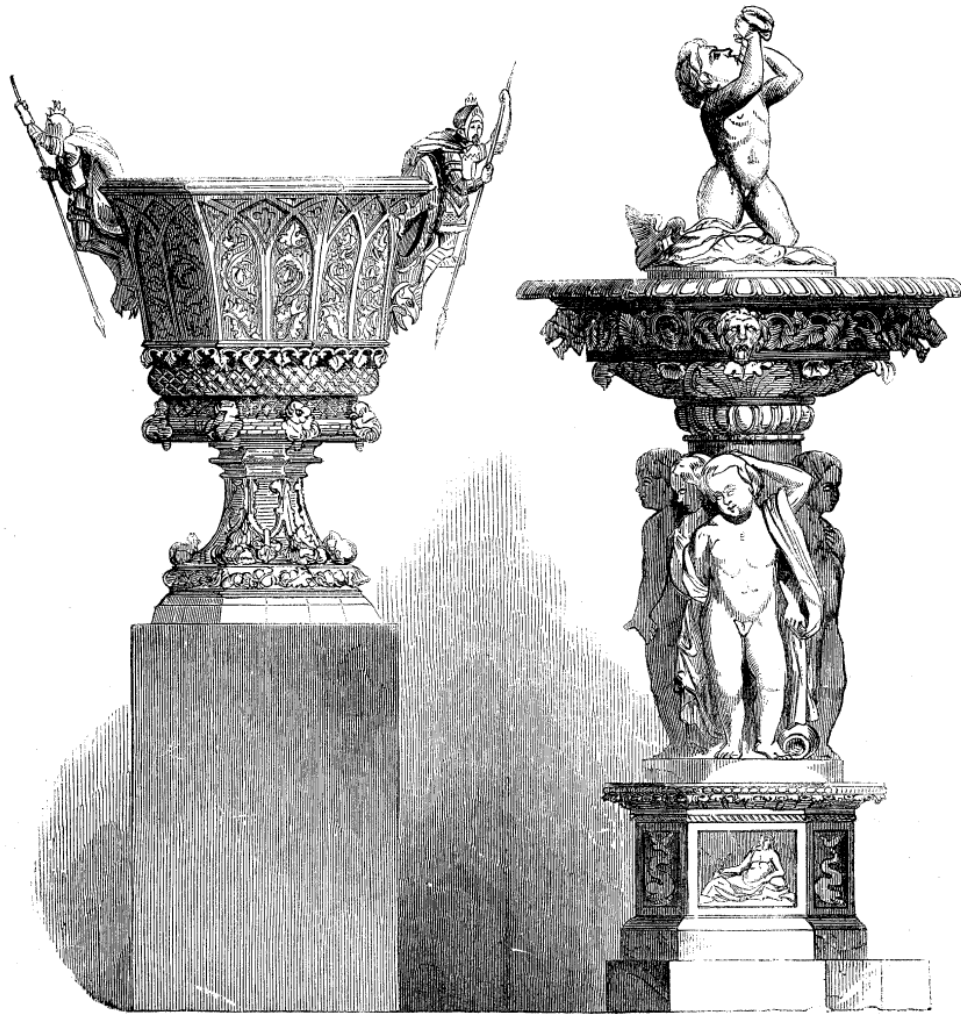
En retournant à la ligne des comptoirs, l'attention des visiteurs se portera infailliblement sur un large gâteau de sel ammoniac, ou hydrochlorate d'ammoniaque et d'admirables cristaux de nitrate de potasse, exposés par M. F. Hill de Deptford. De magnifiques cristaux de la même substance provenant de la fabrique de MM. Richardson frères, de Londres, sont également exposés à côté de spécimens de salpêtre, de charbon de bois, et de soufre, que l'on a ingénieusement disposés, pour indiquer comment s'opère la fabrication de la poudre à canon aux célèbres moulins de Waltham Abbey.

On trouve également là d'énormes cristaux de carbonate de soude, qui, exposés à une atmosphère d'acide carbonique, se sont convertis extérieurement en bicarbonate de cet alcali. On peut citer en même temps quelques beaux cristaux de carbonate de soude exposés par M. Cook, de Newcastle-on-Tyne. Cette substance s'obtient autrefois pour le lessivage de certaines espèces de varech que l'on ramassait en différentes localités pour cet usage. On connaissait sur le marché deux espèces de cette soude grossière que l'on appelait "barille" et "soude commune." La première est la cendre à demi fondue de la "soda salsola," qui croît sur les côtes espagnoles de la Méditerranée, dans les environs d'Alicante; et la dernière est la cendre calcinée de certains "fucus," tels que le "seratus," le "digitatus," le "nodosus," et le "vesiculosus," que l'on trouve sur plusieurs des côtes rocaillieuses de la Bretagne où elles étaient autrefois recueillies afin d'en extraire l'alcali qu'elles contiennent. Mais aujourd'hui les immenses quantités de carbonate de soude annuellement employées par diverses manufactures, comme celles de savon et de verres, et les masses non moins considérables de cette substance qui sont consommées pour les usages domestiques, sont exclusivement tirées du sel commun, que les chimistes appellent chlorure de soude. Ce produit, qui se rencontre à l'état natif dans beaucoup de pays du monde, abonde particulièrement dans le Cheshire, où il est d'abord converti en sulfate de soude par l'addition d'une certaine quantité d'acide sulfurique plus connu sous le nom de vitriol. Le sulfate de soude ainsi formé est ensuite broyé avec son poids de chaux (carbonate de chaux) et la moitié de son poids de charbon pulvérisé. Le mélange ainsi préparé est ensuite fortement chauffé dans un four à reverbère, ce qui détermine chimiquement la production d'un sulfure de chaux et du carbonate de soude, que l'on dissout ensuite dans l'eau et que l'on cristallise, sous la forme où il se trouve aujourd'hui dans le commerce.

On appréciera justement l'étendue de cette fabrication dans la Grande-Bretagne et son importance comme source de notre richesse commerciale, quand on saura que la production annuelle de ce pays ne s'élève probablement pas à moins de 200,000 tonneaux, et qu'en 1850 les exportations seules se sont élevées à 44,407 tonneaux d'une valeur déclarée de 10,055,800 francs.

On admirera encore dans cette partie de la section une vitrine, où MM. Windsor et Newton ont exposé de très-belles couleurs pour les artistes et une collection de brosses, de pinceaux, de palettes et d'autres accessoires indispensables à l'atelier du peintre. On trouve près de là des échantillons de couleurs, aussi bien pour le peintre artiste que pour le fabricant de papier peint, et sortant de la fabrique de MM. Blundell et Spence de Hull. On y voit également des échantillons d'oxichlorure blanc de plomb, de peinture de blanc de zinc, de nouvelle huile siccatrice, de peintures corrosives et en stuc, et d'une





FONTAINE ET VASES EN BRONZE.

composition pour empêcher la quille des navires de se pourrir et de s'incruster.

Sur les comptoirs voisins, on trouvera plusieurs préparations d'une grande beauté, comprenant de la naphthaline, de la quinine, de la caféine, et des sels de morphine, de béberine, et d'autres alcaloïdes.

MM. Huskisson exposent quelques beaux spécimens des préparations de soude, d'iode, de mercure, de potasse et de plomb; en même temps que de magnifiques cristaux de divers acides organiques. Près de là sont des échantillons de couleurs fines, fabriquées par MM. Godfrey et Cooke, et renfermant de très-beau carmin, et une espèce de laque soluble dans l'ammoniaque, et principalement employée dans la préparation des papiers de couleur.

Parmi les préparations pharmaceutiques on trouvera, non-seulement une collection nombreuse et variée de drogues étrangères, mais encore les belles préparations et compositions qu'on en a obtenues par le traitement chimique. On trouve dans cette classe le jalap, le safran, le kouso, le bael indien, le coing du Bengale, les baies à savon, les jujubes, la rhubarbe, l'aloès, la salsepareille et quantité d'autres productions semblables. Parmi les produits préparés, on remarquera ceux qui sont exposés par M. M'Farlane, d'Edimbourg, et qui montrent la fabrication des sels de Morphine, en même temps que celle de l'acide gallique, et des spécimens de béberine tirés de l'écorce du "green heart." Des échantillons de cantharidine, le principe vésicatoire de la cantharide, exciteront ici beaucoup de curiosité, de même que des bouteilles d'aloïne, la base de l'aloès, et des cristaux de mannite d'une beauté toute particulière.

Les collections de produits chimiques ne sont pas très nombreuses dans les autres parties de l'exposition, mais quelques nations étrangères ont exposé des quantités considérables d'articles de droguerie et de produits chimiques. La France a envoyé de l'alun,

du sulfate de cuivre, du prussiate de potasse, du sulfate de potasse, des iodures, de l'iode sublimé, du chlorure de potassium, des vernis et de la gélatine. Dans la même division on trouve également des acétates de plomb, de soude, de cuivre, de la céroline, de l'alcool rectifié et de la thérbentine.

L'Autriche a du sel commun, de la crème de tartre, de l'acétate de soude, du chlorure de chaux, de l'acide acétique, de l'arsenic, du chlorure de potassium, des composés de mercure, des oxydes de chromium et d'uranium. On peut ajouter à cette énumération de l'albumine, du prussiate de potasse, du

stannate de soude, du jaune de chrome, de l'outremer, et du cadmium jaune. Le même pays envoie du savon, de la litharge, du minium, du vermillon et cent quatre-vingts échantillons de couleurs fines, y compris les laques et les carmins.

L'Allemagne expose du chloroforme, de l'éther sulfurique, de l'acide acétique concentré et quantité d'autres produits chimiques de toute espèce.

Du Portugal et de Madère, on a reçu de l'acide tartrique, du tartre cru, du sulfate de soude, du nitrate de baryte, du nitrate de strontium, du nitrate de plomb, du sulfate de zinc, de l'acétate de potasse, du salpêtre raffiné, de l'oxyde de zinc et du carbonate de potasse. On trouve également dans cette division du sulfate de fer, du sublimé corrosif, de l'oxyde rouge de mercure, de l'essence de lavande et de l'alcool concentré.

La Sardaigne expose des spécimens de cérose, de soude, de savon, d'acides nitrique et sulfuriques, de nitrate de baryte, d'acide gallique, de sulfate et de citrate de quinine, d'acide stéarique, de sulfate de fer, de sulfate de cuivre, de sulfate d'alumine et diverses autres substances.

La Toscane fournit des appareils chimiques en verre, et quelques produits chimiques, parmi lesquels nous citerons du sel gemme, de l'alun, du soufre et des préparations de quinine et de santonine, avec quelques composés de mercure et de l'acide borique.

Le département assigné à l'Archipel indien renferme quelques spécimens d'aloès, de bois d'agala, de bois d'aigle, d'écorce de sagah, d'écorce de bois de sève, d'écorce de mangue, avec une collection de gommes dans de petites bouteilles, et de semences de perles que les Chinois emploient comme médicament.

La Nouvelle-Zélande a envoyé des spécimens de bois employés pour la tannerie, et du savon fabriqué dans la colonie.

Outre les objets ci-dessus énumérés, on trouvera nombre de produits très beaux et très rares, aussi énumérés dans les diverses parties de



SALIÈRE EN ARGENT.

l'édifice. Mais comme nous avons l'intention de donner de temps en temps une série d'articles sur les produits chimiques et pharmaceutiques de l'exposition universelle, nous remettons à une future occasion leur description particulière et l'examen de leurs diverses qualités.

## MACHINES.

## SECTION II.

C'est à l'extrémité Sud-Est du bâtiment que se trouvent réunis les divers instruments d'agriculture d'origine anglaise. Ils occupent une espace fort considérable. Nous ne saurions trop appeler l'attention des agriculteurs français sur ces produits de l'industrie anglaise qui ont fait, en Angleterre, une science véritable de l'agriculture, science qui ne reste jamais stationnaire et marche toujours avec les autres progrès du siècle.

Les machines agricoles les plus remarquables comprennent les machines à vapeur fixes et mobiles. Quelques-unes sont d'une construction supérieure et bien appropriées au travail qu'elles ont à faire. Il en est de même de quelques instruments de ferme, tels que machines à battre le grain (fixes ou mobiles,) des coupe-paille, des coupe-racines, des moulins à pois, des machines à monder l'avoine, à mouler la graine de lin, des meules de moulin, des bascules, etc. Parmi les instruments aratoires il y a des charrues de toute espèce, des scarificateurs, des pulvérisateurs du sol subjaçant, des herbes, des rouleaux, des brise-mottes, des herbes norvégiennes, des semeuses, des houes mécaniques, des râtaux, des machines à couper le foin, et des machines à moissonner, etc.

On trouve aussi divers instruments, tels que des machines à tuiles, des rails de ferme, des clôtures en fer, des scies mécaniques, des charrettes et des tombereaux, des parcs à moutons, des grillages en fil de fer, des auges pour les porcs et les bestiaux, &c. Nous avons également remarqué des machines pour labourer à la vapeur, exposées par Lord Willoughby. Il est à désirer que les mécaniciens agricoles poursuivent ce but avec persévérance, car si cette invention nouvelle se perfectionne elle procurera aux agriculteurs une économie considérable dans leurs frais courants. La machine à moissonner est également un instrument nouveau, et mérite d'attirer toute l'attention des agriculteurs, afin qu'ils puissent porter un jugement libre de tout préjugé et de toute prévention sur cet engin destiné à accroître matériellement leur prospérité.

Quand la houe mécanique fut d'abord introduite par MM. Garrett, on pensa généralement que le blé jeune et tendre ne subirait pas avec avantage cette opération; mais aujourd'hui tous ceux qui ont fait usage de cet instrument s'accordent à dire que c'est un des plus utiles qui aient jamais été produits, d'autant plus que dans les saisons précieuses et dans le mauvais temps on peut houer avec une rapidité presque incroyable, tandis qu'autrefois les moissons se trouvaient complètement étouffées et perdues parce que cette opération n'avait pas pu se faire à la main dans un très court espace de temps. La semeuse et la houe de MM. Garrett sont si indispensables qu'aucun fermier ne voudra s'en passer. Ces deux machines doivent aller ensemble parce que l'une prépare le travail de l'autre, et qu'elles sont excellentes toutes les deux. Parmi les instruments exposés par MM. Garrett on retrouve leurs semeuses à but multiple qui ont obtenu le prix au concours d'Exeter, et sont disposées pour les ensemencements et l'engrais de la terre. Toutes les espèces de grain et de semences peuvent être déposées séparément par cette machine à la distance et à la profondeur voulue, avec ou sans composition ou engrais artificiel. Ces instruments sont construits sur des dimensions variées afin de convenir à toute espèce de terrain labouré, soit à plat, soit en sillons, et le blé ou la semence peut être déposée avec l'engrais, et par le même conducteur, ou s'il est nécessaire par des conducteurs séparés qui enterreront l'engrais à deux ou trois pouces au-dessous et à dix ou douze pouces en avant de la semence, en laissant une portion de terrain entre les deux.

MM. Garrett exposent encore un levier à blé et une semeuse qui est admirablement adaptée pour les petites fermes et pour l'exportation; elle convient parfaitement pour piquer toute espèce de graines, de navets et d'autres semences; au moyen de rouages on peut régler les quantités de manière à déposer de une à six livres de semences par acre. La distance entre les rangées peut en outre varier à volonté de six pouces et plus, comme il convient aux différentes



LA MENDIANTE.

récoltes, et tout l'arrangement des parties en action de la machine est parfaitement à la portée de l'homme qui la dirige. Elle est spécialement disposée pour les terres labourées à plat et pour le tirage d'un cheval.

Nous ne pouvons pas non plus omettre de citer la houe mécanique brevetée, que MM. Garrett exposent, et qui a mérité le prix au congrès de la Société Royale d'Agriculture, à Liverpool, Bristol, Derby, Southampton, Northampton, York, Norwich et Exeter. Cet instrument est calculé de manière à réaliser une amélioration importante dans la culture de la terre; car, en l'employant, on peut houer supérieurement le blé ou les racines de toute espèce

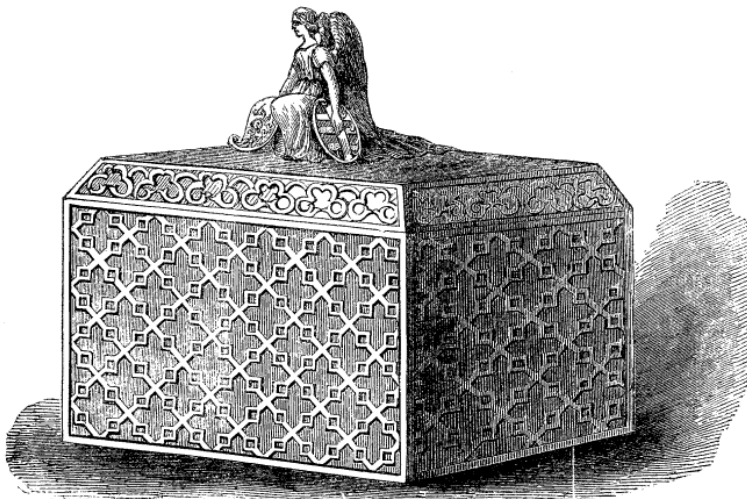
plantées en rangées espacées de 7 pouces au moins, en ne dépensant pas plus de 60c. par arpent. Cette houe est disposée pour tous les systèmes existants de culture en repiquage, pour nettoyer les récoltes plantées, soit sur des surfaces de niveau, soit dans des sillons; car l'essieu des roues est mobile aux deux extrémités afin de s'adapter aux différents intervalles entre les rangées de semences plantées; et, comme chaque houe est manœuvrée par un levier indépendant et séparé, les herbes sauvages se trouvent extirpées efficacement quelque soit l'inégalité de la surface, parce que les houes sont maintenues à une profondeur uniforme, au moyen de clés réglatrices. La houe mécanique offre encore, indépendamment de l'économie des frais, de grands avantages sur la houe à la main, en ce que l'ouvrage est exécuté en temps convenable et que les houes, pénétrant à une plus grande profondeur, les plantes reçoivent une vie nouvelle et une vigueur surprenante de ce que la terre est remuée autour de leurs tiges et de leurs racines. La direction de cet instrument est l'un de ses traits les plus intéressants: les houes peuvent être dirigées avec la précision la plus parfaite, et on leur fait bêcher complètement les intervalles sans toucher aux plantes. On peut houer de dix à quinze arpents par jour au moins, avec un cheval, un homme et un jeune garçon.

Un troisième instrument, exposé par MM. Garrett, mérite également de fixer l'attention des agriculteurs: c'est leur machine brevetée à battre le blé avec son chasse-paille patenté, son crible également breveté et son vanneur. Cette machine est établie de manière à battre de grandes quantités de grains de toute espèce, et peut être mise en mouvement par la vapeur, par un courant d'eau ou simplement par la force des chevaux. Elle est pourvue d'un crible afin de chasser tous les épis brisés, les petites pailles, les débris, les feuilles, et les pierres, et de laisser le blé tout disposé pour la machine à nettoyer sans aucune autre préparation. Son chasse-paille breveté sépare le blé de la paille beaucoup plus promptement et plus efficacement que par l'ancien procédé à la main. Cette machine peut servir également à battre l'orge dont on veut faire de la drèche, et dans beaucoup de cas, les marchands de drèche le préfèrent à celui qui a été battu à la main. On calcule qu'avec cette machine, moyennant une petite force de vapeur, on peut battre, nettoyer et cribler le blé avec une dépense qui n'excèdera pas (60 à 90 cent.) par kilogrammes.

La machine à vapeur agricole mobile de MM. Garrett mérite également d'être remarquée. L'application de la vapeur au battage des grains et à d'autres opérations agricoles est devenue maintenant tellement universelle qu'une petite machine à vapeur, d'une force suffisante, légère, mobile, pour cet usage était devenue à peu près indispensable. Il est évident qu'un des points les plus importants pour de telles machines, c'est que leur manœuvre puisse être facilement comprise d'hommes complètement étrangers à son emploi, car, il ne faut pas l'oublier, elles doivent être confiées à des travailleurs agricoles. Cet objet n'a pas été perdu de vue dans cette machine, et on trouvera, nous en sommes certains, qu'elle a été combinée de manière à être aisément comprise et manœuvrée par tout labourer intelligent. Elle est adaptée pour les machines à tirer, à battre, à vanner, à mouler, et à couper les produits agricoles, à pomper l'eau, à scier, et autres ouvrages fixes de la ferme ou du domaine; elle est pourvue de régulateurs, de sa couverture en feutre de crin, de ses jauges à vapeur et à eau et des autres accessoires indispensables; elle est montée sur de fortes roues de voitures avec des limons, et comme le tout ne pèse que 45 quintaux, elle est d'un déplacement facile et peut être aisément traînée par deux chevaux. C'est enfin une acquisition indispensable pour les fermes d'une grande étendue et dont les meules et es granges sont à de grandes distances les unes des autres.

Nous avons épuisé, ou à peu près, les machines qui touchent à l'agriculture. Nous allons passer maintenant aux machines en général et qui sont, sans contredit, le côté le plus remarquable de l'exposition anglaise.

Si la Grande-Bretagne occupe aujourd'hui une position si brillante parmi les pays manufacturiers, on peut l'attribuer aussi bien à l'adresse et au génie de ses artisans et de ses mécaniciens qu'aux sources inépuisables de matières premières que son sol renferme. La haute réputation dont elle jouit, sous le rapport de la valeur et de la perfection de ses machines, lui a donné, dès le premier moment où l'exposition universelle fut annoncée,



BOÎTE À BIJOUX



ceux des exposants qui ont déjà élevé leurs machines souffrent de la négligence et du manque de ponctualité des autres ; et plusieurs des machines qui étaient posées avant l'ouverture de l'Expositif sont restées couvertes avec soin, depuis ce temps, pour les garantir de la poussière que soulèvent leurs voisins retardataires. On a dû déplacer une belle horloge avec son carillon, placée au centre d'un des passages, afin de faire entrer la locomotive dont nous avons parlé, et maintenant on la rétablit dans sa première position. Les machines françaises sont très-serrées, tandis que l'espace accordé aux Américains n'est pas à moitié rempli ; aussi a-t-on fort bien fait de donner à la France une partie de cet espace qui formait le coin Sud-est du bâtiment, tandis qu'une autre portion au coin Nord-est a été donnée à la Belgique. Dans l'espace additionnel ainsi concédé à la France, il y a quelques voitures, une machine à vanner, et de beaux spécimens de cordes et de câbles.

Dans la principale division des machines françaises se trouvent diverses machines à battre, nettoyer, carder et filer le coton, des machines à nettoyer la laine, des machines à laver et sécher, une machine à coudre, une machine à graver les rouleaux métalliques pour l'impression des cotonnades, des machines à tricoter, des machines à clous ; des presses lithographiques, à copier et autres ; des outils à percer, des machines à bouteilles et pour préparer l'eau de seltz, des poêles, une grande machine à papier ; près de la locomotive ci-dessus mentionnée, des machines à peser, un appareil pour distiller l'eau de la mer, une machine à cuire le sucre dans le vide, une turbine, un appareil de sûreté pour les chaudières à vapeur, une machine à pompe horizontale, une machine à soulever les minéraux dans les mines, une machine à peser les monnaies, etc.

La Compagnie du Zinc de la Vieille Montagne a envoyé une grande quantité de zinc manufacturé. Le plus remarquable de ces objets est la grande statue de la Reine placée dans la nef, et dont le piédestal est également de zinc, et une fonte de la célèbre statue d'Ève à la fontaine par Bailly, et une ou deux autres placées dans son voisinage. Le reste des articles de zinc se trouve parmi les machines françaises et comprend des statuètes, des bustes, des chandeliers et autres moulages ; des feuilles de zinc roulé, des modèles de toitures en zinc, des tuyaux, des corniches, et des chapêlles de zinc roulé, etc. Une partie seulement de ces articles appartient à la classe dont nous occupons maintenant, mais nous les citons pour appeler l'attention sur l'exactitude et la perfection avec lesquelles on moule maintenant le zinc, ce qui fera sans doute employer ce métal à des usages auxquels il paraissait d'abord ne pouvoir être appliqué avec avantage.

Dans la partie belge il y a deux locomotives, une machine pour la marine, et quelques autres plus petites ; des ventilateurs pour les navires et les mines et des appareils pour remonter les mineurs ; une traverse de chemin de fer, en fer forgé, suivant le procédé breveté de Marshal, un grand modèle de pont-levis, une machine à nettoyer le riz, une machine à écosser, des machines à tresser, des machines à tailler des peignes, à sculpter le bois, à tondre les draps, à tricoter des bas ; des moulins à blé, des poêles, des garde-mangers en fer, des tuyaux et des casseroles de cuivre, des faulx, des limes, etc., et cinq ou six voitures. La division belge n'est cependant pas encore complète. Quelques-unes des machines, surtout des machines et des outils d'agriculture, vont être, dit-on, placées dans le coin Nord-est du bâtiment que les États-Unis n'ont pas rempli.

La Hollande expose un moulin à sucre, une grue pour élever et peser, des clous, des étaux et des outils, un cylindre de fonte pour calandrer le velours, une machine électro-magnétique et quelques autres engins.

L'Autriche n'expose que très-peu de machines.

La Prusse et le Zollverein ont envoyé quelques machines très-bien exécutées ; nous citerons, entre autres, des presses à frapper la monnaie par Uhlhorn, une machine à tailler les bouchons, un métier à la Jacquart, une machine à tondre le drap, des machines à carder, un coupe-paille, une machine à peser, une machine à fondre des caractères, une pompe à vapeur, un appareil à cuire le sucre dans le vide et le modèle d'un autre appareil analogue, un tour et ses outils, des scies, des serrures, des balances et des poids, des fours chimiques, des poêles de fer et de faïence, des batteries galvaniques, des échantillons de fer, des roues et des ressorts de wagons, des rouleaux, &c. Il y a également quelques voitures, et dans un des États de l'Allemagne nous avons remarqué une machine à composer les caractères d'imprimerie et qui peut également les distribuer.

Les États-Unis ont beaucoup d'espace ; chaque machine est donc placée de manière à ce qu'on puisse circuler librement autour d'elle. La plupart de ces machines s'appliquent à l'agriculture, mais nous en remarquons cependant qui appartiennent à la classe que nous traitons. Nous appellerons notamment l'attention sur la machine calorifique d'Ericson, en raison de la perfection de la main-d'œuvre qui distingue cet ouvrage, et parce que c'est une tentative pour tirer de l'air échauffé la force que l'on obtient de la machine à vapeur avec une bien plus grande dépense de combustibles. Quoique cette machine ne puisse pas être mise en mouvement dans l'Exposition, à cause des règles adoptées par le Comité pour ce qui regarde le feu, nous espérons qu'il sera publié quelques données sur les expériences qu'on en a faites ; car nous comprenons que cette machine a été perfectionnée sous certains rapports et doit être supérieure à celle qui fut construite en Angleterre, il y a plusieurs années, par le capitaine Ericson.

M. Perkins expose, comme Américain, son appareil à eau bouillante, quoique cet appareil ait été construit en Angleterre. Son four de boulanger chauffé par l'eau chaude mérite un examen sérieux. Il expose encore les modèles d'une chaudière et d'une couple, et un fusil à vapeur. Plusieurs presses et machines à tailler la pierre, un tour, un métier, un moulin à scie pour couper le bois de marine, et une meule de moulin portant l'étiquette : "Présenté à Lord Stanley." Il y a aussi quelques voitures, dont une est surtout remarquable par son apparence de légèreté. Dans la nef est placé un grand pont à treillis de fer fondu et forgé.

En comparant l'exposition de mécanique étrangère avec celle du Royaume-Uni, il faut faire une large aux difficultés et aux frais du transport de ces lourdes machines dans ce pays. Nous devons aussi songer aux facilités que donnent aux manufacturiers anglais, le système incomparable de chemins de fer, de canaux et de cabotage de l'Angleterre. Nous considérons donc les machines étrangères plutôt sous le rapport de la qualité du travail et du mérite de l'invention que sous celui du nombre des machines exposées.

#### GÉNIE MILITAIRE ET MARITIME, ARTILLERIE, ARMEMENT ET EQUIPEMENT.

##### CLASSE VIII.

C'est là évidemment la partie belliqueuse de l'Exposition. Le titre, aussi bien que la subdivision initialement scientifique sous lesquels cette branche a été rangée par M. le Professeur Playfair, permet d'admettre, dans cette entreprise si éminemment pacifique sous tous les autres rapports, tous les engins que l'homme peut inventer pour détruire ses frères avec autant de promptitude et de facilité que d'économie. Il paraît, en effet, que c'est un cartel amical envoyé par le savant professeur à ses collègues de l'état militaire. "Nous désirons," semblerait-il dire, "encourager les arts de la paix, établir un conflit, pur de sang versé, entre les nations de la terre, une rivalité d'industrie et d'habileté, de goût et de génie ; mais cependant, bien que nous considérions votre manière de donner l'essor aux appétits belliqueux de notre nature, comme hors de saison et de raison ; bien que nous pensions fermement que le monde peut aussi bien exister sans guerres que la société sans duels ; cependant, messieurs de la longue vue et de l'épée, nous ne pouvons pas vous refuser le champ-clos que nous offrons à toutes les industries. Il y a un district pour vous dans la partie centrale du bâtiment, il y a un capitaine pour l'arranger. Armée, marine, artillerie, que pouvez-vous faire ? Qu'avez-vous élaboré avec vos quatre cent millions par an ? Et vous aussi, esprits chagrins, qui critiquez la répartition de ces fonds et qui croyez que vous fourniriez de meilleurs vaisseaux, de meilleurs fusils, de meilleures casernes et de meilleures citadelles, que ces administrations à qui vous prodiguez tant d'injures, montrez-nous ce que vous proposez d'y substituer et que le monde soit juge entre nous !"

Cependant, il n'était pas facile d'exclure de cette classe beaucoup d'articles d'un caractère éminemment pacifique. De la marine militaire à la marine marchande il n'y a qu'un pas. Les steamers de guerre sont étroitement alliés aux paquebots à vapeur ; les chaloupes-cannonnières, aux bateaux de sauvetage ; et les armes à main sont aussi bien et aussi largement employées par les amateurs de chasse que par les grenadiers.

Si nous bornons notre revue actuelle à la partie anglaise de l'édifice, nous constaterons que les exceptions sont en général devenues la règle ; car jamais réponse plus pacifique ne fut faite à un appel si belliqueux. La marine y a pris à peine garde, l'Armée bien moins encore. A quelques exceptions près, les modèles de vaisseaux de guerre et des appareils offensifs et défensifs, qui s'y rapportent, ne sont remarquables que par la perfection avec laquelle les modèles sont exécutés. Il y a très peu de propositions de modes de destruction complète ; quelques perfectionnements proposés dans l'équipement militaire ; quelques efforts pour résoudre l'interminable question de la coiffure de l'infanterie. Mais tout cela est noyé complètement par les bateaux de sauvetage, les bateaux de course, les fusils de chasse, et les filets de pêche.

Cependant, nous nous proposons dans une autre occasion d'attirer l'attention de nos lecteurs sur quelques-uns de ces objets, aussi bien que sur les inventions guerrières de quelques amateurs, parmi lesquelles nous pouvons citer le système de fortification entièrement nouveau proposé par M. Ferguson. En agissant ainsi, nous nous efforcions de laisser de côté toute répugnance sentimentale pour l'effusion du sang, et nous examinerons le mérite de cette invention destructrice avec l'esprit purement scientifique qui a dirigé son auteur.

Nous croyons que le petit nombre des engins destructifs n'est pas purement accidentel, nous croyons, au contraire, que, sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, l'exposition est l'expression fidèle des pensées et des besoins de toutes les nations qui y concourent. A l'étranger, toute proposition tendant à perfectionner les moyens d'attaque et de défense est encouragée par l'État, soumise à un rigoureux examen, et si l'invention se trouve efficace elle est immédiatement adoptée. L'in-

venteur est couvert de décorations et comblé d'honneurs. Il est souvent récompensé beaucoup au-delà de ce qu'il mérite. En Angleterre, au contraire, le cas est différent. Un homme qui demande incessamment des changements et des améliorations, qu'il appartienne ou non à l'armée, est regardé souvent comme un peste par le gouvernement et repoussé comme il le mérite la plupart du temps. Il est très probable que cette manière de procéder nous fait glisser entre les doigts des inventions d'une valeur réelle. Mais c'est là certainement un mal beaucoup moins grand que celui que produisent les modifications subites et souvent imprudentes dans l'équipement militaire. Nous citerons, pour exemple, celle que l'on a fait subir récemment au fusil prussien et qui se trouve être maintenant une véritable bonne faute. Cette classe VIII était cependant une aubaine pour tous les inventeurs du royaume, et de ce qu'il y a eu si peu de projets de ce genre à l'exposition, il reste démontré que fort peu d'esprits sont tournés vers l'invention des engins de destruction.

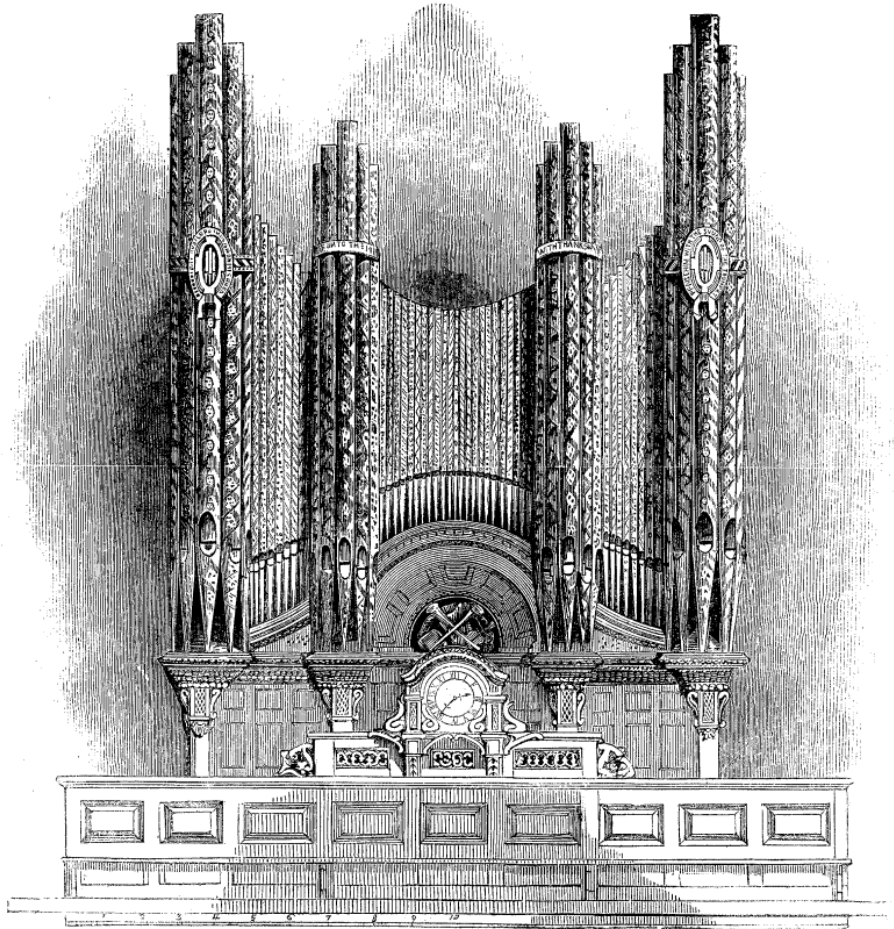
Quelques théoriciens diront qu'aucun art ne peut disparaître parmi ceux que l'humanité pratique jusqu'à ce qu'il ait atteint sa perfection. Si cela est vrai, il n'y a guère d'espoir de réussite pour la Société de la Paix ; car, quelque pauvre que soit notre exposition en machines de guerre, il n'en est pas moins vrai, d'après ce que disent nos amis les militaires, qu'elles sont encore susceptibles de beaucoup d'améliorations. Prenons le canon, par exemple : il y a sans doute un métal ou une combinaison de métaux plus convenable pour les pièces de campagne que le cuivre, ou plutôt le bronze, actuellement en usage. On atteint avec ce dernier métal le minimum de poids, compatible avec l'impulsion suffisante à donner au projectile ; mais le bronze est mou, et il le devient à un tel point, par la chaleur d'un feu rapide, que les canons fondus avec ce métal sont impropres à beaucoup d'usages importants. De plus, outre que l'emploi du bronze est très coûteux, on peut dire que c'est une trop belle matière première pour la laisser servir aux caprices d'un conquérant.

On a souvent essayé de forger des canons de fer cannelé qui offriraient, à ce qu'on suppose, la même tenacité et le même poids que le cuivre. Jusqu'à présent aucune de ces tentatives n'a été couronnée de succès aux yeux des hommes éminents qui décident de ces matières à Woolwich. Mais la partie belge de l'exposition nous montre quelques nouveaux essais sous ce rapport ; et ce qui est une proposition bien plus surprenante encore, M. Krapp, manufacturier de Essen, dans les provinces rhénanes de la Prusse, nous expose une pièce de 6, d'acier fondu, que nous admirerions avec un spécimen parfait de main-d'œuvre, même s'il n'avait pas d'autre mérite à nos yeux. Nous nous garderons bien de nous prononcer sur sa valeur, dont il serait d'ailleurs fort difficile de s'assurer à moins d'une expérience devant la butte de Woolwich ; mais nous prions nos lecteurs militaires de l'examiner attentivement, et d'entendre les explications intéressantes qu'en donne son obligé inventeur, s'il est encore en Angleterre. Toutes les pièces de l'affût sont d'acier fondu, et exposées seulement comme spécimen de main-d'œuvre ; le canon lui-même est d'acier fondu, excepté un fort cylindre en fer qui entoure la culasse. L'objet de ce cylindre est de donner du poids au canon, et nullement pour augmenter sa force.

Indépendamment du canon il est possible qu'on puisse découvrir un meilleur projectile qu'une sphère, quoiqu'aucun autre jusqu'ici n'ait été trouvé plus efficace pour le canon ; et il est également possible de trouver une poudre qui ne laisse pas de résidu solide lorsqu'elle est consumée. Cependant, la simplicité est le point le plus important dans toutes ces choses ; car il n'est pas bon de donner trop à songer aux artilleurs eux-mêmes quand ils sont au feu. Peu d'hommes sont capables de réfléchir avec calme, quand ils sont en présence de l'ennemi, laquelle de l'extrémité sphéroïdale ou de l'extrémité paraboloidale d'un morceau de fer, doit aller la première dans la gueule d'un canon. L'homme qui doit le recharger à sa place doit le faire avec aussi peu de remords que celui qui le pointe sur l'ennemi, et il ne doit pas craindre qu'il reste à moitié chemin.

Mais nous en avons réellement dit assez sur ce sujet quand à présent. Notre plume, ordinairement pacifique, nous conduirait à des détails qui nous font frémir. Nous nous bornerons donc à énoncer que tous les arrangements de cette classe de l'exposition ont été placés sous la direction du capitaine Westmacott, du Génie Royal, et de M. Watts, de la Marine Royale ; et que ces articles sont exposés principalement dans la galerie de l'est.

De tous les correspondants entretenus à Londres par la plupart des grands journaux parisiens, M. Blanqui, de l'Institut, est le seul qui ait encore envoyé des réflexions réellement spéciales sur l'exposition. Comme notre feuille essaiera toujours, autant que possible, de se renfermer dans l'appréciation sérieuse des produits exposés à Londres, nous em-



L'ORGUE DE MM. GRAY ET DAVISON.

prunterons à M. Blanqui les passages les plus saillants de ses lettres au directeur de la *Presse* :

I.

Monsieur,

La première impression qui frappe le spectateur dans ce merveilleux monument si rapidement construit, c'est sa grandeur, sa simplicité et son élégance. Toutes les proportions y sont gardées avec un art extrême et une précision mathématique. Une longueur normale de 24 pieds anglais a été prise pour unité dans toutes les pièces de fonte ou de fer qui ont servi à sa construction. Veut-on s'élever ! On place deux longueurs de 24 pieds pour en obtenir une de 48 ; veut-on s'élever encore ! On en ajoute une troisième pour arriver à 72. En long, en large, dans tous les sens, toujours des multiples de 24. Il en est résulté un palais construit avec des pièces de fonte de la même longueur, reliées les unes aux autres par de simples boulons et presque toutes coulées sur le même modèle, ou comme nous disons en économie politique, sur le même *étalon*. Si ce palais doit être détruit un jour, on pourra le démonter pièce à pièce et le replacer ailleurs, tout entier, sans aucun changement.

Il se compose d'une nef immense, coupée en deux par une nef transversale plus courte, qu'on appelle le *transept*, et qui est d'une hauteur telle qu'elle renferme des arbres séculaires, en parfaite conservation, du plus gracieux effet. Une galerie supérieure, à laquelle on arrive par des escaliers nombreux et commode, règne tout le long de l'édifice. Placé à cette hauteur, j'ai pu jouir du spectacle admirable de toute la cérémonie, à laquelle assistaient plus de 20,000 personnes dans les toilettes les plus élégantes. Les journaux anglais ne manqueront pas de vous donner les détails du programme, auquel nos organes et nos organisateurs ont concouru avec éclat. C'était vraiment un spectacle très noble et très imposant.

En attendant que je vous envoie, Monsieur, ma faible part de travaux de cette grande exposition, je dois vous offrir ici tout d'abord un aperçu de la manière dont les nations sont rangées le long de l'espace qui leur a été réservé. L'An-

gleterre a gardé pour elle-même la moitié du terrain, toute la partie située à l'ouest du Palais de Cristal, et il faut reconnaître qu'elle l'a si bien rempli, qu'on ne saurait lui faire le reproche de s'être attribué la part du lion. Toutes les autres nations se partagent, très inégalement d'ailleurs, la moitié disponible du côté de l'est, et c'est la France qui brille du plus vif éclat dans cette partie.

Le *transept* est comme l'équateur de ce monde industriel. La Chine, Tunis, le Brésil, la Perse, l'Arabie, la Turquie et l'Égypte sont rangés près de lui comme une espèce de zone torride.

Dans les régions plus froides, figure la Suisse, dont les exposants se sont fait remarquer par la promptitude et l'heureuse disposition de leur exhibition. Ils sont là, tous réunis comme les enfants d'une même famille, avec un goût exquis et une harmonie des plus agréables. Soyez sûr qu'ils feront parler d'eux.

L'Espagne et même le Portugal, l'Italie et ses divers États ont envoyé des produits sans doute insuffisants pour faire apprécier leur valeur manufacturière et agricole ; mais ces États de second ordre présentent des objets d'art ou des matières premières d'une assez grande originalité.

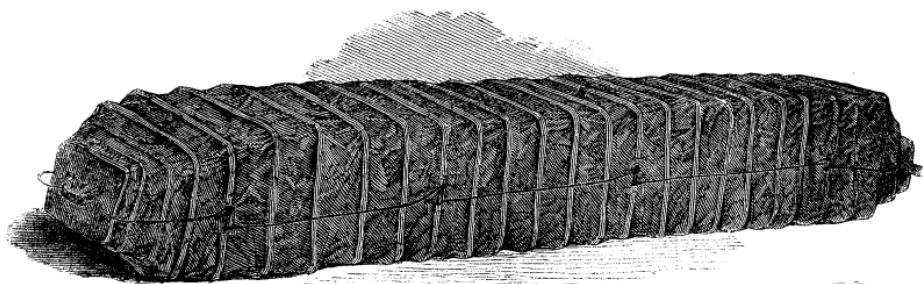
La France n'était réellement pas prête et l'on voyait encore une foule d'exposants, habit bas, quelques heures avant l'ouverture, rangeant avec précipitation leurs produits les plus beaux. Sous le rapport du goût, de l'art et de l'élégance, rien n'y manquait, et je puis vous dire que l'impression générale a été celle de sa supériorité artistique sur toutes les nations. Si j'osais me permettre une expression qui ne saurait blesser personne, j'ajouterais que tous les produits, de quelque part qu'ils fussent venus, avaient l'air commun et provincial, quand on les comparait à ceux de France. Les articles français seuls ont le cachet de distinction qui est dû au talent de nos dessinateurs et à l'habileté incomparable de nos artistes. Pour faire quelque chose de semblable à eux, il faut qu'on nous les vole, et la révolution de février en a malheureusement fait fuir plus d'un.

Les États-Unis, qui occupent l'extrémité orientale de la grande nef, et qui planent sur toute l'exposition par leur aigle aux ailes ouvertes, ont envoyé surtout des matières premières, et peu de produits fabriqués. On dit qu'ils ont boudé, et il serait injuste de juger de leur puissance industrielle par les échantillons, d'ailleurs fort remarquables, qu'ils ont exposés.

L'Autriche et l'Allemagne du Zollverein sont les nations qui occupent, avec la Belgique, le rang le plus élevé après la France.



LE GIOTTO.



PONT A AIR EN CAOUTCHOU.

L'Autriche expose des produits assez remarquables pour avoir étonné les hommes les plus compétens et les plus avancés par leurs études spéciales sur ce pays. La Russie est encore presque absente. et l'on assure

que ses envois, impatientement attendus, témoigneront d'un progrès sérieux, non moins étonnant que celui de l'Autriche. A première vue, ce qui frappait aujourd'hui les es-

prits exercés, c'étaient les matières premières vraiment neuves et curieuses qui viennent de l'Inde, de l'Australie, des colonies américaines; en Angleterre, la carrosserie et les machines, les produits chimiques surtout,



VASES.







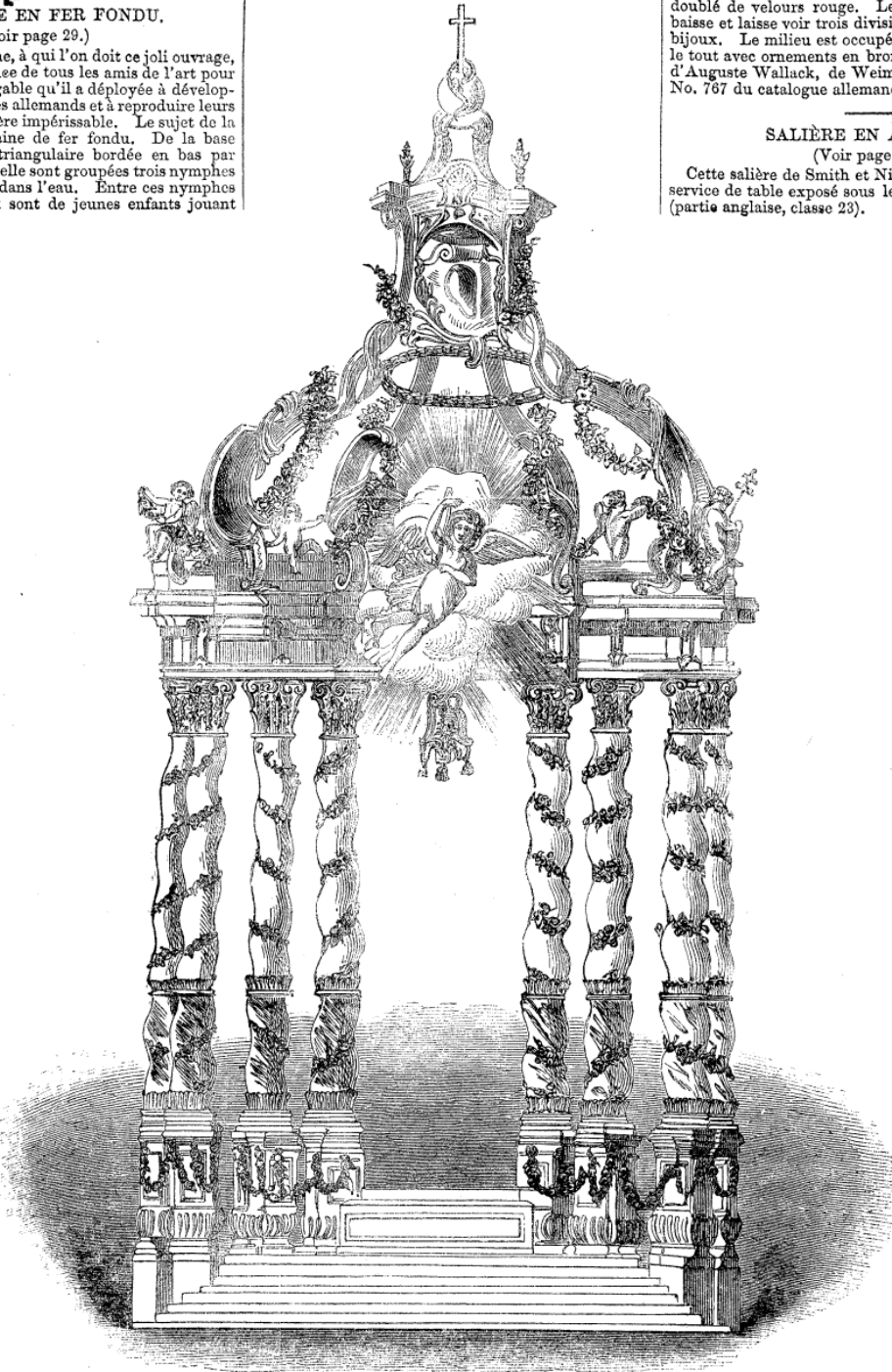
de rigueur. La manufacture de Sèvres n'avait pas besoin de ce modèle pour attester sa supériorité bien connue dans la fabrication de ces objets d'art.

#### FONTAINE EN FER FONDU.

(Voir page 29.)

M. Gasser, de Vienne, à qui l'on doit ce joli ouvrage, mérite la reconnaissance de tous les amis de l'art pour la persévérance infatigable qu'il a déployée à développer les idées des artistes allemands et à reproduire leurs œuvres dans une matière impérissable. Le sujet de la gravure est une fontaine de fer fondu. De la base s'élève une colonne triangulaire bordée en bas par trois marches sur laquelle sont groupées trois nymphes se préparant à entrer dans l'eau. Entre ces nymphes et sur des piédestaux sont de jeunes enfants jouant

avec les poissons qui jettent l'eau dans le bassin. Sur le haut de la colonne sont trois autres enfants qui soutiennent la vasque d'en haut.



BALDAQUIN EN PORCELAINE DE SÈVRES.

#### DANS LE TRANSEPT.

C'est la grande halte entre l'Angleterre et ses invités; c'est un palais à lui seul ce transept, avec ses arbres verts, ses statues, ses eaux jaillissantes et son buffet rabelaisien devant lequel Gargantua lui-même reculera épouvanté. Lorsqu'un rayon de soleil vient endiamanter la voûte, glisse entre le feuillage et, en passant pour aller se baigner dans les flots argentés de la fontaine de cristal, dore le pâle visage des aristocratiques ladies, le coup-d'œil est féérique. Cela ressemble à l'un de ces vestibules enchantés décrits par Galland et on cherche involontairement des yeux le dragon qui en défend l'entrée. Ce dragon est un modeste policeman à la physionomie inoffensive, au sourire hospitalier. Il en coûte cinq shillings pour le vaincre, à moins qu'on ne préfère le terrasser avec un billet de saison ou qu'on ne soit possesseur du talisman accordé aux Homères de l'Odyssée industrielle.

Le transept est un véritable club où les femmes

sont admises, et on l'appellerait chez nous le *cercle de la paix universelle*. Oui, la paix est là signée tacitement entre tous ces peuples qui parlent une langue différente, mais qui s'entendent par la même pensée féconde et conciliatrice. N'a-t-on pas vu le premier mai Cobden et Wellington se serrer la main? Le noble lord et le célèbre agitateur ont ainsi donné le signal; le guerrier a salué le législateur; il a compris que l'épée de Waterloo était passée de mode et devait désormais dormir au fourreau. Le premier mai 1851 est une date plus glorieuse pour l'Angleterre que le 18 juin 1815; il ne faut pas qu'elle l'oublie, si elle veut profiter de sa récente victoire. Au Mont St. Jean, l'Angleterre ne fut qu'une armée heureuse; au Palais de Cristal elle est une grande nation.

Ainsi je pensais tout bas en admirant les plantes tropicales, et ces beaux papillons aux ailes de cire roses bleues, dorées, argentées, qui voltigent dans le transept en dévorant des sandwiches et qu'on m'assure être des Anglaises. Je ne demande pas mieux que de le croire, et si je me permets de les compa-

#### BOITE A BIJOUX.

(Voir page 21.)

Cette boîte est en bronze ciselé, doré à froid et doublé de velours rouge. Le devant s'ouvre et s'abaisse et laisse voir trois divisions avec tiroirs pour les bijoux. Le milieu est occupé par une petite armoire, le tout avec ornements en bronze doré. Cet ouvrage d'Auguste Wallack, de Weimar, est marqué sous le No. 767 du catalogue allemand (Magdebourg).

#### SALIÈRE EN ARGENT.

(Voir page 20.)

Cette salière de Smith et Nicholson fait partie d'un service de table exposé sous le No. 110 du catalogue (partie anglaise, classe 23).

de sa souveraine ? me disais-je chemin faisant. Il aura jeté sa déclaration sous les pieds de marbre de la royale monture et il se sera cru bien avancé ! heureusement qu'il y a des places à Beldeam. Arrivé aux Indes je lus ce qui suit en bon français :

— Qu'on n'accuse personne de ma mort ; forcé de rester en Angleterre par ma famille, je ne puis résister davantage au spleen dont tout mon être est pour ainsi dire imprégné. Je n'ai qu'un moyen de tuer le spleen, c'est de me tuer moi-même. Ah ! s'il m'eût été permis de revoir la France, ne fût-ce qu'une heure, j'aurais retrouvé de nouvelles forces dans cette vue, j'aurais consenti à vivre, même en Angleterre. Mais ma mauvaise étoile ne l'a pas voulu, soit donc. Je ne sais si je me précipiterai du haut du monument ou si je me laisserai tomber dans la Tamise. Le monument est bien haut ! mais la Tamise est bien profonde ! peut-être me déciderai-je pour une séance du Parlement. On trouvera ce billet sur mon cadavre.

— Signé : Horace B..., français."

Non pardieu, m'écriai-je, ce puisque et fou l'a perdu, c'est bon signe. Peut-être en ce moment le cherche-t-il de tous côtés. Je retournai dans le transept, à peine y étais-je arrivé, que j'aperçus un jeune homme pâle, dont les yeux, les yeux seulement, semblaient interroger le parquet. Un je ne sais quoi me dit que c'était mon désespéré. J'allai

droit à lui, je lui pris le bras avec une certaine autorité, je l'emmenai vers la partie Est du Palais de Cristal et lui montrant le billet :

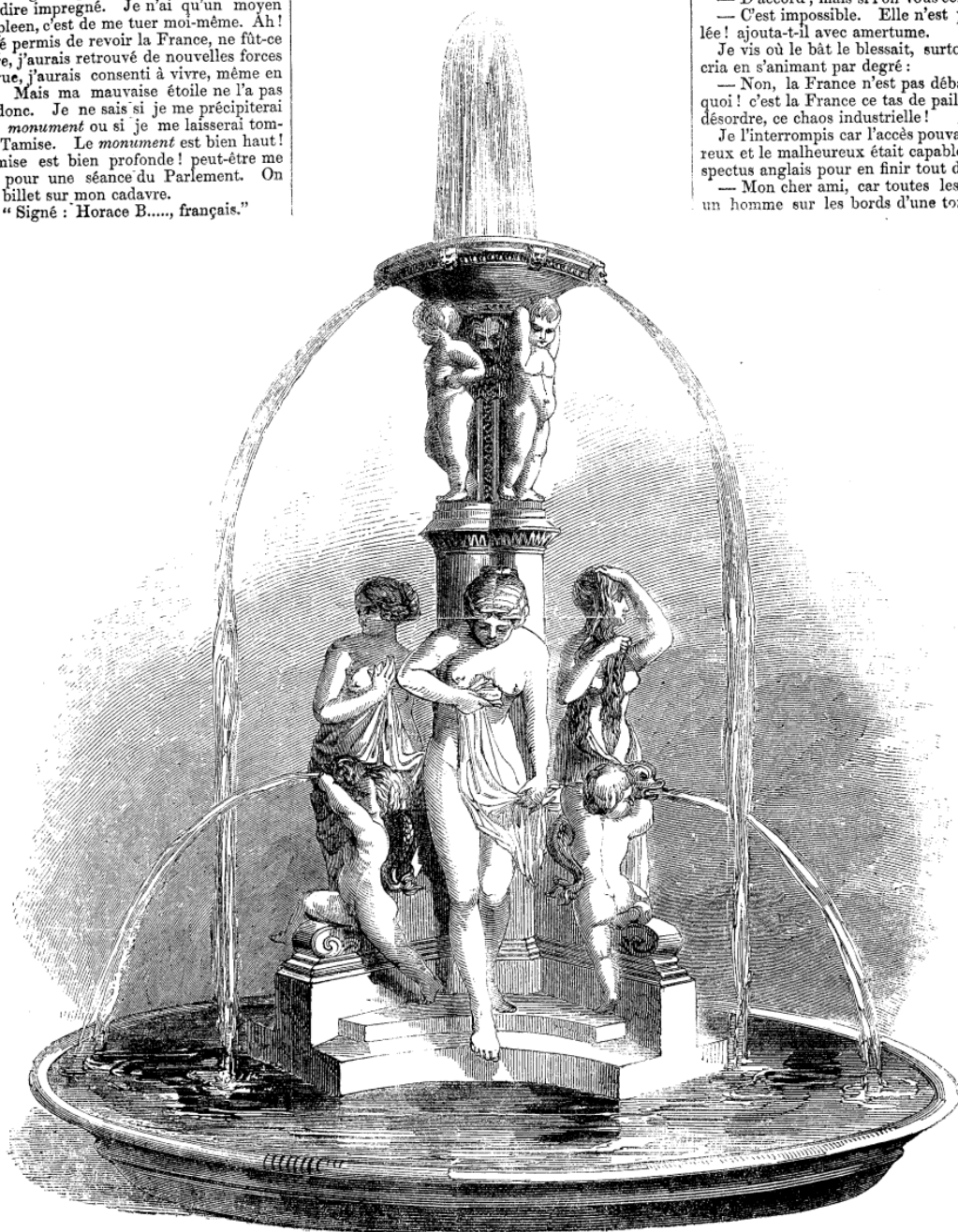
— Vous avez écrit cela ? lui dis-je.  
— Eh bien, oui, Monsieur, et rien ne me fera changer de résolution.  
— Quel enfantillage !  
— Un enfantillage sinistre.  
— D'accord ; mais si l'on vous conduit en France ?  
— C'est impossible. Elle n'est pas même débâllée ! ajouta-t-il avec amertume.

Je vis où le bât le blessait, surtout quand il s'écria en s'animant par degré :

— Non, la France n'est pas débâllée ! la France ! quoi ! c'est la France ce tas de paille, ces caisses en désordre, ce chaos industrielle !

Je l'interrompis car l'accès pouvait devenir dangereux et le malheureux était capable d'avaler un prospectus anglais pour en finir tout d'un coup.

— Mon cher ami, car toutes les fois qu'on arrête un homme sur les bords d'une tombe on a le droit



FONTAINE EN FER FONDU.

de l'appeler son ami, vous me paraissez sous l'influence d'un préjugé énorme. Vous répétez ce que vous avez attendu dire ces premiers jours. Que ne répétez vous aussi ces mille absurdités dont les sots vous assourdissent : la France joue un triste rôle à l'Exposition universelle. Elle ne brille guère ! c'est un nouveau Waterloo pour elle.—Allons donc ! mais nous y sommes en France, tenez, regardez autour de nous, ni paille, ni caisses à moitié ouvertes, mais des chefs-d'œuvre au grand jour, et c'est le mot, car le soleil les éclaire en plein, et ce n'est pas le soleil de Waterloo, celui-là !

— Où donc est la paille et que sont devenues les caisses ?

— On a remis le tout dans votre imagination, fou que vous êtes ! vous demandiez une heure en France ? suivez-moi et vous pleurerez tout à l'heure d'admiration patriotique. La France vaincue au Palais de Cristal ? non, monsieur, mais la France à la tête des arts et de la civilisation comme toujours. Voyez ses meubles sculptés, ses bronzes, ses den-

telles, ses merveilles de poteries dignes de Bernard Palissy, et ses miracles d'orfèvrerie qu'on dirait signés par Benvenuto Cellini ; voyez ses tapis somptueux, ses tissus de Lyon, et même ses mécaniques, et vous ne chanterez plus ce stupide refrain de l'abaissement de la France, qui est un mensonge à l'exposition universelle où notre pays occupe, comme sur la carte du monde, une des premières et des plus glorieuses places. Voilà votre billet, monsieur.

— Que voulez-vous que j'en fasse ?

— Ne faut-il pas qu'on le trouve sur votre cadavre ?

— Monsieur, me répondit le Français découragé en déchirant sa lettre de faire part, vous m'avez rendu la France pendant une heure et telle que je la désirais dans mon orgueil national : je vivrai.

— A la bonne heure !

Là dessus nous allâmes bras-dessus, bras-dessous à la salle des rafraîchissements. Toutes les places étaient occupées ; mais nous regardâmes manger les Anglais pendant dix minutes, cela nous fit admira-

blement déjeuner, et pour un shilling six pences chacun !

JULES DE PRÉMARAY.

#### CHRONIQUE DE LONDRES.

L'un des résultats principaux de l'exposition universelle sera certainement de resserrer les relations de tous les peuples et de les faire mieux se connaître les uns des autres. Ce bienfait apparaît déjà en perspective par l'invasion que la presse française vient de faire sur le sol britannique. Il faut espérer qu'après avoir vu et traité, nos journalistes comprendront enfin quelque chose aux mœurs de l'Angleterre, à son mouvement social, politique, industriel et moral.

Jusqu'à présent, en effet, on peut affirmer que la Grande-Bretagne n'était guères mieux connue en France, que le Thibet ou le Japon, par ceux là même qui ont la prétention de régenter l'esprit public dans

les premiers-Paris ou les simples feuilletons. Sauf un très petit nombre de journaux qu'on peut citer, la presse française professe généralement une charmante ignorance sur toutes les choses de l'Angleterre, qu'elles appartiennent au monde moral ou au monde matériel. Comment pourrait-il en être autrement ? La partie anglaise se fait dans les journaux au moyen d'un centre unique qui envoie à chaque administration une traduction extraite du courrier du matin. C'est la même chanson et le même air pour tous. De correspondances directes, il n'en est pas question, la presse française dédaignant beaucoup plus le fait que la phrase, et prisant infiniment plus un commérage politique qu'elle accomplira des merveilles de style, que l'examen d'une question étrangère indispensable à étudier et utile à propager. Il n'est pas un grand journal anglais qui n'entretienne un ou plusieurs correspondants à Paris, toujours à l'affût des événements comme des plus simples rumeurs, et vigies attentives, signalant le moindre fait dès qu'il se produit à l'horizon.

Notre gouvernement et ses ressorts les plus secrets, nos institutions, nos règlements administratifs, nos finances, l'armée, la marine, le commerce, nos hommes d'état, nos simples coteries politiques, les meneurs de coalition et les chefs de parti, tout est étudié, scruté, analysé et passé au crible d'un examen journalier. Douze heures après qu'un incident s'est produit à Paris, on en connaît mieux à Londres la source, la cause et le résultat que sur son propre théâtre même.

Il n'en est pas ainsi de l'autre côté du détroit. Si un grand événement s'accomplit ici, et que par patriotisme la presse anglaise ait intérêt à le dénaturer ou au moins à lui donner une certaine couleur, soyez certain que les journaux parisiens pataugeront pendant quinze jours au milieu des appréciations erronées et des assertions les plus contradictoires. Nous savons bien que Paris est une maison de verre beaucoup plus transparente que celle d'Hyde Park, et plus accessible surtout ; qu'il est facile à l'étranger d'y pénétrer et de l'étudier grâce à la sociabilité de notre caractère et à laisser-aller de nos façons. Autant et plus que personne, nous savons encore combien il est difficile de voir à travers le filet aux mailles serrées dont l'Angleterre est toujours recouverte comme si elle craignait un abordage par surprise ; nous savons que c'est à travers une grille défendue par des tourières impassibles et silencieuses qu'il est seulement permis de jeter un coup-d'œil furtif sur l'intérieur du couvent, et qu'enfin les abords du sénat se trouvent défendus par les chevaux de frise de la hiérarchie aristocratique, par les barrières des mœurs et des habitudes exclusives. Mais raison de plus, alors, pour étudier avec soin ces mystères, pour essayer de les découvrir et de s'en rendre un compte exact et réel.

L'exhibition industrielle de 1851 vient de produire en ce genre une véritable révolution. La presse parisienne sollicitée par la circonstance a tout à coup tourné ses regards vers l'Angleterre, et la voilà qui lance sur ce point tant méconnu par elle, l'essaim emplumé de l'article économique politique et du feuilleton. Pas un journal parisien de quelque valeur, qui n'ait au moins son représentant à Londres quand il n'en a pas deux. Jamais concile oecuménique n'offrit une réunion plus complète de docteurs ès-sciences divines ou profanes. Jamais plus de lyres, de mandolines et de guitares réunies sur le même espace. L'hymne chanté n'est pas toujours à l'unisson. Il se module généralement d'après des circonstances de température, d'humeur gaie ou morose, de digestion agréable ou pénible. Ici, c'est un lyrisme exalté, empruntant à l'ode ses images ambitieuses :—la poète a parfaitement diné.—Là, c'est la muse du pittoresque et de la fantaisie, alliant tour à tour les formes classiques à celles du romantisme :—le chanteur a trouvé douce à ses lèvres la saveur mousseuse de l'ale et du porter.—Enfin, voici l'Archiloque aux jambes implacables, aux sarcasmes amers, à la critique de parti pris.—Celui-là est mécontent de tout, du ciel gris, des raffales humides et pénétrantes, de la houille fumant dans l'âtre, du poisson bouilli, du bœuf rôti, du pain peu cuit, de la froideur du temps et des gens.

Il va sans dire, qu'au milieu d'appréciations excellentes, de revues ou dominent l'esprit d'observation, l'atticisme, la vérité et le style, il se glisse parfois d'étranges aperçus et des erreurs manifestes. Ainsi, un écrivain parisien qui s'est fait l'historien des clubs anglais entasse les uns sur les autres, des assertions inexactes. Il veut que tel club ne soit hanté que par la jeunesse aristocratique, tandis qu'au contraire il ne se compose guère que des pères concris du Parlement. Il indique sous le nom de Coventry un établissement qui n'existe pas ; il tient à ce que les jeunes lords s'amuse dans *St. James's Square*, à faire battre des terriers et des griffons d'Ecosse contre des rats, assertion parfaitement erronée ; il place Soyer à l'Union Club, lui qui ne fut jamais qu'au Reform, qu'il a d'ailleurs quitté depuis plus d'un an ; il en fait un grand homme, et il ne se trompe pas, mais il méconnaît celles des qualités auxquelles cet émule de Carême dut sa célébrité. Enfin, à des aperçus ingénieux, il mêle des faits,

dont on ne trouve trace nulle part, et il tire des conclusions extrêmement originales.

Tant que nos historiographes parisiens restent dans le cercle des louanges, la presse de Londres se tient coi ou admire. Elle se fâche toute rouge quand une plume étrangère se trempe dans l'encrier de la critique. Un spirituel feuilletonniste s'avise l'autre semaine de maugréer contre le froid, la pluie, les brumes et autres inclemences de la température britannique. Grande colère du *Morning Herald* qui ne veut pas qu'on s'en prenne au ciel de de sa patrie. Tirade éloquent sur les agréments du soleil, de l'air et du climat anglais. Parallèle entre Londres, Paris, Vienne, Florence, Rome, Naples, Madrid et autre lieux. Là bas, des hivers secs, mais des étés trop chauds ; le mistral, le sirocco, les tremblements de terre, la *malaria*, des matinées ardentes, le midi tout en feu, des nuits étouffantes. Ici, peu ou point d'hiver, parfois du brouillard, ce qui ne rend que plus agréable le retour du soleil ; huit à neuf mois de pluies douces et anodines ; un air toujours vif et favorable à la préparation des sucs gastriques, enfin une moyenne de température qui permet à l'homme, mieux que partout ailleurs, de se mouvoir à l'air libre.

A des arguments de cette force, le malheureux journaliste n'avait rien à répondre. Aussi, n'a-t-il rien répondu, et sa confusion aussi bien que son silence prouvent ses torts.

Les étrangers ne se précipitent point sur Londres comme des avalanches. Les hôtels s'emplissent difficilement et nous pouvons annoncer aux amateurs de France et de Navarre qu'il se trouve bien à louer en ce moment, cent mille logements plus ou moins confortables et à des prix parfaitement abordables.

Les théâtres et les exhibitions publiques se ressentent des retards survenus dans le mouvement des voyageurs. Les salles ne se garnissent qu'à demi, et les recettes sont moins fortes qu'en temps ordinaire à pareille époque de l'année. Cependant, ce ne sont pas les éléments d'attraction qui manquent. Toutes les entreprises, ayant les plaisirs du public pour objet, ont redoublé d'efforts. Malheureusement, la température, qui exerce ici une grande influence sur les vellétés de plaisir, s'est montrée contraire avec une obstination vraiment inouïe. Le froid et les ondées continues ont enlevé aux programmes des différents établissements *intra et extra muros* ce qu'ils avaient d'attrayant. L'hippodrome n'a pas fait dix livres de recette le jour de son inauguration. Le Vauxhall s'est ouvert avec une centaine de spectateurs intrépides qu'on voyait errer comme des fantômes parmi les arbres dépouillés de verdure, et frissonnant sous la morsure d'une brise aiguë. De même pour *Cremorne-gardens* ; de même pour la foire de *Bayswater* que la commission exécutive avait imaginée pour retirer d'Hyde Park le trop plein de sa population de flâneurs, de prolétaires et de curieux de toutes les catégories.

Un saltimbanque émérite y brillait pourtant avec une troupe au grand complet ; il s'y promettait de beaux succès. Aussi, le directeur avait-il annoncé à ses pensionnaires qu'en faveur de la circonstance, leurs émoluments seraient payés d'après le chiffre réel des engagements et non soumis aux éventualités précaires de la recette. La troupe s'insurgea et tint à peu près le langage suivant à son chef : " Dans les localités où nos talents sont mal appréciés, nous consentons à n'entrer qu'au prorata de la recette générale, faisant ainsi la part des temps mauvais ; mais ici, où le succès est certain, nous ramener à nos appointements primitifs et fixes, serait une injustice criante. Nous voulons le partage de la recette aux proportions convenues, ou nous quittons l'administration."

Le directeur dut passer sous ces fourches caudines. Malheureusement le calcul de sa troupe était erroné. Le premier jour, jour de la grande exhibition, la recette s'éleva à neuf shillings, pour tomber le lendemain à cinq seulement. Sur ce, la troupe pla sa tente et chercha un gîte plus hospitalier.

Les seuls établissements dont la prospérité soit incontestable c'est d'abord celui de Robin, l'habile prestidigitateur, et celui du Casino-Laurent,—l'escamotage et la seconde vue d'un côté, la Polka et la Shottish de l'autre.

Le théâtre de Sa Majesté poursuit glorieusement le cours de la saison. Les opéras, les ballets se succèdent les uns aux autres avec la variété annoncée par le programme d'ouverture. Le public au surplus ne se montre pas ingrat ; la salle toujours remplie ne ménage ses applaudissements ni au directeur ni aux artistes éminents de la troupe. Les *Trois Nozze d'Alari*, représentées dernièrement avec succès à Paris ont été merveilleusement accueillies par la salle d'Haymarket. Mmes Sontag, Ida Bertrand, Giuliani ; Lablache, Gardoni et Fervanti se sont montrés les dignes interprètes de l'œuvre du jeune maître.

Très prochainement vont avoir lieu les reprises de la *Tempesta* et de *Don Juan*. Puis viendront l'*Enfant prodigue* d'Auber, le *Fidèle* de Beethoven avec les débuts de la Cruelli ; un opéra de Thalberg, dont le poème, composé par Scribe, doit être illustré par une mise en scène splendide ; c'est dit-

on, d'un épisode des *Marins* en Espagne qu'il s'agit dans ce poème. Duprez, Duprez le célèbre ténor, a composé aussi un opéra qui sera représenté avant la fin de la saison. Musique et paroles tout est de l'illustre chanteur qui a pris pour sujet un petit drame d'intérieur.

Enfin le *Diable à quatre* sera représenté avec Carlotta Grisi. La Rosati fera sa rentrée dans un divertissement nouveau. La jeune Marie Taglioni en ce moment à Varsovie où se trouve l'empereur de Russie, rentrera dans le célèbre ballet de la *Sylphide*. Et pour clore cette saison qui datera dans les fastes de Haymarket, M. de Saint Georges et Paul Taglioni nous donneront un grand ouvrage chorégraphique.

Le théâtre français de St. James devrait bien imiter l'activité de la troupe de M. Lumley. Certes les proverbes d'Alfred de Musset et les pièces de M. Scribe sont de fort jolies choses ; mais la réputation de la scène française se compose aussi d'autres pièces que ne perdrait pas à entendre le public de Londres.

On lit dans le *Chronicle* :

Pour la première fois dans l'histoire du monde, les peuples se sont réunis par un motif de glorieuse émulation ; ils ont apporté les fruits choisis de leur civilisation pour le soumettre au jugement d'un jury international. La formation de ce jury internationale est le deuxième fait qui se présente dans cette nouvelle phase de la civilisation humaine, ouverte à Londres le premier mai 1851.

Ce jury est constitué depuis la semaine dernière, et siège régulièrement chaque jour de 11 à 1 heure. Il comprend toute la gravité, toute la solennité de sa mission et l'accomplira, nous n'en doutons pas, en parfaite conformité avec le principe de justice universelle dont il est chargé de faire une application toute nouvelle, sinon première. Si nous sommes bien informés, on en est encore aux questions préliminaires. Le travail d'examen direct des articles n'est pas commencé.

Il y a encore un autre fait coïncident avec la réunion, sur un même point et pour un même but, des produits de l'industrie du monde : c'est la préparation d'une liste de tous ces articles d'élite du lieu de leur production, du nom de leurs auteurs. Cette liste a été entreprise et en partie menée à bien par la publication d'un Catalogue général de l'exposition. En ajoutant à ce catalogue les dessins illustrés des articles, on y a introduit un remarquable perfectionnement.

Nous avons là désormais les premiers rudiments d'un GUIDE INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU MONDE.

La première édition du Catalogue est très imparfaite. Une autre édition suivra bientôt et sera, nous l'espérons, plus satisfaisante. C'est d'ailleurs aux délégués des diverses nations de faciliter et même de rendre possible l'exécution d'un catalogue exact et complet, en préparant chacun, pour l'exposition du pays qu'il représente, un catalogue spécial. Nous avons vu celui que les délégués de la Belgique ont déjà composé et publié, et nous souhaitons qu'il en soit ainsi de toutes les autres nations. Loin de nuire au succès du Catalogue général, cela ne fera que l'assurer.

On lit dans le *Chronicle* les observations suivantes, dont le sens pratique n'échappera à personne, et auxquelles nous ne pouvons que nous joindre.

" Lorsque l'exposition sera définitivement installée, il serait bon que l'on préparât pour les visiteurs de petits guides systématiques, appropriés aux divers buts que l'on peut se proposer, et au temps que chacun peut consacrer à sa visite. Il y aura quelques visiteurs qui n'auront que trois, que deux, même qu'une journée à leur disposition (on nous a parlé d'un Russe qui s'est précisément trouvé dans ce cas). Quelques nationaux auront obtenu un congé de huit jours, d'autres de cinq. En faisant abstraction des hommes spéciaux, qui sauront se rendre immédiatement dans le quartier où se trouvent les sujets de leurs études, les visiteurs ordinaires, limités par le temps, recevront avec reconnaissance un guide qui leur permettra d'utiliser les plus avantageusement possible les courtes heures dont il auront à disposer. La nécessité de ces guides à bon marché se fait déjà sentir ; leurs titres pourraient être analogues à ceux-ci :

" L'Exposition en une journée ; l'Exposition en deux journées ; l'Exposition en trois, quatre journées, etc. ; l'Exposition pour un Agriculteur ; l'Exposition pour un Musicien ; l'Exposition pour un Artiste ; l'Exposition pour un Marin, pour un Soldat, etc."

" Il nous paraît qu'on pourrait calculer sur une durée de 6 à 7 heures et sur une marche de 4 à 6 milles, (c'est-à-dire de 6 à 10 kilomètres), en accompagnant ces itinéraires d'indicateurs qui faciliteraient aux dames les moyens d'abrégier leurs fatigues en négligeant certaines portions de l'exposition et aux intrépides piétons les moyens d'allonger leur course en y joignant quelques excursions, pendant que leurs femmes se reposeraient sur un des sièges conforta-

bles répandus à profusion dans les grandes avenues du Palais."

FAITS DIVERS.

Le banquet offert par les artistes anglais aux artistes étrangers ayant concouru à l'exposition universelle a eu lieu, sous la présidence de sir Charles Eastlake, directeur de l'Académie Royale. La réunion était nombreuse : elle se composait d'environ 80 célébrités artistiques des diverses nations. Le président a porté la santé des exposants étrangers. MM. Kiss et Duseigneur ont répondu. Nous donnons plus bas le discours de M. Duseigneur, prononcé en français. M. Viebahn, commissaire prussien, a aussi prononcé un discours en français.

Sir Charles Eastlake a ensuite porté un toast en l'honneur de l'exposition. M. Scott Russel, secrétaire de la commission royale, a répondu d'une façon très heureuse.

"DISCOURS DE M. DUSEIGNEUR."

"A la patrie de Shakespeare et de Milton.  
"Les poètes sont les premiers maîtres des arts plastiques; les poètes préparent le canevas sur lequel l'artiste brode avec amour; les poètes inventent les sujets que l'artiste exécute avec des formes et des couleurs toujours nouvelles. Eh! quels poètes eussent jamais fait plus pour l'art que Shakespeare et Milton? Ce sont deux éclatants foyers de poésie qui se reflètent sur l'art de tous les pays et de toutes les époques; ce sont deux inépuisables sources de Beau idéal et de Vrai humain, où l'art puisera éternellement pour le plaisir des yeux et de l'esprit. Shakespeare, c'est le génie de la peinture lumineuse, multiple, originale et vivante; Milton, c'est le génie de la statuaire, c'est la statuaire simple, calme, solennelle et divine.  
"A la patrie de Shakespeare et de Milton!  
"Aux deux immortels inspireurs de la peinture et de la sculpture modernes!"

— On a introduit, vendredi dernier, dans les gal-

eries de l'exposition, côté anglais, un modèle parfaitement exécuté du Théâtre de Sa Majesté. Le modèle a été construit par M. Dighton, Great College Street, Westminster. L'habileté de M. Dighton pour la construction des modèles d'architecture est bien connue. Le modèle du Théâtre de Sa Majesté est construit sur l'échelle d'un pouce par pied. La matière employée est un carton solide. Les riches décorations du théâtre, ont été modelées sur la même échelle. Un artiste du théâtre, M. Powell, a prêté son concours à M. Dighton. Comme œuvre d'art, cette élégante miniature de construction sera un objet de grande curiosité pour les amateurs. Comme imitation parfaite d'un des édifices les plus vastes et les plus élégants d'Angleterre, elle attirera l'attention des étrangers et des visiteurs.

— A une réunion de la municipalité de Londres, il a été décidé qu'une série de fêtes et banquets seraient offerts dans Guildhall aux étrangers de distinction présents à Londres à l'occasion de l'Exposition Universelle. Un comité a été institué pour s'occuper d'organiser ces fêtes d'une manière digne de la Corporation de Londres, à laquelle il faut reporter en grande partie le succès pratique de la conception du prince Albert.

RÈGLEMENT DE L'EXPOSITION.

L'exposition sera ouverte tous les jours excepté le dimanche. Les portes seront ouvertes à 10 heures (le samedi à midi).

PRIX D'ENTRÉE.

Jusqu'au 25 mai exclusivement. Cinq shillings (6,25)  
Du 25 mai et jours suivants . . . Un shilling (1,25)  
Excepté le vendredi où il est de . . . Demi-couronne (3,10)  
Et le samedi où il est de . . . Cinq shillings (6,25)  
Billets pour toute la saison . . . Trois guinées (78,0)

Les personnes en voiture entrent par les entrées du sud et de l'ouest, les personnes à pied peuvent entrer par le sud, l'ouest et l'est; mais la dernière entrée

leur est particulièrement réservée. Les billets de saison entrent par toutes les portes. Il y a des sorties pratiquées dans les diverses parties du bâtiment; elles servent à la sortie seule, de même que les entrées servent à l'entrée seulement.

Les salles des rafraîchissements sont situées dans diverses parties du bâtiment: celles du transept sont de première classe. Les prix y sont affichés.

Jusqu'à nouvel ordre, il n'est pas interdit de garder avec soi sa canne, son parapluie ou son ombrelle; mais il est expressément recommandé de ne rien toucher, soit avec ces objets, soit avec la main.

Les chiens sont formellement exclus.

Nous donnerons dans notre prochain numéro le commencement de la liste des exposants français à l'Exposition de 1851 et nous la continuerons ainsi de semaine en semaine jusqu'à terminaison.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.  
HOTEL DE LA SABLONNIÈRE,  
30, LEICESTER-SQUARE.

HOTEL DE PROVENCE,  
18, LEICESTER-SQUARE.

HOTEL DE FRANCE,  
16, GREAT WINDMILL STREET, HAYMARKET,  
et autres succursales.

APPARTEMENTS, et chambres pour les familles et les voyageurs, à des prix divers et modérés.

TABLE D'HÔTE, plusieurs fois par jour.  
RESTAURANT à la carte jusqu'à minuit.  
CUISINE FRANÇAISE.—SERVICE FRANCAIS et ALLEMAND.

On est instamment prié de ne pas se laisser détourner par les cochers et les commissionnaires.

Le docteur Philippe, de la Faculté de Médecine de Paris, arrivé récemment à Londres, donne ses consultations tous les jours de 6 à 10 heures du soir.  
27 Gerrard Street, Soho Square.

LA PATRIE.

JOURNAL QUOTIDIEN POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET COMMERCIAL.

Paraissant à Paris.

PRIX D'ABONNEMENT:

POUR PARIS.

	Un Mois.	3 Mois.	6 Mois.	Un An.
Edition du soir . . . . .	5 fr. 0 c.	13 fr. 0 c.	25 fr. 0 c.	48 fr. 0 c.
Edition du matin . . . . .	0 fr. 0 c.	8 fr. 0 c.	16 fr. 0 c.	30 fr. 0 c.
Edition du Commerce paraissant à midi . . . . .	0 fr. 0 c.	16 fr. 0 c.	31 fr. 0 c.	60 fr. 0 c.

POUR LES DEPARTEMENTS.

	3 Mois.	6 Mois.	Un An.
Edition spéciale ayant une avance de 20 à 24 heures sur les autres journaux . . . . .	15 fr. 0 c.	29 fr. 0 c.	56 fr. 0 c.
Edition du Commerce, avance de 12 à 24 heures . . . . .	20 fr. 0 c.	38 fr. 0 c.	72 fr. 0 c.
Edition du Commerce par courrier ordinaire . . . . .	16 fr. 0 c.	31 fr. 0 c.	60 fr. 0 c.
Edition du matin ou de midi par courrier ordinaire . . . . .	12 fr. 0 c.	22 fr. 0 c.	40 fr. 0 c.

POUR L'ÉTRANGER.

	3 Mois.	6 Mois.	Un An.
Edition spéciale, avance de 24 heures . . . . .	20 fr. 0 c.	38 fr. 0 c.	72 fr. 0 c.
Edition du Commerce (courrier du soir), avance de 24 heures . . . . .	20 fr. 0 c.	38 fr. 0 c.	72 fr. 0 c.

Toute demande d'abonnement, qui n'est pas accompagnée d'un mandat de poste, ou d'une valeur sur Paris, sera considérée comme non avenue. (Affranchir.)

Les réclamations et changements d'adresse doivent être accompagnés d'une des dernières bandes imprimées.

BUREAUX RUE DU CROISSANT, N° 12.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1858.

LE COURRIER DE L'EUROPE,

FONDÉ EN 1840,

SEUL JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE PUBLIÉ A LONDRES,

A commencé à donner et donnera pendant toute la durée de la solennité industrielle de 1851, UN SUPPLEMENT GRATUIT DE VINGT-QUATRE COLONNES spécialement consacré à l'examen critique des objets de l'Exposition.

LE COURRIER DE L'EUROPE donne dans chaque numéro toutes les nouvelles de la semaine, les articles les plus saillants de la presse française; une partie anglaise; des bulletins originaux politiques et commerciaux; la Revue de Paris de Pierre Durand; la Semaine Dramatique de Jules Janin, de Théophile Gautier, ou de Paul de Musset; la Semaine Scientifique de S. H. Berthoud; les Séances de l'Institut, et reproduit en entier les romans, nouvelles et œuvres de littérature dus à la plume des meilleurs écrivains de France.

LE COURRIER DE L'EUROPE a maintenant plus de onze ans d'existence; sa circulation vient de s'augmenter considérablement et s'augmente tous les jours. La justice et la modération de sa politique lui ont gagné l'estime de tous les partis; et le grand espace qu'il consacre à la littérature le fait rechercher sur le Continent, dans les Colonies et dans les deux Amériques, partout enfin où le français se lit ou se parle.

Étant le seul journal français établi depuis longtemps et d'une manière durable dans la Grande-Bretagne, il doit compter sur un grand accroissement de circulation pendant l'affluence des étrangers intelligents qui viendront à Londres en 1851, et à qui la langue française sera familière. Ayant aussi en Angleterre, surtout dans le grand monde, une circulation qui n'est surpassée par aucun journal de cette classe, il offre un moyen d'annoncer, sans égal, pour l'étendue et la respectabilité.

On s'abonne chez M. JOSEPH THOMAS, 1, Finch-lane, Cornhill, City, et No 2, Catherine-street, Strand, Maison du COURRIER DE L'EUROPE. Trois mois, 6s. 6d. (8 fr. 50 c.); Six mois, 13s. (17 fr.); Un an, £1 6s. (34 fr.) S'adresser franco.

## MAISON SUSSE FRERES, PLACE DE LA BOURSE, No 31, A PARIS.

### LE DESSIN SANS MAITRE,

PAR

M<sup>me</sup> MARIE ÉLIZABETH CAVÉ.

AVEC CETTE ÉPIGRAMME DE RUBENS :

Voir, comprendre, se  
souvenir, c'est savoir.

Ces deux petits ouvrages de 150 pages d'impression, format Charpentier, se vendent chez MM. SUSSE Frères, Place de la Bourse, No 31, à Paris.

Nous les recommandons vivement à toutes les personnes qui s'occupent de dessin et de peinture, et spécialement aux mères de famille qui veulent présider à l'éducation de leurs enfants. Impossible de présenter d'une façon plus simple, plus claire les éléments pratiques de la science du dessin. Et de nos jours, comme le dit spirituellement l'auteur, le dessin n'est-il pas indispensable à tous; apprenez à dessiner et vous aurez votre pensée non loin de votre crayon.

Un de nos premiers peintres, M. Eugène de Lacroix, s'est exprimé ainsi à propos du dessin sans maître :

« Mme Cavé ne s'occupe qu'à ren-



### L'AQUARELLE SANS MAITRE,

PAR

M<sup>me</sup> MARIE ÉLIZABETH CAVÉ.

AVEC CETTE ÉPIGRAMME DE RUBENS :

Voir, comprendre, se  
souvenir, c'est savoir.

« dre l'œil juste. Grâce à sa méthode « qui est la simplicité même, les proportions, la tournure, la grâce, viendront d'elles même se tracer sur le papier ou sur la toile. Au moyen « d'un calque de l'objet à représenter « pris sur une gage transparente, elle « donne à son élève la compréhension « forcée des souvenirs, cet écueil de « toute espèce de dessin; elle accoutume l'esprit à ce qu'ils offrent de « bizarre et même d'incroyable. En « faisant ensuite répéter de mémoire le « trait en quelque sorte pris sur le fait, « elle familiarise de plus en plus le « commençant avec les difficultés : c'est « appeler la science au secours de l'expérience naissante, et ouvrir du même coup à l'élève la carrière de la « composition, laquelle serait fermée à « jamais sans le secours du dessin de « mémoire.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER.

GUIDE CHAIX, DE NAPOLEON CHAIX ET C<sup>ie</sup>, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

### NOUVEAU GUIDE

À

### LONDRES.

D'ENVIRON 400 PAGES.

CONTENANT :

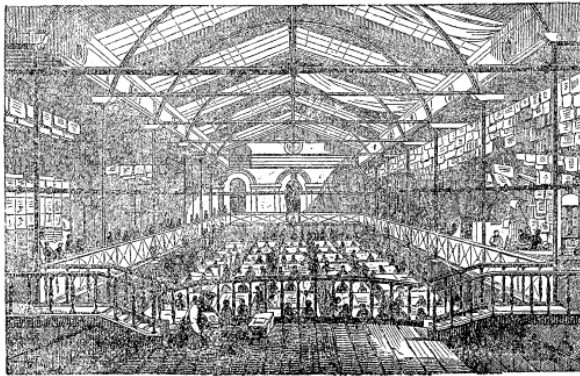
1. Un itinéraire de tous les Chemins de Fer et des Bateaux à vapeur qui conduisent de Paris à Londres.
2. Des renseignements indispensables sur les mesures à prendre avant le départ, pendant le voyage et durant le séjour à Londres, ainsi que les moyens d'y vivre selon ses goûts et sa fortune.
3. Un aperçu des mœurs et des usages du pays, avec les principaux détails relatifs à son organisation.
4. Une Notice historique sur la capitale de l'Angleterre.
5. Le plan officiel et explicatif de l'Exposition de 1851, parfaitement colorié.

PRIX :

EN FRANCE.

2 FRANCS.

VUE DES ATELIERS.



Ce vaste établissement occupe près de 400 ouvriers. Il se compose principalement de Machines à vapeur; — 25 presses mécaniques et à Bras; — Machines spéciales pour Journaux, tirant les unes 4,500 exemplaires à l'heure, et d'autres 3,500 des plus grands formats, ou 7,000 avec double composition; — Presses lithographiques, hydrauliques, à percussion et autres; — Machines pour glacer et rogner les papiers; — Mécaniques pour fabriquer les Billets de Chemins de fer, tirant chacune 20,000 exemplaires à l'heure. — Matériel considérable de Caractères, qui permet de conserver les planches des Clients, et de leur éviter ainsi des frais considérables de composition pour de nouveaux tirages. — On peut visiter cet établissement tous les jeudis, de 2 heures à 4 heures, en adressant une demande à l'Administration.

### NOUVEAU GUIDE

À

### LONDRES.

D'ENVIRON 400 PAGES.

CONTENANT :

6. Une belle Carte coloriée de Londres, avec des indications pour visiter la ville, ses monuments et ses curiosités en CINQ JOURS.
7. Une nomenclature des fêtes et solennités de Londres et de ses environs.
8. Un Tableau comparatif des monnaies, mesures et poids français et anglais.
9. Une Notice sur les Hôtels, les Magasins et Etablissements français.
10. Un Recueil de dialogues anglais-français, avec la prononciation figurée.

PRIX :

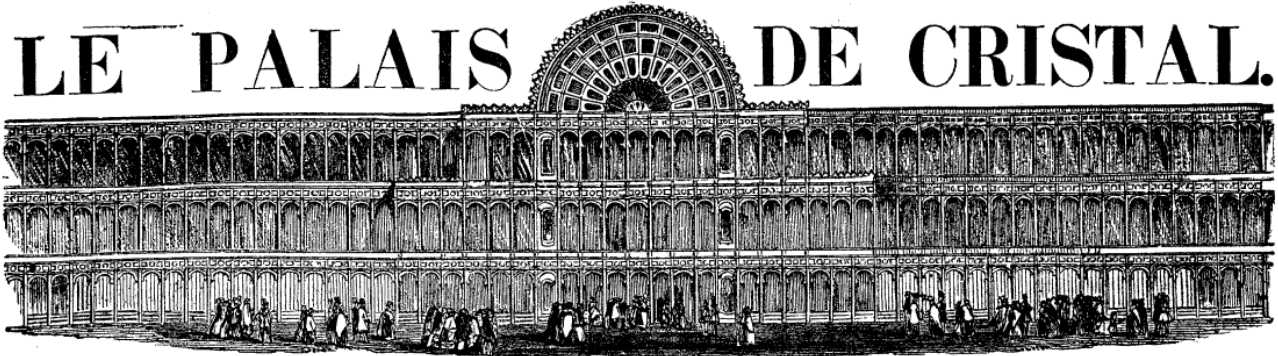
EN ANGLETERRE,

2 SHILLINGS.

## PAPETERIE MAQUET, 26, RUE DE LA PAIX, A PARIS.

Maison spéciale pour la papeterie de luxe, fournisseur de plusieurs maisons royales et de toute la noblesse.

# LE PALAIS DE CRISTAL.



## JOURNAL ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1851.

N° 3.

LONDRES, MERCREDI, 21 MAI 1851.

PRIX : 6d. (60 c.)

Ce Journal paraît tous les mercredis pendant la durée de l'Exposition. Prix de l'abonnement pour la France et l'Angleterre, 25 fr. (£1) ; le port en sus pour l'Etranger.

L'on s'abonne : à Londres, AU BUREAU DU JOURNAL, 2, CATHERINE-STREET, STRAND ; chez M. Joseph Thomas, 1, Finch-lane ; en France chez MM. Susse Frères, à Paris, Place de la Bourse ; chez M. Hector Bossange, 25, Quai Voltaire, à Paris (pour l'exportation), ainsi que chez les principaux libraires ; pour l'Allemagne, chez M. Alexandre, à Strasbourg, qui reçoivent aussi les annonces.

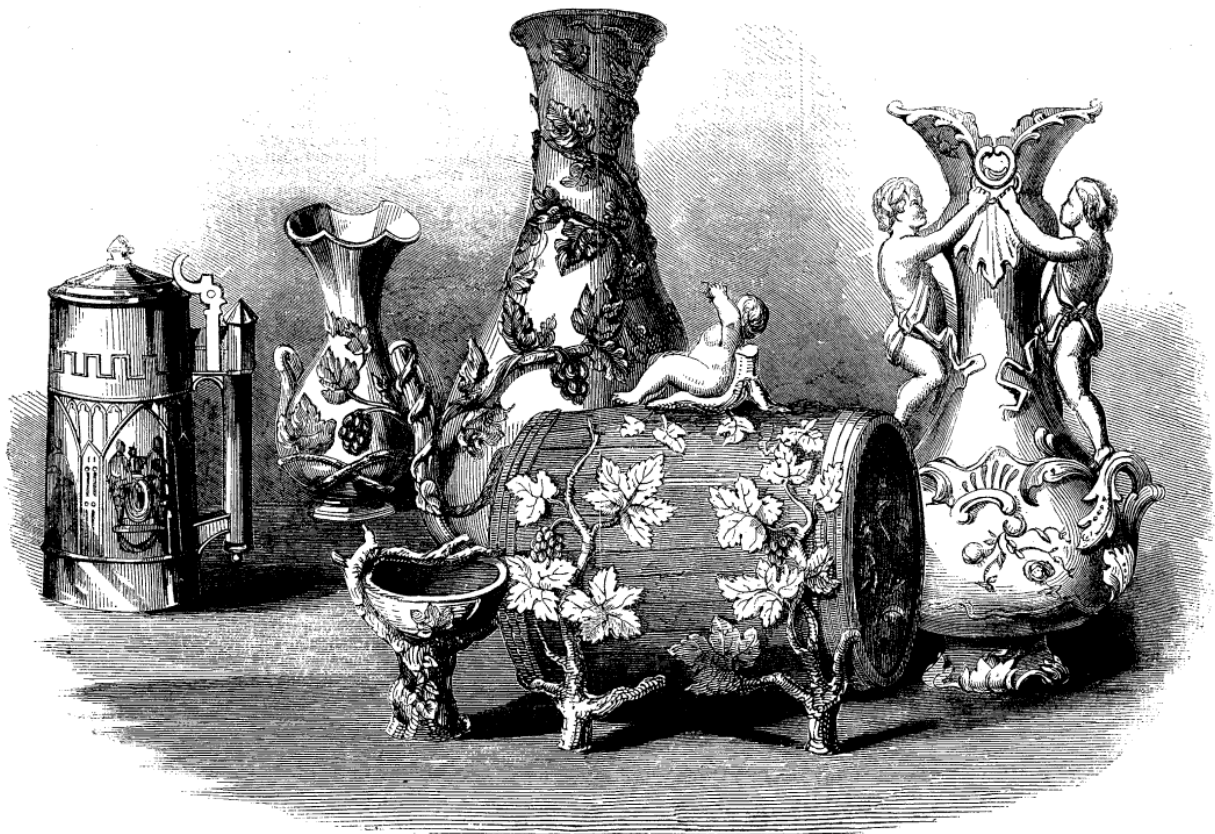
Toutes les réclamations et communications relatives au PALAIS DE CRISTAL doivent être adressés (franco) au Bureau du Journal à Londres, 2, Catherine-street, Strand.

Londres, 20 mai 1851.

Dans quelques jours aura lieu la seconde inauguration de l'exposition universelle de 1851. Jusqu'ici, en effet, il faut le reconnaître, un nombre comparativement restreint d'élus est venu prendre part au congrès européen ouvert dans le bâtiment d'Hyde Park. Il fallait avoir une certaine position de fortune, soit pour se procurer le luxe d'un billet de saison, qui ne coûte pas moins de trois guinées, ou soixante dix-huit francs, soit pour verser les vingt-six francs qui étaient exigés les deuxième et troisième jours de l'ouverture ; il faut une certaine aisance pour pouvoir donner les six francs vingt-cinq centimes qu'il en coûte encore aujourd'hui pour chaque visite : l'exposition était donc universelle sous le point des industriels et des artistes qui y étaient venus de toutes les parties du monde apporter le contingent de leurs travaux ; mais elle n'était pas encore universelle quant au public visiteur. La masse du public, ce qu'on appelle en Angleterre le "million," n'a pas encore pu, à de très rares exceptions près, se permettre l'entrée du "Palais de Cristal." C'est lundi prochain que les barrières seront levées et que tous, riches et pauvres, pour-

ront jouir du spectacle extraordinaire qui s'offre aux regards dans le bâtiment d'Hyde Park. C'est lundi prochain que le jury populaire entrera en fonctions pour rendre ensuite ses arrêts souverains. D'après les côtés où se précipitera la foule, vous pourrez juger où est le succès : car dans les industries et dans les arts, comme en toute autre circonstance, l'on peut dire avec certitude, "Vox populi, vox dei."

Nous pensons d'ailleurs que c'est également à partir de la semaine prochaine que l'affluence des étrangers va commencer à se faire sentir dans la capitale de l'Angleterre. On a jusqu'à ce jour éprouvé un certain désappointement quant aux espérances et, nous dirons même, aux illusions qui avaient surgi dans toutes les têtes. Ce flot de voyageurs que l'on attendait à voir venir de tous les coins de l'horizon, s'est borné jusqu'à présent à un mince filet incapable de désalterer la terre sèche et crévassée des spéculateurs qui ont tous pris leurs arrangements en vue d'une inondation et qui ne peuvent se désalterer pour si peu. Il n'y a guère qu'en Angleterre, d'ailleurs, où le prix d'entrée assez élevé qui a été perçu jusqu'à ce jour aux portes de l'Exposition ne serait pas un obstacle à l'af-



POTERIES DU ZOLLVEREIN.

fluence non-seulement du peuple proprement dit, mais encore de la bourgeoisie. Dans les diverses encrées du Continent, les voyageurs ont donc attendu que l'accès d'Hyde Park fut plus facile et moins coûteux.

D'un autre côté, beaucoup de personnes qui avaient projeté une excursion à Londres pour l'été de 1851, ont été justement effrayés des récits exagérés que certains "fantaisistes" de l'Angleterre ou du Continent ont tracés des tribulations qui attendaient le malheureux voyageur fourvoyé sur la rive inhospitalière de la "perfidie Albion." MM. les feuilletonnistes de la presse parisienne n'ont pas été les derniers à jeter l'alarme dans le cœur de ceux qui se préparaient à visiter les rives de la Tamise. Depuis, il est vrai, ils ont eu peu désassombri le tableau; mais le coup était porté.

Que l'on se rassure: la cherté des logements et de la nourriture n'a jamais existé que dans l'esprit de quelques esprits pessimistes qui ne veulent jamais voir que le mauvais côté des choses, ou dans l'imagination vagabonde de journalistes qui étaient bien aises de produire des impressions à effet. On vit en ce moment à Londres au même prix que l'année dernière, c'est-à-dire aussi bon marché, sinon meilleur marché qu'à Paris. Des logements sont partout à louer; les vivres arrivent chaque jour de tous les côtés de la Grande-Bretagne avec une abondance équivalente à la demande, quelque élevée qu'elle soit. Il est par conséquent inutile de se pourvoir de tentes ou autres objets de campement, et l'on n'a pas, non plus, à redouter le renouvellement de la scène du naufrage de la Méduse.

En route donc, retardataires! Confiez-vous à la vapeur, venez jouir d'un spectacle qui ne se renouvelera peut-être jamais et dont vous serez bien aises de pouvoir parler plus tard à vos arrière-neveux.

#### SUITE DES LETTRES DE M. BLANQUI SUR L'EXPOSITION.

##### IV.

L'Exposition se complète et s'embellit de jour en jour. Les retardataires arrivent, les vitrines se remplissent; tous les produits seront bientôt à leur place, et il sera désormais facile de les comparer entre eux, sans avoir à craindre aucun oubli important. Les grands résultats économiques commencent à se dessiner nettement aux yeux des hommes exercés; ils seront bientôt visibles pour toute le monde. Le plus frappant de ces résultats, c'est que la lutte n'existe en réalité qu'entre la France et l'Angleterre, au moment où j'écris, mais qu'avant peu d'années elle deviendra sérieuse avec l'Europe tout entière, et surtout avec le continent germanique, armé de ses chemins de fer et des procédés des arts, dont il fait la conquête tous les jours.

Plus on étudie, dans le Palais de Cristal, la portion consacrée à l'industrie anglaise, plus on reconnaît que les Anglais n'ont rien négligé pour paraître, avec tous leurs avantages, à ce mémorable tournoi. Ils sont au grand complet, armés de toutes pièces. Eux seuls, peut-être, de tous les concurrents, sont en mesure d'être jugés sans appel, parce qu'ils ont fait valoir leurs moyens sans réserve. Les protectionnistes les plus déclarés, qui avaient le plus combattu l'idée de l'Exposition, une fois l'Exposition décidée, n'ont plus songé qu'à y figurer noblement. Ils se sont exécutés de bonne grâce, et pas un seul manufacturier important n'a manqué à l'appel; ils étaient tous prêts et en tenue le jour de l'ouverture.

Ils occupent, nous l'avons dit, la moitié du terrain général consacré à l'Exposition tout entière, et ils s'y sont établis méthodiquement dans un ordre admirable. Toutes leurs machines fonctionnent aujourd'hui dans une suite de galeries où la vapeur arrive sous terre pour leur donner le mouvement. Soit par mesure d'économie, soit pour éviter le bruit effroyable de tant de métiers en action, chaque machine ne reçoit la vapeur que par intervalles, très rapprochés d'ailleurs, de manière qu'une partie des appareils se repose, pendant que l'autre travaille. Les contre-maîtres donnent partout au public l'explication des procédés; on file, on tisse, on brode, on fait des bas, du tulle, des rubans, de la toile. C'est une véritable encyclopédie industrielle en action. La vapeur arrive à des machines de vingt chevaux et à des petits modèles de la grandeur d'une table de jeu. Gardez-vous de passer sans attention devant ces innombrables instruments de production: il n'y en a pas un qui ne présente quelque amélioration nouvelle ou quelque perfectionnement de détail.

Aucune nation européenne, même parmi celles qui excellent dans la construction des machines, n'en offre une collection aussi brillante et aussi complète que l'Angleterre. Les Anglais sont véritablement là sur leur terrain naturel; leurs presses hydrauliques, leurs locomotives, leurs machines à vapeur pour la navigation dépassent toutes les proportions connues. Ils exposent des rails étirés de 20 mètres de long d'une

seule pièce; des bnelles en fer forge pour machines de 800 chevaux; des bancs à filer de 1,200 brochets, c'est-à-dire des instruments de mouvement ou de production gigantesques. Leurs grues, leurs pompes à épuisement, leurs wagons, leurs modèles de pont sont d'une hardiesse remarquable. On n'admire pas moins la perfection de leurs instruments aratoires, si variés et si différents des nôtres. A défaut d'autre étude, celle de ces instruments suffirait à prouver combien leur agriculture est avancée et digne de leur industrie.

Leur supériorité se manifeste d'une manière encore plus frappante dans tous les ouvrages de fonte et dans la coullerie. Le fer et la fonte sont, avec la houille, les principaux éléments de la fortune du peuple britannique. Entrez dans le moindre village: partout où nous employons du bois, les Anglais emploient de la fonte ou du fer. Les barrières à l'aide desquelles ils retiennent le bétail dans la campagne ne sont autre chose que de petites bandes de fer plat, percées de trois ou quatre rangs de trous, par lesquels passent des fils de fer de moyenne épaisseur, disposés comme ceux de nos télégraphes électriques. Leurs escaliers dans les usines, leurs conduites d'eau, de gaz ou d'air, leurs devans de cheminée, les grilles de leurs parcs, les encadrements de leurs fenêtres, les rampes de toute espèce, leurs membrures, leurs toits, leurs cloisons, tout est en fonte, en fer ou en tôle.

L'observateur éclairé qui parcourt l'Exposition est surtout frappé de l'admirable perfection et de la variété de leurs outils, depuis la hache jusqu'au rabot, depuis les machines à forer jusqu'aux limes les plus délicates. Leur serrurerie, parfaitement étalonnée, s'adapte avec précision à toutes les clôtures. Leurs couteaux, leurs ciseaux, leurs rasoirs, leurs canifs, ces instruments indispensables de la vie usuelle, dont l'imperfection nous cause tant petits ennuis journaliers, en France, sont ici d'une solidité à toute épreuve et d'un prix extrêmement modéré. La quincaillerie et la taillanderie se ressentent aussi du prix de la matière première et de l'avantage d'une exécution mécanique.

Notre supériorité commence dès qu'ils s'agit de goût et d'objets d'art, et cette supériorité, toute française, brille non seulement dans notre lutte avec les Anglais, mais avec toutes les autres nations. La forme, l'élégance, la grâce, le je ne sais quoi, ce qui donne vie et âme à la matière, parfum aux fleurs, couleur aux objets, voilà l'apanage incontesté du génie français. Sous ce rapport, j'ose le dire sans préoccupation patriotique, notre exposition est écossante, quoique incomplète. La question de prix, la question de travail, d'économie politique viendra plus tard et nous la discuterons envers et contre tous; mais la question d'art et de goût, ce grand procès qu'on pouvait perdre, est gagné sans appel, de l'aveu de tous nos rivaux.

Voyez les Autrichiens, les Belges, les Espagnols même et les Anglais pour le travail artistique du bois, dans une grande et belle industrie, celle des meubles: assurément, ils ont exposé de sérieux ouvrages, tables, canapés, fauteuils, bibliothèques; mais quelle absence de goût! que de talent et d'habileté en pure perte, faute de dessin, d'art et de sentiment! Quelle comparaison peut supporter cette lourde bibliothèque allemande, hardiment exécutée d'ailleurs, avec la bibliothèque en palissandre des ouvriers de l'association ébéniste française? Quel meuble peut prétendre à un regard auprès du buffet de Krieger, de celui de Fourdinier et des ravissants incrustations colorées de Krémer!

Il en est de même pour les bronzes et pour l'orfèvrerie, quoique MM. Denière et Thomire aient fait défaut, comptant sur leurs lauriers. Ils ont eu tort, MM. Vittoz, Mirroy, Barbédienne et tant d'autres, que nous citerons plus tard, ont dignement représenté cette grande fabrication, Anglais, Prussiens, Saxons, Autrichiens, tout s'incline devant les œuvres de nos fondeurs. Il y a dans ces œuvres une vigueur, un *brio* si extraordinaires, que tout le monde a été saisi. Voilà les grands artistes! Les gens de goût, les inventeurs, les gens qui possèdent le feu sacré des arts! J'ai visité à plusieurs reprises l'exposition entière avec plusieurs habiles fabricans étrangers, qui exprimaient tous leur sincère admiration pour tant de chefs-d'œuvre. Froment Meurice et Odier n'ont pas reçu moins de compliments de la part de M. Garrard et de Londres.

Nous retrouvons partout cette flamme immortelle du génie français, qui est pour nous ce que les mines de fer et de charbon sont pour les Anglais, et de plus un capital inépuisable. Les manufacturiers de Mulhouse ont à peine étalé leurs jacons imprimés, leurs toiles peintes, leurs *perses*, leurs mousselines de laine que déjà la victoire est à eux. Allez voir les mêmes articles au quartier anglais, au quartier autrichien, belge, saxon, suisse ou prussien: partout vous serez forcé de reconnaître, avec les progrès qui sont accomplis, la supériorité définitive des étoffes françaises. Et cette fois, la question des prix n'excite plus aucun doute; personne ne fait mieux et à meilleur marché. Voilà pour 1 fr. 50 le mètre, des tissus pour rideaux, ou plutôt de vraies masses de roses, de lilas, de camélias, qui flottent dans les airs, sur des fonds de calicot que M. Jean Dolfus trouve encore trop chers.

Jean Dolfus a raison, Jean Dolfus est un loyal et habile manufacturier qui a parfaitement compris ce que le bon marché était la grande affaire de ce temps, et qui se jette dans la mêlée pour le triomphe des vrais principes. Que dit-il! Une chose bien simple. Il dit ceci: "Puisque nous sommes les premiers imprimeurs sur étoffes, et il a le droit de le dire, car il est l'un des plus habiles, nous n'avons qu'une chose à désirer, c'est que MM. les fabricans de calicots nous fournissent la matière première de nos toiles peintes au plus bas prix possible. Notre avantage comme imprimeurs n'est affaibli que par notre infériorité comme tisseurs. Nos tisseurs ne nous vendent les calicots à si haut prix que

parce que les filateurs (1) sont protégés par la prohibition au dessous de certains numéros. Supprimons la prohibition, qui est absurde et impertinente de tout point, et nous verrons tripler, décupler peut-être l'industrie des toiles peintes. Nous achèterons du calicot blanc à meilleur marché et nous le revendrons embelli de mille couleurs."

Sur ce, grand rumeur à Mulhouse, où il y a, comme ailleurs, beaucoup de fabricans ignorants en économie politique, moins tranchants et moins intolérants pourtant que MM. Lebeuf et Mimerel, ces grands maîtres dans l'art de fermer les portes et de bâtir des murailles de la Chine, et pour qui toute la France est à Creil et à Roubaix. Ces illustres représentants du peuple n'exposent rien à Londres. M. Lebeuf a craint pour la fragilité de ses soupères, et M. Mimerel a redouté la comparaison pour ses produits. Ceux qui pensent comme eux à Mulhouse, ne veulent pas que nos imprimeurs qui impriment si bien, impriment à meilleur marché; que, par conséquent, ils fassent travailler plus d'ouvriers et créent plus de travail national.

Voilà le procès qui sera jugé à l'exposition de Londres, soyez-en sûr, pièces en main.

Ah! monsieur, quel chagrin j'éprouve de penser qu'il y a plus de vingt-cinq ans que nous écrivons et que nous enseignons, mes maîtres et moi, pour démontrer à ce peuple qu'un bon couteau de trente sous vaut mieux qu'une mauvaise lame de trois francs, et que pour faire de l'acier, le fer de Suède vaut mieux que le nôtre! — C'est peu patriotique, nous dit-on, et vous êtes les ennemis du travail national. — Comme si le travail national n'avait pas intérêt au bas prix des matières premières, et comme si l'n'y avait pas en France des millions d'hommes qui se servent du fer, en regard de quelques milliers qui le produisent! C'est à ce grand concours de toutes les industries du monde qu'il est aisé de juger quelle est l'influence du bas prix des matières premières. Toute la fortune, aujourd'hui ascendante des Anglais, vient de là. Ils affranchissent tous les jours leurs matières premières et leurs objets de consommation. Pain, café, sucre, viande, thé: éléments de la nourriture, éléments du tissage, ils mettent tout à la portée du plus grand nombre, et voient croître à la fois le revenu de l'Etat et le bien être des citoyens.

Quand on considère, dans ce vaste bazar de l'exposition universelle, ce qui manque à chaque nation, il est facile de voir que c'est surtout la liberté de se le procurer à l'aide de ce qui ne lui manque pas. Les Etats-Unis exposent des matières premières variées en grand nombre, et des articles manufacturés peu abondants et très médiocres. Leur intérêt est de nous vendre ces matières premières et d'acheter nos produits.

Avant de terminer cet aperçu rapide des faits généraux de l'exposition, il convient de signaler l'intérêt qui s'attache aux pays aujourd'hui arriérés, jadis prospères, du vieux monde civilisé. Les produits de l'Inde et de la Chine représentent avec assez d'exactitude l'état de l'industrie tel qu'il était il y a deux mille ans, alors que la France et l'Angleterre étaient couvertes de forêts. Ceux de la Malaisie actuelle peuvent être contemporains de la fondation des pyramides d'Egypte. L'exposition de Londres ne présente donc pas seulement les différentes industries des nations, mais celles des siècles; et ce n'est pas non plus un spectacle sans intérêt que celui de ces dépouilles d'animaux venus de toutes les parties du monde, tels que tigris du Bengale, lions d'Afrique, ours de Russie, castors d'Amérique, et jusqu'à des peaux d'hippopotames parfaitement tannées et à l'épreuve de la balle.

Je commencerai bientôt la revue de toutes ces richesses minérales, végétales et animales, nation par nation, en réservant les grandes questions pour la fin de mes études.

A. BLANQUI, de l'Institut.

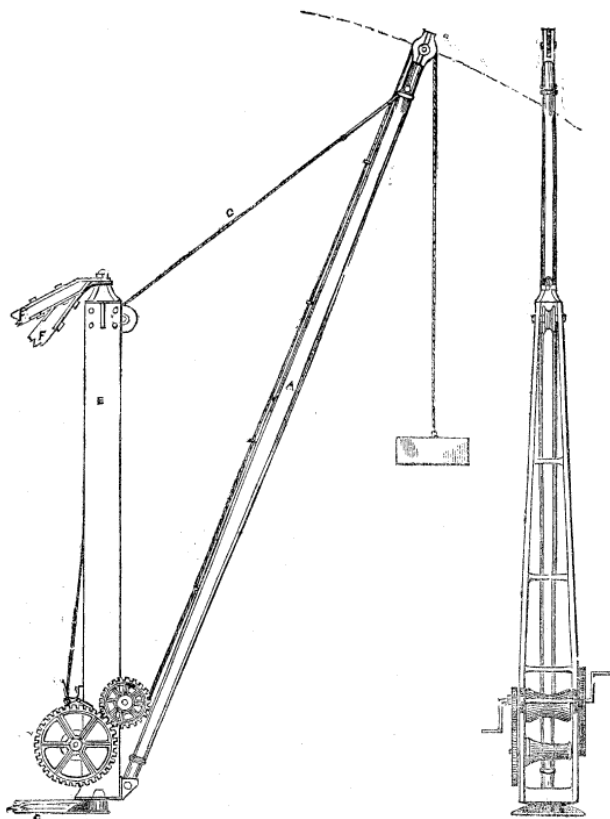
Le Constitutionnel contient de son côté sur l'examen de certaines parties du palais de cristal un article dont nous croyons devoir reproduire quelques extraits:

Comme dans tout le reste de l'exposition anglaise, si admirable par la grandeur et par l'ensemble, la partie consacrée par l'Angleterre à l'orfèvrerie et à la joaillerie éblouit les regards et confond la pensée. L'imagination se refuse à calculer la valeur de ces richesses entassées sur la longueur de je ne sais combien de milles et qui occupent tout le côté gauche de la galerie supérieure, à partir du transept jusqu'à l'extrémité ouest. On a reproché à l'Angleterre de ne demander à l'argent que d'être bien brillant, bien massif et bien brut; de produire surtout des pièces énormes, des candélabres de style rococo, des surloutons de table contenant des forêts, des meutes, des piqueurs, des sangliers, des lions, des éléphants, le tout en argent mat ou poli; de lourdes vaisselles des dessous de carafes à balustrades et à galeries, des aiguères trapues, des plateaux bossués, des salières à sujets compliqués, des corbeilles enrichies de houblon et de pampres, et des soupères qui auraient pu figurer aux noces de Gamache. Aujourd'hui, la richesse et l'éclat ne suffisent plus aussi exclusivement aux Anglais: on les voit préoccuper davantage de la pureté des formes, de la légèreté et de l'élégance des ornemens, de l'unité du style et de la régularité du dessin. Ils recherchent les ouvriers habiles et se les attachent par des avantages considérables. Aussi voit-on figurer sur la liste honorable et brillante des orfèvres et des joailliers anglais, les noms de deux artistes, disons deux trans-

(1) M. Jean Dolfus, filateur lui-même, a démontré aux filateurs que leurs bénéfices étaient de 30 pour cent.







GRUE D'HENDERSON.

tout celui du charron, si leur usage était adopté; car au lieu de placer le corps de la voiture sur des ressorts élégamment contournés, il suffirait de le faire reposer sur quatre manchons de caoutchouc.

Parmi les curiosités mécaniques que renferme l'exposition américaine notre attention s'est fixée sur un fusil à vapeur de l'invention de Jacob Perkins. Si l'inventeur a eu pour but de trouver un engin de guerre tellement destructif que toute guerre deviendrait par ce seul fait impossible, on peut dire que son fusil à vapeur, ne réalise pas encore tout-à-fait ce résultat homéopathique; car ce fusil est si compliqué, qu'un simple fantassin le maniait toujours difficilement, et il offre l'immense inconvénient de ne pouvoir être déplacé.

Les modèles de grands ouvrages d'art sur les chemins de fer et les rivières sont en fort petit nombre; cependant, les Etats-Unis ont exposé dans la grande nef deux spécimens de ponts suspendus. Par contre, il y a une immense quantité de daguerréotypes. L'esprit positif des Américains devait accueillir sans doute avec empressement cette reproduction méca-

nique des chefs-d'œuvre de l'art et de la nature; mais la vieille Europe en veut au daguerréotype de n'avoir pas tenu toutes ses promesses, et elle passe un peu dédaigneusement le petit musée américain.

Les fabricants de meubles de l'Union ont envoyé des chaises et des fauteuils à ressort qui nous semblent réaliser une véritable amélioration. Le siège, au lieu d'être mou comme celui de nos fauteuils élastiques, est ferme et soutenu sur des ressorts semblables à ceux d'une voiture. M. Razan, de Philadelphie, a exposé des fauteuils auxquels on donne sans effort toutes les inclinaisons désirables, depuis l'angle droit jusqu'à la position complètement horizontale. Tous ces meubles sont légers et d'une grande simplicité. S'il y avait un peu plus de goût dans leur forme et dans la disposition de leur ressorts, ils seraient très-convenables dans un salon. Parmi les autres objets d'ameublements on remarque surtout un bois de lit en cèdre rouge qui donne à regretter que les américains n'aient pas cru devoir exposer une série des plus complète échantillons de leurs différents bois de construction et de placage. Ce meuble sort des ateliers de M. Dunton de Philadelphie. La Compagnie du chemin de fer de la Caroline du Sud a exposé une table de comp-

toir circulaire, garnie au centre d'un double rang de casiers également circulaires.

Les pianos américains sont assez nombreux. Leurs qualités, comme instruments de musique, ne le cèdent en rien aux meilleurs instruments d'Europe; mais, comme ameublements, ils nous ont paru trop massifs et dépourvus d'élégance. Cependant un grand piano carré double, exposé par M. J. Pirson de New-York, nous a paru mériter l'attention des visiteurs.

La Compagnie du flint-glass de Brooklyn expose quelques spécimens de cristaux, remarquables par la pureté de leur composition sinon par la grâce de leurs formes, tandis qu'une maison de Philadelphie a envoyé des spécimens de lampes, de girandoles et d'appareils à gaz où la variété de la forme et de la matière n'a guère été recherchée.

L'exposition des tissus américains n'est pas brillante; draps, cotonnades, impressions, étoffes légères, tout cela est terne, et révèle une industrie à peine sortie des langes. Pour couronner ce compartiment destiné aux étoffes, on a surtout déployé cinq ou six châles rouges dont le ton criard arrache les yeux.

La bijouterie n'est pas largement représentée non plus; quelque porte-crayons en or, et deux montres sont exposés par MM. Jacob et Courvoisier, de New-York; quelques plumes d'or par M. J. Reed and Son, de Philadelphie. Les instruments de précision ont été envoyés principalement par M. F. Ericsson, de New-York. Nous avons remarqué parmi ces instruments un modèle d'appareil pour mesurer les distances à la mer; c'est une petite hélice placée sous la quille du navire, et qui correspond par un pignon d'engrenage avec un cadran disposé de l'habitacle et pourvu de trois aiguilles pour indiquer les milles, les centaines de milles, et les milliers parcourus par le navire.

La collection d'armes est assez nombreuse; mais on y a sacrifié tout à l'utilité. Nous avons remarqué une carabine dont le point de mire traverse deux anneaux l'un sur le tonnerre, l'autre à l'extré-

mité du canon. Cette disposition doit favoriser singulièrement la justesse du tir. M. S. Colt, de Hartford (Connecticut), expose un assez grand nombre de pistolets et de carabines à plusieurs coups, mais à un seul canon. La culasse multiple de ces armes reçoit la charge, et présente tour à tour chacune de ses embouchures au canon par un procédé analogue à celui de nos pistolets à cinq ou six coups.

La galerie supérieure réservée à l'Amérique serait complètement vide si un coiffeur de Philadelphie ne s'était installé là avec ses parfumeries et son savon, qui a la transparence et la consistance de la gélatine, et avec lequel l'ingénieux coiffeur a imaginé de construire une espèce de vitrail gothique.

## DEUXIÈME JOURNÉE.

Nous sommes retournés à l'exposition américaine que nous avons consciencieusement parcourue pendant six longues heures et nous avons été confondus d'y retrouver aujourd'hui tout un monde que nous avions à peine entrevu. Que contient donc cet immense réceptacle de l'industrie humaine, qui peut bien s'appeler le Palais de toutes les nations, si deux longues journées sont loin de suffire à l'examen superficiel d'une exposition qui, comme tout le monde le sait, est fort incomplète?

Quand nous disons que l'exposition américaine est incomplète, nous entendons seulement parler par comparaison avec ce que les Etats de l'Union auraient pu fournir. Tous les Américains s'accordent à dire que cette exposition exprime d'une manière bien imparfaite l'état de leur industrie. Il y a de cela une cause plausible.

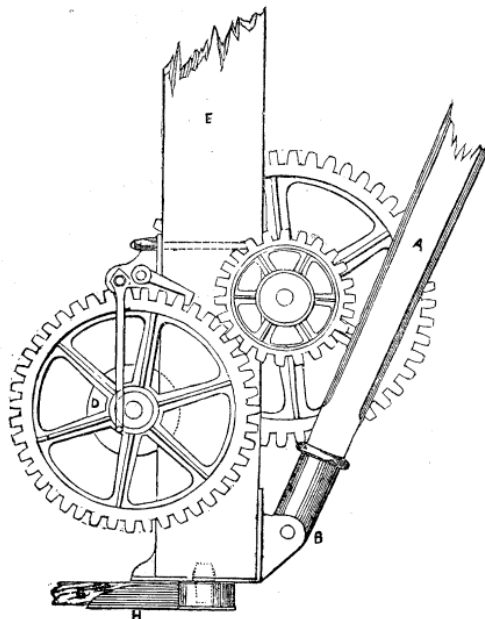
Le temps a manqué aux producteurs américains pour la confection et l'expédition de leurs produits, parce que leurs envois ont été strictement calculés sur les délais de rigueur fixés en premier lieu par la Commission exécutive et qui ont été prolongés à plusieurs reprises en faveur des exposants européens. Heureusement, on attend de nouveaux produits qui indiqueront d'une manière plus complète l'ensemble de l'industrie transatlantique.

Tout ce qui est aujourd'hui dans Hyde Park, disaient les Américains, est le produit de six semaines de travail.

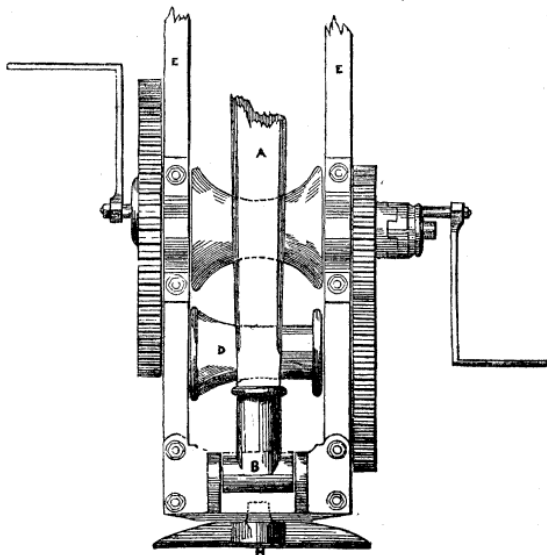
Nous avons commis une erreur en disant hier que l'Amérique n'avait exposé que très peu de matières premières. Nous avions eu le malheur de nous égarer dans le parcours topographique de ces immenses galeries. Aujourd'hui nous avons retrouvé le compartiment des matières premières américaines. L'espace que ces produits occupent est, au contraire, très bien rempli; et, d'accord avec la logique des faits, il offre sans aucun doute le côté le plus intéressant de l'exposition de la grande république du Nouveau-Monde.

Ainsi, le coton que l'industrie moderne emploie en si grandes quantités, est représenté là par de magnifiques échantillons expédiés par MM. G. L. Holmes de Memphis (Tennessee), J. Nailor, G. D. Mitchell, de Vicksburgh, (Missouri), et plusieurs autres des divers Etats méridionaux de l'Union américaine.

Tandis que les spécimens de laine expédiés par MM. P. A. Browne de Philadelphie, J. F. Ewing de Washington, S. Sibley de Hopkington (New Hampshire), A. M. Kimber et Cie de Philadelphie, indiquent que les Américains ne se préoccupent pas uniquement de la production du coton et que les Etats du nord ont besoin de tissus plus moelleux et plus chauds que ceux dont le coton est la base. Nous avons été frappé surtout par un remarquable



GRUE D'HENDERSON.



GRUE D'HENDERSON.

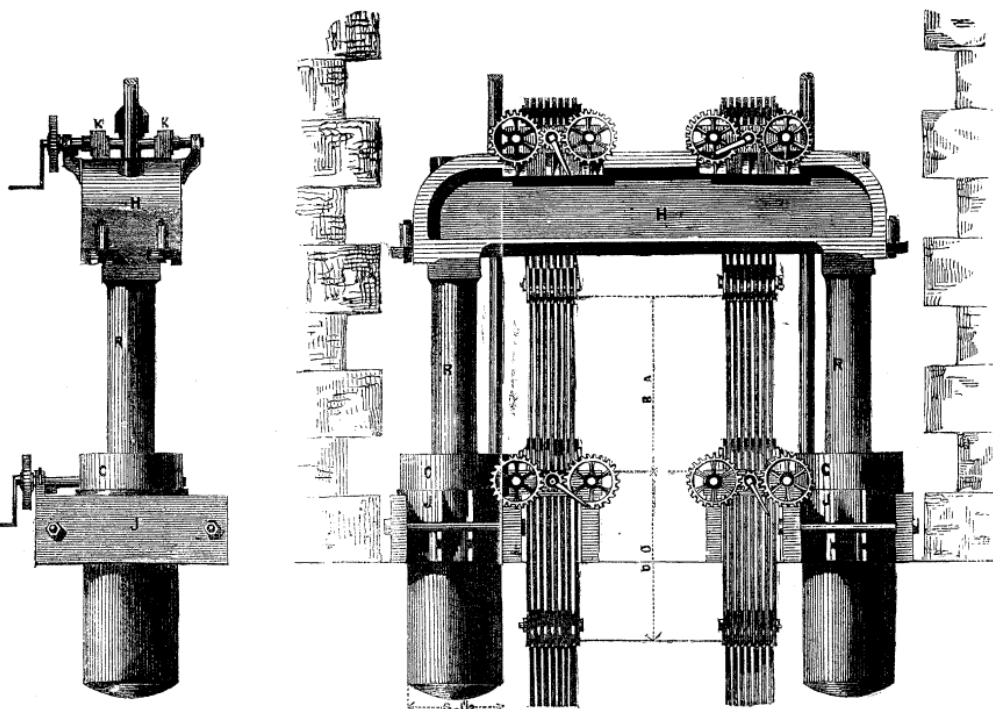
échantillon de laine de mérinos exposé par M. J. P. Blakeslee de North Castle (New York).

Les huiles américaines se sont enrichies d'un nouveau produit. C'est l'huile de lard, que MM. Holbrook et Stanley, manufacturiers à Cincinnati (Ohio) obtiennent de la chair de porc, au moyen de la vapeur. Cette huile se fabrique en Amérique à 50 pour cent meilleur marché que l'huile de baleine, qu'elle remplace d'ailleurs très avantageusement comme moyen d'éclairage. Il est probable que ce produit n'offrirait pas les mêmes avantages en Angleterre et en France où le lard est beaucoup plus cher qu'en Amérique; mais c'est peut-être là une source nouvelle de richesse que l'Exposition universelle aura révélée aux éleveurs de la Hongrie, de la Pologne et des autres contrées de l'Europe orientale. On a également exposé quelques échantillons d'huile de ricin, d'huile de foie de morue et d'huile de spermaceti, mais les plus beaux spécimens de ce dernier produit sont encore attendus.

Les tanneries de l'Union ont envoyé de beaux échantillons de cuirs dont quelques-uns, exposés par M. Z. Pratt, de Pratsville (état de New-York), sont tannés avec l'écorce de la ciguë.

Les préparations alimentaires sont assez nombreuses. L'Ohio a envoyé ses jambons préparés avec du sucre au lieu de sel, M. R. M. Hough, d'Ohio, deux tiers de bœuf salé, première qualité, dont l'un est rempli par 42 pièces. On y a joint un tonneau de graisse de bœuf préparée qui peut servir à la cuisine, comme le suif de mouton sert à l'éclairage. Mais l'objet le plus remarquable dans cette catégorie est incontestablement le *biscuit de viande concentrée* exposé par M. Gail Borden, de Galveston (Texas). Ce biscuit se prépare en faisant bouillir de la viande de bœuf pendant seize heures consécutives; on retire ensuite les os et la matière fibreuse qui n'a pas été complètement dissoute, puis ce résidu est soumis à l'évaporation jusqu'à ce qu'il prenne la consistance de la mélasse. On y mélange alors de la farine pure en quantité suffisante, et on fait cuire le tout comme le biscuit ordinaire. Cette préparation qui ne contient ni sel, ni aucune épice, n'est pas attaquée par les insectes, et se conserve très bien pendant une année, même sous le ciel brûlant du Texas. Une livre de cette substance représente cinq livres au moins d'excellent bœuf, et les soldats des Etats-Unis qui défendent les frontières contre les incursions des Indiens se contentent parfaitement de cette nourriture. Le prix de revient de cette préparation alimentaire est extrêmement modéré. Sa légèreté relative et la forte proportion de substance nutritive qu'elle contient, la font choisir de préférence par les hardis voyageurs qui s'avancent à travers les solitudes du Missouri vers les montagnes aurifères de la Californie.

L'Amérique, qui expédie tant de farines en Europe dans les années de disette, ne pouvait manquer de faire voir à l'Exposition universelle des échantillons de ses plus beaux produits en ce genre. MM. A. Harmon, de Clifton, J. Lathrod, de Leroy, M. S. et H. J. Leach, de Lyons, tous de l'état de New-York, et plusieurs autres, se sont chargés de représenter la meunerie américaine "à la foire du monde," comme on dit au-delà de l'Atlantique. Mais ce qui préoccupe surtout les Américains dans cette catégorie de produits, c'est l'idée de substituer partout la farine de maïs à la farine de blé, qui est un produit favori de l'agriculture américaine. Les innombrables échantillons de maïs de toutes les formes et de toutes les couleurs exposés dans le compartiment des matières premières, par M. B. B. Kirtland de Greenbach (New-York), les spécimens d'amidons de maïs envoyés par la manufacture d'amidon d'Oswego (New-York), indiquent assez la persistance courageuse de cette idée vraiment américaine; mais il est douteux que l'Europe consente à en mettre au régime des gaudes



LA PRESSE HYDRAULIQUE DU PONT BRITANNIA.

de la Franche-Comté, ou du pain de *formentone* que l'on mange en Italie, lors même qu'il ne serait pas constaté par la science, que l'usage exclusif du maïs engendre la delagère. Dès lors que l'Amérique produit des blés de qualité supérieure, comme le prouvent assez les échantillons de froment envoyés à l'Exposition par la Société d'Agriculture de l'état de New-York et par M. Thomas Bell, de Morisania. Nous croyons que les Américains feront sagement de ne pas sacrifier une culture à l'autre.

L'Amérique avait encore envoyé à l'Exposition un produit de son sol jusqu'ici inconnu en Europe, du vin de Catawba. Le vin de Catawba est à l'Exposition, mais il demeure enfermé dans des caisses. Il subit la conséquence de la prohibition établie contre tous les spiritueux.

Nous avons vu avec plaisir un herbier qui présente les spécimens les plus curieux de la flore américaine. C'est là une excellente idée, dont l'imitation par les nations étrangères à l'Europe eût apporté des renseignements précieux à la science de la botanique, si incomplète encore, et qui pourrait rendre cependant de si grands services à l'industrie.

Les autres produits du règne végétal qui sont le plus largement représentés à l'Exposition américaine sont les tabacs, le sucre d'érable, et le sucre de cannes.

Les productions du règne minéral sont nombreuses, intéressantes, et très variées. En parcourant de l'œil l'ensemble de cette collection, on reconnaît immédiatement que les entrailles du Nouveau-Monde

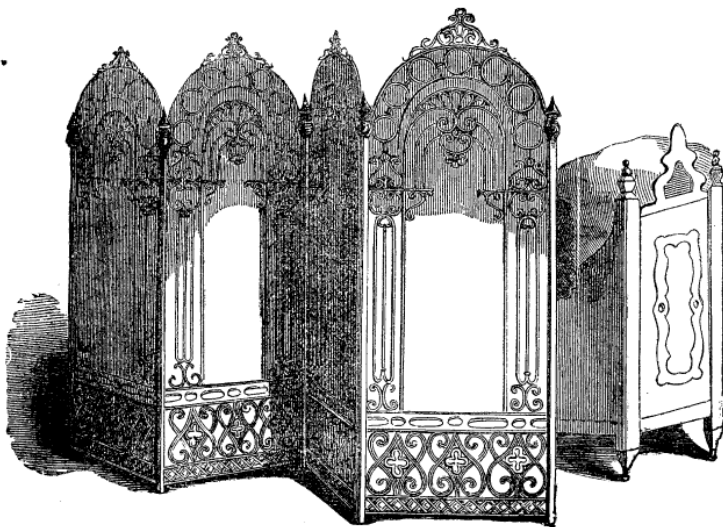
renferment à peu près la même série de minéraux que celles du vieux continent européen. La compagnie d'exploration des mines de New-Jersey expose de superbes échantillons de zinc et de minerai de ce métal; en même temps que de l'oxyde blanc de zinc, destiné à remplacer la céruse, et dont on a signalé dans ce journal, il y a peu de jours les avantages et les inconvénients comme peinture. Les minerais de fer sont très nombreux. MM. Morell, Steward et Cie de Cincinnati (Ohio), exposent de la tôle de fer fabriqué avec des minerais provenant de cet Etat. Tandis que la manufacture d'Adirondac (New-York) expose des spécimens de fer et d'acier américain et 500 livres d'aciers fondus assortis. On trouve en outre de beaux échantillons de minerai de fer magnétique et d'oxyde de fer fossilifère.

MM. W. et J. W. Ward de Boston ont envoyé une collection très variée de spécimens de cuivre natif recueilli dans le Massachusetts, et le docteur L. Feuchtwanger, de New-York, tout un cabinet minéralogique, où l'on trouve des stalactites, des dents fossiles de Mastodonte et de Mammouth, des topazes du Connecticut, des pétrifications de facoides, du plomb argentifère du New Hampshire qui contient 75 pour cent de plomb et 100 onces d'argent par tonne, du minerai de chrome, du baryte de soufre de Connecticut, une masse de cuivre natif pesant 2,544 livres, et tiré de la mine nord-ouest du Lac Supérieur, et du cinabre natif de Californie. M. Cathin a envoyé une collection de quartz géodésique, recueillie sur le haut Mississippi, et dont les cristallisations sont très curieuses.

Les spécimens de marbre sont assez nombreux. Le Dr. Feuchtwanger a exposé du marbre noir du Vermont, et du marbre vert antique. La statue de l'Indien blessé, par Stephenson, est en marbre blanc, d'un beau grain, et très propre à la statuaire, quoiqu'il soit légèrement veiné.

L'anthracite américaine est représentée par de nombreux spécimens; nous avons remarqué entre autres ceux qu'expose M. C. W. Peale, de Nickersville, Pennsylvanie, et qui sont tirés d'une veine de 20 pieds d'épaisseur, située à 70 brasses au-dessous du niveau de l'eau. M. E. H. Sims, du comté de Buckingham dans la Virginie, a envoyé une forte table d'ardoise et des échantillons d'ardoises pour toitures.

M. B. W. Richards, de Philadelphie, a exposé des spécimens de plombagine, ainsi que M. Seaburg de New-York. On a placé tout à côté une collection de creusets en plombagine. Cette matière est, comme on le sait, infusible à la plus haute tempé-



PARAVANT EN JONC.

rature. Ces creusets sortent de la manufacture de M. G. B. Atwood de Taunton (Massachusetts).

L'Etat de Maryland a eu l'excellente idée d'envoyer une montre chargée d'une collection de toutes ses productions minérales, végétales et industrielles. Si les autres Etats de l'Union l'avaient imité, l'exposition américaine nous offrirait aujourd'hui, dans un état de condensation très facile pour l'étude, la statistique intéressante de tous ses produits naturels ou industriels.

### TROISIÈME JOURNÉE.

Les instruments de précision exposés par les Etats de l'Union américaine sont assez peu nombreux et presque tous de l'invention du capitaine Erricson ; cependant quelques-uns d'entre eux méritent une mention spéciale. Nous placeons en première ligne la balance exposée par M. le professeur Alexandre D. Bache, et qui est adoptée aujourd'hui dans tous les hôtels des monnaies de l'Amérique du Nord. Quoique d'une assez grande dimension, elle est d'une telle sensibilité qu'elle indique la dixième partie d'une once ; on y a joint les étalons des différents poids adoptés aux Etats-Unis. Si toutes les nations exposantes avaient eu la même idée, il eût été facile d'établir, au moyen d'une vérification scientifique, le rapport exact de toutes les mesures de superficie ou de capacité actuellement en usage chez tous les peuples de la terre, et de contrôler les tables souvent erronées qu'en donnent les voyageurs et les géographes. C'eût été d'ailleurs un premier pas, et le plus important sans doute, vers l'unité des poids et mesures, qu'il est permis de rêver dans l'intérêt du commerce et de l'industrie aussi bien que dans celui de la consommation.

Le baromètre-alarme du capitaine Erricson, nous a semblé une invention précieuse non-seulement pour la navigation, mais encore pour les observatoires et les savants chargés d'explorations météorologiques. Quand la pression atmosphérique fait descendre le mercure au-dessous de 28", une détente détermine immédiatement la chute d'un marteau qui va frapper un timbre métallique et donne ainsi l'éveil, soit à l'observateur inattentif, soit au savant distraît par quelque opération moins importante. Si l'on songe aux brusques variations que subit quelquefois l'atmosphère sans qu'aucun signe précurseur les annonce d'avance, on comprendra de quelle utilité cet instrument peut être pour le navigateur maritime menacé d'une tempête dans des parages difficiles, pour le navigateur aérien qu'un aérostat emporte tout à coup dans les régions de la foudre, pour le savant qui s'égare dans le ciel à la recherche de quelque planète inconnue, tandis qu'une grande convulsion atmosphérique s'apprete à ébranler le frêle observatoire où il vient d'établir son télescope.

Le même inventeur a encore exposé un plomb de sonde pourvu d'un tube de verre gradué qui indique la profondeur à laquelle on l'a descendu, par la hauteur de l'eau que la pression atmosphérique a fait monter dans le tube. Une soupape établie au bas de l'instrument permet de vider l'eau pour recommencer une nouvelle opération.

Nous ne parlerons pas ici du nouveau moteur que le capitaine Erricson expose sous le nom de "caloric engine," car cette machine n'est pas encore brevetée, et l'inventeur, par conséquent, ne peut en livrer la description au public. D'ailleurs, elle ne pourrait être mise en mouvement dans le bâtiment de l'exposition, parce qu'il repose sur le principe de la dilatation de l'air par la chaleur ; et qu'il est défendu, comme on le sait, d'allumer aucun feu dans le bâtiment de Hyde Park.

L'horlogerie américaine ressemble beaucoup à l'horlogerie commune qui se fabrique dans les montagnes de la Forêt-Noire. Quelques-uns de ces nombreux émigrants allemands, qui traversent la France avec leurs maisons roulantes pour aller s'embarquer au Havre et à Liverpool, auraient sans doute transplanté cette industrie primitive dans les cités du Nouveau Monde. Cependant, une de ces horloges, semblables aux autres en apparence, révèle de près une nouvelle invention de M. A. D. Creves, de New-York. Elle peut marcher un an sans être remontée ; son balancier est remplacé par un chapelet horizontal de six balles de cuivre, auxquelles un ressort pendule, qui se tord et se détord tour à tour, communique un mouvement de rotation sur lui-même, tantôt à droite et tantôt à gauche. Si l'on eût fait quelques frais pour la décoration de cette curiosité d'horlogerie, sinon de cette utile perfectionnement mécanique, les regards des visiteurs s'y porteraient sans doute davantage ; mais de loin elle ressemble à un coucou de la Forêt-Noire, et personne n'y fait attention, tant il est vrai que souvent encore dans notre vieille Europe, il faut être et paraître tout à la fois pour avoir l'honneur et le bénéfice de la discussion.

M. Kuemerle expose une tourne-feuille qui a reçu l'approbation de Mlle Jenny Lind. Une telle invention ne pouvait être brevetée par une autorité plus compétente ; mais voilà encore une industrie à la main que tue le démon de la mécanique. Que va devenir, hélas ! le talent de société de ces dilettanti qui savaient juste assez de musique pour suivre le

chant d'une cantatrice et tourner la feuille au bon moment ?

La patrie de Franklin devait envoyer nécessairement des spécimens de paratonnerres. Aussi Messieurs Spratt et James de Cincinnati (Ohio) ont-ils envoyé des pointes de paratonnerres à plusieurs branches, qui doivent soutenir l'électricité atmosphérique avec plus d'énergie que les paratonnerres ordinaires. Cette invention est peu appliquée en Angleterre, que son climat met à l'abri des grands orages ; mais ce perfectionnement sera sans doute apprécié dans les pays plus méridionaux, et surtout en Suisse, où l'on abuse du paratonnerre jusqu'à en placer une demi-douzaine sur la même maison.

Les Américains ont encore exposé un télégraphe domestique destiné à remplacer les jeux de sonnettes dans les grands hôtels. C'est un petit meuble qui peut se placer sur une console dans le bureau de l'hôtel. Aussitôt qu'un voyageur tire le cordon placé dans sa chambre, le timbre unique du télégraphe résonne, et le numéro de la chambre d'où l'on a sonné se montre sur le cadran.

M. John H. Bobitt, de New-York, expose une casse d'imprimerie, avec de nouveaux compartiments, c'est-à-dire, que certains monosyllabes, tels que "the, and, to, is," etc., ont été fondus tout composés, et sont placés dans des cassins particuliers. Il y a fort longtemps que cette modification a été tentée en Europe, et qu'on y a renoncé sans retour ; car elle est loin de faciliter le travail du compositeur, et elle a le désavantage de compliquer la casse.

La carrosserie américaine est représentée à l'exposition universelle par quelques beaux spécimens, parmi lesquels nous avons remarqué un coupé destiné, dit-on, à M. Daniel Webster, un phaéton, d'une extrême légèreté, mais dont les roues à bandes étroites doivent s'enfoncer profondément dans les terrains mous et les routes sablonneuses. Nous avons remarqué aussi une voiture, dite américaine, exposée par M. E. Riddle, de Boston (Massachusetts). La capote de cette voiture est mobile, et peut se rapprocher sur le devant de manière à ne laisser que la place nécessaire à deux personnes. Si, au contraire, on fait glisser la capote dans sa rainure et qu'on la pousse jusqu'à l'arrière, quatre personnes s'y trouvent commodément assises. Les harnais exposés au sud de la grande nef sont très riches, mais ils ne pourraient que gagner à être un peu moins surchargés d'ornements dans le goût indien.

En fait d'originalité vraiment américaine, M. C. L. Dennington, de New-York, a exposé le modèle d'une église flottante qui existe réellement dans le port de Philadelphie. Elle est fréquentée par les marins des navires en relâche ou en partance. Les frais de sa construction et de son entretien, et les émoluments du chapelain régulier qui la dessert, proviennent de contributions volontaires recueillies dans la Pensylvanie et les états voisins.

M. E. Woolman, de Damarocville (Ohio), a envoyé à l'Exposition le modèle d'une barrière que l'on peut ouvrir ou fermer sans descendre de voiture ou de cheval. Il suffit de tirer un cordon qui détermine la pression d'un levier sur un engrenage à peu près semblable à celui d'une roue de gouvernail ; alors la barrière roule sans effort sur ses gonds, et se ferme dar le même procédé quand la voiture est passée. Ce serait là sans doute une application utile en Angleterre où la circulation des voitures et des chevaux dans la campagne est arrêtée par un si grand nombre de barrières, qu'il est quelquefois dangereux d'ouvrir soi-même quand on a un cheval ombrageux.

La boissellerie américaine est largement représentée à l'Exposition, et rappelle celle de l'Allemagne, du Tyrol et de la Suisse, c'est-à-dire ce qui se produit de mieux dans ce genre de fabrication si utile à la population des campagnes et aux établissements ruraux. Une autre industrie également simple et primitive est représentée par la maison E. Page de New-York et de Boston, qui expose deux avions d'une seule pièce, de vingt-six pieds de long, et des échantillons de rames communes à différents degrés de fabrication. On peut ranger dans la même catégorie des chevilles de bois pour chaussures, manufacturées par M. S. K. Baldwin de New-Hampshire, et dont on fait en Amérique une très grande consommation.

La taillanderie et la quincaillerie sont représentées dans l'exposition américaine par d'assez beaux spécimens de haches et d'outils, envoyés par M. Simmons et compagnie, de New-York, et Brown et Wells, de Philadelphie ; tandis que M. J. D. Chevalier, de New-York, expose des instruments de chirurgie d'une exécution remarquable, et M. S. G. Pooley, de New-York, de la coutellerie microscopique.

La collection des instruments de musique envoyée par l'Union, s'est enrichie d'un nouveau instrument qui attire la foule par la singularité de sa construction et le perfectionnement réel qu'il fait prévoir dans la construction des instruments d'orchestre. C'est un piano-violon, inventé par M. J. S. Wood de la Virginie. Le grand reproche adressé jusqu'ici au piano-forte, avec beaucoup de raison, selon nous, c'est le manque de transition entre les sons tirés de

cet instrument, tandis que dans les instruments à vent et à archet les notes se fondent harmonieusement l'une dans l'autre par la persistance des vibrations des sonores. M. Wood a remédié très ingénieusement à ce désavantage du piano-forte en lui adjoignant un violon, sur lequel courent deux paires d'archets mis en mouvement par une bascule que manœuvre le pied de l'exécutant. Le clavier donne à volonté les notes du piano ou du violon seul ou des deux instruments réunis. Il est vrai que les sons de ce violon mécanique rappellent singulièrement le jeu criard des ménétriers de village ; mais c'est là certainement l'indication d'un progrès auquel l'avenir se chargera de mettre la dernière main.

Maintenant si l'on recherche quels sont les Etats de l'Union américaine qui ont le plus exposé, on trouvera que ce sont en général les états du Nord, et que parmi ceux-ci New-York occupe la première place. En effet, New-York expose à la fois des machines agricoles et industrielles, des grains et des farines, des instruments de précision et de la quincaillerie, des armes, des cartes, des draps et des fourrures. La Pensylvanie vient ensuite en première ligne avec ses outils, ses savons, sa parfumerie, sa sellerie, ses produits chimiques, ses papiers peints, ses instruments de musique, ses papiers peints, ses meubles, ses minéraux et ses charbons de terre.

L'Ohio expose des paratonnerres, du maïs, des tabacs, des vins, de l'huile de lard, des farines, des machines et des conserves alimentaires. Le Massachusetts, le New-Hampshire et le Rhode Island leurs cotonnades et leurs calicots imprimés ; le Tennessee son coton brut ; la Caroline du Sud ses cotons, ses riz, ses voitures ; le New-Jersey ses minéraux de zinc et son oxyde de zinc pour la peinture ; l'Indiana ses machines agricoles ; le Vermont ses sucres d'érable ; le Missouri et la Virginie leurs minerais, leurs tabacs et leur sellerie.

On voit par ce résumé que beaucoup des Etats de l'Union américaine manquent encore à l'appel. Espérons que des envois qui, dit-on, sont encore en route viendront combler bientôt les lacunes qui sont évidentes et manifestes dans les travées de l'Union et nous mettront à même de juger l'industrie américaine dans son ensemble et sous son véritable jour.

### On lit dans le Courrier de l'Europe :

Les journaux sérieux se sont occupés, avec raison, selon nous, d'approuver tout d'abord au point de vue artistique les envois faits des différents points du globe au grand meeting de l'exposition. La sculpture qu'on a admise par privilège à orner ce que nous appellerons le parterre du palais de cristal, et qui s'est aussi établie dans quelques-unes des principales salles réservées aux industries spéciales, sera pour le plus grand nombre des visiteurs une des principales causes d'attraction, et beaucoup d'entre eux se retireront sans emporter de leur voyage à travers le grand bazar du monde, d'autres souvenirs que celui des objets d'art qu'ils y auront rencontrés.

Disons d'abord pourquoi, en même temps qu'on faisait place à la statuaire, on a repoussé, non sans de certaines exceptions cependant, les produits de la peinture proprement dite. Ce n'est pas assurément, parce qu'il y a dans la reproduction plastique des hommes et des choses un côté matériel et en quelque sorte mécanique, qu'on admis les statues en repoussant les tableaux. Une autre raison a dominé les résolutions prises à ce sujet par la commission royale. Cette raison est en quelque sorte une question matérielle. La sculpture se prêtait merveilleusement bien à l'ornementation générale du palais de cristal ; elle était, en quelque sorte, indispensable à la décoration générale de la nef et du transept, et tandis qu'on reconnaissait la nécessité d'appeler, de ce côté, l'art à son secours, on comprenait en même temps combien il eût été difficile d'offrir aux productions des grands maîtres de l'art de peindre, une place convenable, sans changer d'une manière en quelque sorte ridicule la disposition et la destination de l'exhibition toute entière.

On aura craint, et non pas sans raison, que la peinture, une fois appelée dans les galeries de Hyde Park, n'y affluât, avec ses habitudes ordinaires d'envahissement, et ne s'établît en maîtresse, là où on l'appellait seulement à titre d'invitée. Elle n'a donc été admise qu'avec beaucoup de réserve et quand elle s'est présentée sous la protection d'une amélioration matérielle quelconque. Là elle a dû son entrée à l'emploi d'une nouvelle toile, ici à une innovation en matière de fresque ; ailleurs comme accessoire d'un ensemble ornemental, etc., etc.

Nous n'aurons donc guère à nous occuper d'abord que des œuvres de sculpture qui décorent les différents quartiers de l'exhibition.

La France, nous devons le reconnaître, occupe à ce point de vue le rang à peu près le plus élevé, et l'Italie, la Belgique, l'Allemagne viennent à des titres différents, mais incontestables, avant l'Angleterre.

Ce n'est pas que nous partagions l'admiration qui a saisi quelques-uns de nos confrères à la vue de l'ange St. Michel terrassant le démon de M. Jean Duseigneur, pièce que d'une autre part on a critiquée outre mesure. Nous croyons d'abord que les

conditions dans lesquelles ce groupe a été exposé lui sont défavorables. Il nous semble avoir été exécuté pour être vu d'en-haut et non d'en-bas. Nous ajouterons qu'on croit reconnaître deux *faïences* très différents dans la statue de l'archange et dans celle de Satan; l'une rappelant jusqu'à un certain point la manière raide et tranquille des anciens maîtres, l'autre au contraire respirant toute la sauvagerie de quelques-uns des novateurs de ce temps-ci. On dirait deux pièces rapportées et réunies seulement par le rocher où l'ange pose le pied, et en se cramponnant renverse le diable qu'il foudroie. Mais la Phryné de Pradier, la Bacchante de Clesinger, les deux grands groupes d'Étex, révèlent des qualités et un style que tout le monde reconnaît, bien que chacun des artistes que nous venons de nommer ait comme toujours ses partisans et ses adversaires. L'art en France, en ce moment, n'a point d'école proprement dite. Chaque maître a ses qualités et ses défauts, à part quelques exclusionnistes qu'on rencontre surtout dans les ateliers. On peut dire qu'il y a des admirations et des renommées pour les talents de tous les genres, comme pour les souvenirs de tous les temps.

Mais ce qui distingue surtout l'art français, ce qui le fait briller d'un éclat sans ombre à l'exposition de 1851, c'est la manière dont ses travaux se mêlent à ceux de l'industrie, pour produire ces admirables ouvrages que le luxe consacre aujourd'hui aux besoins usuels de la vie. La décoration des demeures du riche ne se compose plus aujourd'hui seulement de tableaux, de toiles ou de potiches appendus aux murailles ou dressés dans les vestibules. C'est le mobilier lui-même que l'art s'est ingénié à embellir sur ses prestigieuses. Il est devenu ainsi l'époux inséparable de l'industrie, et l'a nobilité par cette union.

La toilette exhibée par M. Froment Meurice, la bibliothèque ornée par M. Barbedienne des réductions de la porte du baptistère de Florence; la grande console-buffet en chêne sculpté de M. Fourdinot, la porte en bronze doré, construite pour le Grand Seigneur, le beau meuble de M. Ringuet-Leprince, sont des preuves très remarquables de notre assertion. Nous reviendrons séparément sur chacune de ces pièces remarquables dans le travail d'examen et de comparaison que nous aurons à faire sur les produits analogues, que d'autres peuples ont envoyés au concours international.

La Belgique est, sans contredit, moins avancée que la France au point de vue de l'art appliqué; mais elle tient après elle une place honorable en matière d'art abstrait. Ce n'est pas que nous admirions bien le Godefroy de Bouillon de M. Simonis. L'effet d'ensemble de ce plâtre a quelque chose de grand et de large; mais les détails sont susceptibles de plus d'une critique: le cheval est mou et, suivant l'expression que nous empruntons à un *rapin*, il a l'air de porter des pantalons de drap pilote. Le Lion Amoureux du même artiste manque d'idéal dans la composition et de vigueur dans l'exécution. La dame qui rogne les ongles du maître des forêts, nous paraît une réminiscence peu heureuse d'une industrie qui a longtemps tenu ses assises à Paris sur les trottoirs du Pont-Neuf. En revanche les deux bambins de M. Simonis ont un grand et juste succès. Nous reparlerons une autre fois du Cain de M. Jhotte, de la vierge de M. Van Linden, des bois sculptés de M. Geerts de Louvain; nous sommes pressés, pour aujourd'hui, de visiter, sous l'espèce de tente que l'Autriche a dressée à ses sculpteurs italiens, la curieuse et quelquefois admirable réunion des produits de l'école milanaise.

Il n'est pas, hélas, possible d'appliquer aux populations lombardes retombées sous le joug de l'Autriche, les vers par lesquels le poète latin consolait la Grèce conquise par les armes en lui faisant l'honneur d'avoir conquis son vainqueur.

*Grecia capte ferum victorem cepit, et artes  
Intulit agresti Latio.*

Mais il reste au moins à la moderne Italie la gloire de confondre ses conquérants, sinon de les convertir et de refléter sur eux l'éclat de sa vieille auréole artistique.

C'est à un Milanais que sont dus les riches objets d'art exposés dans les salons que l'ébéniste Leitser a élevés pour encadrer le riche mobilier qu'il a envoyé à l'exposition de Londres; c'est aux sculpteurs de Milan qu'appartient le privilège d'attirer une foule compacte dans les deux salles où sont groupées les statues de marbre les plus remarquables de l'exposition; ici une esclave voilée dont le visage de marbre apparaît avec tout le charme de ses lignes pures et gracieuses sous un voile de marbre qu'il faut toucher du doigt pour ne pas croire à la présence d'un tissu réel, et que la première brise va enlever ou déplacer. Là, une image d'Ismaël mourant de soif dans le désert; ou un nid d'amours comme Raphaël en fait voltiger autour de ses vierges.

Nous ne dirons rien, par respect pour la reine, de la statue que la Vieille-Montagne, établissement à la fois prussien-belge-français et anglais, a exposée sur un piédestal très orné. Si la Vieille-Montagne n'a voulu que prouver jusqu'à quel point le zinc coulé

peut se prêter aux détails les plus minutieux de la reproduction plastique, elle a, sans nul doute, parfaitement réussi; mais le modèle qu'on a fourni à ses fondeurs n'a pas été heureux, et nous préférons de beaucoup les essais de fonte en zinc exposés par les artistes de Berlin.

Obligés de varier notre itinéraire à travers l'exposition, nous avons attendu jusqu'à aujourd'hui pour présenter dans un certain ensemble l'aspect de l'exhibition française. Mais quoique l'installation des produits français expédiés des quatre-vingt-six départements de la France et de ceux de l'Algérie ait fait un certain progrès depuis la semaine dernière, il reste beaucoup à faire encore, et nous constaterons seulement que chaque jour nous révèle de nouvelles richesses dans les salles dont l'état, au jour de l'inauguration, offrait un si triste aspect.

Nous avons dit déjà combien l'exposition belge nous avait paru mériter d'attention par le caractère sérieux et utilitaire des produits que la Belgique nous a envoyés en assez grand nombre pour occuper, relativement à sa population et à son territoire, la plus grande place, et, sans nul doute, une des plus honorables dans le Palais de Cristal.

Parmi les exposants de machines motrices, la France et la Belgique ont seules amené à Londres de grandes machines. Il y a dans le Palais treize locomotives, dont dix sont anglaises; une seule appartient à la France, deux autres sont d'origine belge. A propos de ces machines, s'il en faut croire des juges compétents, la locomotive de Seraing soutiendra dignement la lutte avec les meilleurs produits anglais devant le jury. On reprochera, peut-être, aux constructeurs d'avoir fait un tour de force en faisant porter l'avant-train sur des roues en fer forgé d'une seule pièce. C'est là une difficulté vaincue sans utilité réelle, et Seraing n'avait pas besoin de recourir aux excentricités pour faire valoir le mérite de ses marteaux. L'arbre coulé de la machine à bateaux est un chef-d'œuvre dont on comprend l'importance.

A côté des locomotives, Seraing a placé une machine à bateau de 140 chevaux de force, une machine à vapeur de 16 et une autre de 4 chevaux: celle-ci est un bijou dans son espèce. Couillet a étalé un ventilateur immense et dont quatorze charbonnages du bassin de Charleroi pourraient attester les bons services.

Viennent ensuite la société du Phœnix de Gand et M. Troupin de Verviers. Celui-ci a exposé une tondeuse lewis finisseuse, celle-là un banc à broches et un batteur héliçoïde. Un pont de M. Van Eschen de 40 pieds de longueur nous paraît une reproduction du principe des ponts Neville. Nous remarquons près de là, un humecteur pour les grains de M. Debeaune, une machine à tisser de M. Vandevin, où une simple toile remplace tous les cartons du métiers à la Jacquart, et des appareils pour purger et blanchir le sucre de M. Van Goethem.

Le fond de la salle est couvert sur une longueur de 120 pieds par des tapis en toile cirée. Au 1er étage s'étendent à la suite d'événements en creux qui servent de moyen d'exhibition à une marchandise de chasubles, la passementerie, la librairie et les dentelles; derrière sont les verre à vitre et les vitraux peints. Puis, un groupe de statuettes de bronze, au milieu duquel est une réduction du lion de Waterloo: ce monument dont l'immensité a fait dire que les peuples qui avaient concouru à la journée du 18 juin 1815 étaient représentés sur le champ de bataille par des monuments, dont les dimensions étaient en proportion inverse de la part que chacun y avait prise. En effet, l'Angleterre a érigé à Waterloo deux ou trois tombes, la Prusse y a élevé une chapelle, et la Belgique y a placé une montagne terminée par un lion géant. MM. Pluys, de Malines, et Capronnier, de Bruxelles, ont exposé des vitraux qui auront fort à faire pour lutter contre l'Angleterre, la France, la Toscane, l'Autriche et la Bavière. Il y a, toutefois, une œuvre remarquable de l'artiste bruxellois: la partie supérieure d'un vitrail dont le prince de Chimay fait hommage à l'église Saint-Julien à Rome.

Aux confins de la Hollande les missels de M. Hanicq de Malines forment une pyramide de douze pieds d'élevation, puis sur un comptoir à deux faces sont rangés, les papiers, les fournitures de bureau, les livres, les lithographies, les passementeries, etc.

C'est le tour des dentelles. Ypres, Grammont et Bruxelles se disputent la palme soit pour le tissu, soit pour le dessin. Le point dit de Valenciennes s'est recruté à Bruges et à Courtrai afin d'obtenir un ensemble complet: la maille ronde et la maille carrée; le gros et le fin, la dentelle modeste du déshabillé et le volant de 50 centimètres; le tissu d'un franc et de douze cents francs la yard sont entremêlés. Les dentelles noires figurent avec distinction dans cet ensemble; mais nous citerons surtout la dentelle de Bruxelles, celle qui a un si grand renom à l'étranger sous la dénomination de point d'Angleterre. On cite parmi ces riches marchandises des dentelles de 1,000 francs le mètre et dont le fil ne coûte pas moins de 4,000 francs le kilogramme.

L'orfèvrerie et la bijouterie terminent à l'ouest

l'exposition belge; elles ne tiennent qu'une petite table qui n'est pas sans mérite. Elle se compose des camées de Julien de Liège, de chaînes de M. Hubert et des bijoux de Levy-Prins de Bruxelles, de l'orfèvrerie de Verbeek d'Anvers et enfin des incrustations et des cisèlures de Faloise de Liège. Nous reprendrons, en visitant le côté sud de l'exhibition belge, l'examen des produits qui la complètent, les armes, la sellerie, les tissus, etc. Espérons qu'à la huitaine il nous sera enfin permis de parler de l'exposition française.

#### ÉTUDES SPÉCIALES SUR LES PRINCIPALES DIVISIONS DE L'EXPOSITION.

##### TEINTURE—IMPRESSION SUR CALICOT.

Cette brillante masse, sur laquelle s'arrête les yeux, lorsqu'ils peuvent se détacher de la fontaine d'Ostler, c'est un trophée de soieries, produit des métiers de Spitalfields; chaque pièce qui le compose est elle-même un triomphe de l'art. Cette pièce si brillamment colorée dans la galerie supérieure, c'est un tapis, œuvre de 150 dames. Ces teintes plus éloignées nous montrent les lainages de Leeds et de l'ouest de l'Angleterre, destinés au marché de la Chine ou de la Russie. A côté se trouvent les draps plus sombres mais aussi riches, que ces mêmes lieux offrent aux consommateurs britanniques. Non loin de là, et dans la même direction, nous trouvons les popelines de Dublin et les innombrables teintes des produits imprimés de Manchester. De l'autre côté du transept se trouvent les cotons d'Alsace, aux brillantes couleurs, les lainages imprimés de Paris, les soies de la Chine, les velours de Gènes.

Mais il est temps de passer de l'examen de l'ensemble à celui de chacune de ces branches de l'industrie. Nous pouvons admirer le tissu, le fini, le bon goût de l'artiste, l'éclat des couleurs qui charment les yeux. Mais cet examen, s'il se bornait là, serait bien superficiel. Par ce fait des procédés manufacturiers, combien de réflexions cependant se pressent à notre esprit. Quelle accumulation de science, l'habileté de travail il a fallu pour arriver à la fabrication d'un seul de ces chefs-d'œuvre. Sans même parler des machines qui ont filé, tissé ces étoffes, que de travail il a fallu pour la simple application des couleurs. Ce bleu foncé, c'est à l'indigo qu'il est dû; l'indigo c'est la culture de l'Inde. Il a fallu six mois de mer pour l'apporter à Manchester. Et ce bleu moins solide, mais plus brillant, c'est le bleu de Prusse, produit de cornes, des sabots de chevaux, des chiffons de laine, des débris des abattoirs. Les verts sont une combinaison des bleus ci-dessus, avec une teinture jaune provenant d'un bois de Cuba, ou bien d'une écorce de l'Amérique du Nord, ou bien encore d'une baie des rivages de la Méditerranée. L'écarlate, le cramoisi sont produits par le corps même d'un insecte du Mexique, ou par les pétales d'une fleur de Bengale. Le coton est coloré en rouge par une racine venant de Turquie ou de Provence.

Mais comment ces couleurs sont-elles fixées sur les étoffes? Comment l'indigo vient-il adhérer aux fibres du coton, du fil, de la soie, pour y produire une teinte si vive. Quel rapport y a-t-il entre la corne du sabot d'un cheval à ce magnifique dessin, à ces convolutes dont les pétales sont d'un bleu si éclatant? Comment ce petit insecte gris, fourni par le Mexique, vient-il à être transformé en ce rouge qui éblouit les yeux? Comment se fait-il que les contrées qui fournissent des couleurs se trouvent si loin derrière nous pour leur usage? A qui devons-nous notre supériorité? Quelles sont les causes qui l'ont amenée? Quelle est la condition des travailleurs qui nous transmettent ces matières indispensables à notre propre industrie, des travailleurs qui viennent les mettre en œuvre? Ces questions se présentent assurément aux milliers de visiteurs qui se pressent autour de ces riches étoffes, leur solution ne peut qu'être intéressante, même pour ceux qui ne recherchent que le plaisir sans instruction, car pour ces derniers un mot d'explication peut les mettre à même de distinguer les teints faux et les bons teints, et c'est là une question qui se présente à chaque instant dans la vie de nos belles lectrices.

Dans une série d'articles, nous nous proposons d'exposer les procédés de teinture et d'impression des étoffes, et de la fabrication même. Jamais nous n'avons eu une telle occasion d'étudier cette branche intéressante de l'industrie. Sous le même toit se trouvent étalés à nos yeux, des milliers d'échantillons de matières tinctoriales diverses, et nous pouvons reconnaître leurs qualités eu égard au lieu de provenance. Près de là se trouvent les substances chimiques, les mordants qui fixent, les avivants qui animent les couleurs. Souvent nous avons sous les yeux les modèles des appareils des machines qui servent à la fabrication de ces produits. Dans la galerie de sud-ouest se trouve toute une série de matières tinctoriales prêtes pour l'usage, et sur des capsules de porcelaine, l'action des divers agents chimiques sur ces couleurs. MM. Black, de Glasgow, à côté de leur remarquable collection d'étoffes, ont exposé la démonstration palpable des procédés qu'ils



SCÈNE DE LA PASSION, GROUPE EN PLATRE.

emploient dans leur fabrique d'indiennes ou d'imprimés. D'abord nous voyons le tissu brut, non encore blanchi, puis ce même tissu blanchi, et préparé pour l'impression, puis imprimé à une couleur, puis à deux, à trois, &c. M. Hammersley, de l'école de dessin de Manchester, a fait une collection importante des divers dessins des étoffes des fabri-

ques de cette ville; cette collection fait suivre du doigt les progrès de l'art, du goût et des procédés industriels de cette industrie depuis son enfance. A côté de cette collection et pour rendre l'étude complète se trouve aussi une collection de dessins et des procédés employés dans l'Inde, berceau de la fabrique des indiennes.

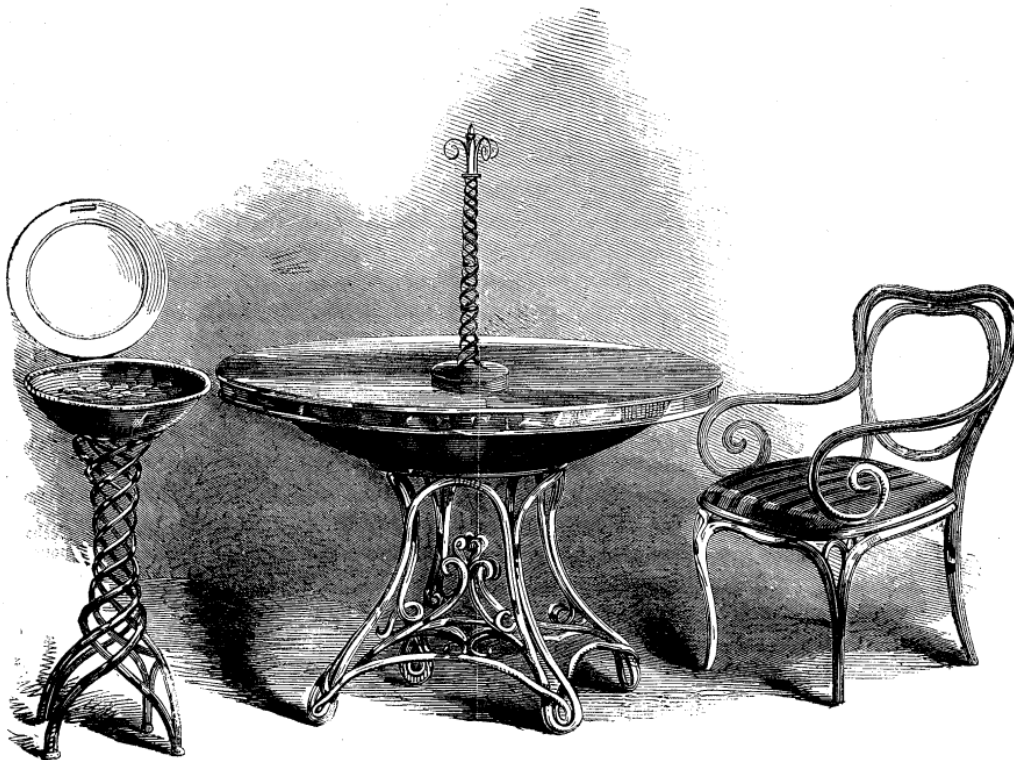
Les procédés actuels des Malais ont été décrits par Plin-l'Ancien. Depuis ce temps ces peuples sont restés stationnaires! Où chercher la cause d'un pareil phénomène? Quels pas de géant a fait chez nous la fabrication des cotons imprimés! Voyez les beaux produits des Hargreave, des Kœchlin, des Godefroy, et comparez ces chefs-d'œuvre aux produits de la fabrique malaise qui avait cependant sur nous une avance de deux mille ans au moins.

Retournons vers la galerie du sud-ouest, nous y trouvons les blocs à imprimer et la démonstration de la manière dont on imprime à la main une étoffe à quatre couleurs. Dans l'exposition de l'Inde se trouve aussi une série de blocs, mais aucune instruction ne nous enseigne leur usage.

On annonce une machine à imprimer huit couleurs à la fois; elle vient de Manchester, et sera digne de son origine. C'est à l'aide d'une machine de cette espèce que MM. Nelson, Knowles et compagnie ont produit leur étoffe pour meubles à quatorze couleurs et deux effets. Déjà nous pouvons voir marcher un ingénieux appareil qui imprime l'étoffe des deux côtés à la fois. Rien ne nous manquera donc pour notre démonstration des procédés de teinture et d'impression des étoffes de coton, et pour discuter les mérites comparatifs des diverses nations dans cette branche si intéressante de la grande industrie.

#### MINES ET MINIÈRES. LA HOUILLE.

Bien des minéraux ont trouvé place sur les tables de l'exposition. Le fer, le cuivre, l'étain, l'argent, l'or même y sont étalés à tous les regards. Et pour-



MEUBLES EN BOIS TORDU.

tant, il n'est aucune de ces substances qui fassent plus de plaisir à voir, qui porte plus à méditer sur la force et la prospérité du monde que la houille, cet aliment inépuisable de son industrie. Trente-cinq millions de tonneaux de houille sont chaque année extraits du sein de la terre en Angleterre et en Ecosse seulement. Et cependant ce n'est pas pour les Anglais un objet de consommation bien ancienne. A peine au commencement du treizième siècle en avait-on entendu parler. En 1238, ont fit les premières recherches sur le haut terrain du bassin de Newcastle-on-Tyne; puis en 1830, près de Lanchester; enfin, en 1500, s'ouvrirent les houillères de Gateshead, Whickham, et Tynemouth. C'était surtout pour l'usage de la forge que ces extractions se faisaient alors. Mais, bientôt après, les chaudières y eurent recours, et autour d'eux les ouvriers, les paysans commencèrent à s'en servir pour le foyer.

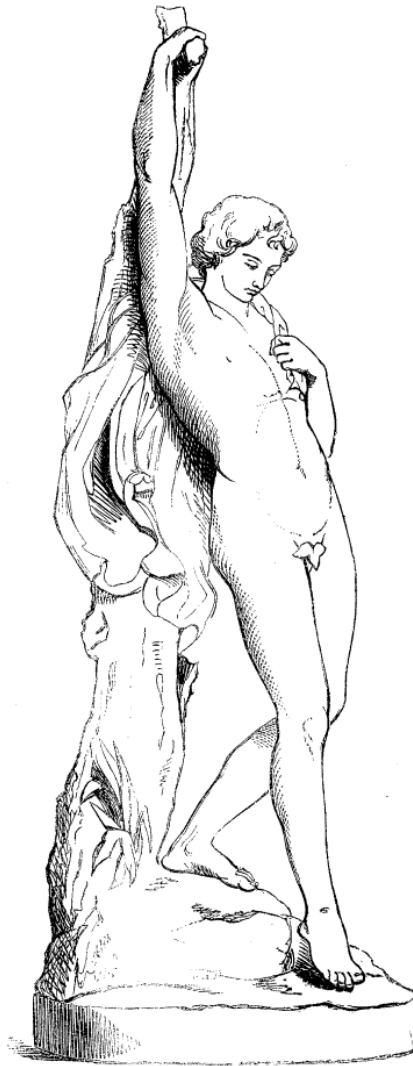
En ce temps là, on le comprend, l'art du mineur était bien borné; on extrayait à ciel ouvert, et l'effluement de la mine. On épuisait les eaux, soit par des chaînes à godets, soit par des pompes mues par un manège ou par une roue hydraulique. On y employait même et avec un assez grand succès, comme sur les Polders de la Hollande, les moulins à vent.

La découverte de la vapeur a donné à cette industrie son essor. C'est seulement depuis la machine à vapeur que l'homme a pu pénétrer, comme il le fait aujourd'hui, jusque dans les entrailles de la terre, et en rapporter ces montagnes de houille destinées à s'envoler en fumée après avoir cédé à l'homme tout ce qu'il exige de cette précieuse matière — la chaleur.

L'Angleterre et la Belgique sont en Europe, et, proportionnellement à leur étendue, les deux contrées les plus riches en charbon de terre. En Angleterre, on évalue à 1 20e de la superficie totale du sol, celle du terrain houiller. La Suède, la Norvège, la Russie, l'Italie, la Grèce, sont entièrement dépourvues de houille. La Bohême, au contraire, est la contrée d'Allemagne où ce minéral est le plus abondant. L'Espagne, le Portugal, l'Autriche, la Pologne, possèdent des mines de houille, et ce minéral se trouve aussi dans l'Inde, dans la Chine, à Madagascar, à la terre de Van Diemen, à la Nouvelle-Hollande, à la baie de la Conception, au Chili. Les Etats-Unis en sont abondamment pourvus. En aucune contrée du globe les houillères ne sont mieux situées, plus faciles à exploiter, les filons plus riches ou plus épais.

En Angleterre, les plus importantes parmi les houillères sont situées à Newcastle, dans la Lancastre, le Derby, le Staffordshire, et en Ecosse. Elles sont exploitées par galeries et par des puits d'extraction, comme le sont les métaux; mais le volume des couches, la masse de houille retirée obligent à de grands soins et à de grands travaux, tant pour l'extraction que pour l'éclairage. Les qualités de houille sont variées. Nulle part on ne retrouve la forme du bois qui les a formées, bien que souvent elles portent l'empreinte de végétaux. La houille se trouve en masses compactes, de couleur noire ou noirâtre, quelquefois sans éclat, mais le plus souvent elles présentent une cassure vitrée et irisée. Sa pesanteur spécifique est bien supérieure à celle de l'eau, sa structure décidément granulaire. La plupart des houilles sont disposées en couches, elles ont un clivage à angle droit du plan de stratification. En général, les tranches dont elles se composent sont immédiates; quelquefois elles sont séparées par des couches minérales de pyrites de fer, de carbonate ou sulfate de chaux, ou de baryte, de galène, de sels de soude, et quelquefois aussi par le carbonate double de chaux et de fer. La cassure des houilles brillantes est conchoïde, celle des autres qualités est inégale et sans forme arrêtée. Souvent la même mine présente des qualités différentes plus ou moins compactes, plus ou moins bitumineuses, plus ou moins riches en carbone.

La composition des cendres provenant de la combustion de la houille est déterminée par la nature du sol où elle est placée. La composition chimique des houilles varie selon l'âge, selon les localités; bien que les éléments en soient variables dans leurs quantités respectives, ils sont toujours les mêmes. Toutes les houilles sont



UN BAIGNEUR.

invariablement composées de carbone, d'hydrogène et d'oxygène. Elles contiennent en outre un résidu inorganique et du soufre; elles offrent quelques traces d'azote, provenant des matières organiques dont elles sont composées.

Parmi les houilles exposées, nous trouvons l'antracite de Tenby de la Galles du Sud, et celui de Tipperary en Irlande; puis vient celui de la vallée de Neath près de Swansea. Cette substance est la plus ancienne des formations houillères. On la trouve surtout dans les terrains de transition. La structure en est parfaitement homogène, la cassure conchoïde et vitrée, la couleur noire de jais, très souvent irisée. Elle contient une proportion considérable de carbone, très peu de matière bitumineuse, et par conséquent elle ne saurait servir à l'éclairage. L'antracite est aujourd'hui employé avec succès au lieu de coke dans les hauts-fourneaux à l'air chaud.

La quantité de carbone trouvée par l'analyse des deux variétés que nous venons de citer a été énoncée par le Dr. Lyon Playfair et sir H. T. de la Beche, comme suit: anthracite de la Neath: carbone, 91.69; hydrogène, 3.49; oxygène, 2.32; azote, 0.21; soufre, 0.79; cendre, 1.50. Anthracite de Tipperary: carbone, 80.18; hydrogène, 2.10; oxygène, traces, azote, 0.23; soufre, 6.76; cendre, 10.70. La pesanteur spécifique du premier est de 1.357; du second, 1.590.

Parmi les spécimens des houillères galloises, nous remarquons le Duffryn Powell, le Merthyr Nixons de la Compagnie d'Aberdare, la veine noire de Merthyr et Risca, et la houille de Llängenneck, dont les mines sont situées à proximité du port de Llanelly. Toutes ces variétés se distinguent par une cassure brillante et irrégulière, irisée; ce qui est assez rare dans les houilles des autres bassins d'Angleterre. Cette sorte est très bonne; elle développe une très grande chaleur et donne très peu de fumée. Ses propriétés la font rechercher pour l'usage de la marine.

La pesanteur spécifique de cette variété est de 1.29 à 1.35. L'analyse de l'une de ces houilles, que nous tirons du rapport déjà cité de sir T. H. de la Beche et du Dr. Lyon Playfair, celle de Birch Grove Graigola est comme suit: carbone, 90.94; hydrogène,

4.28; oxygène, 0.94; azote, 1.25; soufre, 1.18; cendre, 1.41.

Le Lancastre nous a fourni des houilles, du canal-coal et des échantillons de coke provenant des charbonnages de Moss Hall-coal, à Ince, près de Wigan. Les provenances de cette contrée sont de bonne qualité, mais plus dures; la cassure est cubique, elles contiennent plus de cendre et dégagent beaucoup de fumée quand on les allume; elles sont plus riches en hydrogène que les précédentes et par conséquent sont plus recherchées pour l'éclairage que pour la grille. Le canal-coal est une substance à part à cassure conchoïde, de couleur brun-noir, et qui n'est guère employée que pour le gaz. Son analyse est: carbone 80.21, hydrogène 6.30, oxygène, soufre et azote 8.54, cendre 4.95; une tonne de cette houille donne 11,000 pieds cubes de gaz, pouvant produire pendant sa combustion une lumière égale à celle de 1,150 bougies de blanc de baleine. Le coke de ce charbon est très friable, léger et presque sans usage. On l'emploie à la cuisson de la chaux.

Les houilles du Derby se distinguent par une cassure irrégulière et une tendance à s'émietter en petits morceaux prismatiques allongés; elles sont plus chargées de matières terreuses que les précédentes, et contiennent des pyrites de fer et des schistes. Les spécimens de cette variété viennent des hauts-fourneaux de Butterly près d'Alfreton. Analyse: carbone 80.41, hydrogène 4.65, nitrogène 1.59, oxygène 11.26, soufre 0.36, cendre 1.23, pesanteur spécifique 1.301, et produit en outre 60.90 pour cent. de coke friable.

Les houilles du Yorkshire ont en général une apparence plus schisteuse que la précédente variété; elles ont, cependant, à peu près les mêmes qualités et la même composition. Le Staffordshire a fourni des spécimens monstrueux, qui démontrent avec quelle facilité ces houilles peuvent s'extraire en grosses masses; l'échantillon de Denbigh-hall, près de Tipton, est remarquable.

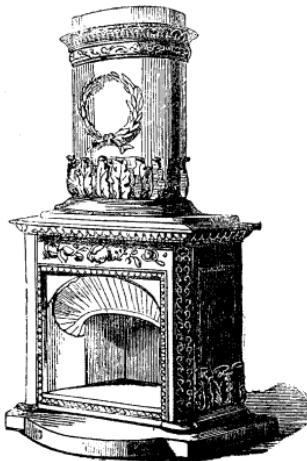
L'Ecosse a fourni son contingent. Nous citerons les spécimens de Dalkeith dans le bassin de Midlothian; ce charbon est nommé "splint"; il brûle avec longue flamme et beaucoup de fumée. Il convient à l'éclairage, ainsi que l'indique l'analyse que voici: carbone 76.94, hydrogène 5.20, azotes, traces, soufre 0.38, oxygène 14.37, cendre 3.10.

L'Exposition présente encore un grand nombre de variétés de houille. Nous en parlerons en nous occupant des produits des autres contrées.

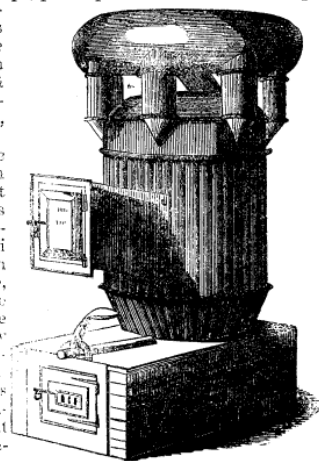
INSTRUMENTS DE PRÉCISION ET DE PHYSIQUE, ETC.

L'exposition n'offre aucun spécimen considérable d'instruments astronomiques. Les deux seuls instruments de quelque dimension que nous ayons remarqués sont: un instrument d'altitude et d'azimut ou instrument de transit par Elliot, et, comme on l'appelle en Allemagne, un instrument universel, par Ertel, de Munich. Le premier est un ouvrage très élégant et admirablement exécuté d'après le modèle de Troughton; mais nous n'y avons remarqué aucune nouveauté particulière de dessin ou de construction qui mérite d'être mentionnée.

L'instrument universel d'Ertel est, comme son nom l'indique, applicable à tous les objets pour lesquels il faut mesurer les angles dans une direction verticale ou horizontale. C'est un instrument d'un travail admirable et parfaitement divisé. Le point le plus remarquable dans la construction de cet instrument est l'arrangement des verniers qui ont été adoptés depuis quelque temps en Allemagne pour les instruments de précision. Dans les instruments anglais qui sont gradués sur une surface plane, le vernier est ordinairement placé sur le bord équerri d'un morceau de métal qui glisse sur la surface du cercle divisé. Cette combinaison offre quelque incertitude pour lire la coïncidence des divisions dans un microscope, parce que les divisions ne sont pas sur des surfaces dans le même plan. On remédie à cet inconvénient, dans l'instrument de Munich, en marquant les verniers sur un anneau qui leur est concentrique, et comme si le cercle gradué n'était compris, de façon que les deux surfaces soient dans le même plan. Afin d'évi-



FOURNEAUX.



FOURNEAUX.

ter la friction les deux bords gradués sont bizeautés, de manière à laisser entre eux un espace qui ressemble à un V renversé. Une autre particularité de cet instrument, c'est que les rayons de lumière provenant d'un objet sont réfléchés à l'angle droit au centre de l'instrument, et atteignent l'oculaire à travers l'axe creux ; au moyen de cette disposition on peut se servir de l'instrument comme secteur de zénith.

Il y a un très grand assortiment d'instruments pour les observations nautiques ; mais nous n'avons remarqué aucune invention nouvelle de quelque importance. Quelques-uns des instruments d'Elliot nous ont semblé d'un excellent travail. Des sextants et des cercles reflecteurs de Dennis et autres fabricants nous ont paru très recommandables, et nous avons remarqué, entre autres, un sextant d'argent chargé d'ornements, et dessiné, dit-on, par une dame.

Dans la partie française il y a une série d'instruments nautiques et d'arpentage d'un excellent travail, exécutés par Vedy et très dignes de remarque, quoiqu'ils n'offrent aucune nouveauté particulière, excepté peut-être leur extrême légèreté. Quelques instruments de la même espèce, fabriqués par la maison Molteni et Siegler, méritent également une mention particulière.

Le grand télescope équatorial de M. A. Ross (et non le comte de Rosse, comme beaucoup de personnes l'ont cru), a déjà été mentionné ; mais la construction de ce télescope est entièrement nouvelle sous beaucoup de rapports qu'il est indispensable de signaler. Ainsi le mouvement équatorial est produit au moyen de deux plaques, qui peuvent être ajustés dans deux directions perpendiculaires l'une à l'autre ; la plaque inférieure glissant sur l'encadrement, et la plaque supérieure sur l'inférieure. On a pratiqué dans la plaque supérieure une mortaise où repose l'extrémité inférieure de l'axe polaire. On a fixé aux deux côtés du grand télescope un petit télescope, dont on se sert quand le temps est brumeux, et deux chercheurs de forces différentes. Le même exposant a envoyé un petit équatorial placé sous la voûte de son prototype, et dont le mouvement paraît très solide et très ferme ; plus solide, peut-être, en proportion, que celui du grand instrument, qui nous semble à peine assez massif pour la dimension considérable du grand télescope.

Un petit équatorial, par M. Mætz, de Munich, est un échantillon exquis de main-d'œuvre, mais il n'offre aucune nouveauté dans sa construction.

Nous avons remarqué aussi un léger support de télescope en bois par Buron, de Paris ; il paraît un peu compliqué ; mais sa construction est sans doute considérablement affermie par les attaches qui le réunissent dans toutes les directions. Le télescope est élevé par une roue et une chaîne ; quelques autres mouvements s'opèrent également par le même mécanisme.

L'Exposition offre un très-grand choix d'instruments d'arpentage, comprenant des théodolites, des rapporteurs, des niveaux, etc. On peut ajouter beaucoup de noms à ceux que nous avons déjà cités pour la perfection de la main-d'œuvre ; mais quelques-uns de ces instruments méritent un examen tout particulier. Nous devons signaler, entre autres, le compas solaire de Burt, dont on se sert généralement pour le tracé de tous les chemins de fer dans les Etats-Unis d'Amérique. Il a un mouvement équatorial et une petite lentille pour ajuster l'instrument sur l'image du disque du soleil ; on y a pareillement adapté un appareil très-simple pour prendre son point de repère sur une étoile. L'objet de cet instrument est de rectifier les erreurs que déterminent les attractions locales lorsqu'on calcule l'azimuth au moyen de l'aiguille magnétique.

Un théodolite de Shroedter, placé près des instruments de Munich, offre deux particularités qui méritent d'être signalées. Le cercle gradué et les verniers sont sur le même plan, suivant le procédé suivi dans l'instrument universel d'Ertel, ci-dessus décrit ; ils sont en outre protégés par une plaque de cuivre ; et on lit leurs indications à travers deux ouvertures pratiquées dans la plaque.

Près de cet instrument, nous en avons remarqué un autre également construit par Schrödter ; mais nous croyons que le mérite de sa disposition revient à Breithaupt. Le planimètre d'Ansfeld, de Gotha, est un instrument très-bien approprié pour l'estimation approximative des surfaces planes, au moyen du calcul intégral de deux mouvements qui se courent mutuellement à angles droits.

Une équerre conique de Kinzelbach, de Stuttgart, semble être un instrument très convenable pour le levé des plans sur un terrain très inégal. Quelques autres instruments du même fabricant sont également remarquables. Mais nous prendrons la liberté de critiquer la modification qu'il a faite au goniomètre de Wollaston, en y ajoutant un mouvement supplémentaire, qui n'est d'aucune utilité, et qui par conséquent embarrasse au lieu d'aider l'ajustement d'un verre. Un mouvement additionnel dans le plan du cercle gradué est très utile pour amener le bord mesuré, à peu près en coïncidence avec l'axe de l'instrument, afin d'éviter l'erreur de la parallaxe ; mais nous ne voyons pas comment ce but peut être

atteint convenablement par l'arrangement de Kinzelbach.

L'appareil très ingénieux dont s'est servi l'Amirauté, pour préparer les bases de triangulation du cadastre de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, tient évidemment une place éminente parmi les instruments destinés à la mesure de l'espace linéaire. Deux de ces instruments sont renfermés dans deux montres vulgaires, placées devant les cartes minutieusement exécutées par l'Amirauté, et reléguées à l'occidentale de la galerie. Ces montres ont évidemment de longs états de service, et, comme beaucoup d'autres vétérans, elles ont été revêtues d'un nouvel uniforme bleu pour une revue publique, mais il nous semble que leur précieux contenu n'est pas disposé de manière à attirer sur lui toute l'attention qu'il mérite. L'objet de ces deux instruments est de déterminer deux points qui conservent toujours la même distance entre eux, nonobstant toutes les variations atmosphériques de chaleur ou de froid, de sécheresse, ou d'humidité : condition qui ne serait évidemment pas remplie par des baguettes ou des barres d'aucune substance connue. Cependant, avant d'expliquer leur construction, nous rappellerons de mémoire une anecdote qui prouve leur extrême justesse.

Dans l'une des basses mesurées, autant qu'il nous en souvient, en Irlande, il se trouvait une rivière d'environ 40 pieds de large. Il fallait, par conséquent, mesurer exactement cette dernière ; c'est pourquoi des piquets furent dressés, et des cannes de mesure furent posées d'un piquet à l'autre avec des bateaux. La difficulté de planter les instruments avec l'aide si peu stable des bateaux, fit juger à propos de répéter l'opération. A la grande satisfaction des personnes employées à l'arpentage, il se trouva que la différence entre les deux opérations faites dans des circonstances si défavorables n'excédait pas 1/40 de pouce. Le principe sur lequel on a construit ces instruments de mesure repose sur la compensation de l'inégalité d'expansion de métaux différents. Deux barres ou baguettes de dix pieds de longueur, l'une d'acier, l'autre de cuivre, sont emboîtées ensemble par le milieu, de façon à rester parallèles à une distance d'environ quinze pouces l'une de l'autre. Les extrémités sont reliées ensemble par des traverses que l'on prolonge de six à huit pouces au-delà de la barre d'acier. En supposant que les baguettes soient de la même longueur à la température moyenne de l'atmosphère, les pièces de traverse leur seront perpendiculaires. Si, au contraire, la température s'élève considérablement, les baguettes augmenteront toutes deux de longueur ; mais comme la baguette de cuivre s'allongera plus que celle d'acier, les barres de traverses ne resteront plus perpendiculaires à la longueur des baguettes ; elles inclineront intérieurement l'une vers l'autre. Si, d'un autre côté, nous supposons que les centres conservent partout leur même position, il est évident que la nouvelle position des traverses coupera celle qu'elles occupaient auparavant à un point donné d'intersection. Lorsque la température sera basse, le même fait se reproduira, mais dans un ordre inverse ; les points à travers lesquels les traverses, considérées comme de simples lignes, passeront à toutes les températures, peuvent être pris comme des points fixes de distance, et sont marqués sur les traverses par de petits points de repère en platine. Lorsqu'on se sert de ces instruments, la continuité de direction est maintenue par des mires verticales soudées aux extrémités de chaque système de barres ; et la continuité de distance est pareillement assurée, en amenant simultanément les points fixes aux extrémités adjacentes des deux systèmes, sous les lignes de vision de deux microscopes attachés au même support.

Il est convenable de mentionner ici l'appareil à mesurer de Bessel, exécuté par Baumann, de Berlin. L'objet de cet appareil n'est pas comme le précédent de donner une mesure absolue, mais d'estimer simplement les différences très subtiles de longueur entre deux barres, à la même température, et dont on veut se servir ensuite comme étalons. Les barres sont carrées et d'acier doux, mais leurs extrémités sont tournées, et leurs centres à projection sont d'acier rigide ou montés sur pierres. Il y a également deux barres d'acier tournées d'environ cinq pouces de long, dont un bout est arrondi, tandis que l'autre est en cône aigu qui se termine par une pointe un peu obtuse. La barre étalon et les barres courtes dont nous venons de parler sont supportées par un cadre de cuivre, en ligne l'une avec l'autre, de façon que les extrémités arrondies des barres courtes s'appuient contre les centres projetés de l'étalon. Deux niveaux à esprit de vin, dont le calibre a un long rayon de courbure, sont placés aux extrémités de l'appareil, sur une ligne parallèle aux barres et tournent sur un centre un peu au-dessus de leur axe. Ces niveaux sont ajoutés par des vis pour indiquer la position horizontale quand ils sont en contact avec les extrémités pointues des barres courtes. Maintenant, si l'on enlève l'étalon et que l'on mette à sa place la barre que l'on veut comparer, il est évident qu'une très faible différence de longueur sera indiquée par une déviation angulaire très consi-

dérable du niveau. La sensibilité de l'instrument dépendra évidemment aussi de la proximité entre le point en contact avec la barre pointue et le centre sur lequel tourne le niveau à esprit de vin.

Nous citerons encore dans la partie française un ingénieux instrument de Perreaux pour graduer les tubes de thermomètres et autres instruments ; mais sa construction se comprend sans qu'il soit nécessaire de l'expliquer en détail.

Parmi les instruments hydrographiques, nous n'en avons pas remarqué beaucoup qui offrirent quelque nouveauté, soit dans leur principe, soit dans leur application. Cependant plusieurs sont dignes de l'attention des hommes spéciaux. Quelques-uns des boussoles de Dent nous ont paru disposées pour indiquer la marche des navires par six séries de points sur le cadran ; mais, dans beaucoup de cas, il nous a été impossible d'obtenir aucune information à leur égard. Nous avons également remarqué une boussole d'un travail accompli, exposé sous le même nom, et dont nous ne pouvons faire un plus grand éloge qu'en disant qu'elle ressemble à s'y méprendre, pour la main-d'œuvre, à celle de Barrow.

#### MACHINES ÉLECTRIQUES ET ÉLECTRO-MÉTALLURGIQUES.

On lit dans le *Morning Chronicle*, au sujet des machines électriques et électro-métallurgiques figurant à l'exposition.

« L'agent puissant qui, depuis quelques années, est venu, pour la première fois, solliciter par le savant, prêter son concours à l'industrie, mérite toute notre attention. Ici nous pouvons suivre le progrès à grands pas. Nous pouvons apprécier le pouvoir de la science, et noter son influence sur le bonheur et sur le bien-être du genre humain. En examinant ce sujet, nous commençons par l'étude de la marche que la science a suivie pour obtenir le mouvement à l'aide de cette puissance, jusqu'à l'insaisissable, et pour la forcer à prêter son concours au travailleur, au manufacturier. D'abord, nous avons la machine électrique cylindrique, exposée par MM. Watkins et Hill, qui est d'une rare perfection d'exécution. Puis vient la machine de gutta-percha plus moderne. C'est Faraday qui le premier, nous croyons, a démontré les propriétés électriques prononcées de cette matière, et il a remplacé le verre par une bande de gutta-percha. Loin de ces instruments, placée dans une autre division de l'exposition, nous trouvons la machine hydro-électrique de Armstrong, où la pression exercée sur la vapeur détermine l'électricité de tension.

Des machines électriques nous passons aux batteries de Volta, qui sont assurément les machines les plus extraordinaires de la civilisation moderne. Dans la partie anglaise de l'exposition nous trouvons en grand nombre, les batteries de Smees, adaptées à toutes sortes d'usages, puis la batterie à cuve de M. Horne, construite plutôt pour l'ornement du salon que pour l'usage du laboratoire. Le principe sur lequel elle est basée est le dégagement de l'hydrogène d'un milieu conducteur, au moyen du platine ou autre métal excessivement divisé. A côté nous trouvons la batterie de Grove, construite en zinc et platine ; ce dernier plongeant dans l'acide nitrique. Cette batterie est d'une grande puissance. Dans cette division M. Knight est le seul qui ait exposé la batterie de Daniell. Cette batterie est à présent rarement employée. Elle mérite la reconnaissance du monde industriel cependant, car elle a donné naissance à la métallurgie électrique.

Des trois grandes batteries usitées dans la science, nous passons aux batteries à carbone, à celles où l'étain est substitué au platine, puis aux batteries à sable, qui peuvent à peine être rangées parmi les instruments destinés à produire la force voltaïque. M. Ritter expose une charmante petite batterie de Ince, bien construite, pour produire une action prolongée.

M. Pulvercher expose à son tour une batterie à chaîne qui peut produire un courant d'une grande tension, mais de petite quantité. Dans toutes ces batteries la source de la puissance est la même, elle est due à la décomposition de l'eau par le zinc, et la formation d'un oxyde de zinc enlevé par l'acide étendu.

Laissons de côté la force galvanique, essayons de décrire de quelle manière s'obtient la puissance électro-magnétique. La machine de M. Henley et celles de quelques autres exposants en sont la démonstration. Sans aucun doute M. Henley marche avant tous ses concurrents. Il affirme que la machine donne jusqu'à 10 pouces cubes de gaz mélangés par minute par la décomposition de l'eau entre deux points de platine. Nous engagerons tous ceux que la science intéresse à l'examiner avec soin. La machine électro-magnétique de MM. Horne et Thornthwaite démontre bien de quelle manière s'obtient l'électricité par un courant intermittent dans une direction avec un régulateur de vitesse ; c'est la seule machine fondée sur un pareil mouvement. Comme moyen de mesurer la puissance, nous avons les galvanomètres de plusieurs exposants. Le dynamomètre de Weber est considéré comme un instrument

curieux pour la mesure d'un courant galvanique. M. Hanley est aussi le premier constructeur d'aiguilles magnétiques.

Mais à quel usage peut être employée la force ainsi reproduite? Telle est la question qu'on se pose après avoir examiné les instruments que nous venons de décrire. Commençons par l'horloge magnétique placée dans le transept, et dont le dessin a été donné par M. Owen Jones. Cette horloge est mise en mouvement par six batteries de Smee ou plutôt par une batterie de six auge seulement, et cette faible force suffit pour que le mouvement de cette horloge, celui d'une deuxième horloge placée à l'extrémité ouest de la nef, et celui d'une troisième horloge placée au sud de la galerie du transept, soient simultanés. Cette horloge électrique est certainement la plus remarquable de l'Exposition. Les Français ont également exposé une horloge à timbre, mise en mouvement par vingt batteries de Daniell. Bain a aussi plusieurs de ces horloges. Le son des cloches de l'horloge française est plein de charme; on se croirait dans une ville étrangère quand on l'entend. Désormais, la science de l'électro-galvanique est assez avancée pour qu'une seule horloge règle toutes les horloges de Londres: un peu de dépense en sus, et il serait facile d'avoir la même heure par toute l'Angleterre.

Nous remarquons à l'exposition de très beaux spécimens d'électro-metallurgie, ou de l'art d'extraire ou de déposer les métaux par l'électricité. D'abord, nous remarquons un dépôt électrique de la tête de la base du Baron Vobeth; du côté étranger, nous trouvons le beau groupe de l'Avarie, bronzé par procédé électrique. La statue exécutée par Elkington, pour la Chambre des Lords, mérite à coup sûr la première place. Les bronzes électriques du même exposant sont très remarquables. Elkington a dans son art des concurrents étrangers. Son buffet bronze magnétique, bien que laissant à désirer sous le rapport du dessin, est une œuvre du plus grand intérêt. C'est une conquête pour l'art d'ornez nos appartements.

Tous les gouvernements, on le sait, ont encouragé cette branche de l'électricité appliquée. En Russie, l'empereur l'a remarquée avec faveur. En Autriche, le gouvernement a fait les essais lui-même, et il cherche à démontrer par l'exposition qu'il fait de cuivre repoussé, de caractères d'imprimerie électro-magnétiques, de cadres et de grandes feuilles de cuivre, toute l'excellence du métal provenant du dépôt électro-magnétique. En Angleterre, cette branche de la science n'a pas reçu un moindre patronage de la reine, du prince Albert, et du gouvernement. La reine a donné un écriin qu'elle a fait exécuter pour l'exposition, et dans lequel sont les portraits des princes et des princesses d'après nature, par M. Léonard Wyon, et dont on a fait des copies électro-magnétiques. Dans quelques jours, nous le pensons, cette écriin sera exposé aux regards du public.

Le prince Albert a permis que le traité de métallurgie-électrique lui fut dédié par son auteur, et le gouvernement expose lui-même une série des cartes de la guerre, qui, nous assure-t-on, ont été copiées à l'aide d'une batterie de Smee, préparée au bureau de l'artillerie pour cet objet. Le capitaine Ibbetson a exposé des feuilles recouvertes de cuivre par le procédé électrique. Elles sont moins bien venues toutefois que celles qu'il a déposées au Musée de Géologie économique.

M. de la Rue expose des cartes imprimées au moyen de clichés électro-métalliques. On nous assure, et c'est là un fait bien digne de remarque, qu'un cliché de cuivre, ainsi obtenu, peut tirer plusieurs milliers d'épreuves, toutes aussi belles les unes que les autres, par la raison assez étrange que le cuivre refuse de prendre plus d'encre qu'il ne lui en faut.

Le procédé de dorure et d'argenture par l'électricité est une belle acquisition pour l'art. Nous voyons sous nos yeux, en mille endroits de l'exposition, tant de spécimens de cet art, qu'il serait impossible de les citer tous. MM. Elkington se sont particulièrement distingués par la confection d'un vase qui vaut plus de 500 guinées. Un grand nombre d'instruments de chirurgie sont argentés par ce procédé. Nous remarquons en outre des boutons, des cuillères, des fourchettes, des couteaux, des cloches, des chandeliers, des instruments de physique, et mille autres objets que nous ne pouvons énumérer. Nous conseillons aux visiteurs de remarquer le spécimen d'argenture brunie de M. Lyon qu'on a placé dans la salle des machines en mouvement, comme si l'on craignait qu'il ne fût remarqué. Ce brunissage s'obtient par l'addition d'une petite quantité de bisulfure de carbone à la dissolution métallique employée. La cause de ce remarquable phénomène n'a pas encore été trouvée; elle pourrait cependant mener à des résultats encore inconnus, si elle était bien appréciée. Les visiteurs verront aussi dans cette partie de l'exposition de nombreux spécimens de ce qu'on appelle fer galvanisé. Nous regardons cette industrie très remarquable comme portant un nom qui ne lui convient pas, car le galvanisme n'a rien à faire ici. Cependant l'inventeur, M. Sorel, lui a donné ce nom par la raison que le fer et le zinc mis

en contact forment un élément galvanique, et que dans cet élément l'oxygène de l'eau décomposée se porte sur le zinc, laissant le fer à nu.

Pour le manufacturier, il n'existe encore que trois métaux qui puissent être maniés par l'électro-plastique: le cuivre, l'or et l'argent. Le savant se sert bien d'autres métaux encore, mais les procédés qu'il emploie ne sont pas du domaine industriel; il faut attendre.

Quelques physiologistes prétendaient que les nerfs sensitifs du corps humain sont les conducteurs électro-magnétiques qui portent au cerveau l'impression des organes de la sensation, et que les autres nerfs sont autant de télégraphes qui reportent aux membres la force qui fait mouvoir les muscles. En d'autres mots, de même que la nature avait pris soin de faire le modèle de la batterie électrique dans la torpille et l'anguille électrique, de même elle avait fait un télégraphe électrique dans notre propre organisation, quelques cinq mille cents ans avant que nous ne l'appliquions sur nos chemins de fer. Le Grand-Duc de Toscane mérite nos louanges pour les soins qu'il a pris de faire exécuter les modèles de la torpille électrique de la Méditerranée. Déjà il avait fait présent au professeur Owen d'une série de modèles de ce même poisson. Nous engageons nos lecteurs à visiter ces pièces d'anatomie. Ils y verront les batteries dont se sert la nature.

L'intense électricité qu'exige ce poisson pour tenir sa proie demandait des batteries puissantes, et la manière dont sont disposés les auges est curieuse et très intéressante. Il faut dans ces batteries vivantes, comme dans celles dont se sert le physicien, que les matières en contact soient décomposées. L'homme se sert de fer, de zinc, mais la nature a fourni à la torpille le sang qui est nécessaire à ses batteries. Pour ses télégraphes, l'homme se sert encore de métaux. Les conducteurs de la nature sont les fluides. La nature isole ses conducteurs au moyen des corps gras; l'homme se sert de résine, de verre, de gutta-percha, &c. C'est ainsi qu'ont été isolés les fils télégraphiques destinés à la communication entre Londres et Paris. Ces échantillons de MM. Brett et Little méritent bien qu'on les examine.

Quant aux télégraphes proprement dits, il s'en trouve ici une grande profusion. Le télégraphe à indicateur de Wheatstone, si communément employé, fait le tour du bâtiment et de là suit la voie publique jusqu'à Scotland-yard, dans Whitehall, siège central de la police, rue de Jérusalem de Londres. Un télégraphe de M. Henley mérite l'attention. Le mouvement y est donné au moyen d'une machine électro-magnétique. M. Bakewell expose son télégraphe-copiste, qui copie si exactement l'écriture qu'on peut signer de Liverpool un pouvoir donné à son notaire à Londres. Le télégraphe, en ce cas, n'est plus qu'un bras un peu plus long que celui que nous a donné la nature. Nous trouvons ici un grand nombre de télégraphes-imprimeurs; puis vient un télégraphe-comique où les signes sont les grimaces diverses d'une tête mise en communication avec les conducteurs. Des télégraphes-domestiques destinés à transmettre des ordres dans la maison, un mode de communiquer avec le conducteur d'un train de chemin de fer en mouvement. M. Ritter expose un télégraphe qui indique l'entrée des voleurs dans une maison, même à une grande distance.

Mais, quelque nombreux que soient ces essais, on peut assurer qu'ils sont à peine un atôme de ce que l'avenir réserve à cette application de la science. Nous ne saurions encore nous faire qu'une idée imparfaite des usages de cet agent étonnant, et bien que les essais de lumière électrique tentés par deux exposants, MM. Duborgsoil et Allum, soient encore du domaine de la science pure, on peut prédire que le temps n'est pas loin où l'industrie s'en emparera. M. Knight et quelques autres ont exposé des modèles de machines locomotives-électriques. Dans l'état actuel des choses, ce moteur est trop dispendieux pour entrer dans l'industrie; le zinc est plus cher que la houille. S'il arrive quelque jour que la batterie galvanique puisse être chargée par l'usage du carbone, du coke ou autre hydro-carbone à bas prix, au lieu de zinc, alors l'électricité deviendra pour l'homme une source inépuisable de lumière, de chaleur et de force motrice.

L'examen attentif de cette partie de l'Exposition, nous permet de féliciter l'industrie des acquisitions qu'elle a faites pendant ces dernières années. Qui aurait pu prévoir, même le jour où Galvani vit sauter sous ses yeux étonnés la malheureuse grenouille fendue et dépouillée, que ce simple phénomène, observé par un homme de génie, nous amènerait un jour à la production de statues colossales? Qui aurait pu penser alors au télégraphe électrique? Ici, comme en toutes choses, le savant a précédé l'apporteur, et l'Angleterre à la gloire d'avoir appliqué en grand les principes découverts par la science. Il n'est pas douteux que les institutions scientifiques, si répandues, si suivies, si encouragées parmi nous, n'aient contribué à vulgariser cette branche des connaissances humaines, — c'est la raison qui les place au premier rang parmi leurs compétiteurs.

## CHRONIQUE DE L'EXPOSITION.

Le 23 courant commença dans le bâtiment de Hyde Park une série de leçons explicatives sur les divers objets exposés et les procédés employés pour leur fabrication. Le professeur Cowper a entrepris la section de mécanique; le professeur Anstead les minéraux et matières premières; M. O'Brien les instruments scientifiques en général. Plusieurs travées, en ce moment inoccupées, seront consacrées à recevoir les auditeurs de ces cours d'un genre nouveau. Les Commissaires des diverses nations étrangères s'occupent aussi des mesures nécessaires pour procurer à leurs nationaux les mêmes moyens d'instruction.

La recette de l'Exposition continue à s'accroître journellement. Samedi elle s'est élevée à £2,571 5 shellings (63,070 fr.), ce qui porte à plus de 255,000 fr. la recette provenant des billets à 5 shellings. Le nombre des billets de saison vendus n'a pas été aussi considérable que le jour précédent. On n'a reçu que £670 qui, avec la somme reçue pour les billets à 5 shellings, fait monter la recette totale du jour à £3,241.

Le comité local de Birmingham est, dit-on, dans l'intention d'offrir une fête à la Commission exécutive de l'Exposition. La fête, qui aura lieu prochainement dans la grande salle de la ville, a pour objet de féliciter la Commission exécutive du succès de ses efforts.

On peut se souvenir que Birmingham avait été la première ville à se placer, sur plusieurs points, dans une sorte d'opposition contre la Commission exécutive. Nous n'avons pas besoin de dire que cette opposition ne portait pas du tout sur le principe de l'Exposition en elle-même, mais sur la manière d'atteindre un de ses principaux objets — l'appréciation du degré d'avancement auquel les différentes industries du globe sont arrivées.

Cette initiative fait honneur à la ville de Birmingham. Prochainement il sera tenu une assemblée des principaux habitants de la ville et des exposants, à l'effet d'arrêter les diverses dispositions relatives à l'ordonnance de la fête.

Comme le prix d'admission sera réduit à 1 shilling le lundi, 26 courant, et que l'on avait manifesté quelques doutes sur la possibilité de maintenir l'ordre au milieu de l'affluence probable des visiteurs, nos lecteurs apprendront avec plaisir que le sujet a déjà occupé l'attention de la Commission exécutive. Un plan très-simple lèvera toutes les difficultés. On demandera aux visiteurs de suivre la marche du soleil. D'un côté du bâtiment, les visiteurs iront de l'Est à l'Ouest; de l'autre, ils marcheront de l'Ouest à l'Est.

Il vient d'être publié une liste des prix des voitures publiques à partir de Whitehall ou de la station de Prince's Gate, du Hyde Park et du Palais de l'Exposition, se dirigeant sur les points les plus fréquentés. Ce tarif a été préparé sous la direction des chefs de la police.

Le prix de la course et les distances sont calculés pour tous les points importants de la ville.

## CHRONIQUE DE LONDRES.

Nous manquerions à nos lecteurs qui s'intéressent à tout ce que Londres offre en ce moment de curieux et de remarquable, nous manquerions à la reconnaissance qu'inspire toujours une hospitalité généreuse, si nous omettions de parler de la fête donnée jeudi dernier par M. Soyer, dans sa maison de *Gore House*, à la presse anglaise et étrangère.

Qui n'a pas entendu parler de Soyer en France comme en Angleterre? de Soyer, le cuisinier heureux qui, après avoir élevé la table du "Reform Club" à la plus haute réputation gastronomique, est devenu le chef indispensable de tous les dîners aristocratiques de la Grande-Bretagne. Ici, tout menu signé Soyer doit être excellent; ceux qui seraient d'opinion tant soit peu contraire n'auraient ni palais ni entrailles. Soyer n'est pas seulement le *Carême* anglais, il est même artiste et bienfaiteur de l'humanité. Artiste, car il compose des vers, des chansons, des ballets; ami de l'humanité, car il a inventé la sauce et l'appareil Soyer, à l'aide desquels le voyageur abandonné peut encore recouvrer les douceurs de la cuisine; car il fonde dans *Gore House* un établissement gastronomique sans pareil en Europe, établissement dans lequel les étrangers trouveront des ressources culinaires qu'ils n'auraient rencontré nulle part, même chez eux.

C'est dans cet établissement de *Gore House* qu'a été donné, aux presses anglaise et étrangère, la fête et le dîner dont nous parlions en commençant.

En voici le merveilleux menu digne d'une société d'impératrices:

## TRENTE-DEUX POTAGES.

Douze Potages à la Gresham.  
 " " à la Palestine, (clair.)  
 " " à la Purée d'Asperge.  
 " " à la Prince de Galles.





STATUE ÉQUESTRE DE LA REINE VICTORIA.

## VINGT-HUIT POISSONS.

Turbots à la Mazarin.  
Rougets en Matelotte Normande.  
Saumons à la Crème.  
Filets de Sole et Boudins et Turbot à la Cracovienne.

## ONZE RELEVÉS.

Cinq Hanches de mouton au jus de Groseille.  
Cinq Quartiers d'Agneau de maison.  
LE ROTI MONSTRE DE BŒUF,  
Being nearly the whole Ox weight, 610lbs., fed by the  
Rt. Hon. C. S. Lefevre, M.P., supplied by J.  
Main, Knightsbridge.

## QUATRE - VINGTS ENTRÉES CHAUD-FROIDES.

Galantines à la Volière.  
Mayonaises de Volaille.  
Escaloppes de Mironton de Homards.  
Aiguillettes de poussins à l'écarlate.  
Nouveaux Patés de foie de Volaille à la Symposium.  
Jambons à la Westphalienne.  
Langues de Bœuf à la Montpellier.  
Poulets rotis à la Crème.  
Poulets braisés à la Béchâmel.  
Plats de Cannelons au jus d'Orange.

## RELEVÉS.

Dix Culottes de Bœuf à la Garrick.

## ENTREMETS.

Quinze Gelées de fraises à l'Ambroisie.  
Vingt Crèmes fouettées aux Fruits.  
" Turbans de Meringues à la Crème.  
" Cotelettes d'Agneau glacées au Café  
" Tartelottes à la Comte d'Orsay.  
" Pâtisserie assortie aux Abricots.  
Neuf Jambons Glacés en Surprise.  
Rissolante frappée à la Symposium.

Si tout s'était borné à ces reliefs, assez somptueux cependant pour faire pâlir le sensuel Apicius et combler de honte le vaniteux Lucullus, Soyer n'eût accompli après tout qu'un tour de force de manipulateur. Mais Amphitryon empressé et ordonnateur ingénieux, il a su apporter dans tous les détails de cette fête, une prévoyance, un art, une intelligence et un bon goût que plus d'un puissant de la terre envierait. Les vastes jardins de *Gora House* resplendissaient sous les feux de mille verres de couleur disposés avec un soin merveilleux parmi les plates-bandes de verdure et les épais quinconces. La salle du festin, vaste construction dont la forme rappelle celle du Palais de Cristal, jetait des torrents de lumière sur un système de tables disposées pour recevoir trois cents convives, et pour permettre aux gens de service de fonctionner avec célérité et sans encombre.

Après les toasts officiels, l'amphytrion qui occupait la chaise présidentielle, s'est levé et a porté un toast en l'honneur de la presse étrangère et anglaise. Un journaliste parisien lui a répondu par une allocution bien sentie et facilement exprimée. Puis, M. Knox rédacteur du *Morning Herald* a pris la parole. Mais en s'adressant à Soyer, il l'a appelé *M. Julien*, confondant dans sa reconnaissance *gastrique* les deux français de Londres qui ont le mieux pratiqué à table la communion des journalistes. Ceux qui avaient assisté aux soupers de Jullien, dans les inaugurations annuelles de Drury-lane, et au temps où M. Gye n'y présidait pas, ont facilement excusé le *lapsus lingue* de M. Knox.

Après un *speech* très original de Soyer et un discours moins léger de M. Van Lee d'Amsterdam, quelques toasts particuliers ont été portés, puis, la fête s'est terminée à onze heures, chaque convive emportant une haute idée de cette magnifique réception et souhaitant en son cœur que la prospérité

et la fortune payent bientôt une hospitalité si large, si complète, si bien entendue et si convenablement exercée.

## LISTE DES EXPOSANTS FRANÇAIS.

Adolphe, C., fabrique à Mulhouse (Haut-Rhin), chez M. Guebin, 8, rue de la Bourse, Paris. Pièces de soie et laines damassées, métiers à la Jacquard.  
Agombart, P., fabricant, St. Quentin (Aisne), chaux hydraulique pulvérisée.  
Alboyt, L. N., fabricant, à Bois-Milon, Setz (Orne), instruments d'agriculture.  
Alcan et Locatelle, ingénieurs civils, 28, rue d'Enghien, Paris. Soie filée, cocons de soie de Calcutta.  
Allix, A. J., modelleur en cire, 41, rue Montmartre, Paris, figures et têtes pour les coiffeurs, corps de jupe et articles de fantaisie.  
Angrand, fabricant, 59, rue Meslay, Paris, vignettes et papiers de fantaisie, cartes et papiers de Chine.  
Arduin et Chancel, fabricants, Briançon (Hautes-Alpes), bureau de la poste, soie blanche peignée, obtenue par la préparation et le cardage de la soie de rebut.  
Arrault, fabricant, 96, rue St. Denis, Paris, papiers de fantaisie, ornements nuancés en papiers découpés.  
Aubert et Noel, fabricants, 265 et 267, rue Richelieu, Paris, spiritueux et eaux-de-vie de fruits faits par la distillation dans le vide.  
Audot, fabrique et dépôt, 81, rue Richelieu, Paris, boîtes de travail et nécessaires de voyage.  
Augan, M., fabricant, 10, rue de la Tour d'Auvergne, Paris, gomme artificielle.  
Auzoux, I., rue de l'Observance, Paris, modèles d'anatomie comparée.  
Acklin, mécanicien, 36, rue Bourbon-Villeneuve, Paris, métier à la Jacquard, avec un appareil pour la substitution du papier ou du carton.

**Albinet fils**, fabricant de couvertures, 19, rue de la Vieille-Estrapade, Paris, couvertures et courte-pointes de toute espèce en laine, mérinos et coton.

**Archambault, A.**, 124, rue Saint-Lazare, Paris.—Mouleurs, modèles de toute espèce.

**Arnavon, H.**, Marseille, (Bouches-du-Rhône), savons pour l'exportation.

**Aubert et Noel**, 265, rue Saint-Honoré, Paris, fruits à l'eau-de-vie, pêches, framboises,abricots, fraises.

**Aucher**, 44, rue de Bondy, Paris, pianos droits, avec les cordes obliques et la table à jeu fixe, ou avec les cordes verticales et la table à jeu mobile.

**Auniller**, 53, rue du Faubourg Poissonnière, à Paris, tuiles perfectionnées.

**Affourtit, Vallérage Gard**, soies et cocons de soie.

**Allard et Claye**, 317, rue St. Denis, Paris, pains et boules de savon; savons liquides ou en pâte de toute espèce; parfums.

**Appert**, fabricant de conserves alimentaires, Paris, mouton conservé, rôti et farci.

**Arera**, 3, rue de la Barillerie, Paris; horloge avec un nouveau cadran, hydromètre pour liquides.

**Arnheiter, M.** fabricant d'instruments d'agriculture et d'horticulture, 9 Place St. Germain-des-Prés, Paris.—Appareils de séchoir et de fumigation.

**Aubergier P. H.** Clermont-Ferrand (Puy de Dôme)—opium de France sirop de laitue.

**Ayae frères**, fabriquent soie, 26 Port St. Clair à Lyon, (Rhône),—soies teintes, soies pour passenteries, bordures et broderies.

**Alcan M.** 38 rue d'Enghien, moulin à filer la soie (Nisme), Paris;—soies crues, etc.

**Aulud**, Limoges, (Haute-Vienne),—porcelaines pour table et toilette.

**Aucoc**, fabricant, 6 rue de la Paix, Paris,—malles et boîtes de voyage, pour dames et messieurs.

**André**, fabricant, Val d'Osme, (Haute Marne), et 14 rue Neuve Menilmontant, Paris,—lits de fer, galeries pour cheminées; groupes d'animaux, candelabres, statues et vases.

**André et de Bruno Bronski aîné**, château de St. Silve, arrondissement de Bordeaux, Gironde,—charnues.

**Aubanel**, fabricant, 43 rue de Trévis, Paris.—chambrières de cheminées en bronze et en marbre.

**Audot**, 81 rue Richelieu, Paris,—nécessaires pour toilette.

**Aubanel J.** 43 rue de Trévis, Paris,—portes en fer fondu et bois sculpté et doré.

**Aubeur**, fabricant, 6 rue de l'Impasse, Paris,—étoffes pour gilets, modes et nouveautés.

**Aucler et Ledoux**, au Fidèle Berger, 46 rue des Lombards, Paris,—sucreries de confiseur et articles à l'usage des confiseurs.

**Ayne frères**, fileurs de soie, Lyon, 26 Port St. Clair, (Rhône),—soies grenadines.

**Agriculture (Société d')** de Lyon, (Rhône),—soie filée et cocons.

**Alcan H.** fabricant à Annonay, (Ardèche),—roquets naturels, albumine des œufs.

**Allard et Claye**, fabricants de savons, 317 rue St. Denis, Paris,—savons liquides et autres pour la parfumerie.

**Audelle G. et Cie.** Epinae, (Saône et Loire),—bouteilles.

**Anthelene.** (Aisne),—un bloc de potasse.

**Arnoux**, 25 rue du Mont Parnasse, Paris,—voitures et calèches de 1 pouce à 5 pouces. Breveté.

**Avissean**, à Tours, (Indre et Loire),—poteries émaillées; gobelet rustique, etc.

**Aubry frères**, 33 rue des Jeuneurs, Paris,—bordures et passenteries pour vêtements, châles, échar-



LIBUSSA, REINE DE BOHÈME.

pes, etc.

**Audiat F.** 22 rue du Mail, Paris,—tulle brodé, imitation et application de dentelles.

**Bach**, faubourg St. Denis, 99, Paris, transparents de couleur.

**Bacot et fils**, à Sédan (Ardennes), satin de laine et serge.

**Badin**, rue St. Denis, 337, Paris, fabricant de tissus de plumes.

**Baillièrre**, rue Hautefeuille, 19, libraire.

**Bailly, Comte et fils**, à Moret (Jura), horlogers.

**Bajelaire (de)**, à Moirans (Isère), fabricant de rubans.

**Bally**, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 25, Paris, horloger.

**Balay**, rubans de soie.

**Balleidier**, rue des Chapucins, 20, à Lyon, fabricant de soieries.

**Balny, jeune**, rue de Charenton, 41, Paris, marchand de meubles.

**Bapterosse**, rue de la Murette, 27, Paris, fabricant de porcelaine.

**Baranowski**, rue de Parme, 3, Paris, machines pour fabriquer et compter les billets d'entrée; machines à voter et autres. (Agents à Londres, W. Lund, 24, Fleet-street, City.)

**Barallon et Brossard**, à St. Etienne (Loire), satin uni, rubans.

**Barral**, à Ganges (Hérault), soies brutes et filées.

**Barraude**, rue du Fer à Moulin, 26, Paris, tanneur.

**Barthelot**, à Chatel St. Honoré (Allier), soies brutes et filées.

**Barbeaux**, Lecuyer et Bazoncourt (Marne), fabricants de mérinos.

**Barre**, à Orchamps (Jura), porcelaines.

**Barth, Massing et Pichon** à Sarreguemines (Moselle) et rue du Temple, 29, à Paris, pluche pour chapeaux d'hommes.

**Barrère**, rue Mazarine, 62, Paris, ingénieur et graveur.

**Barre, frères**, St. Julien (Ardèche), soies brutes, filées et manufacturées.

**Bathier**, à la Souterraine (Creuse), chaussure en bois. Bataille, à Blangy-sur-Brest (Seine-Inférieure), produits chimiques pour teintures et impressions.

**Bataillier**, au Château du Portail près Montargis (Loiret), instruments d'agriculture.

**Bubat**, à Châlons-sur-Marne, ouvrages illustrés.

**Barbe**, Mulhouse (Haut-Rhin), dessins sur étoffes.

**Bato et fils**, rue Noire, 11, à Lyon, chapeaux de feutre et de soie.

**Battenberg**, rue du Dragon, 20, à Paris, imprimeur.

**Baudon**, rue Neuve St. Laurent, 6, Paris, bois teints.

**Bandon, L.**, 5, rue Grange-aux-Belles, Impasse Saint-Opportune, Paris,—papier et cartes, porcelaines blanches et colorées, papiers et cartes façonnés et ornements.

**Baudouin**, rue de Richelieu, 74, Paris, peintures sur émail.

**Bauchet**, Lille (Nord), fabricant de papier.

**Basely**, 11, rue Constantine Paris,—horlogerie.

**Basin**, agent des mines de Marsame (Drôme), rue d'Antin, à Paris, tripoli, dit tellurine.

**Bazin aîné**, à Menil Saint-Germain (Oise), agriculteur.

**Jaudry**, à Athis-Mons, (Seine-et-Oise), acier pour ressorts et autres.

**Bauerkeller et Compie**, rue d'Enghien, 7, à Paris, cartes et plans géographiques.

**Bayard**, rue de la Paix, 81, aux Batignolles, photographie.

**Bayret frères et Cie**, à Choisy-le-Roi (Seine) et à Paris, rue Mauconseil, 16, cuirs et maroquins.

**Bay (de)**, passage Colbert, 5, à Paris, statuaire, pierres artificielles.

**Beaufort (de)**, rue de Bourgogne, 28, Paris, pierres artificielles.

**Beauvois (de)**, à Seiches (Marne-et-Loire), ruches, pigeonniers.

**Beard**, rue J. J. Rousseau, 20, Paris, nouveau procédé de gravure en taille-douce.

**Belvalette frères**, à Boulogne-sur-mer (Pas-de-Calais), voitures de chasse à quatre roues.

**Beaufils**, place des Quinconces,—bureaux de travail, tables à ouvrage, buffets, causeuses, sofa, fauteuils et chaises.

**Beaufils**, ameublements, Bordeaux (Gironde).

**Beauvais, C.**, 18, rue Notre-Dame-de-Nazareth, Paris,—soie crue.

**Bechet et fils**, 3, rue du Pont Louis-Philippe, Paris,—montres de voyage.

**Begon frères**, Bordeaux, 6, impasse des Argentiers,—vermicelle, macaroni, &c.

**Beguïn**, 6, rue du Marché St. Honoré, Paris,—cartonnages.

**Bellangé**, rue du Marais St. Martin à Paris,—meubles.

**Beilleville frères**, à Nancy (Meurthe),—amidon.

**Bellon**, 2, rue du Griffon, à Lyon,—soieries avec figures.

**Benciaft**, 36, rue de Ponthieu, Paris,—selles, harnais, etc.

**Benvaville**, à Igny (Haute-Saône),—soies filées.

**Berard et Cie**, 44, rue Blanche,—charbons de terre purifiés.

**Béranger**, à Lyon (Rhône), balances brevetées.

**Berger**, 27, rue de Paradis Poissonnière, Paris,—verres de lunettes; boutons de portes.

**Berger, F.**, St. Etienne (Rhône),—fusils de chasse.

**Bergerie nationale** de Rambouillet,—laines et mérinos bruts.

**Beringer, B.**, armurier, 6, rue du Coq St. Honoré, Paris,—fusils de chasse.

Berliner, 4, rue de Provence, Paris,—ornements calligraphiés.

Berlioz et Cie, 16, rue de la Douane, Paris,—glaces.

Bernard, 34, rue Constantine, Paris,—machine à filer.

Bernard, 30, rue des Marmousets, Paris,—instruments d'optique.

Bernard, à Valenciennes (Nord),—placages et marqueterie en bois.

Bernard, L., armurier, 12, rue Villejust, Passy (Seine),—fusil et pistolet canons damasquinés.

Bernardel aîné, 21 et 23, rue Croix des Petits Champs,—violons, violoncelles, altos, etc.

Bernoville, L. et Cie, rue des Jeûneurs (Paris),—laines peignées, tissus écrus et teints, imprimés et façonnés.

Bertèche, Chesnon et Cie, à Sédan (Ardennes), à Paris, 29, rue des Fossés St. Germain l'Auxerrois,—draps, satins de laine, etc.

Bert, fabricant, rue Saint-Marcel, Lyon (Rhône),—divers échantillons des vieilles et anciennes fabriques de soie représentant les portraits de Louis XV et de Catherine II.

Bertrand jeune, opticien, 22, rue de Bretagne, Paris,—verres, cristaux, prismes, verres lenticulaires, objectifs achromatiques.

Berthault, fabricant à Issoudun (Indre),—parchemins de différentes sortes pour reliures, boîtes, etc.

Berthiot, corroyeur, 5, rue Oblin, Paris,—cuirs de Paris et de Milan.

Bertonnet, armurier, 56, Passage Choiseul, Paris,—armes à feu de plusieurs espèces sculptées, damasquinées, etc., pistolets de salon, etc.

Berton, H., 13, Faubourg Saint-Martin, Paris,—boîtes en carton, boîtes à parfums, enveloppes, etc.

Berthelot, N., Croyes (Aube),—métiers circulaires pour le tissage des bas, échantillons.

Bertrand, F. et Cie, Ganges (Hérault),—filets de pêche pour la mer, faits par une machine avec un seul fil, breveté.

Bertrand, A., fabricant, 26, Port Saint-Clair, Lyon (Rhône),—articles de soie, nouveautés, popeline d'Ecosse, gros de Naples chiné, châles et ombrelles chinés.

Bertrand, Gayel et Dumontat, 27, place de la Comédie, Lyon (Rhône),—soies façonnées, châles, foulards, écharpes, etc.

Bescher, R.-F., 2, rue Guénégaud, Hôtel des Monnaies, Paris,—compositeur musical breveté; appareil représentant la gamme en rapport avec les clefs d'un piano.

Besnard, Richoux et Genest, Angers (Maine-et-Loire)—cordes de chanvres de toutes sortes.

Besson, G.-A., fabricant d'instruments de musique, 7, rue des Trois Couronnes, Paris,—cornets à piston en cuivre et en argent, ophécléides, etc.

Bettignies (de), M., fabricant de porcelaine, à Saint-Amand-les-Eaux (Nord),—vases de porcelaines ornés et montés en bronze, fleurs, etc.

Beyerbe, G., 44, rue Mazarine, Paris,—verres concaves, polyprismes, verres lenticulaires et verres à lunettes.

Bezault, J. et Cie, mécaniciens, 18, rue des Vinaigriers, Paris,—pompes.

Bianchi, J. et Duseigneur, Lyon (Rhône),—divers échantillons de soie ouvrée.

Bider, L., 32, rue Hauteville, Paris,—syphon-arrosoir breveté.

Billecoq, A., fabrique de châles, 25, boulevard Poissonnière, Paris,—châles et écharpes brodés, cachemire et crêpe.

Billiet et Huot, 43, rue du Sentier, Paris,—laines peignées et filées.

Biondetti, H., 48, rue Vivienne, Paris,—bandages orthopédiques.

Bisiaux, 54, rue de la Victoire, Paris,—peintures en imitation de bois et de marbre.

Bisson, J., jeune, à Bernay (Eure),—draps fins, drap bleu pilote.

Blaize, H., graveur, 3, rue Touraine St. Germain, Paris,—gravure relevée en bosse sur cuivre.

Blanchet frères, à Fures près Tullins (Isère),—assortiment d'articles en acier.

Blanchet, J. B., fabricant, St. Just-en-Chaussée (Oise),—fils unis et ouvragés, bas de soie unis et fantaisie.

Blanches et Kleber, Rives (Isère),—papier blanc et de couleur, collé et non collé.

Blanquart, E., Lille (Nord),—un cadre contenant plusieurs épreuves de lithographie.

Blanzy, Poure et Cie, fabricants de plumes métalliques, à Boulogne-sur-mer,—plumes d'acier de toutes sortes.

Blaquière, J. M., 6, rue Neuve St. Augustin, Paris,—cartes de Paris à jouer, cartes à jouer d'une nouvelle espèce.

Bleck, Stimbach et Mantz, fabricants à Mulhouse (Haut-Rhin) et 37, rue du Sentier, Paris,—cotonnades imprimées pour l'exportation.

Bleriot et Lemaître, fabricants, 81, rue de Cléry, Paris,—mouchoirs et toile.

Bleuze, H., 33, rue des Lombards, Paris,—divers échantillons de savons et d'essences.

Bollée, E., Saint-Croix-lès-Mans (Sarthe),—sonnettes formant une consonnance parfaite.

Boland, A., 52, rue Saint-Louis, Paris,—mécanique pour les mélanges et lavages.

Bohuet, A., fabricant à Beaumont (Marne),—mérinos écrus et de couleurs.

Bœringer et Cie, 6 et 1, cour des Miracles, Paris,—verrous de sûreté d'un nouveau système.

Boissonin (de), C., fabrique à Langeais (Indre-et-Loire),—vases d'ornement, poterie, briques, etc.

Boileau, H., fabricant, Pontfaverger (Marne),—mérinos écrus.

Bodin, J., Rennes (Ille-et-Vilaine),—charrues et herse.

Boche, M., 19, rue des Vinaigriers, Paris,—boîtes à poudre et instruments de chasse.

Bobée et Lemire, Choisy-le-Roi (Seine),—produits chimiques.

Bonfils, Michel, Souvraz et Cie, 3, rue des Fossés, Montmartre, Paris,—châles et écharpes cachemire.

Boniface et fils, fabrique, Cambrai (Nord),—toiles et batistes.

Bonnal, V. et Cie, tordeur de soies à Montauban (Tarn-et-Garonne),—soie crue blanche et jaune.

Bonnassieux, sculpteur, Paris,—statue de Cupidon, et une figure en bronze de MM. Eck et Durand, fondeurs, à Paris.

Bonnet, J. B., Roussel, —charrue.

Bonnet et Cie, 2, rue du Griffon, Lyon (Rhône),—soies unies, taffetas et satin.

Bonnet jeune, 5, Chemin de Ronde de la Barrière de Ménilmontant,—appareils de chimie et creusets perfectionnés pour la poterie.

Bonneton, tordeur de soies, St. Vallier (Drôme),—soies crues et tordues, coccons de soie.

Bonte, L., fabricant, Roubaix (Nord),—assortiment d'étoffes laine et coton pour matelots.

Bontems, fabricant, 80, rue de Cléry, Paris,—pendule en bronze surmontée d'oiseaux mécaniques et articulés.

Bonthors et Dereims, fabricants, Amiens (Somme),—ornements de coiffures, garnitures, etc.

Bonzel frères, fabricants, Hapbourdin (Nord),—blanc de plomb, bouteille de bleu ultra-marin.

Boquet, Marie-Virginie, 27, rue de Tronchet (Paris),—peinture sur émail.

Bord, 35, Boulevard Bonne-Nouvelle, Paris,—grand piano.

Borsary, Dijon (Côte-d'Or),—appareils de chirurgie; instruments pour différentes opérations, bandages.

Bossi, J. B., 26, rue St. Hyacinthe St. Michel,—table mosaïque en marbre.

Bottier, L. N., ingénieur, 36, rue St. Jean de Beauvais (Paris),—machines à battre l'or.

Bouasse, Lebel et Cie, rue du Petit-Bourbon, Paris,—statuettes en gelatine découpée et couvertes d'ornements.

Bouchard, H., imprimeur et libraire, 5, rue de l'Éperon, Paris,—ouvrages de science, d'économie rurale et d'histoire naturelle.

Bouchard, F., Tourecoing (Nord),—étoffes satin laine et coton.

Bouchard-Huzard, W., imprimeur et libraire, 5, rue de l'Éperon, Paris,—ouvrages sur l'histoire naturelle; description de la mécanique.

Boucher, E. et Cie, 15, rue des Vinaigriers, Paris,—instruments de cuisine et quincaillerie étamés par un procédé électro-chimique.

Boucherie, J. A., 4, rue Mondovi, Paris,—diverses espèces de bois teints par un procédé chimique qui les met à même de se conserver longtemps.

Bouchez, P., fabricant, Warmerville (Marne),—mérinos écrus et de couleurs.

Bouchon, L. A., 16, place de la Madeleine, Paris,—un moulin à main avec ses appareils de mouture.

Boudon, L., St. Jean-du-Gard (Aisne),—soie blanche et jaune pour l'étamine, organdi tramé satin, gaze et autres articles.

Boudon de St. Amans, fabricant de porcelaine, à Lamarque près Agen (Lot-et-Garonne)—un nouveau procédé pour émailler la porcelaine.

Bougloux et Cie, 20, rue Neuve St. Augustin, Paris, articles de laine et soie, fantaisies, nouveautés.

Bouhardet, C. P., 70, rue de Bondy, Paris,—billard sculpté, queues, boules, etc.

Bouillette, Hyvelin et Cie, joailliers, 46, rue Ste Avoye, Paris,—bracelets, broches et tous ornements de parure avec or, argent et pierres précieuses.

Boulonnais, fabrique de bronzes et d'objets d'art, 48, rue St. Sébastien, Paris,—bronzes de divers modèles.

Bouquillard, 226, rue St. Martin, Paris.

Bourdaloue,—grands dessins et le mécanisme-moteur dont s'est servi l'exposant.

Bourdon, E., 74, faubourg du Temple, Paris,—modèle d'une machine à vapeur; divers instruments pour mesurer la pression de la vapeur et des gazes, la pression atmosphérique, etc.

Bourgery, 24, rue Hautefeuille, Paris,—peinture en relief, peinture de fruits.

Bourgogne, J., fabricant, 2, rue d'Arcole, Paris,—petits objets microscopiques.

Bourgogne, A., lampiste, 3, rue du Havre, Paris,—lampes à modérateur et à sonnette.

Boutellier, F., Beauvais (Oise) et 24, rue du Moulin-à-l'huile,—laines filées, draps, etc.

Bouvard et Lançon, Lyon (Rhône),—soie façonnée, satins, damas, etc.

Boyer, 22, rue de la Paix, Paris,—vases, coupes, peintures et corbeilles de différentes espèces.

Boyer, P. J., horloger, Dôle (Jura), montres brevetées marchant depuis huit jours jusqu'à trente-deux jours.

Boyer, fabrique de bronzes, 38, rue Saintonge, Paris, divers articles et objets d'art en bronze, tels que pendules, candelabres, coupes, lustres, etc.

Boyer et Cie, pharmaciens, 33, rue de la Harpe, Paris, albumine de sang appelé sérum albumineux, breveté en France.

Boyer jeune et Lacour frères, fabricants à Limoges (Haute-Vienne), fanelles.

Brandus et Cie, 87, rue Richelieu et 40, rue Vivienne, Paris,—musique imprimée.

Braquenie et Cie, fabricants de tapis, rue Vivienne, Paris,—assortiment de tapis de toute sorte.

Braun, C., dessinateur, 34, boulevard Bonne-Nouvelle,

Paris,—dessins pour rubans et pour les fabriques d'étoffes de soie en général.

Braux (de), 10, rue de Castiglione, Paris,—vases, statues en zinc galvanisé, bustes en bronze.

Breauté, F., fabricant, 11, rue de la Monnaie, Paris,—papier de fantaisie et colorié, cartes enluminées, papier à dessin, etc.

Bredif frères, fabrique, 5, rue Colbert, à Tours, dépôt 3, rue Caumartin, Paris,—bottes et chaussures perfectionnées, etc., avec coutures.

Breteau, C. A., 34, rue Notre Dame des Victoires, Paris,—fleurs artificielles et plumes pour chapeaux.

Breton frères, 23, rue Dauphine, Paris,—pompes à air, appareils électro-médicaux, locomotive électrique.

Breton, fabricant d'instruments de musique, rue Jean-Jacques Rousseau, Paris,—flûtes en cristal et en bois, clarinettes en bois.

Breton frères et Cie, Pont-de-Claix, près Grenoble (Isère), deux paquets de papier avec dessins.

Bricard et Gauthier, quincaillerie, Waincourt (Somme), 3, rue Pavée St. Sauveur, Paris,—divers articles de serrurerie et des rouleaux pour les filatures.

Bridard, J., 53, rue Vivienne, Paris,—souliers de chasse, bottes de cheval et toute espèce de chaussures.

Brie et Jeoffrin, modes, rue Richelieu, Paris,—articles de modes, chapeaux, bonnets, guirlandes, fleurs, coiffures, etc.

Briet J. C. 22 rue Neuve St. Jean, Paris,—divers appareils, avec un vase pour les liquides gazeux.

Brière A. 24 boulevard Beaumarchais, Paris,—acide arsenical.

Briquet et Perrier, 22 rue Jean Robert, Paris,—tissus en caoutchouc élastique, divers échantillons et modèles.

Brison P. et fils, Rennes (Ille et Vilaine),—cuirs forts et lisses.

Brisson frères, Lyon (Rhône) et 13 rue du Griffon,—pluches de soie et coton.

Brisset E. mécanicien, 13 rue des Martyrs, Paris,—presse lithographique en fer.

Broccieri P. 21 rue Louis-le-Grand, Paris,—sang humain et animal, pris à l'état de santé et à l'état de maladie, conservé par le procédé Broccieri, breveté.

Brocot, fabricant de bronze, 18 rue Charlot, Paris,—assortiment de pendules, médaillons et autres objets d'art.

Bromo B. tordeur de soie, château de St. Selves près Bordeaux (Gironde),—soie écrue et coccons de soie.

Brosse et Cie., Lyon (Rhône) et 1 rue Lorette,—ve-lours-soie unis et de différentes couleurs.

Brun A. fabricant de gants à Grenoble (Isère),—machine à découper les gants; gants de chevreau, peaux façonnées.

Eruneau L. A. orfèvre, 40 rue de Montmorency, Paris,—assortiment d'articles d'orfèvrerie et de joaillerie.

Bruneaux et fils, constructeurs de machines à Rethel (Ardennes),—laine peignée, filée par un appareil de la construction de ces messieurs.

Brunet, L. Guichard et Cie, fabricants, Lyon (Rhône),—soies, taffetas, mousselines satinées, gazes damassées, crêpes pour fichus, châles et écharpes.

Brunier, L. et Cie, 55, rue Vivienne, Paris,—vinaigre aromatique pour la toilette.

Brunier, 55, rue Vivienne, Paris,—plaque or sur cuivre.

Brunier-Lenoirmand et Cie, 55, rue Vivienne, Paris,—vinaigres aromatiques pour la toilette.

Budin, corroyeur, 50, rue du Fer-à-Moulin, Paris,—cuir de cheval tanné et corroyé.

Budin-Signeux, fabricant, Beauvais (Oise),—feutres apprêtés de toutes formes pour les machines qui servent à la fabrication du papier et du carton.

Budy, J. P. A., 13, rue de la Roquette, Paris,—ustensiles de cuisine et fourneaux en fonte.

Buffault et Truchon, fabricants à Éssonne (Seine-et-Oise),—couvertures de lit laine et coton.

Buffet jeune, fabricant d'instruments de musique, 4, rue du Bouloi, Paris,—clarinettes d'un nouveau modèle, flûtes, hautbois, bassons, etc.

Bugri, A., fabricant, 18, rue Neuve St. Laurent, Paris,—cannes en écailles de tortue et en corne de bœlier.

Buignier, G. S. F., 30, rue des Vertus, Paris,—sujets gravés sur acier et sur bronze artistique; bataille de Brenneville; sujets religieux, groupes d'animaux et d'enfants.

Buisson, Eugène, Robert et Cie, de Manosque (Basses Alpes), trois chevaux de soie crue.

Buisson aîné et Cie, St. Etienne (Loire), rubans de soie.

Burat frères, chirurgiens, 12, rue Mandar, Paris,—bandages à pivot excentrique.

Burgun, Waller, Berger et Cie, verrerie, Gotzenbruck (Moselle), verres pour montres, pendules, etc.

Buron, rue des Trois Pavillons, Paris,—instruments de mathématique et d'optique.

(La suite au prochain numéro.)

## ANNONCES.

**YORK HOUSE HOTEL, BATH.** — SOPHIA EMENY a l'honneur d'informer la noblesse, la bourgeoisie et le public en général que son hôtel a tout le confort et les aménagements désirables pour la réception des familles et des Messieurs qu'elle prend en pension à des prix modérés; et elle sollicite leur patronage.

N.B.—Prix fixe pour le service.

Plusieurs bonnes maisons garnies à louer.

On y parle le français et les autres langues du Continent.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.

HOTEL DE LA SABLONIERE,  
30, LEICESTER-SQUARE.  
HOTEL DE PROVENCE,  
18, LEICESTER-SQUARE.  
HOTEL DE FRANCE,  
16, GREAT WINDMILL STREET, HAYMARKET,  
et autres succursales.

**A**PPARTEMENTS, et chambres pour les familles et les voyageurs, à des prix divers et modérés.  
TABLE D'HOTE, plusieurs fois par jour.  
RESTAURANT à la carte jusqu'à minuit.  
CUISINE FRANÇAISE.—SERVICE FRANCAIS et ALLEMAND.  
On est instamment prié de ne pas se laisser détourner par les cochers et les commissionnaires.

**L**e docteur Philippe, de la Faculté de Médecine de Paris, arrivé récemment à Londres, donne ses consultations tous les jours de 6 à 10 heures du soir.  
27 Gerrard Street, Soho Square.

**T**HE EXPOSITOR, Rapporteur Hebdomadaire anglais illustré des inventions, dessins et manufactures de l'art, guide pour l'Exposition de 1851, 16 pages folio.—Principales matières : Articles originaux sur les progrès intérieurs et étrangers des manufactures de l'art.—Découvertes et inventions scientifiques.—ois sur les patentes.—Visites aux districts manufacturiers anglais et étrangers.—Rapport hebdomadaire du progrès de la Grande Exposition à l'intérieur et au dehors.—Enregistrement hebdomadaire des dessins et des patentes.—Amélioration dans la production et dans la préparation des produits naturels.—Inventions et amélioration dans les ustensiles agricoles et les machines de manufactures.—Travaux publics en cours d'exécution.—Sommaire des arts à l'intérieur, à l'extérieur et aux colonies.—Mémoires avec portraits des inventeurs et dessinateurs célèbres.—Revue des ouvrages de science, d'art, etc.—Correspondances, annonces, etc.—Splendidement illustré de dessins, tableaux, etc.  
Ordres et annonces reçus chez M. Clayton junior 255, Strand.—Se vend chez tous les libraires et news agents.

**K**EATING'S COUGH LOZENGES.—Une expérience de plus de quarante ans a pleinement confirmé la haute réputation de ces lozenges pour la guérison des asthmes, rhumes, enrrouements, embarras dans la respiration et autres maladies pulmonaires.  
Ils ont obtenu à juste titre le patronage élevé de Leurs Majestés le roi de Prusse et le roi de Hanovre; une grande partie de la

noblesse et du clergé, et le public, en général, les emploie à la recommandation de plusieurs des médecins les plus distingués de la Faculté.  
Ils ont une influence immédiate sur les cas suivants : affections asthmatiques et consomptifs, rhumes, embarras de respiration, enrrouements, etc., etc.  
Préparés et vendus en boîtes 1s. 1 1/2d., et en étain 2s. 9d., 4s. 6d. et 10s. 6d. chaque, par THOMAS KEATING, pharmacien, etc., 79, Saint-Paul's Church Yard, Londres.  
Vendus chez tous les droguistes de l'univers.  
Agent pour Paris, M. MOUSSU, pharmacien, Place Vendôme, n° 7.  
Agent pour Hambourg, M. G. Voss, marchand.

**C**ERTIFICAT.  
Copie d'une lettre du "Colonel Hawker" (l'auteur renommé des "Fusils et Chasses.")  
Long Parish House, near Whitechurch, Hants, 21 octobre 1851.  
Monsieur,—Je ne puis m'empêcher de vous apprendre l'effet extraordinaire que j'ai ressenti en prenant quelques-uns de vos lozenges, j'avais depuis plusieurs semaines un rhume qui résistait à toutes les prescriptions médicales. Je m'en suis complètement débarrassé en prenant environ la moitié d'une petite boîte de vos lozenges que j'ai trouvés être le seul remède qui enlève le rhume sans déranger l'estomac ni les organes digestifs.  
Agréz, etc., P. HAWKER.  
A M. Keating, 79, St.-Paul's Church-yard.  
Un commis français est attaché à l'établissement.

**LA PATRIE,**  
JOURNAL QUOTIDIEN,  
12, RUE DU CROISSANT, A PARIS,

Publie chaque soir une édition spéciale qui, s'imprimant quelques instants seulement avant le départ du courrier, apporte à Londres, VINGT-QUATRE HEURES AVANT TOUTS LES AUTRES JOURNAUX DE PARIS, les cours de la Bourse et des marchandises, les séances de l'Assemblée législative, les documents officiels, les nouvelles étrangères, etc.

Prix d'abonnement : 3 mois, 20 fr. ; 6 mois, 38 fr. ; un an, 72 fr.  
Les abonnements sont reçus chez M. JOSEPH THOMAS, 1, FINCH LANE, CORNHILL, LONDRES.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1851.

**LE COURRIER DE L'EUROPE,**

FONDÉ EN 1840,

SEUL JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE PUBLIÉ A LONDRES,

A commencé à donner et donnera pendant toute la durée de la solennité industrielle de 1851, UN SUPPLEMENT GRATUIT DE VINGT-QUATRE COLONNES spécialement consacré à l'examen critique des objets de l'Exposition.

LE COURRIER DE L'EUROPE donne dans chaque numéro toutes les nouvelles de la semaine, les articles les plus saillants de la presse française; une partie anglaise; des bulletins originaux politiques et commerciaux; la Revue de Paris de Pierre Durand; la Semaine Dramatique de Jules Janin, de Théophile Gautier, ou de Paul de Musset; la Semaine Scientifique de S. H. Berthoud; les Séances de l'Institut, et reproduit en entier les romans, nouvelles et œuvres de littérature dus à la plume des meilleurs écrivains de France.

LE COURRIER DE L'EUROPE a maintenant plus de onze ans d'existence; sa circulation vient de s'augmenter considérablement et s'augmente tous les jours. La justice et la modération de sa politique lui ont gagné l'estime de tous les partis; et le grand espace qu'il consacre à la littérature le fait rechercher sur le Continent, dans les Colonies et dans les deux Amériques, partout enfin où le français se lit ou se parle.

Etant le seul journal français établi depuis longtemps et d'une manière durable dans la Grande-Bretagne, il doit compter sur un grand accroissement de circulation pendant l'affluence des étrangers intelligents qui viendront à Londres en 1851, et à qui la langue française sera familière. Ayant aussi en Angleterre, surtout dans le grand monde, une circulation qui n'est surpassée par aucun journal de cette classe, il offre un moyen d'annonce, sans égal, pour l'étendue et la respectabilité.

On s'abonne chez M. JOSEPH THOMAS, 1, Finch-lane, Cornhill, City, et No 2, Catherine-street, Strand, Maison du COURRIER DE L'EUROPE. Trois mois, 6s. 6d. (8 fr. 50 c.); Six mois, 13s. (17 fr.); Un an, £1 6s. (34 fr.) S'adresser franco.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER.

**GUIDE CHAIX, DE NAPOLEON CHAIX ET C<sup>IE</sup>, RUE BERGERE, 20, A PARIS.**

NOUVEAU GUIDE

**LONDRES.**

D'ENVIRON 400 PAGES.

CONTENANT :

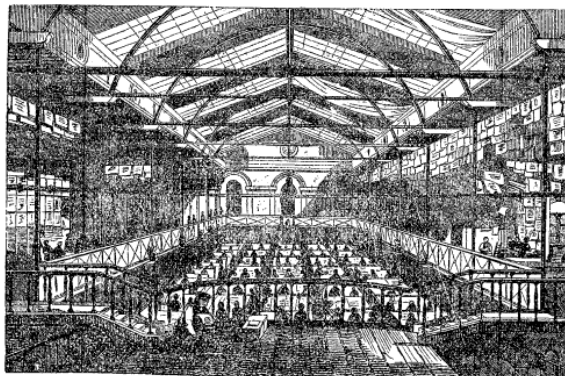
1. Un itinéraire de tous les Chemins de Fer et des Bateaux à vapeur qui conduisent de Paris à Londres.
2. Des renseignements indispensables sur les mesures à prendre avant le départ, pendant le voyage et durant le séjour à Londres, ainsi que les moyens d'y vivre selon ses goûts et sa fortune.
3. Un aperçu des mœurs et des usages du pays, avec les principaux détails relatifs à son organisation.
4. Une Notice historique sur la capitale de l'Angleterre.
5. Le plan officiel et explicatif de l'Exposition de 1851, parfaitement colorié.

PRIX :

EN FRANCE,

**2 FRANCS.**

VUE DES ATELIERS.



Ce vaste établissement occupe près de 400 ouvriers. Il se compose principalement de Machines à vapeur;—25 presses mécaniques et à Bras;—Machines spéciales pour Journaux, tirant les unes 4,500 exemplaires à l'heure, et d'autres 3,500 des plus grands formats, ou 7,000 avec double composition;—Presses lithographiques, hydrauliques, à percussion et autres;—Machines pour glacer et rogner les papiers;—Mécaniques pour fabriquer les Billets de Chemins de fer, tirant chacune 20,000 exemplaires à l'heure.—Matériel considérable de Caractères, qui permet de conserver les planches des Clients, et de leur éviter ainsi des frais considérables de composition pour de nouveaux tirages.—On peut visiter cet établissement tous les jeudis, de 2 heures à 4 heures, en adressant une demande à l'Administration.

NOUVEAU GUIDE

**LONDRES.**

D'ENVIRON 400 PAGES.

CONTENANT :

6. Une belle Carte coloriée de Londres, avec des indications pour visiter la ville, ses monuments et ses curiosités en CINQ JOURS.
7. Une nomenclature des fêtes et solennités de Londres et de ses environs.
8. Un Tableau comparatif des monnaies, mesures et poids français et anglais.
9. Une Notice sur les Hôtels, les Magasins et Etablissements français.
10. Un Recueil de dialogues anglais-français, avec la prononciation figurée.

PRIX :

EN ANGLETERRE,

**2 SHILLINGS.**

## FAITS DIVERS.

— On a fait encore ces jours derniers des envois de Paris pour le Palais de Cristal; mais cette faveur n'a été accordée qu'avec beaucoup de discrétion. Des arrivages sont encore attendus de Russie, des Etats-Unis et des Indes-Orientales.

— Le quartier français est toujours en retard marqué sur les expositions des puissances, ses voisines; toutefois il y a des retardataires partout, même dans la partie anglaise. Dans la grande salle des machines, les monteurs sont encore à l'ouvrage, et les derniers soins qu'ils donnent à certains appareils empêchent les autres de fonctionner. Jusqu'à présent les machines étrangères attendent la transmission des mouvements qui viendront à leur tour leur donner la vie.

— Jusqu'à présent l'exposition, quoiqu'elle ait reçu des milliers de personnes chaque jour, n'a réuni cependant ses visiteurs qu'en nombre relativement assez modéré pour que le public n'ait pu gêner les installations qui s'achèvent, dans les différentes évolutions à travers les avenues du Palais de Cristal; mais on redoute à bon droit l'effet que produira l'affluence attendue pour les jours où le droit d'entrée ne sera plus que de un shilling par tête de visiteur. Il y a donc urgence pour les exposants de presser leurs derniers préparatifs, s'ils ne veulent voir leurs travaux troublés par une foule impatiente, et dont les précautions les plus minutieuses ne pourront toujours contenir la turbulence.

— Le premier article présenté à l'Exposition a été envoyé par une femme. Avant qu'aucun autre envoi ne fût arrivé, MM. Fox et Henderson reçurent une élégante petite boîte à laquelle une clé était attachée. Cette boîte contenait deux jolis bonnets d'une forme nouvelle et distinguée. Une brève notice indiquait qu'ils étaient destinés à l'Exposition. Ainsi a commencé cette collection qui résume aujourd'hui les trésors de la civilisation!

— Dans la partie française de l'Exposition, les vitrines réservées à l'industrie lyonnaise, qui étaient restées vides jusqu'ici, commencent à se remplir et les articles qui y sont exposés excitent une admiration générale.

— Des plaintes nombreuses sont produites contre l'entreprise des rafraichissements à l'Exposition, le capitaine Ibbetson a été chargé d'exercer une surveillance spéciale sur ce département.

## EXPLICATIONS DES DESSINS.

## LA PRESSE HYDRAULIQUE DU PONT BRITANNIA.

(Voir page 37.)

Au nombre des plus belles et des plus étonnantes conceptions de l'industrie humaine, on peut citer le pont tubulaire pratiqué sur le Menai, qui réunit aujourd'hui Holyhead à la terre ferme et sous lequel les bâtiments de la plus grande dimension passent à toutes voiles sans aucune crainte pour leur maturité. Si ce travail est extraordinaire, c'est surtout par la difficulté qu'il y avait à élever les tubes qui devaient former le pont. Or cette difficulté a été levée à l'aide de la puissante machine hydraulique dont nous donnons le dessin et qui est exposé dans le bâtiment d'Hyde Park.

## LA GRUE BREVETÉE D'HENDERSON.

(Voir page 36.)

Cette machine a un double titre d'admission au Palais de l'Industrie: c'est elle qui a servi à élever ce bâtiment extraordinaire et c'est en outre un des plus ingénieux spécimens qui existent dans la section des mécaniques.

## GEORGE DE PODIEBRAD, ROI DE BOHÈME.

(Voir page 48.)

Cette noble statue est remarquable à plus d'un titre. La pose et l'expression font honneur à l'artiste qui l'a faite.

## LIBUSSA, REINE DE BOHÈME.

(Voir page 45.)

Cette reine était fille de Krok qui était lui-même fils de Samo un des plus grands guerriers de la Bohême. Après la mort de son mari, Libussa qui était à la fois belle, intelligente et courageuse, se mit à la tête du



GEORGE DE PODIEBRAD, ROI DE BOHÈME.

gouvernement. Elle regna pendant longtemps et sa mémoire est encore respectée aujourd'hui par le peuple Bohémien. Cette statue donne une juste idée de la femme qu'elle représente.

## PARAVENT EN JONC.

(Voir page 37.)

Un paravent est chose fort utile dans les appartements rétrécis, dans lesquels une seule pièce et quelque fois destinée à deux ou trois usages. Il est donc important de choisir ce meuble de manière à servir d'ornement à la pièce qu'il encombre trop souvent. Le paravent en osier dont nous donnons le dessin est un joli meuble en même temps qu'un meuble utile.

## POTERIE DU ZOLLVEREIN.

(Voir page 33.)

Ces produits de l'industrie allemande sont remarquables par le bon goût avec lequel ils ont été travaillés. Ils dénotent les progrès que l'Allemagne a fait depuis quelques années.

## SCÈNE DE LA PASSION, GROUPE EN PLATRE.

(Voir page 40.)

Ce groupe est l'œuvre d'un artiste Belge, M. Geess. On admire principalement la pose du sauveur.

## MEUBLES EN BOIS TORDU.

(Voir page 40.)

L'Autriche qui occupe un rang assez distingué à l'exposition pour les objets d'ameublement qu'elle y a envoyés, a encore exposé des meubles en bois tordu, fort léger et fort élégant.

## UN BAINNEUR.

(Voir page 41.)

Cette statue se fait remarquer par le fini et le modelé des formes et fait honneur au talent de M. Poley.

— On se plaint beaucoup, et on a raison de se plaindre, de la façon dont est fait le catalogue de l'exposition, surtout en ce qui touche la nomenclature des exposants étrangers. C'est peu de chose que de voir les noms propres entropiés pour la plupart, et les adresses indiquées de la façon la plus incomplète ou la plus incorrecte. Les classifications des produits, ce qui est plus grave, ne sont indiquées presque nulle part, et comme néanmoins les séries alphabétiques recommencent pour les nomenclatures de chaque section, il est impossible en même temps de trouver un nom au premier coup d'œil, et de connaître à quelle section d'exposant appartient la page que l'on parcourt.

C'est, du reste, bien moins aux imprimeurs du catalogue, qu'aux autorités qui leur ont fourni les listes à imprimer, qu'il faut s'en rendre de ces regrettables incorrections. La partie anglaise du catalogue est au moins régulièrement classée, et l'on se demande pourquoi un ordre uniforme n'a pas été indiqué par la commission nationale au libellé des listes qu'ont dû fournir les commissaires étrangers.

— M. Baxton a bien voulu nous communiquer une copie de sa vue de la Grande-Exposition, imprimée en couleurs à l'huile, et il ne peut exister rien de plus parfait comme dessin et comme exécution. Les arts doivent beaucoup à M. Baxton pour son invention de procédé d'imprimerie en couleurs à l'huile, et pour la perfection où il l'a portée, en y dévouant presque exclusivement sa vie. La vue de l'Exposition est au nombre des meilleurs spécimens qu'il a produits, et sera l'un des plus charmants comme l'un des plus fidèles et des plus frappants souvenirs de ce grand congrès industriel.

— La Compagnie des Marchands Draïers, à laquelle appartient le présent Lord Maire de Londres, et dont le très-honorable dignitaire municipal était le président lors de la fête offerte à Sir Robert Peel, se propose d'inviter prochainement à un grand banquet les étrangers présents à Londres à l'occasion de l'Exposition. Les autres Corporations suivront, dit-on, cet exemple, et rivaliseront de magnificence dans leur hospitalité.

— On a mis lundi en opération dans le compartiment américain une machine à raboter qui a excité beaucoup d'intérêt. Elle rabote une planche dans toute son étendue de deux côtés à la fois.

— Lord Leigh a invité ses nombreux tenants à venir à Londres visiter l'Exposition à ses frais.

## FOURNEAUX.

(Voir page 41.)

Les fourneaux dont nous reproduisons le dessin sont deux ingénieuses inventions dont l'une est due aux Américains.

## RÈGLEMENT DE L'EXPOSITION.

L'exposition sera ouverte tous les jours excepté le dimanche. Les portes seront ouvertes à 10 heures (le samedi à midi).

## PRIX D'ENTRÉE.

Jusqu'au 25 mai exclusivement. Cinq shillings (6,25)  
Du 25 mai et jours suivants. . . . . Un shilling (1,25)  
Excepté le vendredi où il est de. . . . . Demi-couronne (3,10)  
Et le samedi où il est de. . . . . Cinq shillings (6,25)  
Billets pour toute la saison. . . . . Trois guinées (78,0)

Les personnes en voiture entrent par les entrées du sud et de l'ouest, les personnes à pied peuvent entrer par le sud, l'ouest et l'est; mais la dernière entrée leur est particulièrement réservée. Les billets de saison entrent par toutes les portes. Il y a des sorties pratiquées dans les diverses parties du bâtiment; elles servent à la sortie seule, de même que les entrées servent à l'entrée seulement.

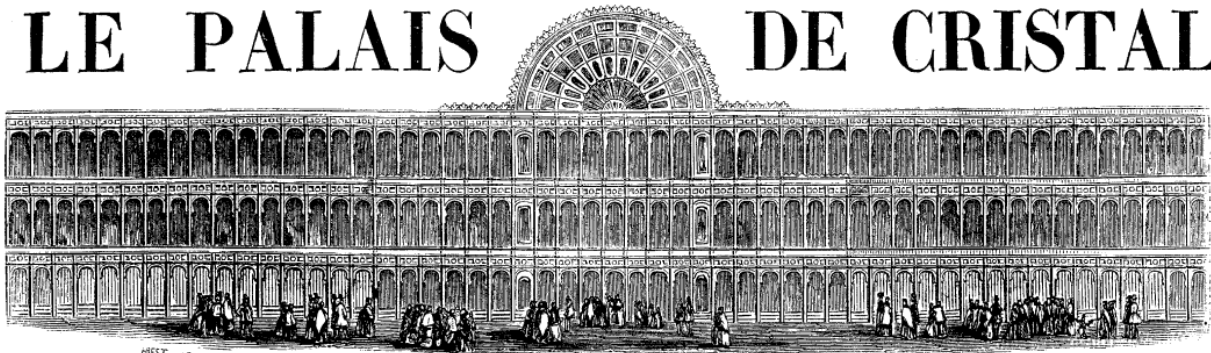
Les salles des rafraichissements sont situées dans diverses parties du bâtiment; celles du transept sont de première classe. Les prix y sont affichés.

Jusqu'à nouvel ordre, il n'est pas interdit de garder avec soi sa canne, son parapluie ou son ombrelle; mais il est expressément recommandé de ne rien toucher, soit avec ces objets, soit avec la main.

Les chiens sont formellement exclus.

London: Printed by JOSEPH THOMAS, of No 1, Finch-lane, Cornhill, in the City of London; and Published by the said JOSEPH THOMAS, at No 1, Finch-lane, Cornhill, in the City of London. Wednesday, May 21, 1851.

# LE PALAIS DE CRISTAL



JOURNAL ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1854 ET DU PROGRES DES ARTS INDUSTRIELS.

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS, 25 FRANCS POUR LA DURÉE DE L'EXPOSITION; SIX MOIS ENVIRON. — PORT EN SUS POUR L'ÉTRANGER.

UN NUMÉRO : 75 CENTIMES.

On s'abonne, A PARIS, à l'Administration du Journal, 24, PASSAGE JOUFFROY, boulevard Montmartre. — Chez MM. Susse frères, place de la Bourse, 31. — A LONDRES, au Bureau spécial du Journal, 2, Catherine Street Strand; — chez M. Thomas, 1, Finch lam Cornhill; — P. A. Delizy et C<sup>e</sup>, 15, Regent Street; — Clayton et Salmer, 263 Strand et 295 Piccadilly; — Owhin Newsmen, 1, Catherine Street. — Chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger, dans les Bureaux de Poste et de Messageries Nationales. — Envoyer franco un mandat sur Paris ou un bon sur la Poste à l'ordre du Gérant.

SOMMAIRE.

A nos lecteurs. — La France et l'Angleterre. — Les Passeports et lord Palmerston. — Courrier de Londres, par Scheridan. — Les Economistes français à Londres: MM. Michel Chevalier, Blanqui et Charles Dupin. — M. Jules Janin; l'Orénoque à la mer; l'hospitalité anglaise. — Chronique de l'Exposition: La voie la plus courte;

l'Ouvrier anglais; Gare aux Voleurs! la Gent goudronnée; l'Exposition russe. — Nouvelles de la Cour; le lever de la Reine. — Dernières nouvelles de Londres. — Surtout de table, de Durand. — Le châte de Boticher. — L'Amazone de Kiss. — Le fauteuil de la Reine. — Courrier de Paris, par Honoré d'Urfé. — Bulletin scien-

tifique. — Les trons à la lune. — L'ébénisterie de Toban. — Avantages des Expositions cosmopolites. — Actes officiels: Législation industrielle. — Variétés: De l'influence des mécaniques sur le prix des salaires et le bien-être du peuple. — Nouvelles diverses et Annonces.

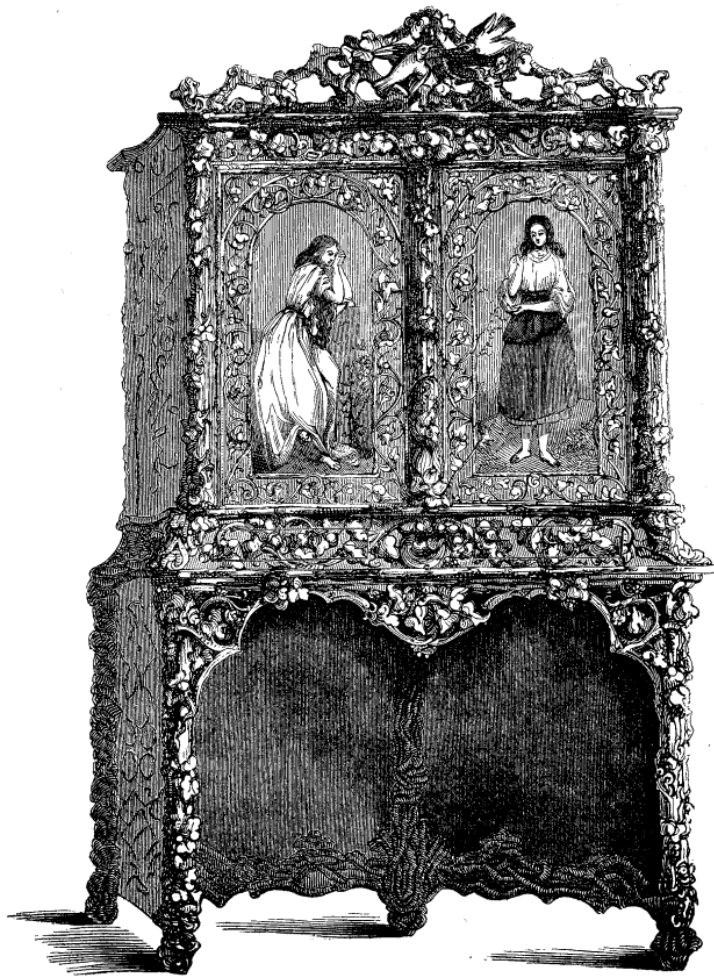
A NOS LECTEURS.

Le chiffre considérable qu'atteint notre tirage dès le troisième numéro de notre journal est un encouragement trop flatteur pour que nous ne devions pas d'abord en remercier les industriels, les chefs de fabrique, les artistes, les ouvriers même qui nous ont apporté leur adhésion, leur concours et leur souscription.

Mais ce n'est point à la seule expression de notre gratitude que nous devons nous borner. L'estime dans laquelle les hautes intelligences de l'industrie nous tiennent, la faveur qu'elles ont bien voulu nous accorder agrandit le cercle de notre responsabilité. Succès oblige.

Aussi le *Palais de Cristal*, qui n'était d'abord qu'une publication de circonstance, va-t-il devenir une œuvre permanente destinée à enregistrer les procédés, à vulgariser les découvertes, de celles surtout qui peuvent tourner au profit et à la gloire de la France industrielle et artistique.

Nous ne faisons en cela que répondre au vœu de l'im-



BUREAU GOTHIQUE ALLEMAND, PAR M. TAHAN.

mense majorité de nos souscripteurs.

Pour obvier en outre aux difficultés administratives par suite desquelles la vente au numéro de *l'Illustrated London News* a dû être forcément interrompue, nous avons établi à Paris le siège de notre imprimerie, en laissant toutefois à Londres un comité de rédaction chargé de nous transmettre les matériaux relatifs à l'Exposition.

L'impression de notre feuille à Paris offre d'ailleurs l'avantage de pouvoir faire parvenir dans un état parfait de conservation les numéros adressés à nos souscripteurs, et non point froissés et maculés, inconvenient inséparable du double transport de Londres à Paris, et de Paris à destination définitive.

Enfin un ordre méthodique, et conséquemment favorable aux recherches des collectionneurs, a été adopté pour les articles composant chaque livraison, et un sommaire placé en tête de chacune d'elles, permettra de trouver facilement le texte et les gravures que l'on se propose de consulter.

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE.

Tel est le titre d'une lettre adressée, dans le journal les *Annales des Chemins de fer*, à M. le professeur Blanqui par M. Aristide Dumont.

Nous n'avons pas l'honneur de connaître M. Aristide Dumont; mais, si son nom n'avait pas des désinences on ne peut plus françaises, nous serions en droit, après avoir lu son factum contre la

France, de nous demander si M. Dumont n'est pas Anglais.

M. Dumont se pose franchement en contradicteur de ce qu'il appelle l'optimisme de M. Blan-

qui, en ennemi d'un « *chauvinisme ridicule* », en un mot en homme revenu des illusions patriotiques et peu disposé, pour tout dire en un mot vulgaire, à prendre des vessies pour des lanternes. — Heureux M. Dumont!

M. Dumont entend démontrer à M. le professeur Blanqui que loin d'occuper le premier rang au grand meeting industriel de Londres, la France n'est plus que la très-humble servante de sa rivale; que les produits du génie industriel de notre pays ne sont là que pour faire ressortir d'une manière évidente et sans réplique la supériorité anglaise; par conséquent, que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de confesser humblement notre défaite. Laissons du reste la parole au contradictoire de M. Blanqui :

« Pour se convaincre, dit-il, de la supériorité industrielle de l'Angleterre, pour mesurer la puissance de cette Carthage moderne, il n'est point d'ailleurs nécessaire d'entrer dans ce merveilleux édifice qu'on appelle le Palais de Cristal; il suffit de mettre le pied sur le sol de la Grande-Bretagne; on s'y sent de suite au milieu d'un peuple énergique et fort qui lutte contre les obstacles avec une énergie peu commune au milieu de nous. La race anglaise est évidemment taillée pour lutter corps à corps avec la barbarie dans tous les coins du monde. Pendant que nous jetons sur le sol ingrat de l'Algérie des millions par centaines; qu'après plus de vingt années d'efforts nous sommes impuissants à fonder une colonie vivace à 48 heures de Marseille, l'Anglais s'établit résolument dans les îles les plus fertiles de l'Océanie. Après avoir conquis l'Amérique du Nord, après avoir planté le drapeau de la civilisation à Sidney, il est en train, depuis 1840, de faire surgir dans la Nouvelle-Zélande une nouvelle Angleterre qui, dans vingt ans peut-être, se séparera de la mère patrie, mais qui n'en constituera pas moins un précieux jalon dans l'intérêt de la civilisation humaine. »

Nous voyons bien que M. Dumont pousse une charge à fond du côté de l'Algérie et qu'il connaît le fort et le faible des choses et des gens, mais il est question de l'Exposition de Londres, et non point de l'Algérie; il serait peut-être bon de s'entendre sur le point en litige et, s'il s'agit de notre génie industriel, de ne point mêler à cette question celle de notre génie colonisateur. Ce sont deux questions sans grand rapport.

Que M. Dumont, si prompt à sortir du Palais de Cristal, nous permette donc de l'y ramener un moment. Libre à lui de partir ensuite, lui et son anglicanisme, pour la Nouvelle-Zélande ou pour les Grandes-Indes.

De quoi s'agit-il en effet? D'une affirmation de M. Blanqui, que nous laisserons dans les termes mêmes où M. Dumont l'a posée en tête de son article.

M. Blanqui est accusé d'avoir écrit qu'il « affirmait, sans *préoccupation patriotique*, que notre triomphe est certain sur presque toute la ligne, et que la France a arboré son pavillon aux applaudissements de l'Europe entière. »

S'il est curieux d'entendre un Français découvrir et soutenir le contraire à la face du monde, il ne l'est pas moins de connaître l'opinion des Anglais sur la même question.

Eh bien, les Anglais sont mécontents de la partie anglaise de l'Exposition. Ils trouvent que la part qu'on leur a faite n'est pas assez belle; que l'étranger a été favorisé aux dépens des industriels nationaux. Ce qui signifie que leur victoire n'est pas assez évidente et assez complète; car, en bonne conscience, l'espace réservé à l'Angleterre (et cela était justice) l'emporte de beaucoup, par son étendue, sur celui attribué à chacune des autres nations, dont quelques-unes n'ont pu figurer vraiment que pour mémoire.

Ainsi, à armes inégales, la mieux pourvue et la mieux armée, s'avoue placée en présence de rivaux bien redoutables. M. Dumont se montre donc plus Anglais que les Anglais.

On a raillé les Anglais de cette fantaisie d'hospitalité industrielle arrivant juste au moment où le continent européen, labouré par les révolutions, a dû nécessairement ralentir sa production et se détourner un moment des travaux industriels et des recherches scientifiques. C'était, avons-nous ouï-dire, choisir bien son temps!

Sans trop nous arrêter à ces accusations de machiavélisme anglais, qui ne peuvent avoir

d'autre effet que de remuer le vieux levain des haines internationales, nous ferons simplement observer qu'il y avait de plus utiles leçons à tirer, pour nos industriels, d'une manière de voir moins passionnée et partant plus équitable que celle de M. Dumont. Nous admettons qu'en matière d'orgueil national il ne faille point aller jusqu'à l'exclusivisme; mais une certaine chaleur de cœur ne messied pas cependant, lorsqu'il s'agit, après tout, de rendre justice, même à des compatriotes; c'est ce que l'on reproche à M. Blanqui; et pourtant l'indifférence, parée ou non du titre ambitieux d'impartialité, y voit aussi mal qu'un amour aveugle ou que la haine.

Non, ce n'est pas la de l'impartialité. L'exposition française à Londres ne le cède à aucune autre; seulement elle a un caractère spécial conforme au génie de notre nation. Ses produits ont toujours ce cachet singulier de bon goût, d'intelligence de l'art appliqué aux produits fabriqués, aux objets mobiliers, et jusqu'aux machines, qui a fait dire si justement à M. Blanqui que tout semblait *provincial* à côté de nos échantillons.

Il faut sans doute excepter de cette règle les produits de l'industrie asiatique. Tout ce qui provient de cette source antique de la civilisation et du luxe se rapporte nécessairement à des usages et à des mœurs inconnus ou abolis chez nous; mais nulle part l'unité de style, la science exquise de la coloration, le choix du galbe n'est plus caractéristique ni même dans une proportion plus évidente avec la part de civilisation actuelle et réelle de ces pays et avec leurs moyens de production. Ceci tient à une toute petite chose, grande par ses résultats: l'ordre dans les idées, l'unité dans les croyances publiques.

Il est fort remarquable, en effet, que l'unité de style manque absolument à l'ensemble des éléments décoratifs, nous ne dirons point de la France seulement, mais de toute l'Europe.

Chaque objet d'art ou d'utilité est dessiné chez nous sous l'empire de la préoccupation d'un style différent ou d'une autre époque. Il y a unité, et unité assez parfaite, dans le dessin du meuble ou de l'instrument, nous le reconnaissons; mais l'ensemble des meubles ou des instruments n'appartient ni à une époque ni à un peuple. Ce n'est pas la France du XIX<sup>e</sup> siècle que l'on y retrouve.

Cette anarchie dans l'art et dans l'industrie est, chez nous particulièrement, — qui donnons toujours, et bon gré malgré le ton à nos voisins, — le résultat de l'anarchie de nos sentiments et de nos idées. C'est l'effet d'une richesse surabondante dans la science archéologique et d'une absence totale de direction et de foi, même artistique. C'est le scepticisme appliqué aux arts.

Voilà la vérité qu'il fallait dire hardiment, parce qu'elle est utile, mais qu'il ne fallait pas dénaturer en l'exagérant. L'auteur de la lettre à laquelle nous répondons a entrevu cette vérité, mais il ne l'a pas mise dans le relief qu'elle mérite. Il n'a pas tenu compte de l'individualité nationale quand il nous reproche de ne pas déployer dans certaines branches, toutes spéciales et plus ou moins étrangères à l'industrie elle-même, la même supériorité que les Anglais.

Ainsi l'argument invoqué par lui de préférence est la comparaison à faire de l'expansion colonisatrice de la Grande-Bretagne avec la nôtre. Autant vaudrait reprocher à la vigne de végéter différemment du chêne ou du peuplier.

L'Angleterre n'a pas de territoire. C'est une capitale dans une île au milieu des mers; c'est de l'argent dans un coffre-fort.

Son premier besoin et la première condition de sa vie est de se tailler des provinces où elle peut, quitte à les échanger ou même à les perdre, après les avoir exploitées de son mieux.

La grande colonie de la France, au contraire, c'est la France elle-même. La France a justement pour demeurer chez soi les raisons que l'Angleterre et la Hollande ont toujours eues d'en sortir.

Aussi ne demandera-t-on pas à la France combien elle a de comptoirs dans le nouveau monde, et dans les îles de tel ou tel archipel, pour évaluer sa puissance et sa grandeur. Il faut demander à la France dans quelle capitale, y compris Londres et Saint-Petersbourg, les palais ne sont pas décorés de

nos peintures, tendus de nos étoffes, garnis de nos meubles, ornés de nos bronzes, de nos porcelaines et de nos cristaux.

Il faut demander à la France dans quel pays les dames n'adoptent point nos modes, ne portent point nos souliers, nos fleurs artificielles et nos gants.

Il faut demander à la France dans quelle bibliothèque on ne trouve point ses livres.

Il faut demander à la France dans quel monde on ne parle point français.

Il faut lui demander quel peuple civilisé le génie de ses artistes, de ses musiciens, de ses orateurs, ne lui a point conquis ses grandes lettres de naturalisation.

Voilà en quoi consiste la force expansive de la France.

Il faut laisser à l'Angleterre ses flottes nombreuses, ses missionnaires marchands et ses manufactures.

Il faut lui laisser ses *Indes*, partout où elle en a. Maintenant M. Dumont se demande :

« A quoi faut-il attribuer ces progrès incessants de l'Angleterre? Est-ce seulement à l'énergie, au caractère entreprenant de cette race? Non, se répond-il à lui-même; mais encore, mais surtout aux institutions. — Les observateurs consciencieux et qui ne se sont point laissés égarer par un faux amour-propre national, ne s'y sont pas trompés. »

Si donc c'est aux institutions plus encore qu'au génie propre de l'Angleterre qu'il faut attribuer ses conquêtes, pourquoi tirer de ses conquêtes un argument en faveur de son industrie, qui n'y est pour rien? Est-ce parce que l'Angleterre a ses excellentes machines qu'elle règne à Calcutta? Non, répond M. Dumont lui-même; c'est parce qu'elle a ses excellentes institutions.

Eh bien! non. Ce n'est pas tout cela. Nous avons eu, nous aussi, des institutions anglaises, nous avons eu un gouvernement calqué sur le gouvernement anglais, A-t-il duré? A-t-il produit les merveilles de colonisation et de conquêtes dont la Grande-Bretagne est redevable au sien?

Pas le moins du monde.

Beaucoup de bons esprits pensent que les institutions anglaises ont péri chez nous justement parce qu'elles étaient exotiques et, partant, peu conformes au génie national.

Il serait également absurde et impossible de substituer le génie anglais au nôtre, en matière d'industrie et d'application de la science aux arts.

Nous serons toujours médiocres, lorsque nous imiterons servilement.

La France a un génie propre.

C'est ce quelque chose que M. Dumont ne veut pas sentir en lui-même et qui s'y trouve certainement. Aussi ne nous étonnons-nous point de lui entendre demander :

« Où git la véritable supériorité industrielle d'un peuple? Est-ce dans l'habileté exceptionnelle de quelques artistes de mérite? est-ce dans le goût plus ou moins parfait de quelques fabricants? »

Ce qu'il appelle le goût de quelques fabricants, l'habileté exceptionnelle de quelques artistes, c'est un goût, une habileté, disons mieux, un génie dont tout le monde chez nous a sa part, et qui frappe d'un cachet spécial nos moindres ouvrages, les meubles comme les objets d'art, les modes comme les écrits.

M. Dumont voit la source du génie industriel « dans la masse des capitaux accumulés depuis des siècles;

« Dans des moyens économiques de production;

« Dans la perfection de ces machines qui sont les véritables ouvriers de l'industrie moderne;

« Dans cette vigueur et cette persistance de génie qui lance sans relâche inventeurs, fabricants et ouvriers dans une voie nouvelle;

« Dans cet esprit de discipline au sein du peuple travailleur qui moralise, rassure et active toutes les relations commerciales;

« Dans cette force d'expansion qui pousse sans cesse ce peuple au dehors pour le faire réagir sur le monde entier;

« Dans cette liberté de travail et d'association sans lesquels l'industrie se meurt sous le despotisme de quelques intérêts ou l'outrecuidance de quelques administrations;

« Enfin, et surtout, dans cette heureuse stabilité politique qui assure l'avenir et raffermi le passé. »

Nous y consentons, et c'est encore pour cela que nous n'hésitons point à nous déclarer plus ingénieux industriellement que l'Angleterre; car, privés aujourd'hui passagèrement de presque toutes ces ressources, privés surtout de cette stabilité politique qui est la première condition du travail, nous parvenons encore, dans une exposition universelle, improvisée pour nous, lentement mûrie, conçue et exécutée par nos heureux voisins, à arracher de toutes les bouches, excepté celle de M. Dumont, cet aveu consolant : « Tout ce qui n'est pas français est provincial. Il manque à tout produit de l'industrie étrangère un quelque chose, qui est le génie FRANÇAIS! »

G DE CHALAMONT.

#### LES PASSEPORTS ET LORD PALMERSTON.

A propos de l'Exposition de Londres, M. Léon Faucher, ministre de l'intérieur, vient de prendre une mesure qui a causé une vive satisfaction en Angleterre, et qui causera également un grand plaisir à nos voyageurs; nous voulons parler de la suppression de cette formalité du permis d'embarquement, qui retardait quelquefois les départs, de telle sorte que, souvent le paquebot était parti lorsqu'on recevait l'autorisation d'embarquement. Il serait bien à désirer, puisque les Anglais sont satisfaits de cette mesure, que lord Palmerston voulût bien, en compensation, donner des ordres pour qu'à Douvres et Southampton, les difficultés si ennuyeuses, si tyranniques du visa des passeports fussent, sinon supprimées, du moins diminuées. Depuis l'ouverture de l'Exposition, il y a eu à cet égard un redoublement de sévérité, qui s'explique d'autant moins que le ministre a déclaré à la Chambre des communes, il n'y a pas un mois, que la formalité des passeports est inutile en Angleterre. Ces déclarations sont d'un excellent effet dans les journaux, mais elles ne perdraient rien à être confirmées par la pratique.

BÉNÉDICT (de l'Ain).

#### COURRIER DE LONDRES.

Les visiteurs à un shilling. — Les Fleurs en plume du Brésil et les Ecrits russes. — Compliments à M. Léon Faucher. — Un rouleau de papier gigantesque. — Congés donnés à l'Armée anglaise par le duc de Wellington. — Trains de plaisir pour les Ouvriers. — Le colonel Sibthorp. — Les Yankees. — Réception du 4 juin à Mansion-House.

Londres, le 28 mai 1851.

Vous me demandez d'une si prévenante façon de vous écrire ce que vous appelez un *Courrier de Londres*, que je me décide à vous envoyer mes solécismes. Plus familier avec le *Dictionnaire de l'Académie* par la lecture que par l'usage de la parole, je serai sans doute Anglais encore jusque dans le choix des locutions, et vous croirez encore entendre ce que vous appelez notre petit hennissement britannique, comme nous entendons toujours votre *french loquacity*, jusque dans le bruit de vos pas et de votre respiration.

Cela dit, nous comptons, n'est-ce pas? sur une indulgence réciproque, et s'il m'arrive de plaisanter à l'anglaise, vous prendrez la chose à la française, c'est-à-dire spirituellement.

Le public à 4 shilling par tête est admis dans le *Cristal Palace* depuis lundi dernier. Ainsi que l'avaient calculé les commissaires royaux, l'édifice contient tous les visiteurs sans autre inconvénient que celui d'une chaleur tropicale. Le nombre des visiteurs étrangers est moindre que dans nos prévisions: aussi les mesures prises pour garantir le bon ordre et la sécurité sont-elles plus que suffisantes. Il y a des barrières dressées aux abords des portes du *Cristal Palace*, pour contenir la foule, comme à la porte de vos théâtres. En outre, depuis lundi, un réseau de télégraphes électriques fonctionne entre le bureau du comité, situé dans le bâtiment même de Hyde-Park et le débarcadère de nos chemins de fer, en sorte que, d'instant en instant, le comité est averti de l'arrivée des convois et du nombre des pèlerins qu'ils amènent. Les dernières recettes avant l'ouverture de l'Exposition au grand ou au petit public, — je laisse le mot au choix de votre opinion politique et sociale qui m'est incon-

nue, — ont été considérables. Celles du samedi 21 s'est élevée, m'a-t-on dit, à 3,539 liv. ster.

J'avais résolu de ne plus mettre les pieds au *Cristal Palace* et de vous parler de Londres et de l'Exposition, du fond de la Suisse ou de l'Allemagne, où je voulais aller, imitant en cela tant de *reuevers* spéciaux et bien informés de divers pays et même, je crois du vôtre, lorsque j'ai ouï dire que l'Exposition russe et l'Exposition brésilienne valaient la peine de me déranger. Je ne les avais point encore examinées, les envois et les déballages n'étant point terminés. Je me suis sacrifié pour votre journal (n'est-ce pas ainsi que disent vos modernes Curtius?), et j'ai vu les députations muettes du Brésil et de Pétersbourg. L'ambassadeur brésilien est un bouquet de fleurs faites avec des plumes, quelque chose de grand et de magnifique, tant par l'éclat des couleurs que la fidélité avec laquelle la Flore brésilienne est traduite en ailes de perruches et de colibris. C'est, en somme, une brillante et inimitable puérité, alliant le goût du civilisé à la patience du sauvage.

Quant à l'Exposition russe, je l'ai découverte avec une loupe: ce sont de petits écrins, dans lesquels il y a des noyaux de cerises en diamants et autres pierres précieuses pour une fabuleuse valeur; on dirait que ce peuple, sans frontières autres que celles posées par les armes, les colonies ou la politique anglaise, a voulu créer un contraste remarquable entre sa propre immensité et la petitesse de ses envois, comme entre cette petitesse des objets et leur immense valeur.

Mais j'étais allé à Hyde-Park une dernière fois pour la Russie et le Brésil, et je ne m'y suis occupé réellement que des produits des fabriques de Lyon, à présent déployés sur la galerie.

Voilà en vérité ce que j'ai vu de plus beau dans le meeting industriel de Londres, avec les échantillons de sellerie venus de la Perse et de l'Inde. Il faut ôter son chapeau devant ces résultats fabuleux de l'industrie humaine, ce que j'ai fait de bon cœur. J'ajouterai pour vous flatter infiniment et comme vous le méritez à cause de votre sensibilité à la flatterie, votre *approbativité*, comme disent vos phrénologues, que cette estime de vos produits de Lyon est partagée par notre gracieuse souveraineté; ce qui en augmente beaucoup le prix, je le sais, surtout chez un peuple républicain.

En un mot, vous allez de pair, dans sa royale admiration (appelez les industriels de Lyon pour leur dire cela d'une voix claire), avec les artisans d'Isphahan, sinon avec les Chinois.

Puisque je suis en train de vous être très-agréable, *very most*, je vous chargerai de présenter mes compliments à son excellence M. Léon Faucher, votre ministre de l'intérieur. Il a supprimé une formalité ridicule appelée *permis d'embarquement*, et qui retardait à Boulogne les voyageurs pour l'Angleterre. Cette coutume, qui n'aurait pas du être maintenue, a été enfin abolie par son excellence, et nous espérons, à jamais, pour vous et pour nous. Tout obstacle à la libre communication des peuples est une entrave au progrès et un élément de guerre. M. le ministre de l'intérieur est donc un parfait gentilhomme.

Je lui souhaite, pour ma part, un ministère aussi long que le rouleau de papier exposé par nos compatriotes de Saint-Mary-Cray, MM. Doynson et Spicer. Vous aurez entendu parler de ce rouleau de 2,500 yards de longueur. Il y a deux spécialités en jeu et en vue dans cette exhibition, celle du fabricant de papier à écrire, le célèbre Joynson, et celle des mécaniciens, MM. Spicer. Cette exhibition est, pour ces derniers, l'occasion de démontrer la perfection du mécanisme au moyen duquel la bouillie aqueuse, coulant sans interruption à l'une des extrémités de la machine, se trouve convertie en une feuille continue de large papier à écolier, qui arrive sec et bon à l'emploi à l'autre extrémité de la machine.

Mais si nous faisons du papier avec une admirable rapidité, nous le débitons en enveloppes avec une rapidité non moins admirable. Quelques pas plus loin, une petite machine de M. Delarue fait cent enveloppes par minute. C'est le dernier mot du sphinx-mécanisme sur la papeterie.

Pour compléter le tohu-bohu d'une pareille Exposition (car il faut convenir que la bizarrerie l'emporte ici sur tout le reste, vu l'impossibilité où se trouve un magasin de curiosités, quelque vaste et complet qu'il soit, de résumer une civi-

lisation comme celle des peuples de l'Occident), monseigneur le duc de Wellington vient d'accorder un congé extraordinaire à tous les régiments de l'intérieur, pour voir le *Cristal*. A partir du 1<sup>er</sup> jusqu'au 30 juin, un officier supérieur, la moitié des capitaines et la moitié des sous-officiers de ces régiments auront un permis de quinze jours d'absence. Ils se succéderont ainsi dans les salles de Hyde-Park, en sorte qu'il soit impossible de trouver un uniforme, un costume, une classe de citoyens qui n'y soit pas perpétuellement représentée. Cette vivante exhibition, les entrées à 1 shilling y aidant, ne sera pas moins originale que l'autre. Pour faciliter à MM. les militaires le voyage de leur casernement à Londres, il leur sera fait une remise de deux deniers (20 centimes) par mille sur leurs frais de transport, par les compagnies, comme s'ils voyageaient pour le service de la reine et de l'Etat.

Les commis et employés des services publics de Liverpool ont aussi reçu un congé d'une semaine chacun, et un souverain pour aller visiter l'Exposition. Les journaux français, quelques-uns du moins, ont même parlé de l'organisation de trains de plaisir pour le transport de nos ouvriers à Londres. C'était une pensée philanthropique; mais elle ne profitera qu'aux ouvriers aisés ou célibataires; car, trouvait-on moyen de les amener et de les nourrir chez nous *gratis*, j'imagine que leurs femmes et leurs enfants ne vivront pas du grand air pendant l'absence du chef de la famille. C'est de la philanthropie en peinture, comme vous me permettrez de vous dire que vous en faites quelquefois!

Cette visite ne serait toutefois pas stérile pour ces pèlerins du travail; car on a commencé une série de leçons explicatives sur les divers objets exposés et les procédés employés pour leur fabrication. Le professeur Cowper a entrepris la section de mécanique; le professeur Anstead, les minéraux et les matières premières; M. O'Brien, les instruments de précision et les objets scientifiques. Plusieurs travées demeurent libres sont consacrées à recevoir les auditeurs de ces cours, d'un genre nouveau pour vous, mais auxquels nous ont habitués depuis longtemps ceux de notre institut polytechnique.

Les commissaires de diverses nations étrangères s'occupent aussi des mesures nécessaires pour procurer à leurs nationaux les mêmes moyens d'instruction dans la langue de leur pays; mais je doute encore qu'ils y parviennent.

Je n'ajouterai point à ces détails butinés au hasard, que nous avons, parmi nos industriels, beaucoup de mécontents. C'est un inconvénient qui résulte nécessairement de l'existence d'un jury d'admission et de l'impossibilité de satisfaire tous les amour-propres. D'ailleurs il faut, autant que possible, ne pas vous ressembler en matière d'indiscrétion nationale et faire en famille notre petite lessive. Nous ne sommes pas très-satisfaits de l'Exposition, mais à un point de vue différent de ceux qui ne s'en plaignent que parce qu'ils n'ont pas pu faire admettre leurs pommades, leurs perruques et leurs savons à barbe.

Vous dirai-je à quel point de vue nous pourrions nous plaindre? Non. Nous autres Anglais, nous sommes la-dessus d'un commun accord: cela ne regarde que nous.

Aussi bien, voulez-vous juger de l'accueil qui serait fait chez nous à l'émission officielle d'un avis contraire? Lisez l'une des dernières séances de la Chambre des lords, et vous saurez à quoi vous en tenir sur la discrétion nationale élevée à la hauteur du patriotisme.

Un honorable lord ayant dit que l'Exposition a réalisé l'attente générale, le colonel Sibthorp a interrompu l'optimiste par cette brusque apostrophe:

« Permettez-moi de vous dire que l'Exposition n'a pas du tout réalisé l'attente générale; l'expérience de tous les jours vient confirmer l'opinion honnête, franche et patriotique que j'avais émise à cet égard. Les marchands de la capitale ont été volés, c'est le mot. Quant au palais de Hyde-Park, je ne le regarde qu'à distance, mais je le considère toujours comme une honte pour un pays libre, et je regrette de voir que l'étranger est favorisé au détriment de la population indigène, lourdement taxée. Quant à l'affluence, elle ne m'étonne pas; partout où l'on voudra, je me



fais fort d'amasser du monde autour d'un chat mort. »

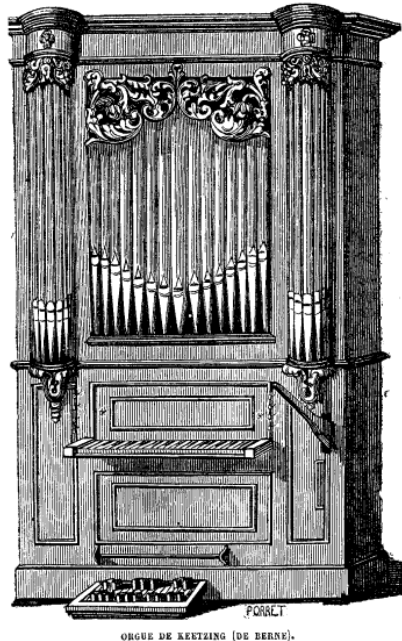
Inutile de dire que ce speech excentrique a été salué par une hilarité générale.

Mais il aurait été fait en termes beaucoup plus choisis, qu'il aurait été improuvé non moins énergiquement ou hué, — comme les inconvenances le sont invariablement chez nous, — par le silence !

Il en sera de même des plaisanteries tout à fait irrévérencieuses du *Punch* sur le prétendu *fasco* produit à l'Exposition par les *Yankees*. Leur industrie, à en juger par les échantillons que nous avons vus, ne serait pas comparable à celle des trois-royaumes ; mais c'est beaucoup déjà qu'un pays aussi jeune et aussi neuf, émancipé trop tôt, trop tôt livré à lui-même, ne soit pas, comme beaucoup de jeunes adolescents échappés des mains de leur précepteur et de la surveillance paternelle, tombé dans un état fâcheux. La puissante nature du sol et ses richesses, fécondées par le génie des aborigènes, ont amené les résultats que nous voyons : de belles matières premières, des constructions promptes et gigantesques sans grande solidité. Je crois bien aussi que les *Yankees* nous boudent un peu ; mais ils ont tort, ou on les a trompés ; car nous avons toujours le plus grand plaisir à les voir. Nous ferons même volontiers mention d'une invention de M. Kuemerle, qui nous a frappés au passage.

M. Kuemerle, Américain, expose un tourne-feuille qui a reçu l'approbation de mademoiselle Jenny Lind. Une telle invention ne pouvait être brevetée par une autorité plus compétente ; mais voilà encore une industrie à la main que tue le démon de la mécanique. Que va devenir le talent de société de ces dilettanti qui savaient juste assez de musique pour suivre le chant d'une cantatrice et tourner le feuillet au bon moment ?

En fait d'originalité vraiment américaine, M. C. L. Demington, de New-York, a exposé le modèle d'une église flottante, qui existe réellement



ORGUE DE KRETZING (DE BERNE).

dans le port de Philadelphie. Elle est fréquentée par les marins des navires en relâche ou en partance. Les frais de sa construction et de son entretien et les émoluments du chapelain régulier qui la dessert, proviennent des contributions volontaires recueillies dans la Pensylvanie et les Etats voisins.

Ainsi, les Américains ont des habitations flottantes pour le culte, comme les Chinois en ont sur leurs fleuves et sur leurs lacs pour la vie commune et surtout pour certains plaisirs.

Mais j'ai parlé au début de la *french loquacity*, et je m'aperçois qu'elle me gagne. Une dernière nouvelle relative au *Cristal*.

Mercredi 4 juin, le lord-maire recevra à Mansion-House la commission royale, les commissions étrangères, les jurés de l'Exposition, les ministres étrangers, des littérateurs et savants anglais et

étrangers, ainsi que les membres de la municipalité. L'épouse du lord-maire fera les honneurs de Mansion-House aux dames invitées. — A huitaine !

Je suis, etc.

W. SHERIDAN.

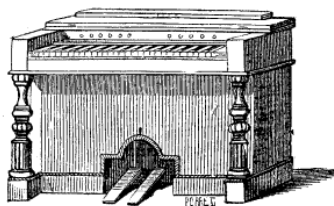
#### LES ÉCONOMISTES FRANÇAIS A LONDRES.

Le plus vif intérêt s'attache naturellement aux appréciations des hommes spéciaux, savants et économistes, qui visitent l'Exposition de Londres, non pas en curieux, mais en maîtres de l'art industriel, et qui, seuls, sont à même d'en tirer des enseignements utiles dans leur application à notre industrie.

A ce titre figuraient déjà dans nos colonnes les lettres de M. le professeur Blanqui. Nous y joignons aujourd'hui la première lettre de M. Michel Chevalier, publiée par le *Journal des Débats*, et nous espérons y joindre, dans un prochain numéro, une correspondance spéciale due à la plume brillante et féconde de M. Charles Dupin.

I.

Les bonnes idées font leur chemin, quelquefois, sans que le public, approbateur de leur mérite cependant, soupçonne l'avenir qui leur est réservé. L'Exposition de l'industrie, imaginée après le traité de Campo-Formio,



MÉLODIUM.

comme un appendice aux fêtes célébrées en l'honneur du succès de nos armes en Italie, devint chez nous une solennité périodique de plus en plus éclatante et utile en France. En 1849, ce fut un des signes que la France se donna à elle-même de la vitalité qui survivait dans son sein aux violentes épreuves des révolutions. Le bâtiment des Champs-Élysées n'était pas démolí encore que l'idée de l'Exposition passait le détroit, acquérait sur le sol anglais des proportions nouvelles et plus grandioses, et suscitait le vaste et brillant concours dont nous sommes ici les spectateurs. C'est ainsi qu'un simple étalage, organisé principalement dans le but de jeter un peu de neuf sur l'appareil accoutumé des fêtes publiques, a donné lieu d'abord à une cérémonie nationale périodique du plus grand intérêt, et finalement a engendré ce qui se passe aujourd'hui à Londres, et ce n'est rien de moins qu'un événement, tenez-le pour certain.

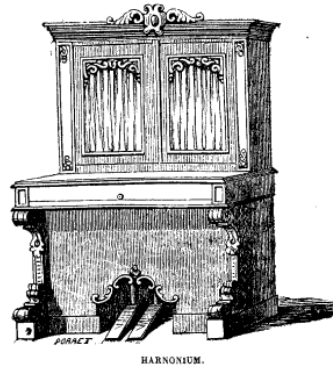
Ce n'est guère ici le lieu de récriminer contre les siens ; le sentiment dont on s'inspire à Londres, au milieu de l'Exposition universelle, est celui de la concorde. Comment le dissimuler pourtant, puisque l'histoire le dira, car l'histoire s'occupera de l'Exposition universelle comme d'un des plus grands faits de notre temps ? la pensée de cette solennité était née parmi nous. En 1849, il avait été très-formellement question de donner à notre Exposition le caractère d'un concours entre tous les peuples ; l'administration s'y montra favorable ; elle en fit, et ce fut son tort, le sujet d'un débat officiel dans les Chambres de commerce, et une intrigue notoirement ourdie à Paris fit retourner en majorité des réponses négatives, devant lesquelles l'administration supposant, avec une humilité excessive, que l'opinion du pays repoussait son projet, fit taire son propre désir. Ainsi nous fut ravi ce développement suprême d'une idée qui, éclosée parmi nous il y a un demi-siècle, y avait reçu jusque-là tous ses agrandissements successifs. Ainsi nous avons laissé échapper l'occasion de manifester une fois de plus l'initiative qui nous a si souvent distingués au milieu de la civilisation, des desseins les plus grands, les plus généreux, les plus utiles. Mais comprimons ces regrets, dont l'amertume gênerait l'admiration qu'inspire le tableau étalé sous nos yeux : excepté pour notre amour-propre national, il n'y a pas à déplorer que l'Exposition universelle se soit faite à Londres pour cette fois, qui ne sera pas la dernière.

D'abord, par la mer, Londres est plus accessible que ne l'est Paris aux produits étrangers. En second lieu, nos règlements trop minutieux de la douane eussent donné des embarras ; et enfin, et surtout, deux circonstances qui donnent du relief à l'Exposition de Londres ne se fussent pas réalisées chez nous : je veux parler du procédé par lequel l'Exposition a été instituée sans que le gouvernement s'en mêlât, et du bâtiment même où elle se tient, et qui est un des plus beaux ornements de la fête, le plus surprenant selon plus d'un bon juge.

Oui, cette Exposition s'est préparée, s'est organisée et s'accomplira jusqu'au dernier terme en dehors de la tu-

telle administrative. Les dispositions ont été prises, les plans dressés, les travaux exécutés sans que l'autorité puisse en revendiquer l'initiative, sans qu'elle eût jamais ambitionné de tenir l'entreprise sous son patronage. Pour cette Exposition de Londres il y a eu vingt fois plus d'arrêtés ministériels rendus, de circulaires officielles signées et publiées, cent fois plus de papiers noirs dans les bureaux de notre ministère du commerce que dans ceux de l'administration correspondante (le *Board of Trade*) à Londres. Sans doute un grand personnage, dont la position officielle est extrêmement élevée, le prince Albert, y a pris la plus large part ; mais c'est à titre individuel ; c'est son influence personnelle, plus considérable encore que son rang, que seule il a songé à mettre en jeu, que seule il y a mise.

Voici comme les choses se sont passées. Dans le sein d'une Société qui existe non par l'investiture ou la permission de l'autorité, mais par le zèle spontané de ses membres, la Société des Arts, le prince Albert, qui en fait partie, émit le 13 juin 1849, dans des termes qui lui font le plus grand honneur, et sur lesquels je pourrai bien revenir quelque jour, l'idée d'une Exposition universelle. La proposition fut goûtée par la Société, qui se mit à préparer les voies, en adressant des recommandations personnelles aux principaux chefs d'industrie. Là-dessus pourtant pas de loi, ni d'ordonnances, ni d'ordre en conseil. Ce sont quelques personnes en très-petit nombre, le prince Albert et trois ou quatre autres hommes dignes d'être ses collaborateurs dans ce magnifique dessein, qui, à titre privé, se réunissent, discutent, proposent et disposent provisoirement. L'entreprise est reconnue possible. Bien. Le comité de la Société des Arts en pose les bases d'une manière générale. Après avoir pris le temps de se reconnaître, et après quelques tâtonnements bien naturels, un appel est fait aux souscriptions volontaires afin de se procurer la somme à laquelle se monteront les frais, y compris 800,000 fr. pour les médailles et les récompenses. On obtient bientôt ainsi 63,000 liv. st. (1 million 623,000 f.). La somme est ronde, mais c'est manifestement insuffisant. Alors comment faire ? Des entrepreneurs courageux, MM. Munday, offrent de se charger de tout à leurs risques et périls. On leur témoigne une reconnaissance sincère, mais on les refuse. C'eût été se soumettre à un contrôle gênant, plus que gênant, malgré la grâce parfaite avec laquelle se présentaient MM. Munday et la déférence profonde qu'ils témoignaient envers les fondateurs. Alors un noyau d'hommes considérables apparaît sur la scène. Ces excellents citoyens s'engagent pour de grosses sommes, en cas que les recettes qu'on attend de la vente des billets ne couvrent pas les dépenses. Un membre du Parlement, M. S.-M. Peto, donne le signal : il signe pour 50,000 liv. st. (1 million 230,000 f.) ; après lui, c'est entre autres M. Jones Loyd, récemment promu à la pairie sous le titre de lord Overstone, financier instruit, auparavant banquier. Les notabilités financières de la Cité se groupent autour d'eux. On rassemble ainsi une masse d'engagements individuels, montant à 200,000 liv. st. (5 millions de fr.), sur quoi la Banque d'Angleterre, tenant avec raison la garantie pour très-valable, se déclare prête à faire toutes les avances. L'entreprise, de ce moment, est sauvée : c'est Colomb qui a son navire après l'avoir tant souhaité. Il n'y a plus dès-lors qu'à faire venir les architectes. Mais le temps presse : on est en juin 1850, et l'ouverture de l'édifice non commencé, pour lequel on n'a pas même de plan arrêté, est annoncée à l'univers pour le 1<sup>er</sup> mai 1851. En tout ceci, l'intervention de l'autorité s'est bornée à ce que la reine nommât officiellement la commission chargée de diriger l'entreprise. Il le fallait, moins encore pour entraîner l'adhésion unanime des chefs de l'industrie britannique, que pour investir la commission d'une influence effective vis-à-vis des peuples et des gouvernements étrangers dont il fallait le concours. C'est une circonstance à mentionner, qu'à un certain moment l'administration fut sollicitée de prendre une grande part à la direction



HARMONIUM.

de l'entreprise ; on lui disait qu'il était indispensable au succès de l'entreprise. Mais, appréciant sainement le rôle qui lui convient, et justement confiante dans la puissance d'un public façonné de longue main à faire lui-même ses affaires, elle a sans hésitation repoussé

cette offre, qui, en tout autre pays, eût été pour l'autorité une tentation irrésistible, et l'événement lui a complètement donné raison. L'Exposition a été ouverte au moment voulu ; tout s'y passe avec ordre, tout y fonctionne admirablement. Quant au côté financier de l'entreprise, il est parfaitement satisfaisant. Il faudra au-delà de 200,000 liv. st.; mais au moment où je parle, on a déjà reçu 130,000, sans toucher à l'engagement de 200,000 dont M. Peto avait donné le signal. La recette à la porte est toujours croissante : elle s'élève actuellement à 5,000 liv. st. (75,000 fr.) par jour. Il est à peu près certain qu'il y aura un excédant considérable.

Je suis frappé à chaque instant de cette qualité qu'ont les Anglais de se rapprocher, de se concerter dans l'intérêt commun, de tirer spontanément de leur sein une force collective devant laquelle tous les obstacles s'aplanissent, tous les mauvais vouloirs s'inclinent, respectueux ou intimidés, sans que l'autorité ait à enrégimenter les citoyens, à les aligner, à leur donner le mot d'ordre et le signal. Cette qualité précieuse, je l'envie pour mon pays, parce que c'est la qualité des peuples vraiment libres, et j'estime que, hors de la vraie liberté, il n'y a pas d'avenir pour nous. C'est ainsi seulement qu'une nation montre son aptitude à se gouverner elle-même, au lieu d'être indéfiniment gouvernée, réglementée, manipulée, foulée. C'est ainsi seulement que le gouvernement de la majorité est sincère et qu'il est stable. C'est sur cette base seule que peut se fonder comme sur le roc le règne de la loi. On est en quête dans notre patrie maintenant, avec une anxiété que je conçois et que je partage, de quelque moyen qui soit propre à mettre la société à l'abri des coups de main de minorités infimes par la qualité de leurs éléments ou par le nombre. Je n'imagine pas qu'il en existe une autre que cette vertu si apparente en cette île, qui fait de l'homme un animal politique, comme on dit ici, un être éminemment propre à la vie sociale, comme disait Aristote. Seule en effet, elle donne à la société une cohésion indestructible. Seule elle communique à la majorité une énergie magique, et lorsqu'il faut agir, et lorsqu'il faut résister à une surprise, et lorsqu'il faut refouler l'oppression d'où qu'elle vienne, d'une troupe de factieux ou des dépositaires constitués du pouvoir. Tant que nous ne nous serons pas attribué ce bel attribut de la race anglo-saxonne, attendons-nous à être sans fin le jouet des révolutions. Rien ne nous en sauvera, pas même la tyrannie, qui compte pourtant chez nous tant de secrets partisans, tant d'adorateurs qui, au fond de leur cœur, lui ont érigé un petit temple. La tyrannie, même avec des troupes d'espions et des myriades de baïonnettes, n'offre pas un asile assuré contre les audacieuses tentatives des minorités, celles-ci fussent-elles toutes petites. Les moindres minorités, en effet, ont contre la tyrannie la mieux servie la ressource des conspirations, qui, à la faveur des habitudes même que donne la tyrannie, peuvent avoir le plus insigne succès. A ceux qui en douteraient, je ne rappellerai pas les innombrables catastrophes qui, dans la Rome impériale ou à Constantinople, ont ensanglanté ou souillé le trône des Césars. Je ne leur citerai pas la fin cruelle de Paul I<sup>er</sup>. Je leur mentionnerai seulement le nom de Mallet, qui s'attachait pourtant au pouvoir du plus grand homme des temps modernes.

Il eût donc manqué, dans l'Exposition universelle, si elle avait eu lieu hors de l'Angleterre, le grand enseignement politique et social qui ressort de la manière dont elle s'est organisée. Il y eût aussi manqué un monument merveilleux de l'industrie humaine. Vous savez déjà l'histoire pittoresque du bâtiment dans lequel l'Exposition est renfermée. Il y a peu de jours, une plume chérie du public l'a racontée encore dans vos colonnes, et a célébré justement le nom de l'architecte habile à qui est dû le Palais de Cristal. Je ne vous ferai pas la description technique de ce palais de fer et de verre, dont le dessin a été répandu dans les quatre parties du monde avec profusion. Il n'y a qu'une voix sur les mérites de cette construction. C'est élégant et c'est simple, c'est grandiose et c'est commode, c'est inondé de lumière, c'est de l'abord le plus facile. Tout y a été prévu, la pluie la plus abondante et l'incendie. Il fallait de la vapeur pour mettre en action les nombreuses machines et les nombreux métiers établis dans la salle des mécaniques, car on a voulu faire jouir le public de l'intéressant spectacle des ateliers en activité ; voilà des tuyaux qui distribuent où on le veut la vapeur que produit un vaste générateur constamment en ébullition dans un pavillon extérieur. Il fallait de l'eau pour donner la représentation de quelques machines hydrauliques en mouvement ; il y a une distribution d'eau. Un télégraphe électrique est là pour porter à chaque instant, à un bureau central, tout ce qu'on peut avoir à communiquer à la direction.

C'est spacieux à ce point, qu'un palais deux fois long comme celui de Versailles pourrait s'y déployer à peu près. Il n'y a nulle part rien qui puisse en donner l'idée, ni par les dimensions, ni par le style, ni par



STATUE GRANDEUR NATURELLE. — SALON ANGLAIS.

l'agencement des parties les unes avec les autres, ni par le nombre infiniment petit auquel ont été ramenées les pièces nécessaires à la composition de cette vaste structure. En vérité, on pourrait dire qu'elles se réduisent à deux : une colonne et un certain panneau à trois compartiments. Quant on songe que tout cela a été conçu, adopté, moulé, fondu, ajusté, posé et reconstruit d'un vitrage de toute part dans l'intervalle de quelques mois, on se croit dans le royaume des fées. Le Palais de Cristal n'était possible qu'en Angleterre. Il atteste ce que peut l'industrie des fers en ce pays, la puis-

fabrication qu'on s'obstine encore à maintenir sur de grandes proportions en France. L'Angleterre alors fabriquait environ 17,000 tonnes de fer en guise, ou fonte brute. La tonne est un poids de 1,000 kilogr., à très-peu près ; quand le dix-huitième siècle se ferma, on n'en était encore qu'à 150,000 tonnes ; l'industrie du fer à la houille n'avait pas encore bien affirmé ses procédés. On importait alors 40,000 tonnes de fer, presque tout forgé. En 1806, on atteignait 253,000 tonnes. En 1823, c'était plus que doublé : on était à 581,000. Quand les chemins de fer prirent leur grand essor, en 1838, on était arrivé à un million de tonnes. En 1847, c'était doublé. Maintenant on en est à 2 millions 500,000. C'est beaucoup plus que tout le reste du monde ensemble. Il est vrai qu'on en exporte beaucoup. L'exportation, en 1849, a été de 700,000 tonnes. On n'a cependant pas cessé d'en importer une certaine quantité, particulièrement du fer de Suède que l'on convertit en acier ; c'est une fabrication pour laquelle le fer de Suède est incomparable. L'importation, depuis quelques années, est de 25,000 à 50,000 tonnes de fer forgé, ce qui répond à 55 ou 42,000 tonnes de fonte.

Mais sous quels auspices s'est étendue cette fabrication ? Sous les auspices d'une puissance qui agrandit comme par enchantement la consommation et provoque sans cesse le perfectionnement de toutes les marchandises, sous les auspices du bon marché. Autrefois le fer anglais était cher, même fabriqué à la houille ; le plus gros fer, le n° 1, qui exige une seconde façon avant de servir même aux usages les plus humbles, se vendait en moyenne 440 fr. la tonne. En 1822 et 1823, il était tombé à moitié. Depuis un an, c'est de 125 fr. à 150 fr. Quant à la fonte brute, elle a baissé dans la même proportion. Sur le grand marché de Glasgow, elle ne vaut plus que deux livres et demi (63 fr.) la tonne. Jusque'en 1840, il était à peu près sans exemple qu'on l'eût vue au-dessous de 100 fr. Au commencement du siècle, c'était bien autre chose. Sous l'influence de causes dont je n'ai pas à donner ici le détail, pareil phénomène s'est manifesté pour l'autre matière dont ce bâtiment est fait, le verre. Le verre a beaucoup baissé de prix en Angleterre depuis une dizaine d'années, et la consommation s'en est de même beaucoup développée. L'augmentation même de la consommation a, tout comme pour le fer, réagi sur la fabrication, et y a introduit des améliorations marquées.

Voilà comment il se fait que lorsque M. Paxton a apporté son plan d'un édifice en fer et en cristal, on n'a eu à être effrayé ni de la dépense ni du temps qu'il faudrait pour l'ériger. Ce fer fondu tout façonné ne revient vraisemblablement qu'à 150 fr. environ les 1,000 kilogrammes. En France maintenant, à une époque de prix relativement et momentanément avilis, vous le paierez plus du double, et c'est une des raisons pour lesquelles on nous a fait toujours pour l'Exposition des baraques provisoires en planches et en plâtre, basses, mal aérées, mal éclairées, quelque talent qu'eussent les architectes, et très-coûteuses par la condition même qu'il fallait subir de les démolir à chaque cérémonie.

Mais ce n'était pas seulement l'économie d'argent qui importait ; l'économie de temps était plus précieuse encore, il la fallait absolument. C'est encore le bon marché qui l'a procuré. Quant un article usuel est à bon marché, par cela même qu'il s'en consomme beaucoup, le nombre des ouvriers qui excellent à le manier est considérable. Ici donc on n'a eu qu'à faire un signe pour voir accourir une multitude d'hommes habiles à préparer, à finir, à poser les colonnes et les châssis de fonte et les plaques de verre. C'est ainsi qu'en trois ou quatre mois l'édifice a pu être terminé. Partout ailleurs, même avec beaucoup de bonne volonté, on y eût mis plus d'un an.

Le bon marché est un grand magicien. Quand une nation se l'est assurée, elle possède la lampe d'Aladin pour accomplir, en un clin d'œil, des œuvres merveilleuses ; il est bon à autre chose qu'à susciter des prodiges du genre du Palais de Cristal. Il n'a pas peu contribué à fournir à l'Angleterre le moyen de traverser sans secousses une période où la plupart des peuples rencontrent sur leur chemin le redoutable génie des révolutions. Je vous signalais tout à l'heure un attribut du caractère anglais que je considère comme le fondement moral de la stabilité de leurs institutions. Le bon marché en est aujourd'hui la fondation matérielle. Ne cessons pas de le recommander chez nous. Il nous faut le bon marché des matières premières, le bon marché des produits usuels. C'est l'abondance du travail et la vie à bon marché.

Rien n'est plus digne de la sollicitude active de qui-conque aime la patrie.

Mais au milieu de ces réflexions je m'écarterais de l'Exposition. J'y reviendrai dans une prochaine lettre.

MICHEL CHEVALIER.



ORFÈVRE. — SURTOUT DE TABLE.

sance des moyens dont elle dispose, et le degré d'économie auquel a été portée ici la fabrication de cette matière première indispensable à tous les arts. Autrefois, il y a un siècle, l'industrie anglaise des fers était fort modeste, on ne faisait que du fer au bois ; c'est un mode de

A la suite de la lettre de M. Michel Chevalier, conçue peut-être avec des préoccupations un peu trop exclusivement favorables à l'Angleterre, on lira avec plaisir la suite de la correspondance éminemment française de M. Blanqui. Voici la cinquième lettre du savant professeur.

V.

Enfin, Monsieur, la France a arboré son pavillon aux applaudissements de l'Europe entière, et d'ici à quelques jours, toutes ces industries pourront être appréciées à leur véritable valeur. La ville de Lyon s'est un peu fait attendre, comme il arrive parfois aux souverains de mauvaise humeur; mais personne n'y aura rien perdu. On eût dit que l'Exposition n'était pas ouverte tant que les merveilles de la production de cette ville n'y étaient pas. A présent que Mulhouse et Lyon ont fini leur étalage élégant, simple et synoptique, il faut voir accourir les myriades de curieux qui se pressent autour de ces brillantes galeries du premier étage: c'est un flot perpétuel de visiteurs qui viennent saluer la cité reine de nos industries. On n'entend partout que cette exclamation: « Beautiful! handsome! very nice! » que je traduis librement par beau! magnifique! admirable!

C'est le moment, Monsieur, de rassurer nos compatriotes contre les bruits qui ont circulé à Paris, à ce que j'entends dire, sur notre infériorité à l'Exposition de Londres. Ces bruits n'ont pu avoir de fondement que pendant les premiers jours, lorsqu'en effet, nous n'avions presque rien débarrassé, et que le public passait, fort étonné, devant nos vitrines vides et nos caisses pleines de paille. C'était un spectacle affreux, et d'autant plus déplorable, que les premières impressions sont durables et survivent parfois à la réalité qui devrait les modifier. Mais c'était la faute des exposants, qui ont presque tous attendu jusqu'au dernier moment, les uns pour achever, les autres pour expédier leurs produits.

Tout est réparé aujourd'hui, et avant de commencer l'examen comparatif de nos diverses industries avec celles de nos rivaux, je puis vous confirmer, sans préoccupation patriotique, ce que je vous avais fait entrevoir dès mes premières lettres, que notre triomphe est certain sur presque toute la ligne, éclatant surtout sur la ligne de Lyon. Ce n'est pas que je ne voie apparaître à l'horizon des puissances menaçantes; je vous les nommerai seulement, en attendant plus ample informé: la Suisse a des rubans, l'Italie a des velours et l'Espagne a des articles de soie qui méritent la plus grande attention. La Chine, dont je vous parlerai tout à l'heure, a des crêpes et des châles bien remarquables, même pour le goût des broderies. Mais tenez pour certain que nous restons les maîtres, les arbitres incontestables de l'initiative et de l'art. Un Anglais qui s'y connaît, me disait hier: « Nous avons la quantité, vous avez la qualité. » L'Anglais avait raison.

Il sera facile de démontrer que nous pourrions bientôt avoir l'un et l'autre. Il suffira de laisser entrer les matières premières du travail au plus bas prix où on les trouve, en quelque lieu du monde que ce soit. Ce qui nuit le plus habituellement au débit de nos articles, c'est leur cherté relative, et cette cherté vient surtout du haut prix des matières premières. Dès qu'il sera bien compris que le génie national assure à nos œuvres une valeur supérieure à celle que leur donnent les autres nations, le seul moyen de ne pas perdre notre supériorité sera de ne pas permettre à ces nations de se procurer les éléments du travail à meilleur marché que nous.

C'est une question de douanes, car pour ce qui est de l'art et du goût, ce feu sacré ne peut se dérober; l'Exposition universelle le prouve bien, et me le prouve à moi au-delà de mes espérances même. On ne nous enlèvera pas plus ce privilège-là que la douceur de notre climat et la grâce de nos femmes. Je vous demande si le grâce peut se vendre ou s'acheter.

Ainsi, Monsieur, en attendant que nous reprenions ce grave sujet, naturellement réservé pour la fin de nos études, je puis résumer ici en peu de mots la position qui ressort pour nous de l'état présent à l'Exposition universelle. Nous sommes évidemment sans rivaux pour la forme, le dessin et la couleur en toute chose: orfèvrerie, ébénisterie, bronzes, papiers peints, toiles peintes, articles de fantaisie, instruments de précision, arquerie. Nous n'avons pas paru en matière de poterie et de cristaux. Saint-Louis et Baccarat ont déserté devant l'Angleterre et la Bohême.

Nous avons peu de machines, et bien mal avisé serait celui qui jugerait de la puissance française par ce que nous avons exposé en ce genre, quoique nos produits soient forts beaux. Nos manufactures naguères royales, Sévres, Beauvais, Gobelins, occupent une salle spéciale qui fait l'admiration de tous les visiteurs. Nos orgues, nos pianos, retentissent magistralement dans toute l'Exposition. On parcourt toutes les galeries pour y voir une foule de choses utiles; on revient sans cesse aux galeries françaises pour y connaître les vrais types du beau. Ce matin même, Monsieur, j'avais l'honneur d'accompagner madame la duchesse d'Orléans, qui nous disait, avec une satisfaction visible: « Décidément, messieurs, la France est toujours la France; et sa grandeur brille ici d'un éclat nouveau, par la comparaison! »

Je vais maintenant conduire vos lecteurs sur le terrain le plus propice aux comparaisons entre nos indus-

tries européennes et celles de l'ancien monde: je veux parler de l'Inde anglaise et de la Chine, qui ont étalé à l'Exposition universelle des produits vraiment extraordinaires par leur confection et par leur variété. Les fabricants de tout genre et de tous pays feront bien d'étudier les articles de la Chine et de l'Inde, car ils y trouveront de précieuses indications pour renouveler ou modifier leurs dessins, leurs formes, et même l'armature de certains métiers à tisser. La collection des produits de l'Inde anglaise est particulièrement intéressante en ce sens qu'elle est plus neuve et moins connue que les articles chinois. Elle est aussi plus complète; il est facile de voir que les ordres du gouvernement anglais n'ont pas été sans influence sur le soin avec lequel elle a été réunie.

Quiconque ne connaît l'Inde que par les livres, et il n'y en a pas de meilleur sur ce sujet que celui de notre infortuné compatriote Jacquemont, peut la voir ici palpitante et réelle, sans peine et sans fatigue; elle y est tout entière; le climat seul y manque, et j'ose dire que cette collection suffirait pour attirer en Angleterre des millions de visiteurs.

La première chose qui frappe les regards est une double collection militaire et navale, celle de toutes les armes du pays et de tous les navires, grands ou petits, qui naviguent dans ces mers lointaines. Que de moyens de détruire! que de formes diverses de fusils, de canons grossiers, de pistolets, de fleches, desabres, de poignards enjolivés de toutes façons, poignards à lames droites, à lames courbes, poignards dorés, niellés, yatagans, outils pour tuer, effrayants et charmants, et bien peu pour produire! On dirait que la vie est trop longue dans ce pays-là, et qu'elle est un mal dont on ne saurait trop tôt se débarrasser. Les navires aussi semblent plutôt construits pour la piraterie que pour le commerce. Voyez ceux de Mindanao, à deux rangs de rames et à voiles carrées; les sampans, de Singapore à voiles latines; le bateau-serpent de la Cochinchine à petites pelles en guise de rames, et toute cette flotte d'écumeurs de mer que balaient peu à peu, dans ces archipels de voleurs, les frégates à vapeur de l'Angleterre: n'est-ce pas l'image de ce vieil Orient qui cède tous les jours à l'ascendant du génie européen?

L'étude en est d'autant plus facile et curieuse à l'Exposition que les Anglais n'ont rien oublié. Il n'y a peut-être pas une seule profession qui ne soit représentée par une statuette en costume de l'emploi, costume souvent bien léger, qui donne une idée du climat, et surtout de la condition des peuples de ce pays. Quand on voit ces lourds palanquins, portés par des gens demi-nus, avec une allure de bête de somme, et en même temps l'éclat des meubles brodés d'or, celui des tissus d'or brodés de pierreries, tout ce luxe oriental, créé par tant d'indigence, ne fait que trop connaître le sort de l'espèce humaine dans ces vieux points de départ de la civilisation. C'est bien là qu'il est facile de voir que si le socialisme est une chimère, la misère est une réalité. C'est là, ce n'est pas chez nous que l'homme est vraiment exploité; c'est là que sont les vrais parias, condamnés à produire sans consommer, à travailler sans salaire, à vivre sans espérance!

Les travaux de leur industrie sont pourtant dignes du plus vif intérêt. Si nos prohibitionnistes avaient daigné paraître à l'Exposition universelle, nous aurions pris la liberté de leur indiquer la collection des poteries de l'Inde, dont les formes sont contemporaines de la conquête d'Alexandre, et méritent par leur variété et par leur originalité l'attention de tous les hommes qui s'occupent de céramique. Ces poteries, fines ou grossières, forment un véritable musée d'une couleur locale saisissante, et qui doit être d'un grand prix, car j'ai vu avec regret qu'il était défendu d'en posséder des dessins sans permission; mais il n'est pas interdit d'en prendre une idée.

Cette Exposition est une mine d'idées. Les deux ou trois délicieux petits salons consacrés aux tissus de l'Inde, depuis les châles jusqu'aux plus minces fichus de fantaisie, me semblent capables de révolutionner à eux seuls l'industrie des nouveautés.

Envoyez-y donc le plus d'ouvriers que vous pourrez. Que ne peut-on les envoyer tous ici! Que de créations, de richesses seraient le fruit de ce voyage! Que d'étoffes nouvelles nous pourrions fabriquer à l'aide de ces dessins âgés de trois mille ans! Il me semble d'ailleurs, monsieur, que, puisque la République de Platon est à la mode à Paris, nous devrions aussi étudier l'industrie contemporaine d'Aristote, dont l'élève a fait jadis la conquête de l'Inde.

Il y a eu une grande industrie en Orient du temps d'Alexandre, comme il y en a eu une en Europe du temps de Napoléon. Si ces deux grands hommes pouvaient se rencontrer aujourd'hui à Londres, ils retrouveraient l'un et l'autre les meubles de leur cabinet et les épées de leurs soldats; il ne leur manquerait que les héros. Les hommes de ce temps-ci sont plus ingénieux, mais ils sont plats. Laissons-les donc tranquilles et revenons à nos Indiens.

Ce qui donne un prix particulier à cette partie de l'exhibition anglaise, c'est qu'il est impossible de la retrouver ailleurs, en gros ou en détail. La plupart des articles indiens n'étant pas conformes aux goûts européens, il en vient ordinairement très-peu en Europe, et

nous ne pouvons pas adapter à nos usages tout ce qui leur serait applicable, à l'aide de quelques modifications de peu d'importance. J'admirez hier, par exemple, plusieurs tissus orientaux brochés d'or et d'argent, auxquels il suffirait de faire subir un léger changement pour les transformer de la manière la plus originale, et les approprier au goût délicat et raffiné de nos femmes. Un filet de soie blanche substitué à l'argent, un filet de soie jaune à l'or, et tout serait accompli. Encore une fois, monsieur, envoyez-nous des ouvriers par centaines. Prêchez cette croisade. J'ose affirmer que pas un bon ouvrier ne peut venir passer quinze jours ici sans tripler ce que nous autres, économistes, nous appelons son capital moral, son capital à lui, sa valeur intrinsèque; par conséquent, sans être devenu plus riche.

L'Exposition de l'Inde a aussi pour moi son côté philosophique et politique. Quand, il y a quelques années, le brave général Allard me confiait l'éducation du fils adoptif de Rundjet-Sing, le maharadjah ou roi de Lahore, j'étais loin de penser que ce grand empire des Cinq-Rivières tomberait sitôt aux mains des Anglais, et que je rencontrerais un jour, dans un coin obscur de l'Exposition de Londres, le plan en relief de la ville de Lahore, avec sa triple enceinte de fortifications, hélas! bien inutiles. Quinze années sont à peine écoulées, et le général Allard est mort, Rundjet-Sing est mort, son empire est mort et mon jeune ami est mort. J'ai rencontré à Londres bien d'autres grandeurs qui m'étaient plus chères, et qui sont tombées aussi. Pourquoi? Dieu le sait. Respectons ses décrets; mais j'ai souvent peine à les comprendre!

Je veux pourtant faire trêve à mes regrets, pour vous entretenir d'une découverte que se rattache, par Calcutta, à l'Exposition indienne, quoique cette découverte soit exploitée en Ecosse: c'est l'introduction d'une matière textile nouvelle qu'on appelle ici *jute*, qui tient le milieu entre le lin et le chanvre, et par laquelle les Anglais espèrent se soustraire à la tyrannie du coton américain. Le *jute* est une espèce de chanvre qui pullule dans les plaines du Bengale, et qui possède, chose curieuse, avec les propriétés du lin, celle du coton, c'est-à-dire la faculté de se peigner en brins parallèles et celle de se carder. Un industriel distingué, le chevalier Clausen, est parvenu à la blanchir d'une manière si parfaite, qu'il n'y a pas de soie plus éclatante que le *jute*, après le blanchiment obtenu par un procédé nouveau dont je fais grâce à vos lecteurs, quoiqu'il constitue l'application la plus curieuse qui ait jamais été faite de la chimie à l'industrie, procédé qu'on pourrait appeler le blanchiment par distension.

Le *jute* peut donc se réduire en filaments parallèles comme la soie, et en laine comme le coton. Il se combine également bien avec la soie, la laine, le fil et le coton. Ses mélanges sont aussi curieux que son emploi isolé. Les Anglais en exposent des flanelles, des tricots, des toiles, du drap. Il prend avec une égale facilité toutes les couleurs, et si, comme on l'espère, l'expérience qui s'est déjà faite sur plus de vingt mille tonnes importées, réussit complètement, les Anglais pourront s'affranchir un jour du joug américain et tirer de leur sol indien une matière première inépuisable. J'ai trouvé tous les hommes compétents assez vivement impressionnés de cet essai, qui est d'une grande importance, s'il est décidé l'inauguration d'une nouvelle matière textile dans le monde. Ce serait peut-être le fait le plus intéressant de l'Exposition universelle.

Vous me permettrez d'y revenir et d'ajouter à une prochaine lettre le compte-rendu de la Chine, des Chinois et des Chinoises, qui sont infiniment moins beaux que leurs produits.

BLANQUI (de l'Institut).

Nous extrayons de la lettre du 22 mai, adressée par M. Jules Janin au *Journal des Débats*, divers passages non moins piquants pour les sujets traités que pour la manière dont ils le sont par le spirituel et érudit feuilletoniste.

L'heure avance, et j'entends déjà le signal du retour. A peine arrivé, il faut partir; il faut prendre congé de toutes ces grandes choses, entrevues en courant, et sortir de cette ville immense à peu près comme on sort d'un rêve! Ah! c'est dommage, et je commençais à m'habituer à cette grâce hospitalière! *Inveni portum!* disait lord Byron; seulement il traduisait, en son ironie insatiable: *J'ai trouvé du vin de Porto!* Grand bien lui fasse! je préfère un peu d'amitié et de bienveillance à tous les vins de l'univers.

Donc, puisque je n'ai plus le temps de m'abandonner à la joie et à la consolation d'écrire, et puisqu'il faut se hâter absolument, laissez-moi vous raconter mes trois ou quatre dernières journées; vous verrez si j'ai le droit de m'écrier, moi aussi: « Une fois dans Alep, je vis un Vénitien! Un Vénitien! J'ai vu Venise et ses splendeurs, samedi passé, — en pleine Tamise, au moment où le fleuve va ressembler à l'Océan; l'Océan n'est pas loin, dont le flot monte et descend sous la pression des astres d'en haut! J'ai assisté à un grand spectacle! On devait lancer le plus grand bateau à vapeur qui fût sorti jusqu'alors des chantiers de l'Angleterre! On voyait d'en bas la merveilleuse machine dont les drapeaux, — Angleterre et France, par courtoisie, — agitaient leurs flammes amies au-dessus des deux tourelles gothiques

(ouvrage d'hier) qui servent d'entrées à ces chantiers ! Tout était joie et fête sur ces hauteurs complaisantes et sur ces ondes dociles ; fête calme et silencieuse, d'abord parce que le silence est ici une des conditions de certaines joies rêveuses, et parce qu'ensuite il est impossible de ne pas rester frappé de stupeur à l'aspect de cette imposante machine. A peine créée et mise au monde, qui s'en va tout à l'heure affronter pour la première fois, l'abîme des flots et les quatre vents du ciel ! On ne saurait avoir une juste idée d'une si vaste construction qu'en se figurant quelque maison formidable arrachée soudain de ses fondations et posée sur un amphithéâtre au penchant de la colline, afin que chacun puisse voir le travail souterrain de l'architecte, et se rendre compte de l'édifice, de la cave au grenier, du faite à la base. Ainsi nous apparaissait l'*Orénoque* avant d'aller rejoindre ses amis et ses ennemis, les flots, qui tantôt le vaudront briser contre l'écueil, comme un enfant le jouet dont il est las ! Cette masse énorme de bois taillé, courbé, obéissant ; les trois étages de cette maison flottante, ce pont, grand comme le pont des Arts, cette force et cette grandeur au repos, tout vous étonne, et vous attendez avec une inquiétude sincère le moment où le nouveau-né de l'Océan, délivré des liens qui le retiennent à terre, fera ses premiers pas dans ses domaines légitimes ! Telles étaient l'attitude et l'agitation de l'assistance entière ; et lorsque, enfin, nous avons vu cette masse énorme emportée à l'eau par son propre poids, et la Tamise elle-même reculer en gémissant sous ce faix qui la frappe, alors enfin de toutes ces poitrines oppressées s'est échappé le hurrah universel.

Notez bien que ce même spectacle, qui était pour moi une grande fête, a passé inaperçu, à Londres même, dans l'histoire de chaque jour. Une maison entière s'était écroulée le matin même, emportant dans sa chute une quantité de malheureux : à peine savait-on cet accident terrible ! Un bateau de plus dans ces flots si chargés, est-ce la peine qu'on s'en inquiète ? On construit en ce moment, dans ce même chantier, trois bateaux semblables à l'*Orénoque*, et chacun de ces bateaux, quand enfin rien ne manquera à cette force, aura coûté 92,000 liv. sterl. (2 millions 300,000 fr.) ! La belle affaire ! Et vous verrez que c'est moi qui leur apprendrai que la chose vaut la peine qu'on l'admire ! Il est bien entendu que ces quatre léviathans à vapeur appartiennent à de simples commerçants ; seulement, l'*Orénoque*, en attendant ses trois camarades, sera commandé par un capitaine de la marine royale, qui a présidé à ces vastes constructions.

L'instant d'après, un immense salon, dans un vaste hôtel, accueillait le capitaine, les ingénieurs, les actionnaires, le parrain et la marraine de l'œuvre nouvelle, et je vous assure que l'*Orénoque* pourrait chanter la chanson que chante le petit page à sa marraine :

*J'avais une marraine !*

Si l'*Orénoque* n'a pas chanté, ce n'est pas faute que l'on ait bu à sa naissance, à sa fortune, et qu'on l'ait voué bon beau navire, *alcyon Albionis*, à tous les sourires du soleil, à tous les astres favorables du Midi....

Ce dîner à Richmond est digne d'être raconté. Depuis l'introduction de la *Marseillaise* brûlante et devenue froide dans nos banquets, depuis qu'un banquet est devenu le prétexte et le signal d'une si funeste révolution, on n'ose plus parler de ces réunions de plaisir, devenues les festins des Centaures et des Lapithes qui se battent comme des Thraces, avec la coupe éniivrante des festins. Richmond c'est tout dire. Une grande cité possédée Richmond, quand elle n'a pas Saint-Germain. L'auberge, ou, pour mieux dire, le *château* de Richmond est situé sur la Tamise ; le gazou s'arrête au flot bleu et tout chargé de barques légères faites pour la joute, et véritablement, quand je disais tout à l'heure : « J'ai vu un Vénitien », je ne pouvais pas mieux dire du spectacle de ces barques, de ces joutes, de ces guitares, de ces chansons. La ville entière de Richmond était pavée aux couleurs de toutes ces nations dont la bannière heureuse flotte en ce moment aux mâts du Palais de cristal ! Dans le jardin se faisaient entendre les musiques militaires ; sur le gazon se promenaient les dames qui venaient prendre leur part de ce beau jour. Chaque convive arrivait à l'heure indiquée, et, quand la réunion a été complète, les citoyens notables de Richmond, représentés par leurs meilleurs magistrats, sont venus lire aux étrangers confiés à cette fête une Adresse de félicitations et de bienvenue. On ne saurait croire à quel point cette courtoisie était touchante, avec quelle ferveur toutes les têtes se sont découvertes, chacun cherchant à comprendre dans les yeux de l'orateur ce qui lui échappait dans son langage. Une citation très-heureuse de l'illustre Pope, une des gloires de ce paysage qu'il a chanté (la *forêt de Windsor* est si proche !), a été la bien accueillie et la bien venue, en effet, par les quelques invités qui n'avaient aucun droit à se trouver dans cette réunion des représentants de l'industrie universelle du genre humain. Les vers du poète semblaient leur dire : Entrez ! il y a place ici pour l'imagination, pour la rêverie, et nous ne reconnaissons pas seulement pour nos hôtes les métiers, les forges et les charrues ! — A six heures sonnant, les cent soixante

invités à ce banquet, présidé par lord Ashburton, se mettaient chacun à sa place, désignée à l'avance. A la table du président étaient assis les ambassadeurs ou les ministres de France, de Belgique, de Sardaigne, de Saxe, de Portugal, d'Amérique : une place avait été réservée à lord Stanley, à lord Palmerston, à lord Grandville, à M. le baron Charles Dupin. Le dîner a commencé par une prière prononcée à haute voix, et la prière a été écoutée avec recueillement par l'assemblée. En ce moment les enfants même de Voltaire étaient forcés de s'incliner ; et comme disait Saint-Evremond à Mme de Mancini : — « Rappelez-vous, Madame, qu'une femme bien élevée et de bonne compagnie est forcée de faire son salut si elle ne veut pas être confondue, en ce monde et dans l'autre, avec des femmes de rien ! »

Je vous fais grâce du détail ; il n'y a que les cuisiniers qui publient le menu du dîner qu'ils offrent ou qu'ils servent à leurs hôtes, et il faut être l'hôte d'un cuisinier pour compter en effet les turbots, les saumons, les potages, les suprêmes, les filets, les chapons, les bavarroises et autres *arabes de gueule* bons à tenir leur place dans le *Gargantua*. Ce qui fait l'étonnement et l'admiration d'une réunion de ce genre, c'est la bienveillance de chacun et de tous : c'est le sentiment unanime qui parle en tant de langages si divers ; voilà ce qu'il faut raconter, et non pas une carte de restaurateur.

Le dîner achevé, on a chanté les *grâces* au piano, en quatuor. Après les *grâces*, l'assemblée a chanté le *God save the Queen*, avec accompagnement de clairons et de trompettes. Heureuses les nations qui ont un chant national appris dès le berceau !

Après ce grave récit de l'hospitalité, assise sur le trône éclatant de cette *île fameuse*, il me faut raconter une de ces journées incroyables même à celui qui en a partagé le délire pendant douze heures d'enivrement et de tapage. Et comment m'y frotte, et par où commencer ?

Deux mots suffiront pour vous mettre au courant de mon embarras et de mon impuissance : les *courses d'Epsom* ! L'Angleterre en parle trois mois à l'avance ; elle en parle encore après trois mois d'admiration et d'enthousiasme. On se battrait sur les rives de l'Océan, elle serait à Epsom. Et jamais course de chars aux plaines de l'Elide, disputée par les rois ; et jamais les luttes glorieuses de Sophocle et d'Euripide, évoquant l'histoire en deuil ; ni les coursiers fameux que chante Pindare en ses vers ; ni ces fêtes où se corbaient les coéphores élégantes, des fleurs pleines des corbeilles et des larmes pleines les yeux ; lui-même, Aristophane, le censeur, lorsqu'il livrait à la risée immense des multitudes leurs magistrats, leurs prêtres et leurs capitaines (joie incroyable du petit de rire à ses heures et de se moquer des plus grands) ; aucune de ces fêtes où l'Attique entière était convoquée à certains moments choisis dans le calendrier des âges ne réunissait à un plus haut degré l'enthousiasme, l'intérêt et la passion de tout un peuple.

Un Anglais se rend aux courses d'Epsom comme un Athénien se rendait au temple de la sybille ; il y va avec le même recueillement, il en revient avec les mêmes transports, enivré qu'il est de la vapeur du trépid !

Dès la veille, on dirait que tout ce qui n'est pas Epsom est une chose d'hier, — et le prince Hamlet lui-même s'en viendrait pour démontrer à ces grands politiques qu'il y a quelque chose de vicieux dans la situation du Danemark, — où prenez-vous le Danemark ? S'il est situé dans les plaines d'Epsom, nous y serons demain au grand jour ! La nuit qui sépare l'Angleterre de ce grand jour est une nuit d'insomnie ; on ne dort pas, on rêve ! Il n'est pas, en ce moment, d'homme ou de femme, d'enfant ou de vieillard, qui ne songe à la fête de demain ; pas un enfant gâté de la fortune qui ne s'enivre à l'avance des promesses de cette minute heureuse entre toutes ; pas de mortel si méprisé du sort qui n'invente un moyen de se faire présent à soi-même de cette journée. — A qui veut la prendre, *une livre de ma chair*, pour une place au sommet de l'omnibus ! Ainsi ils parlent ! Celui qui n'a pas de place en quelqu'un de ces véhicules de rencontre s'en va, en maugréant, par le chemin de fer ; qui n'a pas de quoi prendre le chemin s'attache aux brancards des voitures ; on va à cheval, on va à pied, on va comme on peut, pourvu qu'on aille ! — On arrive enfin, et tout d'un coup voici la plaine qui s'étend ça et là et se perd dans l'horizon. Ce n'est pas le sol uni et sablé du Champ-de-Mars ; ce n'est pas la vaste plouze de Chantilly qui domine ces écuisses semblables à un palais, les derniers vestiges de ces princes de Condé, illustres un instant, oubliés aujourd'hui. — Non, rien ne ressemble à ces plaines sans apprêt, tout au plus la *Croix de Berny* quand c'était la mode chez nous d'arriver au grand galop à ce ruisseau du chemin où tombent si souvent cavalier et cheval ! Epsom n'est pas un carrousel, et ce n'est pas une embûche ! La plaine est remplie de ces accidents naturels, et tant mieux si l'obstacle se présente ; on ne cherche pas l'obstacle. Il s'agit de courir et d'arriver naturellement ; que la pluie ait détrempé la terre, ou que le sol résiste à ce *quadrupède sans souflet* dont il est question dans Virgile. — Autant que le regard peut s'étendre, on découvre çà et là des tentes éparées, des maisons, des collines chargées de peuples, des files d'équipages, des mondes pleins de regards ! . . . . .

Cinq fois de suite se renouvelle, au même lieu et le même jour, le jeu délirant du cheval et du hasard ; chaque fois grandit la passion, augmente le délire, et chaque fois des sommes immenses passent de main en main... des fortunes entières... qui vont et viennent à chaque pas de ce cheval... Nous avons cependant chez nous un proverbe qui dit : « Un bel écu de Dieu ne se trouve guère sous les pas d'un cheval ! »

Et pendant ces trois jours, où toutes choses sont suspendues en ces trois royaumes, et d'un bout à l'autre de ces royaumes, — cinq fois par jour, avec autant de coursiers nouveaux, le drame recommence avec la même furie, et la foule, à la fin, s'en va lassée et non pas assouvie ! *Et non satiata recessit !* JULES JANIN.

#### CHRONIQUE DE L'EXPOSITION.

Cette semaine, il est arrivé beaucoup de voyageurs de France par la voie de Dieppe et de Newhaven, qui est la voie la plus courte entre Londres et Paris et que l'on semble apprécier. Si l'on considère aussi la diminution des droits d'entrée à l'Exposition, on peut compter sur un plus grand nombre encore de voyageurs. Nous ne doutons pas que cette voie ne devienne la ligne de communication la plus suivie avec le continent.

— Assurément l'Exposition doit produire un grand effet sur les masses, et l'on va pouvoir maintenant savoir comment elles seront impressionnées par ce magnifique spectacle. Combien l'ouvrier anglais aura de choses à apprendre ! Que de préventions, que de stupidités à écarter ! Nous ne doutons pas que les splendeurs de l'Exposition donneront naissance à de nobles et utiles influences, et, pour notre part, nous serons charmés de la voir contribuer à faire sortir graduellement nos classes industrielles d'une ignorance lamentable et d'un abaissement moral.

— Il y a dans ce moment à Londres plus de 30 agents de police de la province qui sont sous la direction des autorités de Scotland Gard. Ces hommes, choisis pour leur intelligence et à cause de la connaissance parfaite des villes d'où ils viennent, sont employés comme corps d'observation. Tous les jours ils font le service au Palais de Cristal. Ils signalent les voleurs aux agents de Londres. Ils stationnent aux débarcadères des chemins de fer. Le soir ils rôdent autour des lieux de rendez-vous des voleurs. — Les réunions des chartistes et des socialistes sont également surveillées.

— Les directeurs de la cité des matelots, située dans Well-Street, près les docks de Londres, ont préparé aux plus bas prix possible des cabines pour y recevoir les marins qui viendraient voir l'Exposition. De plus, des omnibus qui vont à Hyde-Park stationnent près de cet établissement, de sorte que la gent goudronnée pourra à très-peu de frais se transporter au Palais de Cristal.

— Malgré la vigilance des constables de la police, il se commet quelques vols au Palais de Cristal ; c'est ainsi que, l'autre jour, un individu mis avec recherche, s'empara avec un sang froid tout britannique d'une assez forte quantité de tabac étranger exposé aux regards du public. Toutefois, à la demande même de la partie lésée, l'élegant priseur ou fumeur fut condamné, séance tenante, comme ayant fraudé la douane, à verser 5 liv. st. (125 fr.) dans la caisse de secours des ouvriers blessés. Il va sans dire que notre homme ne se fit pas prier et qu'il se retira fort heureux d'en être quitte à si bon marché. — C'est à tort que l'on avait répandu le bruit que l'on retirerait de l'Exposition les objets de bijouterie d'une certaine valeur les jours de l'entrée à 4 sh. Il n'en est rien, et la multitude britannique pourra, comme l'aristocratie, repaire sa vue de toutes les richesses accumulées dans le Palais de Cristal.

— Presque toutes les sections de l'Exposition sont complètes, à l'exception de celle de la Russie. La majeure partie des visiteurs qui était évidemment des ouvriers en habits des dimanches, examinaient attentivement les machines exposées dans la partie occidentale de l'édifice. Les articles de nos fabricants indigènes ont été l'objet d'une faveur et de préférences marquées. On ne peut que louer et admirer l'excellente tenue des milliers de visiteurs qui se pressent aujourd'hui dans le Palais de Cristal.

— Un des résultats de la grande Exposition se

déroule en ce moment au grand effroi des marchands de Westminster et de Marylebone. Toute la haute société se dirige vers le Palais de Cristal avec tant d'empressement, qu'elle n'a ni le temps, ni le désir de courir les boutiques. Aussi les plus beaux magasins du West-End sont-ils, en mai, réduits à un état d'inaction qui ne se fait ordinairement sentir que trois mois tard. En un mot, la plus grande et la meilleure partie de la saison de Londres est déjà passée, et il n'est pas probable qu'elle se renouvelle. — On sait positivement que la plupart des belles choses exposées ont trouvé des acheteurs dans l'aristocratie anglaise, et il est certain que tout l'argent ainsi dépensé est à déduire de celui qu'on aurait porté, en cette saison, à Bond-street et à Regent-street. — On ne peut guère se figurer l'aspect que présentera Londres cette semaine et la prochaine. Les trains d'excursion de la province ne commencent qu'au 2 juin. Cette semaine appartient uniquement aux habitants de Londres. — Ce qu'on semble oublier, c'est que si l'Exposition favorise la circulation de l'argent, elle n'aura aucun effet sur l'accroissement de la richesse publique. On a déjà remarqué que les 400,000 francs reçus par les billets vendus ont été détournés d'autres emplois. Si 4 ou 2 millions d'individus viennent des provinces, et que chacun dépense à Londres 4 ou 2 l. st., cette somme de 3, 4 à 5 millions, ainsi dispersée, n'entrera pas dans la poche des marchands de Londres, et aura cependant, en définitive, été enlevée au commerce des villes et des provinces.

— **NOUVELLES DE LA COUR.** — Mercredi, la Reine a tenu un grand lever au palais de Saint-James. Il lui a été présenté beaucoup d'étrangers de distinction attirés à Londres par l'Exposition. Après le lever, il y a eu concert de la cour au palais de Buckingham. — Quant au bal costumé de la Reine, qui doit avoir lieu prochainement, on craint que les perruquiers de Londres ne suffisent pas pour toutes les coiffures.

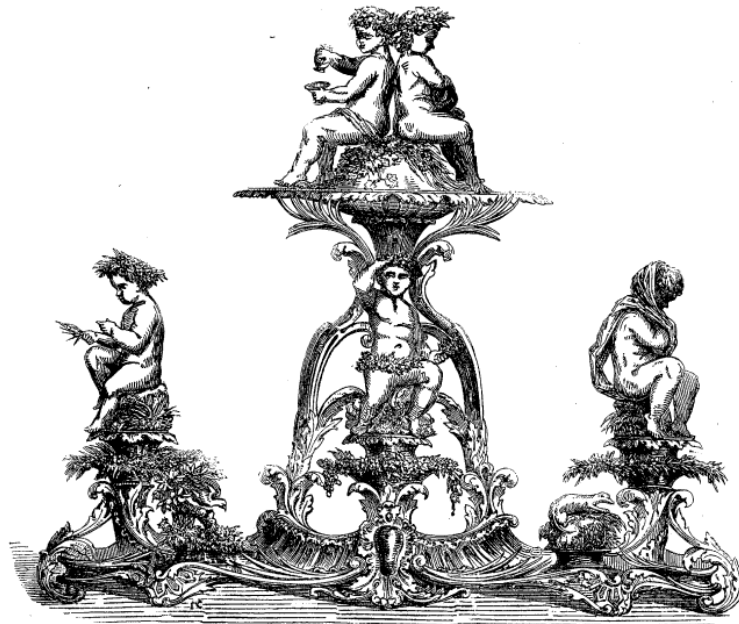
— Le lever de la Reine, hier, au palais de Saint-James, a été plus nombreux qu'aucun de ceux qui l'ont précédé. Sa Majesté et le prince Albert sont arrivés de Buckingham-Palace, escortés par un détachement de hifeguards. Le colonel Codrington a été reçu par la Reine, pour remettre à Sa Majesté le cordon et le collier de la grand'croix de l'ordre du Bain, qu'avait portés son père, feu l'amiral sir Edouard Codrington. Le chargé d'affaires de France a présenté à Sa Majesté le vicomte Héricard de Thury, le duc de Luynes, le baron Séguier, membre de l'Institut de France, juré de l'Exposition universelle. Le concert de la reine réunissait hier plus de trois cents personnes, y compris la famille royale, les princes étrangers, le corps diplomatique et bon nombre de membres de la première noblesse.

#### DERNIÈRES NOUVELLES DE LONDRES.

**FÊTE DE LA CORPORATION DES TAILLEURS.** — La corporation des marchands de poisson a reçu hier, dans sa magnifique salle, beaucoup d'étrangers de distinction qui se trouvent à Londres. Parmi les assistants étaient le comte Granville, le vicomte Palmerston, le baron Ch. Dupin, M. Blanqui, M. Wolski, etc.

Le fauteuil a été occupé par sir S. Easthope, l'administrateur de la corporation.

Le président a porté un toast au prince Albert, qui ne veut pas enrichir l'Angleterre



ORFÈVRE. — SURTOUT DE TABLE, PAR DURAND, DE PARIS.

aux dépens des autres pays, mais qui, au contraire, proclame au monde que la prospérité de l'Angleterre gagne surtout à promouvoir celle de toutes les nations. (Applaudissements.)

Le comte Granville, après avoir fait l'éloge du prince, dont la grande et belle pensée est comprise non-seulement par la nation anglaise, mais encore par les autres pays, fait remarquer que les travaux des 270 membres du jury choisis parmi toutes les nations se poursuivent avec l'ensemble le plus admirable, comme s'il ne s'agissait que de deux ou trois associés menant de front des affaires de commerce. (Applaudissements.) Il est évident que chaque juré retournera dans sa patrie, emportant la pensée que mieux vaut une bonne amitié entre les peuples qu'une rage de s'entre-couper la gorge (on rit), et que le bonheur de chacun contribue au bonheur de tous. (Applaudissements.)

Le sollicitor général a remercié l'assemblée d'un toast porté au ministère, lord Palmerston ayant été forcé de se rendre au concert du palais de Buckingham; il a fait l'éloge du dévouement du noble lord à la cause de la liberté, et de son désir qu'une entière confiance soit mise dans le peuple en masse.

Le président porte un toast aux commissaires étrangers et à M. Ch. Dupin.

M. Ch. Dupin : Messieurs, après avoir vu vos magasins, vos ports, vos docks, vos navires, j'ai pu en faire la description dans mon pays. Mais j'eusse été plus heureux s'il m'avait été donné de tout emporter avec moi. (On rit.) Sans doute, il n'y a pas de supériorité absolue d'un pays sur un autre; l'un excelle dans l'industrie, l'autre prime dans les arts. Mais il est ici des trésors mille fois plus précieux que ces richesses matérielles et que j'eusse voulu transporter avec moi en France; je veux parler de cet esprit d'industrie infatigable et de persévérance opiniâtre, de cette constance dans l'adversité, et, ce qui est plus rare encore, de cette fermeté dans la prospérité et cette activité dans le succès qui caractérisent les Anglais, et qui sont les véritables causes de tant de perfectionnements merveilleux. (Ecoutez!) Heureuse l'Angleterre où d'honorables liens réunissent toutes les classes de la société, depuis la base jusqu'à la pyramide, jusqu'à la sphère élevée où siège la Reine réverée, dont on parle ici avec tant de noblesse et d'affection! (Applaudissements.) Je sais les Anglais charitables: voilà pourquoi je n'ai pas craint de leur exprimer ici ma reconnaissance pour leur courtoisie en des termes qui, pour avoir cours, ont besoin de cette même charité. (Applaudissements.) — La corporation se sépare après quelques remerciements de sir James Brooke, rajah de Surawak, à qui un toast avait été porté.

#### DESSIN DE CHALE BRODÉ EN SOIE SUR FOND DE SOIE.

DE LA MAISON GABAIN, DE BERLIN.

Lors d'un voyage que nous fîmes en Allemagne, nous avons eu l'occasion de visiter la manufacture de M. Gabain, à Berlin. Nous y avons admiré des broderies qui portent un double défi au règne végétal, si admirable d'éclat dans sa coloration, et à la peinture la plus savante.

L'échantillon de dessin que nous reproduisons ici est dû au crayon de M. Botticher, de Berlin, qui l'a exécuté pour M. Gabain. Cette palme gracieuse est exécutée en soie brodée sur un fond de soie uni, mais présentant dans son tissage des zones de différentes nuances de la même couleur. C'est le plus bel échantillon allemand que nous puissions donner de l'industrie des châles. Nous y reviendrons.



DESSIN DE CHALE, PAR M. BOTTICHER.

## AMAZONE

MODÈLE DE M. KISS,  
ATELIERS MÉTAL-  
LURGIQUES DE GEISS  
DE BERLIN

L'emploi du zinc avait été généralement restreint jusqu'ici à la couverture des bâtiments et aux travaux de construction dans lesquels le plomb, plus lourd et plus coûteux, était usité autrefois. Ainsi les gouttières et les conduits à eau qui ne s'emploient que pour les eaux pluviales ou les eaux de petite irrigation sont généralement faits de zinc, en France et en Angleterre. A l'exposition de Paris de 1839, on remarquait de magnifiques échantillons de feuilles de zinc de grandes dimensions et d'épaisseurs diverses. Depuis lors, une foule de monuments et de maisons ont été couverts de ces plaques métalliques légères et assez durables. Un industriel avait même imaginé de fixer ces plaques à la volée de la toiture, par un crochet pris à même le métal et garni de coulises estampées pour recevoir les pattes soudées à plat de la plaque ou ardoise de zinc placées au-dessus. Ce procédé levait l'objection tirée du peu de solidité et de cohésion des toitures de ce genre, et il a été adopté assez généralement.

Mais les applications du zinc à l'art décoratif ont été jusqu'ici, en France comme en Angleterre, très limitées et de nul intérêt au point de vue de cet art.

Nous avons, dans notre numéro du 7 mai, reproduit un magnifique modèle de lion, dû au talent de notre célèbre sculpteur Barye et reproduit en zinc coulé par MM. Davaranne et fils, de Berlin. Ce bel échantillon des fonderies d'art porte le n° 280 de la partie prussienne du catalogue.

Un autre industriel de Berlin, M. Geiss, a résolu le même problème avec un bonheur non moins grand et plus grand peut-être; car son exposition ne se compose pas seulement d'objets d'art proprement dits: elle présente des échantillons de chapiteaux, corniches, astragales, etc., dont la beauté et la solidité ne le cèdent en rien aux mêmes ouvrages exécutés en bronze.

La pureté des formes, la perfection de la ciselure, combinées avec le bas prix du zinc et la légèreté de ce métal (un huitième du poids du bronze!) recommandent ces beaux produits à l'attention des architectes.

Quant au groupe équestre dont nous reproduisons le dessin, il est au-dessus de tout éloge. On sait que la statue originale en bronze est située à Berlin, en face du nouveau Museum, et qu'elle est due au savant professeur Kiss. La copie exposée à Hyde Park est de grandeur naturelle. Une réduction à mi-nature a été aussi envoyée par M. Geiss; toutes deux captivent les regards des visiteurs du Palais de Cristal, dont elles occupent l'aile centrale, département de l'étranger.

Jamais femme guerrière de la Cappadoce, née sur les bords du Thermopée, n'a soutenu plus vaillamment une



AMAZONE COMBATTANT A CHEVAL CONTRE UN TIGRE, DE M. KISS.

lutte corps à corps. La cavale fumante se cabre, un tigre au poitrail; mais le geste de l'amazone est si puissant de menace et d'intrepidité que l'on ne doute pas de sa victoire. La fougue, du geste, l'emporte sur le fini du détail; mais tel est le caractère du modèle original, que la fidélité même avec laquelle M. Geiss s'y est tenu est pour lui un mérite et un sujet d'éloges.

On voit encore à l'Exposition de Londres deux remarquables spécimens de cette fonderie d'art d'un genre nouveau: l'Eve de M. Bailly, l'Enfant au cygne de Kalide, enfin plusieurs belles copies d'après Canova, Thorwaldsen et les plus fameux ouvrages de l'antiquité.

Honneur aux fonderies berlinoises!

FAUTEUIL D'APPARAT ou TRONE,  
DES ATELIERS DE M. DANCOSKI, D'YORK.

Voici un meuble dont il n'est pas loisible à chacun de faire usage, vu sa destination spéciale indiquée par les armoiries princières de son dossier et de son coussin, et la nécessité d'être au moins la reine d'Angleterre pour oser s'asseoir sur le blason du prince de Galles.

Ce magnifique échantillon de broderie décorative et de luxe mobilier est l'œuvre d'un habile manufacturier d'York, ce qui prouverait que l'Irlande n'est pas encore si pauvre qu'elle passe pour l'être généralement. La monture est de bois sculpté et doré; la garniture en velours de soie couleur de rubis, est splendidement bordée, frangée et brodée de passementerie d'or, d'argent, de soie et de pierres.

Les armes de la reine ont leurs deux supports sacramentels, le lion et la licorne, l'un brodé en haut relief et en or, l'autre en argent et encornée d'or. La couronne qui sert de cimier est un foyer de lumière. L'or, l'argent, la soie et les bijoux y rivalisent de brillant et de couleur. Au ruban qui porte la devise *Honni soit qui mal y pense*, s'enlace une guirlande de fleurs dont les pétales brodées en soie semblent détachées les unes des autres, tant le modèle en est parfait. Parmi les roses de l'Angleterre se montrent les chardons symboliques de la vieille Ecosse.

Mais le tour de force le plus singulier peut-être de M. Dancouski est d'avoir figuré les plumes du blason du prince de Galles avec de la soie seulement, et d'avoir travaillé cette broderie avec tant d'art, que cette soie fait absolument, au premier coup d'œil, l'effet de l'argenterie demi-mat.

Les trois-royaumes, généralement arriérés pour ce qui concerne l'ébénisterie, seraient presque au niveau de la France s'ils avaient beaucoup de fabricants artistes comme M. Dancouski.



FAUTEUIL D'APPARAT, OU TRONE DE M. DANCOSKI, D'YORK.

F. NEVERS.

## COURRIER DE PARIS.

Paris dépeuplé de Parisiens et peuplé d'Anglais. — Changements à vue. — Les coups d'éponge et de ruisseau. — Reentrée de Louis XIV aux Tuileries, en peinture. — Une spéculation à faire. — L'Hôtel gothique et l'Allée des Veuves. — Lassus et Merlin, Monte-Christo et M. de Sédcoff. — Villes et cathédrale les portatives. — Marius et le marchand de pommes de terre frites. — Les Kabyles, M. et madame Poitevin dans la lune. — Mollière et George Sand. — Essai sur la linguistique anglaise. — Belpégor. — Bocarme. — M. Nisard et les cloches à melon. — *Méa culpa*.

Le Palais de Cristal bâti, à la mécanique, ce qui est plus anglais peut-être qu'architectural, et toutes les dispositions prises pour utiliser le séjour des consommateurs de tous les pays, convoqués à l'Exposition de Londres, — les Anglais ont agi en gens intelligents : ils ont fait voile pour le continent désert ; et ils peuplent aujourd'hui nos boulevards et nos quais, tandis que nous peuplons le Strand et Regent-Street.

Aussi n'entend-on plus que des *how* à l'ombre de nos passages et de nos candélabres de bronze, que la civilisation moderne a substitués à nos grands et beaux ornements d'autrefois.

Le fait est qu'avec ou sans arbres, Paris est encore très-riant. Les nuages d'une politique assombrie par les menaces de révision ou de non-révision n'ont point découragé nos visiteurs annuels d'outre-Manche ; ils ne se sont même pourvu ni de manteaux imperméables, ni de parapluies.

Que redouter, en effet, des révolutions et des orages, dans une ville où l'on ne s'occupe guère qu'à enlever des ballons roses, comme dimanche dernier à l'Hippodrome, et où l'on vient d'imaginer, ne trouvant pas la presse encore assez riante, un très-drôle de journal, intitulé le *Journal du Plaisir*. Il est vrai que ce journal, de peur d'égayer trop les gens, s'est chargé lui-même d'ombler le tableau ; car il offre en prime à ses abonnés, — devinez quoi ? LES ANNALES DU CRIME ET — hâtons-nous d'ajouter. DE L'INNOCENCE.

Ainsi, les Anglais et leurs favoris couleurent de feu se croisent en tous sens dans Paris. Le fait est que même pour ces insulaires nomades, qui viennent chaque année visiter leurs possessions du continent, Paris est presque aussi nouveau que s'ils n'y étaient jamais venus. Paris, depuis six mois, a fait véritablement peau neuve.

Ici c'est un palais séculaire, le vieux Louvre, qui secoue la poudre et la fumée de ses pierres, et que la République achève de ciseler sur les dessins légués par les Valois.

Là, c'est Notre-Dame, rajournée des pieds à la tête, et plus neuve que la Cité ne l'a jamais vue.

C'est la porte Saint-Denis et la porte Saint-Martin, fraîches et blanches au soleil, comme aux plus beaux jours de Louis XIV.

Ce sont les Tuileries qui se réparent en attendant qu'on les remeuble..... pour quel souverain collectif ou unipersonnel ? Un avenir prochain nous le dira, peut-être.

En attendant les réalités vivantes, le *Buen-Retiro* des Bourbons se repeuple de ses souvenirs de gloire. La restauration des grands appartements des Tuileries va être bientôt terminée. La République restaure à grands frais la salle des Maréchaux, le salon d'Apollon, et voire même la salle du Trône. Est-ce le sentiment de sa durée qui l'enhardit jusque-là, ou faut-il croire que la dame fait à petit bruit son testament ? Devine si tu veux, et choisis si tu l'oses !

En tout cas, il est d'un bon goût que l'on ne saurait trop louer, d'effacer la trace des désastres de février, de ces velours et de ces mosaïques, et de ne pas attrister le présent par le souvenir des saturnales du passé. Une magnifique tapisserie des Gobelins, exhumée du Garde-Meuble, va cacher les traces des coups de crosses et de baïonnettes qui, en février, avaient écorché les parois de la salle du Trône.

C'est Louis XIV, visitant les Gobelins, le Renouveau de l'alliance avec les Suisses, l'Audience du cardinal-légat Chigi, celle de l'ambassadeur d'Espagne, l'Entrevue de Louis XIV et de Philippe I<sup>er</sup>, le Roi recevant les clefs de Namur, et d'autres sujets analogues, en tout huit panneaux splendides encadrés de velours cramoisi, et qui valent toute l'Exposition de Londres. Il paraît du moins que c'est l'avis des Anglais, fugitifs de leur capitale, pour venir admirer la nôtre.

Mais ce n'est pas tout, et en vérité il y aurait une spéculation de librairie à faire, un livre à écrire, non pas seulement à l'usage des étrangers,

mais des Parisiens eux-mêmes : c'est un *Guide* du voyageur à Paris.

Les Parisiens ne se doutent pas des merveilles que le printemps fait éclore dans leur propre mur d'enceinte, et entre la barrière de l'Étoile et la barrière du Trône. Savent-ils quel miracle vient de s'opérer dans l'allée des Veuves, aux Champs-Élysées ? On est allé au Champ-de-Mars pour les courses, pour les revues ; mais on n'a pas eu le temps de surveiller ce qui se passait dans l'allée des Veuves.

Il est sorti de terre, comme par enchantement, sur le signe de la baguette d'or d'un *Monte-Cristo* russe, le prince de Saldecoff, un château gothique, construit moitié en briques, moitié en pierres, avec tourelles, créneaux, balcons, cheminées historiées, toits en dentelles. C'est M. Lassus qui a joué, dans cette magie, le rôle de Merlin. Du reste, pouvait-on attendre moins du savant et puissant artiste qui a rendu au portail de Saint-Germain-l'Auxerrois les splendeurs qui l'illustraient du temps de Catherine de Médicis ? du résurrecteur de la Sainte-Chapelle, de Notre-Dame, de la cathédrale de Chartres incendiée ?

Voilà, il faut en convenir, quelques morceaux qui manquent à l'Exposition de Londres. Il est vrai que, les chemins de fer inventés, le plus fort est fait. L'un de ces jours, quelque machiniste, armé de moteurs inconnus, prendra la cathédrale de Strasbourg, la mettra dans un écrin bien rembourré et la portera à l'Exposition cosmopolite que l'on voudra, qu'elle ait lieu à Pékin, à Boston ou à Londres !

Pourquoi non ? Ne dévisait-on pas en quelques heures de temps une maison de cinq étages et ne l'emmenait-on pas sans difficulté du chantier européen qui l'a vue naître, sur les rives du Sacramento ?

On défait aujourd'hui une ville ou un palais en moins de temps qu'il n'en faut pour démolir une dynastie, une réputation ou une fortune. Aussi les premiers arrivants des bords de la Tamise, ceux qui n'abordent le continent que pour y faire des économies, et qui ne connaissent des grands hôtels princiers de la rue de Rivoli que les arcades ; ont-ils été stupéfaits de ne plus retrouver l'hôtel de Nantes, l'hôtel de Lille et d'Albion ! Plus rien. Ils se frottaient les yeux. *Hoh ! hoh !* Ils ne pouvaient rien tirer de plus de leur poitrine oppressée par la stupeur. C'est que le quartier que nous venons de voir disparaître de la cour du Carrousel était une petite ville de 45,000 âmes, rien que cela ! Où tout cela a-t-il passé ? Quelques plâtras, des fenêtres rangées avec leurs vitres plus ou moins entières sur une surface de quelques mètres, et un marchand de pommes de terre frites au cap formé par les décombres. On dirait Marius sur les ruines de Carthage. *Sic transit gloria mundi*.

On n'en finirait pas si l'on voulait seulement dénombrer les merveilleux travaux d'embellissement, de déblai, de restauration, les chefs-d'œuvre de création nouvelle dont Paris s'enrichit et se pare de jour en jour.

L'église paroissiale de Saint-Etienne-du-Mont, si remarquable par son architecture intérieure et par ses vitraux, qui possède plusieurs tableaux d'un assez grand prix, un buffet d'orgues dont la menuiserie et les sculptures en bois sont d'une grande délicatesse, ainsi que la plus belle chaire à prêcher de la capitale, vient de s'enrichir d'une nouvelle statue due au ciseau de M. Lescorné. Cette statue, placée dans la seconde travée du côté droit de la nef représente un *Ecce Homo*. Tous les détails de cette composition, aussi grande que nature, sont habilement traités ; la tête du Christ surtout est d'une expression remarquable. Avis aux touristes mêmes anglais, qui présentent quelque chose les magnificences non utilitaires et l'art religieux pour l'art et pour la religion.

Quant à ceux qui ne trouvent sinon de curatif, du moins de palliatif à leur *spleen* que dans les spectacles nouveaux et bizarres, nous sommes en mesure de leur promettre des merveilles.

Au premier jour, la curiosité publique sera vivement excitée à une des arrivées du chemin de fer de Lyon. Vingt Kabyles avec leurs armes s'élanceront sur vingt chevaux arabes venus par le même train. Cette petite troupe, suivant les boulevards et les Champs-Élysées, devra se rendre à Sablonville, où M. Victor Franconi a fait disposer une maison pour la recevoir.

Ces Arabes sont ceux qui doivent exécuter la *Fantasia* au Champ-de-Mars.

Une autre troupe est également attendue par M. Arnault ; mais cette dernière se distinguera de l'autre en ce qu'elle comprend un certain nombre de chameaux qui doivent concourir au spectacle de l'Hippodrome. M. Lamartinière, le Christophe Colomb inconnu, le père malheureux de dix-sept journaux morts sans avoir vécu, n'a rien trouvé de mieux, dit-on, que de se faire le parrain de cette famille à double bosse.

On attend avec impatience l'inauguration des courses d'été, au Champ-de-Mars. Ces courses, qui ont déjà fixé l'attention des hommes spéciaux, et auxquelles le gouvernement a cru devoir prêter un sage et encourageant appui, sont destinées à avoir, dans un temps donné, une grande influence sur notre espèce chevaline. Elles formeront aussi un spectacle intéressant pour le public par l'adjonction d'une véritable *Fantasia* arabe et d'ascensions aérostiques inconnues jusqu'à ce jour.

M. et Mme Poitevin arriveront au milieu du Champ-de-Mars dans une calèche attelée de deux chevaux, domestique derrière ; l'équipage viendra se placer sous un ballon de proportions gigantesques, et bientôt voyageurs, chevaux et voiture, s'élèveront suspendus dans les airs.

Le jour de l'inauguration des courses, un prix spécial, dit : *Prix de consolation*, sera offert. Sont appelés à disputer ce prix tous les chevaux qui, ce printemps, ont couru sans rien gagner, sur les Hippodromes de Paris, Chantilly et Versailles.

En attendant ce spectacle, bien des promeneurs guettent déjà, sur les boulevards et aux Champs-Élysées, l'arrivée de la *Fantasia* arabe.

Que si le temps leur paraît trop long, il n'ont qu'à prendre le convoi de Versailles. Là aussi des éblouissements les attendent. Paris ne fait pas seul toilette : la banlieue s'en mêle, et Versailles s'accorde, s'habille ; ses ifs brossent leurs grandes perruques vertes à marteaux, ses allées se sablent, ses bassins s'apprennent à dresser leurs crêtes de cristal liquide et à faire ruisseler leurs diamants.

Le mois de juin ne se passera point que le gigantesque bassin de Latone et ses cent figures marines fluviales ne soient en mesure de saluer de mille gerbes Louis XIV lui-même, s'il lui prenait la fantaisie de ressusciter.

C'est sans doute à l'influence de l'été que l'on doit toutes ces recrudescences aquatiques ; la fête de la République n'a été que le jeu d'une pompe, à grand renfort de la pluie du ciel, qui secondait de tout son pouvoir les monstres marins du pont de la Concorde.

Ni le ciel ni les hommes ne semblent vouloir s'arrêter en si bon chemin. Il pleut tous les deux jours, malgré les approches de la canicule, et le génie inventif des hydraulistes s'évertue à créer de nouveaux arrosoirs.

Depuis huit jours, on voit fonctionner sur le quai des Tuileries une nouvelle voiture d'arrosage, destinée exclusivement au macadamisage, et qui est comme lui, dit-on, d'importation anglaise. Cette voiture, dont le fer des jantes a vingt centimètres de largeur, est un vaste coffre carré contenant environ quatre mètres cubes d'eau. Le conducteur, assis sur le devant, la mène à grandes guides. Sous ses pieds sont deux pédales auxquelles sont attachées des chaînes qui, passant sur des poulies placées sur le haut de la voiture ; correspondent aux vannes d'ouverture. L'eau du réservoir est reçue dans un petit coffre d'où elle s'échappe par un double filet superposé dans toute la longueur et sur les côtés du coffre, et vient ainsi arroser une superficie double en largeur de celle des tonneaux anciens. Sans plaque et sans numéro d'ordre, cette voiture n'est, bien entendu, qu'un essai, et ne fonctionne que depuis huit jours ; dès le troisième jour on a empêché le conducteur de monter sur son siège, l'obligeant à conduire son cheval par la bride.

Le progrès allait si fort qu'il éblouissait tous les passants, quand il ne les écrasait pas un peu. Décidément l'éclatante parisienne est réactionnaire.

Eclaboussés ou non, couverts ou non de poussière, les Anglais (j'en reviens toujours à eux, ne voyant plus qu'eux où que j'aie les chercher ou les fuir), les Anglais paraissent très-contents de retrouver leur cher macadam en lieu et place de nos pavés démagogiques. Ils marchent sur la

chaussée avec la satisfaction de gens qui s'y retrouvent chez eux. *How!* disent-ils en hennissant et s'avertissant d'un regard qui commente l'interjection-omnibus dont se compose en substance leur adorable langage. Quelqu'un m'a assuré, — je ne sais pas un mot d'anglais, — que l'idiôme de la Grande-Bretagne ne se compose pas d'autre chose. Quelques terminaisons en *table*, prononcez *teibeul*, et en *ment*, prononcez *miente*, dites *yés sir*, et le tour est fait. Les Anglais n'ont que faire de se communiquer leurs pensées, ajoutait mon érudit : ils savent d'avance tout ce qu'ils pourraient se dire.

Il paraît que Jules Janin le sait si bien pour l'avoir entendu huit jours durant, qu'il reprend ces jours-ci le chemin de la rue de Vaugirard. Il a de Londres et du Palais de Cristal, et des repas de corps, et du porto, tout ce que son estomac de critique en peut porter.

Le pauvre homme ! il va se retrouver aux prises avec un *Palais de Cristal*, qu'on joue à la Porte-Saint-Martin !

Un autre chagrin l'attend, l'homme de sens et l'homme de goût : il va trouver Molière, mis en scène par Georges Sand. Ah ! si Molière vivait, comme il y aurait fait comparaître, sur la scène, l'homme de génie et l'homme de cœur, les dames humanitaires, qui ne sont après tout que des précieuses d'un nouveau genre, depuis madame Du-devant jusqu'à madame Niboyet.

Puisque j'ai tant fait que d'entrer à la Porte-Saint-Martin et de commenter un peu trop cavalièrement son affiche, je vais tout d'un temps parler de Belpégor, la dernière nouveauté du théâtre de la Montansier.

Il y a, vous le savez, un très-joli conte de La Fontaine qui porte ce nom. Belpégor, un pauvre diable que Satan envoie en mission extraordinaire dans ce bas-monde, pour savoir si décidément ce sont les maris qui font damner les femmes ou les femmes qui font damner les maris.

Pour juger en toute connaissance de cause, Belpégor, devenu le commerçant Boderic, épouse la noble demoiselle Honesta.

Dès que chez lui le diable eut amené  
Son épouse, il jugea par lui-même  
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon.  
Toujours débats, toujours quelque sermon.  
Plein de sottise en un degré suprême.

Lorsque, échappé à ce joug, Belpégor se replonge dans l'enfer plutôt que de le subir de nouveau :

Sire, dit-il, le nœud du mariage  
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.  
Votre grandeur voit tomber ici-bas,  
Non par flocons, mais menus comme pluie,  
Ceux que l'hymen fait de sa confrérie,  
J'ai par moi-même examiné le cas.  
Bien que de loin la chose ne soit bonne,  
Elle eut jadis un plus heureux destin.  
Mais comme tout se corrompt à la fin,  
Plus beau fleuron n'est en votre couronne.  
Satan le crut : il fut récompensé,  
Encor qu'il eût son retour avancé,  
Car qu'eût-il fait ? Ce n'était pas merveilles  
Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,  
Toujours le même et toujours sur un ton,  
Il fut contraint d'enfiler la venelle ;  
Dans les enfers encore en change-t-on :  
L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.  
Je voudrais voir quelque saint y durer :  
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

Et voilà tout ce que vous saurez du vaudeville joué ces jours-ci à la *Montansier*, attendu qu'il a le grand et impardonnable tort de n'avoir d'autre charme que son titre. C'est beaucoup, dira-t-on ; mais, hélas ! c'est plus qu'il n'en peut porter.

Après cela, si vous me croyez un juge malveillant ou prévenu, allez voir Belpégor, et je consens, si Sainville lui-même vous fait rire dans ce rôle de mari souffré et cornu (d'origine), à prendre sa place !... Oui, et je vous assure que vous n'en rirez ni plus ni moins.

Mais peut-être ne tenez-vous pas à rire. Tournons alors le dos à la scène et regardons du côté des spectateurs.

C'est ici que se jouent les plus grands et les plus terribles drames, j'en conviens. C'est là que sont les héros et les monstres, j'en suis d'accord. Pour un mari qu'on tourmente ou qu'on ridiculise en scène, il y en a deux, trois et beaucoup plus qu'on assassine, beaucoup qu'on empoisonne

énormément dans la vie réelle ; sans compter les beaux-frères. Ce genre de spectacle est aujourd'hui à la portée des amateurs, sans le secours de la béquille d'Asmodée. Les Belges, jaloux sans doute de l'Exposition industrielle de Londres, se paient en ce moment une exposition judiciaire : ils ont lancé sur Mons une nuée de sténographes, de dessinateurs et d'*impresarii* pour recueillir par le menu les péripéties du drame Bocarmé, et consorts. Voici du reste un léger crayon des affiches que les libraires du pays se permettent, dans ce moment, d'enthousiasme toxicologique :

## PROCES

## DE BOCARMÉ.

Edition qui aurait pu être ornée

de plans, portraits, notices biographiques,  
historiques et géographiques,  
ainsi que d'armoiries, etc.

« Rien n'a été omis pour assurer la prompte exécution de cette publication : piano-compositeur, presse à vapeur, papier mécanique, etc. Enfin, la rédaction est confiée aux soins de six STENOGRAPHES OFFICIEUX, dont quatre de *Bruxelles* et deux de *Paris*, accompagnés de tous leurs aides. »

« Lesdits Levert et Viseur, ne voulant pas réaliser de trop grands bénéfices, et afin de mettre cet ouvrage à la portée de toutes les bourses (des pauvres comme des riches), ont fixé le prix de chaque livraison à

## CINQ CENTIMES.

« Il ne faudrait pas avoir cinq centimes dans sa poche pour se refuser cet amusement.

« Plan, rrran-plan, plan !... »

« Nous respectons trop nos souscripteurs pour nous lancer dans ces *avis-circulaires* qui sentent le salimbanque à cent lieues à la ronde... »

« Notre publication, commencée avec honneur, suivie avec conscience et probité, ne sera pas terminée par de la *camelotte*. »

*Camelotte!!!* Les Anglais chercheront ce mot dans le dictionnaire et ne le trouveront pas ; ils attribueront cette création des *gendeleitres* belges, à la pauvreté de la langue française !

Mais, à notre tour, nous respectons trop nos lecteurs, pour pousser cette citation wallonne et gasconne plus loin. D'ailleurs, pourquoi en reviendriions-nous, par un cercle vicieux, aux Bocarmé, aux Lafarge et aux dames Tiquet ? Il faut laisser ces funèbres fantaisies-là au *Journal du Plaisir*.

Parlons plutôt de la réception de M. Nisard, à l'Académie française... Ce n'est pas beaucoup plus gai, mais c'est moins affreux, quoique M. Nisard soit l'un des hommes les plus laids de son siècle, — après M. Crémieux s'entend.

Est-ce parce que M. Nisard est laid ou qu'il est un grand homme, que sa réception avait attiré dimanche une foule choisie peut-être, mais assurément très-compacte, dans cette affreuse salle du palais de l'Institut, dont le moindre défaut est de ressembler à une grande cloche de jardin ? On s'entassait, on s'empilait dans les tribunes, on étouffait partout. L'auditoire a pu faire sur lui-même l'expérience de l'ingénieux appareil d'horticulture, et se croire transporté sous les couches de saint-Mandé ou de Versailles. Il ne fallait rien moins que deux tartines académiques pour le rafraîchir.

M. Nisard a fait l'éloge de M. de Feletz dans un discours très-vertueux, mais l'auditoire n'a pas eu de trop grands efforts de vertu à faire pour entendre d'un bout à l'autre. Il faut enregistrer ce fait académique, ne fût-ce que pour la rareté.

Le puissant patron du *Journal des Débats* prétend que deux choses sont introuvables et impossibles : une bonne sauce au beurre et un bon *Courrier de Paris*. A relire le mien, j'ai le malheur et la modestie de m'apercevoir que le docte épiscopien a raison sur le second chef. Quant au premier, je ne suis pas compétent, ne connaissant guère le beurre que par oui dire ; mais je propose d'y substituer les tartines académiques, ce qui n'est pas aussi gras, quoique souvent assez indigeste, et de dire... Non, il vaut mieux ne rien dire, car, après les vertueux discours de M. Nisard, nous avons eu la réplique spirituelle de M. Saint-Marc Girardin.

Terminous ceci par l'épitaque de ce double exploit oratoire, en faisant d'inutiles vœux pour que ce soit aujourd'hui la nôtre :

Insensiblement long.  
Et sensiblement court.

HONORÉ D'URFÉ.

## BULLETIN SCIENTIFIQUE.

DATE CERTAINE DE LA PREMIÈRE LOCOMOTIVE A LA VAPEUR. — Cugnot, né à Void (Meuse). Au nombre des précieuses machines déposées au Conservatoire des Arts-et-Métiers de Paris, se trouve depuis 1804 une locomotive destinée à être mue par la vapeur sur les routes ordinaires. Cette locomotive fut construite en 1770 à l'arsenal de Paris, après le premier essai et sur les plans d'une machine analogue, présentée en 1769 par Cugnot, ingénieur français. L'essai avait eu lieu en présence du duc de Choiseul, alors ministre, du général Gribeauval et d'autres personnages marquants de l'époque. Des procès-verbaux et des pièces authentiques existent en grand nombre, rédigés par L. N. Rolland, au commencement de ce siècle, commissaire général d'artillerie et ordonnateur des guerres au ministère de la guerre.

La machine de Cugnot pouvait supporter un poids de dix milliers, et par un mouvement continu, parcourir 4,800 à 2,000 toises par heure. Elle fut payée à peu près vingt mille livres.

Le duc de Choiseul ayant été exilé, on abandonna les poursuites à donner à cette découverte devenue depuis si prodigieuse, puisqu'elle changea les rapports politiques et commerciaux des peuples.

Le même Rolland, par un acte d'énergie qu'il faut lier à sa mémoire, chassa, dit-il, en 93, un comité révolutionnaire qui voulait s'emparer de la voiture pour en faire de la ferraille, et la voiture fut conservée.

Le général Gribeauval rédigea un mémoire sur la voiture de Cugnot, *mue par le feu*. Ce mémoire, présenté au duc de Choiseul, ne lui demandait, la machine une fois payée, que les frais nécessaires pour l'achat du bois de combustion pour produire la vapeur, et la journée de deux ouvriers. On lit dans le mémoire que les essais projetés devaient se faire dans le parc de Meudon, près de l'avenue de Versailles, pour y trouver un chemin fait et des rampes douces pour monter et descendre, et pour former les conducteurs, avant de se hasarder sur les chemins ordinaires. Au surplus, cette porte du parc étant fermée, on serait débarrassé de la foule des spectateurs.

Les préoccupations politiques, et surtout les guerres incessantes de l'Empire furent les obstacles invincibles à la vulgarisation, au perfectionnement de la machine inventée par l'ingénieur Cugnot, auteur d'un ouvrage intitulé : *Fortifications de campagnes*; Cugnot, né le 26 février 1725 à Void en Lorraine, à deux lieues de Vaucouleurs, mort à Paris, pauvre et ignoré, le 10 octobre 1804, n'ayant pour vivre qu'une modique pension de mille francs.

Le président de la République fait aujourd'hui rechercher la famille Cugnot, pour honorer et récompenser le génie du père dans la personne de ses descendants.

On n'oubliera pas que c'est en 1769 seulement que Watt obtint sa première patente de perfectionnement des machines à vapeur fixes, et qu'il n'est point question de l'application de la vapeur à la locomotion des voitures ; d'ailleurs les premières locomotives de Blenkinsop ne datent que de 1811.

DOCTEUR CAFFE.

LES TROUS A LA LUNE. — Un académicien de province, jaloux, sans doute, des tours joués par les journaux américains à leurs trop crédules lecteurs, vient de faire une découverte qui fera le désespoir des éditeurs du chou colossal et du serpent de mer. Au moyen d'un télescope, — celui de sir John Herschell peut-être, — il a découvert une nouvelle planète à la pale Phébé, — l'astre des nuits des poètes classiques. La lune, — car c'est d'elle qu'il s'agit — est percée de part en part, absolument comme une écumoire : voilà ce qu'annonce notre savant. — Des trous à la lune. *Goddem!*



## INDUSTRIE FRANÇAISE.

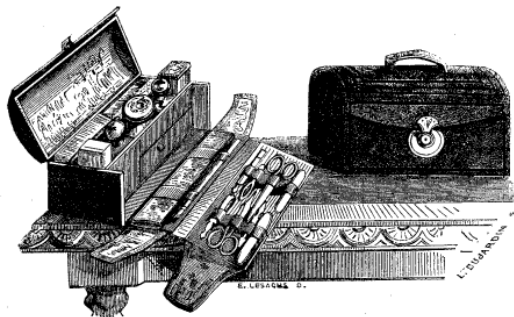
## ÉBÉNISTERIE D'ART.

Tahan.

M. le professeur Blanqui écrivait, en 1849, dans un rapport du jury central de l'Exposition des produits de l'industrie :

« M. Tahan, le prince de la petite ébénisterie, mériterait d'être rangé parmi les artistes de la tabletterie, qui a été de tout temps la spécialité de sa maison, si, depuis quelques années, il n'avait donné à la fabrication des meubles d'art une attention particulière.

« Le petit bahut qu'il a exposé, relevé par de gracieuses figures sur por-



NÉCESSAIRE DE VOYAGE.

celaine, la variété ingénieuse de ses petits meubles et l'élégante originalité de toute son exposition, l'ont fait juger digne de la médaille d'argent. »

Cette citation a ceci d'intéressant qu'elle constate d'une manière officielle la simultanéité d'une époque d'inquiétude commerciale et des élans d'une industrie toute princière, pour agrandir le cercle de ses travaux.

Quel était le secret de M. Tahan pour faire de l'art et du grand luxe, alors que les capitaux alarmés se refusaient encore toutes les hardiesses familières à une solide prospérité publique? Nous ne savons s'il faut l'attribuer à l'amour de M. Tahan pour sa belle profession ou à sa confiance dans l'avenir.

Toujours est-il qu'aujourd'hui à Londres, comme à la dernière exposition française, M. Tahan brille au premier rang des industriels artistes, avec MM. Susse, M. Barbedienne et M. Fourdinot.

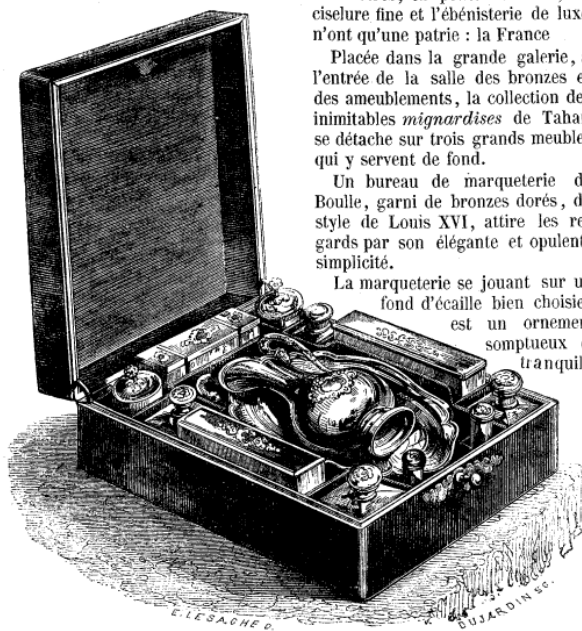
L'ébénisterie et les bronzes d'art soutiennent dignement, au Palais de Cristal, la réputation cosmopolite de nos manufactures de ce genre.

Ces chefs-d'œuvre de petites dimensions n'ont pas de rivaux, et si les Etats voisins ont de grands chefs-d'œuvre de statuaire métallique à côté des nôtres, la petite fonderie, la ciselure fine et l'ébénisterie de luxe n'ont qu'une patrie : la France.

Placée dans la grande galerie, à l'entrée de la salle des bronzes et des ameublements, la collection des inimitables *mignardises* de Tahan se détache sur trois grands meubles qui y servent de fond.

Un bureau de marqueterie de Boule, garni de bronzes dorés, du style de Louis XVI, attire les regards par son élégante et opulente simplicité.

La marqueterie se jouant sur un fond d'écaille bien choisie, est un ornement somptueux et tranquille.



NÉCESSAIRE DE VOYAGE AVEC BROCH ET CUVETTE EN ARGENT, MODE ANGLAISE.

à la fois. Elle repose l'œil tout en l'attirant, et laisse tout leur effet aux groupes d'enfants et de feuillages qui relèvent les angles. Ces groupes supportent l'examen de l'artiste, ce que ne sauraient faire tant de bronzes pour pendule, qui sont pourtant l'objet principal au lieu d'être purement accessoires et décoratifs.



TABLE A OUVRAGE.

Vient ensuite un charmant bureau orné de sculptures en bois encadrant avec bonheur deux médaillons de porcelaine, peints par un artiste de grand talent, madame *Marielle*, d'après les deux *Mignons* de Scheffer. Ce sont là de ces meubles qui *pensent*, pour ainsi dire, tant l'intention poétique de leur créateur s'y manifeste clairement et y vit, comme dans un

livre ou un tableau. On défigurera ce grand style pour l'introduire dans nos existences et nos maisons exigües du dix-neuvième siècle. M. Tahan a découvert un moyen de trancher la difficulté, ou plutôt, il a appliqué à l'industrie un procédé qui n'était connu jusqu'ici que des peintres; il a fait une petite chose qui a l'air grand! (Voir notre première page.)

A la suite de ce meuble se présente un bahut qui se distingue par deux panneaux d'ébène incrustés de fleurs peintes sur porcelaine.

Ici les médaillons sont découpés et affleurés au bois, qui les encadre comme les pièces d'une mosaïque.

Ce nouveau procédé d'application, dû à MM. Rivart et Andrieux, a été habilement employé ici par M. Tahan. C'est du nouveau et du nouveau de bon goût.

L'effet qui en résulte est saisissant, parce que l'harmonie et le jeu des couleurs y est calculé comme dans un bon tableau. L'obscurité du fond ne tue pas la peinture.

C'est un rapport qu'il n'était pas facile à trouver entre la sèche-ressure trop fréquente des tons de la porcelaine peinte et la crudité austère de l'ébène.

M. Tahan y est parvenu.

Le principal mérite de cet ouvrage étant sa couleur, nous avons été privés de le reproduire par le dessin pour nos lecteurs.

Cet art et cette perfection, apportés

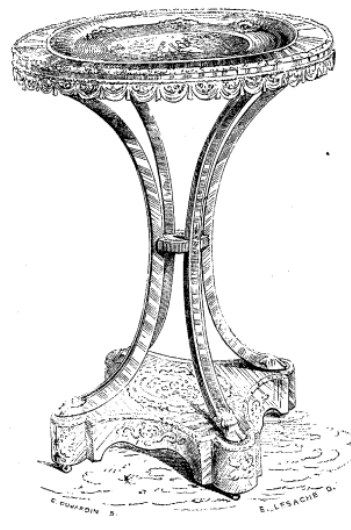
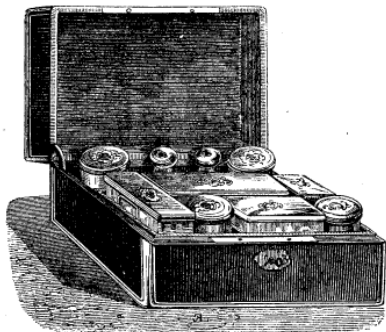


TABLE-GUÉRIDON.

par M. Tahan à ses ouvrages du plus grand volume, nous les retrouverons dans tous les détails de la collection nombreuse de ses charmantes fantaisies : en petites tables, guéridons, étagères, coffres; petits meubles à l'usage des dames.

Les pupitres, les coffres à bijoux, à lettres, ont tous un caractère aussi approprié à leur destination, et jus-

qu'aux boîtes à thé et caves à liqueurs sont interprétées d'une manière neuve et élégante. Cependant, de tous ces objets composés en bois de rose à raccords, ou de marqueterie de Boule, ou d'ébène à monture de bronze, ce qui nous charme le plus, de loin comme de près, ce sont des sculptures en bois de poirier sur bois plein, ou avec fonds de velours, dont M. Tahan a fait d'a-



L. DUBARDIN S.  
NÉCESSAIRE DE VOYAGE.

bord son meuble les *Deux Mignons*, puis des coffres à bijoux, des pupitres à lire, des buvards, d'un effet si simple et si riche à la fois, que l'on prévoit un grand succès d'avenir à ce moyen d'ornement fait pour reposer du renaissance et du rocaille.

Mais personne n'est surpris de la facile supériorité que ces objets d'art et de goût français ont déjà marquée à l'Exposition universelle; ce qui nous préoccupait à l'avance, c'était la comparaison des objets dans lesquels la qualité est plus essentielle que la forme. M. Tahan n'a pas hésité à exposer six nécessaires de voyage, et il a pu nous démontrer quels progrès l'on avait fait en France depuis vingt ans dans la fabrication de la coutellerie et de tous les objets de toilette.

Un nécessaire de voyage de luxe est presque toujours destiné à un présent. Il n'est donc pas indifférent que l'effet en soit élégant et marque une certaine recherche. La forme des pièces d'orfèvrerie, la gravure et la ciselure sont étudiées avec goût, et l'agencement a une certaine symétrie qui en rend l'usage plus facile. Il n'est pas douteux que pour ces objets du confort la France a fait de grands progrès, et les articles similaires anglais sont, au contraire, absolument stationnaires, jusqu'aux objets en maroquin, dont M. Tahan fait, à Paris, un grand débit aux Anglais même.

Il est vrai que ces articles fabriqués maintenant à



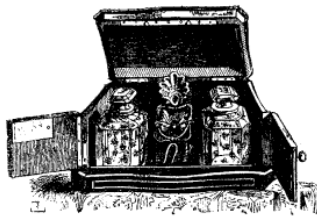
COFFRE STYLE DE BOULLE.

Paris sont plus agréables à l'œil, aussi bons et d'un prix moins élevé.

On doit savoir gré aux industriels qui, comme M. Tahan, ont fait leurs efforts pour représenter dignement leur pays et leur industrie. Ils ont sans doute agi sagement dans leur intérêt; ils ont aussi rendu un grand service à la fabrication nationale, quia tant à gagner à montrer aux exporteurs étranger que si d'autres nations sont plus habiles à vendre et à transporter les produits, nous

sommes certainement plus habiles à les concevoir et à les exécuter.

On remarque aussi au Palais de Cristal, un prie-



BOÎTE À THÉ.

Dieu, des ateliers de M. Tahan, dont la sculpture savante est due à M. Champion.

Les autres gravures représentent des objets que nous avons pris de préférence dans les magasins de M. Tahan, à Paris; voici pourquoi: nous avons voulu montrer que les objets envoyés à Londres n'étaient point de coûteuses exceptions fabriquées par M. Tahan en vue de l'Exposition même, mais bien des produits de ses ateliers pris pour ainsi dire au hasard, et que les produits dont nous donnons les dessins auraient



L. DUBARDIN S.  
ÉTAGÈRE.

pu remplacer sans inconvénient, tant pour leur richesse que pour leur commodité et leur élégance.

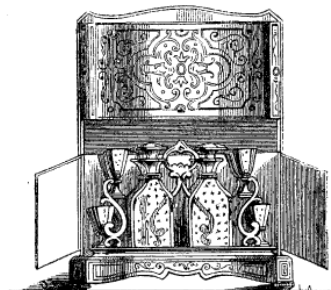
Nous regrettons seulement que la gravure les rende si imparfaitement, car il faudrait pour en donner une idée plus parfaite, toutes les ressources de la palette et du pinceau.

Nous n'en avons pas fini avec M. Tahan, ni avec son industrie si remarquable.

Nous ne savons si c'est une illusion, mais il nous semble que la manière vraiment heureuse avec laquelle le style dit Louis XVI a été repris en sous-œuvre et mis à la mode par M. Tahan, révèle chez lui autre chose qu'une intelligence spéciale, qu'un habile fabricant d'ébénisterie.

Les artistes sérieux voient avec peine l'instabilité, le manque d'unité, de direction de l'art décoratif depuis soixante ans. L'école naturelle fondée en peinture par Greuze et Watteau, en littérature par Jean-Jacques, était venue décharger de leurs rocailles exagérées de leurs médaillons lourds et parasites, et de toutes leurs pédanteries, contemporaines de la perruque à Louis XIV, le profil de nos meubles, de nos monuments et de nos idées. C'était une voie heureuse; il fallait y persévérer, non pour

arriver aux pauvretés raides et disgracieuses de l'empire, ce pastiche malheureux de l'Égypte et de l'ancienne Rome, mais pour devenir modernes en restant Français. Le style dit impérial, les modes extravagantes de l'ancienne république, les sphynx et les colonnes pesantes et unies, sont aujourd'hui condamnés comme les flambeaux de pierre du monument expiatoire, la façade de Notre-Dame-de Lorette, et toutes ces pendules plus ou moins lourdes ou carrées, dont nos artistes eurent un moment la fantaisie malheureuse, non pas seulement de charger nos



CAVE À LIQUEURS, MARQUETERIE, FLAÇON DORÉES.

cheminées, mais de faire des églises et des monuments.

Nous voici donc revenus au point où nous en étions quand le sol a manqué sous le pas de nos artistes français et que le génie national a subi un interrègne. Les meubles de M. Tahan sont généralement conçus dans cet esprit; nous l'en félicitons. Mille voix s'élèvent pour reprocher à la France et à ses voisins de n'avoir plus de style national. Des essais infructueux ont été faits. On a rajeuni plus ou moins bien le gothique, mais sans le comprendre toujours. On s'est jeté à corps perdu dans la Renaissance; mais nous ne sommes plus au temps des Valois. Le Louis XVI a été aussi effleuré, mais sans persévérance. Il semblait que l'on parcourait le cycle des styles historiques le plus vite possible, pour en revenir au Louis XV et au Louis XVI, et de là s'élancer vers l'inconnu, le nouveau, non plus l'inconnu et le nouveau quelconques, grecs ou égyptiens, japonais ou asiatiques, mais le nouveau et l'inconnu français du XIX<sup>e</sup> siècle. Le style Fragonard n'est plus, le rocaille expire, et tandis que les maîtres du mouvement étudient, cherchent, demandent des inspirations au passé, mais au passé français seulement, pour que la conception du style nouveau soit à la fois la conséquence du style ancien, le symbole de nos besoins et de nos mœurs, M. Tahan, dans la sphère de l'ameublement, s'est déjà mis en marche vers l'avenir.

Ses premiers pas dans la voie française sont si évidents, que sans le secours d'aucun plan du *Cristal Palace*, sans affiche sous les yeux, sans guide à la main, l'Exposition française se reconnaîtrait à la seule inspection des meubles de notre habile et ingénieux compatriote.



PUPITRE DE DAME.

Que l'on étudie ce fait et qu'on le médite: les architectes eux-mêmes, comme les fabricants d'étoffes et tous les artisans décorateurs y trouveront des jalons et de précieux enseignements.

OSCAR.



## AVANTAGES DES EXPOSITIONS COSMOPOLITES.

Dans la séance de l'Assemblée législative du 26 mai, à propos de la discussion du projet de loi sur la garde nationale, un orateur de la gauche, M. Jules Favre, a fait ressortir, dans une digression de circonstance, les avantages généraux qui pourraient résulter dans l'avenir de ces expositions cosmopolites qui rapprochent fraternellement les nations.

Il y voit une promesse de désarmement.

« Pouvez-vous donc nier, a-t-il dit, qu'une grande transformation doive s'opérer dans l'avenir militaire de l'Europe? Ne voyez-vous pas les symptômes de cette transformation qui abaissera les barrières qui séparent les nationalités. N'en voyez-vous pas le premier acte dans cette magnifique exposition de Londres, qui réunit les progrès industriels qui se sont accomplis par tout le monde depuis quelques années? L'Europe est écrasée sous le système militaire qui la dévore; que ne ferait-elle pas si les sommes qu'elle dépense pour entretenir ses armées étaient consacrées à l'instruction du peuple, au progrès des sciences et de l'industrie? »

« Il y a donc mieux à faire maintenant qu'à copier de vieilles lois et de vieilles institutions. »

## ACTES OFFICIELS.

**LÉGISLATION INDUSTRIELLE.** — Un décret du président de la République, en date du 17 mai, porte ce qui suit :

Ne sont point compris dans la limite de durée du travail fixé par la loi du 9 septembre 1848, les travaux industriels qui suivent :

Travail des ouvriers employés à la conduite des fourneaux, étuves, sécheries ou chaudières à débouillir, lessiver ou aviver; travail des chauffeurs attachés au service des machines à vapeur, des ouvriers employés à allumer les feux avant l'ouverture des ateliers, des gardiens de nuit; travaux de décatissage; fabrication et dessiccation de la colle forte; chauffage dans les fabriques de savon; mouture des grains; imprimeurs typographiques et imprimeurs lithographiques; fonte, affinage, étamage et galvanisation de métaux; fabrication de projectiles de guerre.

Sont également exceptés de la disposition de l'art. 4<sup>er</sup> de la loi du 9 septembre 1848 : 1° le nettoyage des machines à la fin de la journée; 2° les travaux que rend immédiatement nécessaires un accident arrivé à un moteur, à une chaudière, à l'outillage ou au bâtiment même d'une usine, ou tout autre cas de force majeure.

La durée du travail effectif peut être prolongée au-delà de la limite légale : 1° d'une heure à la fin de la journée de travail, pour le lavage et l'étendage des étoffes dans les teintureries, blanchisseries et dans les fabriques d'indiennes; 2° de deux heures dans les fabriques et raffineries de sucre, et dans les fabriques de produits chimiques; 3° de deux jours ouvrables par année, au choix des chefs d'établissement, dans les usines de teinturerie, d'imprimerie sur étoffes, d'apprêt d'étoffes et de pressage.

Tout chef d'usine ou de manufacture qui voudra user des exceptions autorisées par le dernier paragraphe de l'art. 3, sera tenu de faire savoir préalablement au préfet, par l'intermédiaire du maire, qui donnera récépissé de sa déclaration, les jours pendant lesquels il se propose de donner au travail une durée exceptionnelle.

## CHRONIQUE GÉNÉRALE.

**AVIS AU COMMERCE.** — M. le ministre du commerce vient d'adresser à la Chambre de commerce de Paris, une communication importante pour l'industrie et pour le commerce de la broderie.

MM. les fabricants et commerçants sont invités instamment à en prendre connaissance, au secrétariat de la Chambre de commerce, à la Bourse, tous les jours, de midi à quatre heures.

**COMMERCE D'EXPORTATION.** — M. le directeur général des postes vient de faire afficher, à côté de la grande boîte de la rue Jean-Jacques-Rousseau, le tableau de tous les navires de commerce

qui sont en partance dans nos ports pour les colonies, telles que l'Asie, l'Afrique, l'Océanie et l'Amérique. On en compte près de 150.

**SÈVRES ET LES GOBELINS.** — Par ordre de M. le ministre du commerce, le riche et magnifique musée de céramique de la manufacture de Sèvres est ouvert au public en ce moment tous les jeudis et dimanches, de midi à quatre heures, ainsi que la collection des modèles.

L'on est également admis, sur la présentation d'un passeport, à visiter les salles d'exposition et les ateliers de la manufacture nationale des Gobelins, le mercredi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à quatre heures.

Dans un prochain travail nous rendrons compte de ces exhibitions intéressantes.

**UN PERSONNAGE EXCENTRIQUE,** et dont on a pu remarquer, sur les boulevards et dans les promenades, le magnifique costume et la figure pleine d'originalité, vient d'arriver à Paris. C'est un manufacturier de Chiraz, en Perse, qui a envoyé à l'Exposition universelle de Londres, où il se rend en ce moment, des armes orientales qui font l'admiration de tous les amateurs. Cet industriel, qui a dans son pays une réputation considérable, se nomme El-Ahouaz. Il a fait faire à ce genre de fabrication des progrès importants. Il jouit d'une fortune immense et fournit ses produits à toutes les cours d'Orient. Il est accompagné de deux de ses fils et d'une suite assez nombreuse. Il repassera par la France en revenant de Londres, et se propose de faire en Europe un voyage de plusieurs mois. Le seul établissement qu'il ait encore visité à Paris est le musée d'artillerie, qui a attiré son admiration par l'immense variété des objets qu'il renferme.

**LES GROTTES DE FONTAINEBLEAU.** — Le maire de Fontainebleau vient d'écrire à l'Académie des sciences qu'on avait découvert ces jours-ci, dans la forêt, une grotte de grès cristallins (cristaux rhomboédriques de carbonate de chaux quartzifère) dont la conservation intacte est de nature à intéresser les minéralogistes. Des mesures ont été prises, de concert avec l'administration des forêts, pour éviter le plus possible la dévastation dont cette grotte est menacée; l'Institut ayant été invité à indiquer les moyens de conserver à la science les cristaux qu'elle renferme, M. Elie de Beaumont a été chargé par le président de l'Académie de cette exploration, fort intéressante pour les nombreux touristes qui visitent Fontainebleau.

**INAUGURATION DU CHEMIN DE FER.** — C'est aujourd'hui jeudi, 29 mai, jour de l'Ascension, qu'aura lieu, à Bar-le-Duc, l'inauguration du chemin de fer de Paris à Strasbourg. Ce jour-là, dit l'*Echo de l'Est*, nos populations industrielles et agricoles se presseront en foule dans notre ville et viendront de tous les points du département partager notre enthousiasme et applaudir avec nous à cette merveille du génie de l'homme. A partir du 29, le chemin sera ouvert au public et son service régulier; les 256 kilomètres qui séparent notre ville de la capitale seront franchis en quelques heures, et alors la grande ville, au moyen de trains de plaisir qui s'organiseront, sera accessible à toutes les positions et à toutes les bourses. Pour consacrer dignement cette journée et faire de cette inauguration une fête qui laisse de profonds souvenirs, une commission *ad hoc* a été choisie dans le sein du conseil municipal.

**LES PIRATES CHINOIS.** — La chambre de commerce du Havre a reçu de M. le ministre de l'Agriculture et du commerce la circulaire suivante :

Paris, 14 mai 1851.

Messieurs, de récentes communications reçues par mon département insistent de nouveau sur la nécessité, pour les bâtiments marchands fréquentant les parages de la Chine, de se pourvoir des armes et moyens de défense nécessaires pour repousser les attaques des pirates qui en troublent la sécurité. Un avis spécial tendant à recommander de nouvelles précautions à nos armateurs a été inséré, par mes soins, dans le *Moniteur* du 8 de ce mois. Je crois devoir signaler particulièrement cet avis à votre attention, et je vous prie d'en donner connaissance aux capitaines et négociants de votre place qui font des expéditions pour les mers de Chine.

Recevez, etc.

L. BUFFET.

## VARIÉTÉS BIBLIOGRAPHIQUES.

DE L'INFLUENCE DES MÉCANIQUES SUR LE PRIX DES SALAIRES ET LE BIEN-ÊTRE DU PEUPLE.

Voici une publication qui, sous l'apparence modeste d'un opuscule de quelques pages, renferme plus de bonnes vérités que n'en contiennent, à coup sûr, beaucoup de gros livres publiés en vue de la glorification de leurs auteurs. Son origine remonte à une vingtaine d'années, mais les vérités qu'il expose sont de tous les temps, surtout de ceux où l'ignorance et les préjugés s'égarent malheureusement à la suite de conseils aveugles ou perfides.

On n'a point oublié, en effet, qu'après la commotion de juillet 1830, de même qu'après celle de février 1848, l'on vit des ouvriers, appréciant mal les éléments de la prospérité publique, se livrer à la destruction des machines appliquées à l'industrie. Ces nouveaux iconoclastes se ruèrent avec un incroyable acharnement contre ces agents indispensables de la production, sans s'inquiéter autrement des débris qu'ils amoncelaient autour d'eux; des propriétaires de manufactures importantes, de simples maîtres d'ateliers, réduits ainsi à l'impuissance de faire face aux engagements qu'ils avaient contractés, furent ruinés; les ouvriers eux-mêmes, privés par contre-coup du travail qui les faisait vivre ainsi que leur famille, durent subir les horreurs de la plus profonde misère; mais qu'importe! ceux-ci s'étaient vengés de leurs redoutables concurrentes, les mécaniques, qu'ils accusaient de tous leurs maux, et qu'ils auraient dû défendre plutôt, comme des agents dont l'effet, en définitive, devait leur être favorable, en les appelant bientôt à participer au bien-être général.

C'est alors que quelques esprits généreux; pensant qu'il vaut toujours mieux éclairer que punir, se mirent à l'œuvre pour porter la lumière de la vérité au milieu des ténèbres de l'ignorance; M. Béranger, simple ouvrier horloger, fut l'un de ces hommes, et il écrivit à l'adresse de ses camarades quelques bonnes pages dont nous allons entretenir nos lecteurs.

Débutant par une définition fort juste du mot égalité, l'auteur établit que la véritable égalité, la seule possible, la seule admissible, est celle qui permet à chacun, selon son rang et sa condition, d'aspirer à la plus grande somme de bonheur possible. Ainsi, si l'ouvrier, l'artisan, le cultivateur peut se vêtir de la même manière que le riche, s'il trouve dans son travail de quoi fournir à ses besoins, s'il n'éprouve d'autres privations que celles des choses dont l'usage n'est indispensable pour personne, et dont les riches ne sentent le besoin que parce qu'ils en ont l'habitude, il y aura entre eux une égalité réelle.

Ainsi, le paysan qui prend une nourriture simple et presque sans apprêt, mais appropriée aux besoins de son estomac, est tout aussi bien portant que l'homme riche, dont le palais blasé reste souvent insensible aux jouissances des mets les plus recherchés. Un habit de gros drap bien chaud est, au fond, d'une valeur supérieure à un habit de drap très-beau, très-fin, qui ne garantit pas celui qui le porte de la rigueur du froid. Il y a donc égalité réelle entre un paysan couvert d'une épaisse limousine à bon marché et d'un banquier drapé d'un manteau d'un prix élevé. Un lit grossier et dépourvu d'ornements vaut mieux pour celui qui s'y repose qu'un lit à la décoration duquel ont concouru les merveilles de la sculpture et de la dorure. Le pays — et ce pays est le nôtre — où chacun trouve plus facilement sa subsistance, c'est-à-dire la nourriture, le vêtement et le logement, est donc celui où les hommes approchent le plus de cette irréalisable utopie, l'égalité, — que Dieu lui-même a refusée aux hommes dans les conditions morales, intellectuelles et physiques où il les a placés.

Nous ne suivons pas l'auteur dans la rapide énumération des causes auxquelles il faut, selon lui, attribuer la misère du peuple, aux époques précédentes; nous nous arrêterons au parallèle qu'il trace des anciens et des modernes, en faisant ressortir les avantages dus à l'introduction successive des mécaniques dans les arts et dans l'industrie. On pourra se faire une idée de la manière de vivre de nos ancêtres, dit M. Béranger, quand on saura que Philippe de Valois, qui monta sur le

trône en 4338, n'avait pour tapisser ses appartements que de la paille étendue sur un sol humide, inégal; une ouverture pratiquée au plafond de sa chambre était toute sa cheminée. L'art de faire des chandeliers n'était pas encore connu, ce roi n'avait pour s'éclairer que des lampions ou des lampes peu commodes, et dont le moindre inconvenient était de répandre une odeur insupportable. A une époque peu éloignée de nous, les rois, aussi bien que leurs sujets, n'avaient point de vitres à leurs croisées; les premières qui parurent, et dont il existe encore des fragments dans quelques églises, datent du règne de François I<sup>er</sup>; on voit encore dans quelques vieilles maisons de Paris des carreaux formés d'une boule de verre qu'on faisait aplattir à la chaleur, et qui ne laissaient pénétrer dans les habitations qu'une lumière insuffisante maintenant aux ouvriers de toutes les professions. Il y a loin de là aux glaces dont on se sert aujourd'hui, aux globes qui couvrent nos pendules, aux cristaux de toute espèce qui sont d'un usage général et qui font travailler tant de monde.

Sous le règne de Charles VI, il y a quatre cents ans environ, la France était désolée par la lèpre, dont les ravages se joignaient aux autres fléaux de l'époque pour désoler notre pays; la malpropreté engendrait cette maladie, ainsi qu'une foule d'autres, connues sous le nom de feu de Saint-Antoine, Mal des Ardens, Feu d'Enfer, etc., dont, ainsi que la lèpre, on ne connaît plus que le nom. La reine Isabelle de Bavière n'avait pour tout linge de corps que deux chemises de toile; elle était peut-être seule en France possédant ces objets, qui étaient alors d'une valeur supérieure à celle de l'or et des diamants, et qui sont depuis bien longtemps devenus objets de première nécessité pour les plus pauvres de nos concitoyens. C'est à l'invention mécanique des révédoirs et des métiers à tisser que nous sommes redevables de la propreté et de la santé dont nous jouissons.

Tous ceux qui connaissent un peu l'histoire savent que le roi Jean ne possédait qu'une vingtaine de volumes manuscrits. Vers l'an 1420, son fils Charles V augmenta ce nombre et le porta à près de 900; enfin, vers l'an 1460, le roi Louis XI, voulant emprunter quelques ouvrages à l'université de Paris, fut obligé de lui donner en nantissement une certaine quantité d'argenterie; et en outre, des seigneurs de sa cour engagèrent leur honneur en promettant qu'ils seraient fidèlement rendus. Sous ce règne, Villon, l'un des premiers poètes français, condamné à mort, obtint sa grâce en faveur de son instruction, parce qu'elle était alors très-rare et peu étendue; maintenant tous les enfants de dix ans savent lire, écrire, et les livres sont devenus à un prix si modique que le plus pauvre des ouvriers peut s'en procurer. L'auteur raconte les persécutions dirigées contre les inventeurs de l'imprimerie naissante, non seulement par les puissants du jour, dont elle savait la base en contribuant si largement à l'instruction populaire, mais encore pour les copistes, dont l'invention nouvelle amoindrait la condition, en donnant, par une large compensation, l'essor à une foule d'industries, papetiers, fabricants d'encre, graveurs et fondeurs de caractères, imprimeurs, relieurs et libraires.

La mécanique seule a rendu le sort du pauvre supportable, en lui fournissant à la fois du travail, et les objets fabriqués à bas prix par les métiers. Sous le règne de Henri II, successeur de François I<sup>er</sup>, les métiers à bas furent inventés par un mécanicien de Normandie, qui ne trouvant point en France les encouragements dont il avait besoin, porta chez les Anglais son invention; il en résulta que nos cultivateurs aisés portaient des guêtres de cuir, tandis que depuis longtemps les matelots anglais portaient de beaux bas, fins et chauds.

Sous le règne de Henri IV, les fabriques de tapisseries, les vers à soie furent introduits en France. Sully, premier ministre, craignait que ces innovations fissent languir l'agriculture, et les blâmait; il s'y opposait de toute sa force. Où seraient les fabricants de Lyon, si le roi avait écouté son ministre? Henri sentait que l'extension de l'industrie et la prospérité du commerce sont inséparables des intérêts de l'agriculture, et favorisait tous les métiers qui pouvaient y contribuer, c'est que Sully n'était qu'un bon ministre, et que Henri était habile administrateur, grand homme et

bon roi. Henri faisait raccommode ses habits, parce que les fabriques de Louviers, Sedan, Elbeuf, Mulhouse, etc., n'existaient pas encore, ou étaient fort peu de chose; il sentait bien la nécessité d'acheter le moins possible aux étrangers, et saisissait avec empressement tous les moyens qui devaient nous amener un jour à pouvoir nous passer d'eux. A cette époque, les Anglais et les Flamands faisaient les plus beaux draps de l'Europe; les trois quarts des Français étaient presque nus; le vêtement des paysans se composait, dans beaucoup d'endroits, de peaux de moutons assemblées et tenues autour du corps par une ceinture de cuir; ce costume est encore celui de quelques vieux pasteurs du midi de la France.

La richesse n'avait rien imaginé de plus beau que de se couvrir d'or, de diamants et de bijoux travaillés sans goût et sans délicatesse. Henri avait pensé qu'on pouvait arriver à quelque chose de mieux que ce qui existait de son temps; mais, à coup sûr, il n'avait deviné les merveilles du nôtre. Il n'avait pour sa femme et lui qu'une seule voiture, mais toutefois on peut appeler de ce nom un chariot dont la caisse était canotée en tous sens par suite de l'imperfection des ressorts, et dans laquelle on ne pouvait pas transporter un malade. Cinquante ans plus tard, Louis XIV avait un grand nombre de beaux et bons carrosses; maintenant ils courent le pavé des villes; la modicité de leur prix en met l'usage à la portée du plus pauvre ouvrier.

L'auteur, qui écrivait à une époque où les chemins de fer n'existaient qu'en projet ou à l'état d'ébauche seulement, énumère les facilités qu'a données au commerce le perfectionnement de nos voies de communication et de nos moyens de transports. Il était loin de songer à l'application toute récente du télégraphe électrique à la transmission de la pensée, prodigieuse combinaison de l'esprit humain, qui annule pour ainsi dire toutes les conditions d'espace et de temps, en les soumettant impérieusement aux exigences de la volonté.

Mais M. Bérenger, qui, ainsi que nous l'avons dit, est horloger, rappelle que le roi Henri IV n'avait pour savoir l'heure que l'horloge de son château; car les montres de cette époque, qu'on appelait œufs de Nuremberg, à cause de leur forme, et parce que les premières furent fabriquées dans cette ville, ne donnaient l'heure que très-imparfaitement, fort souvent ne marchaient pas du tout, et étaient d'ailleurs très-peu portatives. Il y a cinquante à soixante ans, une montre à boîte d'argent était encore d'une valeur telle qu'il fallait être riche pour se la procurer. Et, maintenant, s'écrite l'auteur avec un orgueil bien légitime, quel est l'ouvrier qui n'a pas une pendule et une montre en or? Sous Louis XV, les pendules de Julien-le-Roi, Lepaute, etc., qui, pour la grâce, la beauté des formes et la qualité même, sont bien loin d'approcher de celles qu'on fabrique maintenant, se vendaient encore dix fois plus cher qu'aujourd'hui.

C'est que les machines, facilitant la fabrication et rendant moins chers les produits, lui ont donné le plus large développement, tout en permettant aux ouvriers de se livrer plus entiers à la pratique de leur art, qui exige toutes les facultés du raisonnement.

La question de l'influence des mécaniques sur le prix des salaires fournit à l'auteur de curieux développements. Il fait remarquer que si dès l'abord elles amènent l'abaissement temporaire du prix des journées, elles ne tardent point à remettre dans leur état primitif le salaire du travail; tout en augmentant le nombre des ouvriers et en contribuant à l'aisance publique.

L'auteur appuie ces prémisses par des faits accomplis.

Lorsque les métiers à fabriquer les bas furent introduits en France, dit-il, les femmes, qui jusqu'alors s'étaient occupées de ce travail, ne gagnaient guère plus de trente centimes par jour. D'abord leurs travaux diminuèrent encore de prix, parce que les métiers fabriquèrent tout à coup beaucoup plus vite et à meilleur marché que les tricoteuses. Il n'y a pas de doute que si leur avis eût été suivi, les métiers auraient été supprimés dès le commencement. Mais la gêne qu'elles éprouvèrent ne fut pas de longue durée;

à mesure que les ouvriers devinrent plus habiles et plus familiarisés avec le métier, les bas diminuèrent considérablement de prix; la consommation s'accrut à un tel point que bientôt le nombre de femmes occupées à coudre les bas, les bonnets, les caleçons faits au métier, devint plus grand que ne l'avait été celui des tricoteuses; elles gagnent aujourd'hui quinze à vingt sous par jour; tout le monde en France porte des bas, et plus de cent mille ouvriers y vivent de ce travail. Il y a des villes entières peuplées de bonnetiers; sur mille détenus qui sont au pénitencier de Melun, il y en a quatre-vingts environ qui sont fabricants ou couseurs; dans tous les établissements du même genre, ce travail a été introduit. On ne comprend pas dans cette énumération toutes les branches qui en ressortent, les mécaniciens, teinturiers, fileurs, etc.

Les premiers métiers inventés pour faciliter la filature sont les rouets; on ne connaît guère l'époque précise où ils parurent. Ils ne firent point élever de murmures, parce que la modicité de leur prix les mettait à l'usage des plus pauvres fileuses, et que, d'ailleurs, ils ne faisaient pas beaucoup plus d'ouvrage que les fuseaux; ils ne produisirent aucun avantage général ou particulier; ils n'étaient pas assez abrégatifs, et ne firent pas révolution dans l'art du tisserand.

Les premiers métiers à filer le coton furent introduits en France vers l'an 1780; ils étaient peu considérables, et ne portaient que 14 bobines. Ils subirent le sort commun de toutes les choses utiles et firent, dès leur apparition, l'animadversion des femmes, qui gagnaient alors environ 10 sous par jour à filer au rouet. Leurs travaux furent d'abord diminués de prix, et elles furent quelque temps sans occupation; mais bientôt les machines s'étendirent, se perfectionnèrent et leur fournirent du travail au-delà de ce qu'elles leur en avaient retiré, par la consommation des toiles, des indiennes, que nous étions auparavant dans la nécessité d'acheter aux Anglais; en 1804 ceux-ci nous fournissaient encore le coton filé. Les calcicots, les percales, que nous payons aujourd'hui 4 franc et 4 franc 50 centimes, se vendaient alors 7 et 9 francs.

ÉVARISTE.

(Sera continué.)

Le gérant : MANSARD.

**LOTTERIE LYONNAISE.** — Le 3<sup>e</sup> tirage aura lieu le 15 juin 1851; il se composera d'un lot de 5,000 fr. et de 400 lots de 100 fr. chacun.

Enfin le tirage général est fixé au 2 juillet suivant. Il se composera comme il suit :

1 lot de cent mille francs, ci.....	100,000
1 lot de vingt-cinq mille francs, ci.....	25,000
1 lot de dix mille francs, ci.....	10,000
3 lots de cinq mille francs, ci.....	15,000
2 lots de trois mille francs, ci.....	6,000
2 lots de deux mille francs, ci.....	4,000
40 lots de mille francs, ci.....	40,000
300 lots de cinq cents francs, ci.....	150,000
250 lots.....	300,000

Il reste donc encore à distribuer dans les trois tirages 852 lots, représentant une valeur de 375,000 fr.

Une grande partie des lots proviennent des magasins de MM. Susse, frères, 31, place de la Bourse, à Paris, auxquels il suffit d'envoyer un mandat franco de 3 fr. pour recevoir un billet de 6 numéros participant à tous les lots des deux tirages.

**AVIS AUX ARTISTES ET AMATEURS.** — Le seul Dépôt pour la vente en gros et en détail des crayons anglais à la mine de plomb, de Watson, est chez MM. Susse frères, 31, place de la Bourse, à Paris.

Ces crayons, d'une mine supérieure, ont été adoptés par nos premiers artistes français. Les numéros 1 et 2 conviennent pour le dessin; le n° 3, pour l'écriture; le n° 4, pour l'architecture.

Prix de chaque crayon : 20 centimes.

**LE DESSIN ET L'AQUARELLE SANS MAITRE,** par madame E. CAVÉ, ouvrages qui ont reçu l'approbation du ministre de l'intérieur et de nos premiers artistes, MM. Ingres, Horace Vernet et Eugène Delacroix, sont en vente chez MM. Susse, frères, éditeurs, place de la Bourse, n° 31, à Paris, au prix de 3 francs chaque.

**COLLODIUM.** — NOUVELLE EAU FIXATIVE POUR RENDRE INEFFAÇABLES TOUS LES DESSINS A LA MINE DE PLOMB ET AUX TROIS CRAYONS.

Prix du demi-litre : 3 fr.; du 1/4 de litre : 1 fr. 50 c. COLLODIUM POUR RENDRE INEFFAÇABLES LES DESSINS AU FUSIL ET AU PASTEL.

Prix du flacon 3 fr. et 1 fr. 50 cent. avec la manière de s'en servir. Seul dépôt chez MM. Susse frères, place de la Bourse, n° 31.

## LA FRANCE

COMMERCIALE, INDUSTRIELLE, AGRICOLE ET ARTISTIQUE

Journal hebdomadaire paraissant tous les lundis.

RUE VIVIENNE, 40, A PARIS.

Prix de l'abonnement : un an, 12 fr.; Six mois, 6 fr. Trois mois, 4 fr.

**MICROSCOPE GAUDIN.** — Microscope analyseur très portatif, grossissant de 80 à 150 décimètres. Lentilles en cristal de roche fondue. Prix : 2 fr. 50 c. a une lentille; — 3 fr. à deux lentilles, boîte en carton; — boîte en acajou, 4 fr. de plus par microscope. Port par la poste : 1 fr. de plus par microscope contre mandat sur la poste. M. GAUDIN, rue de Valenciennes, 98, à l'angle de la rue du Bac. Dépôt, rue des Jeûneurs, 41.

— Huile de foie de morue naturelle, seule admise à l'Exposition de 1849., rue St-Martin, 110, à l'Olivier.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.  
HOTEL DE LA SABLONNIERE,  
50, LEICESTER-SQUARE.  
HOTEL DE PROVENCE,  
16, GREAT WINDMILL STREET, HAYMARKET,  
et autres succursales.

APARTEMENTS et chambres pour les familles et les voyageurs, à des prix divers et modérés.  
TABLE D'HOTE plusieurs fois par jour.  
RESTAURANT à la carte jusqu'à minuit.  
CUISINE FRANÇAISE — SERVICE FRANÇAIS ET ALLEMAND.  
On est instamment prié de ne pas se laisser détourner par les cochers et les commissionnaires.

Now ready. Volume I., price 9s. 6d., of the EXPOSITOR; containing 1500 Columns of Letterpress, devoted to New Inventions—Registered Designs—Improvements in Machinery of all kinds—Original Papers on the Great Exhibition—Ample Accounts of the Artisans in the Palace of Industry—Original Correspondence connected with preceding Subjects—and a mass of Miscellaneous Information not to be found elsewhere in the Industrial Arts and Sciences. It contains 300 Engravings by Landells, and is handsomely bound in Cloth, with full gilt back, and ornamental design in gold on the side. It is not too much to say that it is the cheapest and best Illustrated Work of the kind ever published. The Volume is admirably adapted for presentation. Subscribers' Copies, bound as above, at 3s., or the covers supplied at 2s. 6d.; or in Exhibition Blue or Turkey Red Cloth, gilt edges, 11s. 6d.  
JOSEPH CLAYTON, Jun., 265, Strand, and 223, Piccadilly; and all Booksellers and News Agents.

The Expositor is published weekly.  
Price 4s. Sixmo 5s.  
Prix—40 c. le Numéro et par la poste 50 c.

HOTEL DES ARTS Cité Bergère, 7, près le boulevard Montmartre, appartements et chambres meublées à des prix modérés. Table d'hôte à 5 heures et demie.

En vente.

LE CATALOGUE OFFICIEL (ÉDITION FRANÇAISE) DE L'EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE DE TOUTES LES NATIONS. — Cette édition est la plus complète de celles qui ont paru jusqu'à ce jour; elle comprend la description de toutes les additions qui ont été faites dans plusieurs départements, depuis l'ouverture de l'Exposition.

SPICER FRÈRES, Éditeurs Privilegiés  
W. CLOVES & FILS, de la Commission Royale.  
29, NEW BRIDGE STREET, BLACKFRIARS, et à L'EXPOSITION, HYDE PARK.  
Prix 2s. 6d.; avec le Synopsis, ou Guide des Catalogues, 3s.

**TAPIOCA DE GROULT J<sup>NE</sup>,**

POTAGES RECOMMANDÉS PAR LES MÉDECINS.  
Chez GROULT jeune, passage des Panoramas, 5, rue Ste-Apolline, 5, et chez les principaux épiciers.  
Se méfier des imitations d'enveloppes, à l'aide desquelles sont vendus des tapiocas falsifiés.



LAMPES MODÉRATEURS A 6 P. ET AU-DESSUS  
TRUC, 9, rue Saintonge, au Marais.  
Grand choix de Modèles riches, nouveaux et variés pour Lampes en bronze et en porcelaine — Économie et système d'éclairage supérieur à tous autres. — On échange les anciennes Lampes.

**EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE**

EXTRAIT DU SUC NATUREL DES FLEURS ET DES PLANTES AROMATIQUES.

Approuvée par les célébrités médicales.  
Ce cosmétique rafraîchissant, balsamique, tonique, possède toutes les vertus des plantes qui en font la base : spécialement défilé aux dames, il est supérieur à tous les vinaigres de toilette composés jusqu'à ce jour. — D'un parfum délicieux, cette remarquable composition pénètre par tous les pores sous les tissus adipeux, et, brûlant la derme, donne à la peau la fraîcheur et l'élasticité de la jeunesse. Les hommes en font usage avec succès pour faire disparaître le feu du rasoir après la barbe. Prix des flacons, 1 fr. 50 et 3 fr. Chez GELLÉ frères, parfumeurs-chimistes, rue des Vieilles-Augustines, 35, près la place des Victoires, inventeurs du REGENERATEUR POUR LA POUSSÉE ET LA CONSERVATION DES CHEVEUX.  
On trouve également chez eux : le SAVON PHILODERME AU SUC DE CONCOMBRES, émollient et rafraîchissant. L'ÉLIXIR DE ROSES de Paris pour l'entretien de la bouche et la conservation des dents.  
LA COMPOSITION ZOUAVE pour noircir à la minute moustaches et favoris.  
LA LOTION VÉGÉTALE, base de jannes d'œufs pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux.  
D'opt chez tous les Parfumeurs et Coiffeurs, en France et à l'étranger.

**LE COURRIER DE L'EUROPE,**

SEUL JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE PUBLIÉ A LONDRES, FONDE EN 1840

A commencé à donner et donnera pendant toute la durée de l'Exposition, un SUPPLÉMENT GRATUIT DE VINGT-QUATRE COLONNES, spécialement consacré à l'examen critique des objets de l'Exposition.

Le COURRIER DE L'EUROPE donne dans chaque numéro toutes les nouvelles de la semaine, les articles les plus saillants de la Presse française; une partie anglaise; des bulletins politiques et commerciaux. Les revues littéraires, dramatiques et hebdomadaires des célébrités parisiennes. Les séances de l'Institut, etc., etc.

Le Courrier de l'Europe, ayant plus de onze ans d'existence, est le seul journal établi d'une manière durable dans la Grande-Bretagne. Le public auquel il s'adresse rend les annonces qu'on lui confie entièrement profitables.

On s'abonne chez M. Joseph Thomas, 1, Finch Lane, Cornhill, city; et n° 2, Catherine Street, Strand, maison du Courrier de l'Europe.  
Trois mois, 6 s. 6 d. (8 fr. 50 c.) — Six mois, 13 s. (17 fr) — Un an, 1 liv. st. 6 s. (34 fr.) — S'adresser franco.

P. MARTINON, 4, rue du Coq-Saint-Honoré, Paris. — En vente :

ÉDITION POUR LE PEUPLE. **HISTOIRE DE NAPOLEON PAR NORVINS** PRIX DE L'OUVRAGE 5 FR.

Cette Edition sera ornée de 400 dessins de RAFFET, représentant les batailles et les personnages de cette grande histoire. L'ouvrage sera imprimé en 25 livraisons à 20 c. — Toute personne qui réunira six souscriptions aura droit à un septième exemplaire DONNÉ EN PRIME. — Prix, pour Paris, d'un exemplaire, 5 fr.; pour sept exemplaires, 30 fr.

— Prix, pour les départements, d'un exemplaire, 6 fr.; pour sept exemplaires, 36 fr. — Il suffit d'adresser un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, à l'ordre de MARTINON, 4, rue du Coq-Saint-Honoré, pour recevoir d'abord les livraisons qui ont paru, FRANC DE PORT, et la suite chaque semaine, sans interruption, jusqu'à la fin de l'ouvrage.

**LE GUIDE DU DOMESTIQUE**

On trouve également à la même librairie les ouvrages suivants en souscriptions permanentes; on peut prendre une ou plusieurs livraisons par semaine : l'Histoire de Paris, par Lavallée, 33 livraisons à 30 c.; — les Chants rustiques de Pierre Dupont, 100 livraisons à 15 c.; — les Chansons nationales de la France, par Dumersan, 100 livraisons à 25 c.; — l'Histoire de la Révolution, par Thiers, 160 livraisons à 25 c.; — l'Histoire du Consulat et de l'Empire, par Thiers, 240 livraisons à 25 c.; — l'Histoire de la Prostitution chez tous les peuples du monde, par Dufour, 120 livraisons à 25 c.; — le Livre d'Or des Métiers, 200 livraisons à 30 c.; — l'Histoire de la grande Bohême, royaume d'Argot et de Thunes, 100 livraisons à 30 c. — ainsi que toutes les Publications dites pittoresques,

à l'usage du simple domestique, du valet de chambre, de la femme de chambre et de la cuisinière, contenant des instructions claires et précises sur tout le détail du service; la manière de servir à table et de mettre le couvert pour les déjeuners et dîners de famille et de cérémonie; des recettes pour le nettoyage de l'argenterie, des cristaux, des meubles, des habits, etc.; Cet ouvrage est nécessaire aux maîtres et aux maîtresses de maison pour bien diriger leurs domestiques. — Un vol. in-12 de 200 pages. — Prix, cartonné, 3 fr.

tous les romans paraissant par livraison à 20 c. — Les Pensées d'un emballleur, par Commerson, prix, 1 fr.; — l'Annuaire de la Santé, par Raspail, prix, 1 fr. 25 c.; — la Cuisinière de la ville et de la campagne, prix, 3 fr.; — les Drôleries végétales, 1 vol., prix : 15 fr.; — les Étoiles, 1 vol., prix, 15 fr.; — les Fleurs animées, 2 vol., prix, 25 fr.; — les Perles et Parures, 2 vol., prix, 30 fr. — le Livre des Patiences, par M<sup>me</sup>\*\*\*, 1 vol., prix, 1 fr. 30 c.; — le Magasin Pittoresque, 18 vol. parus, à 5 fr. 50 c.; — le Musée des Familles, 17 vol. à 6 fr.; — l'Encyclopédie moderne, 25 vol. à 3 fr. 60 c.; ainsi que tous les ouvrages nouveaux de Lamartine, Thiers, etc.

Martinon se charge de toutes les Commissions de MM. les Libraires, abonnements aux Journaux, emballages, de leurs remises et de tout ce qui se rattache à la commission. Toutes les demandes faites directement sont expédiées dans la même journée.

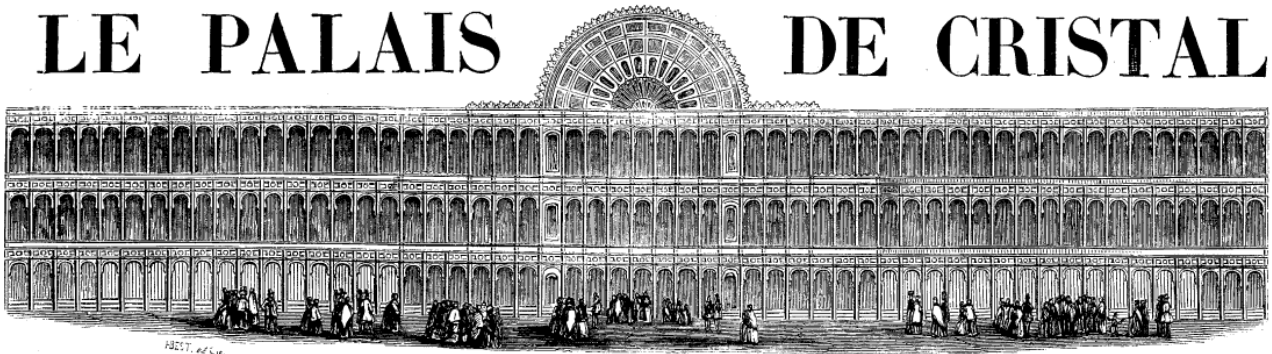
**TARIF DES INSERTIONS ET ANNONCES**

Dans le Palais de Cristal.

Une seule annonce de cinq lignes au moins, la ligne . . . . . 1 fr. 50.  
Répétée cinq fois, ou une seule de 120 lignes . . . . . 75  
Répétée dix fois, ou une seule de 240 lignes . . . . . 50  
Reclames . . . . . 1 50

NOTA. — Les annonces anglaises sont comptées ligne pour ligne. — Les annonces affichées sont calculées sur du caractère de cinq points.  
S'adresser à l'Administration, 24, passage Jouffroy,

# LE PALAIS DE CRISTAL



## JOURNAL ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1851 ET DU PROGRES DES ARTS INDUSTRIELS.

ABONNEMENTS pour Paris et les Départements, 25 fr. pour la durée de l'Exposition : six mois environ : port en sus pour l'Étranger. — L'on s'abonne à Paris, à l'Administration du Journal, 24, passage Jouffroy, boulevard Montmartre, et chez MM. Susse frères, place de la Bourse, 31 ; à Rouen, chez M. Le Brument, libraire, ainsi que chez les principaux libraires de France et de l'Étranger, et aux bureaux de Postes et des Messageries nationales. — L'abonnement donne droit aux consultations et renseignements dont l'abonné pourrait avoir besoin à raison de son industrie et de ses relations commerciales. — Les demandes d'abonnement doivent être adressées franco et être accompagnées d'un mandat sur la Poste ou sur une maison de Paris. — Correspondants à l'Étranger : — pour l'Allemagne, M. Alexandre, libraire, à Strasbourg ; — pour tout le Zollverein, M. Wolff, à Francfort-sur-Mein ; — pour l'Espagne, M. Monier, libraire de S. M. la reine, à Madrid ; — pour la Belgique, M. Be-neau, directeur de la Presse industrielle, rue de Laeken, 13, à Bruxelles ; — pour l'Angleterre, au bureau du Palais de Cristal, 2 Catherine street (Strand), à Londres. — Toutes les lettres concernant l'administration et la rédaction doivent être adressées franco à l'administration à Paris, 24, passage Jouffroy. — S'adresser, pour les annonces, à l'Administration.

N° 5.

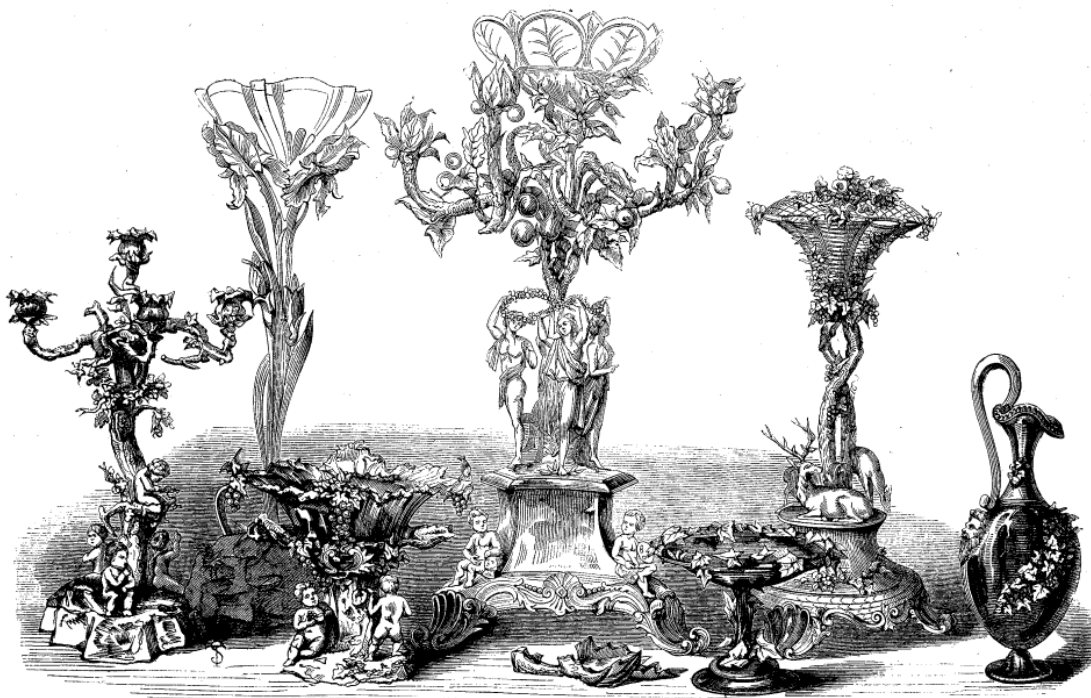
PARIS ET LONDRES, SAMEDI 7 JUIN 1851.

### SOMMAIRE.

L'éducation professionnelle. — Il Palazzo di Cristal. — O journaux ! ô leçons ! — Les limites de l'industrie. — Les Délégués de l'industrie française à Londres. — Application du fer à l'art décoratif. — Revue de l'Exposition. — COURTES DE LONDRES : L'émeute de Tamworth. — Guerre aux protestants. — Les boxeurs. — Le meeting d'assistance. — Les trains de plaisir. — MM. Christie, Cubitt, Barclay et Perkins. — L'asile de Sainte-Anne. — Les indiscrets. — La reine Victoria au Palais de Cristal. — La Fontaine d'eau de Cologne et le filot de vinaigre. — Les tartines de beurre. — Réticule et ridicule. — Un Fran-

çais barbu. — La dame au petit pied. — La musique anglaise. — La Crivelli, *Fidèle* et M. Lumley. — Les échecs et le capitaine Thomas. — La Fête de la Reine. — Les écoles au Cristal. — Les cottages anglais et les campagnes de France. — Le dernier mot de la civilisation. — Chronique de l'Exposition universelle. — Les drapeaux français. — M. Thiers. — Les Economistes français à Londres; M. Blanqui. COURRIER DE PARIS : Les Toasts. — Les Eaux-Bonnes. — Programme d'une Fête. — Les éditeurs Mécènes. — Les Concerts Helvétiques. — Le Tailleur et Jenny Lind. — Le Louvre restauré. — La Statue de

Napoléon. — La Voiture de Jules Janin. — Les Duels politiques. — Mlle Rachel et la Tragédienne de cire. — Le Palais de Cristal à la Porte Saint-Martin. — Mme Lafarge et Mme de Boarné. — Fatalité. — Cérémonie d'inauguration de la deuxième section du chemin de fer de Lyon. — Voyage sur la ligne. — Chronique générale; Inauguration du Musée du Louvre; Fête de la reine Victoria; Le roi Léopold; la Statue de Gassendi; la Rotation de la terre; Le Porte-voix d'Alexandre. — Prix des fers en Angleterre. — Explication des dessins du numéro, etc., etc.



4.—VAISSELLE DE LUXE, PIÈCE D'ORFÈVRE, PAR MM. SMITH ET NICHOLSON

### L'ÉDUCATION PROFESSIONNELLE.

La France occupe toujours sans contredit une des premières places parmi les nations industrielles, comme la brillante exposition de ses produits le démontre aujourd'hui invinciblement.

On a donc lieu de s'étonner qu'elle ne possède, en fait de publications technologiques, que des recueils inabondables pour le peuple et la majeure partie des petits industriels, tels que le *Bulletin de la Société d'encouragement*.

Cependant jamais peut-être les découvertes

n'ont été plus nombreuses et ne se sont succédé avec plus de rapidité que de nos jours ; malheureusement, la rigueur des temps et la pusillanimité bien concevable des capitaux, mais surtout l'absence de publicité sérieuse, contraignent à l'exil une foule d'inventions et d'inventeurs.

En sorte que l'étranger se pare et tire avantage de nos veilles et de nos sueurs.

En France le nombre des brevets délivrés s'élève à quatre par jour. Qui s'en doute et qui y songe?

Il y a bien des affiches sur les murailles pour divulguer les découvertes de tel ou tel marchand d'orviétan; mais il en est de la technologie comme de la poésie: de ce que les rimailleurs fourmillent, est-ce à dire qu'il n'existe point de poètes? Il ne faut pas confondre les inventeurs sérieux avec les chercheurs de mouvement perpétuel. Il n'y a guère jusqu'à présent de publicité que pour ceux-ci.

Que la fabrication des outils nécessaires pour exploiter le monde se popularise donc de plus en plus, et que le meilleur agent pour la vulgariser, — à savoir les publications spéciales — se mette à la portée de tous et de chacun! Le droit de l'inventeur ne sera plus contesté. Des archives authentiques en feront foi. L'entrepreneur nous appartiendra; nous y descendrons, et nous cesserons de nous disputer vainement sur le tillac.

Un fabricant privé de journaux scientifiques et technologiques est nécessairement arriéré. Eh quoi! les jardiniers habiles sont tous abonnés à de coûteuses publications relatives à leur art, et les fabricants n'ont pas les leurs! Et cela quand il y va, pour l'industriel, de sa fortune, de sa production menacée de concurrence par une découverte dont il ignore jusqu'au nom!

Sa position est analogue à celle du navigateur, obligé, sous peine de mort, de se tenir au courant du climat, des étoiles et des récifs.

Dressons donc des mappemondes industrielles, et le fabricant y pourra suivre jour pour jour les progrès des industries tributaires ou limitrophes de la sienne.

Cette concentration des forces éparses de l'industrie produira des miracles. Combien n'est-on pas en droit d'attendre des sciences physiques unies à la mécanique, par exemple, après qu'on les a vues forcer le soleil à dessiner et à peindre lui-même l'image de tout ce qu'il éclaire! quand l'eau, cette ennemie native du feu, ce type du froid, décomposée par la chimie, est contrainte d'éclairer et d'échauffer nos demeures! quand l'air emprisonné ne demande qu'à s'atteler, comme un cheval robuste et bien dressé, à nos leviers circulaires et à nos chars! quand chaque jour enfin voit éclore déjà de si rares merveilles!

Mais il faut de la science aux travailleurs; et c'est là, il faut en convenir, leur côté faible.

La vulgarisation des sciences appliquées aura encore un autre bon effet: la France y perdra bientôt la manie de vouloir tout fabriquer chez soi. Elle comprendra aussi l'avantage et la nécessité de n'être plus tributaire de l'étranger pour les produits qu'elle peut tirer de son propre fonds.

Enfin une feuille destinée comme la nôtre à faire connaître à mesure les gisements découverts sans cesse dans toutes les parties du globe, fera disparaître cette étrange anomalie que présente, par exemple et tout près de nous, la Sicile, patrie d'Archimède, si riche en huiles et en vins et dépourvue de pressoirs!

Nous terminons ce rapide exposé des motifs de notre entreprise par un nouvel appel à toutes les intelligences tournées vers l'application de l'industrie aux arts utiles et des sciences exactes à l'industrie, et nous leur promettons de leur ouvrir largement nos colonnes.

Car il y a une lacune immense à combler dans notre pays, qui le nierait? celle de l'ÉDUCATION PROFESSIONNELLE!

### IL PALAZZO DI CRISTAL.

Qu'une idée vraiment utile soit jetée sur le terrain du progrès, et bientôt vous l'y verrez prendre racine, grandir, et porter d'heureux fruits, grâce à la tendance générale des esprits à favoriser le développement de tout ce qui peut contribuer à l'amélioration et au bien-être de tous.

C'est donc avec plaisir que nous apprenons que le Palais de Cristal vient de donner lieu en Italie à la création d'une entreprise rivale. Le Palais de Cristal s'est emparé, avec un heureux à-propos, et de notre titre et des dessins qui ont paru parus dans nos premiers numéros, qu'il reproduit à l'aide du crayon lithographique.

Saluons la bienvenue de notre nouveau confrère, et faisons des vœux pour que ses efforts intelligents lui assurent le succès.

RÉSÉDUC.

### O JOURNAUX! O LEÇONS!...

Il n'y a rien de plus instructif que de lire les vieux journaux.

Voilà qui va sembler un paradoxe. Le nombre et l'étendue des feuilles publiques ne sont que trop aux dépens de ce qu'elles renferment, et le contenant vit un peu aux dépens du contenu. Que peuvent gagner ces carrés de papier à vieillir et à jaunir?

M. de Girardin a voulu que la Presse renfermât une idée par jour. Était-ce à dire qu'il n'y aurait qu'une idée par jour dans ce vaste journal, ou qu'il y en aurait une de plus par jour dans la Presse que dans les autres journaux, atteints et convaincus de n'en point avoir une seule par semaine, par mois, par année?

Que les lecteurs de journaux répondent pour nous à cette question indiscrète; ce n'est pas notre affaire.

Ce que nous nous contentons d'affirmer, c'est que les vieux journaux renferment ce que les journaux du jour ne renferment jamais: à savoir la réputation de leurs propres bêtises, la confusion de leur propre sottise.

Cette réflexion nous est suggérée par la lecture des journaux du mois d'avril de l'an de grâce 1849.

Lisez donc un peu les journaux de ce temps-là! On y trouve en effet réunis tous les arguments les plus ingénieux et les plus saugrenus pour démontrer que l'idée d'une Exposition universelle, mise alors sur le tapis par quelques hommes intelligents, était à la fois dangereuse et impraticable.

L'Angleterre a repris, comme toujours, cette idée d'autrui, cette idée française combattue et réduite à l'impuissance par l'administration, et l'a mise en œuvre.

On niait le mouvement devant l'Angleterre: l'Angleterre, comme le philosophe, a marché.

Voici quelques-unes des balivernes que nous trouvons dans le premier journal venu de cette époque sur le sujet en question:

« L'administration vient enfin de renoncer au projet de faire figurer les produits étrangers à l'exposition nationale de 1849. Elle a officiellement annoncé dans le *Moniteur* qu'elle ne donne pas suite à cette idée, aussi intempérative qu'inutile aux intérêts de l'industrie française. »

Alors pourquoi avoir pris part, en 1851, à ce même concours ouvert à Londres, c'est-à-dire dans des conditions encore moins favorables pour nous?

« Encore une fois, il faut louer hautement M. le ministre d'avoir aussi bien compris ce que le respect de l'opinion et le progrès de nos mœurs publiques lui imposaient, — d'autant plus que d'autres, à sa place, eussent été, à ce qu'il paraît, moins scrupuleux. L'école libre-échangiste a, en effet, trouvé matière à une amère critique dans l'acte droit et loyal de l'administration. Elle trouve que M. le ministre a eu tort de se rendre au vœu général; qu'il aurait dû avoir la force de caractère d'y résister. Quant à elle, elle se serait, sans hésiter, mise au-dessus de l'opinion presque unanime de toutes les chambres de commerce de France. »

Est-il possible que la presque unanimité des chambres de commerce de France aient été aussi rétrogrades et aussi malavisées? Qu'on vienne donc, après cela, nous vanter la sagesse et la clairvoyance des majorités! C'est bien toujours cette *vox populi, vox Dei*, qui faillit détrôner Pierre-le-Grand, quand il s'avisait de faire couper à ses sujets leur barbe crasseuse et de construire des vaisseaux de ligne!

« Est-il besoin de dire à présent que les motifs consciencieux, appuyés de raisons solides, que les chambres de commerce ont présentés pour repousser le projet d'exposition comparative, ont été complètement dénaturés par les vains du libre-échange. Ils font dire à ces honorables chambres qu'elles veulent « qu'à aucun prix et sous aucun prétexte, les marchandises étrangères ne puissent franchir la frontière, » même en échantillons. » Y a-t-il un seul mot de ce qui a été dit? Toutes n'ont-elles pas dé-

claré, au contraire, qu'elles jugeraient intéressant et utile qu'il fût fondé, à l'usage des industriels, des dépôts d'échantillons étrangers, qu'ils pourraient consulter à loisir et avec quelque fruit, surtout si à ces échantillons étaient joints des renseignements sur les procédés de fabrication perfectionnée, employés au dehors? »

S'est-il trouvé réellement des commerçants et des industriels assez jobards pour croire qu'en aucun cas les États voisins se feraient un plaisir de leur envoyer des échantillons de leurs industries nationales et particulières, avec des renseignements sur leurs procédés de fabrication? Ne fallait-il pas, au contraire, intéresser, par un grand et solennel concours, l'amour-propre des États étrangers à produire leurs merveilles industrielles, afin de faire naître indirectement l'occasion d'étudier, disons mieux, de deviner les procédés de fabrication demeurés pour nous des mystères?

« Après cela, est-ce que l'on s'imaginerait sérieusement, dans les régions de l'économie politique spéculative, que nos fabricants ont attendu son initiative pour s'informer de ce que l'on sait faire en Belgique, en Angleterre, en Suisse et en Allemagne? Ce serait étrangement s'abuser: il n'est point de perfectionnement opéré à l'étranger dont notre industrie n'ait une connaissance immédiate; point de marchandise nouvelle dont nos centres manufacturiers ne reçoivent des échantillons. »

Il paraît bien que cela n'est pas entièrement vrai! Si nous l'emportons à Londres par l'application des arts à l'industrie, nous avons encore, au dire des hommes spéciaux, bien des procédés industriels à étudier et à connaître.

« Cette exposition aurait donc pu servir un peu la cause du libre-échange, mais nullement celle de la vérité, dont il se préoccupe si fort. Oui, le vrai est bon à faire connaître en tout, en industrie comme en autre chose. Mais qu'est-ce que le vrai peut avoir à gagner à des faits mal exposés, au rapprochement de produits créés sous des conditions inégales, et dont le mérite relatif ne pourrait être par conséquent qu'injustement apprécié? L'exposition comparative n'aurait pas été la manifestation de la vérité, ce n'eût été que sa dissimulation, et c'est pourquoi les chambres de commerce l'ont repoussée. Les industriels français ne craignent pas la vérité sur les faits économiques; ils la recherchent au contraire et s'efforcent de la répandre, persuadés qu'ils sont que ce ne sera jamais la parfaite connaissance des choses, mais bien plutôt les notions superficielles qui pourront grossir les rangs de leurs adversaires. »

C'est pourquoi, il ne fallait point accepter le concours ouvert au Palais de Cristal par la Grande-Bretagne. Comment donc se fait-il que l'opinion de la majorité, après avoir repoussé avec tant d'horreur l'idée d'une exposition universelle, l'ait, deux ans plus tard, accueillie avec tant de faveur et d'enthousiasme?

Est-ce parce que l'Exposition de Londres nous coûtera quelque chose, beaucoup peut-être, tandis que faite à Paris, elle nous aurait rapporté des millions?

Et le petit coup d'encensoir de la fin! Et toute cette forfanterie de l'obscurantisme! Et tant de bruit pour empêcher une chose qui était inévitable, et dont il fallait savoir accepter l'initiative, afin de risquer au moins d'en remporter l'avantage et l'honneur!

O le peuple le plus spirituel de la terre! Décidément la lecture des vieux journaux est instructive; mais, pour Dieu, sachons profiter de leurs leçons!

G. DE CHALAMONT.

### LES LIMITES DE L'INDUSTRIE.

On ne saurait trop le répéter: les industries ont un cours naturel, des limites duquel elles ne sauraient sortir avec avantage.

Cela est vrai pour l'industrie comme pour les arts.

On a blâmé avec raison les empiètements des arts les uns sur les autres. On a plaisanté fort spirituellement et fort justement ces musiciens littérateurs qui veulent exprimer des idées à l'aide d'accords, et qui prétendent nommer et dessiner

les objets par des successions de sons inarticulés.

Les *littérateurs musiciens* ont aussi fait école. Jadis on en vint à chercher des onomatopées pour les circonstances insignifiantes d'un récit et à faire de l'*orchestration* à coup de syllabes.

Est-il plus ou moins ridicule de vouloir façonner toutes les substances en toutes sortes de meubles et d'instruments?

On contrefait aujourd'hui la porcelaine avec du cristal, le bronze avec du fer-blanc et du zinc, le chocolat, hélas! avec certains bronzes! pourquoi pas, tout de suite, le bronze avec du chocolat?

On a fait en fer creux de fort mauvaises cannes imitant le jonc et le bambou.

Un de ces jours on fera de la vaisselle avec du carton convenablement vernis. On fait bien des tabatières avec du gluten de pomme de terre?

Dans l'architecture usuelle, dans l'industrie du bâtiment, on substitue ainsi aux matières premières adoptées par l'expérience et préférées par le bon sens, on expose à l'action du soleil et de la pluie, des substances attaquables par l'un et par l'autre, de mauvais badigeons qui s'écaillent, de mauvais ornements qui se délittent et se pourrissent, de mauvaises pâtisseries qui se brisent, se démanchent et ne durent pas.

La rapidité, la négligence et la parcimonie qui président à la préparation des couleurs destinées à la peinture d'art sont telles, qu'aujourd'hui les plus beaux tableaux modernes sont défigurés après dix ans de musée.

Regardez la Mort d'Elisabeth et le portrait de M. Guizot, peints par M. Delaroche. Y a-t-il aucune comparaison à faire entre la conservation de ces belles peintures modernes et celle du moindre tableau de Rubens?

Et pourtant le XVII<sup>e</sup> siècle ne savait ni la physique ni la chimie!

Mais on fait les *blancs* avec de la céruse et non avec de l'argent.

On fourre partout de l'ocre et du bleu de Prusse, et l'*outrémer* est devenu une sorte de mythe.

Les industriels devraient créer un *tribunal d'honneur* où l'on récompenserait les boulangers convaincus de n'avoir jamais fait du pain qu'avec de la farine, et où l'on frapperait d'une amende le premier *inventeur* qui se permettrait de faire des balcons en sucre, des candélabres en plâtre, ou des chapeaux en acajou.

G. DE CHALANOST.

#### LES DÉLÉGUÉS DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE A LONDRES.

Une mesure, à laquelle ne sauraient trop applaudir les amis du progrès industriel, a été adoptée récemment par le Conseil municipal de Paris. Un crédit de 20,000 fr. a été voté par lui pour couvrir les frais de voyage et de séjour d'un certain nombre de contre-maitres et d'ouvriers qui doivent être successivement envoyés par la ville à l'Exposition universelle de Londres. La chambre de commerce, prenant sa part de cette utile pensée, a offert à la ville son concours pour une somme de 10,000 fr. Le préfet de la Seine a chargé une commission spéciale de régler l'emploi de ces 30,000 fr. Un premier convoi de douze délégués de l'industrie parisienne est parti hier matin pour Londres par la voie de Dieppe et de Brighton.

Dans la classification des catégories de métiers, et pour le choix qu'elle avait à faire des personnes, la commission spéciale a suivi la classification adoptée pour les conseils de prud'hommes en quatre grandes séries: métaux, tissus, produits chimiques, arts et industries diverses. Elle a sagement fixé les conditions du séjour à Londres, et décidé en principe que les mandataires parisiens vivraient en commun, dans une maison spécialement louée pour eux par les soins du commissariat général français à Londres, et qui serait exclusivement réservée à leur habitation.

Le nombre des délégués a été fixé à quatre-vingt-quatre. Le temps de l'absence pour chaque délégué sera de quinze à dix sept jours. Il y aura sept départs successifs, comprenant chacun douze délégués. Indépendamment des frais de voyage (aller et retour), de logement et de nourriture que la ville de Paris prend à sa charge, la

commission alloue à chaque délégué une indemnité de 100 fr., plus une somme de 20 fr. pour frais de nourriture pendant la route. La maison louée par les soins de la commission est située à Percy-street, 35 (Oxford), à vingt minutes du palais de l'Exposition universelle. La commission s'est occupée de régler d'avance le nombre, l'heure et la qualité des repas; en un mot, elle a réuni, pour les délégués, toutes les conditions du bien-être désirables.

Trois fois par semaine, à jour et heures fixes, les délégués se réuniront au commissariat général, sous la présidence d'un des membres de la commission française. Là, ils exposeront, de vive voix ou par écrit, les observations qu'ils auront faites dans leurs visites à l'Exposition, et recevront, au point de vue de l'intérêt national, des instructions positives sur la direction qu'il conviendra de donner à leurs appréciations; toutes les remarques présentées dans ces conférences seront recueillies sur un registre spécial et signées par les délégués présents; la préfecture de la Seine recevra, en outre, directement toutes les communications qu'il leur conviendrait de lui adresser lorsqu'ils seront de retour. Tout cela formera plus tard un ensemble de documents que la commission mettra elle-même en ordre, en ayant soin d'écrire à côté de chaque observation le nom de son auteur. Ce travail sera remis au conseil municipal de Paris et à la chambre de commerce, éminemment propres à en apprécier les résultats et l'importance.

Espérons que l'exemple donné par la capitale sera suivi par nos principales villes industrielles et manufacturières, et que bientôt la France s'enrichira de l'expérience nouvelle qu'auront acquise nos habiles ouvriers en étudiant les meilleurs procédés de la fabrication étrangère.

EVARISTE.

#### APPLICATION DU FER A L'ART DÉCORATIF.

Quelle que soit l'importance des autres branches de l'industrie anglaise, il n'y a pas d'industrie plus variée dans ses applications, ni plus nationale, que l'industrie du fer.

Voyons donc quel parti les Anglais ont tiré de l'application du fer à l'art décoratif.

Les Anglais ont une habileté remarquable à manier le fer, il faut le reconnaître. Ils le plient à toutes sortes d'exigences. Reste à savoir s'ils ne sont pas sortis des voies naturelles, en l'employant à des usages auxquels il était jusqu'ici considéré comme étranger.

Ils croient que non. Ils ont hardiment substitué la fonte de fer au bronze d'art, et ils en ont fait des candélabres et des cheminées couvertes de sculptures.

Les Anglais reconnaissent hautement qu'ils nous doivent la partie artistique de cette industrie. Depuis longtemps, en effet, nos balustrades de fenêtres, nos rampes d'escalier et plusieurs autres parties de l'art décoratif sont exécutés en France, en fonte de fer, avec un luxe et un goût universellement admirés. Mais nous n'avons pas eu l'initiative de l'introduction de ce métal dans les salons et dans l'ensemble des appartements.

Cela tient à ce que la houille n'est pas encore chez nous le combustible principal, et que la fonte de fer, qui convient particulièrement à la décoration des foyers à houille, serait seulement lourde et disgracieuse, employée à l'édification et à l'ornementation de cheminées au bois.

On voit depuis quelques années chez nous, dans les cabinets d'étude et dans les ateliers, des poêles ou fourneaux cylindriques en fonte de fer, uniquement destinés à la combustion du charbon minéral, mais peu ou point de cheminées de cette espèce. Quelques-uns sont d'un grand luxe et d'un assez bel effet.

Nous croyons, toutefois, qu'une cheminée en fonte de fer est une chose laide et disgracieuse dans un salon, quel que soit le luxe d'ornementation que le fondeur y déploie.

Mais les Anglais ne sont pas de cet avis. Les Prussiens sont allés plus loin que les Anglais. Dès long-temps le fer de Berlin a acquis une certaine célébrité comme objet d'ornement pour la toilette. Tout le monde connaît les chaînes, les colliers, les bracelets, les broches et les boucles d'oreille en fer de Berlin. Nous avouons

que ces mignardises sont jolies et de bon goût; mais c'est une application toute accidentelle et peu normale de la fonte, car la délicatesse du travail l'emporte de beaucoup trop, en valeur, sur la substance employée, et quelle que fût la beauté d'un bijou travaillé en carton ou en plâtre, par exemple, ce bijou ne serait jamais qu'un caprice et un clinquant. Ce sont de ces convenances générales qui se sentent mieux qu'elles ne se démontrent. Mais tous nos lecteurs nous ont certainement compris.

Les Anglais ont produit, depuis quelque temps, beaucoup de vases d'ornement pour jardin, de bancs et de chaises pour la même destination — en fonte de fer. Sur ce point ils se rencontrent avec nos industriels français. Mais, si la chaise à claire-voie ou le banc en fer sont admissibles dans une certaine mesure, le vase décoratif en fer est une tentative médiocre, dans l'un comme dans l'autre pays.

En effet, le vase décoratif employé pour le couronnement des murs d'appui des terrasses, des bouts de marche du perron, des rampes de pierre, des pilastres de portes, etc., etc., est destiné à recevoir des fleurs naturelles ou des arbustes ayant racine, et, par conséquent, plantés dans la terre humide. Or, l'action naturelle et irrésistible de la terre et de l'eau sur le métal est l'oxydation de ce dernier. En outre, le fer est d'une couleur extrêmement désagréable à l'œil, et ce n'est qu'à l'aide de couleurs et d'enduits plus ou moins fragiles et altérables que l'on parvient à le dissimuler, quoique toujours imparfaitement.

Les poteries seules, grès, faïences ou porcelaines unies ou décorées, avec ou sans reliefs et sculptures, ont le privilège de ce rôle dans la décoration: il faut le leur laisser. La plus grossière potiche en faïence de Chine est un couronnement d'un goût exquis et d'un certain luxe pour les pilastres et les rampes extérieures. Pourquoi les fabricants s'obstinent-ils donc à mettre le fer à toutes sauces, au lieu de rechercher avec soin, au point de vue de l'art, comme au point de vue de l'utilité, à quoi il est bon?

Il ne faut jamais séparer ces deux points de vue.

Que si les producteurs quand même font litière du bon goût et des intérêts de l'art, de quoi sert alors qu'ils se donnent la peine de charger la fonte d'ornements et de ciselures? Qu'ils emploient toute unie et qu'ils en fassent tout de suite des lits et des pendules. Pourquoi pas des chapeaux et des cornets à champagne? Au résumé, selon nous, la fonte de fer doit demeurer, jusqu'à nouvel ordre, employée, dans l'intérieur de nos demeures, sous forme de poêles et de grilles à charbon.

Cela dit, entrons dans l'examen du produit remarquable exposé par M. Vaudre. Laissons de côté la question de fonderie. L'échantillon est magnifique. (Voir le dessin, page 73.) Point de *soufflures*, point de coutures, ou presque point, malgré la grandeur de la surface, qui multiplie les causes d'imperfection. L'ensemble du dessin est d'un aspect agréable; mais les deux cariatides sont mal ajustées sur les volutes d'angles. Des volutes ne sont pas des *gaines*, et c'étaient des *gaines* qu'il fallait absolument pour motiver les deux bustes de femmes. C'est de la Renaissance mêlée de Louis XV, et ce mélange est blessant surtout par le contraste que forment les pieds *rocaille* de la console avec la *posta* mosaïque qui encadre le foyer, et avec la ligne rigide que présente l'entablement. Quant au trophée musical du *cartouche* central, il ne cadre point avec les attributs d'automne qui dominent dans la composition. Enfin, les deux branches de roses qui courent sur le grillage en relief des tympans latéraux sont du Pompadour, fort maigre il est vrai, mais point de la Renaissance. C'est un cul-de-lampe de la vieille édition illustrée de Dorat, c'est une idylle de Berquin à propos de Michel-Ange.

Qu'on nous pardonne la sévérité de nos critiques: elles n'ont d'autre objet que l'intérêt de l'art appliqué à l'industrie.

Or, nous croyons qu'en fonte de fer comme en marbre, comme en bronze, il faut respecter les lois, difficiles à appliquer, mais pourtant certaines, de l'harmonie et du goût.

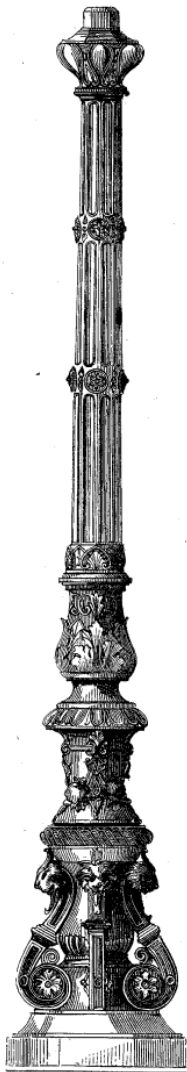
F. SEVERIS.



## REVUE DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

Opportunité de l'exhibition des machines anglaise. — Locomotives. — Machines à vapeur. — Produits belges. — Toiles cirées. — Tapis économiques. — Fourrures en poil de chat et de lapin.

La part de la France et des autres Etats dont les machines figurent à l'Exposition est naturellement moins grande que celle de l'Angleterre. A la difficulté du déplacement et à la cherté du transport, se joignent, pour les nations rivales de celle-ci, d'autres obstacles empruntés aux ressources naturelles du sol, tels que l'abondance de la houille et la qualité du fer employés dans l'établissement de ces puissants instruments. C'est donc avec un sentiment de profonde surprise que nous recueillons les bruits propagés à Londres et confirmés par un meeting tenu à ce sujet, ces jours-ci, par un certain nombre de notabilités industrielles et scientifiques. Dans cette réunion, la question de savoir si l'exhibition des machines anglaises était opportune a été



22 — CANDELABRE EN FONTE DE FER, DE M. BROCHIA (DE PARIS).

sérieusement discutée; l'on s'est demandé si l'industrie de la Grande-Bretagne n'aurait point à souffrir de la publicité donnée ainsi aux combinaisons artistiques qui assurent la préférence du bon marché à un si grand nombre de ses produits; on a été jusqu'à prétendre que pour s'assurer le bénéfice du secret, la prudence des exposants des trois royaumes avait dû les porter à s'abstenir de mettre sous les yeux du visiteur du Palais de Cristal leurs machines perfectionnées, de peur qu'elles ne fussent imitées par les étrangers. Nous, pour notre part, à croire à la vérité de cette assertion, qui tend à faire jouer un rôle peu digne à la na-

tion anglaise, celle qui a pris l'offensive contre tous les autres peuples dans la guerre de la concurrence industrielle. Nous pensons, avec le *Morning-Chronicle*, que quand l'on est armé de fer et bien fourni de charbon; quand on possède un capital dix fois supérieur à celui des autres nations, et que tous ces moyens d'action sont entre les mains d'une population nombreuse, intelligente et vigoureuse, dont les navires à voile et à vapeur sillonnent toutes les mers, on est mal venu à témoigner de l'hésitation ou de la peur. Quoi qu'il en soit, entrons dans quelques détails sur l'exhibition de quelques-uns de ces grands moteurs de la locomotion et de la fabrication industrielle; nous les tenons d'un ingénieur distingué, M. Perdonnet, qui s'exprime en ces termes, avec la double autorité du savoir spécial et de l'esprit d'analyse :

Vingt-deux locomotives ont été exposées : quatorze à cylindres intérieurs, six à cylindres extérieurs.

Les plus remarquables sont :

1<sup>o</sup> Une locomotive, *Lord of the Isles*, à cylindres intérieurs pour grande voie, de 2<sup>m</sup>,50, construite dans les ateliers de Great-Westen pour le service de cette ligne. La chaudière présente 1,900 pieds anglais de surface de chauffe. Cette machine a huit roues; les roues motrices, placées les secondes à partir de la boîte à feu, ont 2<sup>m</sup>,50 de diamètre. Cette machine est construite avec soin pour l'Exposition.

2<sup>o</sup> Une locomotive Crampton pour petite voie, de 1<sup>m</sup>,55, construite avec le plus grand soin et avec luxe pour l'Exposition, est, je crois, la plus grande machine en ce genre. Sa chaudière présente 2,300 pieds anglais de surface de chauffe; elle a les cylindres à l'extérieur, et, à très-peu de chose près, les mêmes dispositions que les dernières machines faites pour le chemin de fer du Nord, par MM. Gail et C<sup>o</sup>, sur les dessins de Crampton. Elle a été construite pour le London et North-Western railway par Bury, Curtie et Kennedy.

3<sup>o</sup> Une locomotive Crampton (dernier brevet), à cylindres intérieurs; elle diffère en outre des machines ci-dessus par l'arbre moteur ou des manivelles, qui ne porte pas les roues motrices; celles-ci sont montées sur un arbre spécial droit; deux longues bielles de couplage extérieures transmettent le mouvement de l'arbre moteur à manivelles aux roues motrices; par le mode de suspension, les deux roues d'avant sont très-rapprochées et portent sur des ressorts longitudinaux; les roues d'arrière, près la boîte à feu, portent sur un ressort transversal placé en avant des portes du fourneau et au-dessous d'elles sous une plaque de tôle. Il y a deux foyers séparés par un diaphragme, ayant une ouverture à la partie postérieure du fourneau pour égaliser le tirage. L'arbre à manivelles, ne portant plus les roues motrices, a de plus petites dimensions que dans les autres machines de même force. Les roues motrices ont 2 mètres de diamètre; la chaudière présente 1,900 pieds anglais de surface de chauffe. Cette dernière machine a été construite par Stephenson, de Newcastle, pour un chemin à petite voie. Elle n'a pas été faite pour l'Exposition; aussi n'est-elle pas aussi polie que les autres.

Les autres machines ne présentent rien de nouveau, du moins à un premier examen fait à la hâte.

On remarque un grand wagon à voyageurs, de 12 mètres de longueur, porté sur quatre roues, contenant des places de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup> classe; il est établi avec plus de luxe que les voitures ordinaires des chemins de fer anglais.

MM. James, Watt et Cie, de Londres et Birmingham, ont exposé une très-belle machine de 700 chevaux, à basse pression, à quatre cylindres horizontaux, placés symétriquement aux quatre coins de l'appareil. C'est la pièce la plus importante de l'Exposition; elle est destinée à un bateau à hélice. Les cylindres ont 1 mètre de diamètre; la course est de 1 mètre, et la longueur des bielles de 1<sup>m</sup> 90; les coussinets des manettes ont 0<sup>m</sup> 25, et 0<sup>m</sup> 13 (double) de largeur, les tourillons 9<sup>m</sup> 25. D'après ses dimensions on peut conclure que cette machine doit fonctionner à grande vitesse et trans-

mettre directement le mouvement à l'hélice. Les pompes à air sont au centre et placées obliquement; elles reçoivent le mouvement directement de l'arbre principal, qui est coudé; le constructeur n'a pas craint de leur donner presque la même vitesse que celle des pistons à vapeur.

A côté de la machine James, Watt et Cie s'en trouve une autre à deux cylindres à grande vitesse, pour la transmission directe à une hélice; elle a été construite par MM. Stolbert Slanghtes et Cie, de Bristol, d'après le brevet de Edwards Slanghtes. Cet ingénieur a mis une transmission de mouvement pour les deux pompes à air, de façon à réduire la vitesse de celle-ci au quart de celle des pistons à vapeur.

MM. Penn et Cie, de Greenwich, ont exposé une de leurs petites machines oscillantes, à basse pression, pour bateaux, et en outre une machine de bateau d'une disposition nouvelle, à deux cylindres. Les cylindres sont placés horizontalement; les pistons sont annulaires et liés à des tubes qui traversent les couvercles par deux presse-étoupes; les bielles pénètrent dans ces tubes, de sorte que l'arbre moteur est très-rapproché des cylindres à vapeur; en face, sur la



23 — GUÉRLON, PAR M. MORAND (DE LONDRES).



24 — FACTEUR, PAR M. JANSSELME.

même plaque de fondation, se trouvent deux pompes à air dans un condenseur, et deux pom-

pes alimentaires; ces quatre pompes sont liées directement aux pistons à vapeur par quatre tiges qui traversent les couvercles. Tout l'appareil, ainsi ramassé, tient nécessairement très-peu de place; il est destiné à agir directement sur une hélice. En voyant ces machines, surtout celle de Watt, on est effrayé en pensant à la vitesse que devront prendre les pistons à vapeur et surtout les pompes à air.

Dans la même salle on trouve une chaudière à cuire le sucre dans le vide, une presse hydraulique d'une grande puissance pour essayer les fers de suspension des ponts; un marteau pilon; une arcade en fonte d'une forme élégante pour passerelle; un système d'attache et de retenue pour voûtes droites en briques; deux jolies grues en fonte; des signaux de jour et de nuit pour les chemins de fer, et deux machines à faire des briques à jour, ainsi que des tuyaux de drainage; enfin, des tuyaux en fonte pour conduites d'eau et de gaz, qui n'ont que 14 millimètres d'épaisseur pour un mètre de diamètre, et 16 millimètres pour 1<sup>m</sup>. 30.

Les deux salles de machines en mouvement renferment des appareils nombreux et variés; les métiers à filer et à tisser y dominent; ils sont tous d'une exécution parfaite.

Les métiers à la Jacquart sont nombreux et ont reçu en Angleterre quelques nouvelles dispositions qui aideront à les propager encore davantage.

Les machines fonctionnent par groupes, ayant chacun un moteur particulier; ce sont de petites machines à vapeur qui puisent à un générateur commun placé en dehors du bâtiment de l'exposition.

Il y a aussi environ trente machines à vapeur de petite force dont en général les dispositions ne sont pas très-heureuses; les machines rotatives sont presque toutes très-bizarres, et il y en a qui sont non-seulement très-mauvaises, mais encore très-mal exécutées.

Ce qu'il y a de très-remarquable dans ces deux salles, c'est une presse monétaire par A. Maudslay, qui a beaucoup copié notre compatriote, M. Thonnelier; l'exécution en est d'ailleurs parfaite. Cette presse est mise en mouvement par une petite machine à vapeur à deux cylindres dont les dispositions portent le cachet d'un habile ingénieur et d'un praticien exercé, de Maudslay, en un mot et dont l'exécution ne laisse rien à désirer. Cette petite machine à vapeur met en mouvement cinq petits modèles des cinq systèmes de machines différentes que Maudslay a adoptés pour bateaux, depuis la machine mère à balancier et bâtis ovigaux, jusqu'aux dernières machines oscillantes, et celles à pistons portant plusieurs tiges.

MM. Maudslay et Cie ont complété leur exhibition par une grande bielle de bateau, spécimen de leurs grands travaux.

Dans la même salle se trouve une machine assez ingénieusement disposée, pour manœuvrer une grue à charger et à décharger des coils de toute nature, d'une manière prompte, facile et économique, au moyen de la pression d'une colonne d'eau.

Il y a un assez grand nombre de pompes à incendie, dont quelques-unes sont très-puissantes, et sur lesquelles on peut appliquer un grand nombre de travailleurs; il y a progrès et études fructueuses à faire.

Robinson a exposé une très-belle machine oscillante faisant mouvoir un moulin à sucre de grandes dimensions.

La Commission anglaise a donné aux machines et instruments de l'agriculture une place très-

considérable et qui a été on ne peut mieux remplie.

Les machines à battre et les semoirs se présentent sous toutes les formes.

Pour mettre en mouvement ces appareils nom-

machines sont très-bien exécutées et présentent quelques perfectionnements utiles.

J'ai remarqué un modèle de machine à drainer, copié, avec perfectionnements, sur les anciennes machines employées dans le midi de la France au curage des ports.

Cette rapide nomenclature suffit, on le voit, pour prouver que les œuvres des mécaniciens anglais ont une large et honorable place dans l'Exposition, et que l'esprit machiavélique du mercantilisme n'a point voulu les dérober à l'impartial examen des hommes compétents.

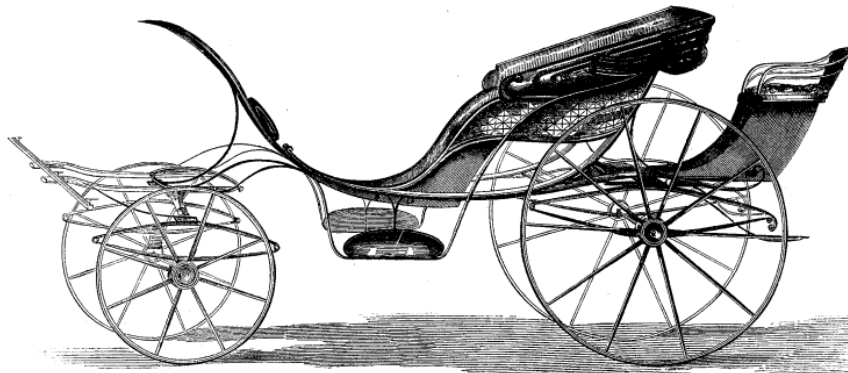
Maintenant disons quelques mots de l'exhibition de Belgique.

Nos industriels voisins ne s'efforcent point, en général, de lutter en objets d'art ou de luxe avec les autres nations de l'Europe. Ils s'appliquent à produire à bon marché des objets d'un usage commun et partant d'un placement plus facile et souvent plus lucratif. Une grande partie des compartiments de l'exposition belge qui se trouvent dans la galerie inférieure du côté du nord est tapissée du haut en bas de toiles cirées. Cette tapisserie, qui est venue fort heureusement cacher la nudité par trop mesquine des cloisons, a été fournie par un seul exposant, M. Jorez fils, de Bruxelles. C'est là un nom déjà fort honorablement connu dans l'industrie, et la part que M. Jorez a prise à l'Exposition universelle ne peut qu'ajouter encore à la réputation que ses produits se sont justement acquis. De quelque côté qu'on se tourne, quand on est dans le quartier de la Belgique, on est sûr de rencontrer des articles exposés par cet honorable industriel, et il n'est que juste d'ajouter que ces articles sont une très belle décoration et produisent un très jolie flet.

Il y a dans l'exposition de M. Jorez une très-grande variété de produits; il est permis de juger par là de l'importance de son établissement. Tapis pour salons, pour voitures, toiles cirées imprimées pour meubles, tapis de table, étoffes imperméables pour vêtements et manteaux, cuirs et peaux vernis, toiles gommées, c'est l'assortiment le plus complet qu'on puisse imaginer. Il est inutile de s'arrêter longtemps à faire l'éloge de ses produits; les encouragements si honorables que M. Jorez a reçus à toutes les expositions précédentes en Belgique ont été pour lui un motif puissant d'améliorer sans cesse sa fabrication, et il est parvenu à rivaliser d'une manière heureuse, par le bon marché comme par la qualité de ses divers articles, avec les industries similaires de l'étranger.

L'Angleterre ni le Zollverein n'ont rien exposé de mieux en ce genre, et les prix, c'est là un point très essentiel, défient toute concurrence. Ainsi, pour ne citer que deux exemples, M. Jorez a exposé des taffetas gommés qu'il vend 5 fr. le mètre, tandis qu'en France le même genre d'étoffe, même qualité, se vend 6 fr. 50 c. et 7 fr. Le même industriel a des manteaux en étoffe imperméable au prix de 11, 13 et 18 fr. suivant la grandeur, tandis que les manteaux en caoutchouc coûtent à Londres de 25 à 40 fr. De pareils résultats obtenus font regretter une fois de plus que la commission directrice ait banni la question du prix des articles exposés, comme élément d'appréciation pour le public et pour le jury. Beaucoup d'industriels belges auraient gagné comme M. Jorez à ce qu'il en fût autrement.

Les articles exposés par M. Hanssens-Hap de Vilvorde, appartenant à un autre genre d'industrie, ont servi aussi à décorer une partie des



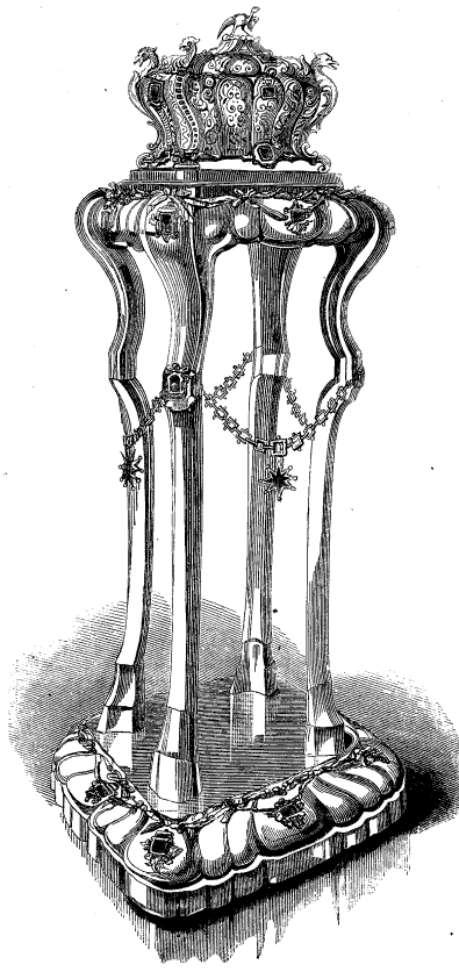
5. — PHAETON DES ATELIERS DE MM. HOLMES (DE DUBLIN).

breux et variés, répandus sur toute la surface d'une exploitation, on fait beaucoup usage de machines à vapeur locomobiles; j'en ai compté, dans cette salle, dix-neuf modèles différents, dont quelques-uns sont très-convenablement et même élégamment disposés, ce qui prouverait que l'usage de ces machines est très-répan-

Elles s'appliquent également à des pompes et autres machines hydrauliques pour les épui-

sements et les irrigations.

Il y a trois machines toupies pour l'extraction



6. — SERRE-BIJOUX. — SALON ANGLAIS.

du sucre, semblables à peu près à celles qui sont en usage en France.

Les machines-outils pour la fabrication des

cloisons de l'exposition comme pièces de tenture et sont venus aussi en aide à la commission belge, qui, sans ce secours fourni par quelques industriels, aurait eu de la peine à se tirer d'embarras avec les ressources exigées mises à sa disposition. Ces articles consistent en une grande variété de pièces d'étoffes aléas pour meubles, etc. Ce n'est là du reste qu'une partie de l'exposition de M. Haussens-Hap ; il figure aussi dans l'exposition linière, à laquelle il a fourni un contingent considérable.

Mentionnons ici les fourrures exposées par M. Weinknecht, de Bruxelles. L'industrie à laquelle appartiennent ces produits n'a pas encore pris beaucoup de développement en Belgique ; mais les échantillons qui figurent à l'exposition prouvent que l'on sait y traiter la fourrure aussi bien qu'à Hambourg, qu'à Leipzig et qu'à St-Petersbourg.

M. Weinknecht est le seul industriel de son état qui ait exposé. Les ouvrages qui sortent de ses ateliers sont au nombre de douze. Son grand tapis de salon en fourrures mérite surtout de fixer l'attention, comme œuvre de beaucoup de goût. Si nous étions en hiver, tout le monde voudrait acheter cette pièce et mieux encore ses pelisses, dont le prix est fabuleux de modération. Quel est le voyageur qui pour 3<sup>e</sup> se refuserait la satisfaction de s'ensevelir dans une de ces fourrures bien chaudes et bien amples, tout comme pourrait le faire le plus riche boyard russe ?

M. Dusanchoit, de Gand, a exposé aussi un assortiment de fourrures plus modestes, mais qui n'en ont pas moins leur prix ; ce sont des peaux de chats et des peaux de lapins préparées, imitant des fourrures plus précieuses, telles que l'hermine, le petit gris, la martre zibeline, le loutre, etc. ; c'est le luxe mis à la portée de tout le monde. Pour 12 francs on peut avoir, à l'aide de ce subterfuge industriel, une magnifique palatine en hermine ; il y a dans le commerce tant de choses de prix qui n'ont pas de meilleur certificat d'origine que celui de M. Dusanchoit à su donner à ses peaux ! Honneur aux peaux de chats et aux peaux de lapins !

Dans la même catégorie figurent les articles exposés par MM. Hesnault et frères, de Gand : peaux de lapins teintées et tannées, peau de chèvre teintée et tannée, peau de chien teintée et apprêtée, etc. Sans les produits de toutes ces petites industries l'exposition ne serait pas complète ; il faut savoir gré à ces honorables industriels du concours qu'ils lui ont prêté.

STÉVENS.

## COURRIER DE LONDRES.

Londres, 4 juin.

Monsieur,

Un historien a bien des devoirs, surtout quand les faits abondent et que le cadre est petit. Il est vrai qu'il peut supprimer ce qui le gêne ; mais il est plus honorable pour lui de tout consigner, et de se distinguer à la fois par la concision et l'exactitude. C'est ce à quoi je m'efforcerais aujourd'hui.

Ce n'est point aborder la politique que de mentionner l'émeute anti-protectionniste de Tamworth du 24 mai. Elle a été provoquée par une manifestation contraire, un banquet donné à l'hôtel des *Armes du roi* par les fermiers protectionnistes de la contrée. Ce désordre était facile à prévoir dans une localité telle que Tamworth, où tout le monde est *free trader*. L'échauffourée a été assez vive pour motiver l'envoi d'un détachement du 4<sup>e</sup> dragons de la garde ; mais l'intervention militaire s'est trouvée heureusement inutile. On a eu à déplorer quelques horions et quelques arrestations, devenues nécessaires par suite du lancement à la rivière des voitures des fermiers protectionnistes, par la populace, pendant le banquet.

On peut dire que cette impulsion violente donnée aux véhicules des fermiers protectionnistes n'a fait faire un pas ni au *libre échange* ni à la civilisation. La morale regrettera aussi le choix fait de Tamworth, localité pleine des souvenirs de sir Robert Peel, pour un *pique nique* injurieux à la mémoire de cet homme éminent.

Ce que je dis de l'inutilité des coups de poings,

et autres démonstrations grossières, à la cause du *libre échange*, je pourrais le dire aussi justement de l'inutilité des mêmes violences à la cause de la religion. Kilkenny (Irlande) vient d'être le théâtre d'une attaque des boutiquiers protestants, signataires de l'adresse à la Reine contre l'*agression papale*, par la population catholique. Des vitres ont été brisées, des bourgeois protestants, brûlés en effigie. Ces mœurs ne sont pas précisément d'accord avec la pensée qui a présidé à l'érection du *Cristal Palace*, non plus qu'avec la philosophie du XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais, chez nous, le gouvernement est toujours plus libéral et plus éclairé que le reste de la nation. En peut-on dire autant des autres États ? Je le souhaiterais pour leur prospérité.

La semaine a été témoin, il faut se hâter de le dire, de meetings plus intéressants. Je laisse la description du meeting des boxeurs de Bottam, à ces *impressari* qui régulent périodiquement vos journaux de fables sur la matière ; je ne veux pas désenchanter les lecteurs éloignés sur les prodigieux exploits de nos athlètes, et faire rentrer d'aussi jolis *canards* dans l'ouf, s'ils sont nés viables. Ne faut-il pas que tout le monde vive ?

Quelque chose de bien plus honorable que des coups de poings, pour la philanthropie britannique, est le meeting pour l'assistance des étrangers, qui a été tenu la semaine passée et présidé par le duc d'Argyle. L'honorable lord a rapporté brièvement l'histoire de la réformation en Angleterre et en Ecosse, fait quelques allusions aux efforts de la papauté pour reconquérir spirituellement la Grande-Bretagne, montré du reste l'accord de toutes les doctrines chrétiennes sur un point, la charité, et présenté le résultat des missions de bienfaisance entreprises par les membres de la Société, tant Anglais, que Belges, Suisses, etc., pour répandre la morale évangélique à Lisbonne, en Piémont, à Rouen, à Paris, à Elbeuf, à Lyon, etc., etc.

Le revenu total de la Société s'est élevé cette année à 2,293 liv. st. Le président a exprimé le regret que les ressources de la bienfaisance soient si limitées, quand il s'agit de l'Europe, lorsqu'il se trouve des sommes énormes pour la conversion des idolâtres des autres continents. Après quelques discours de circonstance, la séance a été levée.

Mais il est temps de revenir à l'Exposition universelle. Lundi ont recommencé les trains de plaisir qui, pendant quatre mois, amèneront à l'Exposition des visiteurs de toutes nos provinces. On peut calculer, terme moyen, que la plupart de ces visiteurs viendront chacun trois fois au *Cristal*. Ainsi la foule sera renouvelée constamment. Toutefois l'affluence est, comme je vous l'ai déjà dit, sensiblement moindre que le comité ne l'avait pensé.

Il faut faire ici mention de la généreuse mesure prise par MM. Christie et C<sup>e</sup> de Londres, fabricants de chapeaux, *Grace Church Street*, qui ont accordé la journée de lundi à leurs 600 ouvriers pour visiter l'Exposition et leur ont payé leurs frais de transport (aller et retour).

Même compliment à adresser à MM. Cubitt et à quelques autres grands industriels de la métropole.

J'apprends aussi que MM. Barclay et Perkins, les célèbres brassiers, vont donner une gratification à chacun de leurs ouvriers, afin que ces braves gens puissent aller voir l'Exposition.

S. A. le prince Albert avait du reste donné l'exemple, en payant sur sa cassette l'admission à l'Exposition des enfants de la société de l'Asyle royal de Sainte-Anne. Ces jeunes visiteurs ont joui de ce congé royal, vendredi dernier, et se sont conduits très-sagement.

Si les visiteurs ne sont pas innombrables, on peut juger, d'après la vente des catalogues explicatifs, de l'extrême attention qu'ils donnent aux objets exposés. Les visiteurs à 1 shilling achètent plus de catalogues que ceux à 5 shillings. Le chiffre de cette vente a dépassé, en deux jours, celui des journées à 5 shillings, de 12 à 1,500 exemplaires.

Mais, si les visiteurs prennent un vif intérêt à l'Exposition, le comité exécutif se voit dans la triste nécessité de prendre des mesures pour remédier, d'une part, à l'encombrement de certaines parties de l'édifice au détriment des autres parties, et à l'indiscrétion avec laquelle une foule

de personnes touchent et manient les objets les plus fragiles et les plus précieux. Dernièrement une dame (ce sont les dames qui se livrent à ce penchant de la plus répréhensible façon) touchait du bout de son ombrelle une table millanaise à incrustations du plus grand prix ; une autre frappait avec le même instrument le toit d'une pagode d'ivoire ciselé ; une troisième se couait une coupe de cristal comme un verre de six pences. Les commissaires devraient faire annoncer que quiconque touchera un objet sera expulsé sur-le-champ.

On remarque que les visiteurs de la classe laborieuse s'arrêtent préférablement devant les machines relatives à leur industrie. Du reste chaque classe de la société se porte vers une région particulière de l'Exposition. J'ai déjà eu l'occasion de vous signaler l'attention spéciale accordée par notre gracieuse souveraine à l'exposition lyonnaise. Les grands producteurséricoles des trois royaumes n'y ont rien perdu, car S. M. leur a fait de splendides commandes. Je citerai MM. Kerr et Scott, de Paisley et S-Pauls, Church Yard, de Londres, à qui la Reine a acheté un châle long, en soie, d'un magnifique dessin et d'un tissu vraiment royal.

S. M. a prêté aussi son attention aux magnifiques châles de cachemire exposés, pour ainsi dire, par toutes les nations ; car aujourd'hui (qui l'eût cru il y a quarante ans ?), on fait des cachemires en Autriche, en France, en Angleterre, etc, comme aux Indes, et, selon quelques personnes, on les fait mieux. Je n'en suis pas à le prétendre. Je vois bien que les fabricants de cachemires européens ont bouleversé l'économie sacramentelle des palmes indiennes et toutes les traditions du Penjab ; qu'ils ont osé semer de dahlias, d'œillets, de pivoines, le fond de leurs tissus, et qu'enfin le caprice de la mode est intervenu dans la confection de ce vêtement, admiré jadis justement parce qu'il n'avait pas plus d'âge que les ruines de Palmyre ; mais j'aimais mieux le type oriental.

Quoi qu'il en soit, au point de vue du travail et non plus de l'art seulement, le cachemire français est admirable. Le cachemire autrichien est la copie sans vergogne du cachemire français. Quant au cachemire anglais, il diffère des autres, et l'on doit dire que nul autre n'est comparable à celui que S. M. a choisi dans l'exhibition des produits de MM. Morgan et compagnie.

Vous m'avez prié d'insister sur l'article *physionomie* de l'Exposition, comme vous appelez cela. Il faut donc que je renonce à partir ce soir pour la campagne, où il fait pourtant beaucoup meilleur que dans cette atmosphère de suie et de fumée.

Du reste, ce sera bientôt fait. Figurez-vous de longues files d'équipages qui ne discontinuent point d'aller et de venir depuis l'ouverture jusqu'à l'heure de clôture. Voilà pour l'extérieur. A l'intérieur, on n'entre pas dans une travée sans entendre parler français, ce qui prouve que vos nationaux forment ici un contingent notable. J'ai constaté avec plaisir leur approbation et leur admiration, qui se manifestent par des acclamations très-variées. Les Français n'ont pas l'habitude de dissimuler leur opinion, et ils mettent volontiers le voisin, dont le visage même leur est inconnu, dans la confidence de leurs impressions les plus intimes. Ce n'est donc point commettre une indiscrétion que de les écouter. Je l'ai fait, et j'y ai trouvé un notable agrément.

Je regrette pour eux et tous les visiteurs à shilling que la fontaine d'eau de Cologne ait cessé de couler. Il en est de même des autres fontaines de la galerie du Sud, excepté toutefois celle de M. Rimmel, qui continue à lancer son grêle filet de vinaigre de toilette aux personnes de toutes les conditions. S. M. a visité ce quartier mardi dernier, et s'est montrée enchantée des bouquets de fleurs artificielles parfumées, exposés par M. Rimmel.

Mais le Palais de l'Industrie est si vaste, que les parfums et le vinaigre de toilette de M. Rimmel, ne peuvent tenir lieu de tout autre cordial pour les pèlerins qui s'engagent sous les voûtes de ce labyrinthe.

Vers les deux heures de l'après-midi, on rencontre sur tous les bancs des familles entières mangeant avec appétit des tartines de beurre que la prudente mère extrait libéralement de son réticule. — Je ne sais pourquoi vous appelez cela en français un ridicule, ce qui ne signifie

rien, puisqu'il n'y a rien de *ridicule* dans la précaution maternelle qui se charge de ce fardeau, ni dans le petit filet, *reticulum*, en quoi consiste ce meuble portatif. Mais en fait d'étymologie bizarre et impossible, vous avez encore *choucroûte* et une foule d'autres locutions que je ne veux pas avoir la pédanterie de corriger.

Il y a pourtant une petite correction que je me suis permis d'administrer à un Français très-barbu, mais plus ignorant encore. (Ceci soit dit sans offenser aucune barbe française bien peignée et dignement portée!) — A ce mot de correction vous fronchez le sourcil; mais attendez la fin: je pense que la correction eût été de votre goût et que vous souhaiteriez de la recevoir, même sans l'avoir méritée.

J'étais dans le salon de la *Chinese House* à Albert gate. Je voulais entendre la fameuse cantatrice chinoise, *the small footed lady* (la dame au petit pied), dont vous aurez oui parler sans doute.

La famille chinoise campée à Londres se compose de deux femmes, deux hommes et deux enfants. La séance s'est ouverte par une chanson vraiment extravagante, chantée par le maître de musique, avec un accompagnement de guitare dont le caractère saillant est de produire des sons faux. Après le Chinois, la Chinoise. Quelque chose de plus extravagant encore. Figurez-vous une voix médiocre, chantant au hasard comme chantent certains aliénés, et un accompagnement de guitare et de flûte, aussi au hasard, comme celui que pourraient faire deux enfants de cinq ans complètement sourds.

Il y a des gens que cela fait fuir, d'autres que cela fait rire; pour moi j'en ai pris une attaque de nerfs, et mes yeux pleuraient comme si j'eusse mangé une salade au vinaigre de Bully.

Mais il y a eu quelque chose de plus désopilant que cette musique chinoise; c'est l'exclamation du Français barbu qui, prenant les paroles des couplets chinois pour de l'anglais, et la musique aussi apparemment, a dit en particulier à sa compagne, assez haut pour que tous ses voisins pussent l'entendre: «Décidément les Anglais sont des barbares en musique et en poésie. C'est du reste ce que j'avais toujours pensé.»

J'ai gardé le silence et je suis parvenu à garder aussi mon sérieux; j'ai seulement introduit dans la poche du gentleman étranger un programme et un billet de concert de la *Beethoven's quartett Society*. Il pourra revenir de son préjugé sur les exécutants de la Grande-Bretagne. Quant à la poésie!... Eh bien, je ne pouvais lui apprendre à lire lord Byron ni Shakespeare dans la langue originale; mais il en trouvera bien quelque traduction passable à Paris à son retour!

Encore une petite dissertation musicale, et je passe à un autre refrain.

Les journaux de Londres, ou ceux qui parlent de Londres, sont tout hérissés de points d'exclamations, arrachés par l'apparition dans le *Fidelio*, de Beethoven, de M<sup>lle</sup> Sophie Cruvelli. L'enthousiasme que provoque ici la jeune et brillante cantatrice dépasse tout ce que Paris en ressentit en la voyant dans un unique opéra, *Ernani*.

Je dois, à propos de ce début à Londres de la Cruvelli, citer une particularité. Le prince Albert, que la réussite de la grande exposition patronnée par lui en dehors des initiatives gouvernementales, a mis plus que jamais en haute faveur dans l'opinion, avait exprimé le désir de réentendre le *Fidelio* de Beethoven. C'était la compagnie rivale de Covent-Garden qui devait remettre en scène cet opéra disparu. M. Lumley va trouver la Cruvelli: Vous sentez-vous de taille à me chanter cela d'ici huit jours? — Mais je n'en sais pas la première note! — Raison de plus... vous avez huit jours! — C'est vrai... je chanterai dans huit jours!

Si bien que M. Lumley remuant ciel et terre... de théâtre, parvint à donner l'opéra désiré le mardi, tandis que Covent-Garden en était encore à se demander s'il serait prêt le jeudi! Tout Londres accourut, Reine et prince Albert en tête. Covent-Garden ne se console pas, et la Cruvelli a rendu le rôle de *Fidelio* bien difficile à la maturité de la Grisi.

Voilà ce que je puis vous dire de plus flatteur sur le talent de la virtuose. Est-ce assez? serait-ce trop? — Enfin, c'est mon avis, comme l'impression générale.

Mais si nous aimons et comprenons la musique, voici un fait qui prouve notre amour vé-

ritable pour le jeu d'échecs. Vers la fin de 1848, le capitaine Thomas, qui avait commencé, depuis six mois, une grande partie d'échecs au club royal de Londres avec M. Williamson, reçut l'ordre de partir pour le cap de Bonne-Espérance, où se trouvait son régiment. Les deux adversaires convinrent en se quittant, qu'ils termineraient par correspondance leur partie. Ils firent ainsi plusieurs coups; mais le capitaine Thomas, blessé grièvement dans une rencontre contre les Cafres, est mort deux mois après sa blessure, à l'hôpital militaire de Cape-Town.

Avant de mourir, il a rédigé un mémoire dans lequel, combinant tous les coups probables ou possibles de son adversaire, il terminait la partie commencée, et il a, par son testament, chargé un de ses collègues du club royal de le remplacer et de jouer d'après ces prescriptions. M. Williamson a loyalement accepté ces conditions, et après une lutte, qui a duré trois mois, entre lui et l'exécuteur testamentaire du capitaine Thomas, et qui a passionné tous les amateurs de Londres, ce dernier a été déclaré vainqueur.

Le temps presse et m'empêche de ménager des transitions. J'aurai à vous raconter dans ma prochaine lettre le banquet de Mansion-House. Aujourd'hui, deux mots sur la fête de notre gracieuse souveraine, célébrée samedi dernier.

A côté des salves et des cérémonies traditionnelles de la fête de la Reine, le chevalier Lemolt a eu l'attention flatteuse et pour l'industrie moderne à laquelle nous devons de si ingénieux électrophones, et pour l'auguste et libérale princesse qui en était l'objet, — d'illuminer son balcon, à *Cavenish-Square*, avec de la lumière électrique produite par une batterie d'une puissance redoutable et de son invention.

A ce même propos, la fête de Victoria, une grande revue a été passée le 30 mai, au parc de Saint-James, par le prince Albert, accompagné de Mgr le duc de Wellington, de S. A. R. le duc de Saxe-Cobourg et d'autres illustres étrangers. Le 2<sup>e</sup> régiment des Life-Guards, les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons des grenadiers de la garde et le 2<sup>e</sup> bataillon des Coldstream et des fusiliers de la garde s'étaient rendus dans ce parc. La beauté du temps avait attiré une foule immense; le parc renfermait un public choisi, admis seulement avec des billets, et les toits des bâtiments voisins étaient littéralement couverts de curieux. Les plus chaleureux applaudissements ont salué le prince et son noble état-major.

Le même jour, S. M. la Reine et le prince Albert ont visité les produits de la Suisse et témoigné à M. Patek leur admiration pour une collection aussi magnifique. M. Patek est l'habile horloger qui a fabriqué la belle montre offerte, il y a quelques années, par les émigrés polonais à lord Dudley-Stuart, et qui a été admirée par toute la Cour.

Le Wurtemberg et Saxe-Meningen se sont chargés d'égayer les visiteurs de l'Exposition en envoyant, celui-ci un lustre philharmonique chargé de vingt caricatures admirablement exécutées par C. Sachsenwager, et représentant l'orchestre de Julien; celui-là les charmants groupes d'animaux empaillés, par Plouquet, de Stuttgart.

Je vous ai dit que les écoles étaient admises à visiter le *Cristal*. C'est un spectacle curieux et touchant que de voir pénétrer dans ce sanctuaire de la civilisation les générations destinées à la porter plus loin que nous. Ces longues files de jeunes garçons et de jeunes filles s'avancent avec lenteur, et la foule des adultes s'écarte avec une sorte de respect pour les laisser passer. Chacun s'empresse de fournir à la jeunesse les explications qu'elle réclame, et l'admiration des enfants donne je ne sais quelle consécration religieuse à la splendeur de nos arts et de nos industries.

Mais décidément, si vous le permettez, je ne ferai point à mes habitudes l'infraction de passer ici la soirée. Il y a, voyez-vous, Messieurs les Parisiens, qui allez vous reposer de vos travaux du jour dans le compartiment étroit d'un théâtre infect, et qui avez le courage de vous en trouver bien, il y a ici, autour de Londres, la ville fumeuse et carbonique, j'en conviens, une autre ville de Londres, celle des cottages, riante et verte ceinture de plusieurs milles de largeur, où les maisons blanches ont leurs fenêtres encadrées de feuillages grimpants et de fleurs. On y voit en

passant, attablée auprès de la croisée, toute une famille qui prend le thé, la mère et les jeunes filles blondes, et le bonheur domestique, le premier et le plus nécessaire, croyez-moi! Le *Cristal Palace* passera; mais les mœurs britanniques, le goût si moral de la villégiature, que satisfont chez nous les particuliers les plus ancrés dans la cité par leurs affaires, dès que l'heure du repos a sonné, voilà qui ne passera jamais, et voilà qui conserve à notre nation, autant et peut-être plus que les institutions qui la régissent, cette sûreté et cette *pacificité* d'esprit et de cœur à laquelle l'Angleterre doit de ne point ressentir le contre-coup de vos révolutions. — Cela dit en passant, non pour blesser vos susceptibilités, mais pour vous porter par la douce contagion de l'exemple à partager les mêmes biens, à jouir des mêmes avantages.

Vous le pouvez: qu'y a-t-il au monde de plus riant que les campagnes de la France, et qu'est-ce que Buques, Morfontaine et Sceaux auraient à envier à nos prairies, si l'on y trouvait moins de cabarets et plus de cottages; moins de discoureurs d'estaminet et plus de pères de famille installés à l'ombre, riches ou pauvres, et partageant, par plaisir et par besoin, leurs jours de fête entre la salubre nature et les innocentes causeries de leurs enfants!

Que voulez-vous? je suis *perruque*, ce qu'il faut l'être pour croire que c'est encore là le dernier mot de la civilisation!.....

Agréez, etc.

W. SHERRIDAN.

#### CHRONIQUE DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

S. M. la reine et le prince Albert, accompagnés du prince et de la princesse de Prusse, sont arrivés au Palais de l'Exposition, hier à 9 heures, et se sont rendus aussitôt dans la galerie supérieure du transept, qui renferme les poteries du Staffordshire; après en avoir examiné avec soin les différents produits, la royale compagnie s'est plu à demeurer dans la galerie pour assister au spectacle de l'arrivée de la foule. S. M. prend le plus grand intérêt à connaître les impressions du public relativement à l'Exposition, et il paraît qu'elle a été particulièrement satisfaite de voir la manière intelligente dont la foule se distribuait dans les diverses parties du Palais de Cristal; elle a remarqué la division qui se manifestait dans les flots du peuple immédiatement après l'entrée, chaque groupe se dirigeant immédiatement, et sans hésiter, vers le quartier qu'il avait résolu de visiter.

\* Dès qu'on sut que la reine avait manifesté l'intention d'assister au banquet qui doit avoir lieu à Guildhall, en l'honneur de l'Exposition de toutes les nations, il s'est formé un comité d'aldermen et de conseillers pour diriger sur une grande échelle les préparatifs de cette fête, qui dépassera ce qu'on a encore vu dans ce genre, et donnera aux étrangers une preuve de la richesse et de la libéralité de la plus grande ville du monde. On annonce que près de 2,000 personnes pourront y assister.

\* Le bel effet produit dans le quartier français de l'Exposition par la suspension de drapeaux dans les galeries faisant face à la grande nef a suggéré aux commissaires royaux l'idée d'une décoration semblable dans la partie anglaise. Ils ont proposé que chaque ville envoyât une bannière à ses armes, dont le prix ne soit pas trop élevé, mais assez belle pour mériter d'être conservée à la maison de ville ou tout autre lieu public, en mémoire du grand événement industriel. Manchester, Birmingham, Leeds, Bradford et Huddensfield ont déjà commandé les leurs, qui seront de soie et auront 6 pieds 3 pouces de long sur 4 pieds 6 pouces de large, et seront attachées à une hampe bleue, armée d'une lance d'or. Les armes seront représentées des deux côtés.

\*\*\* La reine a acheté à M. Lemonnier, de Paris, un diadème de magnifiques saphirs et une broche consistant en deux énormes rubis entourés de diamants.

\* On lit dans le *Morning-Herald* du 4 juin: «M. Adolphe Thiers, qui est en visite chez le très-honorable E. Ellice, membre du parlement en son hôtel d'Arlington-street, doit partir à fin de la semaine pour le continent. L'ex-ministre va tous les jours à l'Exposition.»

## LES ÉCONOMISTES FRANÇAIS A LONDRES.

LÉTTRES DE M. BLANQUI SUR L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

## VI.

Monsieur, je ne puis m'empêcher de ramener vos lecteurs à l'Exposition des produits de l'Inde britannique. C'est tout un monde industriel nouveau pour nous, parson antiquité même, qui remonte aux temps héroïques, et par son caractère d'originalité à nul autre semblable. La Compagnie des Indes a dépensé plus de deux millions de francs pour paraître dignement à cette grande fédération des nations. Elle a voulu que son empire de cent cinquante millions de sujets fût dignement représenté, et elle y a parfaitement réussi. Depuis le commencement de l'Exposition, nous voyons tous les jours apparaître des produits nouveaux, plus admirables les uns que les autres, et qui attirent au plus haut degré l'attention des visiteurs.

L'art indien mérite, en effet, cette préférence : il ne ressemble à aucun autre. Il n'a point la bizarrerie du goût chinois, ni la régularité grecque et romaine, ni la vulgarité moderne; c'est un art à part, conséquent avec lui-même, plus sobre qu'on ne pense jusque dans ses écarts, et qui semble n'avoir jamais varié ni emprunté quelque chose à autrui. Dans la céramique, il est plein de grâce et de simplicité. Les courbes sont d'une nature ondulée, souple et flexible, comme les allures du serpent; aussi riches et aussi variées dans la poterie grossière que dans la poterie fine. On en compte des milliers de modèles, qui ne sauraient manquer d'être imités en France, car nos fabricants ont sous les yeux l'Inde entière.

Evidemment, l'art de tisser les étoffes est arrivé, dans ce pays, à un état fort avancé. Sans parler des châles de Cachemire, qui sont devenus les types du genre, tout ce que la Compagnie des Indes a exposé semble une collection de chefs-d'œuvre. Mousselines brodées d'or, fichus diaprés de mille couleurs, écharpes éclatantes du goût le plus exquis, tapis de table émaillés de fleurs, tissus de toute espèce niellés de vert émeraude, selles, manteaux, étoffes pour tentures, mouchoirs d'odalisques à petits carreaux d'un rouge tendre, quadrillés d'argent, toutes les nuances que la nature a prodiguées aux ailes des papillons se retrouvent dans cette collection indienne, qu'une compagnie aussi puissante que celle des Indes pouvait seule réunir par ses ordres souverains. L'Orient tout entier est accouru à sa voix.

Rien n'y manque. Toutes les professions du pays figurent sous la forme des gens qui les exercent. Pauvres gens! vêtus du climat, nourris d'un peu de riz, logés habituellement sous la voûte des cieus ou des arbres, payés Dieu sait comment! Nous les voyons dans leurs attitudes de labeur, leurs outils à la main, leur petits métiers devant eux: ils vivent réellement sous les yeux. La Compagnie des Indes n'a pas même oublié des instruments de musique qui les charment et qui me font peur. Venez voir cela, mon cher Auber; vous trouverez peut-être quelques nouveaux moyens d'acoustique dans cette espèce de cymbale à vingt disques enfilés par lemiliou, autour d'un grand cercle d'un mètre de diamètre; dans ces petits tamtams aigres-doux qui passent si vivement du plaisant au sévère, et dans ces mandolines primitives à cordes de cuivre doré.

Voici les selles d'éléphants, les attelages d'hommes, les palanquins pour vos porter. Toute cette étrange civilisation s'explique à merveille par ses œuvres. *Luxe et indigence* la résumant en deux mots.

C'est ici, Monsieur, qu'il faut étudier l'histoire de l'Inde ancienne et moderne. Elle se complète par le tableau de tous les arts utiles, et le monde oriental y semble vivre de sa vie usuelle, si étrange, si lourde et si monotone. Je ne vous parle pas des diamants, devant les quels la foule des visiteurs est en extase; je vous laisse à penser le cas qu'on peut faire des commissaires-priseurs du fameux *Gouinor*, qui raisonnent ainsi: « Le diamant a coûté 1 million il y a tant d'années; si cette somme avait été accumulée avec les intérêts, elle représenterait aujourd'hui 50 millions. Donc le diamant vaut 50 millions. » Nous n'admettons ni cette arithmétique, ni cette économie politique. Les diamants m'ont toujours paru la chose la plus

folle et la plus inutile. quoique le femmes, dit-on, les recherchent comme l'ornement suprême; pour moi, je préfère l'aphorisme espagnol: *A la jeunesse les amours, à la vieillesse les respects*. C'est moins cher.

J'insiste beaucoup sur le mérite particulier de la collection indobritannique. Elle a produit une grande sensation sur tous les industriels, et elle mérite la plus sérieuse attention à l'époque de transition où nous sommes. L'intérêt qu'elle excite augmente chaque jour, à la vue des merveilles qui sont comme une véritable révélation de cet art antique et original. Il est à craindre, toutefois, que notre industrie ne puisse pas profiter des échantillons que la Compagnie des Indes a réunis, car on ne trouve nulle part à se les procurer.

Je n'en dirai pas autant de la Chine. La Chine est plus connue et moins digne d'être imitée. Son goût bizarre et fantastique ne mérite pas autant d'estime et d'attention que le génie industriel des Indiens; mais jamais peut-être elle n'avait paru sous un aspect plus flatteur qu'à cette Exposition. Les hommes compétents ont été surtout frappés de l'abondance de ses matières premières et particulièrement de la beauté de ses soies. Elles y brillent, par masses, d'un éclat spécial qui n'a d'égal que le succès de ses châles de crêpe brodés, de ses poteries classiques et de ses merveilleux ouvrages d'ivoire, de corne et de marquetterie. Au demeurant, le peuple chinois est un peuple d'une industrie très-avancée, quoique opiniâtre et presque immobile. Tout ce qu'il a de date de loin, et il avait ce que nous avons longtemps avant que nous en eussions fait la conquête. Il avait inventé la poudre avant nous; il connaissait la boussole avant que nous l'eussions découverte, et nous avons vu à Londres des produits dont la fabrication remonte à 1753 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à plus de 3,500 ans, et qui sont remarquables par leur excellente exécution.

Les Anglais ne pouvaient manquer de nous offrir plusieurs riches collections de thé, et il y en a de fort belles à l'Exposition. Mais cet article présente aux Anglais seuls un intérêt sérieux. Eux seuls peuvent trouver du charme aux innombrables variétés de thé vert et noir, dont la préparation est encore un mystère, malgré toutes les monographies publiées sur cette substance alimentaire. On en compte plus de cinquante sortes, toutes aussi différentes les unes des autres que le blé est différent de l'avoine, et chaque jour en fait connaître de nouvelles.

Le thé Capet, l'Orange-Pekoe, le thé Yulan, le Chalan, le thé Assam, le Congo, le Pouchong, le thé Padre, celui des jésuites, et une foule d'autres thé vert, noir, gris, argentés, *orangés*, se disputent la faveur de la consommation, qui ne s'élève pas à moins de 3 ou 400 millions de francs par année. Les excellents Chinois reçoivent en échange de leur breuvage salubre les caisses d'opium que vous savez.

L'Exposition universelle eût manqué de couleur locale, si le département de Chine n'avait pas exhibé aussi quelques Chinois. Il y en a quelques-uns de fort laids et de fort mélancoliques dans la galerie consacrée aux produits de leur pays. On les



7.—COUPE D'IVOIRE, PAR M. HENRI HEMPHILL, DE CLONMEL.



8.—THÉYÈRE, SUCRIER, BROCS A LAIT ET A CRÈME d'ivoire et décor étranger), CRUCHE A BAC (SUYRAB) A L'USAGE DE LA TURQUIE. PAR WEBBWOOD.—(SALON ANGLAIS.)

reconnait aisément à leur costume pittoresque, à leurs petits chapeaux en entonnaires évasés, dessous lesquels pend une longue queue tressée qui traîne jusqu'à terre, à leurs pommettes saillantes, à leurs yeux en amande et obliques, à leurs sourcils étranges rehaussés d'une semelle épaisse et bombée. On montre aussi dans les environs du Palais de Cristal une Chinoise, qui passe pour maîtresse de musique, et qui attire un très-grand nombre de curieux, jaloux de voir ses petits pieds, très-singuliers, en vérité. Les Chinois sont représentés, en outre, depuis longtemps, par une jonque de cinq ou six cents tonneaux, ancrée dans la Tamise, et qui n'a pas effectué sans péril le trajet de Canton à Londres.

Quiconque veut donc étudier la Chine de près, sans fatigue et presque sans dépense, n'a qu'à faire aujourd'hui le voyage de Londres, et ses vœux seront accomplis. Il y joindra le voyage de l'Inde et bien d'autres, tous également fructueux. Nos industriels commencent à se ressentir de celui qu'ils ont fait pour eux-mêmes. Un grand nombre d'objets exposés sont déjà placés avec avantage. Le magnifique buffet de M. Fourdinot a été vendu avant-hier, à ce qu'on m'assure, *trente mille francs*. Je pourrais vous citer un de nos fabricants de bronze qui a reçu jusqu'à quatre commandes d'un groupe de fantaisie, dont le dessin est dû à l'un de nos plus habiles artistes; mais, par compensation, je rencontre tous les jours, parmi les produits anglais, des œuvres exécutées par des ouvriers français, que la détresse de 1848 a forcés de venir chercher fortune en Angleterre. Cette révolution aura été pour beaucoup d'entre eux une seconde édition de la révocation de l'édit de Nantes.

Je compte vous entretenir, dans ma prochaine lettre, de deux pays qui sortent de leurs ruines, aux deux extrémités de l'Europe, avec un égal éclat, l'Espagne et la Turquie. En attendant, je dois vous instruire sommairement du mouvement d'idées qui se manifeste de plus en plus autour de l'Exposition. Les résultats dépassent toutes les espérances. Les recettes fabuleuses que l'on fait tous les jours (1) auront bientôt couvert toutes les dépenses, sans que la curiosité paraisse s'épuiser. On voit exhiber sans cesse de nouveaux produits dans tous les compartiments de l'édifice. La ville de Lyon achève d'étaler ses magnifiques soieries dans toute leur splendeur. La Turquie a improvisé, depuis quarante-huit heures, un véritable musée, remarquable par la distinction des articles et par leur distribution à la manière des bazars de Constantinople. Partout, en un mot, règne la vie et l'activité.

Mardi prochain doit commencer l'admission du public à raison de 1 shilling par jour. Ce sera une véritable inondation, car la foule est déjà si grande en ce moment, où les billets coûtent six francs, que la circulation devient assez difficile vers cinq heures du soir. De quelque côté qu'on se tourne, on est captivé par mille objets intéressants, importants, saisissants. Il faut se créer une méthode particulière d'observation, une division systématique du travail, sous peine d'être absorbé par l'ensemble. L'ordre le plus parfait règne d'ailleurs par tout, dans ce pays où la loi se fait respecter sans distinction de rangs.

VII.

Arrêtons-nous aujourd'hui, Monsieur, en Espagne et en Turquie, aux deux extrémités de l'Europe, qui se touchent à l'Exposition, et qui se ressemblent par leur mouvement ascendant très-prononcé depuis quelques années. La Turquie et l'Espagne ne sont pas, comme on le croit communément, des pays usés; ce sont des pays vierges. Le véritable esprit de progrès y prospère beau coup plus réellement qu'en d'autres lieux qui passent pour être des foyers de lumière, et qui propagent parfois l'incendie plutôt que la civilisation. J'ai visité l'Espagne et la Turquie, il y a peu d'années: je retrouve ici ces deux nations plus avancées que jamais dans la voie qui commençait à s'ouvrir devant elles, et leurs produits méritent une attention sérieuse, même à côté de ceux des grandes régions industrielles qui absorbent en ce moment l'admiration du monde.

L'Espagne a été pendant longtemps une brillante arène où les arts manufacturiers ont brillé d'un éclat qui cherche à renaitre. Ses fabriques d'armes, de papiers, de soieries, de draps, d'orfèvrerie, de tapis, ont occupé un rang honorable en Europe. Sa typographie a vu de beaux jours. Ses ouvriers ont eu un mérite rare, celui d'être originaux, sans tomber dans le faux goût qui a infesté un instant leur littérature. Ils ont emprunté aux traditions arabes une foule de procédés utiles et de formes charmantes, qu'ils ont appropriés avec sobriété et avec intelligence aux besoins de leur temps. Ils n'ont jamais été plats et vulgaires, même alors que la flamme de leur génie semblait s'éteindre sous la passion du fanatisme. Ils sont tombés avec fierté ou avec tristesse, comme tombent des Castillans, toujours prêts à se relever, et toujours dignes de respect.

(1) Celle d'hier a dépassé 100,000 francs.

Leur exposition, à Londres, n'est pas très-abondante. Ils se sont montrés presque aussi indifférents ici qu'ils le sont habituellement dans leurs expositions nationales, où ils ont toujours figuré en petit nombre, soit que ces fêtes nouvelles du monde matériel excitent moins leur enthousiasme que celles qu'ils avaient coutume de célébrer dans leurs temples, soit que la distance les ait effrayés, à cause du mauvais état de leurs routes. J'ai déjà dit qu'ils avaient envoyé plus de matières premières que de produits fabriqués: j'y persiste et j'ajoute qu'ils ont bien fait. L'Espagne est surtout un pays riche en produits naturels, et je ne crois pas lui faire injure en affirmant que ses vins, ses huiles, ses soies, ses marbres, ses métaux, lui feront plus longtemps honneur et profit que ses draps et que ses cotonnades. Mais on ne doit pas moins honorer les efforts qu'elle tente pour entrer dans la voie du travail manufacturier, au moment le plus vif de la lutte qui s'est établie entre les nations européennes.

Les produits qu'elle expose sont de très-bonne qualité. On a particulièrement remarqué des draps bleus et noirs, les noirs surtout, qui sont fabriqués avec les meilleures laines du pays, et qui peuvent soutenir la comparaison avec les qualités correspondantes dans les ateliers étrangers. Les soieries de Valence ont aussi maintenu leur bonne réputation, mais elles laissent beaucoup à désirer pour l'appât, pour le dessin et même pour les nuances. Un essai de dentelle noire brodée en couleur a été moins heureux: peut-être est-ce une innovation appelée à obtenir quelque succès dans les colonies. De beaux et bons échantillons de toiles à voiles et de câbles témoignent aussi de la reprise de l'industrie des tissus de fil, qui possède de grands éléments d'avenir dans cette contrée.

Les Espagnols ont exposé peu d'armes, mais de leur fabrique de Tolède, le pays, des bonnes dagues et des épées flexibles qui entrent dans le corps avec la souplesse des reptiles. Quelques nécessaires de pistolets et deux canons, l'un en bronze, l'autre en fer battu, celui-ci, dit-on, forgé à coups de marteau par les carlistes pendant la guerre civile, complètent leur collection d'armes, qui suffit à prouver de quoi ils sont capables en ce genre. Fasse le ciel qu'ils aient à employer leur fer à autre chose! Ce fer est vraiment excellent et peut aller de pair avec le fer de Suède. On remarque aussi à l'exposition espagnole de forts beaux échantillons de leurs peaux de chevreau pour gants, que je considère comme les plus souples de la terre et les plus dignes de protéger des mains de femme. Que n'y a-t-il aussi dans la galerie espagnole quelques-unes de leurs admirables femmes, de celles qui excitent l'enthousiasme des grandes choses! Les belles visiteuses du Nord sont si froides, si compassées! Elles ont l'air de sortir d'un précès presbytérien.

Pardonnez-moi cette digression, Monsieur, car les femmes sont ici en majorité, et l'on croirait vraiment que c'est par pure galanterie pour elles que les Anglais ont organisé l'Exposition. Elles sont infatigables. Elles mangent comme des ogres, à tous les buffets. La détestable mode de la *crinoline* et même des paniers, qui s'est emparée d'elles, leur donne un volume vraiment fantastique qui diminue chaque jour l'espace resté libre pour la circulation. Nos malheureuses étoiles ont fort à faire pour n'être pas entraînées dans l'orbite de ces immenses planètes, qui se pressent comme les soleils lointains, froids et inconnus de l'astronomie, dans le monde de l'Exposition. C'est même quelque chose d'étrange et de curieux à voir que cette exposition dans l'Exposition: mais celle-là prouve du moins qu'ici

les femmes prennent, par leur instruction, une part véritable aux progrès de l'industrie, et qu'elles s'occupent sérieusement des intérêts et des travaux de leur maris.

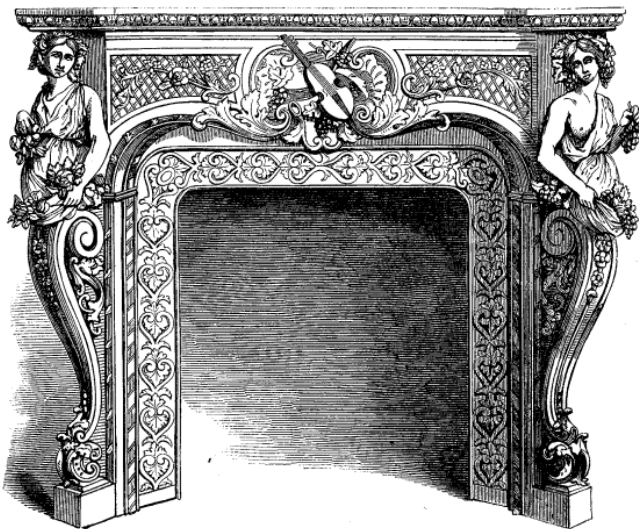
Aussi les voyons-nous empressées comme des industriels ou des savants autour des matières premières rangées avec beaucoup d'ordre et de simplicité dans la galerie espagnole. Elles admirent les laines de l'Estramadure, les soies de Valence, les minerais de plomb, les marbres et surtout les fruits confits de Malaga. Cette collection est de toute beauté. C'est par sa richesse minérale inépuisable que l'Espagne fera sa fortune. Elle trouvera dans ses propres entrailles de quoi nourrir ses enfants. La richesse minérale est aujourd'hui le point de départ de toutes les autres. Quand on a le fer, le plomb, le soufre, le mercure, et même, si j'en juge par de fort beaux échantillons envoyés de la Galice, — quand on a l'étain et le cuivre, on possède les bases essentielles de toutes les fabrications. Je souhaite à la glorieuse Espagne de ne pas chercher ailleurs, au détriment de sa fortune naturelle, une fortune artificielle fondée sur des tarifs se

des prohibitions qui ne lui donneraient pas des manufactures et qui lui rendraient la contrebande, sans parler du paupérisme industriel avec toutes ses conséquences.

On peut donc former le même vœu pour la Turquie. Elle aspire aujourd'hui, avec beaucoup d'honneur pour elle, à compter parmi les nations civilisées. Le jeune sultan essaie loyalement de marcher sur les traces de son père; et il a trouvé dans Rechid-Pacha un conseiller éclairé et un auxiliaire résolu. C'est certainement à leur puissante intervention qu'il faut attribuer le succès obtenu par l'hibition turque. Elle est vraiment remarquable, et même, après avoir visité les bazars fameux



9. — LA REINE MARGUERITE, MODÈLE DE JON BELLE, FONDÈRE DE M. MESSENGER ET FILS.



10. — CHIMÈNE DE FONTE DE FER, PAR J.-P. VAUDE.

d'Andrinople, de Constantinople et de Smyrne, je ne me serais pas attendu à trouver tant de diversité, de richesse et de goût dans les articles qui ont été envoyés du Levant. Je salue, en passant, la petite exposition grecque, où nous avons retrouvé les marbres classiques de Paros et le miel du Mont-Hymète. La postérité d'Homère et de Périclès a cultivé, depuis, les raisins de Corinthe, et elle exploite aujourd'hui les éponges et l'écume de mer, qui sert, pardonnez-leur, ô dieux immortels, à faire des pipes! Pour moi, je voue tous les fumeurs aux dieux infernaux.

La Grèce a envoyé quelques beaux marbres noirs et des garances qui valent bien celles de Chypre. Les noix de galle, la gauda, deviendront bientôt des éléments de richesse pour ce pays ami de la France, qui a toujours eu nos sympathies et dont le réveil a contribué peut-être à celui de ses anciens maîtres.

Je commence par avouer, en vous rendant compte de l'exposition turque, que j'ai été fort étonné de n'y trouver que des tapis vulgaires, solides comme ils les font tous et presque inaltérables; mais le choix en est malheureux. Les tapis turcs sont peut-être les produits les plus susceptibles d'échange qui viennent de ce pays, et l'on n'aurait dû n'exposer que les plus distingués par le dessin et par la couleur. J'ai besoin d'expliquer qu'ils paient à leur entrée en France des droits exorbitants, et que sans cette protection abusive, il y a longtemps que notre pays aurait pris l'habitude de ces précieux tissus, dont la consommation est presque nulle et devrait être immense. Nos compatriotes peuvent s'assurer par eux-mêmes, en Angleterre, qu'il n'est pas de lieu si secret où la propriété ne soit défendue par des tapis. C'est l'importation des châles de cachemire qui a fait la fortune des châles français; c'est l'importation des tapis turcs qui décidera parmi nous la consommation des tapis français.

Les Turcs ont disposé leur exposition avec beaucoup d'art. Elle ressemble à un joli bazar, plus clair et plus coquet que ne sont les leurs, où les marchandises sont étalées à la manière orientale. Je ne parlerai pas de quelques essais de toiles peintes qu'il ne faut pas encourager, car ils sont affreux et impardonnables, en raison de l'état avancé de cette industrie dans les pays les moins industriels: mais leurs soieries légères, leurs étoffes brochées d'or, méritent l'attention, même auprès des produits analogues de l'Inde britannique. Les Turcs feront beaucoup mieux de se livrer à la production des matières premières, et surtout des matières tinctoriales. Leurs soies de Brousse ont de la réputation: leurs garances, leurs kermès, leurs sésames, leur riz, leur opium, leurs cuivres, leurs peaux deviendront de jour en jour des articles plus demandés, dont l'industrie européenne ne peut se passer. Il est utile pour eux comme pour nous de leur dire qu'ils feraient fausse route en négligeant leurs productions naturelles, d'un débit assuré, en vue d'un progrès manufacturier plus que douteux.

Voilà ce que l'Exposition universelle apprendra à bien des gens. Elle arrêtera les capitaux prêts à se précipiter vers les utopies industrielles, pour les diriger sur le terrain plus solide de l'agriculture et des matières premières. Si nous voulions tout fabriquer *toute chose à tout prix*, nous courrions le danger de manquer des matières les plus indispensables à la production, et de périr ou par l'insuffisance ou par l'encombrement. Les Anglais sont aujourd'hui plus dépendants du coton des Américains que de leur propre fer. Le fait caractéristique de la civilisation, c'est l'accroissement de cette dépendance mutuelle des peuples, qui est la garantie la plus solide de la paix. Les Turcs pourront juger par les besoins que l'Exposition leur aura révélés, de la direction qu'ils doivent donner à leurs travaux renaissants. Il suffit que cette Exposition les ait, pour me servir d'un terme vulgaire, lancés, pour qu'ils ne s'arrêtent plus.

En vous envoyant aujourd'hui le résultat de mes études sur l'Espagne et la Turquie, je crois devoir ajouter quelques mots sur l'état de l'esprit public, tel qu'il se révèle chaque jour au contact de tant d'opinions éclairées. Toutes nos inquiétudes se dissipent, quant au résultat définitif de l'Exposition; et quoiqu'il puisse paraître prématuré d'exprimer à ce sujet une opinion arrêtée, j'ose affirmer ici, sans crainte d'être démenti par l'événement, que la France sera jugée toujours digne d'elle-même. Je n'ai jamais douté de cette victoire, même après un examen rapide et superficiel; qu'il me soit donc permis de dire, après trois semaines d'exploration continue, en compagnie des hommes les plus compétents de l'Europe entière, que plus on se livre à l'étude de ce sujet immense et difficile, plus on acquiert la conviction que notre pays a eu raison d'accourir à la lutte, et qu'il en sortira couvert d'une gloire nouvelle.

A. BLANQUI, de l'Institut.

#### COURRIER DE PARIS.

5 juin 1851.

A la santé de Sa Seigneurie le lord maire de Londres et à celle de ses convives de Mansion-House, les confédérés industriels des quatre parties du monde:

Je ne serai pas à votre banquet du 4 juin, Mes-

sieurs, et je vous envoie mon toast d'avance. Il n'en sera pas moins cordial, croyez-le bien. C'est le toast de la presse pacifique, impartiale par excellence, c'est-à-dire non politique. En matière de nationalité en temps de guerre, nous sommes vos ennemis, Messieurs, de la Grande-Bretagne, et vous avez toujours été beaucoup trop les nôtres. Mais nous nous unissons volontiers pendant les trêves. Assiégés et assiégeants fument ensemble et boivent à la santé les uns des autres, quand ils ne sont ni de garde ni de tranchée. Cela s'est vu et se verra tant que la civilisation debout sera en marche. Aujourd'hui c'est un concours industriel qui nous rassemble: buvons à l'industrie et à ses pacifiques victoires! — A votre santé, Messieurs!

Pour juger des progrès de l'Occident, que pourrait-on faire de mieux que de comparer le 4 juin d'il y a un siècle, deux siècles et plus, avec celui que nous célébrons? A quoi songerait l'humanité dans ce temps-là? Quelle était la grande affaire du moment? L'industrie et la civilisation y ont-elles gagné quelque chose? Question qui ne saurait paraître oiseuse ni intempestive à personne. L'histoire est pleine d'enseignements et de leçons.

Le 4 juin, il y a 106 ans, le grand Frédéric remportait sur les Autrichiens une grande bataille, la bataille de Friedberg. Singulier nom pour une sanglante journée! *Friedberg* signifie *montagne de la paix*.

Une victoire de la Prusse naissante, et contestée comme un bâtard venu au monde pendant la guerre, une victoire de la Prusse sur l'Autriche, sa marâtre et son ennemie, c'était bien une conquête dont la paix européenne devait profiter et dont la civilisation et l'industrie devaient se réjouir un jour; car ces merveilles industrielles venues de Berlin, ces belles statues, ces broderies splendides, auraient-elles jamais été conçues ni exécutées si la nationalité prussienne n'avait été fondée, et comme aguerrie aux labeurs de toutes sortes, par des guerres opiniâtres, poussées avec une activité infatigable par ce prince guerrier qui couchait, en campagne, sur une botte de paille, sa main sur son épée et son tricorne sur les yeux. Les victoires de Frédéric II et de Pierre-le-Grand ont fondé des États; le sang versé par eux a fécondé les sillons; l'industrie et la civilisation leur doivent des temples. Que n'en peut-on dire autant de toutes les gloires militaires? Napoléon et Charles XII furent des héros; mais l'industrie et la civilisation ne sauraient boire à leurs épiques comme à celles des deux autres! Est-ce par de semblables comparaisons que l'Angleterre a appris à faire suivre de vaisseaux marchands ses paquebots de guerre; à emmagasiner des denrées et des pacotilles jusque dans les affûts de ses canons? — Peu importe en ce moment le génie guerrier de ses amiraux. C'est au génie industriel et commercial de l'Angleterre que nous buvons, sans jalousie et sans arrière-pensée. — A votre santé donc, Messieurs!

Le 4 juin encore, il y a 242 ans, le roi de France Henri IV rendait un édit qui condamnait à mort, ou à la mort, les banqueroutiers frauduleux et convaincus de l'être: sévère loi, tribunal d'honneur! Nos lois d'aujourd'hui sont moins sévères. Et pourtant, quel tort irréparable fait à l'industrie, quelle entrave au *libre échange* des capitaux et du travail, c'est-à-dire des richesses de toutes sortes entre les hommes qui les possèdent ou qui les produisent, — que la banqueroute frauduleuse! On condamne à mort le meurtrier et le déserteur. Le bon roi fit-il si mal de condamner à mort les déserteurs de la probité commerciale et les meurtriers du crédit?

Au nom du crédit et de la prospérité commerciale, buvons, Messieurs, au souvenir d'Henri IV!

Un 4 juin encore, il y a 602 ans, saint Louis abordait à Damiette, défaisait les Sarrasins et prenait la ville. Qu'allait faire le roi de France sur ces rivages? Voltaire a tourné en dérision les croisades. Plus éclairé et plus impartiaux que Voltaire, ne savons-nous pas aujourd'hui, Messieurs, ce que l'Europe occidentale a gagné intellectuellement et matériellement aux croisades? Est-ce que les produits de l'industrie turque et égyptienne tiendraient une place dans votre Palais de Cristal, si ces guerres étranges, entreprises pour la conquête d'une Tombe, n'avaient fait naître des rapports inespérés entre deux ci-

vilisations réputées incompatibles, celle du Croissant et celle de la Croix, si, et des faisceaux d'armes de ces conquêtes, la Providence ne s'était pluée à former le berceau de notre civilisation? — Un toast aux croisades civilisatrices, aux étoffes de soie, aux cachemires, aux roses de Provins, aux fruits savoureux importés chez nous de l'Orient!

Buvons encore à un 4 juin, le 4 juin 1629! Ce jour-là Richelieu posa la première pierre de ce Palais-Cardinal, appelé depuis Palais-Royal, Palais-Égalité, Palais-National, et qui est aujourd'hui — avant tout — le Palais de l'Industrie. N'est-ce pas là, en effet, Messieurs, que vous venez avec nous, depuis un siècle bientôt, admirer les produits de l'industrie française, et surtout de cette branche particulière de nos manufactures que la langue commerciale désigne sous le nom d'*articles de Paris*? Gants, orfèvrerie, horlogerie, bronzes d'art, armes de luxe, parfums délicieux, Leroi, Naquet, Lahoche et Lepage, — que de merveilles réunies autour du vieux Palais Cardinal et sous ses arcades! Le daguerréotype de Sabatier y a, — pour couronner l'œuvre, — élu domicile. Sans rancune pour la prise de la Rochelle, buvons ensemble à la mémoire de Richelieu, messieurs les Anglais!

Cela dit, et ce dernier toast porté, je laisse à notre spirituel correspondant de Londres, celui qui signe du nom de Shéridan des lettres déjà remarquées et appréciées, le soin de raconter le banquet de Mansion-House, et d'inscrire le 4 juin 1851 au tableau des éphémérides. Je reviens à Paris, où mon devoir m'enchaîne et d'où je vais pourtant m'exiler un moment encore, mais sans sortir de France ni du temps présent — cette fois.

A ceux qui ne peuvent se faire à l'idée de passer à Paris les mois de Cérés et de Flore, et qui se contentent de voir le Palais de Cristal de loin, dans nos gravures et nos descriptions, les invitations à la villégiature ne manquent point. La saison d'abord les y convie. Et puis ce sont les bois ombreux, les collines vaporeuses, les belles montagnes. C'est le cristal des glaciers, qui en dit plus, je le comprends, à l'imagination et au cœur des gens fatigués de la vie commerciale ou industrielle, que tout le *flint glass* de la Grande-Bretagne. Aussi, la besogne faite et l'inventaire clos, prennent-ils volontiers leur course vers les Alpes et les Pyrénées.

C'est dans les gorges sauvages de ces dernières que notre spirituel et charmant écrivain, Henri Nicolle, se charge cette année de les conduire. Son petit livre des *Eaux-Bonnes*, publié par Amyot, rue de la Paix, est certes le cadre où nous ayons vu, de longtemps, sourire le plus doucement à nos yeux la perspective des pics et des gaves qui ferment, d'un rideau de granit et de neige, la frontière espagnole à nos yeux français.

Nous nous sommes donc promenés, en esprit, avec délices dans ces pages, trop courtes, entre les lignes desquelles sourient tant de brises parfumées et passent tant d'horizons bleus.

La belle chose que d'arriver avec Henri Nicolle dans cette riante vallée où se trouve, au pied du pic du Gers, le village des Eaux-Bonnes; de se sentir « pressé par ces entassements de collines » boisées surmontées de rochers arides, où les nuages s'accrochent, se balancent et se déchirent incessamment! de contempler, d'en bas et « tout petit comme une cigale des prés, la double » pointe du pic du Midi, dépassant de mille mètres les sommets neigeux qui s'étagent autour de lui et qui semblent courber leur tête blanche devant ce granit géant, royal vieillard, « contemporain du déluge, dont le front dénudé défie toutes les foudres du ciel!

« Et puis ce sont les mille bruits de l'eau qui murmure, qui s'irrite et se brise en écume » bouillonnante sur les rochers; c'est l'oiseau qui s'effraie et frôle le feuillage; ce sont les grands bœufs largement encornés qui s'arrêtent, la verdure encore à la bouche, et qui lèvent leur muflle rose pour vous regarder » passer; c'est la chèvre perchée sur la route; c'est par-dessus tout le son fêlé de la clochette des troupeaux!... »

Ah! si ce n'était mon titre qui m'appelle ailleurs avec ma plume, quelles visites je vous ferais faire avec Nicolle, à la fameuse buvette des Eaux-

Bonnes, chez le docteur Darralde, dont l'accueil charmant et la conversation suffiraient à guérir les *malades d'ennui*, sans le secours des eaux sulfureuses et souveraines ! Promenades d'artistes dans les montagnes, avec Rosa Bonheur ; courses aventureuses parmi les neiges, et la chasse aux vautours, et le pic du Gers ! Que de plaisirs purs, que de suaves récréations, quel traitement de grand air et de libre fantaisie pour ceux qui vivent et se guérissent par le cœur, par l'oreille, par les yeux ! Mais silence, et laissons ces récits au voyageur artiste de l'année dernière, et renvoyons nos lecteurs, qu'ils partent pour les Pyrénées ou qu'ils en reviennent, au *Vade mecum* charmant d'Henri Nicolle, aux *Eaux-Bonnes* de notre poète et de notre ami.

Après tout, il n'est que faire d'aller si loin pour se procurer des jouissances d'artiste. Si l'on respire à pleins poumons ailleurs, n'est-ce pas à Paris qu'on pense à plein cerveau, que l'art produit et jette à pleines mains ses merveilles !

Aussi quelle revanche Paris pourrait prendre, si Paris voulait ! Et comme il ordonnerait à tous ces étrangers opulents rassemblés à Londres d'accourir dans ses murs, et à tous les Parisiens qui ont passé la Manche de la repasser sans délai, s'il voulait exhiber, non plus des machines pour tout faire, ou des étoffes pour tout vêtir, mais des productions de l'art, tableaux, statues, œuvres littéraires et musicales, pour tout poétiser et tout charmer !

Nous avons ouï parler d'une fête semblable dont le programme est à l'étude ; oui, d'une sorte de symphonie gigantesque de tous les beaux-arts réunis. D'ici à quelques semaines, Paris aurait son exposition sans pareille. On nous a nommé Berlioz ; on nous a dit que tous les chants nationaux de l'Europe, exécutés par des députations musicales de tous les peuples, allaient retentir sous la coupole du Panthéon. Le peintre et la sculpture se chargeraient d'embellir et de compléter la fête. Seulement on cherche le moyen de convier la littérature à se produire, et le moyen n'est pas encore trouvé.

Jadis il y avait des salons littéraires où se lisaient les chefs-d'œuvre avant la représentation et l'impression. Molière savait où aller lire son *Tartuffe* ; mais s'il y a des *Carabine* et même des *Esther*, il n'y a plus de Ninon de Lenclos.

Mais cette fois l'amphitryon serait Paris lui-même ; et le salon de lecture, une nef gigantesque. Par exemple, il serait à craindre que le lecteur eût besoin d'un porte-voix.

Longtemps après que les salons littéraires eurent disparu, avec la caste oisive et intelligente qui en était le moins ses magnifiques loisirs à patroner les écrivains, il y eut encore des éditeurs-Mécènes, des Barba, des Lavocat... qui ont disparu de la scène du monde à leur tour.

En ce temps-là, il y avait encore quelque part un couvert mis en bon lieu pour le poète de la mansarde. Quelqu'un d'assez heureux et d'assez hardi pour avoir des billets de banque dans son portefeuille, montait quelquefois encore l'escalier croulant et obscur de l'auteur laborieux et inconnu.

Il est question de remplacer cet éditeur intelligent et magnifique, et c'est Paris lui-même, ou plutôt, c'est l'auditoire cosmopolite de la fête qui se chargerait de ce rôle. La lecture d'une œuvre inédite aurait lieu, séance tenante, et, séance tenante, l'auteur applaudi *vendrait* son manuscrit à son auditoire, appelé à souscrire sur-le-champ pour une édition magnifique de l'œuvre, dédiée à ses souscripteurs.

Enfin, ce qu'il y a de plus étonnant, séance tenante encore, le manuscrit serait typographié, mis en pages, tiré, broché et distribué tout chaud ou tout frais (comme on voudra) aux signataires de la souscription spontanée. Il a même été question de la reliure, pour convier une industrie de plus à ce prodige.

Mais quel écrivain serait admis à ce concours ? Voilà la question.

Voici la réponse projetée par l'intelligent ordonnateur de la fête, et qu'il nous a fait l'honneur de nous confier :

« Je sais où prendre mon livre et mon homme. »

— C'est une célébrité ? lui demandai-je.

— Absolument pas.

— Mais vous espérez que cela pourra en devenir une ?

— « Ecoutez, me dit-il. Je faisais naguère une tournée d'ateliers. En passant dans un corridor, comme il en règne dans les étages de man-sarde. .... »

Réflexion faite, je ne reproduirai point *in extenso* le récit de mon ordonnateur de fêtes. D'ailleurs, je dois avouer que son récit ne satisfait pas plus ma curiosité que ma réticence ne contente la vôtre. Je questionnai ; mais mes questions vinrent expirer contre un impitoyable silence. Aucun nom ne fut prononcé. Attendons patiemment la réalisation de tous ces rêves, et faisons, avant tout, des vœux pour qu'elle ait lieu. Ces rêves feront, en tout cas, honneur à celui qui les a si généreusement conçus.

Une solennité artistique de ce genre, il faut en convenir, serait d'un extraordinaire à propos, tant pour faire contraste avec l'Exposition industrielle de Londres, que pour ranimer, par un grand concours de monde, le commerce de luxe et toutes les industries parisiennes, dans la saison où elles chôment le plus, — l'été. Se figure-t-on quelle multitude d'étrangers et de Français des provinces accourant à Paris pour assister à ce concert gigantesque ? D'ailleurs, pour se faire une idée de l'affluence que comportent les grandes solennités musicales, il suffit d'avoir assisté chez nos voisins de la Suisse à l'un de leurs concerts fédéraux, appelés *concerts helvétiques*. Toute la Suisse exécutante, chantante, dilettante, se rassemble sur le point désigné, Bâle ou Berne, Zurich ou Lausanne, dès le premier coup d'archet, et il n'y a pourtant point en Suisse de chemins de fer !

Telle est la diversion promise à nos préoccupations politiques. On devine l'accueil fait à ce programme par nos illustrations artistiques, comme par l'édilité parisienne, et déjà par tous ceux qui y trouveront un mouvement d'activité, une occasion de bénéficier ou de se produire.

On nous l'a dit tout bas : on ne désespère pas absolument d'obtenir une grâce, une faveur exceptionnelle de Jenny Lind. Mais... mais... nous devons avouer qu'il y a encore beaucoup de *mais*. Nous osons pourtant nous figurer qu'il n'y aura bientôt plus que des *si*.

Aussi va-t-on voir accourir, sans doute, pour spéculer sur cette fête (dans l'hypothèse que M<sup>me</sup> Jenny Lynd daignerait se rendre à notre humble requête), des spéculateurs américains du calibre de M. Elevay, ce tailleur de Cincinnati, qui acheta 575 dollars le premier billet du premier concert du rossignol suédois.

Il faut convenir que ce tailleur avait le génie des affaires : car ayant parié avec l'un 20 dollars, avec l'autre 50, 100 dollars et plus, qu'il aurait, coûte que coûte, le premier billet, il le payait 575 dollars et gagna du coup tous ses paris, montant ensemble à 1,000 dollars : bénéfice net : 425. — Histoire aussi authentique que peu connue.

Mais, si la fête en question donne lieu à de semblables coups de dés, ce sera tout-à-fait dans la coulisse ; car il s'agit des beaux-arts et de la gloire de la France, d'une fête patronnée, nous dit-on même, par M. le président de la République : il ne s'agit donc de spéculation qu'indirectement, et la grande spéculation sera avant tout la satisfaction générale. En attendant cette fête accidentelle, en voici une qui commence et qu'on nous promet désormais perpétuelle : la réouverture du Louvre, restauré, embelli, réorganisé. Honneur aux administrateurs-artistes dont les efforts intelligents ont été couronnés d'un si heureux succès !

Nous reviendrons en détail sur les nouveaux aménagements intérieurs de notre Pinacothèque française.

Disons qu'une autre œuvre est poursuivie avec une égale opiniâtreté et non moins d'intelligence par M. de Nieuwerkerke, à savoir, la grande statue équestre de l'empereur Napoléon. Sa destination, — il s'agit du tombeau de l'empereur aux Invalides, — est à elle seule un programme plein d'exigences inouïes, et il faut se sentir autant de courage que de talent pour aborder de sang-froid un si grand problème.

Quel contraste ! me disait un antiquaire émérite avec qui nous visitons l'atelier de l'habile sculpteur. Ici on consacre la gloire du héros par le bronze et par le marbre, et ailleurs... Devinez ce que j'ai ouï dire qu'était devenue la voiture de

Napoléon prise par les Prussiens le 18 juin 1815, jour de la bataille de Waterloo ? Elle sert de fiacre, oui de fiacre, — à Königsberg !

Répondons aujourd'hui à notre antiquaire, pour le détromper et le consoler, que ce renseignement est complètement inexact. La voiture en question se trouve dans une des propriétés du général Blücher, près de la petite ville de Cremmen, dans la province de Brandebourg ; sa dimension, sa coupe et son poids énorme l'auraient rendue d'ailleurs impropre au misérable service auquel on la disait employée. La voiture impériale est traitée, non pas en guenille, mais en trophée. Seulement — ce n'est pas à Cremmen, en Saxe, chez le général Blücher, c'est à Paris, au Garde-Meuble, que nous souhaiterions de la voir.

A propos de voiture, on nous raconta un propos fort spirituel et peu connu de M. Jules Janin (il est revenu de Londres où il a été fêté comme un... Wellington de lettres !) Voici le fait. J. J. venait, il y a quelques années d'acheter un superbe attelage gris-de-souris (8,000 fr.) pour une calèche bleu de roi doublée de quinze-seize blanc, d'un luxe d'ambassadeur. Le soir, l'équipage, avec sa livrée brillante, vient au péristyle de l'Opéra attendre le prince des critiques. Un tas de jaloux, d'amis, d'envieux, étaient là, faisant la haie pour voir J. J. monter dans la calèche admirée, exécutée. Le maître, en voyant cette mise en scène, se dit : Diable ! c'est un piège... gare les épigrammes confraternelles... Allons ! une inspiration !

Et s'approchant de ses confrères, il interpelle ceux d'entr'eux qui demeuraient vers le même quartier que lui, rue de Vaugirard, et les invite à monter. Quand il en a placé cinq, il reste un coussin, la place d'honneur qu'on lui réserve. Et sans laisser autrement à l'assistance ébahie le temps de la réflexion, il pousse un sixième... ami, dans la voiture, en referme lui-même la portière, de sa main gantée de paille, et crie au cocher : *complete !*

Le cocher fouette, l'attelage emporte la charretée stupéfaite ; ceux qui restent crient *bravo !* et Jules Janin, allumant un cigare, s'en va tout bonnement chez lui à pied, laissant éternuer les brillants chevaux à ceux qui voulaient envieusement en faire l'objet de leurs sarcasmes !

Allons, il est toujours bon d'avoir de l'esprit ; mais il est nécessaire d'en avoir pour rouler voiture.

Par exemple, s'il ne fallait, pour rouler voiture que de l'esprit, que de gens qui vont à pied et qui... Mais c'est pour le coup que tout le monde aurait la prétention d'aller en carrosse !

Et malheureusement en pareille matière, — quoiqu'il y ait des cabs et des coupés à prix réduit, et qu'on nous promette des véhicules charmants à 50 centimes le quart d'heure, — vouloir ce n'est pas pouvoir.

Il paraît que législativement aussi, vouloir ce n'est pas pouvoir. On a tout fait ou du moins cru tout faire pour abolir chez nous le déplorable usage du duel, et chaque jour ce sont de nouvelles rencontres.

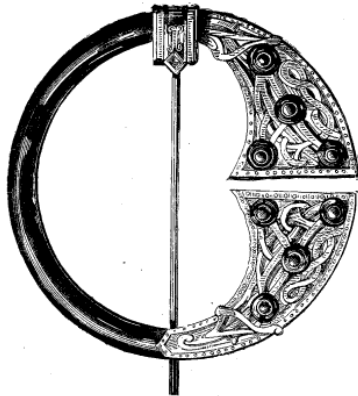
Les journaux parlent d'un second duel entre MM. Delapierre et Courmet. Ces messieurs s'étaient battus une première fois au sujet de la lettre adressée à M. le comte de Chambord par le citoyen Pyat. Traduit devant la justice correctionnelle, par suite de cette rencontre, M. Courmet demanda que le tribunal se déclarât incompetent, le duel ayant occasionné à M. Delapierre une blessure entraînant incapacité de travail pendant plus de vingt jours... Le tribunal maintint sa compétence. M. Courmet fit défaut. M. Delapierre plaida. Le jugement prononcé, une nouvelle discussion s'éleva entre les parties, et un second duel fut décidé au pistolet cette fois.

Un événement non moins tragique a été l'aventure arrivée à l'une des cantatrices les plus remarquables et les plus aimées du public parisien.

Cette dame ayant reçu dans des conditions parfaitement normales et légitimes, selon toute apparence, la visite d'un M. de V..., grand admirateur de son magnifique talent, le mari de la virtuose, qui avait pris ombrage du culte de ce monsieur pour la voix de rossignol de sa femme, rentra brusquement chez lui et maltraita M. de V... en lui tirant un coup de pistolet, qui ne fit heureusement qu'effleurer la tempe, et revenant



à la charge avec un couteau-poignard, dont la pointe s'égara malheureusement dans les reins du jeune homme. La blessure, quoique grave,

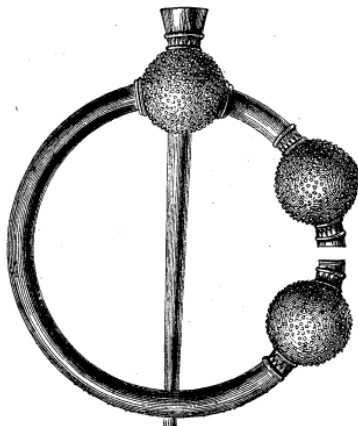


11. — BROCHE D'APRÈS L'ANTIQUAIRE, PAR MM. WATERHOUSE (DE DUBLIN).

n'est pas mortelle. Mais, sans attendre les éclaircissements et l'enquête judiciaire nécessaire, le jaloux ombrageux a pris la clef... de la Belgique. Tout s'arrangera, on l'espère, et la délicieuse cantatrice n'en a pas moins chanté dès le lendemain deux rôles qui sont toujours, et qui ont été cette fois encore pour elle, deux véritables triomphes.

Aussi le public paraissait-il assez consolé du départ du mari, voyant qu'il n'avait point emporté le magnifique instrument de sa femme dans sa valise.

Il y a une autre absence que le public prend beaucoup moins philosophiquement : celle de M<sup>lle</sup> Rachel. L'illustre tragédienne, le Talma féminin, éprouvait un véritable besoin de mêler des lauriers anglais à sa couronne. La voilà partie pour aller grossir le nombre des merveilles françaises à l'Exposition de Londres, et pour les éclipser toutes, y compris les oiseaux automatiques que le Vaucanson moderne de notre pays fait chanter, voler et se becqueter dans la grande volière de cristal de Hyde-Park. Il y a un problème que Vaucanson lui-même n'aborderait, assuré qu'il serait de ne pas le résoudre, c'est d'organiser une tragédienne de cire comme la tragédienne que vous



12. — BROCHE D'APRÈS L'ANTIQUAIRE, PAR MM. WATERHOUSE (DE DUBLIN).

savez ! On n'admire et l'on ne se passionne véritablement pour un automate, quelque parfait qu'il soit, que dans les *Contes d'Hoffmann* ; et

l'on ne peut s'empêcher d'en rire à l'Odéon, malgré l'artifice de mise en scène de MM. Carré et Barbier.

Nous avons perdu encore, à l'avantage de Bordeaux, notre pianiste inimitable de cet hiver, M. Gottschalk.

Que nous reste-t-il ?

Le Cirque des Champs-Élysées.

La revue en cinquante-huit tableaux de la Porte-Saint-Martin, intitulée *le Palais de Cristal*.

M. Monguignon a un gendre projeté, industriel émérite, inventeur de chapeaux en acajou. Cet industriel, nommé Badinot, est l'un des étalagistes du bazar-géant de Hyde-Park. Le futur beau-père va visiter l'étalage de son futur gendre, à Londres.

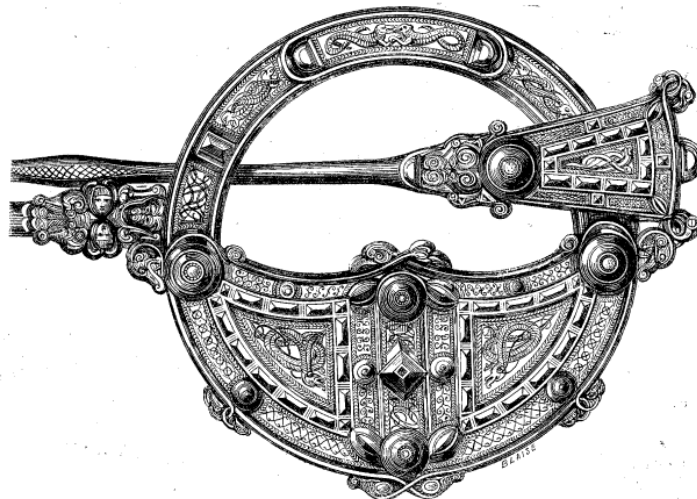
Or, Léonora est la maîtresse de Badinot, et Badinot lui a promis de l'épouser, sans prévoir qu'il changerait de détermination au contact de Mlle Monguignon et de sa famille.

De plus Léonora possède un autre amant, très-ardent par parenthèse, dans la personne de M. Minotaure, grand lovelace chez Mabelle et du parc d'Asnières. Badinot, que Minotaure veut croquer vif, sans le connaître personnellement, se déguise sous le pseudonyme de Chevillard.

Mais il y a un véritable Chevillard.

Mais ce véritable Chevillard est en-butte aux mauvaises plaisanteries et aux familiarités offensantes et narquoises de Minotaure, qui le prend pour Badinot.

Voilà Minotaure et Léonora à Londres, à la



13. — BROCHE D'APRÈS L'ANTIQUAIRE, PAR MM. WATERHOUSE (DE DUBLIN).

poursuite de l'homme aux chapeaux d'acajou, l'un pour lui rendre la vie amère, l'autre pour la lui parer de force de nœuds et de rosettes conjonctariés gales.

Le vrai Chevillard est aussi à Londres, où il avait cru trouver la sécurité perdue à Paris et dans les environs. Il voit poindre Minotaure à l'horizon et se cache dans une malle.

C'est la malle de Minotaure, qui la charge sur ses fortes épaules et se met en marche.

Nos voyageurs cherchent des chambres et n'en peuvent trouver ; ils sont tous contraints de coucher *sub jove*, ce qui est humide, même au mois de juin, dans la Grande-Bretagne, et de plus dangereux, au dire des auteurs de la revue en question : car Monguignon est dévalisé.

A propos, est-ce que ce récit vous amuse ? je crains que non. Est-ce ma faute ? je ne le crois pas. J'ai lu tous les feuilletons de mes confrères sur la matière et je les ai trouvés... comme la pièce.

Mon Dieu ! allez voir la Revue de MM. Clairville et Cordier, ce sera plus tôt fait ; je crois même que ces messieurs vous feront rire ; mais c'est par les hors-d'œuvre et point par l'intrigue de la pièce, comme vous l'imaginez. Vous y verrez défiler Turcs et Chinois, Indiens et Japonais, et toutes sortes d'extravagances fort drôles, et même un corps de ballet qui danse à ravir. Je vous recommande surtout Mlle Thélour et Mlles Dabas, qui

font oublier les danseuses viennoises de 1845.

Cela dit — *Paulo majora canamus* ! — Chantons un petit air sur des sujets un peu plus considérables.



14. — BROCHE D'APRÈS L'ANTIQUAIRE, PAR MM. WATERHOUSE (DE DUBLIN).

Nous parlions de livres écrits par d'honnêtes gens ; de pièces de comédie sorties de cerveaux bien faits et pas criminels du tout ; de ballets dansés par de jolies petites jambes qui n'ont jamais trainé d'autre boulet que celui de la répétition. Bagatelles que tout cela !

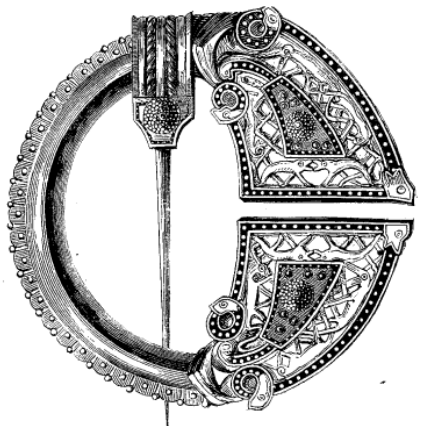
Est-ce qu'il suffit, de nos jours, d'être un homme d'esprit et de cœur, maniant la plume avec distinction et avec talent, est-ce qu'il suffit d'avoir écrit de bons livres comme Chanteprose ou des livres charmants comme les *Eaux-Bonnes*, pour mériter que le public s'inquiète de vous ?

Non. Il faut avoir tué, empoisonné, fait les deux à la fois et volé, si c'est possible, par-dessus le marché, pour être en droit de commander l'attention publique et les respects empressés des éditeurs.

Il faut s'appeler Madame Lafarge ou Madame de Bocarmé.

Mme Lafarge a écrit ses mémoires. Qui ne les a lus ? qui n'a relu ce lamentable procès dans la publication illustrée des *Annales du Crime* ?

Mme de Bocarmé a écrit *Adeline Helney*, un roman qui va être traduit dans toutes les lan-



15. — BROCHE D'APRÈS L'ANTIQUAIRE, PAR MM. WATERHOUSE (DE DUBLIN).

gues et lu dans toutes les villes de l'Europe ! Ainsi va le monde.

Mais quel scandale que le rapprochement des

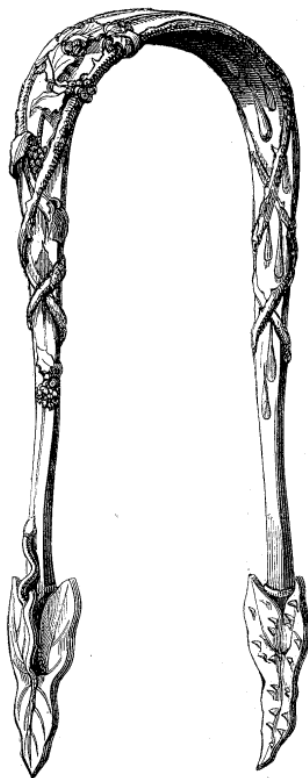
pages d'Adeline Helney et des inculpations redoutables qui pèsent sur son auteur!

Écoutez Adeline Helney :

« Les sentiments généreux qui vous portent à vous intéresser si vivement à mon sort, et l'entière confiance que vous m'inspirez, madame, me sont un sûr garant de votre noble indulgence à mon égard. Vous cesserez d'être étonnée de la conduite que je tiens aujourd'hui, lorsque vous connaîtrez les principaux événements qui firent le malheur de ma vie. Hélas ! quel triste engagement je prends en voulant me les rappeler à moi-même ! »

Et plus loin :

« Je ne désire pas non plus de jouir d'une brillante fortune : si je n'eusse pas été privée de la mienne, je ne me serais jamais trouvée dans la



16. — PINCE A SUCRE, PAR M. HIGGINGS.

» dure nécessité d'avoir besoin de protection, encore moins dans celle de voir ma conduite soumise au jugement d'un grand nombre de personnes qui ne me connaissent point. »

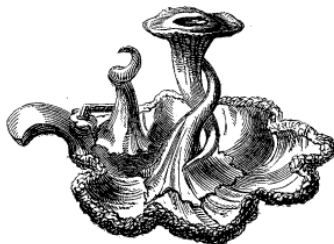
*Proh pudor !*

La main qui a tracé ces lignes est accusée et véhémentement soupçonnée d'avoir versé du poison à son propre frère !

Et aujourd'hui, pour écarter de sa tête le glaive de la justice, elle traîne son mari dans la boue.

On raconte, au sujet de Gustave Fournies, un fait qui n'inspire aucune sympathie pour ce héros.

Gustave était, paraît-il, fort peu aimé dans sa



17. — BOUGEOIR, PAR M. HIGGINGS (DE LONDRES).

commune. C'était un caractère sombre et susceptible. Un trait de sa jeunesse, auquel il a dû



18. — CULIÈRE A SEI.



19. — MANCHE DE COUTEAU.

l'infirmité qui le faisait appeler le *béquilleux*, suffira pour le peindre. M. Fournies père vivait en mauvaise intelligence avec sa femme, qu'il finit par mettre hors de chez lui, comme l'a déclaré hier un témoin. Les enfants restèrent avec lui. On a raconté à une audience que Lydie tournait le dos à sa mère. — Gustave, passant un jour devant la porte de sa mère, la vit et lâcha les brides de son cheval pour lui faire de la main un geste de mépris. Le cheval se cabra, Gustave fut jeté à terre, se cassa la jambe, et on fut obligé d'en faire l'amputation.

Il plane, d'ailleurs, depuis longtemps, sur toute

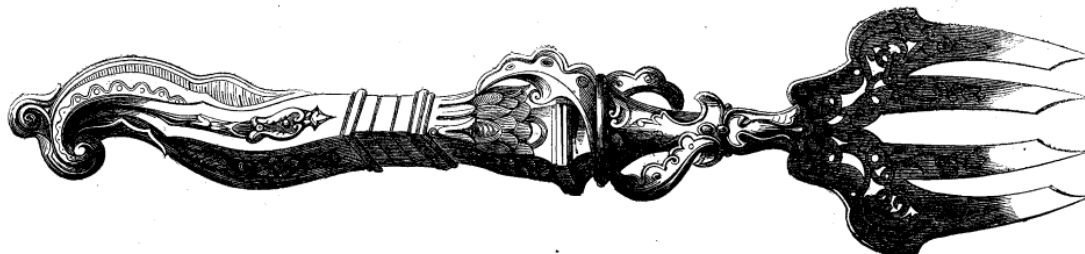
INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DE LYON. SECTION DE TONNERRE A DIJON.

L'inauguration de la deuxième partie de cette magnifique artère unique au monde, qui est destinée à faire circuler, du nord au midi de la France, la vie industrielle et commerciale, et en nous ouvrant bientôt par la Méditerranée le profond Orient, à nous livrer, pour ainsi dire, le transit de l'Afrique et de l'Asie, a été faite le 4<sup>e</sup> juin par M. le Président de la République, entouré des principaux dignitaires de l'État, et au milieu d'un immense concours de population.



20. — QUILLÈRE A SAUCE, PAR M. HIGGINGS.

Parmi les discours officiels prononcés à cette occasion, nous avons remarqué celui de M. l'évêque de Dijon, qui, au point de vue où le place son ministère sacré, a fait entendre de nobles et dignes paroles. Celles surtout qui se rattachent plus directement à l'objet principal de la cérémonie ont réuni tous les suffrages. Voici comment il sait rendre hommage au talent des ingé-



21. — FORCÉE A POISSON, PAR M. HIGGINGS.

Ah ! du moins, son mari, non moins coupable qu'elle en apparence, emploie tout ce qui lui reste d'intelligence et de présence d'esprit, à disculper sa femme en même temps que lui-même. Il est moins vil, s'il est aussi criminel ; il est moins lâche, s'il est assassin.

Il n'y a, du reste, guère plus lieu de s'intéresser à la victime de M. et Mme de Bocarmé, qu'à ces deux accusés eux-mêmes.

cette famille, un mauvais génie qui effraie les esprits faibles et leur fait prononcer ce mot qui, pour eux, excuse tant de faiblesse et pallie tant d'erreurs, le sombre mot de fatalité !

HONORÉ D'ARRÉ.

neurs qui ont concouru à l'exécution du travail. « Messieurs, a dit l'éminent prélat, je laisse à des hommes plus compétents que moi le droit de reconnaître et le plaisir de publier tout ce qu'il a fallu de puissance dans l'esprit, de précision dans les calculs, de savoir dans les plans, d'habileté et d'exactitude dans le tracé, pour qu'un succès aussi complet vint justifier vos prévisions si positives. J'admire assurément, autant

que personne, ces magnifiques résultats d'un talent qu'on ne peut assez louer; mais je louerai de préférence l'importance que vous attachez à cette bénédiction de votre œuvre, et je vous féliciterai d'avoir, par cette consécration solennelle, rendu gloire à celui de qui émane toute science: « *Deus scientiarum dominus est...* » et d'avoir ainsi fait remonter jusqu'à leur unique auteur ces rares talents qui vous distinguent. »

La réception des autorités a suivi la cérémonie. A cette réception, le Président a remis à M. Jullien, ingénieur en chef directeur du chemin, les insignes de commandeur de l'ordre de la Légion-d'Honneur; à M. Sauvage, ingénieur du matériel, la croix d'officier, et la croix de chevalier à M. Tabouré, ingénieur ordinaire, ainsi qu'à M. Cendrier, architecte de l'administration, l'auteur du plan de la gare du boulevard Mazas. Jetons maintenant un coup-d'œil sur les localités pittoresques ou empreintes de souvenirs attachant que traverse le chemin, ainsi que sur les immenses travaux auxquels a donné lieu son établissement.

La nouvelle section, à sa sortie de Tonnerre, suit la vallée de l'Armançon, dans laquelle on était entré à la Roche, et arrive ainsi à la station de Tanlay, puis à celles d'Ancy-le-Franc, de Nuits-sous-Ravières et d'Aisy. A Aisy on quitte la vallée de l'Armançon pour prendre celle de la Brenne, qui conduit jusqu'à Montbard, la patrie de Buffon.

Le marteau des démolisseurs a respecté le château qu'habitait l'illustre historien de la nature. Autour du monument l'on voit encore ses pittoresques jardins dressés en amphithéâtre et distribués en allées artistement tracées, en terrasses étagées au-dessus les unes des autres, jusqu'au sommet d'une colline que domine une tour séculaire. On aperçoit sur la plate-forme le pavillon où Buffon s'enfermait pour donner au monde les résultats de ses profondes méditations.

Au-delà de Montbard, le chemin de fer côtoie le canal de Bourgogne jusqu'au village de Nogent, en s'appuyant sur le flanc du coteau. Ce canal est aussi, lui, un chef-d'œuvre du génie humain; son exécution a rencontré les mêmes obstacles que le chemin de fer; on sait qu'il franchit la faite qui sépare le bassin de la Seine et celui de la Saône et du Rhône, au moyen d'un souterrain de 3,333 mètres de longueur, et qu'il n'a pas fallu moins de 191 écluses pour racheter une chute totale de 499 mètres, savoir: 199 mètres sur le versant de la Saône et 300 mètres sur le versant de l'Yonne. Mais le canal avait la ressource des écluses.

Le chemin de fer traverse le canal et la vallée de la Brenne, dont il suit la rive droite jusqu'à l'embouchure de l'Oze. Après viennent les stations: les Laumes, Verrey, Blaisy-Bas, Mâlain et Plombières-les-Dijon. Cependant les difficultés de terrain s'accroissent. Un peu après Tonnerre, on franchit le souterrain de Lézines, d'une longueur de 530 mètres, et celui de Sacy, d'une longueur de 4,000 mètres. Après avoir traversé une série de ponts sur le canal de Bourgogne et sur l'Armançon, un des fidèles affluents de l'Yonne, et quelques tranchées considérables dans des terrains difficiles et glissants, on pénètre, à travers de vastes déblais, dans la roche calcaire, et on s'élève, par une pente de 8 millimètres sur 24 kilomètres de longueur, jusqu'à l'entrée du souterrain de Blaisy, situé à 99 kilomètres de Tonnerre et à 20 seulement de Dijon; il sert à franchir la chaîne de montagnes qui sépare le bassin de la Seine du bassin du Rhône.

Ce tunnel, qui marquera dans les fastes de l'art, est un des travaux les plus gigantesques qui soient été imaginés par les hommes et exécutés par leurs mains. Il se prolonge en ligne droite d'une longueur de 4,400 mètres (plus d'une lieue), et qui suit une pente de 4 millimètres par mètre, depuis l'entrée de Blaisy jusqu'à la sortie du côté du village de Mâlain, et, malgré la longueur de la percée, on voit très bien la lumière d'une extrémité à l'autre. Commencé en juillet 1846, il a été entièrement terminé le 31 octobre 1849. Ainsi, il a fallu trois ans et quatre mois pour mener à bonne fin cette rude et colossale entreprise.

Pour apprécier les immenses difficultés qu'elle présentait, il faut considérer, mesurer de l'œil la montagne qu'on traverse. L'élévation de son point culminant au-dessus du niveau de la mer est de

592 mètres 23 centimètres; elle est de 196 mètres 50 centimètres au-dessus du niveau des rails. Le souterrain est à 405 mètres 50 centimètres au-dessus du niveau de la mer. Son entrée, du côté de Paris, est le point le plus élevé du chemin de fer de Paris à Lyon.

Le tunnel est entièrement voûté, et les piédroits qui supportent la voûte sont aussi revêtus en maçonnerie, excepté dans une très petite partie, où la dureté et l'inaltérabilité du rocher calcaire ont permis de le tailler et de le laisser à nu. Sa hauteur, de la clef de voûte au niveau des rails, est de 7 mètres 50 centimètres. A cette hauteur, il faut ajouter encore les 50 centimètres nécessaires pour la pose du ballast (couche de pierres cassées et de sable sur laquelle reposent les traverses), et un mètre pour la profondeur de l'aqueduc longitudinal placé dans l'axe du tunnel, et qui reçoit toutes les eaux venant des puits ou recueillies par les chapes construites au-dessus des voûtes. (La hauteur totale est donc de 9 mètres.)

L'ouverture, large et majestueuse, présente une surface de 60 mètr. La longueur du souterrain est de 4,400 mètres, c'est-à-dire d'un peu plus d'une lieue. Le tunnel de la Nerthe, sur le chemin de fer d'Avignon à Marseille, est un peu plus long; mais il diffère quant aux dimensions de la percée, qui est moins grande, et à la profondeur des puits beaucoup moins considérable. On dirait que le génie et la main des hommes ont atteint au-delà du possible dans cet ouvrage, plus gigantesque que tous les tunnels de canaux et de chemins de fer connus jusqu'ici.

On a peine à s'imaginer comment on a pu tracer un passage si large, si élevé au chemin de fer, à travers ces masses rocheuses qui semblent inaccessibles. On ne s'est pas contenté d'attaquer le terrain par ses deux extrémités; on n'en aurait jamais vu la fin. On a percé sur la montagne 22 puits alignés entre eux, d'une profondeur variable de 150 à 185 mètr., pour pouvoir commencer les travaux sur autant de points différents. Leur profondeur cumulée était de 2,458 mètres.

Huit de ces puits ont été armés de manèges, et quatorze de machines à vapeur de la force de seize chevaux chacune, à l'effet de retirer les terres, d'épuiser les eaux et de descendre les matériaux pour la construction. Les déblais et les matériaux étaient conduits tant à l'intérieur qu'au dehors du souterrain sur des chemins de fer provisoires et dans des wagons mobiles, tantôt placés sur leurs trains, tantôt enlevés dans les puits par les machines.

Au fond de chaque puits, on avait établi deux ateliers fouillant la terre en sens inverse, et avançant chacun vers l'atelier voisin. On comptait sur cette distance de 4,400 mètres quarante-quatre ateliers, non compris ceux des extrémités, travaillant tous à la fois et remontant les terres par les puits jusqu'à 200 mètres (600 pieds de hauteur).

On évalue à 350,000 mètres cubes la masse de terres et de roches qui a été extraite pour l'ouverture du souterrain, et à 150,000 mètres cubes la masse des matériaux employés à la construction.

Il a fallu plus de 150,000 kilogrammes de poudre de mine pour l'ouverture du tunnel et l'exploitation des carrières.

Sur les vingt-deux puits, sept ont été comblés; les quinze autres sont revêtus de maçonnerie et seront conservés pour l'aéragé du souterrain. Placés à 10 mètres de l'axe, ils communiquent avec la galerie principale par des galeries latérales dont la voûte, inclinée comme un tuyau rampant de cheminée, facilite l'évaporation de l'air du souterrain par les puits.

La dépense d'établissement des 22 puits a dépassé 2 millions de francs.

Les bois d'échafaudage ont coûté 400,000 fr.; ils ont été tirés en grande partie des forêts voisines des bords du Doubs et de la Saône. On a également employé des sapins suisses, venant de Bâle par le canal du Rhône au Rhin et par le canal de Bourgogne.

Les matériaux employés ont été: pour la pierre de taille et les moellons des voûtes et des piédroits, le calcaire à entroques et le calcaire à gryphées, trouvés en grande partie dans les carrières voisines du souterrain.

Pour les mortiers, le sable de Saône, qu'il a fallu faire venir de Saint-Jean-de-Losne, distant des travaux de 60 kilomètres.

Pour les chappes, de ciment romain de Pouilly, et un ciment analogue à celui de Vassy, fabriqué avec des bancs très-minces de calcaire trouvés dans le souterrain même.

On porte à un million les frais du matériel de premier établissement, consistant en forges, machines à vapeur, manèges, hangars, charrettes, chariots, tombereaux, bennes et wagons pour enlever les déblais, ventilateurs et autres appareils d'aéragé, câbles et cordages de toute sorte, chemins de fer provisoires et chemins de service, pompes, constructions pour le logement des ouvriers.

On a dépensé plus de 90,000 fr. pour créer et entretenir le chemin qui conduit du canal de Bourgogne à ses divers chantiers; 60 ou 80,000 fr. pour les constructions destinées aux logements des ouvriers et des employés, ainsi qu'à l'installation de ateliers de forge et de charbonnage.

Vingt-cinq ou trente forgerons, tourneurs et ajusteurs, quinze à vingt charrons, vingt-cinq à trente charpentiers ont été constamment occupés à la création et à l'entretien de ce matériel.

Un grand nombre de maisons et de baraques ont été bâties; il a fallu établir un chemin de communication entre le hameau de Pont-de-Pany, sur le canal de Bourgogne, et le village de Blaisy-Bas, en contournant toute la montagne, de manière à desservir les différents ateliers de construction et les agglomérations d'habitations nouvelles qui avaient été créées.

Pour les 40 ou 50 ateliers qui fonctionnaient simultanément dans le souterrain, indépendamment de ceux employés à l'exploitation des carrières, à la confection des arches et à la préparation des bois et autres matériaux, le nombre des ouvriers, qui s'est élevé à 2,500, n'a jamais été au-dessous de 800. C'était une population improvisée de 3 à 4,000 personnes, en y comprenant les femmes, les enfants, les logeurs, les aubergistes, appelés subitement sur un point à peu près désert; car, au moment où les travaux ont commencé, les villages voisins ne renfermaient pas plus de 1,000 habitants. On conçoit qu'il a fallu pourvoir à l'alimentation de cette population par des moyens extraordinaires. L'entrepreneur général, M. Debains, avait dû faire de grands approvisionnements de farines; il a établi des fours, et il a pu livrer ainsi du pain aux ouvriers et à leur famille à un prix très-inférieur à la taxe. Cette différence a été quelquefois de 9 centimes par kilogramme. Rien non plus n'avait été négligé pour assurer la sécurité des travailleurs, donner de prompts secours aux blessés et venir en aide aux familles malheureuses.

Le souterrain de Blaisy, sans les puits, a coûté 1,900 fr. par mètre, soit 7,790,000 fr. Le souterrain de la Nerthe, près Marseille, a coûté 10,285,000 fr.

On aura une idée des difficultés contre lesquelles il a fallu lutter quand on saura que la rivière de l'Oze passe précisément au-dessus du souterrain de Blaisy. Ce travail merveilleux a coûté en totalité près de 10 millions.

Au sortir du tunnel de Blaisy, sur le versant de la Méditerranée, on redescend par une pente de 8 millimètres; et on remarquera que les difficultés étaient ici d'autant plus grandes que l'inclinaison des diverses couches de terre se trouve dans le sens opposé à la pente du chemin de fer; toutes ces difficultés ont été vaincues.

La voie de fer se dirige vers Dijon en parcourant une série de roches, de gorges et de vallons si rapprochés et si inattendus, qu'on passe à chaque instant d'un tunnel à un viaduc, d'une tranchée à un remblai. Sur ce parcours de 13 kilomètres, on distingue cinq petits souterrains qui ont ensemble 800 mètres environ; puis neuf viaducs, dont quatre ont plus de 200 mètres de long, et deux présentent une double rangée d'arcades pour racheter une profondeur d'à peu près 40 mètres. Celui qui est le plus voisin du souterrain de Blaisy a 225 mètres de longueur et 22 mètres d'élévation au-dessus du sol.

Les plus importants de ces viaducs sont les suivants:

Le viaduc de la Combe-de-Fin, de 220 mètres de développement sur 43 mètres de hauteur et deux rangs d'arches. Ce viaduc dépasse en hau-

teur la colonne de la place Vendôme et domine la vallée d'une manière prodigieuse. C'est un point de vue des plus pittoresques et des plus accidentés.

Le chemin traverse ensuite des tranchées profondes, pratiquées à travers un calcaire bleuâtre; il s'élance à travers les viaducs de la Combe-Bauchard, de 155 mètres de longueur sur 37 mètres de hauteur; puis sur le viaduc de la Combe-Neuvoën, de 226 mètres de long sur 20 mètres de hauteur; le viaduc de Lée : 234 mètres de long et 20 mètres de hauteur; le viaduc de Malain : 225 mètres de long et 22 mètres de hauteur.

Après s'être rapproché de l'Ouche, qui arrose de belles prairies, le chemin de fer longe la route nationale et arrive enfin, par une courbe d'un faible rayon, à la station de Dijon, située à l'ouest de la ville.

La seconde section de la ligne de Paris à Lyon est, sans contredit, la partie la plus pittoresque, la plus curieuse et la plus extraordinaire du chemin. Dans les 118 kilomètres qui la composent, il s'agissait de traverser la contrée montagneuse qui forme la limite hydrographique entre les eaux de l'Océan et ceux de la Méditerranée. Il fallait trouver le moyen de franchir cette région en maintenant le tracé dans les conditions indispensables aux grandes vitesses, c'est-à-dire, combler de profondes vallées, percer de nombreux tunnels dans des rochers ou dans des terrains glissants, passer sous le sol des rivières, vaincre enfin tous les obstacles qu'apporte la nature la plus rebelle à l'exécution des voies ferrées. Tous ces obstacles, nos savants ingénieurs les ont surmontés avec une persistante habileté qui n'a guère de rivale dans les autres pays de l'Europe ou du Nouveau Monde; ils ont prouvé une fois de plus, dans cette circonstance décisive, que le génie industriel de la France ne saurait faillir à la noble tâche qui lui est déparée.

Nous devons une mention particulière à ceux de nos ingénieurs qui ont dirigé ces magnifiques travaux, ainsi qu'aux entrepreneurs qui les ont exécutés.

Directeur général de la ligne du chemin de fer de Paris à Lyon : M. A. Jullien, ingénieur en chef; section de Tonnerre à Aisy, M. Chaperon, ingénieur en chef, et M. Labouré, ingénieur ordinaire; section d'Aisy à Dijon, M. Ducos, ingénieur en chef; MM. Acloque et Ruelle, ingénieurs ordinaires.

Entrepreneurs.—Pour les souterrains de Lézinnes et de Pagy, MM. Parent et Schaken; pour le souterrain de Blaisy, M. Debains; pour le viaduc de la Combe de Fain, M. Lavaurs; pour les autres viaducs, MM. Klein et Langlois.

Le chemin de fer de Paris à Lyon est le plus long parcouru de ce genre que nous ayons dans notre pays (384 kilomètres). On pourra à l'aide des convois à grande vitesse et des bateaux à vapeur sur la Saône, parcourir en 14 ou 15 heures seulement les 515 kilomètres qui séparent les deux capitales de la France.

nicé.

#### CHRONIQUE GÉNÉRALE.

INAUGURATION DU MUSÉE DU LOUVRE. — M. le président de la République, assisté de M. de Nieuwerkerke, directeur général du Musée, a présidé, le 5 de ce mois, la cérémonie d'inauguration du Musée du Louvre restauré. Les parties de cet édifice auxquelles on a plus particulièrement fait des travaux d'embellissement sont : le Grand-Salon, la salle d'Apollon et celle dite des Sept Cheminées. On sait que c'est à M. Jeanron, l'ex-directeur, qu'est due la conception et l'exécution de ces importants travaux.

FÊTE DE LA REINE VICTORIA. — L'anniversaire de la naissance de la Reine a été célébré samedi à Londres par toutes les classes de la société avec le plus vif enthousiasme. Toutes les maisons étaient illuminées, les rues retentissaient d'acclamations, et dans les théâtres on chantait avec entraînement l'hymne national. Cette entente entre la reine et peuple qui est la base solide d'un pouvoir politique tous patriote, tout ami de l'humanité, dit en terminant la feuille anglaise, doit désirer qu'elle subsiste longtemps.

Ce même jour une réception brillante a eu lieu à St-James Palace. Le chargé d'affaires français a présenté le colonel Morin, membre de l'Institut,

juré pour l'Exposition, et M. Verrier, capitaine au 5<sup>e</sup> hussards. Assistaient également à cette réception : M. de Saux, secrétaire de l'ambassade française; M. Sompayo, attaché à l'ambassade; M. Ch. Dupin, président de la Commission française de l'Exposition universelle; M. de Kergorlay; M. Frédéric Barrot, secrétaire du commissariat français à Londres; M. Octave Sallandrouze, attaché au commissariat.

ROTSBEEF MONSTRE. — M. Soyer a célébré d'une manière tout-à-fait digne de lui la fête de sa bien-aimée souveraine. Un bœuf des montagnes d'Ecosse, pesant 4,960 livres, a été rôti d'une seule pièce dans le pré d'Arsey, faisant partie du Symposium. Un concours immense de curieux de toutes les conditions assistait à ces préparatifs homériques de l'illustre cuisinier.

LE ROI LÉOPOLD. — On annonce que le roi des Belges ira à Londres du 15 au 20 juin, pour visiter l'Exposition universelle.

STATUE DU GRAND FRÉDÉRIC. — De grandes fêtes ont eu lieu à Berlin le 31 mai pour y célébrer l'inauguration de la statue du grand Frédéric. A cette occasion, la *Gazette de Spener*, qui se publie dans cette ville, a donné le dessin de ce monument dans son numéro du jour, imprimé en lettres d'or sur vélin; M. Meyerbeer a dirigé l'exécution de son opéra, le *Camp de Silésie*, et lorsque la garde royale prussienne a défilé devant la statue, le corps de musique a exécuté la marche de fête (*Festmarsch*), composée par le grand roi en 1752.

LA STATUE DE GASSENDI. — Le 24 du mois dernier, la population de Digne (Basses-Alpes) se pressait sur le cours des Arès pour voir élever sur son piédestal la statue en bronze de Gassendi. Cette opération s'est accomplie avec promptitude et précision. La statue a été aussitôt couverte d'un voile, qui ne sera levé que le jour de l'inauguration officielle. Cependant, durant les courts instants où elle est demeurée exposée aux regards, on a pu se former une idée rapide de l'œuvre de M. Ramus. Cet artiste, qui a sculpté aussi les statues de deux illustres magistrats qui ornent le Palais-de-Justice d'Aix, a placé debout le philosophe. Gassendi est représenté sous la robe de professeur à la Sorbonne; à ses pieds sont placés les instruments de la science astronomique. D'une main il tient le style, et de l'autre une de ces pages qui firent connaître à l'Europe entière son génie philosophique. Ses traits pleins de douceur expriment la méditation calme et profonde.

LA ROTATION DE LA TERRE. — Une foule considérable d'habitants de la ville et des alentours s'est réunie à Liverpool pour voir la première expérience d'un pendule prouvant la rotation de la terre. Le docteur Thompson, secrétaire honoraire de la Société littéraire et scientifique, a accompagné cette expérience de justes appréciations relatives à la neutralité de l'influence magnétique sur le mouvement du pendule. L'appareil est, dit-on, ce qu'on a vu de plus complet dans ce pays.

LES HUTRES AMÉRICAINES. — Le marché anglais vient de s'approvisionner d'un nouvel article d'importation. Le paquebot le *Prince-Albert* y a apporté 30 caisses d'huitres venant de New-York.

CONGRÈS DES CHEMINS DE FER. — C'est lundi, 7 juillet prochain, que s'ouvrira à Nuremberg le Congrès général des directions de chemins de fer de l'Europe. Des circulaires viennent d'être expédiées à ces directions pour les inviter à y envoyer des délégués. Les représentants des rails-ways d'Allemagne seront membres du Congrès; ceux des voies ferrées des autres pays en feront partie en qualité d'hôtes.

LE PORTE-VOIX D'ALEXANDRE. — On vient de placer au Musée de la Société royale de Londres un objet très-précieux pour la science et l'archéologie, envoyé par le docteur Lindlay, qui exécute en ce moment un grand voyage dans l'Asie-Mineure. C'est un porte-voix en airain, trouvé dans les ruines d'Aiazzo, ancienne ville d'Issus, en Cilicie. Il a trois mètres de longueur et il est construit d'après des données acoustiques excellentes, et qui permettent à la voix humaine de porter à des distances considérables. Il est dans un assez bon état de conservation. M. Lindlay pense que cet objet curieux a appartenu à Alexandre-le-Grand, qui fit longtemps la guerre dans cette partie de l'Asie-Mineure, où il gagna la célèbre bataille d'Issus contre Darius, l'an 333 avant Jésus-

Christ, et qui, selon le témoignage de Quinte-Curce, donnait ses ordres à toute son armée au moyen d'un porte-voix d'une grande dimension. Les parois extérieures de cet objet étaient ornées de bas-reliefs, que le temps a presque entièrement effacés.

PRIX DES FERS EN ANGLETERRE. — On lit dans le *Mining-Journal* du 31 mai : « La dépression a continué sur le fer en barres du pays de Galles; quelques affaires peu importantes se sont traitées à 4 liv., 5 liv. franco à bord, à Newport. De grandes commandes de rails sont offertes à des prix que les producteurs refusent d'accepter. Le fer du comté de Strafford a été demandé pour l'exportation; affaires nulles pour la consommation indigène. Le fer en gueues d'Ecosse est coté en hausse de 6 den. par tonneau sur les cours précédents. A Glasgow, la semaine a été également mauvaise, les numéros mélangés à 39 sh. 6 den. par tonneau au comptant franco à bord. »

M<sup>lle</sup> RACHEL. — La grande tragédienne, arrivée à Londres samedi soir, doit jouer ce soir *Phèdre* au théâtre de St-James; mercredi elle se montrera dans *Bajazet*, vendredi dans *Polyeucte* et le *Moineau*, de *Lesbie* et samedi dans *Adrienne Lecouvreur*. On nous a fait également espérer qu'elle voudra bien jouer dans *Angelo*, *Valéria*, *Marie-Stuart*, *Jeanne d'Arc*, les *Horace*, *Virginie*, *Andromaque*, *Mademoiselle de Belle-Isle* et *Horace* et *Lydie*. M<sup>lle</sup> Rachel sera secondée dans ces représentations par une société d'artistes des principaux théâtres de Paris et des provinces. Grâce à M. Mitchell, le public pourra jouir des plus beaux produits de la scène dramatique française.

\*\*\* On dit que les commissaires de l'Exposition doivent réduire les billets de saison : du reste, ils doivent être contents, ils ont déjà réalisé en placements de billets environ 123,000 liv. st.; ajoutez les souscriptions volontaires de 65,000 liv. st. Total 200,000 liv. st. Dans différentes parties du Palais de Cristal il a été établi des télégraphes, de sorte que de petits messages peuvent être envoyés pour un shilling dans quelque quartier que ce soit. La ventilation laisse beaucoup à désirer, et souvent la chaleur est étouffante; maintenant on trouve aux buffets du pain et du beurre, du fromage et des viandes froides à des prix modérés.

On calcule que pour payer toutes les dépenses de l'Exposition et acheter le Palais de Cristal comme palais perpétuel et permanent pour les expositions, il faudra encore 300,000 liv. st. Or, nous venons de voir que déjà les recettes s'élèvent à 203,000 liv. st. La masse n'étant pas encore venue voir l'Exposition, on peut compter pendant 100 jours sur une recette moyenne de 1,500 liv. par jour. En conséquence, on obtiendra les 100,000 liv. complémentaires, et il y aura même un petit excédant de recettes. Il y a des gens qui voudraient qu'avec l'excédant des recettes, on achetât tout ce que renferme l'Exposition; mais on oublie que le contenu du Palais de Cristal est évalué à 12 millions sterling. Cette idée d'achat de toute l'Exposition est donc à la fois hyperbolique et inexécutable.

\*\*\* Parmi les rafraîchissements servis à la grande Exposition, le café est le breuvage préféré, surtout au centre, où M. Young Gusband a, dit-on, établi une succursale du Café de Paris, qui ne fait rien autre chose, tant la demande est grande. Beaucoup de personnes, cependant, se pourvoient elles-mêmes, et en parcourant les parties les moins fréquentées du Palais, on rencontre fréquemment, à l'ombre de quelque énorme colis, des bivouacs où l'on dévore des sardines, où l'on vide certaines bouteilles noires, le tout avec une joie qu'on ne prend pas la peine de dissimuler.

#### Explication des Dessins de ce numéro.

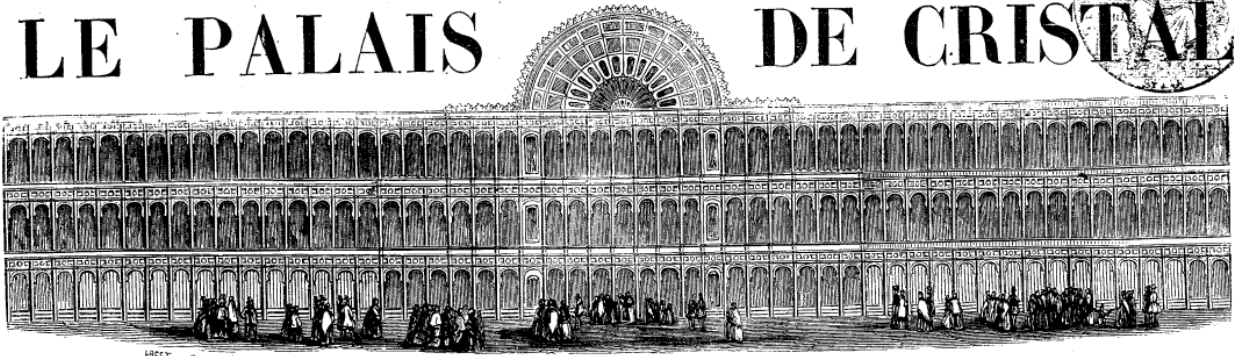
##### 1. VAISSELLE DE LUXE, PIÈCES D'ORFÈVRE, PAR MM. SMITH ET NICHOLSON.

L'Exposition de Londres, dans la partie anglaise, est remarquable par le luxe déployé dans la fabrication de l'orfèvrerie et de la vaisselle de luxe. Mais il faut venir que la valeur des métaux employés l'emporte sur le bon goût des formes, bizarres, ou chargés d'ornements parasites, sans gaube accentué, sans ordre dans la composition, sur tout sans unité de style.

Le groupe d'objets exposés par MM. Smith et Nicholson, que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs, encourage peut-être moins ce reproche que le reste. Le



# LE PALAIS DE CRISTAL



JOURNAL ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1851 ET DU PROGRÈS DES ARTS INDUSTRIELS.

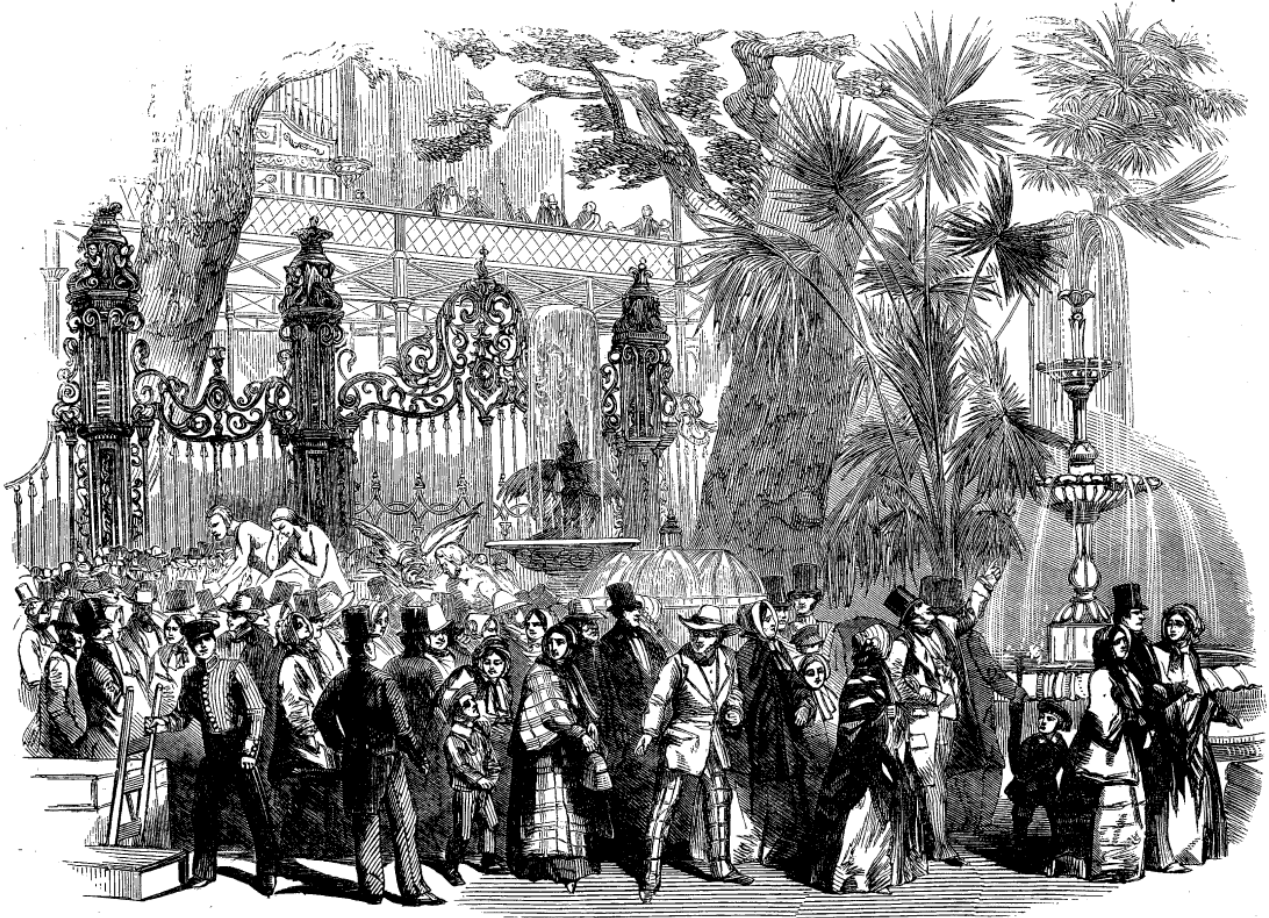
**ABONNEMENTS** pour Paris et les Départements, 25 fr. pour la durée de l'Exposition : six mois environ : port en sus pour l'Etranger. — L'on s'abonne, à Paris, à l'Administration du Journal, 24, passage Jouffroy, boulevard Montmartre, et chez MM. Susse frères, place de la Bourse, 31; — pour l'exportation, chez Hector Bossange, 15, quai Voltaire; — à Rouen, chez M. Le Brument, libraire, ainsi que chez les principaux libraires de France et de l'Etranger, et aux Bureaux de Postes et des Messageries Nationales. — L'abonnement donne droit aux consultations et renseignements dont l'Abonné pourrait avoir besoin à raison de son industrie et de ses relations commerciales. — Les demandes d'abonnement doivent être adressées franco et être accompagnées d'un mandat sur la Poste ou sur une maison de Paris. — Correspondants à l'Etranger : — Pour l'Allemagne, M. Alexandre, libraire, à Strasbourg; — pour tout le Zollverein, M. Wolff, à Francfort-sur-Mein; — pour l'Espagne, M. Monnier, libraire de S. M. la Reine, à Madrid; — pour la Belgique, M. Beneau, directeur de la Presse Industrielle, rue de Laeken, 15, à Bruxelles; — pour l'Angleterre, au bureau du Palais de Cristal, 2, Catherine street (Strand), à Londres. — Toutes les lettres concernant l'Administration et la Rédaction doivent être adressées franco à l'Administration à Paris, 24, passage Jouffroy. — S'adresser, pour les Annonces, à l'Administration.

## SOMMAIRE.

A CHACUN SELON SES ŒUVRES. — SIMPLE QUESTION. — PROPRIÉTÉ DES OBJETS VOLÉS. — L'ANGLONOMIE.  
**COGNÉES DE LONDRES** : Les dépenses et les recettes de l'Exposition universelle. — Le Palais de Cristal. — Birmingham. — Le banquet de Mansion-House. — Le café et la chiorée. — Le thé. — M. Thiers-lion. — Les courses d'ascott.  
**L'EXPOSITION LYONNAISE** : M. St-Jean et ses tableaux.  
**LETTE DE LONDRES** : Le libre-échange et la protection.  
**REVUE DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE** : Les machines anglaises. — Chefs-

Œuvre microscopiques. — L'Exposition américaine. — Encore les Lyonnais. — Nîmes et Saint-Etienne.  
**LES ECONOMISTES FRANÇAIS A LONDRES** : M. Blanqui.  
**CURONIQUE DE L'EXPOSITION.**  
**COURRIER DE PARIS** : La Gâté. — Les Français. — Le Gymnase. — La Gantasia arabe. — Une Saint-Barthélemy. — Honoré de Balzac. — Les statuettes-magets. — Le palais de Versailles. — La rue Saint-Thomas-du-Louvre. — Le Louvre. — Un mot inédit de M. Dupin.

**BULLETIN SCIENTIFIQUE** : Classification des couleurs. — Nouveau procédé pour éteindre les incendies.  
**BULLETIN INDUSTRIEL.**  
**VARIÉTÉS HISTORIOGRAPHIQUES** : De l'influence des mécaniques.  
**DESSINS** : Visite des émigrants de la société de colonisation d'Amérique au Palais de Cristal. — Pompes rotatives. — Appareil pour la préparation des liquides gazeux. — La Fontaine de M. Thomas. — Une famille chinoise. — Trophée chinois. — Machines à bobines. — Vitraux, etc., etc.



VISITE DES ÉMIGRANTS DE LA SOCIÉTÉ DE COLONISATION D'AMÉRIQUE AU PALAIS DE CRISTAL.

## A CHACUN SELON SES ŒUVRES!

Une question très-délicate est soulevée en ce moment dans les hautes régions de l'industrie. Il paraît que certains exposants anglais n'ont pas craint de ranger parmi leurs produits des ouvrages pour la confection desquels le secours de la France leur a été, nous ne disons pas utile, mais indispensable. Or, on peut qualifier d'emprunt ce que l'on a la ferme volonté de rendre; mais comment qualifier ce que l'on donne pour sien, sans en être réellement propriétaire? Comment surtout se parer, dans une exposition qui est un concours, de l'invention artistique ou scientifique d'autrui?

On nous cite à l'appui de cette plainte grave une pièce d'orfèvrerie fabriquée par M. Rudolf, de Paris, et rangée, au *Cristal Palace*, parmi les produits de l'orfèvrerie anglaise. On nous parle aussi de propositions faites naguère à tels de nos illustres fabricants de bronze, pour qu'ils consentissent à embellir le salon anglais de l'Exposition, de merveilles sorties de ses ateliers, qui sont les ateliers de la France.

Nous admettons qu'il soit, jusqu'à un certain point, humiliant pour les Anglais de se trouver, vis-à-vis de nous, dans une condition d'infériorité si marquée, pour tout ce qui regarde les industries artistiques proprement dites, et notamment l'industrie de luxe des bronzes. Mais après tout, à chaque peuple son génie et sa spécialité. Et si les Anglais sont de grands mécaniciens, ils ne sont pas tenus d'être de grands artistes.

Pourquoi donc recourir à un malheureux subterfuge pour se donner le mérite le plus opposé à leur nature? Pourquoi se parer des plumes du paon?

A chacun son domaine, à chaque peuple ses *Indes*. Celles d'Albion ne sauraient-elles lui suffire? n'a-t-elle pas, au soleil asiatique, des *Indes jaunes*, des revenus desquelles il lui est permis de se parer, au moins par droit de conquête, sinon par droit de naissance? N'a-t-elle pas de plus des *Indes noires*, des mines de houilles et de fer d'une superficie gigantesque, d'où elle tire des millions qui sont sa légitime propriété? Que lui faut-il de plus?

A nous que des troubles civils récents ont appauvris et dont les inquiétudes d'avenir ne sont peut-être pas sans lien avec le machiavélisme politique de l'Angleterre; à nous ce domaine de l'imagination, du goût, de l'invention artistique, que nous n'avons emprunté ni acheté à personne; domaine incontesté, domaine inaliénable, que nous revendiquerons toujours avec justice; tout comme la Grande-Bretagne peut et doit revendiquer ses grandes machines, ses grandes banques et ses grands chevaux.

Assurément, tout Anglais à le droit d'acquiescer, pour son agrément et sa commodité, les produits de notre industrie. Tout Anglais a même le droit de payer à nos dessinateurs, à nos sculpteurs, à nos peintres d'ornements le droit de façonner des meubles, des tentures, des pendules sur nos modèles. Mais a-t-il plus le droit de les donner comme siens, que l'imprimeur anglais de donner les livres français qu'il lui conviendrait d'imprimer, pour un échantillon du bagage littéraire de sa nation? Pas que je sache.

Mais le fait serait plus grave encore et tout à fait inqualifiable, si l'imprimeur anglais donnait pour son œuvre un livre français sorti des presses de M. Didot.

Voilà pourtant le fait dont M. Rudolf s'est plaint à nous, moins encore en son nom personnel qu'au nom de la gloire industrielle de notre pays, dont il a bien, d'ailleurs, le droit de se considérer comme l'un des fermes soutiens en matière d'orfèvrerie et de vaisselle de luxe.

Quant aux fabricants de bronzes français qui, avertis à temps de la destination des commandes qu'on venait leur faire, ont décliné la complicité d'une pareille manœuvre, nous ne saurions que les féliciter de leur refus. Il les honore comme artistes, comme fabricants, comme citoyens. L'opinion publique leur en tiendra compte, et nous pourrions, au besoin, citer leurs noms recommandables.

En attendant, nous invitons tous les industriels français auprès de qui pareille démarche aurait été faite, ou qui se seraient trouvés, par suite d'opérations commerciales, livrer à des trafiquants d'outre-Manche des produits français à tout titre, comme la belle pièce d'orfèvrerie de M. Rudolf, nous les invitons, disons-nous, à nous faire connaître les faits de cette nature, et bonne justice en sera faite dans ces colonnes, ouvertes avant tout aux intérêts des industriels et des artistes de notre patrie.

Ce n'est pas seulement une question de propriété

pour Albion, et pour la France une question d'honneur national; c'est encore une question d'avenir, et voici pourquoi:

La spécialité de nos industries de luxe ne saurait nous être ravie sans que patrons et ouvriers y perdissent chez nous leurs avantages et leurs salaires. Malheur aux industries qui ne doivent leur salut qu'à un droit prohibitif, qu'à une ligne de douanes! Les douanes sont des frontières factices que des intérêts majeurs ont pu et dû tracer entre les peuples; mais elles sont destinées à un effacement complet, dans un temps plus ou moins long.

Les spécialités industrielles, c'est-à-dire les industries que chaque peuple se sera appropriées, en vertu soit de gisements particuliers des matières premières, soit d'un génie exceptionnel et de moyens inimitables pour les travailler, seront les vraies frontières impossibles à franchir.

Eh bien, nous croyons que l'habileté vraiment extraordinaire avec laquelle nous travaillons les bronzes est notre domaine, et que, sans transfuges, l'armée industrielle française est invincible à cet égard.

Mettons-nous donc en mesure de revendiquer une victoire que nulle puissance ne saurait nous disputer. D'ailleurs, la meilleure preuve de ce que nous avançons, quant aux bronzes, à l'orfèvrerie, à l'art *Paris* enfin, c'est le procédé même auquel des industriels anglais ont dû avoir recours pour pouvoir offrir à l'admiration du monde des œuvres qui manquaient à leur exposition.

Ils ont voulu montrer peut-être qu'avec de l'argent on se procurait tout, même les talents dont on n'a pas la bosse.

Montrons à notre tour au monde et à l'Angleterre que certaines choses ne sauraient s'acheter, et commençons aujourd'hui par leur rappeler qu'elles ne sont pas à vendre.

À côté de la marque de fabrique, il en est peut-être une autre qu'il serait bon d'inscrire sur tous les produits à la confection desquels l'art est appelé à concourir: la marque de l'artiste et le nom de son pays. Nous soumettons cette idée aux artistes et aux industriels français.

A chacun selon ses œuvres!

GULLAUD.

## SIMPLE QUESTION.

Est-il vrai que des difficultés se sont élevées entre la sous-commission industrielle de l'Exposition française à Londres et la Commission scientifique appelée à présider à cette exposition?

Est-il vrai que les prétentions de la théorie ont froissé à plusieurs reprises les justes susceptibilités de la pratique?

Est-il vrai que les docteurs ont humilié, par leurs allures, les industriels, les hommes du fait et de la mise en œuvre, sans lesquels la doctrine, quelque savante qu'elle fût, serait une lettre morte et une gloire en peinture et non en réalité?

Nous le craignons. Mais nous souhaitons ardemment que ces bruits venus jusqu'à nous ne se vérifient point. L'union seule entre la théorie et la pratique, l'entente la plus cordiale, le plus fraternel concours, peuvent seuls assurer les intérêts des deux partis.

Nous n'insistons point sur des nouvelles qui seraient bien regrettables si elles se confirmaient. L'univers entier nous regarde, et c'est maintenant ou jamais qu'il faut justifier l'estime dans laquelle nous tiennent les nations.

Nous ne saurions mieux faire en tout cas que de rappeler ici le bon, l'excellent exemple, qu'un savant français, un théoricien profond et d'une réputation incontestée, l'illustre Alexandre Brongniard, ravi aux sciences il y a quelques années, donnait à ses émules en s'entourant des praticiens distingués, des industriels émérites, et se faisant gloire de les consulter et de les mettre, dans ses salons, en présence des théoriciens et des savants comme lui.

C'est à cet esprit de sage impartialité, c'est à cette abnégation de toute morgue pharissienne, qu'il a dû peut-être son initiation parfaite à ce bel art céramique qu'il cultivait si glorieusement pour la France, à la manufacture royale de Sevres, et sur lequel il a laissé un ouvrage sans précédent, sans pareil et sans rival.

Réunies en faisceau, les forces vives de la science et de l'industrie créent des merveilles.

Isolées, elles donnent le spectacle affligeant du travail infructueux et de la science utopique et inutile.

G. DE CHALAMONT.

## PROPRIÉTÉ DES OBJETS EXPOSÉS.

La Chambre des communes doit entendre le 13 juin la seconde lecture de deux bills adoptés déjà par la chambre des lords et intitulés: Modification de l'administration de la justice criminelle et de la prévention des délits.

Il serait fort à propos d'insérer dans l'un de ces décrets une clause déclarant que les articles exposés sont la propriété des commissaires.

En effet, vu l'ensemble de la législation criminelle anglaise, dans le cas où une soustraction aurait lieu à l'Exposition universelle, il serait difficile, très-difficile même, à l'exposant lésé dans sa propriété par un vol, de prouver son droit sur l'objet dérobé.

La déclaration dont nous appelons de tous nos vœux l'introduction dans le bill qui y a rapport, aurait pour effet de créer un *propriétaire fictif* à tous les objets exposés, et le recours de l'exposant lui-même deviendrait alors bien facile à exercer.

Nous signalons cette question importante à la Chambre des communes.

G. DE CHALAMONT.

## L'ANGLOMANIE.

Si nous en croyons ce qu'on nous rapporte, le jury chargé de prononcer sur le mérite des divers exposants aurait, en ce qui concerne les objets de coutellerie et les instruments de chirurgie, assigné le prix à l'un de nos compatriotes. Ainsi sur ce point, comme sur tant d'autres de la carrière industrielle, voilà que nous distançons la Grande-Bretagne: la réputation de ses grandes fabriques de Birmingham et de Manchester est désormais vigoureusement contrebalancée pour ne pas dire éclipse, grâce aux efforts de nos fabricants! Mais une particularité piquante, que nous devons mentionner, se rattache précisément à l'habile manufacturier français objet d'une préférence si flatteuse pour notre industrie. C'est que, nouvel exemple de la vérité de cet adage: « nul n'est prophète en son pays, » lui-même n'aurait acquis sa nombreuse clientèle qu'en livrant comme objets de provenance britannique la plupart des articles qui sortent de ses ateliers, composés exclusivement d'ouvriers français.

Ce fait, et tant d'autres que nous pourrions citer à l'appui, n'est-il pas la preuve évidente des obstacles qu'oppose au travail intelligent de nos producteurs cette mode d'anglomanie qui nous domine, et qui ne nous porte que trop souvent à leur refuser la justice à laquelle ils ont des droits si légitimes?

GULLAUD.

## COURRIER DE LONDRES.

12 juin.

Monsieur,

L'Exposition universelle sera ouverte quatre grands mois encore; et dès à présent toutes les dépenses d'installation sont couvertes par les recettes. On peut donc affirmer que le bénéfice qui se trouvera lors de la clôture entre les mains des trésoriers sera considérable.

Il serait heureux que les commissaires fussent à même d'offrir à la nation anglaise, en présent, le bâtiment du Palais de Cristal. Cet acte de magnificence serait digne de l'Angleterre et honorerait également les donateurs et les *légataires*. C'est une bagatelle de 75,000 liv. sterl., et le bénéfice prévu sera tel que la commission pourrait encore, par dessus le marché, fonder une rente perpétuelle pour l'entretien du Palais de Cristal et des prix de concours pour les applications les plus remarquables des sciences et des arts à l'industrie.

La commission exécutive peut asseoir dès à présent ses calculs à ce sujet d'une manière certaine, puisque la moyenne bien constatée des visiteurs s'élève au chiffre de 50,000 personnes par jour.

Le 46, au lieu de se porter à Hyde-Park, l'affluence se concentrera à Birmingham. Les membres étrangers du jury, les commissions appartenant aux nations étrangères, les commissaires royaux, tout l'état-major de l'Exposition ira visiter les grandes manufactures de Birmingham. Un banquet gigantesque terminera, comme de juste, cette inspection.

Il faut expliquer, pour les étrangers à qui je m'adresse, cette préférence donnée à Birmingham.

Birmingham a fourni le verre et le fer dont se compose le *Cristal*, de même que la machine presque intelligente, — tant elle est bien organisée, — qui l'a édifié en juxtaposant les pièces. Du reste l'excursion à Birmingham ne sera vraisemblablement que le prélude d'autres pérégrinations ayant pour objet l'étude de nos ressources industrielles.

Quelques mois du banquet de *Mansion House*. J'ai eu le bonheur d'y assister. C'était la plus brillante réunion que l'on eût vue, à l'occasion de l'Exposition universelle, depuis la cérémonie d'ouverture. 4,500 cartes d'invitation avaient été distribuées. Plusieurs de nos personnages éminents, qui s'étaient rendus à l'invitation du lord-maire, avaient envoyé de précieux spécimens de leurs collections privées. On y voyait aussi de curieux modèles pour la construction des navires. Mais on n'y admirait pas moins plusieurs objets d'une valeur incomparable au point de vue des antiquaires.

Il y avait concert dans la salle Egyptienne, et le menu du festin était à la hauteur de la circonstance. Enfin tous les préparatifs étaient dignes de la fin que l'amphytrion de l'Hôtel-de-Ville s'était proposé : recevoir grandement et hospitalièrement les nationaux et les étrangers d'élite en séjour à Londres.

Il n'est pas indifférent, pour un journal industriel comme le vôtre, de savoir de quelle façon les questions de falsification des produits nutritifs sont envisagées dans nos chambres.

Je vous rapporterais donc très-succinctement ce qui s'est passé dans la séance de la Chambre des communes, le 5 du présent mois, au sujet de la sophistication du café moulu.

Chacun sait que la chicorée se mélange avec le café dans des proportions plus ou moins considérables. Ce mélange n'est préjudiciable que lorsque la quantité de chicorée atteint une certaine proportion ; car l'Angleterre et l'Allemagne sont d'accord sur ce point qu'il faut de la chicorée dans le café au lait, et je crois savoir que cet avis est partagé par beaucoup d'amateurs français.

Mais comme ce mélange donne lieu à des abus, — comme celui de l'eau avec le vin, — quelque innocent qu'il soit en lui-même, la pensée est venue à l'honorable M. Thomas Baring de réglementer la matière et de mettre les intérêts des consommateurs sous l'égide du gouvernement.

M. Baring a donc proposé à la Chambre des communes de lever toute interdiction portant sur le mélange lui-même, attendu que ces interdictions ne sont, en dernière analyse, qu'un encouragement à la fraude ; et d'autoriser la vente de la chicorée sous la condition expresse que la chicorée serait vendue séparément ; de cette façon, les producteurs de chicorée, n'y perdraient point, le revenu public y gagnerait et les amateurs de chicorée, comme ceux qui n'emploient que du moka pur, seraient dans une complète sécurité.

M. le chancelier de l'Échiquier a insisté pour le maintien des réglemens actuels. L'inconvénient qu'il voit à la proposition de M. Baring, c'est l'institution d'une visite domiciliaire perpétuelle chez le débitant, pour s'assurer si le mélange clandestin de la chicorée avec le café ne continue pas à côté de la vente séparée de la chicorée. Il résulterait de cet exercice à domicile une vexation telle, que la Chambre des pétitions serait assaillie, peu de temps après, par tous les débitants de café des trois royaumes. Ce n'est pas que le gouvernement renonce à la protection des consommateurs contre les fraudes des marchands ; mais le consommateur a un moyen bien simple et peu coûteux de se prémunir contre cette fraude, et moyennant la somme de 48 deniers, il peut épargner les frais d'une législation *ad hoc*, à l'imagination des Chambres. (On rit.) En effet, il n'a qu'à acheter son café en grain et à le mouliner lui-même avec un petit moulin portatif, ce qui n'est pas dispendieux.

Ces observations entendues, la Chambre des communes a rejeté la proposition de M. Baring à une faible majorité de cinq voix.

Cette délibération, vous le remarquerez, Monsieur, met en évidence deux choses : l'intervention du gouvernement dans cette discussion d'intérêt presque privée, a eu lieu dans un sens analogue à ce que serait chez vous l'abolition de l'exercice à domicile sur les vins.

De plus, l'initiative libérale a donc été prise par le gouvernement, dans une question où l'avis du gouvernement aurait suffi pour provoquer une majorité en sens contraire.

Je remarque aussi une observation d'un intérêt

général, présentée par M. le colonel Thompson, dans la même séance : Il est statistiquement avéré que plus l'aisance des classes ouvrières s'accroît dans un district, plus la consommation du café diminue. Cela tient à la substitution immédiate d'un déjeuner à la fourchette (pain et viande) au café au lait de l'ordinaire précédent.

J'estime, toutefois, que passé la classe des ouvriers proprement dits, cette observation statistique cesserait de se vérifier, surtout dans votre pays où, plus l'occupation est intellectuelle, plus la consommation substantielle décroît.

En effet, le déjeuner à la fourchette commande l'exercice, et il faut travailler des jambes et des bras comme les ouvriers, ou dormir comme les rentiers, après ces déjeuners-là ; tandis qu'une tasse de café contente l'estomac sans allourdir le cerveau.

Le thé, s'il vient à se populariser davantage, jouera un grand rôle dans la digestion humaine. Ses propriétés apéritives donneront raison d'une manière générale et universelle à l'observation statistique du colonel Thompson : le café sera détrôné dans les maisons de consommation. (*Refection-houses.*)

A propos de thé, je répondrai à la question que vous m'avez adressée pour savoir si M. Henri Bulwer, qui prend beaucoup de thé, négociait avec M. Webster qui, dit-on, n'en prend jamais, un traité par lequel les colonies anglaises de l'Amérique du Nord jouiraient des avantages du bill de réciprocité.

Je ne crois pas que l'on doive ajouter crédit à cette nouvelle, car déjà M. Crampton, prédécesseur de sir Henry Bulwer, avait en vain fait des tentatives à ce sujet auprès de M. Clayton, et ce dernier avait allégué, comme prétexte de son refus, que le congrès devant s'occuper de cette question, le pouvoir exécutif ne devait pas s'immiscer dans ses délibérations. Il est donc peu probable que M. Webster ait conclu un traité dont le congrès a refusé de s'occuper, mais qu'il pourrait néanmoins discuter l'hiver prochain, s'il le jugeait convenable.

Puisque nous en sommes sur le chapitre des hommes d'état, vous apprendrez sans doute avec plaisir que M. Thiers, qui a passé quelques jours à Londres, y a obtenu le plus grand succès. Nos incroyables ont voulu, comme M. Thiers, porter des pantalons à carreaux bleus et rouges ; l'habit vert-pomme de l'ex-ministre a fait fureur, le tout pendant vingt-quatre heures, et nos pâtisseries n'ont eu qu'à se louer des bénéfices que leur a procuré la vente, aux alentours du Palais de Cristal, de leurs brioches à la *Thier*.

Tout ce que je vous dirai des courses d'Ascott, c'est que le temps ne leur a pas été favorable : la reine y assistait, mais la foule était au Palais de Cristal. Le prix de l'empereur de Russie, qui consistait en une coupe admirablement ciselée de la valeur de cinq cents livres sterling, a été gagné par Woolwich, qui a débuté par un coup de maître, à la profonde stupéfaction des amateurs de réputations toutes faîtes.

Sur ce, je vous prie, Monsieur, d'agréer, etc.

W. SHERIDAN.

## L'EXPOSITION LYONNAISE.

M. SAINT-JEAN.

Notre correspondant de Londres, M. W. Sheridan, nous adresse, sous ce titre, un article spécial que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire :

J'ai déjà trouvé l'occasion de vous manifester franchement l'admiration sincère que nous éprouvons généralement ici pour les beaux produits de l'industrie lyonnaise ; mais je reviens aujourd'hui sur ce sujet, pour signaler l'heureuse impression produite sur tous les amateurs de belles choses, par l'introduction parmi les tissus de soie envoyés par cette ville, d'un tissu plus précieux encore : je veux parler des magnifiques tableaux de fleurs d'un artiste lyonnais, M. Saint-Jean.

Il faut le dire cette admission unique a d'abord surpris les visiteurs, car l'Exposition Universelle est une exposition industrielle, et l'art n'y figure nulle part sans le concours de l'industrie. Les figures de bronze, les statues de diverses matières qui s'y trouvent ont eu, pour titre à leur introduction, la substance même, plus ou moins bien travaillée, en laquelle ces figures sont exécutées.

Mais, avant que nulle explication n'eût été fournie, la surprise des visiteurs s'était changée en admiration ; car tous étaient frappés de la beauté d'exécution et de l'éclat de coloration de ces fleurs si savamment et si poétiquement peintes. Ce n'était point pour le cadre, ce n'était point comme spécimen du savoir-faire d'un marchand de couleurs fines, que ces magnifiques tableaux avaient été mis là. On sentait que c'était bien pour eux-mêmes.

Enfin, ceci a frappé davantage les peintres et les con-

naisseurs, le voisinage de tant d'objets de luxe, de tant de magnifiques étoffes et de tentures éblouissantes, n'ôte rien aux fleurs de M. Saint-Jean de leur vivacité de ton, ni de leur éclat.

Le motif de cette exhibition exceptionnelle a été bientôt connu : c'est la Chambre de commerce de Lyon, c'est le comité des beaux-arts de Paris, qui avait spontanément exprimé le désir de voir cinq tableaux de M. Saint-Jean, figurer parmi les merveilles de l'Industrie lyonnaise. C'était un double hommage rendu au talent admirable d'un compatriote et au caractère particulièrement recommandable (*much to be valued*) de ce gentleman.

Les exceptions appellent les exceptions. L'exposition de Londres ne peut que se féliciter de celle-là.

Mais ces six tableaux risquent fort, je dois vous le dire, de ne pas retourner en France. Les amateurs de notre pays (et vous savez qu'ils sont opulents et nombreux) s'arrêtent trop volontiers devant ces toiles ; ils se reposent avec trop de plaisir *dutoku-bohu* d'une exposition industrielle, par la contemplation de ces groupes de fleurs pleins d'harmonie et de grâce, pour que l'idée ne leur soit pas venue déjà de prolonger leurs jouissances au-delà des limites de l'Exposition.

D'ailleurs, un sixième tableau du M. Saint-Jean appartient déjà à une galerie publique de Londres, *the Royal Academy*.

Je ne sais si je dois vous rappeler quels sont les sujets de ces peintures : sans doute vous les aurez admirés dans quelque exhibition artistique de votre pays. Vous connaissez la *Vierge aux Buissons*. Un bouquet caché dans un bois ombragé par un rameau de chêne. Cet ouvrage est particulièrement estimé des connaisseurs, à raison de ce qu'ils appellent, je crois, le *bien rendu*.

Un troisième tableau représente un groupe de fleurs et de fruits sur un meuble du style de la renaissance. Il y a là des framboises, des pavots et des raisins d'une solidité de ton et d'un éclat enchanteurs.

Le quatrième, que j'ai aussi beaucoup admiré, est un bouquet humblement caché sous une feuille de chou, mais qui mériterait un plus précieux abri, s'il y avait rien de plus ou moins comme il faut dans l'œuvre de Dieu, et si, d'ailleurs, le pinceau de M. Saint-Jean ne donnait point des *lettres-patentes* aux moindres membres de la famille végétale.

Enfin, il y a un petit vase de camélias d'une fraîcheur mate et satinée comme le teint de nos plus jeunes *lady's*, et un second tableau de fleurs et de fruits très-soigné aussi et d'un puissant effet.

Quelqu'un me dit à l'instant que tous ces tableaux sont déjà vendus, sauf le vase de camélias, demandé par un amateur d'Amsterdam, mais encore disponible, le marché n'étant pas définitivement conclu. Il est à croire toutefois que l'amateur hollandais ne laissera point aller l'œuvre du rival de Van Huysum.

On me parle aussi d'un septième tableau de M. Saint-Jean adjoint à la collection depuis le 15 mai. Je ne l'ai pas bien vu, et je retournerai tout exprès au *Cristal*.

Je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement M. Saint-Jean ; mais comme l'exprimai devant un des membres de votre commission mon désir de voir l'attention de S. M. se porter sur des productions aussi intéressantes et aussi dignes de son précieux et noble suffrage, il me fit l'honneur de me dire que S. M. avait porté ses regards, avec une visible satisfaction, sur les toiles de M. Saint-Jean, dans ses visites au *Cristal*.

Je me fie à vous, Monsieur, pour transmettre à M. Saint-Jean cette bonne nouvelle et pour encourager sa modestie à se vaincre elle-même, et son savant pinceau à terminer quelque huitième tableau avant la clôture du *Cristal*. Je ne doute pas que l'Angleterre ne le veuille conserver, et qui sait, peut-être est-ce une main royale qui s'étendra pour s'en saisir !...

Veillez, Monsieur, agréer, etc.

W. SHERIDAN.

On voit par la lettre qui précède que le talent de notre compatriote n'est pas moins apprécié à l'étranger qu'en France. Nous sera-t-il permis, à nous Parisiens, d'ajouter une critique à ces éloges et de nous plaindre de la rigueur de M. Saint-Jean à notre égard, malgré les invitations, qui lui ont été si souvent adressées, de se fixer au moins quelques mois par an dans nos murs ?

Dans son intérêt comme dans le nôtre, disons lui, — assez haut pour qu'il l'entende à Ecully, près de Lyon, dans son humble et champêtre retraite, — que Paris est plus qu'un théâtre pour les grands artistes : c'est pour eux une mine féconde, à cause du concours singulier de magnificences qu'il renferme. Il n'est pas indifférent, — même pour un peintre de fleurs, — qu'il y ait ou non dans son voisinage et à sa portée, ces meubles d'art, ces riches draperies, ces musées et toute cette opulence dont le charme oculaire féconde l'imagination et engendre de nouveaux chefs-d'œuvre.

HONORÉ D'URFÉ.

N. B. La *Vierge aux Buissons*, de laquelle parle notre correspondant de Londres, appartient au Musée national du Luxembourg. La direction des Beaux-Arts a bien voulu rendre passage à ce chef-d'œuvre à son auteur, en faveur de l'exposition de Hyde-Park.



LE PALAIS DE WINDSOR. — M. Jules Janin nous faisait pressentir son retour dans sa dernière lettre; à l'heure où nous écrivions ces lignes, le prince des critiques a rapporté son érudition et son atticisme rue de Vaugirard: nous sommes rentrés dans notre bien. L'abondance des matières nous interdit la reproduction *in extenso* de sa dernière improvisation d'outre-Manche. En voici un passage où l'on verra le palais de Windsor au prisme de l'histoire et de la poésie, et dont nous ne saurions priver nos lecteurs:

« La reine habite, à Windsor, un vaste carré (*le quadrangle*), et de ses fenêtres elle peut voir chaque matin la statue équestre de Charles II. Le souvenir de ce roi des licences françaises est resté vivant à Windsor, le reste de l'Angleterre en a honte et s'en indigne encore comme d'une insulte à ses mœurs puritaines. Huit jours avant qu'il disparût tout à fait de ce monde, ce roi éphémère et charmant, que l'exil avait dégradé, et qui du milieu des grandeurs de Versailles naissant n'avait rapporté que des vices, il donnait une fête, et cette fête a été racontée avec une rage et une indignation toute biblique par un écrivain contemporain:

« Je n'oublierai jamais la luxure, la profanation, le jeu, le mépris de Dieu (c'était un dimanche!) dont je fus le témoin il y a sept jours. Le roi folâtrait avec ses filles de joie: la Portsmouth, la Cleaveland, la Mazarin, et deux ou trois autres à peine vêtues; un jeune rimailleur venu de France, le luth en main, chantait de galantes paroles dans la salle adjacente; quelques favoris du prince, assis, ou plutôt vautrés autour d'une table chargée d'or, se disputaient, les cartes à la main, un rouleau de 3,000 livres... Six jours après, chansons, maîtres-ses, argent, favoris, faveur, tout était dit. Le roi Charles II n'était plus qu'une vaine poussière dans un cercueil. »

« Que disons-nous? Ce même roi Charles II, entouré de ses parasites, de ses bouffons, de ses traitres, prêts à vendre la patrie à qui les paie, il va reparaitre avant peu, le 13 du mois de juin, dans tout l'éclat de sa grandeur éclipsée! Elle-même, a reine d'Angleterre, dans ce grand bal costumé qu'elle donne à sa cour et à ses hôtes, elle a choisi

pour texte à ces déguisements l'époque, le règne et la cour de Charles II. — Vous serez vêtus et habillés à l'ancienne mode de la cour de Charles II: tel est l'ordre, on n'en peut pas sortir, et depuis tantôt huit jours on ne parle plus dans la ville entière que de ce bal à la cour du dernier Stuart! On s'épuise en recherches, on se tue en dépenses; un artiste français, ingénieux s'il en fut oncques, Eugène Lami, fera sa fortune à composer des dessins pour toutes les belles dames et pour tous les gentilshommes de l'Angleterre. Ainsi le veut la reine; elle commande, on obéit, parce que *tel est son plaisir*, et qu'il serait de mauvais goût de la chagriner pour tout ce qui regarde la fête et la joie de sa jeunesse. Aussi que de supplications et de prières chez notre artiste! On lui écrit les lettres les plus charmantes; on se rappelle à son souvenir; on le prie, on le supplie de composer un beau costume, exact, original, riche, *unique*, et qui convienne à la beauté de la dame, à la taille du monsieur. Les femmes les plus revenues des vanités de ce bas monde et les hommes les plus considérables par la dignité et par le caractère ont accepté sérieusement cette corvée, et j'ai eu l'honneur, moi qui vous parle, de présenter un ministre d'Etat à M. Eugène Lami! — O monsieur l'artiste! arrangez-vous de façon à ce que j'aie quelque plaisir à caresser du regard un miroir amoureux! — Et moi, dit l'autre, il faut trouver un moyen de sauver les favoris où s'encadre mon visage; j'aurais si mauvaise grâce, le lendemain de la fête, avec mes deux joues pareilles à un champ de chaume après la moisson! » Ainsi ils parlent les uns et les autres. Par les soucis de ces mesieurs vous pouvez juger des inquiétudes de ces dames, jusqu'à l'heure où elles répandront dans ces salles éclatantes les dons brillants de leur beauté!

« Voilà donc à quoi ils s'occupent! voilà leur vie, à cette heure, qui se passe entre l'industrie et le bal, entre la fête et le triomphe, le matin au Palais de Cristal, à midi dans ces parcs et dans ces jardins où se cultive la douce violette intitulée: *l'amour dans l'oisiveté*, et le soir, dans ces salons splendides où la reine donne le signal à ces quadrilles des quatre nations, frétilantes d'or, de soie et de plaisir! Le prin-

temps de Windsor ou l'été de Richmond n'auront jamais vu de fêtes pareilles; ils n'auront jamais tiré de leurs serres et de leurs parterres plus de fleurs et plus de couronnes; ils n'auront jamais entendu plus de refrains heureux et plus de louanges à leurs oreilles charmées, ils n'auront jamais assisté à une comédie plus galante: *L'Épilogue habillé en lady, le Prologue en habit de lord.* »

ROTATION DE LA TERRE. — Les si curieuses expériences relatives à la rotation de la terre, faites à Paris et en Angleterre, commencent à être l'objet de savantes dissertations. M. Isaac Gregory, de Manchester, soutient que la rotation d'un cercle autour de son centre de gravité n'est pas une preuve de la rotation de la terre sur son axe. — L'axe de la terre et le centre de gravité (coupé par chaque oscillation du pendule) ne peuvent pas être identiques. La thèse que la terre a deux mouvements de rotation, l'un sur son axe et l'autre autour d'un centre de gravité, est quelque chose d'étonnant. Si un cercle était tracé autour du pôle nord ou sud, ayant le pôle pour centre, et si un pendule était dans un plan constamment perpendiculaire, on comprendrait que ce serait une démonstration et celle de la rotation de la terre sur son axe; mais la démonstration actuelle du pendule ne démontre rien du tout. Il faut bien remarquer que le plan de vibration n'est pas constant. Le mouvement de rotation des lignes diamétriques n'est qu'apparent. Ce mouvement de rotation apparent ne peut s'expliquer que par le pouvoir de l'attraction magnétique qui influence le mouvement du pendule. L'oscillation tient à l'effort du pendule pour s'ajuster au méridien magnétique.

Un pendule oscillant au Nord et au Sud, c'est-à-dire dans le plan du méridien géographique, irait, par suite de l'intensité de la force d'attraction, au-delà de divers degrés du Nord magnétique; il tendrait à l'Ouest de 45 à 20 degrés, et il lui faudrait pour cela un espace de temps plus long qu'une séance du public pendant une démonstration. M. Isaac Gregory croit qu'il serait bon que de plus larges expériences du pendule eussent lieu, en ce qui touche l'influence magnétique. Alors on pourrait se former une plus juste idée du pendule.

#### APPAREIL DE COX,

POUR LA PRÉPARATION DES LIQUIDES GAZEUX.

L'absence de tout artifice mécanique dans l'appareil si simple et si pratique de M. Cox, et l'entière exclusion de l'air atmosphérique, sont les deux points les plus remarquables de cet appareil, destiné à la préparation du *soda-water* et de tout les liquides gazeux et mousseux.

L'eau ou tel autre liquide est imprégné de gaz à outrance au moyen de la relation établie entre trois vaisseaux, que représente notre figure.

Ces vaisseaux de forme sphéroïdale sont tous trois composés de deux hémisphères boulonnés ensemble et pouvant se séparer pour le nettoyage. Les tubulures S. S. servent à vider les récipients durant l'opération.

Les deux plus grands, qui reposent sur la table, sont le *générateur* et la *purificateur*. Ils sont en cuivre et étamés intérieurement. Le petit vase planté en F, sur le sommet du générateur, est de cuivre, comme les deux autres, mais de plus doublé de plomb, pour résister à l'action de l'acide qu'il est destiné à contenir.

L'acide, C, est introduit dans le générateur par le tube G, que l'on ouvre et ferme à volonté au moyen de la poignée H.

Pour établir l'équilibre entre la pression du gaz, en F, sous l'acide et la pression à la surface supérieure de cet acide, un tube communicateur, I, est établi entre le générateur et le porte-acide.

L'air atmosphérique que renferme l'appareil au commencement de l'opération est chassé par le développement du gaz pur, le clapet M, qu'on ferme dès que le gaz commence à se perdre par la

chaux, ou tout autre alcali nécessaire à la production chimique du gaz, est introduite dans le générateur par l'ouverture L, que l'on bouche ensuite avec un bouchon vissé.

Enfin le générateur et le purificateur sont en communication par un tube, H, dont l'ouverture et la fermeture sont aussi à la volonté de l'opérateur, à raison d'un robinet indiqué sur la figure.

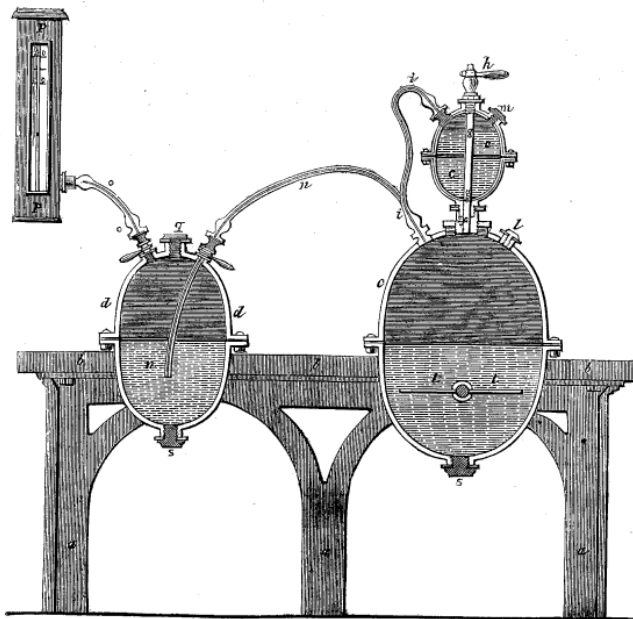
Ce tube, N, plonge dans l'eau du récipient jusqu'à la distance du fond de 4 ou 5 pouces.

Enfin, l'éprouvette, P, en communication avec le dôme D, ou purificateur et graduée comme un baromètre, sert à évaluer la pression du gaz et à la traduire en chiffres.

Ces détails compris, l'opération est bien simple. Le générateur renferme de l'eau et de la chaux, que l'on mêle convenablement pour que cette chaux pulvérisée soit tenue en suspension tant que dure l'opération. On introduit l'acide par le robinet. L'effervescence a lieu, le gaz se développe, remplit la cavité du générateur, pénètre dans le dôme du vase où est l'acide et dans le tube, N, jusqu'au robinet fermé. Il en résulte un équilibre de pression qui ne permet à l'acide de continuer à couler dans le générateur que lorsque la pression inférieure diminuera par l'ouverture du purificateur.

On ouvre le purificateur, le gaz s'y précipite et s'y lave dans l'eau

où le tube est plongé; il revient à la surface de cette eau et remplit le dôme D; enfin quand le gaz a acquis la force de pression souhaitée, on adapte au générateur et à la tubulure, Q, un tube de métal qui conduit le gaz dans les bouteilles à saturer à la pression souhaitée par le fabricant de liquide gazeux.



APPAREIL COX POUR LA PRÉPARATION DES LIQUIDES GAZEUX.

## POMPES A ROTATION

D'APPOLD.

Ceux de nos lecteurs qui ont déjà fait connaissance avec les applications variées et toutes utiles des appareils de la construction de M. Appold seront contents de voir que le salon de l'Exposition consacré à l'exhibition des machines renferme le modèle de sa pompe rotative, ou mieux *pompe centrifuge*.

M. Appold a exposé deux pompes : l'une de trois pouces de diamètre, mue par la main ; et l'autre de douze pouces, mise en œuvre par l'appareil oscillatoire de Clayton ; le cylindre a huit pouces et demi de diamètre et une course de vingt-six pouces de long, ayant une pression variant avec la densité du liquide à épuiser. Le jour où nous avons vu fonctionner la machine, la pression était égale à 35 livres par pouce carré.

Nous reviendrons sur la description et l'appréciation de ces utiles machines.

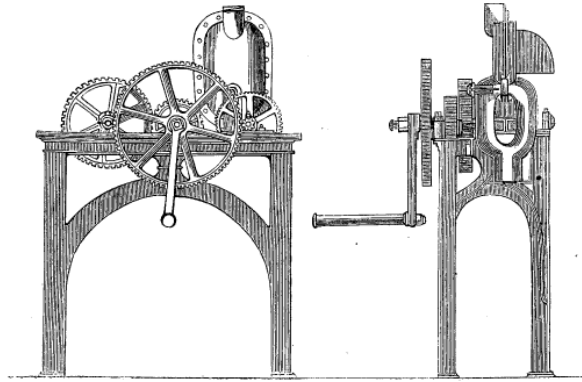
## LE PRONOSTICATEUR

DES TEMPÊTES.

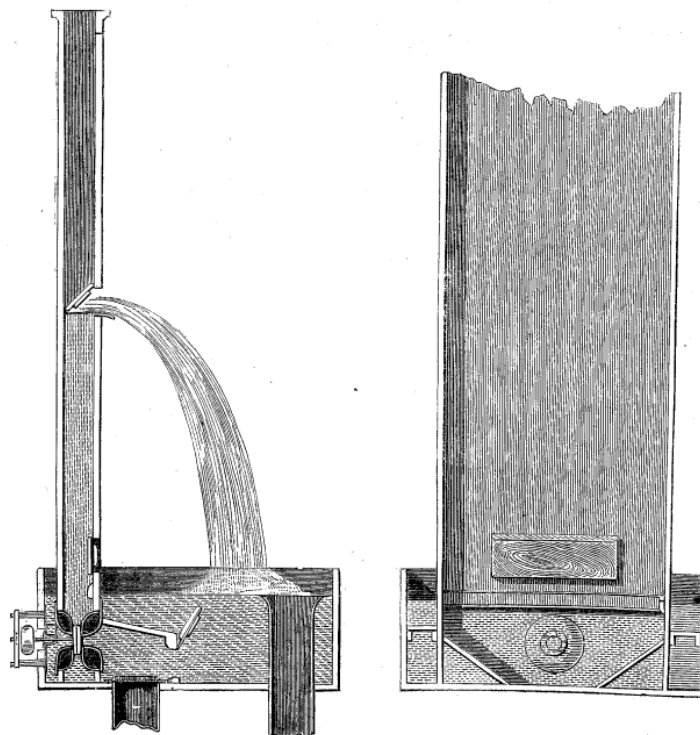
Nous avons, dans un précédent numéro, reproduit le modèle de l'appareil de nouvelle invention destiné à pronostiquer les tempêtes, non pas à quelques minutes d'avance comme le baromètre, mais quelques heures au moins, ce qui, dans la navigation, comme dans l'agriculture, est d'un immense intérêt.

Cet instrument, dû à M. le docteur Merryweather, de Whitby (dans le Yorkshire), est fondé sur la faculté qu'ont les sangsues de ressentir, dès leurs premiers symptômes, les perturbations magnétiques et électriques de l'atmosphère.

Si l'on se reporte à la gravure que nous avons publiée, on verra une douzaine de bouteilles de la-



POMPE ROTATIVE A MAIN, D'APPOLD.



POMPE ROTATIVE A GRAND CYLINDRE, D'APPOLD, (Mue par la vapeur.)

boratoire ou *fonds-plats* de cristal, rangés en cercle sur un élégant plateau portant au centre une colonne, au sommet de laquelle repose un timbre de la forme d'une clochette de table.

Douze petits marteaux métalliques, disposés en cercle autour de la circonférence du timbre, sont liés à douze chaînettes légères, dont l'extrémité inférieure passe par un trou pratiqué dans le couvercle des fonds-plats, et va s'attacher à des flotteurs plongeant dans l'eau que renferment les bouteilles.

Dans ces bouteilles se trouvent des sangsues. Aussitôt qu'une perturbation atmosphérique se déclare, aussitôt que l'électricité terrestre et l'électricité céleste entrent en lutte, ces petits reptiles, troublés dans leur somnolence habituelle, commencent

à s'agiter et à serpenter vivement dans l'eau. Les flotteurs sont mis en branle, tendent légèrement les chaînes en les secouant, et les marteaux soulevés retombent sur le timbre.

La sonnerie est d'autant plus bruyante, les coups sont d'autant plus fréquents, que l'agitation des sangsues est plus vive et la perturbation des fluides éthérés plus grave.

On comprend quelles précieuses indications en résultent pour les marins. Aussi beaucoup de navires sont-ils dès à présent pourvus du *tempest-prognosticator* de M. le docteur Merryweather.

Nous pensons que cet appareil se popularisera et que notamment les cultivateurs y trouveront l'avantage de savoir, plusieurs heures à l'avance, s'ils doivent faucher, moissonner, rentrer leurs céréales, couvrir leurs serres, etc., etc.

Nous avons enfin sous les yeux un plan de l'appareil simplifié et mis à la portée de toutes les bourses par un intelligent opticien français.

Un autre appareil du même genre se voit dans la galerie des Etats-Unis.

**JURY D'EXAMEN.** — Le grand jury de l'Exposition continue, avec tout le soin qu'elle mérite, l'œuvre importante qui lui est confiée. Il s'est divisé, comme on sait, en 30 sections, et chaque section s'est aussi subdivisée en plusieurs groupes. Tous les articles sont examinés les uns après les autres. Les exposants sont admis à présenter verbalement ou par écrit les observations qu'ils croient nécessaires pour éclairer la décision du jury. Il faudra bien six semaines encore avant que l'examen des articles soit terminé. Un membre de chaque jury spécial sera chargé de rédiger un rapport sur les articles soumis à l'appréciation du jury. Le choix du rapporteur a été recommandé comme une affaire de haute importance, attendu que les rapports doivent être développés et circonstanciés, qu'ils seront sans doute publiés et formeront la description la plus exacte de l'état de l'industrie de toutes les nations. Lorsqu'un jury sera arrivé à une décision sur une récompense

à décerner, cette décision sera soumise à une assemblée de tous les jurés du même groupe pour recevoir confirmation, et au besoin être redressée s'il y a contestation. Les récompenses seront décernées sans aucune acception de nationalité. Suivant le vœu exprimé par la commission royale, les médailles indiqueront les différents genres de mérite seulement et non les divers degrés du même genre de mérite. Les jurys n'auront à décerner que la médaille de 1<sup>re</sup> classe et la médaille moyenne. La grande médaille sera décernée par le conseil des présidents, sur recommandations adressées par les juges spéciaux.

**RÉCLAMATIONS DES EXPOSANTS.** — La commission royale s'est réunie pour statuer sur la réclamation des exposants qui prétendaient à une admission gratuite. L'admission n'a pas été accordée ; mais on

augmentera le nombre des permissions pour les exposants.

**L'AMAZONE DE KISS,** dont nous avons donné le dessin, a été achetée 3,500 guinées par le musée de Washington (Etats-Unis d'Amérique).

**TONNEAUX MONSTREUX.** — Parmi les récents arrivages pour l'Exposition, on cite quatre tonneaux monstrueux qui surpassent en capacité tout ce qui a été connu jusqu'ici : les deux plus forts contiennent 2,900 galons, et les deux plus petits 1,450 seulement. Ces tonneaux, fabriqués en Angleterre, avaient été expédiés en Espagne, où ils furent remplis de vin de Sherry : ils ont été renvoyés en Angleterre pour l'Exposition. Leur contenu, qui a payé 4,500 liv. sterl. de droit (37,500 fr.), n'a pas été admis dans le Palais de Cristal par les commissaires et sera vendu comme rafraîchissement.

Londres, le 13 juin 1854.

Monsieur le rédacteur, vous voulez bien me compter au nombre des économistes français présents à Londres et m'inviter à vous faire connaître à ce titre l'impression produite sur mon esprit par l'Exposition universelle. Je ne me reconnais pas, permettez-moi de vous le dire, qualité suffisante pour prendre ce titre d'économiste et j'ajouterai que je ne l'ambitionne point. La façon dont il m'est arrivé de toucher à l'économie politique sort de ce que j'appellerai la théorie pure. Aussi en est-il résulté que, l'ayant abordé d'une manière tout à fait pratique, je suis souvent parvenu, dans l'application, à des conséquences diamétralement opposées à celles qui sont enseignées à l'Académie et dans les chaires officielles par ceux qui ont le droit de porter le titre d'économistes. Comment voulez-vous, par exemple, que j'accepte l'honneur que vous voudriez me faire lorsque je vois de véritables économistes, MM. Blanqui, Michel Chevalier, Dussard, etc., se faire les apôtres du *libre échange*, tandis que je crois à la nécessité de la *protection* ?

Si donc j'essaie de vous dire mes impressions ce ne seront point celles d'un économiste, ce seront celles d'un ingénieur, d'un industriel, d'un praticien venu à Londres à propos de l'Exposition et pour affaires relatives à l'Exposition. Vos lecteurs estimeront pour ce qu'il vaut le point de vue auquel je suis placé. Agent principal de l'*Union de l'industrie parisienne*, je conserve sans doute en matière d'appréciation la plus complète indépendance. Mon opinion sur ces matières ne saurait engager celle de mes commettants; il faut que ceci soit bien entendu. Toutefois il est certain que les affaires auxquelles je suis mêlé, ou qui se font par mon intermédiaire, donnent à mes appréciations des bases et des motifs tout particuliers qui exigent d'ailleurs de ma part une certaine discrétion. Je voudrais donc avoir le loisir d'entrer dans quelques détails, pour bien motiver ce que j'aurai à vous dire. Mais ici, où les heures paraissent si longues quand on songe à sa chère France, le temps s'écoule pourtant si rapidement au milieu des affaires qu'il me faut forcément être bref avec le *Palais de Cristal*.

En deux mots donc, voici le résumé du brouhaha qui se fait dans ma tête et dans mon cœur, chaque jour, pendant et après ma visite à l'Exposition :

Il était naturel que la pensée d'une exposition universelle prit naissance en France, et il est bon que cela ait été ainsi : Peuple initiateur, nous ne devons point faillir à notre rôle. Mais il était juste et naturel que cette exposition *industrielle* se fit en Angleterre, c'est-à-dire chez le peuple qui a porté au plus haut degré la pratique industrielle et commerciale dans les temps modernes; en outre il était tout simple, dans les circonstances politiques où se trouve placée l'Europe, que les diverses nations du globe fussent conviées à se réunir sur le coin de terre civilisée qui paraît en ce moment le plus à l'abri de toute violente commotion révolutionnaire. Croire maintenant, parce que l'Exposition est placée le mieux possible qu'elle le soit parfaitement, c'est une erreur. Qu'y a-t-il donc de parfait en ce monde ? Mes compatriotes, qui se sentent si souvent froissés par les détails de l'hospitalité anglaise, devraient songer que leurs hôtes pratiquent ladite hospitalité à leur manière propre et se rappeler notre vieux et sage proverbe : *A cheval donné on ne regarde pas la bride*.

Si j'envisage maintenant la partie matérielle de l'Exposition, je remarque que l'Exposition se recommande par le Palais même qui la contient et par les objets qui la composent. Le Palais de Cristal est fort beau, fort séduisant au premier aspect. C'est vaste, simple de dessins et d'exécution, bien aéré, bien éclairé, d'un agencement solide et économique, admirable par la rapidité qui a été apportée à son exécution et rempli de détails de construction qui seront fort appréciés des ingénieurs. Et cependant, permettez-moi de vous le dire, si j'avais à en construire un autre je ne prendrais pas celui-là pour modèle. Je voudrais quelque chose de plus élevé à l'extérieur pour cette immense surface couverte. Je voudrais y avoir moins de lumière et de chaleur, moins de soleil, pour ne pas être obligé de remplacer la vue du ciel par des toiles de coton qui simulent un brouillard permanent. En un mot, je voudrais un bâtiment d'*exposition* et non une *serre-chaude*, c'est-à-dire un bâtiment à conserver les produits et non à faire éclore des fleurs et des œufs de poule.

Quant aux objets exposés, dussé-je être rangé dans la catégorie des Parisiens qui ne s'étonnent de rien et disent à tout : *connu, connu* ! Je vous déclare qu'il n'y a rien de nouveau pour nous dans le Palais de Cristal, si l'on en excepte toutefois quelques spécimens de l'industrie de ces peuples que nous appelons barbares, parce que leur civilisation diffère de la nôtre, spécimens qui ont d'ailleurs plus d'excentricité que d'importance industrielle proprement dite. Cela tient à deux causes, que je me hâte de vous dire pour ne pas être accusé d'ignorance ou de légèreté, c'est que bien des fabricants, et ce sont précisément ceux qui marchent à la tête des inventions de la mécanique moderne, se sont abstenus d'exposer. Ensuite c'est que réellement il n'y avait guères de chances pour que l'on pût espérer beaucoup de neuf si peu de temps après notre exposition française de 1849. — Mais, me dira-t-on, vous semblez indiquer par là que la France marche à la tête des progrès industriels. Que faites-vous donc de l'Angleterre ? — Je n'en fais rien du tout et je laisse à chacun son rôle.

La France, qu'il me soit permis de le dire, après avoir bien des fois visité l'Angleterre comme industriel, la France ne craint la comparaison avec sa rivale dans aucune branche de travail, soit qu'il s'agisse d'invention première, soit qu'il s'agisse d'exécution. Or, ce sont là les seules choses qui apparaissent dans une exposition. Là où le rôle de l'Angleterre devient le premier, c'est dans la masse des produits et souvent dans leur prix de revient. Je me contente de constater ce double fait sans me demander ici pourquoi notre rôle commercial est secondaire, quand il semble, à *vue d'exposition*, qu'il pourrait être le premier. Vous me permettez également, Monsieur, de ne pas trop scruter les motifs d'un grand nombre de fabricants qui brillent ici par leur absence; il en est bien peu aujourd'hui, je le crois, qui ne reconnaissent avoir eu tort de manquer à l'inventaire industriel du milieu du dix-neuvième siècle, fait qui acquerra de plus en plus de valeur avec le temps.

Je devrais, pour compléter l'indication de mes impressions sur les objets exposés, vous parler de la manière dont ils le sont. Il y aurait là beaucoup à dire. Malgré la pression nécessairement exercée par le comité exécutif sur l'ensemble et les détails de l'Exposition, il serait facile de retrouver, dans la manière dont chaque nation s'est organisée dans l'espace qui lui était alloué, un spécimen de son caractère général. Sans les passer toutes en revue, je me contenterai de vous en citer trois : l'Angleterre, la France et les Etats-Unis.

La première, vous le savez, s'est réservée, pour elle et ses colonies, plus de la moitié de l'espace total. Elle s'est établie là-dedans avec un luxe qui n'est pas moins séduisant au premier aspect que la vue du Palais lui-même. Ses montres, ses vitrines, ses enseignes sont admirables; mais.... elles valent souvent plus que les objets exposés. Non contente d'occuper toute la partie occidentale du bâtiment, l'Angleterre envahit encore, à travers tous les autres peuples, des portions de galerie au premier étage, du côté oriental; elle semble avoir voulu prouver qu'elle était bien aise qu'on n'oubliait pas sa manie de planter son drapeau sur tous les coins du globe; elle a colonisé dans le Palais, comme elle le fait au milieu des mers.

La France, serrée de tous côtés, malgré ses réclamations, étouffée dans son trop petit espace. Elle n'a pas voulu, elle n'a pas su s'y arranger. Après avoir vainement tenté de la contraindre à se contenter de ce qui lui avait été alloué, il a fallu céder, reconnaître que c'était impossible, rompre les digues, autoriser le transport d'une partie de ses produits dans un espace supplémentaire. Mais là elle se considère comme exilée; privée du génie colonisateur de l'Angleterre, elle continue à faire tous ses efforts pour concentrer sur son maigre espace tous ses exposants. Cet espace est déjà trop petit. Que serait-ce si la moitié de ceux qui avaient d'abord annoncé leur arrivée n'avaient pas faussé compagnie aux persistants ? Au Palais de Cristal, comme sur le sol national, la France conserve le caractère qui la distingue en ce moment entre tous les autres : défaut d'ordre, d'ensemble et d'unité, exubérance de vie qui bouillonne comme la lave d'un volcan et s'échappe par toutes les fissures, entassement de ses produits les uns sur les autres, comme elle entasse, les uns sur les autres, ses habitants à Paris, Lyon et autres grandes cités dans ses maisons à cinq, six et

sept étages. Tout cela grouille, tout cela choque à première vue, et, si l'on y pénètre, on ne peut plus s'en détacher. Bien différente en cela de l'Exposition anglaise, qui vous saisit au premier aspect, mais où l'on ne tarde pas à s'ennuyer, quand on regarde autre chose que le mode d'étalage ou les produits originaux des peuples qu'elle fait esclaves sous prétexte de commerce et de civilisation.

Les Etats-Unis, dont je vous ai promis de vous dire quelques mots pour terminer ce spécimen d'appréciation, sont bien aussi dans le Palais de Cristal, comme sur le sol du Nouveau-Monde. Aussi loin que possible de l'Angleterre, ayant fait mille façons plus ou moins polies, pour venir à l'Exposition, ils ont obtenu un espace considérable qu'ils sont loin d'avoir garni. Il faut considérer bien plutôt comme une promesse d'exposition que comme une exposition elle-même cette collection de pastiches européens qui semblent, au milieu de ces salles vides, courir les uns après les autres, ainsi que font les villes à travers les déserts de l'Amérique du Nord.

Les autres peuples, je vous le répète, vous donneraient, si vous vouliez les examiner à ce point de vue, un échantillon de leur caractère au moins aussi curieux que celui de leurs produits.

Maintenant que doit-il sortir de cette exposition ? C'est la question que chacun répète, à laquelle les plus hardis, et j'ajouterai souvent les moins compétents, se hâtent de répondre avec un aplomb d'oracles. La pratique de la vie m'a enseigné trop de prudence pour que je me permette, Monsieur, une réponse prématurée. Combien de calculs n'ont pas été déjoués par les faits ? Quel champ plus vaste et plus fertile en déceptions que celui des hypothèses ?

Je vous le disais en commençant, pour un industriel, l'Exposition du Palais de Cristal n'offre rien de neuf; il n'y a là aucune invention saisissante qui puisse faire époque dans l'histoire du travail humain. Ceux donc qui se seraient attendus à la propagation rapide, sur toute la surface de la terre, de quelque nouveau procédé inconnu à l'Europe occidentale par suite de l'Exposition, éprouveront une déception profonde.

J'avoue que, pour ma part, je n'y ai pas compté. Mais au moins serons-nous plus heureux sous le rapport commercial ? Des relations directes, franches et loyales s'établiront-elles entre des peuples qui se connaissent aujourd'hui à peine de nom, qui ignorent la valeur et la nature même de leurs produits respectifs, qui sont obligés de passer par les mains d'intermédiaires dépendieux et peu sûrs ? La France, par exemple, apprendra-t-elle là, par elle-même, ce que ses agents diplomatiques et commerciaux auraient dû lui faire connaître depuis longtemps ? Et en profitera-t-elle ? Je ne sais; c'est possible. Et l'Angleterre, quel profit tirera-t-elle de ce nouveau coup de dés qu'elle vient de lancer sur le grand damier commercial ? Nos profits, si nous en obtenons, seront-ils de nature à faire baisser les siens ? Toutes questions encore insolubles aujourd'hui.

Enfin, qui gagnera du *libre échange* ou de la *protection* dans la partie engagée ? Ce ne sera peut-être ni l'un ni l'autre. On se laissera peut-être de la manière dont le problème économique a été posé par les théoriciens et résolu par les praticiens. On laissera les éternels discoureurs s'égarer dans les promesses fallacieuses d'une liberté meurtrière et les fabricants ultra-conservateurs se cramponner à des excès de protection qui compromettent la justice de leur principe. On se lancera dans des voies encore inconnues où les considérations matérielles ne seront plus les seules écoutées, où l'on tiendra compte non-seulement de la politique des rapports généraux des peuples entre eux et dans leurs divisions territoriales respectives, mais aussi de cette politique des rapports particuliers purement et simplement abandonnée jusqu'à ce jour à la police; de cette politique qui s'occupera des individus, parce que ce sont des êtres vivants et qui composent la masse.... Mais, pardon, je m'aperçois que je me laisse aussi entraîner à prévoir. Je m'arrête, car la *folle du logis* s'emparerait de moi; elle est si séduisante, lorsqu'elle vient soulever à vos yeux un coin du voile de l'avenir promis par le progrès !

Agrérez, etc.

FÉLIX TOURNÉY.

## REVUE DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

MM. Mandsley et Field se sont bien gardés d'imiter ceux de leurs confrères de la Grande-Bretagne, qui, dit-on, auraient renoncé à l'exhibition publique de leurs machines perfectionnées. Les ateliers de ces célèbres constructeurs en fournissent un grand nombre, de principes variés, et qui toutes attestent d'incontestables progrès. Pas une d'elles n'a consacré les formes en usage il y a douze ans, et elles ont été incroyablement allégées et perfectionnées. Une autre maison anglaise, Penn et Son, de Greenwich, a exposé une paire de petites machines de mer à cylindres oscillants, dont elle a construit deux cents paires analogues; elle a aussi produit une de ses machines de cinq cents chevaux. Les derniers perfectionnements subis par la vis d'Archimède, pour remplacer les roues à aubes des vapeurs, sont également soumis au public avec des dessins explicatifs; seulement nous regrettons, avec beaucoup de nos confrères, que le mode si instructif d'exposer les sections et les plans des modèles de machines n'ait pas été suivi; par là, en peu d'instants, on supplée à ce que l'œil n'aperçoit pas, et personne n'a visité le Conservatoire des Arts et Métiers de Paris, sans en sentir les grands avantages.

La locomotive de chemins de fer, suivie de ses trains de waggons, brille dans toutes ses monstrueuses dimensions, qui ne font qu'augmenter d'année en année. MM. Stephenson et Brunel luttent à qui en fera des éléphants ou des mamouths, tandis qu'à sa naissance, ce « courrier aux naseaux de métal » n'était, en comparaison, qu'un simple poney. Ce qu'il y a de plus original et estimable pour le confort des voyageurs, ce sont des roues de papier mâché, aussi dures que du cœur de chêne, et qui ne produiront plus sur les rails ces chocs vibrants et agaçants des roues ordinaires en fonte, par lesquels on est si fort incommodé. Ces perfectionnements ne sont qu'un épisode de l'admirable, mais trop souvent dangereuse invention des locomotives, et on finira par leur fabriquer « des yeux de fer qui épieront de loin le paysan ivre endormi sur la voie, et feront que, par philanthropie, le train s'arrêtera de lui-même. »

Mais continuons notre examen et arrêtons-nous devant ce colosse de l'Exposition, la presse hydraulique, qui a servi à mettre en place les tubes du pont Britannia. C'est un des plus magnifiques résultats du génie humain; avec un instrument de cette puissance, on pourrait, disons-le sans trop d'hyperbole, renouvelant l'œuvre des Titans, remuer des montagnes, entasser Pélion sur Ossa.

Que si vous possédez une bonne vue ou un guide infailible, vous pourrez peut-être découvrir un autre témoin de ce que peut le travail, aidé du temps et de la patience, lesquels, s'ils ne sont pas le génie, en tiennent souvent lieu. Il s'agit cette fois d'une arme meurtrière, d'un usage malheureusement trop répandu parmi nous, malgré les sévères prescriptions des lois en matière de duel. Mais rassurez-vous, et contentez-vous d'admirer ce chef-d'œuvre. C'est un pistolet d'à peine deux millimètres de long, — une miniature dérobée à quelq'arsenal de Lilliput, sans doute; — cet instrument de guerre est fabriqué dans toutes les conditions de l'art de l'arquebuser: Le-pape et Devisme ne trouveraient rien à reprendre dans son exécution. Il est à canon tordu, son chien ne fait point défaut à la lumière, le ressort obéit ponctuellement à la pression du doigt sur la gachette. A côté de ce joujou, s'en « étale » un autre dû également à l'industrie des horlogers suisses: c'est une montre enchaînée dans le manche d'un porte-crayon, et dont la face a la dimension d'une lentille. Elle marche trente heures; elle donne sur un douzième de cadran les jours et les quantièmes. Elle est très-solide, et le mouvement a de la profondeur, nous a-t-on dit, — car il nous a été impossible de le voir au juste. — Qu'il est loin de nous le temps de notre enfance, où, dans le gousset paternel, se prélassait la vaste bassinoire, qui s'y trouvait fière, cependant, d'avoir suppléant pour jamais les ognons de Nuremberg du siècle de Voltaire!

Quittons pour aujourd'hui, mais non sans l'espoir d'y revenir bientôt, le terrain de ces charmantes futilités, et allons demander l'hospitalité aux États-Unis, ce magnifique fleuron que le souffle d'une révolution a fait tomber de la couronne britannique.

On ne fera pas aux États-Unis le reproche d'avoir reculé devant l'exhibition de leurs mécaniques perfectionnées, bien que leur envoi en ce genre soit peu à la hauteur de la réputation de leurs ingé-

nieurs. Il est plus naturel de penser qu'ainsi que nous le disions dans notre dernier numéro, l'industrie américaine ne doit cette apparente infériorité qu'à l'impossibilité matérielle d'organiser en si peu de temps ses envois, et peut-être aussi à l'inconvénient qu'il y aurait eu pour elle à se priver, même momentanément, de quelques-uns de ces puissants moteurs de la production.

Mais si le Nouveau-Monde ne rivalise point avec l'ancien dans cette partie si intéressante de l'Exposition, il lui apporte en abondance toutes ses richesses minéralogiques: les anthracites de la Pensylvanie, les ardoises de la Virginie, les marbres du Vermont, les cuivres du Massachusetts, le zinc de New-Jersey, les fers de l'Ohio et de New-York et les aciers fondus de la manufacture d'Adirondac.

L'exposition américaine abonde aussi en échantillons alimentaires. Ses céréales en nature réduites en farines, ou préparées en biscuits, font bonne figure à côté de ses jambons préparés au sucre, de ses conserves de viande pour les voyages de long-cours, de ses huiles lampantes ou nutritives, bien que ces dernières soient loin de valoir celles de la Provence ou du Languedoc.

Les cotons, source féconde de richesse pour les états du Nord, forment une des plus intéressantes parties de l'exposition américaine. Les spécimens que nous avons remarqués peuvent rivaliser avec les plus beaux du Levant. Le duvet en est blanc, soyeux, serré et bien dépouillé des débris de la coque, parfaitement préparé enfin pour le tissage de qualité supérieure.

Quelques échantillons de laine nous ont prouvé que sous ce rapport l'Amérique est en voie de progrès. Cependant il y a encore fort à faire pour que les laines puissent être employées avantageusement dans la fabrication des étoffes de choix. Mais leur usage nous paraît devoir s'adapter convenablement aux tapisseries de haute et basse lisse, aux satinés, à la bonneterie drapée, ou à quelques-unes de ces rudes étoffes qui servent à couvrir les épaules des cultivateurs yankees.

En moins d'un siècle, les anciennes colonies anglaises du continent américain ont assuré leur émancipation politique et industrielle par des lois sagement conçues et les efforts incessants d'une population laborieuse; mais le goût dans les arts, qui brille à un si haut degré parmi nos exposants parisiens, fait complètement défaut chez les exposants de Boston, de Philadelphie et de New-York. Nous ne parlerons point de ces mille caprices qu'invente la mode du jour, de ces mille colifichets qui sont le luxe de l'industrie, nous parlerons des meubles et des vêtements d'un usage familier. C'est parfaitement commode, nous dit-on, soit; mais pour en arriver à ce résultat, digne sans doute des plus louables efforts, était-il donc absolument nécessaire de sacrifier au goût le plus détestable?

Le caoutchouc a pris entre les mains des Américains les formes les plus variées. Une de ses plus heureuses transformations, par son but d'utilité, est celle dont un de nos précédents numéros a reproduit les dessins, passerelles économiques et bateaux de sauvetage.

Un autre appareil des plus ingénieux, du genre de celui dont le Palais de Cristal a reproduit également le dessin dans son premier numéro, est dû au capitaine Tricton. Nous voulons parler du « Pronostiqueur des tempêtes. » Des expériences ont prouvé d'une manière fort satisfaisante la justesse de cet instrument, secours précieux pour la navigation dont il devient la seconde boussole.

Depuis quelques années que l'usage de la mesure métrique et de ses multiples infinis est devenu obligatoire, l'on a imaginé une foule de balances perfectionnées: celle que présente le docteur Bache, de New-York, est remarquable par son extrême sensibilité; elle indique la dix millième partie d'une once. La patrie de Franklin devait envoyer des paratonnerres: elle l'a fait; mais rien de bien essentiel ne distingue les cadets de leurs aînés. Attirer par une pointe aimantée le fluide électrique, le diriger par une verge métallique jusque dans des régions où son action destructive soit annihilée, voilà le principe. Tout ce qu'on a pu faire jusqu'à présent, c'est de varier le thème posé par le Prométhée américain.

Nous mentionnerons pour mémoire, cette fois, d'autres inventions moins importantes, telles qu'un petit télégraphe domestique pour remplacer les sonnettes dans l'intérieur des maisons, des horlo-

ges qui peuvent marcher un an sans avoir besoin d'être remontées, des modèles de barrières s'ouvrant d'elles-mêmes sans que le voyageur qui veut les franchir soit obligé de descendre de sa voiture ou de son cheval, des modèles de poids et mesures, et quelques voitures dont la structure joint le confort à la solidité; un piano-violon, plus original qu'heureux, un fusil à vapeur dont l'utilité ne nous est pas parfaitement démontrée; des spécimens de ponts suspendus dont la plupart ne sont que la reproduction du grand travail de Navier; des cristaux de la compagnie de Flint-Glass. Mais accordons des éloges aux machines agricoles que présente l'exhibition des États-Unis: leur nombre est grand et leur choix varié. Elles sont d'un précieux secours dans les vastes terrains des États-Unis, auxquels les bras font quelquefois défaut pour la culture.

Parmi les objets d'art, il en est quelques-uns qui méritent d'être mentionnés: de ce nombre est l'Esclave grecque de M. Grant. Cette statue donne une idée fort avantageuse de l'art sculptural au Nouveau-Monde. L'orfèvrerie fait à peu près défaut: les Américains n'en ont exposé que de petits échantillons dont le travail n'a rien de particulièrement remarquable.

Nous reviendrons en détail sur cette partie de l'exposition.

L'industrie lyonnaise a le droit d'être fière du succès qu'elle obtient à l'exposition de Londres. L'admiration des visiteurs de toutes les nations lui a été acquise sur-le-champ, et les suffrages des connaisseurs et des concurrents eux-mêmes sont venus confirmer d'une manière éclatante cette première et excellente impression. C'est que si cette industrie est la première des industries françaises par son importance, par le nombre des travailleurs qu'elle fait vivre, par le chiffre des capitaux qu'elle emploie et qu'elle féconde, elle est aussi la première par la perfection du travail, par le goût qui l'inspire, par l'éclat et l'élégance de la distinction. Sur ce point les avis sont unanimes. L'exposition lyonnaise brille donc au premier rang dans cet immense bazar de l'industrie de toutes les nations, dans ce colossal entassement des produits de l'intelligence humaine. Fabricants, dessinateurs, ouvriers de tous genres, tous ceux qui concourent à la production de ces chefs-d'œuvre, admirés du monde entier, y soutiennent dignement la vieille renommée de la ville de Lyon. « Pour se convaincre de cette vérité, — dit un spirituel chroniqueur étranger, à qui son talent a donné chez nous droit de cité, — l'on n'a qu'à visiter ces trois pavillons où sont réunis, sans désignation de nom ni de fabrique, les merveilleux produits de cette industrie citée. Admirez l'irrésistible éclat de ces moires antiques, brochées d'un si beau rose et d'un bleu si doux, de ces gazes brodées d'or et de soie, de ces crêpes brochés et gaufrés pour imiter le point de la tapisserie. Voici des grenadines, des barèges d'une fantaisie charmante et d'une légèreté aérienne; voici des impressions d'or sur mousseline, fixées par un nouveau mordant; arrêtons-nous un instant pour bien regarder ces étoffes d'un ton si vif, et d'un effet si agréable à l'œil et qui prouvent qu'en matière d'art appliqué à l'industrie de la soie, la fabrique lyonnaise n'a point de rivale au monde. »

Nous aurons plus d'une occasion de parler encore de cette incroyable réunion de richesses mises en œuvre par la seconde ville de France. En attendant, donnons un éloge à nos manufacturiers pour l'heureuse idée qu'ils ont eue de se parer de leurs titres de noblesse: Ce sont des étoffes de soie fabriquées aux quinzième, seizième, dix-septième et dix-huitième siècle, entr'autres les portraits de Louis XV et de l'impératrice de Russie, exécutés à la grande tire, vers 1773, par Philippe de Lassale. MM. Le Mire père et fils, et Mathevon et Bouvard exposent, ceux-là des panneaux de tenture du siècle dernier, ceux-ci de magnifiques draps d'or pour ornements d'église, commandés pour les anciens sacres.

Que disons-nous encore? que Nîmes et Saint-Etienne, sont dignement représentés à côté de la cité lyonnaise, par leurs tissus unis et leurs rubans aux riches combinaisons de couleurs? C'est ce dont personne ne doute, pas même nos rivaux d'outre-Manche, qui, pour acclimater chez eux cette précieuse industrie, n'ont pourtant épargné ni soins, ni argent. Mais que voulez-vous? Le génie de la France appartient à la France, et il n'est heureusement donné à personne de l'emporter « à la semelle de ses souliers. »

EVARISTE.

FONTAINE  
D'ACIS ET GALATHÉE,

PAR M. THOMAS.

Réminiscence palpable de nos fontaines de la place Louvois et de la Concorde. L'ensemble du groupe eût gagné assurément à ce que les statues d'Acis et de Galathée qui le surmontent fussent ramenées à de moindres dimensions, ou que la vasque fût notablement surélevée. Malgré ce disparate, cependant, la fontaine dont nous offrons le spécimen n'en a pas moins des qualités estimables comme exécution, et elle fait honneur à l'artiste qui l'a courageusement soumise à la critique des visiteurs du Cristal-Palace.

Un mot pourtant encore sur cette composition. Il y a une architecture hydraulique, pour ainsi dire, doublée, ce qui ne ferait du reste que mettre davantage en évidence la pesanteur de la pièce du milieu.



FONTAINE D'ACIS ET GALATHÉE.

partie de l'art architectural était étudiée avec soin dès la fin du quinzième siècle. Elle se propose pour objet de faire rentrer les lignes oculaires produites par le jaillissement ou l'écoulement des eaux, dans l'économie du monument auquel elles appartiennent.

Cette portion de l'art, qui devrait être familière à M. Thomas, est complètement omise et négligée par lui. Les Néréides de la base sont trop rapprochées de la vasque centrale, pour que la maigreur des jets puisse être attribuée à des intentions de légèreté. De deux choses l'une : ou ces figures sont trop rapprochées du centre de la fontaine, ou leur nombre devrait être

LA FAMILLE CHINOISE.

Une agréable addition a été faite à la collection chinoise. Elle consiste en une dame chinoise, appelée Pwan-ye-Roo, celle dont notre spirituel correspondant de Londres a parlé comme d'une cantatrice d'exception, et dont les pieds sont de la dimension d'une feuille de lotus (2 pouces. 4/2);

Un professeur de musique avec son fils et sa fille;

La femme de chambre de la dame;

Et un interprète.

Les enfants son gais, aimables et intelligents; la dame est agréable et intéressante, et le professeur civil et obligeant.

Les rapports entre ces quatre personnes sont marqués, selon le rang et la qualité de chacune, au coin d'un empressement, d'une déférence, d'une confiance mutuelle qui fait plaisir à voir et qui donne une fa-



LA FAMILLE CHINOISE.

vorable idée de la vie domestique des sujets du Céleste-Empire.

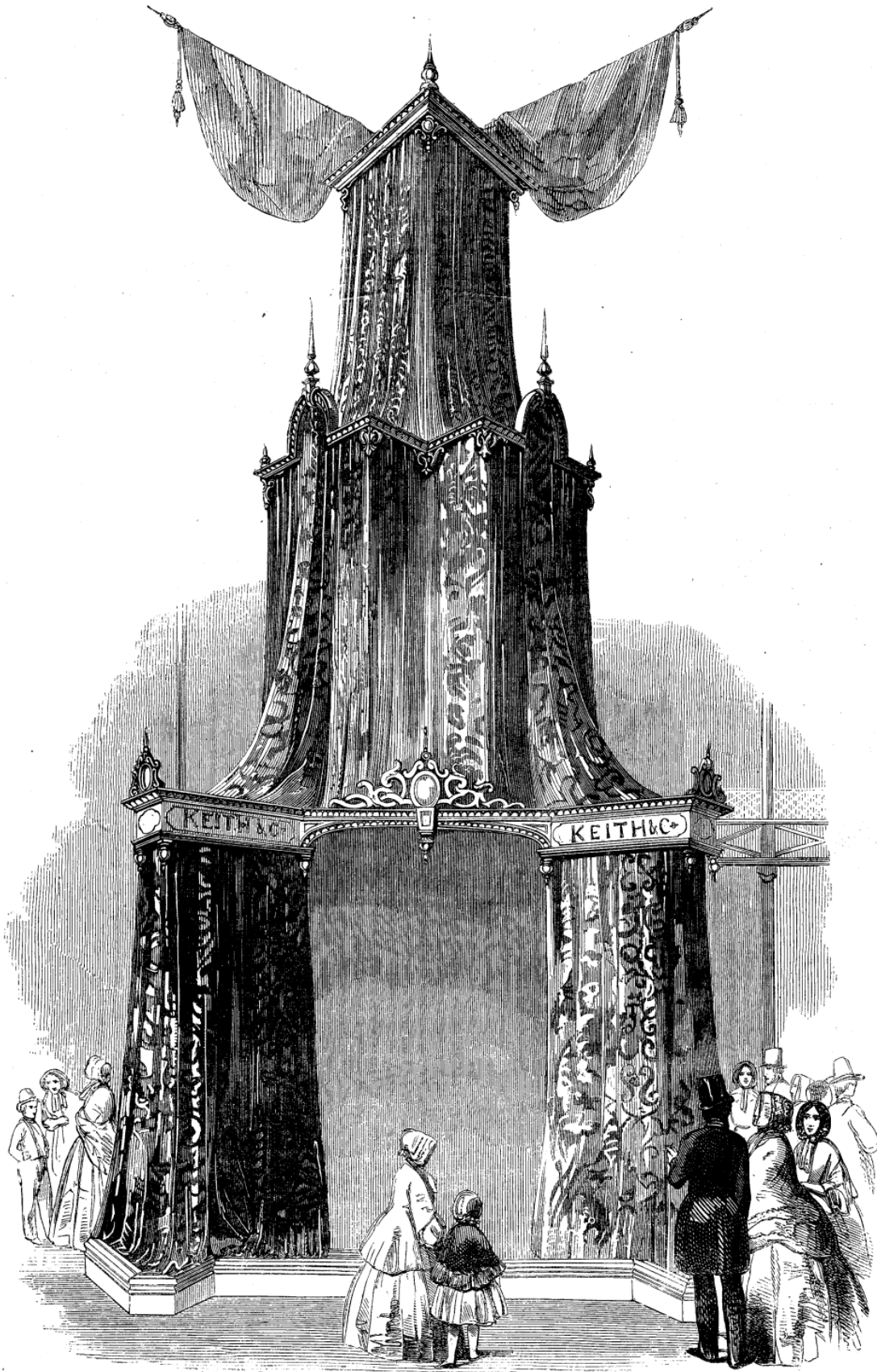
Chacun de s'écrier, en prenant congé deux :

Les mauvais musiciens ! Les bons gens !

Nous n'avons qu'un regret à exprimer; c'est qu'on n'ait pas donné pour habitation à cette charmante famille la pagode de soieries et de merveilleux tissus chinois que l'on remarque à l'Exposition Hyde-Park, et dont nous donnons le dessin à la page ci-contre.

On verrait avec plaisir ces pauvres dépayés entourés d'échantillons des produits de la terre natale, à défaut de consolation vivante.

Et peut-être les sons harmonieux de ces orgues et de ces pianos excellents, qui remplissent incessamment le vaisseau du *Cristal Palace*, feraient-ils perdre à un musicien d'un autre hémisphère un peu du goût barbare qui préside aux compositions des Mozart de ce pays-là !



TROPHÉE CHINOIS, PAR MM. KEITH ET C<sup>o</sup>.

## LES ÉCONOMISTES FRANÇAIS A LONDRES.

Dans la lettre que nous reproduisons aujourd'hui, M. Blanqui rapporte les détails d'une excursion qu'il vient de faire dans l'un des centres les plus actifs de la production anglaise; c'est un plaidoyer fort spirituel de notre savant compatriote en faveur des doctrines anti-prohibitionnistes dont il s'est fait le plus fervent apôtre.

## VII.

Liverpool....

Monsieur, je me suis dérobé pendant quelques jours aux séductions de l'Exposition, pour venir étudier sur place certaines questions, auxquelles les réformes économiques accomplies dans ce pays donnent en ce moment un intérêt particulier. J'ai voulu voir si le grand déploiement de puissance industrielle que l'Angleterre vient de faire à Londres, et si la voie de liberté commerciale où elle est entrée depuis la mémorable ligue de Cobden étaient des symptômes réels ou trompeurs de son progrès social. Il m'a paru enfin que c'était un devoir pour un économiste de ne point s'en tenir aux apparences et de s'assurer si réellement le peuple anglais avait gagné à toutes les réformes de douanes qui ont été le résultat d'une lutte si vive et si passionnée. L'abolition des taxes sur le blé a-t-elle été utile ou nuisible aux cultivateurs? Les ouvriers y ont-ils gagné en bien-être ce qu'on prétend que les agriculteurs ont perdu? La réforme des lois céréales a-t-elle chance de durer? Quelles conséquences pourra-t-elle avoir?

Ce sont là, Monsieur, de graves questions par le temps qui court, je pourrais dire des questions de vie ou de mort, puisqu'il s'agit de la nourriture des populations et de l'agitation ou de la paix des Etats. Quel désappointement amer aussi, pour nous, s'il fallait mettre au rang des chimères, des utopies, les vives espérances qui nous ont encouragés dans la lutte que nous soutenons contre les prohibitionnistes de notre pays, lutte ingrate où nous avons souvent à recueillir la haine des uns et l'indifférence des autres. Heureusement, le moment approche où l'arbitre souverain, qu'on appelle l'expérience, aura prononcé, et l'on peut dire que ce moment est arrivé en Angleterre. Vous allez en juger, et puissent vos lecteurs donner à cette sérieuse lettre l'attention que je crois qu'elle mérite!

Voici le fait dans toute sa simplicité: il y a quelques années, plusieurs manufacturiers anglais, frappés de la détresse des classes ouvrières, en recherchant les causes et découvrirent bien vite que les taxes sur les matières premières et sur les substances alimentaires étaient la source principale de cette détresse. L'impôt reprenait aux ouvriers une partie de leur salaire, sous toutes sortes de formes, particulièrement sous la forme du droit d'entrée sur les blés. Il était évident que l'Etat et les grands propriétaires se partageaient le montant de ce droit, tout entier prélevé sur les classes laborieuses. Dès lors, M. Cobden et ses amis, car ce sont eux qui ont mené à bonne fin cette religieuse croisade, ne dirent point aux ouvriers: « Renversons le gouvernement et les institutions du pays; chassons la reine et menaçons la propriété; » ils dirent tranquillement: C'est aux lois céréales que votre détresse doit être attribuée; supprimons les lois céréales, et les lois céréales ont été supprimées.

Quand ils se furent aperçus que cette suppression avait pour résultat une véritable augmentation de bien-être, les promoteurs de la réforme, persuadés que le plus sûr moyen d'imprimer un nouvel élan à la production britannique, était de lui assurer le plus bas prix des matières premières, se mirent avec une ardeur nouvelle à propager cette heureuse idée et à la faire triompher. Elle a triomphé à son tour. Enfin est venu le tour des lois de navigation, qui avaient pour objet de réserver au pavillon anglais le monopole des transports et la suprématie maritime. Ces lois viennent aussi de disparaître. Aujourd'hui les Anglais peuvent acheter leur blé où bon leur semble, sans payer de droits, et les matières premières leur parviennent de tous les points du monde sans taxes, ni privilège de pavillon.

Assurément, Monsieur, jamais réforme économique ne fut plus radicale que celle-ci. Elle attaqua du même coup la propriété foncière dans ses revenus, l'Etat dans ses ressources, les susceptibilités nationales dans ce qu'elles ont de plus chatouilleux. Tout cela s'était fait sans brûler une amorce, par la seule force de la raison et du droit, par la persévérance, par la patience, ces deux grandes vertus si rares parmi nous. Mais il fallait s'attendre à une vive résistance pendant la lutte et à une réaction encore plus vive après le succès. Cette réaction dure encore, surtout de la part de l'élément agricole, et elle se complique, au moment présent, de la dépréciation extrême du prix des blés: Il était donc très-important d'étudier à sa source ce fait nouveau et digne d'attention.

Je suis allé, en compagnie de mon savant ami Michel-Chevalier, professeur d'économie politique au collège de France, dans une des fermes les plus remarquables de Lancaster, dirigée par un des cultivateurs les plus distingués de l'Angleterre. Nous avons trouvé cet habile agriculteur, inébranlable comme un roc dans sa confiance en l'avenir de l'agriculture. Il ne considérait le bas prix actuel des céréales que comme un accident ou, soit à l'abondance générale des blés qui a eu lieu

en Europe, soit à d'autres causes passagères, ou étrangères à la législation libérale nouvelle. Il reconnaissait loyalement que cette réforme avait agi comme une augmentation générale des salaires, en assurant le bas prix du pain aux classes ouvrières. Quant à lui, disait-il, cette réforme le forçait de modifier ses cultures, et il venait de découvrir une nouvelle mine de richesses dans la multiplication des cochons. Nous en avons compté 4 ou 500 dans sa ferme. Au lieu de produire du blé, M. W... produisait de la viande, et il ne doutait pas que l'abolition des lois céréales ne donnât de l'esprit à une foule d'agriculteurs qui s'étaient endormis depuis tant d'années sur l'oreiller de la protection.

C'est là, Monsieur, que nos cultivateurs pourront voir la différence qui existe entre leur immobilité séculaire et l'application des procédés de l'industrie à l'agriculture. J'avais été très-frappé, en parcourant les galeries de l'Exposition universelle, de la variété singulière des instruments d'agriculture anglais, dont la plupart sont inconnus, même de nom, en France. Nous nous étions fait expliquer souvent, mon collègue et moi, à quels usages pouvaient servir, par exemple, de jolies petites machines à vapeur agricoles de la force de cinq ou six chevaux: nous le savons maintenant. Nous avons vu, tout le long de notre route, plusieurs de ces machines dans les basses-cours des villages. Elles servent à dépiquer le blé, à hacher le foin pour les bestiaux; ou les emploie à labourer, en les établissant à poste fixe sur divers points des champs, d'où elles font mouvoir les charrues. M. W... ne désespère pas de les appliquer à une foule d'usages nouveaux, et il a eu l'obligance de faire fonctionner devant nous deux modèles de machines destinées à sarcler et à bêcher à la vapeur. Cette dernière est vraiment ingénieuse, et il est impossible d'imiter avec plus d'exactitude le mouvement des bras de l'homme. « Avant peu, disait M. W..., toute l'Angleterre sera bêchée et passée au râteau comme mon jardin. »

Pour bien comprendre la justesse et la réalisation probable de cette pensée, il suffit d'observer avec quelque attention les mœurs de ce pays. Le fermier qui nous a donné l'hospitalité possède trois mille arpents de terre, et il vit avec une simplicité qui n'est pas sans grandeur. Il demeure sur le terrain de ses exploitations, il les surveille, il anime tout de son exemple. Il ne dédaigne aucun détail important. Il fait recueillir avec une sollicitude extrême la moindre parcelle de fumier solide ou liquide. Il parcourt les logements de ses nombreux cochons, s'informe de leur santé, veille à tous leurs besoins. C'est sa Californie à lui. Quinze mois suffisent pour voir naître et mourir ces utiles animaux, qui donnent des profits énormes à sa ferme. Mais quel ordre! quelle hiérarchie dans tous les travailleurs de cette ferme! Quelles habitudes graves et sévères! Nous avons été grandement surpris, à l'heure des repas, de voir arriver toute la domesticité mâle et femelle, portant un banc de bois blanc qui a été placé en face des fauteuils du maître et de sa famille. M. W... a ouvert la Bible, lui assis sur son fauteuil, la domesticité sur le banc de bois; il a lu quelques chapitres, puis il s'est mis à genoux et ils se sont mis à genoux. Après la prière, les domestiques ont emporté leur banc et le maître a commencé son repas. Chacun ici respecte son semblable, le maître ses serviteurs, les serviteurs leur maître. Point de familiarité ni de hauteur. On parle peu de part et d'autre, mais on agit beaucoup.

M. W... nous a conduits à travers champs, dans toutes ses cultures. Invitez, Monsieur, les agriculteurs de vos amis à faire ce voyage. Ils verront ce que c'est que l'agriculture ici; quel art admirable, méthodique, raisonné, plein de charme; comment la terre se maintient exempte d'extrême humidité et d'extrême sécheresse par le drainage; comment les engrais pulvérisés, tels que le guano, sont déposés par une machine autour de chaque grain de blé qui descend dans la terre au moyen du semoir; comment le fourrage est pressé pour éviter la fermentation; comment on mêle la paille et le foin; comment on broie les os pour employer le phosphate de chaux qu'ils contiennent. Sur d'immenses surfaces, tous les carrés de cultures spéciales sont environnés de leur clôture; partout de petites barrières en fer ou en bois, fermant bien, à l'aide de loquets ingénieux et économiques; des mangeoires à deux fins, des rateliers, des étables, des écuries, des laiteries d'une propreté admirable; les carreaux de vitres lavés tous les jours. On daigne résider ici, Monsieur; on sait trouver le profit et le bonheur aux champs, et les champs ne sont pas injustes. Pour nous, Paris est tout; nous y sommes cloués par les deux influences les plus irrésistibles, par celle de la politique et par celle des femmes. Que Dieu le leur pardonne! Mais j'espère bien que l'agriculture n'a pas encore dit son dernier mot, et que la République rendra le séjour des villes tellement haïssable, que nous serons forcés d'aller chercher le pain et les douces émotions à la campagne.

Un autre trait des mœurs anglaises, c'est que la plupart des hommes qui s'occupent de culture sont généralement instruits et éclairés sur toutes les matières économiques. M. W... n'a pas seulement une rare collection d'instruments d'agriculture; il possède une excellente bibliothèque. Tous les fermiers de ce pays se tiennent au courant des progrès de la chimie, de la botanique, de la mécanique, de l'horticulture. Ils auront

d'autant moins de peine à sortir de l'engourdissement où les avaient plongés les lois-céréales, qu'il leur suffira d'appliquer au régime de la concurrence les connaissances qu'ils laissent trop souvent sommeiller sous le régime du monopole.

Ce qui paraît devoir résulter de l'abolition des lois-céréales, c'est d'abord une modification savante dans la culture anglaise, ou une diminution dans le revenu net du propriétaire. La portion de ce revenu, qui était prélevée sur le salaire des ouvriers, par la taxe sur le blé, sera réduite, au bénéfice du fermier, et peut-être celui-ci, découvrant des procédés nouveaux pour augmenter les profits de la terre, pourra-t-il continuer de payer ses fermages comme par le passé. Il n'y aurait alors, ce que je crois probable, de la perte pour personne, et le bénéfice de la vie à bon marché serait assuré aux ouvriers, sans diminution de revenu des propriétaires. M. W... exprimait cette idée ingénieusement en me disant: « Nous tirerons plus de parti de nos terres et de « notre esprit, voilà tout; et c'est la liberté du commerce qui aura fait ces prodiges. »

Ainsi, Monsieur, l'expérience démontre chaque jour que l'abolition de la taxe du blé n'aura fait qu'accroître les facultés productives de ce pays. Les ouvriers, devenus grands consommateurs par la faculté qu'ils ont de vivre à bon marché, réagissent sur la production agricole, en lui faisant de plus fortes demandes. Ils consomment plus de viande, de fromage, de lait, de beurre, de légumes, précisément parce qu'ils peuvent acheter leur pain à bas prix. Désormais, seulement, une partie du blé vendra de l'étranger, en échange de marchandises anglaises, et l'Angleterre fournira le reste. Elle fabriquera plus de viande et moins de blé. Ne riez pas de ces expressions vulgaires et de ces détails matériels: le genre humain vit de bonne soupe et non de beau langage, selon Molière même, et les prohibitionnistes nous mettraient volontiers au pain et à l'eau, s'ils y trouvaient leur intérêt.

Considérez donc comme une chose certaine que la cause de la liberté du commerce est définitivement gagnée en Angleterre, et que tous les efforts du régime restrictif ne prévautront pas contre elle. Il reste évidemment quelques abus à détruire dans l'administration des douanes, et c'est un fait avéré que les habitudes tracassières de ce régime ont survécu aux modifications libérales de la nouvelle législation anglaise: mais la Chambre des communes a nommé une commission d'enquête pour y mettre un terme, et je tiens du président de cette commission même que l'enquête sera conduite dans l'esprit le plus libéral. Ce honteux régime d'espionnage, de visites personnelles, de colis brisés, de curiosité insolente, va bientôt finir. Ces brigandages connus sous le nom de *préemption*, de parts de prise, de récompense aux *indicateurs*, cesseront avant peu de deshonorar la législation des peuples, et s'en iront rejoindre tous les autres droits du seigneur. Il est temps qu'un navire arrivant sur nos côtes, qu'un père rentrant dans sa famille, qu'un négociant qui apporte la richesse dans son pays, cessent d'être considérés comme des ennemis, et d'être reçus par des percepteurs armés de carabines, lesquels se permettent de fouiller jusque dans les replis les plus secrets de nos bagages. Songez, Monsieur, que nous souffrons ces avanies depuis bien longtemps, non pas dans l'intérêt de l'Etat, qui a droit à tous nos sacrifices, mais dans le but d'assurer à quelques fabricants encroûtés la faculté de nous vendre leurs produits sans concurrence!

Il n'y a qu'un cri à Liverpool contre ces restes de barbarie commerciale, et cependant la douane est infiniment moins tracassière qu'à l'embarcadere de nos fleuves. On va et on vient à l'embarcadere de la Mersey sans être censé venir de l'Inde et de la Chine, et soumis à vérification, tandis qu'on peut se faire de graves affaires en revenant de Pauillac et même de Bacalan à Bordeaux par la rivière. La vie arde du commerce ne se soumettra pas plus longtemps à ces entraves du passé, qu'une locomotive ne se prêterait aux allures pesantes de nos chevaux de poste. Il arrive à Liverpool environ cent navires par jour de tous les points du monde; il y en a toujours cinq ou six cents en charge. Les chemins de fer font rayonner dans toutes les directions, avec la rapidité de la foudre, des convois chargés de voyageurs, et je ferme cette lettre à quatre vingt-dix lieues de Londres, où je serais dans cinq heures, si je ne m'arrêtais un jour à Manchester.

Que voulez-vous opposer à de pareils torrents? Le régime actuel des douanes disparaîtra, non parce qu'il est absurde, mais parce qu'il est impossible.

Mon honorable confrère de l'Institut, M. Léon Faucher, ministre de l'Intérieur, vient de nous débarrasser à peu près de la tyrannie des passeports; s'il devient ministre des finances, il aura une belle occasion de mettre fin aux abus du régime des douanes. Il y aurait de quoi le faire passer glorieusement à la postérité!

Agrérez, etc.

BLANQUI, de l'Institut.

P. S. A propos de chemins de fer, et malgré la bonne envie que j'ai d'être agréable à nos hôtes d'Angleterre, je dois vous dire que la tenue de nos chemins de fer est infiniment supérieure à celle des leurs. Il n'y a rien à comparer à l'excellente direction de notre chemin du Nord sous le rapport de l'ordre, de l'exactitude et de tous les services.

## CHRONIQUE DE L'EXPOSITION.

Le jour de la fête florale de Chiswick, le Cristal-Palace a reçu moins de visites qu'à l'ordinaire, mais à neuf heures et demie du matin, la reine et le prince Albert se sont rendus à l'Exposition, et ils y sont restés jusqu'à midi environ. La royale compagnie s'est particulièrement arrêtée dans le compartiment des machines en mouvement. Les exposants avaient été avertis de cette visite et se trouvaient là en grand nombre, prêts à les faire fonctionner. En sortant, la reine s'est arrêtée dans une des salles de rafraîchissements; elle a été reçue par les deux entrepreneurs de ce service, MM. Masters et Welch, de la maison Schwepps et compagnie. La reine a désiré voir fonctionner la machine à vapeur brevetée, au moyen de laquelle M. Masters produit de la glace en une minute. En présence de S. M., des cylindres de glace ont été formés avec de l'eau de source. Ces cylindres de glace sont garnis d'empreintes de fruits et de feuilles, et deviennent ainsi un ornement de table d'un goût nouveau. Il n'a pas fallu plus de vingt minutes pour produire cent litres de glace pour dessert.

Vers une heure de l'après-midi, un nuage de fumée s'est élevé dans la nef de l'est du côté du transept. L'alarme s'est répandit bientôt. On croyait que le bâtiment était en feu; mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'agissait, au contraire, d'un simple accident provenant de l'abondance des moyens de parer à l'incendie qui existent dans le bâtiment de l'Exposition. Plusieurs des machines de M. Philips, dites annihilateurs d'incendie (*fire annihilators*), se trouvent placées sous l'escalier n. 6, qui conduit à la galerie des soirées de Lyon.

Quelqu'un avait frappé sur le bouton qui se trouve au-dessus du couvercle de la machine. Ce bouton communique par un ressort avec le vase qui contient la composition d'acide carbonique dont la propriété n'est pas seulement d'éteindre le feu, mais de l'annihiler immédiatement. Comme cette composition produit une vapeur gazeuse, une personne présente, s'imaginant qu'il fallait procéder de la même manière que pour éteindre le feu, eut l'idée de jeter un seau d'eau sur le gaz qui s'échappait du *fire annihilator*. Il en résulta un développement considérable de fumée s'échappant avec une odeur très-sensiblement à celle d'un feu au moment où il commence à s'éteindre par l'action de l'eau. Rien n'a été plus facile que de maîtriser ce petit accident.

— Les recettes de l'Exposition s'élevaient le samedi 7 juin, présent mois, à 240,441 liv. (5,261,025 fr.) — Les dépenses auxquelles a donné lieu l'entreprise et dont les commissaires royaux sont responsables, s'élèvent à 185,000 liv. (4,625,000 fr.) — Ainsi qu'on peut le voir, il y a déjà un excédant assez considérable des recettes sur les dépenses, et il nous semble que l'on pourrait dès à présent fixer raisonnablement au mois d'août l'époque à laquelle le public pourra être admis gratuitement à visiter le merveilleux palais d'Hyde-Park.

— Parmi les nouveaux objets qu'on a récemment offerts à la curiosité publique, nous citerons une magnifique tapisserie des Gobelins, représentant le massacre des Mameloucks, d'après le tableau d'Horace Vernet. Cette tapisserie, que l'on a tout nouvellement placée dans la salle réservée aux produits de Sévres, de Beauvais et des Gobelins, est un admirable spécimen de ce genre de fabrication et vaut, nous a-t-on dit, 80,000 fr.

— On nous assure que le magnifique buffet, en bois sculpté, placé à la droite de l'entrée de cette salle, et dont les ornements et les figures dépassent ce que l'Exposition offre de mieux en ce genre, vient d'être acheté 4,200 liv. sterl. par un noble lord anglais. — Beaucoup d'achats du même genre se font journellement, et tout fait croire que bien peu des articles de quelque mérite, exposés en ce moment, retourneront à leurs propriétaires actuels.

— La duchesse d'Orléans, le comte de Paris et le duc de Chartres sont arrivés à l'Exposition entre trois et quatre heures. Le commissaire français, M. Sallandrouze, les accompagnait dans la visite qu'ils ont rendue au compartiment russe.

— Les chercheurs « d'Aqua d'Oro » l'ont trouvée très-agréablement remplacée par une fontaine de Soda-*Water*, dont les explosions répétées ont, pendant une grande partie de la journée, semblé une canonnade en miniature. C'est avec plaisir que nous apprenons, dit un journal anglais, que les exposants étrangers; dont les produits forment une branche si intéressante de l'Exposition, n'auront rien perdu

à leur coopération à cette grande œuvre, même au point de vue commercial. Un assez grand nombre des plus beaux objets sont aujourd'hui marqués comme ayant été achetés par des personnes de distinction. Il est très-probable que la plus grande partie des magnifiques articles, rassemblés ici de tous les coins du globe, trouveront leur place dans les diverses collections du pays.

— Parmi les derniers arrivages du continent pour l'Exposition, nous devons signaler celui d'un tonneau d'eau de Cologne destinée à la fontaine autrichienne du Palais de Cristal.

— Le lundi de la Pentecôte devait, selon toutes les prévisions, amener un concours immense de visiteurs à l'Exposition; aussi, malgré les menaces d'un ciel chargé de nuages, la foule s'est-elle précipitée vers Hyde-Park, mais un peu plus tard qu'on ne s'y attendait. On aura une idée de l'empressement des arrivants à jouir du spectacle de l'Exposition, quand on saura que pendant la première heure, plus de 21,000 personnes étaient déjà entrées dans l'édifice. Après les deux premières heures, la pluie, qui tombait d'abord lentement et par intervalles, a commencé à devenir plus rapide et plus intense, et le nombre des arrivants a diminué sensiblement. Néanmoins, à cinq heures, 52,400 personnes s'étaient présentées, et le montant total de la recette aux portes a été de 2,436 liv. sterl. 4 sch., et celle de la vente des billets de saison de 2 liv. st. 2 sch., formant un total de 2,438 liv. sterl. 6 sch. Les campagnards étaient plus nombreux que d'habitude, car les chemins de fer ont, pour la plupart, abaissé de moitié le prix des places pendant les fêtes de la Pentecôte, et les instruments et machines agricoles ont eu, par conséquent, plus de visiteurs que les autres jours.

(Morning Chronicle.)

On nous écrit de Londres, le 14 juin :

Je crois pouvoir affirmer que sauf les malades, les détenus et quelques autres classes de la société sédentaire, par la foreg majeure, tous les habitants de la Grande-Bretagne apporteront le tribut de leur administration à l'Exposition universelle.

J'ajouterai aujourd'hui à la liste nombreuse des pèlerins venus en corps 500 petits industriels, fermiers, ouvriers arrivés le 5, avec leurs familles entières, de la paroisse de Harlow (Cambridge-Stret), lieu de leur résidence. Ces 500 visiteurs se sont fait conduire par un train spécial, et les affaires de la ville de Harlow ont été entièrement suspendues durant cette journée.

Au débarcadere ils ont trouvé des voitures qui, moyennant 6 deniers (60 c.) par personne, les ont conduits à Hyde-Park.

Un autre train spécial de douze voitures arrivait en même temps d'Enfield.

Les pauvres ne sont pas oubliés : on a organisé pour le jeudi de chaque semaine des trains à prix réduits affrétés à leur service.

Le bruit suivant circulait hier confidentiellement à l'Exposition. On assurait, et la chose venait, disait-on, de M. Sallandrouze, que la métropole française avait l'intention d'inviter à un grand bal et à un souper qui auraient lieu à l'hôtel-de-ville les commissaires royaux, la commission exécutive, les jurés, etc., qui seraient amenés à Paris et ramenés à Londres gratuitement.

L'époque de cette solennité était, disait-on aussi, fixée à la semaine qui suivra le grand bal que doit donner notre hôtel-de-ville.

Samedi, 28 courant, le lord maire et sa famille recevront à dîner, à Mansion-House, les commissaires royaux, étrangers et exécutifs, ainsi que leurs dames, en l'honneur de l'Exposition de l'Industrie de toutes les nations.

M. Dupin, président de l'Assemblée législative, parti de Paris pour Londres vendredi soir, avec M. Piron, administrateur des Postes, a visité samedi et dimanche l'Exposition. Il était accompagné des membres de la commission royale. Hier matin, M. le président Dupin a rendu une visite au prince Albert. Il était attendu le lendemain matin à Paris.

La reine Victoria s'est montrée accessible à l'hommage qu'un de nos compatriotes lui a fait d'un arbuste artificiel admirable d'imitation. S. M. B. a bien voulu indiquer à son royal époux le *Paveta* des Indes sorti de la fabrique de M. Grudet du Fresnois (de Paris).

Madame la duchesse d'Orléans, en passant devant

la vitrine de cet intelligent industriel, a fait arrêter un moment le comte de Paris pour lui faire admirer ces produits de la ville artistique par excellence.

## BULLETIN SCIENTIFIQUE.

CLASSIFICATION DES COULEURS.—M. Chevreul poursuit avec un zèle infatigable ses travaux si remarquables sur l'origine et la nature des matières colorantes. Dans un savant mémoire qu'il vient de soumettre à l'examen de l'Académie, il fait l'exposé de sa méthode rationnelle et expérimentale, en énonçant quelques-unes de ses applications à un grand nombre de corps naturels et artificiels.

En principe, dit M. Chevreul, une matière colorée en rouge, en jaune, en bleu, en vert, en orange et en violet ne peut être modifiée que de quatre manières par l'emploi qu'on en fait ou en peinture ou en teinture : 1° par du blanc qui, en l'éclaircissant, en affaiblit l'intensité; 2° par du noir qui, en l'assombrissant, en diminue l'intensité; 3° par une certaine couleur qui la change sans la ternir; 4° par une couleur qui la change en la ternissant; de sorte que si l'effet est porté au maximum, il en résulte soit du noir, soit du gris normal, ou, en d'autres termes, du noir mêlé de blanc.

Afin de définir ces modifications sans ambiguïté, le savant directeur des Gobelins a appelé *tons d'une couleur* les différents degrés d'intensité dont cette couleur est susceptible, suivant que la matière qui la présente est pure ou simplement mélangée de blanc ou de noir; il a nommé *gamme* l'ensemble des tons d'une couleur; il a appelé *nuances* d'une couleur les modifications que celle-ci éprouve de l'addition d'une certaine couleur qui la modifie sans la ternir, et enfin il a imaginé la construction *chromatique hémisphérique*, comprenant 14,424 tons. Quelques-uns de ces tons, exécutés sur laine et sur porcelaine, ont été mis sous les yeux de l'Académie.

Par cette méthode, on peut établir une synonymie des couleurs appliquées sur des tissus teints ou des surfaces peintes par des moyens quelconques, et juger ainsi la palette de toutes les industries qui parlent aux yeux par des couleurs. On peut définir en chimie la couleur des corps colorés d'une manière plus satisfaisante qu'on ne le fait aujourd'hui. On peut également définir, en histoire naturelle, les couleurs des êtres vivants, et dès-lors distinguer celles qui n'éprouvent pas de changements d'avec celles qui en éprouvent dans le même individu à diverses époques de sa vie, ou dans des individus d'une même espèce. On peut enfin constater que les couleurs de la plupart, sinon de toutes les feuilles adultes, appartiennent à des tons rabattus ou affaiblis par du noir, tandis que les feuilles naissantes présentent ordinairement le jaune vert ou presque pur.

Ce simple exposé de la nouvelle méthode suffira pour en faire apprécier les avantages, et pour faire reconnaître que, grâce à M. Chevreul, le choix et l'emploi des couleurs dans les arts industriels auront désormais leur base et leur règle.

NOUVEAU PROCÉDÉ POUR ÉTEINDRE LES INCENDIES.—L'eau, presque uniquement employée pour éteindre le feu, n'agit que sur les parties qu'elle frappe en les saturant et les immergeant successivement, mais elle est sans action chimique sur l'air et les flammes. Toutes les propriétés de l'eau contre le feu consistent à mouiller, à refroidir les corps combustibles et à empêcher ainsi le développement des gaz inflammables; bien plus, si l'eau n'est pas projetée en suffisante quantité, la haute chaleur du foyer d'ignition la décompose, et les deux éléments, hydrogène et oxygène, qui constituent l'eau, une fois dissociés, deviennent eux-mêmes, par leur nature essentiellement combustible, un nouvel et puissant élément du feu que l'on avait eu l'espérance d'éteindre.

La flamme, pour se produire et s'entretenir, exige trois conditions : le calorique ou la chaleur, soit un point en ignition; le gaz inflammable; l'air, c'est-à-dire l'oxygène qu'il contient. Si une de ces conditions manque ou est détruite, la flamme ne peut exister. Sur ces données on avait, il y a déjà longtemps, conseillé d'éteindre le feu des cheminées principalement, en interceptant le courant d'air par l'occlusion des deux orifices avec des couvertures mouillées. Cette manœuvre exige de la promptitude, de l'agilité; le premier venu ne peut monter sur les toits facilement ou impunément; d'ailleurs, ce moyen, d'une exécution difficile, ne réussit pas toujours. Souvent on a mis en pratique un autre procédé ayant une action chimique et qui consiste à jeter dans



l'âtre de la cheminée incendiée une proportion de fleurs de soufre (soufre sublimé) qui détermine par sa combustion un dégagement de gaz acide sulfureux, ce qui détruit l'oxygène de l'air, et par conséquent l'incendie. Mais ici on a à craindre deux dangers : les effets d'un gaz nuisible à la respiration, et, dans le cas où le tube de la cheminée ne serait pas solide, sa rupture par le développement trop rapide du gaz, alors l'incendie n'étant plus limité, se fraye rapidement des voies nouvelles.

Un ingénieur anglais, M. Phillips, donne aujourd'hui à la fortune publique et privée une garantie nouvelle, sanctionnée par des expériences répétées; tantôt elles ont été faites sur des navires, dans des constructions en bois, encombrées de matières éminemment combustibles, telles que poix, résine, goudron, etc., disposition prise en vue de l'expérience à dessein prémédité; le public a été témoin de cette même expérience lorsqu'il s'agissait d'un malheur réel, d'un incendie véritable. Dans tous ces cas, si différents, que l'incendie ait été provoqué artificiellement ou non, le succès du *Fire-annihilator* ne s'est point démenti en Angleterre, où ces expériences ont uniquement été faites jusqu'à présent. Une pareille découverte ne peut appartenir plus d'un seul jour à un seul pays; elle devient de suite la propriété de tous, comme le nom de l'inventeur va prendre place au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

Voici maintenant la description donnée par l'auteur lui-même :

« Le principe de mon invention consiste dans la production du gaz résultant de la combustion. Ma machine portable se charge avec une composition de charbon de bois, de coke, de nitrate de potasse et de sulfate de chaux. Ces matières sont mêlées ensemble avec de l'eau, et préparées en forme de brique. Pour mettre cette charge en action, une fiole contenant un mélange de chlorate de potasse et de sucre, au-dessus duquel est placée une petite bouteille d'acide sulfurique, est introduite dans une cavité ménagée au centre de la brique. Cette charge ainsi préparée est placée dans un cylindre percé de plusieurs trous pour le passage du gaz; le tout est placé dans une double boîte cylindrique, construite de manière à contenir, dans la partie inférieure, un peu d'eau.

« L'appareil ainsi préparé est fermé par deux couvercles ayant une ouverture pour l'échappement des vapeurs.

« Une verge de fer pointue, surmontée d'un bouton, et destinée à briser la fiole, est introduite par le centre des couvercles. La verge de fer étant pressée brise la fiole. L'acide sulfurique se répand sur le mélange de chlorate de potasse et de sucre; l'ignition se produit. Cette flamme se répand sur la

partie supérieure de la brique; une seconde ignition a lieu instantanément. Des gaz à une haute température se dégagent, lesquels, passant à travers les trous des cylindres, vont agir sur le réservoir contenant l'eau et produisant la vapeur. Cette vapeur d'eau, se mêlant avec les gaz, s'échappe avec eux par l'orifice de la machine. Ce jet, qui continue jusqu'à ce que la charge soit brûlée et l'eau épuisée, forme un nuage épais qui se dilate et se répand dans l'atmosphère du feu.

« La réduction de la flamme, qui a lieu instantanément, réduit aussi le courant d'air par lequel la combustion était entretenue; les matières se trouvant enveloppées par la vapeur sortant de la machine, la combustion cesse, la chaleur est absorbée, et le feu s'éteint.

« Il faut ajouter que la vapeur projetée par la machine n'exhale aucune odeur insupportable, et qu'elle joint à sa puissance de compression et de destruction de la flamme, une innocuité parfaite pour la respiration et la vie de l'homme. »

Espérons que des expériences sur cet annihilateur du feu ne tarderont pas d'être répétées en France; car si les auteurs d'une découverte peuvent être revendiqués par leur pays, les applications scientifiques ne peuvent et ne doivent avoir de patrie; le monde entier est appelé à en profiter dans les délais les plus courts.

Docteur GAFFE.

## MACHINES A BOBINES,

PAR M. JUDKINS.

La nouvelle machine à bobines que représentent les deux figures ci-contre, en attendant que le jury d'examen se soit définitivement prononcé sur sa valeur, a déjà reçu l'approbation des hommes compétents qui l'ont vu fonctionner.

Au moyen de cet ingénieux mécanisme, le travail du dévidage est singulièrement accéléré. Le fil qui en résulte est parfaitement lisse, sans que la solidité en soit altérée.

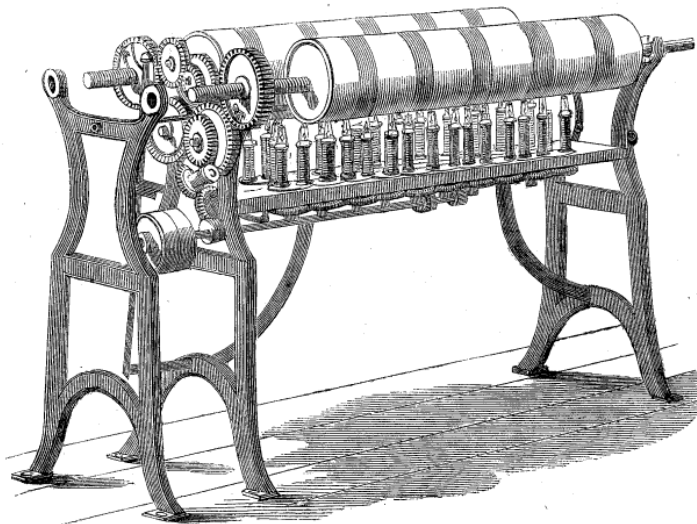
Les dessins que nous donnons de l'appareil complet sont d'une exactitude parfaite, et font saisir d'un rapide coup d'œil l'ensemble de l'opération.

Cette variante de la *mull jenny*, d'un travail moins compliqué et d'un prix peu élevé, est destinée à un grand succès, en Angleterre et en Amérique (Etat du Massachussets), patrie de l'inventeur.

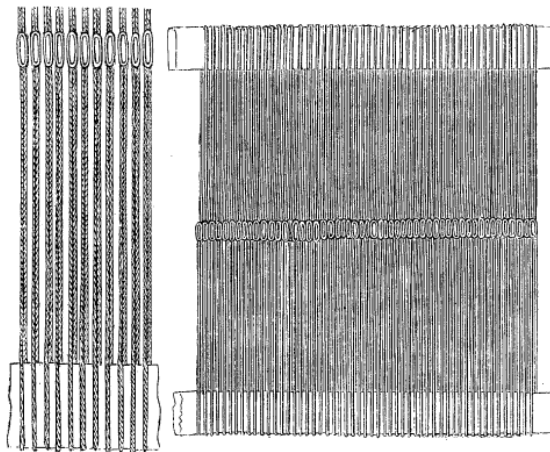
### FONTAINE

D'EAU DE COLOGNE.

Cette petite fontaine est spécialement intéressante pour les dames qui visitent l'Exposition. On peut dire qu'elle coule à leur adresse, de la part



MACHINE A EMBOBINER LA SOIE.



PRINCIPAL DÉTAIL DE CETTE MACHINE.

du très-célèbre parfumeur de Cologne, Jean-Marie Farina, dont le nom est aussi connu sur le continent et ailleurs, que ceux de Napoléon et du grand Frédéric.

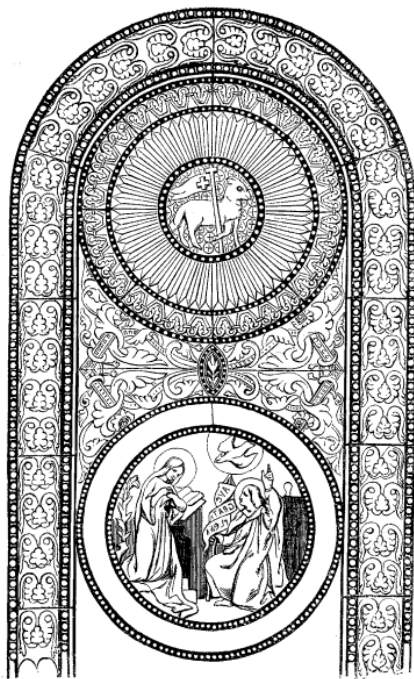
On peut même dire que M. Jean-Marie Farina a de plus qu'eux la gloire d'avoir eu beaucoup d'imitateurs et de contrefacteurs, et de n'avoir jamais fait couler à l'humanité d'autres larmes que celles de la reconnaissance dans des attaques de nerfs et les pémoisons. L'impartialité nous commande toutefois de mentionner celles qu'arrache l'eau de Cologne au plus insensible, quand il a le malheur de s'en mettre dans l'œil. Autant vaudrait alors y avoir mis de la cendre chaude ou le doigt. Mais on y prend garde!

Et c'est un véritable pèlerinage que celui des dames qui vont, dans le salon autrichien, tremper leur mouchoir dans cette fontaine de parfums.

Dans un de nos prochains numéros nous donnerons le dessin de cette fantaisie de « bon goût. »

## FRAGMENTS D'UN VITRAIL GOTHIQUE NORMAND.

Ce magnifique vitrail a été dessiné et exécuté par M. D. Gibson, de Newcastle. Il est disposé en cinq compartiments circulaires. Le compartiment supérieur représente l'*Agnus Dei* environné d'une gloire. Un autre représente la *Nativité*. Deux des sujets traités dans cette pièce importante, par M. Gibson, sont reproduits dans nos gravures. Ils représentent l'*Annunciation* et l'*Adoration des Mages*. La couleur est riche et harmonieuse. Les fonds qui



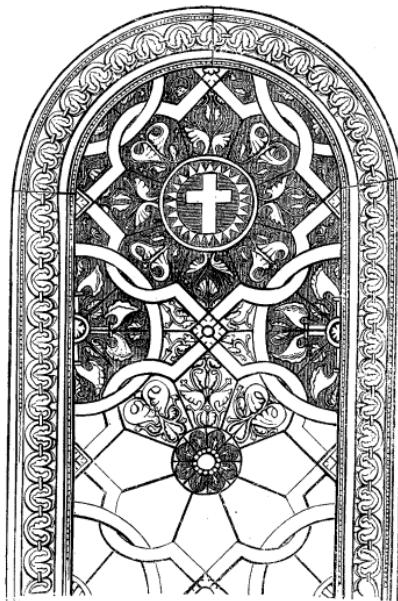
L'AGNUS DEI. — L'ANNONCIATION.



L'ADORATION DES MAGES.

séparent les cercles sont d'un bleu d'azur et d'un rubis, d'un éclat et d'une pureté remarquables. Le dessin mérite aussi des éloges.

Ce même artiste de Newcastle a aussi exposé un autre spécimen de coloration et de dessin sur verre qui attire l'attention des connaisseurs dans la partie Est de la galerie du Nord. Cet ouvrage intéressant, dont nous reproduisons le dessin ci-contre, se trouve parmi d'autres vitraux dus à d'autres artistes verriers.



DESSINS COLORIÉS SUR VERRE.

## COURRIER DE PARIS.

A la Gaité on a joué *Suzanne*, drame en cinq actes, par M. Dupeuty. Pourquoi ce théâtre-là se nomme-t-il la Gaité ?

Où bien pourquoi y joue-t-on *Suzanne* ?

Mais nous avouons que le plus grand tort des drames en cinq actes, joués à la Gaité ou ailleurs, est d'arriver pour la canicule, qui, bien que pluvieuse cette année, autant qu'il semble, à ses étouffements et ses pesanteurs, surtout dans une salle de théâtre, avec le concours de certaines toilettes et les exhalaisons dont parle Catulle, — en latin difficile à traduire en français.

Aux Français on a célébré l'anniversaire du grand Corneille. M. Théophile Gautier avait écrit un éloge de l'auteur du *Cid* pour la circonstance : les vers de M. Théophile Gautier n'ont pas été lus à la représentation. Louis XIV y était traité peut-être un peu légèrement. Le poète lui reprochait la pauvreté du grand tragique. C'était dur à dire dans un théâtre fondé par Louis XIV et illustré par Molière, l'un des protégés du grand roi. Le Théâtre-Français, qui se pique de bons sentiments et qui a raison, a préféré aux vers de M. Gautier, un morceau de la composition de Beauvallet, où les louanges données à Corneille ne sont pas des horions portés à la mémoire de l'Auguste et du Périclès de la France, et où le relief donné à l'austère figure de l'un n'a pas eu besoin pour repousser du sacrifice de l'autre visage, ce que beaucoup de peintres ne manqueraient pas de trouver plus habile.

Après les vers de Beauvallet — le *Cid*, — c'était bien le meilleur encens à brûler devant l'idole. Les mânes du demi-dieu auront-elles été satisfaites de sa nouvelle prêtresse, Mlle Rimblot ? Pourquoi pas ? — Allons, courage, Mademoiselle ; vous y viendrez !

Au Gymnase, la Petra Camara s'évertue et triomphe toujours. Décidément la danse espagnole a pour le public parisien beaucoup d'attrait. Du reste on a tant perfectionné toutes choses, dans nos mœurs et dans nos usages, dans nos institutions et dans nos costumes, que toute irruption vive et franche de la jeunesse, de la nature, d'une originalité et d'une nationalité quelconque dans notre angle visuel, est une source d'émotions et d'heureux tressaillements. Nous devenons jeunes à force d'être vieux, niais à force d'être blasés.

Est-ce que nous tomberions en enfance ? Autre divertissement très-prisé — la Fantasia arabe. On est allé au Champ-de-Mars, on a vu bondir des coursiers — arabes pour de vrai, — gesticuler et manœuvrer des Arabes qui ne sont pas nés rue Quincampoix et qu'on savonnerait avec du savon à détacher sans les blanchir. — Et l'on est revenu content.

Si Paris est à ce point avide d'émotions, je pourrais occuper la tête et le cœur des Parisiens de la découverte d'un vaste complot. Mais éprouvera-t-on pour des

dangers réels les mêmes tressaillements que pour les pleurs de Didon ?

Il y a une Saint-Barthélemy sur le tapis, rien que cela. Et quelle Saint-Barthélemy !!! Et même l'opération est commencée.

Il ne s'agit point ici de la Saint-Barthélemy de maisons de la place du Carrousel, non plus que de la Saint-Barthélemy de rats, dont les égouts de Paris sont de temps en temps le théâtre et dont les fourreurs anglais achètent les victimes pour coiffer de leur poil ras (pardon du calembour) le plus de chrétiens qu'ils peuvent. Les gens qu'il s'agit de chouriner et de bocarmer en douceur ont bien ceel des rats qu'ils ne vivent trop souvent que de *hasards culinaires*, et que leur pelage est on ne peut plus rapé par endroits.

Mais ce ne sont pas des rats.

Ce ne sont pas des maisons non plus. Hélas ! les *Huguenots* dont il s'agit n'en ont même pas, et quelques-uns se sont trouvés fort à plaindre pour en avoir voulu bâtir et meubler à leur usage.

Témoin certain palais conçu par le *Monte-Cristo* du feuilleton, construit sur ses plans, et que le *Monte-Cristo* dont il s'agit n'habita guère...

Témoins les sept châteaux de ce feu roi de la Bohême littéraire, l'illustre Honoré de Balzac, lesquels durent demeurer en nantissement aux entrepreneurs et aux tapissiers même qui les avaient édifiés et décorés ; témoins bien d'autres misères ! Non, il n'y a pas de maisons pour les gens de lettres !

Mais il faut bien se garder d'attribuer leurs disgrâces à des persécutions isolées, à des hasards, à des additions fautives dans leur budget. Je prétends, moi, qu'il existe un parti pris contre eux.

Etudiez un peu avec moi ce qui se passe. Rappelez-vous cet octroi prohibitif dont on a taxé les muses, et qui rendrait aujourd'hui la publication de *Réné, d'Eugénie Grandet* ou de *Manon Lescaut* impossible, si Châteaubriand, Balzac et Prévost étaient de ce temps et de ce monde, et s'ils étaient assez peu « nababs » pour ne pouvoir publier leurs livres qu'à trois sous la ligne dans le rez-de-chaussée des journaux.

Parti pris contre les gens de lettres !

De quoi s'occupe le plus le gouvernement, et de quelle espérance de gloire se berce-t-il ?

De l'extermination des gens de lettres...

On persécute la littérature par le dédain, par l'oubli, plus cruel que la haine, parce qu'il tue, comme un fusil à vent, sans fracas.

Et quand on s'occupe de nous, c'est pour nous faire pièce.

Le gouvernement a trouvé récemment un moyen raffiné de vexer et d'humilier encore la littérature : il a, *proh pudor !* fait les frais d'une médaille, devinez pour quel motif ? Pour la *meilleure* des douze statues qui ont figuré aux Champs-Élysées à l'occasion de la fête du 4 mai !

Or, vous vous rappelez ces statues, si tant est que ce nom puisse s'appliquer à de pareils magots !

Il y avait un Jacquart qui tombait dans ses bottes ;

Un Corneille bien à plaindre, quant on songe à la maladie de la moëlle épinière qui avait pu seule, dans un âge avancé, donner à sa colonne vertébrale un aussi funeste allongement ;

Un Richelieu qui avait renoncé à se couvrir, le quel que chose qu'on lui avait mis à la main dans ce but étant du diamètre d'une tabatière ; que sais-je?... et que n'y avait-il pas ?

M. Carlier défendit prudemment la circulation des voitures sur une voie flanquée de semblables épouvantails : on craignait une manifestation de chevaux ! mais le gouvernement éprouva le besoin d'encourager cette sculpture d'un nouveau genre, et, voyant la caisse des fonds destinés aux gens de lettres à peu près vide, il fit frapper une médaille d'or pour les bonshommes de plâtre des Champs-Élysées.

J'ai oui dire qu'on allait fonder une prime d'encouragement pour quiconque apporterait, non plus la queue d'un rat, ou la tête d'une taupe, mais bien la chevelure d'un écrivain, fut-il public, un peu joliment scalpée.

L'écriture sera abolie. On n'écrira plus, on fera des nœuds.

Et on les appliquera sur les reins des contrevenants.

Autre botte à l'adresse des neuf sœurs : Pithiviers, la ville des pâtés, inaugure le 13, toujours avec garantie du gouvernement, la statue d'un homme canonisé pour n'avoir jamais fait que des chiffres, celle de Poisson, géomètre. Il est également question d'un monument du même genre à la gloire de l'inventeur des pâtés de Pithiviers.

Autre insulte à la littérature : le siècle de Louis XIV, atteint et convaincu d'avoir été un siècle littéraire, et Voltaire ayant même écrit sur la matière certaine *brochure* qu'on ne veut plus avoir lue ; l'Assemblée nationale hésite à voter un crédit de 120,000 francs pour réparations urgentes à faire au palais de Versailles. On voudrait voir s'érouler un peu ce maudit palais.

Foin de l'orangerie et du reste : Molière peut y avoir mis les pieds !

Et même l'on n'aurait pas été si pressé d'en finir avec la rue St-Thomas-du-Louvre, si l'on ne se fût souvenu que là certain hôtel appelé d'abord hôtel Pisani, puis hôtel Rambouillet, avait abrité des fronts littéraires et retenti de conversations qui sentaient le Parnasse d'une lieue.

On cite enfin plus d'un éditeur entré, contre ses intérêts, dans la conspiration, et qui travaille de son mieux, par la publication obstinée des œuvres de tel ou tel Turpin, à inspirer l'horreur des lettres françaises.

Mais il manquait encore quelque chose au malheur de la gent porte-plume, et pour couronner l'œuvre, M. le

président de la République, dans le discours d'ouverture des salles du Musée, a parlé de tous les arts excepté de la littérature, qu'à l'instar de son oncle, il semblerait envelopper dans la même proscription que l'idéologie.

Et tous, représentants et représentés, gouvernants et gouvernés, se frottent les mains et se disent en chuchotant, d'un air de triomphe : la littérature se meurt, la littérature est morte!

Non par Apollon, Messieurs, vous ne viendrez pas à bout de cette divine chimère! Les cendres de Gilbert ont été fécondes, et si vous envoyez la littérature agissante à l'hôpital, je sais bien qui l'y suivra de près!

Mais enfin, passons condamnation : il est question du Louvre, du grand Louvre, du vieux Louvre. L'histoire, la peinture, la poésie ne sauraient se jalouser ni cesser de s'aimer en seurs, quand elles se rencontrent dans ce palais.

Salut donc au salon d'Apollon restauré, splendide, royal. Mais que font ici tous ces paletois et toutes ces chaussures poudrées? Place, place, la cour des Valois va paraître par cette porte ouverte à deux battants. A ce balcon sur la rivière vont venir s'accouder, leur tête riant ou pensive dans la fraise de dentelle empestée, un groupe de courtisans, de seigneurs, de héros, peut-être un roi, peut-être le Béarnais lui-même, avec sa barbe grise. Silence, et place à l'histoire, aux belles dames amoureuses, aux splendeurs, aux merveilles, à tout ce qui n'était plus, mais qui est ressuscité sans doute, car voilà bien le Louvre d'autrefois!

A propos, quelqu'un qui lit ceci par dessus mon épaule, me trouve aujourd'hui de bien mauvaise humeur. Ma foi! je crois que ce quelqu'un a raison. Aussi bien, le baromètre et l'humanité aidant, je puis dire de mon cerveau ce matin, ce que M. Dupin disait l'autre jour de la Chambre, dans un billet que je n'ai pourtant pas eu l'indiscrétion de lire, mais qu'il écrivait à M<sup>me</sup> de... en lui refusant des billets de son... (j'allais dire de son théâtre! voyez un peu!)

Mons Dupin disait donc de certain palais et je dis d'autre chose :

— Vous y verriez le travail d'une ruche qui produit plus de miel que de miel!

HONORÉ D'URÉ.

Il est à la fois classique et rationnel de perpétuer le souvenir des fêtes occasionnées par les victoires de l'industrie humaine sur les éléments et la nature. A ce titre, les fêtes d'inauguration des voies ferrées ne sauraient être omises dans les fastes de notre histoire moderne.

C'est donc une heureuse pensée que de frapper une médaille commémorative de l'ouverture de la ligne de Paris à Dijon. Cette médaille, exécutée à la Monnaie, sur le modèle fourni par l'un de nos meilleurs artistes, perpétuera le souvenir de cette cérémonie présidée par le chef de l'Etat, et le nom des ingénieurs habiles qui ont dû vaincre de si grandes difficultés pour établir cette importante communication.

## BULLETIN INDUSTRIEL.

### PREMIER ARTICLE.

APPEL AUX INVENTEURS ET ARTISTES INDUSTRIELS. — De la PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE. — Des brevets d'invention. Réformes nécessaires. — Le Palais de Cristal sera le journal des droits et des devoirs de l'industrie. — Respect à toutes les propriétés acquises; égalité de la loi en faveur de la propriété intellectuelle. — Récompenses nationales pour les inventeurs. — Alliance du génie et du capital. — Conclusion.

#### I.

Pendant bien des siècles, l'industrie n'a été qu'un métier; aujourd'hui, c'est un art; l'industriel, un fabricant; aujourd'hui, c'est un artiste; l'inventeur, un utopiste; aujourd'hui, c'est un savant.

Le Génie n'enfantait alors que des rêves;

De nos jours, le Génie crée des réalités.

Désormais, l'alliance des arts, des sciences et de l'industrie est un fait accompli;

Ce qui était naguère, aux yeux du monde, le signe impalpable d'une imagination qui passait pour folle, est devenu le produit matériel le plus saisissable, et se traduit, de nos jours, par un mot qui est un gage de sécurité; ce mot est celui-ci : PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE.

Ainsi, ce fait considérable est acquis; une PROPRIÉTÉ nouvelle, la plus incontestable de toutes, a pris place dans la société moderne parmi les richesses de notre temps : c'est LA PROPRIÉTÉ DU GÉNIE.

Qui viendra maintenant contester à l'écrivain la propriété de ses œuvres; au peintre, la propriété de son tableau, se reproduisant par la gravure et la lithographie;

Au musicien, la propriété de ce qui n'était qu'un son, reproduit sur un théâtre, ou dans un concert.

Ce son, est devenu pour le musicien, l'élément d'une fortune matérielle, considérable;

Qui viendra contester à l'inventeur le produit de ses recherches, le fruit de ses veilles?

Or, tout cela, c'est LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE, propriété spéciale, dont le plus beau caractère est d'être essentiellement libéral et tout à la fois productif; propriété méconnue, persécutée, punie souvent, avant le dix-neuvième siècle; et qui se meurt, au milieu de nous, avec indépendance, grandit avec fierté, devient pour la gloire même de ce siècle si fécond un signe de progrès et de civilisation, et pour l'homme qui travaille, un moyen légitime de s'enrichir.

Certes, c'est là une des plus belles, une des plus nobles conquêtes de notre temps!

Aussi est-il arrivé ce que l'on devait prévoir:

Comme tout ce qui s'inspire de Dieu, le produit du génie devait, tout en appartenant au monde matériel, en prenant un corps, compter parmi les spéculations du monde moral, en s'alliant aux arts et aux sciences; c'est-à-dire que le métier devait devenir et est devenu partie intégrante de l'idée, cette parcelle de l'âme divine qui élève le plus l'humanité:

L'industrie, fruit du génie, participe de la science au moyen de laquelle, elle crée; et des arts au moyen desquels elle embellit.

Dans un objet fabriqué de nos jours, l'observateur ne peut s'empêcher de voir, en étudiant les détails placés sous ses yeux, le produit d'une force intellectuelle qui a inventé, et d'une autre force intellectuelle qui a perfectionné l'œuvre.

En sorte qu'il n'est pas un objet, sorti d'un atelier industriel, qui ne porte avec soi le double cachet d'un progrès sous le rapport de l'invention et d'un perfectionnement sous le rapport du travail:

D'où cette autre conséquence, dont le résultat est un bienfait incalculable, à savoir une économie notable dans la fabrication, et en même temps un fini remarquable dans l'œuvre.

Que l'on y songe : Dans ce fait, en apparence différent, il y a une conquête, la plus précieuse des temps modernes : c'est l'enseignement des arts, s'accomplissant, peu à peu, par un progrès nécessaire, dans la sphère des classes qui recevaient jadis le nom de *classes inférieures*; s'y introduisant pour élever l'esprit, ainsi que la musique s'y est introduite, par l'*Orphéon* et les méthodes simplifiées de l'harmonie, pour adoucir les cours.

L'industrie, par son alliance intime avec les sciences et les arts, est devenue un élément de plus pour le développement des intelligences, et un gage de sécurité pour l'ordre.

#### II.

Cependant, tandis que ce grand et sublime travail s'opère, il faut le reconnaître avec les hommes les plus élevés dans le monde savant, avec les législateurs les plus dévoués aux institutions modernes, les lois qui règlent les droits du génie ont besoin d'une réforme.

Depuis l'année 1794 jusqu'en 1844, c'est-à-dire pendant un demi-siècle, l'industrie marchait; le génie enrichissait et fécondait le monde, en simplifiant les moyens de production et de travail; les éléments, interrogés par le savant, lui livraient leurs ressources les plus secrètes; l'inventeur apportait aux hommes sous une forme saisissable et matérielle, des progrès aussi réels que ceux que les philosophes apportaient aux peuples par le passé; et, pourtant, les droits du génie étaient une lettre morte; ses exigences légitimes ne trouvaient aucune réponse : la loi se taisait; et vainement, l'inventeur qui voyait bien que le monde marchait sous son impulsion, s'écriait comme Galilée *e pur si muove*, « et pourtant, il se meurt! » son cri demeurait stérile; la loi ne garantissait aucun de ses droits; la loi le négligeait ou elle était muette.

Enfin, en 1844, un effort se manifesta en faveur du génie. Une loi nouvelle fut promulguée.

Ce fut un pas... Mais, en conscience, ceux-là même qui l'ont fait, ce pas timide, en sont à se demander s'il ne valait pas mieux attendre encore, que de poser ce jalon faible et mal planté sur une base tremblante : N'était-ce pas s'exposer à revenir en arrière, après avoir jeté une sorte de perturbation dans les droits de l'inventeur, tels que les avait établis la loi de 1794?

Consultez tous les hommes qui sont placés à la tête de l'industrie, les plus considérables, les plus intéressés au maintien de l'ordre, les défenseurs les plus ardents même de la société moderne; tous, sans exception, vous répondront que la loi de 1844

est complètement, par son texte, en désaccord avec l'esprit de réforme qui l'a dictée.

Tous, sans aucune exception, affirment dans les occasions les plus solennelles, comme dans les communications les plus discrètes, que la législation qui régit actuellement les droits du génie est anormale, contradictoire, complètement à refaire.

Nous qui, depuis longtemps, nous sommes dévoués à l'étude des droits impérissables de l'inventeur, sommes heureux d'avoir trouvé une tribune pour les défendre et pour les faire triompher.

#### III.

LE PALAIS DE CRISTAL, ce journal, créé à l'occasion d'un fait immense, dépositaire des produits de l'Exposition de 1854, historiographe-artiste de l'art industriel, comprend la haute mission que l'avenir lui réserve, et veut devenir le CENTRE DE L'INDUSTRIE MODERNE, l'organe puissant de ses droits, le conseil impartial de ses devoirs.

Au début de notre tâche qui est de nature à soutenir notre dévouement, nous remercions les fondateurs intelligents et progressifs de ce beau recueil : ils mettent en nos mains une arme féconde que nous permettra de défendre les droits de l'inventeur.

Exposons, dans ce premier article, à la suite des préliminaires que l'on vient de lire et qui constatent la situation actuelle des esprits, le point où en sont arrivés les progrès et les lois industriels, exposons sommairement les principes qui nous dirigeront dans la mission immense que nous entreprenons.

Précisément parce que nous avons pour but de défendre les droits de l'inventeur et de l'artiste industriel, nous faisons appel à tous les hommes qui, dans l'industrie, dans les sciences et dans les arts, poursuivent courageusement le même but, les mêmes conquêtes.

On peut chiffrer approximativement à quinze mille le nombre des inventeurs français.

Groupez autour de ce chiffre les fabricants à qui sont faites les concessions du génie; ajoutez-y les ateliers de fabrication, les ouvriers qui en font partie, et dites si le monde industriel tout entier, si les travailleurs consciencieux et progressifs, si les artistes dont les œuvres se multiplient sous leurs mains, ne sont pas appelés à venir s'associer à nos efforts, à nous aider de leurs lumières, à nous apporter leur concours.

Un des traits les plus caractéristiques de notre temps, c'est la conscience de ceux qui travaillent dans un but de sécurité publique. Non-seulement, ils ne repoussent pas la lumière, mais encore ils la recherchent avec ardeur; non-seulement ils ne craignent pas la discussion, mais ils l'appellent de tous leurs vœux.

Ce n'est pas là cette concurrence désastreuse qui tue le progrès en tuant le producteur et en dénaturant l'œuvre; c'est l'émulation sincère vers le bien, le résultat pratique et l'observation attentive et patiente du progrès, la réalisation de toutes les pensées sages et fécondes.

Nous convions à la discussion et à l'étude tous les hommes qui cherchent avec nous la vérité.

#### IV.

D'abord, pour être conséquent avec nous-même, et pour corroborer notre propre système, il est évident que nous devons respecter ce qui est aujourd'hui, si nous voulons que l'on respecte les droits de ce qui sera demain.

C'est-là un des principes fondamentaux de la PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE.

Il y a dans la loi sainte une formule qui a survécu et qui survivra à tous les bouleversements. Cette formule, qui est celle du progrès, parce qu'elle est l'expression la plus éclatante du droit, est celle-ci : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qui te soit fait. »

Or, c'est surtout en matière industrielle que cette formule est devenue un article de foi.

Les droits acquis doivent donc, avant tout, être sauvegardés.

Maintenant, personne ne peut le contester sérieusement : Ce que le génie enfante pour le bien-être de l'humanité est et doit être aussi respectable que le sol même; et si la propriété territoriale doit être protégée légitimement contre l'usurpation, la propriété intellectuelle ne doit être, à son tour, ni usurpée, ni spoliée.

Combien l'histoire a-t-elle eu à déplorer la misère et la souffrance des hommes de génie isolés, abandonnés, morts à la peine! combien de regrets ont été solennellement exprimés au pied de statues élevées par une reconnaissance touchante mais tardive, en faveur d'inventeurs dont la biographie a constaté qu'ils moururent de faim, sans avoir laissé à leur famille d'autre héritage qu'un grand nom, et le souvenir des millions d'hommes sauvés de la misère par l'application d'un procédé mécanique, fruit de leurs veilles, produit de leurs douleurs, cause première de leur ruine!

Le propriétaire de quelques hectares de terre vit et doit vivre tranquille : et le propriétaire d'un métier qui introduit l'économie dans le monde entier, meurt sans secours! D'où cela vient-il? Sinon d'une organisation incomplète de la propriété intellectuelle, sinon de la méconnaissance de ses droits?

Le mal est évident; le remède est simple : que les hommes de bonne foi et de bonne volonté se mettent à l'œuvre avec nous :

Que la propriété intellectuelle jouisse des mêmes avantages que la propriété matérielle; que l'égalité devant la loi assure la même protection à l'une comme à l'autre; et le principe que nous proclamons sera réalisé.

Nous applaudissons chaque jour, et nous avons bien raison de le faire, aux récompenses que l'on accorde aux bienfaiteurs de l'humanité.

Qu'un homme signale son courage, son désintéressement, son dévouement, sa patience pour sauver son semblable; nous l'honorons, nous l'enrichissons, nous demandons pour lui des récompenses, des richesses, et nous illustrons sa mémoire; qu'il ait mérité ce privilège par une action d'éclat, ou même quelquefois par un simple effort de son talent oratoire.

Pour nous, l'éloquence et la bravoure sont au même rang.

Pourquoi ne pas créer les mêmes avantages, les mêmes privilèges, les mêmes droits, en faveur de l'homme qui, par son génie, ajoute une richesse découverte dans le domaine secret de la science, où il est allé enfoncer sa fortune, sa santé, son repos?

N'est-il pas digne d'une récompense nationale celui qui sauve, non pas seulement son semblable, son pays, mais l'humanité toute entière, en trouvant à l'aide de sa foi qui le guide, de ses labeurs qui l'épuisent, de son désintéressement qui le met aux prises avec le besoin, un procédé mécanique que bénit, chaque jour, le pauvre à qui il a donné le vêtement dont il est privé lui-même, le combustible économique dont l'absence a transi ses membres glacés?

La Société, équitable et réparatrice, peut-elle laisser subsister ce parallélisme inégal de deux existences semblables par le mérite, et dont l'une est honorée et florissante, tandis que l'autre est dédaignée et misérable?

Non, cela ne peut pas être : travaillons à ce que cela ne soit pas.

## V.

Mais, dira-t-on :

Le génie a ses chimères;

Le génie a ses illusions; et ce qu'il rêve est bien loin d'être une réalité.

Cela est vrai : mais n'est-il donc pour un législateur, aucun moyen de ne pas laisser la chimère et l'illusion s'égarer et se perdre dans son monde éphémère et rêveur; n'est-il, au contraire, rien de plus simple que d'arriver à constater la réalité palpable et matérielle de l'invention?

Si le procédé doit avoir un résultat certain; et si le droit que la société lui accorde repose sur une base solide, alors il est évident, incontestable, que les ressources nécessaires à l'exploitation se présenteront et viendront aider l'inventeur. Ce que l'on refuse, de nos jours, sous l'empire d'une législation qui ne garantit rien, on l'accordera, du moment où le droit sera reconnu, où l'avantage sera constant.

Rien ne sera plus facile que de prendre le rêveur en flagrant délit d'utopie et d'impuissance, parce que les capitaux qui cessent d'être timides, quand ils se trouvent sur le terrain d'un droit consacré, pourront se risquer avec plus d'assurance, quand il y aura certitude pour les capitalistes de se voir protégés, dans le cas où l'invention sera sérieuse, dans le cas où le brevet sera garanti par les lois certaines et positives de la propriété.

Ce qui les éloigne maintenant, c'est l'incertitude

de l'avenir, par suite des contradictions de la loi, que la loi devienne une caution, l'invention sera sérieusement examinée, et trouvera, sans contredit, une protection efficace parmi les hommes qui, à défaut de génie ont de l'argent.

## VI.

Ici, l'on soulève une objection sérieuse :

Sans doute, les droits de l'inventeur doivent être sauvegardés : les avantages de l'invention doivent être consacrés; et, si une loi tutélaire de ces avantages et de ces droits intervient, il est probable, il est certain que le capital viendra nécessairement en aide à l'industrie. Tout cela est fort bien.

Mais, dit-on, la société ne peut pas, en faisant une concession, en créant une nouvelle branche de prospérité par la promulgation d'une loi, faire abnégation absolue d'elle-même.

Elle a des avantages à réclamer pour elle; il est équitable qu'elle se trouve aussi sous l'influence de son bienfait, et ce qu'elle donne avec générosité à l'inventeur, ce privilège, elle doit aussi en réserver une part en faveur de ceux de ses membres qui protégeront l'inventeur contre les empiètements, contre l'usurpation, contre le dol et la contrefaçon.

## VII.

Tel est le langage, parfaitement sensé de la société.

A cela deux réponses :

D'abord, en thèse absolue, on pourrait dire qu'une invention, par cela seul qu'elle repose sur des procédés économiques, est déjà bienfaisante; la Société profite, en effet, de l'économie du procédé : car, là où elle dépensait 100, si elle ne dépense plus que 60, il est clair comme le jour que la société doit à l'inventeur 40 pour cent dans la diminution des frais primitifs qu'elle subissait.

Mais néanmoins nous sommes touchés du sens moral de l'objection. Elle nous paraît digne d'être prise en sérieuse considération; et, selon nous, en effet, l'inventeur qui est garanti doit une indemnité à sa caution.

Or, ce principe admis, la conséquence est des plus simples en pratique.

En effet, de deux choses l'une :

Où l'invention est mauvaise, où elle est bonne.

Dans le premier cas, la société qui ne s'en sert pas ne doit rien; la garantie étant illusoire, la caution ne peut subir aucun sacrifice.

Dans le second cas, la Société signale sa faveur par l'achat; des bénéfices viennent enrichir l'inventeur; et, alors, comme le signe le plus certain du bénéfice existant est la durée d'exploitation, la société peut légitimement demander une participation ces bénéfices au moyen d'un impôt dont le chiffre et l'assiette feront l'objet de notre examen, lorsque nous serons arrivés aux détails d'une législation dont nous ne posons ici que les principes.

L'impôt est donc, pour la Société protectrice de l'Inventeur, le moyen simple et légal d'entrer en participation dans les bénéfices assurés à l'exploitation du brevet.

## VIII.

Ainsi, réforme dans la législation de 1844;

Egalité à introduire dans la loi, en faveur de la propriété intellectuelle comme en faveur de toutes les propriétés consacrées;

Responsabilité par chacun de ses propres œuvres, et respect des œuvres d'autrui;

Récompenses nationales à ceux des inventeurs qui auront amélioré le sort de l'humanité;

Consécration des droits de l'invention, et par suite affluence des capitaux qui pourront, ayant une base solide et durable, se risquer à la protection de l'industrie;

Avantages attribués à la Société, en retour de la sauvegarde que l'Inventeur lui devra quand la législation sera réformée.

Appel fait au concours des hommes intelligents, honnêtes, et puissants par le génie et la renommée pour opérer cette réforme.

Tels sont les résultats que nous poursuivons dans notre travail.

## IX.

Il est, en outre, plusieurs points très-importants sur lesquels nous aurons à porter l'attention de nos lecteurs.

Un pays comme la France ne saurait perdre sa réputation de générosité et de probité.

Un des premiers devoirs qu'elle peut accomplir,

c'est de reconnaître aux étrangers les mêmes droits qu'aux nationaux, en matière d'invention, à condition, bien entendu, de réciprocité.

Le génie est de tous les pays, et s'il n'est pas exact de dire, comme lord Byron, que « Molière n'était pas un français, mais qu'il appartenait à tous les peuples comme son génie à tous les siècles », il est de l'essence même de l'industrie d'assurer l'exercice légitime de ses droits en France, aux inventeurs des autres nations par la raison que des procédés mécaniques et des produits matériels ont cet immense privilège d'être un bienfait pour l'humanité tout entière.

C'est là une question de générosité et en même temps une question d'équité.

Un autre point où vient s'engager notre honneur industriel, c'est de relever l'industrie et le commerce français d'une sorte de discrédit dont ses ennemis sont coupables.

On le sait, des marchandises inférieures, vicieuses dans leur fabrication, sont exportées et compromettent le nom de la fabrique française sur les marchés étrangers.

Les marques de fabrique sont le seul remède équitable que l'on puisse apporter à un pareil état de choses.

Nous aurons à défendre cette doctrine, qui est une doctrine de loyauté et de probité. Il faut que, parmi les réformes à introduire, une des premières soit la réhabilitation de l'industrie française dans les pays où la fraude et la calomnie l'ont outragée, et finiraient par ajouter sa ruine à son déshonneur.

## X.

Tels sont, en résumé, les différents points sur lesquels nous appelons l'attention de nos lecteurs.

Cette enquête, cet appel, nous le faisons à l'industrie tout entière dont nous voulons défendre énergiquement les privilèges.

Que les INVENTEURS et les ARTISTES INDUSTRIELS ne se fassent pas faute de nous éclairer de leurs lumières, et de demander à nos travaux le dévouement et le concours infatigable que nous leur offrons.

Nous leur avons montré le but; rien ne nous arrêtera dans les efforts que nous ferons pour le triomphe de leurs droits.

ALEXANDRE LAYA (1),  
Avocat à la Cour d'Appel de Paris.

## VARIÉTÉS BIBLIOGRAPHIQUES.

## DE L'INFLUENCE DES MÉCANIQUES SUR LE PRIX DES SALAIRES ET LE BIEN-ÊTRE DU PEUPLE.

[Suite. — Voir le numéro 4 du Palais de Cristal.]

Le gouvernement de cette époque parvint, à force de prohibitions contre les étrangers et d'encouragements pour les fabricants français, à faire acquiescer à nos filatures une perfection au moins égale à celle de nos voisins; de progrès en progrès, nous sommes enfin arrivés à payer trois chemises de coton très-fines avec l'argent que nous coûtait autrefois une chemise de grosse toile. Mais il y a trois fois, six fois plus de lingères maintenant qu'il n'y avait de fileuses en 1780; elles gagnent l'une dans l'autre 1 franc 50 centimes, au lieu de 40 sous que gagnaient les fileuses; mais il y a en France 400,000 ouvriers éplucheurs, cardeurs, préparateurs, fileurs, rattachés, calcoteurs, rouenniers, teinturiers, blanchisseurs, qui ont reçu de l'activité, auxquels les mécaniques ont créé un salaire, ce qui est bien au-dessus d'une augmentation.

Le village de Jouy fondé par M. Oberkampf, à qui Napoléon disait que la guerre qu'il faisait aux Anglais par sa fabrique de toiles peintes faisait plus de bien à la France que les batailles qu'on avait livrées et gagnées, était d'un bout à l'autre une création mécanique; les fabriques de Chollet, Laval, Guingamp, Saint-Denis, Rouen, etc., doivent leur naissance, ou un immense accroissement, aux progrès mécaniques des divers métiers qu'elles emploient.

(1) Le BULLETIN INDUSTRIEL, confié à l'expérience de M. Laya, sera publié régulièrement toutes les semaines. Il rendra compte des inventions prises en France et à l'étranger, et défendra, selon les principes exposés dans l'article que l'on vient de lire, les droits des inventeurs. M. Alexandre Laya recevra volontiers les communications qui lui seront adressées. (Envoyer franco au journal le Palais de Cristal.)

Les tissus de coton ou de laine, imitant le cachemire, sont une création de notre siècle pour la France. Combien de bras se trouveraient tout-à-coup inoccupés, si toutes ces branches de commerce étaient anéanties par la destruction des machines qui sont indispensables à la fabrication!

Les métiers filateurs ont aujourd'hui trois cents bobines; au moyen de la machine à vapeur, un homme et un enfant suffisent pour en diriger un, et préparer dans un jour le fil qu'emploient soixante câblottiers.

L'horlogerie, sous le règne de Louis XVI, n'occupait en France que trois mille individus, tant maîtres qu'ouvriers; à Paris et en province. Ce nombre s'élève aujourd'hui à plus de vingt mille. Cette augmentation est facile à expliquer. En 1784, une montre d'argent coûtait 420 fr.; elle en coûte aujourd'hui 25, par suite de la perfection des mécaniques de Suisse, de Genève et de Besançon: aussi la consommation est-elle au moins quarante fois plus grande aujourd'hui qu'à cette époque. Si les ouvriers de Besançon avaient, dès leur création, empêché l'emploi des mécaniques d'horlogerie, les Suisses, les Genevois seraient les seuls qui fourniraient des montres à toute la terre; ils nous les vendraient ce qu'ils voudraient, parce qu'il n'existe que ces trois centres de fabrication; celle d'Angleterre ne vaut pas la peine d'être comptée. Il se fait en France une contrebande très-active sur ce genre de commerce; elle serait encore bien plus considérable, si nous n'avions trouvé les moyens de concourir, presque avec égalité, avec nos voisins.

En 1800, tout se faisait encore à la main dans les mouvements de pendules; il y avait dans cette partie 450 ouvriers fabricants.

Les mouvements de qualité ordinaire coûtaient aux horlogers qui les établissaient 420 francs; le nombre des pendules fabriquées ne s'élevait pas à plus de 4,500. Lorsque M. Pons inventa les outils à pignons, ce nombre s'éleva spontanément au double, et le mouvement ne coûta plus que 80 francs; cependant, loin que le prix des façons soit diminué, les ouvriers ont vu depuis cette époque leurs gains s'accroître et leur nombre s'accroître.

De nombreux exemples viennent encore, sous la

plume de l'auteur, prouver que les machines ont fait un bien incalculable, et n'ont jamais fait de tort réel à personne. Si leur émission a causé momentanément quelques embarras, quelques différences dans le prix des salaires, cette différence, lorsqu'elle a continué à subsister, n'a jamais eu de suites fâcheuses, parce que chaque besoin satisfait a créé de nouveaux besoins, et que ceux-ci fournissent un aliment toujours nouveau au commerce et à l'industrie.

(La fin prochainement.)

EVARISTE.

Le gérant: MANSARD.

La réputation et les relations européennes de la maison de modes de madame Hocquet, rue de Richelieu, 110, nous dispensent d'en faire l'éloge pour la recommander aux élégantes étrangères qui passent à Paris. Chacun sait que la maison Hocquet est du petit nombre de celles qui ont su conserver l'heureux privilège de l'initiale, dans sa partie spéciale de nouveautés, et surtout par les formes vaporeuses de ses chapeaux et le goût exquis de ses parures.

— MM. Savary et Mosbach, qui ont obtenu une médaille d'or à l'Exposition de 1849, pour leurs imitations de pierres précieuses, viennent d'exposer cette année, à Londres, des pièces dont l'élégance des dessins et la richesse des montures ne le cèdent en rien à l'horlogerie fine.

Tout le monde admire dans la vitrine de MM. Savary et Mosbach les belles imitations d'émeraude, de rubis et de saphir comme ce qui, jusqu'à ce jour, a approché le plus de ces pierres précieuses.

— La Maison de Santé du docteur Ley (Paris, 45, allée des Veuves, Champs-Élysées), connue depuis vingt-cinq ans pour le traitement des maladies aiguës, chroniques, opérations, accouchements, vient d'ajouter à son Etablissement de bains de toutes espèces, l'application de la méthode hydrothérapique; le concours des principales célébrités médicales, parmi lesquelles il suffit de citer MM. Jobert de Lamballe, Piorry, Chomel, Velpeau, Cruveilhier, Ségalas, etc., reste acquis à cet Etablissement. — La Maison de Santé se compose de vastes bâtiments et jardins. — S'adresser au docteur Ley, propriétaire de l'Etablissement, 45, Allée des Veuves (Champs-Élysées), pour traiter du prix des appartements et de la pension.

LE DESSIN ET L'AQUARELLE SANS MAÎTRE, par madame E. CASÉ, ouvrages qui ont reçu l'approbation du ministre de l'Intérieur et de nos premiers artistes, MM. Ingres, Horace Vernet et Eugène Delacroix, sont en vente chez MM. Susse, frères, éditeurs, place de la Bourse, n° 31, à Paris, au prix de 3 francs chaque.

LOTÉRIE LYONNAISE. — Le 3<sup>e</sup> tirage aura lieu le 13 juin 1851; il se composera d'un lot de 5,000 fr. et de 400 lots de 100 fr. chacun.

Enfin le tirage général est fixé au 2 juillet suivant.

Il se composera comme il suit:

1 lot de cent mille francs, ci.....	100,000
4 lots de vingt-cinq mille francs, ci.....	25,000
1 lot de dix mille francs, ci.....	10,000
3 lots de cinq mille francs, ci.....	15,000
2 lots de trois mille francs, ci.....	6,000
2 lots de deux mille francs, ci.....	4,000
40 lots de mille francs, ci.....	40,000
200 lots de cinq cents francs, ci.....	100,000

250 lots, 396,000  
Il reste donc encore à distribuer dans les trois tirages 832 lots, représentant une valeur de 375,000 fr.  
Une grande partie des lots proviennent des magasins de MM. Susse, frères, 31, place de la Bourse, à Paris, auxquels il suffit d'envoyer un mandat franco de 5 fr. pour recevoir un billet de 6 numéros participant à tous les lots des deux tirages.

AVIS AUX ARTISTES ET AMATEURS. — Le seul Dépôt pour la vente en gros et en détail des Crayons anglais à la mine de plomb, de Watson, est chez MM. Susse frères, 31, place de la Bourse, à Paris.  
Ces crayons, d'une mine supérieure, ont été adoptés par nos premiers artistes français. Les numéros 1 et 2 conviennent pour le dessin; le n° 3, pour l'écriture; le n° 4, pour l'architecture.  
Prix de chaque crayon: 20 centimes.

COLLODIUM. — NOUVELLE EAU FIXATIVE POUR RENDRE INEFFAÇABLES TOUS LES DESSINS A LA MINE DE PLOMB ET AUX TROIS CRAYONS.  
Prix du demi-litre: 3 fr.; du 1/4 de litre: 1 fr. 50 c.  
COLLODIUM POUR RENDRE INEFFAÇABLES LES DESSINS AU FUSIL ET AU PASTEL.  
Prix du flacon 3 fr. et 4 fr. 50 cent. avec la manière de s'en servir.  
Seul dépôt chez MM. Susse frères, place de la Bourse, n° 31.

MICROSCOPE GAUDIN. — Microscope analyseur très portatif, grossissant de 80 à 150 décimètres. Lentilles en cristal de roche fondu. Prix: 2 fr. 50 c. à une lentille; — 5 fr. à deux lentilles, boîte en carton; — boîte en acajou, 4 fr. de plus par microscope. Port par la poste: 4 fr. de plus par microscope contre mandat sur la poste. M. GAUDIN, rue de Yarenne, 38, à l'angle de la rue du Bac. Dépôt, rue des Jeûneurs, 41.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.  
HOTEL DE LA SABLONNIERE,  
50, LEICESTER-SQUARE,  
HOTEL DE PROVENCE,  
16, GREAT WINDMILL STREET, HAYMARKET,  
et autres succursales.

APPARTEMENTS et chambres pour les familles et les voyageurs, à des prix divers et modérés.  
TABLE D'HÔTE plusieurs fois par jour.  
RESTAURANT à la carte jusqu'à minuit.  
CUISINE FRANÇAISE — SERVICE FRANÇAIS ET ALLEMAND.  
On est instamment prié de ne pas se laisser détourner par les cochers et les commissionnaires.

HUILE DE FOIE DE MORUE naturelle, seule admise à l'Exposition, rue St-Martin, 110, à l'Olivier.

LA FRANCE

COMMERCIALE, INDUSTRIELLE, AGRICOLE ET ARTISTIQUE  
Paraissant tous les Lundis.  
Prix de l'abonnement: un an, 42 fr.; Six mois, 6 fr. Trois mois, 4 fr.

CAFÉ JAUZIOND,

Rue du Mail, 13.

Les Allemands résidant à Paris sont invités, pour voir leurs compatriotes, à se rendre audit café. Ils y trouveront nombreuse et bonne compagnie et divers journaux allemands.

S'ils voulaient faire partie d'un cercle gymnastique fondé par le maître de l'établissement, ils n'auraient qu'à s'adresser directement au propriétaire du Café.

LAMPES MODÉRATEURS A 6 F. ET AU-DESSUS

TRUC, 9, rue Saintonge, au Marais.  
Grand choix de Modèles riches, nouveaux et variés pour Lampes en bronze et en porcelaine — Économique et système d'éclairage supérieur à tous autres. — On échange les anciennes Lampes.

SPÉCIALITÉ DE COIFFURES

ET NOUVEAUTÉS POUR DAMES.

M<sup>LLE</sup> A. HÉBERT, 42, RUE CLÉRY, A PARIS.

EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE

EXTRAIT DU SUC NATUREL DES FLEURS ET DES PLANTES AROMATIQUES.

Approuvée par les célébrités médicales.  
Ce cosmétique rafraîchissant, balsamique, tonique, possède toutes les vertus des plantes qui en font la base; spécialement dédié aux dames, il est supérieur à tous les vinaigres de toilette composés jusqu'à ce jour. — D'un parfum délicieux, cette remarquable composition pénètre par tous les pores sous les tissus adipeux, et, fortifiant le derme, donne à la peau la fraîcheur et l'élasticité de la jeunesse. Les hommes en font usage avec succès pour faire disparaître le feu du rasoir après la barbe. Prix des flacons, 1 fr. 50 et 3 fr. Chez GELLÉ frères, parfumeurs-chimistes, rue des Vieux-Augustins, 35, près la place des Victoires, inventeurs du REGENERATEUR POUR LA POUSSÉ ET LA CONSERVATION DES CHEVEUX.

On trouve également chez eux: le SAVON PHILODERME AU SUC DE CONCOMBRES, émouline et rafraîchissant.  
L'ÉLIXIR DE ROSÉS de Paris, pour l'entretien de la bouche et la conservation des dents.  
LA COMPOSITION zonave pour noircir à la minute moustaches et favoris.  
LA LOTION VÉGÉTALE, base de jaunes d'œufs pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux.  
Dépôt chez tous les Parfumeurs et Coiffeurs, en France et à l'étranger.

LA PATRIE

JOURNAL QUOTIDIEN

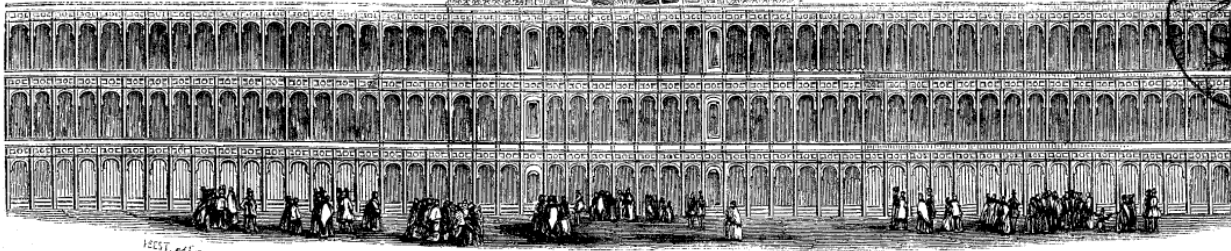
12, RUE DU CROISSANT, A PARIS.

Publie chaque soir une édition spéciale, qui s'imprimant quelques instants seulement avant le départ du courrier, apporte à Londres, VINGT-QUATRE HEURES AVANT TOUTES LES AUTRES JOURNAUX DE PARIS, les cours de la Bourse et des marchandises, les séances de l'Assemblée législative, les documents officiels, les nouvelles étrangères, etc.

Prix d'abonnement: 3 mois, 20 fr. — 6 mois, 38 fr. — un an, 72 fr.

Les abonnements sont reçus chez M. JOSEPH THOMAS, 1, FINCH LANE, CORNHILL, LONDRES.

# LE PALAIS DE CRISTAL



## JOURNAL ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1854 ET DU PROGRÈS DES ARTS INDUSTRIELS.

**ABONNEMENTS** pour Paris et les Départements, 23 fr. pour la durée de l'Exposition : six mois environ : port en sus pour l'Etranger. — L'on s'abonne, à Paris, à l'Administration du Journal, 24, passage Jouffroy, boulevard Montmartre, et chez MM. Susse frères, place de la Bourse, 51; — Londres, chez MM. Owhin, Newsman, 4, Catherine Street; Delizy, 15, Regent Street, et Clayton et Salmer, 263 Strand, 295 Picadilly; — pour l'exportation, chez Hector Bossange, 15, quai Voltaire; — à Rouen, chez M. Le Erument, libraire, ainsi que chez les principaux libraires de France et de l'Etranger, et aux Bureaux de Postes et des Messageries Nationales. — L'abonnement donne droit aux consultations et renseignements dont l'Abonné pourrait avoir besoin à raison de son industrie et de ses relations commerciales. — Les demandes d'Abonnement doivent être adressées franco et être accompagnées d'un mandat sur la Poste ou sur une maison de Paris. — Correspondants à l'Etranger: — Pour l'Allemagne, M. Alexandre, libraire, à Strasbourg; — pour tout le Zollverein, M. Wolff, à Francfort-sur-Mein; — pour l'Espagne, M. Monnier, libraire de S. M. la Reine, à Madrid; — pour la Belgique, M. Beneau, directeur de la Presse industrielle, rue de Laeken, 15, à Bruxelles; — pour l'Angleterre, au bureau du Palais de Cristal, 2, Catherine street (Strand), à Londres. — Toutes les lettres concernant l'Administration et la Rédaction doivent être adressées franco au Bureau du Journal, à Paris, 24, passage Jouffroy. — Les mandats de poste ou sur Paris doivent être adressés franco à l'ordre du Gérant. S'adresser à l'Administration pour les Annonces, et chez M. Dollingen, 85, rue Richelieu, à Paris.

### SOMMAIRE.

**De la Propriété et de l'Exploitation des Inventions.** — *Bulletin industriel.* — Démonstration de la rotation de la terre par le pendule. — *Courrier de Londres.* — *Les Economistes français à Londres.* — Mystificateurs mystifiés. — *Revue de l'Exposition universelle.* — L'Album des gens de lettres au

Palais de Cristal. — *Piecing-Machine* de Grossley pour la manufacture des lainages. — Convention douanière entre la France et la Sardaigne. — *La Morale de l'Industrie.* — *Armées scientifiques.* — *Armées industrielles.* — Roue à palette en éventail, de M. Lee Stevens. — *Courrier de Paris.* — Dernières nouvelles de

Londres. — Formalités pour les importations. — Utilisation de la fumée dans la navigation. — La vapeur et la voile. — Chemin de fer d'Alexandrie au Caire. — Lignes à vapeur. — *Variétés bibliographiques.* — De l'influence des mécaniques sur le prix des salaires et le bien-être du peuple. — *Explication des dessins.* — *Correspondance,* etc., etc.

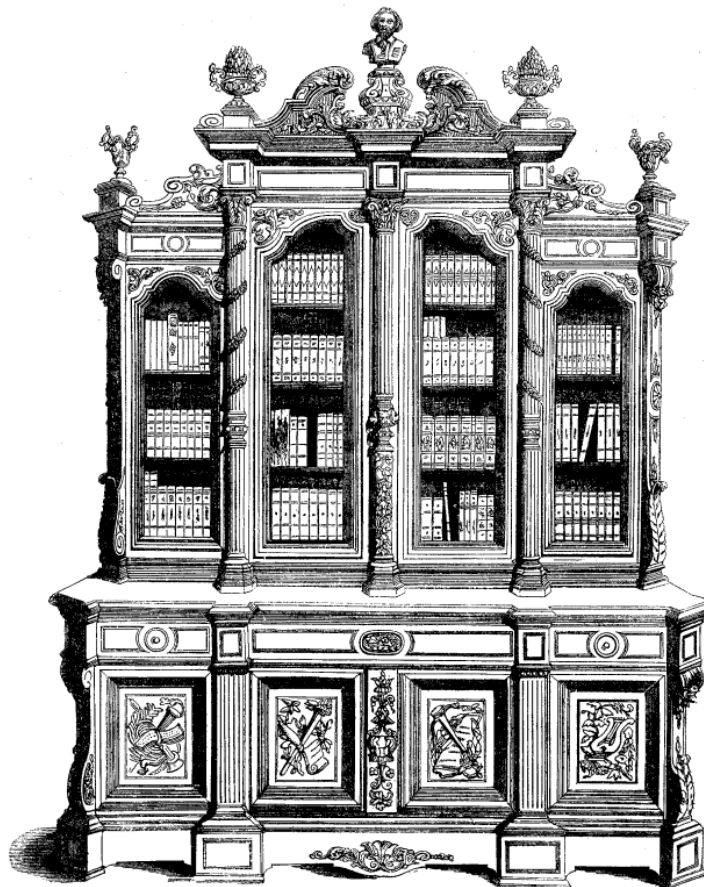
### DE LA PROPRIÉTÉ

#### ET DE L'EXPLOITATION DES INVENTIONS.

Les droits des inventeurs sont mal définis et mal garantis par les lois. Faut-il s'en prendre aux législateurs qui les ont faites, refondues, perfectionnées, qui s'en occupaient jadis pendant une session et qui s'en occupent aujourd'hui du 4<sup>er</sup> janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre? Nous ne le croyons pas.

Quels sont les moyens offerts à l'inventeur pour exploiter utilement sa découverte ou son invention? Quand le mécanicien ou l'artisan ont agencé une machine, formulé un procédé nouveau, fruit de leurs recherches et de leur expérience, ils prennent un brevet d'invention. La définition de l'élément industriel de leur création est confiée au papier légal et déposé dans les archives de l'Etat. Survient un autre industriel qui change quelque chose au procédé, qui déplace un rouage ou en ajoute un nouveau, et voilà que ce nouvel inventeur ou peut-être ce plagiaire a droit de déposer, lui aussi, dans les archives et d'inscrire légalement sous son nom une chose qu'il n'a que modifiée ou perfectionnée.

On répond à cela qu'il y a des juges à Berlin. Mais les juges sont institués pour établir des distinctions, et pour appliquer la lettre, toujours forcément élastique et plus ou moins indéterminante, de la loi, à des faits qui, souvent, surprennent le juriste et le mettent dans l'embarras, non pas lui seulement, à cause de la distance qui sépare les connaissances spéciales, des obscurités de la technologie, mais les technologues eux-mêmes, les ex-



BIBLIOTHÈQUE EN PALISSANDRE.

perts-jurés dont il invoque à son secours le sentiment et l'opinion.

Quelle est la marche à suivre pour se réserver la propriété d'une forme, d'un dessin nouveau? Com-

mais une forme, un ornement, un des mille caprices du dessinateur et du modèleur? Il n'y a plus là de critérium certain, et l'imitateur ignore quelquefois lui-même qu'il a imité.

ment le fabricant de bronzes, l'industriel céramique, l'ébéniste, etc., peuvent-ils se créer une garantie légale du modèle de leur invention? Il y a bien la formalité du dépôt de leurs modèles et de leurs dessins au Tribunal de commerce. Mais survient un praticien qui change un *iota* à la donnée, qui déplace une fleur, une anse, un relief, qui dénature un peu le galbe, qui change la destination de l'objet, etc., et voilà notre artiste dépouillé, d'une si complète et normale façon (au point de vue légal) que le praticien en question n'a qu'à déposer à son tour au Tribunal de commerce le modèle altéré ou modifié, pour se créer un titre légal à cette propriété d'emprunt. Il peut plaider, cette preuve à la main et gagner son procès, même par devant experts.

C'est ici, plus encore qu'en matière de mécanique, d'application des sciences exactes à l'industrie, qu'il serait périlleux d'invoquer les juges de Berlin.

Les arbitres nommés par le Tribunal de commerce pour résoudre ces difficultés sont choisis d'ordinaire dans les branches d'industrie analogues et spéciales, et ces juges estimables sont souvent eux-mêmes fort embarrassés.

C'est que la question d'imitation, de plagiat, en matière d'art, est beaucoup plus insaisissable qu'en matière scientifique. Un métier imité d'un autre métier se reconnaît encore;

Si la propriété des inventions est encore mal garantie en France, malgré les perfectionnements incontestables introduits dans les lois qui régissent la matière, le fameux adage : *sic vos non vobis* s'applique non moins bien au sort des inventions françaises qui passent à l'étranger, sans avoir reçu même un commencement d'application chez nous.

Entre beaucoup d'exemples qu'on pourrait citer, les premiers venus suffiront :

Le balancier, pour frapper les médailles ne fut-il pas inventé par Nicolas Briot en 1615? Ne sont-ce pas les Anglais qui, les premiers, ont frappé des médailles avec le balancier de Nicolas Briot?

L'inventeur et son invention n'avaient point trouvé à s'utiliser en France. La France se défia de l'invention, ne la trouva pas très-utile. Les procédés existants pouvaient suffire. La France répondit à Nicolas Briot qu'elle n'avait pas de monnaie!... ou, si l'on veut, qu'elle en avait assez sans le secours du balancier de nouvelle invention.

L'invention de Briot, rétribuée largement par l'étranger, s'exila.

Le moulin à papier et à cylindre eut le même sort : inventé en France en 1630, il fut porté en Hollande et ne revint que longtemps après dans sa véritable patrie.

Le métier à bas est originaire de Nîmes. Contrarié en France, l'inventeur passa en Angleterre et y fut magnifiquement récompensé. Et même les Anglais, toujours orgueilleux dans leur générosité, eurent la faiblesse d'avoir la gloire de cette belle découverte, et de l'attribuer officiellement à un de leurs compatriotes.

Les Anglais nous doivent encore une matrice particulière pour la monnaie, un métier à gaze, la teinture du coton en rouge, que sais-je? Tant de belles découvertes dont les propriétaires n'ont pas été prophètes dans leur pays, que nous serions le peuple le plus riche de la terre, si la Grande-Bretagne, toute seule, nous eût payé un droit sur les bienfaits de cette sorte dont elle est redevable à la France.

Je vois venir les amateurs de réformes légales et je les entends nous dire : « légiférez ! légiférez ! que le gouvernement protège plus et mieux les inventeurs !... » Mon Dieu ! le gouvernement, dont c'est après tout l'intérêt, a protégé tant qu'il a pu, protégé à outrance et ne sauve rien ou presque rien. Ce n'est pas l'affaire du gouvernement.

C'est avant tout une affaire d'esprit public, une affaire d'instinct, et l'instinct nous manque malheureusement en ce point. Suppléons-y du moins par le raisonnement.

Il faudrait tout simplement que les inventeurs trouvassent facilement en France les capitaux nécessaires pour populariser le fruit de leurs recherches, à compter du jour où ce fruit a atteint sa maturité.

Il faudrait qu'il y eût quelque proportion entre l'activité de ces vastes et beaux ateliers de l'intelligence, de l'imagination française, et celle des ateliers réalisateurs et producteurs.

Une lettre du 28 avril 1819 adressée par le ministre de l'intérieur d'alors aux préfets des départements, pour les charger de la recherche officielle des savants, des artistes, des ouvriers qui font progresser l'industrie en quelque manière, est, on le voit, une preuve que le gouvernement de Louis XVIII était déjà préoccupé de ces grandes questions. Les adversaires politiques de la restauration se plaisent à reconnaître toutefois et unanimement qu'en matière d'industrie, la restauration a voulu marquer son passage par des améliorations, et qu'elle y a réussi. Mais les efforts du gouvernement n'ont pas changé l'esprit public, dont la tendance est malheureusement de se défer de l'invention.

Oui, cet esprit français, si prompt à inventer, si habile à découvrir les rapports, faculté que Voltaire n'hésite point à appeler le génie, cet esprit français est routinier dans la pratique, peu habitué à transporter dans la vie réelle les matériaux qu'il découvre en exploitant la mine, si riche dans notre pays, du monde intellectuel. Si quelque mouvement d'orgueil révolté proteste chez nos lecteurs contre cette déclaration franche et humble, qu'il jette les yeux sur nos chemins de fer, et ils ratifieront ce jugement !

On nous dit encore : il faut s'en prendre aux capitalistes. *C'est le capital qui se refuse!* Belle trouvaille ! Se refuserait-il s'il avait foi dans l'invention qu'on lui propose d'exploiter ?

Les auteurs de cette objection ajoutent : « Puis-

qu'il se refuse, il faut le prendre... légalement. Il faut que l'Etat se fasse industriel. »

La réfutation de ce système n'est pas de notre ressort. C'est moins parce que l'esprit de parti et la politique courante ont fait, de cette absurde théorie, un mot de ralliement, un drapeau, que nous nous abstenons de la discuter, que parce que la théorie en question est toute réfutée dans l'esprit de nos lecteurs, gens habitués à compter, experts en matière industrielle et commerciale, et qui ont à l'usage des saugrenuités théoriques, des réfutations pratiques et chiffrées toutes prêtes, tirées de l'étude de leurs propres affaires, autant et plus que les livres d'économie.

Ces réfutations-là sont les meilleures.

Non, mille fois, il ne faut pas détruire le capital individuel pour le corriger de ses tendances. Il ne faut pas couper la tête à un homme pour le guérir d'un rhume de cerveau.

Le meilleur, le seul bon remède qu'il y ait aux hésitations et aux défiances exagérées du capital, quand il s'agit d'exploiter une découverte industrielle, c'est de l'habituer à distinguer la véritable industrie du charlatanisme. C'est de lui faire connaître, par des organes de publicité spéciaux et indépendants, les vrais gisements industriels, les sérieuses découvertes. C'est une œuvre que nous avons entreprise et que nous poursuivons opiniâtement, dès que le flot de la curiosité publique aura lavé, à force d'y passer et d'y repasser, le palais de l'Exposition universelle.

Mais le moyen le plus efficace de remédier à ce défaut national, c'est assurément de rappeler, comme nous le faisons aujourd'hui, que le cinquième des découvertes dont nous faisons fi trouve des capitaux empressés à Londres.

C'est que les hésitations et les timidités du premier capitaliste à qui l'inventeur propose d'exploiter son invention en compte à demi, donnent à un second capitaliste le temps d'arriver, de tourner et de retourner l'huile, de l'ouvrir et de la manger.

Et les coquilles restent pour compte au premier bailleur de fonds décourageant et à l'inventeur découragé.

Le plagiat de l'invention, déguisé sous le prétexte d'un perfectionnement, viendrait-il en effet paralyser l'activité de l'inventeur, s'il avait trouvé à exploiter largement son brevet de prime-abord ?

Et cette exploitation large et prompt ne l'aurait-elle pas conduit tout naturellement et très-vite au perfectionnement de détail qui permet à un autre de le dépouiller par la concurrence, avant que le premier ait pu constituer sa part, faire son lot ?

Le fabricant qui couvrirait dès l'entrée la place d'un produit nouveau fabriqué économiquement et vendu à bas prix, aurait-il grand'chose à redouter d'un concurrent ? N'épuiserait-il pas la veine avant que l'autre n'eût trouvé moyen d'en détourner un filon à son avantage ?

La thèse que nous soutenons aujourd'hui repose d'ailleurs sur des faits certains ; nous connaissons des industriels qui ont, de propos délibéré, négligé de s'assurer légalement la propriété de leur invention, et qui ont eu le temps de faire fortune avant que la concurrence ne se déclarât, et même sans qu'il y ait eu jamais de sérieuse concurrence.

Inventeurs, fabricants, capitalistes, industriels, que la leçon nous serve. Ne nous préoccupons pas tant de la refonte des lois que d'une modification à apporter dans notre manière d'utiliser les inventions nouvelles.

Soyons plus que timides, soyons impitoyables pour l'invention suspecte, pour la découverte qui n'en est pas une, pour le procédé soi-disant nouveau délayé en phrases sonores par le charlatan.

Mais quand il y a un élément probable de succès, ne soyons pas timides non plus ; soyons hardis, sachant qu'en pareil cas la perspicacité anglaise est téméraire.

De cette façon nous utiliserons en France les inventions de la France ; les premiers venus n'auront pas les os du festin, qui reviennent en bonne justice aux retardataires, *tarde venientibus*.

Nos abeilles ne porteront plus leur miel hors de la ruche. Cela ne vaut-il pas mieux ?

G. DE CHALAMONT.

## BULLETIN INDUSTRIEL.

### DEUXIÈME ARTICLE.

REVUE RÉTROSPECTIVE DE LA LÉGISLATION : 1<sup>o</sup> AVANT 1791 : — 2<sup>o</sup> DE 1791 À 1844. — STATISTIQUE DES BREVETS PRIS DE 1791 À 1844. — LÉGISLATION ÉTRANGÈRE EN MATIÈRE DE BREVETS D'INVENTION. — ANGLETERRE. — BELGIQUE.

#### I.

Nous avons exposé sommairement quels étaient nos principes ; nous avons indiqué notre but. Avant d'entrer dans les détails et de poursuivre énergiquement la réforme si impérieusement demandée par l'industrie tout entière, voyons sur quel terrain légal sont placés, en 1851, les inventeurs et les artistes industriels ; puis nous entrerons en discussion, et nous prouverons que la réforme est indispensable.

Pour introduire dans l'économie de nos lois spéciales des modifications nécessaires, il faut être d'accord avec ses amis ou avec ses adversaires sur la situation des choses telles qu'elles existent, afin de n'être accusé ni de partialité, ni d'inexactitude.

Cette revue rétrospective nous donnera d'ailleurs à observer les degrés que le génie humain a parcourus ; et il ne sera pas sans intérêt de voir quelles conquêtes a pu faire en bien peu de temps la pensée créatrice, c'est-à-dire l'Invention, qui asservit peu à peu le monde matériel, et assure à l'homme, quel qu'il soit, s'il cède à l'influence de son génie, la première place dans la société moderne.

#### II.

##### De l'invention avant 1791.

De nos jours, il est accepté comme un axiome sanctionné par tous les honnêtes gens, et consacré tout récemment par le digne prélat qui dirige le diocèse de Paris (l'archevêque, dans son dernier mandement), que le produit du travail constitue pour l'homme la plus légitime de toutes les propriétés. On trouve une plus belle définition des droits du génie que ces paroles de l'archevêque ?

« Si par sa puissance d'action, l'homme produit volontairement quelque chose au dehors, s'il réalise librement une création de ses pensées, *devra-t-il être frustré du fruit de son travail*, du résultat de son activité propre, et son ŒUVRE NE SERA-T-ELLE PAS son œuvre, la chose *sienna*, sa PROPRIÉTÉ ? Nulle puissance ne saurait le faire, parce que cela implique contradiction. L'USURPATION ici ne peut se pallier, elle se trahit dans la langue elle-même ; car le maître de l'esclave ne dira jamais *mon travail*, en parlant du travail de son esclave. »

Et encore :

« Le devoir naturel du travail accompli donne le droit sacré à la jouissance régulière des fruits qu'on a produits par son activité intellectuelle ou physique. »

Or, chose à peine croyable, il n'y a pas un siècle, le travail n'était pas même une faculté laissée au libre arbitre du citoyen.

Turgot écrivait cette phrase parfaitement expressive :

« Le droit de travailler était un *droit royal* que le roi pouvait vendre, et les sujets acheter. »

Alors, des corporations, des jurandes, des maîtrises avaient, à prix d'or et d'argent, payé la faculté de produire, pour le bien-être de l'humanité, ce que quelques privilégiés trouvaient par hasard, à trait de temps, ce dont ils s'emparaient sans grands efforts, et seulement pour augmenter les avantages et les privilèges attachés à leur institution.

C'était un triste spectacle que la lutte subie à cette époque par le travail.

Que l'on se figure un homme de génie placé dans le cercle ou hors du cercle de ces corps spéciaux où le travail et ses produits étaient octroyés selon le caprice de nos rois.

Il lui fallait aliéner, sous le joug d'une abnégation sublime, le plus clair des bénéfices matériels de son exploitation : la corporation venait absorber pour elle-même le fruit de son génie ; et comme, dès lors, les lenteurs mêmes de ses efforts étaient le principal obstacle de l'esprit de recherches, il s'ensuivait que l'Invention, pendant bien des siècles, fut amihilée.

La richesse des corporations suffisait à satisfaire les désirs des privilégiés ; et, sans la cupidité des ministres d'Etat, des surintendants ou des employés subalternes qui stimulaient le zèle de quelques chercheurs de brevets, dont le plus clair entraînait dans la poche de ceux qui octroyaient le privilège, le génie





comme l'envie, s'insinue dans les institutions humaines; la mauvaise foi, inséparable de ces deux passions ne tardèrent pas à se faire jour.

La contrefaçon fut inventée le jour même que la garantie fut assurée aux concessionnaires des brevets.

Pendant ce demi-siècle, la contrefaçon prit toutes les formes : et les arrêts de la jurisprudence devinrent si nombreux qu'il fallut imprimer un nouveau mouvement à la législation industrielle.

La loi de 1844 s'est produite dans ce but.

Mais, il faut le dire, le but n'est pas rempli; et nous prouverons, en discutant cette loi dont nous demandons la réforme, que les législateurs de 1844, bien loin d'arrêter le travail délétère de la contrefaçon, en ont, pour ainsi dire, étendu la plaie.

C'est à guérir complètement cette plaie que tendent nos efforts.

Nous renvoyons, ici, nos lecteurs, à la loi même. Nous les supposons, dans nos discussions ultérieures, ayant le texte sous leurs yeux.

Nous avons dû pour entrer désormais dans une discussion approfondie et consciencieuse, résumer ici les principes de nos lois, en faire connaître la marche progressive, expliquer par quelles phases l'esprit humain a passé. Pour que nos partisans soient armés de toutes pièces afin de combattre avec nous cette législation dont les inconvénients sont signalés chaque jour, nous terminerons cet article par un résumé de la législation étrangère sur la matière des brevets d'invention.

VI.

LÉGISLATION ANGLAISE. — Le droit de *Patent* (brevet d'invention) c'est-à-dire le privilège exclusif accordé à l'auteur d'une nouvelle invention, d'en disposer pour une période de *quatorze* ans a été garanti par l'acte 21, Jac. 4<sup>e</sup> c. 3. Il paraîtrait que ce statut servit de point de départ à la législation qui régit les droits d'auteur (*copyright*).

Deux actes nouveaux, ceux 5 et 6 William IV, c. 83 et 3, Victoria, c. 67, forment avec l'acte de Jacques 1<sup>er</sup> toute la législation actuelle sur les *patents*.

Les Anglais demandent aussi la réforme de leur législation sur cette matière.

Nous ne devons pas ici donner le détail des formalités à remplir pour obtenir un brevet d'invention : c'est l'affaire des *agents*.

Une demande est formée : pendant six mois, à dater de cette demande, l'inventeur peut ajourner la remise de sa *spécification*, si toutefois, il échappe aux oppositions garanties par un  *caveat*  et dont la main-levée est décidée sur sommation (*writ of summons*) par l'*attorney general*.

La *patente* est donnée pour 14 ans.

Voici les frais :  
 Pour l'Angleterre et ses colonies (sauf les oppositions qui coûtent L. 5) acte, procédure, et honoraires. . . . . L. 415 — 2875 fr.  
 Pour l'Écosse. . . . . 80 — 2000  
 Pour l'Irlande. . . . . 140 — 3500

Donc pour le Royaume-Uni. L. 335 — 8375 fr.

Deux conditions principales sont exigées pour l'obtention d'un brevet :

- 1<sup>o</sup> Que l'objet en faveur duquel il est demandé soit une découverte *nouvelle, utile, originale*;
- 2<sup>o</sup> Que la description des procédés soit claire et intelligible, en sorte qu'à l'expiration du délai de jouissance, le public soit en mesure de se servir de ces procédés.

Un brevet peut être accordé pour une *addition* à une invention déjà faite; mais c'est au moyen des mêmes formalités que pour une découverte tout à fait nouvelle.

Un brevet est nul, lorsqu'il n'est pas applicable dans son entier : ainsi, le brevet pris pour l'application de *trois procédés* dont un serait défectueux, est de nul effet.

On applique aux poursuites en contrefaçon de brevets les mêmes règles que celles relatives à la propriété littéraire.

VII.

LÉGISLATION BELGE. — La Belgique est placée sous l'empire de la loi du 23 janvier 1847, et qui détermine la *concession de droits exclusifs pour l'invention ou l'amélioration d'objets d'art ou d'industrie*.

Ces droits sont accordés, *pour un temps limité*, par lettres-patentes, sous le nom de *brevets d'invention*, à ceux qui auront fait une invention ou un

perfectionnement essentiel dans quelque branche des arts ou de l'industrie, ainsi qu'à ceux qui, les premiers, introduiront ou mettront en œuvre, dans le royaume, une invention ou un perfectionnement fait à l'étranger.

Le droit des tiers, antérieur à la prise du brevet, est sauvegardé.

Les brevets sont accordés pour 5, 10 ou 15 ans. Les droits à payer sont circonscrits entre la somme de 750 et de 450 florins, soit entre 587 fr. 30 c. et 317 fr. 45 c., selon la durée et l'importance du brevet.

Bien que l'on puisse ne prendre de brevet que pour 5 ou 10 ans, il est possible d'obtenir une prorogation à raison des circonstances.

Pour que les brevets d'importation soient valables, il faut, que les objets mentionnés soient fabriqués dans le royaume de Belgique, et, d'autre part, le privilège n'y a pas plus de durée que dans le pays même d'où il est importé.

Voici les formalités à remplir pour l'impétrant :

1<sup>o</sup> Il forme une demande en brevet, y joint *sous cachet* une description exacte, détaillée et signée par lui, de l'objet ou du secret pour lequel le brevet est demandé, accompagnée des plans et dessins nécessaires; cette description devra être publiée après l'expiration du délai de concession; pourtant, le gouvernement peut, s'il le juge convenable, et pour des raisons importantes, différer cette publication.

2<sup>o</sup> Quand un brevet est octroyé par le gouvernement, il y est stipulé que ce brevet pourra être déclaré nul dans les cas suivants :

1<sup>o</sup> Lorsque l'obteneur, dans la description jointe à sa demande, aura, avec intention, omis de faire mention d'une partie de son secret ou l'aura indiqué d'une manière fautive;

2<sup>o</sup> S'il paraissait que l'objet pour lequel un brevet aurait été accordé, fut déjà décrit antérieurement à cette époque dans quelque ouvrage imprimé et publié;

3<sup>o</sup> Lorsque l'acquéreur, dans l'espace de deux années, à compter de la date de son brevet, n'en aura pas fait usage, sinon pour des raisons majeures dont le gouvernement jugera;

4<sup>o</sup> Si celui qui aura obtenu un brevet d'invention, en obtenait ensuite un pour la même invention, dans un pays étranger (ce qui rend illusoire la générosité française qui admet les étrangers aux mêmes avantages que les nationaux);

5<sup>o</sup> S'il paraissait que l'invention pour laquelle un brevet d'invention aurait été accordé, fut, par sa nature ou dans son application, dangereuse pour la sûreté du royaume ou de ses habitants;

Enfin, une mesure d'intérêt public et parfaitement concordante avec le but de l'industrie laborieuse et du génie qui cherche, est inscrite dans la loi de 1817 : elle consiste à attribuer à des primes et à des récompenses pour l'encouragement des arts et de l'industrie nationale, le montant des droits à payer par ceux qui obtiendront un brevet d'invention.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro l'examen de la législation en Hollande, en Prusse, dans les Etats allemands, le Wurtemberg, la Bavière, l'Autriche, la Sardaigne, les Etats romains, l'Espagne, la Russie, les Etats-Unis, etc.

Puis, ces législations indiquées, nous attaquerons la loi de 1844, et nous appuierons notre discussion sur l'analyse des faits industriels acquis depuis sa promulgation.

ALEXANDRE LAVA,  
*Avocat à la Cour d'appel de Paris.*

Voici le préambule de la loi du 7 janvier 1794, dont il est parlé ci-dessus :

« L'Assemblée nationale, considérant que toute idée nouvelle, dont la manifestation ou le développement peut devenir utile à la société, appartient à celui qui l'a conçue, et que ce serait attaquer les droits de l'homme dans leur essence de ne pas regarder une découverte industrielle comme la propriété de son auteur; considérant en même temps combien le défaut d'une déclaration positive et authentique de cette vérité peut avoir contribué jusqu'à présent à décourager l'industrie française, en occasionnant l'émigration de plusieurs artistes distingués, et en faisant passer à l'étranger un grand nombre d'inventions nouvelles, dont cet empire aurait dû tirer les premiers avantages; considérant enfin que tous les principes de justice, d'ordre public et d'intérêt national lui commandent impérieu-

sement de fixer désormais l'opinion des citoyens français sur ce genre de propriété par une loi qui le consacre et le protège... etc. »

DÉMONSTRATION

DE LA ROTATION DE LA TERRE PAR LE PENDULE.

Nous ne saurions donner une plus juste idée de cette application nouvelle et singulière du pendule, dont quelques-uns de nos lecteurs ont, du reste, pu voir un échantillon à Sainte-Geneviève, qu'en reproduisant la lettre suivante adressée à l'éditeur d'un journal anglais par M. Charles Foot Gower :

Nouvelle-Écosse, Ipswich, mai 1851.

Monsieur, l'intéressante expérience de M. Foucault, consistant à suspendre un pendule et à lui imprimer un mouvement d'oscillation régulier dont le plan varie peu à peu et se croise avec lui-même par le fait du mouvement de rotation du globe, a été la cause de tant de controverses, que vos lecteurs seront bien aises d'en trouver une explication à la portée des personnes les plus étrangères aux mathématiques.

Le phénomène, tel qu'il est observé aux pôles et à l'équateur, sera facilement compris, et cela posé, tout le reste de la démonstration sera d'une facile intelligence.

J'accompagne ma démonstration de dessins; mais l'usage d'un globe rendrait plus intelligible encore ce que j'ai à dire. Je recommande le choix d'une simple sphère à tous ceux qui en auraient une sous la main.

Supposons un pendule placé au pôle nord et vibrant

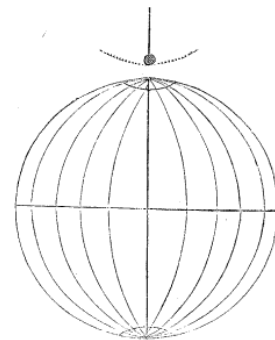


Fig. I.

suivant un plan vertical; supposons que les oscillations de ce pendule sont indépendantes du mouvement de la terre : il est évident que le pendule a son mouvement dans le même plan pendant que la terre tourne au-dessous. Le plan de vibration du pendule paraîtrait donc avoir fait une révolution complète, lorsque la terre aurait fait un tour entier sur elle-même suivant son axe polaire. Cette apparence viendrait de ce que le plan du pendule aurait été le même, tandis que la terre aurait été renuée.

Il est à observer que l'axe ou direction du pendule est sur une même ligne que l'axe de la terre, et que le résultat est une révolution dans le temps du *nyctéméron*.

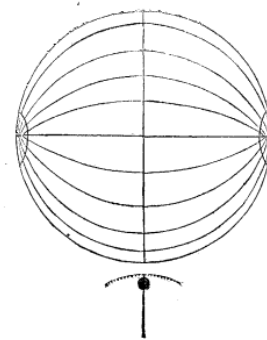


Fig. II.

Changeons maintenant la position du pendule : ici

l'axe ou direction du pendule est à angle droit avec l'axe polaire du globe. Le résultat sera pour le pendule, pas de révolution apparente, car la révolution n'est pas celle du pendule, mais bien celle de la terre.

Nous établissons le mouvement du pendule (comme on le voit indiqué dans la Fig. II.) du Nord au Sud : la rotation de la terre n'engagera pas le plan d'oscillation du pendule à dévier du Nord au Sud, qui est sa direction primitive. La révolution de la terre produit un mouvement perpendiculaire à l'axe polaire, puisqu'il est parallèle à l'équateur.

Ayant maintenant établi le fait qu'au pôle il y aura révolution complète du pendule en vingt-quatre heures et qu'à l'équateur il n'y en aura point, il nous reste à montrer ce qui arriverait au pendule dans les latitudes intermédiaires.

Nous voulons cependant considérer d'abord le mouvement du pendule et la raison qu'il a de persévérer dans son plan oscillatoire.

Le mouvement de la balle du pendule, quoique si différent en apparence de celui d'une balle projetée en ligne droite, se rapporte pourtant à la même cause. La première loi du mouvement est, en effet, qu'un corps lancé en avant continuera à se mouvoir uniformément, si aucune force ne s'oppose à cette continuation de mouvement. Mais, si une opposition se déclare, si une force repousse l'objet foulé par une force à angle avec elle, la direction prise par l'objet sera une oblique, résultant des deux forces en question. En d'autres termes, si une balle, lancée de A en B, est sollicitée en même temps vers D par une autre force, elle décrira la ligne intermédiaire A C, résultante des deux forces B et D. (Figure III).

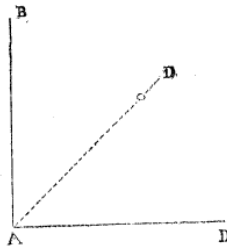


Fig. III.

Observez maintenant ce que serait la ligne décrite par une balle tirée de quelque point de l'équateur, contre un bouclier placé au sud de l'équateur. La balle traversera la terre dans la direction du Sud, mais pendant le temps qu'il lui faudra pour arriver au bouclier, la terre aura eu celui de progresser dans sa rotation du côté de l'Est, et, supposant la balle (figure IV),

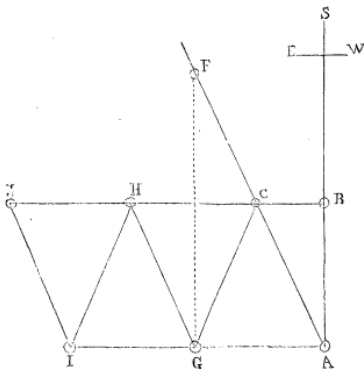


Fig. IV.

tirée de A en B, au bouclier, par suite du temps que la balle aura mis à arriver en B, la terre aura tourné à l'Est vers D. Aussi la balle gardant le mouvement primitif de la terre, arrivera en C et non en B. Le bouclier aussi se trouvera porté en C. Conséquemment, quoique, en regard de la terre, la balle ait décrit la ligne A B, le réel mouvement de la balle aurait été la ligne A C, si son passage dans l'espace avait pu s'accorder avec la rotation du monde sous elle, et en continuant cette ligne elle serait arrivée à F, arrivant là dans le même temps que A serait retourné vers C.

Maintenant, considérons qu'elle aurait été l'action

du pendule dans la même situation, s'il avait oscillé de A en B. Suivant la loi qui dirige la balle, il aurait atteint C à l'extrémité de son oscillation où la gravitation l'aurait contraint de retourner.

Mais il ne retournera point dans la direction C A, car, ainsi, la balle irait à l'Ouest, et maintenant nous savons que la balle du pendule continuerait son mouvement à l'Est, suivant la loi qui guide la balle de fusil en F, et suivant la même loi qui amène le pendule en G, le point situé au-dessous de l'F est le même point auquel le point fixe A aurait été amené par la révolution terrestre.

Conséquemment, quoique le pendule ait décrit les lignes AC, CG, dans l'espace, cependant, sur la surface du globe, il aura seulement marqué la même ligne droite du Nord au Sud AB, parce que la terre a toujours voyagé du côté de l'Est, dans la même étendue que la balle.

La prochaine oscillation du pendule sera de G en H puis de H en I et C.

Ici nous ferons observer que chaque oscillation du pendule dans l'espace (voyez AC, GH, IJ) décrit des lignes parallèles.

Ayant établi le fait que chaque vibration du pendule dans l'espace décrira des lignes parallèles, nous travaillerons à déterminer ces parallèles sur la surface du globe, en abandonnant les lignes alternées qui causeraient de la confusion.

Nous tirerons donc une série de lignes parallèles (n° V) sur le papier, et nous les appliquerons sur

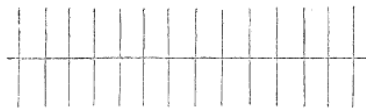


Fig. V.

l'équateur de notre globe. Nous aurons ainsi la géographie des oscillations du pendule à cette place; et si nous les continuons autour du globe, nous obtiendrons des lignes parallèles, toutes dans la direction du Nord au Sud. Conséquemment, le pendule

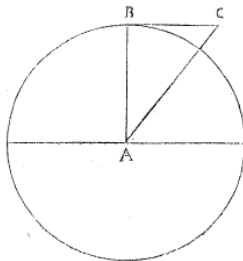


Fig. VI.

oscillera aussi, suivant ces lignes, dans la direction constante du Nord au Sud. Mais appliquons maintenant cette série de parallèles à d'autres latitudes, à la latitude 50, par exemple, parce que c'est la latitude la plus rapprochée de Londres, notre papier réglé ne couvrira pas une sphère et ne s'y adaptera point convenablement. Pour donner à nos lignes longitudinales la direction convenable, il faut décrire un cercle du même rayon que la sphère (fig. VI), tracer ensuite l'angle de latitude du degré 50 à A, mener AB perpendiculaire à la ligne A et BC, parallèle à cette ligne, BC sera le rayon voulu.

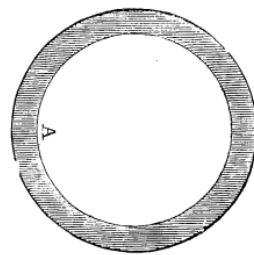


Fig. VII.

Décrivez maintenant un cercle avec ce rayon BC, et appliquez un nouveau papier réglé de parallèles à cette hauteur; si le papier a la même longueur que celui employé pour embrasser la terre à l'équateur, il sera d'environ un quart trop long à la hauteur de l'Observatoire de Greenwich. (Fig. VII.)

Maintenant, si nous observons les différences qui existent entre les lignes qui indiquent la longitude sur le globe et les lignes parallèles du papier, qui indiquent les plans d'oscillation du pendule, nous remarquerons que, depuis la ligne O, point d'application de l'origine du papier, il n'y a de coïncidence qu'en de certains points (figure VIII) situés entre la longitude 7 et la longitude 8. Ailleurs que là, la direction des parallèles de la bande de papier rapportée sur le globe à la hauteur de Londres, ne coïncide point avec les longitudes tracées sur la sphère.

C'est que les longitudes ne sont pas réellement parallèles, puisqu'elles se rencontrent au pôle, tandis que les parallèles du papier qui indiquent les plans d'oscillation du pendule, sont toujours à la même distance les unes des autres.

Ainsi à la longitude 12 (Fig. VIII), le plan d'oscillation du pendule paraîtra avoir dévié de vingt et quelques degrés comme l'indique imparfaitement, le papier. A la longitude 45 ou 46 la longitude sphérique et la ligne de papier se couperont à angle de 45 degrés; ce qui indique qu'à ce point le pendule se trouve avoir depuis la longitude O, point de départ et de coïncidence normale, accompli la moitié d'une révolution.

A la fin du pourtour, c'est-à-dire après une révolution entière du globe sur lui-même, on comprend que le pendule aurait accompli, lui aussi sa révolution apparente et se retrouverait comme à son point de départ, aux environs de la ligne O.

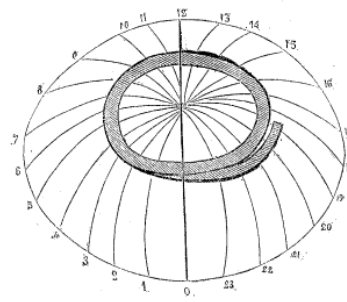


Fig. VIII.

Dans l'expérience réelle il se trouve en effet que le pendule ne se retrouve dans son plan d'oscillation qu'au bout de 34 heure 49 minutes et 48 secondes.

Si la construction géométrique était faite en grand et avec soin sur le papier, on trouverait, on a trouvé exactement les mêmes chiffres.

Il est bien évident à présent, pour toute personne attentive, que la déviation apparente du pendule n'a d'autre cause que la révolution rotative du globe, puisque les faits cadrent parfaitement avec l'hypothèse explicative.

ILE DE LA RÉUNION.

Un document, que nous recevons de la Réunion, donne les détails suivants sur le mouvement commercial et maritime de cette importante colonie, pendant l'année 1850 :

Il est arrivé à la Réunion 139 navires jaugeant ensemble 37,758 tonneaux. 132 de ces bâtiments étaient français, 7 étrangers. Parmi les premiers : Le Havre a fourni pour son contingent 12 navires, Nantes 29, Bordeaux 23, Marseille 16, Terre-Neuve 5, Buenos-Ayres, Saint-Malo et Boston 4 chacun. 12 bâtiments français sont venus de Pondichéry, 12 de Calcutta, 8 de Madagascar et Mayotte, 6 de Maurice, 2 de Coringuy, 4 de chacun des points suivants : Malcaste, Moulmein, Pempa, Cochin.

Les sept navires étrangers étaient venus de Buenos-Ayres, Port-Natal, Maurice et Madagascar.





La même observation s'applique à l'ébénisterie anglaise, qui est plus avancée que celle de l'Autriche, et qui s'est déployée à l'Exposition avec une variété de formes et une exubérance de meubles extraordinaire. Les Anglais n'y vont pas de main morte; ils emploient les plus riches bois à l'état massif, taillent dans l'acajou et dans l'ébène, comme dans le roc, et ils multiplient les surfaces, les bosses, les reliefs, comme si le bois ne coûtait rien. Leurs meubles sont remarquables par la masse, par l'ampleur, par l'énormité. Dans le genre bizarre et tourmenté il y en a de vraiment prodigieux; il y en a aussi beaucoup de formes commodes et régulières, et qui se rapprochent par une belle exécution de la correction et de l'élégance françaises. Les meubles anglais sont aux nôtres ce qu'est leur orfèvrerie à celle d'Odier et aux formes de Christophe, ce que sont leurs faïences aux porcelaines de Sèvres. Je crois devoir signaler à nos fabricants l'emploi avantageux que l'ébénisterie anglaise a fait des bois autres que l'acajou et le palissandre classiques. C'est une étude très-importante à faire pour eux que celle des échantillons innombrables de bois charmants et de toutes couleurs qui brillent à l'Exposition. L'Australie, la terre de Vandiem, l'Inde, les Molouques, le Brésil, l'Amérique du Sud tout entière ont envoyé des collections d'une beauté remarquable.

Il faut sortir de l'ornière, sinon il arrivera aux meubles ce qui menace les châles: l'ennui naîtra de l'uniformité, et la consommation en souffrira. Nous avons amélioré les formes jusqu'à la perfection; il faut maintenant varier les matières premières, et l'ébénisterie a devant elle pour y suffire toutes les forêts des deux mondes.

## X.

L'imprimerie, la cristallerie, les produits chimiques, les papiers peints de l'exposition autrichienne, tel est le thème varié de cette lettre particulièrement remarquable, et qui renferme en outre des rapprochements fort ingénieux sur les industries similaires de la France.

Monsieur, je fais trêve aujourd'hui à mes études sur l'industrie française pour vous parler de l'Autriche et de son exposition. L'Autriche occupe le troisième rang à ce congrès universel; elle y a paru avec un déploiement de ressources qui a surpris tout le monde, excepté

ceux qui témoignent d'un élan industriel digne de l'attention des nations manufacturières.

Je suis bien aise de dire ici, en commençant par la plus libérale des industries, par l'imprimerie, que c'est l'imprimerie impériale de Vienne qui a exposé la collection la plus complète de spécimens de tous les caractères connus. Cette collection, qui ne contient pas moins de

cent cinquante caractères, mais qui ne représentent pas sérieusement la typographie française. Heureusement, M. Plon, M. Dupont et quelques autres ont eu à cœur de réparer cette omission. M. Mame, de Tours, que j'honore profondément comme l'imprimeur de France qui publie le plus de volumes à bon marché, et qui les imprime bien, a été fort admiré à côté des grands maîtres de l'art.

Personne n'a encore exécuté avec l'habileté de M. Dupont le procédé qui lui permet de reproduire, sans altérer l'original, un feuillet perdu de tel ou tel ouvrage ancien, et de le restituer à l'ouvrage incomplet. M. Silberman, de Strasbourg, n'a pas excité moins d'admiration par son vitrail imprimé en dix-huit couleurs, sur une hauteur de 102 centimètres et sur 57 centimètres de largeur. Le procédé entièrement nouveau qu'il a découvert, et qui lui a permis d'exécuter ce tour de force au-dessous des prix de lithochromie ordinaire, est une véritable conquête pour les arts, et nous sommes heureux d'avoir à l'opposer, avec toute l'exposition de M. Silberman, à la magnificence typographique de l'Autriche.

L'Autriche a déployé aussi beaucoup de luxe dans ses productions typographiques, et ses cartes, déjà fort appréciées, ont conservé à l'Exposition le rang distingué qu'elles méritent. Que si nous sortons du domaine scientifique, pour entrer dans celui des arts industriels, nous retrouvons l'Autriche en progrès sensible et continu. Elle travaille le fer avec habileté dans ses usines de Styrie, dont les produits sont excellents; elle a presque supplanté la ville de Nîmes dans l'exportation des châles communs; elle exécute avec une grande supériorité les draps ordinaires, et malgré les reproches légitimes qui peuvent lui être adressés en matière de goût, ses meubles ont produit une certaine sensation à l'Exposition, à cause de la vigueur avec laquelle ils sont exécutés. Un pays qui fabrique jusqu'à huit millions de faulx et de faucilles, seulement pour l'exportation, est évidemment organisé pour la grande industrie.

Mais c'est surtout dans les cristaux de Bohême que se retrouve l'une des supériorités les plus reconnues de la fabrication autrichienne, et c'est ici le cas de dire un mot de la situation de l'industrie du verre, telle qu'elle a été constatée à l'Exposition. Trois puissances avaient droit d'y figurer avec leurs caractères distinctifs: la France, l'Angleterre et l'Autriche. La France s'est abstenue. Nos belles fabriques de Saint-Louis et de Baccarat,



LE MASSACRE DES INNOCENTS.

deux cent six langues ou dialectes, depuis les caractères phéniciens, les plus anciens du monde, jusqu'aux japonais, est la plus belle de l'Europe. Elle répond suffisamment au reproche d'obscurantisme si souvent adressé à l'Autriche, et qui n'a été longtemps mérité que par son gouvernement.

L'Autriche est entrée aujourd'hui dans une voie nouvelle, et quoique la statue du maréchal Radetzki, qui semble veiller, appuyée sur une épée, au dépôt des richesses autrichiennes de l'Exposition, puisse paraître un emblème peu conforme au mouvement industriel des idées dans ce pays, il n'est point qui mérite, au même degré, après la France et l'Angleterre, l'attention des hommes d'étude et de travail. C'est assurément un fait très-remarquable que cet hommage rendu aux sciences et à la pensée humaine, par l'industrie la plus capable de les propager dans le monde. Il suffit de réfléchir à l'immense quantité de linguistes, de professeurs, de compositeurs et d'ouvriers habiles que suppose un tel luxe de typographie, pour acquiescer au rang qui est dû à l'Autriche dans la grande famille européenne.

L'établissement impérial de Vienne possède tous les types des caractères imprimés dans ses ateliers, et il a exposé jusqu'aux matrices qui ont servi à les créer.

On a particulièrement remarqué l'ingénieuse invention à l'aide de laquelle les 30 mille signes de la langue chinoise sont formés, comme la musique, par des types mobiles. Au point de vue technique, l'art avec lequel les Autrichiens sont parvenus à calculer l'espace occupé par chaque lettre isolée, permet de savoir à l'avance quelle sera l'étendue précise d'un manuscrit quand il est imprimé, et l'imprimerie impériale possède déjà 450 millions de caractères fondus d'après ce système.

Les orientalistes ont beaucoup admiré un ouvrage imprimé pour la première fois en japonais, avec des caractères mobiles, et qui semblait plutôt, par sa perfection, importé du pays même que reproduit en Allemagne. La typographie autrichienne s'est placée au premier rang par ce magnifique déploiement de richesse; il faudrait un volume pour donner le simple catalogue de tout ce qu'elle a exposé dans ce

genre, et ce volume exigerait des connaissances que je n'ai point.

J'ai regret de dire que l'imprimerie nationale de France s'est bornée à opposer à ce luxe éblouissant de productions typographiques, un simple volume de spé-

dirigées par des prohibitionnistes aussi habiles qu'encroûtés, n'ont rien envoyé, et elles pouvaient envoyer des chefs-d'œuvre que nous connaissons parfaitement, car il y en a une collection magnifique au Conservatoire des Arts-et-Métiers de Paris.



ARIANE ABANDONNÉE.

les gens qui ne se décident pas sur la rumeur publique, et qui ne jugent pas les grands Etats d'après les préjugés de carrefour. L'Autriche a pris l'Exposition au sérieux. Elle y a paru armée de toutes pièces, et chaque our voit s'accroître l'intérêt qu'excitent ses divers pro-



SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE.

Nous n'hésitons même pas à dire, malgré le mauvais vouloir de ces messieurs, que cette collection aurait suffi pour battre, ici, toutes les collections rivales. Mais alors, en même temps que nous eussions constaté la supériorité de la cristallerie française, nous lui aurions demandé de quel droit elle osait lever tribut sur les consommateurs nationaux et se montrer si âpre au monopole, dont elle peut fort bien se passer.

C'est ce que leur absence ne nous empêchera pas de demander. Outre que cette absence est une faute grave, le jour où il s'agit de défendre l'honneur du *travail national*, elle est aussi une précaution inutile, parce que le but de cette désertion calculée n'échappera à personne. Il est honteux de se cacher, quand on doit compte à son pays des efforts qu'il a payés si cher pour vous soutenir, et l'on perd tout droit à vanter sa supériorité quand on refuse de paraître à un concours tel que celui de Londres.

Arrière donc, Messieurs, avec vos prétentions à interdire l'entrée en France des cristaux de Bohême et des autres pays! Arrière, percepteurs honteux qui levez sur nous, par la prohibition des impôts abusifs, et qui ne voulez pas qu'on discute l'étrange budget en vertu duquel vous nous faites payer si cher ce que nous aurions à bon marché! Le moment approche où vous allez rentrer dans le droit commun et dans la concurrence naturelle de tous les producteurs. Nous ferons volontiers des sacrifices pour l'Etat, qui nous garantit sécurité, routes, justice et administration: mais vous, que nous assurez-vous, monopoleurs effrontés?

Oui, vous auriez brillé ici d'un éclat sans pareil, sinon par le bon marché de vos produits, sinon par la couleur, au moins par la forme. Vous auriez été reconnus dignes d'occuper une situation moyenne entre l'Angleterre et l'Autriche. L'Angleterre semble avoir mérité la palme pour le blanc, l'Autriche pour les couleurs. La fontaine gigantesque des Anglais, haute de près de 10 mètres, dont les eaux versent dans le transept du Palais de Cristal une fraîcheur aujourd'hui délicieuse, est un spécimen glorieux que vous n'avez pas égalé. Les grandes pièces rouges de Bohême dont vous avez redouté la comparaison, n'ont sur les vôtres, en réalité, que l'avantage du bas prix. Vous auriez réuni presque tous les mérites, hors celui de ménager notre bourse. Alons, allons, mon savant collègue, Michel Chevalier, a dit vrai: « La France vous paie la taxe des pauvres, et elle ne vous la doit pas. »

J'ai les larmes aux yeux en trouvant sous le pavillon autrichien les produits d'une grande partie de l'Italie: les soies de Milan, de Vérone, les beaux vitraux de Bertini, les mosaïques, tout ce qui reste d'art et de grâce à ces malheureux Italiens. Hélas! là aussi, c'est la discordie qui a plongé l'industrie dans un abîme de maux! *L'Italia farà da se!* Non, pas plus en industrie qu'en politique, on ne fait rien tout seul aujourd'hui.

Quiconque a l'orgueil de croire qu'il n'a besoin de personne est perdu. La solidarité devient chaque jour plus étroite entre les peuples, et cette dépendance mutuelle est le plus sûr garant de leur progrès social. Est-ce que l'Angleterre et la France ne tirent pas leur coton des Etats-Unis? Est-ce que la poudre même que

nous brûlons pour notre défense n'est pas faite avec du salpêtre de l'Inde et avec du soufre de Sicile? Est-ce que le plomb de nos cartouches ne vient pas de l'Espagne? Est-ce que le bronze de nos canons n'est pas fait avec de l'étain anglais et du cuivre de Russie?

L'Autriche a exposé de très-beaux échantillons de ses produits minéralogiques. Elle brille moins par ses étoffes de coton, qu'elle ferait bien d'abandonner. C'est la maladie des grands peuples, aujourd'hui de vouloir se procurer à tout prix, par un travail forcé, ce qu'ils auraient à bon marché, par leur travail naturel. Les toiles peintes de l'Autriche sont fort laides, plucheuses,

sous-acétate de plomb, 40 francs les 112 livres anglaises; le sulfate de soude, 8 francs le quintal de 112 livres; l'acétate de fer liquide, 83 centimes les 4 litres 1/2; le prussiate de potasse, 83 centimes la livre, et l'acide sulfurique, à 66 degrés je suppose, 9 centimes la livre. Les gens du métier jugeront si ces prix n'indiquent pas une fabrication très-avancée.

En somme, l'Autriche occupe un rang très-distingué à l'Exposition universelle. Il y a dans la réunion presque encyclopédique de ses produits, quelque chose de mâle et de sévère qui caractérise la nation elle-même, une diversité dans la force, comme il y a cette diversité de race dans l'Empire. Les Bohémiens, les Hongrois, les Italiens, les Allemands purs, qui ont concouru à former le faisceau de l'industrie autrichienne, ont conservé sans doute leur physionomie particulière, et ils n'ont rien perdu à être associés.

Ce sera plus tard, Monsieur, une étude intéressante à faire que celle du caractère spécial des populations ouvrières de tous les pays qui ont concouru à cette grande exposition: Français, Anglais, Allemands, Espagnols, Américains, Orientaux. Vous verrez quels rapports curieux existent entre l'ouvrier et l'œuvre, et combien le sort du premier est lié au succès de l'autre...

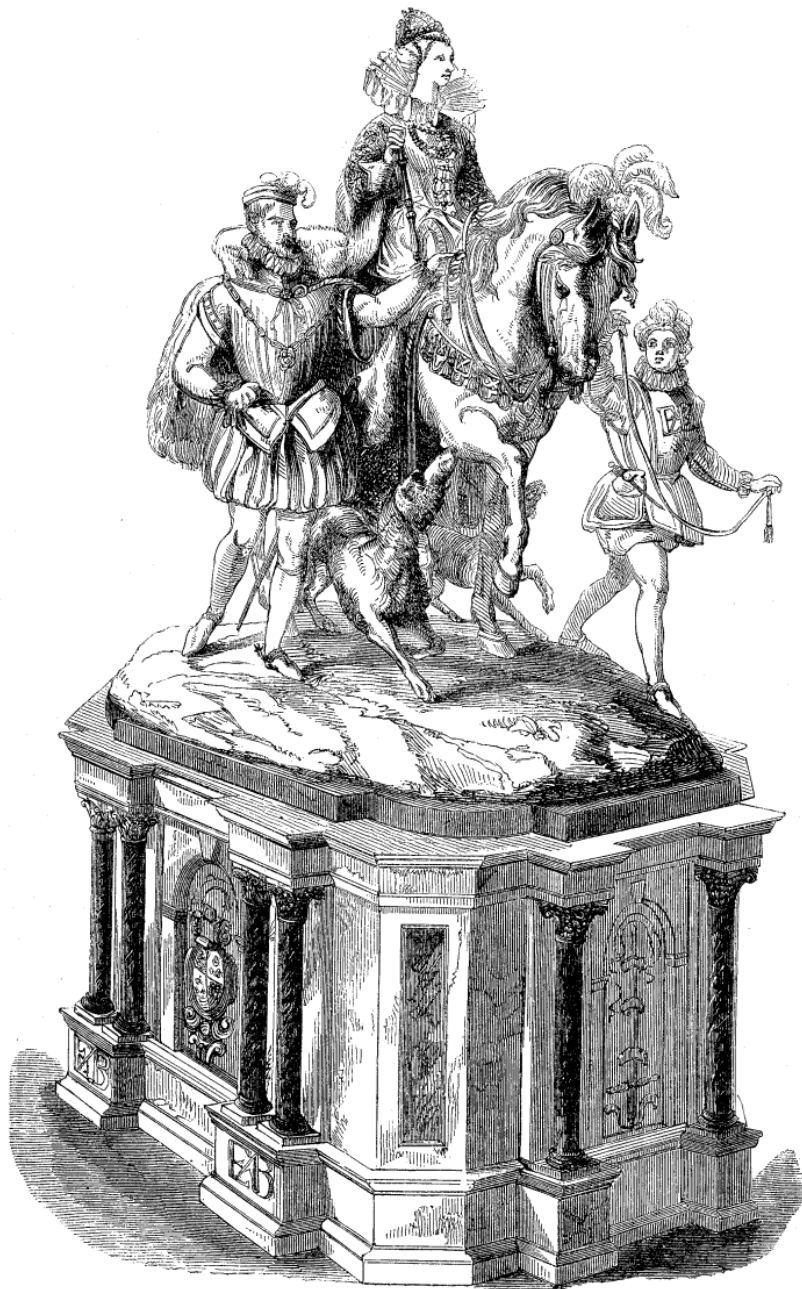
Mais qui donc s'est occupé jusqu'à ce jour de savoir au juste ce que c'est qu'un ouvrier? On flatte les ouvriers quand ils sont forts, on les comprime quand ils abusent de leur force; mais les étudier, les avertir, fi donc!

Ils ignorent surtout d'où vient le vent qui souffle sur eux, et par quels liens mystérieux le débouché se rattache au produit, et l'acheteur au producteur. Voilà ce qu'il faut leur apprendre, et c'est la plus utile leçon qui ressortira de ce concours mémorable.

## XI.

Dans cette partie de son excellent travail, le savant professeur revient sur l'exposition lyonnaise, et confirme, avec le talent qui lui appartient, ce que nous en avons dit nous-même dans notre numéro précédent. M. Blanqui termine par ce touchant hommage rendu aux laborieux et intelligents ouvriers de notre grande cité manufacturière:

Ce qui distingue surtout la fabrique de Lyon, ajoute M. Blanqui dans sa onzième lettre, c'est le goût suprême que respirent toutes ses productions, comme l'air naturel dans lequel vivent ses ouvriers; c'est cette série de traditions que n'ont pu interrompre ni les révolutions de la mode, ni les dévastations de la guerre civile, ni les sauvages distractions de la politique. Il y a un accord mystérieux entre les innombrables mains qui concourent, souvent sans se connaître, à la perfection de ces tissus admirables. Ourdisseurs, dessinateurs, apprêteurs, teinturiers, tous se prêtent sans effort et presque sans méthode un mutuel appui. Ils font des chefs-d'œuvre comme on fait ailleurs des choses vulgaires: c'est leur nature. Voyez-les travailler: avec quel soin ils protègent, contre la poussière du foyer domestique, la blancheur immaculée de ces satins plus purs que l'argent, et de ces crêpes dont le grain ressort, par la pression d'un cylindre, garni de cuir grossier et rude au toucher! Il n'y



LA REINE ÉLISABETH D'ANGLETERRE.

mal apprêtées, en dépit du luxe des produits chimiques qui figurent sous son nom à l'Exposition.

Les produits chimiques ont suivi le progrès de la science dans presque tous les pays de l'Europe, et, puisque je trouve l'occasion de le dire ici en passant, j'ai recueilli à Manchester la preuve authentique du changement remarquable qui s'est manifesté en Angleterre à ce sujet, depuis peu d'années.

Un des fabricants de toiles peintes les plus distingués nous a communiqué, d'après ses livres, le prix auquel il paie les substances suivantes: l'acide pyrologneux, environ 80 centimes les 4 litres et demi (le gallon); le

civil, ni les sauvages distractions de la politique. Il y a un accord mystérieux entre les innombrables mains qui concourent, souvent sans se connaître, à la perfection de ces tissus admirables. Ourdisseurs, dessinateurs, apprêteurs, teinturiers, tous se prêtent sans effort et presque sans méthode un mutuel appui. Ils font des chefs-d'œuvre comme on fait ailleurs des choses vulgaires: c'est leur nature. Voyez-les travailler: avec quel soin ils protègent, contre la poussière du foyer domestique, la blancheur immaculée de ces satins plus purs que l'argent, et de ces crêpes dont le grain ressort, par la pression d'un cylindre, garni de cuir grossier et rude au toucher! Il n'y

aura rien de plus curieux que l'histoire de ces hommes, quand elle sera faite avec sympathie pour eux, sans les flatter, sans les méconnaître non plus !

Ces hommes, aujourd'hui, veulent leur place au soleil, et ils exhibent pour titres de noblesse les chefs-d'œuvre que nous venons d'admirer. Y ont-ils contribué, oui ou non ? Ont-ils honoré leur pays par ces productions sans pareilles ? Y a-t-il, dans toute l'Exposition de Londres, des chefs-d'œuvre comparables à ceux qu'ils y ont envoyés ? La patrie qui les honore à si juste titre, comme soldats, quand ils combattent pour elle, n'aura-t-elle jamais que de stériles compliments pour leur travail de tous les jours ! Ils veulent leur part de gloire, ils l'auront.

Je me souviens d'un heureux jour de ma vie, celui où, sur mon rapport au jury de 1849, la croix d'honneur fut accordée à M. Roussy, un brave ouvrier de Lyon, auteur de plus de dix inventions ingénieuses, pour lesquelles ce digne homme n'avait pas même pris de brevet, voulant que tout le monde en jouit. Il n'avait pas assez de fortune pour faire à ses frais le voyage de Paris, et c'est par le télégraphe qu'il fut mandé aux frais du président de la République, qui le fit asseoir à sa table, et le combla de prévenances. Combien y a-t-il de chefs-d'œuvre à Londres qui sont dus à des ouvriers du premier ordre, blottis et frémissants dans des greniers, à Vaise, ou à la Croix-Rousse, et qui n'attendent qu'un regard bienveillant pour désarmer !

Voilà, Monsieur, la leçon que tous les amis de l'ordre doivent recevoir de ce triomphe incontestable de la ville de Lyon à l'Exposition universelle. Sur ce champ de bataille, les ouvriers lyonnais ont tenu plus haut qu'aucun autre corps de l'armée industrielle l'étendard national. Il serait d'une juste et sage politique de les récompenser, après le grand jury universel, au nom du pays qu'ils ont honoré. Ce n'est pas peu de chose, en effet, qu'un triomphe semblable, et vous ne sauriez croire, à moins de l'avoir vu comme nous, à quel point il a rejailli sur notre exposition tout entière.

BLANQUI, de l'Institut.

L'exhibition de Hyde-Park n'a pas seulement pour objet de réunir sur un point unique tout ce que peut produire l'intelligence humaine aidée par une main-d'œuvre exercée; cette exhibition doit être pour chacune des nations qui y ont pris part une occasion solennelle d'attester, sinon sa supériorité exclusive sur ses rivales, du moins les efforts qu'elle fait pour entrer en lutte avec elles. Rien de plus noble assurément qu'une pareille émulation, et de plus équitable à la fois que l'opinion qui doit en résulter. Mais il faudrait que la partie fût jouée loyalement, et non avec des cartes bizeautées ou des dés pipés, comme les faits l'ont déjà montré. Nous parlions l'autre jour d'une audacieuse rapine exercée au détriment de l'un de nos premiers artistes en orfèvrerie; on nous en signale une nouvelle qui du moins, cette fois, n'a point échappé à la juste réprobation qu'elle avait encourue. L'anecdote court les salons du Cristal-Palace, et personne encore n'en a contesté l'authenticité. On ne saurait donc nous accuser de l'avoir inventée à plaisir, pour les besoins de la cause que nous défendons, celle de la légitime propriété. Voici le fait :

On connaît la perfection des instruments de chirurgie fabriqués par M. Charrière. Les Anglais ont des prétentions en ce genre. L'incontestable succès de notre habile compatriote ne leur en était que plus odieux. Tous les chirurgiens anglais, tous les fabricants d'instruments chirurgicaux cherchaient dans leurs trousseaux leurs plus merveilleux scalpels, leurs plus délicates balances, pour les opposer aux chefs-d'œuvre parisiens. Un moment ils ont cru avoir réussi. L'un d'eux possédait un miroir (nous ne sommes pas assez savants ni assez hardis pour vous dire ce que ce n'était que ce miroir, et quel usage on en faisait; c'était, en bref, un admirable miroir, pour lequel il n'y avait pas de secrets, un chef-d'œuvre, s'il en fut, aussi bien inventé que bien exécuté, le plus sincère des miroirs et le plus parfait des instruments de chirurgie. On résolut d'apporter ce... miroir (le français, dans les mots brave l'honnêteté), sur le lieu même du triomphe de M. Charrière. « Vous êtes un habile ouvrier, M. Charrière, un artiste, mais feriez-vous bien l'équivalent de ce miroir ? » Tous les fabricants faisaient silence, attendant l'aveu d'une défaite. — « Ce miroir ? dit M. Charrière, je ne vous demande ni un jour, ni une heure, ni une minute. » Et prenant l'instrument dans sa main, il le dévissa, le démonta, et présente à l'heureux possesseur, sur une toute petite vitrole imperceptible, impalpable, oubliée, un mot, un nom, une date qu'il fallut lire avec une loupe. Ce nom,

c'était « CHARRIÈRE, » et cette date : « A Paris, rue de l'École-de-Médecine. »

Aucune réflexion ne pourrait ajouter à la moralité qui ressort naturellement de cette charmante histoire.

BÉNÉDICT.

#### REVUE DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

La Russie se place dans le Palais de Cristal avec avec toutes les ressources d'un territoire à la fois européen et asiatique. Ce sont des échantillons variés de ses métaux et de ses minerais, de ses bois de constructions, de ses pelleteries, de ses fourrures, de ses laines, de ses grasses, et principalement de ses graines farineuses. Rien de plus beau et de plus complet que cette exhibition naturelle. Le comptoir circulaire sur lequel on a rangé les grains, dans de larges sèbles de bois peint, est couronné par une gerbe immense où la tige de chaque plante céréale, chargée de son épis, trouve sa place dans un faisceau particulier. De sorte, qu'après avoir palpé ce grain, on peut analyser botaniquement la plante qui le produit.

Après la production des céréales, celle de la laine vient se placer en première ligne. Les échantillons de toisons communes et de mérinos exposés par la Russie sont très-beaux et peuvent soutenir la comparaison avec ceux du Zolwerin. On trouve parmi les échantillons de ce produit quelques spécimens du duvet de cachemire, qui, des montagnes du Thibet, des plateaux de l'Asie centrale, et des rivages de la mer Caspienne, est apporté chaque année par les Kirguises à la foire d'Astracan, nettoyé et éjarré à Moscou, et de la expédié presque en totalité à Paris.

Le contingent des pelleteries russes doit nécessairement se ressentir de la saison et de la longueur du voyage; mais tel qu'il nous est offert, il soutient encore la vieille renommée de la Sibirie et de la Tartarie. Il ne lui manque, pour l'emporter sur toutes les industries rivales, d'être plus à portée des fortunes modestes.

Mais ce qui constitue le principal mérite de la Russie à l'Exposition universelle, c'est d'y avoir apporté des produits manufacturés avec une grande habileté. Les soieries de Saint-Petersbourg ont beaucoup des qualités de dessin et de tissage de celles de Lyon, et y ajoutent une perfection nouvelle sous le rapport du brillant et du reflet qui est particulièrement propre aux soies de Chine que l'on y emploie.

Les fabricants russes ont appelé à leur aide les meilleures méthodes, les métiers à la Jacquart, et les dessins les plus nouveaux. L'industrie de la soie, nous n'hésitons pas à le reconnaître, prend chez eux un notable accroissement, et si elle ne nous menace point encore d'une sérieuse concurrence, elle doit être pour nos manufacturiers et pour nos artistes un motif de constante émulation.

De l'Exposition de la Russie à celle de la Turquie, il n'y a que l'épaisseur des Balkans, c'est-à-dire quelques pas seulement à faire dans les immenses galeries du Cristal-Palace. Entrons-y à la suite de M. Michel Chevalier, et laissons-lui l'honneur de décrire lui-même et d'apprécier tous ces objets d'une facture si étrange pour des yeux européens, empruntés à des mœurs si obstinément fidèles aux traditions du passé, et dont la présence sur le champ de bataille industriel atteste les nombreuses victoires qu'y a remportées le génie de la civilisation moderne.

Entrons dans les salles réservées à ces pays, laissons de côté, pour un instant, les articles qui dattent chez ces peuples d'une trentaine d'années à peine : j'y arriverai. Qu'est-ce qui s'offre le plus à nos regards ? D'abord un petit nombre de matières premières, de la laine principalement, des grains, des dattes, du miel. J'y remarque aussi la valonée et la graine oléagineuse de sésame, célèbre déjà par les contes de *Mille et une Nuits*, non moins célèbre désormais par l'histoire d'un amendement voté chez nous en 1845, avec accompagnement de violences envers les ministres. En fait d'articles fabriqués, j'y vois des tissus de laine quelque peu variés, des burnous, des voiles, des écharpes, des manteaux épais, des couvertures pour les chevaux, et pour les tentes, une tente toute dressée, des selles de cheval avec leurs accessoires, quelques ustensiles en fer et en bois, des vases étamés. Tout cela est conforme aux modèles les plus antiques, à part la soie mélangée dans quelques-unes des étoffes et sauf l'étamage. Ces tissus de laine ne sont pas foulés, comme le sont nos draps; ils ne sont pas croisés non plus comme

les mérinos : c'est donc l'enfance de l'art. Je jurerais que les écharpes, les voiles, les ceintures, les tissus de laine d'une certaine finesse pour robes que j'aperçois çà et là, sont à l'image des cadeaux de nocce de Jacob à Lia ou à Rachel. Cette tente dressée doit être la copie fidèle de celle sous laquelle l'infortuné général Sisara, épuisé de fatigue, chercha un asile dans le désert; et ce clou grossier est le *fac-simile* de celui que Jahel, violant les Croix de l'hospitalité, lui enfonça dans la tête pendant son sommeil. Ce bât doit avoir servi à l'ânesse de Balaam. Ce panier hermétiquement fermé, qui est rempli de dattes, c'est, contenant et contenu, le paretel de ceux que Melchisedech avait dans ses magasins. Cette petite outre est exactement comme celle qu'Abraham donna remplie d'eau à la pauvre Agar lorsque la jalousie de Sarah obligea le patriarche à la renvoyer dans le désert, tenant son fils par la main.

Dans l'Exposition de ces peuples demeurés primitifs on aperçoit des objets qui sèduisent par leur éclat, et qu'on prendrait volontiers pour des preuves d'une industrie avancée. Ce sont des articles de luxe, des objets de sellerie surtout, qui resplendent de l'éclat de l'or; c'est du velours rouge tout brodé et bordé d'or. Cette magnificence impose aux curieux. Ne nous pressons pourtant pas d'admirer. L'or et l'argent ont la vertu de plaire aux hommes. L'or plus encore que l'argent est inaltérable dans sa belle couleur; dans l'état où l'offre la nature il est extrêmement facile à travailler. Il est très-ductile, très-malléable, il se soude aisément. On en fait donc sans grand-peine des fils qui, convertis en galons et en tresses, relèvent singulièrement les tissus sur lesquels on les répand. Un ouvrage de bonne mine en or n'est donc qu'un douteux témoignage de puissance industrielle. Il n'y a pas de civilisation rudimentaire qui n'ait eu des bijoux en or d'une certaine beauté, en présence desquels les voyageurs qui ne réfléchissaient pas s'exaltent. Fernand Cortez, au Mexique, est stupéfait des ouvrages en or et en argent qu'il voit aux mains des envoyés de Montezuma. Il en écrit à l'empereur Charles-Quint dans les termes les plus admiratifs. C'étaient pourtant de très-médiocres industriels que les Mexicains. Mais je trouve ici, à l'Exposition même, la preuve du peu d'importance qu'il faut attacher aux ouvrages d'or ou d'argent, à moins que ce ne soient des œuvres d'art comme ce qu'on exposés ici à pleines mains les Froment-Meurice, les Odier, les Morel, les Mortimer, les Garrard, les Wagner, et tant d'autres orfèvres français, anglais, allemands, belges, hollandais. Suivez-moi dans le quartier des Barbares. Nous voilà sur la côte occidentale d'Afrique, parmi les Ashantis, les tribus de la Côte-d'Or, de la Côte-d'Ivoire. Regardez ce collier en or et cet autre bijou dont la forme rappelle les broches que portent nos dames. Vu d'un peu de distance, cela a bon air. Puis, regardez tous ces articles dont c'est entouré : est-ce qu'ils ne vous révèlent pas que vous êtes parmi les sauvages ?

Si vous voulez vous faire rapidement une idée passablement exacte du degré d'avancement auquel est parvenue l'industrie d'un peuple, ce n'est pas à l'or ni à l'argent qu'il faut regarder, c'est au fer. Sachez si une nation produit ou consomme beaucoup de fer. Voyez ses outils, ses ustensiles, ses machines; examinez quelle figure y fait le fer. Si la consommation du fer est grande; si, ce qui est la même chose, les outils et les ustensiles en fer sont nombreux, solides et de bonne mine; si le fer fondu, forgé ou aciéré est la matière principale des machines; si vous avez la preuve que les ouvriers sont adroits et prompts à entretenir ces instruments et ces appareils, vous pouvez prononcer désormais les yeux fermés : la nation dont il s'agit est avancée, très-avancée dans l'industrie. Si au contraire la consommation du fer est très-bornée, si les outils en fer ont mauvaise façon, si dans les machines et appareils on n'emploie le fer qu'avec parcimonie, s'il est mal travaillé, mal dressé, c'est encore un peuple toisé, il faut le classer à un rang inférieur.

A force de patience ou de souplesse dans les doigts, il pourra offrir çà et là quelques branches de l'industrie qui lui passent honneur; mais l'ensemble de son industrie sera faible. La production de presque tous les articles sera bornée en proportion de la population, et par cela même le pays sera pauvre; il sera pauvre, parce que la production est nécessairement bornée quand on a de mauvais outils et de mauvaises machines, ou que, faute de bons matériaux, on ne construit pas de machines. Et quand la production est bornée, il ne peut y avoir que peu de produits pour chacun : la population est misérable

Cela posé, revenons aux articles de l'Égypte, de la Turquie, de Tunis, d'Alger. Ces selles chamarrées d'or qui vous avaient séduits; soulevez-en l'enveloppe. Regardez de près le mors, les étrières, les boucles les sangles, les anneaux, tout ce qui est en fer; c'est de travers, c'est rude; cela pêche par le fond et la forme; les anneaux ne sont ni ronds, ni ovales, les surfaces sont raboteuses, les soudures équivoques, les épaisseurs inégales; passez aux outils, ils ont des ferrures mal façonnées, mal ajustées. Dans les machines, c'est de même, et elles sont grossières de tout point. Tous ces défauts viennent de ce qu'on n'a que peu de fer et de ce qu'on ne sait pas le travailler. On l'a remplacé par le bois autant que possible. Regardez, par exemple, dans l'exposition tunisienne, qui d'ailleurs, à beaucoup d'égards, est fort intéressante, cet outil à lame courbe, si écriqué, si faible: ce doit être une faucille à couper le blé. C'est pitoyable. Le moissonneur qui le manie doit s'étendre en faisant très-peu de besogne. Quand le fer est très-rare, comment faire cependant? Un peu plus loin, dans un autre pays de l'Afrique, voyez cette serrure. Elle est toute en bois. L'écrivain vous avertit que c'est le même modèle que du temps des Pharaons: nouvelle agrément pour l'antiquaire, mais affligeante pour ceux qui aiment le progrès des arts, parce que c'est le gage certain de l'amélioration de la condition des hommes.

Pour que la preuve de l'état arriéré de l'industrie chez les populations mahométanes soit plus complète, jetez un coup d'œil sur leurs machines d'un autre point de vue; informez-vous de la destination qu'elles ont. Vous distinguez des moulins à bras. Vous n'avez pas besoin d'aller plus loin: la cause est entendue. Quoi! le blé est encore moulu à bras dans ces contrées! On n'y est pas parvenu encore à affranchir le genre humain de ce pénible labeur qui a fait pousser aux esclaves de l'antiquité des gémissements dont tous les poètes de l'antiquité, depuis Homère, dans *l'Odyssée*, jusqu'à ceux de la décadence de l'empire romain, nous ont renvoyé le douloureux écho! C'est la portion la plus faible de la société, ce sont les femmes qui, chez les Arabes de même que dans la maison d'Ulysse, ont cette charge écrasante; si bien qu'une des circonstances qui les consolent, en Algérie, de la domination française, c'est qu'avec les Français arrivent les moulins à eau. Une civilisation et une industrie qui en sont la sont jugées.

Dans l'exposition des peuples musulmans, on remarque des articles assez nombreux qui ont un autre cachet que le reste, et où la main de l'Europe a laissé son empreinte, aisée à reconnaître: ce sont des tissus de coton ou de laine foulés; quelquefois ce sont des métaux passablement ouverts. L'origine de ces marchandises est bien connue. Les gouvernements de l'Égypte et de Tunis s'efforcent de secouer le joug d'une routine séculaire. Ils ont attiré des ingénieurs français, anglais, italiens, qui ont établi des machines et des appareils divers, fondé des ateliers de plusieurs sortes.

C'est ainsi qu'en Égypte, depuis plusieurs années, on travaille sur une grande échelle le coton à l'instar de Manchester, de Rouen, de Neuchâtel en Suisse et de la Saxe. Le bey de Tunis a établi de même plusieurs manufactures. Ces tentatives de progrès ont-elles toujours été parfaitement entendues? Il serait permis d'en douter. On a probablement eu trop de hâte de multiplier les fabriques de tissus par exemple. Ces contrées arriérées auraient eu de meilleurs résultats si, quant à présent, elles avaient consacré la majeure partie de leurs efforts à produire des matières premières. L'abondance des terres fertiles dont elles ont la disposition eût rendu leur labeur très-fructueux; elles auraient eu ensuite, par la voie des échanges avec l'Europe, plus d'articles manufacturés avec le même travail et le même capital qu'elles n'en obtiennent par la fabrication directe. Il est incontestable pourtant que le transport des mécanismes et des méthodes de la civilisation occidentale dans le Levant est, sauf les erreurs qui ont pu en affecter l'application, digne d'encouragements et d'éloges. Les procédés des Occidentaux, leurs engins, leurs outils et leurs ustensiles ont une immense supériorité. La division du travail qu'ils ont adoptée et qu'ils étendent sans cesse est une source de richesses. La domination sur les forces de la nature, dont ils donnent l'exemple et le secret, centuple la puissance productive de l'homme. Après tout, quels que soient les motifs qu'on a pu leur prêter, les gouvernements mahométans, qui

s'efforcent d'introduire chez eux les pratiques de l'industrie occidentale, sont les bienfaiteurs de leurs sujets.

Après ce magnifique tableau, si digne à tous égards de la haute célébrité du maître qui l'a tracé, revenons sans autre forme de transition à nos modestes appréciations.

Le progrès qui s'est manifesté depuis les cinquante dernières années, dans les diverses branches de l'industrie, a fait défaut presque complètement à une de ses parties les plus intéressantes, — la fabrication de la dentelle.

Pour cette fabrication, en effet, nous sommes beaucoup moins avancés en France qu'on ne l'était vers la fin du seizième siècle, ou au commencement du dix-septième. Soit que la cherté des produits éloigne les consommateurs, soit que l'introduction des tissus de coton, tules, blouses et mousseline, ait obtenu les faveurs de la mode, toujours est-il que l'art du dentellier n'a point participé au mouvement général.

Disons toutefois que la Belgique ne mérite point d'être renfermée dans cette appréciation défavorable, en ce qui concerne la part que ses fabriques de dentelles ont prise à l'exposition du Palais de Cristal. Son salon est abondamment et richement pourvu; et prouve qu'elle marche avec succès dans la voie progressive que lui ont ouverte les vieux Flamands de Marie de Bourgogne et de Marguerite de Parme.

Profitant avec habileté des procédés nouveaux applicables à l'art du dentellier, les Belges n'ont point sacrifié la solidité à l'élégance, et y ont ajouté les conditions du bon marché. Citons comme type de ces conditions favorables les dentelles exposées par une maison d'Ypres, celle de MM. Duhayon-Dubrunfaut et comp<sup>s</sup>.

L'Exposition de ces industriels comprend des dentelles de tous prix, depuis le prix de 40 c. jusqu'à celui de 1,500 fr. l'aune.

Leur dentelle exposée sur carreau, dont la fabrication exige 1,700 fuseaux, est assurément l'échantillon le plus parfait qui ait jamais été produit; et l'on doit féliciter l'ouvrière qui a pu surmonter avec tant de talent les grandes difficultés dont ce travail est hérissé.

Pour donner une idée du développement qu'a prise dans la seule ville d'Ypres, la fabrication des dentelles, disons que la Chambre de commerce de cette ville, dans une statistique récente, évalue à 22,000 le nombre d'ouvrières dont le travail est acheté par les fabricants de la ville, et que, sur ce nombre, 3,900 environ sont employées par MM. Duhayon-Dubrunfaut et compagnie, indépendamment du millier qu'ils emploient à Bruxelles dans la spécialité des applications.

On sait que le genre spécial de fabrication adopté par la ville d'Ypres est la fabrication de valenciennes riches; on y produit avec infiniment de goût la dentelle à maille carrée, encadrant les mille diversités d'un dessin toujours correct, toujours proportionné à la force ou à la souplesse du tissu qu'il doit couvrir. Dans cette spécialité, reconnaissons-le, Ypres, Gand, Courtrai et Bruges se piquent d'une louable émulation qui, en définitive, tourne au profit de l'acheteur.

Mais, hâtons-nous de le dire, parce que nous tenons de source certaine MM. Duhayon-Dubrunfaut dans leur désir légitime de soutenir cette concurrence, ne lui sacrifier point le bien-être de leurs nombreux ouvriers; économistes, praticiens avant tout, ils ont su trouver la solution de ce double problème: perfectionner le travail et augmenter le salaire des travailleurs (1).

Les papiers peints, destinés à la tenture des appartements, ont trouvé dans M. Devis, l'heureux successeur de la maison Van-Gelder-Parys, un habile et intelligent producteur: M. Devis a exposé trois à quatre cents articles du prix de 35 centimes à 40 francs le rouleau; cette collection renferme tous les genres, papiers communs, rayures outils à la mécanique, damas, teinte de fond, panneaux veloutés, etc., etc. Nous avons particulièrement admiré un velouté soie transparent, à reflet, genre de fabrication tout nouveau qui imite parfaitement le damas soie et le velours d'Utrecht: il est impossible de porter plus loin l'illusion. Le bon marché, qui est une des premières conditions de succès en Belgique, est, nous a-t-on dit, dans les habitudes de la maison dont nous par-

(1) Il n'est pas inutile de remarquer que la plupart des ouvrières tels que charpentiers, maçons, menuisiers, couvreurs, etc., etc., ne travaillent pas pendant l'hiver, ce sont leurs femmes ou leurs enfants qui travaillent la dentelle qui pourvoient aux frais du ménage.

lons: Ses papiers les plus inférieurs, du prix de 35 centimes le rouleau, sont fabriqués dans de très-bonnes conditions de solidité, de dessin et de choix de couleurs. On peut hardiment avancer que nulle autre maison, même à Paris, ne peut lutter sous le rapport du bon marché avec celle de M. Devis, qui présente à ses acquéreurs un avantage de 30 à 35 pour cent sur ses rivaux. M. Devis a obtenu la médaille d'honneur à l'exposition de 1847, et nous ne doutons pas qu'il ne soit encore cette fois l'objet d'une flatteuse distinction.

La science dentaire fait depuis quelques années des progrès véritablement surprenants. Nous n'en voudrions pour preuve que les magnifiques produits exposés à Londres par l'un de nos compatriotes, le seul qui ait eu cet honneur.

M. Paul Simon, médecin dentiste de la faculté de Paris, a tellement perfectionné ses ornements artistiques de la bouche, qu'il est parvenu à les faire confondre avec les plus belles dentures naturelles.

Déjà le jury de l'Exposition française de 1849 avait remarqué les produits de M. Simon, et leur avait accordé la seule mention honorable que reçurent cette année les applications de l'art du dentiste.

Les salles des Etats-Unis se sont encore enrichies d'un assez grand nombre d'objets nouveaux. Nous avons remarqué, entre autres, la machine à coudre qui attire un immense concours de visiteurs, et dont la disposition tout à fait heureuse semble avoir définitivement résolu le problème jusqu'alors insoluble de la couture mécanique. Dans le compartiment des matières premières, une branche de cotonnier chargée de fruits, arrivés à maturité, laissent échapper le coton de leurs écailles entre ouvertes. Enfin, les Américains ont encore exposé un bois de lit dont les jointures à queue d'aronde, sans écrous ni vis, sont très-solides et peuvent non-seulement se monter et se démonter, mais encore se nettoyer avec la plus grande facilité.

#### L'ALBUM DES GENS DE LETTRES AU PALAIS DE CRISTAL.

— Dans la galerie du palais de Hyde-Park réservée aux produits de l'industrie française, se trouve exposée une œuvre merveilleuse à laquelle les peintres, les sculpteurs, les musiciens, les littérateurs les plus célèbres de la France ont apporté chacun sa part de collaboration. C'est un album sans rival au monde, sous le double rapport du nombre et de la valeur des productions qu'il renferme. Les deux volumes de cet album sont ouverts sous une vitrine, et, pendant cent quatre-vingts jours, ils offriront chaque matin à la curiosité du public une page nouvelle, autographe, dessin ou morceau de musique. Le Palais de Cristal se fermera avant qu'on ait épuisé les trésors de cette immense collection.

Commencé au mois d'octobre 1847, l'album de la société des gens de lettres figure au Palais de Cristal comme étant l'expression la plus haute de cette civilisation si féconde en merveilles, dont le monde entier s'est fait volontairement le tributaire. Ne sont-ce pas, en effet, les littérateurs et les artistes qui maintiennent, au milieu de notre population ouvrière, ces traditions d'élégance manuelle qui placent l'industrie française à la tête de toutes les autres? Les littérateurs et les artistes sont les professeurs naturels des fabricants d'objets de luxe et de fantaisie, comme les savants le sont des teinturiers, des doreurs sur métaux, des filateurs, des constructeurs de machines, de ces nombreux travailleurs enfin, qui approprient la matière à nos besoins de chaque jour. Les uns enseignent à manipuler les substances, les autres dirigent le metteur en œuvre dans le choix des formes, des dessins et des couleurs. L'imagination des romanciers et des peintres a créé la mode; elle a ressuscité tour à tour, en fait de meubles et d'étoffes, les prodiges de l'antiquité grecque, du moyen-âge, de la renaissance, et les gracieux colifichets des salons Pompadour. Malheur au gouvernement qui laisserait périr ou se disperser toute cette intéressante famille de poètes et de penseurs! Malheur à la nation française si elle voyait avec indifférence cette grande calamité s'accomplir! Le sceptre du bon goût, que l'Europe lui abandonne, tomberait infailliblement de ses mains.

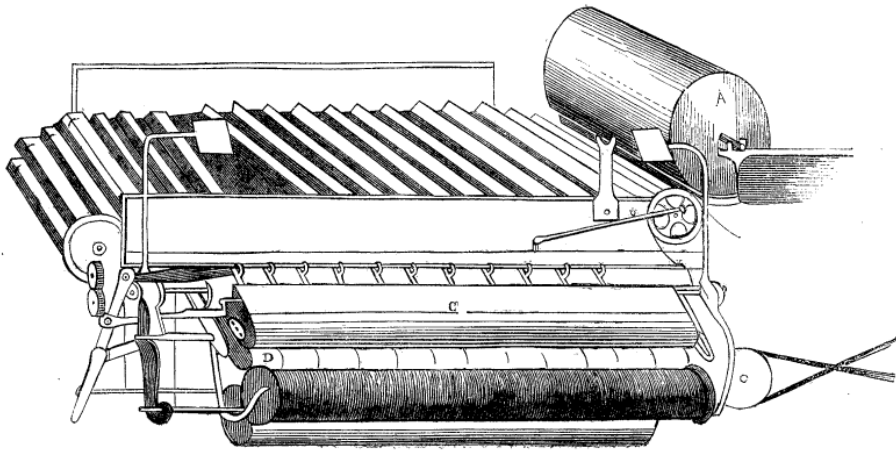
M. le baron Taylor, président honoraire de la société des gens de lettres, et M. Godefroy, leur agent central, ont eu par conséquent une idée très-logique et très-heureuse, quand ils ont voulu mettre les œuvres de nos artistes en parallèle avec les produits de nos industriels. Ils ont bien mérité et du public et de l'association.



**PIECING-MACHINE  
DE CROSSLEY,  
POUR LA MANG-  
FACTURE DES  
LAINAGES.**

Ceci est une amélioration apportée à l'ancien système de *rapicétagé* à la main. Il a été adopté depuis 4 ans dans quelques manufactures du Westmorland et dans l'ouest de la Grande-Bretagne.

Notre dessin a été fait d'après une machine de ce genre appartenant à Charles Bradish et fils, fabricants, près de Huddersfield, et quoique nous n'ayons pu nous procurer les dessins particuliers des différentes sections de l'appareil, nos



PIECING-MACHINE DE CROSSLEY.

lecteurs spéciaux se feront facilement une juste idée du mécanisme et des avantages de la nouvelle machine de Crossley.

Comme toute amélioration, celle-ci a eu besoin de faire son chemin envers et contre les obstacles que lui opposaient et que lui opposent encore l'ignorance et la routine; qui, nous devons l'avouer, exercent une redoutable influence dans

**Convention douanière entre la France et la Sardaigne.**

L'Assemblée nationale vient de consacrer par son vote la convention de commerce provisoirement conclue entre les gouvernements français et sardes, et qui ajoute de nouvelles dispositions au traité de commerce du 5 novembre 1840.

Le roi de Sardaigne s'engage à étendre, à partir du 1<sup>er</sup> juin prochain, aux produits du sol et de l'industrie de la France, importés directement de France en Sardaigne, les réductions douanières stipulées par les traités conclus avec la Belgique le 24 janvier, et avec l'Angleterre le 27 février 1854.

Le roi de Sardaigne s'engage, en outre, à abaisser, à partir de la même époque, les droits :

1<sup>o</sup> Sur les tissus de soie importés de France, dans la proportion suivante, savoir : Tissus de soie, de 20 fr. à 15 fr. le kilog. Tissus de soie et filloselle, de 12 fr. à 8 fr. le kilog. Boutons de soie et filloselle, de 8 fr. à 6 fr. Boutons mélangés, de 5 fr. à 3 fr.

2<sup>o</sup> Sur les livres importés de France, dans la proportion suivante, savoir : Livres reliés blancs, de 65 fr. et livres imprimés, de 60 fr. à 35 fr. les 100 kilog. Livres imprimés brochés, de 30 fr. à 18 fr. les 100 kilog.

Le président de la République française, en compensation de ces avantages s'engage, de son côté, à abaisser : 1<sup>o</sup> d'un cinquième, soit de 20 pour 100, les droits actuels sur les bestiaux de la race ovine et caprine sardes, importés en France, soit par le littoral de la Méditerranée, soit par la frontière de terre dans la zone comprise entre la limite méridionale du département de l'Ain et de la Méditerranée, de telle sorte que les droits actuels de 5 fr. par chaque bête à laine, moutons, béliers et brebis; de 4 fr. 50 c. pour chaque bête à cornes, boucs et chèvres; de 30 c. pour chaque agneau, soient réduits à 4 fr., 4 fr. 20 c., et 25 c.; 2<sup>o</sup> D'un cinquième, soit de 20 pour 100, les droits sur les fruits frais de table originaires des Etats sardes (1).

On ne saurait trop applaudir à la prévoyante sollicitude qui porte les gouvernements à établir sur les bases d'une juste réciprocité, les dispositions législatives qui ont pour but de protéger efficacement les intérêts de leurs sujets. Déjà l'Angleterre et la Belgique ressentent les bienfaits de modifications semblables; espérons que le nouveau traité qui lie la France et la Sardaigne amènera des résultats aussi favorables au développement de leur commerce et de leur industrie.

G. DE CHALAMONT.

**La morale de l'industrie.**

L'industrie, confondue avec l'industrialisme, qui en est la verrue, le champignon, a subi toutes sortes

(1) Une disposition additionnelle autorise le gouvernement français à étendre cette disposition aux produits similaires de la principauté de Monaco.

d'outrages de la part de certains moralistes fermant les yeux sur une distinction nécessaire.

Le mot *industrie* et tous ses dérivés ont été conspués à tort, et l'on ne saurait pourquoi, si le Robert-Macaire, ce type modernisé de Tartufe, n'était pas là pour expliquer trop bien l'horreur et le dégoût inspiré par le *savoir-faire* à beaucoup d'honnêtes gens.

*Industrieux*, *industriel* sont, dans certaines bouches, synonymes de *marchand de graines de chou colossal* et autres épithètes mal sonnantes et très-mal portées.

Que de gens pourtant qui, par leur intégrité, leur loyauté, leur grandeur dans les affaires, et même leur *philantropie commerciale*, lavent incessamment ces mots, français aussi, de leurs souillures accidentelles et ramènent le mot *industrie* à son sens primitif, à celui que lui donne le dictionnaire de l'Académie.

Nous enregistrons aujourd'hui avec un singulier plaisir, deux faits bien honorables pour les deux industriels qui en ont pris l'initiative. Libre à nos lecteurs d'en tirer la moralité qu'ils voudront.

La moralité des *fables* à son prix. Mais qu'est-ce auprès de la moralité des *histoires*!

Le 18 mai dernier, M. Chapsal, ancien négociant, ancien maire de Joinville-le-Pont, a offert spontanément au conseil municipal de sa commune d'accorder, comme prime d'encouragement, aux cinquante premiers déposants, ouvriers des deux sexes, demeurant à Joinville, moitié en sus des sommes qu'ils verseront, pendant cinq ans, pour s'assurer une retraite de 600 francs, à l'âge de soixante ans.

Le 30 du même mois, M. Chambard, négociant en vins, à Bercy, a montré une générosité semblable envers les ouvriers, pères de famille, déjà âgés et peu aisés de sa commune. Voici la lettre qu'il a écrite, à ce sujet, à M. le maire de Bercy :

« Monsieur le maire, me rappelant comment j'ai commencé, je cherche depuis longtemps une occasion d'être utile aux ouvriers laborieux et économes. Cette occasion, la loi du 18 juin 1850, qui crée, sous la garantie de l'Etat, une caisse de retraites pour la vieillesse, me la fournit, et je m'empresse de la saisir; voici comment : j'offre de doubler la mise de vingt ouvriers, pères de famille, ayant au moins quarante ans d'âge aujourd'hui, qui, dans un délai de cinq ans, auront les premiers, par des versements successifs à la caisse des retraites, complété la somme de trois cents francs, pour avoir droit à une pension dans leurs vieux jours. Toutefois, ces primes n'auront lieu qu'en faveur d'ouvriers attachés au commerce des vins, et domiciliés dans la commune de Bercy.

« Veuillez, je vous prie, monsieur le maire, faire part de cette proposition à votre conseil municipal, dans sa prochaine réunion.

« Recevez, etc. »

Le conseil municipal de Bercy s'est empressé d'offrir son concours pour l'exécution de cette intention généreuse. Nous voudrions que l'exemple donné par

MM. Chapsal et Chambard trouvât beaucoup d'imitateurs.

Disons mieux : nous sommes assurés qu'ils en auront.

GULLAUD.

**Armées scientifiques. — Armées industrielles.**

Les Romains faisaient construire à leurs armées de magnifique voies et des fortifications redoutables. A ces armées industrielles ont succédé de nos jours les armées artistiques et archéologiques.

On le dirait du moins, à voir ce qui se passe aujourd'hui en Algérie. Le 2<sup>m</sup> régiment de la légion étrangère se livre à d'intéressantes investigations sur le territoire de nos possessions africaines.

Le résultat de ces travaux a été adressé à M. le ministre de la guerre, qui en a renvoyé l'examen à l'Académie des inscriptions et des belles lettres.

Cette Académie a nommé une commission dont le rapporteur est M. Jomard.

Nous sommes assez heureux pour pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs un fragment de ce rapport. Le passage que nous citons montre de quelle façon s'étaient organisés les travaux :

« Si l'on trouvait une inscription, elle était immédiatement copiée par le dessinateur le plus exercé du détachement. Une statue, un morceau d'architecture étaient-ils enfouis, à l'instant des mains robustes et prudentes pratiquaient une fouille; le monument était mis au jour, dessiné ou emporté, et sa position était fixée sur la reconnaissance du terrain. Chaque soldat, transformé pour ainsi dire en antiquaire improvisé, docile à la direction qui lui était imprimée, exécutait avec empressement, même avec joie, les ordres du commandant. Ce n'est pas tout : sur les pas des premiers, de nouveaux explorateurs vérifiaient les mesures, les directions, les distances, et d'autres contrôlaient les copies des inscriptions; plusieurs étaient occupés à évaluer les hauteurs relatives des lieux; et l'on en prenait note, de manière à estimer le relief du terrain. Plusieurs plans topographiques étaient levés à la planchette, et l'on a même effectué sur quelques points des opérations trigonométriques.

Des débris d'un grand nombre d'anciennes villes ont été découverts par cette véritable armée de savants. « Ces recherches, dit en effet le rapport, ont procuré la connaissance de plus de quarante villes ou positions romaines, de *Castra*, de *Castella*, ou postes fortifiés. Un grand nombre de ces points étaient ignorés; ils font retrouver aujourd'hui tous les lieux des itinéraires, soit par les distances marquées sur les bornes militaires concordant avec le plan du terrain, soit par le nom romain conservé dans le nom actuel. L'on a retrouvé jusqu'à quatre-vingts bornes militaires, la plupart portant le chiffre de la distance de Séveste à Carthage, découverte des plus inattendues et des plus heureuses qu'on ait faites depuis qu'on s'occupe de géographie comparée, et sans exemple dans toute l'étendue de l'empire romain. »

A Lambresis, on a opéré une grande quantité de fouilles, travail de 14,000 journées, effectué gratuitement par les hommes de la légion. C'est là que sont les plus nombreux et les principaux monuments, notamment le temple d'Esculape, d'ordre dorique, avec l'autel et la statue colossale du dieu; les dessins du temple, dont la façade, d'ordre ionique, est bien conservée, avec la statue d'Esculape en marbre blanc, ainsi que celle d'Hygie, de Jupiter et de Junon. Les autres monuments sont des portes triomphales,

un prétoire, un temple de Minerve, un théâtre, un capitole, un cirque, un aqueduc, un palais, des portes de ville, des thermes, des mosaïques et des sculptures admirablement conservées. Le rapport demande que les travaux du deuxième régiment de la légion étrangère soient publiés aux frais de l'Etat, pour compléter l'ouvrage de la commission scientifique d'Algérie et pour honorer l'armée d'Afrique.

Nous nous associons de toute notre âme, à ce

vœu d'équité, et nous verrons, dans sa réalisation, un heureux présage de civilisation.

De quel prix deviendrait le séjour de notre jeunesse française sous les drapeaux, si cette jeunesse active et intelligente rendait à la patrie en belles œuvres, en nobles travaux, le pain et le vêtement qu'ils en reçoivent.

Quelles utiles et précieuses conquêtes en temps de paix!

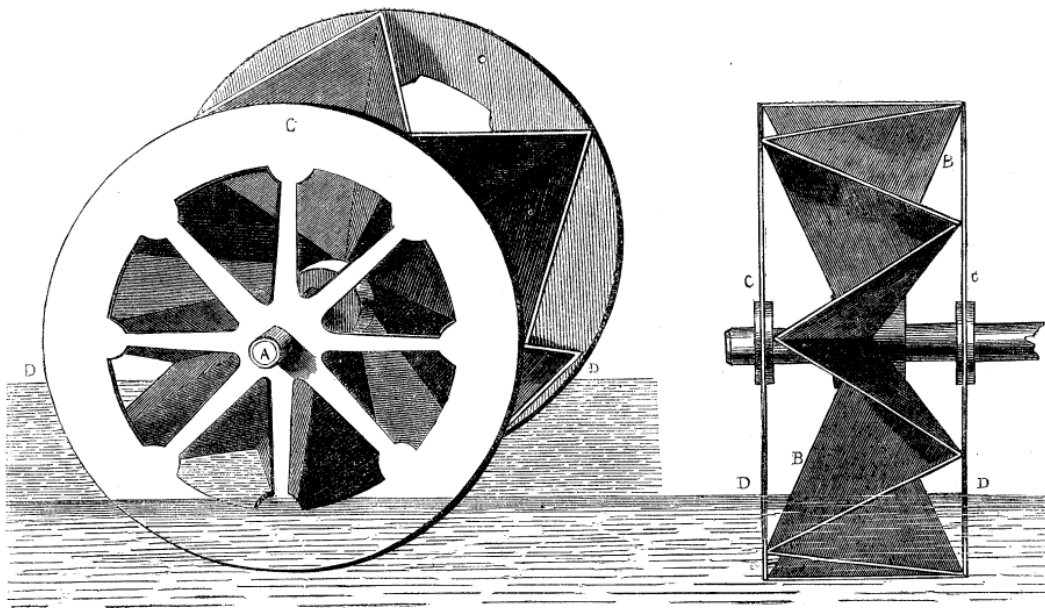
EVARISTE.

ROUE A PALETTE EN ÉVENTAIL.

Parmi les modèles exposés au Palais de Cristal, dans la partie des machines, se trouve un nouveau système de *propulseur* appelé par son inventeur anglais *the van-paddle wheele*; cette roue mérite une mention particulière. Nos dessins expliquent suffisamment la construction de ce puissant appareil locomoteur.

jour et demi ou deux jours de moins avec des bateaux grés de cette nouvelle façon.

Si d'autres raisons étaient nécessaires pour faire ressortir l'utilité et l'ingéniosité de la roue à palettes en éventail, nous rappellerons que son auteur, M. Lee Stevens, est ce même Lee Stevens à qui les intérêts maritimes sont redevables du plus excellent journal sur la matière: « *la Gazette des Navires* » (*the Shipping-Gazette*). Il en était l'éditeur et le principal rédacteur.



ROUE A PALETTES EN ÉVENTAIL.

Les constructeurs nautiques conviennent que cette roue va faire une révolution dans la construction des paquebots. Cette roue évite l'inconvénient des vibrations, inséparable des palettes parallèles ordinaires; elle chasse plus d'eau que l'ancienne roue, et l'on a calculé que la rapidité de la marche des bateaux en serait augmentée d'un huitième ou même d'un sixième.

Il en résulterait donc tout d'abord que le passage de l'Atlantique prendrait un

On comprend, à l'inspection de notre gravure, que la roue, en entrant en mouvement, comprime et chasse l'eau alternativement de la gauche et de la droite de la palette en contact avec le liquide. Les roues placées à l'extrémité des palettes sont reliées fortement entre elles, et ont pour objet de régulariser, en l'augmentant, le mouvement propulsif.

On comprend enfin combien ces palettes en éventail sont riches en applications.

COURRIER DE PARIS.

C'est toujours une bonne affaire que la substitution d'un appareil de contrôle, aréomètre, chronomètre ou *défacatomètre*, — à un gabelou, à un tribunal ou à des gendarmes.

La morale publique et l'humanité en général y gagneraient certes, si ces substitutions pouvaient s'étendre; car elles soumettraient les délits contre la bonne foi à l'infailible justice de la mécanique des corps gazeux et liquides. La barrière n'aurait plus d'autre commis d'octroi que des pese-liqueurs, ce qui, par exemple, et surtout les lundis soirs et autres jours de *noce*, pourrait empêcher beaucoup de gens de rentrer gratis *intra muros*.

Serait-ce un grand inconvénient? Je ne le pense pas. A quoi pourraient-ils s'en prendre? Au mauvais vouloir des pese-liqueurs? Je prétends que le ridicule tuera toujours les insurrections contre les choses. On a vu des révolutionnaires, aveuglés sur les vrais intérêts du travail, briser des machines, saccager des ateliers peuplés d'ouvriers en bois, en vapeur d'eau, en cuivre; mais ces aberrations-là ne se renouvellent jamais deux fois.

Entends quelqu'un me demander de quelle substitution nouvelle d'une machine à un gendarme il est ici question, et que signifie ce mot barbare et peu connu: *défacatomètre*.

J'avoue que *défacatomètre* est laid. Défacat-

tomètre est d'une prononciation assez laborieuse. Enfin *défacatomètre* est du plus mauvais goût. Mais il se cache une grande et bonne chose sous ce vilain mot. Il s'agit de rendre la vérification du sucre indigène non vexatoire, et la fraude en pareille matière impossible.

On espère qu'une découverte qui assure à l'administration de pareils avantages fixera sérieusement l'attention de l'autorité.

C'est à Hénin-Liétard qu'un monsieur Létouille-Tondelier, géomètre-architecte habile et instruit, a fait la découverte de cet appareil. Notre objet n'est pas de le décrire, il nous manque pour cela des renseignements plus complets; mais nous avons oui dire à des hommes compétents qu'il résout des difficultés jusqu'alors insurmontables.

Les renseignements ont été déjà transmis du reste à l'administration des contributions indirectes par le receveur-contrôleur d'Hénin-Liétard, et le *défacatomètre* va recevoir le baptême d'un emploi général et partant de la publicité.

On peut dire que l'Exposition de Londres porte déjà ses fruits. L'attention donnée par la publicité des journaux à des faits scientifiques et industriels dédaignés par elle jusqu'ici, en est la preuve irréfragable. Je le demande: qui se fut avisé il y a six mois, de parler *défacatomètre* dans un *Courrier de Paris*? Et à quel titre le nom de M. Létouille-Fondelier aurait-il figuré dans une revue de ce genre? Il fallait

pour cela qu'il y eût un *Palais de Cristal*!

Voici encore un fait qui vient se ranger tout naturellement sous notre plume et qu'on eût vainement attendu d'elle dans d'autres circonstances et sous d'autres auspices: il paraît que le dernier bulletin des recettes du chemin de fer du Nord constate encore une augmentation dans le nombre des *colis* vivants, et une diminution notable sur le chiffre des autres.

On sait de reste où vont tous ces voyageurs empressés, où volent à tire d'aile tous ces oiseaux de passage: le colombier auquel ils se donnent rendez-vous n'est autre que la grande cage de verre de Hyde-Park.

Mais la diminution dans le produit des marchandises a une autre cause. Et qu'elle est-elle? Il nous appartient de nous en informer. Eh bien la cause, la cause unique, c'est l'élevation des tarifs. Le remède, c'est la révision et la correction de ces tarifs.

On a eu tort de n'y pas songer plus tôt. Aujourd'hui les habitudes du commerce commencent à repudier la voie ferrée; aujourd'hui et même depuis cinq à six mois, les marchandises voyagent par des services nouveaux organisés en concurrence avec le railway du Nord. La Compagnie ouvrira-t-elle enfin les yeux?

Voilà une baisse à constater, non pour s'en affliger en se croisant les bras, mais pour y porter un remède.

En voici une autre à laquelle il n'y en a pas : La chapellerie baisse énormément à Paris. La province s'est mise en mesure de lui faire une redoutable concurrence. Aussi les chapelleries départementales manquent-elles de bras, tandis que Paris ne sait plus que faire de ses ouvriers chapelliers. Cette concurrence meurtrière est le résultat du système d'association aujourd'hui à la mode. Il est prouvé par des chiffres incontestables que les maîtres isolés maintenaient mieux les prix que les ouvriers associés. Ceux-ci, en effet, enivrés de leur situation, subissent volontairement un avilissement du salaire auquel leurs *exploiteurs* d'autrefois n'auraient osé les soumettre, et que d'ailleurs les ouvriers n'eussent point accepté.

En ceci les ouvriers agissent comme ces paysans qui, pour devenir propriétaires d'un lambeau de terrain acceptent une position incomparablement moins bonne que celle de métayer chez autrui. Ainsi la propriété est l'objet d'un culte plus fervent que la possession. Et c'est au nom de la possession pourtant que l'on fait la guerre à la propriété, dans notre siècle. Singulière anomalie !

Nous ne sommes pas au bout de mauvaises nouvelles. La situation commerciale de Lyon ne s'améliore pas. Les commissions attendues d'Amérique sont aujourd'hui arrivées ; mais elles se sont trouvées de beaucoup moindre importance que les industriels Lyonnais ne l'avaient espéré. Il y a toujours à Lyon les deux tiers des métiers qui chôment. Le marché des Etats-Unis est, dit-on, fort encombré, la crise dont souffrent les cours est pour beaucoup dans cette langueur des affaires.

Le Nord est plus florissant au point de vue commercial, quoique le marasme se soit manifesté dans toutes les parties de la France, depuis le moment où les questions politiques sont devenues plus inquiétantes, plus actuelles, plus menaçantes par le rapprochement de dates fatales... Toutefois les provinciaux du Nord ont encore un peu de cœur aux affaires. La liste de souscription destinée à recueillir les adhésions en faveur d'une *société des amis des arts et de l'industrie*, se couvre à Lille et à Douai de signatures.

Une société analogue prospère chez nos voisins de la Belgique. A Bruges, la *société BURGER-WELZYN* vient d'inaugurer sa nouvelle salle. Cette société rassemble les industriels par des liens fraternels, offre appui aux industries naissantes et rappelle vers cette ville des courants d'affaires qui s'en étaient détournés depuis trop longtemps.

Le sud-est de la France ne se décourage pas non plus. Une cérémonie des plus intéressantes vient d'avoir lieu à Bourg-Argental. Mgr Donnet, archevêque de Bordeaux, a béni le vaste établissement que la maison Vignat a fait construire à Bourg-Argental pour la confection des rubans de taffetas uni. Les manufactures de la Suisse étaient parvenues à ravir cette branche d'industrie à la France, malgré le prix élevé de la main-d'œuvre dans la Confédération helvétique. L'application d'un magnifique moteur, de la force de 160 chevaux, aux métiers de la fabrique de Bourg-Argental va rendre possible le retour d'une industrie productive dans le pays où elle avait pris naissance.

Cette usine occupe déjà cinquante métiers.

Mais assez parlé à Messieurs nos abonnés. N'est-il pas juste que nous ayons aussi quelques nouvelles du beau monde artistique et littéraire à adresser à Mesdames et Mesdemoiselles qui nous font l'honneur de nous feuilleter.

Nous laissons à M. Shéridan le soin de leur parler du bal splendide que vient de donner la reine Victoria à l'aristocratie anglaise ou résidant à Londres. Mais nous ne céderons à personne le plaisir de leur annoncer des fêtes nouvelles et plus intéressantes peut-être, où plusieurs d'entre elles auront du plaisir à se rendre.

En attendant que les progrès de la navigation et de la locomotion vous donnent les moyens d'aller visiter, sans grande fatigue, le musée napoléonien que le prince Demidoff vient de fonder à San Martino, dans l'île d'Elbe, vous pouvez aller voir, tout près d'ici, une chose non moins extraordinaire que le dernier petit chapeau de l'empereur et roi, ou que les éperons dont il déchirait les flancs de son coursier de bataille à Austerlitz. Voyons, devinez ! je vous le donne en mille : c'est une chose réputée mensongère et impossible par le ci-devant spirituel auteur des *Guêpes*, Alphonse Karr, une chose de laquelle,

s'il nous en souvient, il offrait quelque dix mille francs à qui la lui apporterait.

Il faut, je le vois bien, que je vienne à votre aide : il s'agit d'une rose bleue ! Nous avions dans l'histoire d'Angleterre la rivalité terrible de la rose rouge et de la rose blanche. Voici la rose bleue prête à les mettre d'accord, dans le cas où cette rivalité viendrait jamais à renaître. La rose bleue, ce serait comme qui dirait la fusion !... Peste ! quel mot ai-je lâché là ! Mettons que je n'ai rien dit.

Adieu, car je crains les mouchards,

Comme dit le Père Eternel de Béranger. Si vous voulez en savoir plus long sur ce sujet, allez au Luxembourg, et entre la rose jaune, la rose noire et la rose panachée, vous verrez s'épanouir la rose d'azur.

Je dois à la vérité d'ajouter ici que je ne suis que témoin *auriculaire* de ce phénomène visuel : ce qui n'est pas compromettant pour ma véracité.

Si vous n'avez pu assister aux régates d'Anvers, auxquelles, malgré la distance ont voulu prendre part les canotiers parisiens, vous avez tout le temps de vous préparer à une excursion moins longue pour une belle fête qui aura lieu le 6 juillet à Beauvais. L'inauguration de la statue de Jeanne Hachette s'accomplira aux applaudissements de tout un peuple, oubliant sans doute ce jour-là, les tristes fariboles politiques du présent, pour honorer d'un cœur enthousiaste les fastes héroïques du passé. On annonce que le président de la République assistera à cette solennité.

Ainsi, à défaut de grands hommes vivants, partout on élève des statues et des monuments à la mémoire des grands hommes morts. L'autre jour, c'était la statue de je ne sais déjà plus quel demi-dieu de Pithiviers. Le même jour, et ceci valait mieux, on coulait à Munich, en bronze, la statue du Gustave-Adolphe, destinée à l'une des places de Stockholm.

Vous n'irez pas voir la statue de Gustave-Adolphe à Stockholm, ni probablement à Munich, mesdames ; mais en conscience, vous ne sauriez vous dispenser d'aller faire un tour à Genève vers le 6 juillet, pour assister à l'ouverture du tir fédéral.

Un tir fédéral est une solennité à laquelle les Suisses apportent ce mélange de gravité et d'humeur bachique, de bonhomie et d'enthousiasme qui rend leurs fêtes bruyantes sans désordre, pacifiques sans ennui. Mais je parle des tirs fédéraux en homme qui n'a pas vu brûler une amorce de l'autre côté du Jura depuis la fatale guerre du Sonderbund, et peut-être le tir fédéral de Genève ne sera-t-il qu'une manifestation politique très-peu réjouissante pour les amateurs de loisirs champêtres et de réminiscences guerrières... en chansons !

Enfin, si la chose tourne mal, et si les discours *inter pocula* de MM. de la Confédération deviennent par trop fédéraux (c'est un superlatif suisse : on dit à Genève une averse *fédérale*, pour dire qu'il pleut très-fort) et s'enrichissent de figures à coups de poings ou de bâtons, les étrangers paisibles auront à Genève un asile contre ces clameurs et ces horions : le musée Rath, où l'on prépare un concours de peinture, de sculpture et de gravure pour le mois prochain. Avis, surtout, aux amateurs de Diday et de Calame !

Je sais bien quelqu'un qui s'arrangera pour ne pas s'y trouver. Un Russe, figurez-vous, un Russe très-civilisé, comme le sont tous ceux qui voyagent en Occident avec l'agrément du czar, est devenu d'un dilettantisme si remarquable en peinture, il a été pris à la longue d'une si grande horreur de l'école de celui-ci et d'un si grand amour de la peinture de celui-là, qu'il achète certains tableaux, devinez pourquoi ? — pour les détruire !

Oui, le comte de M\*\*\*, dont j'ai l'honneur de vous entretenir et qui n'est absolument pas fou, je vous prie de le croire, s'est chauffé tout l'hiver dernier avec toiles de MM. tels ou tels et leurs cadres de bois doré. Vous n'exigez pas de moi que je vous nomme les martyrs de ces auto-da-fés ; mais vous devinez facilement ce que je voulais taire, si j'ajoute que les dieux, à qui mon Moscovite offrait ces victimes en holocauste, étaient un Delacroix placé en lieu et place de miroir sur la cheminée, entre deux Diaz de la meilleure venue.

A propos de Delacroix (je ne sais si c'est là une heureuse transition), il est grandement question d'une éclipse, pour le 28 juillet, quelque chose de magnifique dont les astronomes ont déjà l'eau à la bouche, et pour laquelle ils retiennent des ballons afin d'aller voir les choses de plus près et d'en augmenter, s'il se peut, l'obscurité !...

HONORÉ D'URFÉ.

On nous écrit encore de Londres le 19 juin :

Le trente-huitième jour de l'Exposition, était en même temps le troisième jour des admissions à 2 sh. 6 d. Le nombre total des visiteurs s'est trouvé réduit au-dessous de 25,000, en grande partie porteurs de billets de saison. La recette a été de liv. 2,246 3 sh.

Le duc de Devonshire a envoyé deux articles intéressants d'un grand prix. Ce sont des produits indiens. L'un consiste en une chaîne d'argent ouvré, représentant un serpent. Les anneaux de cette chaîne ont un pouce carré de dimension : le tout est d'un aspect à la fois massif et élégant.

L'autre article est un perroquet de grandeur naturelle. Le plumage est formé de centaines de rubis, ce qui donne à cette pièce une brillante couleur cramoisie. Sur le poitrail de Poiseau brillent six large rubis longs de trois quarts de pouce. Ce curieux et rare ouvrage est évalué à 30,000 liv. (750,000 fr.)

Le duc de Northumberland a ordonné à ses agents de choisir parmi les charrons, artisans et ouvriers de ferme de ses domaines, les plus intelligents, au nombre de 150, pour les faire jouir des merveilles du Palais de Cristal. S. S. a pris des arrangements pour qu'ils soient défrayés de toute dépense pendant leur route et leur séjour à Londres.

Les jurys des différentes sections poursuivent la tâche dont ils sont chargés, de la façon la plus satisfaisante et la plus amicale, et nous avons une si haute idée de l'impartialité des hommes qui ont été choisis, que nous espérons que leurs jugements recevront l'approbation générale, résultat qui couronnera dignement l'œuvre de l'Exposition de Hyde-Park.

On ne se fait pas une idée de la quantité d'objets oubliés ou perdus par les visiteurs, qui entrent pourtant au *Cristal* sans armes ni bagages.

Parmi les objets trouvés jusqu'à ce jour à l'Exposition et qui ont été déposés à la police, se trouvent 75 ombrelles et 475 foulards de soie qui n'ont pas été réclamés. La liste comprend aussi une montre d'argent et deux ou trois bourses garnies.

Je termine en vous disant que j'ai rencontré, avec un vif plaisir, à l'Exposition, une députation d'agriculteurs envoyés par le département de Seine-et-Oise, pour examiner la partie de l'Exposition relative à l'agriculture, et faire un rapport au comice agricole du pays. Le duc de Luynes, un des riches propriétaires de ce département, a contribué pour une somme de 2,000 francs aux frais de cette mission. Il n'est pas douteux que l'exemple donné par le département de Seine-et-Oise, ne soit suivi par la plupart des départements français.

W. SCHERIDAN.

IMPORTATIONS. — FORMALITÉS. — Un fort lot de marchandises comprenant, entre autres articles, des caisses et tonneaux d'alcool, étant arrivé à l'un des ports en communication avec la France pour être transmis à Londres, d'où on devait l'expédier immédiatement dans un pays étranger, on a demandé aux autorités si un examen partiel aurait lieu comme cela se pratique pour les marchandises importées directement, pour être transbordées immédiatement au port d'importation sur un navire freté pour un port étranger ; lesdites autorités ont été d'avis que le privilège d'examen de quelques-uns des colis seulement ne pouvait être accordé qu'aux importations directes pour transbordement, et que, d'après les règles existantes, les marchandises dont il était question devaient subir la visite régulière de l'importation et être ensuite conduites à Londres, et ce, suivant les mesures et règlements de l'acte de magasinage, pour le chargement à destination.

UTILISATION DE LA FUMÉE DANS LA NAVIGATION.

— Un constructeur de locomotives ou machines pour les bateaux à vapeur vient de faire une application des plus heureuses d'une découverte récente. On sait peut-être qu'on a trouvé moyen d'utiliser dans la navigation à vapeur la fumée qui se dégage des fourneaux. Le constructeur dont il est ici question, et qui habite Liverpool, a su non-seulement tirer parti de la fumée, mais il est encore parvenu à supprimer le tuyau si disgracieux dans l'aspect du bateau à vapeur, tout en maintenant une pression de vapeur uniforme. C'est sur un navire de 300 tonneaux que l'expérience du nouveau procédé a été faite, et de nombreux témoins assurent qu'elle a réussi complètement.

LA VAPEUR ET LA VOILE. — Une expérience du plus haut intérêt se fait en ce moment à Toulon, à bord du vaisseau le *Charlemagne*, de 90 canons, sur lequel on vient de pratiquer le système mixte de la vapeur et de la voile. Cet essai a pour but de résoudre le problème qui consiste à appliquer aux vaisseaux une grande et puissante machine, sans diminuer leur marche et tout en conservant la totalité de leurs approvisionnements et de leur artillerie. On a adopté pour le *Charlemagne* le système de l'hélice, et le poids de la machine qui a été posée a changé dans la pratique les données qui ont présidé à sa construction. La marche du vaisseau a été complètement dérangée. On a essayé, pour l'alléger, de réduire certaines parties de ses approvisionnements, et, cette mesure n'ayant pas suffi, on a résolu de le décharger à l'arrière d'une portion de son artillerie, moyen qui, dans tous les cas, aura pour effet de diminuer sa force militaire. Tel est l'état de cette question, qui préoccupe au plus haut point tout le corps de la marine à Toulon.

CHEMIN DE FER D'ALEXANDRIE AU CAIRE. — On assure que l'exécution du chemin de fer projeté entre Alexandrie et le caire est ajournée. Le pacha d'Egypte, qui devait faire ce travail à ses frais, sous la direction d'un ingénieur anglais d'un grand mérite, M. Stephenson, alléguerait la pénurie actuelle de son trésor; mais au fond, cet ajournement n'aurait d'autre cause que les protestations de la Porte, de la Russie, de la France et de quelques autres puissances.

LIGNES A VAPEUR. — Nous apprenons qu'il est question de la création de deux lignes à vapeur qui auraient une grande importance pour notre possession de Taïti. La première de ces lignes, organisée par une compagnie anglaise, irait de Panama à Taïti, à la Nouvelle-Zélande et à Sydney. La seconde irait de San-Francisco aux îles Sandwich, à Taïti, à la Nouvelle-Zélande et à Sydney. Si ces projets se réalisent, on comprend que notre possession de Taïti, qui est, sans contredit, un des points les plus avantageux de l'Océanie, entrera dans une phase toute nouvelle et pourra acquérir une importance incalculable.

#### VARIÉTÉS BIBLIOGRAPHIQUES.

##### DE L'INFLUENCE DES MÉCANIQUES SUR LE PRIX DES SALAIRES ET LE BIEN-ÊTRE DU PEUPLE.

(Suite et fin. — Voir les numéros 4 et 6 du Palais de Cristal.)

Mais suivons encore M. Béranger dans son intéressante démonstration. Il ne faut pas, dit-il, entendre par augmentation ou diminution de salaire, une plus ou moins grande quantité d'argent reçu. Qu'importe la valeur numérique, c'est la valeur relative qui fait tout. Si en 1854 on vit aussi à son aise avec 5 francs qu'on le faisait avec 40 francs en 1810, et que la journée qui se payait 6 francs à cette époque ne se paie plus aujourd'hui que 4, il est évident que la somme de 4 francs sera encore préférable à celle de 6, eu égard aux deux époques : or, il s'agit d'examiner si l'on est dans ce cas.

Il faut encore avoir soin de faire exception de toutes les denrées de première nécessité dont le prix n'a aucun rapport avec l'objet qui nous occupe ici. Ainsi le pain, le vin, etc., ne peuvent et ne doivent pas être compris dans cet examen, puisqu'ils sont des produits de la terre, et que leurs prix varient suivant leur abondance ou leur rareté; il doit porter entièrement sur les produits de l'industrie. Par exemple, si l'habit que l'on payait 400 francs en 1810, ne coûte maintenant que 66 francs, il est évident que le revenu de celui qui porte cet habit se trouve augmenté d'un tiers sur cet article seulement; si une chemise qui coûtait 9 francs, ne coûte plus que 4 fr. 50 c., il est évident que l'augmentation du revenu est de moitié sur cet objet; si les bas, les mouchoirs, les cravates, les châles, les bonnets, sont des deux tiers moins chers aujourd'hui qu'en 1810, l'augmentation de salaire ou de revenu sera des deux tiers, supposé que le prix de la journée soit demeuré le même.

Si, par suite de la diminution de prix des divers objets nécessaires à son ménage, un ouvrier, qui ne gagne que 4,200 francs, se trouve maintenant vivre aussi commodément qu'il l'aurait fait en 1810 avec le double de cette somme, son gain ou tout au moins ses jouissances, ce qui revient au même, n'ont-ils pas augmenté de moitié?

Or, si l'on pousse plus loin l'examen, et que l'on

compare 1730 et 1830, on trouvera qu'avec un revenu de quatre mille francs, on ne vivait pas aussi bien à la première de ces époques, qu'on le peut faire à la seconde, avec le quart de cette somme.

Toutes les fois qu'un objet baisse de prix au point d'être à la portée de tous, n'est-ce pas là une véritable augmentation de salaire ou de revenu pour tous, mais spécialement pour les pauvres, puisque, coûte qui coûte, le riche trouve toujours moyen de satisfaire toutes ses fantaisies?

Combien de personnes font en voiture ou en diligence une course ou un voyage qu'elles auraient été obligées de faire à pied, il y a soixante ou quatre-vingts ans; aujourd'hui cette course ne coûte que 4 fr. 50 c.; mais n'est-il pas évident que celui qui peut donner cette somme, se trouve précisément dans la même situation que le riche qui louait autrefois un carrosse pour vingt-quatre francs?

Ce qui vient d'être dit est d'une vérité incontestable, et peut aussi bien s'appliquer aux superfluités, aux choses d'agrément qu'aux besoins réels; ainsi beaucoup de personnes lisent, parce que les livres et les journaux sont à très-bon marché; mais à une époque fort peu éloignée de nous, eussent-ils été moitié moins chers qu'aujourd'hui, le peuple n'en aurait pas pu approcher, parce qu'il n'avait qu'à peine le nécessaire, et ne pouvait rien distraire de son gain pour son agrément. D'où vient donc, si les salaires son diminués, que les travailleurs peuvent se rapprocher plus facilement des habitudes et des jouissances des riches? N'est-ce pas parce que les machines abrévatives du travail ont fait baisser le prix de tous les objets nécessaires au ménage, et que, si le travailleur a reçu moins d'argent, il en a eu moins encore à dépenser pour le nécessaire, et qu'il lui en est resté pour le superflu?

L'écrivain-ouvrier aborde en terminant une série d'arguments non moins décisifs. Il compare entre elles les nations qui ont le plus favorisé l'introduction et l'usage des mécaniques. Après une large part de louanges faite à la prévoyante sollicitude des divers gouvernements de la France qui ont, par de bonnes lois, favorisé ce mouvement véritablement émancipateur, en ce qu'il tend à dégager de plus en plus le travail de l'esprit de celui de la matière, il rend justice au génie manufacturier de nos voisins d'outre-Manche.

L'Angleterre, dit M. Béranger, avec un ciel nébuleux, des froids plus rigoureux que les nôtres, nous a cependant précédés dans la carrière de l'industrie, sous le règne de la liberté, malgré l'infériorité de la fertilité de son sol. Depuis quarante ans nous l'avons atteinte au moins, et nous devons la dépasser promptement, puisque notre pays est plus riche en hommes et en produits naturels (1).

L'Espagne, le Portugal, l'Italie, l'Egypte, qui sont, à coup sûr, des pays bien supérieurs en beauté et en fertilité à la France et à l'Angleterre, croupissent dans l'ignorance, le fanatisme et la misère, tandis que l'Allemagne, malgré son climat rude et son sol originairement peu fertile, suit de près la France et l'Angleterre. Cet état de prospérité, elle le doit à son travail; car le peuple le plus heureux sera toujours celui qui saura tirer le meilleur parti de ce que la nature lui a donné.

Dans ce rapide coup d'œil jeté sur une des questions de notre industrie, les plus vitales, les plus importantes, par les nombreux intérêts qui s'y rattachent, nous avons procédé par de longues citations du livre de M. Béranger. A part les justes éloges qui reviennent de droit à l'auteur, nous avons pensé que le meilleur moyen de concourir à l'expansion des vérités qu'il renferme, c'était de leur laisser le langage simple et pittoresque dont il les a revêtues. Les discours académiques ne sont pas essentiellement indispensables quand il s'agit de vérités, répétons-le, qu'il est toujours bon de vulgariser. Espérons donc qu'au milieu des passions politiques qui grondent autour de nous, une voix amie, — de celles qui ne savent point farder leur pensée sous les beaux semblants d'une fausse philanthropie, espérons que cette voix pénétrera jusqu'au cœur de l'ouvrier vraiment digne de ce titre. Puisse-t-elle contribuer à lui faire reconnaître le néant de certaines théories industrielles au souffle embrasé des révolutions, et à lui prouver une fois de plus que brûler n'est pas répondre!

ÉVARISTE.

(1) Dix années ont suffi pour justifier ces prévisions. Les merveilles dont le *Cristal-Palace* offre le précieux spécimen sont là pour prouver que la France industrielle et artistique ne redoute la comparaison avec aucune de ses rivales.

#### Explication des Dessins.

##### CORPS DE BIBLIOTHÈQUE.

(Frontispice.)

Nous n'ajouterons que quelques observations critiques à l'éloge qu'a fait M. Blanqui de ce morceau capital, observations qui, d'ailleurs, ne s'adressent point à nos habiles ouvriers, mais bien à l'auteur du plan. Il nous paraît assez peu approprié à son usage : les entrecolonnements sont massifs, les parements pleins du bas retrécissent l'espace déjà si parcimonieusement affecté aux livres, dont les lignes droites s'harmonisent assez peu avec les contours brisés des panneaux supérieurs.

##### LE MASSACRE DES INNOCENTS. — ARIANE ABANDONNÉE. — SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE.

(Page 105.)

Nous réunissons à dessin, dans cette page, trois statues dont les sujets n'ont aucun rapport : le massacre des Innocents, la douleur d'Ariane, l'austère et sereine figure d'Elisabeth de Hongrie.

C'est qu'il est glorieux pour la statuaire, d'essence antique avant tout, d'avoir été pléiée par nos artistes modernes à la traduction de sentiments et de pensées inconnus des anciens.

L'école moderne peut aborder une Ariane et traiter ce sujet avec plus ou moins de bonheur. La mère, qui s'accroupit et se fait petite, et veut couvrir son enfant de son corps pour le dérober aux sicaïres d'Hérode, rentre même, si l'on veut, dans la catégorie des *Niobés*. Mais Elisabeth de Hongrie, l'un des symboles vivants du christianisme, appartient à un tout autre ordre d'idées et de sentiments. Il n'y a entre Ariane et la femme juive angoissée pour son enfant, que la distance d'un siècle à un autre, de l'amante à la mère. Il y a une ère, un monde entre ces deux conditions de la femme et cette reine qui est une sainte, la reine du miracle des roses, la femme dont la famille n'est plus composée seulement d'enfants sortis de ses entrailles, mais de tous les pauvres que Jésus-Christ lui commande d'adopter pour siens et de traiter comme si c'était lui-même.

La statue d'Elisabeth de Hongrie rend bien cette transfiguration de l'âme humaine. Elisabeth règne de pose et de geste, abstraction faite du diadème qui pare sa tête. On la devine mère, à la façon des saintes et des vierges, sans qu'il y ait à ses pieds ni dans ses bras aucun enfant.

On peut reprocher à l'Ariane d'être une belle fille explorée et peu vêtue; car sa douleur n'a rien de la majesté de Didon ni de Phèdre. On peut reprocher à sa désinvolture d'être plus moderne que sa coiffure et que sa tunique. Mais Elisabeth est bien la reine catholique si justement canonisée.

Quant à la mère épouvantée qui serre son enfant en danger contre un sein tari par la frayeur, elle symbolise si admirablement le sujet qu'elle représente, qu'à défaut d'épigraphe, chacun s'écrierait encore, croyant voir le couteau levé sur ce groupe de douleur : C'est le massacre des innocents!

##### LA REINE ÉLISABETH D'ANGLETERRE.

(Page 106.)

Ce groupe exécuté en argent, par M. ANCOCK, est d'un effet satisfaisant, quoique un peu lourd dans son ensemble. Les figures et les ornements sont bien fouillés, la figure d'Elisabeth et celle du page sont bien rendues; les draperies et les ornements attestent un savoir faire exercé, et qui fait honneur à l'artiste.

BENÉDICT.

#### Correspondance.

M. H. F... à Bruxelles. — Le prix de six pences (12 sous) primitivement fixé par notre éditeur de Londres pour le *Palais de Cristal*, a dû être porté à 75 c. par suite de l'augmentation de main-d'œuvre résultant du transport de notre matériel d'impression à Paris. Cette augmentation n'est que la représentation exacte de nos déboursés.

M. F. de la P... à Mons. — Nous avons suspendu la publication de la liste des exposants dans notre journal, mais nous en faisons l'objet d'un travail spécial qui paraîtra prochainement sous ce titre : *Catalogue officiel des Exposants de Londres* (France et Belgique.)

M. R... au château de la Crusca, près Milan. — Votre beau mémoire sera analysé dans un article qui paraîtra prochainement dans le *Palais de Cristal*.

M. I... à Madrid. — Nous vous expédions les 300 exemplaires que vous demandez. Nous faisons traite sur vous. Veuillez prendre note.

Le gérant : MANSARD.

Nous avons annoncé dans notre précédent numéro que MM. Savary et Mosbach, qui ont obtenu une médaille d'or à l'Exposition de 1849, pour leurs imitations de pierres précieuses, viennent d'exposer cette année, à Londres, des pièces dont l'élégance des dessins et la richesse des montures ne le cèdent en rien à la joaillerie fine.

Nous devons ajouter que tous les visiteurs du Palais de Cristal admirent les belles imitations par lesquelles la maison Savary et Mosbach se recommande depuis si longtemps.

**ERRATUM.** — Dans une nouvelle de l'exposition de Londres, il a été question d'un industriel dont le nom a été défiguré par une erreur typographique. Nous nous empressons de rectifier cette erreur.

Au lieu de Grudet du Fresne, il faut lire Gaudet du Fresne (de Paris), fabricant de feuillages artificiels.

**EXPOSITION DE LONDRES EN SOIERIES ET CHALES.**

Les plus belles nouveautés en Soieries et Châles qui figurent à l'exposition de Londres, sortent des fabriques françaises. C'est un fait acquis. LA VILLE DE LYON s'est surpassée par la richesse et la beauté de ses étoffes; jamais à aucune époque nous n'avions remarqué d'aussi jolies soieries, ni de plus beaux châles. Pour bien en juger, nous engageons nos lecteurs et nos lectrices qui doivent faire le voyage de Paris cette saison à visiter les magasins de la VILLE DE LYON, rue de la Vrillière, n° 2, en face la Banque de France; ils y trouveront réunis en soieries et en châles, les plus belles nouveautés des fabriques françaises. Un article qui a fixé notre attention, et pour sa fraîcheur et son prix, c'est de très-beaux FOULARDS à

29 fr. la robe. Monsieur GAY JEUNE, propriétaire de cette maison, expédie en province et à l'étranger sur demandes qui lui sont faites, soit en Etoffes ou en Echantillons. ADRESSE : M. GAY JEUNE, RUE DE LA VRILLIÈRE, N° 2. A LA VILLE DE LYON, A PARIS.

**LE DESSIN ET L'AQUARELLE SANS MAITRE**, par M. le comte E. CASÉ, ouvrages qui ont reçu l'approbation du ministre de l'Intérieur et de nos premiers artistes, MM. Ingres, Horace Vernet et Eugène Delacroix, sont en vente chez MM. Susse, frères, éditeurs, place de la Bourse, n° 31, à Paris, au prix de 3 francs chaque.

**LOTTERIE LYONNAISE.** — Le 3<sup>e</sup> tirage aura lieu le 11<sup>e</sup> juin 1851; il se composera d'un lot de 5,000 fr. et de 500 lots de 100 fr. chacun.

Enfin le tirage général est fixé au 2 juillet suivant.

Il se composera comme il suit :

1 lot de cent mille francs, ci.....	100,000
1 lot de vingt-cinq mille francs, ci.....	25,000
1 lot de dix mille francs, ci.....	10,000
3 lots de cinq mille francs, ci.....	15,000
2 lots de trois mille francs, ci.....	6,000
2 lots de deux mille francs, ci.....	4,000
40 lots de mille francs, ci.....	40,000
200 lots de cinq cents francs, ci.....	100,000
250 lots.....	300,000

Il reste donc encore à distribuer dans les trois tirages 852 lots, représentant une valeur de 375,000 fr.

Une grande partie des lots proviennent des magasins de MM. Susse, frères, 31, place de la Bourse, à Paris, auxquels il suffit d'envoyer un mandat de 5 fr. pour recevoir un billet de 6 numéros participant à tous les lots des deux tirages.

**AVIS AUX ARTISTES ET AMATEURS.** — Le seul Dépôt pour la vente en gros et en détail des crayons anglais à la mine de plomb, de Watson, est chez MM. Susse frères, 31, place de la Bourse, à Paris.

Ces crayons, d'une mine supérieure, ont été adoptés par nos premiers artistes français. Les numéros 1 et 2 conviennent pour le dessin; le n° 3, pour l'écriture; le n° 4, pour l'architecture.

Prix de chaque crayon : 20 centimes.

**COLLODIUM.** — NOUVELLE EAU FIXATIVE POUR RENDRE INEFFAÇABLES TOUS LES DESSINS A LA MINE DE PLOMB ET AUX TROIS CRAYONS.

Prix du demi-litre : 3 fr.; du 1/4 de litre : 1 fr. 50 c.

**COLLODIUM POUR RENDRE INEFFAÇABLES LES DESSINS AU FUSIL ET AU PASTEL.**

Prix du flacon 3 fr. et 4 fr. 50 cent. avec la manière de s'en servir.

Seul dépôt chez MM. Susse frères, place de la Bourse, n° 31.

**MICROSCOPE GAUDIN.** — Microscope analyseur très portable, grossissant de 80 à 150 décimètres. Lentilles en cristal de roche fondus. Prix : 2 fr. 50 c. à une lentille; — 5 fr. à deux lentilles, boîte en carton; — boîte en acier, 1 fr. de plus par microscope. Port par la poste : 1 fr. de plus par microscope contre mandat sur la poste. M. GAUDIN, rue de Varenne, 38, à l'angle de la rue du Bac. Dépôt, rue des Jeûneurs, 41.

**AVIS A MM. LES VOYAGEURS.**  
HOTEL DE LA SABLONNIÈRE,  
50, LEICESTER-SQUARE.  
HOTEL DE PROVENCE,  
16, GREAT WINDMILL STREET, HAYMARKET,  
et autres succursales.

**APARTEMENTS et chambres pour les familles et les voyageurs, à des prix divers et modérés.**  
TABLE D'HÔTE plusieurs fois par jour.  
RESTAURANT à la carte jusqu'à minuit.  
CUISINE FRANÇAISE — SERVICE FRANÇAIS ET ALLEMAND.  
On est instamment prié de ne pas se laisser détourner par les cochers et les commissionnaires.

**HOTEL DES ARTS** Cité Bergère, 7, près le boulevard Mouton-Marthe, appartements et chambres meublées à des prix modérés. Table d'hôte à 5 heures et demie.

**HUILE DE FOIE DE MORUE naturelle, seule admise** à l'Exposition, rue St-Martin, 110, à l'Olivier.

**LA FRANCE**  
COMMERCIALE, INDUSTRIELLE, AGRICOLE ET ARTISTIQUE  
Journal hebdomadaire paraissant tous les lundis.  
RUE VIVIENNE, 40, A PARIS.  
Prix de l'abonnement : un an, 12 fr.; Six mois, 6 fr. Trois mois, 4 fr.

**CAFÉ JAUZIOND,**  
Rue du Mail, 13.  
Les Allemands résidant à Paris sont invités, pour voir leurs compatriotes, à se rendre audit café. Ils y trouveront nombreuse et bonne compagnie et divers journaux allemands.  
S'ils voulaient faire partie d'un cercle gymnastique fondé par le maître de l'établissement, ils n'auraient qu'à s'adresser directement au propriétaire du café.

**TARIF DES INSERTIONS ET ANNONCES**  
Dans le PALAIS DE CRISTAL.

Une seule annonce, la ligne.....	1 fr.
Répétée cinq fois.....	5 fr.
Répétée dix fois.....	10 fr.
Reclames.....	1 50 c.

S'adresser à l'Administration, 24, passage Jouffroy, et à M. DOLLINGEN, 85, rue Richelieu, à Paris.

**LAMPES MODERATEURS A 6 F. ET AU-DESSUS**  
TRUC, 9, rue Saintonge, au Marais.  
Grand choix de Modèles riches, nouveaux et variés pour Lampes en bronze et en porcelaine — Economie et système d'éclairage supérieur à tous autres. — On échange les anciennes Lampes.

**EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE**  
EXTRAIT DU SUC NATUREL DES FLEURS ET DES PLANTES AROMATIQUES,  
Approuvée par les célébrités médicales

Ce cosmétique rafraîchissant, balsamique, tonique, possède toutes les vertus des plantes qui en font la base : spécialement dédié aux dames, il est supérieur à tous les vinaigres de toilette composés jusqu'à ce jour. — D'un parfum délicieux, cette remarquable composition pénètre par tous les pores sous les tissus adipeux, et, fortifiant le derme, donne à la peau la fraîcheur et l'élasticité de la jeunesse. Les hommes en font usage avec succès pour faire disparaître le feu du rasoir après la barbe. Prix des flacons, 1 fr. 50 et 3 fr. Chez GELLE frères, parfumeurs-chimistes, rue des Vieux-Augustins, 35, près la place des Victoires, inventeurs du REGENERATEUR POUR LA POUSSIE ET LA CONSERVATION DES CHEVEUX.

On trouve également chez eux : le SAVON PHILODERME AU SUC DE CONCOMBRES, émoullit et rafraîchissant. L'ELIXIR DE ROSES de Paris, pour l'entretien de la bouche et la conservation des dents.

LA COMPOSITION zouave pour noircir à la minute moustaches et favoris.

LA LOTION VEGETALE, base de jaunes d'œufs pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux.

Dépôt chez tous les Parfumeurs et Coiffeurs, en France et à l'étranger.

**LA PATRIE**  
JOURNAL QUOTIDIEN  
12, RUE DU CROISSANT, A PARIS.

Publie chaque soir une édition spéciale, qui s'imprimant quelques instants seulement avant le départ des courriers, porte dans les Départements et à l'Étranger, de DOUZE à VINGT-QUATRE HEURES AVANT TOUS LES AUTRES JOURNAUX DE PARIS, les cours de la Bourse et des marchandises, les séances de l'Assemblée législative, les documents officiels, les nouvelles étrangères, etc.

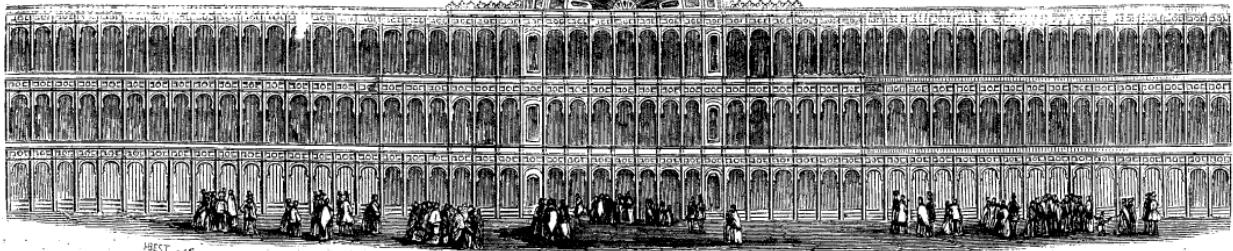
PRIX D'ABONNEMENT : { Départements, 3 mois, 15 fr. — 6 mois, 29 fr. — Un an, 56 fr.  
Etranger, id. 20 fr. — id. 38 fr. — id. 72 fr.

**CATALOGUE OFFICIEL**  
**DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES,**  
**(France et Belgique)**  
ORNÉ DE GRAVURES, PLANS ET DESSINS  
PUBLIÉ PAR L'ADMINISTRATION DU  
**PALAIS DE CRISTAL**

Se trouve au bureau du Journal, à Paris, 24, passage Jouffroy.  
Chez MM. SUSSE frères, place de la Bourse, 31, et chez tous les LIBRAIRES de France et de Belgique.

PARIS. — Typographie BLONDEAU, rue du Petit-Carreau, 52.

# LE PALAIS DE CRISTAL



JOURNAL ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1854 ET DU PROGRÈS DES ARTS INDUSTRIELS.

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS, 25 FRANCS POUR LA DURÉE DE L'EXPOSITION; SIX MOIS ENVIRON. — PORT EN SUS POUR L'ÉTRANGER.  
UN NUMÉRO : 75 CENTIMES.

L'on s'abonne, à Paris, à l'Administration du Journal, 24, passage Jouffroy, boulevard Montmartre, et chez Susse frères, place de la Bourse, 51; — Londres, au bureau du Palais de Cristal, Street (Strand); chez MM. Owhin, Newsman, 1, Catherine Street; Delizy, 15, Regent Street, et Clayton et Salmer, 265 Strand, 295 Picadilly; — pour l'exportation, chez Hector Bossange, 15, quai Voltaire; — à Rouen, chez M. Le Brument, libraire, ainsi que chez les principaux libraires de France et de l'Étranger, et aux Bureaux de Postes et des Messageries Nationales. — L'abonnement donne droit aux consultations et renseignements dont l'Abonné pourrait avoir besoin à raison de son industrie et de ses relations commerciales. — Les demandes d'abonnement doivent être adressées franco et être accompagnées d'un mandat sur la Poste ou sur une maison de Paris. — Correspondants à l'Étranger: — Pour l'Allemagne, M. Alexandre, libraire, à Strasbourg; — pour tout le Zollverein, M. Wollff, à Francfort-sur-Mein; — pour l'Espagne, M. Monnier, libraire de S. M. la Reine, à Madrid; — pour la Belgique, M. Beneau, directeur de la Presse industrielle, rue de Laeken, 15, à Bruxelles. — Toutes les lettres concernant l'Administration et la Rédaction doivent être adressées franco au Bureau du Journal, à Paris, 24, passage Jouffroy. — Les mandats de poste ou sur Paris doivent être adressés franco à l'ordre du Gérant. — Pour les Annonces, s'adresser à l'Administration.



## SOMMAIRE.

**Avis du Gérant sur la Rédaction nouvelle du Palais de Cristal — Bulletin Industriel :** Législation étrangère : Hollande, Prusse, Autriche, Wurtemberg, Bavière, États allemands, États-Unis, États-Romains, Espagne. — **Objets d'orfèvrerie de M. Joseph Angell et de M. Rimmel.** — **Economistes français et étrangers :** Lord STANLEY, MM. Charles DUPIN, JOHARD (de Bruxelles), Michel CHEVALIER. — **Bulletin officiel des brevets d'invention.** — Belgique, Angleterre. — **Bulletin bibliographique et de Jurisprudence.** — Notice sur la Statue monumentale de la reine d'Angleterre. — **Exposition universelle.** — Lettre de M. J.-J. ARDOUX. — **Faits Industriels.** — **Bulletin scientifique.** — **Courrier de Paris et de Londres.** — **Faits divers.**

## DESSINS.

Vitreaux, par M. Galmard. — Objets d'orfèvrerie, par MM. Joseph Angell et Rimmel, de Londres (six dessins). Statue monumentale de la reine d'Angleterre. — Les Anges adorant la Vierge et l'Enfant Jésus. — Berceau et Bercelette. — Livres reliés. — Famille chinoise (deux dessins).



VITREAUX DE M. GALMARD. — Voir page pour la description de ces vitreaux.

## A NOS LECTEURS.

Nous nous empressons d'annoncer à nos souscripteurs qu'à partir de ce jour la rédaction en chef de notre journal a été confiée à M. ALEXANDRE LAYA, avocat à la Cour d'appel de Paris, membre du Comité des inventeurs et artistes industriels, et dont le nom est déjà compté parmi ceux de nos littérateurs et de nos publicistes les plus distingués.

En acceptant la mission que nous lui avons offerte, M. Laya imprime dès ce jour une direction élevée à notre recueil; ses précédents, ses travaux tour à tour scientifiques et littéraires nous garantissent que le *Palais de Cristal* sera désormais l'organe véritable de l'ALLIANCE DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE.

Destiné à défendre d'une part les intérêts si considérables de la PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE et à satisfaire, d'autre part, aux tendances générales des esprits qui, de nos jours, cherchent à réaliser toutes les séductions du bon goût et de l'élégance, notre journal se composera de deux parties bien distinctes: l'une, consacrée aux matières si importantes des *droits de l'INDUSTRIE*; l'autre aux *productions brillantes des BEAUX-ARTS*.

Le champ est immense:

Nous voulons que depuis l'atelier jusqu'au château, les lecteurs s'unissent dans le partage des grandes idées qui s'inspirent de l'art, et qui se réalisent par les produits industriels. Le spectacle de cette alliance nous est donné par l'Angleterre. Nous puisons dans la généreuse initiative de nos voisins la mission que nous voulons accomplir. Lord Stanley, comme on le verra dans le numéro d'aujourd'hui, a prouvé, lui, qui est placé à la tête de l'aristocratie anglaise, que les immenses progrès des arts industriels rapprochaient les hommes de toutes les classes: c'est à l'accomplissement de cette généreuse pensée que nous appliquerons tous nos efforts.

L'accession de notre Rédacteur en chef nous donne l'assurance que nous compterons bientôt parmi nos collaborateurs les littérateurs et les artistes les plus aimés du public.

Nous ferons connaître dans notre prochain numéro le nom de ceux qui nous ont déjà promis leur concours.

E. C. MARSARD.

## BULLETIN INDUSTRIEL.

## TROISIÈME ARTICLE.

Législation étrangère sur la propriété intellectuelle — Hollande. — Prusse. — Autriche. — Wurtemberg. — Bavière. — Etats-Allemands. — Etats-Unis.

## I.

Nous avons commencé, dans notre dernier numéro, l'examen de la législation étrangère, en matière de brevets d'invention, afin, disions-nous, que ceux de nos lecteurs qui veulent bien nous prêter leur concours pour demander la réforme de la loi de 1844, soient armés de principes et de faits dans la discussion si grave des intérêts considérables que nous avons la mission de défendre.

Aujourd'hui nous complétons ce travail: nous avons parlé de la législation anglaise et de la législation belge dans le dernier article. Examinons sur quelles bases repose la législation des autres pays.

## II.

## HOLLANDE.

La législation belge régit la *propriété industrielle* en Hollande, de la même manière qu'en Belgique; sauf un point important et qui prouve, il faut le dire, en faveur des Etats-Néerlandais: c'est que les *brevets d'importation* y sont assimilés aux *brevets d'invention*: pour le reste, les formalités sont les mêmes qu'en Belgique.

## III.

## PRUSSE.

On comprend que la Prusse, qui est une des parties essentielles de la Confédération germanique, ait,

comme presque tous les États allemands une législation complexe, à raison des modifications qui existent à l'égard de ses engagements vis à vis les autres parties de cette confédération.

Les lois qui régissent la propriété industrielle sont donc de deux sortes: 1° Celles qui concernent la Prusse seule; 2° Celles qui regardent les autres États, et dont les dispositions se retrouvent dans les législations mêmes de ces États.

En ce qui concerne la Prusse proprement dite, voilà quelles sont les formalités que l'inventeur doit remplir pour se mettre en règle:

D'abord le droit d'être breveté est un privilège accordé aux *bourgeois prussiens*. Il s'en suit que, pour jouir de ce privilège, il faut être revêtu de cette qualité ou bien avoir acquis droit de bourgeoisie. Un étranger peut néanmoins jouir de ce privilège en cédant son droit à un citoyen des États prussiens, à qui le brevet est délivré.

La loi ne distingue pas entre les brevets *d'invention* ou *d'importation*; la nouveauté seule de la découverte suffit pour que le brevet soit valablement délivré.

Le principe qui précède et en vertu duquel la *nouveauté* est le signe légal adopté pour la validité de l'invention impliquait nécessairement l'examen de deux systèmes: ou bien, le caractère de l'invention était livré au libre arbitre de celui qui se disait *inventeur*, sauf son recours devant les tribunaux; ou bien il fallait placer au-dessus de cette faculté, de ce libre arbitre, un droit supérieur, une faculté d'appréciation qui le dominât, et soumettre dès-lors la chose inventée ou présumée telle à l'appréciation de cette autorité supérieure.

C'est précisément à ce dernier système que s'est arrêté le gouvernement prussien.

On adresse la demande de brevet au gouvernement provincial qui examine la description, les modèles et les dessins, et qui prononce.

Nous aurons, lorsque nous arriverons à la discussion approfondie de ces deux systèmes, à voir de combien de difficultés est hérissée cette appréciation, dont le gouvernement français a eu la sage pensée de s'affranchir en 1844, en exigeant qu'à la collation des brevets fut ajoutée la formule décisive: *Sans garantie du Gouvernement*.

La demande en brevet peut être faite pour tout ou partie du royaume: Elle doit spécifier, dans ce cas, la limite dans laquelle l'inventeur désire la renfermer.

La durée du brevet doit être au *minimum* de six mois, au *maximum* de quinze années.

La Prusse a emprunté à nos usages français, en matière de société, les dispositions fort prudentes de la publication légale. L'inventeur breveté doit en faire annoncer l'objet dans les feuilles publiques des provinces pour lesquelles son brevet a été délivré; et ce, à peine de nullité, si la formalité n'est pas remplie dans les six semaines de l'obtention du brevet.

Le prix de collation du privilège est de 18 écus 26 schell. 3 deniers.

Il faut, enfin, à peine de nullité, que l'exploitation du brevet ait lieu dans les six mois au plus tard (1).

## AUTRICHE (2).

Le gouvernement autrichien est, en ce moment, saisi officiellement d'une question importante, en ce qui concerne la législation sur les *brevets d'invention*. Un juriconsulte de Vienne, M. le docteur Bacher, a été envoyé tout récemment en France pour s'entendre avec les différents comités de l'Association des sciences, des arts et de l'industrie; et il est parti pour l'Autriche muni d'un projet de loi international tendant à régler le sort des inventions françaises en Autriche, et les droits réciproques de la *propriété intellectuelle*.

Tout ce qui concerne l'industrie, tout ce qui est relatif aux arts, à la littérature et aux sciences a été élaboré par une commission dont ont fait partie les hommes de notre temps qui tiennent la première place dans ces divers ordres de l'esprit humain.

Nous ne savons pas au juste ce qui résultera de cette première démarche. En tout cas, elle ne peut qu'amener des conséquences heureuses pour la réforme des lois sur la matière; et nous tiendrons, très-prochainement, nos lecteurs au courant de cette grande enquête, ouverte en faveur de l'industrie.

(1) Ordonnances des 14 octobre 1815 et 18 septembre 1828, loi du 11 juin 1847.

(2) Ordonnance du 31 mars 1832.

Il faut, du reste, le reconnaître: en Autriche, la loi contient des principes plus avancés que l'on ne le suppose; et nous devons en faire ici connaître les termes que nous empruntons à l'ordonnance du 31 mars 1832.

D'abord, la loi ne fait aucune distinction entre les nationaux et les étrangers. Tout individu peut réclamer le privilège de son invention; seulement, s'il s'agit d'un *brevet d'importation*, la durée du privilège ne peut excéder celle du brevet obtenu à l'étranger, ni, dans aucun cas, dépasser quinze années, sans une permission spéciale du gouvernement.

Ici revient encore, comme en Prusse, la faculté d'examen.

C'est au conseil de l'autorité provinciale qu'est portée la demande; elle doit contenir tous les détails ordinairement requis, tels que les nom, prénoms, qualités de l'impétrant, spécification développée, appuyée de dessins, plans et modèles.

Dans le cas où le brevet serait refusé par l'autorité provinciale, la loi ouvre un recours devant la Chambre impériale.

Ainsi, le principe d'appréciation est consacré; d'où, selon nous, une sorte de responsabilité après concession faite.

La limite du maximum est de *quinze années*.

La taxe des brevets est favorable aux industriels. Le taux n'en est pas assez élevé pour que les fortunes les plus humbles y trouvent un obstacle à la garantie des droits assurés à l'inventeur.

Les cinq premières années on paie 10 florins de convention par an.

Soit donc pour 5 ans,	40 florins.
— 6	45 »
— 7	20 »
— 8	25 »
— 9	30 »
— 10	35 »
— 11	40 »
— 12	45 »
— 13	50 »
— 14	55 »
— 15	60 »
Total. . .	425 florins,

c'est-à-dire 4,100 francs pour quinze ans, maximum de la durée.

La taxe se paie moitié en présentant la demande et le reste par annuités et au commencement de chaque année, sous peine de déchéance.

Une enquête a été ouverte sur la demande, avant de prononcer, à l'effet de déclarer sur l'innocuité de la découverte. Cette enquête et les frais de timbre, ainsi qu'une somme de 3 florins en délance du brevet, doivent être payés en sus des taxes ci-dessus indiquées.

En Autriche, la loi suppose le cas d'expropriation pour cause d'utilité publique. On comprend, en effet, qu'en cela comme en toute chose, la société est bien venue à réclamer de l'inventeur le bénéfice de son invention en l'indemnisant légitimement. Nous aurons à examiner, lors de la discussion, si cette indemnité est réglée selon des formes équitables, et sur quelles bases elle doit l'être pour que le devoir du citoyen soit ici en équilibre avec son droit.

Nous aimons à constater que la législation autrichienne est dans la voie du progrès; et l'enquête qu'elle vient d'ouvrir en France et en Angleterre, achevera son œuvre.

## V.

## WURTEMBERG (1).

Les concessions ne sont pas accordées après examen. La responsabilité de l'invention incombe ici à l'inventeur; cependant, le gouvernement se réserve trois cas de refus:

1° Lorsque la fabrication pour laquelle on demande le brevet, ou les moyens destinés à y être employés sont inconciliables avec les lois existantes; 2° lorsqu'il a déjà été délivré un brevet pour le même objet; 3° lorsque, notoirement, la prétendue invention a déjà été mise en usage dans le royaume.

La durée du brevet est de 40 ans, sauf prorogation par acte législatif.

La taxe est uniformément de 25 florins (53 francs 25 c.) par an.

Les brevets d'importation tombent dans le domaine

(1) Loi du 5 août 1836. — Instruction ministérielle du 12 octobre 1837.

public, lorsque le brevet qui a été pris à l'étranger cesse d'avoir son effet.

Dans la remise de la spécification, il est très-important de ne pas chercher à en dissimuler les moyens : car, en ce cas, la loi assimile à un *délit d'escroquerie*, la description frauduleuse des procédés.

## VI.

## BAVIÈRE (1).

Les nationaux ou les étrangers sont traités sur le même pied : et l'on accorde un brevet d'invention pour une découverte nouvelle, ou pour un simple perfectionnement.

Afin d'encourager l'importation, on accorde à l'industrie importée les mêmes avantages qu'à l'industrie toute nouvelle, à condition qu'elle soit brevetée à l'étranger.

Comme dans tous les autres pays, il faut que la demande soit faite en termes clairs, précis, appuyée de plans, dessins et modèles, si cela est nécessaire, et ce, à peine de nullité.

La limite accordée est encore de quinze ans. Le breveté peut obtenir la prolongation de la concession qui lui est faite, en faisant sa déclaration avant la fin du terme du premier brevet.

La taxe n'est pas déterminée. Elle est fixée par le ministre de l'intérieur, selon l'importance du brevet, et selon la durée de l'exploitation. Le montant doit en être soldé, moitié lors de la délivrance du titre, et le reste après l'expiration de la première moitié de la durée du brevet.

On comprend combien est délicate cette appréciation laissée au caprice de l'administration publique; quels dangers l'entourent; à quels inconvénients elle est soumise sous le rapport de sa responsabilité et des attaques qu'elle peut avoir à subir.

Là, comme dans plusieurs autres Etats, l'exploitation est obligatoire, et la concession peut être retirée par expropriation pour cause d'utilité, ou comme étant contraire à l'intérêt de l'Etat ou à l'hygiène publique.

## VII.

## ÉTATS ALLEMANDS (2).

Nous venons de voir comment *la loi sur les brevets d'invention* était appliquée dans les principaux royaumes de l'Allemagne; ex aminons en ce moment sous quelles dispositions sont réglées les conventions réciproques des Etats entre eux.

La convention du 21 septembre 1842 a eu pour but d'aplanir les difficultés que présentait aux représentants des Etats cette double question :

Le respect du libre arbitre de chaque Etat ;

Le respect de la nationalité dont la Confédération germanique est l'expression.

Pour résoudre cet intéressant problème, les Etats de l'Union ont décidé que chaque Etat aurait la faculté de réglementer les dispositions relatives à la délivrance des brevets, comme bon leur semblerait.

Formalités à remplir, examen préalable, garantie tacite ou expresse dans la concession, procédure, tarifs, tout cela est essentiellement réservé à la décision des gouvernements. Rien ne doit porter atteinte à la volonté de chacun.

Voilà pour les questions de détails.

Quant aux questions fondamentales, aux principes généraux, voici ce qui a été arrêté par la convention du 21 septembre 1842 :

**Premier principe.** — *Nouveauté pour les brevets d'invention.*

Tout brevet d'invention ne doit être délivré que pour des objets réellement neufs et d'une nature particulière. Ainsi, il ne sera point délivré de brevets d'objets qui, avant la délivrance du brevet, étaient déjà pratiqués ou connus de quelque manière que ce soit dans le territoire de l'Union; spécialement, le brevet ne sera pas accordé pour des objets qui déjà auront été expliqués par l'impression ou par le dessin, soit en Allemagne, soit à l'étranger, de manière que l'exécution en soit facile pour tout le monde. Le gouvernement apprécie selon son gré la nouveauté ou la spécialité dont il est fait mention.

**Deuxième principe.** — *Nouveauté pour les brevets de perfectionnement.*

Un changement n'est pas brevetable, par cela seul

(1) Loi du 11 septembre 1835. — Ordonnances du 15 août 1834 et du 23 décembre 1835.

(2) Convention générale du 21 septembre 1842.

qu'il modifie l'œuvre. Il faut encore que le procédé modificateur soit nouveau et spécial. Il ne faut pas, non plus, que le procédé de perfectionnement porte préjudice aux brevets déjà délivrés; en un mot, il ne faut pas que l'inventeur primitif, dont l'idée première a été pour le perfectionneur un auxiliaire très-puissant, se voie frustré par ce dernier; et il faudra, si l'importance du perfectionnement est telle que la participation au bénéfice du brevet originaire puisse être considérée comme équitable, il faudra que cette participation soit acquise par traité spécial.

**Troisième principe.** — *Le breveté n'a pas d'action sur les objets fabriqués.*

Un brevet ne peut pas être un obstacle au commerce. L'industriel doit, avant tout, chercher dans ses procédés l'économie pour le consommateur, et si des objets importés, ou si des objets conformes à ceux que le fabricant breveté livre au commerce sont tels que le prix de vente fasse concurrence à ceux du fabricant, celui-ci ne peut revendiquer aucune action qui paralyse la vente. Les Etats veulent bien protéger l'inventeur, mais ils se refusent à créer en sa faveur un monopole. Il peut faire défendre l'usage de machines ou d'outils préparés pour la production ou la fabrication, mais non de marchandises destinées à l'usage général du public.

C'est la fin de toute émulation dans le travail que se sont proposée les législateurs de l'Union en écrivant ce principe dans la loi.

**Quatrième principe.** — *Libre arbitre laissé aux gouvernements sur ce même point.*

Cependant, ce qui est posé en principe général, quant à ce qui concerne l'Union allemande, est modifié particulièrement en ce qui regarde les gouvernements. Ils peuvent, selon leur gré, et dans les limites de leur territoire respectif, accorder ou refuser le droit exclusif de production ou d'exportation de l'objet. De même, il est laissé à chaque gouvernement, dans les limites de son territoire, d'accorder au détenteur d'un brevet le droit exclusif d'appliquer une méthode nouvelle de fabrication, de manière à pouvoir interdire l'application de la méthode ou l'usage des objets brevetés, à quiconque n'aura pas acquis le droit, ou ces objets, du détenteur breveté.

**Cinquième principe.** — *Réciprocité des Etats de l'Union. — Réserves faites à cet égard.*

Dans chaque pays de l'Union, les sujets des autres pays de l'Union seront assimilés aux sujets du pays, tant par rapport à la délivrance des brevets, que par rapport à la garantie des droits résultant de cette délivrance. Cependant, la délivrance d'un brevet obtenu dans un pays ne pourra pas être alléguée comme motif suffisant d'un brevet semblable dans les autres pays de l'Union.

Il appartient à tout gouvernement de décider si un objet est susceptible d'être breveté; et cela, sans qu'il soit permis d'invoquer contre ce gouvernement le précédent de décisions contraaires prises par d'autres.

Rien ne peut, quant aux formalités à remplir, à l'élection de domicile, à l'exercice des professions, modifier en rien les lois des Etats.

Enfin, le respect que les Etats s'engagent à se porter les uns vis-à-vis des autres s'étend nécessairement à la validité ou à l'invalidité des brevets : si l'on reconnaît qu'un brevet pris par mégarde n'est revêtu d'aucun des deux caractères de spécialité et de nouveauté, le brevet sera retiré. Toute publicité sera donnée dans les journaux officiels de l'Union et contiendra l'objet, le nom et le domicile des détenteurs, et la durée du brevet.

Les gouvernements se communiqueront, à la fin de chaque année, des registres complets des brevets accordés dans le cours des brevets.

## VIII.

## ÉTATS-UNIS (1).

Les formalités préalables pour l'obtention des brevets (*patents*) sont les mêmes qu'en Angleterre. Il y a là les précautions du *caveat* qui tendent à sauvegarder les droits de l'inventeur.

Mais les droits sont, de beaucoup, inférieurs à ceux imposés en Angleterre.

(1) Loi du 4 juillet 1830.

La taxe est fixée à la somme de 30 dollars (162 fr.) pour tout citoyen américain, ainsi que pour l'étranger qui réside dans l'un des Etats de l'Union depuis un an, et qui déclare, sous serment, qu'il est dans l'intention de devenir lui-même citoyen des États-Unis.

Tout étranger n'ayant jamais résidé dans l'un des Etats de l'Union, peut obtenir une *patente* en payant une taxe de 300 dollars (1,620 fr.).

Deux conditions sont imposées à l'étranger breveté : l'une, d'exploiter sa découverte dans le délai de dix-huit mois; l'autre, d'exploiter sans interruption pendant dix-huit mois consécutifs.

La taxe se paie en entier; elle est accompagnée de la description exacte, détaillée, claire et précise de la découverte, des dessins, modèles et échantillons.

Une disposition tutélaire est introduite en faveur de l'inventeur.

Elle est relative aux perfectionnements ou additions qu'il fait à son brevet originaire. Pour cela, l'inventeur breveté ne doit payer qu'une taxe de 15 dollars, mais après avoir rempli, du reste, les formalités ordinaires pour l'obtention du brevet.

## IX.

## ÉTATS-ROMAINS.

Dans les Etats-Romains, le gouvernement accorde ou refuse le brevet dont la demande lui doit être adressée. Cette demande doit être faite en termes clairs, précis et détaillés.

Le délai de concession est de 5 à 15 années. La taxe, de 40 écus romains par an, est payable par moitié dans le premier mois de la concession et moitié dans le premier mois de la seconde partie de la durée du privilège.

Il peut être pris des brevets d'invention, de perfectionnement ou d'importation. Toutefois, ces derniers ne sont accordés que dans deux cas, à savoir : 1° pour l'introduction d'inventions déjà brevetées en pays étranger et dont le privilège dure encore; 2° pour l'introduction d'inventions connues et pratiquées librement en pays étrangers, mais non encore connues ni pratiquées dans les Etats-Romains. La taxe du brevet d'importation est de 15 écus romains.

Le breveté est tenu à l'exploitation de son invention dans l'année de la concession et de ne pas la suspendre pendant l'espace d'une année.

## X.

## ESPAGNE.

Toute demande de brevet pour invention, perfectionnement ou importation doit être remise à l'intendant de Madrid et adressée au roi.

La durée en est limitée de 5 à 10 et 15 ans. Mais les brevets d'importation ne peuvent avoir une concession de plus de 5 ans.

Voici la taxe du privilège :

Pour 5 ans, 4,000 réaux vellon.	250 francs.
— 10 » 3,000 —	750 »
— 15 » 6,000 —	1,500 »

Quant aux brevets d'importation, ils sont taxés à 3,000 réaux, c'est-à-dire 750 francs.

Les autres frais d'expédition s'élèvent à 80 reaux ou 20 francs.

Le brevet est frappé de nullité dans les trois cas suivants :

- 1° Lorsque le breveté n'aura pas retiré son brevet dans les trois mois de sa pétition;
- 2° Lorsqu'il n'aura pas fait usage de sa découverte dans l'année de la date du brevet;
- 3° Lorsqu'il aura cessé d'exploiter pendant une année non interrompue.

## XI.

Telles sont les principales dispositions qui régissent la matière si grave des brevets d'invention dans les différents pays qui ont reconnu la *propriété intellectuelle*.

Maintenant que nous avons posé la base de nos discussions, nous pourrions aborder les différents points de nos lois qui ont besoin d'être élucidés, et nous indiquerons les réformes qui sont depuis si longtemps réclamées par l'industrie.

Cette tâche, nous la commencerons dans notre prochain numéro.

ALEXANDRE LAYA,  
Avocat à la Cour d'appel.



## OBJETS D'ORFÈVRENERIE, PAR M. JOSEPH ANGELL.

Nous donnons ci-contre les dessins de plusieurs objets d'un grand prix et qui sortent des fabriques de M. JOSEPH ANGELL. Ce sont des pièces d'orfèvrerie, or et argent, dont le fini ne laisse rien à désirer. C'est ce que l'on appelle en anglais du *plaque émaillé* (*plate enamelled*). Cette industrie est poussée, chez nos voisins, à un grand degré de richesse et de perfection : Cependant, il faut reconnaître que ces pièces, en général, un peu trop surchargées de détails.

Ce qui distingue l'atelier de M. Joseph Angell, c'est que l'on n'y vend que des pièces originales.

Celles que nous plaçons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs, sont :

1° UN SERVICE À THÉ (*tea service*);

2° UN GOBELET (*goblet*);

3° UN CALICE (*chalice*);

4° UN CRUCHON DE VIN DE BORDEAUX, entouré de vignes (*wine-leaf claret-jug*);

5° ENFIN UN ANCIEN POT À COUVERCLE (*antique tankard*).

Ces cinq objets, avons-nous dit, sortent des ateliers de M. Joseph Angell.

La pièce la plus remarquable est, sans contredit, le *Service à thé*. L'artiste a reproduit sur les diverses pièces qui le composent quelques fables d'Esopé, telles que celles du *Renard et les raisins*, du *Loup et l'Agneau*, du *Lion et le Rat*.

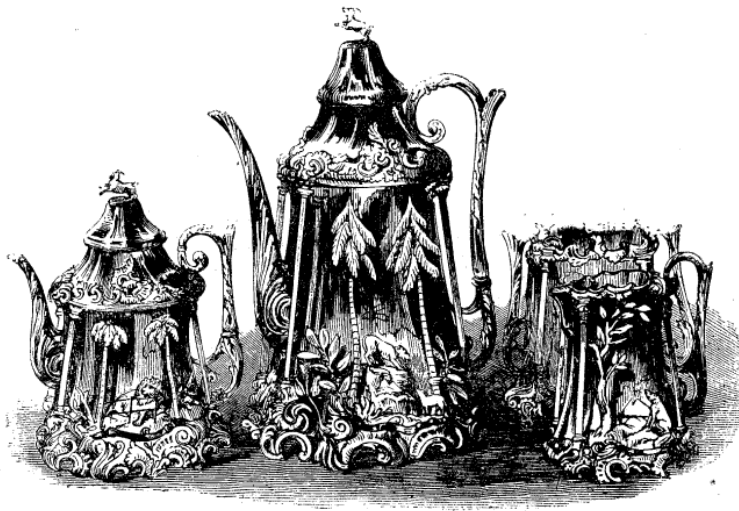
Les ciselures sont d'un fini que rien n'égale. Seulement, puisque ce travail permet de faire sur une œuvre pareille une critique d'art, peut-être reconnaîtra-t-on qu'il y a un peu trop de complications dans l'agencement des sujets.

Le caractère anglais se révèle en toutes choses; et nous, qui l'admirons très-sincèrement sous beaucoup de rapports, nous ne pouvons lui cacher nos vérités sous certains autres; or, une œuvre d'art n'aurait pas, dans le sens des Anglais, un succès complet, si la richesse matérielle de l'œuvre n'y resplendissait tout d'abord dans tout son éclat, avec toute sa signification.

Il faut, en Angleterre, beaucoup d'or, beaucoup d'argent dans l'orfèvrerie, et fût-elle un peu lourde, une pièce d'orfèvrerie sera accueillie par une sympathie réelle quand, dans le *dining room* ou dans le *drawing room* (dans la *salle à manger* ou dans le *salon*) les yeux seront éblouis, en même temps que le calcul flatté sur la valeur intrinsèque de l'œuvre.

M. Joseph Angell a dû sacrifier à la prédominance naturelle du goût de ses compatriotes; et c'est peut-être à raison de cette obéissance un peu complaisante à ce goût, qu'il a entassé tout l'esprit d'Esopé sur une *thé yere et quelques tasses*. Sauf cet excès de luxe, l'on ne peut qu'admirer l'idée et l'exécution.

Nous ne pouvons placer devant nos lecteurs ces charmants objets d'art, sans nous rendre compte de la pensée première qui inspire l'artiste, et ce sera désormais un des points sur lesquels nous introduirons, dans le *Palais de Cristal*, une heureuse innovation. C'est chose aride et sèche que de placer pêle-mêle et sans méthode des vignettes sous l'œil de son lecteur, sans étudier le sens ou la forme des objets qu'elles représentent. Il faut, à de pareilles productions, qui toutes signalent un effort de l'esprit humain, une de ces combinaisons où l'inspiration, cette sainte parcelle de l'âme qui vient d'en haut, s'imprime et se révèle



SERVICE DE THÉ, PAR M. JOSEPH ANGELL.



GOBELET, PAR M. JOSEPH ANGELL.



CALICE, PAR M. JOSEPH ANGELL.

Que nos lecteurs ne l'oublient pas : rien n'est plus digne de leur sympathie que cette initiation secrète au travail du penseur et de l'artiste, rien n'est indifférent, en toutes choses, où ce travail peut être étudié.

Ce n'est donc pas sans intention que l'artiste a groupé dans chaque pièce de ce service à thé les fables d'Esopé.

Prendre le thé, surtout à Londres, n'est pas seulement un élégant usage de soirée : Prendre le thé, c'est un acte habituel, inhérent aux mœurs de la famille. Il n'est donc pas hors de propos de placer sous l'œil de ceux qui s'assoient devant ce *service à thé* ces fables dont la douce philosophie, dont l'ingénieux enseignement reporte l'esprit vers ces formules dont Esopé eut le secret, et qui sont devenues, grâce à ses élégants continuateurs, le langage de la saine raison.

Ce serait donc méconnaître l'idée première de l'artiste que de ne pas lui savoir gré de propager par son travail ces *morales* instructives qui sont dans tous les souvenirs : « *On a besoin d'un plus petit que soi; Ils sont trop verts; Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né? etc. etc.* »

Il y a donc dans l'œuvre de M. Joseph Angell le double mérite d'un beau travail et d'une bonne pensée.

Nous devons aussi signaler la sévérité des ciselures de son *calice*, l'agencement des branches et des feuilles de vignes qui entourent son *gobelet*, son *cruchon de claret*, et son *pot à couvercle*. Toutefois, nous aurions préféré un peu moins d'uniformité.

## M. RIMMEL.

A côté de ces cinq objets, nous avons placé en regard du *service à thé*, une œuvre pleine de grâce qui a pour titre : *Fontaine de parfums*, et qui sort des ateliers de M. Rimmel. L'auteur de ce meuble élégant a eu la pensée, probablement pour la saison d'hiver, de placer au centre d'une jardinière dans laquelle seraient des fleurs artificielles auxquelles on laisserait leur odeur

par quelques combinaisons d'acides, une fontaine, mue par un ressort analogue aux ressorts d'une lampe et d'un jet d'eau. Cette fontaine contient un parfum quelconque, du vinaigre de toilette, (comme celle qui est exposée) de l'Eau de Cologne, ou de tout autre parfum. Elle a pour effet de répandre dans les appartements une odeur agréable et rafraîchissante.

ECONOMISTES FRANÇAIS ET ETRANGERS.

LORD STANLEY ET M. CHARLES DUPIN.

BANQUET DE LA COMPAGNIE DES MARCHANDS TAILLEURS.

La compagnie des marchands tailleurs de Londres a donné un grand banquet, auquel assistaient lord Stanley et M. Charles Dupin.

Voici les discours que ces deux personnages ont prononcés, en réponse aux remerciements adressés par la Compagnie aux commissaires de l'Exposition :

**LORD STANLEY.** Ce n'est pas la première fois que je prends la parole au nom des commissaires de Sa Majesté. J'ai déjà parlé, dans cette cité même, à l'époque où l'hésitation s'était emparée des esprits et où l'on flottait indécis entre la crainte et l'espérance, sur les suites de cette vaste entreprise. Je me rappelle l'enthousiasme avec lequel fut accueilli ce grand projet, lorsqu'il fut proposé par S. A. R. le prince Albert, sous les auspices de qui l'idée première a été fécondée et, je dois ajouter, accomplie, et cependant l'enthousiasme n'excluait pas le doute qui s'était fait jour dans les esprits.

Puis-je énumérer tous les motifs de crainte? Craintes d'insuccès pécuniaire, et c'était la moindre de toutes; craintes de dérangement continu, en ce sens que l'époque de cette exposition venait coïncider avec les plaisirs habituels de notre saison fashionable; craintes politiques; on se demandait si la présence au milieu de nous de ce concours de toutes les nations ne deviendrait pas un foyer de séditions intestines ou d'anarchie étrangère.

Messieurs, je rends grâce à Dieu, je rends grâce à mes concitoyens de ce que ces appréhensions sont dissipées. J'ai vu transporter au milieu de nous des trésors dont l'éclat dépasse les merveilleuses combinaisons de la fable; j'ai vu sortir du sol, comme sous l'impulsion d'une baguette magique, un édifice incomparable à tout autre par son luxe et par sa simplicité, rempli des richesses du monde entier, et qu'un noble sentiment d'émulation et de rivalité sympathique a transporté au milieu nous, paisiblement, avec confiance, en se reposant avec sécurité sur l'honneur, sur la loyauté inaltérable du peuple de la Grande-Bretagne. Non! je n'en doute pas, tout le temps que durera ce noble tournoi de merveilles, jamais aucun sentiment qui ne prouverait la délicatesse, la confiance, l'amitié ne troublera cette mutuelle exposition chargés de prononcer sur le mérite des chefs-d'œuvre d'art et d'industrie renfer-

qu'un désir réciproque de concourir au but commun d'une harmonie inaltérable, et d'échanger, de tous les points les plus éloignés du globe, les ressources les plus propres à développer parmi les peuples le commerce et l'industrie, en se communiquant les résultats miraculeux du travail incessant des sciences et des arts.

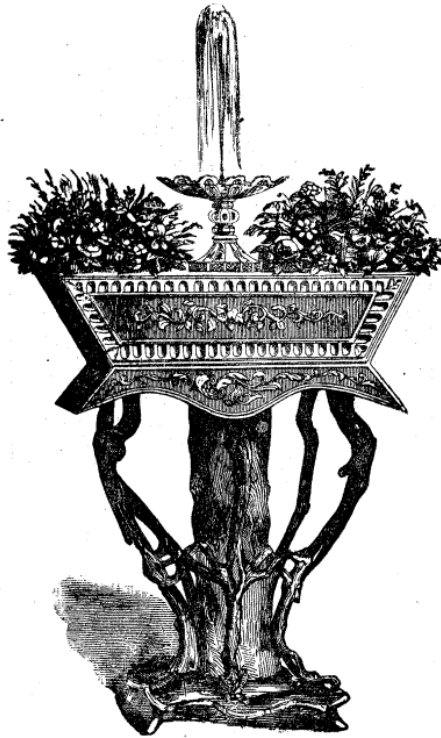
Mais il est un sentiment qui domine mon âme plus encore que des merveilles de l'art, les triomphes de l'industrie, la magnificence des produits, et dont je suis fier, comme Anglais : c'est de voir mes concitoyens mettre en partage avec une sincérité cordiale, leur admiration, leur intérêt pour cette alliance solennelle de l'industrie du monde entier. Ce n'est pas seulement le riche, le puissant, le grand marchand, celui qui tient le commerce de ce royaume sous ses lois, mais le simple et rude travailleur, l'enfant du sol et de l'atelier, qui accourt et admire ses merveilles. Tous se retirent après avoir visité ce palais, et disant au fond de son âme : Et moi aussi, je fais partie des classes de la société moderne à qui l'on doit toutes ces merveilles! Qu'il me soit permis d'ajouter, sans blesser en rien nos hôtes, que je suis fier surtout d'avoir vu ce qu'ils ont vu de leur côté, avec un sentiment légitime de respect et d'admiration : l'ordre, la discipline, la régularité avec laquelle un peuple libre, confiant dans la liberté de ses institutions, conserve et protège les trésors confiés à sa garde, sans le secours d'aucune force armée, sans qu'il soit besoin d'aucune répression.

Remercions ensemble le président et les commissaires qui ont présidé à ce grand acte; et recevez, vous, Messieurs, mes actions de grâce pour l'occasion que vous offrez de montrer aux commissaires étrangers présents à cette fête, un échantillon de l'hospitalité que savent pratiquer les grands corps commerciaux de cette cité. Nos hôtes apprécieront, j'en ai l'assurance, l'union des classes de la société moderne sous ces voûtes, et ce sentiment qui unit dans ces fêtes les intérêts de la religion, de l'éducation, du commerce, union qui a servi de base aux progrès immenses de notre grande nation, et qui doivent servir de base aux progrès des autres pays dans la même voie...

Après cet éloquent discours de lord Stanley, M. Charles Dupin s'est levé, au nom des commissaires étrangers, et a pris la parole en ces termes :

« Messieurs,

« J'ai à vous exprimer toute la gratitude des hommes éminents qui ont présidé, comme commissaires, aux préparatifs de l'Exposition universelle. Je parle aussi au nom des membres du jury



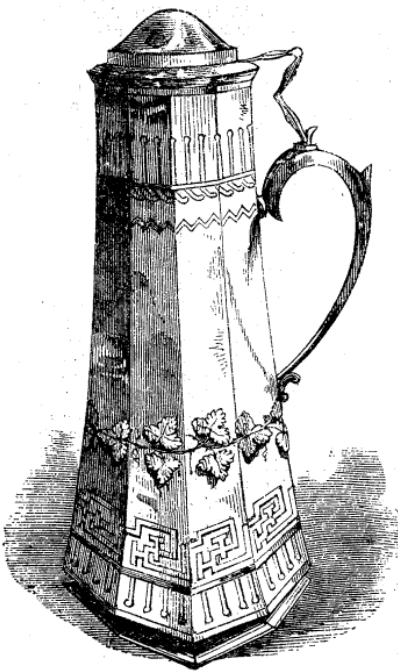
FONTAINE DE PARFUMS, PAR M. RIMMEL.

« Maintenant en reportant mon attention sur votre honorable corporation, j'ai appris aujourd'hui même que vous êtes fidèles aux vertus traditionnelles qui, depuis des siècles, forment la base de votre prospérité ainsi que de votre activité, votre probité et ce génie qui a produit la grandeur du commerce anglais.

« Permettez-moi de vous soumettre un fait, un seul, qui donnerait à l'homme le moins exercé aux matières commerciales une idée des développements extraordinaires de ce commerce. Si, d'une part, vous calculez la production des fabriques de draps qui sont employées pour habiller le genre humain, drap que vous envoyez dans toutes les parties du monde, et si, d'autre part, vous faites le calcul de la circonférence du globe, et que vous la divisiez en aunes (yards), vous trouverez que non-seulement chaque aune vous rapportera une livre sterling, mais qu'il vous resterait encore une somme énorme de surplus.

« Je ne prétends pas, en disant cela, vous faire entendre que votre commerce est trop étendu, mais que les dimensions de la terre sont trop étroites pour un si grand commerce. Sans doute, s'il y avait 43,000,000 de livres sterling encaissés dans les coffres de la banque d'Angleterre, la Banque serait fort embarrassée de cette masse de richesses métalliques. Mais le commerce agit mieux : en échange de cette masse énorme de produits manufacturés que la Grande-Bretagne exporte, le commerce lui rapporte une valeur équivalente de produits importés de tous les points du globe.

« Si, de mémoire d'hommes, jamais commerce ne fut aussi grand, aussi actif que le vôtre, jamais aussi les liens que le commerce a formés n'ont été plus forts entre les nations, et n'ont assuré plus solidement une paix inaltérable dans le monde entier. »



ANCIEN POT A COUVERCLE, PAR M. JOSEPH ANGELL. (Voir ci-contre, page 116.)



CRUCHON, PAR M. JOSEPH ANGELL. (Voir ci-contre, page 116.)

M. JOBARD (DE BRUXELLES)

Directeur du Musée Industriel belge.

Le monde industriel entier connaît M. JOBARD (de Bruxelles), l'auteur fécond de tous les projets qui servent, depuis plus de vingt ans, de base aux innovations et aux réformes réclamées par les lois sur la propriété industrielle.

Nous devons à ses sentiments pleins de sympathie pour nous, une première communication de ce savant économiste, et nous sommes heureux de pouvoir promettre à nos lecteurs le concours de M. JOBARD (de Bruxelles).

ALEXANDRE LAYA.

## ESCAMOTAGE DU KOH-I-NOOR.

Le plus gros diamant du monde et le plus gros morceau de houille devaient figurer comme matière première à l'Exposition; mais ces deux *carbonari* ne pouvaient vivre en frères, malgré leur proche parenté; on a mis l'un sous verre, le verre en cage et la cage dans un palais, tandis que l'autre, le meilleur des deux, est resté à la porte exposé aux injures de l'air; ainsi va-t-il en ce bas monde, le plus brillant l'emporte souvent sur le plus méritant.

La foule se laisse éblouir par un vain éclat et ne tient aucun compte des qualités solides; cependant, les mines de diamants noirs de l'Angleterre valent mille millions de fois mieux que celles de charbon transparent de l'Inde, car on en extrait trente-cinq millions de tonnes par an.

Nous ne savons donc pas pourquoi cette petite pierre de la grosseur d'une noix tout au plus attire les respects, fixe les regards et devient l'objet unique de la convoitise universelle; à ce point qu'on a cru devoir prendre les précautions les plus extraordinaires pour le défendre en cas d'attaque. On a convoqué les ingénieurs les plus illustres, qui ont dépensé les plus grands efforts d'imagination pour donner au *Koh-i-noor* le moyen de se sauver tout seul, en cas d'attaque de vive force ou de surprise nocturne, et on y est parvenu. On dirait cependant qu'il suffit de passer le bras à travers les barreaux dorés de sa cage, de soulever la cloche de verre qui le recouvre, pour s'enfuir avec cinquante à soixante millions dans le creux de la main. Il n'en est rien, la main du voleur ne rencontrerait que le vide; car au moindre contact de la cloche, le *Koh-i-noor*, avec le coussin qui le porte s'enfoncerait à vingt pieds sous terre, dans un épais cylindre de fer entouré d'un énorme massif de pierre de taille; le tube de fer se fermerait sur lui avec une serrure inrochetable; et au besoin, une mine de coton poudre ferait sauter le voleur et ses complices.

Ceci répond aux mauvaises langues qui prétendent qu'on n'a exposé qu'un *fac-simile* de la fameuse *Montagne de lumière* à laquelle de prétendus connaisseurs ne trouvent, disent-ils que l'éclat du strass. C'est sans doute pour les convaincre du contraire qu'on a construit depuis quelques jours une sorte de *chambre obscure* (*camera obscura*), en étoffe rouge, dans laquelle on fait défiler les curieux pour voir le *Koh-i-noor* à la bougie. — Une vingtaine de petits miroirs déposés à l'entour renvoient leurs rayons sur le diamant, qui brille de tous les feux de la terre et des cieux. On dit que plusieurs dames l'ayant regardé trop longtemps en ont perdu la vue. Cela nous semble un peu exagéré.

Un inventeur, du nom d'Ador, avait proposé de faire fuir le diamant jusque dans l'écrin de la reine par un tube souterrain, au moyen d'un réservoir d'air comprimé ouvert par le poids même du voleur.

Nous croyons toutes ces précautions inutiles; on ne songe pas à prendre ce cristal de carbone; il n'y aurait personne de plus embarrassé que le voleur, qui ne trouverait pas à dîner, et serait découvert avec sa *montagne de lumière* en poche.

JOBARD.

## M. MICHEL CHEVALIER.

Dans un travail récent, cet économiste se rend compte d'un fait qui est le fruit de la paix dont les nations européennes jouissent depuis longtemps. Il cherche à faire ressortir la confraternité des idées qui préside, chez les nations occidentales, à cette communauté du travail industriel que le génie de chaque nation emprunte aux autres, et qui développe les bienfaits de l'invention au profit de leur bien-être commun.

Cet article du savant professeur est une apprécia-

tion plus psychologique que technique de l'Exposition, et c'est à ce titre que nous croyons devoir en citer les passages les plus remarquables.

Nous y trouvons la preuve de toute l'importance qu'il y aurait à faire de la législation générale des brevets d'invention l'objet d'un examen international

ALEXANDRE LAYA.

## L'EUROPE.

Il faut pourtant parler enfin de la figure que fait dans le Palais de Cristal le groupe de nations que j'ai désigné sous le nom collectif de la civilisation occidentale: c'est l'ensemble des peuples chrétiens, c'est l'Europe et l'Amérique, en y rattachant les essais d'Européens qui se sont répandus dans les autres parties du monde, et qu'on retrouve au cap de Bonne-Espérance, en Australie, à Java, sur vingt autres archipels. C'est en elle que réside incontestablement aujourd'hui la puissance du genre humain. Elle est visiblement aujourd'hui investie de l'empire et dépositaire de l'avenir.

La joute, à l'Exposition de Londres, est entre les nations de ce groupe; c'est entre elles à peu près seules que le jury aura à distribuer les récompenses, gages de la supériorité acquise, et à proclamer des vainqueurs. Les autres nations ne pourront obtenir que des encouragements, mais il est à croire qu'on ne les leur épargnera pas. Il manque bien à ce concours quelques conditions pour qu'il soit parfaitement significatif. Quelques unes des nations du monde occidental n'ont pu s'y faire représenter convenablement; chez quelques autres, les chefs de plusieurs branches importantes de l'industrie ne l'ont pas voulu. Ainsi, par l'effet d'un malentendu sur l'époque de rigueur pour l'envoi des produits, les deux royaumes de la presqu'île scandinave n'ont, dans le palais de l'Exposition, qu'une représentation très-écourcée et très-insuffisante de leur savoir-faire, et notamment de leurs fers, dont la qualité à jusqu'à ce jour été incomparable pour la fabrication des aciers. Les retards accoutumés de l'ouverture de la Baltique avaient jusqu'à présent empêché la Russie de paraître; mais encore quelques jours, et elle s'étale enfin aux regards du public.

On prétend que le gouvernement napolitain s'est refusé à ce que ses sujets participassent à l'Exposition. Le fait est que j'y ai vainement cherché les produits du sol si riche des Deux-Siciles. Aux Etats-Unis, il paraît que la plupart des chefs d'industrie y ont mis très-peu de bonne grâce. Frère Jonathan a boudé à John Bull. L'espace considérable qui avait été attribué à cette nation si entreprenante, si active, si ingénieuse, n'est que fort mal rempli. Dans un certain nombre d'autres Etats, il y a eu de ces mauvais vouloirs partiels. Ainsi, en Espagne, les manufacturiers de la Catalogne, qui sont les principaux de la Péninsule, se sont, de parti pris, abstenus de paraître. En France, les cristalleries de Baccarat, et de Saint-Louis, que rien ne surpasse dans le monde, n'ont rien voulu envoyer de leurs œuvres. De même les fabriques de glaces de Saint-Gobain et de Saint-Quirin, qui sont à la tête de leur art dans le monde. Il ne leur fallait pourtant pas grand effort pour montrer dans le Palais de Cristal des échantillons de leurs productions, car elles ont un dépôt à Londres. Nos maîtres de forges, en bloc, et la plupart de nos constructeurs mécaniciens ont suivi ce fâcheux exemple. Cependant la maison Cail, de Paris, la maison André Kœchlin, de Mulhouse, et quelques autres encore, soutiennent dignement l'honneur de la mécanique française. Dans nos tissus de laine aussi il y a bien quelques lacune regrettables. Nos fabricants de produits chimiques se sont pareillement dispensés de répondre à l'appel. Quelques-uns de nos fabricants de tissus de lin, les plus justement renommés, sont restés de même enfermés dans leur tente, intraitables comme Achille en courroux, au lieu de paraître dans la carrière où les attendait la victoire. En somme pourtant, sans s'y déployer aussi complètement que l'Angleterre, qui était chez elle, toutes les nations manufacturières de l'Europe ont à Londres des produits qui permettront de les apprécier avec justice.

Quand on a inspecté, dans le palais de l'Exposition, les produits des différentes provenances de la civilisation occidentale, on est, de gré ou de force, saisi de la pensée que tous ces peuples divers ont en somme le même génie. Si le hasard vous faisait, successivement et dans un bref délai, traverser les salons de Paris, de Londres, de Berlin, de Vienne, de Saint-Petersbourg, de Rome, je pourrais nommer aussi bien ceux de Dresde, de Munich, de Turin, de Stockholm, de Madrid, une réflexion semblable s'emparerait de votre esprit; vous reconnaîtriez que c'est la même famille:

L'état de l'industrie chez les nations de l'Occident donne de ce rapprochement une révélation éclatante. Partout en effet, parmi ces nations, ce sont les mêmes appareils et les mêmes procédés dérivés des mêmes théories. Dans l'industrie aujourd'hui, il n'y a plus de mystère possible de l'une à l'autre de nos nations européennes. Nous avons réciproquement la clef de nos opérations industrielles, tout comme celle de nos combinaisons politiques, parce que nous nous mouvons dans la même sphère de sentiments et d'idées. Tout ce que fera en industrie un Allemand ou un Français, les An-

glais ne tarderont pas à l'accomplir, s'ils le veulent bien. Qu'une découverte soit annoncée dans le comté de Lancastre ou au fond de l'Ecosse, les Français ou les Allemands, ou les Américains, en s'y appliquant, l'auront bientôt retrouvée. Cela se voit chaque jour dans tous les genres de découvertes. De même que M. Nasmyth l'Anglais et M. Bourdon le Français se disent chacun l'inventeur du marteau-pilon, de même que vingt drogues tinctoriales et cinquante procédés chimiques ont donné lieu à des contestations semblables, de même dans la science pure on se dispute très-fréquemment la gloire d'avoir eu le premier une idée grande et petite.

En ce moment chacun des grands peuples de l'Europe s'est approprié, à un degré surprenant, la pratique de toutes les branches importantes de l'industrie. Chacun d'eux s'est formé un personnel intelligent, rompu à la pratique, tant de chefs que d'ouvriers; chacun s'est fait ou s'est procuré un matériel pour toute sorte de fabrications, un matériel sur les mêmes modèles, sorti souvent des mêmes ateliers. Les Anglais ont seuls, pendant un temps, fourni à toute la terre des machines à filer le coton, le lin et la laine, et les machines à vapeur. Aujourd'hui, à Barcelone, de nombreux métiers d'André Kœchlin ou de Schlumberger filent le coton. Les ateliers de nos compagnies de chemins de fer, de même que ceux des compagnies anglaises et allemandes, ont les outils-machines de Withwort, de Manchester, dont les connaisseurs admirent surtout la machine rotative à l'Exposition, ou ceux de Nasmyth. C'est la maison Cail qui fournit à toute l'Europe à peu près les machines à faire le sucre, de même que c'est notre mécanicien Chapelle qui a répandu partout les plus parfaits appareils à faire le papier continu. Ce développement similaire des moyens d'action, tant dans le personnel que dans le matériel, qui entraîne nécessairement la similitude des produits, est frappant, surtout pour les trois peuples chez lesquels le mouvement de la pensée est le plus actif, le plus énergique, le plus libre, ce mot résume tout le reste, c'est-à-dire pour les Français, les Anglais, les Allemands, et quelques petits Etats, tels que la Suisse, la Belgique, la Hollande, le Piémont, qui, tout en jouissant de l'indépendance politique, n'en sont pas moins, sous le rapport industriel, des satellites étroitement liés à ces trois grands coryphées.

La double similitude que je signale n'est pas contestable quant aux méthodes et aux procédés de la production pour quiconque a visité les ateliers; elle n'est pas non plus quant au genre et au mérite des produits, puisque sur les marchés neutres, et dans ces petites enceintes qui forment présentement le domaine exigü de la liberté du commerce, je veux dire dans les entrepôts, vous trouvez luttant les uns contre les autres, et se vendant concurrence, les produits manufacturés des cinq ou six Etats que je viens de nommer.

La solidarité industrielle entre les nations de la civilisation occidentale se révèle encore par cette circonstance, que dans le plus grand nombre des cas aujourd'hui les procédés eux-mêmes sont dus au concert direct ou indirect, apparent ou latent, d'hommes de toutes les nations. L'idée première d'une machine ou d'un expédient manufacturier sera née à Paris ou à Londres, soit. Elle reçoit un premier perfectionnement dans quelque ville obscure de la Thuringe, et elle vient prendre corps pour la première fois à Manchester ou à Sheffield; puis, par plusieurs transfigurations non moins curieuses que celle de Vishnou, elle reparait successivement, toujours plus parfaite, dans les ateliers de Lyon ou dans ceux de Zurich, ou dans ceux de Breslau ou de Verviers, ou d'Elberfeld ou de Gauxcow; que sais-je? Ce sera peut-être de l'autre côté de l'Atlantique, à Lowell ou plus loin à Pittsburg, à la naissance de l'Ohio, qu'elle arrivera à la perfection. On avait déjà des exemples de faits semblables il y a quelque temps. Margraff tire, dans je ne sais quel coin de l'Allemagne, du sucre de la betterave, en échantillon; Achard essaie d'en faire manufacturierement à Berlin, et c'est de là que l'idée passe en France où elle est devenue ce que vous savez. Un ingénieur français imagine l'éclairage au gaz: son idée franchit le détroit, et c'est en Angleterre qu'elle a eu un prodigieux succès dont l'univers entier profite maintenant. L'empereur Napoléon, dans le but de ruiner l'industrie anglaise par la substitution du lin au coton, offre un prix d'un million à qui résoudre le problème de filer le lin à la mécanique. Un Français, M. Philippe Girard, s'en occupe activement, et trouve, avant 1814, le principe de la solution; après la paix, il s'établit à Varsovie, où il achève à peu près l'œuvre. De Varsovie son idée vint à Leeds, où M. Marshall la porte à la perfection, et en fait la base d'une grande industrie qui enrichit présentement cette même Angleterre dont, dans la pensée du promoteur, elle devait ébranler la puissance.

Chaque année voit éclore quelque perfectionnement ou quelque application nouvelle du métier qu'inventa notre célèbre Jacquart, et dont on a obtenu tant de résultats en faveur du bon marché, sans parler de tant d'enfants qu'il a affranchis d'un labeur très-pénible. L'année passée, à Nottingham, on l'a appliqué à broder le tulle; de là une industrie qui fait la fortune de la

ville, en attendant qu'elle se répande sur toute l'Angleterre manufacturière et sur le Continent. Cette mise en commun des efforts des peuples est présentement le pain quotidien de la civilisation occidentale. Je dis le pain quotidien, car elle contribue beaucoup à augmenter la fécondité du travail et à enrichir chaque peuple en particulier.

Le même produit reçoit ou peut recevoir une première façon chez un peuple, une seconde chez celui-ci, une troisième chez celui-là, et ainsi de suite; il traverse ainsi cinq ou six frontières, et s'élabore cinq ou six fois avant d'arriver aux mains du négociant qui le vend auprès ou au loin, dans sa propre ville ou dans un autre hémisphère. Voilà de la mousseline qui a peut-être été tissée en Saxe avec du fil de Manchester obtenu avec un mélange de cotons récoltés à Surate, dans l'Inde, à Mobile, aux Etats-Unis et en Egypte; elle va se faire broder à Nancy, pour être vendue à Philadelphie, ou à Canton, ou à Batavia, après avoir passé par l'entrepôt de New-York, ou celui de Hong-Kong, ou celui de Singapour.

Le Palais de Cristal est le bon endroit pour vérifier cette similitude, cette fraternité, cette égalité de l'industrie chez les peuples principaux de la civilisation occidentale. Elle y est évidente, elle y crève les yeux. Quand je me transporte du quartier anglais au quartier français, de là dans la région qu'occupe le Zollverein, ou chez les Suisses, ou chez les Belges, ou chez les Hollandais, je retrouve des objets d'un mérite équivalent à très-peu près, qui attestent à peu près et une même aptitude, et la même expérience, et le même acquit. C'est plus particulièrement visible pour l'Angleterre et la France, surtout si l'on a le soin de compléter notre Exposition à Londres par le souvenir des articles que nous avions au carré Marigny en 1849, et dont les producteurs abusés se sont refusés à envoyer les pareils à Londres. En parlant ainsi d'égalité, je ne prétends pas que les productions des principales nations soient identiques; au contraire elles sont diverses, elles ont un cachet particulier. Elles révèlent dans le génie industriel des nuances spéciales, une originalité distincte, mais elles accusent, à très-peu près, un égal degré d'avancement. Si l'on est dépassé dans un genre d'articles, on est le premier dans un autre genre qui est tout voisin, qui est tout aussi difficile, et il n'est pas douteux que, quant au premier, on n'aurait besoin de d'être aiguillonné un peu pour rattraper la nation qui y excelle. En supposant que les matières premières fussent partout au même degré de bon marché (et l'on en serait bien près si le législateur supprimait chez certains peuples des causes tout artificielles de cherté qu'il s'est plu à multiplier), les frais de production seraient, à peu de chose près, les mêmes, et ces diverses nations seraient, à très-peu près, égales les unes aux autres sous le rapport du bon marché. C'est une conclusion qui ressort, je le crois, des aperçus précédents. Je me propose, au surplus, de la mieux établir par le détail dans une des prochaines lettres.

## BULLETIN OFFICIEL

## DES BREVETS D'INVENTION.

A partir d'aujourd'hui, nous donnerons dans notre journal une nomenclature exacte des brevets d'invention accordés, pendant la semaine qui précède la publication de notre numéro, tant en France qu'à l'étranger.

Nous préparons un travail général sur les brevets pris en France depuis la promulgation de la loi de 1844; notre premier article sur cette importante matière sera publié dans la prochaine livraison du *Palais de Cristal*.

## BELGIQUE.

Des arrêtés royaux, du 20 mai, accordent les brevets suivants :

- Au sieur Rupert-Rains, à Bruxelles, pour des perfectionnements apportés au collage du papier;
- Au sieur Canier (Félix), à Bruxelles, pour un four à coke à air chaud, breveté en sa faveur en France, pour 13 années, le 20 janvier 1851;
- Au sieur Bovy (R.), à Bruxelles, pour une espèce de touraille métallique, destinée aux brasseries, distilleries etc.;
- Au sieur Robin (P.-M.-B.), à Ixelles, pour un calorifère à eau et à air chaud;
- Au sieur Dunkan-Mackenzie, à Ixelles, pour une machine propre à transporter les dessins sur tissus;
- Au sieur Scheidweiler (M.-J.), professeur, à Saint-Josse-ten-Noode, pour un système de moulin agricole;
- Au sieur Johnson (J.-H.), à Bruxelles, pour des perfectionnements apportés dans la fabrication des boîtes et des souliers;
- Au sieur Armengaud (J.-E.) aîné, à Saint-Josse-ten-Noode, pour une application de sonnerie aux serrures;
- Au sieur Place (J.-H.), à Ixelles, pour un propulseur destiné aux navires;
- Au sieur Normandy (A.), à Ixelles, pour un appareil à distiller l'eau de mer;

Aux sieurs Beuret (P.-C.) et Dertelle-Potoine (A.), à Saint-Josse-ten-Noode, pour une cuisinière en fonte;

Au sieur Kelecom (Ad.), manufacturier, à Gand, pour l'application d'un ressort à la fermeture des portes;

Au sieur Schieffer (Ed.), mécanicien, à Gand, pour des modifications à la machine à repasser et à lustrer le linge à froid;

Au sieur Lardinois (N.-C.), armurier, à Liège, pour une carabine de rempart portative;

Des arrêtés royaux du 10 juin accordent les brevets suivants :

- Au sieur Goutaux (P.), à Bruxelles, pour un moyen destiné à enlever au tabac une partie de son acreté;
- Au sieur Holt (H.-F.) à Bruxelles, pour des modifications dans les télégraphes électriques.
- Au sieur de Bergue (Ch.), à Bruxelles, pour un système de construction des voies ferrées des chemins de fer;
- Au sieur Gabriel (M.-M.), à Bruxelles, pour l'application du caoutchouc à certains instruments de chirurgie;
- Au sieur Shears (D.-T.), à Saint-Josse-ten-Noode, pour des perfectionnements dans la fabrication et le raffinage du sucre;
- Au sieur Ward (John), à Saint-Josse-ten-Noode, pour une machine à séraner le lin, le chanvre, etc.;
- Au sieur Haselowski, à Saint-Josse-ten-Noode, pour des appareils à laver, préparer et lustrer les étoffes.
- Au sieur Barrué (P.-A.), à Saint-Josse-ten-Noode, pour un procédé propre à la fabrication des épingles;
- Au sieur Barthel (N.), à Saint-Josse-ten-Noode, pour des modifications au système de décors et d'ornements, principalement applicables aux papiers peints;
- Au sieur Mallet (A.), à Saint-Josse-ten-Noode, pour des modifications au procédé servant à l'épuration du gaz d'éclairage;
- Au sieur Fievet (A.), propriétaire, à Nivelles, pour l'application de vis d'appel aux cordes de pianos;
- Au sieur Malleux (J.-A. L.), serrurier, à Liège, pour des modifications au calorifère.

— Des arrêtés royaux du 27 mai accordent les brevets suivants :

- Au sieur Dureuil (A.-F.), à Anvers, pour des appareils destinés à la fabrication du coke et à l'utilisation du gaz hydrogène carbonisé.
- Au sieur Charlier (F.), ardoisier, à Bruxelles, pour des appareils destinés à augmenter le tirage des cheminées.
- Au sieur de Liagre (G.), à Anvers, pour des modifications à l'appareil dit : *Gazo-compensateur*;
- Au sieur Manghan (Georges), à Molenbeck Saint-Jean, pour un système de billes en tôles pour chemin de fer;
- Au sieur Mercer (John) à Saint-Josse-ten-Noode, pour des perfectionnements à une méthode de préparer les matières filamenteuses.
- Au sieur Lefebvre (Alexis), fabricant de papiers peints, à Molenbeck Saint-Jean, pour une machine destinée à donner du brillant aux rouleaux de papiers peints, et pour la fabrication de panneaux de tenture en étoffe;
- Au sieur Dixon (J.), à Bruxelles, pour des modifications à un appareil à filtrer;
- Au sieur Marchal (M.), pâtissier-confiseur, à Bruxelles, pour une machine à broyer le chocolat et autres substances;
- Au sieur Henry (M.), à Bruxelles, pour une disposition de foyer à l'intérieur des chaudières;
- Au sieur Vanden Berghé de Binckum (F.-E.-X.-J.), à Lubbeck (Brabant), pour un semoir mécanique.

— Des arrêtés royaux du 3 juin accordent les brevets suivants :

- Au sieur Hays (J.-J.), à Bruxelles, pour un procédé de préparation de la tourbe;
- Au sieur Stoelct (A.), à Bruxelles, pour des perfectionnements dans la manière de couvrir et d'aplanir les métaux;
- Au sieur Arnoud (C.), à Bruxelles, chez le sieur Mahieu, son mandataire, pour des modifications aux voitures pour voies ferrées;
- Au sieur Mouton (L.), à Bruxelles, pour un système de ponts en fonte;
- Au sieur Ledoete (H.), à Ixelles, chez le sieur Ledoete (M.), son mandataire, pour une houe dite *Multiple*.
- Au sieur Newton (W.-E.), à Ixelles, pour des perfectionnements aux appareils destinés à préparer les substances filamenteuses;
- Au sieur Gibbée (W.-A.), à Ixelles, pour une pipe à fumer dite *respiratoire*;
- Au sieur Buchholz (G.-A.), à Ixelles, pour des modifications au mode de transmission de mouvement;
- Au sieur Brooman (R.-A.), à Bruxelles, pour des perfectionnements à la machine à plier;
- Au sieur Bienez (F.), à Bruxelles, pour une machine à vapeur rotative;
- Au sieur de Libert (A.), à Chénée (Liège), pour un procédé de plombage de la tôle;
- Au sieur Rissack (J.-J.), à Herstal (Liège), pour une modification au pistolet à tonnerre tournant;

## ANGLETERRE.

Bureau général des brevets d'invention, à Londres, 4, South St Trusbury; et 24, boulevard Poissonnière, à Paris.

Liste officielle des brevets obtenus du 7 au 14 juin 1851.

Jacques Banister, de Birmingham, fondeur en cuivre; pour des perfectionnements dans la fabrication des tuyaux métalliques adaptés aux chaudières à vapeur et à d'autres usages. Scellé le 7 juin.

Robert-Alexandre Henedy, Manchester, filateur en coton; pour des perfectionnements dans les machines pour carder le coton et autres matières filamenteuses. Scellé le 10 juin.

William-Henry-Fox Talbot, Laycock Abbey; pour des perfectionnements dans la photographie. Scellé le 12 juin.

Jean-Emmanuel Lightfoot, Broad Ouk, imprimeur sur calicot, et Jaques Higgins, Manchester, chimiste; pour des perfectionnements à traiter certaines matières colorantes qui doivent être employées à teindre et à imprimer. Scellé le 12 juin.

Frederich-Grace Calvert, Manchester, chimiste; pour une nouvelle application de certains fluides à la manipulation d'extraits applicables aux procédés de teinture d'impression, de tannage, et aux appareils qui s'y rapportent. Scellé le 12 juin.

L. DE FONTAINE-MOREY.

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

## ET DE JURISPRUDENCE INDUSTRIELLE

Pour compléter notre œuvre, nous accompagnons les listes que nous dressons sur les concessions de brevets, en France et à l'étranger, d'un double travail, à savoir: une notice *bibliographique* sur cette matière et, en outre, une notice de *jurisprudence industrielle*.

## Bibliographie.

Il vient de paraître, en Angleterre, un livre intitulé : *Index de toutes les Patentes accordées en Angleterre, de janvier 1846 à décembre 1850, inclusivement*.

Ce livre fait suite au répertoire des arts (*repertory of arts*) qui contient la spécification des *Patentes* de 1794 à nos jours. C'est une bibliothèque sur la matière.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des ouvrages qui paraîtront, au fur et à mesure de la publication.

ALEXANDRE LAVA.

## Jurisprudence.

APPAREILS BREVETÉS. — VENTE. — CONTREFAÇON. — RESPONSABILITÉ DE L'INVENTEUR.

MM. Rohlf, Seyrig et C<sup>e</sup> ont obtenu un brevet d'invention pour un appareil à force centrifuge, employé dans les raffineries de sucre. Ils font fabriquer cet appareil par MM. Derosne et Cail, et le vendent 3,000 francs.

Plusieurs raffineurs, après avoir acheté les appareils au prix de 3,000 francs, ont appris qu'il existait une concurrence qui les vendait à meilleur marché. En conséquence, ils ont déclaré à MM. Rohlf, Seyrig et C<sup>e</sup>, qu'ils ne voulaient plus payer que 1,200 fr., à raison de la dépréciation résultant de la concurrence.

Le tribunal, rappelant les conclusions de l'Instance, a décidé ce qui suit :

« Attendu qu'il résulte des explications des parties et des pièces produites, qu'on ne justifie pas que le brevet des demandeurs ait encouru la déchéance ;

» Qu'en outre, il résulte également des débats que les demandeurs, aussitôt qu'ils ont eu connaissance qu'une contrefaçon existait, ont fait le nécessaire pour la faire supprimer ;

» Que ces derniers n'ont pas garanti aux défendeurs la contrefaçon de leur appareil, et qu'il n'a été fait aucune réserve à cet égard lors de la vente de l'appareil dont s'agit ;

» Attendu en outre que les défendeurs ont pris livraison de cet appareil sans aucune réclamation sur sa construction; qu'ils doivent donc être tenus de payer le prix convenu, et que dès-lors leurs offres sont insuffisantes ;

» En ce qui touche la demande d'un sursis,

» Attendu que de ce qui précède, il résulte qu'il n'y a pas lieu d'y faire droit ;

Par ces motifs,

» Condamne les défendeurs à payer à Rohlf, Seyrig et C<sup>e</sup>, la somme de 3,000 fr. avec intérêts et dépens. »

STATUE MONUMENTALE  
DE LA REINE D'ANGLETERRE.  
Exposée par la Société  
DES MINES ET FONDERIES DE ZINC  
DE LA VIEILLE-MONTAGNE.

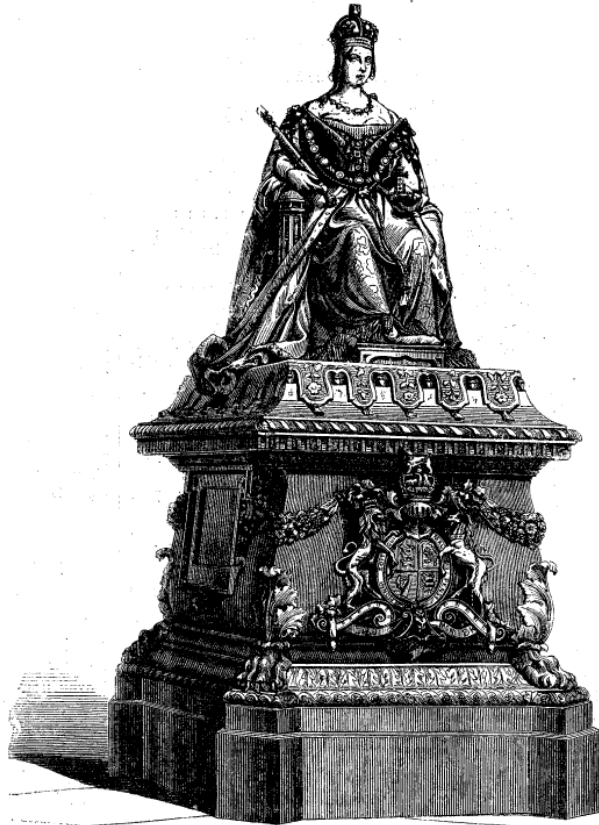
Nous donnons aujourd'hui le dessin de la statue monumentale de la reine d'Angleterre. Cet important travail, l'un des plus beaux produits de notre Exposition à Londres, a été entrepris par la société des mines et fonderies de zinc de la Vieille-Montagne, dans le but de prouver, et les progrès de la fabrication en France et la possibilité d'appliquer le zinc, aussi bien que le cuivre, à la reproduction des objets d'art.

L'expérience ne laisse aucun doute à cet égard; le zinc présente toutes garanties de solidité et de durée. L'exécution de la statue de la reine Victoria, ainsi que celle des ornements du piédestal démontrent, par la pureté de la fonte et le fini de la ciselure, que ce métal peut être amené au même degré de perfection que le cuivre.

Restera donc l'avantage du prix tout en faveur du zinc, et dans des proportions considérables, lorsqu'il s'agit surtout d'un ouvrage aussi important que celui dont nous nous occupons.

C'est l'habile statuaire Dantan aîné qui a été chargé de l'exécution du modèle, et il faut reconnaître tout le soin consciencieux qu'il a mis dans ce remarquable travail.

La pose est bien trouvée, on en comprend tout le calme et toute la dignité; les habits royaux, richement ornés, ont une ampleur qui convient à la statuaire monumentale, les épaules de la reine sont charmantes et modelées avec une grande finesse.



L. LAROCHE. 1951.

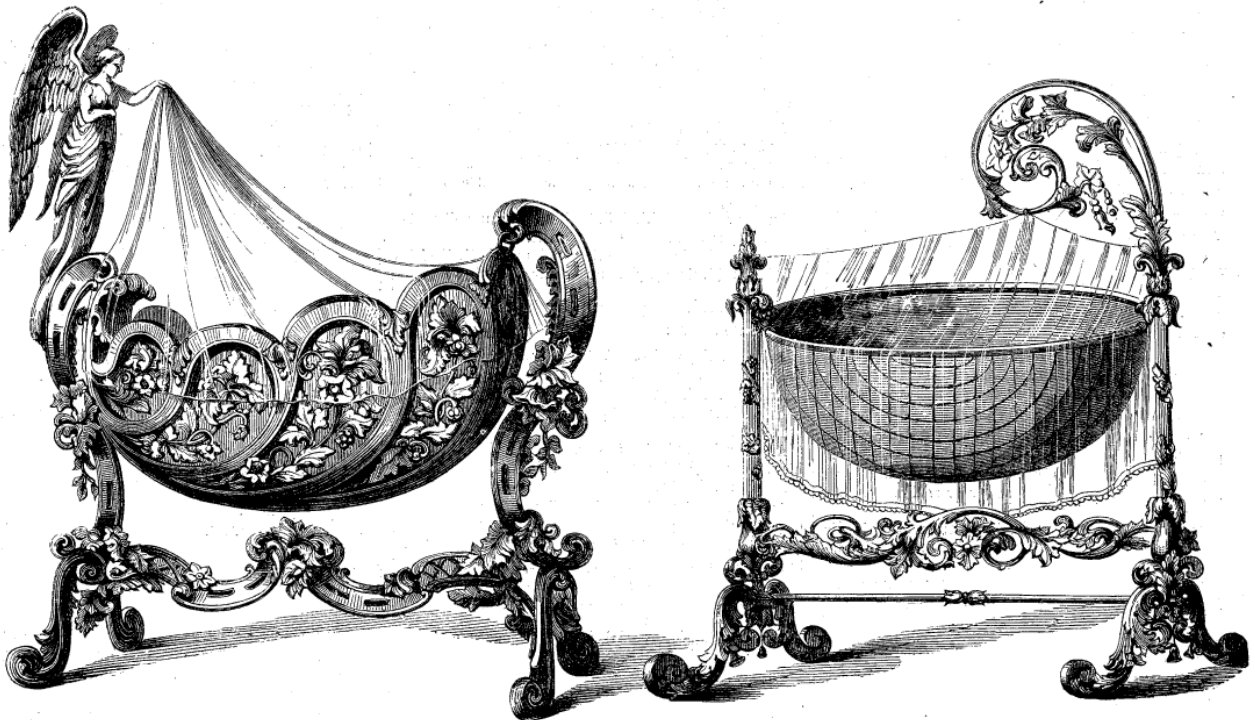
STATUE EN ZINC DE LA REINE VICTORIA.

s'écarter si l'on veut leur plaire. M. Dantan aîné, qui comprend son art en homme sérieux, n'a pas pensé que la statuaire dût descendre aux afféteries mignardes de la peinture de boudoir et des vignettes de keepsake, il a surtout cherché l'exactitude dans la ressemblance, et il a su allier, dans son travail, la vérité à la noblesse digne et gracieuse à la fois qui distingue les traits de Sa Majesté Britannique.

Le sculpteur a été secondé dignement par le travail de la main-d'œuvre, et l'innovation introduite par la société de la Vieille-Montagne est un précédent dont le succès est bon à constater. Il y a là un sentiment d'émulation nationale que nous ne saurions trop louer, à une époque surtout où rien ne se fait qui ne soit inspiré par un mesquin sentiment d'égoïsme ou d'intérêt.

M. Dantan aîné, dont la réputation de sculpteur est faite depuis si longtemps, a trouvé un digne auxiliaire en M. Louis Lenormand, architecte, à qui l'on doit les belles restaurations de l'église de Dieppe et celles du magnifique château de Meillant, appartenant à M. le duc de Mortemart; c'est lui qui a dessiné les bas-reliefs du piédestal de la statue.

Les ornements de ce piédestal ont été exécutés par MM. Har douin, père et fils, ornementistes de Paris; il est difficile de rencontrer un travail plus ferme à la fois et plus élégant dans les détails. L'écusson des armes d'Angleterre a presque la finesse d'un bijou, la force et l'énergie se retrouvent dans la pose et le mouvement des animaux qui le défendent.



BERCEAU ET BERCELONNETTE. (Voir pour la description, page 124.)

Les Anglais ne veulent pas admettre que leur reine puisse dépasser jamais l'âge de la jeune fille, ils ont pour la personne royale ce respect qui poétise, cet amour qui nie la trace laissée par chaque année qui s'écoule; enfin ils ont pour la représenter un type de fantaisie gracieuse dont il ne faut pas

La fonte et la ciselure ont été exécutées dans les ateliers de la Vieille-Montagne, à Paris, sous l'habile direction de M. Victor Paillard, un de nos premiers fabricants de bronze, et un des exposants de Londres.

Il est à regretter peut-être que la Société n'ait pu, comme elle en avait l'in-

tention, faire cuivrer sa statue par les procédés galvaniques, ainsi que l'a fait M. Geiss, pour son Amazone, mais le temps a manqué; c'est d'ailleurs une omission qu'il sera toujours facile de réparer. Nous devons ajouter que ses procédés, déjà perfectionnés, au moyen desquels on donne aux objets d'art les teintes cuivrées, argentées, dorées ou bronzées résoudront bientôt toutes les difficultés et répondront à tous les goûts de l'artiste et de l'amateur.

La Vieille-Montagne n'est pas seulement représentée dans le Palais de Cristal par la statue de la reine: cet ouvrage n'est en quelque sorte que le défi, que le combat à armes courtoises offert à l'Angleterre. La Société a exposé ses magnifiques produits en minerais, fonte, zinc laminé, clous et fils de zinc provenant de ses usines et fonderies situées en Belgique et en France. Les grandes applications du zinc laminé pour les toitures, pour le doublage des navires, pour le satinage des papiers et étoffes, sont trop connus pour que nous ayons à nous y arrêter.

Nous devons signaler encore à l'at-



LES ANGES ADORANT LA VIERGE ET L'ENFANT.

LES ANGES ADORANT LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS.

M. Geerts, originaire de Louvain, mais dont les fabriques sont en Suisse,

a envoyé à l'Exposition un groupe en bois sculpté dont nous donnons ici la gravure. Le procédé du daguerréotype de M. Claudet, de Londres, en a fidèlement reproduit les détails, qui sont pleins de grâce et empreints d'une tendre piété.

EXPOSITION UNIVERSELLE

ORFÈVRERIE, JOAILLERIE ET BIJOUTERIE.

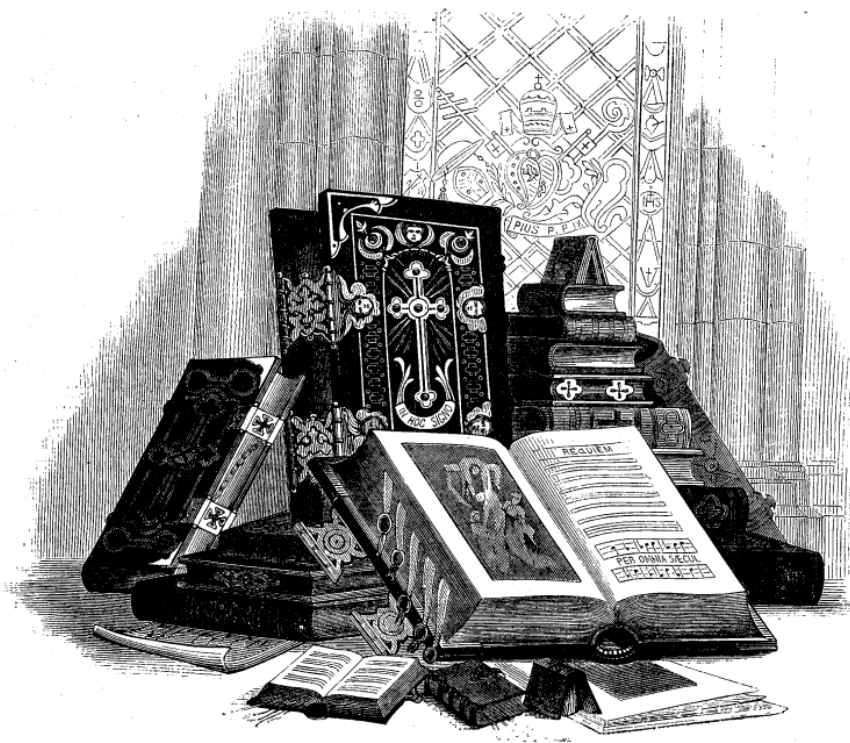
(Correspondance).  
Londres, ce 18 juin 1851.

Monsieur,

J'allais vous envoyer l'étude que j'ai faite sur les bronzes exposés au Palais de Cristal, quand les commissaires de la Russie ont mis samedi dernier, sous les yeux du public étonné, les beaux produits qu'ils venaient de recevoir de Saint-Petersbourg.

Comme parmi ces produits, il se trouve d'importantes pièces d'orfèvrerie, de joaillerie et de bijouterie; comme, d'un autre côté, on vient d'exposer, dans le département de la Hollande, une collection de bijoux d'un prix inestimable; comme, enfin, quelques-uns de nos habiles fabricants ont enrichi leurs vitrines d'œuvres qui font honneur à la France, je crois devoir encore aujourd'hui, pour ne pas laisser de lacune dans mon compte-rendu et n'avoir point à revenir plus tard sur mes pas, vous entretenir une dernière fois des productions des trois arts qui ont fait le sujet de mes précédents articles.

Le morceau capital de l'orfèvrerie russe est un grand *postav*, ou milieu de



LIVRES RELIÉS.

de cristal où des fleurs naturelles baignent leurs tiges dans l'eau. A l'extrémité des branches horizontales du conifère sont vissées des bobèches destinées à recevoir des bougies. Au pied de l'arbre, l'artiste a représenté les derniers moments d'un héros moscovite, dont les visiteurs de notre dernière Exposition de peinture ont sans doute gardé bonne souvenance. Je parle de ce Dmitri Ivanovitch Donskoi, qui gagna, en 1378, sur les Tatars, commandés par Mamai, la fameuse bataille de Koulikovo. La victoire, remportée, Dmitri, blessé mortellement, est venu s'asseoir sous ce sapin: soutenu maintenant par deux hommes d'armes, ayant derrière lui son écuyer et son cheval de bataille, il va rendre son âme à Dieu.

L'idée de transformer un sapin en candélabre n'est pas très-heureuse; mais ce défaut, ou du moins cette étrangeté de goût, est rachetée jusqu'à un certain point par le talent de l'artiste et par la manière très-convenable dont il a traité l'ensemble et les détails de ce sujet, soit qu'il l'ait choisi lui-même, soit qu'il n'ait fait qu'exécuter un programme imposé. Les figures, bien groupées, sont assez expressives; leur dessin est suffisant, celui du cheval est bon. Un autre

mérité de cette composition, c'est la scrupuleuse vérité locale du costume. Casque, cotte de mailles, bottes, bouclier, armure entière, tout est fidèlement reproduit d'après d'anciennes pièces conservées dans l'arsenal du Kremlin.

L'auteur a nom Sazikov. Sa manière semble démontrer qu'une école russe tend à se créer, sur laquelle quelques artistes français, et en particulier M. H. Vernet, n'auront pas été sans influence.

M. Sazikov a en outre exposé une collection d'autres pièces d'orfèvrerie dont voici les plus remarquables :

Un *ghan*, ou pot à *med* (boisson rafraîchissante dans la composition de laquelle le miel entre pour une bonne part) ; ce *ghan* est en argent doré, orné de ciselures ;

Un *kovsh*, tasse évasée comme une grande écaille d'huître, que l'on tient au moyen d'une anse aplatie, et qui sert à puiser le *med* versé au préalable dans un grand vase ;

Un *touvy-rog*, sorte de corne de bœuf en argent, cerclé d'or ciselé ; et ustensile bizarre, qui n'est autre chose qu'un verre à champagne ou à *med*, est terminé par une tête de cheval et s'appuie sur un oiseau fabuleux, qui le soutient dans une inclinaison de 45 degrés ;

Deux vases byzantins, ayant la forme de coqs, en argent doré, et qui sont les copies des deux originaux qui se trouvent dans le musée de Moscou ;

Une reproduction, en très-petit format, de la grande cloche du Kremlin ;

Une *krougovaya*, énorme verre à pied en argent doré, orné d'arabesques ; sorte de coupe géante de quelque Hercule tatar.

Dans toutes ces pièces, aussi étranges à l'œil de l'Europe latine que les mots qui les nomment le sont à notre oreille, il n'y a pas, cela va sans dire, trace de notre goût sévère et gracieux. Toutes présentent un amalgame curieux des styles byzantin ou persan, tatar ou sarazin : résultats hybrides du croisement des arts, qui ne manquent cependant pas plus d'unité et de beauté dans leurs formes, que les produits vivants obtenus du croisement des races.

Un autre orfèvre russe, M. Verkhozoff, a exposé deux bas-reliefs en argent repoussé, représentant, l'un, divers sujets pieux dans de petits médaillons ; l'autre, une descente de croix. Cette dernière est d'une exécution médiocre ; il y a plus de finesse et de fermeté dans les médaillons. Ces deux pièces sont destinées à la reliure de livres saints.

M. Albert Wagner, de Berlin, qui a exposé le beau vase dont j'ai parlé il y a quelques jours, et avec qui je visitais les œuvres des orfèvres russes, me disait qu'il avait craint de voir parmi les objets en argent ciselé qu'on attendait de Saint-Petersbourg, des choses qui l'écraseraient, parce qu'il savait, ajoutait-il avec une franchise toute allemande, que beaucoup d'ouvriers français travaillaient dans cette ville, et que même un de ceux qui l'avaient aidé dans la ciselure de son vase y avait été mandé avec un traitement de 16,000 francs par an.

Preuve nouvelle du rayonnement de l'art français chez les peuples les plus lointains !

Saint-Petersbourg n'ayant envoyé aucune pièce d'orfèvrerie faite par quelqu'un de nos artistes, M. Wagner était assuré désormais que Berlin chercherait immédiatement après Paris.

Deux maisons russes ont étalé aux yeux des visiteurs de riches et beaux échantillons de joaillerie. L'une d'elles, dont les chefs, MM. W. Kaemmerer et Saefligen, sont joailliers de l'empereur Nicolas, a un diadème en diamants et émeraudes cabochons du prix de 87,500 francs ; un collier en rubis cabochons et diamants, un bouquet de diamants, un bouquet en diamants et turquoises. La seconde maison, celle de M. Jahn et Bolin, joailliers de la cour à Saint-Petersbourg, expose deux broches, deux bracelets, une Sévigné, et un diadème, lequel renferme 4,800 brillants d'un poids de 260 carats, 4,600 roses, 44 opales, 67 rubis, et vaut 137,000 francs.

Moins sveltes de dessin, moins pures de lignes que les pièces analogues exposées par MM. Froment-Meurice, Lemonnier et quelques autres joailliers parisiens, ces belles parures russes présentent une monture plus légère que la monture française, puisque l'on ne voit pas les griffes qui retiennent les pierres, tandis que chez nous le travail de la sertissage est plus apparent. Mais, le nouveau procédé

employé à Saint-Petersbourg offre-t-il assez de solidité ? est-il permis d'en douter ; la danseuse qui illuminera de ces joyaux son front, ses cheveux, ses épaules et son sein, pourra bien représenter au naturel la fabuleuse *Rosée*, semant perles et diamants sur ses pas.

J'examinai ces parures en compagnie d'un de nos plus habiles bijoutiers. Il me certifie que le travail de la chaîne d'un des bracelets exposés par MM. Jahn et Bolin, était français. J'interrogeai M. Bolin, et j'appris de lui que c'était un ouvrier russe qui avait exécuté ce bracelet sur un modèle français rapporté, par cet honorable fabricant, de Paris à Saint-Petersbourg. L'habileté manuelle de l'ouvrier russe avait trompé l'œil exercé de l'homme du métier : cette méprise ne se produira jamais devant un morceau exécuté par une main anglaise. L'art, qui s'étiola et déperit en Angleterre, semble promettre un plus riche épanouissement sous le ciel de la Russie.

M. Laggatt, de Montréal, a exposé, dans les galeries du Canada, quelques bijoux et une théière, qui dénotent un art à peine sorti de l'enfance. Ce que ces objets ont de plus curieux, c'est d'avoir été confectionnés avec des métaux et des pierres précieuses fournis par le Canada lui-même.

M. Hope, l'opulent banquier hollandais, a fait placer dans une cage de fer, à l'entrée des salles de la Hollande, une collection de quinze ou vingt joyaux de la plus grande rareté. On remarque, dans leur nombre, une perle, la plus grande connue, pesant 4,800 grains, puis des aiguës-marines, des saphirs, des opales, des émeraudes, dont une dans sa matrice, le plus grand œil de chat connu, un autre œil de chat à teinte dorée, un morceau de cristal de roche contenant de l'eau dans son intérieur, des huîtres perlières, un assemblage d'améthystes de la Transylvanie, etc.

L'art n'entre que pour fort peu de chose dans la plupart de ces trésors inutiles, et je me prends à plaindre la monomanie de leur possesseur quand je songe aux nobles plaisirs, aux jouissances de l'ordre le plus élevé qu'un particulier pourrait se donner avec tous les millions enfouis dans ces vaines curiosités.

Revenons en France, et, avant de clore cette revue, admirons quelques objets nouvellement exposés, dont la nature n'a pas fait tous les frais, que l'art a touchés de son doigt vivifiant, et qui parlent à l'âme comme aux yeux.

Le duc d'Orléans, un an avant la triste catastrophe qui lui coûta la vie, avait remporté en Angleterre un prix de courses et gagné un bouclier. Désireux d'offrir, en retour, à ses hôtes d'Outre-Manche, une œuvre d'art digne d'être proposée en prix aux courses de Goodwood, il commanda à MM. Durand et Klagmann un vase qui fut exécuté à la satisfaction du prince et des amis de notre orfèvrerie. Ce vase fut gagné par le duc de Richmond, qui a bien voulu le mettre à la disposition de M. Durand. C'est ainsi qu'il se trouve au Palais de Cristal.

Sur le pied sont assis deux chevaliers complètement armés et tenant les armes de Philippe d'Orléans. Aux flancs se trouvent quatre médaillons où sont représentées l'équitation française, l'équitation anglaise, la croupade allemande, le cavalier arabe. Au dessus des médaillons règne une frise circulaire, divisée en deux moitiés égales par la naissance des anses ; dans l'une de ces moitiés, M. Klagmann a sculpté un tournoi sous François I<sup>er</sup> ; dans l'autre, un carrousel sous Louis XIV. Les anses sont formées par deux victoires aux ailes déployées et tenant des enroulements de métal qui les unissent à deux chevaux placés sur chaque côté de l'ouverture du col. Tout cela forme un fort bel ensemble, où les détails de l'ornementation ne surchargent ni n'absorbent les lignes elles-mêmes du vase.

Mais sommes-nous donc au temps où Néron faisait dorer les chefs-d'œuvre qu'il ravissait à la Grèce, ou bien à cette époque infime où quelque sacristain gâtait, par le même procédé, les bas-reliefs de Jean Goujon au jubé, aujourd'hui détruit, de Saint-Germain-l'Auxerrois ? Quiconque a vu, il y a dix ans, le superbe aspect que la couleur de l'argent oxydé donnait au vase de MM. Durand et Klagmann, le croira, s'il revient aujourd'hui ce même vase doré de la base au sommet.

Outre la monotonie de l'aspect actuel, outre l'effacement des plans, combien d'exquises finesses de ciselure n'ont-elles pas disparu, surtout dans les petits détails ; sous les riches empâtements de la do-

rière ! Ce pauvre diable de l'antiquité, qui, ne pouvant peindre Vénus belle, la peignait riche, ne cachait du moins que de très-laides choses sous les splendides vêtements qu'il donnait à sa triste déesse. On se sent donc tout disposé à l'absoudre. Mais peut-on être aussi indulgent envers MM. Storr et Mortimer, qui ont doré, c'est-à-dire voilé et éteint en partie les beautés de l'œuvre des deux artistes français ?

M. Durand a encore exposé un *Milieu de Table*, où des enfants bien dessinés jouent dans des ornements style Louis XV. Ces enfants se retirent à volonté et se remplacent par des coupes de cristal. Cette pièce ingénieuse fait partie d'un service de table, commandé par une riche étrangère qui habite Paris. Espérons que madame Bingham, qui paraît être une personne pleine de goût, ne fera pas dorer ces beaux objets.

J'ai dit que M. Odiot se préoccupe malheureusement trop de l'art anglais, et je vais démontrer en deux mots la justesse de cette assertion.

Les artistes de la Grèce et de Rome subordonnaient au vase proprement dit le pied, les anses, le col, le couvercle de ce même vase. Ainsi firent les orfèvres de la Renaissance, en donnant toutefois un peu plus d'importance à l'ornementation ; mais les galbes primitifs restèrent sous leurs mains toujours purs et tranquilles. A la Renaissance succéda l'époque de Louis XIV. Elle est représentée par Lepautre, qui amoindrit la forme sous une grande abondance de détails. Puis vint le genre Louis XV, qui ne se contenta pas d'être abondant, mais se montra prodigue et luxuriant. Alors le vase subalternisé devint l'accessoire, et le pied, les anses, le col, le couvercle jouèrent les rôles principaux.

Dans la plupart des œuvres de Lepautre on devine encore une forme qui ne manque pas absolument de grandeur. Dans celles des deux Germain, cette forme a entièrement disparu sous une incroyable fusion de détails fins et contournés. Si on parvient à la saisir par quelque échappée, on la trouve d'ordinaire humble et écrasée.

Qu'ont fait les Anglais ? Ils se sont contentés de dépouiller de tous leurs ornements les vases de la dernière époque française dont je viens de parler, et ils n'en ont gardé que la forme défectueuse. C'est aussi précisément ce qu'a fait, après eux M. Odiot, avec moins de mauvais goût, il est vrai, parce que les ouvriers français qu'il emploie sont plus habiles que ceux des ateliers anglais.

Ce jugement embrasse tous les objets exposés dans la vitrine de M. Odiot, si on en excepte le grand vase d'argent du *triomphe d'Amphitrite*, qui rappelle Lepautre, et les deux pièces destinées à compléter le service du duc de Penthièvre, et qui se rattachent directement à la manière de Thomas Germain.

A quiconque, d'ailleurs, doterait de la justesse de nos appréciations, nous citerons les jugements du jury central des deux dernières expositions des produits de l'industrie française.

En 1844, MM. Fontaine, Barbet, Beudin, Blanqui, Brogniart, Chevreul, Denière, Firmin Didot, Amédée Durand, Léon Feuchère, Héricart de Thury le comte de Laborde, le comte de Noé, Picot, Sallandrouze de Lamornaix, disaient à propos de M. Odiot : « Cette ancienne maison..., conseillée sans doute par ses relations à l'étranger, s'est inspiré, dans sa fabrication, des formes anglaises. »

En 1849, le jury, un peu modifié par l'adjonction de quelques nouvelles capacités, parmi lesquelles il faut compter MM. Pouillet, J. Persoz, Natalis, Rondot, Peupin, Bougon, Wolowski, disait encore : « La fabrique de M. Odiot... produit beaucoup pour l'exportation, en se pliant au goût des contrées où lui viennent les commandes. »

Est-il besoin de tirer les conclusions qui découlent d'elles-mêmes de ces dernières lignes ?

Avec M. Odiot, nous sommes descendus de la haute orfèvrerie à l'orfèvrerie de commerce. Avec M. Christoffe et M. Thouret, si nous ne remontons pas aux régions élevées de l'art, nous avons du moins l'avantage considérable, grâce aux précieux procédés qu'ils mettent en usage, de payer très-bon marché des produits relativement très-beaux.

Nous n'ajouterons rien de plus sur ces maisons si honorablement connues, sinon que nous souhaitons, avec le jury de 1849, que l'admirable procédé qui est la propriété personnelle de M. Christoffe, lui soit racheté par l'Etat pour être réuni au domaine public.

Toute industrie a sa raison d'être : celle des

cessaires prospérera surtout chez un peuple voyageur. C'est ce qui fait que le touriste trouvera toujours dans les principales villes de l'Angleterre, de l'Ecosse et même de l'Irlande, une foule de magasins où il pourra choisir le nécessaire qui lui convient le mieux. En France, il n'en est pas ainsi, et Paris est la seule ville où un petit nombre de fabricants se soient occupés sérieusement de ces meubles qui, par le temps de locomotion qui court, méritent plus que jamais leur nom.

Donc, au Palais de Cristal, le nombre des Anglais qui en ont exposé devait être et est, en effet, beaucoup plus grand que celui de leurs rivaux de France. A MM. Mechi, Charles Asprey, Edwards, Leuchars, Strudwick, Austin, de Dublin, Collis, de Birmingham, Hancock, Stocken, etc., nous n'avons à opposer que MM. Aucoc et Audot; mais on peut dire de ces derniers : *Pauci numero, sed vivida virtus*. Il est juste d'ajouter ici, sur un échelon inférieur, le nom de M. Laurent.

Parmi ces trois exposants français, M. Audot, qui paraît s'être renfermé dans cette spécialité, a exposé une collection de nécessaires simples et riches à la fois, à combinaisons variées, tous à pièces d'argent, où les émaux, les nielles, les damasquinures d'or se marient heureusement à la ciselure, à la gravure, au guilloché. Il n'est pas un nécessaire anglais qui puisse entrer en comparaison avec M. Audot, sous le rapport du bon goût, du fini du travail, et, remarquez bien ceci, du bon marché.

Pour être à peu près complet dans le compte-rendu de la catégorie de produits qui m'occupe en ce moment, il me resterait à parler de MM. Bruneau, Maillot, Plichon, Cornillon, Payen jeune, Latellin et Payen, Fray Martial, Pichard, Bouillette et Hyvelin, qui tous méritent à différents titres d'être honorablement mentionnés. MM. Rouvenat, DAfrique, et Savary et Mosbach, méritent mieux qu'une simple mention; je terminerai cet article, déjà long, en leur consacrant quelques lignes.

C'est plutôt sous le point de vue industriel que sous celui de l'art qu'il faut examiner l'Exposition de ces messieurs. M. Rouvenat, par exemple, me disait qu'il avait la prétention de faire, non de l'art, mais de la bonne fabrication s'adressant aux étrangers aisés de tous les pays, qui visitent la France, et qui s'en retournent rarement sans avoir acheté quelques-uns de ces bijoux que nous produisons avec une grande supériorité de main-d'œuvre et à meilleur marché que tous les autres peuples.

Nous donnons purement et simplement le catalogue de quelques-uns des objets fabriqués et exposés par M. Rouvenat : c'est une page d'histoire qui en vaut bien une autre.

Une épée d'honneur pour le général Mosquera, président de la Nouvelle-Grenade;

Une autre pour le général Ballivian, président de la Bolivie;

Une autre pour le général Erran, président de la Nouvelle-Grenade;

Une autre pour le général Nicher, président d'Haïti;

Un sceptre, une main de justice, un globe impérial pour S. M. l'empereur Faustin I<sup>er</sup>, sur la commande duquel M. Rouvenat a déjà confectionné une couronne d'or, du poids de huit livres, enrichie de diamants;

Une couronne, deux parures en diamants un collier de l'ordre sainte Anne et la croix de sainte Anne, pour S. M. l'impératrice d'Haïti.

M. DAfrique attire l'attention des connaisseurs par la beauté de ses camées montés en or et ornés de pierres, et aussi par un très curieux bracelet en *passementerie d'or*, que nous avons manié et trouvé souple comme un ruban de gros de Naples. La fermeture de ce bracelet est à cliquetage, ou mieux à *crémaillée*; et ce qui la rend plus remarquable, c'est d'avoir été appliquée à une chaîne tellement mince, qu'elle se trouve perdue entièrement. Son habileté a déjà valu deux fois la médaille d'argent à M. DAfrique.

Quant à MM. Savary et Mosbach, qui en ont obtenu une d'or en 1849 pour la perfection avec laquelle ils imitent la bijouterie fine, on comprend qu'ils ne sauraient rencontrer de vainqueurs au Palais de Cristal, eux qui ont à peine des rivaux à Paris.

J.-J. ANNOUX.

## FAITS INDUSTRIELS.

VISITE DE M. DUPIN AÎNÉ A L'EXPOSITION DE LONDRES. — Notre honorable compatriote, M. Dupin, président de l'Assemblée nationale, a voulu profiter des quatre journées pendant lesquelles il n'y a pas eu de séance publique, pour aller visiter, à Londres, les merveilles de l'Exposition, et juger par lui-même du rang qu'y occupe notre industrie nationale. Arrivé le 6 juin, M. Dupin était le lendemain à dix heures du matin sous les voûtes du Palais de Cristal. Il en a d'abord examiné l'ensemble, admiré la structure à la fois ingénieuse et hardie, l'élévation de ses voûtes, leur étendue, et l'art avec lequel on avait multiplié et facilité les moyens de circulation. Il s'est ensuite dirigé vers le quartier français. Dans cette visite, il était accompagné de M. le baron Charles Dupin, son frère, l'un des présidents du jury, de MM. Sallandrouze, Héricart de Thury, Legentil et de plusieurs autres membres du commissariat français. M. Dupin a parcouru successivement toutes les galeries où sont étalés les richesses de notre industrie; les tableaux des Gobelins, les tapis d'Aubusson, les meubles de Beauvais, les meubles incrustés; la magnifique argenterie d'Odiot et des autres orfèvres français, la coutellerie qui s'y montre avec une grande perfection, ainsi que nos fabriques d'armes; l'exposition lyonnaise avec ses étoffes d'or et d'argent, ses broderies, ses tentures, ses soieries offrant tour à tour les dessins les plus larges et les plus gracieux; les produits si variés de Mulhouse, puis les fleurs de Constantin, les parures étincelantes que les bijoutiers français ont édifiées pour la reine d'Espagne; les draps, les bronzes, l'horlogerie; en un mot, toutes les parties composant le quartier français qui est incontestablement le plus beau, dans les plus grands genres, c'est-à-dire pour les objets de fabrication qui exigent le plus d'art et de goût.

Vers midi, la reine d'Angleterre, qui visitait, avec le prince Albert, une autre partie de l'exposition, ayant été informée de la présence de M. le président Dupin, a exprimé le désir qu'il lui fut présenté. M. Dupin s'étant aussitôt porté à la rencontre de Sa Majesté, elle daigna l'accueillir de la manière la plus gracieuse, se rappelant, quoiqu'elle fût alors bien jeune princesse, de l'avoir vu à dîner chez Mme la duchesse de Kent, sa mère, lors du voyage qu'il fit à Londres en 1834.

Après avoir salué la reine et le prince Albert, M. Dupin reprit le cours de son examen, en parcourant successivement les quartiers des différents peuples : l'Inde, la Chine, la Russie, l'Autriche, la Prusse, la Belgique, et enfin l'exposition anglaise.

La salle consacrée aux machines industrielles de l'Angleterre occupe à elle seule un arpent de terrain. Les principales fonctionnaient devant les spectateurs. Mais M. Dupin fut surtout frappé du nombre et de la variété des machines et des instruments destinés à l'agriculture; il convint hautement qu'à cet égard nous étions malheureusement fort loin de posséder de tels auxiliaires pour nos travaux agricoles.

La visite ne cessa qu'à six heures du soir. Elle avait duré huit heures.

SITUATION INDUSTRIELLE. — Un de nos correspondants de Courtrai nous transmet les renseignements suivants sur la situation industrielle du département du Nord et de la Flandre :

« Le malaise des industries de ce département va toujours croissant et quelques-uns vont jusqu'à penser que la crise actuelle n'aboutira qu'à une ruine, à une grande ruine. Les fabricants disent : « L'année est plus mauvaise que 1848. Alors nous vendions, au moins, avec un bénéfice médiocre à la vérité; mais aujourd'hui la vente a presque cessé et nous ne trouvons à placer nos produits qu'avec perte. »

« A Turcoing, à Roubaix, on ne travaille plus que trois jours par semaine. Le tissage est presque suspendu, ou du moins il ne tardera pas à l'être.

« Il va sans dire que nos malheureux tisserands flamands, occupés dans les fabriques du département du Nord, sont les premiers à être privés de travail. Quelques-uns sont revenus dans les Flandres; plusieurs vont faire la moisson dans les environs de Paris ou d'autres parties de la France.

« La semaine dernière, on a espéré un peu d'amélioration, mais la situation n'a pas changé, et, tout en restant dans une stagnation complète, les établissements qui occupent un certain nombre d'ouvriers en ont congédié plus de la moitié.

« Les magasins sont encombrés. Les fabricants ont d'énormes quantités de laines et de cotons filés. On ne peut les employer.

« A Turcoing, un fabricant a perdu plus de 45,000 fr. depuis quelques semaines par suite de cette malheureuse situation.

« Le contre-coup de cette situation se fait sentir dans nos Flandres de la manière la plus pitoyable. A Gand, la cité qu'on appelle ici le chancre industriel de la Belgique, le travail s'arrête désormais à quatre heures dans les fabriques; c'est à un commencement de chômage. A Courtrai, la moitié des tisserands est seulement occupée et encore ceux qui travaillent ne font-ils qu'une partie de leur tâche ordinaire.

« Il y aura heureusement, sinon une compensation, au moins un soulagement à la triste position que va faire aux classes ouvrières cette absence de travail prolongée, continue peut-être : ce sera l'abondance et la qualité de la récolte. Les tisserands sans ouvrage ou iront faire la moisson dans les départements français ou la feront chez nous. On ne voit pas jusqu'ici de mendiants et il faut souhaiter plutôt qu'espérer qu'on en verra peu. La récolte du colza commencera sous peu; l'an passé, on a manqué de bras pour la faire. Puisse-t-il ne pas s'en présenter trop, cette saison.

« P. S. L'industrie des verres résiste seule à toutes les secousses politiques. Depuis longtemps déjà les maîtres des verreries ne font plus voyager : les commandes savent venir d'elles-mêmes. L'élan ascensionnel de cette industrie est vraiment étourdissant. »

BALANCE MONÉTAIRE exécutée par l'opticien Deleuil, d'après M. le baron Séguier. — Cette élégante machine, qui peut peser cent pièces par minute, à un milligramme près, est placée à hauteur d'homme. Elle repose sur une table; une cage de verre la recouvre. C'est une petite roue en cuivre, armée de pointes longues et courtes. D'un côté, à moitié hauteur de la hauteur de la roue, est une sorte d'entonnoir où l'on jette les pièces à peser; cet entonnoir se termine en une rigole qui descend sous la roue et passe de l'autre côté, à peu près comme le coursier d'une roue hydraulique. Les pièces se suivent l'une après l'autre dans cette rigole, à mesure que la roue, en tournant, les contraint à descendre. Au bas de la rigole, sur la table, se trouve un tube dans lequel descend la pièce; le fond de ce tube est mobile; le mouvement de la roue fait faire au fond mobile un petit déplacement horizontal, à l'aide duquel il porte délicatement la pièce sur le plateau d'une petite balance. La machine tourne toujours, et, l'instant d'après, une seconde pièce vient prendre la place de la première, en repoussant celle-ci qui glisse sur le plateau et tombe dans un trou qui est du côté opposé à ce plateau. Ce trou communique avec trois poches séparées placées en dehors de la table. C'est là que la magie commence. Si la pièce a le poids requis, elle parvient, après être tombée dans le trou, jusqu'à la poche du milieu, qui est celle des bonnes pièces; légère, elle arrive dans le plateau de gauche; lourde, dans celui de droite. — Voici maintenant comment les choses se passent dans l'intérieur de la table. Lorsque la pièce est sur le plateau de la balance et que son poids est exact, la pièce trouve, en tombant dans le trou, une conduite qui aboutit tout droit à la poche du milieu; mais si la pièce est trop légère, le poids placé dans l'autre plateau l'emporte un peu, le fleau de la balance s'incline, et ce mouvement fait lever au-dessus de l'une des deux colonnes qui supportent le couteau (celle qui est la plus voisine du plateau portant le poids) une petite palette, à laquelle tient une tige verticale. Cette ligne descend le long de la colonne, pénètre dans la table, et met en mouvement un petit système qui forme le conduit direct et en ouvre un second aboutissant à la poche des pièces légères. Une manœuvre semblable s'opère sur la colonne la plus voisine de la pièce; si celle-ci est trop lourde, le conduit direct des bonnes pièces est également fermé, et un troisième conduit, celui qui mène à la poche des pièces lourdes, s'ouvre alors devant la pièce affectée de ce défaut. — Cette machine travaille avec une rapidité et une précision surhumaine. C'est la première qui ait été faite, et elle n'a été finie qu'une semaine avant l'ouverture. — L'honorable inventeur de cette machine est le fils de feu le premier président de la cour d'appel de Paris. — Le soin de sa construction a été confié à M. Deleuil, opticien de Paris, médailliste aux Expositions 1834, 1839 et 1849.



## VITRAUX DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT,

PAR M. GALIMARD.

Nous donnons dans ce numéro les gravures sur bois des magnifiques vitraux de M. Galimard.

Proclamons-le, à la gloire de l'art moderne, la peinture sur verre de notre époque n'a plus rien à envier à celle du moyen-âge.

Avant de rendre compte des immenses dessins dont nous publions les gravures, nous devons dire un mot sur l'ensemble de la décoration générale du chœur de l'église Saint-Laurent.

Elle comprend neuf grandes compositions. — Trois au fond : Jésus-Christ donnant la bénédiction au peuple de Judée; saint Laurent et sainte Apolline. — Trois à droite, représentant le martyr de cette sainte, saint Domnole et les quatre Évangélistes. — Trois à gauche, ayant pour sujets le martyr de saint Laurent, sainte Philomène, et enfin les cinq épistolographes.

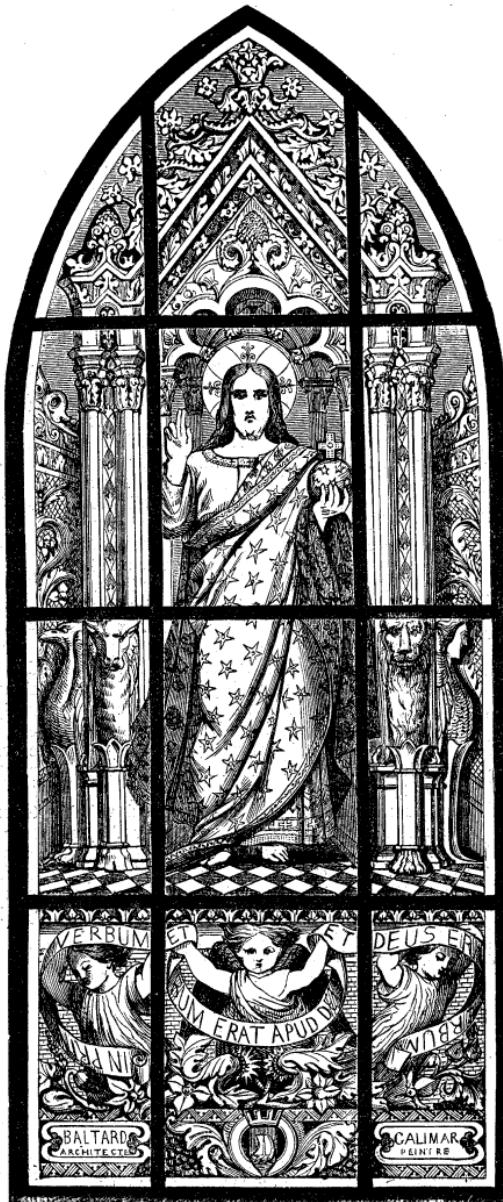
On saisit d'abord la pensée synthétique qui a dicté cette composition monumentale : *Loi divine, Obéissance, Récompense.*

La première est figurée par les apôtres, qui écrivent les épîtres et les évangiles; la seconde montre les martyrs subissant la mort, en confessant le Rédempteur; la troisième représente ce qu'en langage panthéiste on appellerait une apo théose, et ce qu'en une autre langue on appelle les félicités célestes. — Récompenses assurées de tout ce qui fut juste sur cette terre.

La verrière, placée au centre de la décoration que nous avons à peine indiquée, est au-dessus du maître-autel; elle représente le Christ dans la gloire. Le Fils de Dieu domine les fidèles; il est vêtu du manteau de pourpre parsemé d'étoiles, — symbole de son éternité. A la droite du Christ, du côté de l'Évangile, sainte Apolline est placée dans l'attitude de la prière; une ineffable béatitude est empreinte sur ses traits. A gauche, sainte Apolline est représentée au moment où elle se précipite sur le bûcher. Les esprits célestes semblent l'inviter à ce suprême sacrifice, tandis qu'un autre ange lui présente la palme du martyr.

La verrière qui touche au supplice de sainte Apolline montre saint Domnole, abbé de l'ancien monastère de Saint-Laurent.

Les Évangélistes sont représentés sur une muraille contiguë à cette verrière : saint Luc, saint Mathieu et saint Marc écrivant, pendant que Jean, le disciple et l'apôtre bien-aimé, se retourne avec une douloureuse tendresse vers la croix qui brille sur le Calvaire.



VITRAUX, PAR M. GALIMARD.

A la gauche du Christ est saint Laurent. Le diacre presse sur son cœur la palme des élus, et il s'appuie sur l'instrument de son supplice.

L'autre verrière représente le martyr de saint Laurent; deux anges le soutiennent dans cette suprême épreuve; ils semblent attendre l'âme du juste.

Sainte Philomène est peinte dans une attitude admirable de calme. Elle tient dans sa main un lys emblème de sa pureté.

La dernière verrière montre les cinq épistolographes. Saint Paul est au milieu appuyé sur une épée, à la fois symbole de son éloquence et instrument de son supplice. Dans l'attitude pensive de saint Jean, on reconnaît l'ami dans le disciple; saint Pierre est assis tenant dans ses mains les clés mystiques. A notre avis, l'une des plus ingénieuses idées de M. Galimard, dans ce travail, consiste dans la délicate attention qu'il a eue de placer saint Pierre à l'angle du sanctuaire, comme pour rappeler que ce grand saint est la pierre angulaire de l'Église catholique. Les figures de saint Jacques et de saint Jude complètent cette composition.

Tel est l'ensemble de cette décoration monumentale, commandée à M. Galimard, sous l'administration de M. de Rambuteau, et terminée par cet artiste, en 1849.

Nous avons remarqué, dans les figures des verrières qui nous occupent, une expression que les anciens n'avaient pu donner aux leurs, soit que la théorie de l'*harmonie des contrastes* leur fut inconnue, soit qu'une trop grande crudité de tons, blessante pour le regard, ne se prêtât pas aux effets d'ombre obtenus de nos jours (1).

Les traits calmes du Christ et son regard inspiré sont rendus avec une grande pureté et une véritable onction.

Ces vitraux, qui présentent une surface de quatorze cents pieds, sont traités dans le caractère de l'école romaine, et sont avec ceux de Sainte-Gudule de Bruxelles, les plus importants que l'on connaisse.

## BERCEAU ET BERCELONNETTE.

Ces meubles de la première enfance sont marqués au coin du génie artistique de l'Angleterre, c'est-à-dire que l'ornementation y est prodiguée aux dépens de l'harmonie des parties entre elles et de la délicatesse du dessin.

(Voir les dessins page 120.)

(1) La peinture au douzième siècle, n'était, comme on sait, qu'une mosaïque, et les dessins étaient simplement au trait sans ombre.

## BULLETIN SCIENTIFIQUE.

## Sciences appliquées aux arts.

Il s'est introduit, depuis plusieurs années, dans l'hygiène publique, un élément qui est destiné, par l'emploi que l'on en fait, à rendre de grands services.

Nous croyons devoir signaler aux industriels l'article suivant sur cette substance qui a le double avantage de pouvoir être appliquée avec succès dans l'art médical et dans les arts industriels.

## DE L'IODE.

L'iode fut découvert accidentellement par de Courtois en 1811 ou 12. Décrit d'abord par Clément, sa nature précise fut bientôt après déterminée par Gay-Lussac et sir Humphrey Davie. Il n'existe pas dans la nature à l'état de liberté, comme le chlore et le brome, avec lesquels il a de grandes analogies, on le trouve en grande abondance toujours uni au sodium, dans les plantes marines, telles que les varechs, les vucus, et généralement dans la famille des algues; mais il existe aussi dans les matières animales et dans le règne minéral, à l'état d'iodure d'argent.

Son équivalent en poids est 124; sa densité à l'état solide et à 47° est de 4,948; en vapeur, 8,61. Il entre en fusion à 107°, et en ébullition à 180° environ.

Le meilleur iode, d'après M. Balard est fabriqué ou plutôt extrait des corps qui le renferment, dans les manufactures qui avoisinent Glasgow, en Ecosse; c'est de là du moins que vient celui qu'emploient les daguerréotypistes américains.

On le prépare en extrayant d'abord toute la partie du sodium auquel il est uni, soluble dans l'eau, et en chauffant à 440°. On verse alors dans un bassin de pierre et on ajoute de l'acide sulfurique étendu d'eau, dans la proportion d'une once pour huit. Une ébullition très-violente a lieu alors, et après qu'on a laissé refroidir, on obtient un précipité de soufre et des cristaux de soufre et de soude.

L'ébullition est produite par le dégagement de l'acide carbonique, de l'hydrogène sulfuré et de l'acide sulfureux. Le soufre est formé par l'acide sulfureux et l'hydrogène sulfuré agissant l'un sur l'autre et se décomposant mutuellement; l'hydrogène se mêlant d'un côté avec l'oxygène de l'acide, pour former l'eau, et laissant libre le soufre qui se dépose; en filtrant, on obtient un liquide clair qui contient de l'acide iodhydrique. On mélange ce liquide avec du peroxyde de manganèse, en soumettant le tout à une chaleur douce et dans un vase de plomb. L'iode se dégage alors sous la forme de petites écailles gris-noir d'un éclat métallique. Le vase de plomb doit avoir un goulot très-court, correspondant avec un grand ballon de verre. De cette manière, une partie de l'oxygène du peroxyde de manganèse s'unit avec

l'hydrogène de l'acide iodhydrique et forme de l'eau pendant que l'iode laissé libre se volatilise en passant dans le récipient, et que l'acide sulfurique se combine avec le protoxyde de manganèse et reste dans le vase de plomb.

L'iode ainsi obtenu est un corps solide d'un bleu noir et d'un éclat métallique. Quand on le fait volatiliser lentement, sa vapeur, qui est d'une couleur violette très-riche et très-intense, — ce qui lui fait donner le nom d'iode, du mot grec *ιωδης*, — se condense en lames rhomboïdales ou écailles. Il détruit les couleurs végétales, tache en jaune l'épiderme, le papier, etc.; il a une saveur âcre et une odeur qui rappelle celle du chlore et du brome; il s'unit avec l'oxygène, l'hydrogène, l'azote et les métaux.

L'iode n'est pas toujours propre aux opérations daguerriennes, sa pureté étant absolument nécessaire. Quelquefois, quand il n'est pas volatilisé de nouveau, il contient environ 1/4 d'eau, a une couleur gris de plomb et une odeur prononcée de chlore. Il contient aussi fréquemment une petite quantité de charbon de terre, de plombagine, d'oxyde de manganèse, d'antimoine et de charbon de bois. La présence de l'iode est facilement reconnue car, mis en contact avec l'amidon, il produit une combinaison bleue que l'on nomme *iodure d'amidon*. Cet iodure se décolore à la température de 70 à 80°, et reprend sa teinte bleue quand la liqueur se refroidit. Cependant si l'iode contenait de l'acide

iodique ou des *iodales*, l'amidon ne donnerait pas de couleur bleue, à moins que l'on n'ajoutât quelque agent *désoxydant*, tel que l'acide sulfureux; et s'il était combiné avec un *iodite*, on devrait employer l'acide sulfurique ou l'acide nitrique.

Les solutions contenant des iodates, traitées avec le nitrate d'argent, donnent un précipité blanc soluble dans l'ammoniaque; les iodites, au contraire, donnent, avec le nitrate d'argent, un précipité jaunâtre, qui se dissout mal dans l'ammoniaque; avec l'acétate de plomb, un précipité d'un jaune brillant, et avec le bichlorite de mercure, un précipité écarlate.

A ces détails sur l'iode, donnés en grande partie

par MM. Balard et Cooley, nous en ajouterons quelques autres empruntés à M. Pelouze :

Les plus beaux cristaux d'iode s'obtiennent en abandonnant une dissolution d'acide iodhydrique au contact de l'air dans un flacon ouvert. L'hydrogène de cet acide s'unit à l'oxygène de l'air pour former de l'eau, tandis que l'iode reste libre, se dépose sous forme d'octaèdres allongés, quelquefois très-volumineux.

L'iode est peu soluble dans l'eau, qui n'en dissout qu'environ 0,007 de son poids à la température ordinaire; mais il est très-soluble dans l'alcool, et lui communique une teinte brune très-foncée.

Cette dissolution alcoolique laisse déposer par l'évaporation des cristaux d'iode. Elle est précipitée par l'eau qui en sépare immédiatement l'iode sous la forme d'un précipité brun.

L'iode se dissout dans le sulfure de carbone et donne à ce liquide une teinte violette.

L'iode, en réagissant sur les autres corps, se comporte, en général, comme le chlore et le brome; mais ses affinités sont plus faibles, et ces deux métalloïdes le déplacent de la plupart de ses combinaisons; il ne décompose pas l'eau sous l'influence de la radiation solaire.

ERNEST LAGAR.

FAMILLE CHINOISE.

L'Exposition des produits de l'industrie chinoise est ouverte au public.

On se rappelle, qu'il y a quelques années, un vaste édifice, orné au dehors de bannières chinoises, et qui présentait la forme architecturale d'une pagode, avait attiré un concours de monde considérable. Les produits merveilleux de ce pays y avaient été réunis. Tout ce que le sol et le travail chinois ont de plus curieux se trouvait recueilli dans cette enceinte. On y avait même figuré l'intérieur des boutiques, des ateliers, des chaumières, des résidences princières : des vases d'une incomparable richesse, des étoffes décorées d'un vif éclat s'y trouvaient.

Cet emplacement était situé au coin de Hyde-Park (Hyde-Park corner).

Le palais de l'Exposition a reçu la plupart des objets qui se trouvaient dans l'enceinte de l'Exposition d'Hyde-Park corner, qui portait le nom de *Chinese Exhibition*. Quelques objets nouveaux ont été ajoutés.



FAMILLE CHINOISE.

Les deux vignettes que nous donnons ici retracent deux groupes non vivants et qui ont été disposés par les industriels chinois pour faire connaître les divers costumes de cette curieuse nation.

Mais, de tout ce qui vient de Chine, ce qui attire le plus l'attention, et est digne du plus vif intérêt, c'est une famille chinoise dont nous espérons donner bientôt les portraits à nos lecteurs.

Cette famille se compose du père et de la mère, de deux de leurs enfants, d'une gouvernante et de deux autres jeune Chinois. La femme est l'objet d'une grande attention, et l'admiration qu'elle excite est très-légitime.

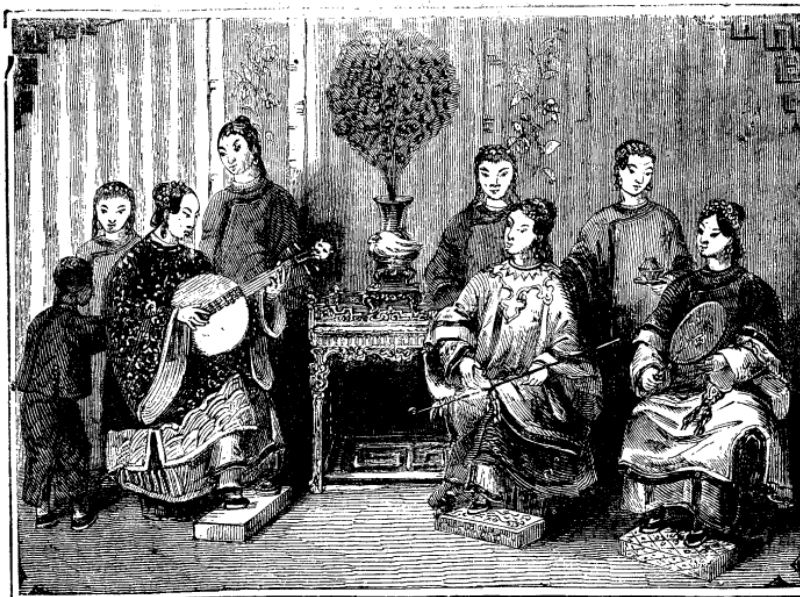
Ce qui surtout est de nature à surprendre ses visiteurs, ce sont les deux pieds incomparables de cette dame. Ils n'ont pas plus de deux pouces de long, et pourtant elle marche: (*e pür si muove*, dit Galilée). Les deux enfants sont charmants, et, à en juger par leur gaieté, ils ne paraissent pas regretter leur voyage en Europe.

Nous ne doutons pas que l'Exposition de Londres ne nous prépare autre chose en ce qui concerne la terre de Gengis-Khan, que des renseignements de pure curiosité.

Déjà l'Angleterre en frayant à son commerce une route audacieuse dans les Indes centrales, a conduit les peuples occidentaux dans un monde de découvertes sur l'antiquité, qui sont de nature à éclairer bien des questions, laissées obscures depuis plusieurs siècles. Que les nations arrivent à se communiquer aisément la connaissance de leurs richesses, et les progrès de l'esprit humain et de la civilisation seront incalculables.

Par suite de ce grand mouvement, le travail intellectuel de l'Europe pénétrera jusqu'au sein des populations cachées et discrètes de la Chine. Les arts et l'industrie profiteront des travaux de ce peuple original, au même degré que l'histoire, qui y trouvera sans doute la solution de bien des problèmes, et nous enrichira des trésors d'une grande érudition.

ALEXANDRE LATA



FAMILLE CHINOISE.

Ces deux vignettes représentent des groupes muets : et, si exacte que fût leur attitude, cependant l'exposition chinoise n'eût pas été complète, sans la présence au milieu de nous d'une famille qui nous donnera un échantillon vivant de ce peuple mystérieux enfermé dans son impénétrable muraille, et dont les actes sont faits pour confondre notre admiration.

Un des traits caractéristiques de notre temps c'est l'audace des investigations, et dans peu d'années, sans aucun doute, bien des recherches seront élucidées.

Qui sait ce qui sortira de ces arcanes que la Chine, les Indes, l'Amérique centrale, les bords occidentaux de l'Océan Pacifique, vont livrer aux savants, aux artistes, aux industriels?

Selon les termes d'une correspondance particulière que nous consultions il y a quelques jours, la Californie, qui peut être une illusion au point de vue des mines d'or, rendra du moins ce service au grand travail des sciences, des arts et de l'industrie, d'établir une communication qui deviendra de plus en plus facile avec la Chine.

Les arts et l'industrie profiteront des travaux de ce peuple original, au même degré que l'histoire, qui y trouvera sans doute la solution de bien des problèmes, et nous enrichira des trésors d'une grande érudition.





enfants et les convalescents en est importante, il n'est pas une ville de France dans laquelle on ne le trouve; il s'en exporte même en Russie, en Angleterre, en Belgique, etc., des quantités assez considérables.

« Le jury voulant récompenser les efforts de M. Groult, accorde à cet habile industriel la médaille d'argent. »

Il n'y a rien à ajouter à un pareil compte-rendu, il suffit de le rappeler au public pour louer comme il le mérite un industriel, objet d'une pareille distinction.

**CORRESPONDANCE ADMINISTRATIVE.**

M. le chevalier B... ancien inspecteur des postes au Luc (Var). Vous devez vous apercevoir que nous avons suivi vos conseils.

M. C...n, à Tonnerre (Yonne). Aussitôt que l'espace nous le permettra, nous donnerons une série d'études sur le premier sujet dont parlait votre lettre. Pour le second, nous ne pouvons que vous renvoyer à la note placée en tête de notre numéro de ce jour.

M. T. M... à Fontainebleau (Seine-et-Marne). Vous pouvez nous adresser votre travail; il entre dans le cadre de notre journal.

M. L. T... à Narbonne. Nous ne pouvons publier votre dessin, quant à présent; le journal ne s'occupant que de l'Exposition Universelle. Un peu plus tard.

M. M. R... à Saint-Chamas (Bouches-du-Rhône). Nous réservons une place à votre beau dessin.

M. L. N... à Paris. Nous acceptons volontiers votre proposition.

Le gérant : MANSARD.

— Huile de foie de morue naturelle, seule admise à l'Exposition, rue St-Martin, 140, à l'Olivier.

**LE DESSIN ET L'AQUARELLE SANS MAÎTRE**, par M<sup>me</sup> madame E. CAVÉ, ouvrages qui ont reçu l'approbation du ministre de l'Intérieur et de nos premiers artistes. MM. Ingres, Horace Vernet et Eugène Delacroix, sont en vente chez MM. Susse, frères, éditeurs, place de la Bourse, n° 31, à Paris, au prix de 2 francs chaque.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.  
HOTEL DE LA SABLONIERE,  
50, LEICESTER-SQUARE.  
HOTEL DE PROVENCE,  
16, GREAT WINDMILL STREET, HAYMARKET,  
et autres succursales.

**APARTEMENTS** et chambres pour les familles et les voyageurs, à des prix divers et modérés.  
TABLE D'HÔTE plusieurs fois par jour.  
RESTAURANT à la carte jusqu'à minuit.  
CUISINE FRANÇAISE — SERVICE FRANÇAIS ET ALLEMAND.  
On est instamment prié de ne pas se laisser détourner par les cochers et les commissionnaires.

**HOTEL DES ARTS** Cité Bergère, 7, près le boulevard Montmartre, appartements et chambres meublées à des prix modérés. Table d'hôte à 5 heures et demie.

En vente.

**LE CATALOGUE OFFICIEL**  
(EDITION FRANÇAISE) de l'EXPOSITION des PRODUITS de l'INDUSTRIE de TOUTES les NATIONS. — Cette édition est la plus complète de celles qui ont paru jusqu'à ce jour; elle comprend la description de toutes les additions qui ont été faites dans plusieurs départements, depuis l'ouverture de l'Exposition.

SPICER FRÈRES, } Éditeurs Privilegiés  
W. CLOVES & FILS, } de la Commission Royale.  
20, NEW BRIDGE STREET, BLACKFRIARS, et à l'EXPOSITION,  
HYDE PARK.

Prix 2s. 6d.; avec le Synopsis, ou Guide des Catalogues, 3s.

**AVIS AUX ARTISTES ET AMATEURS.**—Le seul dépôt pour la vente en gros et en détail des Crayons anglais à la mine de plomb, de Watson, est chez MM. Susse frères, 31, place de la Bourse, à Paris.  
Ces crayons, d'une mine supérieure, ont été adoptés par nos premiers artistes français. Les numéros 1 et 2 conviennent pour le dessin; le n° 3, pour l'écriture; le n° 4, pour l'architecture.  
Prix de chaque crayon : 20 centimes.

**COLLODIUM.**—NOUVELLE EAU FIXATIVE POUR RENDRE INEFFACABLES TOUS LES DESSINS A LA MINE DE PLOMB ET AUX TROIS CRAYONS:  
Prix du demi-litre : 3 fr.; du 1/4 de litre : 1 fr. 50 c.  
**COLLODIUM POUR RENDRE INEFFACABLES LES DESSINS AU FUSIL ET AU PASTEL.**  
Prix du flacon 3 fr. et 1 fr. 50 cent. avec la manière de s'en servir.  
Seul Dépôt chez MM. Susse frères, place de la Bourse, n° 31.

**CAFÉ JAUZIOND,**

Rue du Mail, 13.

Les Allemands résidant à Paris sont invités, pour voir leurs compatriotes, à se rendre audit café. Ils y trouveront nombreuse et bonne compagnie et divers journaux allemands.  
S'ils voulaient faire partie d'un cercle gymnastique fondé par le maître de l'établissement, ils n'auraient qu'à s'adresser directement au propriétaire du café.

**LAMPES MODERATEURS A 6 P. ET AU-DESSUS**  
TRUC, 9, rue Saintonge, au Marais.

Grand choix de Modèles riches, nouveaux et variés pour Lampes en bronze et en porcelaine — Économie et système d'éclairage supérieur à tous autres.—On échange les anciennes Lampes.

**EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE**

EXTRAIT DU SUC NATUREL DES FLEURS ET DES PLANTES AROMATIQUES.

Ce cosmétique rafraichissant, balsamique, tonique, possède toutes les vertus des plantes qui en font la base; spécialement dédié aux dames, il est supérieur à tous les vinaigres de toilette composés jusqu'à ce jour.— D'un parfum délicieux, cette remarquable composition pénètre par tous les pores sous les tissus adipeux, et, fortifiant le derme, donne à la peau la fraîcheur et l'élasticité de la jeunesse. Les hommes en font usage avec succès pour faire disparaître le feu du rasoir après la barbe. Prix des flacons, 1 fr. 50 et 3 fr. Chez GELLE FRÈRES, parfumeurs-chimistes, rue des Vieux-Augustins, 35, près la place des Victoires, inventeurs du REGENERATEUR POUR LA POUSSÉE ET LA CONSERVATION DES CHEVEUX.

On trouve également chez eux: le SAVON PHILODERME AU SUC DE CONCOMBRES, émollient et rafraichissant. L'ÉLIXIR DE ROSES de Paris, pour l'entretien de la bouche et la conservation des dents. LA COMPOSITION zouave pour noircir à la minute moustaches et favoris. LA LOTION VÉGÉTALE, base de jaunes d'œufs pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux.  
Dépôt chez tous les Parfumeurs et Coiffeurs, en France et à l'étranger.

**EXPOSITION UNIVERSELLE.**

**PARIS A LONDRES PAR LA VOIE DU HAVRE ET SOUTHAMPTON.**

LA ROUTE LA PLUS AGRÉABLE ET LA PLUS PITTORESQUE ENTRE PARIS ET LONDRES.

Grande baisse de Prix.		1 <sup>re</sup> CLASSE.	2 <sup>e</sup> CLASSE.
De PARIS à LONDRES (aller et retour).	.....	40 fr.	30 fr.
Id. trajet simple.	.....	27	21

Les billets de deux places ont droit à la chambre d'avant seulement. Les voyageurs peuvent séjourner un ou plusieurs jours à Rouen, Havre et Southampton.  
N. B.— Les billets d'aller et retour sont valables pendant tout le temps de l'Exposition.

Trajet en huit heures dont trois de rivière.

Les magnifiques bateaux à vapeur en fer de la compagnie du chemin de fer de South-Eastern partent du Havre tous les jours, le samedi excepté.

Départs de Southampton tous les jours, le dimanche excepté.

On peut dès à présent se procurer des billets { Paris, M. J. Dawes, au bureau de la Compagnie; — rue d'Amsterdam, 9, au bureau des correspondances;  
Aux bureaux des Messageries nationales, rue Notre-Dame-des-Victoires, 22;  
Et dans toutes les villes de France et de l'Etranger.

**LA PATRIE**

JOURNAL QUOTIDIEN

12, RUE DU CROISSANT, A PARIS.

Publie chaque soir une édition spéciale, qui s'imprimant quelques instants seulement avant le départ des courriers, porte dans les Départements et à l'Etranger, de DOUZE à VINGT-QUATRE HEURES AVANT TOUTS LES AUTRES JOURNAUX DE PARIS, les cours de la Bourse et des marchandises, les séances de l'Assemblée législative, les documents officiels, les nouvelles étrangères, etc.

PRIX D'ABONNEMENT : { Départements, 3 mois, 15 fr. — 6 mois, 29 fr. — Un an, 56 fr.  
Etranger, id. 20 fr. — id. 38 fr. — id. 72 fr.

**TARIF DES INSERTIONS ET ANNONCES**

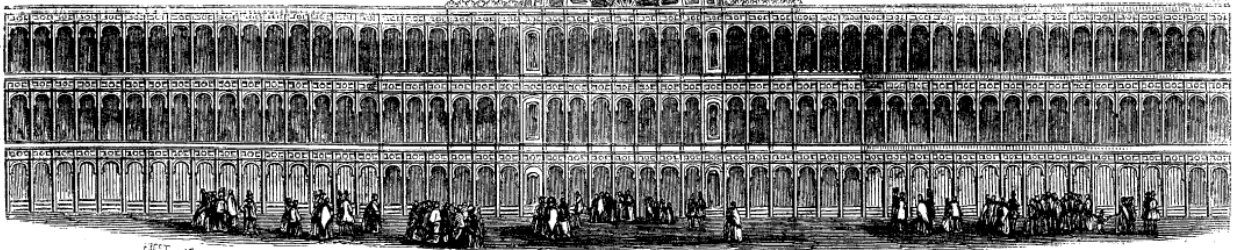
Dans le Palais de Cristal.

Une seule annonce de cinq lignes au moins, la ligne. . . . . 1 fr. 50 c.  
Répétée cinq fois, ou une seule de 120 lignes. . . . . 75  
Répétée dix fois, ou une seule de 210 lignes. . . . . 50  
Réclames. . . . . 50

NOTA. — Les annonces anglaises sont comptées ligne pour ligne. — Les annonces affiches sont calculées sur du caractère de cinq points.  
S'adresser à l'Administration, 24, passage Jouffroy.

PARIS. — Typographie BLONDEAU, rue du Petit-Carreau, 52.

# LE PALAIS DE CRISTAL



JOURNAL ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1851 ET DU PROGRÈS DES ARTS INDUSTRIELS.

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS, 25 FRANCS POUR LA DURÉE DE L'EXPOSITION; SIX MOIS ENVIRON. — PORT EN SUS POUR L'ÉTRANGER.

UN NUMÉRO : 75 CENTIMES.

On s'abonne, à PARIS, à l'Administration du Journal, 24, PASSAGE JOUFFROY, boulevard Montmartre. — Chez MM. Susse frères, place de la Bourse, 31. — Chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger, dans les bureaux de Poste et de Messageries Nationales. — Envoyer franco un mandat sur Paris ou un bon sur la Poste à l'ordre du Gérant.

SOMMAIRE.

TEXTE.

**BULLETIN INDUSTRIEL.** — QUESTION DU LIBRE ÉCHANGE. — RICHARD CORDEN. — Historique de la ligue anglaise (*anti-corn law league*). — Association à Paris en 1846. — MM. le duc d'Harcourt, Renouard, Blanqui, Michel Chevalier. — Assemblée nationale 1834. — MM. Thiers et Sainte-Beuve. — Opinion des Economistes.

**EXPOSITION DE LONDRES.** — Les ARTS. — De la Photographie. — Album de la Société des gens de lettres. — ACTES OFFICIELS. — Convention entre les Pays-Bas et la Belgique. — Zollverein. — Chemins de fer allemands. — Brevets d'invention.

**COURRIER DE PARIS ET DE LONDRES.**

**FAITS INDUSTRIELS.** — SCIENCES ET ARTS. — Cloches de bateaux à vapeur. — Nouvelle machine aérostatique. — Exposition de Londres. — CORRESPONDANCE.

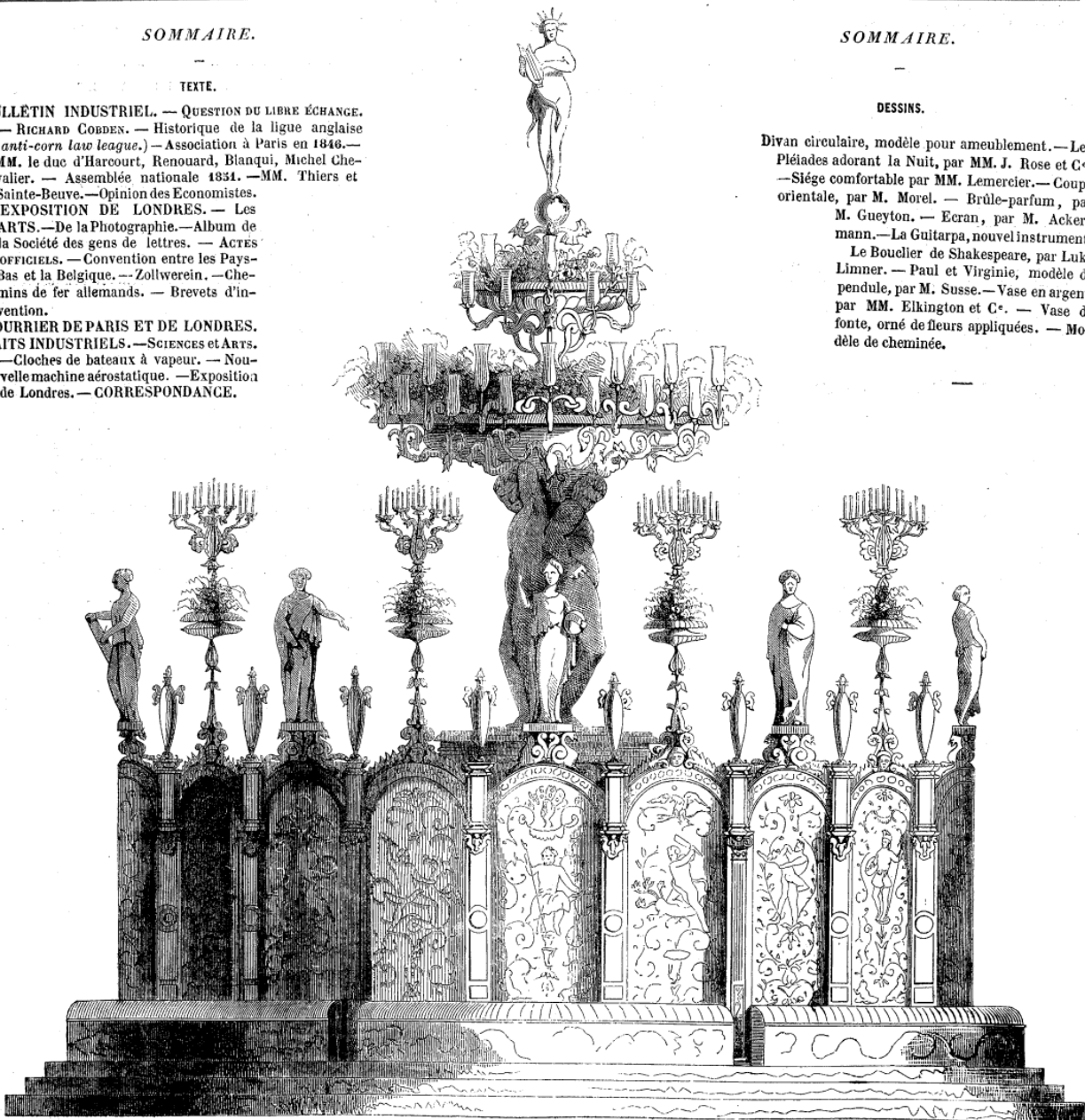
SOMMAIRE.

DESSINS.

Divan circulaire, modèle pour ameublement. — Les Pléiades adorant la Nuit, par MM. J. Rose et C<sup>e</sup>.

— Siège confortable par MM. Lemercier. — Coupe orientale, par M. Morel. — Brûle-parfum, par M. Gueyton. — Ecran, par M. Ackermann. — La Guitarpa, nouvel instrument.

Le Bouclier de Shakespeare, par Luke Limner. — Paul et Virginie, modèle de pendule, par M. Susse. — Vase en argent, par MM. Elkington et C<sup>e</sup>. — Vase de fonte, orné de fleurs appliquées. — Modèle de cheminée.



DIVAN CIRCULAIRE.

MODÈLE POUR AMEUBLEMENT DE PALAIS.

M. Amédée Couder a exposé à Londres différents

DIVAN CIRCULAIRE. — MODÈLE POUR AMEUBLEMENT DE PALAIS.

dessins industriels d'une grande élégance. On sait quelle part cette branche de l'industrie a prise dans l'art du dessinateur, depuis plusieurs années. M. Cou-

der a été un des promoteurs les plus actifs des progrès dont l'étranger est devenu tributaire de notre nation pour ces œuvres où le goût français se signale







## LES PLÉIADES ADORANT LA NUIT.

Ce groupe est placé, à l'Exposition, dans la partie septentrionale du transept, classe 25, n° 47, et sort des ateliers de MM. J. Ross et C<sup>r</sup>, de Coakrook-Dale dans le Shropshire.

Les Pléiades étaient, on le sait, les sept filles d'Atlas. On les nommait Maia, Electre, Taygète, Astérope, Mérope, Alcyone, Céleno. Six d'entre elles eurent des dieux pour époux ou pour amants. Mérope seule épousa un mortel, le malheureux Sysiphe. Elles furent, selon la fable, métamorphosées en étoiles, et formèrent dans le ciel le groupe des Pléiades. Ce nom, elles le tenaient de leur mère Pléione, une des Océanides du mot grec *πλεω*, naviguer, parce que la constellation qui porte leur nom, et qu'on voit au mois de mai, se montre à une époque favorable à la navigation.

Nous devons donner ces détails, parce que nous désirons faire voir par quelles études a passé le travail industriel pour former cette belle alliance des arts et de l'industrie. Poésie, science, appropriation de la matière à l'expression reproduite par l'art, voilà l'industrie moderne.

On voit ici les six Etoiles couronnant la Nuit. Le socle et la couronne resplendissent de l'éclat des étoiles qui les entourent.

Ces Pléiades eurent un sort fort singulier et qui prouve, tour à tour, les bonnes ou les mauvaises intentions du souverain de l'Olympe; Jupiter, qui fut d'abord ému de ce que les Pléiades ne pouvaient se soustraire aux poursuites d'Orion, ce chasseur infatigable qui dut à son amour pour l'astronomie, l'honneur de faire partie des constellations, Jupiter les changea en étoiles.

Ceci était un acte d'indulgence céleste qui prouve en faveur de Jupin; mais il paraît que tout le monde ne donne pas à Jupiter la même vertu: quelques détracteurs de sa haute réputation prétendent qu'il voulut, en admettant les Pléiades au ciel, leur infliger une punition exemplaire à cause des indiscretions qu'avait commises Atlas, en voulant surprendre les secrets des dieux.

Les hommes eurent pour ces étoiles une certaine déférence; car, depuis que Jupiter les plaça au nombre des diamants célestes, elles servirent à désigner les

réunions humaines douées de quelque éclat. On dit une *pléiade* pour exprimer un groupe de sept personnages célèbres.

Ainsi, *pléiade philosophique*: les sept sages de la Grèce. La première pléiade poétique ou pléiade d'*Alexandrie*; pléiade de *Charlemagne*, la pléiade *Toulousaine*.

Enfin, Ronsard voulut, lui-même, remettre en honneur la pléiade poétique! Il composa la sienne de lui-même, de Daurat, du Bellay, Remi Belleau, Jodelle, Baif et Pontus de Thiard.

Au dix-septième siècle, elle devait se composer de Rupin, Commère, Larue, Santeuil, Ménage, Dupérier et Petit.

Orion, qui fut la cause de la protection que Jupiter accorda aux filles d'Atlas, mérite bien, de notre part, quelque mention.

Il était fils d'Hyriée, sorti de la peau d'une génisse.

On sait que Diane fut jalouse; or, elle aimait Orion, qui était d'une grande taille et d'une grande beauté.

Orion trompa-t-il Diane, ou Diane se méprit-elle sur les sentiments de celui qui l'avait tant séduite? Grave question qui est encore indécise.

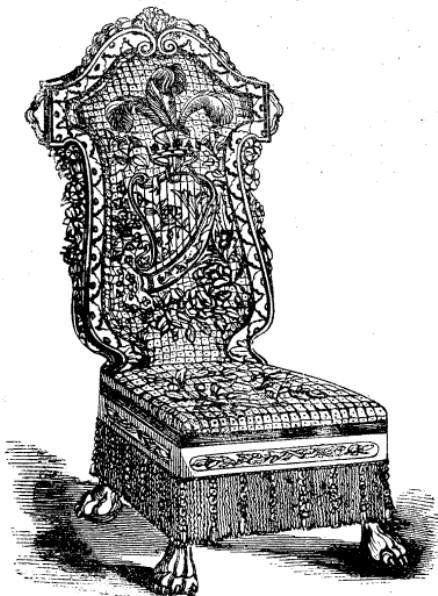
Toujours est-il que Diane fit piquer le bel Orion par un scorpion, puis elle devint inconsolable de sa mort; et le dieu des dieux, qui craignait que Phébé ne devint trop obscure, si elle devenait trop triste, voulut bien, pour rendre à Diane sa joie et sa clarté, placer Orion parmi les constellations du ciel.

Les astronomes placent Orion moitié dans l'hémisphère boréal, moitié dans l'autre. Cette petite constellation se compose de soixante-dix-huit étoiles placées sur une même ligne. Elles ont reçu le nom de *Baudrier d'Orion* ou des *Trois Rois*. On peut voir, d'après les observations qui précèdent, que nous ne sommes pas ennemis de la mythologie appliquée aux arts. Cependant, nous désirerions qu'à l'instar de nos artistes français, les

fabricants étrangers prissent dans les temps modernes des sujets où la poésie et la grâce ne leur feraient pas défaut.



LES PLÉIADES ADORANT LA NUIT, PAR MM. J. ROSS ET C<sup>r</sup>.



SIÈGE CONFORTABLE, PAR MM. LEMERCIER.

## SIÈGE CONFORTABLE EN TAPISSERIE.

PAR MM. LEMERCIER.

Le siège en tapisserie dont nous donnons ci-contre le dessin, a été fait dans les ateliers de MM. Lemerrier, d'Hammermish, en l'honneur de S. A. R. le prince de Galles.

Les broderies de la tapisserie sont d'un grand éclat.

Tout le dossier est couvert des insignes du prince.

Au sommet, on remarque son plumet, attaché, non sans élégance, par sa jarretière, qui retient aussi dans ses nœuds la vieille harpe gallique. Les cordons en sont d'or, et on y voit, de distance en distance, des roses anglaises brodées; au-dessous et comme pour encadrer cette harpe, se développent, d'un côté, des charbons écossais reliés en élégants bouquets, et de l'autre, une touffe de trèfles qui sont répartis avec une certaine harmonie sur l'ensemble: les uns et les autres sont attachés ensemble par des branches de volubilis qui les enlacent.

Sur le siège sont brodées des feuilles

et des pommes de chêne, emblème du cœur de chêne de la vieille Angleterre.

Enfin, la partie inférieure du siège est entourée d'une riche draperie, sur le damas de laquelle se développent de riches passementeries. On doit le dessin de ce siège à M. John Paxworth, et les broderies à M. William Rogers.



COUPE ORIENTALE, PAR M. MOREL.

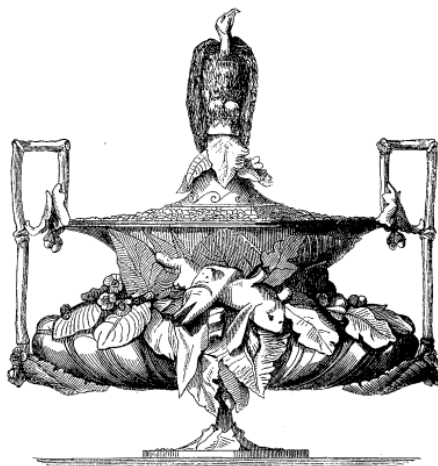
## COUPE ORIENTALE.

Cette coupe, qui a la forme d'un coquetier, est en agathe avec des incrustations d'or et d'argent qui se jouent sur le fond et l'entourent. Elle est à six faces, et sur chacune d'elles sont peintes des vues de Constantinople. (Voir p. 444.)

BRULE-PARFUM,  
PAR GUEYTON.

Ce petit meuble n'est pas d'invention moderne. Il y a long-temps que les parfums sont employés pour exciter les plus suaves sensations. Darius, Moïse, les rois d'Egypte s'en servaient; les Grecs et les Romains les regardaient comme un hommage rendu aux dieux, et plus encore, comme un signe de leur présence.

Les morts étaient aussi l'objet du culte de leurs amis, au moyen de parfums répandus sur leur tombe. Dans les Indes, quand le voyageur passe la nuit dans la campagne, il n'est pas rare qu'il rencontre sur son chemin, à la lueur de torches, des familles agencouillées, dont un des membres est chargé d'entretenir un parfum qui brûle auprès d'une lampe sans cesse allumée.



BRULE-PARFUM, PAR GUEYTON.

La lampe, c'est l'âme du défunt; le parfum, c'est l'hommage des hommes.

Dans le langage poétique, le mot *parfum* est employé au figuré, pour exprimer la quintessence d'un sentiment.

Bernardin de Saint-Pierre écrivait cette phrase :

« La Bienveillance est la fleur de l'Amitié, et son *parfum* dure toujours quand on la laisse sur sa tige, sans la cueillir. »

Forget a écrit ces vers :

« Au bienfaiteur un prix est dû,  
Mais tout bien dont l'auteur se vante  
Est un *parfum* dont la vertu  
Se perd aussitôt qu'il s'évante. »

ECRAN,  
PAR MM. ACKERMANN.

Cet écran est monté sur une tige tournée d'une grande élégance. Sa forme est circulaire. On peut donner au tissu la couleur que l'on désire. Celui dont nous donnons ici la description est d'une teinte blanchâtre, et la couronne qui y est peinte représente des fleurs marines. Le cadre est ciselé; le pied, tourné à la base, s'appuie sur un piédestal qui a trois pieds. Cet écran tourne aisément sur sa tige.

MM. Ackermann ont fait une étude toute spéciale des couleurs propres à l'aquarelle. Ils ont exposé plusieurs autres écrans en osier sur lesquels ils ont adapté de larges feuilles qui permettent de placer ces écrans en paravents dans une chambre à coucher dont on croirait convenable de cacher le lit.

Ainsi, on le voit, ici l'alliance de deux arts : la peinture et l'architecture.

Presque tous ces écrans ont la forme gothique.

LA GUITARPA.

L'instrument de musique dont nous donnons la description a été inventé et construit par Don Jose de Gallegos, de Malaga.

Le nom de ce nouvel instrument est la GUITARPA.

Les sons harmonieux que l'on en tire tiennent de la guitare, de la harpe et du violoncelle. La guitare a trente-cinq cordes. Vingt-six d'entre elles donnent les sons de la harpe, et vingt-une chevilles sont disposées de façon à donner tous les tons et demi-tons de la gamme, en diatoniques et chromatiques.

Six cordes dont on peut remarquer la position sur le plus petit des deux manches de l'instrument, rendent les sons de la guitare espagnole; enfin, trois cordes d'argent, placées sur le plus long des deux manches, et auxquelles sont adaptées huit chevilles donnent tous les sons du violoncelle.



ÉCRAN, PAR M. ACKERMANN.



LA GUITARPA.





Le Bouclier de Shakespeare.

PAR LUKE LIMNER.

Il existe, en Angleterre, une œuvre fort originale, d'un goût un peu bizarre, mais qui est regardée comme un hommage rendu à la gloire du grand Shakespeare. Nous voulons parler de l'œuvre de Luke Limner, appelée le Bouclier de Shakespeare (*the Shakespearian Shield*).

Ce bouclier représente les diverses scènes de la vie, avec des phrases empruntées au grand poète.

Au centre est le guerrier qui s'élance dans la carrière, sautant par-dessus tous les obstacles. Il va parcourir le monde : Shakespeare est le poète qui chantera ses exploits; deux anges sont là qui l'accompagnent de leurs harpes harmonieuses.

Autour de ce médaillon central, on lit ces mots : « Toutes les paroles sont comédie! Hommes et femmes sont des acteurs qui exécutent leurs entrées et leurs sorties. Un seul homme suffit à remplir plusieurs rôles, car sa vie a sept âges (c'est un drame en 7 actes). »

Au-dessus et autour du médaillon central viennent se grouper les sept âges de la vie :

le premier, c'est l'enfant en nourrice; le second, c'est l'enfant à l'école; il commence à tromper; il s'enfuit et fait l'école



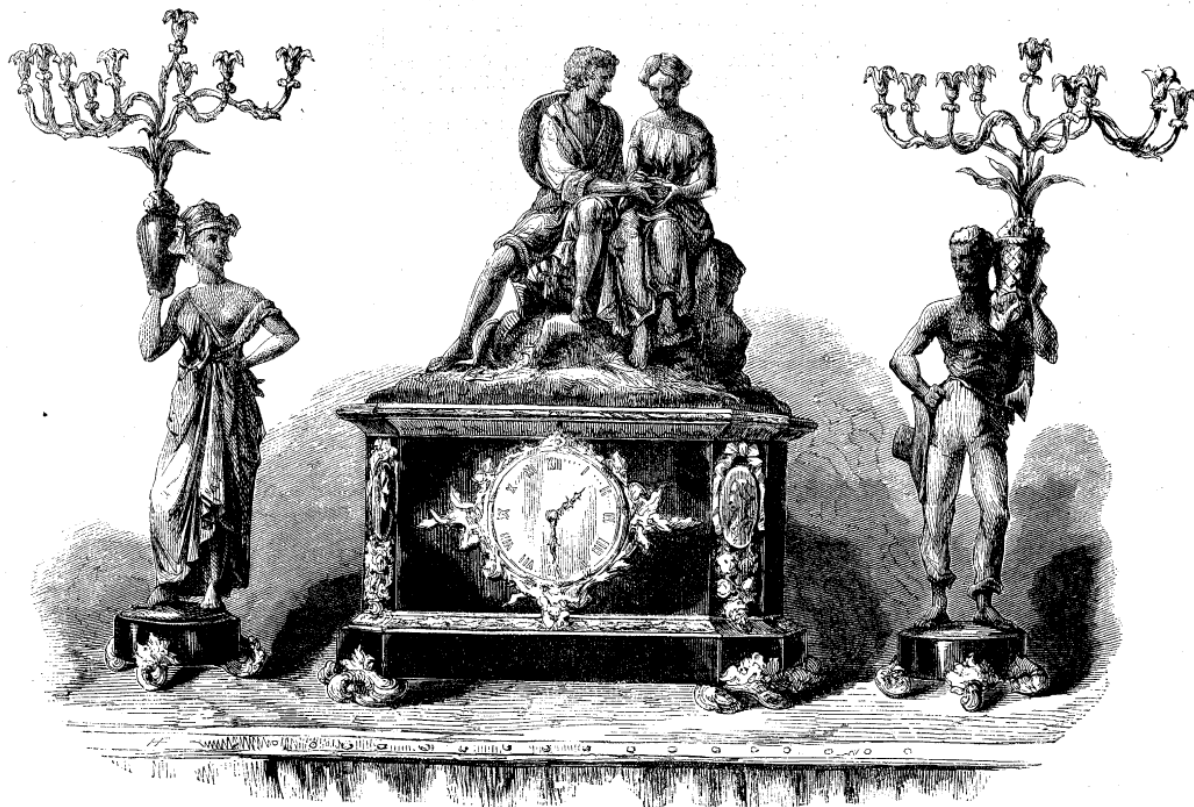
LE BOUCLIER DE SHAKESPEARE, PAR LUKE LIMNER.

La pensée du vieux William a été parfaitement rendue par l'éminent artiste Luke Limner.

buissonnière. Vient ensuite l'amoureux : il soupire; il chante une ballade; il s'endort au charme des pensées qui bercent ses illusions. Puis, le voilà soldat; s'élançant armé de son glaive. Le cinquième acte, c'est l'homme rendant la justice dans son comté. Il écoute, auprès d'une table bien servie, le malheureux qui vient dérouler devant lui les disputes de sa vie. Enfin, au sixième âge, l'homme est tranquillement plongé dans des études profondes. Il a renoncé aux passions, à l'élégance; le voilà dans un pantalon et des pantoufles, un vieux livre à la main, cherchant bien des mystères de la vie, au moment où la vie va lui manquer :

Car le septième de ces médaillons représente la dernière scène de ce drame. La vie va s'échapper. Le vieillard est impotent, c'est, dit Shakespeare, la fin, la dernière scène de toutes choses : « *Last scene of all.* »

Ce bouclier, qui est exposé par MM. Leighton, est un des brillants produits de l'industrie.



PAUL ET VIRGINIE.

PAUL ET VIRGINIE (MODÈLE DE PENDULE DE SUSSE.)  
Un des établissements les plus importants de Paris, et qui cherche depuis

longtemps à réaliser les idées d'alliance entre les arts et l'industrie que notre journal veut propager, c'est la maison Susse. Nous donnons ici une vignette

qui représente les divers épisodes de ce drame intime de *Paul et Virginie* qui est dans la mémoire de tous; première émotion du cœur, spectacle touchant de mœurs inconnues à l'époque où Bernardin de Saint-Pierre écrivait, et qui, depuis, ont reçu l'influence bienfaisante de notre civilisation.

C'est à reproduire les scènes touchantes de cet écrit suave que MM. Susse se sont appliqués.

Le groupe principal représente *Paul et Virginie* assis l'un auprès de l'autre. *Domingo et Marie* sont

placés des deux côtés. Ils supportent des candélabres en forme de vases surmontés de plantes tropicales.

Sous le socle de la pendule qui sert de base au groupe principal, sont les médaillons de la mère de Paul et de la mère de Virginie.

Partout se trouvent enlacées des plantes.

Ce qui tend à donner une couleur locale a été fait avec un soin infini par l'auteur de cette composition, M. Charles Cumberworth, et les détails en ont été

exécutés avec un soin et une supériorité remarquables par MM. Susse.

Le grand modèle est haut d'un mètre.

Il en existe quatre réductions différentes de 70, 50 et 25 centimètres.

Cette charmante composition vient s'ajouter aux objets d'art qui ont placé MM. Susse parmi ceux de nos fabricants qui poursuivent avec une grande persévérance la confection des œuvres de bon goût avec la solution du problème des œuvres à bon marché.

### VASE EN ARGENT,

PAR MM. ELKINGTON ET C<sup>o</sup>.

Ce vase semble, par les détails dont il se compose, être fait pour perpétuer le souvenir de l'Exposition de Londres.

A la base sont assis des guerriers dont l'un est pensif, et dont l'autre porte les yeux au ciel, tenant un glaive brisé : c'est la paix qui a voué les guerriers au repos. Autour de ce vase s'élèvent des guirlandes de

### ACTES OFFICIELS.

La convention conclue entre les Pays-Bas et la Belgique, pour l'abolition des droits de péages sur la partie commune du cours de la Meuse, ne comprend que deux articles, ainsi conçus :

« Art. 1<sup>er</sup>. Les droits de navigation établis sur la partie de la Meuse qui sert de limite entre les Pays-Bas et la Belgique, et dont l'import est réglé par l'art. 3 de la convention du 20 mai 1834, cesseront d'être perçus à partir du 4<sup>er</sup> juillet 1854.

« Art. 2. Ces droits ne pourront être rétablis qu'à l'expiration d'un délai de six mois après l'expiration de la présente convention, dont les ratifications seront échangées pendant les six semaines ou plus tôt si faire se peut. »

— La *Gazette de Cologne* nous apporte les lignes suivantes :

« Il semble se confirmer que le Zollverein ne veut pas renouveler le traité de commerce avec la Belgique, ou qu'il ne veut le faire qu'à des conditions équivalant à une dénonciation. »

— La Hollande dirige ses chemins de fer de Rotterdam sur Nimègue et sur Anvers. La Prusse décrète une ligne de Trèves sur Luxembourg. Le grand-duché accorde la garantie d'un minimum d'intérêt pour les sections traversant son territoire.

— Avant six mois, la ligne de Paris à Strasbourg sera reliée par Nancy et Metz à la frontière belge.

### BELGIQUE.

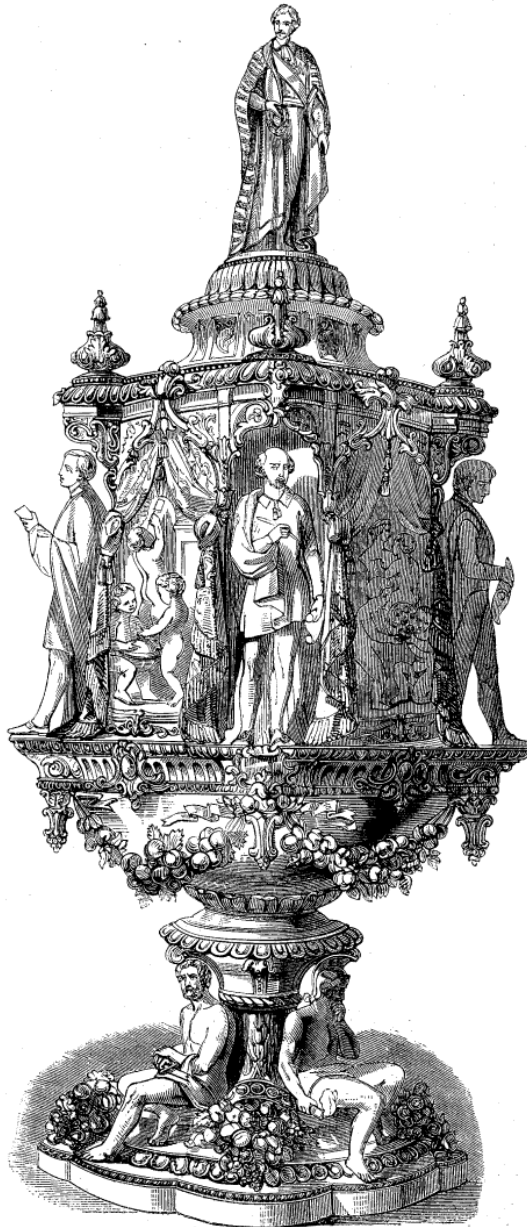
#### Industrie. — Brevets.

Des arrêtés royaux du 48 juin, accordent :

Au sieur Gouteaux (Pierre), domicilié à Bruxelles, rue des Sœurs-Noires, 36, chez le sieur Hubert, son mandataire, un brevet d'invention de quinze années, pour un moyen destiné à enlever au tabac une partie de son acréité;

Au sieur Holt (H. F.), domicilié à Bruxelles, montagne de la Cour, 74, chez le sieur Piddington, son mandataire, un brevet d'importation de treize années, pour des modifications dans les télégraphes électriques, brevetées en Angleterre, pour quatorze années, le 16 novembre 1850, en faveur du sieur Allan;

Au sieur de Bergue (Ch.), domicilié à Bruxelles, rue des Minimes, 8, chez le sieur Bienez, son mandataire, un brevet d'importation de douze années, pour un système de construction des voies ferrées des chemins de fer, breveté en sa faveur en Angleterre, pour quatorze années, le 7 février 1850;



VASE EN ARGENT.

fruits et de fleurs; c'est l'Abondance, qui est le fruit de cette paix universelle dont l'Industrie est le signe le plus certain.

Au-dessus, les sciences, les arts, sont représentés par les personnages qui ont le plus illustré l'Angleterre; et des bas-reliefs placés autour, à côté de ces personnages, viennent consacrer le sens dont chacun d'eux est l'expression.

Enfin, et au-dessus de ce vase, domine la statuette du prince Albert, le protecteur de l'Exposition.

Au sieur Gabriel (M. M.), domicilié à Bruxelles, rue de la Fourche, 36, chez le sieur Mertens, son mandataire, un brevet d'importation de treize années, pour l'application du caoutchouc à certains instruments de chirurgie, brevetée en sa faveur en France, pour quinze années, le 26 février 1850;

Au sieur Shears (D. T.), domicilié à Saint-Josse-ten-Noode, rue de Brabant, 46, chez le sieur Urling, son mandataire, un brevet d'importation de treize années, pour des perfectionnements dans la fabrication et le raffinage du sucre, brevetés en sa faveur en Angleterre, pour quatorze années, le 17 octobre 1850;

Au sieur Ward (John), domicilié à Saint-Josse-ten-Noode, rue Royale-Extérieure, 46, chez le sieur Bossuet, son mandataire, un brevet d'importation de dix années, pour une machine à sérancer le lin, le chanvre, etc., brevetée en Angleterre, pour quatorze années, le 2 mars 1840, en faveur du sieur Combe et C<sup>o</sup>;

Au sieur Haselowski, domicilié à Saint-Josse-ten-Noode, rue de Brabant, 19, chez le sieur Urling, son mandataire, un brevet d'importation pour treize années, pour des appareils à laver, préparer et lustrer les étoffes, brevetés en sa faveur en Angleterre, pour quatorze années, le 2 novembre 1850;

Au sieur Barrué (P. A.), domicilié à Saint-Josse-ten-Noode, rue du Marché, 2, chez le sieur Ble-buyck, son mandataire, un brevet d'importation

de quatorze années, pour un procédé propre à la fabrication des épingles, breveté en sa faveur en France, pour quinze années, le 15 avril 1854;

Au sieur Barthel (N.), domicilié à Saint-Josseten-Noode, rue de Brabant, 59, un brevet de perfectionnement de quatorze années pour des modifications au système de décors et d'ornements, principalement applicables aux papiers peints, déjà breveté en sa faveur, pour quinze années, le 10 août 1850;

Au sieur Mallet (A.), domicilié à Saint-Josse-ten-Noode, chez le sieur Semet (A. J.), directeur de l'usine à gaz, son mandataire, un brevet de perfectionnement de treize années et neuf mois, pour des modifications au procédé servant à l'épuration du gaz d'éclairage, breveté en sa faveur, pour quinze années, le 18 mars 1850;

Au sieur Fievet (A.), propriétaire, domicilié à Nivelles, un brevet d'invention de dix années, pour l'application de vis d'appel aux cordes de pianos;

Au sieur Mallieux (J. A. L.), serrurier, domicilié à Liège, rue Sainte-Marguerite, 78, un brevet de perfectionnement de neuf années, pour des modifications au calorifère déjà breveté en sa faveur, pour 10 années, le 6 juin 1850.







VASE DE FONTE ORNÉ DE PIÈCES APPLIQUÉES.

On sait qu'une des conquêtes les plus précieuses de l'industrie, c'est la fonte appliquée à des objets d'art. Disons quelques mots sur ce produit, dont l'Exposition de Londres a de très-beaux échantillons.

La fonte est le produit immédiat du minerai de fer traité dans les hauts-fourneaux. L'analyse chimique de ce produit a fait découvrir qu'il est composé de fer, de carbone, et de quelque matière vitrifiée provenant de la fusion de la gangue du minerai, soit que cette gangue fût assez fusible pour être liquéfiée par la haute température des hauts-fourneaux, soit qu'elle ait cédé à l'action des matières ajoutées comme fondants.

Les fontes sont de diverses espèces; leur résistance est différente; elle varie suivant la température; enfin, il y a plusieurs moyens de mesurer cette propriété essentielle de variation et de la soumettre au calcul pour les applications que l'on veut en faire.

Pour la couleur, il en est de trois sortes : la fonte est blanche, grise ou noire.

On comprend que la couleur et la résistance entrent pour beaucoup dans le choix que l'on croit devoir en faire pour l'appliquer à tel ou tel usage des arts ou de l'industrie.

Sa malléabilité permet, en outre, d'en proportionner l'usage selon les diverses exigences de force auxquelles on veut la soumettre.

Le vase dont nous donnons ici le dessin, et qui sort des ateliers de la compagnie de Coalbrookdale, comme un grand nombre d'autres, est d'une élégance très-remarquable. Sa hauteur est de près de 72 centimètres. Il est monté sur un très-beau piédestal,

et les moulures appliquées, quoique un peu communes de forme, sont d'un certain éclat.

C'est encore là un de ces objets dont le bon marché peut les mettre à la disposition des plus minces fortunes

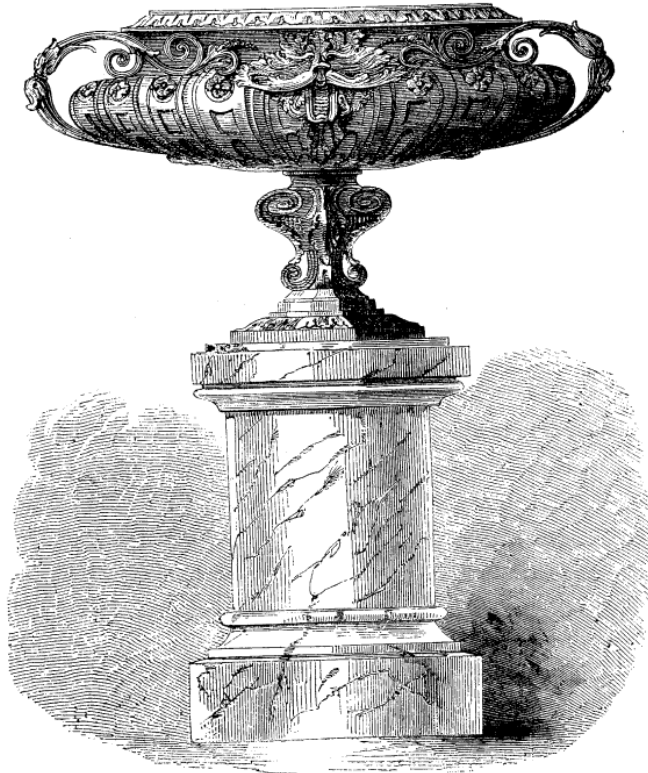
Nous ne devons laisser échapper aucune occasion d'appeler l'attention de nos lecteurs sur la portée de la question soulevée à l'occasion de ces vignettes, et qui peut les intéresser, dans le cas où ils appartiendraient à la classe des industriels dont nous nous occupons, et dans le cas où, hommes du monde, ils seraient entraînés par l'intérêt qui se rattache à la solution de ces problèmes.

M. Ferry fils donne à l'égard des fontes une formule que voici : quand on a besoin de fontes d'une grande solidité, il faut les choisir parmi celles dont l'affinage donne un fer qui ne soit pas cassant à froid, quelles qu'elles soient d'ailleurs ses qualités lorsqu'il est chauffé. Pour les machines à vapeur à haute pression, on doit éviter celles qui donneraient un fer cassant à chaud. En général, les fontes sont analogues au fer qui en est extrait, et manifestent, au moins en partie, ses bonnes ou ses mauvaises qualités.

Dans le langage figuré, la fonte, qui est un dérivé de la matière dont nous nous occupons ci-dessus s'applique à divers objets.

Ainsi, pour le statuaire, c'est la partie de cet art qui consiste à faire des statues de bronze, par exemple, à mouler en bronze, l'œuvre de plâtre ou de marbre de sculpture.

La fonte en potée ou en moule de potée, est le moule levé sur le modèle de la statue que l'on veut jeter en bronze. On l'enduit d'une couche de cire d'épaisseur égale à celle que doit avoir le bronze recouverte intérieurement et extérieurement d'un ciment à l'épreuve du feu.



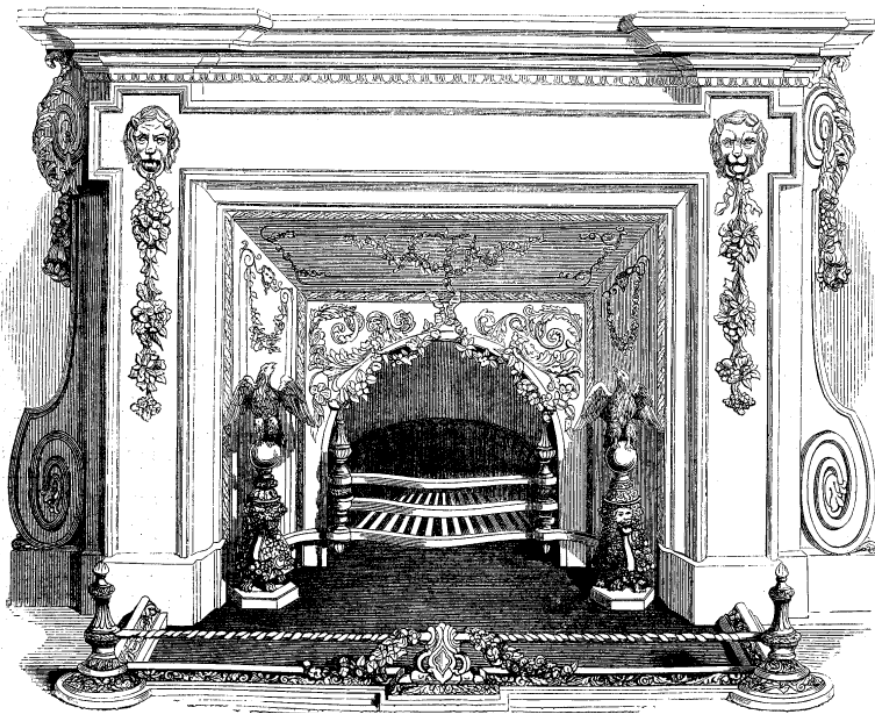
VASE DE FONTE ORNÉ DE PIÈCES APPLIQUÉES.

CHEMINÉE.

La cheminée que nous avons placée ci dessous est un de ces modèles dont l'industrie anglaise a eu longtemps le privilège. Nous devons le reconnaître : en France, ce n'est qu'à trait de temps que l'on arrive sur certains points à se modifier. Une fois le progrès admis en matière d'industrie et d'art, on perfectionne, on invente même chez nous avec un grand succès; mais ce qui coûte le plus, c'est le premier pas à faire.

Les cheminées n'ont commencé à prendre une forme nouvelle que depuis seulement une trentaine d'années. En 1825 ou 1826, le changement des ventilateurs a été tenté. Nos pères nous ont longtemps transmis, sous la même forme, l'âtre, le contre-cœur, les jambages et le manteau. Nous aurons à revenir sur les modifications successives que la France a introduites dans le chauffage et les ventouses.

En Angleterre, le charbon de terre a commandé aux inventeurs de chercher des moyens dont la science a eu le secret; et tous les jours on ajoute des perfectionnements à ce mode de chauffage.



CHEMINÉE.

L'art n'a pas tardé à embellir le métier.

La belle cheminée dont nous donnons ici la description est resplendissante de cuivre incrusté, d'ornements de fonte polie, de chénetis qui sont représentés, pour supporter les accessoires, par deux aiglons dorés aux ailes étendues.

En Italie, où les cheminées, dans les palais, sont de véritables objets d'art, on a pu donner aux Anglais le modèle de celles qu'ils ont appropriées à leurs habitations; et, en l'absence de marbre, ils ont appliqué le fer, la fonte et le cuivre à les orner.

Nous ne terminerons pas ces observations sans faire remarquer que la différence des climats empêche des modifications successives que la France a introduites dans le chauffage et les ventouses.

d'apporter à la confection des cheminées le même soin quant à ce qui concerne le chauffage lui-même.

## COUPE EN AGATHE, PAR M. MOREL.

La coupe dont le dessin est ci-contre sort des ateliers de M. Morel, qui est un ancien fabricant de Londres. La coupe est en agathe, les ciselures enchâssées sont en or. C'est au même fabricant que l'on doit aussi une coupe émaillée dont ce numéro contient la description. (Voir page 132.)

Cette coupe qui représente des vues de Constantinople, est en émail. Il est fort difficile d'arriver à donner à l'émail une grande régularité dans l'œuvre.

On sait que l'émail est un vernis vitreux, dont on se sert pour recouvrir, par la fusion, la porcelaine, la faïence, la poterie, le verre et les métaux. Celui qui sert de base aux autres, vient de la calcination du plomb et de l'étain.

Il est deux branches de l'industrie pleines de difficultés : C'est le travail de la peinture sur porcelaine et la peinture en émail.

Ces deux substances, l'émail et la porcelaine, doivent subir l'épreuve du feu ; et font le désespoir des artistes et des fabricants. Quand on a fini le dessin et la peinture, ce n'est que la partie du travail la plus agréable et la moins périlleuse pour l'artiste. Le moment de la cuisson est le moment critique.

Les émaux les plus estimés sont ceux de Venise, précisément parce qu'ils

résistent plus que les autres à l'action du feu. Une des plus grandes qualités du travail de M. Morel, c'est précisément que les vues sur émail de Constantinople sont d'une grande régularité et d'une solidité évidente.

Le travail de l'émailleur est un des plus pénibles.

Il ne peut le faire que dans un lieu tout à fait privé de lumière et qui n'est éclairé que par sa lampe, lorsque l'action du feu s'exerce sur le métal qu'il veut assouplir, au point d'y incruster son dessin.

L'instrument dit *lampe d'émailleur* a une propriété très-puissante ; sa forme est celle d'un tube terminé en pointe recourbée : l'ouvrier souffle dans ce tube qu'il a eu soin de placer devant une flamme.

Le souffle de l'ouvrier fait sortir du corps même de cette flamme qui s'élève verticalement, une parcelle de feu horizontale qui vient frapper l'objet que l'on veut soumettre à son action. La force en est telle que le verre, par exemple, tombe en fusion et suit toutes les oscillations qu'on lui imprime. Tous les objets de verre travaillé se soumettent à cette fusion, et c'est un travail fort curieux à observer.

Seulement, on comprend toute la fatigue que doit éprouver l'émailleur par le simple exposé de ce travail.

Dans le style figuré, (ceci

pour les gens du monde qui nous font l'honneur de nous lire) l'émail est le synonyme d'éclat et de transparence.



COUPE EN AGATHE, PAR M. MOREL.

## LES DEUX JEUNES FILLES INDIENNES,

PAR MM. HUET ET ROSKELL, A LONDRES.

Les deux pendants ci-dessous, pleins d'élégance, représentent deux jeunes filles

indiennes qui portent dans leur attitude, dans l'expression pleine de sentiments qu'on peut lire sur leurs traits, ces pieuses inspirations dont les Indes sont le berceau. Il faut reconnaître que la conquête des Anglais, dans ces parages lointains, a rendu service aux poètes et aux artistes.

La première de ces jeunes filles cueille une plante sacrée, la *sarcostema viminalis*.

La superstition attribuée à cette plante des propriétés merveilleuses.

La seconde dépose sa lampe dans les eaux du Gange. On sait que, dans les Indes, la lampe est un symbole. La lampe que la jeune fille confie aux eaux du Gange peut être la sienne ou celle d'un ami. Elle demande aux eaux du Gange de la purifier, de lui assurer le bonheur, en l'épurant. Si elle pense à un fiancé, elle demande au Gange de la consacrer, de la protéger ; enfin, si elle porte avec elle l'urne funéraire, alors la lampe devient pour elle le symbole d'une vie éteinte.

Cette lampe, confiée aux eaux du Gange, est le pendant religieux de l'autre lampe que la piété filiale entretient sur le mausolée.

Il y a quelque chose de pieux dans ces descriptions de mœurs orientales, où les Anglais, en voulant y transporter la civilisation, ont rencontré la religion et la poésie.

Les deux statuettes dont nous parlons sont sorties des ateliers de MM. Hunt et Roskell, de Londres. Pour ceux qui connaissent l'ancienne maison Mortimer et Storr, la perfection avec laquelle ces œuvres d'art sont terminées n'a rien de surprenant.



JEUNE INDIENNE CUEILLANT UNE PLANTE CONSAGRÉE, PAR MM. HUNT ET ROSKELL, DE LONDRES.



JEUNE INDIENNE DÉPOSANT UNE LAMPE DANS LES EAUX DU GANGE, PAR MM. HUNT ET ROSKELL, DE LONDRES.

Cet établissement est un véritable muséum. Ce qui nous frappe, à cet égard, c'est la tendance générale des esprits, se portant avec recherche, sur des objets consacrés à une destination usuelle, vers les mystères de la science et les inspirations de la poésie ou de la religion.

On ne peut méconnaître que cette industrie spéciale ne peut recevoir que de grands développements de certains recueils, qui comme le *Palais de Cristal*, ne négligent pas de bien déterminer les limites où commence l'art et où le métier peut s'unir à la pensée de l'artiste.





— Huile de foie de morue naturelle, seule admise à l'Exposition, rue St-Martin, 140, à l'Olivier.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.  
HOTEL DE LA SABLONNIERE,  
50, LEICESTER-SQUARE.  
HOTEL DE PROVENCE,

10, GREAT WINDMILL STREET, HAYMARKET,  
et autres succursales.

APPARTEMENTS et chambres pour les familles et les voyageurs, à des prix divers et par jour.  
TABLE D'HOTE plusieurs fois par jour.  
RESTAURANT à la carte jusqu'à minuit.  
CUISINE FRANÇAISE.— SERVICE FRANÇAIS ET ALLEMAND.  
— On est instamment prié de ne pas se laisser détourner par les cochers et les commissionnaires.

Now ready, Volume I, price 9s. 6d., of the EXPOSITOR, containing 1300 Columns of Letterpress, devoted to New Inventions—Registered Designs—Improvements in Machinery of all kinds—Original Papers on the Great Exhibition—Ample Accounts of the Articles in the Palace of Industry—Original Correspondence connected with Preceding Subjects—and a mass of Miscellaneous information not to be found elsewhere in the Industrial Arts and Sciences. It contains 300 Engravings by Landells, and is handsomely bound in Cloth, with full gilt back, and ornamental design in gold on the side. It is not too much to say that it is the cheapest and best Illustrated Work of the kind ever published. The Volume is admirably adapted for presentation. Subscribers Copies, bound as above, at 3s., or the Covers supplied at 2s. 6d.; or in Exhibition Blue or Turkey Red Cloth, gilt edges, 4s. 6d.  
JOSEPH CLAYTON, Jun., 285, Strand, and 933, Ficcaddilly; and all Booksellers and News Agents.

The Expositor is published weekly.  
Price 4d. Stamped 5d.  
Prix—40 c. le Numéro et par la poste 50 c.

HOTEL DES ARTS Cité Bergère, 7, près le boulevard Montmartre, appartements et chambres meublées à des prix modérés. Table d'hôte à 5 heures et demie.

En vente.

LE CATALOGUE OFFICIEL (ÉDITION FRANÇAISE) DE L'EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE DE TOUTES LES NATIONS.— Cette édition est la plus complète de celles qui ont paru jusqu'à ce jour; elle comprend la description de toutes les additions qui ont été faites dans plusieurs départements, depuis l'ouverture de l'Exposition.

SPICER FRÈRES, Éditeurs Privilegiés  
W. CLOVES & FILS, de la Commission Royale.  
29, NEW BRIDGE STREET, BLACKFRIARS, et à L'EXPOSITION,  
HYDE PARK.

Prix 2s. 6d.; avec le Synopsis, ou Guide des Catalogues, 3s.

**TAPIOCA DE GROULT J<sup>NE</sup>,**  
POTAGES RECOMMANDÉS PAR LES MÉDECINS.  
Chez GROULT jeune, passage des Panoramas, 3, rue Ste-Apolline, 3, et chez les principaux épiciers.  
Se méfier des imitations d'enveloppes, à l'aide desquelles sont vendus des tapiocas falsifiés.



**LAMPES MODÉRATEURS A 6 P. ET AU-DESSUS**  
TRUC, 9, rue Saintonge, au Marais.  
Grand choix de Modèles riches, nouveaux et variés pour Lampes en bronze et en porcelaine.— Économie et système d'éclairage supérieur à tous autres.— On échange les anciennes Lampes.

**ASSOCIATION FRATERNELLE DES LIMONADIERS RÉUNIS.**

**GRAND CAFÉ DE LA DÉMOCRATIE.**

DIVANS ET BILLARDS.

**28, Boulevard du Temple, 28.**

M. PAUL SIMON, Médecin-Dentiste de la Faculté de Médecine de Paris, est le seul qui ait reçu une mention honorable à l'Exposition française de 1849 pour la perfection qu'il a apportée dans l'exécution de ses nouvelles dents et de ses nouveaux dentiers masticateurs; il est aussi le SEUL DES DENTISTES DE FRANCE dont les produits aient été jugés dignes de figurer à l'Exposition universelle de Londres; ces distinctions SUFFISENT pour constater la supériorité de ces nouvelles pièces sur tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour; aussi il a été reconnu qu'avec les nouveaux dentiers de M. Paul Simon il n'y avait aucune souffrance à redouter; que l'imitation de la nature, la prononciation et la mastication ÉTAIENT PARFAITES.

On peut voir ces belles pièces au Bazar Bonne-Nouvelle, au Passage Jouffroy, n. 44, au Jardin Turc, et chez l'Auteur, Boulevard du Temple, n° 36.

**EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE**

EXTRAIT DU SUC NATUREL DES FLEURS ET DES PLANTES AROMATIQUES,  
Approuvée par les célébrités médicales.

Ce cosmétique rafraîchissant, balsamique, tonique, possède toutes les vertus des plantes qui en font la base; spécialement dédié aux dames, il est supérieur à tous les vinaigres de toilette composés jusqu'à ce jour.— D'un parfum délicieux, cette remarquable composition pénètre par tous les pores sous les tissus adipeux, et, fortifiant le derme, donne à la peau la fraîcheur et l'élasticité de la jeunesse. Les hommes en font usage avec succès pour faire disparaître le feu du rasoir après la barbe. Prix des flacons, 1 fr. 50 et 3 fr. Chez GELLE frères, parfumeurs-chimistes, rue des Vieux-Augustins, 35, près la place des Victoires, inventeurs du REGENERATEUR POUR LA POUSSÉ ET LA CONSERVATION DES CHEVEUX.

On trouve également chez eux: le SAVON PHILODERME AU SUC DE CONCOMBRES, émollient et rafraîchissant. L'ÉLIXIR DE ROSES de Paris, pour l'entretien de la bouche et la conservation des dents. LA COMPOSITION nouvelle pour noircir à la minute moustaches et favoris. LA LOTION VÉGÉTALE, base de jaunes d'œufs pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux.  
Dépôt chez tous les Parfumeurs et Coiffeurs, en France et à l'étranger.

**EXPOSITION UNIVERSELLE.**

**PARIS A LONDRES PAR LA VOIE DU HAVRE ET SOUTHAMPTON.**

LA ROUTE LA PLUS AGRÉABLE ET LA PLUS PITTORESQUE ENTRE PARIS ET LONDRES.

Grande baisse de Prix.		1 <sup>re</sup> CLASSE.	2 <sup>e</sup> CLASSE.
De PARIS à LONDRES (aller et retour).	Id.	40 fr.	30 fr.
Id.	Id.	27	21

Les billets de deuxième classe ont droit à la chambre d'avant seulement. Les voyageurs peuvent séjourner un ou plusieurs jours à Rouen, au Havre et à Southampton N.-B.— Les billets d'aller et retour sont valables pendant tout le temps de l'Exposition.

Trajet en huit heures dont trois de rivière.

Les magnifiques bateaux à vapeur en fer de South-Western partent du Havre tous les jours, le samedi excepté.

Départs de Southampton tous les jours, le dimanche excepté.

On peut dès à présent se procurer des billets { Paris, M. J. Dawes, au bureau de la Compagnie;— rue d'Amsterdam, 9, au bureau des correspondances; Aux bureaux des Messageries nationales, rue Notre-Dame-des-Victoires, 22; Et dans toutes les villes de France et de l'étranger.

**LA PATRIE**

JOURNAL QUOTIDIEN

12, RUE DU CROISSANT, A PARIS.

Publie chaque soir une édition spéciale, qui s'imprimant quelques instants seulement avant le départ des courriers, porte dans les Départements et à l'étranger, de DOUZE à VINGT-QUATRE HEURES AVANT TOUTS LES AUTRES JOURNAUX DE PARIS, les cours de la Bourse et des marchandises, les séances de l'Assemblée législative, les documents officiels, les nouvelles étrangères, etc.

PRIX D'ABONNEMENT: { Départements, 3 mois, 15 fr. — 6 mois, 29 fr. — Un an, 56 fr.  
Etranger, id. 20 fr. — id. 38 fr. — id. 72 fr.

**TARIF DES INSERTIONS ET ANNONCES**

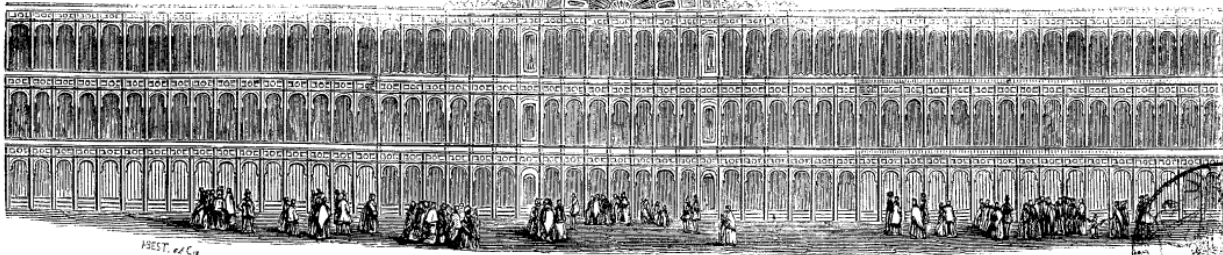
Dans le Palais de Cristal.

Une seule annonce de cinq lignes au moins, la ligne. . . . . 1 fr. 50  
Répétée cinq fois, ou une seule de 120 lignes. . . . . 75  
Répétée dix fois, ou une seule de 210 lignes. . . . . 50  
Réclames. . . . . 50

Nota. — Les annonces anglaises sont comptées ligne pour ligne. — Les annonces affiches sont calculées sur du caractère de cinq points.  
S'adresser à l'Administration, 24, passage Jouffroy.

PARIS. — Typographie BLONDEAU, rue du Petit-Carreau, 52.

# LE PALAIS DE CRISTAL



JOURNAL ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1854 ET DU PROGRÈS DES ARTS INDUSTRIELS.

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS, 25 FRANCS POUR LA DURÉE DE L'EXPOSITION; SIX MOIS ENVIRON. — PORT EN SUS POUR L'ÉTRANGER.

UN NUMÉRO : 75 CENTIMES.

On s'abonne, A PARIS, à l'Administration du Journal, 24, PASSAGE JOUFFROY, boulevard Montmartre. — Chez MM. Susse frères, place de la Bourse, 31. — A LONDRES, au Bureau spécial du Journal, 2, Catherine Street Strand; — chez M. Thomas, 1, Finch lam Cornhill; — P. A. Delizy et C<sup>e</sup>, 15, Regent Street; — Clayton et Salmer, 263 Strand et 295 Piccadilly; — Owhin Newsman, 1, Catherine Street. — Chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger, dans les Bureaux de Poste et de Messageries Nationales. — Envoyer franco un mandat sur Paris ou un bon sur la Poste à l'ordre du Gérant.

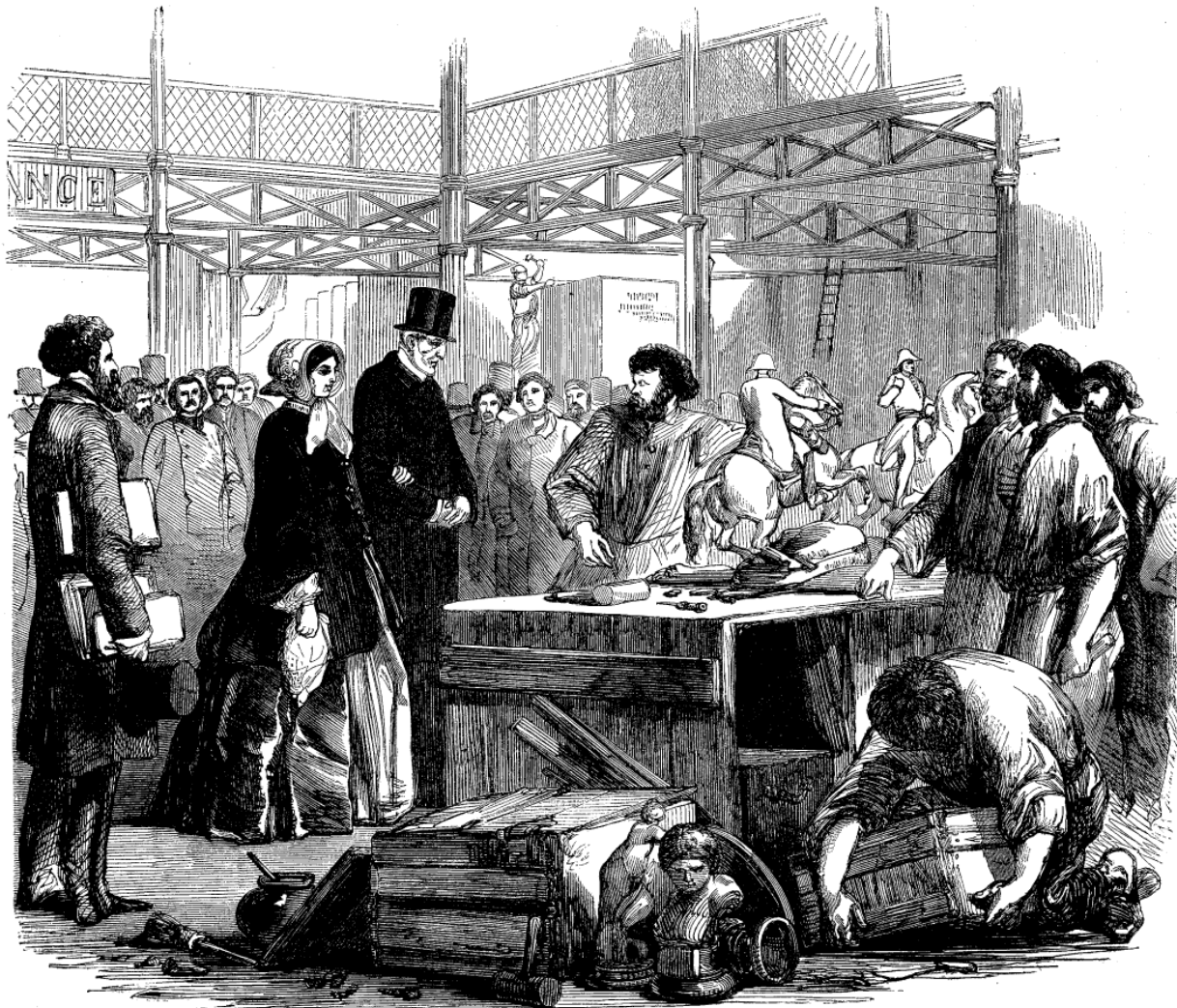
**SOMMAIRE.**

**Avis important.** — Bulletin industriel. — Exposition de Londres. — Examen philosophique de l'Exposition. Orient et Occident. Peuples sans brevets. Invention nulle. Le travail esclave

et le travail libre. Le desoin, père de la misère et non de l'industrie. Du fermier anglais, libre-échangiste. Garantie, capital et travail. — Revue de l'Exposition de Londres. — De la Typographie Française à l'Exposition. — Fêtes de l'industrie. — Faits divers. Correspondance.

**DESSINS.**

Le duc de Wellington au déballage de la statue de Napoléon. — Vase à rafraîchir le vin. — Sujet offert à sir Moses Montefiore. — Vase de chasse. — L'Amour et Vénus. — Surtout de table. — Pendule de MM. Howell. — Œuvre typographique de l'imprimerie nationale. — Vue extérieure du Transept. — Vue intérieure du Transept.



LE DUC DE WELLINGTON AU DÉBALLAGE DE LA STATUE DE NAPOLEON

**LE DUC DE WELLINGTON AU DÉBALLAGE DE LA STATUE DE NAPOLEON.**

Dans le courant du mois d'avril dernier, au moment où nos ouvriers étaient réunis dans l'embarcadere du déballage pour les objets destinés à l'Exposition, une scène pleine d'émotion réelle est

venue un instant suspendre les travaux : et, il faut le dire, des larmes d'attendrissement ont été remarquées dans tous les yeux, car la cause de cette émotion était légitime.

Le duc de Wellington se rendait avec sa belle-fille, madame la marquise de Douro, à cet embarcadere. Il avait déjà exprimé sa sympathie pour les produits de l'industrie française, lorsque nos ouvriers

rent une caisse et en retirèrent la statue de NAPOLEON.

Le duc s'arrêta, retira son chapeau, s'inclina; et il fut aisé de voir dans son attitude, dans l'expression de ses traits, que le vieux soldat était profondément ému. Il régna, dès lors, dans l'assemblée, un de ces silences éloquentes qui disent plus que bien des paroles!...

## AVIS IMPORTANT

*A MM. les inventeurs, artistes industriels, hommes de lettres, peintres, architectes, sculpteurs, graveurs, dessinateurs, etc.*

Nous recevons de toutes parts les adhésions les plus empressées et les plus formelles à la nouvelle marche que nous venons d'imprimer à notre recueil.

Le PALAIS DE CRISTAL, qui n'a aucun caractère politique, a fait appel aux hommes qui sont préoccupés de l'importance du grand problème de la PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE, et qui veulent réaliser L'ALLIANCE DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE. Cet appel a été entendu.

Nous sommes heureux de pouvoir, dès aujourd'hui, faire connaître à nos lecteurs la première liste des personnalités importantes qui donnent leur adhésion complète à nos principes et qui nous ont promis leur concours, dans l'ordre des sciences, des lettres, des arts et de l'industrie.

Avant tout, citons et remercions avec reconnaissance, M. JOBARD (de Bruxelles), le promoteur le plus ardent de la propriété intellectuelle, et qui déjà nous a donné des témoignages de sympathie, en nous adressant des articles de sa main. (Voir le numéro de ce jour et celui de la semaine dernière.)

Dans une réunion qui a eu lieu le 8 de ce mois, le COMITÉ DES INVENTEURS ET DES ARTISTES INDUSTRIELS, sous la présidence de M. le baron TAYLOR, a promis son concours et son adhésion aux principes développés dans les derniers numéros de notre journal, par notre rédacteur en chef M. ALEXANDRE LAYA. Étaient présents à cette réunion :

MM. ANDRAUD, ingénieur mécanicien;  
ACKLIN, id.  
BERTHOLLET, architecte;  
BOQUILLON, bibliothécaire du Conservatoire des Arts et Métiers;  
COMTE (Achille), professeur de l'Université;  
CADIAT aîné, ingénieur-constructeur;  
JULES GAUDRY, ingénieur, inspecteur du matériel au chemin de fer de Strasbourg;  
DUVAL, ingénieur colonial;  
MICHEL, chimiste;  
CH. ROCHET, sculpteur;  
SILBERMANN, conservateur des galeries au Conservatoire des Arts et Métiers;  
CH. TESSIER, fabricant de bronzes, ancien élève de l'École normale;

lesquels donnent ce concours au nom du Comité des *Inventeurs et artistes industriels* dont l'adhésion est ainsi consacrée et qui se compose de :

MM. ARMAND (de Melun), représentant du peuple;  
ARMAND SÉGUIER, de l'Institut;  
PECQUEUR, ingénieur mécanicien;  
TRESCA, ancien élève de l'École Polytechnique.  
ÉTIENNE BLANC, avocat, auteur des ouvrages les plus importants sur la propriété industrielle;  
GAIGNEAU, fabricant;  
DE CHAZELLES, représentant;  
ALCAN, professeur à l'École des arts et manufactures;  
MARTELET, professeur au Conservatoire des arts et métiers;  
Le marquis DE PASTORET;  
GALY-CAZALAT;  
BAILLY DE MERLIEUX, secrétaire-général de la Société d'horticulture;  
etc., etc.

A ces adhésions nous devons joindre celles des membres du Comité des peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et dessinateurs dont les noms suivent :

MM. DAUZATS, peintre;  
ALBERT LENOIR, architecte;  
CIBOT, peintre;  
COUPERY, id.  
BOUCHET, peintre dessinateur;  
FRÉCHOT, architecte;  
LEMAIRE, graveur;  
ROCHET, sculpteur;  
DUVAL-LECAMUS, peintre;  
etc., etc.

Enfin, le PALAIS DE CRISTAL devant être l'organe des intérêts de la propriété intellectuelle, c'est-à-dire de la littérature aussi bien que des arts et de l'industrie, nous sommes heureux d'annoncer le con-

ours de nos littérateurs les plus aimés et dont les noms suivent :

MM. LÉON GOZLAN,  
ALPHONSE ROYER,  
EUGÈNE GUINOT,  
GUSTAVE VAEZ,  
PAUL MEURICE,  
AUG. VACQUERIE,  
ROGER DE BEAUVOIR,  
ARMAND DE BARENTON,  
FRANCIS WEY,  
EUGÈNE MIRECOURT,  
LÉO LESPÈS,  
LOUIS LURINE,  
HENRI CELLIEZ,  
MARIE AYCARD,  
FÉLIX DERIEGE,  
ÉTIENNE ENAULT,  
EMMANUEL GONZALES,  
J.-B. LAFFITTE,  
GUSTAVE DE NOIRETERRES,  
GUSTAVE DE LALANDELLE,  
J. J. ARNOUX, ETC. ETC.

Nos lecteurs comprendront toute l'importance que doit prendre un recueil qui est ainsi voué à la défense de la propriété intellectuelle par les hommes d'élite qui composent la grande famille des littérateurs, savants, artistes et industriels.

Dans très-peu de temps, nous publierons des travaux importants, dans tous les ordres de la pensée.

Nous pouvons déjà annoncer que, sous le rapport de l'art architectural, nous devons à M. ALBERT LENOIR, un de nos architectes les plus éminents, un beau travail qui est en cours d'exécution et qui paraîtra dans un de nos plus prochains numéros. C'est la reproduction complète du PALAIS DE L'EXPOSITION DE LONDRES, dont l'auteur a exécuté un *Polyorama* qui sera exposé très-prochainement dans une des salles de la Société des Arts et de l'Industrie, au Bazar Bonne-Nouvelle.

On le voit, nous faisons tous nos efforts pour nous placer à la hauteur de notre double mission. Science industrielle et beaux-arts, nous unissons dans notre recueil tout le sérieux d'une des questions les plus graves, celle de la propriété intellectuelle, au charme le plus séduisant, celui que l'on trouve dans les productions littéraires et artistiques, empruntées à nos meilleurs écrivains, à nos plus grands artistes.

Avec ce double drapeau, qui n'a rien de politique, nous arriverons à servir de centre et d'organe à tous ceux qui, dans un sentiment commun, travaillent depuis si longtemps à L'ALLIANCE DES SCIENCES, DES LETTRES, DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE, et nous trouverons une fervente adhésion à nos principes parmi les amateurs et les hommes du monde qui prennent tant à cœur les travaux de la pensée, lesquels savent seuls consoler de toutes les préoccupations.

Le gérant du PALAIS DE CRISTAL,  
MANSARD.

## BULLETIN INDUSTRIEL.

1<sup>er</sup> Projet de loi sur les BREVETS D'INVENTION à la Chambre des lords (DERNIÈRES NOUVELLES).

2<sup>e</sup> Meeting, à Londres, sur la PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE.

## I.

Nous recevons de Londres une communication particulière et officielle relative à la troisième lecture et à l'adoption, par la Chambre des lords, du projet de loi sur les *Brevets d'invention (Patents)*, présenté par lord Granville.

Le monde industriel n'apprendra pas sans émotion l'étrange résultat des efforts combinés depuis longtemps de la presse anglaise, des inventeurs, tant anglais qu'étrangers, et de tous les hommes d'état qui poursuivaient le triomphe de nos principes. On s'attendait à ce que la législation déplorée, qui régit en Angleterre les droits du génie, fut bientôt l'objet d'une réforme complète : or, le projet de loi, tel qu'il vient d'être adopté par la Chambre des lords, contient des dispositions qui, non-seulement ne paraissent pas être tutélaires de ces droits sacrés, mais qui viennent encore ajouter de nouvelles entraves à l'émancipation de l'industrie. On se demande si la Chambre haute n'a pas voulu, en quelque sorte, protester contre le grand fait de l'Exposition de 1851, en trompant l'espérance légitime des nombreuses

sociétés formées pour réclamer énergiquement en faveur de la propriété industrielle.

Heureusement que la Chambre des communes, animée d'un tout autre esprit, saura bien repousser ce projet de loi malencontreux ; et, au besoin, il n'est pas possible que le ministre anglais qui a présidé, sous l'inspiration directe de la reine Victoria et du prince Albert, à l'Exposition de Londres, ne rejette pas tout ce qui, dans cette loi, viendrait contrarier la marche des pouvoirs dans l'affermissement définitif des droits depuis si longtemps réclamés.

Parmi les termes incroyables du projet, nous trouvons, comme l'imprime souvent dans ses spirituels écrits le défenseur le plus considérable de la propriété intellectuelle, M. Jobard (de Bruxelles), nous trouvons « une nouvelle circonvallation de *chevaux de frise* hérissés de broussailles inextricables. »

Voilà la chambre des lords qui ne se contente pas des obstacles déjà exorbitants d'un prix élevé dans la délivrance des *patents*, des arguties innombrables des *disclaimer* et des *caveat*, contre lesquels on proteste de tous côtés ; elle fait bien plus ; elle a la fantaisie, aujourd'hui, d'ajouter à ces entraves le luxe de *pénalités*, de *pénalités corporelles*. « Seront punis, dit-elle, de la prison, les titulaires qui n'auraient pas déclaré exactement le montant de leurs transactions et la qualité réelle du cessionnaire d'un brevet. »

Elle refuse de breveter les inventions qui auraient été ébruitées à l'étranger, et dont on retrouverait les traces dans un livre imprimé en langue quelconque.

Encore un pas, et nous redescendons le passé ; nous voilà en plein moyen-âge !

On va plus loin : Lesigne caractéristique du système prohibitif en matière de génie, est sans contredit l'*examen préalable*. On sait ce que c'est, à quelles conséquences anormales, dangereuses, entachées d'arbitraire ou de concussion, conduit directement ce déplorable système. La Chambre des lords le rétablit.

Enfin, chose bien étrange, en présence de ce beau Palais de Cristal, édifié au nom des peuples réunis par le lien industriel, les lords traitent les étrangers en Barbares, ils ne sont plus admis aux mêmes droits que les nationaux ; sorte de défi jeté à la décision récente de lord Campbell, et dont nous parlerons plus loin.

Nous devrions peut-être, en notre qualité de Français, nous féliciter de cette inspiration qui a poussé les lords à cette singulière élucubration : c'est préparer à la France une sorte de revanche à la révocation de l'*Édit de Nantes* ; c'est ouvrir les barrières de notre nation au génie proscrit de l'Angleterre, qui viendra s'abriter chez nous sous le drapeau de la propriété intellectuelle.

Mais, en théorie, en principe, nous ne pouvons que nous affliger de ce résultat imprévu, surtout en matière fiscale.

Aujourd'hui, on peut obtenir une patente pour l'Angleterre et les colonies, moyennant la somme de 2,650 fr. en négligeant l'Écosse et l'Irlande, ce que beaucoup d'inventeurs étaient heureux de pouvoir faire, pour diminuer leurs charges ; désormais ils ne le pourront plus, et devront payer au *minimum* 4,125 fr. *sans les colonies*.

Cette abolition de la patente pour les colonies fait naître deux pensées : la chambre des lords est d'avis ou bien que les patentes s'opposent au développement de l'industrie ou bien qu'elles le favorisent. Dans l'une ou l'autre hypothèse, cela dénote, de sa part, l'intention de ne pas laisser l'industrie se développer dans ses vastes possessions coloniales laissant, sous ce rapport, dans le *statu quo* les Etats semi-barbares qui les entourent.

Nous ne pouvons en croire nos yeux : dans un moment où l'alliance des hommes qui ont la richesse avec les hommes qui produisent se manifeste avec tant d'éclat, sous les yeux de la Chambre des lords, on se demande comment il est possible qu'un pareil projet de loi vienne se jeter à la traverse de tant d'efforts généreux pour sauver le travail et l'industrie.

Mais, nous le répétons, la Chambre des communes brisera ces entraves, et saura sauver les inventeurs industriels de la prison qui les menace, de l'inhospitalité que l'on veut édicter contre les droits du génie, des mesures fiscales contre lesquelles se révoltent





## VASE A RAFRAICHIR LE VIN,

PAR M. EICHLER, DE BERLIN.

Terre cuite.

Depuis quelques années surtout, les travaux en terre cuite sont devenus un des produits qui prouvent le plus combien le goût s'épure en matière d'art.

Le vase en terre cuite dont nous donnons ci-contre le dessin, est un de ces chefs-d'œuvre comme l'Allemagne sait en produire depuis longtemps, et qui ont atteint les derniers degrés du perfectionnement de la céramique.

Cet art, qui est un des plus anciens, était l'objet d'un grand culte, et il est sorti des entrailles de Pompeï et d'Herculanum des vases d'argile qui prouvent combien les anciens y avaient eu de succès.

Les Gaulois avaient conservé, par une sorte de tradition, les manières des anciennes œuvres campaniennes, et l'on a trouvé dans un état de fini assez remarquable, des amphores, des objets de poterie domestique et des figurines en terre cuite qui, bien qu'assez grossières, représentent néanmoins assez correctement des divinités gauloises, romaines et égyptiennes.

Pendant de longs siècles, la céramique n'a pas été un art : elle n'a guère produit que des ustensiles assez grossiers. On doit citer parmi les anciennes poteries du moyen-âge de grandes coupes d'argile recouvertes d'un vernis vitrifié que l'on plaçait sur le frontispice des églises, et des carreaux en terre cuite quelquefois ornés d'un émail et qui servaient de pavés dans les églises et dans les maisons des riches.

Avant le quatorzième siècle, on ne connaissait pas, en Europe, de poterie à

pâte compacte, imperméable et dure comme celle que nous appelons *grès*, ou solide comme les faïences d'Italie, ni de poteries à vernis de plomb ou d'étain, résistant au feu et aux acides.

De 1500 à 1510, Luca della Robia et Orazio Fontana découvrirent et perfectionnèrent cette belle nature de poteries à reliefs et à figures coloriées que les artistes les plus célèbres, comme Bernard Palissy, entre autres, ne dédaignèrent pas de fabriquer, retrouvant ainsi le secret de l'émail.

Ce fut vers la fin seulement du dix-septième siècle que, sur le vu des porcelaines du Japon, des manufactures se fondèrent à St-Cloud, Chantilly, Orléans, Villeroy, etc. Depuis, la porcelaine, qui est la perfection de la céramique, est devenue un art qui ne le cède en rien, chez nous, aux plus belles productions chinoises.

Mais un des bienfaits de cet art, c'est son perfectionnement pour les objets d'un ordre inférieur.

Le VASE A RAFRAICHIR de M. Eichler est d'une grande élégance, et quoique cet objet appartienne au commerce ordinaire, c'est une œuvre d'art véritable.

Il est rare de trouver dans les métaux les plus précieux et les mieux travaillés un bas-relief mieux exécuté. La vigne, répandue à profusion, entoure le vase et enlace dans ses plis de jeunes amours tenant une coupe ou se laissant tomber joyeusement dans un lac sur lequel se pavanent des cygnes aux ailes déployées.



VASE EN TERRE CUITE, A RAFRAICHIR LE VIN, PAR M. EICHLER, DE BERLIN.

M. Eichler, de Berlin, a su résoudre le problème qui doit avant tout préoccuper nos artistes, à savoir, la solution du bon marché et néanmoins le soin avec lequel l'art est représenté dans l'œuvre la plus indifférente et quelquefois la plus grossière.

## SUJET OFFERT

A

SIR MOSES MONTEFIORE.

On sait que sir Moses Montefiore a été longtemps en Orient, chargé des intérêts de la nation juive, à laquelle il appartenait. Ses coreligionnaires, en reconnaissance des services rendus par cet homme d'Etat, lui ont offert un sujet sculpté en or et argent, qui a été confié à M. Brown, un des artistes les plus distingués dans ce genre. Les dessins ont été faits par sir J. Hayter, et ont trait à l'histoire hébraïque des temps passés et des temps modernes.

Les sphinx qui sont à la base représentent la captivité des enfants d'Israël en Égypte; les figures qui sont placées au-dessus sont celles de Moïse, Esdras, le grand libérateur du peuple; un juif de Damas, chargé de chaînes, et un autre juif en liberté.

Des légendes en hébreu sont inscrites au-dessus des sujets, et la vigne et le figuier s'enlacent et les entourent ou retombent gracieusement aux coins de la composition générale.

Le groupe qui est au sommet représente le combat de David contre le lion. L'énergie du vainqueur se retrouve bien exprimée dans les traits de David; sa force musculaire est parfaitement rendue, les proportions académiques de l'œuvre en font un modèle d'étude.



SUJET EN OR ET ARGENT, OFFERT A SIR MOSES MONTEFIORE, EXÉCUTÉ PAR M. BROWN, DE LONDRES.

Quant au lion, il y a dans sa pose une grande vérité. On voit dans la contraction des griffes et dans le repli de ses pattes un affaissement général.

Evidemment l'animal est terrassé.

Les bas-reliefs représentent le passage de la mer Rouge et la défaite de l'armée de Pharaon.

L'emploi de la violence et le mépris du droit trouvent leur expression dans un bas-relief représentant des loups dévorant un troupeau; enfin, on peut reconnaître sur les faces latérales d'autres sujets appartenant à la biographie même des héros; ainsi, l'on reconnaît sir Moses et lady Montefiore se rendant à Alexandrie, et sir Moses obtenant un firman du sultan.

Ces groupes font le plus grand honneur au dessinateur et à l'industriel qui les a exécutés.

Nous nous permettons seulement de faire à l'artiste une observation qui s'adresse à presque tous les fabricants et industriels qui cherchent à se rapprocher du domaine des arts : c'est que l'attention de l'observateur ne doit pas être distraite par la complication du sujet.

En éloquence, le mérite consiste à éviter la profusion des paroles et à dire beaucoup de choses en peu de mots.

DU VASE DE CHASSE  
ET DE PLUSIEURS AUTRES OBJETS DE  
COALBROOKDALE.

Un des établissements dont les produits sont le plus remarquables à l'Exposition de Londres, c'est celui de Coalbrookdale. Les objets qui sortent de cette usine sont en fonte.

Nous avons eu, dans notre dernier numéro, occasion de parler des progrès obtenus par le travail sur la fonte; et cette matière a pris une place dans le domaine des arts qui doit un jour donner à ces produits une des premières places dans l'industrie.

Parmi les objets dont nous parlons, nous devons signaler plusieurs vases de jardins presque tous posés sur un piédestal en marbre. Un de ces vases est surmonté par deux serpents en forme d'anse, et l'ouvrier a eu là des détails à terminer qui sont une difficulté vaincue, sous ce rapport.

Un miroir du temps de la reine Elisabeth, argent et or, dont le modèle est plein d'élégance; trois branches de candélabres viennent de chaque côté de ce miroir s'arrondir et s'élever tour à tour; des fleurs harmonieusement posées, soit en haut, soit en bas de ce miroir, en complètent le système.

Au-dessous se trouve un pot de fleurs divisé en trois compartiments et por-



VASE, DE CHASSE, EN FONTE, DE L'ÉTABLISSEMENT DE COALBROOKDALE, D'OP N. BROWN.

Au reste, l'établissement de Coalbrookdale ne laisse rien à désirer.

Un des morceaux les plus remarquables à l'Exposition, c'est une vaste cheminée dont tous les détails sont ornés avec un luxe éblouissant.

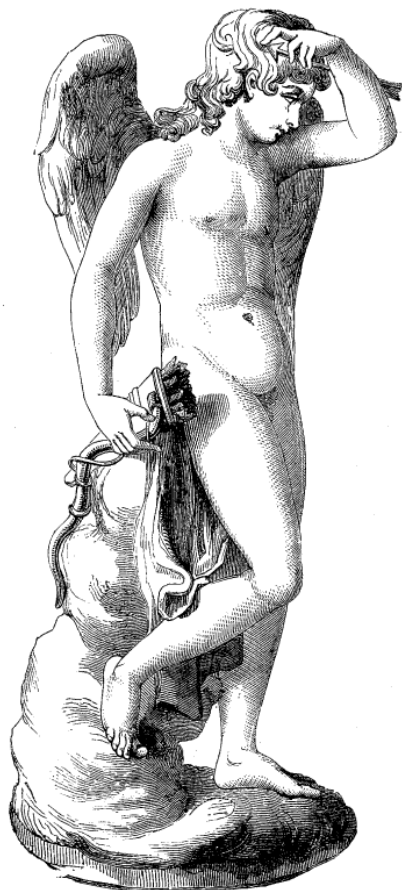
tant sur un élégant piédestal deux vases de Chine, à un étage inférieur; trois au milieu, et un vase au sommet.

Mais le morceau capital des objets exposés par l'établissement Coalbrookdale est, sans contredit, le beau vase dont nous donnons ici le dessin. Il est rare de pousser le perfectionnement des détails à ce degré de finesse. C'est un de ces beaux vases comme les *sportmen* aiment à en recevoir en prime, à la suite de quelque victoire sur le turf. Quatre têtes de cerfs sont placées à l'entour. Le seul reproche que nous puissions faire à cette composition, c'est que l'auteur a multiplié outre mesure les détails qui surchargent ce vase.

Toujours le même défaut. Les Anglais ont plus de richesse et de luxe dans leur ornementation, mais il est évident que les fabricants français mettent plus d'art dans l'agencement de leurs sujets.

Si l'on pouvait associer la fabrication anglaise au goût de l'inventeur et du dessinateur français, nul doute que l'on n'arrive à faire des œuvres presque irréprochables.

Nous nous rappelons avoir eu entre les mains un petit travail en fer fondu poli, sorti des ateliers d'un de nos meilleurs artistes industriels, M. Charles Tessier, fabricant de bronzes. Il est parvenu à donner au fer une finesse et une élégance qui, si ses ateliers peuvent les appliquer à des œuvres plus importantes, devront faire faire de grands pas à la fabrication des œuvres d'art dont le fer est la base.



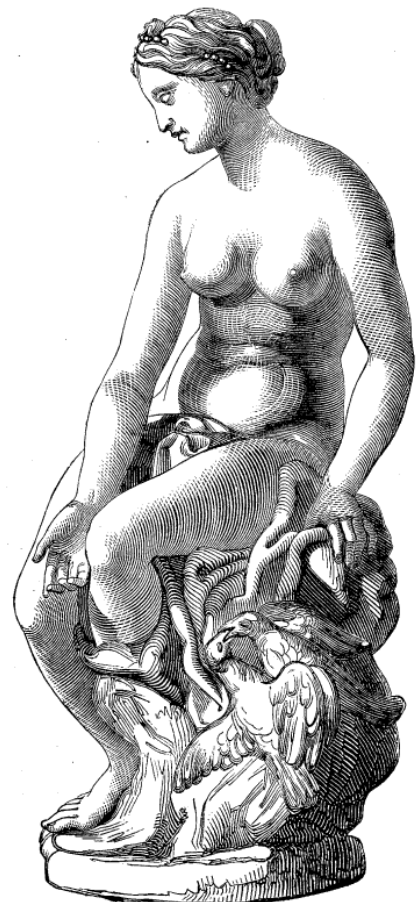
VÉNUS ET L'AMOUR.

Des vases étrusques avec leur suave harmonie et leur teinte expressive; des dessins d'une grande pureté, tels sont les travaux exposés par la maison JOSHUA WEDGWOOD, sous le titre : *Etrurie*.

Nous donnons ci-contre deux pendants pleins de charme : ce sont les deux modèles, toujours les mêmes et éternellement beaux, de VÉNUS et de l'AMOUR.

Une des qualités qu'ont cherché les dessinateurs habiles de ces modèles, c'est d'avoir reproduit autant que possible la pureté de lignes de Flaxmann.

Mais nous devons relever ici une critique de détail qui doit frapper comme nous le lecteur : c'est que le dessin de Flaxmann, qui est pur, ne doit pas toujours exprimer la naïveté, surtout quand il s'agit de l'Amour et de Vénus. Il y a dans ces deux statuettes une timidité qui ne nous paraît pas concordante avec le sujet.



STATUES DE L'AMOUR ET DE VENUS, D'APRÈS FLAXMANN, OBJETS ÉTRUSQUES DE MM. JOSHUA WEDGWOOD.





## SURTOUT EN BISCUIT,

Des Magasins de M. Gunter, de Londres.

EXÉCUTÉ PAR M. CONTÉ.

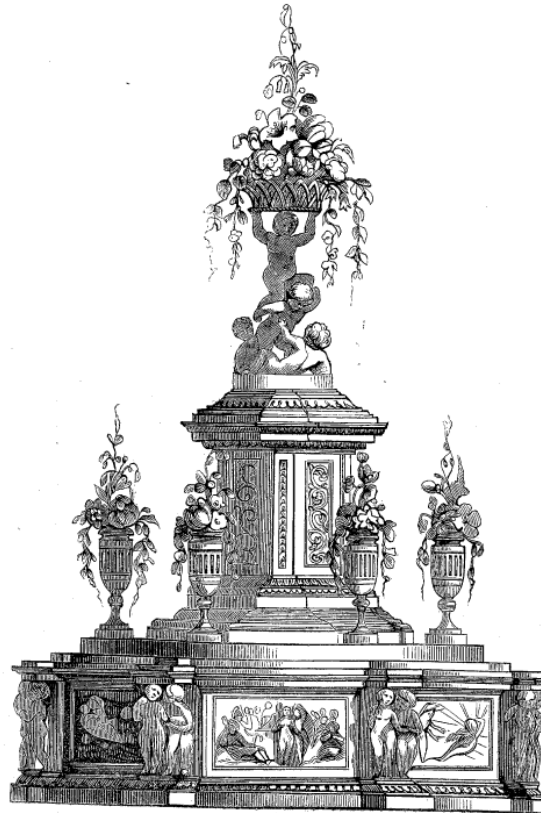
Cette élégante composition est destinée à figurer comme Surtout; elle a été exécutée en biscuit par la maison Gunter, sur le modèle qui a été fourni par un artiste italien fort distingué, M. Conté.

Le style est fort original; la coupe est d'une rare légèreté; on remarque surtout le goût avec lequel sont disposées les fleurs qui ornent l'entablement et l'harmonie du petit groupe d'amours enlacés au sommet, dont l'un soutient admirablement, détachée du reste du morceau, une corbeille de fleurs aux fines découpures.

Le genre de terre cuite que l'on nomme *biscuit* est une espèce de porcelaine cuite au four qu'on laisse dans son blanc mat, sans peinture ni couleur.

Une des qualités de cette matière, c'est que la lumière s'y porte d'une manière fixe, et que les effets d'ombre peuvent y être observés dans toute leur valeur.

C'est un avantage pour l'application que M. Gunter a faite dans le travail de M. Conté. Un surtout de table doit être éclairé de manière à ce que les convives puissent facilement apprécier les effets de sa composition, et le biscuit s'y prête plus que toute autre matière.



SURTOUT EN BISCUIT, PAR GUNTER, DE LONDRES.

## PENDULE DE MM. HOWELL,

DE LONDRES.

La pendule dont on trouve ci-dessous le dessin sort des ateliers de MM. Howell et James, de Londres, d'après les dessins de M. Adams, artiste plein de mérite.

Bien que le sujet en soit un peu usé, cependant il faut reconnaître que l'exécution en est pleine de soins et de bon goût.

Au-dessus du cadran sont des bas-reliefs représentant les diverses saisons de l'année. De chaque côté, sont des groupes de femmes: l'Enfance, la Jeunesse, l'Age mur et la Vieillesse.

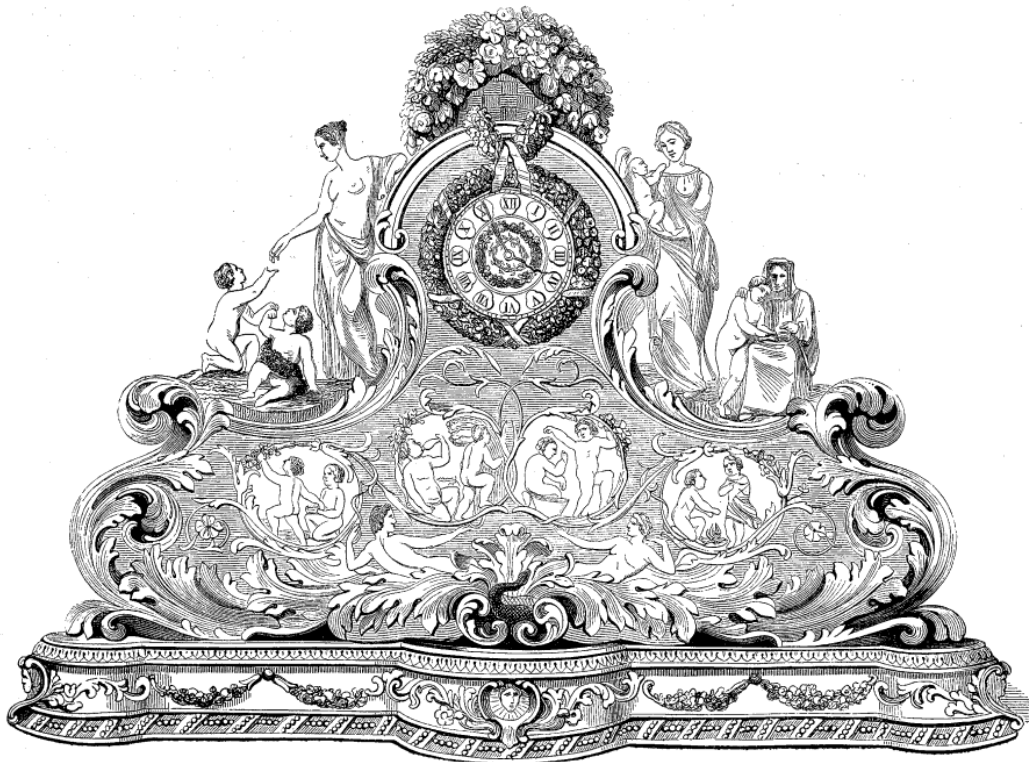
Au sommet de cette composition est une couronne de fleurs qui en retient une autre; puis une troisième vient se développer autour du cadran.

Cette cascade de couronnes n'est pas d'un très-bon goût, d'autant que l'intérieur même du cadran présente encore le même genre de dessin.

Le socle de la pendule est un peu trop uni, et ne répond pas, par les dessins qui s'y trouvent, au caractère du reste de la composition.

Heureusement que les figures sont faites avec soin, et qu'on y trouve un effort nouveau vers la vulgarisation de l'art par le travail industriel.

Qu'il nous soit permis de le dire, nos fabricants français Froment-Meurice, Susse, Denière, Duponchel et tant d'autres, cherchent, avant tout, à résoudre la question d'art et à écarter le métier.



PENDULE DE MM. HOWELL ET JAMES, DE LONDRES.

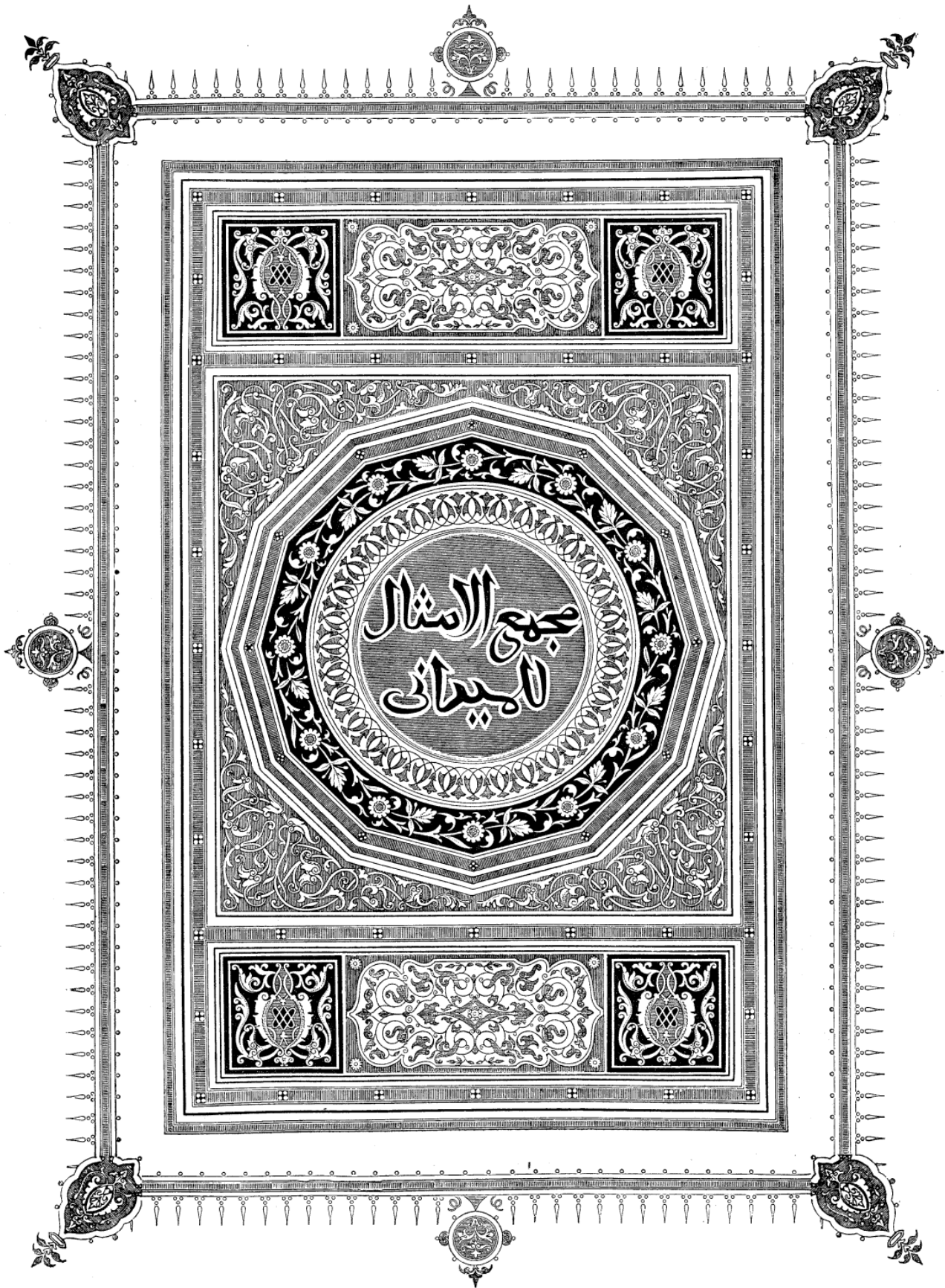
C'est là le cachet particulier de la fabrique française; et dans nos ateliers, si l'on suit attentivement le travail de l'ouvrier, on le voit s'appliquant avec la foi d'un artiste à assouplir le métal qui lui est

confié pour que le dessin qui lui sert de modèle soit reproduit avec toutes ses finesses.

On peut dire que nos ateliers d'orfèvrerie en France se ressentent des traditions de l'art dont

Benvenuto Cellini, a fondé le berceau, sous François I<sup>er</sup> dans le xv<sup>e</sup> siècle. Le sculpteur florentin avait, à cette époque, importé une première idée d'art qui a été féconde et qui tend à se perfectionner de jour en jour.

ŒUVRE DE TYPOGRAPHIE FRANÇAISE,  
Exposée par l'Imprimerie Nationale.



TITRE D'UN LIVRE INDIEN.

Formule : Recueil des Proverbes de Meïdany.

(Voir l'article page 154.)







## VUE DE L'EXTÉRIEUR ET DE L'INTÉRIEUR DU TRANSEPT.

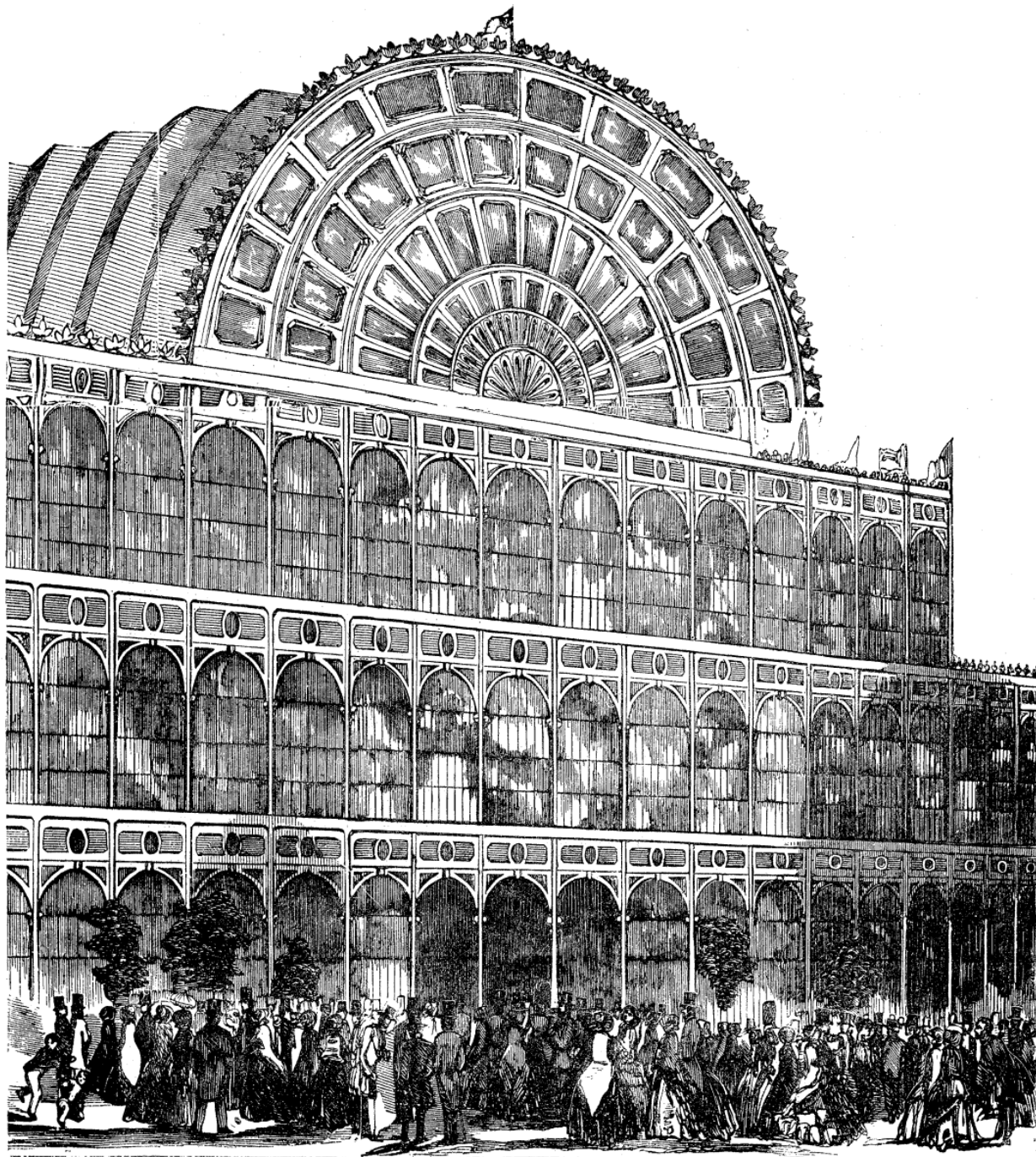
Les deux vignettes que nous donnons ici en regard donnent une idée de la partie du Palais de Cristal la plus curieuse, la plus éblouissante, et que l'on nomme le *Transept*.

C'est au milieu de l'édifice que se trouve le *Transept* ; il sépare l'Exposition

anglaise des autres parties. Au-dessus, et comme en dôme, sont des verres bleuâtres qui jettent sur l'intérieur une lueur douce, tendre, et presque fantastique par les jeux de reflets qui semblent tomber de la voûte.

Au milieu s'élèvent, avec toute leur luxuriante audace, deux arbres qui n'atteignent pas le sommet et qui se déploient orgueilleusement, en étendant leurs ombres sur la foule.

Auprès des arbres s'enlacent des plantes tropicales qui ont conservé toute leur verdure et leur beauté.



VUE DE L'INTÉRIEUR DU TRANSEPT.

Trois fontaines d'eau jaillissante sont placées de distance en distance et rafraîchissent les promeneurs.

Des groupes de sculpture sont habilement répartis sur cette longue promenade.

On y remarque :

1° La statue équestre de la reine Victoria ;

2° Celle du prince Albert ;

3° Un Guerrier du temps de Cromwell ;

4° Enfin l'Amour et Psyché ;

Et enfin plusieurs autres morceaux de sculpture très-remarquables.

Un grand nombre d'objets de diverses nations y sont exposés. D'abord, de l'Orient, les étoffes des Indes se déploient avec goût, çà et là, étendues, attachées, et formant des nœuds dont les bouts retombent avec une grande élégance.

De vastes armoires, richement ornées, renferment des tissus qui sont en vue des visiteurs.

Puis, non loin des étoffes, on voit des barques indiennes, des filets, un attirail complet de pêche et de navigation.

Dans une des parties latérales du Transept, où commence l'Exposition des produits anglais, on peut remarquer des étoffes anglaises.

Non loin de là s'élèvent des statues en bronze, en marbre, parmi lesquelles on admire celle de Vénus désarmant l'Amour.

Une barque de sauvetage en cuir, des modèles de petites embarcations du Canada, des modèles en caoutchouc attirent l'attention.

Enfin quelques objets exposés par la Chine se trouvent placés comme pour orner le Transept.

Il est impossible de se faire une idée de la surprise que l'on éprouve en entrant dans le Palais de Cristal; mais c'est surtout au Transept que l'admi-

ration s'exprime haut et sans contrainte.

Nous avons appris avec un plaisir que nos lecteurs partageront sans doute, que bientôt M. ALBERT LENOIR, un de nos architectes les plus éminents, va faire retrouver au Bazar Bonne-Nouvelle, en nature, et par un effet d'optique qui ne laissera rien à désirer à l'illusion, une vue du Palais de Cristal.

Nous avons pris nos mesures; et nous publierons très-prochainement une vignette faite avec le plus grand soin qui représentera le Transept exposé en polyorama.



VUE DE L'INTÉRIEUR DU TRANSEPT.

Le plan que l'habile architecte a choisi est fait pour laisser à l'esprit une confiance entière : on se croira transporté au Palais même de Londres.

L'architecte place le public dans une des travées qui conduisent au Transept; et l'on voit devant soi se développer hardiment cette belle partie de l'Exposition.

Quant à l'extérieur, que représente avec exactitude notre vignette, il est aisé de voir avec quelle audace se produit cette immense façade de l'édifice.

C'est là que s'amoncèle la foule si curieuse que toutes les parties du monde ont envoyée à cette fête de l'industrie; c'est là que se développe, dans toute son expression, une sympathie unanime pour

la pensée première, avant que la foule n'entre et ne vienne admirer au dedans les produits du dehors; c'est là, enfin, que cette industrie qui s'unit de tous les points du globe réalise, en principe, l'alliance des arts et de l'industrie qui, sur le seuil même du Palais, à l'extérieur du Transept, se lie d'avance par l'expression d'une admiration commune.

*Monstre.* C'est tout simplement un cadre assez compliqué pour les évolutions d'un clown; il y a beaucoup de soufre, de feux de Bengale, des coups de tam-tam et des grincements de cymbales : en somme, cela est amusant, et M. Beneti fait merveille.

A l'Opéra on prépare fort activement *Vert vert*, un ballet nouveau destiné à nous montrer de nouvelles jambes, que l'on dit fort spirituelles et moins hypertrophiées qu'il n'est d'usage en chorégraphie : On assure que les pieds sont petits et malins, que les chevilles ne sont point hydriques, et que cet ensemble irréprochable, sous le rapport de la statuaire et aussi de la fantaisie, ne nous donnera point le douloureux spectacle de ce qu'on appelle les *pointes à la Fuoco* : Enfin ces jambes sont déjà avantageusement connues sous le nom de made-moiselle Priora.

Le succès du nouveau ténor Lagrave se soutient : sa voix est fort jolie, peut-être un peu faible pour l'Opéra, mais il a des notes ravissantes et l'ensemble est fort sympathique : Son meilleur rôle sera, je crois, celui d'Edgard dans *Lucie*, rôle qui est tout à fait dans ses moyens. Avant-hier le public a été unanime. On ne saurait chanter avec plus de grâce, plus de tendre passion que M. Lagrave. Nous attendons avec impatience une nouvelle épreuve, mais ce n'est plus pour le juger.

Plus rien : la politique absorbe tout, et je sache des passionnés qui ne demanderaient pas mieux que d'échanger une loge d'Opéra contre une entrée à l'Assemblée législative; tant pis pour eux.

En somme, M. Dudevant, le mari de George Sand, transformé, par je ne sais quel journal mauvais plaisant, de gentilâtre compagnard en vieux pensionnaire de la rue Copeau, puis tué, puis ressuscité avec amende honorable; — et pour bouquet, le sinistre de l'agent de change M. Treilhet, voilà toutes les nouvelles de la semaine. Si vous ne trouvez pas tout cela gai, prenez vous-en à la révision de la Constitution et aux exigences de la vérocité.

La seule question un peu vivace parmi les questions frivoles, c'est la question des aérostats : les curieux s'en préoccupent singulièrement. Mais voici que le préfet de police défend les ascensions des *filles de l'air* et de la calèche de M. Poitevin; il défend enfin les ascensions d'amateurs. Cela est beaucoup plus grave, car le goût en prenait; et depuis que M. de P... avait, à la face de dix mille personnes, enlevé et emmené aux eaux la comtesse \*\*, chacun rêvait pareille aventure. Sans l'arrêt administratif, arrêté sur lequel on reviendra sans doute, de même qu'il y a bientôt vingt-cinq ans c'était la rage d'aller *dégingoler ensemble* aux Montagnes-Russes, il serait chez nous devenu d'usage que les personnes à imagination vive et tendre aillent demander à la région d'azur des impressions plus rares, plus pittoresques, plus originales, plus pures que les amours de la terre, et je sache bien des lunes de miel qui projetaient de partir avec M. Godard dans la direction du septième ciel. La commission décidera. Fasse Dieu qu'elle prenne en pitié ces pauvres âmes *exiliées, dépaysées ici-bas*, qu'elle les rende à leur patrie; ces pauvres âmes, comme dit Swedenborg, ne peuvent s'appareiller que dans les cieux.

En attendant, car l'Hippodrome et le Champ-de-Mars n'ont pas le monopole, les provinces les plus éloignées jouissent aussi du spectacle de quelques ébats aériens, et si là bas la représentation est moins solennelle, si l'ordre est moins rigoureux, grâce à l'insuffisance, soit de la police locale, soit du personnel destiné à aider l'aéronaute, il résulte de ces légers inconvénients des incidents qui ne laissent pas d'être fort curieux, et dont nous privera toujours hélas! nous autres parisiens, l'excellente administration de l'Hippodrome. Ecoutez plutôt :

C'était à B\*\*\*, je ne nomme pas le pays parce que les autorités sont en question : Là se trouve réunie une société d'élite, on prend les eaux. Il y a huit jours un aéronaute débutant mais fort hardi, avait fait annoncer une ascension qu'il devait accomplir dans une plaine située à une demi lieue du village. Le pays est fort élégamment habité, on vint de bien des kilomètres à la ronde.

Suivez bien la scène. Tout est prêt pour le départ : huit hommes serrés de bien près par une foule compacte retienent de toutes leurs forces les cordes du ballon, l'aéronaute est dans la nacelle annonçant au public que l'appareil auquel il se confie est capable d'enlever au moins trois personnes : puis il crie le signal sacramentel : lâchez tout ! tout d'un coup

du premier rang des curieux un petit cri involontaire mais fort distinct s'échappe :

— Ciel ! mon mari !

Toutes les têtes se retournèrent; mais aussitôt, en un clin-d'œil, un jeune homme voisin du petit cri avait déposé une jeune femme dans la nacelle; puis, prompt comme un sylphe, s'était élancé à côté de l'aéronaute en murmurant : — Sauvés !

Toute cette gibecière avait été exécutée avec une rapidité telle que l'assistance n'y vit qu'un nuage de soie, de tulle et de dentelles.

Quatorze messieurs de l'extérieur le plus respectable parmi lesquels mêmes se trouvaient plusieurs membres de la Légion-d'Honneur rentrèrent immédiatement à leurs hôtels respectifs.

Naturellement l'intérêt du public fut pour les voyageurs : on était fort inquiet à cause de l'expérience de l'aéronaute : on fut bientôt rassuré, on apprit qu'ils étaient tombés à douze lieues de là sur une cheminée. On ne compte qu'un seul blessé, l'adjoint au maire de B\*\*\* qui n'était pas dans le ballon.

G. DE BUGNONVILLE.

#### FÊTES DE L'INDUSTRIE UNIVERSELLE

Offertes à toutes les nations du globe par souscription nationale.

Le commerce français s'est ému d'un vaste projet de fêtes présenté à M. le président et approuvé par lui. En effet, ce projet digne pendant de la splendide Exposition de Londres, a posé les éléments d'une solennité originale, unique en son genre, et qui fera de Paris le théâtre d'une marche triomphale des produits de l'industrie du globe entier. Jusqu'ici les grandes fêtes publiques avaient toujours eu leur raison d'être par la commémoration d'une grande action historique, d'une grande victoire, ou d'une solennité religieuse. Mais le travail obscur et incessant avait été sans consécration, et ses conquêtes de chaque jour, cent fois plus glorieuses et plus utiles que les bulletins d'un conquérant, n'avaient pas encore eu leur jour de triomphe et d'applaudissement. Tel est l'idée qui a dominé le projet de fêtes à l'industrie universelle, et pour le réaliser et lui donner des proportions importantes, les organisateurs ont pensé que la sanction la plus naturelle de ces fêtes, était une souscription nationale. Par ce moyen, la volonté de chacun reste indépendante et cependant, sans grever les impôts, sans surcharge au budget du pays, et par la libre et sympathique générosité de tous, on réalise une grande œuvre que le gouvernement surveille et patronne.

La première journée de ces fêtes, dont le programme est bien connu maintenant, doit plus spécialement fixer notre attention et celle de nos lecteurs.

Le dimanche 25 août est choisi pour l'ouverture d'une série de cérémonies et fêtes en l'honneur du génie humain; mais il est particulièrement consacré à une marche triomphale des produits industriels de tous les pays.

Les fêtes des Flandres ont acquis une réputation européenne par le luxe de leurs processions et travestissements historiques. Mais ce qui est magnifique dans un cadre restreint, deviendrait mesquin sur les voies larges et monumentales d'une grande capitale. Ce n'est donc pas, comme pour les Incas de Valenciennes, une série de chars historiques, conduits, escortés ou montés par des personnages revêtus de costumes d'un autre âge ou d'une autre contrée, mais une marche bien ordonnée de chars de triomphe aussi splendides que possible, et chargés des produits les plus beaux, les plus ingénieux des industries nationales et cosmopolites. Ainsi MM. les exposants de Londres et MM. les commerçants qui n'auraient point exposé, sont invités à composer la décoration de ces chars de façon à placer en relief les pièces les plus magnifiques de leurs ateliers et manufactures. On peut, en effet, concevoir avec quel luxe et quel goût sera composé un char portant les orfèvres de M. Odier ou de tel autre grand artiste de Paris. Combien une disposition ingénieuse sur un plateau ambulante, mettra en relief et en évidence, les velours, les riches étoffes de Lyon, les rubans de St-Etienne, les toiles précieuses ou peintes. Les inventions nouvelles, les travaux utiles et merveilleux, les œuvres originales par leur excentricité utile, par leur application immédiate, ou l'élégance et la distinction de leurs formes, auront un public devant lequel ils étaleront toutes les faces et tous les contours qui resteraient inconnus ou

ignorés dans l'entablement d'une galerie, et les auteurs, les propriétaires ou les inventeurs recueilleraient, par de chauds applaudissements, ces braves inconnus jusqu'ici aux arts utiles. Déjà de grandes maisons de Paris, des départements et de l'étranger ont saisi avec empressement l'idée d'une exposition de ce genre et se sont hâtées de donner leur adhésion. Des modèles de décorations se préparent, et par la grandeur, et la forme ingénieuse des dispositions, cette exhibition surpassera tout ce qui s'est fait dans ce genre.

Les suites de chars industriels seront séparés par des chars allégoriques servant en quelque sorte de têtes de chapitres; car cette longue procession qui se déroulera du Champ de Mars à l'Arc de l'Etoile, de l'Etoile à la Madeleine, de la Madeleine à la colonne de Juillet et de l'Hôtel-de-Ville aux Champs de Mars, à un moment de repos, n'occupera pas moins de toute la longueur des boulevards. Coupés dans son développement par des corps de musique, des escadrons et des bataillons de toutes armes, des groupes de drapeaux nationaux et une série de carrosses richement décorés et recevant sur leurs coussins élégants la grande députation des exposants de tous pays, invités le soir à un banquet à l'Hôtel-de-Ville de Paris.

Des prix seront décernés aux chars les mieux ordonnés; ils seront tous exposés au public dans les tentes du Champ de Mars ou dans la grande salle destinée à ces fêtes, dont ils seront un des principaux ornements, et qui s'ouvrira le lendemain lundi pour une exposition d'agriculture, dont le programme est digne d'un pays aussi agricole, qu'industriel et artistique.

Dans notre prochain numéro, nous publierons le modèle des chars, leurs dimensions et enfin les conditions d'admission à cette exposition d'un mode nouveau, que dès aujourd'hui nous regardons comme un interprète qui honore les auteurs MM. Ch. Place, Hector Horeau et Ruggieri.

#### FAITS DIVERS.

On lit dans les journaux de Londres :

« Le célèbre poète anglais Chaucer, né en 1328 et mort en 1400, a prophétisé en quelque sorte l'Exposition universelle qui a lieu actuellement et la création du Palais de Cristal. Voici ce qu'il dit dans l'introduction à son poème intitulé : *La Maison de la Renommée (the House of Fame)* qu'il écrivit vers l'an 1380 :

« Les esprits ont la puissance de faire naître des rêves, et l'âme, délivrée des liens du corps, peut, dans sa perfection, acquérir la faculté de percer le voile qui couvre l'avenir.

« Je dormais, et dans mon rêve je me trouvais dans un palais en verre, où étaient à divers endroits de nombreuses images en or, de riches tabernacles, beaucoup d'étagères remplies de bijoux, beaucoup de sculptures bizarres avec des figures extraordinaires, et une plus grande quantité d'objets d'orfèvrerie, tels que je n'en avais jamais vu auparavant.

« Puis je voyais que d'un côté à l'autre, depuis le sol jusqu'aux combles, s'élevaient d'innombrables colonnes brillantes de lumières. Je regardais autour de moi, et je voyais affluer des hommes de différentes régions de la terre, de tous les rangs qui existent dans le monde sublunaire, des riches aussi bien que des pauvres.

« Un essaim d'hommes tels que celui qui entraient et qui fourmillait sur tous les points du Palais ne m'avait jamais apparu, et probablement je ne le reverrai jamais. »

— Malgré une pluie d'orage qui s'était déclarée dès le matin du 2, le nombre des curieux de l'Exposition était considérable, car on comptait hier, à onze heures, près de 22,000 entrées, et à cinq heures, elles s'élevaient au chiffre de 50,453. Les recettes ont été de 2,434 liv. sterl. (60,869 fr.)

En passant devant les étalages de l'Exposition indienne, on peut remarquer une certaine quantité d'ouvrages en filigrane d'argent, que Gènes avait été jusqu'à présent seule à fabriquer en Europe. Ainsi cette industrie n'est pas née à Gènes, comme on le croyait généralement, mais bien dans la presqu'île de l'Indoustan, où elle continue de vivre.

Dans la journée du 2, les promeneurs encombraient littéralement toutes les galeries et surtout le département des machines en mouvement, où la circulation était très-difficile. On entourait dans le département français un aveugle qui écrivait en

caractères très-lisibles, au moyen d'une machine de son invention.

La salle des beaux-arts du Zollverein a subi quelques modifications : on a fait disparaître un camélia en porcelaine qui était dressé au milieu d'une des embrasures latérales, et on a rangé à sa place, sur des étagères, des porcelaines de Saxe. Présentées ainsi de face, ces porcelaines font plus d'effet qu'entassées de profil, comme elles l'étaient auparavant.

Les présidents des jurys de la commission royale de l'Exposition ont tenu hier une réunion au Palais de Cristal.

— Samedi dernier, un convoi spécial de Longport a amené à Londres plus de deux cents des ouvriers de M. W. Davenport, riche potier du Staffordshire, qui emploie plus de douze cents bras. Ces braves gens sont logés et nourris aux frais de leur respectable patron, et chaque matin des omnibus les transportent au Palais de Cristal.

**PLANS EN RELIEF.** — Les Anglais qui ont visité le continent se portent en foule devant les plans en relief exposés par un de nos compatriotes, M. Victor Masse, et représentant avec la plus scrupuleuse fidélité cette nature à la fois si sombre et si riante, ce site si pittoresque, cette vallée si poétique qui a nom Chamonix.

La vallée de Chamonix est sans contredit le coin de la terre qui a été le plus battu des touristes, des poètes et même des hommes politiques les plus éminents. Lord Byron, madame de Staël, Châteaubriand, Fontanes, Florian, Delille, Claude Genoux, sans parler d'une foule d'autres noms plus ou moins connus, ont relaté les impressions que leur avait fait éprouver la vue des Alpes, prise du haut des monts, séjour de neiges éternelles, ou du fond de la vallée à l'atmosphère tiède comme celle de Naples. On comprend que le gentleman touriste s'arrête devant une image en relief qui ravive en lui les souvenirs et les émotions des voyages de ses jeunes années. Chacun félicite M. Victor Masse de la précision qu'il a apportée dans la confection de ce magnifique relief.

A côté de cette belle œuvre est le plan, en relief aussi, de la colonie agricole et pénitentiaire de Mettray, exécutée au 1/750<sup>mm</sup>, et le vallon des bains St-Gervais (Savoie), exécuté au 1/000.

**FORTE ÉMAILLÉE.** — Le producteur français possède des coudes admirablement chez lui, en France, et il sait très-bien conquérir sa place légitime sous le soleil de la renommée ; mais au dehors, mais au Palais de Cristal, quelque chose le retient comme la modestie ou la dignité. Il attend les hommages avec confiance, il les accepte, il ne les sollicite pas.

Nous avons presque cherché sur le champ de bataille industriel, l'usine de Tusey. Nous savions que cette usine établie dans le département de la Meuse, près de Vaucouleurs, s'était permis un tour de force, et qu'après avoir produit des œuvres colossales, des pièces à la fois nerveuses, trapues et pleines d'élegance qui comptent leur poids par des milliers de kilogrammes, elle venait d'y ajouter la fabrication d'objets d'une délicatesse et d'un fini admirables.

Le seul mot de *fonte émaillée* fait comprendre la nouvelle conquête de l'art au profit de l'utilité et de la fantaisie. L'espace et le temps nous serrent de trop près pour que nous donnions de longs détails. On devinera que des ustensiles de ménage, des casseroles, des vases de cuisine, des meubles, des brinborions d'étagères, des futilités indispensables à la décoration du salon et du cabinet, doivent obtenir de la fonte émaillée deux qualités essentielles : le bas prix et l'appât gracieux.

Il est bon de rappeler que c'est de l'usine de Tusey que sont sorties les merveilles que l'on admire sur la place de la Concorde. Les candélabres, si parfaitement ornements, les fontaines, leurs statues et leurs colonnes rostrales si sveltes, si souples, malgré leur grave caractère et leur vigueur herculéenne, ont placé depuis longtemps M. Muel, le créateur de cette fonderie, au premier rang des artistes français.

**ÉTAMAGE ÉLECTRO-CHIMIQUE.** — L'hygiène publique a fait une importante conquête le jour où des savants industriels trouvèrent l'étamage électro-chimique. Le fer, l'acier, la fonte, le zinc, le plomb, etc., peuvent actuellement être, à très-peu de frais, recouverts d'une couche d'étain qui, modifiant profondément

leur oxidabilité, n'altèrent en rien ni leurs formes ni leurs proprétés essentielles.

Le procédé Roseleur et Boucher nous rend ce service pour tous ces ustensiles usuels que nous étions jusqu'ici habitués à voir sous leur couleur naturelle, ou sous celle de la rouille.

Entre autres objets étamés par ce procédé, on nous montrait dernièrement une assiette à jessert, en fonte, d'une légèreté et d'une richesse de dessin remarquables, sortant de l'usine dont nous venons de parler. Ce spécimen d'une nouvelle application de la fonte est d'autant plus curieux à examiner que le nom de son auteur rappelle les fontaines monumentales de la place de la Concorde et les candélabres qui la décorent. L'assiette étamée, reçue par le jury français, n'a pas été envoyée à Londres par des circonstances étrangères à la volonté de M. Muel ; nous le regrettons profondément parce qu'elle eût prouvé à nos voisins d'Outre-Manche que, si habiles qu'ils soient à approprier la fonte à des usages toujours nouveaux, ils n'atteignent pas ce degré de perfection, ce cachet de bon goût dont seuls nos industriels ont le secret.

Nous aurons l'occasion de revenir sur l'étamage électro-chimique ; disons cependant que ce procédé tout nouveau se recommande non-seulement par les services qu'il rend, mais encore par la modicité de son prix et par la parfaite innocuité de ses manipulations.

N'y a-t-il pas là assez de titres pour que son usage devienne général ?

**BOUTONS DE PORCELAINE.** — Un autre artiste français qui ne fait pas moins d'honneur à son pays, est le créateur de l'industrie des *boutons de porcelaine*, M. Félix Bapterosses.

M. Bapterosses, propriétaire d'un établissement qui occupe six à sept cents ouvriers et ouvrières, est lui-même l'artisan prodigieux de sa fortune. Il n'avait reçu de son père, graveur sur cylindres, qu'un bon apprentissage. Dire par quel enchaînement de circonstances cet homme est arrivé à la position éminente qu'il occupe aujourd'hui, n'est pas possible dans une courte note industrielle.

L'Angleterre produisait des boutons de porcelaine fabriqués un à un. La *masse*, c'est-à-dire douze grosses ou douze fois 444, soit 4,724 boutons, se vendait huit à neuf francs.

M. Bapterosses a inventé un système de moulage qui produit 500 boutons à la fois.

Les fours anglais étaient chargés à froid, mis en feu lentement, et après le grand coup de feu, refroidis petit à petit.

M. Bapterosses a inventé le four à feu continu, ce qui est une véritable révolution dans la cuisson. Maintenant le four ne s'éteint plus et le travail marche jour et nuit.

La matière des boutons a été aussi perfectionnée successivement. Aux boutons ordinaires dits *agate*, on a ajouté les boutons *strass* et ensuite les boutons de couleurs et les boutons dorés.

Ce qui se vendait huit à neuf francs la *masse*, se livre aujourd'hui au prix de 2 fr. 35 c.

Les fabriques anglaises ne pouvaient plus soutenir la concurrence ; elles ont cessé leur travail. M. Bapterosses est donc resté sans rival. Ses produits se répandent sur tout le globe, et ses principaux acheteurs sont les Anglais et les Américains. — Ce qui sort chaque jour des ateliers établis à Paris, rue de la Muette, est à peine croyable : huit cent masses, soit environ quatorze cent mille boutons !

Depuis 1845, l'usine est d'année en année obligée de s'agrandir. M. Bapterosses vient d'acquiescer sur le canal de Briare, un établissement immense où il va transférer ses ateliers.

— On nous a su gré d'avoir fait une petite tournée à l'exposition qui a eu lieu à l'Orangerie des Tuileries, d'en avoir dit quelques mots dans notre numéro de samedi dernier.

Nous ne pouvons passer sous silence aujourd'hui, les objets que M. Tolosa a exposés, consistant en mécanismes extrêmement ingénieux pour apprendre aux jeunes enfants à lire, à écrire et à compter à la fois. Tant que nous n'avions pas vu les dispositions des pièces que ce savant a exposées, nous ne pouvions nous rendre compte de la simultanéité de l'enseignement de la lecture, de l'écriture et du calcul ; mais aussitôt qu'elles nous furent montrées par leur auteur, aucun doute ne nous resta quant à l'efficacité du procédé de M. Tolosa, au bien qu'il en attend pour ses jeunes élèves, et à la facilité qu'auront les parents désormais de ne pas laisser des années

entières leurs enfants aux éléments des connaissances premières.

Nous reviendrons longuement sur la belle invention de M. Tolosa.

— M. Mansart-Piggiani a exposé des chapeaux à l'usage civil et militaire qui, par un système de ventilation bien ordonné, rendent au moins le double des services, que nous étions habitués à demander jusqu'ici à notre coiffure ordinaire.

Ils protègent la tête contre les intempéries des saisons, et préviennent les maladies que l'on contracte souvent par suite des changements subits de la température, en évitant le danger d'une transpiration arrêtée.

Il est certain que pour approprier le chapeau *civil* à ce système hygiénique, il a fallu combiner une disposition qui permit à l'air, non seulement d'entrer et de sortir en traversant le chapeau dans la partie supérieure, ainsi qu'on l'avait fait, mais encore à le forcer de séjourner sur la tête de manière à ce que celle-ci se trouvât dans une atmosphère saine, c'est-à-dire constamment rafraîchie.

Ce problème a été résolu par M. Mansart-Piggiani d'une manière tellement satisfaisante, que bientôt le public ne portera plus, en fait de coiffure, que les chapeaux fabriqués d'après son système.

— C'est une partie bien importante, dans l'industrie parisienne, que la parfumerie. M. Benoît n'a pas voulu rester en retard de ses aînés ; il a abordé l'*orangerie* des Tuileries en homme sûr d'une bonne et consciencieuse fabrication. Nous avons entendu dire beaucoup de bien des produits de cet industriel. Ainsi, sous le nom de *philodermine*, il a exposé une eau qui paraît destinée à opérer une espèce de révolution dans la toilette, car elle remplace tous les savons et supplée tous les parfums. Rien, dit-on, n'égale la supériorité de ce produit. Nous y reviendrons.

— Le libraire Martinon offre à toutes les bourses l'*Histoire de Napoléon*, par de Norvins, avec les 400 dessins de Raffet. Le succès de cette 22<sup>e</sup> édition de l'histoire du héros de notre siècle s'explique facilement par l'attrait que comporte un pareil sujet. — L'*Histoire de Paris*, par Lavallée, obtient un aussi brillant accueil du public ; elle en est à sa 8<sup>e</sup> livraison. De jour en jour le mode de livraisons à 20 c. envahit la vieille librairie : la publication des œuvres de Châteaubriand, de Balzac, de Soulié, de Sand, de Pierre Dupont, et des chansons populaires de Dumersan, prouve notre assertion. — Le même libraire a mis en vente un petit ouvrage fort utile, le *Guide des Domestiques*. Avec ce volume, un maître ou une maîtresse de maison pourra parfaitement former un domestique pour tous les soins du ménage, le service de table, etc.

— Plus que jamais la renommée conduit chez madame Mongruel, rue des Beaux-Arts, 3, les personnes désireuses de mettre à l'épreuve ses facultés somnambuliques. Les personnages de la plus haute distinction s'y rencontrent sans étonnement, et chacun cite des traits d'une lucidité vraiment merveilleuse, bien capable d'exercer la curiosité des moins croyants. Aucune déception n'est possible chez la sibylle moderne, la loyauté des conditions en est un sûr garant.

#### CORRESPONDANCE.

A M. Oud..., commis-voyageur à Rheims. Un travail paraîtra dans l'un de nos plus prochains numéros, sur l'industrie dont vous nous parlez.

M. A. R..., à Beauvais. Cela ne s'improviser pas, monsieur, nous ne pouvons faire paraître cet examen qu'un peu plus tard.

M. T. B..., à Sainte-Menehould. Vos renseignements nous ont été fort utiles, ainsi que vous avez pu vous en apercevoir.

M. L. Jac..., à Lille. Veuillez nous adresser le tout.

M. A. P..., à Nismes (Gard). Nous ne pouvons nous servir du dessin jusqu'à ce qu'il soit réduit pour entrer dans notre cadre.

M. M. G...d, maire d'I... (Bouches-du-Rhône). L'industrie séricicole intéresse beaucoup le public. Nous analyserons le travail que vous nous adressez. Tachez d'avoir le dessin des anciens et des nouveaux modèles de *tours*,

Le gérant : MANSARD.

— Huile de foie de morue naturelle, seule admise à l'Exposition de 1849., rue St-Martin, 140, à l'Olivier.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.  
HOTEL DE LA SABLONNIERE,  
30, LEICESTER-SQUARE,  
HOTEL DE PROVENCE,  
16, GREAT WINDMILL STREET, HAYMARKET,  
et autres succursales.

APPARTEMENTS et chambres pour les familles et les voyageurs, à des prix divers et modérés.  
TABLE D'HOTE plusieurs fois par jour.  
RESTAURANT à la carte jusqu'à minuit.  
CUISINE FRANÇAISE.—SERVICE FRANÇAIS ET ALLEMAND.  
On est instamment prié de ne pas se laisser détourner par les cochers et les commissionnaires.

Now ready, Volume I., price 9s. 6d., of the EXPOSITOR; containing 1500 Columns of Letterpress, devoted to New Inventions—Registered Designs—Improvements in Machinery of all kinds—original Papers on the Great Exhibition—Ample Accounts of the Articles in the Palace of Industry—Original Correspondence connected with preceding Subjects—and a mass of Miscellaneous information not to be found elsewhere in the Industrial Arts and Sciences. It contains 300 Engravings by Landells, and is handsomely bound in Cloth, with foil gilt back, and ornamental design in gold on the side. It is not too much to say that it is the cheapest and best Illustrated Work of the kind ever published. The Volume is admirably adapted for presentation. Subscribers' Copies, bound as above, at 3s., or the Covers supplied at 2s. 6d.; or in Exhibition Blue or Turkey Red Cloth, gilt edges, 10s. 6d.  
JOSEPH CLAYTON, Junr, 205, Strand, and 225, Piccadilly; and all Booksellers and News Agents.  
The EXPOSITOR is published weekly.  
Price 4d. Stamped 5d.  
prix—40 c. le Numéro et par la poste 50 c.

HOTEL DES ARTS Cité Bergère, 7, près le boulevard Montmartre, appartements et chambres meublées à des prix modérés. Table d'hôte à 5 heures et demie.

En vente.  
**LE CATALOGUE OFFICIEL**  
(ÉDITION FRANÇAISE) DE L'EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE DE TOUTES LES NATIONS.  
Cette édition est la plus complète de celles qui ont paru jusqu'à ce jour; elle comprend la description de toutes les additions qui ont été faites dans plusieurs départements, depuis l'ouverture de l'Exposition.  
SPICER FRÈRES, } Éditeurs Privilegiés  
W. CLOVES & FILS, } de la Commission Royale.  
20, NEW BRIDGE STREET, BLACKFRIARS, et à l'EXPOSITION, HYDE PARK.  
Prix 2s. 6d.; avec le Synopsis, ou Guide des Catalogues, 3s.

**TAPIOCA DE GROULT J<sup>NE</sup>,**  
POTAGES RECOMMANDÉS PAR LES MÉDECINS.  
Chez GROULT jeune, passage des Panoramas, 3, rue Ste-Apolline, 3, et chez les principaux épiciers.  
Se méfier des imitations d'enveloppes, à l'aide desquelles sont vendus des tapiocas falsifiés.

**LAMPES MODERATEURS A 6 F. ET AU-DESSUS**  
TRUC, 9, rue Saintonge, au Marais.  
Grand choix de Modèles riches, nouveaux et variés pour Lampes en bronze et en porcelaine.—Economie et système d'éclairage supérieur à tous autres.—On échange les anciennes Lampes.

**EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE**  
EXTRAIT DU SUC NATUREL DES FLEURS ET DES PLANTES AROMATIQUES,  
Approuvée par les célébrités médicales.  
Ce cosmétique rafraichissant, balsamique, tonique, possède toutes les vertus des plantes qui en font la base: spécialement dédiée aux dames, il est supérieur à tous les vinaigres de toilette composés jusqu'à ce jour.— D'un parfum délicieux, cette remarquable composition pénètre par tous les pores sous les tissus adipeux, et, fortifiant le derme, donne à la peau la fraîcheur et l'élasticité de la jeunesse. Les hommes en font usage avec succès pour faire disparaître le feu du rasoir après la barbe. Prix des flacons, 4 fr. 50 et 3 fr. Chez GELLÉ frères, parfumeurs-chimistes, rue des Vieux-Augustins, 35, près la place des Victoires, inventeurs du REGENERATEUR POUR LA POUSSÉ ET LA CONSERVATION DES CHEVEUX.  
On trouve également chez eux: le SAVON PHILODERME AU SUC DE CONCOMBRES, émoullit et rafraichissant. L'ÉLIXIR DE ROSES de Paris, pour l'entretien de la blancheur et la conservation des dents.  
LA COMPOSITION ZOUAVE pour noircir à la minute ongles et favoris.  
LA LOTION VÉGÉTALE, base de jaunes d'œufs pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux.  
Dépôt chez tous les Parfumeurs et Coiffeurs, en France et à l'étranger.

**LE COURRIER DE L'EUROPE,**  
SEUL JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE PUBLIÉ A LONDRES, FONDE EN 1840  
A commencé à donner et donnera pendant toute la durée de l'Exposition, un SUPPLÉMENT GRATUIT DE VINGT-QUATRE COLONNES, spécialement consacré à l'examen critique des objets de l'Exposition.  
Le COURRIER DE L'EUROPE donne dans chaque numéro toutes les nouvelles de la semaine, les articles les plus saillants de la Presse française; une partie anglaise; des bulletins politiques et commerciaux. Les revues littéraires, dramatiques et hebdomadaires des célébrités parisiennes. Les séances de l'Institut, etc., etc.  
Le Courrier de l'Europe, ayant plus de onze ans d'existence, est le seul journal établi d'une manière durable dans la Grande-Bretagne. Le public auquel il s'adresse rend les annonces qu'on lui confie entièrement profitables.  
On s'abonne chez M. Joseph Thomas, 1, Finch Lane, Cornhill, city; et n° 2, Catherine Street, Strand, maison du Courrier de l'Europe.  
Trois mois, 6 s. 6 d. (8 fr. 50 c.) — Six mois, 13 s. (17 fr.) — Un an, 1 liv. st. 6 s. (34 fr.) — S'adresser franco.

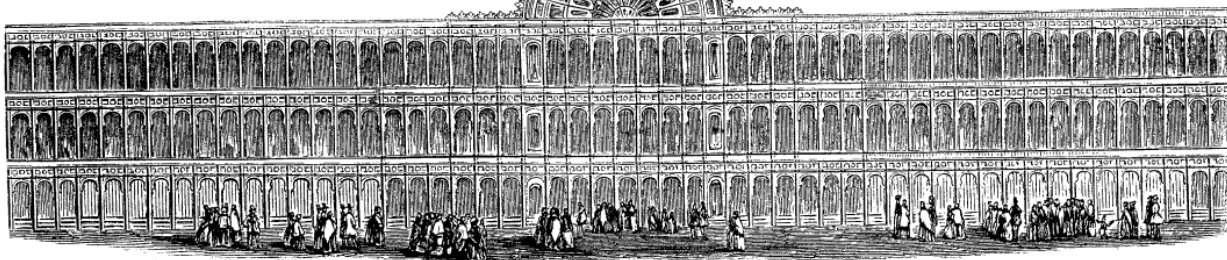
P. MARTINON, 4, rue du Coq-Saint-Honoré, Paris. — En vente :  
ÉDITION POUR LE PEUPLE. **HISTOIRE DE NAPOLEON PAR NORVINS** PRIX DE L'OUVRAGE, 5 FR.  
Cette Edition sera ornée de 400 dessins de RAFFET, représentant les batailles et les personnages de cette grande histoire. L'ouvrage sera imprimé en 25 livraisons à 20 c. — Toute personne qui réunira six souscriptions aura droit à un septième exemplaire DONNÉ EN PRIME. — Prix, pour Paris, d'un exemplaire, 5 fr.; pour sept exemplaires, 30 fr. — Prix, pour les départements, d'un exemplaire, 6 fr.; pour sept exemplaires, 36 fr. — Il suffit d'adresser un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, à l'ordre de MARTINON, 4, rue du Coq-Saint-Honoré, pour recevoir d'abord les livraisons qui ont paru, FRANC DE PORT, et la suite chaque semaine, sans interruption, jusqu'à la fin de l'ouvrage.

**LE GUIDE DU DOMESTIQUE**  
On trouve également à la même librairie les ouvrages suivants en souscriptions permanentes; on peut prendre une ou plusieurs livraisons par semaine : l'Histoire de Paris, par Lavallée, 33 livraisons à 30 c.; — les Chants rustiques de Pierre Dupont, 100 livraisons à 15 c.; — les Chansons nationales de la France, par Dumersan, 100 livraisons à 25 c.; — l'Histoire de la Révolution, par Thiers, 160 livraisons à 25 c.; — l'Histoire du Consulat et de l'Empire, par Thiers, 240 livraisons à 25 c.; — l'Histoire de la Prostitution chez tous les peuples du monde, par Dufour, 120 livraisons à 25 c.; — le Livre d'Or des Métiers, 200 livraisons à 30 c.; — l'Histoire de la grande Bohême, royaume d'Argot et de Thunes, 100 livraisons à 30 c. — ainsi que toutes les Publications dites pittoresques.  
à l'usage du simple domestique, du valet de chambre, de la femme de chambre et de la cuisinière, contenant des instructions claires et précises sur tout le détail du service; la manière de servir à table et de mettre le couvert pour les dîneurs et dîners de famille et de cérémonie; des recettes pour le nettoyage de l'argenterie, des cristaux, des meubles, des habits, etc.; et de 9 planches gravées indiquant l'arrangement des différents services de la table. — Cet ouvrage est nécessaire aux maîtres et aux maîtresses de maison pour bien diriger leurs domestiques. — Un vol. in-12 de 200 pages. — prix, cartonné, 3 fr.  
Martinson se charge de toutes les Commissions de MM. les Libraires, abonnements aux journaux, emballages, de leurs remises et de tout ce qui se rattache à la commission. Toutes les demandes faites directement sont expédiées dans la même journée.

**TARIF DES INSERTIONS ET ANNONCES**  
Dans le Palais de Cristal.  
Une seule annonce de cinq lignes au moins, la ligne . . . . . 1 fr. 10 c.  
Répétée cinq fois, ou une seule de 120 lignes . . . . . 15  
Répétée dix fois, ou une seule de 210 lignes . . . . . 50  
Reclames . . . . . 1 50  
NOTA. — Les annonces anglaises sont comptées ligne pour ligne. — Les annonces affichées sont calculées sur du caractère de cinq points.  
S'adresser à l'Administration, 24, passage Jouffroy,

PARIS. — Typographie BLONDEAU, rue du Petit-Carreau, 52.

# LE PALAIS DE CRISTAL



JOURNAL ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1851 ET DU PROGRES DES ARTS INDUSTRIELS.

ABONNEMENTS pour Paris et les Départements : un an, 25 francs. — 6 mois, 12 fr. 50 c. — Etranger, port en sus.

SOMMAIRE.

**Avis important.** — **Exhibition**, par M. Jobard (de Bruxelles). — **Bulletin industriel**. — De la propriété littéraire et artistique. — **Revue de l'Exposition.** — **De Palais de Cristal.** *What to be not with?* Discussion à la Chambre des Lords. — **Faits industriels** : CHEAP LOCAL RAILWAYS. CONGRÈS ANNUEL DES CHEMINS DE FER. INDUSTRIE COTONNIÈRE DE CATALOGNE. — **Courrier de Paris et de Londres.** — Etablissements principaux. — Faits divers. — Correspondance.

GROUPE

DE  
GUILLAUME DE NASSAU

A LA

BATAILLE DE NEWPORT,

par M. Brown et MM. Hunt et Roskell.

Nous avons eu, dans un de nos derniers numéros, occasion de parler de la maison Hunt et Roskell, les dignes successeurs de M. Mortimer.

Voici un des groupes les plus remarquables qui aient été exécutés par les ateliers de cette maison, d'après les modèles de M. Brown, l'auteur des deux charmantes statuettes des filles du Gange, dont nous avons donné les dessins dans le numéro 9 de notre journal.

Ce groupe a été offert aux courses de Goodwood, en 1846, par le prince d'Orange.

Guillaume de Nassau était, on le sait, le fils de Guillaume II, prince d'Orange, et de Henriette, fille de Charles I<sup>er</sup>. Ce fut lui qui força Jacques II, dont il avait épousé la fille, à se retirer d'Angleterre. Il s'était aperçu de l'antipathie que ses sujets avaient pour leur roi, et il s'était assuré un grand nombre de partisans.

En 1688, il débarqua en



GUILLAUME DE NASSAU A LA BATAILLE DE NEWPORT, GROUPE DES COURSES DE GOODWOOD, MODÈLE PAR M. BROWN, EXÉCUTÉ PAR MM. HUNT ET ROSKELL.

DESSINS.

Groupe de Guillaume de Nassau à la bataille de Newport, groupe de Goodwood. — La Charité, Ariel. — Corbeilles de fleurs. — Chambre à coucher de la reine. — Lit de parade. — Vase de fleurs et cruchon de vin. — Neubles en papier mâché. —ANGES emportant des Enfants. — Caisse à bijoux et objets de toilette. — Verres en cristal. — Fantaisie en tapisserie. — Visite de la Reine et du Prince Albert à l'Exposition.

Angleterre, à Newport, et trouva, parmi les seigneurs qui l'attendaient, le duc de Marlborough, et ne tarda pas à s'emparer du pouvoir, après avoir rencontré une faible résistance.

Dans le groupe qui est couronné par un candélabre en forme de feuillages entrelacés, Guillaume est représenté monté sur un cheval qui se cabre. Il frappe de son épée un homme du peuple qui se prépare à l'assommer avec le trait d'une charrue; et dans le fond, on aperçoit un autre homme qui lève sur le prince de Nassau une bêche, contre lequel il oppose un épais bouclier.

Le bas-relief le représente au moment où il aborde la terre d'Angleterre.

Enfin, pour laisser à ce groupe la signification que s'est proposé de lui donner l'hommage fait en 1846 par un des descendants de sa maison, on voit autour du socle des levriers s'élançant sur un sanglier et sur un loup.

Il y a une vigueur très-remarquable dans les muscles des différents personnages qui forment la scène principale; une vérité parfaite dans les animaux qui sont sculptés à la base; et le candélabre ne manque pas d'une certaine élégance.

## AVIS IMPORTANT.

L'accueil fait au Journal dès son début, les demandes nombreuses qui nous parviennent de toutes parts, nous déterminent à en continuer la publication sans nous arrêter au terme fixé de la clôture de l'Exposition universelle, terme d'ailleurs trop restreint pour permettre une reproduction complète de tous les chefs-d'œuvre renfermés dans le bâtiment de Hyde Park.

Notre Journal prend donc une place définitive dans la presse parisienne.

Comme précédemment, nous propagerons par la gravure et par l'examen critique, les objets dignes de fixer l'attention du public à quelque nation, à quelque industrie qu'ils appartiennent. Nous défendrons courageusement les droits de la propriété intellectuelle; nous poursuivrons la réalisation de l'alliance des arts et de l'industrie, nous suivrons attentivement les progrès de l'agriculture et surtout les modifications apportées aux instruments aratoires; nous constaterons avec soin chaque pas fait par la mécanique et toutes les sciences appliquées; nous serons des premiers à relater les découvertes lointaines de nos voyageurs et à accompagner l'archéologue dans ses méditatives explorations. Les travaux historiques, philosophiques et littéraires ne peuvent pas nous être étrangers. Un bulletin bibliographique tiendra nos lecteurs au courant des grandes publications, comme aussi des œuvres d'imagination et de style.

Une semaine dramatique complètera l'ensemble de nos travaux hebdomadaires.

Le Palais de Cristal, qui était seulement une publication passagère, devient le recueil privilégié, la revue obligée de l'agriculteur, de l'ouvrier, de l'artiste, de l'industriel et de l'homme du monde.

Le gérant, MANSARD.

## Nouvelles conditions d'abonnement.

A partir du 1<sup>er</sup> août prochain, le prix de l'abonnement est fixé de la manière suivante :

Un an..... 25 fr.  
Six mois..... 12 fr. 50 c.

Tout abonnement d'un an pris avant le 1<sup>er</sup> janvier donne droit, moyennant 2 fr. 50 c. seulement pour frais de port, à une magnifique VUE INTERIEURE du PALAIS DE L'EXPOSITION, imprimée et coloriée avec luxe sur papier double-columbié de 1 m. 20 c. sur 0 m. 90 c.

NOTE — En adressant FRANCO un mandat de 12 fr. 50 c. à l'ordre du gérant, les abonnés actuels recevront le journal jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1852. (Ajouter 2 fr. 50 c. pour la prime.)

## EXHIBITION.

Progrès de la marine en sens contraire. — Bateau-manteau et bateau-paletot. — Renséignement de la façon des habits en sens inverse du bon marché des draps. — Les régates et les paris. — Les Anglais sont aussi sûrs de l'emporter au jeu du libre-échange qu'au jeu de la régale. — Les libre-échangistes ont parié de faire passer la fortune d'une classe sur l'autre. — Le libre-échange est une vérité relative. — Le monopole est une vérité absolue. — L'Armanasse et le porte-amarre de Delvigne. — Nouveau phare au Babbage répétant son nom. — Des pickpocket officiels. — Grand défaut de la belle machine de Watt. — Les constructeurs anglais méprisent trop les travaux de nos académies. — Absence de moyens de sûreté, d'économie et de surveillance dans les travaux publics. — Les 200 machines à vapeur de Penn. — Bon marché des transports par le monopole, cherché par la libre concurrence. — Laisser faire c'est empêcher de faire. — Avis aux ministres.

L'Angleterre et les États-Unis, ces deux grands Burgraves de l'Océan, devaient se distinguer par des innovations maritimes; en effet, tandis qu'une partie de leurs inventeurs marche en avant dans la construction de ces monstres marins qui labourent sans sourcilier les vagues furieuses, l'autre partie retourne en arrière et n'est pas loin d'atteindre l'enfance de l'art, en imitant les pirogues indiennes et les canots des Esquimaux.

Le Palais de Cristal présente des spécimens remarquables de ces efforts en sens contraire. Les États-Unitaires qui travaillaient le caoutchouc de manière à faire honte aux Européens, ont exposé de nombreuses formes de barques insubmersibles, de pontons portatifs, et jusqu'à des bateaux-manteaux, dans lesquels le passager qui les porte n'a qu'à souffler pour flotter comme un cygne; c'est presque aussi bien que l'habit complet du Groënlandais, composé de la peau d'un phoque, cousue avec ses boyaux, à l'aide d'aiguilles faites avec ses arêtes, par la famille même du sauvage, lequel n'a qu'à retirer une cheville de bois d'un petit tube dans lequel il souffle pour se gonfler. Il peut alors courir, sans s'enrhumer, sur les eaux glacées du cercle polaire, à la recherche des phoques, dont il boit l'huile en guise de champagne et dont il conserve la chair dans la neige pour la partager avec ses chiens.

Un constructeur de Londres a presque atteint la perfection des constructeurs de la Nouvelle-Zemble, qui se fourdent dans un trou ménagé dans le milieu de leur esquif en se serrant la ceinture avec une membrane cousue autour du trou de l'homme; de sorte qu'ils n'ont que le tronç hors de l'eau et les bras libres pour manier leurs courtes rames.

L'inventeur anglais a parfaitement imité le gabarit de ces navettes marines; mais il n'a pas mis son homme en sûreté; il est assis dans un espace vide suffisant pour étendre ses jambes; deux supports latéraux en fer se projettent en dehors, à droite et à gauche, pour donner un point d'appui à ses rames. Tout le reste de la barquette est recouvert de toile caoutchouquée, qui empêche l'humidité d'y pénétrer. La rapidité avec laquelle une petite mouche d'eau voyage est incroyable, elle surpasse celle d'un cheval de poste; mais gare au manque d'équilibre, il suffit à l'amateur d'éternuer pour aller prendre un bain total. On pourrait appeler ces nacelles bateau-paletot, en opposition aux bateaux-manteaux des Américains, lesquels peuvent offrir asile à un camarade, tandis que la barque, persévère ou égoïste dont nous parlons, n'offre du plaisir que pour un.

Ceci nous rappelle les vers de notre ami Thouret, le misantrope, qui n'a jamais fait que ceux-là; mais ils sont bons :

Serions-nous parvenus à la fatale époque  
Où l'homme, fatigué de sa vieille déroque,  
Jette l'ample manteau de la fraternité  
Pour l'étroit paletot de la persévère?

Dites-donc à nos saint Martin de partager leur sac, aussi laid qu'étriqué, avec un pauvre; ils vous répondront que c'était bon du temps que le drap coûtait cher; mais aujourd'hui qu'il est à si bon marché, ils n'ont pas le moyen de mettre plus d'ampleur à leur enveloppe, parce que les tailleurs augmentent le prix de la façon à mesure que celui du drap diminue. Naguère, c'était 25 francs la façon et 50 francs le drap; aujourd'hui, c'est 25 francs le drap et 100 francs la façon.

Mais revenons à nos poissons. On construit pour les régates des flûtes allongées où huit, dix ou douze rameurs se placent à la file; un certain nombre de ces barques alignées partent au signal du canon pour remonter la Tamise; les bateaux à vapeur ont la complaisance de se ranger et de s'arrêter pour les laisser passer; les nobles parieurs les suivent à cheval; le canon gronde sur leur passage pour les exciter, et cinq milles sont parcourus dans un quart d'heure.

Le vainqueur ne gagne souvent que d'une demi-longueur de barque, c'est la première manche; ils reviennent ensuite au point de départ. Si la même barque garde la corde, les vaincus, découragés, regagnent le cabaret en jurant comme des matelots, et s'accusant l'un l'autre d'avoir ménagé leurs bras ou trop enfoncé la rame.

De grands paris sont engagés dans ces jeux depuis la fermeture du club de Crawckford.

C'est à qui choisira les matelots les plus robustes et les mieux entraînés, que l'on voit sans cesse s'exercer à ramer avec ensemble, dans de petites nacelles d'étude, destinées à cet usage. Aussi quand les Français et les Belges acceptent la lutte; les Anglais sont aussi sûrs de les vaincre au jeu de la régale, qu'à celui du libre-échange, qu'ils ne leur proposent que parce qu'ils se savent outillés et dressés pour la victoire.

Nous ne mentionnons pas d'amateurs, qui, placés en dehors de l'arène, sur des chaires élevées, et à

l'abri des horions et des éclaboussures du tournoi, nous excitent au combat inutilement dans l'intérêt du pari qu'ils ont fait, disent-ils, de faire passer le bien-être d'une classe de travailleurs sur une autre, par exemple, du laboureur sur le vigneron, du fabricant sur le marchand, du producteur sur le consommateur, etc.

C'est faire trop bon marché des droits acquis; c'est le manque de respect pour les droits acquis produit les grèves et enfante des révolutions; La France, qui sort d'en prendre, en a assez pour le moment et nous engageons nos éloquents professeurs à employer leur talent de bien dire à apaiser, plutôt qu'à exciter de nouvelles tempêtes.

C'est dans l'intérêt de la justice qu'ils travaillent, disent-ils, mais ils ne pourraient réussir, ils le savent bien, qu'en commettant de très-nombreuses injustices. Une pareille thèse n'a point de chances pour le moment. Mais il s'en présente une bien meilleure qui pourrait tenir lieu de toutes les autres; parce que c'est la thèse de la justice sans mélange d'injustice, de la vérité sans un atome de mensonge, du droit rigoureux, inflexible, absolu; du droit commun enfin, qui contient tous les droits, et les droits de tous.

Chacun doit être propriétaire et responsable de ses œuvres. La réalisation de ce principe en deux personnes est le point d'appui sur lequel les vrais économistes devraient placer leur vier, pour soulever la locomotive embourbée du progrès et la remettre sur ses rails. Ils ne tarderaient pas à s'approprier qu'ils s'appuient sur un terrain solide, car nul n'oserait s'opposer à leurs efforts sans se faire écraser sous le poids du fulcrum qu'ils auraient entre les mains.

Le monopole n'est pas une vérité relative, comme celle du libre-échange, c'est une vérité concrète, une des bases fondamentales de la sociabilité universelle, que les premiers législateurs ont oubliée; aussi ne nous ont-ils laissés qu'une société boiteuse, qui risque à tout instant de se casser le cou, faute de cette seconde jambe, que nous appelons la propriété intellectuelle, indispensable, jumelle de la propriété matérielle, sans laquelle la société ne pourra jamais arriver à la terre de promesse qui l'attend.

Nos lecteurs seront peut-être étonnés de la persistance que nous mettons à reprendre notre système; mais ils savent aussi bien que nous qu'on ne distingue pas plus une vérité qui ne fait que passer avec les erreurs, qu'un honnête homme perdu dans la foule; mais si cet homme s'obstine à repasser et à vous saluer souvent, vous flairez, comme disait Fontenelle, par le regarder et lui demander son nom. Nous pensons aussi qu'à force d'ôter son chapeau à messieurs les économistes, ils demanderont au monopole ce qu'il est, et ce qu'il leur veut. Nous sommes bien sûrs que leur protection ne lui manquera plus quand ils le connaîtront.

Le monopole est comme ces barques insubmersibles des Américains, auxquelles on ne fait pas attention, et qui contiennent cependant le germe de la navigation sans dangers, c'est un vaisseau frété pour l'avenir et richement lesté. Mais nous avons beau crier aux passagers qui se disputent sur le pont: « Ouvrez vos écuelles, descendez à fond de cale, et vous en rapporterez des trésors! » les malheureux, assourdis par la discussion qui s'est engagée autour du compas affolé de la politique, n'entendent rien et perdent leur temps à chercher le rumb des flots fortunés. C'est en vain que nous les invitons à consulter notre boussole, ils ne veulent pas même l'ouvrir. Voilà pourquoi l'Océan Pacifique leur reste fermé; ils périront sans doute avant d'avoir doublé le cap des tempêtes.

S'ils s'accrochaient du moins à l'Armanasse du docteur Paradès, représentée par le porte-amarre du capitaine Delvigne, beaucoup échapperaient au naufrage.

A propos de ce porte-amarre, dont les essais ont si bien réussi sur les côtes de France, et que l'on va répéter à Wolwich, par ordre de l'amirauté, nous ne pouvons mieux faire que de les recommander à notre ami Bussard, ancien préfet de Rouen, qui a fait exécuter ces essais en sa présence; c'est à lui de rendre témoignage à la vérité, dans les intéressants articles qu'il fournit au Siècle. Nous ne citerons qu'un fait dont nous sommes convaincus: c'est que M. Delvigne a trouvé le meilleur moyen d'envoyer, avec un mortier portatif, une ligne de 2, 3 et 400 mètres de la côte au navire, et vice versa, sans la

casser. Cette ligne sert à établir un câble entre la terre et le navire, et à organiser au plus vite le sauvetage des personnes et des choses.

Or, comme tous les naufrages ont lieu sur les côtes, c'est dire que les trois quarts des sinistres maritimes seraient évités avec le porte-amarre de Delvigne.

Joignez-y le phare ingénieux dont le docteur Babbage nous a donné la nuit dernière la brillante représentation, et vous aurez rendu deux grands services à la marine. On sait combien il est important d'éviter les méprises, et d'empêcher qu'on ne prenne un phare pour un autre, méprises fréquentes, dont une des dernières a causé la perte du roi des steamers, *the great Britain*.

Chaque phare répétera désormais son nom ou son numéro toutes les minutes, en reproduisant les mêmes éclipses, de sorte qu'en consultant son agenda, un capitaine ne pourra plus se tromper sur la personnalité du phare qu'il aura en vue.

Celui de M. Babbage ne se borne pas à signaler son identité, il donne aux navires l'état du port ou la profondeur de l'eau, à l'aide d'un simple flotteur, mais il compte y joindre le procédé de Sudre, qui consiste à transmettre un avis quelconque à l'aide de trois coups de canon, de trois notes ou de trois lumières ou éclipses de lumière, espacées de manière à permettre une sorte de conversation entre le phare et un vaisseau situé à plusieurs lieues du port.

Voilà des perfectionnements admirables que nous aimons à aller rechercher en dehors même de l'Exposition, qui est loin de nous dire le dernier mot des progrès accomplis. Bien des curieux se trouvent désappointés de n'y rien voir que ce qu'ils ont déjà vu ailleurs; mais, à nos yeux, c'est de la prudence parfaitement motivée de la part des inventeurs qui se méfient, à juste titre, des *pick-pocket* industriels, nationaux ou étrangers, particuliers ou gouvernementaux, dont la loi ne sait pas réprimer les larcins.

On compte par milliers les inventeurs détreoussés sans merci, même par les ingénieurs officiels qui ne croient pas mal agir, par la raison qu'ils travaillent, disent-ils, pour les gouvernements, pour la société et non pour eux, en dépouillant les individus au profit de la généralité.

Ils donnent ainsi raison au contrebandier qui ne fait, croit-il, de tort qu'au gouvernement.

Quand l'injustice et l'indélicatesse tombent d'en haut, elles se répandent rapidement sur les peuples et les démoralisent beaucoup plus vite que la religion ne peut les moraliser.

Dira-t-on que ces réflexions sont hors de saison, parce qu'elles nous font sortir du Palais de Cristal?

Mais ce palais même n'est-il pas la maison de verre que Caton désirait? Si le Palais de Cristal est percé à jour, c'est pour que la vérité en jaillisse par tous les pores, et nous casserons les vitres s'il le faut pour la laisser sortir; nous oserons dire même aux successeurs du célèbre Watt, que si leur grand-père venait voir la belle machine de 400 chevaux qu'ils ont exposée, il les tancerait vertement pour avoir fait circuler dans les enveloppes de leurs cylindres la vapeur de sortie, au lieu de la vapeur d'entrée.

On dirait, en général, que les industriels anglais ne se tiennent au courant d'aucune des questions scientifiques résolues sur le continent, et qu'ils n'ont pas le temps de lire. Ils semblent par trop mépriser les travaux de nos sociétés savantes, car ils ignorent jusqu'aux moyens de sûreté rendus obligatoires en France, et partout, contre les explosions. Il n'est pas jusqu'à l'exploitation des mines qui se fasse chez eux sans aucune règle.

C'est comme un libre pillage des entrailles de la patrie qu'ils exploitent, comme les Tatars ont exploité la Grèce et l'Italie.

Que des maisons, que des villages entiers s'écroulent par suite de l'effondrement des galeries souterraines, il n'en prennent aucun souci; qu'une locomotive, qu'un navire éclate, faute de manomètre, c'est un malheur; chacun n'a qu'à courir après son paquet, qu'il s'appelle sac, tête ou jambe; le coroner dira: *mort par accident* ou sa criminelle négligence, et puis c'est tout.

Revenons à la vapeur de détente que beaucoup de constructeurs anglais emploient à réchauffer le cylindre, tandis que la dilatation est un des moyens les plus efficaces pour obtenir du froid. Cela n'empêche pas, dit-on, les machines anglaises de fonctionner convenablement, cela est vrai, mais écono-

miquement, non; excepté dans les Cornouailles, mais seulement pour les pompes.

A quoi bon, disent-ils, économiser la houille, elle ne nous coûte qu'un scheling et demi la tonne? — D'accord, mais à quoi bon employer des moyens coûteux pour la prodiguer, surtout en fait de navigation, où le charbon tient la place de la marchandise!

Voyez Penn! est-ce qu'il met des doubles enveloppes aux jolies machines des bateaux qui sillonnent la Tamise, plus vite que les omnibus ne rabottent le *Strand* et *Oxford street*? Penn en est à sa deux-centième pièce de machines identiques, pour lesquelles il est patenté; on peut donc dire qu'il a le monopole de la Tamise.

Voyez quel malheur! vont s'écrier les communistes du *laissez faire*! car tout privilège permet à celui qui l'exploite de tenir les prix élevés et de rançonner les consommateurs; en effet, ce scélérat de Penn vous fait voyager avec son monopole au tiers du prix des omnibus qui n'en ont pas; on fait des courses énormes, rapides et commodes sur l'eau pour deux pences, les omnibus libres vous en demandent quatre et vous en prennent six, pour vous briser les os, en vous asphyxiant, de l'odeur des enfants au maillot, auxquels les mères anglaises tiennent singulièrement à faire admirer les merveilles du Palais de Cristal, *qu'ils ne verront jamais si jeunes*. Voilà l'effet de la libre concurrence tant vantée et de l'odieuse monopole tant décrié, tout à fait renversé: Nous espérons qu'il renversera aussi les idées des économistes français à Londres, qui ne savent pas que si le monopole nutritionnaire est à craindre et à repousser, le monopole industriel donne à celui qui le possède le courage et les moyens de se former un outillage spécial, et d'établir une soignée division du travail dans ses ateliers, afin de faire à bon marché, un grand nombre de pièces identiques. Ce qui lui permet de réaliser la théorie économique adoptée en tout par les Anglais: *Les petits profits multipliés font les plus grands bénéfices*.

Demandez à Penn s'il se ruine et menace de renvoyer ses ouvriers à tout instant, comme il arrive aux ateliers du Continent? (lesquels entreprennent cependant tout ce qui se présente, de quelque nature que soient les machines ou appareils): mais ce qui les empêche de travailler à bon marché, c'est qu'ils ne font que par unité ce que ces monopoles d'Anglais font par centaines et par milliers d'exemplaires. Supprimez cette patente et que chaque atelier ait le droit de faire, par exemple, les machines de Penn; elles seront mal faites et plus coûteuses; parce que personne ne viendra se créer un établissement spécial, former des ouvriers spéciaux, s'il n'est pas sûr d'en fabriquer beaucoup; ce manque de certitude fait le malheur des ateliers français, qui ne peuvent lutter avec les Anglais dans toute fabrication livrée aux ravageurs du domaine public en France, et patenté en Angleterre. Nous aurons souvent l'occasion d'étonner, par des exemples multipliés de ce genre, les prôneurs imprudents du *communisme intellectuel* qui n'est pas moins désastreux et stérilisant que le *communisme matériel*.

Laisser faire *tout à tous*, c'est ouvrir la porte, non pas aux bons faiseurs, mais aux fourrageurs du domaine public; laisser faire, en ce sens, c'est empêcher de faire et rien de plus; la Turquie, la Valachie, la Hongrie, la Perse, laissent aussi faire, aucun brevet ne gêne les Républiques de l'Amérique du sud et les royaumes de l'Afrique; qu'y fait-on en industrie? Rien. Que fait-on en Angleterre avec ces patentes ou ces monopoles qui vous font si peur? Tout. Avis à lord Granville, à messieurs Léon Faucher, Rogier, de Manteuffel et à tous les ministres du Continent qui n'ont pas encore d'opinion préconçue sur la question du *monopole*!

JOBARD.

## BULLETIN INDUSTRIEL.

DE LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

### I.

Pour compléter le système de discussion dont nous avons posé les prémisses dans les numéros précédents, nous devons aujourd'hui parler de la PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Voici la marche logique que nous devons suivre, avant de commencer la réforme de la loi. (Voir les nos de 6 à 40.)

En effet: 1° Nous avons émis les principes généraux d'émancipation qui nous ont servi de base afin d'arriver à faire édicter les droits de la *propriété intellectuelle*;

2° Abordant les principales anomalies écrites dans nos lois dont nous avons exposé l'histoire, nous avons signalé les vices de la législation actuelle, et nous avons indiqué succinctement sur quels points devrait porter la réforme nécessaire que nous poursuivons;

3° Afin de mettre dans la main des combattants toutes les armes, nous avons fait connaître les diverses législations étrangères sur les *Brevets d'invention*;

4° Enfin, dans notre dernier numéro, à l'occasion d'un *meeting* tenu à Londres et tendant à faire réformer les lois sur la propriété littéraire dont on réclamait la réciprocité par voie internationale, nous avons traité cette question d'une manière générale.

Dans le présent article, qui termine ce que nous pouvons appeler la préface de notre enquête sur la réforme qui fait l'objet de nos travaux, il nous reste à parler de la *Propriété littéraire et artistique*; et, cela fait, nous pouvons annoncer, dès à présent, que nous arriverons bientôt avec un projet de loi complet sur la matière, projet qui aura été élaboré tout entier par les hommes compétents, c'est-à-dire, par ceux qui tiennent le premier rang parmi les écrivains, artistes et industriels, intéressés à obtenir le triomphe de leurs droits.

Depuis que les hommes ont été amenés, par les travaux de la pensée, à régénérer le monde, les préventions qui ont leur siège dans l'imagination, ont dû nécessairement prendre place parmi les choses réelles, c'est-à-dire parmi celles qui constituaient, au profit de leurs possesseurs, un droit de propriété: en un mot, les œuvres littéraires et les œuvres artistiques ont pris place, en droit, auprès des choses palpables et matérielles.

Il est temps de parcourir, même rapidement et comme le comporte un article de journal, les degrés qui, dans le domaine de la légalité, ont marqué la voie de la pensée humaine, se propageant, prenant crédit dans le monde matériel, en même temps que dans le monde moral, et préparant ainsi, sous la sauvegarde des lois humaines, une place éminente à ceux qui trouvaient dans leur génie, les ressources nécessaires à la consécration de leur bien-être par la formule d'un droit.

### II

AVANT LA LOI DE 1793.

Nous sommes bien loin du temps où l'auteur d'un livre ne devait qu'à une reproduction lente, et à de rares copies, le droit de passer pour un homme de génie, et de trouver dans la propagande difficile et coûteuse de quelques feuillets, le produit matériel de quelques deniers.

Ce ne fut néanmoins que vers la fin du quinzième siècle que l'imprimerie vint poser les premières assises de la propriété littéraire; et ce ne fut que dans le courant du seizième siècle que parurent les premiers actes législatifs qui devaient assurer les droits des auteurs.

Une ordonnance de Moulins, de 1566, reconnut et assura, la première, aux auteurs la jouissance exclusive de leurs œuvres. Elle créa le *privilege*, *privilege* restreint, soumis, on le comprend, aux volontés de la royauté; mais toutefois le droit de publier leurs œuvres fut un *privilege* institué, par concession royale, en faveur des auteurs. (Voir Déclaration de Charles IX, 46 avril 1571, et Lettres-Patentes de Henri III, 42 octobre 1586).

Il faut se hâter de le reconnaître: à côté du génie humain et de ce droit imprescriptible d'assurer au penseur le bénéfice de ses œuvres, vint se placer cette sœur envieuse de la Production, la Contrefaçon, armée de ses arguties, de ses félonies, de ses menées sourdes et déloyales.

En 1665, un arrêt du conseil reconnut si énergiquement le droit de *propriété privée* aux auteurs, qu'il leur fut accordé la faculté de *saisir* tous les exemplaires contrefaits et de poursuivre les contrefaiteurs.

On pense bien que l'amour du fruit défendu, qui est de nature à ne pas perdre seulement Eve, s'introduisit bientôt par le goût de la contrefaçon; l'arrêt du conseil ne le réprima pas; la contrefaçon augmenta, et l'on fut bien forcé, en 1682, 1686 et 1723, de ne pas se contenter de punir civilement: la juridiction s'étendit; la peine correctionnelle fut

(Voir la suite page 166.)



## ANGES

EMPORTANT DES INNOCENTS  
APRÈS LE MASSACRE,

Par M. Geerts, de Louvain.

La Belgique est toute entière un véritable Musée religieux.

A Bruxelles, l'église de Sainte-Gudule contient, en sculpture sur bois, une des œuvres les plus originales qui existent.

A Anvers, la cathédrale, l'église des Jésuites et le Musée renferment les chefs-d'œuvre de Rubens, et, on peut le dire, c'est à Anvers surtout, sa patrie, que Rubens resplendit de tout son éclat.

Nulle part, plus que dans l'église des Jésuites surtout, le grand peintre ne se révéla plus varié, plus complet dans son immense génie.

Le groupe que nous donnons ici représente des anges qui emportent au ciel de pauvres enfants, victimes du massacre des Innocents, cette Saint-Barthélemy d'Hérode, qui devait comprendre Moïse, dans l'extinction de la race que Dieu réservait pour sauver le monde.

Ce groupe est en bois sculpté.

Trois anges ont résolu d'accomplir une mission commune :

Deux d'entre eux, mon-



ANGES EMPORTANT DES INNOCENTS APRÈS LE MASSACRE, PAR M. GEERTS, DE LOUVAIN.

## CAISSE A BIJOUX ET OBJETS DE TOILETTE, etc.

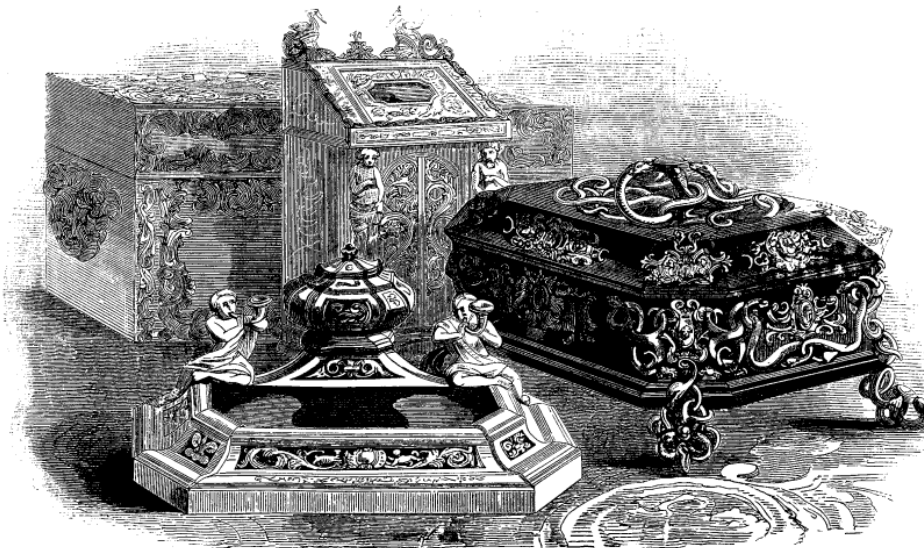
M. Asprey, de Londres, a exposé plusieurs objets de grande valeur, dans le | trop lourd. Ce qui nous a paru l'objet le plus luxueux, c'est le petit meuble sur-

monté de ceux de ceux de M. Tahan, notre célèbre fabricant.

Une caisse à bijoux et une caisse un peu plus grande qui sert à mettre en réserve des objets de toilette précieux, nous paraissent un peu trop chargés de détails :

C'est toujours la même profusion qui se fait aux dépens du goût.

Un encrier, dont les porte-plumes sont figurés par deux joueurs de trompe, est encore



CAISSES A BIJOUX ET TOILETTE, ENCRIER ET PUPITRE, PAR MM. ASPREY.

tant au ciel, présentent à Dieu les pauvres créatures qui sont tombées sous les coups des meurtriers d'Hérode.

Un Ange est agenouillé tout en bas, contemplant une mère qui pleure sur le cadavre de son enfant.

Ce morceau est de M. Geerts, de Louvain.

On y retrouve l'inspiration des œuvres qui ont illustré les Pays-Bas pendant les quinzième et seizième siècles.

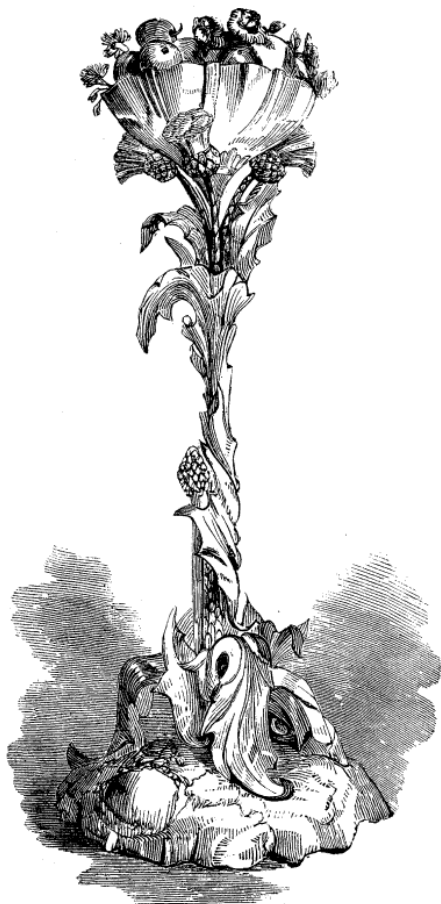
Il y a plus : grâce au perfectionnement introduit dans les procédés propres à assouplir les bois destinés à la sculpture, il est facile de voir que l'artiste est parvenu à donner à son modèle un fini d'exécution qui se rencontre rarement dans les œuvres primitives.

C'est surtout dans l'année 1518 que la sculpture sur bois fut, en France, l'objet d'un soin particulier. Notre école fut regardée comme occupant le premier rang dans ce genre.

Aussi estime-t-on beaucoup les beaux restes de cette époque, tels que les stalles de la cathédrale d'Amiens, les portes de celle d'Aix, les boiseries d'Orléans. Un de nos sculpteurs, Richard de Taurigny, fut appelé en Italie pour y exécuter des travaux sur bois, vers 1520.

monté d'un pupitre très-élégant, et dont le trésor intérieur est incrusté avec assez d'économie, sans cesser d'être suffisamment orné dans les détails.

Ce meuble est fort en usage en Angleterre, où l'on a multiplié sous le nom de desks (pupitres), les formes que l'on veut donner à tout ce qui peut servir à renfermer les lettres, les billets, les mille petits riens auxquels se rattachent tant de souvenirs.



VASE DE FLEURS, PAR M. JOSEPH ANGELL.

VASE DE FLEURS et CRUCHON DE VIN,  
PAR M. JOSEPH ANGELL.

Voici ce que dit un journal anglais en commençant un article sur le fabricant habile, Joseph Angell :

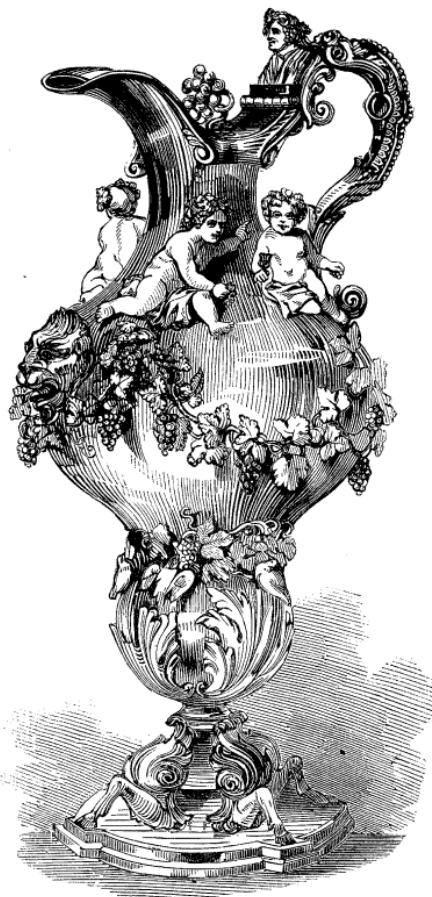
« Sans contredit, la palme du mérite en matière d'objets d'orfèvrerie d'or et d'argent, qui attirent l'admiration des visiteurs, doit être, de l'aveu de tous, accordée à la France; cependant nous ne pouvons nous dispenser de mentionner comme se rapprochant le plus des meilleurs fabricants de ce pays, notre compatriote, M. Joseph Angell. »

Nous avons déjà prouvé que nous partageons tout à fait l'opinion du rédacteur de *l'Art-Journal*, en donnant à nos lecteurs un assez grand nombre d'échantillons des modèles de cet artiste.

Voici deux objets où se révèle encore son excellent goût :

Un vase de fleurs qui est plutôt une fleur même destinée à en contenir d'autres et un cruchon de vin.

Nous ne ferons pas au premier de ces objets le reproche d'être trop chargé de détails, les fleurs qui partent de la base l'enlacent très gracieusement; et quant au cruchon, les petites figurines qui sont placées au sommet sont pleines d'expression et d'un fini qui ne laisse rien à désirer.



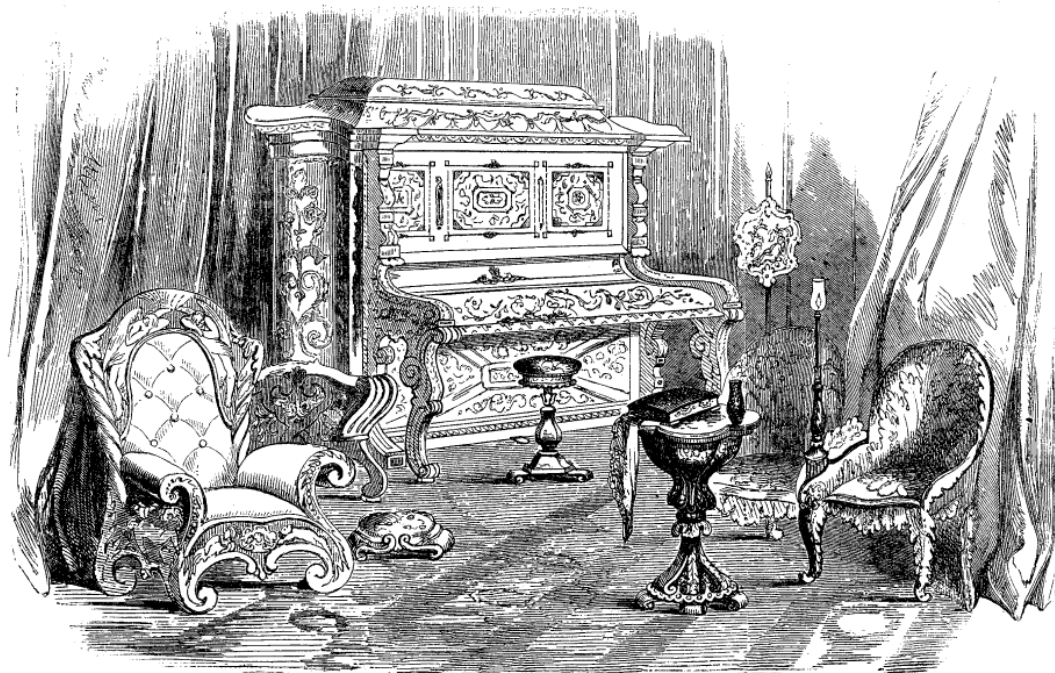
CRUCHON DE VIN, PAR M. JOSEPH ANGELL.

MEUBLES EN PAPIER MACHÉ, PAR JENNENS ET BETTERIDGE.

Il n'y a pas longtemps que l'on a découvert les procédés au moyen desquels on pouvait établir des meubles en papier mâché; et ce qu'il y a de plus

curieux, c'est que la solidité de ces meubles ne le cède en rien à celle du bois même.

Les divers objets que nous exposons ci-dessous ont été faits de cette matière, dans les ateliers de MM. Jennens et Betteridge, de Londres.



MEUBLES EN PAPIER MACHÉ, PAR JENNENS ET BETTERIDGE.

On y remarque des fauteuils, une table à ouvrage, un siège pour piano, et enfin un piano d'un luxe éblouissant.

On comprend, du reste, une fois le procédé admis,

avec quelle facilité les moulures, les détails minutieux d'un mobilier peuvent être terminés. Les couleurs peuvent, en outre, être aussi éclatantes que l'on veut; on obtient le poli le plus brillant, et, selon

toute apparence, on parviendra à réaliser dans ces œuvres, qui sont toutes d'ornementation, un bon marché qui permettra de les rendre abordables pour toutes les fortunes.





## STATUES ET CORBEILLES.

Les deux pages que nous ouvrons ici sous les yeux de nos lecteurs contiennent, dans leur partie supérieure, deux statues et deux corbeilles de fleurs.

Les deux corbeilles sortent des ateliers de M. Joseph ANGELL, dont nous avons eu occasion de parler dans le numéro 9 de notre recueil. L'une de ces corbeilles a reçu de l'artiste le nom de l'EUROPE; l'autre celui de l'ASIE. On peut voir que les détails répondent à la dénomination.

Quant aux deux statues qui servent de pendants, elles ont été sculptées par M. Barry, qui est, depuis longues années, l'artiste chargé des modèles de la maison Thomas, de Londres.

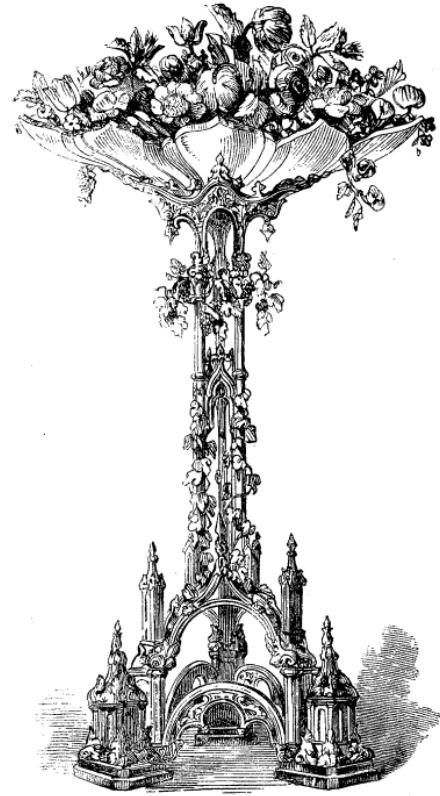
Le premier sujet est la CHARITÉ. On retrouve dans la pose, dans les plis de la robe, dans la pureté du dessin, et surtout dans l'ensemble des attitudes, un culte réel de l'art antique.

L'enfant qui repose dans les bras de la CHARITÉ, et celui qui se tient attaché à son long vêtement, sont pleins d'expression.

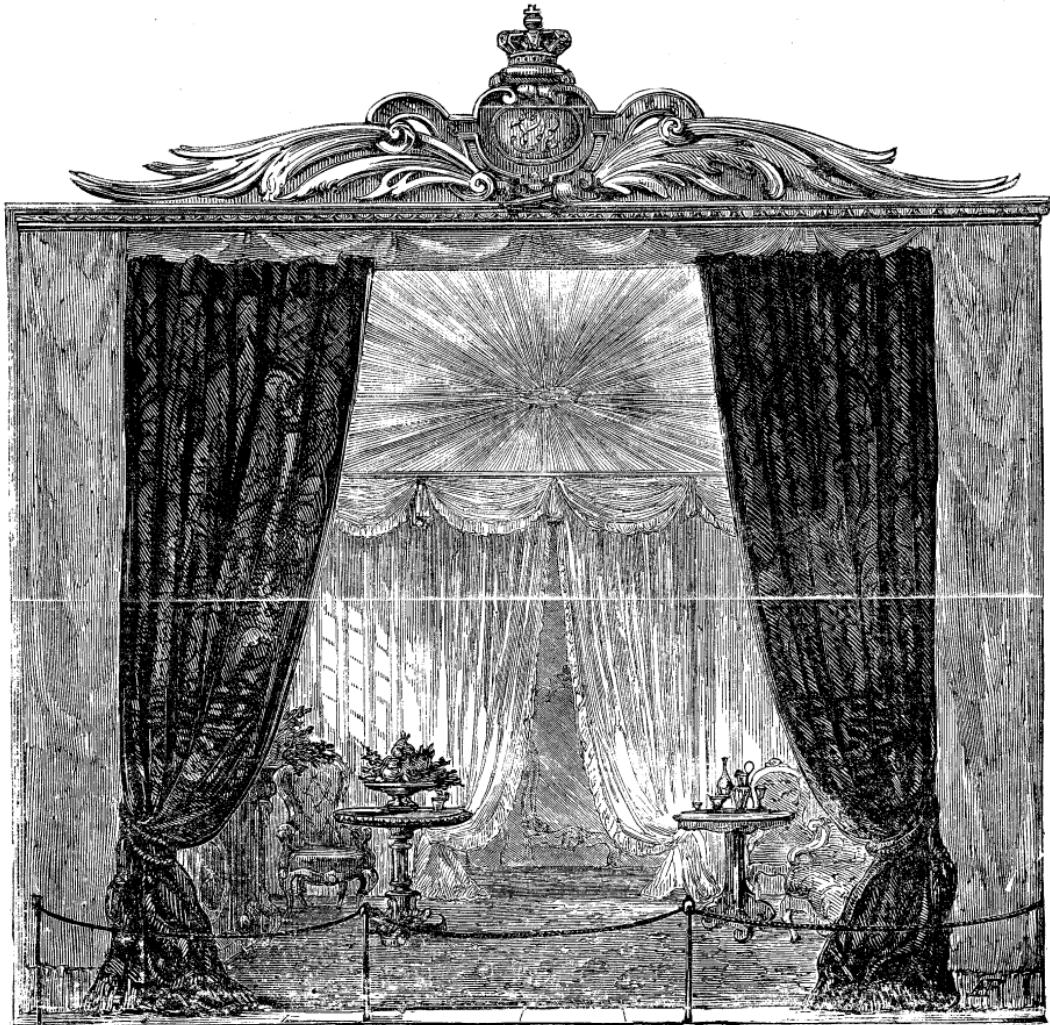
Le sujet de la seconde statue est emprunté à la *Tempête*, de Shakespeare. C'est Ariel, le grand agitateur de l'île où est Caliban. Il y a de l'évocation dans cette pose élancée, du mouvement dans les plis du manteau qui enlace le corps d'Ariel, une certaine énergie digne du vieux William, dans ces deux bras, dont l'un tient le fil conducteur qui va faire



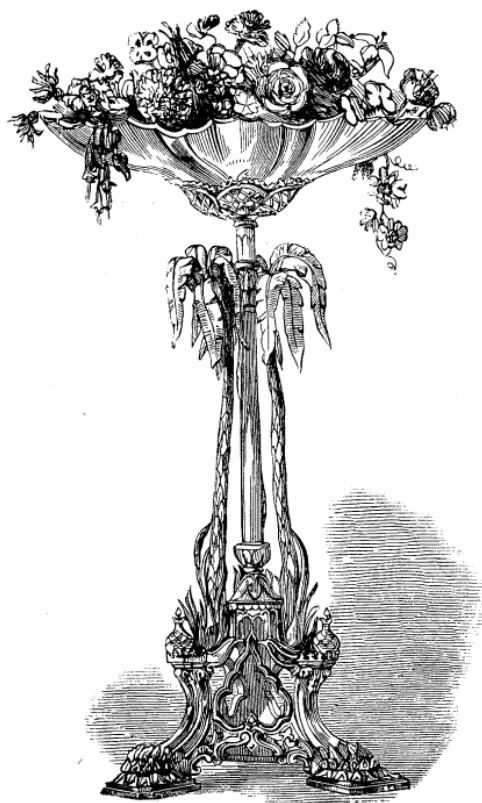
CHARITÉ, par MM. BARRY et THOMAS.



CORBEILLE DE FLEURS (l'Europe), par M. JOSEPH ANGELL.



CHAMBRE A COUCHER DE LA REINE, par MM. FAUPEL et PHILIPPE.



CORBEILLE DE FLEURS (l'Asie), par M. JOSEPH ANGELL.

tomber la foudre là où le dieu des tempêtes le voudra, et la main gauche contractée ne manque pas d'exprimer sa volonté souveraine.

M. Barry est à une bonne école, puisque dans ses deux sujets si différents l'un de l'autre, il a su rendre avec exactitude, pureté et force tout à la fois, le sentiment qui doit dominer ces deux sujets.

Quant aux deux corbeilles, c'est une heureuse idée que d'avoir fait servir la base à reproduire le sujet. Dans ces œuvres, dont l'usage est général, ce qu'il convient de mettre en évidence, c'est toujours la pensée de l'artiste, son goût, son but.

Or, ici, comme on le voit, la corbeille *l'Europe* est posée sur un pied entouré de fleurs de nos contrées; la corbeille *l'Asie* s'indique d'elle-même par les plantes qui partent de la base et s'élèvent jusqu'à la corolle où sont placées les fleurs.

Dans une œuvre d'art, rien n'est indifférent.

Quand l'industrie ne cherchait pas à se rattacher aux arts, qu'était-ce qu'un vase de fleurs?

Maintenant, au contraire, tout prend ou tout tend à traduire une pensée en prenant un corps; l'immatériel vient se joindre au travail manuel, et une simple corbeille a désormais sa signification. Il faut reconnaître que les plantes tropicales se prêtent beaucoup au travail de l'orfèvrerie et de la sculpture.



ARCTIC DIRIGEANT LA POLESE, par MM. BARRY ET THOMAS.

## LITS DE PARADE

PAR

MM. Faudel et Philipps.

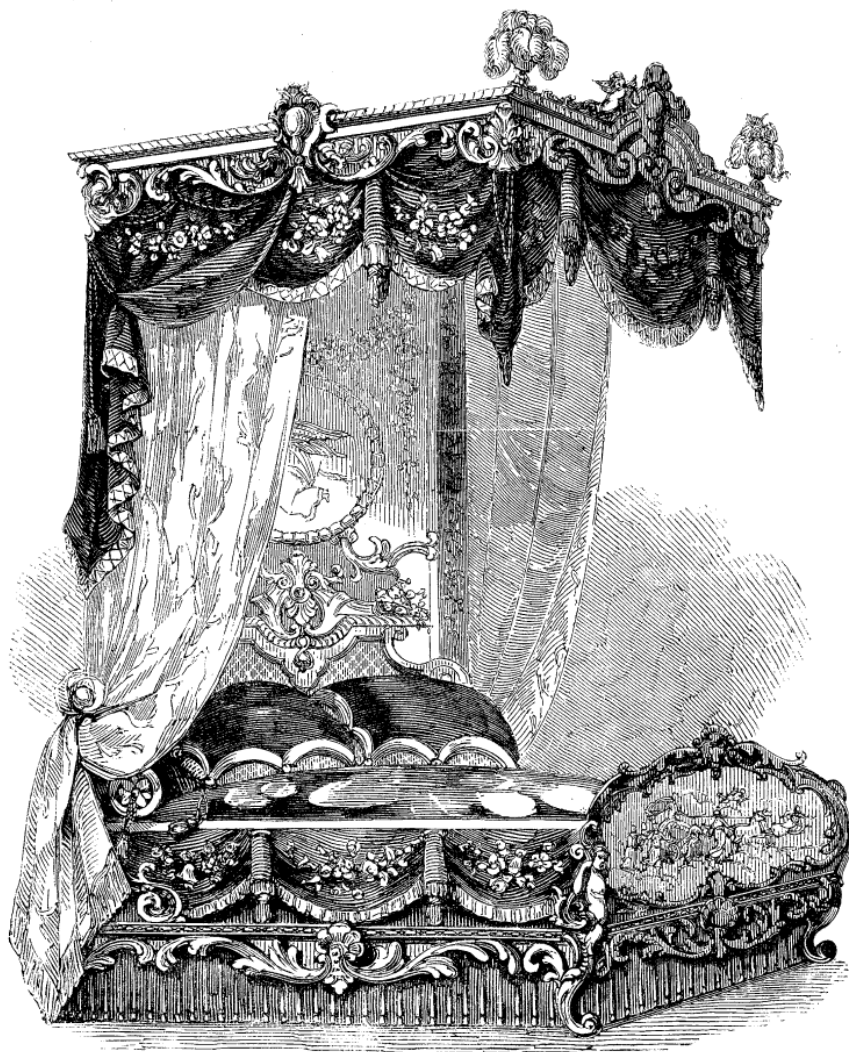
La partie inférieure de ces deux pages est occupée par deux modèles en tapisserie qui ont été exécutés par MM. Faudel et Philipps. Nous donnons ici le profil et plus loin la face du lit de parade.

Ce travail est tout à fait nouveau à Londres, et on y porte à l'Exposition une attention toute particulière.

Le sujet de la tapisserie de ce lit est le char de l'Aurore, dont on voit l'original au palais Rospiglioso, à Rome. La tapisserie en a été faite directement, sans ces patrons faits à Berlin, et qui peuvent faciliter le travail.

Le point en a donc été fait, comme aux Gobelins, d'après le modèle copié directement, ce qui est le triomphe d'une extrême difficulté. La patience anglaise s'est livrée à un singulier calcul : pour terminer le modèle placé à la droite, le nombre des points au crochet, s'est élevé au nombre énorme d'un million six cent mille points.

Le centre du dessin au-dessus de la



LIT DE PARADE DE MM. FAUDEL ET PHILIPPS.

tête est le modèle de Thorwaldsen, la Nuit. Enfin le bas-relief inférieur est composé de fleurs de diverses nations, ce qui, dit un écrivain anglais, veut très-habilement faire allusion à la Paix... la Paix et le Sommeil.

Le dessin figuré à gauche est l'intérieur d'une chambre à coucher de la reine, dont tout le mobilier est aussi en tapisserie.

C'est la partie intime, réservée, discrète de la chambre; elle est séparée du reste par deux larges portières en point de Berlin, et par un superbe baldaquin surmonté de la couronne royale.

Le haut du plafond représente un soleil avec ses rayons déployés; nous pourrions faire à ce sujet le reproche d'être un peu commun, mais l'exécution en est très-brillante.

Quant au reste des objets qui ornent la chambre, c'est-à-dire aux fauteuils, aux corbeilles, aux tapis, les détails en sont faits avec un fini, un soin, qui rappellent nos belles tapisseries des Gobelins, le modèle éternel et presque inimitable que les étrangers nous envient.

posé des morceaux de malachite et d'or tirés de ses mines. Voici des piéces en faction ; il doit y avoir par là des bijoux. En effet, la Russie a exposé de très-belles parures de diamants, montés avec beaucoup de légèreté ; et un coffret en marbre noir, avec des grappes de raisin noir en améthystes et des cerises en cornalines. En général, il y a dans cette exposition russe un certain air de grandeur et de luxe sauvages ; ce ne sont encore que les richesses arrachées à la nature et déchirées des entrailles de la terre. »

### DU PALAIS DE CRISTAL.

*What is to be done with ?* Discussion à la Chambre des Lords.

Il y a quelques semaines, une brochure a été publiée à Londres sous ce titre : *Que fera-t-on du Palais de Cristal?* Cette brochure était signée du pseudonyme de « Denarius. » La presse anglaise s'en préoccupa, et il y a trois jours, la Chambre des lords a consacré à cette question tout une séance.

On en comprend, en effet, toute l'importance.

N'est-ce pas une idée affligeante que de songer à la chute prochaine de ce bel édifice, érigé en quelques semaines, sous la forme et la transparence d'un palais de fée, mais aussi solide quoique plus grand qu'une douzaine de nos cathédrales ? Car le Palais de Cristal est condamné à mort : sa ruine a été décrétée ; il ne faut rien moins qu'une décision législative pour conserver ce monument où pendant quelques mois, toutes les nations se seront condoyées, où toutes les industries auront eu leur gloire. N'est-ce pas une idée navrante que de penser qu'un jour, en se promenant dans ce beau parc, à la place où l'industrie a élevé son trône, le gazon sera foulé aux pieds, et que l'on n'aura plus qu'un vague souvenir de ce palais de l'industrie moderne, souvenir évoqué par des vieillards, comme une ancienne tradition.

Que de reproches se proposera nos contemporains, de la part de la postérité ! Comment pourra-t-on trouver des démolisseurs pour un si bel édifice ? Qui pourra recueillir ces larmes de cristal qui vont tomber une à une, sans songer que chacune des parcelles de cet édifice a brillé sous les rayons d'un soleil qui éclairait, en 1851, le temple de la paix universelle ?

Aussi, ne nous étonnons-nous, en aucune façon, d'apprendre que la Chambre des lords a soulevé une discussion très-longue et très-animée sur cette question, qui à Londres, est à l'ordre du jour : « *Que fera-t-on du Palais de Cristal ?* » *What is to be done with the Crystal Palace ?* »

Il appartenait à lord Brougham de prendre le premier la parole sur ce sujet. Après avoir fait remarquer à la Chambre que, l'un des premiers, il s'était opposé à ce que le Palais de Cristal fut érigé dans Hyde Park, il ne peut, maintenant que le fait est accompli, le voir renverser sans un véritable chagrin.

Il s'est donc très-volontiers chargé de présenter à la Chambre une pétition de M. Paxton, ce savant horticulteur qui a pris rang, selon l'honorable lord, parmi les bienfaiteurs de l'humanité. (applaudissements) car certes, sans l'idée qu'il a eu d'élever le Palais de Cristal, l'Exposition de 1851 n'aurait pu être accomplie, on en serait resté au projet.

Quelles sont les objections sérieuses que l'on puisse opposer au vœu généralement exprimé de conserver cette magnifique, cette unique construction ? Deux objections que lord Brougham regarde comme mal fondées : La première, elle est faite par les commissaires du gouvernement pour les bois et forêts, en ce sens que le sol de Hyde-Park ne peut être consacré à l'édification d'un monument qui serait destiné à rester là *in eternum*.

Mais à cela on peut répondre que le pouvoir législatif a toute qualité pour en décider l'appropriation.

On dit, en second lieu, que le commerce peut se plaindre de ce que le Palais de Cristal, s'il contient des marchandises, peut faire concurrence à la vente des établissements ordinaires. Mais, au contraire, il y aurait là chance de plus de faire vendre aux fabricants de Londres ce que le public pourrait aller y choisir. Les bazars ne peuvent être considérés comme des établissements préjudiciables pour le commerce ou l'industrie, en Angleterre, et, si le Palais de Cristal pouvait devenir un grand bazar central, il n'y aurait pas là de quoi concevoir des craintes sérieuses contre l'industrie et le commerce, tout au contraire.

La pétition présentée par M. Paxton a pour but d'obtenir du Parlement d'appropriier le Palais, après l'Exposition, à un vaste jardin ou parc d'hiver.

Sa construction a été faite en prévision de cette destination : l'air y est ménagé, et les moyens de chauffage proportionnés de manière à ne rien laisser désirer sous ce rapport. Ce serait une belle pensée que de pouvoir réaliser un projet qui consisterait à réunir là les produits de la végétation dans tout son lixe, et de voir les plantes rares, les fleurs, les arbres précieux cultivés et colligés avec un soin et une science qui pourraient ainsi servir et l'étude et le goût du public.

La botanique, la géologie, l'ornithologie, toutes les sciences naturelles, en un mot, viendraient être domiciliées dans ce bel établissement.

Ses immenses proportions permettraient même que l'on employât de temps en temps ce palais à des fêtes, à des réunions dont on ne peut imaginer la splendeur, l'originalité, les variétés incalculables.

Lord Campbell et le comte de Granville ont pris la parole après lord Brougham, pour défendre l'opinion contraire, au double point de vue des décisions prises par les commissaires des bois et forêts de ne laisser le Palais de Cristal subsister dans Hyde-Park que pendant la durée de l'Exposition, et en même temps des dépenses annuelles qu'entraînerait le maintien de cet édifice, consacré à un jardin d'hiver.

La Chambre des lords a écarté la pétition :

Mais, le peuple anglais se préoccupe beaucoup de la pétition de M. Paxton, laquelle doit réussir, dit-on, devant la Chambre des communes. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce qui se fera à cet égard.

Nous devons compléter les détails de la discussion qui précède par les documents et les chiffres qui suivent :

Lorsque l'autorisation fut demandée au Parlement de construire le palais de l'Exposition dans Hyde-Park, il fut expressément stipulé que la concession ne serait que temporaire, et qu'après l'Exposition, le tout serait enlevé et le sol rendu à la verdure et au public.

Les entrepreneurs, MM. Fox et Henderson, s'étaient chargés de construire l'édifice pour 79,800 liv. st., si les matériaux leur étaient rendus après l'Exposition ; et pour 450,000 liv. st. dans le cas où le bâtiment resterait en place. Il est maintenant certain que le dernier cas se réalisera, et de tous côtés on voit surgir des plans pour utiliser le palais de verre. Il y a des gens d'imagination qui sont allés jusqu'à proposer d'acheter, non-seulement le palais même, mais encore toute l'Exposition. Malheureusement la valeur totale est estimée à environ 6 ou 700 millions ; et pour recueillir seulement 500 millions, avec une recette de 50,000 fr. par jour, on a calculé qu'il faudrait 6,000 jours, ce qui, en retranchant les dimanches, ferait à peu près vingt ans. Il a donc fallu renoncer à cette idée ; et d'ailleurs, que ferait-on d'une vieille Exposition ? Le seul projet raisonnable paraît être la création d'un jardin d'hiver, qui servirait en même temps à une exposition permanente des produits de l'industrie. La première et la plus grande merveille de l'industrie serait précisément cette création d'un nouveau climat qui donnerait à Londres ce que lui refuse le ciel. Avec les moyens dont on dispose aujourd'hui, il serait facile de chauffer cet immense local, et d'y entretenir une température d'été. Les sociétés de botanique, d'horticulture, de zoologie s'empresseraient d'y faire des expositions, en même temps que les progrès incessants des arts, des sciences et de l'industrie y seraient successivement représentés. De grandes fêtes données dans le Palais de Cristal seraient quelque chose de féérique. Ce qui complète ce projet, c'est l'idée de faire une grande avenue sablée pour les chevaux et les voitures dans l'inférieur de l'édifice, et c'est probablement ce qui produirait le meilleur revenu. On calcule déjà que, tous les frais payés, la commission se trouverait, à la fin de l'Exposition, en possession d'un surplus de 140 ou 450,000 liv. st. ; ce sera assez pour acheter l'édifice et pour donner des prix. Le Palais de Cristal, après beaucoup de vicissitudes, est maintenant protégé et adopté par l'opinion publique ; il est devenu trop populaire pour qu'on ose y toucher. Il restera, comme *l'Income-tax*, votée pour trois ans, et qui ne s'en ira jamais.

### FAITS INDUSTRIELS.

#### CHEAP LOCAL RAILWAYS.

L'Angleterre, qui nous a précédés de si loin dans l'établissement des grandes lignes de chemins de fer pourra encore nous enseigner comment on construit, à bon marché, des chemins de fer locaux, chemins qui doivent être d'une importance si vitale pour les centres agricoles et manufacturiers, situés hors des lignes principales. Les chemins de fer locaux sont encore à naître dans notre pays ; puissions-nous, par une rivalité heureuse, entrer dans une voie qui, sans aucun doute, récompensera les capitaux qui s'y consacreront.

Ces réflexions nous ont été suggérées par un fait qui vient de se passer en Angleterre, — la construction dans des conditions économiques d'un chemin de fer local. En 1816, la Compagnie du chemin de fer de Berwick (Yorch-New-Castle and Berwick), pleine d'ardeur, obtint, avec plusieurs autres bills, un acte du Parlement, l'autorisant à construire un embranchement de la station de THIRSK à MALTBY, — la distance était de 23 milles (le mille 1,609<sup>m</sup> 3), la dépense fut évaluée à 300,000 liv. (9,500,000 fr.). Cette même année, une autre Compagnie obtint un acte pour construire un chemin de Mutton à Driffield, point de jonction avec l'embranchement Bridlington de la Compagnie Yorch et North Midland. De sorte qu'à l'aide de ces trois lignes, il devait y avoir communication non interrompue, par chemin de fer, entre Thirsk, et les intermédiaires de la ligne de Berwick à Bridlington, au bord de la mer, à Hull, à Beverley, Driffield, Mutton et autres lieux intermédiaires. La compagnie d'Yorch North Midland construisit son chemin, Mutton et Driffield ont presque achevé le leur ; mais la compagnie de Berwick, refusa d'exécuter la ligne de Thirsk à Mutton.

Cette lacune dans la série des embranchements causa un grand embarras, surtout aux propriétaires de terres qui étaient privés des facilités et des avantages qu'ils avaient espérés. Mais ils n'étaient pas gens à s'abandonner ainsi : ils prièrent, supplièrent, sommèrent la Compagnie de Berwick, d'exécuter l'embranchement. La Compagnie répondit : « Les dépenses sont évaluées à 300,000 liv. Nul doute qu'elles s'élèveront plus haut. Nous n'avons point d'argent, surtout pour un projet ruineux. » Les propriétaires se portèrent alors devant la Cour du banc de la reine pour obtenir un mandamus, et de force la Compagnie à exécuter la ligne ; la cour accorda le mandamus. La joie des propriétaires fut grande ; mais, examen fait de la situation, ils virent que le mandamus, à le juger ce qu'il valait, n'était qu'une lettre morte. Alors, comme des Anglais qui ne se rebutent jamais, ils cherchèrent un moyen de conciliation.

Un examen attentif démontra qu'avec quelques modifications, quelques changements de tracé, en rejetant certaines dépenses inutiles, la ligne pouvait être exécutée pour 400,000 liv., le tiers des devis primitifs. Les propriétaires proposèrent donc à la Compagnie d'établir une ligne économique à une seule voie, en garantissant eux-mêmes que le prix n'excéderait pas 400,000 liv. sur lesquelles ils offriraient de souscrire 50,000 liv. ; ils firent plus : étant sûrs que les dépenses ne dépasseraient pas 400,000 liv., ils s'engagèrent à payer le surplus s'il y en avait un. La Compagnie souscrivit pour 50,000 liv., et elle serait engagée seulement pour ce capital. La Compagnie et les propriétaires de terres deviendraient propriétaires par moitié de la ligne ; les terres nécessaires seraient livrées à un prix réduit.

La Compagnie de Berwick accepta très-sagement ces offres, et la ligne, dans les conditions ci-dessus, a été exécutée immédiatement.

Cette opération ne peut être que bonne, car la dépense, à 400,000 liv. donne 4,300 liv. (107,500 fr.) par mille. On doit, au minimum, admettre un produit brut de 45 liv. (375 fr.) par semaine, et par mille. Si on porte les dépenses à 40 liv. 40 sh. (262 fr. 50 c.) par semaine et par mille, ou 70 0/10, — soit 5,230 liv. par an (433,100 fr.), on aura un dividende de 5 liv. 6 s. 8 d. (133 fr. 30 c.) pour 400 liv. (2,500 fr.) par an.

Ces calculs démontrent ce que peuvent devenir les lignes construites à bon marché. De plus, en employant des locomotives légères et en repoussant le système d'administration si coûteux des grandes lignes, on arrivera à de fortes économies.

Nous avons en France beaucoup de points sur les-





## LIT DE PARADE,

Par MM. Faudel et Philipps,  
De Londres.

On sait avec quelle supériorité les Anglais travaillent la tapisserie.

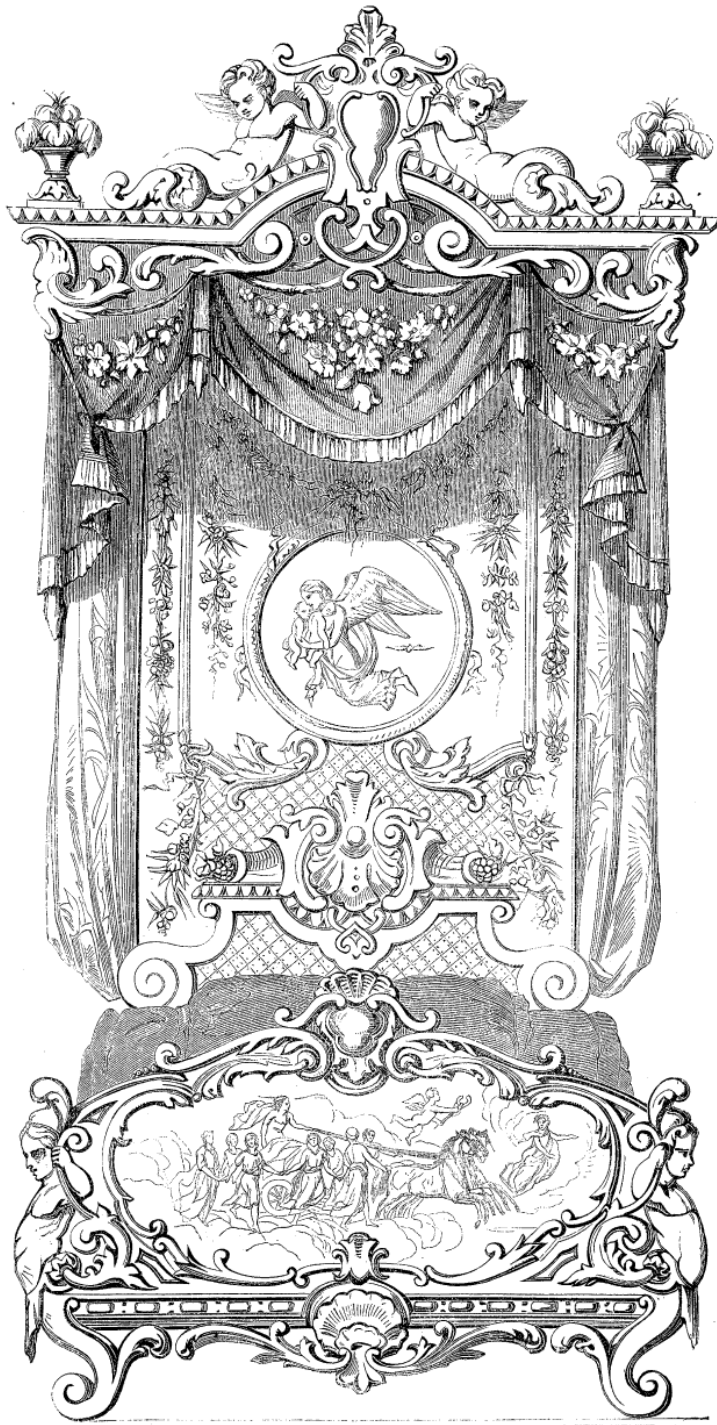
Le lit de parade dont nous donnons ici le dessin (*State Bedstead*), sort des ateliers de MM. Faudel et Philipps, de Londres.

Le point qui a été suivi par les fabricants est dit *point de Berlin*. Cet article est fait par des ouvrières brodeuses anglaises; et ce qui constitue le point de Berlin, c'est qu'il contient la presque totalité des combinaisons des différents points d'Angleterre.

Tous les détails sont faits à l'aiguille, et c'est encore ici une des plus riches productions du travail anglais, qui, il faut le reconnaître, occupe, dans cet art, le premier rang parmi les nations les plus habiles.

Le lit est surmonté, comme le sont presque tous les trônes, d'un riche baldaquin avec des plumes dans un vase; au-dessus sont deux amours qui reposent, et qui sont séparés par un écusson sur lequel sont ordinairement les armes des deux familles des époux.

Au fond et au-dessus du lit, l'Ange gardien, aux ailes déployées, prenant dans ses bras tutélaires deux jeunes enfants qui lui sont confiés.



LIT DE PARADE, PAR MM. FAUDEL ET PHILIPPS, DE LONDRES.

En face, sur la partie du lit qui s'avance dans la chambre à coucher (car on sait qu'en Angleterre les lits sont ainsi disposés), est une allégorie du char de l'Aurore.

De telles finesses de broderie et de tapisserie ne peuvent s'analyser: il faut les voir.



FAUTEUIL EN TAPISSERIE, PAR M. AMÉLÉE COUDER.

deux statues qui sont placées au-dessus sont exécutés avec une grande précision.

Rien n'égale le fini du travail de tapisserie qui complète cette œuvre; mais, il faut le reconnaître, nos fabricants de Paris, s'inspirant des chefs-d'œuvre des Gobelins, tiennent encore la première place.

## DEUX VERRES

EN CRISTAL,

Par M. Corne, de Londres.

L'art de façonner le verre, à l'imitation de ces beaux verres de Bohême, qui font l'admiration du monde entier, fait des progrès, depuis quelques années, en Angleterre.

Les deux échantillons qui sont dessinés ci-contre suffisent pour donner une idée du fini de ce travail et de l'élégance des modèles.

## FAUTEUIL

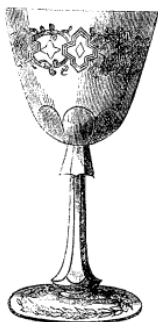
EN TAPISSERIE,

Par M. Amélie Coudier.

Dans un numéro précédent, nous avons donné des détails sur un divan destiné à quelque palais, et exécuté par M. Coudier.

Cet artiste suppose que dans la galerie où serait placé ce divan, on devrait disposer aux extrémités une table et des fauteuils, ainsi que quelques candélabres et autres ornements en harmonie avec le meuble principal.

Le fauteuil dont il s'agit, qui peut paraître assez bizarre, est d'une grande beauté. Les lions qui le supportent, et les



VERRE EN CRISTAL, PAR M. CORNE.



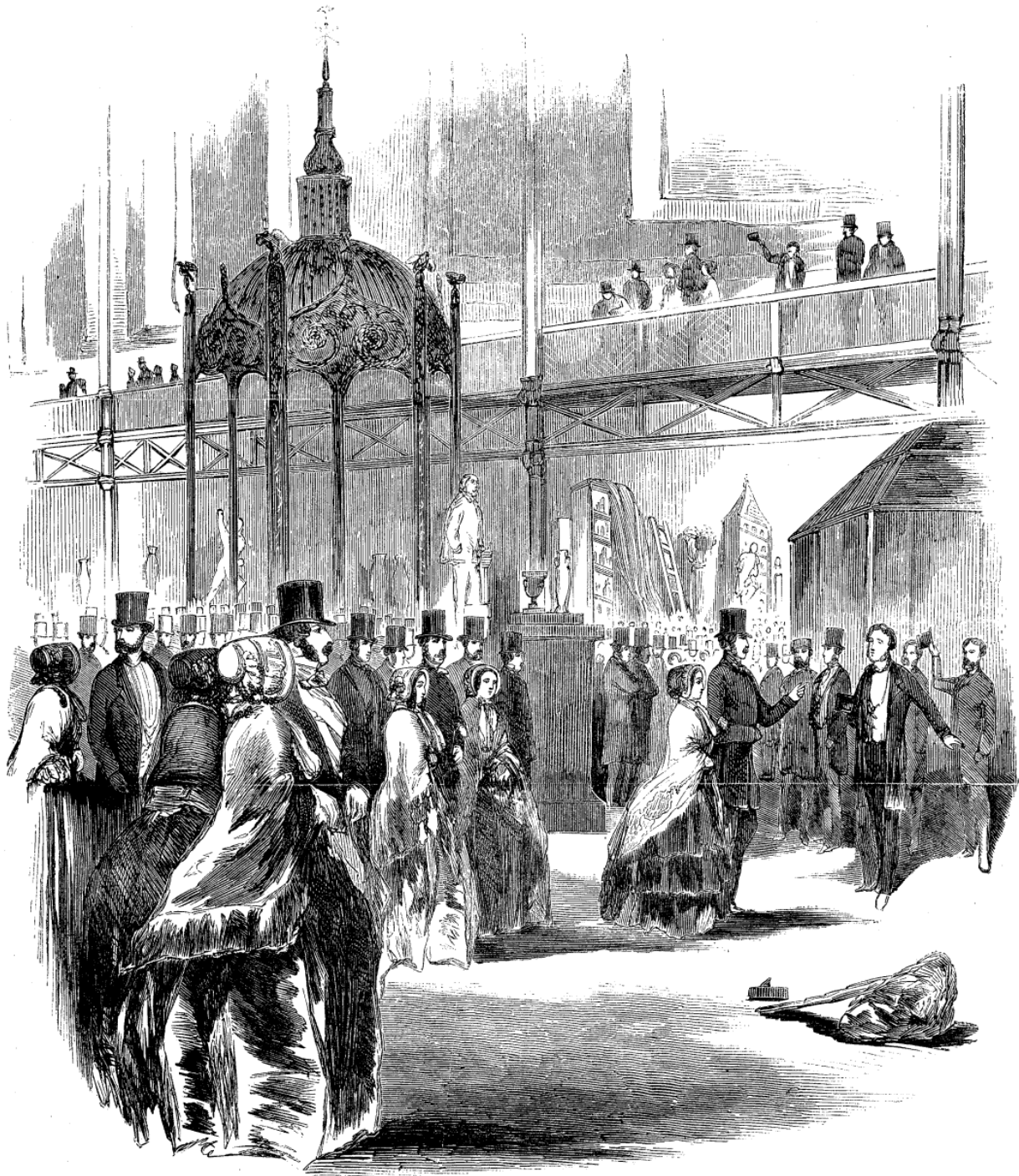
VERRE EN CRISTAL, PAR M. CORNE.

## VISITE DE LA REINE ET DU PRINCE ALBERT A L'EXPOSITION.

Quelques jours avant l'Exposition, la reine et le prince Albert ont voulu visiter le Palais de Cristal, dans l'état où il se trouvait, sans appareil, et pour

se rendre compte des préparatifs que l'ouverture prochaine de ce grand bazar industriel pouvait demander.

Dans la matinée, le couple royal s'est donc rendu au Palais, presque sans suite.



VISITE DE LA REINE ET DU PRINCE ALBERT A L'EXPOSITION.

La reine et le prince sont arrivés à neuf heures du matin, et ont été reçus par les commissaires chargés des dispositions intérieures de l'édifice. Ils sont restés plus de deux heures à examiner les détails de l'Exposition.

Déjà quelques arrangements de luxe étaient terminés. De longues et luxueuses tapisseries étaient suspendues au-dessus des galeries et formaient un

coup d'œil séduisant qui venait ajouter beaucoup d'éclat aux effets de jour que le cristal faisait jouer sur les parois de l'édifice.

Le transept avait déjà un air de fête. L'absence des objets qui étaient répartis dans les autres divisions du palais ne se faisait pas regretter, tant était pleins de grâce et de force les fleurs et les arbres qui s'élevaient au milieu de cette belle promenade,

réservée aux nombreux visiteurs de l'Exposition.

C'est dans la même matinée, avant l'arrivée de la reine qu'avait eu lieu l'intéressante visite des émigrants qui avaient été admis à voir, avant leur départ pour les colonies, les magnifiques produits de l'Industrie du monde entier.

C'est la représentation de la visite de la reine et du prince que nous donnons ci-dessus.

a été dit et mis en scène bien des fois; on n'a oublié ni le *Père de la Débutante*, ni le *Bénéficiaire*, ni les *Coullisses*. Tout cela non-seulement n'offense, mais bientôt n'amusera plus personne.

Une seule remarque: naturellement on a mis un journaliste dans la pièce; naturellement les auteurs lui ont donné un assez vilain rôle. Qu'on accuse en scène les journalistes de dénigrer à plaisir, d'être envieux, soit, cela est classique, et si cela est bien dit nous en rions, comme les médecins rient quand Molière les appelle assassins. Mais il y a une limite que les auteurs se plaisent depuis quelque temps à franchir: dans les *Bâtons flottants*, on présente un journaliste, c'est un infâme calomniateur, soit, nous sommes tous ainsi; mais on donne le rôle à M. Randois, qui a l'air d'un maréchal-des-logis de cuirassiers en bourgeois, et qui parle comme Thérémène. Aux Variétés, c'est M. Bache qui se fait, avec une foilette d'écrivain public, je ne sais quelle tournure et quelle figure impossibles. Certes, j'ai vu des journalistes laids et bêtes, mais jamais je n'en ai vu qui approchassent de certaine laideur artificielle et de la stupidité du rôle qu'on fait dire à M. Bache.

Faites des personnalités; frappez sur tel ou tel journaliste, les autres riront si vous frappez fort, mais frappez juste: Maudissez vos juges mais ne les calomniez pas, les journalistes sont des *misérables*, je le sais, fort jaloux des *joyeux vaudevillistes*, soit, mais en fait d'esprit sauf quelques exceptions, les vaudevillistes font leurs dimanches et fêtes des mots qui ne servent plus aux journalistes et ce n'est que pour les faire parler qu'ils ne leur empruntent rien.

*English exhibition*, à Montansier, est non moins vieux mais beaucoup plus gai. Il ne s'agit pas précisément du Palais de Cristal, mais de ce qui se passe ou qui pourrait se passer à l'entour: un hôtelier encombré, pour avoir un lit de plus à louer, vend sa femme au marché; d'autre part, Hyacinthe, pour trouver le vivre et le couvert, se fait domestique; mais ses manières distinguées le trahissent, et il croit pouvoir se permettre d'aspirer à la main de la fille de son maître. Comme toujours, vain espoir! il n'a pas d'argent. Alors il fait des affaires; il achète et revend à propos la femme de l'aubergiste. En Angleterre, paraît-il, le prix de cet article peut varier de 27 fr. 50 à 30,000 fr. Or, Hyacinthe se débarrasse définitivement du colis au dernier taux, et il épouse une jeune fille très-maigre, ce qui paraît pourtant le rendre très-heureux.

Une idée neuve est décidément fort rare au théâtre, et les meilleurs faiseurs ont beau se jeter à la piste des idées de tout le monde, ils en sont presque toujours réduits à remettre sans cesse en circulation leur vieil et éternel bagage.

Croyez pourtant qu'ils en sont plus las que le public: aussi, il faut voir avec quelle ardeur ils poursuivent au flair tout ce qui peut ressembler à un sujet.

Il y a quelques jours, c'était sur le boulevard, un vaudevilliste déjà célèbre causait avec un employé surnuméraire au ministère des finances, homme d'esprit du reste: tout d'un coup le surnuméraire dit: « J'ai vu hier quelque chose que l'on pourrait bien utiliser au théâtre? »

— Ciel! se dit le vaudevilliste, mais il se contient. On chasse à l'idée, *instolement*, comme dit le *Constitutionnel*. Dites-moi...

Ici, la conversation est brusquement détournée par le premier interlocuteur qui se met à parler politique: il eût été de la dernière impolitesse de l'interrompre par un retour vers une question futile, et on attend l'occasion: mais l'occasion n'arrive pas, l'employé expose toutes les conditions de la révision de la Constitution.

— Si nous prenions des glaces dit le vaudevilliste.  
— Soit. Et on entre chez Torton.

Mais l'employé ravi d'être écouté si complaisamment se croit décidément orateur et développe.

L'heure se passe.

— Voulez-vous dîner avec moi? dit encore le vaudevilliste.

— Soit.

Mais l'employé que le dîner pousse aux confidences a passé brusquement des misères de la France à ses propres misères, aux ennuis de la position de surnuméraire, à la mort de sa tante, à ses peines de cœur, à ses créanciers: il devient de plus en plus difficile sans inconvenance brutale de revenir à la question futile: et le vaudevilliste ne saurait trop ménager un homme qui a une idée: il va jusqu'à lui offrir les services pécuniaires que l'autre pourtant refuse avec dignité.

Enfin on se dirige vers le café de Foy: la soirée est avancée: las d'émotion et de logique, l'employé dans l'état de bien-être indicible qui suit un bon dîner, se laisse aller aux propos frivoles: le vaudevilliste ravi ne perd pas un instant: il place sans tarder et le plus adroïtement du monde le fameux point d'interrogation qui frémit depuis le matin sur ses lèvres:

— « *A propos...*, dit-il, qu'avez-vous donc vu hier que l'on pourrait utiliser pour le théâtre? »

— Ah! oui, je voulais vous en parler, — la lumière électrique!

Cela fut dit fort simplement, sans arrière pensée, sans se douter le moins du monde de la bonne malice. Mais c'est là une des moindres déconvenues de cette interminable odyssee dont je vous conterai plus d'un épisode et qui a pour titre: *Histoire d'un vaudevilliste à la recherche d'une idée*.

G. DE BOUQUVILLE.

#### BAL A GUILDHALL.

Nous recevons d'un de nos compatriotes, qui était un des invités au bal donné à la reine d'Angleterre et au prince Albert par la municipalité de Londres, à Guildhall, les détails les plus intéressants.

C'est mercredi dernier que la reine devait honorer de sa présence le bal qui lui était offert.

Quelques étrangers de distinction avaient eu l'honneur de recevoir une carte d'invitation: le propriétaire du journal le *Palais de Cristal*, avait été compris parmi les invités.

Le bal était donné dans la salle de Guildhall, construite sur les ruines de l'ancienne salle que l'incendie de Londres avait détruite; et pour cette solennité, l'on avait disposé de la manière la plus splendide la crypte souterrain qui, pendant de longues années, était resté fermé à tous les curieux.

La reine a fait son entrée à dix heures du soir. Trois coups de trompettes retentissantes ont annoncé l'arrivée de la souveraine.

Elle a été reçue par le lord-maire, assisté des membres des diverses corporations de la cité, et des *yeomen* revêtus de leurs brillants uniformes rouges sur lesquels ils portent, comme on le sait, des épaulettes d'or à graines d'épinard.

A son entrée dans la grande salle, S. M., accompagnée du prince Albert, et accueillie par les hurrahs de la foule et au son d'un orchestre qui exécutait l'air national: *God save the queen!* s'est dirigée vers le trône qui l'attendait.

Le duc de Wellington, qui suivait S. M., a été accueilli avec un enthousiasme où le sentiment de nationalité des Anglais s'exprimait dans toute sa force.

Au-dessus du trône, se développait le cimier à plumes du prince de Galles, entouré de rayons et surmonté d'une large guirlande sur laquelle étaient écrits les mots: « *God save the queen and Prince Albert!* »

La reine a bientôt ouvert le bal. Trois immenses salons avaient été disposés pour la danse.

Le défilé, devant la reine, des personnes présentes, a duré deux heures et demie. S. M. accueillait avec le plus gracieux sourire chacun des assistants qui, en passant devant le trône, s'inclinaient respectueusement.

Deux ou trois Français, qui se faisaient remarquer par leur longue barbe au milieu des Anglais qui n'ont pas encore pu se décider à nous imiter sous ce rapport, ont attiré l'attention particulière de la reine et du prince Albert. Le nom de ces Français et leur qualité étaient répétés à S. M., qui a fait à nos compatriotes l'honneur d'un accueil tout à fait sympathique.

Notre collaborateur, accompagné de M. Virtue, éditeur de *L'Art-Journal*, chef d'une des corporations de la Cité, a particulièrement attiré l'attention de la reine et du prince Albert qui ne laissaient échapper aucune occasion d'exprimer leur bienveillance en faveur de ceux qui leur sont signalés comme les promoteurs du grand fait de l'Exposition de Londres.

Nous devons donner quelques renseignements sur la manière dont les salles de Guildhall étaient ornées.

D'élégantes banquettes placées au milieu de la salle de bal, se trouvaient protégées par des cordons de soie rouge destinés à faciliter la circulation, et formaient aux allées qui conduisaient aux quadrilles placés aux extrémités.

Rien ne peut donner une idée exacte de l'éclat de la grande salle:

Partout s'élevaient des guirlandes de fleurs artificielles sans nombre, s'entrelaçant et entourant les pilastres, puis s'élevant comme autant de girandoles jusqu'au plafond.

Vis-à-vis le trône resplendissait un miroir tournant en forme d'étoile, comme on en voit à Londres et que l'on appelle *the dissolving views*: de distance en distance, on rencontrait les membres des corporations qui portaient une longue canne surmontée de leurs armes.

Dans plusieurs salles qui avoisinaient la grande salle, on avait disposé des espèces de *dioramas*; l'un d'eux représentait la *Création du Monde*. On voyait sur le devant, éclairé en rouge, le Démon, et dans le fond du tableau le Paradis terrestre, Adam et Ève, disposés de manière à faire la plus complète illusion.

Mais ce qui était de nature à exciter la plus vive curiosité, c'est le crypte où a été servi le souper.

Deux salles avaient été disposées à cet effet: Dans l'une, était dressé un buffet très-richement chargé où les danseurs conduisaient les danseuses, ainsi que cela se pratique en Angleterre; chez nos voisins, la politesse ne consiste pas à reconduire immédiatement à sa place la jeune femme ou la jeune fille qui vous ont fait l'honneur de vous accorder une contredanse, mais il est de bon goût d'offrir à sa *partner* de venir au buffet, où on lui sert ce qu'elle désire.

Dans une autre salle était servi le souper, souper d'une richesse et d'une profusion sans égale: On aurait pu se croire en France. Le champagne y était versé à foison.

Le plus curieux spectacle était donné aux assistants: on remarquait, de distance en distance, des hérauts d'armes couverts de leurs armures de fer, le casque fermé, et portant des torches pour éclairer ce crypte. Rien de plus original que cet éclairage fantastique.

Le souper a commencé à minuit et demi.

La reine s'est retirée à une heure du matin.

Il est impossible de décrire l'air de fête, la joie qui s'épanouissait sur tous les visages: Les Anglais, en recevant leur reine, dans cette solennité, semblaient traduire par l'abandon respectueux auxquels ils se livraient, le bonheur que cette grande nation éprouve à jouir d'une prospérité matérielle qui s'est répandue sur toutes les parties du globe, et dont l'Exposition de 1851 est le signe le plus caractéristique et le plus éclatant.

#### EXPOSITION GÉNÉRALE DES BEAUX ARTS A BRUXELLES.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que le gouvernement belge a décidé qu'une exposition générale des beaux-arts aurait lieu à Bruxelles. En voici le programme tel qu'il a été arrêté par M. le ministre de l'Intérieur, en Belgique.

L'Exposition commencera le 15 août et se fera le 31 octobre.

Elle est ouverte aux productions des artistes vivants belges, ou étrangers.

Les objets envoyés à l'Exposition, doivent être adressés à la commission directrice de l'Exposition générale des beaux-arts à Bruxelles, et être accompagnés d'une lettre indiquant exactement le nom et le domicile de l'artiste, ainsi que l'exposition à insérer au catalogue.

Les colis expédiés de l'étranger doivent être affranchis, seulement jusqu'à la frontière belge.

Nul objet d'art ne sera reçu après le 25 juillet, si ce n'est les objets ayant figuré à l'Exposition universelle de Londres, dans le cas où cette Exposition serait fermée avant le 1<sup>er</sup> octobre. Tout objet exposé ne peut être retiré avant le 31 octobre.

Le jury d'admission ne recevra que des tableaux, statues, bas-reliefs, gravures, ciselures et lithographies.

Il refuse toute copie, tout tableau, dessin ou lithographie sans cadre, et tout objet ayant déjà paru dans une exposition publique à Bruxelles.

Les gravures ou lithographies ne sont admises que lorsqu'elles sont envoyées par leur auteur ou avec leur autorisation écrite.

Des médailles et récompenses seront accordées aux auteurs qui en auront été reconnus dignes.

Les artistes pourront se servir de l'intermédiaire de la commission directrice pour la vente de leurs œuvres. En cas de vente, une retenue de 3/0 sera faite au profit de la Caisse centrale des artistes belges.

Les artistes ne seront admis à réunir leurs tableaux ou à caser leurs ouvrages de sculpture en marbre que le jour de l'ouverture du salon.

**ENRAYAGE DES LOCOMOTIVES.** — Depuis qu'il existe des chemins de fer, ou pour mieux dire, depuis que le premier déraillement de convoi attira l'attention de l'industrie sur les moyens de prévenir d'aussi terribles accidents, nombre d'essais ont été tentés dans le but d'enrayer instantanément les locomotives. Ces essais ont-ils répondu à l'attente de leurs auteurs? hélas! non, puisque nous voyons trop souvent se reproduire les malheurs que l'industrie s'est efforcée de prévenir.

Cependant, nous venons de voir un nouveau système dû à M. Aubineau et par l'application duquel le déraillement des convois ne serait, croyons-nous, plus à craindre.

Notre opinion s'est formée sur celle que des hommes spéciaux ont formulée dans des termes qui ne laissent aucun doute.

D'abord, lorsque le mémoire descriptif et le modèle en furent déposés à l'Académie des arts et métiers par M. Aubineau, le corps savant adjoignit à la section de mécanique et de construction des machines, chargé d'examiner l'un et l'autre, deux commissaires, *ad-hoc*, attachés comme chefs à des ateliers de chemins de fer, dans le but d'obtenir un jugement basé sur des connaissances à la fois spéciales et pratiques.

Cette commission constata, en effet, que le système de M. Aubineau, à part quelques légères modifications (lesquelles ont été apportées depuis au modèle) atteignait le but que se proposait son auteur; que, notamment, le timon de la détente, destiné à séparer instantanément le convoi de la locomotive, en cas de danger réel, peut effectivement remplir ce but et qu'enfin l'efficacité du levier d'enrayage parut aux commissaires hors de doute tant sous le rapport de la facilité et de la promptitude avec lequel on peut le faire agir, que de sa puissance et de sa résistance, soit qu'on veuille détacher la locomotive du tender, au premier signal d'alarme, soit qu'on se trouve obligé d'arrêter, pour un motif quelconque.

Cette dernière disposition parut à la commission susceptible d'une application heureuse et mériter les encouragements de l'Académie.

Une mention honorable fut en conséquence décernée à M. Aubineau, pour son système breveté d'enrayage de wagons, tenders et locomotives.

Il semble qu'un système qui réunit des adhésions spéciales de la nature de celles dont nous parlons, devait être l'objet de quelques essais sur les chemins de fer. Plusieurs ingénieurs des plus distingués en avaient même exprimé le désir aux administrateurs des chemins auxquels ils étaient attachés; mais nous croyons que la perspective d'une dépense — qu'on s'était exagérée sans doute (4) — paralysa les bonnes intentions des personnages qui auraient pu prendre une heureuse initiative.

Le système de M. Aubineau est donc encore à l'état de projet, de plan et de modèle.

Cependant, si les hommes honorables et les savants qui se trouvent placés à la tête de nos chemins de fer voyaient, comme nous l'avons vu, fonctionner l'appareil qui nous occupe, nul doute qu'ils ne s'empressassent de l'adopter.

Nous comprendrions les retards que subit l'application de ce système, si l'enrayage ne se produisait qu'à l'une des voitures dont se compose le convoi. En ce cas, malgré son efficacité bien constatée, l'effet de ce système n'étant que local, risquerait d'être annulé par la force d'impulsion. Mais cela a été prévu. Un appareil imitant les *réveils* est placé à chaque extrémité du train pour servir aux gardes à s'avertir réciproquement au moment du danger.

L'avertissement transmis avec la rapidité de la pensée, l'enrayement a lieu aussitôt simultanément. Le frein a agi en tête et en queue, et le convoi est arrêté.

Nos observations seront entendues, nous n'en doutons pas, par un public intelligent et par des administrateurs habiles. Si elles n'ont pas toute l'autorité désirable pour faire adopter un système, elles auront, du moins, le mérite de l'opportunité; car le dernier accident arrivé sur le chemin de fer de Tours à Poitiers est trop récent pour que le public en ait déjà perdu le souvenir.

**SERRURERIE DE LUXE.** — M. Amédée Cugnot a exposé à Londres plusieurs riches ferrures pour por-

(4) M. Philippe, ingénieur mécanicien, après avoir examiné le modèle, proposait à M. Aubineau, d'établir les premiers au prix de trois mille francs et de faire les suivants au prix que cotaient ceux établis d'après l'ancien système.

tes à deux vantaux, qui rivalisent avec ce que l'Angleterre a produit de plus élégant dans ce genre.

La fabrique que M. Cugnot possède en Picardie, produit, sous la marque A. A. G., un assortiment complet d'objets de quincaillerie et de serrurerie très-estimés non-seulement en France, mais à l'étranger, où il en exporte annuellement pour des sommes considérables.

On sait que la chose la plus difficile à obtenir, pour certaines industries, est la notoriété de la marque de fabrique, ou chiffre de maison. M. Cugnot est depuis longtemps en possession de cet objet important. Ses produits n'ont plus besoin d'autres recommandations que les trois lettres ci-dessus mentionnées. Aussi, les Anglais, grands appréciateurs de l'industrie du fer, s'arrêtent-ils longuement devant les objets exposés par notre compatriote.

**INSTRUMENTS DE MUSIQUE.** — Le mélophone fut inventé à la fin du dernier siècle. C'est l'un des instruments qui possèdent la plus grande variété de sons. Avec le mélophone on peut jouer deux parties à la fois, soit à la tierce, soit à la sixte, soit par octaves, et l'on obtient de très-beaux effets d'orchestre par la faculté qu'il a de reproduire tous les accords.

La forme actuelle est celle d'une guitare. Ce qui ne prouve pas que sa forme primitive fut aussi légère et aussi gracieuse.

Le doigté du mélophone est celui du violon, mais beaucoup plus facile; en ce sens que tous les sons étant faits, il ne peut exister de fausse intonation. Il n'est pas non plus nécessaire de *démancer* puisque l'on possède quatre octaves sans changer la position; ainsi, les deux grandes difficultés du violon, — toucher juste et démancer — sont complètement supprimées dans le mélophone.

Cet instrument, comme on le voit, se recommande par de nombreuses qualités.

Il serait trop long d'énumérer ici tous les perfectionnements qui ont été apportés au mélophone depuis son invention, et notamment par M. Jacquet, le professeur. Nous nous bornons à indiquer les suivantes :

Basses rendues plus justes et plus sonores, et tous les autres sons rendus plus purs par la disparition des *frisements* qui se manifestaient au moindre contact. Substitution de lames nouvelles infiniment moins cassantes que les anciennes; addition d'une touche à chacun des sept rangs du clavier transpositeur; ce qui complète le système mélophonique.

Le mélophone, avec les perfectionnements que nous indiquons, a été admis à l'Exposition de Londres; mais M. Jacquet s'est borné à l'exposition de l'Orangerie des Tuileries. C'est là que nous avons recueilli les notes qui précèdent.

M. Jacquet est en outre l'auteur d'un *Traité des Transpositions* que les connaisseurs ont beaucoup apprécié.

**ASSURANCES.** — Tout le monde a été à même d'apprécier les services qu'a rendus à la société l'introduction du principe de l'assurance dans les affaires. Mais à la suite de la révolution de février, un sentiment général de crainte se manifesta, et le chiffre des contrats, pour les diverses applications de l'assurance, diminua d'une manière regrettable.

Heureusement la stagnation ne fut pas de trop longue durée; peu à peu la confiance revint, et les principales compagnies virent affluer les adhésions de manière à prouver que la conviction de l'efficacité de l'assurance était profondément enracinée dans l'esprit public.

Nous n'en voudrions pour preuve que la situation actuelle de la *Caisse Paternelle*.

Cette compagnie a vu depuis quelque temps le chiffre de ses opérations s'élever au même niveau qu'il avait atteint dans les années les plus prospères qui précédèrent la révolution.

Il est vrai qu'elle se distingue entre toutes les compagnies d'assurances sur la vie, par la faveur dont elle jouit dans le public des villes et des campagnes par son crédit, fondé de longue main, par l'importance de ses affaires, enfin par son mode d'opération lui-même, qui présente les garanties les plus sérieuses aux personnes qu'elle assure.

Voici comment :

Aux différentes combinaisons d'assurances *mutuelles* ou d'assurances à *prime fixe*, la Caisse Paternelle réunit la *contre-assurance*, qui garantit la conservation du capital versé; l'*assurance en cas de décès*, qui donne la certitude à l'assuré de laisser une rente ou un capital proportionnel au chiffre de

ses versements; enfin, la *rente viagère*, qui crée un revenu dont l'assuré jouit jusqu'à son décès.

Nous n'avons pas ici à plaider la cause du principe de l'assurance; il est entré dans nos mœurs aussi avant que les bonnes institutions puissent entrer dans les mœurs d'un peuple intelligent. Des faits qui intéressent nos lecteurs existent, nous les constatons avec plaisir. Puisse-t-on donner une nouvelle impulsion au mouvement qui porte les hommes à assurer leurs biens contre toute espèce de sinistres, puisse-t-on voir bientôt en France le développement que l'assurance sur la vie a pris en Angleterre.

— Puisque nous effleurons la question de l'assurance, nous signalerons à l'attention des commerçants le *Ducroire*, compagnie nouvelle d'assurances contre les faillites.

On sait que cette compagnie a pour but de rembourser immédiatement aux assurés les pertes qu'ils éprouvent par suite de faillites ou de cessations de paiements, de représenter et défendre leurs intérêts dans toutes les affaires contentieuses, et de leur fournir des renseignements sur les acheteurs.

Le *Ducroire* se met en mesure de remplir le premier de ces objets, en écartant avec soin toute évaluation arbitraire du risque et toute fausse déclaration. Comme complément de garantie à cet égard, il a fait, avec un remarquable discernement, la classification des risques, de manière à proportionner équitablement la quotité contributive aux chances courues, et à donner ainsi les mêmes avantages à toutes les opérations commerciales.

Voici cette classification avec le chiffre de la quotité contributive :

1<sup>o</sup> La vente aux fabricants, négociants en gros ou commissionnaires, taxée de 15 à 25 centimes de contribution par 100 fr.; 2<sup>o</sup> la vente au commerce de demi-gros, taxée de 10 à 30 centimes; 3<sup>o</sup> la vente au commerce de détail, taxée de 65 à 75 centimes; 4<sup>o</sup> la vente aux débitants, colporteurs, marchands forains, etc., taxée de 90 c. à 1 fr.

C'est ainsi que la compagnie dont nous examinons le caractère est parvenue, par l'exacte appréciation de l'inégalité des périls, à établir une égalité parfaite entre les assurés de toutes les catégories.

Ces bases d'opération et la condition du paiement aussitôt après la constatation régulière du sinistre, ont appelé sur cette compagnie, dès sa fondation, un nombre considérable d'adhérents.

Nous avons remarqué aussi une innovation heureuse introduite dans ses statuts.

Chaque année les bénéfices sont partagés entre tous les assurés par la création de titres destinés à devenir des actions et portant intérêt.

Les sociétaires trouvent auprès du bureau du contentieux de la compagnie des avis gratuits sur toutes les affaires civiles et commerciales qui peuvent les intéresser; les renseignements sont complets.

La direction de cette compagnie est confiée à M. Maillot, dont le nom se recommande de lui-même aux hommes d'affaires.

#### CORRESPONDANCE.

M. D..., à Douai (Nord). Deux dessinateurs sont chargés en ce moment de la reproduction des machines les plus importantes. Celle que vous nous signalez a particulièrement attiré notre attention. Le prochain numéro en contiendra la gravure et la notice.

M. \*\*\* , à Berne (Suisse). Si nous n'avons pas encore fait le compte rendu de l'Exposition de votre pays, croyez bien que ce n'est pas par le motif que vous nous dites. Vous ne tarderez pas, d'ailleurs, à vous apercevoir que nous nous occupons de l'industrie Suisse.

M. A. J..., à Rochemaure (Gard). M. le directeur des postes a donné les ordres les plus sévères dans son administration, pour que les irrégularités dont quelques personnes se sont plaintes ne se représentent plus.

M. F. K..., à Caen (Calvados). Dorénavant nous publierons les sujets dont vous nous parlez.

M. T. M..., à Joigny (Yonne). Il nous était impossible de traiter la question dont parle votre lettre. Nous attendons le moment opportun.

M. J. A., à Ferrare (Etats-Romains), vos renseignements nous serviront en temps et lieu.

M. T. G..., à Milan. Vous avez tort de croire que le *Palais de Cristal* s'occupe exclusivement des intérêts français. En nous lisant attentivement, vous auriez pu vous convaincre de notre impartialité.

Le gérant : MANSARD.

EXPOSITION DE LONDRES EN SOIERIES  
ET CHALES.

Les plus belles nouveautés en Soieries et Châles qui figurent à l'exposition de Londres, sortent des fabriques françaises. C'est un fait acquis. LA VILLE DE LYON s'est surpassée par la richesse et la beauté de ses étoffes; jamais à aucune époque nous n'avions remarqué d'aussi jolies soieries, ni de plus beaux châles. Pour bien en juger, nous engageons nos lecteurs et nos lectrices qui doivent faire le voyage de Paris cette saison à visiter les magasins de la VILLE DE LYON, rue de la Vrillière, n° 2, en face la Banque de France; ils y trouveront réunis en soieries et en châles, les plus belles nouveautés des fabriques françaises. Un article qui a fixé notre attention, et pour sa fraîcheur et son prix, c'est de très-beaux FOULARDS à 29 fr. la robe. Monsieur GAY JEUNE, propriétaire de cette maison, expédie en province et à l'étranger sur demandes qui lui sont faites, soit en Etoffes ou en Echantillons. ADRESSE: M. GAY JEUNE, RUE DE LA VRILLIÈRE, N° 2. A LA VILLE DE LYON, A PARIS.

— Huile de foie de morue naturelle, seule admise à l'Exposition de 1849., rue St-Martin, 110, à l'Olivier.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.  
HOTEL DE LA SABLONNIÈRE,  
50, LEICESTER-SQUARE.  
HOTEL DE PROVENCE,  
16, GREAT WINDMILL STREET, HAYMARKET,  
et autres succursales.

APPARTEMENTS et chambres pour les familles et les voyageurs, à des prix divers et modérés.  
TABLE D'HÔTE plusieurs fois par jour.  
RESTAURANT à la carte jusqu'à minuit.  
CUISINE FRANÇAISE.— SERVICE FRANÇAIS ET ALLEMAND.  
On est instamment prié de ne pas se laisser détourner par les cochers et les commissionnaires.

Now ready, Volume I, price 9s. 6d., of the EXPOSITOR; containing 1500 Columns of Letterpress, devoted to New Inventions—Registered Designs—Improvements in Machinery of all kinds—original Papers on the Great Exhibition—simple Accounts of the Artifices in the Palace of Industry—original Correspondence connected with preceding Subjects—and a mass of Miscellaneous information not to be found elsewhere in the industrial arts and sciences. It contains 300 engravings by Landells, and is handsomely bound in Cloth, with full gilt back, and ornamental design in gold on the side. It is not too much to say that it is the cheapest and best Illustrated Work of the kind ever published. The Volume is admirably adapted for presentation. Subscribers Copies, bound as above, at 3s., or the Covers supplied at 2s. 6d.; or in Exhibition Blue or Turkey Red Cloth, gilt edges, 10s. 6d.  
JOSEPH GAYTON, Jan. 255, Strand, and 225, Piccadilly; and all Booksellers and News Agents.  
The Expositor is published weekly.  
Price 4d. Stamped 5d.  
Prix—10 c. le Numéro et par la poste 50 c.

HOTEL DES ARTS Cité Bergère, 7, près le boulevard Mont-maire, appartements et chaubres meublés à des prix modérés. Table d'hôte à 5 heures et demie.

En vente.

LE CATALOGUE OFFICIEL  
(ÉDITION FRANÇAISE) DE L'EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE DE TOUTES LES NATIONS.— Cette édition est la plus complète de celles qui ont paru jusqu'à ce jour; elle comprend la description de toutes les additions qui ont été faites dans plusieurs départements, depuis l'ouverture de l'Exposition.

SPICER FRÈRES, Éditeurs Privilegiés  
W. CLOVES & FILS, de la Commission Royale.  
29, NEW BRIDGE STREET, BLACKFRIARS, et à L'EXPOSITION, HYDE PARK.  
Prix 2s. 6d.; avec le Synopsis, ou Guide des Catalogues, 3s.

M<sup>lle</sup> MARIANE, jeune somnambule très lucide, exerce avec distinction, rue de Provence, 67.

TAPIOCA DE GROULT J<sup>NE</sup>,

POTAGES RECOMMANDÉS PAR LES MÉDECINS.  
Chez GROULT jeune, passage des Panoramas, 5, rue Ste-Apolline, 5, et chez les principaux épiciers.  
Se méfier des imitations d'enveloppes, à l'aide desquelles sont vendus des tapiocas falsifiés.



LAMPES MODÉRATEURS A 6 P. ET AU-DESSUS  
TRUC, 9, rue Saintonge, au Marais.  
Grand choix de Modèles riches, nouveaux et variés pour Lampes en bronze et en porcelaine—Economie et système d'éclairage supérieur à tous autres.—On échange les anciennes Lampes.

## CAISSE PATERNELLE,

Société anonyme d'Assurances mutuelles et à primes fixes sur la vie humaine, autorisée par ordonnance du 9 septembre 1841 et décret du 19 mars 1850.

110, RUE RICHELIEU, M. BRÉGER, \* DIRECTEUR.

Situation des encaissements et souscriptions au mois de mai 1851.

Fonds des Associations.			
Les associations de la Caisse Paternelle possédaient au 30 avril 1851 :			
1,629,889 fr.	de rente à p. 100, ayant coûté	55,660,658 fr.	21 c.
Achats effectués en mai 1851.			
7,515	de rente à p. 100, ayant coûté	432,684	65
Associations liquidées.			
84,711	de rente à p. 100, ayant coûté	4,957,587	85
1,721,913		Totaux au 31 mai 1851.	5,700,880 71
Souscriptions.			
La Caisse Paternelle a reçu dans le courant du mois de mai :			
	515 souscriptions, montant à	417,622	46
Précédemment	38,585	85,582,289	41
Associations liquidées.			
	5,415 souscriptions, montant à	1,925,648	87
	62,415	Totaux au 31 mai 1851.	85,895,550 74

## EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE

EXTRAIT DU SUC NATUREL DES FLEURS ET DES PLANTES AROMATIQUES,

Approuvée par les célébrités médicales.

Ce cosmétique rafraichissant, balsamique, tonique, possède toutes les vertus des plantes qui en font la base; spécialement dédiée aux dames, il est supérieur à tous les vinaigres de toilette composés jusqu'à ce jour.— D'un parfum délicieux, cette remarquable composition pénètre par tous les pores sous les tissus adipeux, et, fortifiant le derme, donne à la peau la fraîcheur et l'élasticité de la jeunesse. Les hommes en font usage avec succès pour faire disparaître le feu du rasoir après la barbe. Prix des flacons, 4 fr. 50 et 3 fr. Chez GELLÉ frères, parfumeurs-chimistes, rue des Vieux-Augustins, 35, près la place des Victoires, inventeurs du REGENERATEUR POUR LA POUSSIE ET LA CONSERVATION DES CHEVEUX.  
On trouve également chez eux: le SAVON PHILODERME AU SUC DE CONCOMBRES, émollient et rafraichissant.  
L'ELIXIR DE ROSES de Paris, pour l'entretien de la bouche et la conservation des dents.  
LA COMPOSITION zouave pour noircir à la minute moustaches et favoris.  
LA LOTION VEGETALE, base de jaunes d'œufs pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux.  
Dépôt chez tous les Parfumeurs et Coiffeurs, en France et à l'étranger.

## LE COURRIER DE L'EUROPE,

SEUL JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE PUBLIÉ A LONDRES, FONDE EN 1840

A commencé à donner et donnera pendant toute la durée de l'Exposition, un SUPPLÉMENT GRATUIT DE VINGT-QUATRE COLONNES, spécialement consacré à l'examen critique des objets de l'Exposition.

Le COURRIER DE L'EUROPE donne dans chaque numéro toutes les nouvelles de la semaine, les articles les plus saillants de la Presse française: une partie anglaise; des bulletins politiques et commerciaux. Les revues littéraires, dramatiques et hebdomadaires des célébrités parisiennes. Les séances de l'Institut, etc., etc.

Le Courrier de l'Europe, ayant plus de onze ans d'existence, est le seul journal établi d'une manière durable dans la Grande-Bretagne. Le public auquel il s'adresse rend les annonces qu'on lui confie entièrement profitables.

On s'abonne à Londres, chez M. Joseph Thomas, 1, Finch Lane, Cornhill, city; et n° 2, Catherine Street, Strand, maison du Courrier de l'Europe, et à Paris, dans les bureaux du Palais de Cristal, 24, Passage Jouffroy.

Trois mois, 6 s. 6 d. (8 fr. 50 c.) — Six mois, 13 s. (17 fr.) — Un an, 1 liv. st. 6 s. (34 fr.) — S'adresser franco.

## LE DUCROIRE,

ASSURANCES CONTRE LES FAILLITES.

CAPITAL SOCIAL : 200,000 FR.

ADMINISTRATION CENTRALE ET BUREAU DES ADHÉSIONS : RUE LAFFITTE, 41, A PARIS.

## LA PATRIE

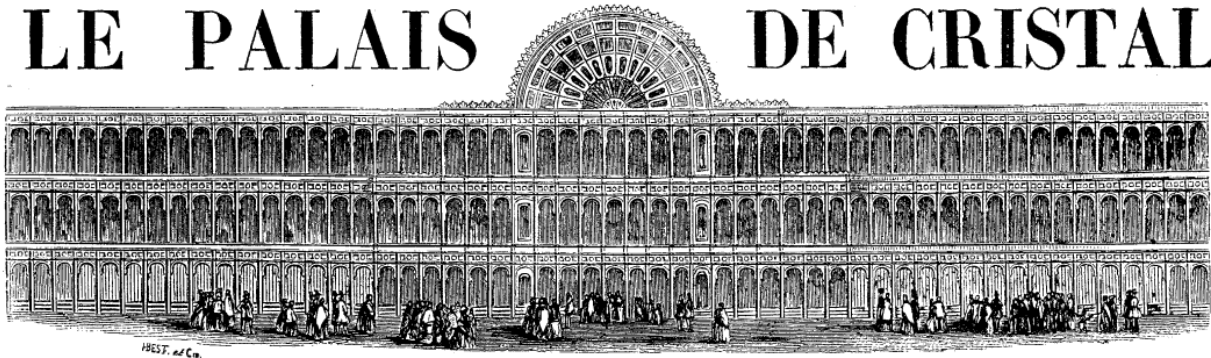
JOURNAL QUOTIDIEN.— 12, RUE DU CROISSANT, A PARIS.

Publie chaque soir une édition spéciale, qui s'imprimant quelques instants seulement avant le départ des courriers, porte dans les Départements et à l'étranger, de DOUZE à VINGT-QUATRE HEURES AVANT TOUTES LES AUTRES JOURNAUX DE PARIS, les cours de la Bourse et des marchandises, les séances de l'Assemblée législative, les documents officiels, les nouvelles étrangères, etc.

PRIX D'ABONNEMENT : { Départements, 3 mois, 15 fr. — 6 mois, 29 fr. — Un an, 56 fr.  
Etranger, id. 20 fr. — id. 38 fr. — id. 72 fr.

PARIS. — Typographie BLONDEAU, rue du Petit-Carreau, 52.

# LE PALAIS DE CRISTAL



JOURNAL ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1851 ET DU PROGRES DES ARTS INDUSTRIELS.

On s'abonne, A PARIS, à l'Administration du Journal, 24, PASSAGE JOUFFROY. — A LONDRES, au Bureau du Journal, 2, Catherine Street Strand — On s'abonne également à PARIS, chez MM. Susse frères, 31, place de la Bourse; chez M. Hector Bossange, libraire pour l'exportation, 23, quai Voltaire; à STRASBOURG, chez Alexandre, libraire; à LONDRES, chez J. Thomas, 1, Finch lane Cornhill; — Chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger, et dans les Bureaux des Messageries Nationales. — Envoyer franco un mandat sur Paris ou un bon sur la Poste à M. MANSARD, gérant du journal, 24, passage Jouffroy.

ABONNEMENTS pour Paris et les Départements : un an, 25 francs. — 6 mois, 12 fr. 50 c. — Étranger, un an, 30 fr. — 6 mois, 15 fr.

## SOMMAIRE.

Biographie de Daguerre. — De la Photographie. — Séance annuelle de l'Association des peintres, graveurs, dessinateurs, architectes, etc.; adhésion aux principes de notre journal, dans le compte-

### DAGUERRE.

#### DU DAGUERRÉOTYPE ET DE LA PHOTOGRAPHIE

Léonard de Vinci — Porta — Charles Wedgwood — Humphrey Davy — Niepce et Daguerre — Talbot — M. Blaquart Evrard — Histoire de la photographie.

DAGUERRE (Louis-Mandé) né en 1787, à Cormeille, vient de mourir. Il venait donc d'accomplir sa soixante-quatrième année quand la mort vint le frapper. Personne n'a résolu d'une manière plus évidente et plus palpable, dans sa vie d'artiste, le problème de l'alliance de l'art et de l'industrie; et c'est à ce titre que nous nous emparons de cette physionomie curieuse et intéressante: parlons de M. Daguerre et des merveilleuses découvertes qu'on doit à son génie, ou, comme dit Newton, à sa patience.

Les découvertes peuvent être le fruit du hasard; mais cependant, si l'on consulte l'histoire de l'invention, on regardera comme certain que, le plus souvent, c'est à la patience constante du travail que l'humanité doit les inventions qui lui ont apporté les bienfaits les plus efficaces.

Qui peut dès lors contester les droits du génie à la jouissance de la propriété intellectuelle!...

Dès son enfance, Daguerre, que sa vocation avait entraîné vers l'étude de la peinture, et que son naturel ardent, peut-être un peu poétique, ne pouvait retenir sur le terrain étroit d'une surface limitée comme celle d'une toile de chevalet, Daguerre entra chez Degotti, décorateur italien, qui était chargé des décors de l'Opéra.

La main du maître était lente à exécuter ce que la conception toute particulière de son esprit lui inspirait: Le jeune élève fut remarqué par Degotti, par son ardeur vivace, par la promptitude de sa main, par la perfection du faire avec lequel il secondait, rendait exactement la pensée créatrice du maître.

Il fallait que les illusions de l'art dramatique suivissent, dans le domaine

rendu fait par M. DAUZATS. — Revue de l'Exposition de Londres: Articles de M. JOHARD (de Bruxelles). — Polyorama, article de M. ALBERT LENOIR, architecte. — Fête d'Amiens. — Faits industriels. — Souscription à un monument, pour MM. Daguerre et Niepce. — Courrier de Paris et de Londres. — Faits divers. — Correspondance.

## DESSINS.

Portrait de Daguerre. — Globe. — Tapis. — Statues de la *Discese* de bonne aventure et de *Sapho*. — Piano d'Erard. — Bouclier. — Divan. — Armes de chasse. — Pistolet. — Cimeterre et son fourreau. — Crosse de fusil. — M. Alfred Quidant. — La Vierge et l'Enfant. — Pelles et pincettes. — Devant de cheminée.



DAGUERRE.

de la réalité, les proportions de la science; et il était donné aux hommes qui, depuis le commencement de notre siècle, ont été les interprètes de la pensée dominante du monde moderne, de réaliser par des procédés techniques les calculs de la science: en un mot, il fallait appliquer la science à l'industrie, et relever le travail matériel par les découvertes de l'art.

Daguerre se préoccupa, dès le début, d'une seule pensée, et il réussit à triompher des obstacles que cette pensée soulevait devant lui: il voulut chercher et il pénétra les mystères de ces jeux étranges, surprenants, imprévus, dont la lumière est le mobile, et qui, à l'heure où nous parlons, n'ont pas dit le dernier mot, puis-que la lumière électrique est en voie d'innovation et de progrès.... Attendons.

Jusque-là, l'art des décorations était à l'enfance: on ne cherchait à rendre les effets que par l'agencement des couleurs; mais la lumière et ses prodigieuses combinaisons n'étaient pas l'objet principal des études du décorateur. Daguerre, lui, voulut surtout demander à la lumière la réalisation la plus approximative possible des aspects de la nature: il choisit

une scène où il lui fut permis d'appliquer librement les préoccupations de son esprit; ce fut au théâtre de *l'Ambigu-Comique*, que l'artiste parvint à des résultats qui firent révolution dans son art.

On se rappelle les effets de lune du décor du second acte de *Calas*, et les toiles si vraies du *Songe*, du *Belvédère*, des *Machabées*, etc., etc. Mais ce n'étaient là que des jalons sur la route que Daguerre devait parcourir.

Le 14 juillet 1822, une foule nombreuse sillonnait les boulevards. On se rendait à un établissement tout nouveau, et dont quelques spectateurs privilégiés avaient exalté les merveilles. L'illusion était telle que les visiteurs de cet établissement ne pouvaient en croire leurs yeux: Il semblait, sans exagération aucune, qu'une fois introduit dans l'édifice qui portait le nom de

*Diorama*, on eût ouvert une fenêtre d'où l'œil découvrait la belle et immense *Vallée de Sarnem*, en Suisse; puis, un instant après, sous le jeu d'un appareil qui, en faisant tourner le public assis sur des stalles, semblait l'emporter dans quelque voyage fantastique, le visiteur du Diorama voyait s'ouvrir une porte; et tout à coup une chapelle aux vitraux gothiques, dont la cloche tintait, invitait à la prière: car ce n'était plus une toile, ce n'était pas un tableau, c'était bien la *chapelle d'Holy-wood*.

Rien ne peut rendre compte des émotions que produisit, à Paris, cet étrange et splendide invention; en 1822, le génie de M. Daguerre avait résolu le premier le problème des illusions les plus saisissantes, en surprenant les secrets de la lumière.

Pendant quinze ans, l'artiste livrait au public le spectacle le plus curieux. Toutes les combinaisons de la lumière, depuis les aspects les plus sombres, comme l'effet des voûtes intérieures de Saint-Etienne du-Mont, jusqu'aux effets d'un éclat éblouissant, comme la vue du Temple de Salomon, étaient réalisées. Depuis quinze ans, le public de Paris admirait cette œuvre, véritable conquête de l'art sur la matière, lorsqu'un incendie dévora les belles productions du Diorama.

Mais Daguerre ne voulait pas être vaincu: si le feu avait voulu se venger des audacieuses découvertes de ce *Prométhée de la lumière*, il ne put arrêter l'essor de sa volonté, et la lumière devint bientôt captive: Daguerre forgera ses chaînes: le Daguerreotype fut inventé.

La photographie est une de ces découvertes qui prennent place parmi les merveilles les plus imprévues que l'esprit humain puisse accomplir; et il est glorieux pour notre siècle que l'on ait à enregistrer parmi les grands faits de l'humanité la découverte des propriétés de la vapeur, et la photographie.

Léonard de Vinci, le grand peintre de la renaissance, avait posé la première base de cette merveilleuse découverte, en jetant les premiers fondements de la théorie physique de la vision, et en trouvant le principe de la chambre noire.

C'est, en effet, la chambre noire qui sert de point de départ à la fixation de la lumière par le daguerreotype. Tout le monde sait ce que c'est que ce curieux appareil, au moyen duquel les rayons lumineux, après avoir été réfléchis sur un miroir incliné et placé à la partie supérieure d'une espèce de cheminée, traversant une lentille convergente, viennent peindre les images redressées des objets par le miroir sur le papier du dessinateur.

Ce fut vers la fin du seizième siècle que Léonard de Vinci découvrit cette propriété fort curieuse; et un siècle plus tard un physicien napolitain, Porta, perfectionna ou plutôt appliqua ce que le grand peintre de François I<sup>er</sup> n'avait fait qu'indiquer.

Voici quelle fut l'origine de la photographie:

Lorsqu'on perce un petit trou dans le volet d'une fenêtre, tous les objets extérieurs viennent se peindre d'eux-mêmes sur le mur de la chambre qui lui fait face, en conservant leurs rapports de grandeur et de position, et même leurs couleurs. On rend l'expérience plus complète, si on place dans le trou du volet un de ces verres bi-convexes que les physiciens appellent une lentille.

Dans le premier cas, l'image n'est pas exempte d'un peu de confusion, et, dans le second cas, au contraire, elle acquiert une netteté admirable.

C'est à Porta que l'on doit l'idée d'avoir appliqué la lentille à ce nouvel usage.

Or, il existe une substance dont les propriétés sont très-curieuses: c'est le *chlorure d'argent*. Les alchimistes l'appellent *lune cornée*. C'est une poudre blanche qui se forme lorsqu'on verse une dissolution de sel marin dans une dissolution de nitrate d'argent. Au moment où il vient d'être préparé, le chlorure est blanc, mais il ne conserve sa blancheur que dans l'obscurité. Si on l'expose à la lumière, il noircit et cela d'autant plus vite, que la lumière a plus d'intensité. Il résulte de cette propriété que si on couvre une feuille de papier d'une couche de chlorure d'argent, et qu'on l'expose au foyer d'une chambre noire, elle reproduit, dans ses moindres détails, l'image qui tombe à sa surface, les parties vivement éclairées de l'image étant accusées par des noirs puissants, et les demi-teintes par des gris plus ou moins foncés. Ces deux actions: la formation de l'image par la chambre noire et l'impression de cette

image au moyen du chlorure d'argent, résument toute la science de la photographie (1).

La pensée qui résulta de cette propriété du chlorure de fixer les objets tracés par la lentille de la chambre noire frappa l'esprit d'un physicien français, chargé d'un cours dans les salles du Louvre, il y a cinquante ans. M. Charles produisit des silhouettes au moyen de la lumière par ce procédé.

Wedgwood, en Angleterre, et sir Humphrey Davy l'avaient aussi appliqué; mais toutes ces tentatives étaient timides, incomplètes; et la véritable étude des facultés du chlorure d'argent ne commença que vers l'année 1827, lors des essais presque simultanés de M. Daguerre et d'un ancien officier retraité à Chalon, M. Niepce, qui s'occupait de sciences avec succès.

Déjà même, en 1826, ce dernier s'était mis en rapport avec la Société Royale de Londres et avait adressé un mémoire de ses travaux de photographie.

Pendant le même temps, Daguerre travaillait de son côté; et sans le savoir, ces deux artistes suivaient à peu près sur les mêmes données une découverte qui devait les unir pour la même gloire. Un officier de Paris, ami de M. Niepce, vint faire part à Daguerre des travaux de celui-là; et une correspondance s'établit entre les deux chercheurs.

En décembre 1829, un traité fut conclu entre eux, et M. Niepce communiqua à M. Daguerre tous les faits relatifs à ses procédés photographiques.

Les inconvénients de ces procédés frappèrent l'esprit de son associé. Voici comment M. Arago les détermine:

« Après une multitude d'essais infructueux, M. Niepce avait, à peu près, renoncé à reproduire les images de la chambre obscure; c'est que les préparations dont il faisait usage ne noircissaient pas assez vite sous l'action lumineuse; c'est qu'il lui fallait dix à douze heures pour engendrer un dessin; c'est que, pendant de si longs intervalles de temps, les ombres portées se déplaçaient beaucoup; c'est qu'elles passaient de la gauche à la droite des objets; c'est que ce mouvement, partout où il s'opérait, donnait naissance à des teintes plates, uniformes; c'est que, dans les produits d'une méthode aussi défectueuse, tous les effets résultant des contrastes d'ombre et de lumière étaient perdus; c'est que, malgré ces immenses inconvénients, on n'était pas même toujours sûr de réussir; c'est qu'après des précautions infinies, des causes insaisissables, fortuites, faisaient qu'on avait tantôt un résultat passable, tantôt une image incomplète, ou qui laissait çà et là de larges lacunes; c'est, enfin, qu'exposés aux rayons solaires, les enduits sur lesquels les images se dessinaient, s'ils ne noircissaient pas, se divisaient, se séparaient par petites écailles. »

Tous ces inconvénients furent vaincus au moyen des procédés employés par Daguerre.

On ne peut se faire une idée de la stupéfaction avec laquelle le monde savant accueillit la merveilleuse découverte de cet artiste. On se rappelle avec quelle ardeur on se rendait, en 1839, au Palais-d'Orsay, qui, à cette époque, était en construction. Là, dans une salle immense, où l'on avait fait l'obscurité, nous voyons encore M. Daguerre expliquant, devant un auditoire nombreux de femmes élégantes, de savants accourus de tous les points du globe, de littérateurs et d'artistes, les procédés qu'il employait, et, en quelques secondes, livrant à notre admiration des plaques argentées, sur lesquelles venait se produire, devant nous, sous nos yeux, à l'instant même où il parlait, le pont Royal, les bains Vigier, les Tuileries et quelques voitures qui stationnaient, dont l'image avait pu être saisie, dans ce travail spontané et si vif de l'action de la lumière, sur la lentille de son merveilleux instrument, auquel tout le monde donna, par acclamation, le nom de *Daguerreotype*.

L'Etat se préoccupa de cette découverte. Une pension de 6,000 francs fut allouée à Daguerre, une de 4,000 à M. Niepce fils, et dans son rapport, M. Arago ne tarit pas d'éloges sur ce fait considérable qui devait donner aux arts un moyen si puissant, si décisif de propagation.

A ce propos, le savant académicien faisait ressortir aux yeux des membres de la Chambre des députés, les immenses services qu'eût rendus en 1798, à la commission de l'Égypte, les procédés du Daguerreotype, et il traitait, comme il suit, cette

(1) Voir l'excellent ouvrage de M. Blanquart-Evrard, de Lille, publié par Lerebours.

question ainsi que celle de savoir quel lien existe entre cette découverte et les arts:

« Pour copier les millions et millions de hiéroglyphes qui couvrent, même à l'extérieur, les grands monuments de Thèbes, de Memphis, de Karnak, etc., il faudrait des vingtaines d'années et des légions de dessinateurs. Avec le Daguerreotype, un seul homme pourrait mener à bonne fin cet immense travail. Munissez l'institut d'Égypte de deux ou trois appareils de M. Daguerre, et sur plusieurs des grandes planches de l'ouvrage célèbre, fruit de notre immortelle expédition, de vastes étendues de hiéroglyphes réels iront remplacer des hiéroglyphes fictifs ou de pure convention; et les dessins surpasseront partout en fidélité, en couleur locale, les œuvres des plus habiles peintres; et les images photographiques étant soumises dans leur formation aux règles de la géométrie, permettront, à l'aide d'un petit nombre de données, de remonter aux dimensions exactes des parties les plus élevées, les plus inaccessibles des édifices.

« Ces souvenirs où les savants, où les artistes, si zélés et si célèbres attachés à l'armée d'Orient, ne pourraient, sans se méprendre étrangement, trouver l'ombre d'un blâme, reporteront sans doute les pensées vers les travaux qui s'exécutent aujourd'hui dans notre pays, sous le contrôle de la Commission des monuments historiques. D'un coup d'œil, chacun apercevra alors l'immense rôle que les procédés photographiques sont destinés à jouer dans cette grande entreprise nationale; chacun comprendra aussi que les nouveaux procédés se distingueront par l'économie, genre de mérite qui, pour le dire en passant, marche rarement dans les arts avec la perfection des produits:

« Se demande-t-on, enfin, si l'art, envisagé en lui-même, doit attendre quelques progrès de l'examen, de l'étude de ces images dessinées par ce que la nature offre de plus subtil, de plus délié; par des rayons lumineux? M. Paul Delaroche va nous répondre.

« Dans une note rédigée à notre prière, ce peintre célèbre déclare que les procédés de M. Daguerre: « portent si loin la perfection de certaines conditions essentielles de l'art, qu'ils deviendront pour les peintres, même les plus habiles, un sujet d'observations et d'études. » Ce qui le frappe dans les dessins photographiques, c'est que le fini, d'un « précieux inimaginable, ne trouble en rien la tranquillité des masses, ne nuit en aucune manière à l'effet général. » « La correction des lignes, dit « ailleurs M. Delaroche, la précision des formes est « aussi complète que possible dans les dessins de « M. Daguerre, et l'on y reconnaît en même temps « un modèle large, énergique et un ensemble aussi « riche de ton que d'effet... Le peintre trouvera dans « ce procédé un moyen prompt de faire des collec- « tions d'études qu'il ne pourrait obtenir autrement « qu'avec beaucoup de temps, de peine et d'une ma- « nière bien moins parfaite, quel que fut d'ailleurs son « talent. » Après avoir combattu par d'excellents arguments les opinions de ceux qui se sont imaginé que la photographie nuirait à nos artistes et surtout à nos habiles graveurs, M. Delaroche termine sa note par cette réflexion: « En résumé, l'admirable décou- « verte de M. Daguerre est un immense service ren- « du aux arts. »

Cependant la science de la photographie n'avait pas dit encore son dernier mot.

On regretta que le miroitage des plaques daguerriennes, vint contrarier l'effet de ses procédés: des tentatives furent faites et l'on parvint à l'atténuer; ce fut à une découverte de M. Fizeau que l'on dut les résultats les plus satisfaisants.

Mais là ne dut pas s'arrêter la découverte de Daguerre.

En 1834, un physicien anglais poursuivait déjà la réalisation des procédés photographiques en les appliquant au papier; et non-seulement M. Talbot obtenait une reproduction fidèle de la chambre noire, mais il multipliait indéfiniment la première épreuve, et se servait de celle-ci comme d'une véritable planche gravée.

Nous ne pouvons ici donner de détails sur les différents agents employés par M. Talbot, afin d'obtenir raison de ses images *inverses* ou *negatives* et de ses images *directes* et *positives*: c'est là une partie de théorie photographique que l'on ne peut traiter que spécialement et très-longuement.

Nous ne dirons qu'un mot: c'est que la méthode du physicien anglais parut très-compiquée; seule-

ment, elle encouragea l'ardeur des photographes; et, en ce moment, la science s'est enrichie des découvertes définitives de M. Blanquart-Erard, qui a donné à la photographie le dernier degré de perfectionnement.

Cependant, tout n'est pas encore dit; tant le génie des arts a de ressources, une fois engagé dans un ordre d'invention qui n'a plus de limites.

Nous n'avons nul besoin de développer longuement ici les bienfaits que l'art peut devoir à la science dont nous parlons : Il nous reste à désirer l'application de cet art à l'industrie :

Jusqu'à ce jour, la photographie a été trop coûteuse pour que l'industrie s'en emparât. Mais depuis quelque temps, les progrès fait sur les données de M. Blanquart-Erard sont tels, que nous touchons au moment où la photographie rivalisera avec l'imprimerie en taille douce et la lithographie.

Par de nouveaux procédés, chaque épreuve, dite *negative* peut facilement fournir deux ou trois cents épreuves par jour, qui peuvent être terminées le même jour, et dont le prix de revient n'est pas plus de cinq à quinze centimes!

Ainsi dans une usine où 30 ou 40 clichés fonctionneraient, on pourrait réussir à produire quatre à cinq mille épreuves par jour.

Applaudissons à ces découvertes, qui mettent les arts, leurs études, leurs sentiments, à la portée de tous; et terminons en regrettant la mort de Daguerre, dont la conquête qu'il a faite dans le domaine du monde physique est un des faits les plus considérables de ce siècle, où les arts, les sciences et l'industrie, en se donnant un mutuel concours, assoupiront la nature pour appliquer ses merveilles au bien-être de l'humanité tout entière.

ALEXANDRE LATA,

Rédacteur en chef, avocat à la Cour d'appel de Paris.

## REVUE DE L'EXPOSITION DE LONDRES.

### I.

#### Exposition russe.

##### L'ART ET LE GOÛT RUSSE.

L'art et le goût en Russie ne peuvent être que des émigrés, diront les gens pour qui *Russie* et *Sibérie*, *Moscovite* ou *Cosaque* sont encore synonymes; mais ils seront obligés de changer d'opinion en entrant dans l'enceinte où sont établis les magnifiques témoins de la civilisation artistique de cet empire, qu'on croit arriéré et impénétrable au progrès, parce qu'il est loin du foyer des lumières industrielles. Arrêtons-nous devant la vitrine de M. Sasikoff, argentier de la Cour impériale, qui a ses ateliers à Saint-Petersbourg et à Moscou. On ne l'accusera pas d'avoir copié ou surmoulé la France, car il n'a pu trouver qu'en Russie ce beau modèle de sapin couvert de neige, au pied duquel se passe un des plus importants épisodes militaires de l'histoire russe, la mort de *Demitri Donskoi*, rendant l'âme, comme le chevalier sans peur et sans reproche, entre les mains de ses compagnons d'armes.

Le fait se passe après la bataille de Koulikoff, en 1380, style grégorien. Il est impossible d'adresser un reproche de composition de dessin ni d'exécution à ce groupe, aussi riche qu'original et savamment modelé. L'expression des physionomies et de la fin de la ciselure feraient envie à nos plus grands maîtres, qui sont cependant devenus si habiles en ce genre depuis une trentaine d'années. M. Auron lui-même n'aurait rien à critiquer à l'anatomie du cheval qui figure au milieu de cette pièce vraiment impériale, destinée elle-même à être placée au centre de la table du *Tsar*, d'un boyard ou d'un riche marchand russe, comme M. Goutchkoff, par exemple, riche à 150 millions de fortune. Des bougies plantées à profusion dont le sommet est couronné par une corbeille de fleurs et de fruits qui s'harmonisent mieux qu'on ne le croirait avec l'arbre stérile, mais pittoresque qui la porte.

L'ensemble de cette belle pièce du milieu est un emblème complet du pays qui l'a produite; guerre, frimats, fertilité, beaux-arts. Trois autres plus petits sujets, véritablement russes, sortis de l'ébauchoir de M. Sasikoff, sont frappants de vérité locale. C'est un chasseur moscovite ramassant un lièvre qu'il vient de tuer et un ours dansant avec son corne, qu'il semble prêt à étouffer de tendresse; n'oublions pas la jeune paysanne se mirant dans un puits, dont le sujet est tiré d'une ballade populaire de Pouschine, ni des ours *gaminant* dans les branches d'un bouleau, ni des coupes et cornes à boire, dans le style byzantin-russe, qui paraît des-

tiné à devenir le fondement de l'église artistique du Nord, dont M. Sasikoff, élève de l'École impériale, sera compté au nombre des premiers pères, si Dieu lui prête vie; car, chose affligeante à dire, mort le fondateur d'une maison artistique, morte la maison.

Les fils n'héritent pas toujours des talents du père, en héritant de ses écus; nous en avons la triste preuve à l'Exposition même, par l'absence d'une des plus illustres maisons de Paris, dont le goût a disparu avec son fondateur; car le goût est une propriété ou une faculté personnelle; un instinct pour ainsi dire individuel et fort rare. Il faut le répéter souvent aux écrivains Parisiens, qui prennent le goût pour une plante de terroir dont la rue Vivienne serait la pépinière. Ils semblent ignorer les pérégrinations du goût, qui, parti de l'Inde où il a laissé de nombreuses traces de son séjour, a longtemps habité la Grèce, puis Rome, puis Bizance, d'où il est passé avec les Maures chez les Espagnols qui l'ont porté à Naples; de Naples il a gagné Florence pour venir s'abattre en France avec les artistes italiens que François I<sup>er</sup> a eu l'heureuse idée d'attirer à sa cour.

Si le goût paraît s'être définitivement fixé en France, si une école d'esthétique s'y est fondée, si Paris est devenu la métropole des beaux-arts et de la mode, depuis un demi-siècle, à quoi le doit-on? Ces messieurs ne s'en inquiètent guère; et vous répondent: « Le goût est dans l'air, dans la lumière, dans le vin, dans le climat, dans l'esprit français. C'est une plante naturelle au sol, enfin! » Hélas! ils ne savent pas que cette plante est douée de la locomobilité la plus grande, puisque c'est la plante des pieds, et qu'il suffirait d'attirer une centaine de professeurs de goût hors de France pour désorganiser sa brillante école par les mêmes moyens qui ont servi à la fonder.

Que l'Angleterre, l'Allemagne ou la Russie, donnent aux créateurs du goût, la propriété de leurs œuvres pendant que la France agitée l'abolira ou l'étouffera, et vous verrez les artistes désertir en masse un territoire inhospitalier qui ne les nourrira plus, pour aller abriter leurs pinceaux et leurs burins à l'étranger, sous l'égide des lois qui protégeront le mieux la propriété de leurs œuvres.

Cela ne souffre aucune objection.

La France a été jusqu'ici le seul pays qui ait protégé cette propriété pendant que les autres pays la laissaient exposée au libre pillage de la contrefaçon; La France devrait donc assurer chez elle les hommes de goût et de génie du monde entier. Nous pouvons le dire à la louange de la France; parce que l'hospitalité faite aux arts est une vertu digne de la sympathie universelle; et c'est ce qui est arrivé; vous pouvez vous assurer de la vérité de cette dernière assertion en passant en revue la riche pléiade des dessinateurs de fabrique de Paris, de Lyon et de Mulhouse; vous y trouverez presque autant de noms polonais, suisses, allemands, italiens et même anglais, que de noms français.

D'où vient que ces artistes ont abandonné leur patrie, si ce n'est parce que leur patrie ne les protégeait pas; car, on a beau dire, il n'y a que les gens heureux qui aient une patrie; tout le reste est cosmopolite. Or, la France seule défend encore les produits du génie contre les écumeurs de l'art qu'on appelle *surmouleurs*, *surfondeurs*, *surcalqueurs*, *surestampeurs*, race de félons qui pullulent en Prusse; en Suisse et en Belgique.

Pour qui travailleraient les artistes originaux des contrées livrées à la contrefaçon? Quel fabricant consentirait à payer leurs travaux quand il peut butiner sans frais sur les chef-d'œuvres littéraires, artistiques et scientifiques de la France, en violant le droit des gens et retabissant le droit d'aubaine à leur profit?

La Russie a compris ce que vol était fatal à ses sujets; l'Autriche le comprend, et déjà s'élève des écoles rivales qui ne sont pas à mépriser; l'Angleterre a fait un petit pas en vendant une propriété de deux ou trois ans aux dessinateurs et modeleurs de fabrique, ce qui a suffi pour donner à l'École britannique un premier élan qui ne s'arrêta plus, si le gouvernement consent à devenir un peu plus généreux à leur égard.

Non, non, jamais! s'écrient les flatteurs exclusifs du goût français. Nos meilleurs artistes, attirés par des appointements énormes, ont perdu leur talent après deux ou trois ans de séjour dans les fabriques de provinces, et ils ont dû venir se retremper à Paris.

Cela peut être, et cela sera tant qu'ils n'auront pas formé d'École nationale, tant que quelques élèves ne seront pas assez nombreux pour constituer des centres, des foyers, des corporations artistiques; mais il n'en est pas moins probable qu'un temps va venir où commencera la lutte du libre-échange entre plusieurs écoles; non moins estimables, mais moins similaires que cette École française, qui envahit aujourd'hui toute la terre et qu'on a, non pas le malheur, mais le désappointement de rencontrer dans les salons du pacha d'Égypte comme ceux du roi de Suède, dans le palais de *Postdam* et dans le château de l'Hetmann des cosaques, chez Abder-Rhman et chez Souloouque; à Bombay et à Archangel; à Ispahan et à Lahore.

Il n'est pas jusqu'au khan de Tartarie qui n'ait son salon orné d'un grand lustre de Denière, de candélabres de Thomire, de fauteuils de Tahan et d'un piano d'Erard, dont l'empereur de Russie lui a fait cadeau, avec le palais de bois à côté duquel il continue à bivouaquer, parce que c'est son goût, sous une tente de poil de chameau, à l'ombre de la grande muraille chinoise.

Vous conviendrez que ces rencontres de visages connus de Paris à Pékin, du Japon jusqu'à Rome, déposent l'Orient, tout autant que la redingote.

Quelle gracieuse que soit l'uniformité turque, elle finit par déplaire; l'admiration est un sentiment qui ne demande qu'à finir.

Chaque pays doit avoir son goût spécial, son cachet différent, comme son pavillon.

Trouvez-le mauvais si vous voulez, mais n'oubliez pas que des goûts et des couleurs on ne peut disputer. Il suffit que chacun trouve à se satisfaire.

Les riches pourront avoir, *avant peu d'années*, des appartements différents, ornés des chefs-d'œuvre de chaque école, quand il y aura des écoles partout; et il y en aura quand ils voudront donner la propriété de leurs œuvres aux artistes qui leur font ces plaisirs. L'homme d'État qui lira ces lignes et ne les comprendra pas, ne peut être un homme de goût; nous le vouons, pour la vie, aux trente mille bronzes de l'empire.

JOBARD (de Bruxelles).

### II.

#### Joaillerie russe.

##### JOHN ET BOLIN, Joailliers de la cour de Saint-Petersbourg.

Que peuvent nous apporter, en fait de bijoux, les barbares du Nord, comme on nous les faisait appeler dans les collèges de l'empire?—Un diadème; ce sera sans doute un réchaud découpé en pointes et doré à la détrempe?—Mais non; car l'ouvrier en demande 420,000 fr., et c'est très-bon marché dit-on, pour 1,800 diamants de la plus belle eau et pesant 260 karats, ajoutez-y 1,770 roses et 41 opales dont la principale est sans rivale par ses brillantes couleurs; c'est, en terme de l'art, un *arlequin*.—Ce n'est pas tout, il y a encore une rivière de 67 rubis pesant plus de 60 karats, d'une pureté irréprochable; et ce qui n'est pas toujours facile à rencontrer dans cette sorte de gemme, à moins de s'adresser à MM. *Goudin* et *Ebelmen*, qui se flattent de faire mieux que la nature, le jour où ils auront fait un feu aussi violent que celui du laboratoire volcanique du grand chimiste que vous connaissez tous, au moins de nom.

Les dames ne peuvent se détacher de l'écrin de MM. *John et Bolin*, qui reste entouré d'alouettes, comme le Ko-i-nor, de sorte que nous avons eu beaucoup de peine à compter les facettes qui les magnétisent et qui nous éblouissent nous-mêmes au point de ne pouvoir distinguer le sertissage.

Il a fallu qu'on nous dise qu'il n'y en avait pas et que chaque pierre était montée sur *griffe*, procédé russe qui ne permet pas le remplissage et que nos joailliers ne se soucieraient pas d'employer; ils diront que la dame qui portera ce diadème, semblable à la déesse de la Rosée, qui sème des perles sur son pas sage, émaillera sa route de rubis et de diamants. Ce qu'entendent nos bonnes ménagères, elles s'en tiendront aux montures foisonnantes, qui font d'une tête d'épingle un diamant gros comme une noisette. Pourquoi donc se priver de diamants puisqu'on est sur le point d'en faire?

Nos savants académiciens sont très-avancés, car ils sont déjà parvenus à changer un gros diamant en un petit morceau de *coke* de première qualité; il n'y a plus qu'à faire l'opération contraire. Un alchi-

(Voir la suite page 182.)



## GLOBE,

PAR MM. JOHNSTON, D'EDINBURG.

La vignette que nous donnons ici est un objet de luxe dont tous les détails sont sculptés avec le plus grand soin. Le socle sur lequel repose le globe est orné d'attributs spéciaux qui sont appropriés au sujet.

Les parties du monde y sont personnifiées et entourent la base.

Diverses productions du globe entourent le support supérieur.

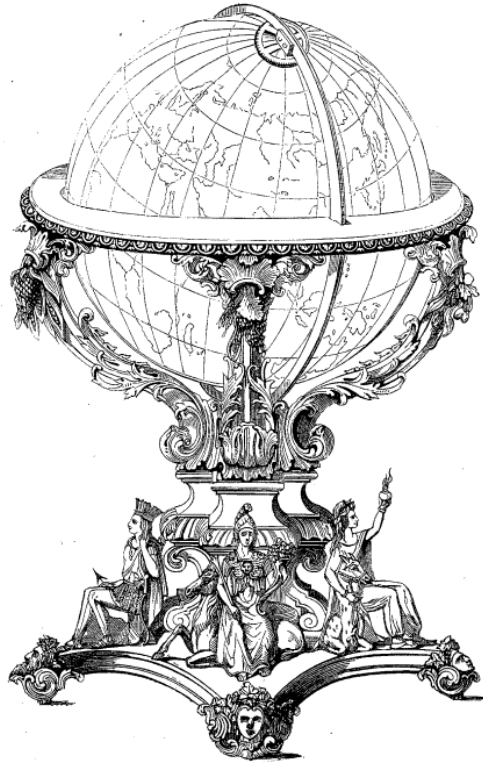
L'Exposition contient plusieurs globes géographiques qui se trouvent presque tous placés à l'ouest de la galerie centrale du nord, avec les instruments de précision, les daguerréotypes, calotypes, photographes sur verre, etc.

Celui dont nous donnons le dessin est remarquable par son luxe; il sort des ateliers de MM. Johnston, d'Edinburg.

On a multiplié les modes de fabrication de ces globes destinés aux études géographiques, et dont il a fallu rendre le transport facile pour les étudiants et les marins.

Les formes et les détails y sont très-nombreux.

Ainsi, pour les uns, la géographie physique de la terre; pour les autres, les constellations du firmament; puis les appareils destinés à démontrer la rotation de la terre sur son axe; telles sont les dispositions adoptées par les fabricants qui ont pour concurrent redou-



GLOBE, PAR MM. JOHNSTON, D'EDINBURG.

table, M. Andriveau Goujon, ingénieur français. On remarque plusieurs globes gonflés d'air atmosphérique qui peuvent être transportés facilement.

Nous devons signaler aussi un planétaire vertical très-curieux.

Au reste, l'Observatoire de Greenwich a imprimé à ce genre de science un mouvement notable.

L'Exposition de Londres est remarquable sous le rapport de l'application des sciences à l'industrie; et, il faut le dire en toute franchise, les Anglais se sont particulièrement signalés dans cette tendance.

Les instruments de précision et de mesures sont très-nombreux. Il semble que chaque pays ait en cela sa place déterminée: l'Angleterre pour les choses positives; la France pour les choses d'imagination.

Divers modèles de thermomètres se font remarquer; et, à cet égard, nous devons signaler une modification importante apportée aux thermomètres qui, d'ordinaire, marquent le maximum de la hauteur, en laissant une particule d'acier qui indique le degré.

Dans un des thermomètres exposés, le marqueur est une petite portion de mercure séparée par un peu d'air de la colonne principale, en sorte que l'on évite par là l'absorption de l'acier par le mercure, et la combinaison du marqueur et de la colonne. Ce perfectionnement est important; et il faut reconnaître que les Anglais s'appliquent surtout à résoudre tous les problèmes où sont engagées les questions de précision et d'exactitude.



TAPIS, PAR M. TEMPLETON.

## TAPIS,

PAR MM. TEMPLETON.

La maison Templeton, de Glasgow, est sur le premier rang parmi les fabricants de tapis, en Ecosse.

L'échantillon dont nous donnons ci-dessus le des-

sin est placé dans la galerie centrale du sud. Ce beau travail est connu dans le commerce sous le *Tapis d'Axminster, breveté.*

Axminster est la ville où cette industrie a pris le plus grand développement. La différence qui existe entre ceux-ci et les produits d'Axminster, c'est que les uns étaient faits à la main, tandis que les tapis

de MM. Templeton sont tissés par un procédé tout à fait perfectionné, et dont ils sont les inventeurs. Il est impossible d'apporter plus de moelleux dans le travail, plus de beauté et plus de richesse dans les détails.

On peut reconnaître, dans le dessin, le genre Louis XIV.

## GROUPE DE DEUX JEUNES FILLES

Par le docteur WICKMANN  
(de Berlin.)

Le groupe que nous donnons à droite de la page a reçu le nom de : « *La diseuse de bonne aventure.* » Deux jeunes filles sont assises l'une auprès de l'autre. L'auteur de cette composition est M. Wickmann, de Berlin. Cet artiste est un des plus connus et des plus distingués du Nord.

Le cachet particulier de son talent est la grâce.

Il est difficile de traduire en sculpture certaines émotions. Le docteur Wickmann cherche surtout l'expression dans ses modèles. Il est évident qu'une finesse fort délicate se produit dans les deux sujets que nous avons sous les yeux : la pose du doigt révélateur, et l'attention souriante de la jeune fille à qui sa compagne prédit l'avenir, sont parfaitement expressives.

Le reproche que nous pourrions adresser à l'artiste, c'est, peut-être, quelque complication dans la manière dont les plis de la robe sont placés. L'art antique s'attache surtout à une grande simplicité dans ce genre.



STATUE DE SAPHO, PAR M. COPPLAND.

## STATUE DE SAPHO

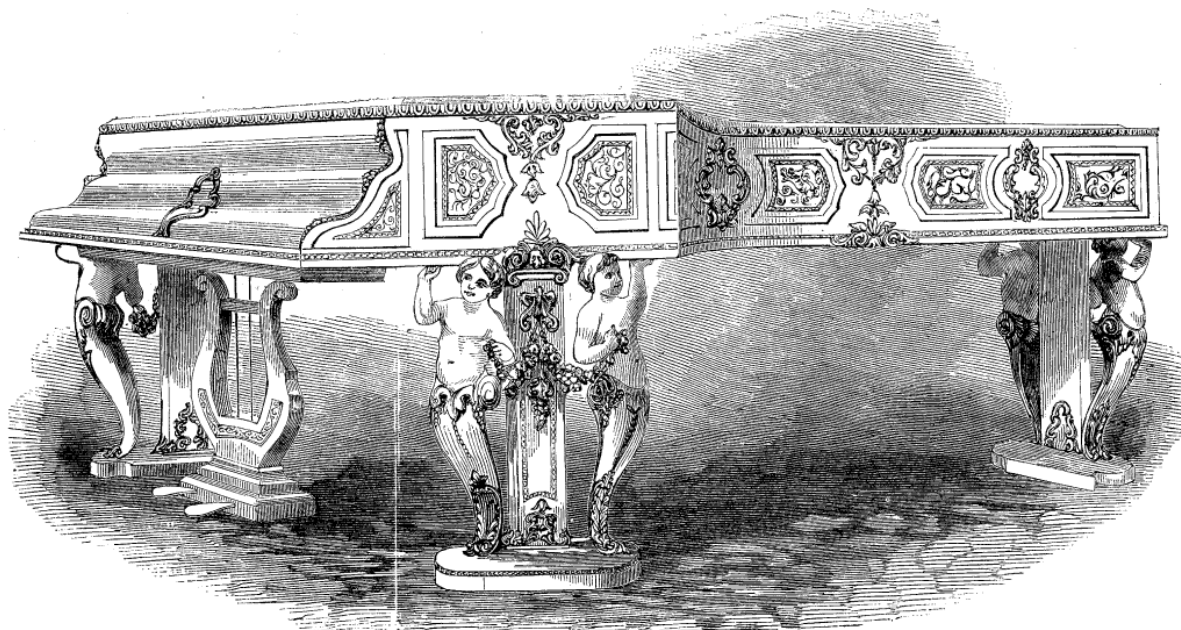
PAR M. COPPLAND.

L'autre statue placée à gauche de notre page, est un des groupes exposés par M. Coppeland. Cette statue est en porcelaine. L'artiste dont il s'agit



GROUPE DE DEUX JEUNES FILLES, PAR LE DOCTEUR WICKMANN (DE BERLIN).

s'applique surtout, à rivaliser de fini avec Dresde et Sèvres. Ses poteries et tous ses produits en céramique sont très-remarquables. Les Anglais appellent ce genre tout nouveau de travail, porcelaine statuaire ou de Paros. On en compte un assez grand nombre à l'Exposition. Nous citerons, entre autres, les statues des Pléiades, d'Io et de Bacchus, le retour de l'Enfant prodigue, etc.



GRAND PIANO D'ERARD.

## GRAND PIANO D'ERARD.

Nous n'avons pas besoin de longs développements

pour faire sentir combien les pianos d'Erard sont appréciés à Londres, à leur juste valeur. Celui dont

nous donnons ici le dessin, est un des plus luxueusement ornés de l'Exposition.

miste de nos amis, car il y a encore des alchimistes, a essayé de faire un gros diamant avec des petits; il a rempli un tube de platine très-épais avec de la poudre de diamant. Après en avoir chassé l'air au feu de forge, il l'a fermé hermétiquement, puis il l'a fait traverser par un courant électrique de deux cents couples pour donner au diamant une chaude suante, dans l'espoir que la poussière se souderait sous l'effort d'une pression vigoureuse et subite; mais la malheureuse pile de Deleuil était trop puissante; elle a fondu l'enveloppe de platine et dispersé la poudre de diamant. Cela ne le décourage pas, il s'occupe de rassembler assez de tungstène pour refaire un tube plus réfractaire que le platine. Voilà pour la voie sèche; voici pour la voie humide; si l'une ne réussit pas il est sûr de l'autre; il comprimera jusqu'à la liquéfaction du gaz acide carbonique dans un appareil de Tiliorier, dans lequel il placera du *sodium* et du *potassium*, qui, mélangés à ce liquide, s'empareront de tout l'oxygène de l'acide carbonique. Il ne lui restera donc plus que du carbone liquide qu'il fera cristalliser dans une glacière, après quoi il aura, dit-il, un diamant gros comme le poing ou une géode tapissée de cristaux analogues à ceux des géodes tapissées d'autres cristaux, dont il nous a montré de nombreux échantillons à l'Exposition.

L'un ou l'autre cas échéant, il sera très-satisfait du succès.

Il n'y a plus que la question de temps qui l'embarrasse, il ne veut pas attendre cent ans; ni M. John, auquel il a proposé le libre-échange de son diadème contre son invention. Il ne veut pas même donner son bracelet, tressé par un artiste russe, en bandes d'or, d'un demi-centimètre d'épaisseur et d'un pouce de largeur, surmonté d'une couronne de brillants et de deux grosses perles, dont une de 43 carats et d'un orient si miraculeux qu'il a séduit l'épouse de l'alchimiste. Mais sa valeur étant de 8,750 fr. l'alchimiste s'est rabattu sur une Sévigné composée seulement de deux perles de 43 et 45 carats roulant sur le doigt ou sous un autre bracelet en turquoise et diamants d'un travail exquis que l'alchimiste méprise profondément, bien assuré, dit-il, qu'avant peu, il fera baisser tous ces prix-là à zéro. *Proficiat*, lui a répondu M. Bolin; car on sait le latin en Russie comme à Paris; ce qui prouve que les modes, comme les nouveautés les plus absurdes, sont celles qui se propagent le plus.

*Candelabre de Félix Chopin.* — Chopin est un des artistes favoris de l'aristocratie russe et de la cour impériale. Il a bien payé sa dette en composant un candelabre de six mètres de hauteur dans le style de Louis XV et planté dans une vaste corbeille de fleurs. Nous publions la gravure de cette pièce vraiment impériale, remarquable dans son ensemble et ses détails et si originale par l'accomplissement des vases de Chine, aux fleurs de bronze doré qui les embrassent. Ces vases, servant de lampes Carcel, ont été introduits en France par M. A. Robert, inventeur de l'hydrogène liquide, l'un des 20 ou 30 arbitres du goût et de la mode dans les arts industriels; M. Chopin l'a compris et nous l'en félicitons. Il a trouvé, en empruntant un modèle de Clodion, le moyen de faire de l'art avec de la géométrie; c'est une invention véritable, car rien n'est moins pittoresque qu'un cube ou qu'une sphère; mais M. Clodion a surmonté cet obstacle en faisant poétiser par Chopin l'épisode du *premier ballon*, dans sa pendule style Louis XV, sous le règne duquel cette grande invention a vu le jour.

Sur un nuage heureusement modelé, des enfants et des génies ailés qui semblent sortir de la maison Thomire actuelle, forment des groupes très-réjouissants occupés à allumer des feux sous la Mongolfière dont Zéphir et la Renommée, deux musculeux compagnons, se sont déjà emparés; Zéphir, qui est assez grand pour s'appeler Borée, facilite l'ascension avec les génies ailés. Ces enfants de l'air se bousculent autour de l'aérostat sur lequel la Renommée s'appuie d'une main, en tenant de l'autre sa trompette, qui annonce au monde cette grande nouvelle, dont malheureusement les résultats utiles ont jusqu'ici trompé les espérances qu'elle avait fait concevoir à son origine. M. Pélin a beau nous crier patience! venez voir mes trois grands ballons; on ira, mais la navigation aérienne ne datera que du jour où l'on aura supprimé les ballons pour leur substituer la vis d'Archimède mue avec rapidité par un moteur à la fois très-puissant et très-léger.

Si au lieu d'attacher des chevaux et des bœufs

à son ballon, ce qui ne peut le mener que là où le vent le mènera, M. Poitevin y attelait un régiment d'oies ou de cygnes sauvages, ses expériences auraient un intérêt plus grand sans le conduire beaucoup plus loin; car le ballon offre trop peu de résistance et trop de surface au vent pour tenir tête au plus léger zéphir.

Le ballon actuel peut fournir des motifs d'emblèmes, de contes agréables, même des sujets de fable, mais ils ne seront jamais utiles qu'au caissier de l'Épiphodrome. A ce propos, nous ne pouvons résister au plaisir de citer une jolie fable de notre ami, M. Jobard :

#### LE BALLON PÉTIN

##### Fable.

Voyez-vous au ciel ce point noir  
Qui se balance dans l'espace?  
C'est le ballon Pélin qui passe;  
Mais il faut pour l'apercevoir  
D'excellents yeux, disait à la foule assemblée,  
Un amateur à l'œil perçant,  
(Dire une vérité d'emblée  
Est toujours un fait imprudent.)  
Chacun leva aussitôt la tête,  
Et du point noir se met en quête,  
Dans la voûte du firmament.  
Voyez-vous pas? — Non ma parole,  
Nous sommes dupes de ce drôle,  
Il faut l'assommer! — Moi je vois,  
Dit l'un deux. — Moins je crois,  
Reprend un myope en colère,  
Que vous lui servez de compère:  
Haro! sur ce vil imposteur!  
A mort le mystificateur  
Et ceux qui prennent sa défense!  
Victimes de leur clairvoyance,  
Ils ont beau crier: regardez!  
Les malheureux sont lapidés.  
Sur eux la canaille se rue  
Et sans les écouter les tue.

Pendant ce bel exploit le ballon descendait  
Et tout le monde le voyait,  
Mais personne n'osait le dire,  
Devant cette foule en délire.  
Enfin quand le ballon fut prêt  
A se poser à terre,  
Il fallut bien croire et se taire;  
Hormis les aveugles pourtant,  
Qui voulurent toucher avant.  
Le peuple alors, honteux de sa bêtise,  
A ces pauvres martyrs élève une statue;  
C'était fort bien assurément,  
Mais il eut mieux valu, le faire auparavant.

Mes amis, vous pouvez m'en croire,  
Ce conte-ci n'est que l'histoire  
De tous les précurseurs,  
Inventeurs ou fauteurs,  
De quelque vérité nouvelle;  
Tous ces illuminés, ainsi qu'on les appelle  
Seront toujours crucifiés pour elle.  
Gallilée et Colomb, Mesmer, et Jacotot,  
Ont montré leur ballon trop tôt.

VEILLEROT

#### SEANCE ANNUELLE.

DE L'ASSOCIATION DES PEINTRES, SCULPTEURS, ARCHITECTES, GRAVEURS ET DESSINATEURS, présidée par M. LE BARON TAYLOR, président-fondateur.

(22 juillet 1851.)

Adhésions et dons faits aux peintres. — Fête d'Asnières. — Concours de l'autorité — Messe en Musique, Bal, Loterie, Banquet annuel — Projet de l'exposition du Louvre abandonné. — Le journal le *Palais de Cristal*, organe de l'industrie. — Lettre adressée au Comité par le rédacteur en chef. — Promesse de concours de l'Association, etc., etc.

Nous sommes heureux d'avoir à publier, les premiers, le compte-rendu suivant, dans lequel notre journal a été l'objet de l'attention particulière des membres d'une association puissante par son génie et par ses œuvres.

Nous sommes fiers de nous voir accrédités par des hommes dont la renommée est universelle, et parmi lesquels nous comptons MM :

Horace Vernet, C. \* (Inst.).  
Justin Ouvrié.  
Léon Cogniet, O. \* (Inst.).  
Larivière. \*  
Paul Delaroche, O. \* (Inst.).  
Normand.  
Watelet. \*  
Albert Lenoir. \*  
Huvé, O. \* (Inst.).

Henriquel Dupont. \* (Inst.).  
Lesueur. \* (Inst.).  
Maxime David. \* (O. étr.).  
Louis Petit  
Quatinet.  
Eugène Delacroix. O. \*  
Desmaisons.  
Charles Séchan. \*  
Coignard.  
Alphonse Dadure.  
Tony Johannot. \*  
Dauzats. etc., etc.

M. Dauzats a pris la parole et a prononcé le discours suivant dans la salle Bonne-Nouvelle, le 24 de ce mois :

Messieurs et chers confrères,

La septième année de notre existence n'a pas été moins féconde en résultats que les précédentes, l'Association continue son développement harmonieux et progressif.

L'exposé succinct de nos travaux suffira, nous l'espérons, pour faire partager cette conviction.

Cent dix-sept adhésions sont venues augmenter le nombre de nos sociétaires, qui s'élève aujourd'hui à près de 4000! Onze de ces adhésions sont dues au zèle de M. Jules Simon, des artistes musiciens: nous signalons avec bonheur ce témoignage de sympathie.

M. Breton, ancien notaire, fait don de 20 fr., comme les années précédentes, M. Alexandre de Launay donne 40 fr., la princesse de Béthune donne 20 fr. pour le trousseau d'une jeune orpheline, placée dans une maison d'éducation par les soins du Comité, M. le duc de Luynes donne 100 fr. pour un orphelin placé en apprentissage par nous, et continue à payer sa cotisation annuelle de 500 fr.

M. de Bar offre l'abandon de 5 p. 100, au bénéfice de la caisse de secours, sur tous les travaux qu'il fera pour notre Association; il a déjà réalisé son offre par un premier versement; il serait à désirer, selon le vœu de M. de Bar, que cette exemple trouvât de nombreux imitateurs.

Notre collègue Lemaître donne 250 fr., M. Asseline au nom de S. A. R. madame la duchesse d'Orléans, remet 200 fr. pour secourir un artiste. M. Vauchet, dont la sœur vient de mourir, verse 500 fr. dans notre caisse, consacrant ainsi un triste et pieux souvenir, par un acte de bienfaisance.

MM. Toupet Desvignes et Armand Leleux, rachètent leurs cotisations pour 100 fr. chacun.

Sans prétendre épuiser la liste de ces actes individuels, nous arrivons au compte-rendu des travaux de votre Comité.

Le 24 août a eu lieu au parc et château d'Asnières, la fête de l'alliance des lettres, des arts et de l'industrie, organisée par les six comités réunis, dont les noms seront rappelés bientôt.

Les autorités civiles et militaires nous ont prêtés leurs concours. M. le général Changarnier nous a accordé la musique de neuf régiments, deux cents tambours, et les armes nécessaires aux épisodes militaires; les directeurs des chemins de fer MM. Péreire et Julien, ont accordé le parcours gratuit ou réduit, aux sociétés françaises et étrangères qui répondaient à notre appel par de nombreuses députations.

Enfin, pour la première fois, grâce à M. le préfet de police, des étrangers ont pu entrer en France sans passeport.

Nous ne décrivons pas cette fête, dont chacun de nous garde le souvenir, nous rappellerons seulement comme un témoignage de gratitude, que trente-sept sociétés (15 françaises et 22 étrangères), représentées par 2,000 voix, ont exécuté, sous la direction de M. Delaporte, des chœurs d'un effet immense. Chacune des sociétés a défilé devant les dames patronnesses, qui attachaient à la hampe de chaque bannière une médaille frappée pour cette solennité.

On lit sur cette médaille l'inscription suivante :

Associations réunies  
des auteurs et compositeurs dramatiques,  
des gens de lettres,  
des artistes dramatiques,  
des artistes musiciens,  
des artistes peintres,  
sculpteurs, architectes,  
graveurs, dessinateurs,  
des inventeurs et  
artistes industriels.

Et sur le revers :

La Société des lettres,  
des arts et de l'industrie de France,  
à la Société de...  
Fête du 23 août 1850.

Notre collègue Chopin a exécuté les bannières de Bauvais et de Montargis, qui manquaient pour le défilé; les orphéonistes de ces deux villes conservent précieusement ce témoignage de talent et de confraternité.

2,500 personnes assistaient à cette cérémonie, les lignes de fer en ont transporté près du double dans la journée.



## BOUCLIER

DE  
Lepage-Moutier.

Le monde entier connaît l'établissement de Lepage, notre armurier : et, si l'aspect de ces armes qui se développent avec tant d'élégance aux devantures de boutiques de Lepage, de Devisme, de Lefaucheux et de tant d'autres, ne reportait l'esprit sur une idée bien sinistre, puisqu'on ne peut songer à cette partie de l'art, sans y associer une pensée de destruction, on n'aurait qu'à admirer les chefs-d'œuvre qui sortent de leurs mains.

Une des œuvres le plus remarquables, c'est sans contredit ce fameux bouclier, « le Massacre des Innocents, » ciselé par VÉCHT. Le sujet s'est inspiré des grands maîtres. Si on suit attentivement les détails de

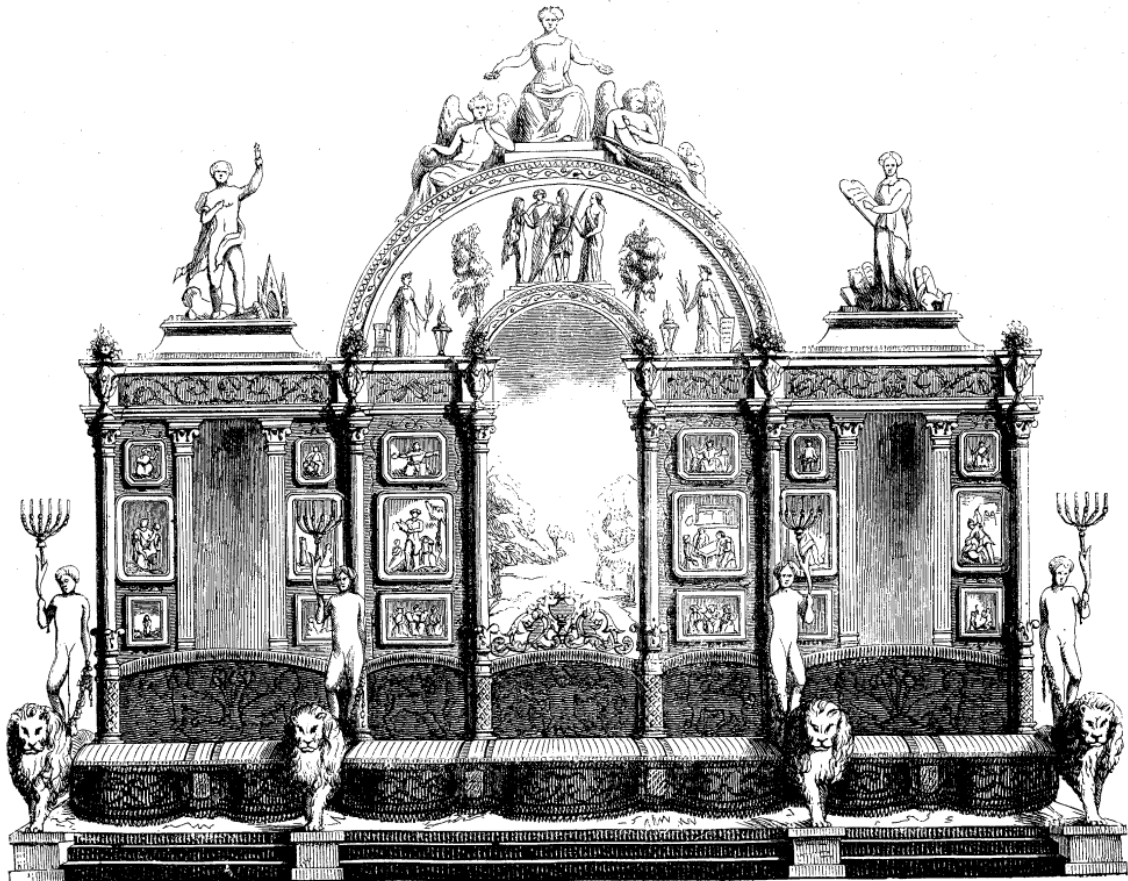


BOUCLIER DE LEPAGE-MOUTIER.

cette grande composition, on y retrouve presque tous les épisodes que les Raphaël, les Poussin, etc., ont tracés, et dont l'auteur a emprunté les sentiments.

Au centre, ce sont les Furies, à la chevelure entourée de serpents, écrasant, étouffant de malheureuses victimes : Ici, une mère cherche, par la fuite, à se soustraire aux cruautés des assassins d'Hérode, mais l'innocente créature qu'elle cache tombe sous le glaive; là une femme supplie en vain le ravisseur... tout cède à la fureur des soldats; et les malheureuses mères succombent en pleurant sur la proie de ces misérables.

Il y a un mouvement dans cette œuvre d'art dont la vue seule peut donner une idée exacte.



DIVAN, PAR M. AMÉDÉE COUDER. (Voir la description page 189.)

## FUSIL ET PISTOLET

PAR M. LEFAUCHEUX.

Ce fusil et ce pistolet sont deux morceaux d'une rare élégance; mais nous n'avons pour louer M. Lefauchaux, dont la réputation est européenne, qu'à donner un extrait du rapport fait à la dernière exposition sur cet armurier, par M. Peupin :

« C'est M. Lefauchaux qui, le premier en 1828, a fait adhérer le canon à la pièce de bascule en supprimant la rosette, ce qui eut pour effet de rendre beaucoup plus facile l'application des divers systèmes qui se sont produits depuis.

« En 1832, il fit le fusil à charnière connu sous le nom de fusil Lefauchaux, qui portait une cheminée sur le canon. En 1834, il inventa le culot-bourre, qui augmente la portée, et, en 1835, il appliqua la broche qui est aujourd'hui généralement adoptée.

« Cette année, M. Lefauchaux présente un fusil qui produit l'inflammation au centre de la charge, et avec lequel il n'y a aucun crachement possible.

« Comme nouveautés, il présente en outre des pistolets à 4, 5 et 6 coups, auxquels il a fait l'application de la cartouche. Montés sur une broche passant dans un tube autour duquel ils sont réunis, les canons s'enlèvent après qu'on a dévissé un écrou ajusté au bout de la broche. On introduit alors la cartouche dans chacun d'eux, après quoi on les remet tout d'une pièce, et ils sont fixés de nouveau par le moyen de l'écrou.

On conçoit alors comment la charge de ces armes devient prompte et facile, sans présenter le moindre danger. »

M. Lefauchaux a, depuis cette époque, apporté aux fusils de son système et aux armes ordinaires un perfectionnement important : c'est la suppression du tiroir et de la goupille qui réunissent le canon au corps de l'arme, et qu'il a remplacés par un agencement aussi simple qu'ingénieux. Cette innovation est d'une utilité inappréciable : on démonte et on remonte son fusil à l'instant même et sans la moindre difficulté. L'arme y gagne en solidité, car elle est encore plus fortement fixée dans sa charnière.



FUSIL ET PISTOLET, PAR M. LEFAUCHEUX.

## CIMETERRE ET SON FOURREAU

PAR M. WILKINSON ET FILS.

Ce cimenterre est un des plus beaux produits de ce genre, exposés à Londres. Il est en argent enchâssé de pierreries et ciselé, on y compte jusqu'à cent quatre pierreries précieuses, consistant en émeraudes, rubis, turquoises, etc. La lame est de l'acier le mieux trempé.



CIMENTERRE ET SON FOURREAU, PAR M. WILKINSON ET FILS.



CROSSE DE FUSIL, PAR M. TOUREY, (DE LIÈGE).

## FUSIL, PAR M. TOUREY, DE LIÈGE.

Sous Louis XIV, le luxe des armes de chasse était poussé au plus haut degré. La crosse de fusil que nous reproduisons ici est enchâssée d'ornements d'or, d'argent et de platine, dans le goût du XVII<sup>e</sup> siècle, et qui en font un objet d'art très distingué.



On a appliqué pour sa fabrication une méthode nouvelle qui constitue un progrès sur les travaux suivis autrefois. On assure que ce beau travail inaugurera une nouvelle salle d'exposition décorée avec un goût remarquable et dans laquelle se trouveront, en médaillons, les portraits des célébrités de cet établissement, au nombre desquels on remarquera celui de Gilles Gobelin, teinturier de Reims, qui vivait sous François I<sup>er</sup>, et qui en fut le fondateur; celui de Colbert, qui en fut, en 1666, le second créateur; ceux des peintres Lebrun et Mignard, qui y furent attachés, et celui de Vaucanson qui, après une fermeture de plusieurs années le fit rouvrir sous Louis XV.

— M. Edmond Séveste, à qui le ministère de l'intérieur avait accordé le privilège du troisième Théâtre-Lyrique, à la charge de l'exploiter dans la salle du Théâtre-Historique, avait adressé au ministre une demande à l'effet d'être autorisé à l'exploiter éventuellement dans une autre salle qui pouvait devenir vacante, pourvu qu'elle fût comprise entre la Bastille et la Porte-Saint-Martin.

La commission des théâtres a décidé, samedi, qu'il n'y avait pas lieu d'autoriser M. Séveste à exploiter la nouvelle scène lyrique ailleurs qu'au Théâtre-Historique.

— Le sultan vient de fonder à Constantinople une Académie des sciences, qui portera le nom d'*Endschumeni Danisen* (Cercle du savoir).

Les statuts de ce nouvel établissement ont déjà été publiés. Ils se composent de vingt-six paragraphes qui contiennent, entre autres choses : que l'objet principal de la Compagnie est de publier des ouvrages scientifiques originaux, et la traduction turque d'ouvrages d'utilité générale, écrits dans les autres langues; que le nombre de ses membres résidents est fixé à quarante, et que celui de ses membres correspondants sera illimité; que la Compagnie décrènera des récompenses de trois espèces, savoir : des sommes d'argent, des mentions honorables et des médailles.

L'Académie tiendra provisoirement, et jusqu'à l'ouverture de l'Université, déjà fondée à Constantinople, une ou deux séances par mois.

— M. Auvray, statuaire, vient de terminer un fort beau buste du général Sauteur, l'une des gloires de l'Empire. La famille en a demandé la commande pour Versailles.

— On lit au *Moniteur universel* : La 40<sup>e</sup> légion de la garde nationale de Paris, d'accord avec les petites soeurs des pauvres ayant fondé des lits, à la maison de retraite des vieillards, M. Thénot a offert à sa compagnie, la 7<sup>e</sup> du 3<sup>e</sup> bataillon de la 40<sup>e</sup> légion, un grand tableau *pastel-paysage*, afin que le prix puisse concourir à cette bonne œuvre. Le pastel de M. Thénot ayant été mis en loterie, il vient d'être gagné par M. d'Aunay, qui avait pris le numéro 86.

Nous ajouterons à la note du *Moniteur*, que M. Thénot, a aussi donné un *pastel-paysage* de grande dimension, un *site des Pyrénées*, à la société de Saint-Vincent-de-Paul, pour la loterie de l'œuvre du patronage des jeunes apprentis, et que lors de l'Exposition des objets d'art et d'industrie, offerts avec tant d'empressement par les artistes, les fabricants et les commerçants de Paris, exposition qui a eu lieu dans l'Orangerie du Luxembourg, le pastel de M. Thénot a partagé avec un charmant tableau de M. Ary Scheffer, le *larmoyeur*, les honneurs de cette exhibition à laquelle se faisaient cependant remarquer une foule de statues, peintures et dessins de nos premiers artistes, tels que, MM. Bazin, Bourgeois, Calmels, Duseigneur, Galimard, Guet, Husson, Marquet, Riggi, Watelet, Mesdemoiselles Alain, Rosa Bonheur et madame Pauline Stéphen.

— Notre correspondance de Belgique nous apprend que M. Barthelemy Frison, l'un de nos habiles statuaires, vient d'obtenir au concours qui a eu lieu à Mons, le 40 de ce mois, la statue de Roland de Latre, musicien célèbre du XVI<sup>e</sup> siècle. Le projet de M. Frison a été couronné par le jury, qui s'est prononcé à l'unanimité; cette statue doit être inaugurée sur la place de Mons, dans dix-huit mois, terme de rigueur prescrit par le programme.

#### SOUSCRIPTION

POUR ÉLÈVER UN MONUMENT AUX INVENTEURS  
DE L'HÉLIOGRAPHIE,  
NIEPCE ET DAGUERRÈ.

Deux hommes de génie ont donné à la France

la gloire d'avoir accompli l'une des plus utiles et des plus admirables découvertes de ce siècle.

De ces deux enfants de notre pays, l'un, au milieu d'une société intelligente et libérale, est mort dans la solitude et la pauvreté.

JOSEPH-NICÉPHORE NIÉPCE, oublié, attend une réparation.

Son collaborateur, à qui l'opinion publique a rendu plus de justice, vient de terminer sa carrière. Les étrangers reprocheront-ils à notre patrie de s'être montrée tour à tour dédaigneuse d'un génie modeste, et ingrate envers un nom justement célèbre?

Sur la proposition de plusieurs membres de la *Société Héliographique*, et entre autres de M. Charles Chevalier, ingénieur opticien, une souscription vient d'être ouverte pour élever un monument à la mémoire de ces deux artistes.

On remarque parmi les souscripteurs :

MM. de Montfort, baron Gros, comte Olympe d'Agüado, Benjamin Delessert, Ed. Durieu, Mestral, Renard, Puech et C<sup>o</sup>, Poirier, Charles Chevalier, J. Sabatier-Blot, Vaillat, Lebas, Belloc, Leblanc, A. Bibot, Bisson, Maxime du Camp, Robert, de Witt, Francis Wey.

#### COURRIER DE PARIS ET DE LONDRES.

La saison anglaise, si toutefois il y a eu saison, est close : la reine donne le signal en partant pour l'île de Wight; mais l'affluence des étrangers est toujours la même. Londres ne peut changer d'aspect : Londres reste et restera jusqu'à la fin de l'Exposition cette espèce de caravansérail où, sous prétexte de visiter les merveilles du Palais de Cristal, tous les provinciaux de l'univers vont prendre un avant-goût des plaisirs de la capitale. La capitale, bien entendu, c'est Paris.

Paris leur envoie là ses échantillons; là on exhibe tous les plaisirs qui ne nous servent plus, les opéras en congé, les cantatrices qui se reposent, les tirades qui reprennent haleine, enfin tous les succès avancés, tous nos artistes essouffés qui vont, après une saison sérieuse, faire de la villégiature devant un public moins gênant, et dont l'enthousiasme de convention est bien plus lucratif que l'admiration sincère de nos bons juges.

Là on chante et on déclame à demi-voix; le prix des places est doublé. M<sup>lle</sup> Nau arrive en fredonnant *Lucie*, on applaudit à outrance; arrivent un, puis deux, trois de ces acteurs de carton, espèce de confidentes lyriques que M. Lumley a en magasin pour donner la réplique à nos chanteurs; alors, battements, hurrahs frénétiques, et pour peu que l'orchestre joue faux, l'enthousiasme n'a plus de bornes... On jetterait illégalement sur la scène.

Et pourtant ils ont plus de bonheur qu'ils ne méritent; ils sont bien heureux là-bas : *sua si bona norint*, les Welches ! ils sont bien heureux, non pas parce que l'on monte au théâtre de Sa Majesté la *Corbeille d'oranges*, avec l'Alboni et M<sup>lle</sup> Nau, non pas parce que l'Alboni va leur rester tout un mois et passer en revue les miracles de son répertoire, l'Alboni (soit rappelé en passant), l'Alboni, qu'ils n'applaudissaient pas il y a deux ans; ils sont bien heureux, non pas parce que M<sup>lle</sup> Rachel et sa troupe mécanique jouera *Valeria* jusqu'au 30 juillet, je ne leur envie pas ce laudarium, ô mon Dieu ! Mais voici le secret de leur bonheur immérité : ils verront toute une semaine dans la *Cerrito* au théâtre de la Reine, et, plus favorisés que nous, ils ne verront pas St-Léon.

A Londres, je le sais, la *Cerrito* en prend à son aise, et là-bas peut bien éblouir à bon compte, mais qu'importe ? Qu'elle veuille bien seulement lever le petit doigt, tourner un talon, faire trois ou quatre pas, puis sourire, il y aura toujours dans ce corps de fée ces ondulations ténues, ce frémissement fantastique dont les milliers de lignes ravissantes se dessinent, se croisent et s'effacent à vol de pensée, et qui font, à chaque seconde, de la *Cerrito* tout un poème imprévu, de chacun de ses regards qui n'ont pourtant rien que de terrestre, le rêve le plus jeune, le plus chaste, le plus provoquant. Est-ce juste ? *Margarita*... la perle est à Londres; et à nous, il reste M<sup>lle</sup> Robert, une danseuse d'été; M<sup>lle</sup> Robert prend les costumes, les mouvements de tête, les airs de chevilles, les jetés de bras de la *Cerrito*; artiste fort distinguée, elle suit scrupuleusement et avec une rare intelligence la tradition fixée par la *prima*, et pourtant n'obtient qu'un succès d'estime; c'est que la danse comme la poésie, comme l'amour, doit sans doute

beaucoup à l'art; mais seul, l'art n'y peut, c'est un don. *Viva Cerrito !* A nous ses pirouettes; et que diable ! M<sup>lle</sup> Robert aux Anglais.

Une dernière nouvelle : M<sup>lle</sup> Barberini, une célébrité italienne, cantatrice quelque peu vagabonde, doit débiter ces jours-ci au théâtre de la Reine.

On s'occupe beaucoup du banquet et de la fête offerte ou plutôt promise par notre préfet de la Seine à la municipalité de Londres et à la commission de l'industrie, présidée par le prince Albert.

On le sait, le jour est fixé : l'invitation est acceptée. Le 2 août, le prince Albert viendra dîner sans façon chez M. Berger, danser chez le ministre de l'intérieur et souper chez le président; enfin tout se terminera par une partie de campagne à St-Cloud. Il n'est d'autre bruit à la cour, et le prince prépare déjà sa plus belle jarretière pour faire honneur à ses hôtes.

En France, nous avons bien autre chose à penser : des inaugurations toujours et par-dessus tout ; d'abord celle de la statue de Gresset à Amiens, encore une ! Le chemin de fer de Nantes dans huit jours, deux ! La statue de Marceau à Chartres avant un mois, trois ! Sans compter celles que j'ignore et toutes celles qu'on va imaginer dans le courant de la semaine.

Certes, après tout, l'abus est ridicule, mais, en réalité, cela n'est pas ennuyeux ; la patrie de Gresset, en particulier, a magnifiquement agi ; nous avons assisté, le second jour, à la plus belle cavalcade qui se puisse imaginer. Nous disons le second jour de la fête, car le premier avait été absolument consacré par le ciel à lessiver à fond la ville au moyen de quatorze heures de pluie battante, afin sans doute de la rendre tout à fait digne de la superbe cérémonie du lendemain.

Cela était fort beau : toutes les corporations de la ville en costume Louis XV, d'une grande richesse et d'une rigoureuse exactitude, sont venues en un défilé de deux heures saluer la statue du charmant auteur de *Vert-Vert* et entendre le compliment pâle, adressé au marbre blanc, par M. Ancelet, qui, avec M. Patin et M. Nisard, singuliers confrères de Gresset, représentait l'Académie française.

M. Porion, maire d'Amiens, et représentant du peuple, a parlé à son tour, mais avec beaucoup plus de succès que le directeur posthume du héros de la fête.

A deux heures, courses au trot : Ah ! les vilains chevaux ! les pauvres bêtes ! il ne devrait pas être permis de détourner ainsi de pauvres créatures de leur destination naturelle; faire courir, faire trotter, veux-je dire, cela est déjà bien fort, de malheureux animaux qui n'y ont jamais songé; un seul avait du bouquet, du nerf, de la verve; aussi a-t-il gagné les deux derniers prix en un tour de jambe, dans sa promenade du matin. Ils n'avaient pu concourir pour la première épreuve, les conditions du programme exigeaient des chevaux nés dans le département, à vrai dire cela était joli ! mais il est impossible de juger le département de la Somme sur de pareils échantillons, ce serait à croire qu'il ne produit que des chevaux de corbillard. Du reste, il s'agissait du plus beau prix, la précaution du programme est justifiée.

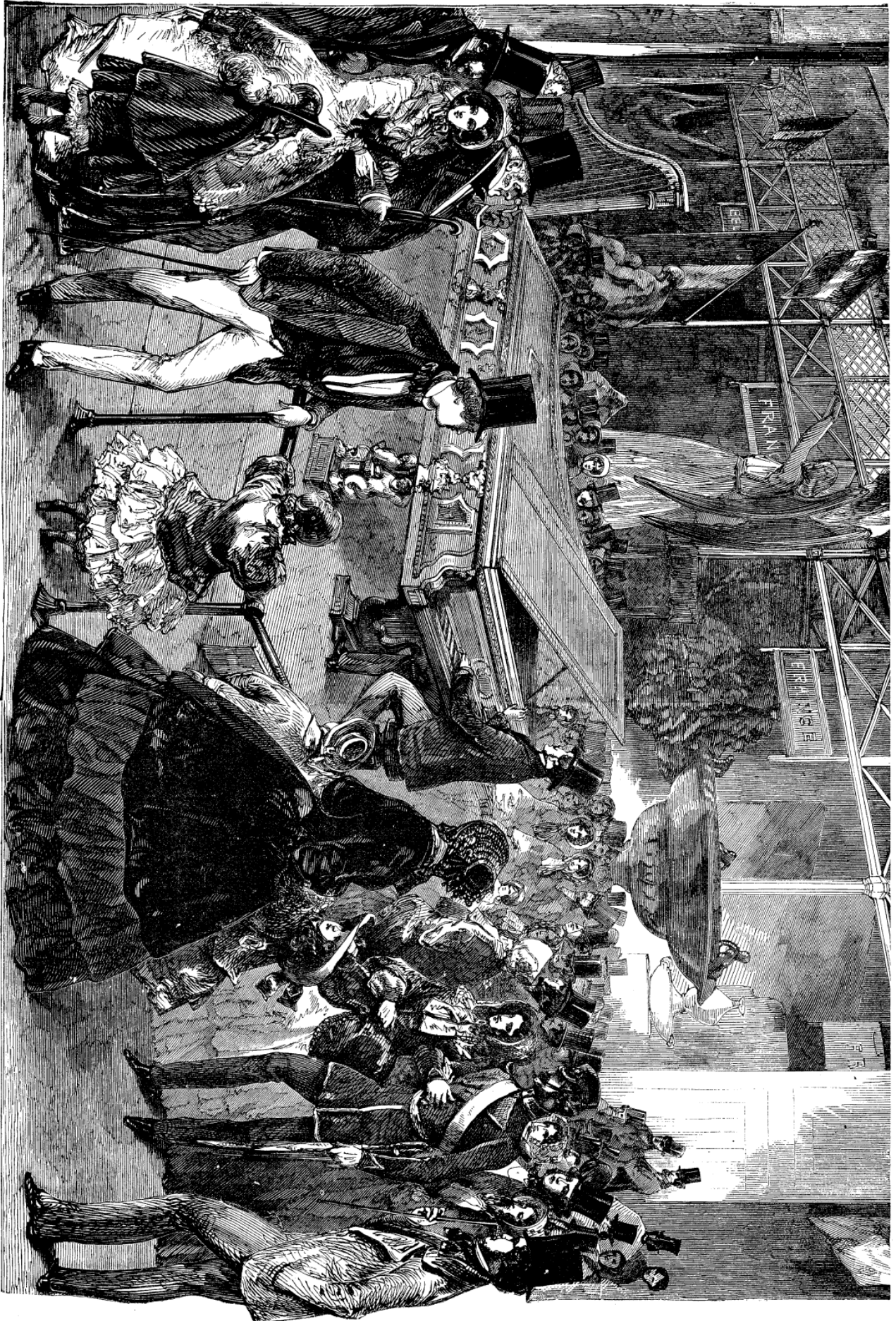
Le soir, il y a eu fête nautique, concert, fanfares, M. Tellier et ses trompes, que nous entendrons bientôt à la salle Sax, ont fait merveille.

A Paris, nouvelle agréable : Par ordonnance du préfet de police, toutes les musiques ambulantes, ambulantes ou roulantes ou stationnaires — musiques grinçantes ou filées — musiques soufflées, sifflées, pincées, hurlées, frottées, tapées ou tournées sont radicalement chassées de la voie publique. Nul n'a échappé à M. Carlier, il n'y a plus de clarinettes filées et de violons aveugles, on n'a épargné que l'orchestre du Théâtre-Français.

Et qu'on ne nous accuse pas de calomnier un orchestre renouvelé il y a un an par M. Houssaye et confié, a-t-on dit, à M. Offenbach, que nous n'y avons jamais vu; qu'on ne nous accuse pas, nous l'avons entendu dimanche à dix reprises, nous l'avons reconnu cet air lamentable, connu sous le nom caractéristique d'air du Théâtre-Français, air à dormir, air à faire douter des bienfaits de la colophonie; nous les avons reconnues dimanche, la plupart de ces physionomies benoîtes et endormies, qui jouent depuis cinquante-cinq ans sans caniche et sans sébile. Qu'on ne nous parle pas d'orchestre renouvelé : cet hiver dans les entr'actes, M. Offenbach a fait donner quelques concerts par un de ses élèves,

(Voir la suite page 190.)





M. ALBERT GUINANT FORGANT LE PLANO D'ERARD A L'IMPRESSION

LE PALAIS DE CRISTAL.

DIVAN,  
PAR M. AMÉDÉE COUDER.

Aucun meuble n'est plus commode et en même temps plus élégant que le divan. M. Amédée Couder dont nous avons déjà parlé dans notre Numéro 9, a exposé des divans de toute beauté.

Celui-ci est un divan droit.

C'est toujours à orner un palais que cet artiste destine ses œuvres. Ce meuble représente un char ayant la forme d'un arc de triomphe, et auquel sont

attachés des lions de grandeur naturelle, enchaînés de fleurs, et guidés par des génies portant des lumières. Au sommet du divan, entre l'Histoire et le Progrès, plane la Paix qui couronne de roses et d'oliviers les deux grands principes de la création, l'Amour et l'Intelligence.

Les entre-colonnements et le fronton sont recouverts d'une riche tapisserie dont les sujets représentent l'Union des Peuples, présidée par la Sagesse et la Fraternité, puis les phases successives de la marche humaine : le défrichement et ses conséquences fécondes ; la guerre et ses résultats despotiques ; la philosophie, les sciences, les arts et l'industrie, donnent et consacrent le bonheur des hommes.

(Voir le dessin, page 181.)



LA VIERGE ET L'ENFANT, D'OF M. VANDER HAGEN.

brique anglaise. Le luxe éblouissant de leur acier, et le fini du travail, surpassent ce qui se fait dans ce genre. MM. Turner de Sheffield se sont signalés, cette année, par leurs produits. Les voyageurs qui ont été admis dans l'intérieur des familles anglaises ont pu admirer le goût et l'éclat des cheminées.

Les pincettes, les pelles, le poker, ce morceau de fer destiné à briser le charbon de terre dans le foyer, sont toujours très-élégants et en même temps très-solides. La pelle est ordinairement percée à jour, au milieu.

Tout cela devient de véritables objets d'art, et pourtant conserve la solidité, car il est bien rare qu'en Angleterre on sacrifie l'utile, le confortable sous toutes ses formes, au luxe et à l'élégance.

M. ALFRED QUIDANT.

M. Erard, qui a exposé cette année le beau piano dont nous donnons le dessin page 188, a confié à M. Alfred Quidant le soin de faire valoir le mérite de ce mélodieux instrument. La scène que nous représentons ci-contre se renouvelle quelquefois, ce qui est une bonne fortune pour les auditeurs, qui ont le double plaisir d'admirer un chef-d'œuvre de fabrication et d'entendre un chef-d'œuvre d'harmonie.

LA VIERGE ET L'ENFANT,

PAR

M. VANDER HAGEN.

M. Vander Hagen est un de ces nombreux artistes qui ont transporté en Angleterre le goût du Continent. C'est un sculpteur fort estimé en Belgique.

La statue qu'il a exposée représente la Vierge et l'Enfant. Il y a dans l'attitude une onction pleine de charme. Les plis de la robe longue sont antiques, et font contraste avec ce qu'il y a de forcé dans les détails de la statuaire moderne des artistes anglais, à qui l'on doit adresser le reproche de mettre toujours quelque chose d'un peu forcé dans leur composition.

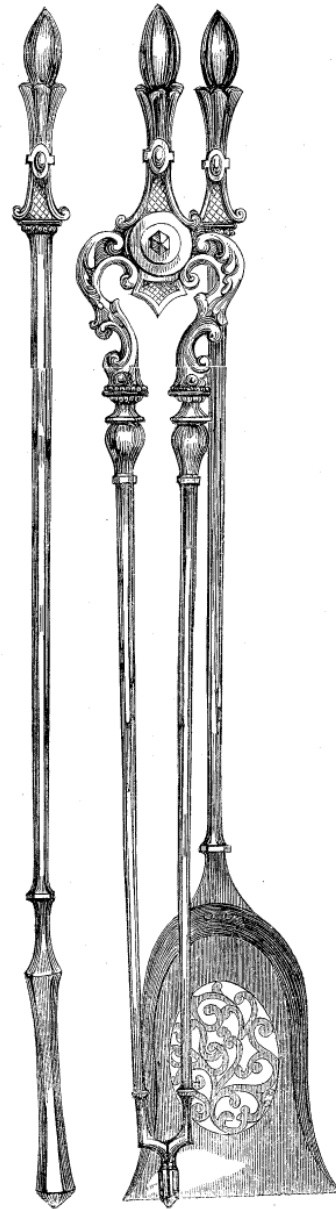
PELLE, PINCETTES ET DEVANT DE CHEMINÉE,

PAR

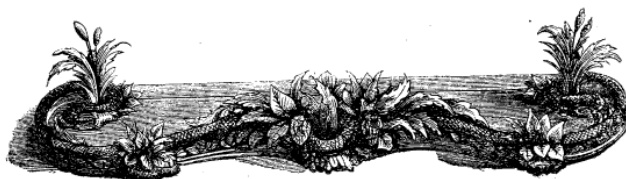
MM. TURNER DE SHEFFIELD.

C'est là un des produits les plus remarquables de la fa-

Cette fois tout est réuni. Il est curieux surtout de trouver heureusement et brillamment tourné ce poker dont nous parlions, instrument qui a à peine pénétré en France, dans la vie bourgeoise, du moins, et que nous ne trouvons chez nous, en quelque sorte, qu'à l'état sauvage : cet instrument grossier, lourd, rugueux, brut, nous revient, chose étrange ! par l'Angleterre qui, du reste, en fait un usage de toutes les heures, nous revient doré, léger, gracieux, fin, et tout prêt à rendre pareils, sinon meilleurs services, que nos grosses machines. Au moins il peut se montrer sans honte et être livré aux mains élégantes : il n'y a plus rien à dire : nous le répétons, tout est réuni à la fois, élégance et confort. C'est le rêve du goût et de l'industrie combinés.



PELLE ET PINCETTES, D'OF MM. TURNER, DE SHEFFIELD.



DEVANT DE CHEMINÉE, D'OF MM. TURNER, DE SHEFFIELD.

voilà tout, — rien n'a été changé dans les bonnes traditions de la musique classique — au Théâtre-Français. C'est à n'y pas tenir, cet air est insipide ; mais, dit-on, son souvenir se rattache à celui de tant d'inappréciables nouveautés ! On en éprouve la sensation dans les dents, mais il a accompagné toutes les gloires de notre première scène ; sans doute respectons-le : mais de grâce, le temps de la postérité est venu pour lui, honorons sa mémoire.

Enfin, que M. Houssaye fasse comme il l'entendra. Mille remerciements, toujours au préfet de police, j'aime mieux savoir tous les instruments infirmes réunis là par mesure de grande voirie qu'éparpillés au coin des rues : au moins on est prévenu ; et sans chercher bien loin, il est des accents plus doux.

L'Opéra reconstitue magnifiquement son répertoire. M. Delagrave, le ténor sympathique a abordé le rôle de Fernand dans la *Favorite* ; son succès, moindre que dans *Lucie* a été tel pourtant que personne ne songeait à regretter Roger, dont les qualités, toutes différentes dans le même rôle, n'avaient point obtenu cet hiver moins bel accueil. M. Delagrave tiendra fort bien le personnage, mais, nous le répétons, son meilleur rôle en général est celui d'Edgar, sa voix douce, délicate, sympathique, sait mieux exprimer la tendresse, les émotions contenues, les sentiments doux, le désespoir simplement touchant que la malédiction, la passion violente, l'exaltation un peu outrée, qu'il a pourtant su rendre avec un art infini.

A bientôt le *Juif errant*, cinq actes et dix tableaux, de MM. Scribe, Saint-George et Hély, divertissements de saint Léon ; chanté par Roger, Morelli, M<sup>me</sup> Viardot et une cantatrice nouvelle, M<sup>lle</sup> Lagrua qui, aujourd'hui, dit-on, chante en Saxe je ne sais quoi ni comment. Auparavant et très-prochainement nous assisterons à une reprise vivement désirée du *Comte Ory* : le rôle est confié à M. Delagrave.

N'oublions pas non plus que M<sup>lle</sup> Marie Dussy qui, avons-nous dit, avait échoué dans le page des *Huguenots*, a fort joliment chanté, vendredi, les couplets du chancelier de l'*Enfant Prodigue*.

Au Gymnase, *La femme qui trompe son mari* : un petit tableau populaire joué avec une tendresse et des larmes véritables par M<sup>lle</sup> Figeac et Lafontaine. C'est un succès, un succès d'acteurs surtout. Voulez-vous l'analyse :

Il était une fois, une fois n'est pas coutume, un très-bon ménage : François est un excellent ouvrier, fort amoureux de sa femme ; mais pendant la première année de son mariage elle va passer quatre mois en province auprès d'un parent malade, paraît-il. A son retour, je ne sais trop pourquoi son mari la surveille, la suit et découvre qu'elle a mis à Neuilly, en nourrice, un enfant dont elle s'est déclarée la mère. Abomination ! malédiction ! désespoir ! François se grise, se fait chasser de l'atelier, maltraite sa femme, pleure, veut partir et enfin garde son secret.

— Qu'as-tu François ? que veux-tu ? parle. Je t'en supplie, — à genoux — je t'aime.

Et cela avec de petits airs désolés, une petite mine franche, des yeux vraiment rouges, et une petite voix tremblante, et de petits sanglots à fendre l'âme des personnes désintéressées dans la question, et des petites mains jointes, des mouvements de désespoir sculptés par Pradier, et des tendresses à faire pâmer le fidèle Mesrou des *Mille et une nuits*. Décidément rien n'est plus gentil que M<sup>lle</sup> Figeac ; et François résiste ; mais l'oncle de rigueur (c'est un parrain pourtant cette fois), sert de truchement et tout s'explique. Le coupable c'est François, il a séduit l'an passé une petite Adrienne qui est morte de chagrin en apprenant le mariage du Don Juan. Madame François a intercepté la lettre classique des adieux, vous savez : « Quand vous recevrez cette lettre, etc. » Seulement, par extraordinaire, la lettre était chargée — d'Adrien, que madame François a adopté en secret.

Allons, enfants de ce beau jour, etc.

Allons dîner à Neuilly.

Lafontaine devient un comédien fort remarquable ; Perrin tient déjà très-convenablement les Ferville ; quand à M<sup>lle</sup> Figeac, une seule de ses petites larmes vaut toute la pièce, avec M. Lafontaine, et M. Perrin, et M. Lesueur, et le souffleur, et l'orchestre, et les décorations, y compris et les auteurs, le directeur et les pompiers.

Montausier nous a mis en scène, sous le titre osé de l'*Amant de cœur*, la nouvelle à la main dont

voici le résumé : Madame Leloup aime son petit maître à chanter, c'est Hyacinthe. M. Leloup, financier, très-ladre, aime M<sup>lle</sup> \*\*\*, aspirante à l'Opéra. M<sup>me</sup> Leloup désire aimer en paix Hyacinthe-Saint-Preux : elle craint que l'avarice de son époux ne lui fasse perdre les bonnes grâces de M<sup>lle</sup> \*\*\* profitant d'une porte de communication invraisemblable, entre son hôtel et la chambre de Margot, elle prodigue des magnificences anonymes : Margot les attribue à Leloup, et Leloup-Grassot, qui sait parfaitement n'avoir rien donné, se croit l'*amant de cœur*, se cache dans les armoires, fait toutes les politesses, toutes les courbettes du monde au prétendu *protecteur*, à Hyacinthe, le véritable Tircis de Margot, qui n'est que fat et non point infidèle. Enfin M<sup>me</sup> Leloup met le comble à sa générosité : elle avait donné un domino garni de dentelle, un ameublement splendide, des diamants, un tableau magnifique qui représente Cupidon se roulant sur l'herbe (l'administration a même fait les frais du tableau). Enfin, M<sup>me</sup> Leloup donne par dessus le marché son amoureux. Tout se termine à la satisfaction générale. Grassot, cédant à la menace du scandale, paie, de plus il obtient l'ordre de début de Margot et une place pour son rival.

Décidément, il n'y a rien de remarquable dans l'ouvrage que le beau tableau emprunté à la galerie de M. Dormeuil, et qui représente comme nous l'avons dit : *Cupidon se roulant sur l'herbe*, mais à vrai dire, cela mérite d'être vu.

Micheau, de la Comédie-Française, est mort vendredi. C'était un excellent homme, qui est fort regretté de ses camarades, plus qu'officiellement, plus, dit-on, qu'il n'est d'usage.

G. DE BOUGONVILLE.

#### STEEPLE CHASE DE LA MARCHÉ.

Une foule nombreuse et élégante, composée de la société d'élite de Paris et de quelques habitants des *villas* qui entourent le délicieux village de Marnes, était réunie, dimanche dernier, dans la jolie propriété de la Marche. Des équipages nombreux avaient transporté de Ville-d'Avray, Meudon, Saint-Cloud, Bellevue, Chaville, Auteuil, des amateurs de course.

Un *Steeple Chase* était ouvert aux propriétaires de chevaux de course. La terre de la Marche est merveilleusement appropriée à cette destination.

Deux engagements ont eu lieu : Dans le premier. Cinq chevaux : Emilius, appartenant à M. Hardy et monté par Arthur ; Black Devil, à M. Guy de Montécot, par lui-même ; Bride Groom à M. Jackson, par lui-même ; Blue Devil, à M. Pool, par M. E. de Perregaux ; Hardi, à M. Aumont, par Edouards ; enfin le Poney à M. Clifton, monté par lui-même.

Un des coureurs, M. Edouards, après être arrivé second devant le fossé rempli d'eau s'est précipité au beau milieu ; mais il s'est relevé : EMILIUS est arrivé le premier au but et a gagné le prix de 4,200 fr.

Une course aux haies a suivi ce premier engagement. Les chevaux engagés étaient Nox Micy Dolly, Irish Brown, White Face, May Day, Chance. Un des coureurs, M. Néez est tombé après avoir sauté la dernière haie : On le croyait grièvement blessé, mais heureusement il n'avait eu qu'une foulure.

M. le président de la République avait honoré ces courses de sa présence. On remarquait parmi les spectateurs plusieurs notabilités parlementaires et quelques écrivains ou directeurs de journaux. M. de Rémusat paraissait prendre un vif plaisir à cette fête.

#### BREVETS ANGLAIS.

John Platt, de Oldham, et Richard Burch, de Heyrood, pour certains perfectionnements dans les métiers à tisser. (Scellé, 3 juillet.)

James Howard, de l'usine Britannia-Bedford, pour des perfectionnements dans les charreuses, et autres appareils et machines employées à la culture. (Scellé, 3 juillet.)

John Aston, Birmingham, pour des perfectionnements dans les boutons, ornements d'habillement, et pour les machines à les fabriquer. (Scellé, 3 juillet.)

Charles Payne, Surrey, pour des perfectionnements dans les procédés pour sécher les matières animales et végétales, et pour chauffer et refroidir les liquides. (Scellé, 3 juillet.)

Robert Haynes Easum, Steyne, fabricant de cor-

des, pour perfectionnements dans la fabrication des cordes. (Scellé, 3 juillet.)

William Hamer, Manchester, pour des perfectionnements dans le tissage. (Scellé, 3 juillet.)

George Kemp, Carnarvon, pour une nouvelle méthode, afin d'obtenir les forces motrices par le magnétisme électrique. (Scellé, 3 juillet.)

Richard Jex Crikmer et Fred' William Crikmer, de Burmondsey, pour des perfectionnements propres à serrer, garnir les stuffing boxes (souples à étoupes) et pistons. (Scellé, 3 juillet.)

Charles Cowper, de Londres, pour des perfectionnements dans la préparation du coton pour le teindre et le blanchir. (Scellé, 3 juillet.)

Charles Barlow, de Londres, pour des perfectionnements dans les machines rotatives. (Scellé, 3 juillet.)

#### FAITS DIVERS.

##### TRAVAUX ET ARTS.

Dans sa séance de mercredi, le conseil municipal de la Seine, conformément aux propositions du préfet, vient de voter un emprunt de 50 millions pour la construction des halles et la continuation de la rue de Rivoli jusqu'à l'Hôtel de-Ville.

Il y a donc trois grands projets à exécuter par la Ville :

1<sup>o</sup> La construction des halles centrales ;  
2<sup>o</sup> Le prolongement de la rue de Rivoli jusqu'à la place de l'Hôtel-de-Ville (on sait que ce prolongement s'exécute déjà jusqu'à la rue de la Bibliothèque, par le concours simultané de la Ville et de l'État) ;

3<sup>o</sup> L'ouverture d'une large rue qui descendra du débarcadère du chemin de fer de Strasbourg jusqu'au boulevard, entre les portes St-Denis et St-Martin.

— Le conseil municipal de la Seine vient de voter un nouveau crédit de 80,000 fr., à joindre aux 400,000 fr., affectés précédemment aux peintures historiques de Saint-Vincent-de-Paul. — La dépense totale a été autorisée jusqu'à concurrence de 253,340 fr.

— La cour intérieure du Louvre est à peu de chose près terminée en ce qui concerne les travaux d'ornementation des plateaux, du pavage et du nivellement de la chaussée affectée au passage du public. On va mettre la main aux ouvrages d'art. Il s'agit de remplir le vide laissé au centre par l'enlèvement de la statue équestre du duc d'Orléans, et de placer sur les piédestaux attenants aux façades, les statuettes indispensables à l'harmonie complète de toutes les parties de ce bel édifice.

Le centre de la cour sera occupé par une fontaine monumentale, non par celle des Innocents, comme il en a été question dans le temps (cette fontaine est la propriété de la ville de Paris, qui aura à en faire un bon usage lorsque les halles centrales seront faites), mais par une fontaine dont M. Duban a su créer le type et qui s'allie parfaitement au style du monument.

Cette fontaine, sur la terre plein circulaire, semblerait écrasée par les formidables façades du Louvre ; aussi pour la bien escorter et afin de maintenir l'effet qu'elle est appelée à remplir, l'architecte l'a fait garder par quatre grandes statues allégoriques qui seront placées au-devant de chacune des balustrades à jour, en pierre, qui terminent les plateaux gazonnés vers le rond point.

Le ministre de l'intérieur consacra aux décorations de la cour du Louvre les sujets ou copies des statues antiques que chaque pensionnaire de Rome envoie au gouvernement, et qui, affectés jusqu'à ce jour à la décoration de la cour et de l'intérieur de l'École des Beaux-Arts, ne peuvent tous trouver place dans l'enceinte de cet édifice.

Si parmi les ouvrages d'art déjà placés sur les piédestaux de l'école des Beaux-Arts il s'en trouve qui, par leur sujet, leur attitude ou leur mérite, seraient mieux dans la cour du Louvre, l'architecte les désignera au ministre qui en ordonnera la translation.

— L'empereur de Russie vient d'engager plusieurs ouvriers tisseurs et teinturiers pour une fabrique semblable à celles de Beauvais et des Gobelins, qu'il se propose de fonder à Saint-Petersbourg. On assure qu'on a découvert que les eaux de la Néva étaient bonnes pour ce genre spécial de teinturerie.

**NOUVEAU MANNEQUIN POUR ARTISTES.** — On attribue l'invention du mannequin à un moine du nom de Bacciodela (en religion fra Bartoloméo di S. Marco), de l'ordre des Dominicains, mort en 1517. Cette opinion est fondée sur un passage de Vasari, où il est dit que fra Bartoloméo a fait faire un modèle de grandeur naturelle et qu'il l'a couvert de vêtements et d'ornements.

On voit, par la date de la mort du dominicain, qu'il était contemporain de Raphaël, et il est probable que l'illustre Sanzio a dû faire usage de ces *poseurs* économiques. Plusieurs grands artistes, entre autres le Poussin, ont beaucoup travaillé d'après le modèle de fra Bartoloméo.

Nous n'avons pas besoin d'énumérer ici les services que ce *fac-simile* rend de nos jours à tous les hommes qui s'occupent de peinture et des arts reproducteurs des formes humaines. Nous voulons seulement parler de celui que nous avons vu à l'Exposition de Londres, et qui attire à un si haut degré l'attention de tous les hommes compétents.

M. Leblond, l'habile sculpteur, est parvenu, par un nouveau système d'articulation, à donner à ses mannequins cette souplesse dont le défaut avait fait jusqu'ici le désespoir des artistes. Avec le modèle de M. Leblond, on peut travailler à coup sûr, quelle que pose que l'on veuille représenter. La pose équestre, la pose aérienne et la pose accroupie, la plus difficile de toutes. Les mouvements des épaules, des omoplates et des rotules, ont lieu sans cette roideur qui rend si difficile l'emploi des autres modèles et qui les fait exclure dans une foule de cas.

Le système de M. Leblond se prête à toutes les attitudes, depuis celles qui caractérisent le guerrier jusqu'au poses souples et furtives du chasseur; depuis la démarche légère de la femme jusqu'au pas indécis du petit enfant.

On voit que le modèle, ainsi assoupli, peut rendre d'immenses services aux artistes. Les renseignements que nous recevons à ce sujet en font entièrement foi.

Voici une lettre que M. de Niewerkerke, le savant directeur du Musée, adressait à M. Leblond, à la date du 7 février dernier :

Monsieur,

J'ai vu avec le plus vif intérêt le nouveau mannequin que vous m'avez présenté, et dont la composition et l'organisation, aussi ingénieuses qu'habiles, ne laissent rien à désirer soit comme vérité, soit comme facilité de mouvement; toutes les articulations m'en ont paru si justes et si précises, que je ne crois pas possible de désirer pour la peinture et la sculpture, un modèle plus convenable.

Agréer etc.

NIEWERKERKE.

D'un autre côté, M. Léon Feuchère, rapporteur du jury central de l'Exposition de 1849, s'exprimait en des termes qui prouvaient combien la valeur de ce modèle était appréciée.

« Ce mannequin, par son habile construction, disait le rapport, permet d'exécuter tous les mouvements et toutes les poses que le corps humain peut opérer.

« La ferrure de la colonne vertébrale est disposée de façon à recevoir autant de vertèbres qu'il en existe dans la nature, sans perdre de sa solidité; elle laisse au torse toute liberté pour ses fonctions.

« Les bras sont fixés au torse par des charnières à double centre, qui leur permettent d'agir en tous sens, et aussi aux épaules d'exécuter tous les mouvements qui sont dans la nature. »

Voilà ce que nous avions à rapporter à ce sujet. Ceux de nos lecteurs qui s'occupent d'art et principalement de peinture, nous sauront gré d'avoir découvert ce produit français à l'Exposition de Londres.

**HYGIÈNE.** — Nous avions promis à nos lecteurs de leur faire connaître plus amplement l'eau de Philodermine; ils nous sauront gré de leur donner cette courte notice :

Le savon possède-t-il réellement toutes les qualités voulues pour être employé à la toilette? Voilà une question qu'il n'est pas difficile de résoudre.

En effet, les principes qui entrent dans la composition du savon sont loin d'être adoucissants pour les peaux délicates; les lenteurs que son usage entraîne ne laissent pas que d'être ennuyeuses dans bien des circonstances; enfin, son efficacité demeure douteuse, son emploi est presque impossible quand il s'agit de l'appliquer aux besoins de la chevelure.

Cependant, il est peu d'agents hygiéniques qui aient occupé, comme le savon, l'attention de la science et celle de l'industrie. Il n'en est pas qui aient

subi autant de perfectionnements; depuis cette pâte corrosive, grise, bléâtre et puante, vulgairement appelée savon, jusqu'à la poudre rose et parfumée qui sert à la barbe, chaque qualité intermédiaire, chaque nuance même indique une amélioration considérable.

Mais, il faut en convenir, la perfection est loin d'être atteinte; en effet, le savon n'opère sur les surfaces avec lesquelles il est mis en contact qu'en déposant une couche des éléments qui le composent; or, l'on se demande à juste titre si l'épiderme ou la chevelure traitées par le savon, bien que débarrassés des corps étrangers qu'il s'agissait de faire disparaître, ont beaucoup gagné à la substitution d'un autre corps.

Il y avait donc un problème à résoudre, une révolution à accomplir dans les éléments servant à la toilette; c'est à l'industrie française que l'on sera redevable de l'introduction d'un nouvel agent. La Philodermine, admise à l'Exposition, est appelée à suppléer désormais tous les parfums et à remplacer tous les savons avec une supériorité et des résultats véritablement prodigieux.

— Les faillites qui, dans tous les pays, viennent à de trop courts intervalles affliger le commerce et jeter la perturbation dans les affaires, devraient faire réfléchir toutes les personnes qui exposent leur fortune dans les opérations commerciales et leur faire ouvrir les yeux sur leurs véritables intérêts. La fréquence des sinistres, devrait engager chacun à se préserver de ses terribles effets par le moyen de l'assurance.

On nous signale comme l'une des plus sérieuses compagnies d'assurances contre les faillites le *Ducroire*, dont le mode d'opération est de nature à inspirer la plus grande confiance aux assurés.

On sait que cette compagnie a pour but de rembourser immédiatement aux assurés les pertes qu'ils éprouvent par suite de faillites ou de cessations de paiements, de représenter et défendre leurs intérêts dans toutes les affaires contentieuses, et de leur fournir des renseignements sur les acheteurs.

Le *Ducroire* se met en mesure de remplir le premier de ces objets, en écartant avec soin toute évaluation arbitraire du risque et toute fausse déclaration. Comme complément de garantie à cet égard, il a fait, avec un remarquable discernement, la classification des risques, de manière à proportionner équitablement la quotité contributive aux chances courues, et à donner ainsi les mêmes avantages à toutes les opérations commerciales.

Voici cette classification avec le chiffre de la quotité contributive :

1° La vente aux fabricants, négociants en gros ou commissionnaires taxée de 15 à 20 centimes de contribution par 100 fr.; 2° la vente au commerce de demi-gros, taxée de 40 à 50 centimes; 3° la vente au commerce de détail, taxée de 65 à 75 centimes; 4° la vente aux débiteurs, colporteurs, marchands forains, etc., taxée de 90 c. à 1 fr.

C'est ainsi que la compagnie dont nous examinons le caractère est parvenue, par l'exacte appréciation de l'inégalité des périls, à établir une égalité parfaite entre les assurés de toutes les catégories.

Ces bases d'opération et la condition du paiement aussitôt après la constatation régulière du sinistre, ont appelé sur cette compagnie, dès sa fondation, un nombre considérable d'adhérents.

Nous avons remarqué aussi une innovation heureuse introduite dans ses statuts.

Chaque année les bénéfices sont partagés entre tous les assurés par la création de titres destinés à devenir des actions et portant intérêt.

Les ociétaires trouvent auprès du bureau du contentieux de la compagnie des avis gratuits sur toutes les affaires civiles et commerciales qui peuvent les intéresser; les renseignements sont complets.

La direction de cette compagnie est confiée à M. Maillet, dont le nom se recommande par quinze années de travaux dans les affaires contentieuses et commerciales.

**Nouvelles conditions d'abonnement**

A partir du 1<sup>er</sup> août prochain, le prix de l'abonnement est fixé de la manière suivante :

Un an.....	25 fr.
Six mois.....	12 fr. 50 c.
ÉTRANGER.	
Un an.....	30 fr.
Six mois.....	15 fr.

Tout abonnement d'un an pris avant le 1<sup>er</sup> janvier donne droit, moyennant 2 fr. 50 c. seulement pour frais de port, à une magnifique VUE INTERIEURE du PALAIS DE L'EXPOSITION, imprimée et coloriée avec luxe sur papier double-colombier de 1 m. 20 c. sur 0 m. 90 c.

NOTA. — En adressant franco un mandat de 12 fr. 50 c. à l'ordre du gérant, les abonnés actuels recevront le journal jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1852. (Ajouter 2 fr. 50 c. pour la prime.)

Une grande fête de bienfaisance, de nuit, pour la création d'une crèche, s'organise à la Folie-Asnières, pour samedi 2 août. Elle est placée sous le patronage de M. le président de la République et du maire de la commune. Les principaux artistes de la capitale prêteront leur concours à cette fête, qui sera une des plus brillantes et des plus curieuses de l'année. Le programme se composera d'un vaudeville, d'un carrousel, d'un concert vocal et instrumental, d'une tombola tirée par Grassot, d'une fête vénitienne sur l'eau, et d'un bal dirigé par Denault. Tout Paris voudra assister à cette fête qui n'aura pas encore eu d'égal. — Prix d'entrée: 5 fr. Billets pris à l'avance: 4 fr. Pour deux personnes: 7 fr. Billets de famille pour quatre personnes: 12 fr.

*Erratum.* Dans notre article sur l'enrayage des locomotives, système de M. Aubineau, une erreur s'est glissée, d'après laquelle il semblerait qu'il s'agit de séparer le convoi ou le tender de la locomotive, le convoi se sépare du tender seulement. Les hommes spéciaux qui nous ont lu auront reconnu ce lapsus.

**CORRESPONDANCE.**

M. F. R..., au Havre. Le plan dont vous nous parlez ne peut pas être publié par nous. Nous ne nous occupons de Londres qu'incidemment.

M. J.-B. A..., à Turcoing. Nous suivrons vos conseils, et dès ce jour vous pouvez vous apercevoir que nous entrons dans cette voie.

M. N. R..., à la Chaux-de-Fond (Suisse). On travaille à ce dont vous nous parlez.

M. Ch. L..., instituteur, à Melun (Seine-et-Marne). Nous ferons droit à vos réclamations.

Le gérant : MANSARD.

**FABRIQUE A LA VAPEUR.** — FRELLUT ET C<sup>e</sup> à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), seule maison en France pour la spécialité des fruits confits d'Auvergne, de Provence, d'Italie et des îles.

Renommée par leurs pâtes d'abricots et marmelades sur fines; le tout fabriqué par un nouveau procédé à la vapeur, qui conserve l'arôme de chaque fruit et confiture, et lui donne un moelleux délicat, ce que l'on ne peut obtenir ailleurs, fabriqué sur un feu nu.

Grande fabrique de chinois, prunes, angéliques, etc.

On expédie en France et à l'étranger.

**AVIS AUX CONNAISSEURS DU BON CAFÉ.**

M. Vandembrouke, à l'honneur de prévenir qu'après de longues recherches, il est parvenu à torrifier le café par un procédé nouveau, déduit des expériences de M. Payen, du Conservatoire. Le café, torrifié par ce procédé, est toujours égal et conserve tout son arôme. On peut faire le mélange sans secouer. La torrification s'opère par la vapeur.

L'appareil de M. Vandembrouke a obtenu un immense succès depuis l'exposition de 1849, où il se fit avantageusement connaître. Il figure aussi à l'Exposition de Londres.

Prix réduits. Aperçu :

Pour brûler kilos : 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10. L'appareil coûte : f. 40, 50, 60, 70, 80, 90, 100, 110. Petits brûloirs depuis six francs.

Fabrique de fourneaux de cuisine, calorifères et chaudronnerie.

E. Vandembrouke, inventeur et fabricant, rue de Strasbourg, 46, Paris. Ecrire franco.

**EXPOSITION DE LONDRES EN SOIERIES ET CHALES.**

Les plus belles nouveautés en *Soieries* et *Châles* qui figurent à l'exposition de Londres, sortent des fabriques françaises. C'est un fait acquis. LA VILLE DE LYON s'est surpassée par la richesse et la beauté de ses étoffes; jamais à aucune époque nous n'avions remarqué d'aussi jolies soieries, ni de plus beaux châles. Pour bien en juger, nous engageons nos lecteurs et nos lectrices qui doivent faire le voyage de Paris cette saison à visiter les magasins de la VILLE DE LYON, rue de la Vrillière, n° 2, en face la Banque de France; ils y trouveront réunis en soieries et en châles, les plus belles nouveautés des fabriques françaises. Un article qui a fixé notre attention, et pour sa fraîcheur et son prix, c'est de très-beaux *FOULARDS* à 29 fr. la robe. Monsieur GAY JEUNE, propriétaire de cette maison, expédie en province et à l'étranger sur demandes qui lui sont faites, soit en Etoffes ou en Echantillons. ADRESSE: M. GAY JEUNE, RUE DE LA VRILLIÈRE, N° 2. A LA VILLE DE LYON, A PARIS.

— Huile de foie de morue naturelle, seule admise à l'Exposition de 1849, rue St-Martin, 110, à l'Olivier.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.  
HOTEL DE LA SABLONNIERE,  
30, LEICESTER-SQUARE.  
HOTEL DE PROVENCE,  
16, GREAT WINDMILL STREET, HAYMARKET,  
et autres succursales.  
APARTEMENTS et chambres pour les familles et les voyageurs, à des prix divers et modérés.  
TABLE D'HOTE plusieurs fois par jour.  
RESTAURANT à la carte jusqu'à minuit.  
CUISINE FRANÇAISE.—SERVICE FRANÇAIS ET ALLEMAND.  
On est instamment prié de ne pas se laisser détourner par les cochers et les commissionnaires.

Now ready, Volume I, price 9s. 6d., of the EXPOSITOR; containing 1500 Columns of Letterpress, devoted to New Inventions—Registered Designs—Improvements in Machinery of all kinds—Original Papers on the Great Exhibition—Ample accounts of the Articles in the Palace of Industry—Original Correspondence connected with Preceding Subjects—and a mass of Miscellaneous information not to be found elsewhere in the Industrial Arts and Sciences. It contains 300 Engravings by Landells, and is handsomely bound in Cloth, with full gilt back, and ornamental design in gold on the side. It is not too much to say that it is the cheapest and best Illustrated Work of the kind ever published. The Volume is admirably adapted for presentation. Subscribers' Copies, bound as above, at 3s., or the Covers supplied at 2s. 6d., or in Exhibition Blue or Turkey Red Cloth, gilt edges, 10s. 6d.  
JOSEPH CLAYTON, Jun., 285, Strand, and 223, Piccadilly; and all Book-sellers and News Agents.  
The EXPOSITOR is published weekly.  
Price 4d. Stamped 5d.  
Prix—40 c. le Numéro et par la poste 50 c.

**HOTEL DES ARTS** Cité Bergère, 7, près le boulevard Montmartre, appartements et chambres meublés à des prix modérés. Table d'hôte à 5 heures et demie.

En vente.  
**LE CATALOGUE OFFICIEL**  
(EDITION FRANÇAISE) de l'EXPOSITION des PRODUITS de l'INDUSTRIE de TOUTES les NATIONS.— Cette édition est la plus complète de celles qui ont paru jusqu'à ce jour; elle comprend la description de toutes les additions qui ont été faites dans plusieurs départements, depuis l'ouverture de l'Exposition.  
SPICER FRÈRES, Editeurs Privilegiés  
W. CLOVES & FILS, de la Commission Royale.  
29, NEW BRIDGE STREET, BLACKFRIARS, et à L'EXPOSITION, HYDE PARK.  
Prix 2s. 6d.; avec le Synopsis, ou Guide des Catalogues, 3s.

Mlle **MARIANE**, jeune somnambule très lucide, exerce avec distinction, rue de Provence, 67.

**TAPIOCA DE GROULT J<sup>NE</sup>**,  
POTAGES RECOMMANDÉS PAR LES MÉDECINS.  
Chez GROULT jeune, passage des Panoramas, 5, rue Ste-Apolline, 5, et chez les principaux épiciers.  
Se méfier des imitations d'enveloppes, à l'aide desquelles sont vendus des tapiocas falsifiés.

**LAMPES MODERATEURS A 6 F. ET AU-DESSUS**  
TRUC, 9, rue Saintonge, au Marais.  
Grand choix de Modèles riches, nouveaux et variés pour Lampes en bronze et en porcelaine.—Economie et système d'éclairage supérieur à tous autres.—On échange les anciennes Lampes.

**CAISSE PATERNELLE,**

Société anonyme d'Assurances mutuelles et à primes fixes sur la vie humaine, autorisée par ordonnance du 9 septembre 1841 et décret du 19 mars 1850.

110, RUE RICHELIEU, M. MERGER, \* DIRECTEUR.

Situation des encaissements et souscriptions au mois de mai 1851.

Fonds des Associations.		
Les associations de la Caisse Paternelle possédaient au 30 avril 1851 :		
1,629,889 fr. de rente 3 p. 100, ayant coûté		55,660,658 fr. 21 c.
Achèts effectués en mai 1851.		
7,515 de rente 3 p. 100, ayant coûté		132,684 65
Associations liquidées.		
84,714 de rente 3 p. 100, ayant coûté		1,957,587 85
Totaux au 31 mai 1851.		
1,721,915		55,750,880 71
Souscriptions.		
La Caisse Paternelle a reçu dans le courant du mois de mai :		
Précédemment	515 souscriptions, montant à 89,585	417,622 46
Associations liquidées.		
	5,415 souscriptions, montant à 62,415	83,852,289 41
Totaux au 31 mai 1851.		
		1,925,618 87
		85,695,350 74

**EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE**

EXTRAIT DU SUC NATUREL DES FLEURS ET DES PLANTES AROMATIQUES, Approuvée par les célébrités médicales.  
Ce cosmétique rafraîchissant, balsamique, tonique, possède toutes les vertus des plantes qui en font la base: spécialement dédié aux dames, il est supérieur à tous les vinaigres de toilette composés jusqu'à ce jour.— D'un parfum délicieux, cette remarquable composition pénètre par tous les pores sous les tissus adipeux, et, fortifiant le derme, donne à la peau la fraîcheur et l'élasticité de la jeunesse. Les hommes en font usage avec succès pour faire disparaître le feu du rasoir après la barbe. Prix des flacons, 1 fr. 50 et 3 fr. Chez GELLE frères, parfumeurs-chimistes, rue des Vieux-Augustins, 35, près la place des Victoires, inventeurs du REGENERATEUR POUR LA POUSSÉ ET LA CONSERVATION DES CHEVEUX.  
On trouve également chez eux: le SAVON PHILODERME AU SUC DE CONCOMBRES, émollient et rafraîchissant. L'ÉLIXIR DE ROSES de Paris, pour l'entretien de la bouche et la conservation des dents. LA COMPOSITION zouave pour noircir à la minute moustaches et favoris. LA LOTION VÉGÉTALE, base de jaunes d'œufs pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux.  
Dépôt chez tous les Parfumeurs et Coiffeurs, en France et à l'étranger.

**LE COURRIER DE L'EUROPE,**

SEUL JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE PUBLIÉ A LONDRES, FONDE EN 1840

A commencé à donner et donnera pendant toute la durée de l'Exposition, un SUPPLÉMENT GRATUIT DE VINGT-QUATRE COLONNES, spécialement consacré à l'examen critique des objets de l'Exposition.

Le COURRIER DE L'EUROPE donne dans chaque numéro toutes les nouvelles de la semaine, les articles les plus saillants de la Presse française; une partie anglaise; des bulletins politiques et commerciaux. Les revues littéraires, dramatiques et hebdomadaires des célébrités parisiennes. Les séances de l'Institut, etc., etc.

Le *Courrier de l'Europe*, ayant plus de onze ans d'existence, est le seul journal établi d'une manière durable dans la Grande-Bretagne. Le public auquel il s'adresse rend les annonces qu'on lui confie entièrement profitables.

On s'abonne à Londres, chez M. Joseph Thomas, 1, Finch Lane, Cornhill, city; et n° 2, Catherine Street, Strand, maison du *Courrier de l'Europe*, et à Paris, dans les bureaux du *Palais de Cristal*, 24, Passage Jouffroy.

Trois mois, 6 s. 6 d. (8 fr. 50 c.) — Six mois, 13 s. (17 fr.) — Un an, 1 liv. st. 6 s. (34 fr.) — S'adresser franco.

**LE DUCROIRE,**

ASSURANCES CONTRE LES FAILLITES.

CAPITAL SOCIAL: 2,000,000 FR.

ADMINISTRATION CENTRALE ET BUREAU DES ADHÉSIONS: RUE LAFFITTE, 41, A PARIS.

**LA PATRIE**

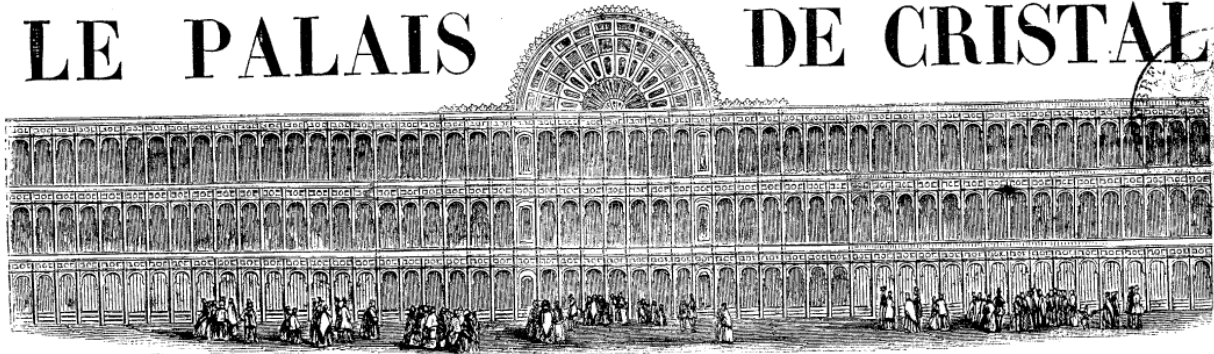
JOURNAL QUOTIDIEN.— 12, RUE DU CROISSANT, A PARIS.

Publie chaque soir une édition spéciale, qui s'imprimant quelques instants seulement avant le départ des courriers, porte dans les Départements et à l'Etranger, de DOUZE à VINGT-QUATRE HEURES AVANT TOUTS LES AUTRES JOURNAUX DE PARIS, les cours de la Bourse et des marchandises, les séances de l'Assemblée législative, les documents officiels, les nouvelles étrangères, etc.

PRIX D'ABONNEMENT: { Départements, 3 mois, 15 fr. — 6 mois, 29 fr. — Un an, 56 fr.  
{ Etranger, id. 20 fr. — id. 38 fr. — id. 72 fr.

PARIS. — Typographie BLONDEAU, rue du Petit-Carreau, 52.

# LE PALAIS DE CRISTAL



JOURNAL ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1854 ET DU PROGRES DES ARTS INDUSTRIELS.

On s'abonne, A PARIS, à l'Administration du Journal, 24, PASSAGE JOUFFROY. — A LONDRES, au Bureau du Journal, 2, Catherine Street Strand — On s'abonne également à PARIS, chez MM. Susse frères, 31, place de la Bourse; chez M. Hector Bossange, libraire pour l'exportation, 25, quai Voltaire; à STRASBOURG, chez Alexandre, libraire; à BRUXELLES, chez AUG. DECO, correspondant général pour toute la Belgique; — à LONDRES, chez J. Thomas, 1, Finch lane Cornhill; — chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger, et dans les Bureaux des Messageries Nationales. — Envoyer franco un mandat sur Paris ou un bon sur la Poste à M. MANSARD, gerant du Journal, 24, passage Jouffroy.

ABONNEMENTS pour Paris et les Départements : un an, 25 francs. — 6 mois, 12 fr. 50 c. — Étranger, un an, 30 fr. — 6 mois, 15 fr.

**SOMMAIRE.**

**Bulletin industriel :** Document important. — Projet de loi internationale proposé par l'Autriche; texte de ce projet sur la propriété intellectuelle; appel aux intéressés; discussion prochaine. — ASSOCIATION DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE: de leurs rentes; chiffre atteint, 55,467 fr. — Organisation et composition du Comité des peintres. — **De l'Exposition de Londres,** par M. JORDAN: richesse du globe; de l'Orient; de la protection accordée par le grand-Turc à

la propriété industrielle. — **De la Russie industrielle,** par M. BELLEGARRIÈRE: Considérations générales; statistique de l'industrie et de l'agriculture en Russie; avis sur l'examen prochain des produits russes de l'Exposition de Londres. — **Sciences et Arts :** De l'héliochromie, par M. NIEPCE DE ST-VICTOR. — **Projet d'Exposition de Dessins et Modèles,** par M. KLAGMANN. — **Nouvelles de l'Exposition de Londres.** — **Notice sur les Machines :** Nouvelles pompes; machines pneumatiques; horloge hydraulique; machine à billets. — **Courrier de Paris et de Londres.** — Correspondance.

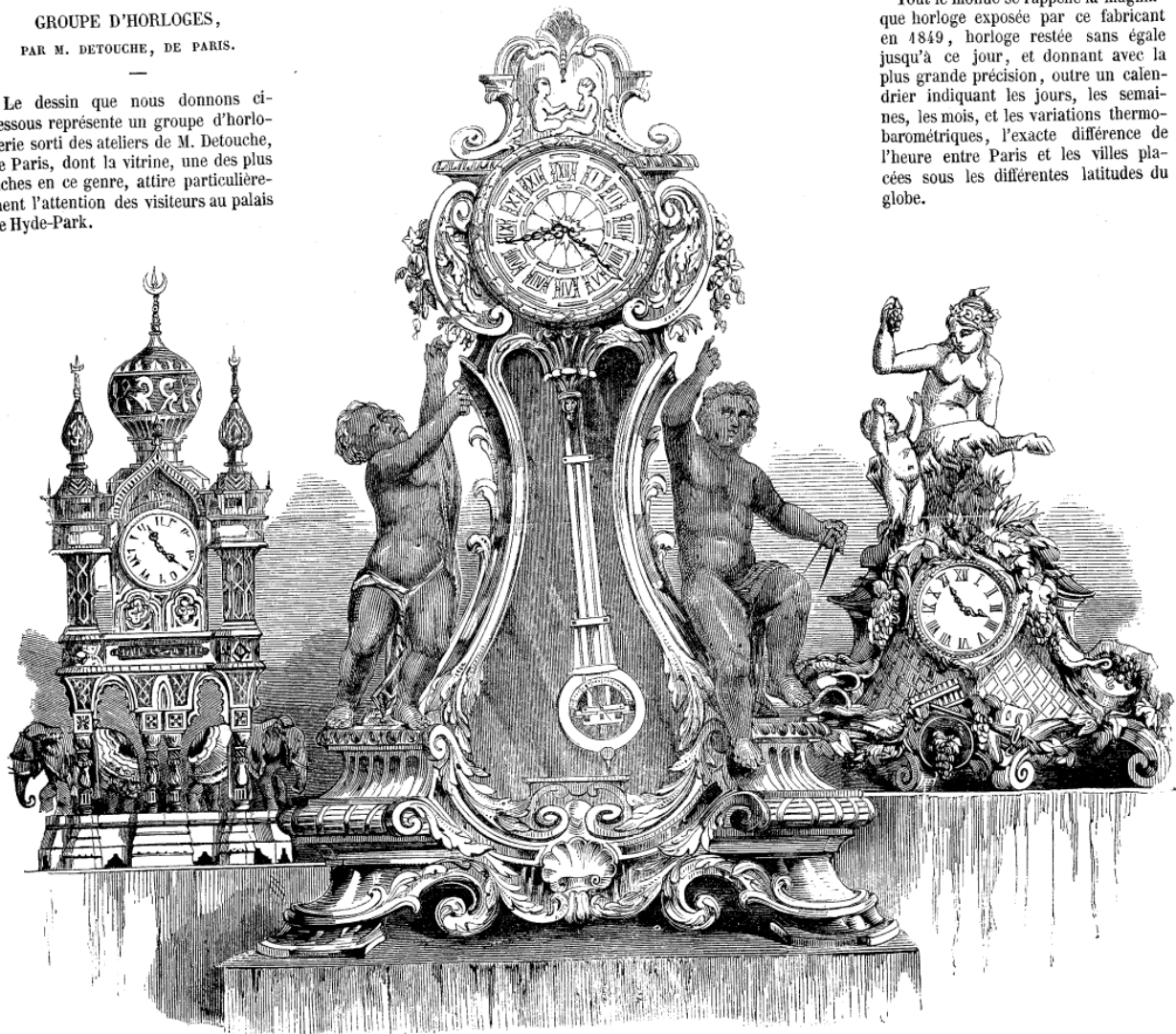
**DESSINS.**

Groupe d'horloges. — Hébé versant le nectar à l'aigle de Jupiter. — Mort du Christ. — Mouseline brodée. — Tapis. — Fontaine à thé. — Quatre montres émaillées. — Vases en bronze. — Fontaine dans le désert. — Toile damassée. — Machines hydro-pneumatiques (six dessins). — Horloge hydraulique (quatre dessins). — Machine pour nombrer les billets.

**GROUPE D'HORLOGES,**

PAR M. DETOUCHE, DE PARIS.

Le dessin que nous donnons ci-dessous représente un groupe d'horlogerie sorti des ateliers de M. Detouche, de Paris, dont la vitrine, une des plus riches en ce genre, attire particulièrement l'attention des visiteurs au palais de Hyde-Park.



GROUPE D'HORLOGES, PAR M. DETOUCHE, DE PARIS.

Tout le monde se rappelle la magnifique horloge exposée par ce fabricant en 1849, horloge restée sans égale jusqu'à ce jour, et donnant avec la plus grande précision, outre un calendrier indiquant les jours, les semaines, les mois, et les variations thermobarométriques, l'exacte différence de l'heure entre Paris et les villes placées sous les différentes latitudes du globe.

## BULLETIN INDUSTRIEL.

## DOCUMENT IMPORTANT.

De la réforme nécessaire des lois sur la propriété intellectuelle. — Voies et moyens. — Précédent important. — Discussion et rédaction d'un projet de loi sur cette question. — Réserve faite sur la propriété industrielle. — Appel aux partisans de la réforme. — Réunion prochaine.

Nous sommes parvenus à la partie active de notre mission.

Nous arrivons à la pratique.

Dans les numéros précédents, nous avons exposé nos principes : cela était nécessaire, impérieux, indispensable. Aujourd'hui, nous entrons dans l'ère des réformes; et ce ne sera pas notre faute si nous n'arrivons pas, en bien peu de temps, à saper un édifice vermoulu, mal construit, aussi grotesque dans ses détails qu'il est tremblant sur sa base; nous voulons parler des lois qui régissent la *propriété intellectuelle*.

Chose inouïe! on se plaint du manque de travail!

Et l'on ne donne au génie, l'âme, le mobile, l'élément, le moteur du travail, ni sécurité dans le présent, ni bien-être pour l'avenir.

On se plaint des pirateries de la contrefaçon :

Et la contrefaçon n'est plus qu'une supercherie plus ou moins audacieuse qui rivalise avec les bonnes plaisanteries; c'est presque de l'espièglerie qui prête à rire! et le propriétaire qui est volé, pillé, par une foule de larrons oisifs qui s'enrichissent de ses dépouilles, est mis sur la même ligne que ce type de Molière, dont les mésaventures ont été créées pour désopiler la rate dans les siècles passés, présents et futurs. L'inventeur que l'on contrefait ou que l'on pille ne reçoit plus qu'un nom : il passe pour être le *Georges Dandin* de l'Industrie!

On se plaint (et l'on a bien raison) de la déloyauté en matière de produits industriels; les marchés étrangers sont encombrés de marchandises qui donnent de nos fabriques la plus pauvre idée; on met sur le dos de nos fabricants les plus détestables échantillons; bien souvent, ce n'est qu'une simulation coupable, qu'un mensonge, qu'une calomnie en soie, en toile, en tissus! et nos législateurs n'appliquent pas contre ces félonies, ces menées sourdes et déloyales, le remède si simple, si naturel, de la *marque de fabrique*. Nous perdons notre réputation malgré nous, malgré les efforts de nos inventeurs, de nos industriels : le mensonge devient le programme, le memorandum, l'affiche de nos *marchés* : on sait, on dit, on propage, on proclame, on blâme tout cela... et pourtant le discrédit prend de telles proportions, qu'on en est à se demander si la plaie n'est pas incurable.

Eh bien! non, la plaie n'est pas incurable. Non, la déloyauté ne prendra jamais le pas sur le droit; et grâce aux efforts de nos partisans, grâce à l'énergie que nous donnera une conviction, une foi profonde, grâce enfin au concours que nous rencontrons, nous avons l'assurance que nous ferons tomber ces monuments légaux où l'absurde le dispute à l'odieus.

Enfin, et c'est là surtout ce qui nous frappe. L'on se plaint des fermentations de discorde, des éléments de désordre, de l'absence de travail, de l'effroi légitime des capitaux. Nous répondons : faites que le génie ne soit pas traité de rêve; faites que le produit palpable du génie ne soit pas rejeté sans examen, faites surtout que l'invention, la Découverte, soient aux yeux du législateur placées sur le même pied, en droit, que la Propriété : faites que l'offre d'une chose qui doit amener comme résultat infaillible, le bien de l'humanité, puisse être accueillie de telle sorte que le riche vienne, avec sécurité, en aide au pauvre; faites que le Travail, principe nécessaire et fécond de tous les droits, mobile et conservateur de toutes les vertus, passion noble, instinct vivace, consolateur dans toutes les positions de la société, au milieu de tous les épisodes de la vie, trouve dans ses produits un élément durable et non éphémère de fortune, par la consécration de son droit; et soyez sûr que les éléments de discorde dont vous êtes effrayés tomberont, s'évanouiront bien vite.

En un mot, à côté des mots *GÉNIE* et *TRAVAIL* écrivez les mots : *Sécurité* et *Propriété*; et au lieu de voir l'inquiétude et la misère vous envahir et vous menacer, soyez sûr que vous verriez naître et s'établir le calme et le bien-être.

Or, pour conquérir ces résultats, il nous faut les demander à la réforme de nos lois industrielles; et c'est ce que nous allons faire.

Depuis sept mois et plus, nous avons approfondi

cette question, non pas en théorie (il y a vingt ans que nous poursuivons le triomphe de ces droits dans le silence de l'examen et de l'étude)! mais en pratique; et cela, à l'occasion d'un fait dont il est temps de parler, parce qu'il a de l'importance, à raison des personnages qui y ont pris part.

Le 31 décembre dernier, tous les hommes qui occupent le premier rang dans les sciences, les lettres, les arts et l'industrie, se rendaient, sur une lettre de convocation adressée par M. le baron Taylor, membre de l'Institut, à la grande salle du bazar Bonne-Nouvelle, où se réunissent les associations des lettres, des arts et de l'industrie.

Deux cent cinquante personnes étaient réunies, et là, M. Berlioz, notre grand compositeur, présentait à l'assemblée un envoyé du gouvernement autrichien, M. le docteur Bacher, qui était chargé de se mettre en rapport avec les hommes éminents de notre pays, dans chaque ordre de la pensée, littéraire, artistique et industrielle, à l'effet d'élaborer au mieux de leurs intérêts, les clauses d'un traité international sur la *Propriété industrielle*.

Cette proposition fut accueillie avec enthousiasme. On y vit un précédent utile à consacrer : On nomma une commission, après une discussion savante, ouverte par le président, et à laquelle prirent part des hommes considérables.

Cette commission se livra à un travail préparatoire; un projet de loi, ou plutôt des vœux furent formulés : on soumit à nouveau ce travail à la grande réunion de tous les comités de l'association des lettres et des arts; et la copie de ces vœux a été emportée en Autriche par M. le docteur Bacher, qui, en ce moment, en poursuit la réalisation.

Nous ne pouvons ici faire connaître en détail à nos lecteurs, les travaux, les débats, les discussions approfondies et savantes, par lesquels a passé ce projet de loi international. Il nous suffira de dire qu'il est revêtu des signatures des hommes les plus importants de notre pays : Victor Hugo, Scribe, Paul Delaroché, Berlioz, Auber, Meyerbeer, des membres de l'Institut, des savants, des publicistes, les membres du comité de l'association, etc., etc., ont sanctionné cette œuvre, dont nous donnons ci-après le libellé tout entier.

Mais, cette œuvre, complète sous le rapport des principes, ne pouvait être complète sous le rapport des détails : et c'est principalement la partie qui concerne l'industrie et les arts qui a été réservée pour une élaboration définitive.

On n'a eu que le temps de formuler des vœux; et quant aux articles d'un projet de loi impérieusement réclamé, on n'a pas eu le loisir nécessaire pour les rédiger : c'est qu'en effet, l'industrie seule est lésée dans ses droits et que la réciprocité, possible en ce qui concerne les lettres, ne pourrait être même proposée, en ce qui regarde l'industrie.

Or, c'est là précisément ce que nous nous proposons d'accomplir.

Un appel est fait, dès à présent, à tous les partisans de la réforme que nous poursuivons en matière de propriété industrielle; et les vœux dont nous publions ci-après la formule, venant s'ajouter à la doctrine dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, dans les numéros précédents, doit servir de guide à ceux qui désireront venir avec nous pour élaborer ce projet de loi.

Déjà l'Assemblée nationale est saisie de quelques modifications à introduire dans la loi de 1844 : C'est là un encouragement à nos travaux : mais ce n'est qu'un jalon posé sur notre route; et nous, qui avons foi dans le triomphe assuré de nos doctrines, parce que nous croyons fermement que tôt ou tard, rien ne résiste à la vérité, nous appelons dès aujourd'hui à une discussion décisive, et sans arrière-pensée, tous les hommes qui regardent la propriété industrielle comme une question de salut.

Que l'on sache bien, en outre, que pour faire adopter des lois d'équité, il faut se dépouiller de tout intérêt personnel : Il ne faut étouffer aucune réclamation; il faut écouter les objections de quelque part qu'elles naissent : enfin, loin de redouter la discussion, il faut, au contraire, l'exciter, afin que les industriels ne puissent jamais dire comme un prétexte, qu'ils n'ont pu se faire entendre, quand, plus tard, le projet élaboré au nom de leurs intérêts sera adopté par le plus grand nombre.

Voilà ce que nous poursuivons de tous nos vœux; et ce dont nous voulons assurer le triomphe; et pour donner à nos partisans le thème des travaux qui bientôt vont s'ouvrir au sein d'une commission

choisie par les hommes les plus compétents, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs le libellé des vœux et projet qui sont, en ce moment, examinés par le gouvernement autrichien.

Nous faisons appel, en ce qui nous concerne, à tous ceux qui liront nos articles, et qui voudront prendre part dans très peu de temps, à l'élaboration de ce projet de loi, de se faire connaître à nous, et de s'unir par leur concours et leurs lumières aux hommes éminents qui veulent bien nous aider dans la mission que nous nous sommes donnée, pour le triomphe des arts, des lettres et de l'industrie.

Voici le travail dont nous parlions plus haut :

### VŒUX émis sur la constitution de la propriété intellectuelle par les six Associations des Lettres, des Arts et de l'Industrie.

Les Associations,

Considérant que toute œuvre intellectuelle réalisée, qu'elle soit littéraire, scientifique, artistique ou industrielle, appartient à celui qui l'a conçue, et que ce serait attaquer les droits de l'homme dans leur essence que de ne pas reconnaître qu'une découverte dans les sciences, une invention dans l'industrie, ou la création d'une œuvre littéraire ou d'art est la propriété de son auteur;

Considérant, enfin, que tous les principes d'ordre public et d'économie politique commandent impérieusement de fixer de nouveau et d'une manière plus complète que par le passé l'opinion des hommes sur ce genre de propriété par une législation spéciale qui la constitue et la protège,

Émettent les vœux suivants :

#### TITRE PREMIER.

Les œuvres littéraires et dramatiques et les compositions musicales trouvent dans la législation française une protection libérale et complète.

Cette protection est telle, qu'il ne reste aux auteurs et compositeurs qu'un vœu à exprimer : c'est que la durée de leurs droits de propriété exclusive soit portée, comme en Autriche, à trente ans pour leurs veuves et leurs héritiers, et que les compositeurs autrichiens adoptent, dans leurs transactions avec les administrations théâtrales, les traités en usage en France, et qui, éprouvés par une longue expérience, donnent toute garantie à leurs droits. Une uniformité dans les traités aurait le précieux avantage de faciliter les relations entre les deux pays.

#### TITRE II

En s'associant à ces vœux, les artistes peintres, sculpteurs, graveurs et dessinateurs ne peuvent accepter la législation actuelle comme la dernière et complète satisfaction donnée à leurs intérêts.

La pratique a révélé de graves lacunes dans la loi, lacunes qui ont tenu trop souvent leurs droits en échec et mis leurs intérêts en péril.

Ainsi on leur a contesté le droit de s'opposer à la reproduction de leur œuvre lorsque cette reproduction était destinée à des usages vulgaires, ou était obtenue par des moyens différents.

Ainsi encore on a soutenu, et malheureusement avec succès, que l'artiste, en aliénant l'objet matériel qui s'appelle son tableau, son dessin ou sa statue, aliénait en même temps le droit souvent plus productif et toujours aussi précieux de reproduire sa composition par la gravure et la lithographie.

La jurisprudence, cette législation progressive, a souvent comblé ces lacunes en empruntant à l'esprit de la loi les armes que lui refusait son texte; mais souvent aussi elle s'est rigoureusement et froidement renfermée dans le sens exclusif et grammatical du texte, créant ainsi la plus inique des confiscations, puisque c'était la confiscation sans indemnité.

Les artistes ont l'espoir qu'une législation nouvelle fera disparaître les doutes, ruineux pour leurs intérêts, contraires à la dignité des arts et à l'honneur d'une grande nation que les arts ont illustrée et qu'ils enrichissent en prêtant leur utile concours à son industrie.

#### TITRE III.

DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE RELATIVE AUX INVENTIONS INDUSTRIELLES.

##### § 1<sup>er</sup>.

Du droit de propriété d'invention. (Principe.)

1<sup>o</sup> La propriété des découvertes, inventions ou perfectionnements industriels devrait être perpétuelle.

Toutefois la propriété industrielle, comme toutes les autres propriétés, devrait être susceptible d'amélioration pour cause d'utilité publique.

§ 2. De l'enregistrement des titres de propriété d'invention.

Toute demande d'un titre de propriété industrielle devrait être soumise à un droit fixe d'enregistrement de 20 fr.

§ 3. De l'exploitation des inventions et des impôts qu'elle doit supporter.

En cas d'exploitation de la part de l'inventeur ou de ses cessionnaires, chacun d'eux devrait être soumis à une surtaxe d'impôt annuel dont le montant serait fixé dans la loi, selon les diverses classes d'inventions.

§ 4. De la non exploitation des inventions.

En cas de non exploitation d'une invention, dans le délai de cinq années, l'Etat ou un intéressé quelconque pourrait, après une mise en demeure adressée à l'inventeur, provoquer par jugement la mise en exploitation de la dite invention. Cette exploitation pourrait être attribuée de deux manières, à une tierce personne, ou à une société industrielle :

1° Soit à la suite d'offres réelles, reconnues valables; 2° Soit par une adjudication publique selon les formes ordinaires.

La concession ne pourrait pas dépasser trente années d'exploitation. Passé lequel délai, la propriété de l'invention retournerait à l'inventeur ou à ses ayants-droit.

La part attribuée à l'inventeur dans l'exploitation ne pourrait être moindre de 25 p. 100.

§ 5. De l'annulation des propriétés d'invention.

Les tribunaux ordinaires seraient compétents pour prononcer la nullité des inventions, mais ils ne pourraient la faire que sur le rapport et l'avis d'un jury spécial d'industriels, élus par des assemblées d'inventeurs inscrits au rôle officiel de l'administration publique.

En cas de fraude dûment constatée par le tribunal correctionnel, les peines ordinaires, en matière de contrefaçon, seraient ajoutées à l'annulation du titre.

§ 6. De l'exploitation des inventions prises dans le domaine public.

Si une invention déjà publiée et connue, mais non exploitée dans le pays, était mise en exploitation par un industriel, ce dernier pourrait obtenir un privilège d'exploitation. Le maximum de ces privilèges d'exploitation ne pourrait pas dépasser trente ans.

Projet de convention entre l'Autriche et la France, pour la garantie réciproque de la propriété littéraire, artistique ou industrielle.

Art. 1<sup>er</sup>. — Les auteurs d'écrits en tous genres, d'œuvres dramatiques, de compositions musicales ou chorégraphiques, de dessin en tous genres, de peinture, de sculpture, de gravure et de lithographie, ainsi que les inventeurs industriels auxquels les lois de deux pays garantisent ou garantiront à l'avenir, le droit de propriété et de traduction, pourront exercer ce droit sur le territoire des deux pays, à partir du jour de la mise à exécution de la présente convention, de telle sorte que l'exploitation, la contrefaçon ou la reproduction, dans l'un des deux Etats, des œuvres ci-dessus énumérées, soit assimilée à celle des œuvres de même nature, originellement publiées dans l'Etat même.

Art. 2. — Les représentants légaux ou les mandataires des auteurs, inventeurs et artistes, seront à tous égards traités sur le même pied que les auteurs, inventeurs et artistes eux-mêmes.

Art. 3. — La faculté de publier la traduction d'une œuvre allemande en langue française, ou une œuvre française en langue allemande, ou d'arranger une œuvre musicale, appartiendra à quiconque en aura préalablement obtenu l'autorisation de l'auteur ou de ses représentants.

Art. 4. — Les stipulations des articles précédents s'appliquent également au droit de représentation des pièces dramatiques, ou au droit d'exécution, en public, des compositions musicales ou chorégraphiques.

Art. 5. — Toutes les dispositions qui précèdent, sont applicables même aux publications ou exploitations commencées antérieurement au présent traité.

Néanmoins les œuvres qui auraient été publiées,

et les objets brevetés, qui auront été fabriqués antérieurement, pourront être vendus après que les exemplaires ou objets auront été marqués d'une estampille spéciale.

Les œuvres dramatiques, les compositions musicales ou chorégraphiques qui auraient été représentées ou exécutées avant la conclusion du présent traité, ne pourront plus être représentées ou exécutées qu'avec le consentement formel et par écrit de l'auteur.

Art. 6. Sont interdites l'importation ou la vente dans l'un ou l'autre des deux pays, des ouvrages et objets protégés contre la contrefaçon par les stipulations de la présente convention, soit que la contrefaçon provienne du pays où la publication a été faite, ou de toute autre contrée étrangère.

Afin d'assurer plus efficacement l'exécution du présent article, il est convenu que, si dans un envoi fait de l'un à l'autre des deux pays, plus de deux exemplaires ou objets sont emportés ou expédiés à la fois, cet envoi devra être accompagné d'un certificat d'origine délivré soit en France, soit en Autriche, par l'autorité à laquelle chaque gouvernement aura confié cette attribution.

La forme de ces certificats sera déterminée d'un commun accord entre les gouvernements respectifs, et le prix de chaque certificat ne pourra dépasser 24 kreutzers, en Autriche, et 4 franc en France.

Art. 7. En cas d'infraction aux dispositions des articles précédents, les contrevenants seront poursuivis devant les tribunaux compétents, qui jugeront selon les lois du pays, de la même manière que si l'infraction avait été commise à l'égard d'un ouvrage ou d'un produit d'origine indigène.

Art. 8. Les auteurs et inventeurs ou leurs représentants, ne seront admis à faire valoir devant les tribunaux, dans l'un ou l'autre pays, leur droit à la protection stipulée par le présent traité qu'en justifiant du dépôt de l'ouvrage, ou de la description de l'invention soit à l'ambassade, soit au consulat de l'autre nation; le dépôt sera constaté par son inscription sur un registre spécial et par le récépissé donné au déposant. Cette justification ne sera pas nécessaire pour les œuvres qui ne sont pas produites en plusieurs exemplaires. Les frais d'enregistrement d'un seul ouvrage ne pourront pas dépasser 24 kreutzers en Autriche, ou 4 franc en France.

Art. 9. Les droits à percevoir sur l'importation des objets indiqués dans le présent traité, seront les mêmes chez les deux nations et réglés par voies administratives : il est convenu que le taux des droits à percevoir ne sera pas augmenté pendant la durée de la présente convention.

(Suivent d'autres articles purement réglementaires)

Nous livrons l'examen de ce texte à nos lecteurs, afin que, dans quelques semaines, lorsque ceux qui veulent, comme nous, la réforme des lois de la propriété intellectuelle, seront appelés à en discuter les bases et à en formuler la loi, aient un thème sur lequel, déjà, les spéculations de l'esprit se soient préparées.

Nous disions, en commençant cet article, que nous entrions dans la partie de notre mission qui est l'action et la pratique. Nous sommes heureux d'avoir à annoncer à nos lecteurs, deux faits qui viennent à l'appui de cette assertion :

Le comité des inventeurs et des artistes industriels a été convoqué mardi dernier, et il a agité deux questions importantes. Les travaux qu'il a élaborés cette année, ont été féconds en résultats heureux pour l'avenir de l'industrie. Après s'être réunis aux comités dont nous avons parlé ci-dessus, et avoir donné son concours à l'élaboration d'un projet de loi qui, en ce qui concerne l'industrie, n'a pu être adopté qu'à l'état de vœu, le comité des inventeurs et des artistes industriels a résolu de faire appel, dans le courant du mois de septembre prochain, à tous les partisans des grands principes de la propriété industrielle.

C'est dans une séance qui se tiendra dans un local qui sera ultérieurement désigné, que l'on rendra compte des travaux de ce comité, qui rivalise d'importance avec la Société d'encouragement et d'autres sociétés utiles aux progrès de l'industrie.

Le second point sur lequel porte la question tient à une situation dont tout le monde apprécie l'urgence et l'intérêt. On le sait : l'artiste modeste qui, du fond de son atelier, produit un modèle dont l'industrie s'empare; le dessinateur qui, par le fini de ses combinaisons, par le goût exquis de ses ajustements, anime du sentiment le plus élevé de l'art,

les choses les plus simples, et de l'usage le plus habituel, sont dignes d'une attention et d'une estime égale à celle qu'inspire et que commande l'homme qui tient le premier rang dans le domaine des beaux arts.

M. Klagmann a proposé, comme on le verra plus loin, de faire une Exposition générale de dessins et modèles, et de distribuer à leurs auteurs des médailles et des récompenses, comme on le fait, chaque année, aux artistes peintres, sculpteurs et graveurs.

Cette Exposition aura lieu très-prochainement. Notre journal est chargé, dès à présent, par les Comités, d'être l'organe officiel de cette Exposition; et l'on peut nous communiquer, à cet égard, tout ce qui peut rendre féconde cette idée, dont M. Klagmann développe lui-même, un peu plus loin, les avantages.

On le voit, nous n'en sommes plus à la théorie; nous agissons.

ALEXANDRE LAVA,  
Rédacteur en chef, avocat à la Cour d'appel.

ASSOCIATION DES LETTRES, DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE.

Le document qui suit prouve combien on a de force lorsque, par une association intelligente et active vers le bien, on poursuit le triomphe des principes de l'alliance des arts et de l'industrie.

Voici le résumé des rentes des Sociétés fondées par M. le baron Taylor, depuis une dizaine d'années.

Le capital recueilli, réservé en rentes et distribué en secours, s'élève à près de 4,800,000 fr.

Artistes dramatiques...	5 %	20,612	} 22,612
	3 %	2,000	
Artistes musiciens.....	5 %	4,100	} 43,790
	3 %	220	
Rentes de la loterie...	5 %	6,470	} 45,440
Artistes peintres.....	5 %	8,670	
	3 %	300	} 225
Rentes de la loterie...	5 %	6,470	
Inventeurs.....	5 %		
Total des rentes.....			52,067
Gens de lettres, 5 %.....			3,300
			55,467

La composition et organisation du comité pour 1854, a été formée par élection ainsi qu'il suit :

M. J. Taylor, \* comm. de la Légion d'honneur, membre de l'Institut; président fondateur.

Présidents honoraires.

MM. Petitot, \* (inst.). Huvé, \* (inst.). Horace-Vernet, \* (inst.).

Les présidents élus sont :

MM. Dauzats, \* Etienne Blanc, Léon Cogniet, O \* (inst.). Picot, \* (inst.). Paul Delaroche, O \* (inst.). Dumont, O \* (inst.). Justin Ouvrié.

Les vice-présidents sont :

MM. Wallace de Villeneuve, Ch. Lefèvre, E. Cibot, Lemaître, Duvalle Camus, \* Jouffroy, \* L. Marchand, \*.

Sont nommés secrétaires :

MM. Gelée, A. Comte \*, Beaume fils, Mantz, Ch. Bazin, Henri Pottier, Ch. Rochet.

MM. J. Bouchet et A. Jeunesse, sont nommés archivistes.

Commission des comptes.

M. Dumont, président. M. A. Dauzats, vice-président.

Secrét. — MM. Marchand, Gelée, Jeunesse, Desjardins.

Membres. — MM. Blouet, Coignard, Constant Duferre, Gavet, Léon Gérard, L. Petit, Pottier, Viel, Lemaître, Fréchet, Guénopin, Pascal, Toussaint.

Commission des secours et pensions.

MM. Picot, Justin Ouvrié, } présidents.

M. A. Dauzats, vice président.

Secrét. — MM. Gelée, Beaume fils, Olivier.

Membres. — MM. Beaume, Blouet, L. Cogniet, Coupéry, Dadure, Dantan aîné, Delorme, Desmays, Léon Fleury, Français, Gavet, Hédouin, Hoffeld, Jaley, Johannot, Jolivar, Langlois, Lapito, Ch. Lefèvre, E. Le Poittevin, Mautz, Monthelier, Normand, Pernot, Philippoteaux, H. Pottier, Quantinet, Ch. Rochet, L. Rochet, Alph. Roëlut, de Riedder, Lehopin, Tessier, Timbal, Watelet, Yvon.



## HÉBÉ VERSANT LE NECTAR A L'AIGLE DE JUPITER,

PAR LE PROFESSEUR KAHSZMANN, DE VIENNE.

Ce statuaire est un des premiers artistes de l'Autriche. Ses œuvres, dit-on, s'inspirent des plus hauts sentiments de la poésie, et il y a dans le groupe que nous soumettons à nos lecteurs une grande pureté d'exécution.

M. Kahszmann est, à ce qu'il paraît, employé à de hautes fonctions dans son pays, ce qui ne lui permet pas de se livrer exclusivement à son art. Cela est fâcheux, à en juger par l'échantillon qu'il nous est donné de juger.

La figure d'Hébé est pure; et c'est un des signes caractéristiques de cette œuvre que ce sentiment d'hésitation, d'étonnement qui doit se manifester sur cette physionomie charmante de la mythologie.

Puisque l'occasion se présente de parler de l'Autriche, signalons ce pays à nos lecteurs comme étant très-remarquable sous plusieurs rapports, et entre autres en ce qui concerne ses ameublements.

La partie la plus admirable de l'exposition autrichienne, c'est la partie des ameublements. Elle présente au visiteur une série de meubles aussi riches qu'élégants, et où l'étude de l'art se manifeste tout à fait particulièrement. Ces appartements se composent d'une salle à manger, d'une bibliothèque, d'une chambre à coucher, d'une antichambre et d'un salon; le tout disposé de manière à donner une idée exacte du goût et de l'a-



HÉBÉ VERSANT LE NECTAR A L'AIGLE DE JUPITER, PAR LE PROFESSEUR KAHSZMANN.

gement employé par les Autrichiens dans leur vie privée. C'est une heureuse idée que d'avoir initié le public à ces détails intimes. Un des objets les plus dignes d'attention, c'est une étagère de bibliothèque destinée à être offerte à Sa Majesté la reine Victoria, et qui présente une grande variété de sculpture.

M. le docteur Kahszmann n'est pas le seul artiste qui ait exposé des sujets de sculpture : l'Autriche, qui compte 746 exposants, devait compter un grand nombre d'artistes italiens.

Parmi les plus estimés, sont MM. Cacciatori, à qui l'on doit un enfant dans un panier de fleurs, et qui est plein de grâce; Fraccaroli, qui a exposé un Achille blessé et un David en pierre, plus un groupe de marbre dont le sujet est Atala et Chactas; M. Gandolphi, qui a exposé une statue pleine d'expression dont le titre est *l'Italie*, plus une jolie statuette en marbre, *la Foi en Dieu*; M. Magù, un sujet intitulé *le Premier pas*, qui ne manque ni d'originalité, ni d'élégance. Tous ces artistes sont de Milan.

Un d'entre eux, M. Sierotti, a fait un groupe en plâtre qui marque une tendance particulière; ses deux sujets sont remarquables par l'énergie qui les distingue : ce sont des animaux. L'un est un Mazeppa, et ici l'homme est l'accessoire, le cheval est le véritable sujet; l'autre est un cheval arabe attaqué par un serpent. Ce travail est vraiment inspiré. Il est en marbre de Carrare, et par conséquent d'une matière qui se prête merveilleusement à tous les effets qu'on veut rendre.

## MORT DU CHRIST,

PAR LE PROFESSEUR RIETSCHEL  
(de Dresde).

Ceci est un morceau de sculpture digne d'être placé parmi ceux qui ont été déjà exécutés par M. Rietschel pour les principaux monuments saxons. On lui doit aussi les ornements sculptés du beau théâtre de Dresde.

Le sujet dont nous donnons ici la vignette est un de ces sujets qui prêtent toujours à l'inspiration, parce que la religion est, comme Dieu, l'inépuisable source du grand et du beau.

L'œuvre de l'artiste n'est sans doute pas nouvelle, mais elle est empreinte d'un sentiment profond de religieuse contemplation.

Le grand duché de Saxe, la Saxe prussienne, le Brunswick, ont fourni environ le travail de cent cinquante exposants à Londres. Une des plus remarquables et des plus nombreuses de leurs productions, c'est la partie des grânes, des semences, du fer et de l'acier.

Les étoffes de Cachemyre, de laine, de saïns, sont aussi en grand nombre. On y remarque en outre un produit qui, nous le savons, est fort bien travaillé par les nations du Nord : c'est le cuir.

Quant aux arts, on y voit des bronzes de M. Fleischmann qui se sont inspirés des bonnes écoles; des ivoires de M. Schultz; des porcelaines, à l'imitation de Chine, de MM. Conta et Boehme; enfin, le groupe de M. Rietschel.



MORT DU CHRIST, PAR LE PROFESSEUR RIETSCHEL (DE DRESDE).

## TAPIS,

PAR MM. HENDERSON ET C<sup>o</sup>  
(de Durham). (Voir ci-contre.)

Les établissements de ce genre, à Durham, reproduisent presque toutes les imitations des genres empruntés à l'étranger. Mais s'ils imitent les façons de Venise et de Bruxelles, il faut reconnaître que la fabrique de Durham a conservé une autorité dans cette industrie, qu'elle doit bien légitimement à l'ancienneté de son institution. Elle date du dix-septième siècle. Après avoir subi des phases successives de fortune et de décadence, elle a définitivement conquis, en 1813, un rang qu'elle conservera toujours, et dont elle doit l'éclat au fondateur, M. Gilbert Henderson.

Nous ne devons pas laisser échapper cette occasion de dire quelques mots sur notre magnifique manufacture des Gobelins. Au point de vue historique, c'est à François 1<sup>er</sup> que l'on doit la fondation de ce bel établissement, ou du moins c'est au roi protecteur des arts, que l'on doit d'avoir donné à deux fabricants, les ressources nécessaires à cette institution.

Gilles Gobelin, était un fabricant qui avait fondé une teinturerie de laine; et il avait découvert le merveilleux secret de la teinture en écarlate.

Il paraît que l'eau de la Bièvre est très-favorable au travail de la teinture. Tout le monde sait avec quelle perfection sont faits les merveilleux tapis qui sortent de cet établissement modèle.

Voltaire a dit :

*Des Gobelins l'aiguille et la teinture  
Dans nos tapis surpassent la nature.*

Quelle que soit néanmoins l'admiration que nous portions à ces travaux, qui ont élevé l'art de la tapisserie au rang d'un art, nous ne pouvons mé-

MOUSSELINE BRODÉE, PAR MM. BROWN, SHARPS ET C<sup>e</sup>, DE PAISLEY.

## MOUSSELINE BRODÉE,

PAR MM. BROWN, SHARPS ET C<sup>e</sup>, DE PAISLEY.

Le dessin de mousseline brodée que nous donnons ci-dessus est, comme on le voit, un chef-d'œuvre de délicatesse, et le point, d'un fini et d'une ténuité bien difficile à réaliser. Dans l'original, cette broderie a un mètre de haut sur

4 mètre 33 centimètres de large. La maison de MM. Brown, Sharps et C<sup>e</sup>, paraît affectionner et rechercher surtout les dessins de fleurs naturelles, si l'on en juge par les objets qu'ils ont exposés. On sait que les mousselines des Indes, qui sont un des produits les plus estimés en Angleterre, se prêtent à ce travail délié de l'aiguille. Le modèle que nous donnons peut servir de type en ce genre.

TAPIS, PAR MM. HENDERSON ET C<sup>e</sup>, DE DURHAM.

connaître les avantages de la tendance des fabricants anglais à réaliser le bon marché, ce principe si essentiel en industrie, dans la fabrication des tapis.

Il ne suffit pas, en effet, de résoudre seulement la moitié d'un problème : il faut surtout, et c'est là le cachet de notre siècle, résoudre l'autre moitié, le

bon marché. Or, les Anglais ont fait d'immenses progrès dans cette voie. Il est incontestable, pour tous ceux qui ont visité l'Angleterre, que les tapis employés dans l'usage ordinaire de la vie, sont réduits, sous le rapport du prix, à un taux qui peut être abordé par les plus minces fortunes.

De grands progrès ont été faits depuis nombre d'années, pour mettre certains objets, qui passaient pour des objets de luxe, à la discrétion de toutes les classes. Nous avons cru devoir insister ici, dans un intérêt de bien-être public, sur une question hygiénique qui est digne de tout l'intérêt des fabricants,

## DE L'EXPOSITION DE LONDRES.

Considérations générales. — Richesse du Globe. — Égalité possible, non de la misère mais du bien-être. — Du travail. — Des économistes et de leurs erreurs. — De l'Orient : son climat n'est pas un obstacle à sa prospérité. — La Turquie va devenir industrielle. — Le Grand-Seigneur donne des brevets d'invention. — De la géologie. — Fonderies de Marseille, etc., etc.

Le Palais de Cristal nous représente un grand Mont-de-Piété, ouvert à toute la terre par le prince Albert, qui prévoyait que la plupart des nations riches ou pauvres éprouveraient le besoin d'y recourir; les unes, pour trouver, comme on dit, l'écoulement ou l'échange du trop plein de leurs produits; les autres, pour chercher un soulagement à leur misère.

L'Exposition est la démonstration vivante de l'état de gêne universel dans lequel se trouve la race humaine au XIX<sup>e</sup> siècle; c'est la représentation de *luxure et indigence*, et la justification de la théorie de ceux qui se demandent pourquoi les uns ont trop et les autres rien; mais qui ne sachant point en découvrir la cause ne savent pas non plus trouver le remède, et, en désespoir de cause, proposent de couvrir la misère des uns avec le superflu des autres; ignorant, sans doute, que le superflu est chose, pour nous, bien nécessaire; ils croient, de la sorte, nous faire arriver à une prétendue égalité de répartition, qui ne serait en définitive, que l'égalité dans la misère.

Comment se fait-il que tous nos savants économistes n'aient pas proposé de nous donner l'égalité dans le bien-être? C'est qu'ils s'imaginent, les bons hommes, que cela n'est pas possible, attendu qu'il n'y a, d'après leur calcul, qu'une somme de biens limitée et que le moment actuel représente, *in globo*, la totalité du fonds social. Et comme ils prouvent que ce fonds est mal réparti, il n'est pas étonnant qu'il se soit trouvé des metteurs en œuvre pour proposer de le répartir mieux ou seulement autrement. Les économistes nous font l'effet d'une secte d'observateurs, qui examinent, depuis un demi-siècle, la façon dont se distribue la peau de l'ours que des chasseurs ont tué; ils tiennent note exacte de l'inégalité des parts obtenues, des uns, par la violence, et des autres, par la ruse; ce que voyant, les utopistes, leurs successeurs, concluent que puisqu'il y en a qui n'ont rien, c'est qu'il y en a qui ont trop. Belle découverte, par ma foi, pour les *partageux* (comme on dit) qui s'appuient sur elle, pour demander le partage de la peau en question; voilà ce qui a fait dire à Donoso Cortes et à Ramon de la Sagra que l'économie politique était la mère du socialisme, auquel elle a fourni les matériaux de ses doléances, tirés des chiffres de la statistique officielle des académies.

On n'aurait pas de semblables reproches à faire à l'économie politique si au lieu de se borner à constater l'insuffisance du partage de la peau de l'ours, elle avait conseillé d'en abattre d'autres et indiqué la route aux chasseurs: si, après avoir découvert ce sublime Lapalisme: « *Le travail est la source de toute valeur*, » elle avait ajouté, avec Lafontaine, que « *le travail est le fonds qui manque le moins*, » et donné les moyens d'en créer indéfiniment et toujours autant et plus qu'il n'y a et qu'il y aura jamais de bras et d'intelligences susceptibles de s'asseoir au *Festin de la vie*.

Si elle s'était dit que la Providence pourrait bien être aussi forte en économie politique que Malthus; si elle avait fait la statistique des travailleurs et démontré qu'il n'y a pas 5 p. 400 d'êtres humains qui travaillent la journée entière, pas 40 p. 400 qui travaillent un demi-jour et pas 20 p. 400 qui travaillent un quart de jour; tout le reste étant réduit à ne rien faire ou à faire des riens; oh! alors, l'économie politique aurait rendu un grand service à l'humanité, surtout en *redécouvrant* ce que les premiers législateurs ont découvert, à savoir: Que le sentiment de la propriété est le plus grand, ou plutôt le seul levier assez solide pour porter les hommes au travail; le seul aiguillon capable de forcer les peuples accroupis de l'Orient à se lever pour danser la *Marseillaise* des travailleurs.

Si le droit aux fruits du travail était consacré sur toute la terre, l'exposition des Turcs, des Tunisiens, des Persans et des Indous n'en serait pas réduite à de petits échantillons de matières premières rassemblés à coup de batti-shériff, à des selles, à des babouches brodées, à des étoffes lamées, à des sabres damasquinés, à des éventails et à des embouchures de pipe; le tout confectionné par des esclaves

en guenilles pour leurs pachas et leurs beys mordorés; car tous les pays ont du feu, du cuivre, du plomb et de la houille; aucune nation n'a été déshéritée des bienfaits de la création: c'est le droit à la propriété, c'est la sécurité dans le travail qui leur manque pour les mettre en œuvre aussi bien que nous.

Qu'on ne rejette plus la cause de leur inaction sur la douceur du climat et le peu de besoin qu'ils éprouvent de toutes nos jouissances. Cela vous plaît à dire, messieurs les anthropographes; mais demandez au moindre fellah s'il ne s'accommoderait pas bien de la vie de son pacha à deux ou trois queues et à palanquins dorés?

Vous en disiez autant des paysans européens avant la Révolution: ils vous ont répondu en massacrant leurs seigneurs et en brûlant les châteaux.

De ce que le lazzarone, le paria et le leprose couchent au soleil quand ils n'ont plus faim ou quand ils ont trop faim, on en infère qu'ils dédaignent la propriété, à laquelle ils ne sauraient atteindre: mettez-la à leur portée, et vous verrez les élans, les efforts qu'ils feront pour y parvenir quand ils auront appris le triomphe de la juste maxime de *Bastiat*: « *Tout ce que produit un effort doit appartenir à celui qui a fait l'effort*. »

L'histoire nous parle de l'industrie des anciens Orientaux; elle vante les bronzes de Corynthe, les étoffes de Mégare, la pourpre de Tyr, les aïrains de Chypre; elle porte aux nues la splendeur de Carthage, le luxe de Ninive, les arts de la Grèce, la science des Égyptiens et des Maures.

Est-ce que par hasard le climat de ces pays aurait changé? est-ce que les descendants de ces races actives et ingénieuses ne seraient plus que des mangeurs de *hatchich* ou des fumeurs d'opium, accroupis pour la vie, l'hiver autour d'un *tendour*, l'été sous une warandah; suçant des dattes, buvant du café et mâchant du bétel? car voilà sous quel jour on nous représente les Orientaux.

Mais ce n'est pas la nature, ce n'est pas le climat, ce sont les mauvaises lois sur la propriété qui les ont ainsi transformés et abrutis. Vienne une lignée d'*Abdoul-Medjid*, et vous verrez le Turc se relever, planter du lin, des mûriers, des cotonniers et vous donner du fil à retordre, s'ils ne le retordent pas eux-mêmes, et ils le feront, car déjà plusieurs filatures à vapeur sont en activité, par suite des firmans octroyés à *Yusack-bey-Oglou* et à plusieurs autres sujets turcs.

Nous avons donc le plaisir d'annoncer à nos inventeurs que le Grand-Seigneur se conduit mieux envers eux que les souverains d'Europe, qu'il leur donne des brevets plus longs, et avec *garantie du gouvernement*.

S'il persévère dans cette voie indiquée par son grand-visir Reschid et Falaat-pacha, les industriels et inventeurs européens ne tarderont pas à aller planter leur tente sur un sol qui leur offrira plus de protection et de sécurité que celui de leur patrie, car il n'y a que les gens heureux qui aient une patrie, comme a dit Klopstock: tout le reste est cosmopolite! Le Turc, si longtemps courbé sous le bâton des *bostangis*, va se relever, jeter sa pipe et exploiter ses riches houillères de Briar et celles dont les falaises du Bosphore montrent les puissants affleurements, comme pour tenter les Anglais qui se rendent dans la mer Noire.

Des concessions vont se donner en dépit du Koran, qui défend de blesser et d'aliéner les entrailles de la patrie.

Où, l'Orient est aussi riche en diamants noirs qu'en charbons cristallisés. Le savant docteur Dalton nous disait que les pays les plus riches en charbon de terre et en autres minerais étaient précisément ceux où l'on en avait le plus cherché: l'Angleterre d'abord, la Belgique et la France après; puis l'Allemagne et ensuite l'Espagne; il ajoutait malicieusement qu'il n'y en avait pas du tout dans les contrées où l'on n'avait fait aucun sondage, aucune recherche, aucun effort pour en trouver.

Le malin chimiste ne croyait pas un mot des pronostics de la géologie, qui reçoit à chaque instant de si cruels échecs.

L'Exposition nous fait voir que l'Empire ottoman est aussi riche en métaux, en soufre, en sel et en bitumes solides et liquides qu'aucune contrée de l'Europe. Ce n'est que l'industrie qui lui manque, et comme il n'y a pas d'industrie proprement dite sans machines de force et de vitesse, et qu'on ne fait ou n'importe ces instruments coûteux qu'avec de grands

capitaux, et qu'on n'obtient de capitaux qu'avec de bonnes garanties, le grand-turc en donne, le shah de Perse en donnera, l'empereur de la Chine également, et les Orientaux deviendront industriels, actifs, d'artistes contemplateurs qu'ils sont en ce moment. Il ne nous apportent plus à l'exposition prochaine seulement des housses, des tapis et des fez, des *tcheures*, des *abanes*, des *tribames*, des *moshles*, des blagues, des chibouk, des houkas et des narguilés.

Ils y paraîtront comme les Anglais, avec des rails de 24 mètres, des locomotives de 400 chevaux et des bateaux à vapeur de 600, qu'ils ne demanderont plus à Mandslay, que comme échantillon, car ils auront aussi leurs Robertson, leurs Scharp et leurs Fairbairn.

Il fait trop chaud en Turquie, nous diront les économistes climatiques! ceci nous rappelle ce qui est arrivé à Taylor quand il est venu établir une fonderie à Marseille; vous ne réussirez jamais, lui disaient les banquiers, auxquels il demandait assistance, vous ne pourrez jamais fondre du fer ici, il y fait trop chaud: demandez aujourd'hui à Bénét et à Taylor, si la chaleur du climat a nui à la prospérité de leur bel établissement de la Ciotat, où nous avons vu vingt-cinq locomotives et quatre grands bateaux à vapeur en fer, en même temps, sur le chantier?

Oui, Constantinople est tout aussi bien placée pour faire de la grande industrie que nul autre pays, et pour peu que les dames turques s'en mêlent et interdisent la pipe à leurs adorateurs comme les dames françaises ont interdit la tabatière aux leurs, elles augmenteront de plusieurs heures la journée de travail, qui s'évapore en fumée.

Elles n'ont qu'à leur répéter en chœur la strophe que Méry prête à ses Algéens :

Houkas, narguilé, chibouk  
Vous donnent l'odeur du bouc;  
Chibouk, houkas, narguilé,  
Font dormir l'homme éveillé;  
Narguilé, chibouk, Houkas,  
Messieurs, ne nous plaisez pas.

JOBARD, (de Bruxelles.)

## II.

## DE LA RUSSIE INDUSTRIELLE.

On ne s'imagine pas, dans nos pays à préjugés, que l'empire polaire auquel, jusqu'à ce jour, la politique n'a donné que les proportions faméliques d'un ogre continental, puisse faire pacifiquement quelque chose de ses griffes; c'est pourquoi l'exhibition des produits de l'industrie russe dans le palais de l'Exposition de Londres a profondément étonné, non-seulement les représentants des diverses nations exposantes, mais encore le commun des voyageurs, qui ne s'attendaient pas à cette manifestation artistique des *barbares du Nord*.

Le cosaque offrant son concours à l'œuvre industrielle des peuples, voilà un phénomène qui dépasse toutes les prévisions, et certes, le fait est de nature à donner de l'ombrage à bien des gens, car c'est encore une peur qui menace de s'en aller: or, la peur est une mine dont l'exploitation fournit, chez nous, des dividendes tels que les compagnies spéciales ne sont aucunement disposées à la voir disparaître.

En considérant surtout l'élégance des bronzes sortis des ateliers russes, lesquels rivalisent avec nos plus habiles faiseurs, on s'est demandé, et cette question attestant l'ignorance de ceux qui l'ont posée, désoblige bien plus ces derniers que le peuple à propos duquel elle a été formulée), on s'est demandé, comment la Russie avait pu s'y prendre pour se donner une si gracieuse contenance au milieu de la civilisation du monde. Il en est même qui, mettant leurs préventions à la place des faits et s'obstinant à ne voir les objets qu'au travers de systèmes préconçus, dénie un mérite quelconque aux produits russes, par la raison tacite, mais réelle, que ce sont des produits russes.

Nous avouons que l'introduction de la Russie dans le concert universel par la porte de l'industrie, est un événement très-considérable, et qui est de nature à étonner ceux qui ne voient que le côté superficiel des choses; mais pour ceux qui regardent le fond, et qui ne laissent pas influencer leur jugement par les questions de forme, les Russes ont les mêmes raisons d'être industriels que les Américains, au génie desquels ils adhèrent, précisément parce qu'ils sont placés dans une situation politique diamétrale-

ment opposée. Nous avons quelques motifs de savoir que les débats politiques jettent les individus en dehors de la sphère industrielle, et ruinent les nations en arrêtant la consommation qui, par sa halte, paralyse nécessairement l'action productive; or, en Russie, on ne discute pas le gouvernement, et en cela les Russes jouissent des mêmes avantages que les Américains, qui ne le discutent plus.

En second lieu, les Russes sont aussi indifférents aux révolutions du palais, que le sont les Américains aux mutations du personnel des bureaux; et, sur la Néva comme sur l'Hudson, un mouvement populaire est et demeure purement local, n'impliquant en aucune façon la responsabilité sociale, et laissant par conséquent, dans un repos complet, tout le reste de l'empire.

Ainsi soustraite aux discussions d'état, la Russie se trouve avoir, comme l'Amérique, l'industrie pour centre d'activité, et il n'est pas douteux que sa marine, que ses chemins de fer, que ses échanges, en un mot, auraient déjà pris un grand développement, si l'Europe révolutionnaire ne l'avait pas, depuis soixante ans, tenue sur le *qui vive*.

Si la Russie eût été placée dans les conditions géographiques des Etats-Unis, si, voulons-nous dire, elle eût été séparée par une barrière maritime du foyer des révolutions, elle couvrirait probablement aujourd'hui tous les marchés du monde de ses productions, car elle joint à la souplesse du génie chinois la tenacité flegmatique des races anglo-saxonnes.

On croit, et l'on dit que le Russe n'est pas propre à l'art parce qu'il est tenu dans un état de servage. D'abord le Russe n'est pas tenu dans un état de servage, il s'y tient, ce qui est bien différent.

Ensuite il ne nous semble point prouvé que l'état de dépendance soit contraire à l'art; la misère, au contraire, qui est le terme fondamental de toute dépendance, puisque le pauvre appartient au premier qui lui veut fournir l'alimentation, la misère donne usuellement la raison des inventions les plus ingénieuses; et cela s'explique à merveille: l'art n'est proprement que la perception de l'idéal. Pour l'homme confortablement établi, pour celui qui se meut dans le luxe et la magnificence, pour le riche qui s'appartient en propre et qui ne dépend de personne, l'idéal est sorti de la région des rêves pour passer dans les faits, il est réalisé; le personnage qui le voit, qui le sent, qui le palpe, est dispensé de l'imaginer; cet homme n'est plus, ne peut plus être un artiste ou un inventeur, c'est un consommateur. Mais, par un effet inverse de la même raison, celui qui vit dans une gêne extrême, dans une dépendance excessive et qui cependant est désireux d'améliorer son sort, d'élargir sa destinée, rassemble toutes ses forces dans son imagination et, détournant ses regards de la réalité qui représente néant, il se lance dans les champs de l'idéal; c'est alors que trouvant le secret de quelque invention d'utilité ou d'agrément publics, il ramène ce secret à son industrie et tout aussitôt l'art est produit; nous ajoutons que l'artiste est affranchi autrement dit enrichi du même coup. D'où il faut conclure que du moment où il affranchit l'homme, l'art est essentiellement une denrée de la servitude. L'art antique prête un appui singulier à cette assertion.

Maintenant, il y a servitude et servitude: l'artiste français que ses devanciers, abusant du droit du premier occupant, dénigrent, dédaignent, jalouent et empêchent de se produire au grand jour, que l'Institut où les comités astreignent à force visites, à force révérences, à force bassesses pour, finalement, lui fermer les portes du sanctuaire, n'est pas, sans doute, attaché à la glèbe, mais en est-il moins esclave?

L'artiste américain qui n'a ni à ménager ni à craindre la puissance de ses confrères, qui est dispensé de passer par le contrôle de l'Institut et des comités, qui ne connaît que le véritable souverain: le public, mais qui, pour arriver à cette majesté d'autant plus lointaine qu'elle est plus disséminée est obligé de parler, de faire parler, d'écrire, de faire écrire, de placarder des affiches, de payer des journaux et d'attendre que dix voix aient porté son nom à cent mémoires, que cent l'aient inséré dans mille, pour atteindre, au moyen de cette ascension ardue, le degré de popularité qui doit l'affranchir, n'est pas, sans doute, attaché à la glèbe, mais en est-il moins esclave?

Les voyageurs ont remarqué, avec raison, que la classe industrielle se formait généralement d'étrangers en Russie; en est-ce assez pour dénier aux

Russes toute aptitude dans cette voie? De ce que les plus grands peintres et les plus grands musiciens connus étaient Italiens ou Allemands, s'ensuit-il que la France ne connaît rien ni en peinture, ni en musique? Nous avons une grande réputation artistique, les Américains ont acquis une grande renommée industrielle et commerciale; mais en y regardant de près on trouverait probablement que la plupart de nos artistes ne sont pas originaires de France et que les plus grands négociants des Etats-Unis ne sont pas nés en Amérique. L'artiste, l'industriel, le commerçant, sont purement et simplement les agents du génie national; ils sont tels parce que le pays au sein duquel ils opèrent les fait ainsi; ils ne font pas les populations à leur image, ils prennent, au contraire, la physionomie du peuple qu'ils administrent; que prouve, dès lors, leur quantité d'étrangers? absolument rien, si ce n'est qu'il est absurde d'en faire une question; un homme ne devient grand dans un pays qu'à la condition d'avoir servi l'idée, le sentiment ou l'instinct de ce pays; de cette sorte c'est le génie du pays qu'il faut voir dans l'art de l'homme et non pas le génie de l'homme dans l'art du pays. Si, donc, il y a des artistes et des industriels en Russie, c'est que la nation à l'instinct de l'art et le sentiment de l'industrie; cet instinct et ce sentiment sont véritablement nationaux, et cette considération rend complètement illusoire la nationalité de l'agent.

Il y a aujourd'hui deux industries en grand progrès dans l'empire russe, deux industries élémentaires dont le développement doit faire fleurir tous les arts dans ce pays; ces deux industries sont: l'agriculture et la minéralogie. Le paysan russe attaché au sol par la puissance d'une affection traditionnelle, s'en considère comme propriétaire, oubliant totalement ou plutôt n'ayant jamais appris que la redevance payée par lui au seigneur, est la négation de ses prétentions; il paie cette redevance comme il paierait l'impôt dans un autre pays; il accepte, à la vérité, un autre seigneur quand le premier a aliéné le domaine, mais comme il n'est jamais arraché au champ qu'il cultive, il ne s'imaginer pas que ce champ puisse appartenir à un autre qu'à lui; et ce champ est effectivement sa propriété puisqu'il le croit; la meilleure preuve que nous puissions fournir de cette maîtrise du paysan russe, c'est celle-ci: Lorsqu'il arrive qu'un seigneur obéré se trouve dans la nécessité de vendre son domaine, c'est-à-dire (au point de vue des paysans) de mettre un autre seigneur à sa place, les serfs, craignant que le nouveau seigneur ne vaille pas l'ancien, rachètent celui-ci au moyen d'une cotisation s'élevant à la somme qui devait payer la transmission du droit de propriété. Plus riches que le seigneur *qu'ils achètent*, les serfs russes ne sont-ils pas véritablement ses maîtres? Mais, à part cette singularité qui prouve que la liberté humaine dépend de la manière de voir et ne mérite pas une discussion sérieuse, reste l'affection du paysan russe pour le sol qu'il cultive et nous entendons expliquer par là, la supériorité de l'industrie agricole en Russie; celui-là, en effet, cultive bien qui cultive avec goût, et l'homme qui cultive avec le plus de goût est celui qui cultive son champ: or, la propriété la plus incontestable est celle que l'on croit avoir.

Quant à la minéralogie nous doutons que, dans aucun pays, cette science ait été plus profondément étudiée qu'en Russie; les premières intelligences de l'empire ont été dirigées vers cet objet, qui constitue une des principales sources de la richesse du pays et qui contient en germe toutes les industries auxquelles les nations civilisées doivent leur illustration. Les Américains, tant du Sud que du Nord, voient chaque année des délégués du gouvernement russe autour de leurs excavations minières, étudiant les circonstances géologiques des divers minerais et se familiarisant avec les diverses pratiques de l'exploitation; c'est à l'aide de ces études spéciales que les Russes font aujourd'hui des fouilles si fécondes et si précieuses sur l'Oural et dans les entrailles de la Sibérie.

Eh bien, nous croyons qu'un pays qui joint à la richesse de ses ressources alimentaires le luxe des métaux, doit être un terrible destructeur en temps de guerre, et un producteur hors ligne en temps de paix. Mais la guerre est, sans doute, à sa fin si nous en jugeons par ce congrès général des pacifiques produits du génie humain; et c'est ce qui nous fait dire que la Russie n'attend que la paix pour donner aux arts urbains le développement qu'ont déjà acquis

ses industries agricole et minéralogique. Comme tous les gouvernements, le gouvernement russe, hostile aux barbares et ruineuses agitations de l'oisiveté jalouse, envieuse et spoliatrice, est favorable à l'accroissement légitime et régulier du bien-être privé et de la prospérité générale par voie d'art, d'industrie et de commerce. Mais, il y a plus, avant de nous occuper, en détail, de l'Exposition russe (ce que nous ferons dans le prochain numéro, en appuyant notre examen de magnifiques dessins qui sont, en ce moment, confiés à nos meilleurs graveurs), nous croyons devoir compléter les considérations qui précèdent en donnant quelques renseignements sur la production manufacturière de la Russie; ces renseignements sont puisés à des sources authentiques et constatent les progrès des arts industriels dans cet immense empire.

La Russie possède un million de broches à filer; plus de 400 fabriques pour le tissage et l'impression des cotonnades. — On compte plus de 20 millions de têtes de mérinos dans le midi de la Russie. — Elle exporte pour 25 millions de fr. de lainages; elle emploie, par an, au-delà de 600,000 kilogr. de soie dans ses fabriques, dont 400,000 kilogr. de soie indigène importée du Caucase et du midi de la Russie.

Ses productions en métaux sont de:

440 millions kilogr. de fer;

30,000 kilogr. d'or de la Sibérie;

46,500 kilogr. d'argent.

L'exploitation du platine, qui se faisait sur une grande échelle, a presque cessé depuis la suppression de la monnaie rouble-platine.

L'exportation, en général, de la Russie atteint le chiffre annuel de 450,000,000 de fr. pour l'Europe, et de 50 millions pour l'Asie. — L'exportation de ses grains va souvent au-delà de 80 millions de fr. par an.

Son importation, en général, est un peu plus considérable. — Elle exporte aussi des marchandises manufacturières pour près de 40,000,000 de fr.

Enfin, ce qui peut donner une plus juste idée de l'accroissement incessant de ses manufactures, c'est qu'en outre de l'énorme quantité de matières tinctoriales employées dans le pays, elle en importe pour une valeur de plus de 28,000,000 de fr. — Par exemple, elle importe d'Europe 4 million 250,000 kilogr. de garance, et 330,000 de l'Asie. — Elle en exploite une quantité double, au moins, dans le Caucase, soit près de 2,500,000 kilogr. — Elle exporte en Chine un million de mètres de draps.

#### FABRIQUES.

M. Goutchkoff, un des exposants russes, occupe dans ses manufactures de laine peignée et imprimée à Moscou, 3,500 ouvriers. — Ils produisent annuellement 4,800,000 mètres de marchandises.

M. Moltchanoff, dans ses deux fabriques de cotonnade, occupe 2,000 ouvriers. Le seul village de Schermedioff, dans le gouvernement de Wladimir, qu'on appelle la Manchester de la Russie, compte plus de 40,000 ouvriers de fabrique. Sa production, en marchandises, s'élève à 160,000,000 de francs.

Les brocards qu'on admire à l'Exposition, occupent, dans le seul gouvernement de Moscou, vingt-huit fabriques produisant une valeur de quinze millions de francs, et la fabrication de la soie s'y compte pour trente-deux millions de francs.

Dans le prochain numéro, nous commencerons une revue des produits de l'industrie russe exposés au Palais de cristal, par les 384 fabricants dont les noms se trouvent au livret.

BELEGARRIÈRE.

On voit que nous tenons notre parole. Nous avions annoncé que nous nous occupions de la Russie, et cet article prouve que cette belle exposition prend dans notre journal la place dont elle est digne.

Déjà MM. Jobard et Veillerot avaient commencé, dans le numéro précédent, l'appréciation des œuvres Russes. Dans le prochain numéro nous continuerons cet examen, en le développant, et en donnant à l'appui, des dessins dont la gravure sur bois est confiée à nos artistes les plus renommés.

A cette occasion, nous devons un ERRATUM pour redresser une faute commise dans le dernier numéro. On lit page 182, ligne 33, ces mots:

« NOUS PUBLIONS la gravure de cette pièce... il faut lire :

« NOUS PUBLIERONS... » et cette promesse sera tenue et au-delà.

(Note du Rédacteur en chef.)

## FONTAINE A THÉ

Par M. DURAND (de Paris).

M. Durand, qui est un fabricant français, vient de faire un acte d'esprit et d'à-propos dont nous devons lui savoir gré. Il est incontestable que présenter au peuple anglais, à la terre classique du thé, une *fontaine à thé*, c'est on ne peut plus reconnaissant, de la part de notre compatriote, pour l'hospitalité de nos voisins.

Une théyère, c'est l'enfance de l'art. Des fontaine à thé, comme on les a souvent fabriquées, ce n'est pas répondre à l'élégance que l'on doit attendre d'un objet qui est destiné à figurer devant les yeux des causeurs et des femmes, pour qui, prendre le thé est toute une affaire, une des plus douces préoccupations, un des charmes des plus précieux de la vie intimes en Angleterre.

La fontaine dont nous donnons ici le dessin, est une véritable œuvre d'art. Ne nous en étonnons pas : le dessin est dû au crayon de notre sculpteur Klagmann, dont nous avons conquis le concours pour notre mission en faveur des arts. (Voir son article page 202).

Les détails sont harmonieusement disposés. Ce qui est commun, ordinairement, dans ces sortes d'objets, ce sont les parties que l'on appelle *polies*. L'éclat de la lumière est trop direct, trop vif et le jeu qui doit en animer les parties n'a pas cet imprévu, cette délicatesse que l'on rencontre sous les parties oxydées ou les morceaux niellés.

C'est là précisément un des mérites de l'œuvre dont il s'agit.

L'orfèvrerie française, qui a peu de représentants à l'Exposition, est dignement défendue aux yeux des visiteurs par les œuvres de M. Odiot, et par M. Durand. Il est fâcheux que M. Duponchel ait négligé d'envoyer une de ses œuvres, où le cachet de l'art est empreint. Mais heureusement, dans l'orfèvrerie d'ornementation, nous occupons le premier rang, grâce à MM. Froment Meurice et Marrel frères.



FONTAINE A THÉ, PAR M. DURAND, DE PARIS.

plus nombreuses, du moins une des plus parfaites exhibitions artistiques que puisse renfermer le Palais de Cristal : en se tromperait étrangement si l'on voulait toujours mesurer les mérites de l'ouvrier à l'étendue que ses œuvres peuvent arriver à couvrir.

Au reste, la presse est unanime à reconnaître la supériorité des artistes qui ont enrichi l'Exposition, en ce qui concerne les œuvres d'orfèvrerie. La foule se presse autour des produits de Froment Meurice, et devant ceux de MM. Marrel frères.

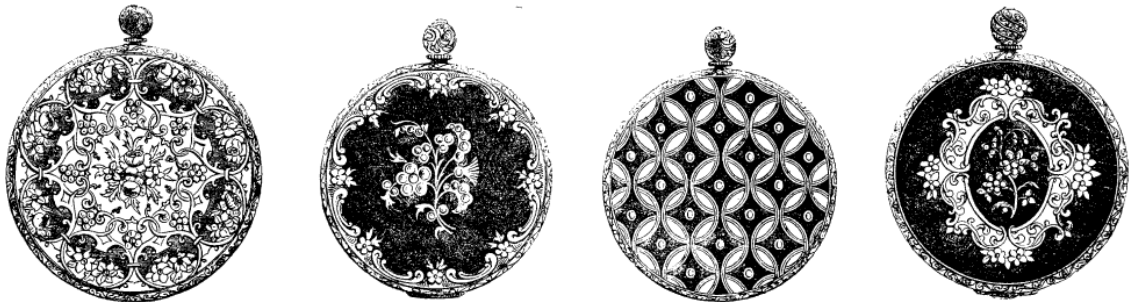
Pour le premier, on retrouve dans sa composition l'inspiration des maîtres de l'art : nous avons parlé de la toilette destinée à M<sup>me</sup> la duchesse de Parme.

Dans un genre plus sévère, nous avons encore à citer le milieu de table, argent oxydé, travail fait au repoussé, avec figures allégoriques. Ceci est une œuvre d'art d'un caractère tout à fait élevé, et dont l'exécution ne laisse rien à désirer ; si sa place n'était déjà fixée chez un homme qui a fait ses preuves en fait de goût et de haute élégance, les Anglais la lui eussent bientôt offerte.

Le calice si habilement ciselé et sculpté et si bien décoré par ses gracieuses peintures sur émail, n'a rien à redouter des effets de comparaison auxquels il pourra être soumis à la brillante cour de Rome ; car c'est pour la chapelle du pape régnant que ce précieux objet est réservé.

Nous n'avons que faire après cela de mentionner ce qui complète la riche exhibition de M. Froment Meurice en bijoux, articles de joaillerie, objets divers.

Comme mérite de sculpture et ciselure sur argent, nous avons à placer à un rang très-distingué MM. Marrel, frères. Leur vase avec bas-relief, argent oxydé, représentant la bataille des Amazones, d'après le tableau de Rubens, est d'une rare perfection. Ce travail serait digne du beau temps de la renaissance ; il appartient à M. le duc d'Aumale. Une coupe, un couteau de chasse, un poignard, un reliquaire, se font encore remarquer à côté de la pièce principale, et forment dans leur ensemble, sinon une des



MONTRES, PAR MM. ROTHERAM ET FILS, DE COVENTRY.

## QUATRE MONTRES,

PAR MM. ROTHERAM ET FILS, DE COVENTRY.

Nous avons eu déjà occasion de parler du travail

sur émail ; nous donnons ici les vignettes de quatre montres qu'il suffit d'indiquer pour en faire apprécier la valeur. Des perles, des pierres, des dessins disposés avec goût, tels sont les détails que nous y

voyons. Nous croyons utile de publier ces dessins, parce que, pour les artistes, un trait, une disposition, en apparence indifférente, est d'un puissant secours dans la recherche de l'art.

## VASES EN BRONZE.

Les deux vases, dont nous donnons ci-dessous le modèle, sortent des ateliers de M. Villemens, notre compatriote.

La spécialité des ateliers de ce fabricant est l'ornementation des églises.

Cependant, ces deux vases sont des sujets de *sport* et de chasse.

On peut en reconnaître la distinction par les groupes d'enfants armés de trompes, de daims, de ceps de vigne et de raisins qui en constituent les détails.

## LA FONTAINE DANS LE DÉSERT.

Ce groupe est exécuté en argent. Il est destiné probablement à figurer dans un sur-tout de table.

C'est un sujet oriental comme les affectionnent, en général, les Anglais.

Ce qu'il faut admirer dans les œuvres qui s'inspirent de l'Orient, c'est la richesse des lignes, soit qu'on les emprunte à l'ampleur des vêtements, soit qu'on les trouve dans les traits, presque toujours expressifs dans leur sérénité, de ces mâles figures auxquelles l'étude et la civilisation donnent quelquefois une complète animation.

## TOILE DAMASSÉE,

par

S. M'CLOY, DE BELFAST.

Il existe à Belfast une école de dessin industriel qui a un grand renom.

Un dessinateur, qui sort de cette institution toute spéciale, S. M'Cloy, est chargé de faire les dessins de la maison Cracken, une des premières de cette ville.

Le modèle qui est au bas de cette page représente une branche d'aubépine à l'état de maturité, en automne, lorsque les fruits ont pris leur belle couleur rougeâtre, si foncée et en même temps si brillante.

Ce beau dessin a été l'objet d'une récompense spéciale de la part de lord Dufferin, qui en a fait hommage à l'élève de l'école de Belfast, jugé le plus digne.

C'est là, encore, un des moyens les plus efficaces pour propager et développer le grand art du dessin, la source du succès en matière d'industrie.



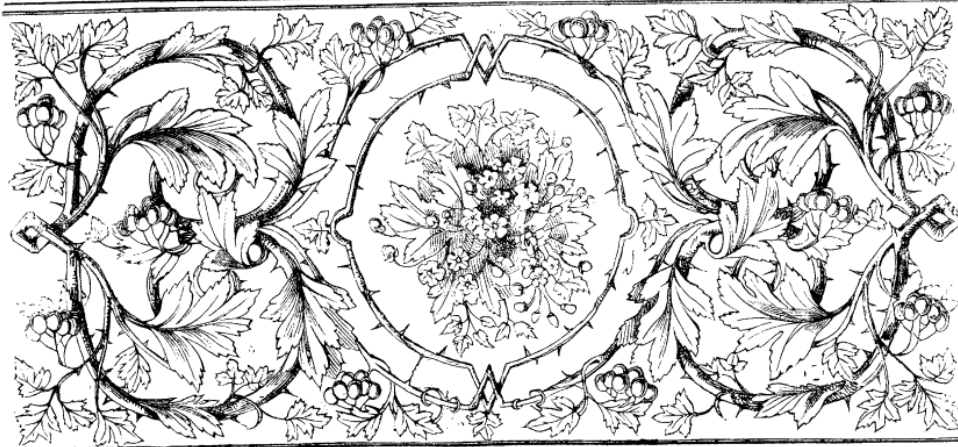
VASE EN BRONZE.



LA FONTAINE DANS LE DÉSERT.



VASE EN BRONZE.



TOILE DAMASSÉE, PAR S. M'CLOY, DE BELFAST.

## SCIENCES ET ARTS.

## HÉLIOCHROMIE.

Extrait d'un mémoire sur une relation entre la couleur de certaines flammes colorées, avec les images héliographiques colorées par la lumière.

On sait d'après M. Edmond Becquerel, qu'une plaque d'argent plongée dans une solution de sulfate de cuivre et de chlorure de sodium, en même temps qu'on la rend électro-positive, au moyen de la pile, se chlorure et devient susceptible de se colorer, lorsque, l'ayant retirée du bain, elle reçoit l'action de la lumière.

On sait en outre, que M. Edmond Becquerel, en exposant cette plaque aux rayons colorés du spectre solaire, a obtenu une image de ce spectre, de manière que le rayon rouge produisait sur la plaque une image rouge, le rayon violet une image violette, et ainsi des autres.

Ayant pensé, d'après mes observations, qu'il pourrait y avoir une relation entre la couleur que communique un corps à une flamme, et la couleur que la lumière développe sur une plaque d'argent qui aurait été chlorurée avec le corps qui colore cette flamme, j'ai entrepris la série d'expériences qui suit :

Le bain dans lequel j'ai plongé la plaque d'argent était formé d'eau saturée de chlore, à laquelle j'ajoutais un chlorure doué de la propriété de colorer la flamme en la couleur que je voulais reproduire sur la plaque.

On sait que le chlorure de strontium colore en pourpre les flammes en général, et celle de l'alcool particulièrement.

Si l'on prépare une plaque d'argent en la passant dans de l'eau saturée de chlore, à laquelle on ajoute du chlorure de strontium, si ensuite on applique le recto d'un dessin coloré en rouge et autres couleurs contre la plaque, et si on l'expose à la lumière du soleil, après dix à quinze minutes on remarquera que les couleurs de l'image sont reproduites sur la plaque, mais que les rouges sont beaucoup plus prononcés que les autres couleurs.

Lorsqu'on veut reproduire successivement les six autres rayons du spectre solaire, on opère de la même manière qu'il vient d'être indiqué pour le rayon rouge, en employant pour l'orange, le chlorure de calcium, ou celui d'uranium. Pour le jaune, l'hypochlorite de soude, ou les chlorures de sodium ou de potassium, ainsi que le chlore liquide pur ; car si l'on plonge une plaque d'argent pur dans du chlore liquide pendant quelque temps, et qu'on l'expose ensuite à la flamme d'une lampe à alcool, il se produira une belle flamme jaune. Si l'on plonge une plaque d'argent dans du chlore liquide, ou qu'on expose la plaque à sa vapeur (mais dans ce dernier cas, le fond de la plaque reste toujours sombre quoique les couleurs se soient produites), on obtient toutes les couleurs par la lumière, mais le jaune seul a de la vivacité. J'ai obtenu de très-beaux jaunes avec un grain, composé d'eau légèrement acidulée d'acide chlorhydrique avec un sel de cuivre. Le rayon vert s'obtient avec l'acide drorique ou le chlorure de nickel, ainsi qu'avec tous les sels de cuivre.

Le rayon bleu s'obtient avec le chlorure double de cuivre et d'ammoniaque. Le rayon indigo s'obtient avec la même substance. Le rayon violet s'obtient avec le sulfate de cuivre et le chlorure de strontium.

Enfin, si l'on brûle de l'alcool aiguisé d'acide chlorhydrique, on obtient une flamme jaune, blème et verdâtre, et si l'on prépare une plaque d'argent avec de l'eau acidulée d'acide chlorhydrique, on obtient par la lumière toutes les couleurs ; mais le fond de la plaque est toujours noir, et cette préparation de la plaque ne peut avoir lieu qu'au moyen de la pile.

Voilà donc toutes les substances qui donnent des flammes colorées, qui donnent aussi des images colorées par la lumière.

Si je prends maintenant toutes les substances qui ne donnent pas de coloration à la flamme, je n'aurai également pas d'images colorées par la lumière ; c'est-à-dire qu'il ne se produira sur la plaque qu'une image négative et qui ne sera composée que de noir et de blanc, comme dans la photographie ordinaire.

J'ai reproduit toutes les couleurs du modèle en préparant la plaque avec un bain composé de deutochlorure de cuivre. Ce résultat s'explique bien, ce me semble, par l'observation qu'une flamme d'alcool ou de bois, dans laquelle on a projeté du chlorure de cuivre, ne présente pas seulement du vert, mais

encore successivement toutes les autres couleurs du spectre, selon l'intensité du feu ; il en est de même de presque tous les sels de cuivre mélangés à du chlore.

Si l'on forme un bain composé de toutes les substances qui, séparément, donnent une couleur dominante, on obtiendra des couleurs très-vives ; mais la grande difficulté est de les mélanger en proportion convenable ; car il arrive presque toujours que quelques couleurs se trouvent exclues par d'autres, cependant on doit arriver à les reproduire toutes.

## Manière d'opérer.

J'ai formé tous mes bains sur  $\frac{1}{2}$  en poids de chlorure et de  $\frac{1}{2}$  d'eau ; ce sont les proportions qui m'ont paru les plus convenables. Quant on emploie l'acide chlorhydrique avec un sel de cuivre, il faut l'étendre d'un dixième d'eau.

Le chlore liquide ne doit pas être trop concentré, si l'on veut obtenir de beaux jaunes.

La plaque étant parfaitement décapée (et pour cela il faut se servir d'ammoniaque et de tripoli), on la plonge dans le bain d'un seul coup et on l'y laisse pendant quelques minutes, afin d'avoir une couche assez épaisse. En sortant la plaque du bain on la rince à grande eau, puis on la sèche avec une lampe à alcool. Elle a pris dans le bain une couleur obscure, presque noire, et, si on l'exposait ainsi à la lumière, les couleurs se produiraient également, mais beaucoup plus lentement, et le fond serait toujours noir ; il faut pour avoir un fond clair et pour que l'opération soit plus rapide, que la plaque soit amenée par la chaleur à une teinte rouge cerise : c'est la couleur à laquelle il faut l'exposer à la lumière, le temps de l'exposition varie beaucoup, selon la préparation de la plaque, mais on peut calculer qu'il faut deux ou trois heures pour obtenir une épreuve dans la chambre obscure ; c'est très-long sans doute, mais la question d'accélération étant tout à fait secondaire, je ne m'en suis pas encore occupé. Cependant, j'indiquerai déjà comme accélérant beaucoup l'opération, l'acide chlorique et tous les chlorates.

## Du fixation des épreuves.

Jusqu'à ce jour je ne suis pas encore parvenu à fixer les couleurs ; elles disparaissent très-promptement, même à la lumière diffuse, rien ne peut les maintenir. J'ai fait plus de cent essais, sans avoir pu obtenir le moindre résultat satisfaisant. J'ai passé en revue tous les acides et tous les alcalis : Les premiers avivent les couleurs, et les seconds les entraînent en détruisant le chlore pour ne laisser qu'une image noire. C'est par ce moyen que j'ai obtenu des épreuves identiques à l'image Daguerrienne, et d'autres sans miroitage ; il suffit, pour obtenir les derniers, d'avoir une couche très-épaisse sur la plaque et de la laisser moins de temps exposée à la lumière.

Le problème de la fixation des couleurs me paraît bien difficile à résoudre ; cependant je n'en continue pas moins mes recherches, et je suis déjà parvenu à les fixer momentanément, par une exposition des couleurs à la flamme de l'alcool contenant du chlorure de sodium ou de l'hydrochlorate d'ammoniaque, ce qui est encore préférable.

## Action et propriété de chaque chlorure.

J'ai étudié la propriété de chaque chlorure, soit séparément, soit simultanément, avec le chlore liquide ou avec un sel de cuivre ; car si l'on ne prépare pas la plaque d'argent par le moyen de la pile, un sel de cuivre est indispensable pour obtenir une couche d'une certaine épaisseur, et dans ce cas les couleurs sont beaucoup plus vives.

Je vais donner la nomenclature de tous les chlorures que j'ai employés, en les plaçant par catégorie.

1<sup>re</sup> Catégorie.

Chlorure qui, étant employés seuls, impressionnent la plaque d'argent, de manière à lui faire prendre toutes ou plusieurs couleurs du modèle. Ce sont les chlorures de cuivre, de fer, de nickel, de potassium, et les hypochlorite de soude et de chaux, ainsi que le chlore liquide par immersion ou la vapeur.

2<sup>e</sup> Catégorie.

Chlorure qui, étant employés seul, impressionnent la plaque d'argent et qui cependant ne donnent pas d'images colorées par la lumière. Ce sont les chlorures d'arsenic, d'antimoine, de chrome, de bismuth, d'iode, d'or, de platine, de soufre.

3<sup>e</sup> Catégorie.

Chlorures qui, étant employés seuls, n'impressionnent pas la plaque d'argent ; mais qui l'impressionnent si on les mélange à un sel de cuivre (surtout avec le sulfate ou le nitrate), et qui alors donnent des couleurs par la lumière : Ce sont les chlorures d'aluminium, d'argent, de daryum, de cadmium, de calcium, de cobalt, d'étain, de manganèse, de magnésium, de phosphore, de sodium, de strontium et de zinc.

L'acide hydrochlorique, étendu d'un dixième d'eau et mélangé à du nitrate de cuivre, impressionne la plaque d'argent et donne toutes les couleurs.

4<sup>me</sup> Catégorie.

Chlorures ou chlorates qui, quoique mélangés à un sel de cuivre et impressionnant la plaque d'argent, ne donnent pas de couleurs par la lumière. Ce sont le chlorure de mercure et le chlorate de plomb.

## Résumé.

La première catégorie contient les chlorures qui, étant employés seuls, impressionnent la plaque d'argent de manière à lui faire prendre toutes ou plusieurs couleurs du modèle, et chose remarquable, c'est que tous les chlorures donnent également par la combustion des flammes colorées. La deuxième catégorie contient des chlorures qui cependant impressionnent la plaque d'argent étant employés seuls ; mais, comme aucun d'eux ne donne de flammes colorées, ils ne donnent également pas d'images colorées par la lumière, lors même qu'on les mélange à un sel de cuivre. La troisième catégorie contient les chlorures qui, étant seuls, n'impressionnent pas la plaque d'argent, et qui ne donne pas de flammes colorées (à l'exception de ceux d'argent et de zinc qui donnent de faibles couleurs) ; mais en les mélangeant avec un sel de cuivre, il se forme un chlorure de cuivre ; alors ils deviennent dans ce cas susceptibles d'impressionner la plaque et de produire des couleurs par la lumière. La quatrième catégorie contient les chlorures qui, quoique mélangés à un sel de cuivre et impressionnant dans ce cas la plaque d'argent, ne produisent pas de couleurs par la lumière ; ils ne donnent également pas de flammes colorées ; si on les brûle seuls et combinés à un sel de cuivre, ils ne donnent qu'une flamme verte. Il existe encore un grand nombre de chlorures que je n'ai pas expérimentés, parce qu'ils sont d'un prix trop élevé pour que j'aie pu les employer, surtout à former des bains.

## Conclusion.

Depuis près d'un an que je m'occupe de ces expériences, j'ai observé bien des faits, j'ai répété un grand nombre de fois les mêmes expériences, et ce n'est que d'après cela que j'ai écrit le mémoire que j'ai l'honneur de présenter.

Maintenant, d'après les faits que j'ai observés, il paraît bien que, s'il n'y a similitude complète entre les flammes colorées et les images colorées par la lumière sur une plaque d'argent préparée avec les chlorures ou chlorates qui colorent les flammes, il y a une grande analogie entre ces couleurs.

NIEPCE DE SAINT-VICTOR.

## PROJET D'EXPOSITION DE DESSINS ET DE MODÈLES.

Il y a quelque temps, une proposition importante avait été faite dans le sein d'un comité, qui s'occupe des questions d'art dans ses rapports avec l'Industrie : c'était la formation d'une liste d'artistes éminents dans laquelle seraient choisis, à l'occasion, ceux de ces artistes dont le talent spécial serait le plus en rapport avec telle ou telle branche du travail industriel.

Cette proposition avait cela de large et de progressif qu'elle venait étendre le cercle de l'Industrie en l'incorporant, en quelque sorte, dans le domaine immense des beaux-arts, en l'initiant à ses grandeurs, en l'animent de ses inspirations.

Il nous semble, en effet, que nos manufactures doivent non seulement assimiler l'art à leurs travaux, en puisant aux sources les plus élevées et les plus pures, mais aussi produire dans le but d'exciter l'émulation, d'enseigner et de relever l'étude des objets matériels au niveau des secrets ou des mystères de l'art.

Pour parvenir à la réalisation de ce progrès in-

contestable, nous avons pensé qu'il y avait deux voies à suivre.

4° La fondation de récompenses annuellement distribuées à ceux des jeunes artistes appartenant à tous les ordres de l'art, peinture, sculpture, architecture, etc., quelle que soit leur origine, qu'ils viennent de l'École des Beaux-Arts ou d'autres écoles, et qui aient été appelés dans un concours par un comité de manufacturiers, de fabricants et d'industriels. Ce comité indiquerait lui-même le sujet de travail qu'il jugerait le plus intéressant et le plus actuel, selon les besoins de l'industrie;

2° Une Exposition de dessins et de modèles.

On voit tout de suite le but que nous nous proposons d'atteindre par ces deux institutions.

On sait combien les avenues de l'art sont encombrées, et s'il est beaucoup d'appelés, on sait qu'il est bien peu d'élus. De jeunes élèves à l'École des Beaux-Arts, qui sont arrivés seulement dans l'ordre hiérarchique au grade de médaillistes, sont encore indécis sur leur avenir. Arriveront-ils au premier rang ? resteront-ils stationnaires ? Dans cet encombrement des écoles, sont-ils sûrs de trouver une carrière ouverte à leurs aspirations, une réalisation de leurs espérances ? et si même ils ont assez de talent réel pour que leurs vœux ne soient pas une illusion, seront-ils assurés de ne pas se voir vaincus dans une lutte où ils rencontreront tant de rivaux ?

Le remède à ce mal, ne serait-il pas plutôt dans des issues ouvertes à l'art, en rapport avec les besoins de la vie publique où les artistes, s'inspirant toujours de grandes œuvres, feraient passer dans le domaine de l'industrie, les idées fécondes qu'ils trouvent auprès des maîtres. Au lieu de s'égarer dans les illusions d'une gloire qui leur échappe ; au lieu de perdre la sève de leur talent dans une misère imminente ; au lieu de compromettre leur avenir dans des entraînements irréfléchis, faute de travail ; ils deviendraient des hommes utiles à la société ; ils enrichiraient de leurs études l'art de l'orfèvrerie, du bronze, de la serrurerie, des tissus, etc.

Et que l'on y songe : cette spécialité d'artistes industriels, qui ont concouru à la grande réputation de notre pays, tend à diminuer : et en voici une raison préemptoire.

Jusqu'à présent, l'artiste qui cherche à s'unir à l'industrie, est considéré par les écoles, comme un inférieur dans l'ordre des artistes qui cherchent à conquérir la gloire si légitime des concours de l'Institut : il est donc exclu de l'exposition des beaux arts, sauf quelques exceptions auxquelles nous applaudirions quoiqu'elles ne soient pas encore la règle.

Se présente-t-il à l'Exposition des produits de l'industrie ? Là, nouvelle exclusion. Le mot seul, produit de l'industrie, l'exclut : il faut être fabricant, et fournir son contingent de produits manufacturés pour être admis à cette exposition, à ses prérogatives, à ses récompenses, à sa gloire.

Il y a plus, c'est qu'à l'égard de la fabrication l'art n'est presque qu'une matière première.

Ainsi, la première partie de notre proposition consisterait donc dans l'institution d'un concours pour encourager et récompenser la jeunesse qui se voue à l'art industriel. Cette pensée, du reste, a déjà trouvé son application à Lyon, et dans une capitale qui, depuis des années, ouvre des expositions aux artistes industriels.

La seconde partie de notre proposition est, on le voit, le développement complet de la première. C'est un des remèdes les plus efficaces aux souffrances de l'art et des artistes.

Il s'agit d'une Exposition des arts industriels, sauf à rattacher à cette exposition la partie du concours, émise plus haut, et dont les manufacturiers ou fabricants seraient les initiateurs et auraient la direction.

Il est inutile, il serait superflu, d'ajouter des développements à ceux qui précèdent, au point de vue moral.

Nous sommes sur le point de trouver dans les concours de nos confrères de l'Association des Lettres, des Arts et de l'Industrie, les moyens propres à réaliser cette pensée.

Un emplacement très-favorable à l'Exposition des œuvres de l'art industriel nous est offert. Là seront disposés les dessins et les modèles de toute œuvre d'art qui, par sa nature, doit être reproduite par la fabrication.

Dans quelques jours nous serons en mesure de

donner à tous les artistes industriels le programme de cette Exposition.

Dans ce grand champ pacifique de l'industrie où se lancent tous les peuples, l'industrie française tient le premier rang à cause de son goût et de son culte pour l'art. Néanmoins, un grand nombre d'artistes industriels, laborieux ouvriers qui apportent leur tribut et concourent par leurs travaux à cette gloire de l'industrie française, restent ignorés. Ce que nous demandons, c'est de leur ouvrir la carrière, afin que bien des mérites inconnus ou cachés puissent enfin se produire au grand jour.

KLAGMANN, sculpteur.

#### NOUVELLES DE L'EXPOSITION DE LONDRES.

On lit dans le *Pays* :

« Je me suis procuré le nombre des récompenses de premier ordre décernées à la France par le jury de l'Exposition de Londres. Ce nombre est de 55 ; je ne connais pas tous les noms des titulaires ; mais en voici quelques-uns :

« 1° Médailles diplomatiques ou collectives :  
 « Ministère de la guerre, pour les produits de l'Algérie.  
 » Ministère de la guerre, pour les cartes du dépôt.  
 » Ministère de la marine, pour les cartes du dépôt.  
 » Ecole des mines, pour les cartes du dépôt.  
 » Manufacture de Sèvres. — Porcelaines, émaux.  
 » Manufacture des Gobelins. — Tapisseries.  
 » Chambre de commerce de Lyon, pour la collection d'échantillons anciens et les soins donnés à l'Exposition.

« 2° Médailles industrielles :

MM. Duclat, fontes d'ornement.  
 Muel, fontes.  
 Japy, outils.  
 Popelin-Ducarre.  
 Derosne et Cail, machines.  
 Maës de Clichy, cristaux.  
 Matifat, bronzes.  
 Vittoz, bronzes.  
 Lemonnier, bijouterie.  
 Froment-Meurice, orfèvrerie.  
 Rudolphe, orfèvrerie.  
 Marrel frères, id.  
 Gueyton, id.  
 Erard, pianos et harpes.  
 Ducroquet, orgues.  
 Sax, instruments de cuivre.  
 Vuillaume, de à cordes.  
 Fourdinot, meubles.  
 Barbedienne, id.  
 Délicourt, papiers peints.  
 Soleil, instruments de précision.  
 Deleuil, id.  
 De Milly, bougies stéariques.  
 Constantin, fleurs artificielles.

« Je ne vous donne là que 31 médailles sur 55 ; il en reste donc 24 dont les titulaires ne m'ont pas été désignés ; tout ce que je puis dire, c'est que les industries suivantes ont obtenu une première récompense :

« Soies,  
 « Vitraux peints,  
 « Horlogerie,  
 « Produits chimiques,  
 « Cuirs,  
 « Toiles à voiles,  
 « Cordages de marine.  
 « En ajoutant ces sept industries aux trente et une médailles dénommées plus haut, j'arrive à trente-huit, de telle sorte qu'il y en a dix-sept que j'ignore, mais que je ferai tous mes efforts pour vous donner bientôt.

« En somme, cinquante-cinq premières médailles et plus de deux cents de seconde classe, c'est une belle part pour nos 4,740 exposants.

« BLAISE. »

— On dit que le prince Albert et les commissaires ont résolu de tenir parole au public, et que le Palais de Cristal sera enlevé. Toutes les pétitions présentées à la chambre des lords, en faveur du maintien du palais, partaient du même bureau à Londres. Il n'a été signé aucune pétition de Londres proprement dit, et si les paroisses de Londres venaient à voter, elles se prononceraient contre la conservation

du Palais de Cristal. Ce palais accomplira sa destination.

Samedi dernier l'ordre du jour appelait, à l'Assemblée nationale, la discussion sur la prise en considération de la proposition de M. de l'Espinasse, tendant à faire accorder une récompense nationale à M. Sudre, inventeur de la téléphonie.

Voici cette proposition :

« Conformément au décret du 3 août 1990, il sera alloué à M. Sudre, inventeur d'une méthode de téléphonie applicable à l'art de la guerre et de la marine, une somme de 50,000 fr., à titre de récompense nationale et en dédommagement des sacrifices si considérables qu'il a déjà faits pour le perfectionnement de cette découverte. »

La commission propose la prise en considération.

#### NOUVELLES POMPES

inventées par MM. RATEMAN, MOORE et CHRIMES.

Ce qui constitue la différence existant entre les pompes de MM. Rateman, Moore et Chimes et les autres systèmes connus, c'est d'abord la matière nouvelle employée par eux pour leurs soupapes, et ensuite le mouvement de rotation appliqué à la tige du piston au lieu du simple mouvement de va et vient usité jusqu'ici. Y a-t-il un avantage réel dans l'emploi de ces modifications ? Il est impossible de rien préjuger encore à cet égard et l'avenir seul pourra prononcer. Contentons-nous aujourd'hui de décrire ces appareils.

La figure 1 représente la section verticale d'une pompe selon le système de MM. Rateman et Moore, à l'échelle P un quart de la grandeur réelle ; le corps de pompe est représenté attaché à la boîte de la valve, le tout prêt à fonctionner.

La valve A est une boule de gutta-percha et pourrait être composée de toute autre matière élastique ; l'orifice est bordé de caoutchouc vulcanisé et la fermeture s'opère par la seule pression de l'eau.

La figure 2 représente la valve du système de M. Chinne. Cette valve est ajustée aussi au corps de pompe dont on ne voit que la partie inférieure, le haut étant en tout semblable à ce qui existe dans la figure 1. Dans ce système, la valve A se compose d'un disque de métal que la pression de l'eau soulève et presse contre un orifice en cuir ou en caoutchouc. Un ressort à hélice est placé sous le disque pour l'empêcher de retomber quand l'eau ou la pression cesse d'agir dans le réservoir.

Dans l'un et l'autre système, la valve s'ouvre sous l'effort d'une tige A.

Le corps de pompe consiste en un tube de cuivre ou de fer, à travers lequel l'eau est enlevée. Sa partie inférieure se termine par un pas de vis mâle, un collet rembourré d'une rondelle de cuir, et des pitons faisant saillie sur la paroi extérieure. L'ajustement, avec la valve de la soupape, s'opère par les moyens suivants :

La partie supérieure de cette boîte est taraulée intérieurement pour recevoir le bout mâle du corps de pompe ; elle est surmontée, en outre, de deux oreilles ayant la forme d'une L renversée dont la figure 3 et 4 représentent la section, et dans lesquelles les pitons du corps de pompe sont destinés à s'adapter.

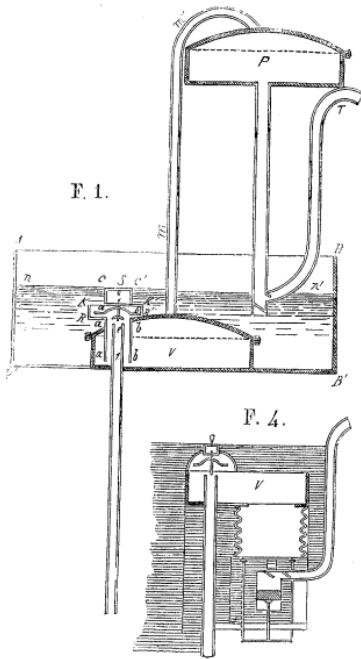
Deux tuyaux de décharge sont placés au haut du corps de pompe et dirigés d'une manière quelconque ; ils se terminent en pas de vis pour faciliter leur raccordement avec des tuyaux de conduite. Le chapeau à vis qui ferme l'un des tuyaux de décharge de la Fig. 1, n'a d'autre destination que d'indiquer la possibilité de se servir d'une seule ou de plusieurs issues.

Au centre du corps de pompe et dans toute sa longueur, s'étend une tige dont la partie inférieure taillée à vis, est destinée à se mouvoir dans un support placé au fond et taraulé au même pas ; sa partie supérieure repose dans une boîte à étoupe. Le mouvement est donné au moyen d'une manivelle ou d'un manche de béquille comme dans le plan. On comprend que le résultat de ce mouvement est de faire appuyer l'extrémité de la tige sur la soupape et de la forcer à descendre ; alors l'eau s'introduit dans le corps de pompe.

(Voir pour les dessins à la page ci-après.)



PERFECTIONNEMENT DES MACHINES  
HYDRO-PNEUMATIQUES,  
PAR M. FRANÇOIS-JUSTIN DUBURGNET.



ciel maintenu à peu près au même niveau N' N' par une fontaine ou par tout autre moyen.

AA' B'B est un tuyau ou boîte, dont l'orifice inférieure plonge dans un vase V, placé dans le réservoir AA' BB. Ce tuyau s'élève un peu au-dessus de la surface supérieure du vase V, à laquelle il est fixé, et il plonge dans ce vase jusqu'à environ un ou deux pouces du fond.

RR' est la circonférence du tuyau AA' BB.

II' est un tube concentrique au tuyau AA' B'B, ouvert comme celui-ci à ses deux extrémités et passant à travers le fond du vase V.

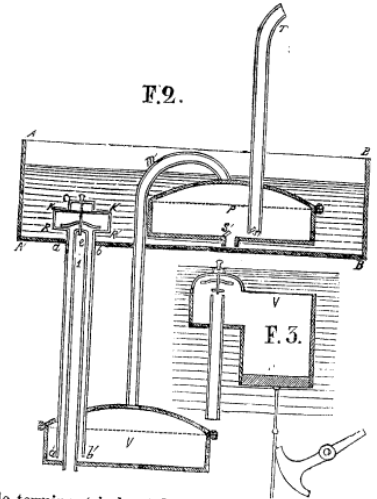
E est un petit couvercle suspendu au-dessus de l'orifice du tube II', il est destiné à empêcher l'eau, quand elle entre dans le vase V par le tube AA' B'B, de tomber dans l'ouverture de II'; il sert aussi de point d'appui à un ressort à hélice qui doit, en se détendant, maintenir une valve DD' en suspension, et, en se contractant, fermer cette valve sur l'entrée du tuyau AA' B'B.

Cette valve DD' est pourvue de son centre d'une tige directrice T, dont l'extrémité inférieure, passant à travers le ressort à hélice, joue dans un trou pratiqué dans le petit couvercle, et dont l'extrémité supérieure glisse dans un trou pratiqué à une sorte de pièce transversale KK', laquelle pièce est appuyée sur

Tout le monde connaît l'instrument appelé syphon; tout le monde sait qu'en plongeant dans un liquide l'une des extrémités d'un tube recourbé, et en aspirant par l'autre extrémité l'air contenu dans ce tube, le liquide s'écoulera.

C'est de cette donnée si simple et si vulgaire, que M. Duburgnet est parti pour inventer l'un des plus curieux et en même temps l'un des plus ingénieux appareils que nous connaissons en dynamique. Au moyen de la raréfaction de l'air et de sa pression, employées tour à tour, M. Duburgnet prétend construire des pompes aspirantes et foulantes.

Voici d'abord comment il décrit sa pompe aspirante: AA' B' B est un réservoir naturel ou artifi-



la bride terminant le haut du tuyau AA' B'B. — MM' est un tube d'ascension ajusté par son bout inférieur à la partie la plus élevée du vase V, et par son bout supérieur au sommet d'un vase P, qui est mis ainsi en communication avec V.

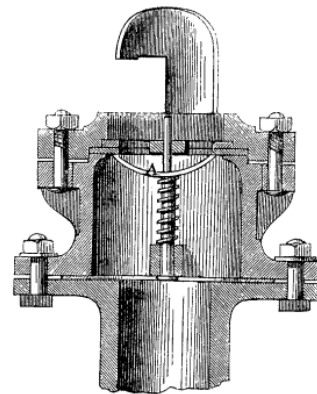
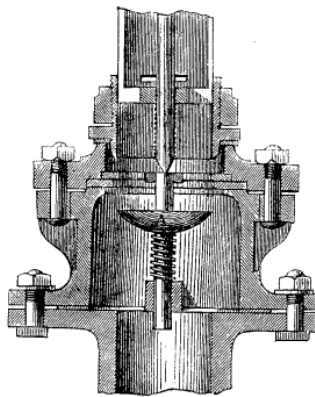
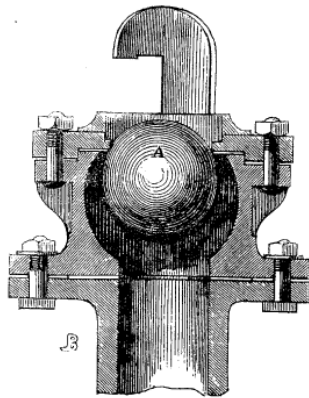
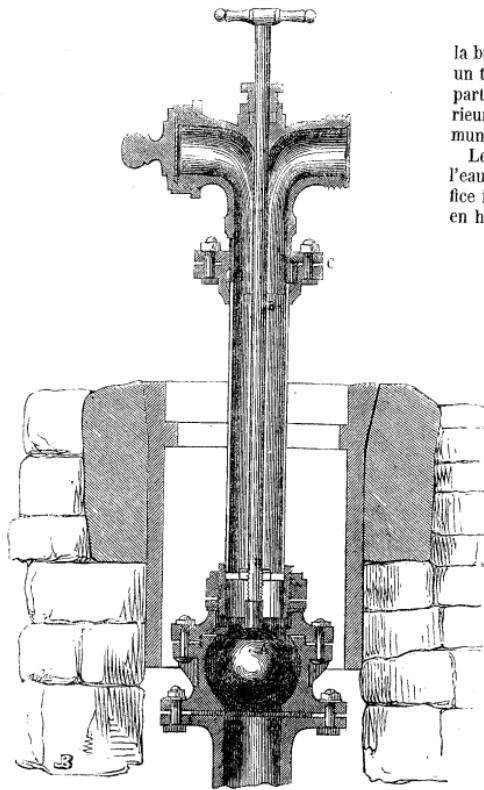
Le vase P est mis en communication avec la surface de l'eau à élever du réservoir AA' B'B par un tuyau dont l'orifice inférieur est pourvu d'une soupape ouvrant de bas en haut.

T est le tuyau de décharge du bassin P. Il est muni d'une soupape placée à sa jonction avec le bassin P, et ouvrant de bas en haut. Ce tuyau de décharge pourrait être aussi un petit tube immédiatement fixé au bassin P; mais alors il faudrait que sa soupape fût adaptée de manière à ce que l'air extérieur n'entrât pas quand le vide se ferait dans ce bassin.

S est une vis de pression traversant un petit support CC' et agissant directement sur le sommet de la soupape DD'. Le jeu de cette vis est destiné à maintenir plus ou moins ouverte l'orifice du tuyau AA' B'B et à régulariser ainsi la quantité d'eau à admettre du réservoir AA' B'B dans le bassin V.

Cela posé, si l'on place l'appareil dans le réservoir AA' B'B, la soupape DD' étant ouverte par le ressort à hélice qui la tient soulevée, l'eau passera par le tuyau AA' B'B et remplira le vase V, pourvu qu'on prenne soin d'en laisser échapper l'air par le tuyau MM' avant de fixer ce tuyau au vase P.

Quand le vase V sera plein, le tuyau AA' B'B sera plein aussi, et l'eau se trouvera au-dessus de l'ouverture du tuyau de décharge II', elle s'élançera par ce tuyau. Alors la soupape DD', au-dessous de laquelle le vide sera obtenu, tombera et fermera l'ouverture du tuyau AA' B'B, de sorte que le vase V conti-



PERFECTIONNEMENT DES MACHINES HYDRO-PNEUMATIQUES, PAR M. FRANÇOIS-JUSTIN DUBURGNET.

nua à se vider par le tube II'. Mais à mesure que V se videra, l'air contenu dans P sera attiré dans V, et ce, avec d'autant plus de force, que la longueur

du tube II' sera grande; alors, la pression de l'atmosphère fera monter l'eau du réservoir AA' B'B dans le bassin P, qui pourra être placé au-dessus du

niveau de l'eau dans AA' B'B, à peu près à une hauteur égale à la longueur du tuyau de décharge II'.

La quantité d'eau élevée dans le vase P sera théoriquement la même que celle qui se sera échappée par II', parce que les vases sont supposés égaux; mais, en pratique, cette quantité sera un peu moindre, parce qu'au moment où la soupape tombe, elle entraîne un peu d'eau qui ne fait pas partie de celle contenue dans V.

Lorsque le syphon cessera de fonctionner après avoir vidé V, l'air extérieur entrera librement par l'orifice inférieur de II', et rétablira l'équilibre sous la soupape Id', qui s'élèvera alors par l'action du ressort à hélice. De cette manière, l'eau du réservoir rentrera de nouveau dans le bassin V, et le remplira comme la première fois; en même temps, le bassin P se videra par le tuyau T.

Ensuite le syphon marchera encore, et la même opération recommencera.

Ainsi, en vidant un vase au moyen d'un syphon, on pourra en remplir un autre placé plus haut et diriger le contenu partout où l'on voudra. L'écoulement sera intermittent, il est vrai; mais par des procédés connus, on pourra le rendre continu.

La Fig. 4, représente une pompe aspirante complète et dont on peut faire une pompe foulante comme dans la Fig. 2, par l'application du même principe.

Il est seulement nécessaire, pour obtenir ce résultat, de prolonger le tuyau AA' B' B de manière à descendre le bassin V, au plus bas de la chute et prolonger aussi l'extrémité inférieure du tube II au dessous de V, d'une longueur suffisante pour qu'il agisse comme syphon, et enfin, de placer le bassin P dans l'eau du réservoir AA' B' B, où il s'emplira de lui-même par le moyen d'une soupape S'. Le bassin V s'emplira et se videra comme il a été dit dans la description de la pompe agissante. Mais la colonne d'eau contenue dans le tuyau AA' B' B pressera de tout son poids l'air cru de V à P, et l'eau de P sera forcée de s'élancer par le

effet désiré, d'augmenter la surface des soufflets jusqu'à ce qu'ils soient vides, et plus la surface des soufflets sera grande (ou bien plus l'écoulement du syphon sera considérable), plus la compression sera puissante. Les soufflets comprimés pourront mettre en mouvement le piston d'une pompe ou tout autre levier capable de transmettre ce mouvement. La puissance ainsi produite étant représentée par la surface des soufflets ou des pistons multipliée par la hauteur de la chute, il en résulte que si la chute n'est pas considérable, il suffira, pour obtenir un

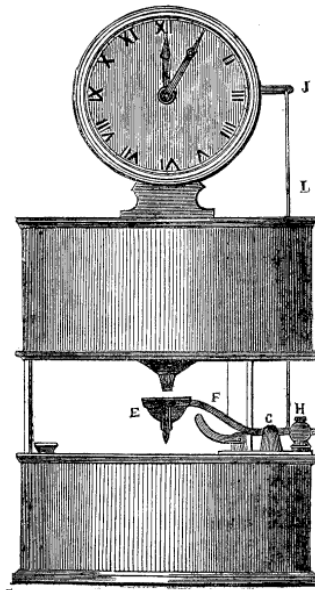


FIG. 3.  
HORLOGE HYDRAULIQUE, PAR M. TIFFREAU, DE PARIS.

HORLOGE HYDRAULIQUE,

PAR M. TIFFREAU, DE PARIS.

On admire à l'Exposition plusieurs horloges fort curieuses, entre autres une qui contient une grande quantité de figures mouvantes dans un panorama; une autre contenant un almanach perpétuel; une pendule pouvant marcher 400 jours.

Une des plus curieuses est l'horloge hydraulique de M. Tiffreau, de Paris. Les figures 4 et 2 ci-contre représentent, l'une, l'élevation extérieure, l'autre, la coupe verticale intérieure de cet instrument.

Dans cette dernière, trois cylindres, A, B, C, sont superposés l'un sur l'autre, formant comme le piédestal d'une lampe.

Le second cylindre forme comme un réservoir où est contenue l'eau qui sert de force motrice à l'appareil.

Ce réservoir est fermé aux deux extrémités, et

tuyau d'ascension T, dont elle ouvrira la soupape S'.

Il est évident que les deux systèmes de pompes aspirantes et de pompes foulantes que nous venons de décrire peuvent n'en faire qu'un, et qu'une seule machine peut être construite réunissant les deux systèmes en un seul.

Quoiqu'il en soit, les dimensions des bassins et des tuyaux doivent être proportionnés aux sources d'eau, à la hauteur de la chute employée, et à la quantité d'eau à élever.

La force motrice de l'appareil de M. Dubuguet peut être transmise à beaucoup d'autres machines, et sa construction modifiée de mille manières selon les applications particulières.

Il peut adapter au bassin V modifié, comme le représente la Fig. 3, un récipient compressible dans la forme de soufflets circulaires faits avec des bandes de fort cuir.

Quand le syphon sera en activité la pression extérieure de l'atmosphère comprimera les soufflets jusqu'à ce qu'ils soient vides, et plus la surface des soufflets sera grande (ou bien plus l'écoulement du syphon sera considérable), plus la compression sera puissante. Les soufflets comprimés pourront mettre en mouvement le piston d'une pompe ou tout autre levier capable de transmettre ce mouvement.

La puissance ainsi produite étant représentée par la surface des soufflets ou des pistons multipliée par la hauteur de la chute, il en résulte que si la chute n'est pas considérable, il suffira, pour obtenir un

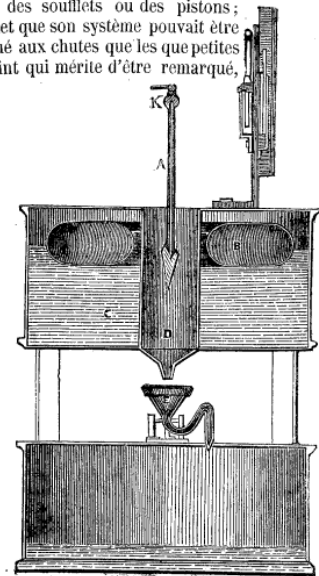


FIG. 4.

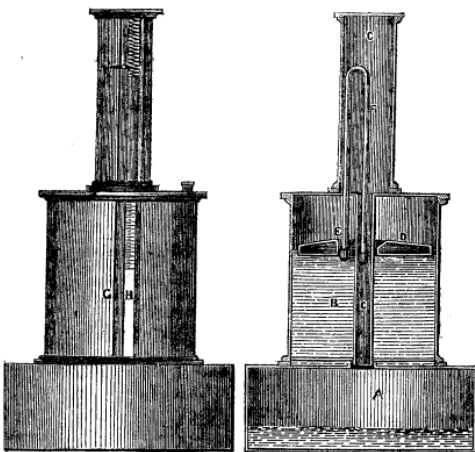


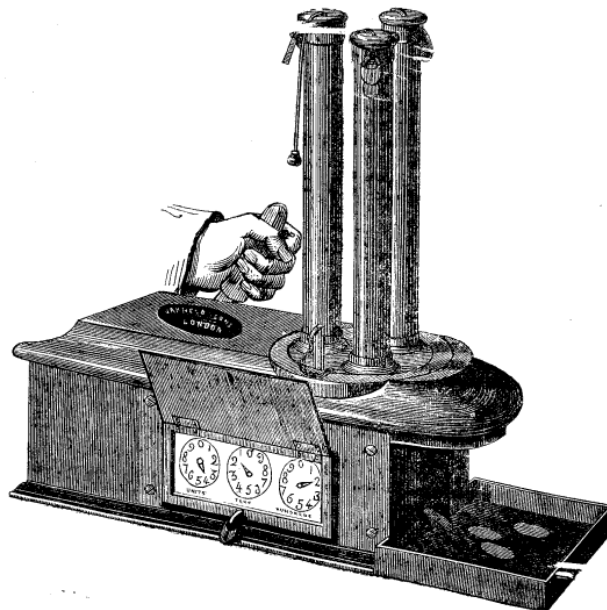
FIG. 1.

FIG. 2.

dans le centre passe un tube C, qui est en communication avec le cylindre inférieur A, qui lui sert de base.

On a pratiqué un flotteur circulaire D, qui, au moyen d'une ouverture pratiquée au point E, permet à l'eau de passer dans le tube et de suivre un mouvement de va-et-vient du haut en bas, de manière à décharger l'eau du réservoir B dans le réservoir A. L'on comprend que le mouvement de va-et-vient de l'eau qui passe par le syphon peut être calculé de manière à imprimer à l'extrémité supérieure une force qui soit dirigée sur une échelle dont les degrés soient parfaitement uniformes, et qu'en plaçant un indicateur I à l'extrémité supérieure du syphon, on se rende compte du temps que l'eau a mis à parcourir l'espace contenu entre la base et le sommet de l'appareil.

Si donc, ce qui a lieu, la quantité d'eau introduite correspond au temps voulu pour ce parcours, l'indicateur, en donnant ce résultat,



MACHINE A BILLET, PAR M. WARNER. (Voir la Notice à la page suivante.)

de la force motrice qui résulte de ce mouvement de va-et-vient de l'eau dans le syphon.

C'est ce que la fig. 3 indique. Là, c'est sur un cadran ordinaire que se meut l'appareil, dont les détails intérieurs sont exactement représentés par la figure 4.

L'action du syphon A et du flotteur B contenu dans le réservoir C, est, dans ce cas, semblable à l'action des syphon et flotteur décrits dans les figures 4 et 2.

Le mouvement s'imprime par l'eau qui tombe goutte à goutte dans la coupe E, passe au moyen du tube F dans le centre G, et l'échelle de rotation calculée, au lieu d'être déterminée par un mouvement vertical, se fait au moyen d'un mouvement d'oscillation qui remplace le pendule des horloges ordinaires.



le mouvement du manche que l'on voit tenu par la main du distributeur.

La machine à billets consiste en une petite pièce métallique qui vient tomber sur un plateau, en sorte que le buraliste n'a qu'un seul mouvement à faire, sans se servir de ses deux mains, pour compter l'argent et remettre au public le billet qui lui est demandé. Puis, au même moment où la pièce métallique est délivrée, un indicateur à aiguille vient enregistrer le nombre de ces pièces, de sorte qu'il n'y a pas d'erreur possible sur la délivrance faite.

Les trois tubes que l'on aperçoit contiennent chacun 250 pièces : donc, l'appareil compte 750 billets d'entrée.

On comprend aisément que ce n'est pas là une difficulté, et que la hauteur des tubes peut être calculée de manière à en contenir un beaucoup plus grand nombre.

Cet instrument est encore un signe de ce caractère précis, méthodique des Anglais, pour qui tout ce qui doit abrégé le temps est toujours considéré comme la plus grande conquête qu'ils ambitionnent. On connaît le proverbe : *Time is money*, le temps, c'est de l'argent ; et, dans ces administrations où les détails sont si nombreux, un appareil aussi ingénieux est un moyen économique très-efficace. Il y a là l'épargne de deux ou trois employés.

### Nouvelles conditions d'abonnement.

Au journal LE PALAIS DE CRISTAL.

A partir du 1<sup>er</sup> août prochain, le prix de l'abonnement est fixé de la manière suivante :

Un an.....	25 fr.
Six mois.....	12 fr. 50 c.
ÉTRANGER.	
Un an.....	30 fr.
Six mois.....	15 fr.

Tout abonnement d'un an pris avant le 1<sup>er</sup> janvier donne droit, moyennant 2 fr. 50 c. seulement, à une magnifique VUE INTÉRIEURE du PALAIS DE L'EXPOSITION, imprimée et coloriée à trois teintes sur papier double-colombier de 1 m. 20 c. sur 0 m. 90 c.

Un tirage spécial à 4 teintes, permet de donner la même prime au prix de 3 fr. 50 c. pour les souscripteurs.

**Nota.** — En adressant franco un mandat de 12 fr. 50 c. à l'ordre du gérant, les abonnés actuels recevront le journal jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1852. (Ajouter 2 fr. 50 c. pour la prime.)

Il y a environ quatre années, le conseil municipal de la ville de Gènes conçut le projet d'élever un monument à Christophe Colomb, que la plupart des auteurs font naître dans les Etats de Gènes, et qui, cependant, si l'on en croit quelques manuscrits récemment découverts, serait de l'île de Corse. Gènes ou Corse, Christophe Colomb méritait le solennel hommage que l'on va rendre à sa mémoire ; car son nom rappelle le plus grand événement qui se soit accompli dans notre ère.

Honneur à l'ancienne reine des mers pour son pieux et maternel souvenir !

Dès que le projet du monument fut arrêté, il fut question de le mettre au concours et de faire à cet effet un appel aux statuaires de tous les pays indistinctement ; mais cette pensée, qui aurait pu avoir les plus heureux résultats, fut promptement abandonnée, et la ville de Gènes chargea quatre jeunes sculpteurs de réaliser chacun une figure allégorique destinée à accompagner le groupe principal. M. le professeur Bartolini, de Florence, était chargé de celui-ci.

Toutes les personnes qui ont vu le travail de M. Bartolini se demandent si le célèbre professeur n'est pas resté au-dessous de sa réputation, s'il a bien compris la grande pensée qui agitait Colomb ; s'il a donné à son allégorie ce caractère grave, cette physionomie austère que les soucis avaient faite au hardi navigateur.

Le ciseau de l'artiste florentin a créé une fantaisie, brillante sans doute, mais non appropriée au sujet. Christophe Colomb est représenté sous les traits d'un jeune homme soulevant un voile et découvrant une femme, personnification de l'Amérique.

Pourquoi donner une physionomie juvénile à cette personnification que notre idée nous représente

grave et triste ? L'histoire, d'ailleurs, n'a-t-elle pas constaté que l'héroïque aventurier génois est né vers l'an 1440, et que ce n'est que le vendredi 3 août 1492, c'est-à-dire à l'âge de cinquante-deux ans, qu'il quitta le port de Palos pour aller conquérir un autre hémisphère.

Nous soumettons ces considérations à M. Bartolini lui-même.

Parmi les projets que les artistes avaient adressés à Gènes, se faisait remarquer celui de M. Raggi, l'un de nos compatriotes ; mais ce projet fut retrouvé à Paris, sans même avoir été examiné. Cependant un homme de goût, un amateur éclairé, M. le marquis de Brignole-Salle, ancien ambassadeur de Sardaigne, vit l'œuvre de M. Raggi, et il chargea l'artiste de la lui exécuter dans de petites dimensions pour orner sa belle galerie de tableaux.

Pour faire comprendre le travail de M. Raggi, il faut rappeler sommairement l'expédition de Colomb :

Tout le monde connaît les longs déboires qu'il avait eus à subir avant de pouvoir réaliser sa pensée. Enfin il part ; le 14 septembre 1492, à 100 lieues de l'île de Fer, l'aiguille aimantée manifesta des variations. Ce phénomène épouvante l'équipage ; un découragement profond s'empare des hommes. Chaque observation nouvelle ajoutée à ces déplorables dispositions. Le cri d'un oiseau des mers, la vue de plantes marines nageant à la surface de l'eau, les calmes de la zone torride et ses tempêtes, tout concourt à prouver à ces hommes qu'ils sont à jamais perdus ; leurs regards se tournent avec désespoir vers la patrie qu'ils ont laissée si loin en arrière. Une seule pensée les occupe : rétrograder devant l'immensité de l'Océan que leur imagination leur représente comme un abîme sans limites ; déjà, pour exécuter ce dessein, ils méditent de tuer l'amiral et de le jeter à la mer.

La flottille, composée de trois caravelles, bâtiments bien légers pour un pareil voyage, voguait vers l'occident, d'où on ne devait pas retourner, d'après l'opinion des cosmographes de l'époque. Le découragement de l'équipage avait fait place à l'exaspération.

Soulevés contre leur amiral, les marins murmurent hautement ; ils vont accomplir la vengeance qu'ils ont méditée ; ils l'abandonnent de manière à ne laisser aucun doute sur leur intention, Christophe Colomb, inébranlable dans sa foi, leur répond avec calme, que, si dans trois jours, on ne touche pas la terre, il se mettra à leur disposition. La journée, la nuit se passent, et toujours l'immensité, l'immensité sans bornes..... Enfin, le 11 octobre, trente jours après son départ des Canaries. Et soixante-neuf jours après son départ d'Espagne la flottille découvre le Nouveau-Monde :

Terre ! crie une voix partant des huniers.  
Terre ! répète d'une seule voix le reste de l'équipage.

C'est cet épisode capital que M. Raggi rappelle dans son beau groupe.

Christophe Colomb est debout, la tête haute, le regard inspiré, indiquant de la droite le Nouveau-Monde, objet de ses rêves et de ses longues insomnies. Le chef des conspirateurs est à ses pieds, implorant son pardon par ces paroles que l'histoire a conservées :

« Pardonnez à mon ignorance ! »

Le pilote regarde avec avidité dans la direction qu'indique le bras tendu de l'amiral.

Pour compléter cette scène solennelle, M. Raggi a placé l'homme de Dieu, le missionnaire qui avait voulu partager les périls de cette expédition. A ce moment suprême, il élève le crucifix vers le ciel, et semble entonner le *Te Deum* que vont répéter tous les marins de l'équipage (1).

Le piédestal qui supporte ce groupe est composé avec goût, nous allons dire avec bonheur. M. Raggi l'a orné de deux savantes figures allégoriques d'un caractère simple et grandiose : l'une est la Science et l'autre la Navigation, ces deux bons génies de Christophe Colomb qui ont préparé et accompli sa découverte.

Pour compléter l'ornementation, le statuaire a

(1) On dit qu'en touchant d'un pied vainqueur cette terre si ardemment désirée, le grand homme pleura de joie, et son premier mouvement fut de se prosterner pour rendre grâce à Dieu du succès de son voyage. La plage où descendirent les premiers Européens, reçut le nom de : *San Salvador*.

ajusté sur les pans coupés, qui remplacent les angles de la masse rectangulaire, des poutres élégantes sur lesquelles sont inscrits les noms des caravelles composant l'expédition, et qui portaient le grand homme, son frère et le célèbre capitaine espagnol Pinson.

Sur la face principale, on lit :

*A Cristoforo Colombo, Genovese,*

*Antonio Brignole-Salle,*

*Questa opera edificava l'anno del signore*

*MDCCLLI.*

Cette description faite, remercions, au nom des artistes français, M. de Brignole-Salle d'avoir distingué le projet de M. Raggi et de l'avoir fait exécuter.

C'est un monument qui fait honneur et à son auteur, et à l'illustre diplomate qui va le posséder.

Le groupe de M. Raggi doit quitter la France vers le 20 de ce mois. D'ici là il restera dans l'atelier, où un public d'élite s'empresse de le visiter.

— Le salon Carré et la salle dite des *Sept Cheminées*, au Louvre, vont être fermés très-incessamment, afin de faire tendre la surface de leurs murs tout en rouge de la nuance qui recouvre les encoignures. Cette couleur sera encore plus fatale aux tableaux que celle jaune sale qui ôte tout l'effet des tableaux des vieux maîtres. Le ton du fond de ces salons devrait être rouge chocolat ou bleu verdelet.

— La statue du général Marceau sera inaugurée à Chartres dans la deuxième quinzaine de septembre. Nous en reparlerons alors et constaterons l'effet qu'elle pourra produire sur le public.

— Derrière le palais du vice-président de la République se trouve le petit cloître *Médicis*, construit dans le gracieux style florentin. Sa restauration, confiée à M. de Gisors, l'architecte du Luxembourg, est sur le point d'être complètement terminée.

— M. de Chennevière-Pointet, le savant auteur des *Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux de l'ancienne France*, vient de publier une petite brochure historique sur la galerie d'Apollon.

— M. Jeantin, président du tribunal civil de Montmédy (Meuse), continuant ses travaux historiques, a livré à la publicité, cette semaine, le premier tome de ses *Chroniques d'Ardenne et des Woëpries*. Le second volume est sous presse.

— L'éditeur Isidore Pesron vient de réimprimer l'ouvrage de M. Thériot, le *Dessin linéaire à la Règle et au Compas appliqué à l'Industrie*.

— Les visiteurs de l'Exposition nous sauront gré de leur indiquer la stalle de MM. Harding et Standford, dans la galerie nord du transept, n° 81. La nouveauté qu'ils exhibent au monde fashionable ne peut, en effet, manquer d'attirer son attention, et ses encouragements. Que penseront nos belles lectrices d'un chapeau coquet fait entièrement de plumes ? sa légèreté et son élégance sont incomparables. C'est assurément une heureuse idée que d'avoir songé à cette aérienne matière pour leur faire une délicieuse coiffure. La fine fleur des aristocratiques Anglaises ont accueilli avec une faveur marquée cette nouvelle production, qui est brevetée en France et en Angleterre.

### CORRESPONDANCE.

M. G. Leb. du B..., au château d'Arnécourt, près Rethel (Ardenne). — Nous prenons note. Quant à la prime, elle est sous presse, et sera expédiée dans la première quinzaine de septembre.

M. S..., à Toulouse (Haute-Garonne). Les objets dont vous parlez, appartenant à l'Exposition Russe, paraîtront dans notre prochain numéro.

M. P. C..., à Dellys (Algérie). Nous avons reçu le travail que vous nous annoncez sur la ventilation ; il sera examiné avec soin par le comité de rédaction du journal.

M. A. G..., et MM. G. P... et C°, à Lugano (Suisse). Nous recevons seulement aujourd'hui votre correspondance. Le présent numéro vous prouvera que nous avons prévu ce que vous nous dites.

Le gérant : MANSARD.

— Huile de foie de morue naturelle, seule admise à l'Exposition de 1849., rue St-Martin, 110, à l'Olivier.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.  
HOTEL DE LA SABLONNIERE,  
50, LEICESTER-SQUARE.  
HOTEL DE PROVENCE,  
46, GREAT WINDMILL STREET, HAYMARKET,  
et autres succursales.

**A**PPARTEMENTS et chambres pour les familles et les voyageurs, à des prix divers et modérés.  
**T**ABLE D'HÔTE plusieurs fois par jour.  
**R**ESTAURANT à la carte jusqu'à minuit.  
**C**UISINE FRANÇAISE. — SERVICE FRANÇAIS ET ALLEMAND.  
On est instamment prié de ne pas se laisser détourner par les cochers et les commissionnaires.

Now ready, Volume I., price 9s. 6d., of the  
**EX**POSITOR; containing 1500 Columns of Letterpress, devoted to New Inventions—Registered Designs—Improvements in Machinery of all kinds—Original Papers on the Great Exhibition—Ample Accounts of the Articles in the Palace of Industry—Original Correspondence connected with preceding Subjects—and a mass of Miscellaneous information not to be found elsewhere in the Industrial Arts and Sciences. It contains 300 Engravings by Landells, and is handsomely bound in cloth, with foil gilt back, and ornamental design in gold on the side. It is not too much to say that it is the *cheapest and best Illustrated Work* of the kind ever published. The Volume is admirably adapted for presentation. *Subscribers Copies, bound as above, at 3s., or the covers supplied at 2s. 6d.; or in Exhibition Blue or Turkey Red Cloth, gilt edges, 10s. 6d.*  
JOSEPH CLAYTON, Jun., 205, Strand, and 223, Piccadilly; and all Booksellers and News Agents.

The EXPOSITOR is published weekly.  
Price ad. Stamped 5d.  
prix—40 c. le Numéro et par la poste 50 c.

En vente.

**LE CATALOGUE OFFICIEL**  
(ÉDITION FRANÇAISE) DE L'EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE DE TOUTES LES NATIONS.— Cette édition est la plus complète de celles qui ont paru jusqu'à ce jour; elle comprend la description de toutes les additions qui ont été faites dans plusieurs départements, depuis l'ouverture de l'Exposition.

SPICER FRERES, Éditeurs Privilegiés  
W. CLOVES & FILS, de la Commission Royale.  
29, NEW BRIDGE STREET, BLACKFRIARS, et à L'EXPOSITION, HYDE PARK.  
Prix 2s. 6d.; avec le Synopsis, ou Guide des Catalogues, 3s.

**TAPIOCA DE GROULT J<sup>NE</sup>**

POTAGES RECOMMANDÉS PAR LES MÉDECINS.  
Chez GROULT jeune, passage des Panoramas, 3, rue Ste-Apolline, 5, et chez les principaux épiciers.  
Se méfier des imitations d'enveloppes, à l'aide desquelles sont vendus des tapiocas falsifiés.



**LAMPES MODÉRATEURS A 6 F. ET AU-DESSUS**  
TRUC, 9, rue Saintonge, au Marais.  
Grand choix de Modèles riches, nouveaux et variés pour Lampes en bronze et en porcelaine—Economie et système d'éclairage supérieur à tous autres.—On échange les anciennes Lampes.

**EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE**

EXTRAIT DU SUC NATUREL DES FLEURS ET DES PLANTES AROMATIQUES, Approuvée par les célébrités médicales.

Ce cosmétique rafraîchissant, balsamique, tonique, possède toutes les vertus des plantes qui en font la base: spécialement dédiée aux dames, il est supérieur à tous les vinaigres de toilette composés jusqu'à ce jour.—D'un parfum délicieux, cette remarquable composition pénètre par tous les pores sous les tissus adipeux, et, fortifiant le derme, donne à la peau la fraîcheur et l'élasticité de la jeunesse. Les hommes en font usage avec succès pour faire disparaître le feu du rasoir après la barbe. Prix des flacons, 4 fr. 50 et 3 fr. Chez GELLE Frères, parfumeurs-chimistes, rue des Vieux-Augustins, 35, près la place des Victoires, inventeurs du **REGENERATEUR POUR LA POUSSÉ ET LA CONSERVATION DES CHEVEUX**.

On trouve également chez eux: le **SAVON PHILODERME AU SUC DE CONCOMBRES**, émollient et rafraîchissant.  
**L'ÉLIXIR DE ROSES** de Paris, pour l'entretien de la bouche et la conservation des dents.  
**LA COMPOSITION** propre pour noircir à la minute moustaches et favoris.  
**LA LOTION VÉGÉTALE**, base de jaunes d'œufs pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux.  
Dépôt chez tous les Parfumeurs et Coiffeurs, en France et à l'étranger.

**LE COURRIER DE L'EUROPE,**

SEUL JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE PUBLIÉ A LONDRES, FONDE EN 1840

A commencé à donner et donnera pendant toute la durée de l'Exposition, un SUPPLÈMENT GRATUIT DE VINGT-QUATRE COLONNES, spécialement consacré à l'examen critique des objets de l'Exposition.  
Le COURRIER DE L'EUROPE donne dans chaque numéro toutes les nouvelles de la semaine, les articles les plus saillants de la Presse française; une partie anglaise; des bulletins politiques et commerciaux. Les revues littéraires, dramatiques et hebdomadaires des célébrités parisiennes. Les séances de l'Institut, etc., etc.  
Le *Courrier de l'Europe*, ayant plus de onze ans d'existence, est le seul journal établi d'une manière durable dans la Grande-Bretagne. Le public auquel il s'adresse rend les annonces qu'on lui confie entièrement profitables.  
On s'abonne à Londres, chez M. Joseph Thomas, 1, Finch Lane, Cornhill, city; et n° 2, Catherine Street, Strand, maison du *Courrier de l'Europe*, et à Paris, dans les bureaux du *Palais de Cristal*, 24, Passage Jouffroy.  
Trois mois, 6 s. 6 d. (8 fr. 50 c.) — Six mois, 13 s. (17 fr.) — Un an, 1 liv. st. 6 s. (34 fr.) — S'adresser franco.

**LA PATRIE**

JOURNAL QUOTIDIEN

12, RUE DU CROISSANT, A PARIS.

Publie chaque soir une édition spéciale, qui s'imprimant quelques instants seulement avant le départ des courriers, porte dans les Départements et à l'Étranger, de DOUZE à VINGT-QUATRE HEURES AVANT TOUS LES AUTRES JOURNAUX DE PARIS, les cours de la Bourse et des marchandises, les séances de l'Assemblée législative, les documents officiels, les nouvelles étrangères, etc.

PRIX D'ABONNEMENT: { Départements, 3 mois, 15 fr. — 6 mois, 29 fr. — Un an, 56 fr.  
  { Etranger, id. 20 fr. — id. 38 fr. — id. 72 fr.

**NOUVELLES CONDITIONS D'ABONNEMENT**

AU JOURNAL

**LE PALAIS DE CRISTAL.**

A partir du 4<sup>er</sup> août prochain, le prix de l'abonnement est fixé de la manière suivante:

	PARIS.		ETRANGER.
Un an, . . . . .	25 fr. » c.	Un an, . . . . .	30 fr.
Six mois . . . . .	12 50	Six mois . . . . .	15

Tout abonnement d'un an pris avant le 4<sup>er</sup> janvier donne droit, moyennant 2 fr. 50 c. seulement, à une magnifique

**Vue intérieure du Palais de l'Exposition,**

imprimée et coloriée à trois teintes, sur papier double-columbier de 4 m. 20 c. sur 0 m. 90 c.

NOTA.— En adressant franco un mandat de 12 fr. 50 c. à l'ordre du Gérant, les Abonnés actuels recevront le journal jusqu'au 4<sup>er</sup> août 1852. — (Ajouter 2 fr. 50 c. pour la prime.

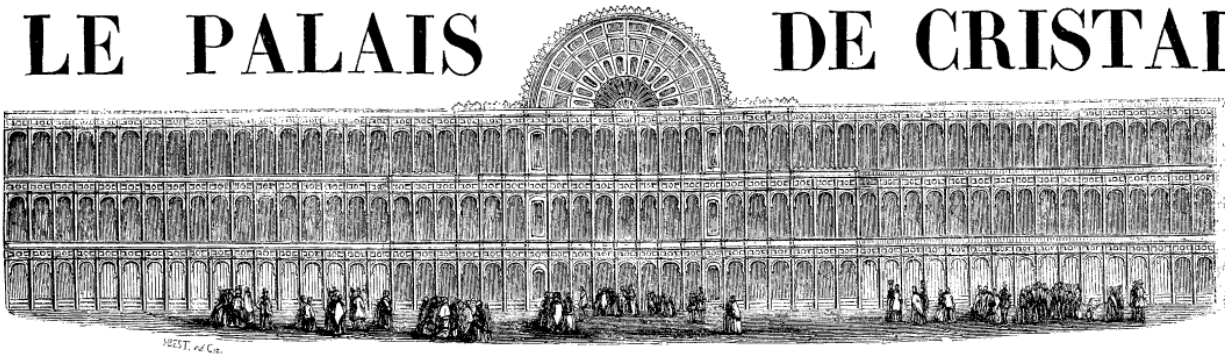
Un tirage spécial à QUATRE TEINTES permet de donner la même prime au prix de 3 fr. 50 c. pour les Souscripteurs.

**TARIF DES INSERTIONS ET ANNONCES**

Dans le Palais de Cristal.

Une seule annonce de cinq lignes au moins, la ligne, . . . . .	1 fr. » c.	NOTA.— Les annonces anglaises sont comptées ligne pour ligne. — Les annonces affiches sont calculées sur du caractère de cinq points. S'adresser à l'Administration, 24, passage Jouffroy,
Répétée cinq fois, ou une seule de 120 lignes. . . . .	75	
Répétée dix fois, ou une seule de 210 lignes. . . . .	50	
Reclames. . . . .	1 50	

# LE PALAIS DE CRISTAL



JOURNAL ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1854 ET DU PROGRES DES ARTS INDUSTRIELS.

On s'abonne, à PARIS, à l'Administration du Journal, 24, PASSAGE JOUFFROY. — A LONDRES, au Bureau du Journal, 2, Catherine Street Strand. — On s'abonne également à PARIS, chez MM. Sussse frères, 31, place de la Bourse; chez M. Hector Bossange, libraire pour l'exportation, 23, quai Voltaire; — à STRASBOURG, chez Alexandre, libraire; — à BRUXELLES, chez AUG. DECO, correspondant général pour toute la Belgique; — à LONDRES, chez J. Thomas, 4, Finch lane Cornhill; — chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger, et dans les Bureaux des Messageries Nationales. — Envoyer *franco* un mandat sur Paris ou un bon sur la Poste à M. MANSARD, gérant du Journal, 24, passage Jouffroy. — Les nouveaux abonnements courent à partir du 1<sup>er</sup> Aout 1854

ABONNEMENTS pour Paris et les Départements : un an, 25 francs. — 6 mois, 12 fr. 50 c. — Étranger, un an, 30 fr. — 6 mois, 15 fr.

## SOMMAIRE.

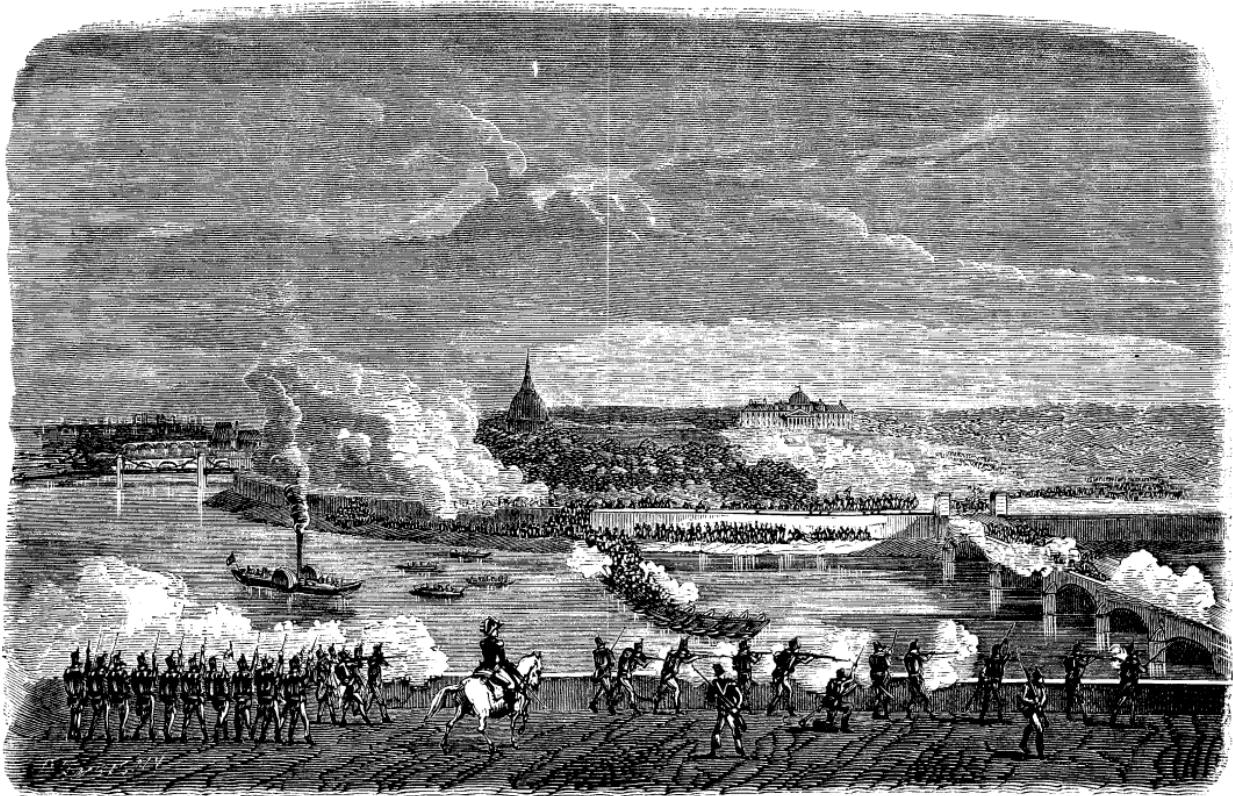
Nouvelles conditions d'abonnement au Palais de Cristal. — Réception du lord-maire de Londres et des commissaires de l'Exposition, par le préfet de la Seine et le conseil municipal de la ville de Paris. — **Bulletin industriel** : I. Question de la propriété intellectuelle, prochaine réunion des inventeurs et artistes industriels (*avis très important.*) — II. De l'industrie agricole. — **Exposition de Londres** par M. JOEARD. Ce que c'est que la langue anglaise. — On ne se bat que faute de s'entendre. — Il ne faut pas prendre un peuple par la longue. — Tous les peuples ne doivent apprendre que leur langue et le français. — Utilité du grec pour les parfumeurs. — Les 814 langues de lord Prayer. — L'établissement polygraphique impérial de Vienne. — Impressions du chinois et du

japonais en caractères mobiles. — Utilité de la gutta-percha pour la typographie. — La chimie de Pail. — Fabrique mécanique de filigrane. — Union de la lithographie à l'héliographie. — Supériorité des Américains en daguerréotypie. — Carte photographique de la lune. — Prix de 400,000 francs pour la photographie-lithographique. — Petits prix pour de grandes inventions. — Meeting des inventeurs pour protester contre la loi des lords. — Une statue pour Jacques 1<sup>er</sup>, inventeur des brevets d'invention. — Meeting des fabricants de Birmingham contre les patentes à bon marché. — Abolition de la patente des colonies. — La misère, c'est l'esclavage; la richesse, c'est la liberté. — **De la Russie industrielle** (3<sup>e</sup> article), par M. BELLEGARRIQUE. — **Agriculture** : instruments ara-

toires. — **Faits industriels.** — **Nouvelles de l'Exposition.** — **Courrier de Paris et de Londres.** — Correspondance.

## DESSINS.

Fête militaire au Champ-de-Mars. — Divers objets en plaqué (orfèvrerie anglaise). — Tapis. — Sculpture sur bois (divers dessins). — Frégate du prince de Galles. — Diadème (joaillerie russe). — Pendule de M. Chopin (le premier ballon). — Châle cachemire (fabrique anglaise). — Piano. — Vases en porcelaine. — Instruments aratoires (sept dessins).



FÊTE MILITAIRE AU CHAMP-DE-MARS.

**Nouvelles conditions d'abonnement.**  
Au journal LE PALAIS DE CRISTAL.

A partir du 1<sup>er</sup> août courant, le prix de l'abonnement est fixé de la manière suivante :

Un an.....	25 fr.
Six mois.....	12 fr. 50 c.
ÉTRANGER.	
Un an.....	30 fr.
Six mois.....	15 fr.

Tout abonnement d'un an pris avant le 1<sup>er</sup> octobre donne droit, moyennant 2 fr. 50 c. seulement, à une magnifique VUE INTERIEURE du PALAIS DE L'EXPOSITION, imprimée et coloriée à trois teintes sur papier double-colombier de 1 m. 20 c. sur 0 m. 90 c.

Un tirage spécial à 4 teintes, permet de donner la même prime au prix de 3 fr. 50 c. pour les souscripteurs.

NOTA. — En adressant franco un mandat de 12 fr. 50 c. à l'ordre du gérant, les abonnés pour la durée de l'Exposition, recevront le journal jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1852. Pour les nouveaux abonnés, collection antérieure au 1<sup>er</sup> août, 12 fr. 50 c. (Ajouter 2 fr. ou 3 fr. 50 c. pour la prime).

**RÉCEPTION**

DU LORD-MAIRE ET DES COMMISSAIRES DE L'EXPOSITION PAR LE PRÉFET DE LA SEINE ET LE CONSEIL MUNICIPAL DE LA VILLE DE PARIS.

Le fait seul de cette réception hospitalière est un progrès dont les Industriels ne méconnaîtront ni l'importance, ni la portée. Ce n'est pas seulement un procédé, c'est le triomphe d'un principe; ce n'est pas seulement une politesse rendue, c'est une manifestation de peuple à peuple, c'est le vœu positivement exprimé d'une paix durable, d'une entente intelligente et active des intérêts de deux nations qui sont la lumière du monde entier; et, en ce qui nous concerne, c'est l'intention formelle de prendre l'industrie pour point de départ de cette union, dont rien ne doit plus rompre la chaîne.

Nous devons donner les détails de cette fête, qui est un des actes les plus importants de notre époque :

Les invités anglais sont arrivés à Paris vendredi soir, 1<sup>er</sup> août; ils étaient attendus de sept à neuf heures. Le lord-maire seul est arrivé à neuf heures dix minutes. Dès huit heures, cent cinquante hommes à cheval de la garde républicaine, en grande tenue, stationnaient sur la place du chemin de fer du Nord, et de nombreuses escouades d'agents de police prenaient possession de toutes les issues et de l'intérieur de la gare.

Successivement sont arrivés une dizaine de voitures amenant M. le préfet de la Seine et une partie de la commission municipale provisoire, et M. le préfet de police.

Le public assez considérable qui se pressait aux abords du chemin de fer, se composait en grande partie d'ouvriers; on y distinguait un certain nombre d'Anglais.

Aux approches de neuf heures, les mouvements de l'escadron de cavalerie ont annoncé que l'heure de l'arrivée avançait. En effet, on a bientôt entendu le sifflement de la vapeur du convoi arrivant. A neuf heures sonnant, le lord-maire montait dans la voiture de M. Berger avec M. Carlier; six voitures ont pris à la suite divers membres importants de la municipalité anglaise, parmi lesquels on distinguait deux ou trois dames.

Les voitures se sont éloignées par la rue de Dunkerque, précédées et suivies de piquets de gardes républicains. Quelques acclamations de : « Vive l'Angleterre ! » se sont fait entendre.

Le lendemain samedi, les invités ont été magnifiquement traités à l'Hôtel-de-Ville par le conseil municipal et le préfet.

A sept heures, on est entré dans la grande galerie des fêtes, dont l'éclairage était splendide, et dans laquelle avaient été dressées les tables du banquet.

En tête des invités étrangers nous citerons d'abord le véritable héros de la fête, le très-honorable baronnet sir John Musgrave, lord-maire de la cité de Londres, le recorder, les aldermen et les deux schérifs de la cité; lord Granville, vice-président de la commission royale de l'Exposition universelle, et les membres de cette commission dont les noms suivent :

Sir Thomas Baring, MM. Charles Barry, Field-Gibson, Shepherd, directeur de la Compagnie des Indes; William Cubbit, John Gott, Stafford Northcote, Scott Russel, Edgar Bowring, Charles Dilke, lord Gough, pair d'Angleterre, lieutenant-général, représentant la corporation des orfèvres de Londres; lord Holland, pair d'Angleterre; lord Wharnclyffe, pair d'Angleterre; lord Almarley, lord Ebrington, sir Thompson Hankay, gouverneur de la Banque d'Angleterre; le lord-maire de Dublin, le lord-prévôt de Glasgow, le maire de Manchester, le maire de Birmingham, le maire de Leeds, enfin M. Paxton, l'habile architecte du Palais de Cristal, et M. Fox, ingénieur, sous les ordres et par les soins duquel a été exécuté le projet de M. Paxton.

L'Assemblée nationale, le conseil des ministres, le corps diplomatique, l'armée, étaient dignement représentés.

Le préfet de la Seine, placé au centre de la salle, devant un piédestal sur lequel était posé le buste du président de la République, avait à sa droite monsignor Garibaldi, nonce du Saint-Siège apostolique, et lord Granville, vice-président de la commission royale près la grande Exposition; à sa gauche, lord Normanby, ambassadeur d'Angleterre, et M. Baroche, ministre des affaires étrangères.

Au milieu d'une seconde table faisant face à celle du préfet était assis le lord-maire de Londres, ayant à sa gauche M. Lanquetin, président du conseil municipal de Paris. Derrière le lord-maire se tenaient, dans toute la vigueur du flegme britannique et l'attitude la plus respectueuse, deux laquais vêtus de la plus élégante et la plus riche livrée, avec galons d'or sur toutes les coutures et profusion d'aiguillettes du même métal, plus un jockey, également doré et galonné, avec une perruque blanche que couvrait une casquette, ou plutôt un casque orné des fleurs de lis de France, et surmonté du léopard britannique.

L'abondance des matières nous empêche de reproduire ici les discours de M. Berger, de lord Granville et du lord-maire : tous les journaux ont publié ces discours, empreints d'une grande cordialité et d'une haute appréciation du fait considérable de cette intéressante réunion.

Dimanche, c'est à Versailles que nos hôtes ont été recus. On ne peut se figurer l'affluence considérable de spectateurs qu'avait entraînés dans la ville de Louis XIV la fête des eaux donnée aux illustres invités. On sait au moyen de quelles énormes dépenses Louis XIV est parvenu à faire exécuter ces merveilles. Lorsque les mille gerbes se sont élancées et que les perles de ces eaux se sont déroulées au soleil le plus resplendissant, des cris d'admiration se sont échappés de toutes parts. Les Anglais n'ont pu conserver leur plegme habituel, et nous en avons entendu exprimer leur admiration avec un entrain digne de la nation française.

Lundi, le président de la République a fait les honneurs de la belle résidence de St-Cloud.

Dès deux heures, tout l'espace compris entre le pont et la grille du château était encombré de la foule la plus compacte, tant des invités que des curieux arrivés de Paris pour voir jouer les grandes eaux. Jamais Saint-Cloud n'avait vu à la fois tant de monde et surtout tant de curieux. Des deux côtés du quai la file des équipages s'allongeait à perte de vue.

A trois heures les portes du château ont été ouvertes, et, en quelques instants les salons étaient encombrés. Le président, en habit de ville, était sur la terrasse du Trocadéro, avec lord Normanby, la princesse Mathilde, plusieurs généraux, les membres de la commission française, les principaux membres de la commission autrichienne, le général Narvaez en habit de ville, beaucoup d'officiers français et étrangers en grand uniforme, deux évêques et leur grand vicaire.

A cinq heures, un officier est venu annoncer l'arrivée du lord-maire, qui a été reçu par un détachement de carabiniers, rangé devant le péristyle. Il était accompagné de M. Carlier et de l'un des aldermen de la Cité de Londres. On a beaucoup admiré sa livrée en grande tenue de gala, bleue galonnée d'or, avec d'immenses chapeaux à deux cornes bordés de larges galons d'or et de chicorée noire.

Le général Roguet, deux officiers d'ordonnance, deux huissiers en tête, ont conduit le lord-maire sur la terrasse où était réunie la société du président; lord Normanby s'est levé et a présenté le lord-maire à M. Louis Bonaparte. Quelques paroles de politesse ont été échangées en anglais, puis sur la désigna-

tion du lord-maire, lord Normanby a présenté au président toute une série d'Anglais de distinction avec leur famille. Après cette cérémonie d'un quart d'heure environ, le président a offert le bras à lady Normanby, lord Normanby à la princesse Mathilde et toute la société les suivant, on a fait lentement le tour du parc réservé.

Il y avait trois orchestres disséminés sur plusieurs points du parc, qui ont joué des valses, des contredanses et des polkas pendant toute la promenade : celui qui était le plus proche du Trocadéro a joué le *God save the queen*, à l'arrivée du lord-maire. Il y avait trois buffets, dont l'un, le plus considérable, s'étendait sur toute la longueur de l'Orangerie; il n'ont été ouverts qu'à six heures, mais ils ont été alors littéralement envahis.

A six heures les représentants sont arrivés en foule. Nous avons remarqué entre autres les ministres, le président de l'Assemblée, plusieurs membres du bureau, puis MM. Drouin de Lhuys, Tocqueville, Gustave de Beaumont, Gasc, Denjoy, Lequien, Abattucci, le général Lebreton, G. de Saint-Germain, Mathieu Bodet, etc., etc.

La fête a été fort animée; les invités français, aussi bien que les étrangers, ont particulièrement admiré en détail les merveilles du palais de Saint-Cloud, les tableaux, les meubles et les plafonds de la galerie d'Apollon, les salons cérémoniaux, la salle où la reine Marie-Amélie donnait ses réceptions particulières, la grande table autour de laquelle elle travaillait avec ses filles : rien n'a été changé depuis Février.

Mardi, bal à l'Hôtel-de-Ville.

Mercredi, fête militaire. Cette fête a été, sans contredit, l'épisode le plus intéressant de la semaine. On ne peut imaginer rien de plus saisissant, rien de plus régulier que ces évolutions faites par nos soldats avec une vigueur, une énergie, une précision, qui faisaient illusion complète et donnaient une idée de la redoutable action de l'armée française sur le champ de bataille. Nous devons donner quelques détails sur ces mouvements militaires qui ont excité un véritable enthousiasme.

Une foule immense se pressait, dès le matin, aux abords du Champ-de-Mars; un temps magnifique a favorisé les manœuvres militaires.

Tous les établissements, toutes les maisons du quai de Billy ont été surmontés de terrasses ou balcons en planches dressés pour la circonstance et loués aux amateurs. M. Cail, notre célèbre mécanicien, avait offert à une foule nombreuse et choisie son riche et vaste établissement, dont M<sup>me</sup> Cail a fait les honneurs avec une hospitalité charmante.

Les matériaux d'un pont de bateaux avaient été apportés : ils consistaient en un certain nombre de bateaux plats amarrés à la rive gauche et de longs madriers empilés sur le quai au bord de l'eau. Deux tentes dressées au bord de l'eau renfermaient les autres pièces du matériel.

Dès deux heures, les régiments en grande tenue munis des objets de campement sont arrivés de tous côtés et sont allés prendre place, qui sur la rive droite, qui sur la rive gauche, selon le corps d'armée auxquels ils appartiennent.

Celui de la rive gauche, commandé par le général Guillibert, devant agir surtout en plaine, puisqu'il campe dans le Champ-de-Mars, est principalement composé d'infanterie, et n'a que deux batteries d'artillerie, celui de la rive droite se trouvant au contraire sur des hauteurs, est principalement formé d'infanterie et d'artillerie, dont il a 4 batteries; le général Carrel le commande, ayant sous ses ordres le général Levasseur.

La gendarmerie mobile et la garde républicaine à pied font partie de ce dernier corps, et se distinguent des autres troupes par leurs pantalons blancs, distinction que leur envient les malheureux soldats en pantalon garance.

A trois heures, la Seine se garnit d'une flottille d'embarcations de toutes sortes, qui font le plus pittoresque effet. Toutes les berges sont pleines de spectateurs.

A trois heures et demie, le président est sorti de l'Élysée, précédé et suivi de hussards et de cavalerie très-nombreuse de la garde nationale.

Les généraux Oudinot, Dulac, Perrot l'accompagnent, ainsi que le ministre de la guerre, l'ambassadeur turc et un grand nombre d'officiers étrangers. La présence de ces officiers de toutes nations, la variété et la richesse des uniformes attireraient tous les regards.





## DIVERS OBJETS EN PLAQUÉ,

PAR MM. BROADHEAD ET ATKIN, DE SHEFFIELD.

Nous avons déjà parlé de la maison de Sheffield qui se distingue à l'Exposition par le fini de son travail et la richesse des détails dont elle sait orner les objets qui sortent de ses ateliers.

Nous donnons, ci-dessous, plusieurs modèles des plus remarquables de cette maison : Deux vases à fleurs, un panier à pain, un cruchon de claret et un porte-liqueur.

En général, l'orfèvrerie anglaise occupe, dans l'Exposition, un des premiers rangs, mais toujours en encourageant le reproche d'être un peu trop surchargée de détails.

Nous savons, en France, avec quel soin, quelle délicatesse, les orfèvres, comme Odiot, et tant d'autres, terminent leurs œuvres. Jamais, peut-être, cet art n'a été poussé à un tel degré de perfection.

Tous les moyens ont été mis en pratique par les exposants de Londres : Un des produits les plus nombreux, c'est l'électro-plaqué. Il diffère de celui de Sheffield et du plaqué ordinaire en ce que l'argent est précipité sur une surface de cuivre ou d'argent allemand, au moyen d'un courant électrique, d'une solution d'oxyde d'argent dans le cyanide de potasse ou de toute autre solution.

Ce courant électrique est ordinairement développé par la batterie galvanique : cependant, quelques fabricants emploient aujourd'hui des aimants permanents comme sources d'électricité, le courant étant produit par la rotation de l'armature devant les pôles.



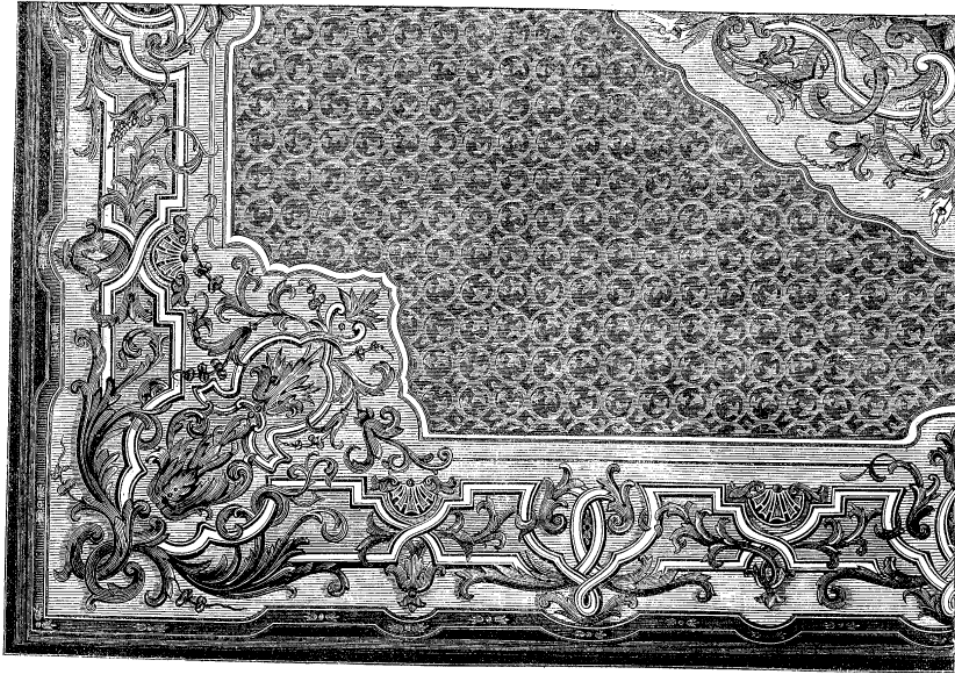
DIVERS OBJETS EN PLAQUÉ, PAR MM. BROADHEAD ET ATKIN, DE SHEFFIELD.

La solution employée pour dorer, par décomposition électrique, est de l'oxyde d'or, dissous dans du cyanide de potasse. Le procédé est semblable, en tout, à celui qui est employée pour argenter ; mais l'or est précipité par un courant électrique beaucoup plus faible. On conçoit que ce procédé offre des moyens faciles pour produire une combinaison de métaux en élégants dessins sur toute espèce de surface.

Le plaqué de Sheffield se fait selon les règles de l'ancien système : Il consiste à joindre une pièce d'argent à une pièce de cuivre, et, en les exposant ensuite au degré de chaleur nécessaire pour que la cohésion devienne parfaite ; puis, on les roule en feuilles, et il est facile, dès-lors, de leur donner toutes les formes désirables.

Nous avons cru devoir donner quelques détails précis sur les moyens d'appliquer les procédés nouveaux de la chimie et de la physique à l'art de l'orfèvrerie. C'est que, depuis l'admirable invention Ruolz, tous les efforts qui seront faits dans ce genre auront pour résultat de permettre d'arriver au bon marché dans la fabrication des objets de service ordinaire. Il est important que toutes les classes de la société puissent profiter de ces découvertes. Il y a un pas moral attaché au succès de ces procédés. La statuaire a déjà fait, en cette voie, des progrès immenses ; dans peu de temps, l'orfèvrerie jouira du même bienfait. Espérons qu'à leur tour les inventeurs ne seront pas oubliés.

Du jour où leurs droits seront réputés devoir être équivalents à ceux des autres propriétaires, la concurrence sera celle du génie et non celle de la spoliation.

TAPIS, DE MM. WATSON, BAK ET C<sup>e</sup>, DE LONDRES.

## TAPIS

DE MM. WATSON, BAK ET C<sup>e</sup> DE LONDRES.

Ce que nous trouvons de plus remarquable dans ce tapis, c'est la simplicité du dessin. Le fond est comme on le voit, riche et distingué. Quand à l'exécution, la maison de MM. Watson et Bell est un des établissements importants de Londres. Nous en donnons la vignette, parce qu'il nous paraît utile pour les fabricants, qu'ils trouvent dans notre journal tout ce qui peut servir à développer pour eux le

germe d'une idée, dont le dessin devient le signe artistique.

Au reste, nous avons eu déjà occasion de signaler les mérites de la fabrication des tapis exposés par l'Angleterre ; et nous pouvons le faire sans porter le moindre préjudice à la France, qui, de l'aveu de tous, est, sous ce rapport, au-dessus de toutes les autres nations.

On admire généralement un tapis d'Oxminster, destiné à un salon du château de Windsor, et qui a 47 mètres sur 12.

Un des produits les plus curieux et les plus inté-

ressants sous ce rapport, c'est le tapis en laine d'Allemagne, exécuté pour en faire hommage à la reine par la femme du lord-maire, et par cent cinquante autres dames appartenant aux premières classes de la société anglaise.

Nous croyons devoir signaler ce fait, non-seulement à cause de son originalité, mais encore parce qu'il peut-être la source d'un travail à créer pour les ouvrières en aiguille. Il est évident que si la mode de ce genre de tapis prenait, ce serait là un moyen d'employer beaucoup de bras qui chôment trop souvent, faute d'industrie.

SCULPTURE SUR BOIS.

PAR M. ROGERS, DE LONDRES.

Cet artiste est un des plus habiles qui aient exposé à Londres des objets sculptés sur bois. Nous



remarquons dans les vignettes que nous donnons ici : au milieu, trois cadres, le premier pour miniature, est dans le style dit « d'Elizabeth » ; le dernier est entouré d'une branche d'œillet; celui qui occupe le



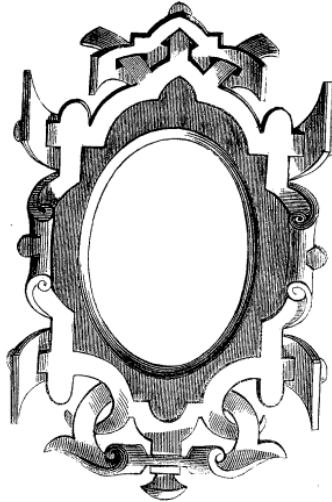
centre est un cadre de l'école vénitienne.

Sur la colonne de droite sont disposés des masques antiques destinés à figurer au plafond d'une chambre; enfin, aux deux extrémités

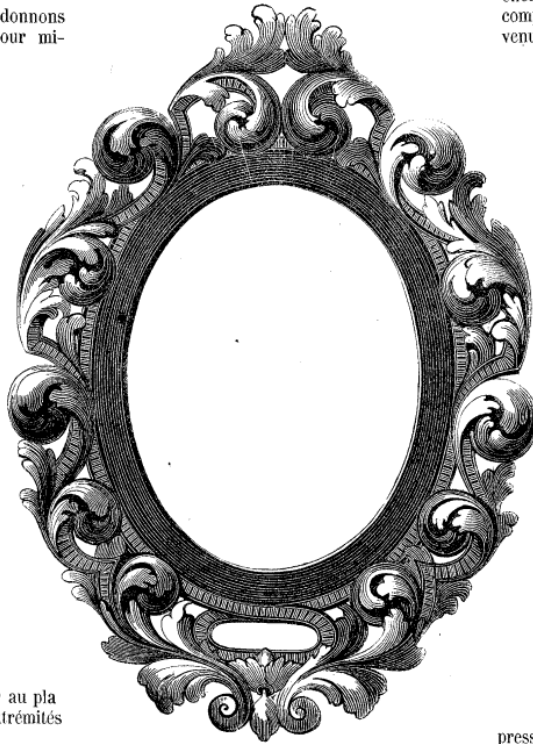


de la première colonne sont deux sculptures sur bois de nature morte dont l'une est un groupe de pêche et l'autre un groupe de chasse.

On s'accorde à reconnaître du goût et un certain fini d'exécution dans ces différents modèles.



Nous donnons aussi un des verres semblables à



ceux que nous avons exposés dans un de nos derniers numéros.



Le cachet particulier que nous aimons à consta-

ter dans ces sortes d'objets, c'est de voir l'art s'appliquer aux objets de l'usage le plus humble; et c'est là un des motifs qui nous fait regarder comme un devoir de ne pas négliger de donner à nos lecteurs ces vignettes qui, sans être aussi riches que les autres, témoignent des efforts faits par les industriels à résoudre le problème de l'alliance de l'art



avec l'industrie, alliance qui a une connexité réelle avec le développement de l'intelligence dans les classes populaires.

C'est ainsi que les cadres, qui avaient pendant longtemps été réduits à la plus simple expression, ne servaient qu'à protéger une toile; et aucun effet d'optique n'était étudié, préparé pour rendre l'effet du tableau. Il y a dans les dispositions seules de ces encadrements un sens artistique dont on doit tenir compte; et ce qui était un objet sans valeur est devenu une sorte d'interprète de la pensée du peintre.

Au reste, la renaissance avait porté tout son goût dans l'agencement extérieur des détails. A Venise, à Florence,



dans nos vieux manoirs, la main des ornementistes se montre partout; et l'art moderne, qui cherche surtout l'ex-



pression du sujet dans ce qui l'entoure, ne pouvait pas négliger un point aussi important. C'est donc encore un signe de goût que nous signalons : le modelleur, l'encadreur, l'ornemaniste sont des artistes qui cherchent à surprendre les grands secrets de l'art, et il faut les en féliciter.

Cette tendance à l'étude du grand et du beau est un des signes caractéristiques de notre époque; et si des innovations réelles viennent compléter les ressources dont les arts avaient besoin, il faut reconnaître qu'elles n'excluent pas le culte des anciennes



traditions où se retrouve toujours la base des grands principes dont il ne faut jamais s'affranchir, tout en donnant l'essor à son imagination.

Après lui, vint un état d'épuisement qui inquiéta; et il fallut tout le mouvement imprimé au progrès pendant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle pour que l'agriculture prit son essor. Mais, il faut se hâter de le reconnaître, la nécessité fit faire des prodiges à la science agricole. Louis XV fut un de ses protecteurs les plus habiles et les plus ardents. Il fonda la Société royale et centrale et les pépinières.

Louis XVI fit faire des recherches en Amérique et André Michaux envoya, des États-Unis, des plantes et des graines propres à être naturalisées en France.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle fut pour l'agriculture l'ère de la science. Réaumur, Buffon, Varennes de Fénille, Dubamel, Dumonceau, Lamoignon de Malsherbes, Dumont de Courset, s'appliquèrent à découvrir les mystères de la science appliquée à l'industrie.

La révolution de 1789 aurait dû faire faire des pas immenses à la science agricole, parce que l'abolition de la féodalité, les lois de succession donnaient à l'agriculture une immense quantité de terres; mais les désastres de 1793 entravèrent la marche progressive de l'industrie agricole.

Enfin, après les guerres de l'empire, et depuis 1815, la paix fut l'élément le plus fécond des améliorations introduites dans cette science. Louis XVIII fonda, en 1824, l'école forestière de Nancy; Charles X, la Société d'horticulture; et Louis-Philippe multiplia, sous son règne, les moyens propres à encourager le progrès de l'agriculture.

Depuis 1830, tous les éléments propres à l'accroissement des ressources de la terre ont été étudiés et mis en jeu. De toutes parts, des primes ont été créées par les éleveurs de bestiaux, pour les producteurs; des comices ont été institués; des fermes-écoles sont déjà formées sur plusieurs points de la France; les lois de police rurale ont été modifiées profondément; tous les hommes de quelque valeur, savants, juristes-consultes, publicistes, se sont voués à l'honorable mission de relever dans l'opinion publique la classe des agriculteurs, en ne craignant pas d'intervenir eux-mêmes dans la pratique.

Un des résultats les plus expressifs des progrès de l'agriculture, c'est que, depuis 1789, les perfectionnements ont été tels que l'accroissement des produits s'est élevé à 40 p. 100.

Cependant, tout n'est pas dit, si l'en faut de beaucoup, sur cette immense question.

Il est deux points sur lesquels une réforme est nécessaire, indispensable: deux préjugés absurdes sont cause de l'état stationnaire de ces deux ressources, rendues si fécondes par l'agriculture: l'une, c'est la question de la résistance presque invincible des populations ignorantes contre l'introduction de procédés éminemment utiles qui doivent réaliser de notables économies dans la main-d'œuvre et de grandes améliorations dans la production, l'autre c'est la question du crédit agricole.

Les habitants de la campagne n'osent pas encore, malgré bien des efforts, se dépouiller des préjugés qui les étirent; ils, les procédés de leurs pères sont tellement enracinés chez eux, qu'il ne leur paraît pas possible d'essayer des nouveaux procédés. Nous ne saurions énumérer ici les mille modifications qui sont venues, depuis que la science s'est introduite dans les études agricoles, changer les systèmes de l'ancienne culture. Mais pour parler d'une conquête importante et dont il est indispensable que les fermiers se décident à profiter, la préparation des engrais a fait des progrès immenses au moyen des procédés chimiques; et cependant, telle est la persévérance dans la routine, telle est l'ignorance des agriculteurs, dans certaines contrées, qu'on ne peut parvenir à les arracher aux vieux usages.

Un autre point très important et sur lequel nous ne saurions seulement les paysans, mais encore les législateurs, se maintenant avec un entêtement passionné dans l'ornière du préjugé, c'est le *crédit agricole*. Eh bien! malgré les témoignages irrécusables d'expériences sans réplique, en Pologne, en Prusse, et dans beaucoup d'États allemands, en cette matière, malgré les efforts des publicistes, des hommes d'État, des producteurs, on ne peut arriver à faire la tentative d'une seule de ces banques territoriales, dont toute la propriété foncière réclame impérieusement l'institution.

La législation qui régit les hypothèques a été légèrement modifiée. C'est un précédent. Il faut espérer que la mobilisation des produits fonciers, tendant à devenir plus facile, les préjugés qui pé-

sent sur nos contrées agricoles finiront par disparaître.

Le cadre de notre journal réserve tout naturellement une place à l'élaboration des projets de réforme qui s'indiquent d'eux-mêmes, depuis que l'industrie a prêté son concours à l'agriculture; nous faisons appel ici à tous les intéressés, afin que dans cet ordre comme dans tous les autres ordres de la science industrielle, il soit bien décidé que nous défendons les progrès qui doivent amener le triomphe de nos principes. La *propriété foncière* étant le point de comparaison que nous avons choisi pour placer auprès d'elle la *propriété intellectuelle*, il est logique que pour assurer le triomphe de l'une, nous concourions à l'amélioration de l'autre.

Nous ferons remarquer à nos lecteurs que nous donnons dans ce numéro des modèles d'instruments agricoles. Nous tiendrons le public au courant des progrès de la science et de l'industrie en ce qui concerne cet élément puissant des richesses de notre pays.

ALEXANDRE LAVA,

Rédacteur en chef, avocat à la Cour d'appel de Paris.

### EXPOSITION.

Ce que c'est que la langue anglaise. — On ne se bat que faute de s'entendre. — Utilité du latin. — Il ne faut pas prendre un peuple par la langue. — Tous les peuples ne doivent apprendre que leur langue et le français. — Utilité du grec pour les parfumeurs. — Les 814 langues de lord Prayer. — L'établissement polygraphique impérial de Vienne. — Impression du chinois et du japonais en caractères mobiles. — Utilité de la gutta-percha pour la typographie. — La chimie de Pül. — Fabrique mécanique de filigrane. — Union de la lithographie à l'héliographie. — Supériorité des Américains en daguérotypie. — Carte photographique de la lune. — Prix de 100,000 fr. pour la photographie-lithographique. — Petits prix pour de grandes inventions. — Meeting des inventeurs pour protester contre la loi des lords. — Une statue pour Jacques Ier, inventeur des brevets d'invention. — Meeting des fabricants de Birmingham contre les patentes à bon marché. — Abolition de la patente des colonies. — La misère, c'est l'esclavage; la richesse, c'est la liberté.

Les anciens routs anglais, dont le seul nom présente à nos souvenirs une masse compacte de visiteurs s'étouffant fraternellement entre eux, ont changé de nom; ils s'appellent aujourd'hui *conversations*, probablement par antithèse, car on n'y dit ordinairement pas un mot; cependant il y a des exceptions, car nous venons d'assister à une *conversation*; en latin, *conversatio*; en allemand, *conversations*; en hollandais, *conversatie*; en anglais, *conversationschone*.

L'orateur n'est point un grammairien, comme on en pourra juger par les ingénieuses observations qu'il a brodées sur le thème suivant: L'anglais n'est que de l'allemand et du français estropiés par ordre supérieur, pour l'incommodité des étrangers.

On ne se bat, dit-on, que faute de s'entendre; « or, si les peuples s'entendaient, ils ne voudraient pas se battre; vous voyez combien il était important, pour les conquérants, de mettre leurs peuples hors d'état de s'expliquer entre eux sur les motifs d'orgueil mutuel qui les faisaient se ruer les uns sur les autres, pour venger leurs chefs des cancons de cour ou des propos mal sonnants que ces malappris s'adressaient souvent après boire.

« L'idée leur vint donc de bourrer de latin leurs sujets respectifs, sous prétexte qu'ils s'entendraient mieux. Ils ont préféré inculquer à la jeunesse l'amour des républiques anciennes que l'amour du prochain. »

Le mal est fait; leurs successeurs en pâtissent tout en suivant les mêmes errements qui leur paraissent sacrés, parce qu'ils sont vieux. Le tsar impose le latin et le russe aux Polonais; l'Autriche, l'allemand aux Italiens, comme le roi de Hollande a voulu imposer le hollandais aux Belges, qui lui ont fait voir, même à leurs dépens, qu'on ne devait pas plus essayer de prendre un peuple par la langue qu'un perroquet par la queue, parties sensibles par excellence.

C'était bon au temps de George.... (nous avons perdu son numéro) qui, ne sachant pas le français, imposa l'allemand à sa cour et à ses administrations. Il s'est produit alors le même phénomène qu'en Belgique.

Les hommes du barreau désirent faire preuve de bonne volonté se sont évertués à défigurer les mots français, afin que le roi ne les puisse plus reconnaître: aussi tous les noms en *ion* prirent la désinence allemande en *schen*, comme dans *Wunschen*, *Tauschen*, *Dreuschen*, *Waschen*, *Rauschen*. « Ils

ont donc dit: *exhibischen*, *publicaschen*, *organisaschen*, *communicaschen*, *attenschen*; comme les avocats belges ont dit, *plaideren*, *jugeren*, *enregistreren*, *dineren*, *souperen*, *mangeren* et *promeneren*. Les vieux *Hollandais* appellent cela la langue du palais, et ils s'efforcent, en vain, de s'en débarrasser. Si la domination hollandaise avait duré plus longtemps en Belgique, les deux langues se seraient croisées, comme en Angleterre, précisément dans le même temps que les races et dans la même proportion. La fusion des peuples nous ramènerait donc à la confusion des langues », qui n'en feraient plus qu'une; mais, en attendant, nous recommandons le procédé de *Buckingham*, qui conseille à toutes les nations du monde de n'apprendre que leur langue et le français, de manière à ce qu'un mandarin suédois, iroquois ou chinois, pussent s'entendre, ainsi que tous les lettrés du globe entier.

Les Français, qui sont moins aptes à l'étude des prononciations étrangères que tous les autres peuples, en même temps qu'ils sont les plus loquaces, n'auraient, pour tenir tête à tous, rien à étudier, si ce n'est le latin, dont le besoin continue, généralement, à ne plus se faire sentir, et le grec, qui n'est plus guère utile qu'aux parfumeurs, pour dénner des noms incompréhensibles à leurs drogues.

Les savants qui voudraient se mettre aujourd'hui en état de converser avec tous leurs confrères des académies du globe, devraient, chacun, apprendre au moins les 814 langues dont lord Prayer a rassemblé les types, et ils ne les sauraient pas aussi promptement qu'en n'étudiant que le français. Franklin a dit: que deux langues étaient une demi-fortune; quatre langues seraient donc une fortune entière pour un jeune homme, et nous ne sommes pas éloigné de le croire, si ce sont des langues vivantes et répandues; mais huit langues constituent un bête, seize langues un muet, vingt un imbécile, et trente-six un cardinal ou un *Héliu-Burrit*; tout cela s'est vu.

On ne peut qu'admirer, en général la pureté des innombrables caractères en toutes langues, exposés par cet établissement.

Un artiste danois du nom de Pül, ayant été écouté et reçu dans cette institution, l'a enrichie d'une foule de perfectionnements des plus notables, entre autres de la *chimie typographique* sur zinc, qui permet à l'artiste de dessiner lui-même sa pensée, sans l'intermédiaire d'un traducteur; ce que les artistes ont toujours désiré aussi vivement que les auteurs, qui répètent souvent avec les Italiens: « *traduttore traditore*, un écrivain traduit est un homme trahi: » demandez à Anacréon s'il est content d'Ouviaroff, à Bilderdyck s'il est content de Clavareau et à Raphaël s'il est satisfait de Meulemester?

La xylographie ou gravure sur bois, la chalcographie, l'héliographie, la lithographie, la typométrie, la typographie et la chromo-lithographie ont atteint, en s'entraîdant, le plus haut point de perfection, dans les ateliers impériaux.

Avant de quitter les artistes autrichiens, nous voulons leur faire un léger cadeau; puisqu'ils sont outillés pour le mettre à profit: il s'agit d'enlever à la Chine, à l'Inde, à Malte et à Gènes, le monopole du filigrane d'or et d'argent, qui se fait à la main, et que l'Autriche fera désormais à la machine, ce qui sera beaucoup plus exact et moins cher. Voici ce dont il s'agit: Tout le monde connaît la machine de Colas et de Wagner, qui produit ces admirables et indéfinissables guillochés sur une planche de cuivre, en sillonnant avec une pointe, le vernis mou de Callot qui la recouvre. Il suffirait de faire la même opération sur certaine plaque convertie de certain vernis et de déposer du cuivre ou de l'argent par la voie galvanique, dans le tracé, pour obtenir une dentelle de filigrane semblable. Nous nous taïrons sur le moyen de la détacher sans l'altérer; nous dirons seulement que le bain doit être alcalin, que le cuivre ou l'argent doivent être à l'état d'oxide et que le ferro-cyanure de potassium est l'excipient le plus convenable. Nous croyons que l'ingénieur M. Pül n'a pas besoin d'en savoir davantage pour deviner le reste, que nous lui soufflerons à l'oreille quand il aura dit: je me rends.

L'établissement typographique impérial de Vienne est l'arsenal le plus complet du monde en fait de langues; il contient d'une part, les caractères chinois coréens et japonais, de l'autre, les signes hiéroglyphiques et les caractères phéniciens qui représentent les premiers signes connus de l'écriture: tous les autres alphabets tirent leur origine de ceux-là, excepté le Tibétain qui est sorti de l'arbre sacré de la

grande *Lamaserie*, à moins que les feuilles de cet arbre ne soient sorties de celles de l'abécédairé Tibétain.

Le *pater*, imprimé en 608 langues en caractères romain de lord Prayer, est une admirable curiosité, mais la même prière imprimée en 206 dialectes avec leurs caractères propres est une des plus rares choses de l'Exposition.

L'établissement impérial surpasse cependant tout cela. Les 80,000 caractères chinois s'y composent de la même manière que la musique à types mobiles. C'est M. Auer, directeur de cette institution, qui est parvenu à réduire à 400 pièces tout l'alphabet chinois; lequel ne doit cependant pas être aussi facile à composer que le nôtre.

Le même établissement a imprimé le premier livre japonais en caractères mobiles, avec la traduction en regard du docteur *Fitzmaier*. C'est un tour de force unique en son genre; car personne ne savait un mot de cette langue en Europe, il y a vingt-cinq ans, bien qu'il y eût quatre-vingts volumes de l'encyclopédie japonaise à la bibliothèque royale de France, que le sinophile Stanislas Julien a longtemps regardés sans pouvoir en trouver la clé, laquelle il a eu longtemps le projet d'aller chercher à *Jedo*.

La gutta percha et la galvanoplastie ont été d'un grand secours aux Viennois. Ces deux inventions leur ont permis d'accomplir des chefs-d'œuvre de *pantographie*. Les savants français doivent être humiliés de leur infériorité en ce genre. La France et la Belgique sont les seuls pays d'Europe arriérés en fait de gutta percha et de galvanoplastie appliquée.

On y sait à peine ce que c'est que la lithopanie, cette jolie invention du baron Bourgoïn, qui met en mouvement, chaque année, plusieurs millions de thalers en Allemagne. Nous en nommons l'auteur quoiqu'il nous l'ait défendu. Un ambassadeur inventeur, que diraient de lui ses collègues? *shamel...*

L'établissement impérial présente plusieurs poisons fossiles, dont l'empreinte a été prise avec de la gutta percha sur laquelle on a déposé du cuivre par la galvanoplastie; ce cuivre sert de planche pour tirer des épreuves, sans avoir employé ni dessinateurs, ni graveurs. Ses cartes géographiques d'une gravure parfaite, donnent des copies galvaniques aussi parfaites, qui permettent de tirer, au besoin, des milliers d'exemplaires sans endommager le type original.

Nul n'a encore réussi plus complètement que les Viennois dans le stéréotypage galvanique, qui consiste à prendre une empreinte par la pression à chaud, d'une plaque épaisse de gutta percha sous une forme quelconque. Cette forme en creux sert à recevoir le cuivre que donne, pour l'impression, une planche tout aussi nette que le type original.

Nous engageons encore ces messieurs de Vienne à s'occuper d'une application tout à fait nouvelle de la Daguerrotypie, cette découverte merveilleuse que les anciens auraient mythologiquement apothéosée en ces termes :

« Héliographie, fille du Soleil, et d'Iode sœur de « Brôme, présentée aux humains par Mercure en l'an « de grâce 4839. »

Nous les engageons, disons-nous, à l'aboucher avec sa cousine la Lithopanie; car il nous semble possible d'obtenir une épreuve négative d'après une lithopanie et de multiplier en les traduisant en estampes photographiques, les charmants originaux dont Berlin et Meissen ont déjà produit plusieurs milliers de types.

Nous ne pouvons passer sous silence les Daguerrotypistes des Etats-Unis, que nous regardons comme plus avancés que tous ceux du Continent, en fait de portraits surtout. Ils possèdent, à ce qu'il paraît, de plus grands et de meilleurs objectifs que les nôtres : ils les ont tiré de la fabrique de *Foigtlander*, de Vienne. Ils ont exposé les portraits de tous leurs grands fonctionnaires et de leurs principaux hommes d'Etat, grandeur presque demi nature, que nous considérons comme des chefs-d'œuvre dont nos peintres les plus habiles ne pourraient approcher. Ce ne sont plus ces petits barbouillages noirs, durs et laids, dont tous nos coins de rue sont charbonnés; il y a de la transparence et des reflets jusques dans les ombres, c'est la vie, la pensée et le caractère des individus cristallisés sans refroidissement, sans déformation aucune.

La grandeur des objectifs permettant d'éloigner le modèle, on ne s'aperçoit plus de la différence entre les plans avancés et les arrières plans. Ce ne sont

plus de gros nez et de petites oreilles, c'est la nature mise d'accord avec l'art; la France n'atteindra les Etats-Unis que quand THOMSON et PLACINO marcheront d'accord avec Christophe, pour l'art, le verre et la plaque; mais nous doutons qu'ils arrivent, sans l'appui du bureau des longitudes, à produire une carte de la lune aussi parfaite que celle dont les Américains ont exposé la moitié d'une épreuve, avec les montagnes, les mers et les lacs desséchés. Cette épreuve détruira plusieurs préjugés sur l'absence des rayons chimiques dans la lumière lunaire, et la non influence de ses rayons sur les choses d'ici-bas, y compris la sève végétale et la cervelle animale. C'est également la réhabilitation des lunatiques.

Nous profitons de l'occasion pour promettre une prime de 30,000 fr. à l'artiste qui trouvera le moyen d'unir la photographie à la lithographie : c'est-à-dire, à celui qui, recevant une image sur la pierre, la remettra à un lithographe qui l'imprimera et ce, à condition qu'il ne publiera pas son secret.

Cette découverte n'est pas impossible; il ne faudrait que la rencontre d'un bon photographe et de l'inventeur de la *tissierographie*, qui sait préparer et imprimer une trace différentielle, de quelque nature qu'elle soit, pourvu qu'elle ait imprimé la surface de la pierre.

Voici le premier essai qu'ils doivent tenter : Une pierre étant iodée, bromurée ou autrement reçoit l'image photographique, elle est retirée de la chambre obscure, recouverte de gomme arabique noircie et engalée, on la tient dans un lieu obscur jusqu'à ce qu'elle soit bien sèche.

On sait que l'iode qui a reçu l'action de la lumière est comme désagrégée et pulvérisée; les parties ainsi attaquées se laisseront donc pénétrer par la gomme qui préparera la pierre en ces endroits, lesquels deviendront répulsifs pour l'encre du rouleau, tandis que les parties épargnées la recevront avec amour.

La pierre sèche est placée dans l'eau, la gomme dissoute est lavée, et l'imprimeur n'a plus qu'à l'encre à la manière ordinaire pour en obtenir des épreuves aussi nombreuses que d'une pierre dessinée au crayon.

Il y a plus, c'est qu'on pourra opérer des retouches, et faire des additions à ces images, qui en ont toujours besoin; car s'il n'est pas vrai que : « *toujours la nature embellit la beauté*, » il est certain que l'art embellit toujours la nature.

Voilà donc la voie ouverte aux chercheurs; le premier qui trouvera ne voudra point échanger sa découverte contre nos trente mille francs; car on lui en offrira des millions.

Ceci veut dire qu'il n'y a rien de plus ridicule que de promettre de petits prix pour de grandes inventions, à condition que l'inventeur ne prenne pas de brevet; c'est le contraire qu'il faut faire.

Nous connaissons un gouvernement qui a eu la naïveté d'offrir un prix de 30,000 fr. à celui qui trouverait le moyen d'économiser 40 p. % du combustible dans les machines à vapeur, à condition qu'il ne prenne pas de brevet; sans songer que le premier capitaliste venu lui en offrirait des millions, si elle était brevetée, parce qu'elle vaudrait des milliards.

Tant qu'il n'y aura pas d'inventeurs aux affaires (et il n'y en aura jamais), les gouvernements ne connaîtront pas la puissance du levier d'Archimède dont ils parlent souvent, sans savoir qu'il est entre leurs mains; il s'appelle *patente* en anglais et *brevet* en français.

L'assemblée générale des membres de l'association anglaise, pour la protection du droit des inventeurs, a pris récemment la résolution d'adresser à la reine une pétition qui lui sera remise par le dernier attorney général, pour la prier de rejeter la loi que les lords viennent d'adopter contre les inventeurs, après avoir consulté l'avocat *Webster*, l'homme de loi le plus étranger de toute l'Angleterre à cette matière, au dire du *mechanic's magazine*, qui s'y connaît, et qui nomme les hommes les plus compétents, dont aucun n'a été consulté. C'est le cas de citer ici le proverbe d'Arlequin : *Tutto il mondo e fatto come la nostra famiglia*. Le meeting adopte notre opinion, que l'Angleterre ne doit sa prospérité, sa fortune et sa puissance qu'à la demi-protection qu'elle accorde aux inventions depuis Jacques Ier, le seul roi dont les inventeurs doivent garder la mémoire, et auquel nous proposons toujours de fonder une statue avec les tronçons de celles de tous les conquérants du

monde. A ses pieds serait couché l'avocat *Webster*, occupé à chercher éternellement la paternité ou l'origine d'une invention, sans pouvoir la trouver.

C'est une idée qui mérite d'être patronnée par les congrès de la paix, car la paix c'est la justice, et il n'y a rien de plus juste que d'accorder à chacun la propriété de ses œuvres.

Il n'y a que les hommes incapables d'inventer qui soient capables de nier cette vérité, sous quelque prétexte que ce soit, à moins d'avouer franchement, comme les pirates, qu'ils aiment mieux voler les œuvres des autres que de les acheter ou d'en faire.

A propos de ceci, nous ne faisons pas compliment aux manufacturiers de Birmingham qui viennent de tenir un *meeting* pour donner leur approbation à la loi des lords, en disant que, quelque imparfaite qu'elle soit, et attendu l'impossibilité d'obtenir quelque chose de mieux pour le moment, ils se déclarent contents et satisfaits de l'édit héréditaire qui a pour but le massacre de tous les enfants du génie, afin que le Messie ne puisse s'échapper pour sauver de l'esclavage l'humanité de Birmingham.

O fabricants! vous voilà rassurés. Pas un de vos ouvriers ne pourra prendre une patente et sortir de sa misère par la porte de l'invention; vous seuls en conservez la clé; vos contremaitres eux-mêmes ne pourront l'ouvrir sans votre permission.

Il est bien remarquable que les lords aient choisi précisément l'instant de l'Exposition universelle, toute remplie des chefs-d'œuvre du génie, protégé par la loi des patentes, pour venir la mutiler n'osant pas encore la détruire. On dirait qu'ils sont affligés de voir les succès que l'industrie de leur pays doit uniquement à cette loi, toute imparfaite qu'elle est. Ils semblent regretter que l'Angleterre ne soit pas restée au niveau industriel de la Turquie, de la Perse et des Indes; on ne peut avoir une autre pensée, quand on les voit abolir la patente pour les colonies. L'exemple des *Etats-Unis* émancipés de la métropole leur fait peur; car l'industrie est la richesse, et la richesse la liberté, comme la misère perpétuelle est l'esclavage à perpétuité.

Il nous répugne de tenir par une semblable imputation les nobles sentiments qui brillent dans tous les discours des hommes d'Etat de la Grande-Bretagne, en faveur du *peuple et de ses droits*; nous ne pouvons nous expliquer cette aberration qu'en la considérant comme une effluve du choléra mental qui règne sur le continent, et qui va justifier la vérité de cet aphorisme romain tombé de la plume d'un prophète, à l'approche de la ruine de ce brillant empire : *Quos vult perdere Jupiter demens tat!* Dieu prive de la raison et trouble le bon sens de ceux qu'il a condamnés.

JOURNAL DE BRUXELLES.

Pour donner un nouvel exemple de l'importance qu'il y aurait pour l'humanité tout entière à protéger les droits de l'inventeur, voici un fait qui prouve que, si ces droits eussent été consacrés, et si l'invention eût été respectée dans tous les temps, il y a déjà un siècle que l'on serait en possession de la plus merveilleuse invention moderne :

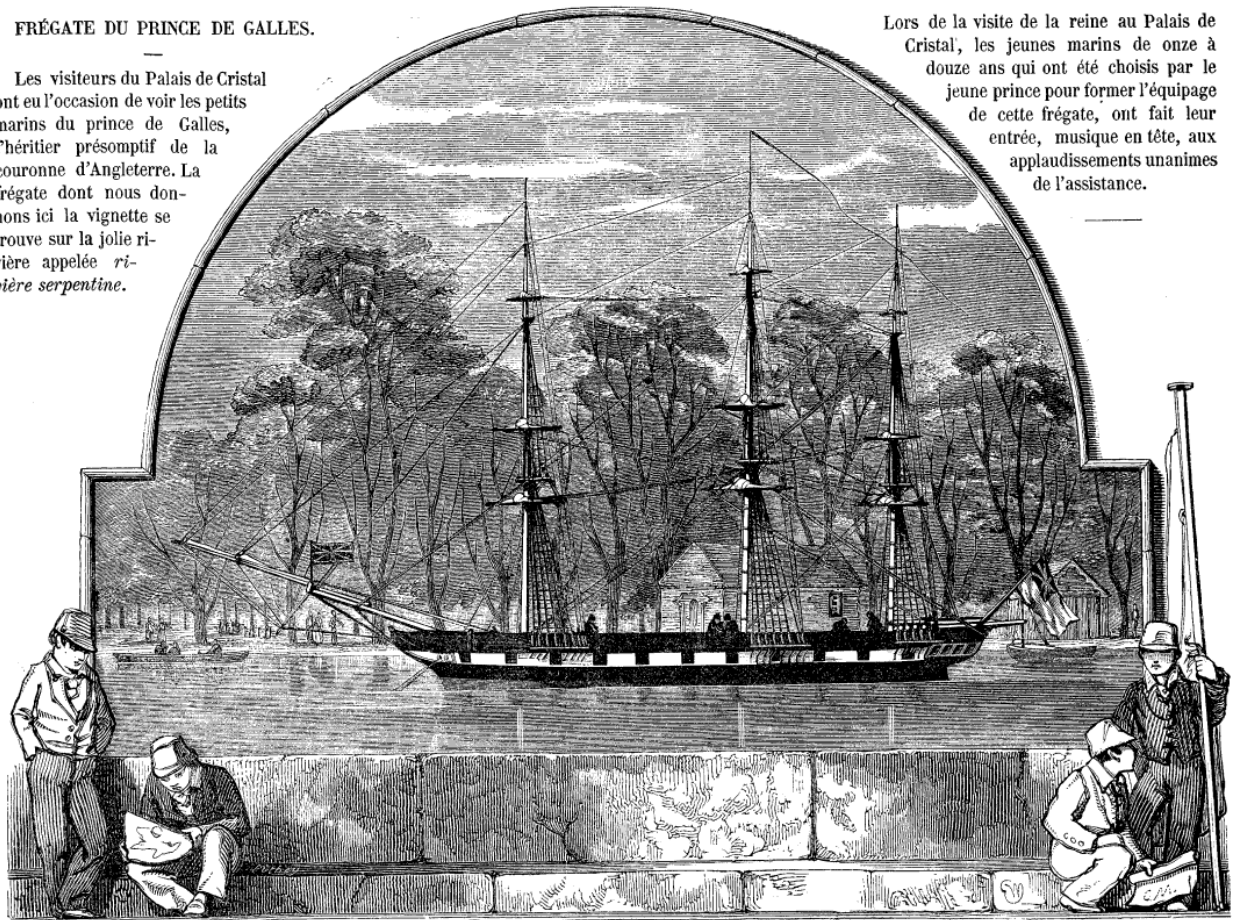
On vient de retrouver, dans la bibliothèque de Venise, en s'occupant des travaux du catalogue de ce bel établissement, si riche en manuscrits précieux, un mémoire très-curieux, qui date de 1736, et qui traite de la question des bateaux à vapeur. Ce mémoire est l'œuvre d'un Français, le chanoine Gautier, professeur de mathématiques, qui avait présenté, quelques années avant, à la société royale de Nancy, un premier travail dans lequel, après avoir fait ressortir tous les inconvénients de la navigation à voiles : il proposait d'employer à l'aventure, comme force motrice pour les navires, une machine à feu de son invention. L'idée de Gautier n'eut aucune suite, et il ne put obtenir de faire les expériences nécessaires pour son application; mais l'ambassadeur de Venise, qui avait entendu parler de lui, l'engagea à se rendre dans cette ville. Il fut reçu à Venise de la manière la plus flatteuse.

Vivement soutenu par le légat du pape, par le vieil amiral Gazzara, par le grand commandeur de Malte, il avait surmonté les plus grandes difficultés, et il était sur le point de commencer ses expériences lorsqu'il tomba gravement malade et mourut peu de temps après, emportant avec lui dans la tombe le sort de cette belle invention qui devait, dans le siècle suivant, changer la face du monde.

Le système proposé par Gautier est celui qui a été employé depuis et qui a reçu tous les perfectionnements dus au progrès de l'esprit humain. Vingt ans plus tard, *Périer* réalisa l'idée de Gautier et construisit sur la Seine un bateau à vapeur qui put descendre le fleuve et qui excita des transports de joie dans la population parisienne.

## FRÉGATE DU PRINCE DE GALLES.

Les visiteurs du Palais de Cristal ont eu l'occasion de voir les petits marins du prince de Galles, l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre. La frégate dont nous donnons ici la vignette se trouve sur la jolie rivière appelée *ri-vière serpentine*.



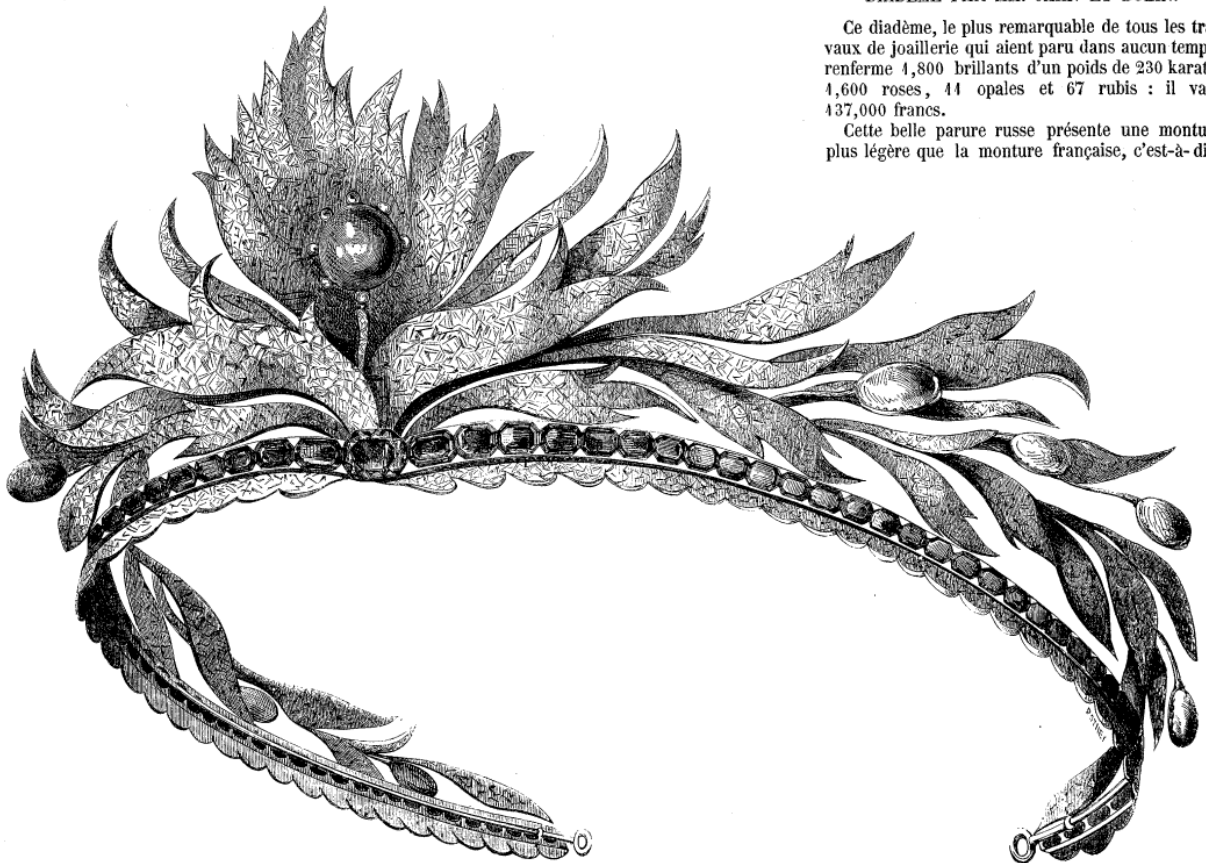
Lors de la visite de la reine au Palais de Cristal, les jeunes marins de onze à douze ans qui ont été choisis par le jeune prince pour former l'équipage de cette frégate, ont fait leur entrée, musique en tête, aux applaudissements unanimes de l'assistance.

FRÉGATE DU PRINCE DE GALLES.

## DIADÈME PAR MM. JAHN ET BOLIN.

Ce diadème, le plus remarquable de tous les travaux de joaillerie qui aient paru dans aucun temps, renferme 4,800 brillants d'un poids de 230 karats, 4,600 roses, 44 opales et 67 rubis : il vaut 437,000 francs.

Cette belle parure russe présente une monture plus légère que la monture française, c'est-à-dire



DIADÈME DE MM. JAHN ET BOLIN, DE ST-PETERSBOURG.

qu'on ne voit pas les griffes qui retiennent les pierres, tandis que chez nous, le sertissage ou la chausserie des diamants est de grande apparence. « Mais le nouveau procédé employé à St-Petersbourg offre-t-il assez de solidité? demande un correspondant, il est permis d'en douter, ajoute-t-il; la danseuse qui illuminera de ces joyaux son front, ses cheveux, ses épaules et son sein, pourra bien représenter, au naturel, la fabuleuse *Rosée* semant perles et diamants. »

D'abord, on peut opposer à la remarque ci-dessus que les objets dont il s'agit, ne sont pas épis de danseuse proprement dite; ensuite il est de notion vulgaire que le sertissage des diamants a été inventé, non pas pour les consolider dans leur alvéole, mais pour en dissimuler l'exigüité; une pierre de la grandeur d'une tête d'épingle, prend une certaine taille lorsqu'elle paraît enchassée dans un morceau d'or ou d'argent, et c'est pour cette raison, bien plus que pour la solidité, que le procédé russe n'est pas adopté dans notre pays.

Maintenant, reste à savoir pourquoi on ne cherche pas en Russie, à dissimuler comme chez nous, la véritable grandeur des diamants, cela tient probablement à ce que les Russes préfèrent ne pas porter de pierres du tout plutôt que de porter de petites pierres; d'où il suit que les portant belles, quand ils en portent, ils peuvent se permettre de les montrer montées sur des griffes.

Indépendamment du diadème représenté dans l'autre page, MM. Jahn et Bolin, ont exposé deux broches, deux bracelets et une Sévigné de 67 rubis, pesant plus de 60 carats.

« Les dames, disait notre correspondant, le 26 juillet, ne peuvent se détacher de l'écrin de MM. Jahn et Bolin, qui reste entouré d'alouettes comme le *Ko-i-nor*, de sorte que nous avons eu beaucoup de peine à compter les facettes qui les magnétisent et qui nous éblouissent au point de ne pouvoir distinguer le sertissage. Il a fallu qu'on nous dise qu'il n'y en avait pas et que chaque pierre était montée sur *griffe*, procédé russe, qui ne permet pas le remplissage et que nos joailliers ne se soucient pas d'employer. »

PENDULE DE M. CHOPIN.

Ce travail a été exécuté par un des artistes les plus choyés de l'aristocratie russe; il représente l'épisode du départ du premier ballon, et appartient à l'école Louis XV, comme témoignage d'un événement qui s'accomplit sous le règne de ce monarque.

Sur des nuages amoncelés en forme de pyramide, des génies ailés se livrent à la réjouissance et forment des rondes autour de la Montgolfière, dont Zéphir et la Renommée dirigent la destinée pendant



PENDULE DE M. CHOPIN.

que d'autres petits génies font des feux sous l'appareil aérostatique.

Pour conserver la couleur historique, l'artiste eut dû rappeler que ces feux ou plutôt ces fumées, s'obtenaient avec de la paille mouillée, particularité naïve du point de départ de cette téméraire fantaisie qui promet de devenir, qui est déjà une industrie. Il est certain que les simples moyens mis en usage dès le principe par les frères Montgolfier, feraient frémir aujourd'hui nos aéronautes; on n'oserait pas dans ce moment se faire traîner sur un chemin de fer, par les premières et imparfaites machines qui parurent dès la fondation de l'industrie; ce qui prouve que l'humanité ne peut faire un pas sans s'apercevoir qu'elle vient d'échapper à un péril. Au point de vue de l'avenir, elle est toujours en danger; mais le présent constate sa sécurité et c'est ce qu'il lui importe.

L'œuvre de M. Chopin a deux mérites: mérite de pensée et mérite d'exécution.

Cette pensée de matérialiser, de ramener à des proportions appréhensibles l'invention de la navigation aérienne, porte un caractère de hardiesse parfaitement digne du sujet. Vouloir faire de l'air, des nuages, de la vapeur, des tissus en métal, c'est un véritable tour de force de l'imagination.

Mais exécuter cette pensée de manière à ce que ces nuages ne soient pas des rochers, cette vapeur, des pelotons, ces tissus, des laminages; c'est élever l'action à la hauteur de la conception, c'est faire preuve de génie.

On ne peut que fort difficilement remarquer le cadran de cette pendule; il est, en effet, de la même couleur que la pièce, et se trouve tracé en zone dans le milieu du ballon qui tourne sous une aiguille fixe.

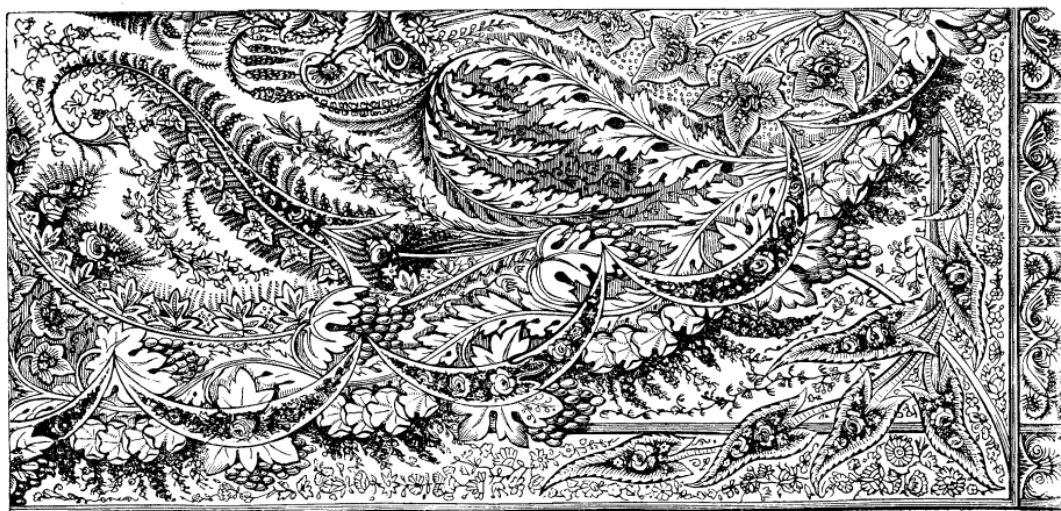
Du reste, cette pièce, qui joint une grande élégance de forme à l'inspiration morale de sa composition, n'est pas la seule que M. Chopin ait exposée; cet artiste a encore un candélabre gigantesque de six mètres d'élévation qui, par ce seul motif, n'est pas fait, on le devine, pour être placé dans un appartement ordinaire.

Nous avons manqué d'espace pour donner, dans ce numéro, le dessin de ce candélabre; il paraîtra dans notre prochaine livraison.

CACHEMIRE,

PAR MM. JOHN MORGAN ET C<sup>e</sup> (DE PAISLEY).

Ce châle sort des ateliers d'une maison qui a pris à tâche de porter à l'imitation des dessins orientaux les plus grands perfectionnements. Cependant, comme on peut le voir, le travail n'est pas tout à fait conforme au dessin fort peu compliqué des cachemires des Indes. Le châle dont nous donnons la vignette peut paraître dé-



CACHEMIRE, D'OR MM. JOHN MORGAN ET C<sup>e</sup> (DE PAISLEY).

fectueux, en ce sens qu'il y a une profusion trop grande de détails là où la simplicité est le plus bel ornement. Une des qualités de nos fabricants de châles,

c'est précisément de bien saisir le sens du genre qu'ils imitent; on peut quelquefois corriger, mais il ne faut pas changer un genre: et, à cet égard, un de nos

fabricants les plus estimés dans cette industrie, M. Hébert, s'est toujours signalé par l'étude consciencieuse et intelligente qu'il a faite des dessins de l'Orient.

## DE LA RUSSIE INDUSTRIELLE.

(Troisième Article.)

Nous avons, dans notre dernier numéro, jeté un coup d'œil rapide sur les causes générales qui doivent faire de la Russie une nation puissante et illustre, même et surtout dans le cas prévu où les arts, l'industrie et le commerce, se substitueraient à la diplomatie et aux exercices stratégiques dans l'ordre international. Cela posé, il ne nous reste plus qu'à fournir des preuves à l'appui de notre proposition, c'est-à-dire, à signaler les principaux produits que le génie moscovite est venu déposer dans le temple du travail universel.

Déjà, si nos lecteurs s'en souviennent, le morceau capital de l'orfèvrerie russe a été l'objet d'un examen dans cette publication; M. Jobard parlait, le 26 juillet dernier, de ce remarquable *postaff*, représentant un sapin saupoudré de neige, au pied duquel se meurt, soutenu par deux hommes d'armes et pleuré, peut-on dire, autant par son cheval de bataille que par son fidèle écuyer, un héros indigène du XIV<sup>e</sup> siècle, Dmitri-Donskoi; cette splendide pièce d'argent massif, pesant deux cent trente livres et contenant 91 pour 100 de métal pur, est d'une exécution à laquelle les écoles seules peuvent faire des reproches de style, attendu qu'elle révèle une manière originale et parfaitement russe; c'est, à notre avis, ce qui en fait le principal mérite; car, de ce que l'auteur s'est affranchi de toute imitation, il faut induire que, déjà, une école russe s'est formée.

Nous ne revenons sur ce sujet que pour avoir occasion de parler des progrès subits qu'ont faits, dans l'empire russe, et l'orfèvrerie et les arts qu'elle met en mouvement. M. Ignace Sazicoff, l'auteur du *postaff* en question, a fait faire un pas énorme à l'établissement de son père, qui avait passé sa vie à arrondir des rayons et des auréoles autour de la tête des saints. Le luxe des églises est fort grand en Russie, et jusqu'à ces derniers temps on ne s'imaginait guère, dans ce pays, que l'on pût, sans profanation, faire tourner au profit des misérables humains la magnificence à laquelle, dans l'opinion des anciens, les bienheureux seuls avaient droit; mais on a fini par reconnaître que tous les hommes étant appelés, sinon élus, l'humanité tout entière se trouvait dans un état *présumé* de sainteté; d'où il suit qu'elle s'est résolue à s'appliquer de son vivant les auréoles qu'on ne lui décernait jadis qu'après sa mort; en sorte que les argentiers font aujourd'hui pour les salons ce qu'ils ne faisaient autrefois que pour les chapelles. Est-ce bien, est-ce mal? Nous ne nous en faisons point juge; nous nous bornons à constater le fait, afin d'expliquer pourquoi les orfèvres contemporains, ayant beaucoup plus de bienheureux à orner que leurs ancêtres, se sont vus forcés d'agrandir leurs établissements et de perfectionner leur industrie.

M. Sazicoff, le père, pouvait suffire, seul, à sa besogne; on peut s'en convaincre en parcourant, soit à Moscou, soit à Pétersbourg, les églises qu'il a illustrées et en considérant la vaisselle qui sortit de ses ateliers; mais l'œuvre de son fils a pris de plus vastes proportions et voilà pourquoi il s'est adjoint des artistes distingués tels que le baron Clot, sculpteur d'un grand talent, M. Sousoff, à qui la Russie doit un ouvrage recommandable sur la géologie et l'archéologie, M. H. Monighetti, architecte de la cour, etc.

Pour ceux qui ont vu et admiré les quatre chevaux du pont d'Anitchcoff, à Saint-Pétersbourg, le mélancolique coursier placé derrière le prince Demitri sous le sapin neigeux, porte un dessin connu; nous ne savons pas si ce cheval est du baron Clot, mais nous pouvons affirmer que celui qui l'a dessiné appartient à l'école de l'artiste dont le pont d'Anitchcoff exhibe les chefs-d'œuvre; et nous ajoutons que cet artiste, tout aussi étranger aux genres asiatiques qu'aux styles européens, s'est inspiré d'une hardiesse tellement indocile que nous ne comprenons pas sur quelles données peut être fondée l'accusation d'éclectisme que certains critiques ont portée contre lui: il nous semble que les artistes russes n'ont étudié les divers maîtres que pour se préserver de les copier.

L'exposition russe a cela de particulier qu'elle se divise en deux compartiments dont un contient des objets purement impériaux, c'est-à-dire non susceptibles d'être appréhendés par le commerce parce qu'ils représentent des valeurs exorbitantes, et dont l'autre se compose d'articles échangeables, et dont l'autre se compose d'articles échangeables, autrement dit similaires aux produits universels. C'est

dans le premier compartiment, on le devine, que s'élève la pièce d'orfèvrerie dont il vient d'être fait mention: là, encore, se trouve une série de vases de diverses formes et grandeurs sortis des mêmes ateliers que le *surtout de table*, un pot en argent doré orné de fines cisèlures, une tasse en forme de coquille; un gobelet conique et tordu comme une corne se terminant par une tête de cheval soutenu par un oiseau; des coupes byzantines, etc.

Un confrère de M. Sazicoff, se refusant à suivre le mouvement usurpateur du siècle, et restant dévotement dans l'orfèvrerie de piété, a exposé deux bas-reliefs en argent repoussé, représentant divers sujets pieux et une descente de croix.

Quant à la joaillerie russe dont il a déjà été parlé dans notre avant-dernier numéro, elle est représentée par MM. Kammerer et Saefitgen, joailliers de l'empereur, lesquels ont exposé un collier en rubis, un bouquet en diamants et turquoises, et un diadème d'une valeur de 90,000 fr. en diamants et émeraudes cabochons; cette partie de l'industrie russe a pour organes principaux MM. Jahn et Bolin, dont le magnifique diadème, dessiné pour le *Palais de Cristal*, se trouve inséré dans la présente livraison.

Tous les objets contenus dans le compartiment impérial sont d'une grande magnificence, particulièrement la porte et les vases en jaspe vert ou malachite, exposés par la famille Demidoff. Il est difficile de supputer la dépense vraiment extraordinaire qu'a dû nécessiter la composition d'un pareil travail. On sait que la malachite, pierre assez précieuse pour avoir été employée à l'ornement de bijoux tels que broches et bracelets, ne se trouve que par fragments extrêmement exigus; il suit de là que, pour obtenir des blocs de dix pieds d'élevation sur cinq de largeur, c'est-à-dire pour exécuter la porte qui fait depuis quelques jours l'admiration des visiteurs de l'Exposition, il faut avoir affecté à cette œuvre des sommes fabuleuses. Cette porte a été faite par le même procédé que les mosaïques; elle est d'un poli merveilleux et se trouve enrichie d'or moulu. Les vases sont au nombre de quatre, tous de différentes grandeurs et de formes variées; l'or moulu leur a été prodigué comme à la porte.

On voit aussi des vases gigantesques de porcelaine peinte, provenant d'Alexandrowski, le Sévres de la Russie; de somptueux tapis pouvant hardiment se présenter en concurrence des produits, jadis sans rivaux, de la Perse et des Gobelins. Les bijoutiers de Paris ont été étonnés et presque confus du perfectionnement et de la délicatesse que l'artiste russe a atteint dans leur profession; il y a surtout un certain coffret en marbre noir qui les a émerveillés; ce petit bijou, orné de grappes en améthistes et de cerises en cornalines, est tout ce qu'on peut voir de plus élégant.

Tout autour de la porte et des vases en malachite se trouvent disséminés sans ordre et avec une prodigalité superbe des fragments de jaspe et d'or provenant des mines du prince Demidoff; ces miettes vaniteuses, jetées çà et là par le dédain de l'opulence, donnent à tout le tableau un caractère de grandeur narquoise qui ressemble assez au sourire hautain qu'adresse le géant aux pygmées qui l'ont nargué.

Toute cette riche collection à travers laquelle se distinguent des trophées d'armes, forme un brillant et royal musée; les objets qu'on admire ne sont pas faits pour des *citoyens*, encore moins pour des sujets. On voit, on devine, on comprend, que dans aucun cas, ni dans aucun pays, ils ne peuvent être livrés au commerce; cela fait partie de la maison de l'empereur. L'empereur absorbe ces richesses manufacturées, comme il s'applique une garde du corps; il lui appartient, comme il appartient à tous les monarques, en qui se résume la magnificence publique, d'avoir des manufactures impériales de porcelaines, de vases de Jaspes et de tapis, sans regarder aux frais de confection et dans l'unique but d'orner ses palais.

Mais comment de pareils établissements seraient-ils fondés, si l'empereur ne les fondait pas? Qui eut fondé Sévres et les Gobelins, si la monarchie française eut abandonné les arts à l'entreprise privée? Personne. Et si personne n'eut fondé ces établissements, ce ne sont point précisément les porcelaines et les tapisseries princières qui auraient fait défaut à la consommation, puisque ces objets n'arrivent point au marché, ce sont les porcelaines ordinaires et les tapisseries communes qui nous auraient manqué; c'est le perfectionnement des faïences et des terres cuites, l'amélioration des papiers peints, c'est, en un

mot, l'IMITATION. Les arts de deuxième, de troisième et de quatrième ordre, ces arts modestes et secondaires qui ornent, assainissent et réconfortent les domiciles vulgaires, ne sont qu'une génération de l'art de premier ordre; c'est pour *imiter* la porcelaine supérieure, qu'on a trouvé la porcelaine ordinaire, c'est pour *imiter* la porcelaine ordinaire qu'on a trouvé la faïence; c'est aussi pour *imiter* les tapisseries tissées, qu'on a fait le papier peint; et c'est encore pour *imiter* les beaux tapis, qu'on s'est mis à tisser les tapis inférieurs. On n'eût jamais songé à tailler le cristal, si nul n'eût voulu payer l'œuvre du lapidaire. Les arts populaires ne devant leur naissance qu'à une aspiration vers une magnificence primaire ou idéale, il est donc nécessaire au luxe public que le luxe princier s'établisse à titre antérieur.

Ainsi, par une loi fatale du progrès humain, la vanité même des princes a couvé le germe du bien-être universel; ces établissements, que les monarchies de l'Europe entretenaient et entretenaient encore à grands frais, pour aviver le faste de leurs cours, ces établissements contre lesquels tant de naïfs et tant d'aveugles ont crié et crient, sont des nids d'artistes, d'où s'échappent périodiquement les agents grâce auxquels la famille de l'ouvrier trouve dans son modeste appartement, la reproduction *imitée* des objets que le banquier étale somptueusement dans son salon. Mais il y a des gens qui ne veulent pas de luxe du tout; ceux-là ne produisent évidemment rien, car, s'ils produisaient, leur industrie, comme toutes les industries, tournerait au profit du luxe, ce qui les mettrait en contradiction avec eux-mêmes; mais s'ils ne produisent rien, ils sont inutiles, et, dès-lors, ne voulant pas de luxe, ils devraient commencer par se supprimer eux-mêmes, attendu qu'étant inutiles, ils sont un luxe.

Avant Pierre-le-Grand, la Russie, — tout le monde sait cela, — se trouvait dans un état à peu près complet de barbarie. Certes, les lumières ont marché rapidement dans ce pays depuis cent soixante ans, et l'on est forcé d'avouer que si le peuple russe a acquis de l'illustration, c'est à l'initiation de ses empereurs qu'il le doit; qu'il fut apte à s'illustrer, cela n'est pas douteux, puisqu'il a si bien répondu à l'appel intelligent de ses instituteurs; mais il nous semble prouvé qu'il n'eût pas su marcher de lui-même.

Mais c'est surtout depuis le règne de l'empereur Nicolas que les arts ont pris du développement en Russie; n'y eût-il de ce fait d'autre preuve que l'examen auquel nous venons de nous livrer dans le compartiment privilégié de l'Exposition russe, que la vérité de notre assertion serait démontrée; mais il est, en outre, de notion vulgaire dans le monde artistique français que, sur aucune terre d'Europe, l'artiste n'est accueilli avec autant d'empressement qu'à Pétersbourg; là, donc, les arts sont plus puissamment encouragés que partout ailleurs, c'est donc là, surtout, que doivent se multiplier leurs établissements; et si nous ajoutons que, pour sa part, l'Empereur est, sinon un artiste, du moins un homme qui possède une profonde connaissance de l'art en général et des notions pratiques de chaque art en particulier, on comprendra combien cette intelligence, pourvue des vastes moyens d'action que lui confère la confiance illimitée du peuple, peut semer d'idées et opérer de choses.

L'institution à laquelle est due la supériorité des productions que nous venons d'énumérer, celle, par conséquent, qui mérite le plus de fixer l'attention, c'est l'Académie des Beaux-Arts, placée sous la protection spéciale de S. A. I. le duc de Leuchtenberg. Les élèves de cette académie sont recrutés dans toutes les classes, sans distinction; cependant les bourgeois et les marchands sont ceux qui lui fournissent le plus de sujets; il est rare que les nobles entrent dans cette carrière, et si l'on voit quelquefois une signature nobiliaire sur une œuvre d'art, il faut en induire, non pas que le gentilhomme s'est fait artiste, mais bien que l'artiste a été anobli. Quiconque, en effet, a fait ses études à l'Académie des Beaux-Arts et est sorti triomphateur du concours, devient noble. Le concours a lieu chaque année; tous les premiers prix sont envoyés à l'étranger, en Italie principalement, aux frais du gouvernement, à moins qu'ils ne veuillent s'entretenir de leurs propres deniers, ce que font quelquefois ceux qui sont dans une position de fortune suffisante; parce qu'en vivant à l'étranger à ses frais, l'élève peut y demeurer le temps qu'il veut, tandis que, dans le cas contraire, c'est-à-dire quand il voyage aux frais du gouvernement, il est tenu de

rentrer quand il est réclamé par l'Empereur. En tout cas, il suffit qu'ils soient élèves de l'Académie des Beaux-Arts pour que le gouvernement leur garantisse un emploi.

Cette académie est la *poule aux œufs d'or* de la Russie; elle fournit des directeurs intelligents à toutes les industries nationales, sur lesquels se modelent naturellement les établissements privés, qui occupent moins d'étrangers qu'on ne se l'imagine, au moins dans les sommets directoriaux. Les nombreux Français, Anglais et Germains, auxquels la plupart des publicistes ont attribué le perfectionnement des industries russes, ne sont généralement pas en position d'exercer la suprématie qu'on leur suppose; ils ne sont pas, en Russie, de simples ouvriers, sans doute, mais ils sont rarement directeurs aussi; on les place communément comme contre-maîtres. C'est un préjugé de croire que les beaux travaux de la Russie sont dus à des étrangers: « Un de nos plus habiles bijoutiers, dit M. Arnoux, dans une de ses lettres à la *Patrie*, me certifiait que le travail de la chaîne d'un des bracelets exposés par MM. Jahn et Bolin, était français. J'interrogeais M. Bolin, et j'appris de lui que c'était un ouvrier russe qui avait exécuté ce bracelet. »

Des élèves de l'Académie des Beaux-Arts ont été tout récemment envoyés à Rome par l'Empereur, afin d'y étudier un nouvel art qui n'a pas encore d'établissement en Russie: l'art mosaïque. Au retour de ces jeunes gens, on verra se fonder à Pétersbourg une autre manufacture impériale, c'est-à-dire un nouveau genre d'illustration publique.

Nous n'avons voulu nous occuper aujourd'hui que de la section fastueuse de l'exposition russe; dans un prochain article, nous entrerons dans le deuxième compartiment pour examiner les matières échangeables, telles que soieries, tissus de laine, etc. Mais avant de terminer cette rapide appréciation du musée impérial, nous mentionnerons une espèce de manteau noir confectionné avec des peaux du cou d'une espèce particulière de renards; cette fourrure est d'une délicatesse remarquable; elle est si fine et si douce, qu'on la prendrait plutôt pour du duvet que pour du poil. Cette pièce de pelletterie, propriété de l'Empereur est évaluée par S. M. à 3,500 livres (près de 400,000 fr.); mais un M. Nicolay, pelletier, offre d'en confectionner une plus fine et de la même espèce pour 1,000 livres, et il explique la chose en disant que la fourrure, si fort appréciée en Russie et si peu en usage dans d'autres pays, est importée à Londres par la compagnie de l'Hudson, pour être vendue à des marchands qui l'introduisent en Russie par contrebande.

C'est un assez concluant commentaire contre le système protectionniste.

BELEGAERIQUE.

P. S. Dans notre numéro 44, nous avons inséré un article de M. John Lemoine dans lequel cet écrivain fait de l'exposition russe une appréciation un peu superficielle. Les articles que nous avons publiés depuis ont donné à nos lecteurs la mesure de notre admiration pour les produits de la Russie; en exprimant une opinion opposée à la manière de voir du rédacteur distingué du *Journal des Débats*, nous ne désespérons pas de le faire revenir à un examen plus approfondi: il reconnaîtra que la Russie ne le cède en rien aux représentants les plus éminents de l'art et de l'industrie moderne.

## AGRICULTURE.

### INSTRUMENTS ARATOIRES.

Nous donnons dans ce numéro des vignettes représentant quelques instruments aratoires. Nous croyons devoir faire connaître quels sont les objets de cette espèce dont l'Exposition de Londres est enrichie. Il est bien entendu que ce n'est ici qu'un aperçu.

Les charrues y sont en grand nombre et sous toutes les formes, depuis l'instrument le plus simple, jusqu'au plus compliqué. Il est des charrues à vapeur qui excitent au plus haut point la curiosité publique. La machine n'est pas, on le comprend, appliquée sur le sol même. Elle est en dehors, et la charrue fonctionne au moyen de poulies et de courroies qui l'attirent dans le sens voulu par le conducteur.

Toutes les espèces de machines sont représentées sous plusieurs formes. On y voit aussi un grand

nombre de charrettes et plusieurs modèles de fermes. Un des pays qui a envoyé des instruments aratoires les plus curieux, c'est l'Autriche. Sans doute, les instruments et les machines agricoles que l'Autriche expose sont fort loin des magnifiques appareils anglais, américains et français; mais, tels qu'ils sont, ils placent l'industrie agricole autrichienne bien au-dessus de celle de plusieurs autres peuples qui passent pour plus avancés. Plusieurs des instruments envoyés par l'Autriche offrent même des perfectionnements nouveaux qui sont l'objet d'un brevet en Angleterre.

Le principal exposant de cette classe dans la section autrichienne est M. F. Horsky, de Libejic en Bohême, qui a envoyé des herbes, une charrue de Bohême dont la construction primitive rappelle celle des Arabes, des semoirs et des scarificateurs. Tout cela est un peu grossier de forme et pauvre d'invention; mais, à nos yeux, c'est un résultat énorme que l'introduction de semblables machines dans un pays où l'homme est presque partout encore forcé de lutter contre la nature sans le puissant auxiliaire de la vapeur. L'application du cheval à des opérations telles que les semailles, le sarclage, etc., est évidemment le premier pas dans la grande transformation du travail agricole, dont l'Angleterre a donné le signal et l'exemple.

M. d'Infeld, régisseur des biens du prince de Lobkowitz, a également exposé plusieurs instruments agricoles perfectionnés, de son invention. Il faut remarquer, en passant, que c'est la Bohême, c'est-à-dire le pays le plus avancé de l'Autriche en fait de grande industrie, qui envoie tous les instruments d'agriculture perfectionnés.

Nous avons revu avec plaisir dans l'Exposition autrichienne un modèle des greniers que l'on établit en Carniole et dans toutes les vallées des Alpes juliennes. C'est une construction qui remplit parfaitement son but, tout en restant dans les limites de la plus stricte économie.

Le grenier le plus généralement adopté dans toutes ces contrées pour le blé, le foin, la paille et les produits des prairies artificielles, est une espèce de longue barrière composée de deux montants, dans lesquels viennent s'engager par leurs extrémités, les barreaux d'une échelle, de longues perches ou des pièces de bois équarries, sur lesquelles on met à cheval les gerbes de blé ou les bottes de foin, en ayant soin de laisser l'épi en l'air, tandis que la paille pend des deux côtés. Le haut de la barrière est recouvert d'un léger appentis de bois qui déborde de deux à trois pieds de chaque côté; ce grenier une fois rempli forme une espèce de muraille de quinze à vingt pieds de haut, sur laquelle la pluie n'a pas d'action, puisqu'elle n'atteint que l'extrémité inférieure des jivelles qui, en se recouvrant mutuellement, forment un toit impénétrable. Ce grenier a l'avantage de n'occuper que fort peu d'espace et d'être inaccessible à la fermentation qui se produit quelquefois dans les grosses meules de nos contrées. D'ailleurs l'établissement de ces greniers ne coûte presque rien dans les pays où le bois est commun, et il n'est pas douteux qu'en Angleterre on pourrait en établir de semblables en fer à un prix de revient très-modique.

## FAITS INDUSTRIELS.

### NOUVELLES DE L'EXPOSITION.

Le Secrétaire de la Commission exécutive a émis une circulaire faisant savoir que la Commission Royale avait donné sa sanction à la proposition d'une collection de spécimens des meilleurs artistes envoyés à l'Exposition universelle. La circulaire établit que des catalogues imprimés, quelque soin qu'on apporte à leur exécution, ne pourraient donner qu'une idée bien imparfaite des articles; que des dessins et diagrammes n'équivalaient jamais à des spécimens réels. L'utilité de ces spécimens sera incontestable, tant sous le rapport scientifique et historique que sous le rapport commercial, et pour constater l'état réel des arts et de la production à la moitié du dix-neuvième siècle. Il sera aussi possible de classer méthodiquement les objets, ce à quoi la disposition géographique de l'Exposition est en ce moment un obstacle.

Pour former cette collection, le concours des exposants est indispensable; et il faut dire, à la louange générale, que jusqu'ici tous les exposants se sont montrés admirablement disposés à faciliter les vues de la Commission.

Les diverses classes d'articles seront traitées diversement. Ainsi les matières premières dont les spécimens tiennent peu de place, seront conservées sous la même forme que celle des échantillons qui se trouvent actuellement à l'Exposition. Mais la même chose ne peut pas avoir lieu pour les machines, les grands produits métalliques, les meubles, la poterie, la sculpture, etc. Les articles de ce genre seront dessinés ou photographiés. On fera connaître les articles qui seront placés dans cette catégorie. Quant à ce qui concerne les tissus de coton, laine, lin et soie, les feutres, les cuirs, les papiers peints, etc., ces articles seront placés dans la collection dans leur forme naturelle.

— La Chambre des communes a voté à une majorité de 28 voix, 75 contre 47, la motion de M. Heywood, tendant à la présentation d'une adresse à la reine pour le maintien du palais de Hyde-Park jusqu'au 1<sup>er</sup> mai de l'année prochaine. C'est un répit de six mois, attendu que l'édifice devait être démolie le 4<sup>er</sup> novembre, conformément à la décision primitive. Mais, pendant ce temps, la question sera examinée plus à fond. Une enquête sera ouverte sur la destination ultérieure qui pourra être donnée à cette construction extraordinaire. Le résultat de cette enquête n'est pas douteux. Tout ce qu'on peut dire sur le ridicule et l'étrangeté d'un résultat contraire se résume dans ce passage du discours de M. Wakley, représentant de Finsbury: — « S'il n'y a pas eu de démonstration marquée de l'opinion publique à ce sujet, c'est tout simplement parce que la population de Londres ne pourra jamais croire qu'une idée aussi bizarre que celle de la destruction d'un pareil édifice puisse jamais entrer dans l'esprit d'un être raisonnable. Sur 50 habitants de Londres 49 se prononceraient en faveur de la conservation de l'édifice. »

— Au nombre des articles récemment arrivés à l'Exposition, se trouve un admirable groupe de sculpture en marbre représentant deux enfants. Cet article, exécuté à Rome, par M. Cardwell, est placé dans le compartiment de la Toscane.

— La Commission royale a décidé qu'une médaille d'honneur serait présentée aux membres du jury, tant nationaux qu'étrangers. La médaille portera l'inscription suivante: *Pulcher et ille labor palma decorare laborem*: c'est aussi un beau travail que de distribuer au travail des palmes et des récompenses.

— Jeudi dernier, M. Daniel Whittle Harvey, Commissaire en chef de police de la Cité, a fait savoir aux officiers et aux autres membres de ce corps que quatre jours de la semaine prochaine seraient accordés pour que le corps entier pût visiter l'Exposition, en se divisant en plusieurs sections.

— On dit qu'une souscription va être ouverte par les exposants étrangers pour offrir au prince Albert un témoignage de leur reconnaissance, en raison de la part qu'il a prise à l'Exposition. On ne sait pas encore si l'hommage consistera dans l'érection d'une statue ou s'il sera présenté sous une autre forme, mais en tout cas, l'idée est judicieuse et de bon goût.

— La fabrique française de St. Gobain s'est décidée à y envoyer quatre magnifiques glaces de fenêtre et deux belles glaces étamées, qui viennent d'être placées dans le compartiment français, et font l'admiration des connaisseurs.

Un autre article, arrivé récemment de France, excite aussi un grand intérêt parmi les connaisseurs, car il faut être connaisseur pour l'apprécier. C'est une tasse avec soucoupe et couvercle en argent, couleur platine. La tasse, qui est de forme conique, est adhérente à la soucoupe. Quand le couvercle est levé, on aperçoit que le vase en lui-même n'est qu'une enveloppe purement artistique, et qu'il renferme une sorte de gobelet aussi en argent, mais entièrement doré à l'intérieur. Ce gobelet est fort simple; mais tout le reste présente la plus parfaite exécution du travail le plus raffiné. Le vase se compose principalement de quatre médaillons représentant les quatre saisons. Il a été commandé par M. le baron de Mecklenbourg, pour le prix de 10,000 fr., et exécuté par M. Lebrun, de Paris.



## PIANO,

PAR

MM. COLLARD, de Londres.

Il y a bien loin du clavecin, du *rebec*, de la *rubelle* et de la *viole*, aux magnifiques instruments de musique que l'art moderne a produits et perfectionne chaque jour. Nous avons déjà donné, dans nos numéros précédents, plusieurs modèles d'instruments nouveaux pleins d'originalité et de goût; nous savons combien les instruments de cuivre ont acquis d'éclat, et quels pas immenses l'harmonie a faits dans cet ordre de l'industrie, qui a sur les hommes une influence morale si grande.

La musique est, pour l'amélioration des classes ouvrières, aussi puissante que l'art de la sculpture et de la peinture.

Tout se tient en ce qui concerne le travail de la pensée; et pendant que, sous l'influence harmonieuse des vibrations si saisissantes de l'*Orphéon*, les ouvriers de tous les métiers élèvent leur esprit et leur âme; les formes que l'art donne à l'argile placée entre leurs mains les initient peu à peu et par degrés aux sciences qui ont produit les hommes de génie que l'étude a placés à la tête de l'humanité.



PIANO, PAR M. COLLARD, DE LONDRES.

Dans ces pianos exposés à Londres, et notamment dans celui de MM. Collard, les arts de la sculpture, de l'ébénisterie, de la science des effets harmoniques, font de cet instrument un témoignage nouveau de cette alliance de l'art et de l'industrie, qui est le but principal que nous voulons atteindre.

Nous savons que les fabricants de pianos se préoccupent, en outre, de la question si importante du bon marché.

Nous avons vu, il y a quelque temps, un piano sorti d'une des principales maisons de Paris, et qui réalise tous les effets des grands pianos à queue, sous une forme infiniment moins volumineuse, et avec l'avantage d'une réduction considérable dans le prix de revient.

Nous ne saurions trop encourager les facteurs d'instruments à chercher cette solution si importante.

C'est un fait très-important à réaliser en industrie, que de joindre à l'élégance artistique des objets livrés au public le bon marché qui les rend abordables pour tout le monde. Les procédés à simplifier, les matières premières à augmenter afin qu'elles soient moins coûteuses; tels sont les principes élémentaires qui doivent conduire à la solution de ce double problème.



VASE DE M. CHARLES MEIGH, DE STETTIN.

## VASES

DE

M. CHARLES MEIGH,  
de Stettin.

Le vase de porcelaine que nous représentons ici à droite a été exposé par un des artistes à qui l'art de la céramique est redevable de produits fort remarquables. Le sujet choisi est un sujet religieux de l'école française.

Le vase de gauche est une composition empruntée à la fable. C'est un vase à boire représentant une fête des bacchantes, d'après le Poussin.

Nous ferons un reproche à ce travail, c'est la complication des ornements un peu trop chargés. Toujours le même défaut. Mais nous louerons M. Meigh de chercher à vulgariser l'art, en l'appliquant aux objets de cet ordre et de cet usage.



VASE DE M. CHARLES MEIGH, DE STETTIN.

C'est un des moyens les plus efficaces pour faire descendre dans les classes laborieuses les sentiments élevés, que de mettre entre leurs mains non plus un simple pot à bière, mais un sujet emprunté pour les détails à nos grands maîtres. Par ce moyen, le goût s'étend et se propage, et nous ne saurions trop insister sur la nécessité de faire pour la propagande des belles formes ce que l'*Orphéon*

fait chaque jour pour la propagande de l'harmonie.

Rien, du reste, n'est plus simple: et déjà, depuis longtemps, les artistes et les fabricants sont imbus de ces principes et de ces sentiments.

C'est en Allemagne, surtout, que les travaux de céramique tendent à se généraliser. Nous avons tenu entre nos mains, et nous avons admiré souvent

ces pots d'argile destinés aux buveurs ou aux fumeurs, et dont les reliefs sont toujours faits avec un grand soin, une étude attentive, religieuse, de la forme antique.

Il faudrait compléter ce travail par des explications dans l'ordre de l'art et de la science: tout dans ce monde peut servir de guide à l'éducation et à l'instruction populaire.

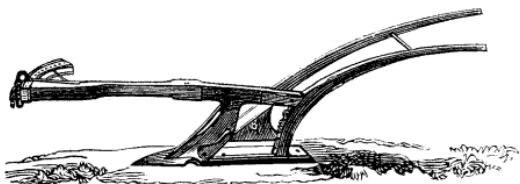


FIG. 1.

INSTRUMENTS D'AGRICULTURE.

CHARRUE (figure 1<sup>re</sup>). — L'innovation que présente cette charrue vient de ce que l'âge ou haye et le soc, y compris le versoir, sont faits d'un seul et même

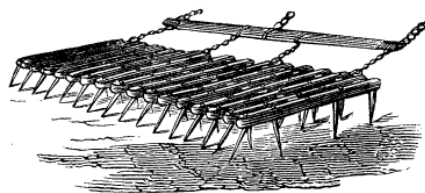


FIG. 3.

morceau, fixés ensemble, et, par conséquent, ne pouvant être affaiblis, comme cela se passe ordinairement, par le trou placé au milieu de la tige, et soumis à toutes les chances de dérangement ou de cassure habituels.

Le versoir est d'une forme demi-convexe, en sorte qu'il peut également servir à retourner la terre, ou à ensemençer, ou à glisser sur les jachères à volonté, selon l'inclinaison qui lui est donnée.

Il suffit, pour cela, de donner à un écrou mobile, qui tient le soc, telle direction que l'on veut pour les trois applications qu'on juge nécessaire.

MACHINE A VAPEUR DE TROIS CHEVAUX  
POUR LES FERMES (FIG. 2).

Cette petite machine est d'une telle simplicité, qu'il suffit d'un enfant pour la conduire; elle est sans aucun danger et ne consomme que pour 4 shilling 6 pence (environ 2 francs) par jour de charbon de terre, pour douze heures de travail.

On comprend combien elle peut être utile dans les fermes.

Avec cette machine, on peut battre le grain, piler les avoines, couper la paille, puiser de l'eau, etc., etc.

Cette machine peut être poussée à une force motrice de quatre chevaux; elle peut être placée dans une surface d'un mètre carré seulement.

HERSE EN FER (fig. 3). — Ceci est une herse en fer, telle qu'on l'emploie à Pusey.

HOUE (fig. 4). — Cet instrument est une houe pour essarter ou scarifier. On

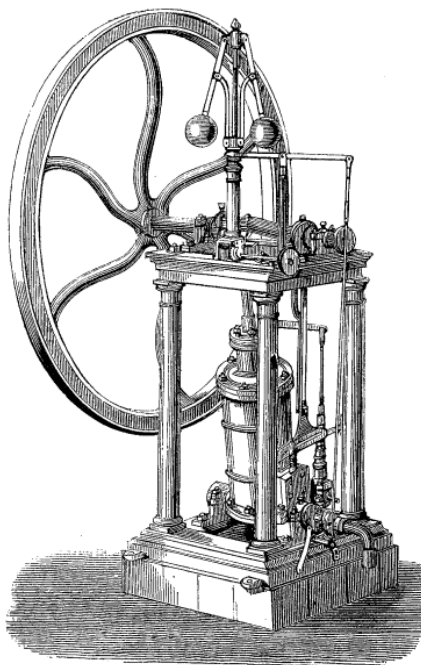


FIG. 2.

c'est toujours le triomphe de l'industrie.

Or, pour qu'un inventeur nouveau puisse, dans nos principes, jouir légitime-

ment du fruit de son génie, il faut deux choses : 1<sup>o</sup> qu'il y ait utilité dans son œuvre; 2<sup>o</sup> qu'il y ait nouveauté.

L'utilité : elle se constate par l'expérience et par la pratique.

La nouveauté : par l'étude consciencieuse des pro-

cessés déjà connus. Nous devons donc, en cette matière, rappeler ceux qui s'occupent de cette question spéciale et la nomenclature des différents systèmes adoptés par la science agricole, et que voici : charrues de Dombasle, de M. Cambray, de Molard, de Guillaume, américaine, anglaise, écossaise, de Small, charrue dite *tourne-oreille*, et charrue Grangé.

Ce sont là différents points de départ auxquels l'agriculture doit les innovations importantes qui s'introduisent chaque jour, sur ce point, dans l'économie agricole.

Nous l'avons dit plus haut (voir notre Bulletin industriel), il existe toujours dans les campagnes des préjugés difficiles à déraciner. Les engrais, le crédit agricole ne font pas de progrès, à défaut d'une confiance nécessaire dans les découvertes pourtant si utiles qui sont faites chaque jour.

Mais les instruments aratoires surtout sont encore sous le joug de ces déplorables préjugés.

Or, il est nécessaire d'initier peu à peu le cultivateur aux perfectionnements nombreux qui lui sont offerts dans cet ordre important de l'industrie agricole : des établissements supérieurs sont ouverts à

cet égard; mais, peut-être, la vulgarisation des procédés ou des modèles aurait-elle besoin d'être

plus active. Ainsi, tout le monde sait avec quel empressement, quel zèle, quelle intelligence, MM. Boc-

l'emploi avec un grand succès dans les terres légères.

Chaque pointe est fixée par un bras en fer qui peut être serré ou élargi à volonté.

CHARRUE A BRAS (fig. 3). — Les cultivateurs ont souvent recours à cette machine pour donner plus de force à la fertilité du sol, en mêlant la terre végétale avec le sol superficiel : cette charrue remplit parfaitement ce but.

La terre prend une vigueur qui se renouvelle facilement par ce mélange de couche.

MACHINE A BRISER LES TOURTEAUX (fig. 6). — Cette machine est d'invention américaine. Elle est très-simple, comme on peut le voir; elle sert à briser les tourteaux.

C'est une sorte de moulin à café, sous lequel un récipient à plan incliné fait tomber la poussière qui est le produit de l'opération.

MACHINE A BRISER LES GRAINS. — La figure 7 représente une machine analogue à la figure 6. Elle sert à écraser les grains.

Ainsi qu'on le voit, les deux récipients supérieur et inférieur sont séparés par une sorte de meule intermédiaire, qui est armée de deux roues d'engrenage et d'un moulinet.

Les graines versées en haut se brisent au passage de l'appareil du milieu et viennent tomber, lorsqu'elles sont pulvérisées, sur le plan incliné inférieur, où elles sont recueillies dans un sac ou dans un panier quelconque.

Nous ne terminerons pas cet article sans appeler l'attention de nos lecteurs sur quelques renseignements généraux relativement aux différents systèmes de charrues. Ce que nous poursuivons,

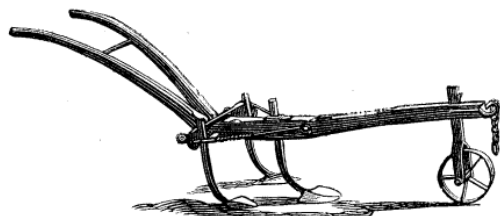


FIG. 4.

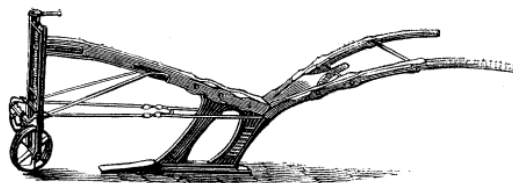


FIG. 5.

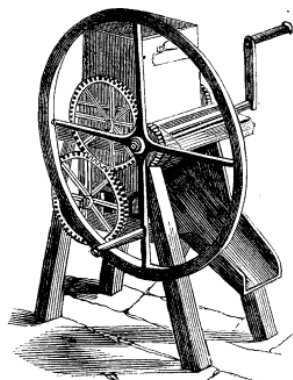


FIG. 6.

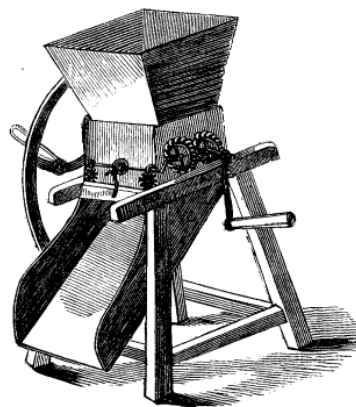


FIG. 7.

quillon et Giebermann se mettent au service du public au Conservatoire des arts et métiers.

## COURRIER DE PARIS ET DE LONDRES.

Il nous sera permis, je crois aujourd'hui, de ne point passer la Manche : notre tâche est plus facile, la Montagne est venue à nous ; le spectacle a eu l'extrême complaisance de prendre la poste et le chemin de fer, et de venir trouver le spectateur. S'il n'y eût eu quelque retard dans l'envoi des costumes, négligence qui a diminué l'éclat des premières représentations ; le paresseux qui, comptant sur les progrès du siècle pour supprimer les exigences géographiques, attendait l'Angleterre dans son fauteuil, eût été, dès samedi, tout aussi complètement satisfait que celui qui, comme nous, à travers vents et marée, allait ces jours derniers chercher, sur place, des curiosités qui viennent sans prétention se mettre à la portée de tout le monde.

Dès samedi, disons-nous, car tout s'est passé selon le programme arrêté et dont nous vous avons donné le détail à l'avance : samedi, banquet à l'Hôtel-de-Ville, après le banquet, les discours. Un seul a été fort remarquable et fort remarqué, celui de lord Granville qui, avec une convenance parfaite, je dirai plus, avec une rare sincérité, a su nous remercier de notre hospitalité, rendre haute justice à l'industrie française, sans pourtant négliger de faire ressortir avec une satisfaction polie, avec un orgueil délicat les mérites réels, la concurrence sérieuse de son pays.

Entre les discours et la comédie on s'est promené par les salons. La société était nombreuse, sans doute, mais ce n'était rien auprès de la foule qui est venue s'entasser, s'enchâsser, et fondre au bal de mardi. Samedi du moins on se promenait à l'aise ; la cour sur-élevée, planchée et rafraîchie par des fleurs et une gerbe de jets d'eau provisoire ; devenait un oasis charmant, au milieu de la fête quelque peu tropicale donnée par l'édilité parisienne.

— Avez-vous vu le lord-maire ? se demandait-on sur tous les points : cheveux blancs, une bonne figure, un grand cordon bleu en sautoir terminé par une plaque en diamants.

Nous l'avons vu, le signalement est exact.

— Venez donc voir l'Anglaise qui a une si belle peau, une chevelure comme l'épaulette d'un garde national, et qui tient son lorgnon dans l'œil gauche, comme M. Duponchel.

— Mon dieu ! disait-on, comme les Anglaises poussent loin l'excentricité, ce n'est pas une Française qui aurait les cheveux d'un rouge aussi éblouissant.

On suivait aussi fort curieusement un Chinois expédié de l'Exposition de Londres ; c'était un Chinois de premier ordre ; cela se reconnaît à un bouchon de carafé qui terminait un petit paratonnerre élevé sur son chapeau, et aussi à une petite fiole qu'il portait, en manière de catogan. Il avait un fort joli paysage brodé sur le dos ; il était monté sur des semelles épaisses de trois pouces ; il n'est pas très-laid, il a la physionomie douce et jaune ; il tenait en l'air, d'une main, une rose blanche et de l'autre un éventail, dont il ne cessait de rafraîchir, avec impassibilité, sa lente promenade ; il se laissait contempler avec une gravité de paravent. On a vainement attendu qu'il se livrât à quelques-uns de ces exercices naturels aux Chinois, quel Opéra a popularisés ; mais, non, rien ; il a été insipide comme un français bien élevé. Pas un zig-zag, pas un glissé sur les talons, pas un mouvement de télégraphe ; en apparence, pas le moindre petit talent de société. On attribue ce fait déplorable à l'incurie de M. Berger, qui avait négligé d'aposter quelqu'un pour tirer les ficelles.

À la comédie (on jouait le *Médecin malgré lui*), le Chinois, fort bien placé, est resté impassible, sauf durant les scènes des coups de bâton ; alors il eût fallu voir s'animer cette physionomie de faïence, rouler ces yeux de verre, s'épater ce nez, on eût dit une émotion mêlée d'amertume et de douceur ; c'était le souvenir inattendu de la patrie.

Nous ne pouvions trop savoir comment la pièce a été jouée ; la salle était très-petite, et il fallait y subir une température à casser les thermomètres. Nous avons essayé de nous tenir à une des portes hermétiquement obstruées ; mais, là, on était plus mal à l'aise qu'aux *quatrièmes de côté*. Ma foi ! contentez-vous de ce renseignement, à savoir que naturels et étrangers ont vigoureusement applaudi, et la première fois que j'irai aux Français, je vous donnerai des détails sur le *Médecin malgré lui*.

Après la comédie, le concert, qui a été donné devant un plus grand nombre d'élus, mais sans que l'on pût croire avoir changé de zone. Vous avez vu

partout le programme : c'était la belle, la grande, la savante musique de Beethoven, de Mozart, d'Haydn, exécutée par les sociétaires du Conservatoire, sous la direction de M. Girard. Je crois que c'est tout dire.

Dimanche, grandes eaux à Versailles, visite au Musée, satisfaction générale : passons. Lundi, fête donnée par le président au château de Saint-Cloud. Promenade, avec accompagnement d'orchestre, conversations détachées sur des airs connus, dans le parc réservé : le président donnait le bras à lady Normanby, lord Normanby à la princesse Mathilde ; le lord-maire, je ne sais à qui, et tous les invités suivaient. Les journaux, et même la partie sérieuse de cette feuille, donnent des détails circonstanciés, officiels, sur la fête ; hormons-nous, nous touristes, à une remarque : Les provinciaux, en grand nombre, et bien des Parisiens aussi, étaient assez maladroitement costumés ; ils avaient l'habit noir, pantalon de cérémonie et la cravate blanche, ce qui est au moins singulier pour se promener dans un parc, pour assister à une fête d'avant-dîner. Les *gentlemen*, au contraire, qui savent vivre, étaient en tenue de ville, chapeaux gris, même pour la plupart, canne, etc. Pas une femme, au moins, ceci est une consolation, n'avait manqué de tact à ce point. Les toilettes étaient fort élégantes, en général, mais c'était tout simplement toilette pour aller au bois. Et tous ces messieurs, avec leur tenue de bal ou d'emmerrement, faisaient bien la plus drôle de figure, une figure endimanchée, et le plus pitoyable contraste avec les airs dégagés de tous ceux qui avaient l'avantage, avantage inappréciable partout où l'on se trouve, l'avantage d'être bien mis. Ce qu'on a le plus remarqué, du reste, c'est la livrée du lord-maire, jamais je n'avais vu d'aussi vastes bicornes, avec d'aussi incroyables galons, et d'aussi rares chicorées noires.

Mardi bal à l'Hôtel-de-Ville sans incidents, voyez plus haut la description soignée ; mercredi petite guerre ; un homme de haute capacité stratégique vous en a rendu compte, plus haut, beaucoup mieux que je ne saurais le faire.

Passons sur la belle représentation de l'Opéra, et tout est fini ; on va laisser tranquilles maintenant nos malheureux hôtes, et leur permettre de s'amuser tout seuls à leur fantaisie et à leurs frais : de tous côtés on se remue et on les appelle : le Ranelagh, l'Hippodrome, Asnières, leur dédient des fêtes, les théâtres préparent des pièces de circonstance pour obtenir leur visite, mais ceci sera l'histoire dramatique de la semaine prochaine.

Régions pour le moment nos comptes avec la semaine qui vient de s'écouler : un revenant d'abord aux Français, le *baron de Lafleur*, trois actes en vers, de M. Camille Doucet, qui avaient reçu dans le temps leur épithète sur l'affiche de l'Odéon. Que j'en ai vu enterrer, mon Dieu ! de pièces à l'Odéon ; des pièces jeunes, fraîches, jolies, sympathiques et tristement délaissées, plus mortes et perdues dans ces limbes : je suis sûr que dans la solitude de ces vastes catacombes du second théâtre-français, pendant les représentations mystérieuses que donne loin de tous les regards humains la troupe de M. Altaroch, je suis sûr que dans les frises désolées, dans ces contrées vagues et inexploitées, je suis sûr, dis-je, que de même que les Willis, ces vierges charmantes mortes sans avoir été aimées, toutes ces muses de notre jeunesse littéraire, délaissées avant d'être connues, mortes sans gloire, sans consolation, forment, elles aussi, des rondes funèbres, trompant leur désespoir, demandant grâce à l'oubli qu'elles ne méritent pas.

Je ne dis pas cela pour la poésie de M. Camille Doucet, qui est lourde, banale, naïve, ennuyeuse, enfin tout simplement de la prose avec des assonances régulièrement disposées ; ce poète semble n'avoir d'autre muse que M. L'homme. Pourquoi diable avoir été chercher ce qui était mort, et bien mort ; pourquoi cette résurrection inattendue ? Et pourtant, en retrouvant là le talent si vif, si jeune, si incisif de M. Monrose, je me prends à ne point regretter trop cette reprise devenue l'occasion d'un tour de force pour ce charmant comédien, qui a sauvé la pièce : toutefois il est bien des rôles dans lesquels M. Arsène Houssaye pourrait nous le montrer sans aller remuer d'aussi médiocres cendres.

Au Gymnase deux nouveautés : un proverbe déjà joué dans le monde, dans des concerts de bienfaisance : *Les philosophes de vingt ans*, par M<sup>me</sup> Camille Berton, puis un vaudeville de la grosse espèce intitulé *Contre fortune bon cœur*, par M. Jules de Wailly.

Ces philosophes dont il est question, M<sup>lle</sup> Marie et M. Karl, ressassent bravement un paradoxe un peu usé : rien n'est plus désastreux pour le bonheur en ménage que l'amour. M<sup>lle</sup> Marie, une jeune fille très-bien élevée, se trouve je ne sais comment avec sa gouvernante chez M. Karl, un étudiant ; bien entendu, cela se passe à Kœnisberg ; nos étudiants ont chez eux d'autres mœurs et ne discutent guère la philosophie de l'amour.

Je ne sais trop pourquoi la gouvernante sort ; une fois en tête-à-tête, on s'aime d'amitié pour toujours, on le déclare du moins, on fait des rêves de bonheur, petits paradoxes sur petits paradoxes, puis un enfant intervient et par quelques questions embarrassantes, leur prouve sans s'en douter, qu'ils n'ont pas le sens commun ; la gouvernante, manière de vieille femme de ménage, la gouvernante revient leur donner sa bénédiction et les marivaudages aboutissent au dénouement bourgeois et moral, mais prévu.

*Contre fortune bon cœur* ne mériterait guère d'être raconté. La pièce est drôle, mais grâce aux acteurs seulement ; les détails sont faibles, les situations usées, et même, chose étrange dans une œuvre de l'auteur du *Mari à la campagne*, la mise en scène est maladroite. Voici ce dont il s'agit : un mari et sa femme se détestent, l'Assemblée constituante a trompé leurs espérances de divorce, ils se séparent à l'amiable ; au lever du rideau il y a trois mois que le mari est parti, sa bourse est vide, il revient ; un oncle assez drôlement costumé dans la personne de Lesueur, imagine, pour leur inspirer réciproquement l'amour le plus tendre, de leur annoncer à chacun la mort de l'autre. Mais loin de là, en l'absence de son époux, madame s'est éprise de son neveu, monsieur, ravi d'être libre, veut épouser sa nièce ; on devine ce qui va suivre : double rendez-vous de la femme avec le neveu, du mari avec la nièce, obscurité ; le mari et la femme, joués par les deux jeunes gens, se rencontrent, la rampe baissée, se prennent les mains, s'embrassent, s'adorent, minaudent ; on apporte des lumières ; double résurrection, double surprise, double cri d'effroi et de désespoir, double fuite en sens opposé ; puis, sur une question d'héritage habilement amenée, on se rapproche et l'on fait *contre fortune bon cœur* ; le neveu épouse la nièce qui est très-gentille et très-amusante, c'est M<sup>lle</sup> Macé, qui méritait un meilleur rôle.

Aux Variétés la *Gothon de Béranger*, indéfiniment ajournée, et la rentrée des danseuses espagnoles.

À l'Opéra-Comique, à la Montansier, rien de nouveau. À la gaité les adieux de Frédéric-Lemaître, au Cirque, la reprise de la *Barrière de Clichy* ; à l'Ambigu toujours le *Monstre*, et toujours succès, les figurants seuls se plaignent, et au fait la besogne est rude.

Vous savez qu'au dernier tableau il y a un effet de mer agitée toujours fort applaudi et après tout à juste titre. C'est une toile verdâtre, glauque si l'on veut, qui descend jusqu'à la rampe et sous laquelle des hommes en se levant et se baissant reproduisent le roulement des vagues ; bien entendu le mouvement va croissant vers le fonds du théâtre : cela dure quelques minutes à la grande satisfaction des spectateurs peu aisés, qui aiment mieux prendre une stalle d'Ambigu qu'un abonnement au journal le *Pays*, pour faire à bon compte un voyage à la mer.

— Oh ! monsieur, je quitte... me disait un figurant, je ne puis plus y tenir, quel métier !

— Eh ! quoi donc ?

— Monsieur, voilà soixante-trois jours que cela dure !... Je suis le troisième flot à gauche !

Quelle injustice ! du reste, les figurants ont toujours eu mauvais caractère. On se rappelle le directeur de l'Opéra, traîné il y a deux mois, devant le tribunal de commerce par l'artiste chargé de représenter les jambes de derrière du chameau de l'*Enfant prodigue*.

— C'est indigne, disait l'agréé ; on manque à toutes les lois, à toutes les règles ; nous avons droit à un légitime avancement : on nous le doit, mieux encore, on nous le promet ; et cette position laborieusement acquise est confiée à un étranger, à un nouveau venu, sans expérience, sans talent, sans verve, sans fantaisie, sans états de service, ce n'est pas à nous les jambes de derrière, à nous qui avons fait nos preuves, c'est à un saltimbanque inconnu que l'on confie le rôle de jambes de devant !

G. DE BUGNOTTE.

L'Académie des arts et métiers de Paris a eu dernièrement à examiner un nouveau système de boucles à branche mobile pour harnais, et d'autres destinées aux courroies de transmission des machines, desquelles boucles l'utilité a paru telle, que ce corps savant en a récompensé l'auteur par une médaille d'argent.

Nous croyons être utile au public en portant cette invention à sa connaissance.

Chaque fois qu'un accident arrive, qu'un cheval s'abat, le conducteur ou les personnes qui viennent lui prêter assistance, sont obligées, pour déceler, de couper à la hâte les courroies les plus tendues par lesquelles l'animal se trouve embarrassé. Le sacrifice de quelques lanières de cuir n'est rien assurément en comparaison de la valeur qu'il s'agit de conserver, et on en fait volontiers abandon ; mais le conducteur n'a qu'à avoir oublié son couteau et se trouver seul sur une route pour laisser perdre un cheval de prix, en tous cas une bête de somme fort utile.

Au moyen des boucles à branche d'ardillon mobile inventées par M. Laurent, on peut, pour d'éteiler à la hâte, lâcher chaque courroie sans le moindre effort, et par la seule pression entre les doigts, d'un ressort qui, dans son repos, tient la boucle dans l'état ordinaire, tandis qu'il déplace la branche mobile et conséquemment fait lâcher la courroie dès que le besoin de déteiler se présente.

C'est, comme nous l'avons dit, l'affaire d'une pression du ressort.

La boucle destinée aux courroies de transmission des machines peut sauver la vie à des ouvriers pris par accident entre des engrenages, en arrêtant instantanément la marche d'une machine.

Nous avons vu nous-même cette boucle, et son efficacité nous a été pleinement démontrée.

Quoique entièrement différente de celle qui sert aux harnais, elle n'en procède pas moins du même principe, à savoir la mobilisation de la branche à l'aide d'un ressort. Seulement, dans la première, la pression doit être exercée en prenant la boucle entre ses doigts par les côtés, tandis que dans la seconde c'est en appuyant sur des ressorts placés en saillie entre les deux montants du parallépipède que l'on arrête instantanément la marche d'une machine.

On voit par ces courtes indications que M. Laurent méritait la distinction dont il a été l'objet de la part de l'Académie des arts et métiers.

Disons en terminant qu'on ne saurait trop rendre justice à la sollicitude que cette société savante porte aux artistes et aux industriels.

**HISTOIRE POLITIQUE ET NATURELLE DE L'ÎLE DE CUBA**, par M. Ramon de la Sagra, 8 volumes, grand in-folio, avec planches coloriées.

Nous avons eu occasion de voir et d'admirer ce magnifique ouvrage, dû aux longues études du savant que le gouvernement espagnol vient d'envoyer comme son commissaire spécial pour étudier la grande Exposition de Londres.

L'ouvrage que nous venons de voir est déjà terminé dans toute la partie politique, qui comprend l'histoire de la population, de l'agriculture, du commerce, etc. ; diverses parties de l'histoire naturelle, comme les mammifères, les oiseaux, les reptiles, les mollusques, la botanique, sont aussi terminées. Les planches qui accompagnent le texte sont d'une beauté d'exécution remarquable.

Le gouvernement espagnol a protégé, jusqu'ici, cette grande publication, qui lui fait le plus grand honneur, et il est à espérer qu'il lui accordera également sa protection pour les volumes qui manquent.

**OBSERVATIONS SUR LES PUBLICATIONS EXPOSÉES À LONDRES EN 1851**, par Jules Renouard et C<sup>e</sup>, Libraires à Paris. — Si la librairie doit être considérée comme une industrie utile, servant à la propagation des Lettres, des Sciences et des Arts, plutôt que comme une industrie de luxe et d'apparat, l'exposition de MM. Jules Renouard et C<sup>e</sup> est une des plus intéressantes que puisse présenter la librairie.

En effet, MM. Jules Renouard et C<sup>e</sup> ont publié et exposé dans chaque catégorie des ouvrages dont le mérite est généralement reconnu, et qui sont répandus à grand nombre sur le continent.

Parmi les nombreuses publications de cette maison importante, nous citerons : — Pour l'ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE : les ouvrages de l'Abbé Gaultier, bien connus en Angleterre, où l'auteur lui-même a professé autrefois sa méthode. — Pour l'Éducation et les LECTURES MORALES : les traductions des meilleurs ouvrages anglais, comme l'Éducation familière et les Jeunes Industriels, par miss Edgeworth. — Pour la LEXICOLOGIE : le grand Dictionnaire Italien-Français et Français-Italien, de Barberi, etc. — Pour la GÉOGRAPHIE : les ouvrages du célèbre Adrien Balbi, et le nouveau Dictionnaire géographique et statistique d'Adrien Guibert, etc. — Pour l'HISTOIRE : les belles publications de la Société de l'Histoire de France, l'Histoire du règne de Louis XVI, par J. Droz, etc. — Pour l'ÉCONOMIE POLITIQUE : les ouvrages de Droz, de Gérando, Villermé, etc. — Pour les SCIENCES : La Science populaire de Claudius, ouvrage couronné par la Société pour l'Instruction élémentaire et très-répandu en France, etc. — Pour l'INDUSTRIE : l'Encyclopédie des Chemins de fer, par Félix Tourneux, la Connaissance des marchandises, par Roussel, avec un répertoire en plusieurs langues, etc. — Pour la JURISPRUDENCE : l'ouvrage du célèbre Toullier, etc. — Pour la BIOGRAPHIE : les beaux travaux de Ant.-Aug. Renouard, sur les Alde et les Estienne, etc. — Enfin, pour les BEAUX-ARTS : L'Art moderne en Allemagne, par le comte Raczyński, et l'Histoire des Peintres de toutes les écoles, ouvrage orné de nombreuses gravures sur bois, dont on admire la magnifique exécution et l'extrême bon marché. Cette publication, une des plus belles de la librairie moderne, très-recherchée par tous les pays, et déjà contrefaite en Allemagne, au moyen d'un décalage frauduleux des planches, ne peut manquer de fixer l'attention de MM. les membres du Jury d'examen.

— Puisque nous avons inséré le nom de Guibert, nos lecteurs nous sauront gré de leur annoncer que le Dictionnaire géographique poursuit ses éclatants succès. On sait qu'Adrien Guibert était doué des qualités qui sont nécessaires au Géographe et au Statisticien ; à la curiosité, au zèle, à l'amour du savoir, il joignait la conscience, l'instinct des sources et des origines, la patience dans les recherches, et, enfin, les connaissances toutes spéciales du Lexicographe et du Polyglotte. Il a consacré plus de dix ans d'une vie laborieuse à la rédaction et à la publication de son nouveau Dictionnaire géographique et statistique ; il s'était concilié l'estime des savants distingués auxquels il avait communiqué ses travaux, et dont il avait recherché l'appui. M. Jomard, protecteur du mérite inconnu, le soutenait de ses encouragements, de sa bienveillante amitié.

La mort a surpris Adrien Guibert dans la force de l'âge, et ne lui a pas même permis d'accomplir la tâche qu'il s'était imposée ; épuisé par ce travail, qu'il avait entrepris avec ardeur et qu'il aimait avec une passion qui a longtemps soutenu ses forces, il a succombé pendant l'impression de l'ouvrage, au grand regret de tous ceux qui l'ont connu, et sans avoir joui du succès dû à son mérite et à sa persévérance. Un collaborateur assidu, M. F. Dessenne a bien voulu se charger de mettre la dernière main à la rédaction de la fin du Dictionnaire, remplissant ainsi les intentions de Guibert, qui, dans la prévision d'une mort prématurée, l'avait initié depuis longtemps à tous ses travaux et lui avait confié les immenses documents recueillis par son œuvre.

Une table des Étymologies, due au savant Maltebrun, jette un certain jour sur les origines, et donne de l'atrait à l'étude des mots composés, qui forment la plupart des noms géographiques ; elle est accompagnée d'une table de prononciation, qui n'est pas inutile pour éviter le double écueil d'une prononciation pédantesque ou ridicule des noms étrangers. — Enfin une table de renvois reportée à la fin du livre comprend une série nombreuse de noms secondaires rarement usités mais que l'on rencontre encore.

Les Éditeurs avaient aussi une tâche difficile à remplir ; par le choix et l'opposition des caractères, par le soin apporté à l'impression, par les tables de renvois et d'abréviations, etc., ils se sont efforcés de contribuer à la facilité des recherches dans les 2,000 pages de cet immense répertoire ; et en même temps, par une disposition compacte du texte, qui n'exclut pas une grande clarté, ils ont fait entrer dans un seul volume la matière de 25 à 30 volumes ordinaires, et mis ainsi à la portée de tout le monde une masse considérable de faits recueillis à grand peine sur tous les points du globe et puisés aux sources les plus nouvelles et les plus authentiques. (Voir aux annonces.)

— Un nouvel établissement, destiné à la fois aux affaires et aux plaisirs, est sur le point d'être livré

au public. Nous voulons parler des bazars et des salles d'exhibition de Hungerford-Hall, qui viennent de s'élever comme par enchantement au centre de Hungerford et Harkes, sous l'habile direction de l'architecte M. Dankes, et par les soins de MM. Piper frères, entrepreneurs de bâtiments.

Nous avons été admis à visiter cet établissement, et nous en avons admiré la disposition, qui permettra désormais à la foule si considérable, qui se rend chaque jour de Charing-Cross aux nombreux bateaux à vapeur desservant la Tamise et au pont suspendu de Hungerford, et vice versa, de faire le trajet à travers de riches bazars parfaitement éclairés, et où seront exposés à l'attention du public les produits du travail de toutes les nations et des œuvres d'art sous toutes les formes. Nous pensons qu'aucune localité, dans Londres, ne pouvait offrir d'aussi grands avantages pour la vente des marchandises ou objets d'art qui y seront exposés ; ce passage étant le point le plus fréquenté de toute la capitale, aussi bien pour les affaires que pour la promenade.

A ce précieux et tout à fait spécial avantage, les propriétaires de Hungerford-Hall ont, par d'habiles combinaisons, su ajouter de nouveaux éléments d'intérêt et de plaisir, en ménageant, au centre même de leurs vastes constructions, deux salles, une pour la production des œuvres de M. Bouton, le célèbre artiste français qui a été le véritable créateur du genre merveilleux des dioramas, et la seconde, destinée à représenter l'œuvre capitale à laquelle, depuis près de trente ans, le professeur de Waldeck a consacré son talent et ses efforts, et qui doit être exhibée sous le titre de : ILLUSIONS OPTIQUES. Tous ceux qui ont obtenu la faveur de voir à l'avance les tableaux de M. de Waldeck, prédisent le plus grand succès à cette exhibition qui sera tout à fait exceptionnelle, et sans aucune concurrence du même genre, dans quelque ville que ce soit.

Les nombreux spectateurs qu'attireront nécessairement ces exhibitions si recherchées en Angleterre, augmenteront et entretiendront continuellement la foule dans les bazars de Hungerford-Hall, et deviendront un élément de bonne fortune pour les exposants. Aussi cette entreprise nous paraît-elle offrir toutes les conditions qui doivent en assurer la prospérité.

— Malgré tous les détails qui ont été donnés au public, beaucoup de personnes se demandent encore comment une société va pouvoir donner trente jours de plaisirs à qui lui donnera quinze francs. Il n'y a qu'à relire la lettre du gérant pour s'expliquer cette combinaison, et en comprendre, tout de suite, le procédé ; celui des associations à l'aide desquelles on arrive au bon marché pour tout le monde, où chacun se trouve en même temps fonder et profiter, tout de suite, de ce qu'il fonde. Est-ce parce que cette société promet des plaisirs certains, et non des bénéfices douteux, que la confiance lui manquerait ? Il n'y aurait qu'une chose à répondre : c'est que dès aujourd'hui, c'est-à-dire avant l'époque fixée pour l'émission des cartes, qui est le 10 août courant, le gérant de la société a déjà reçu assez de demandes pour avoir effectué un versement de dix mille francs à la banque de France ; car, comme on le sait, les fonds des actionnaires seront scrupuleusement, et au fur et à mesure, qu'ils seront reçus, versés à la banque de France.

## CORRESPONDANCE.

M. D..., à Constantinople. C'est impossible quant à présent.

M. J.-P. A..., à Saint-Rémy (Bouches-du-Rhône). Quand vous aurez complété votre travail, nous l'analyserons. Il vous reste à traiter la partie technologique, la plus importante pour nous.

M. le comte de B..., au château de..., près Mâcon. Vous recevrez incessamment une épreuve de votre dessin.

M. G. d'Az..., au château d'A..., près le mont Saint-Vincent (Saône-et-Loire). Veuillez nous donner quelques détails de plus sur l'histoire de la découverte dont vous nous parlez.

M. I. H..., à Coire (Suisse). Nous avons reçu de plusieurs personnes des renseignements sur l'industrie dont vous nous parlez ; mais ils sont encore incomplets. Si vous avez des détails statistiques, veuillez nous les adresser.

M. P. de G..., à Mamers. Vous avez dû voir dans nos conditions d'abonnements que, moyennant 12 fr 50 c., on peut avoir la collection antérieure au 1<sup>er</sup> août, et que moyennant la même somme, les abonnés actuels peuvent obtenir une prorogation d'abonnement jusqu'au 4<sup>er</sup> août 1852. Donc il y a parité entre les uns et les autres.

Le gérant : MANSARD.

— Huile de foie de morue naturelle, seule admise à l'Exposition de 1849., rue St-Martin, 110, à l'Olivier.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.  
HOTEL DE LA SABLONNIERE,  
50, LEICESTER-SQUARE.  
HOTEL DE PROVENCE,  
16, GREAT WINDMILL STREET, HAYMARKET,  
et autres succursales.

APPARTEMENTS et chambres pour les familles et les voyageurs, à des prix divers et modérés.  
TABLE D'HOTE plusieurs fois par jour.  
RESTAURANT à la carte jusqu'à minuit.  
CUISINE FRANÇAISE. — SERVICE FRANÇAIS ET ALLEMAND.  
On est instamment prié de ne pas se laisser détourner par les cochers et les commissionnaires.

Now ready, Volume I, price 9s. 6d., of the EXPOSITION; containing 1500 Columns of Letterpress, devoted to New Inventions—Registered Designs—Improvements in Machinery of all kinds—Original Papers on the Great Exhibition—Ample Accounts of the Articles in the Palace of Industry—Original Correspondence connected with Preceding Subjects—and a mass of Miscellaneous information not to be found elsewhere in the Industrial Arts and Sciences. It contains 300 Engravings by Landells, and is handsomely bound in Cloth, with full gilt back, and ornamental design in gold on the side. It is not too much to say that it is the cheapest and best Illustrated Work of the kind ever published. The Volume is admirably adapted for presentation. Subscribers Copies, bound as above, at 3s., or the Covers supplied at 2s. 6d.; or in Exhibition Blue or Turkey Red Cloth, gilt edges, 15s. 6d.  
JOSEPH CLAYTON, Jun., 265, Strand, and 223, Ficeddilly; and all Booksellers and News Agents.  
The EXPOSITION is published weekly.  
Price 4d. stamped 5d.  
prix—40 c. le Numéro, et par la poste 50 c.

HUNGERFORD HALL, STRAND. — ENTREPOT DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE. — Les bazars de Hungerford Hall, seront définitivement ouverts le lundi 4 août prochain. Les deux salles d'exhibition contenues dans cet établissement et destinées, l'une à la production des illusions optiques du professeur de Waldeck, l'autre à la représentation des Dioramas du célèbre artiste Bouton, seront livrées au public le même jour. S'adresser pour les locations dans les bazars et pour tout autres informations, à M. E. Fouré, gérant de l'établissement de Hungerford Hall.

LES DERNIERS BILLETTS de la Loterie Lyonnaise qui se tire le 25 courant et de la Loterie des Lingots d'Or se trouvent chez MM. Susse frères, place de la bourse (adresser franco inclus de port); pour chaque demande de cinq francs on reçoit pour rien un calendrier de portefeuilles.

En vente.  
LE CATALOGUE OFFICIEL (EDITION FRANÇAISE) de l'EXPOSITION des PRODUITS de l'INDUSTRIE de TOUTES les NATIONS. — Cette édition est la plus complète de celles qui ont paru jusqu'à ce jour; elle comprend la description de toutes les additions qui ont été faites dans plusieurs départements, depuis l'ouverture de l'Exposition.  
SPICER FRERES, ) Editeurs Privilegiés  
W. CLOVES & FILS, de la Commission Royale.  
29, NEW BRIDGE STREET, BLACKFRIARS, et à l'EXPOSITION, HYDE PARK.  
Prix 2s. 6d.; avec le Synopsis, ou Guide des Catalogues, 3s.

JULES RENOUARD et C<sup>e</sup>, **Nouveau DICTIONNAIRE complet** LIBRAIRES-ÉDITEURS, rue de Tournon, 6.  
**GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE,**

RÉDIGÉ SUR UN PLAN ENTièrement NOUVEAU, PAR ADRIEN GUIBERT.

Comprenant : la GÉOGRAPHIE POLITIQUE, ainsi, pour chaque Etat, sa dénomination dans la langue du pays et dans les divers idiomes de l'Europe, aux différentes époques, avec la nomenclature latine; la position, la latitude, les limites, l'area, la topographie; les détails fournis par la statistique sur le climat, le sol, la population, les richesses minérales, la flore et la faune, l'industrie agricole et manufacturière, le commerce; les voies de communication, l'instruction publique, les cultes, les finances, la force armée; l'analyse de la constitution politique, de l'organisation administrative, avec la dénomination, dans la langue du pays, des divisions et subdivisions du territoire, des autorités gouvernementales et administratives, des magistratures de tous degrés; la nomenclature des provinces ou grandes divisions territoriales, etc. — la GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, ainsi : la description topographique et géologique des montagnes, la description des mers et des lacs, la profondeur, température composition de leurs eaux, leurs courants, les vents qui régnent à la surface, le mouvement commercial qu'elles facilitent; les cours d'eau, leur étendue, leur pente, leur volume, la superficie de leur bassin, la nomenclature des localités qu'ils baignent, des affluents qu'ils reçoivent, l'étendue de leur flottage et de leur navigation, le mouvement et la nature de leur commerce, etc. — la STATISTIQUE de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, ainsi : les chiffres de l'area des terres susceptibles de culture ou cultivées, la division du sol selon ses produits, la quantité des produits, la consommation du pays, l'état de l'élevé, l'état de l'industrie minérale et manufacturière, le mouvement d'entrée et de sortie des ports, la traduction et comparaison des poids et mesures et monnaies, etc. — Enfin la Description ou mention de tous les lieux qui présentent un intérêt historique, pittoresque ou artistique quelconque.  
OUVRAGE AUTORISÉ PAR LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ, et admis pour les Bibliothèques des Lycées et Collèges, par délibération en date du 2 août 1850.

**GAZIFERE. APPAREIL GUERIN**  
Pour fabriquer soi-même, dans quelques minutes, toutes espèces de boissons gazeuses: eau-de-seltz, limonade, vins mousseux, tisanes, etc. (LES POUDES SONT COMPLÈTEMENT SÉPARÉS DE L'EAU.) — Cet appareil est d'un usage facile, d'une forme gracieuse, solidement établi sans dérangement, 15 f. On expédie en province contre remboursement. Poudre n° faire les boissons gaz., 7 f. 50 les 2 k<sup>e</sup> n° 100 b. **GUERIN J<sup>e</sup> et C<sup>e</sup>, rue et Terrasse Vivienne, 8 et 9, en face le Passage Colbert, PARIS.**

**TAPIOCA DE GROULT J<sup>e</sup>**,  
POTAGES RECOMMANDÉS PAR LES MÉDECINS.  
Chez GROULT jeune, passage des Panoramas, 5, rue

Ste-Apolline, 3, et chez les principaux épiciers.  
Se méfier des imitations d'enveloppes, à l'aide desquelles sont vendus des tapiocas falsifiés.

**LE DUCROIRE** ASSURANCES CONTRE LES FAILLITES.  
Capital social : 2,000,000 fr.  
ADMINISTRATION CENTRALE et BUREAU D'ADHÉSION : Rue Laffitte, 41, à Paris.

**LAMPES MODÉRATEURS A 6 F. ET AU-DESSUS**  
TRUC, 9, rue Saintonge, au Marais.  
Grand choix de Modèles riches, nouveaux et variés pour Lampes en bronze et en porcelaine.—Economie et système d'éclairage supérieur à tous autres.—On échange les anciennes Lampes.

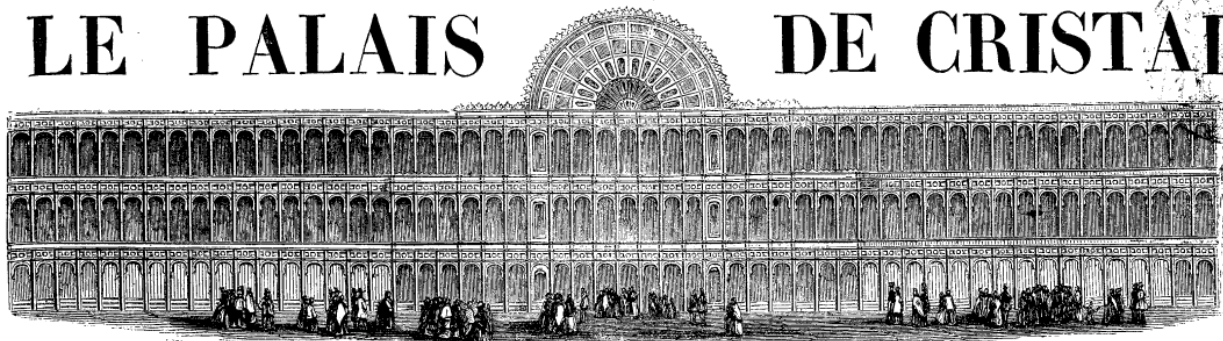


**M. PAUL SIMON, Médecin-Dentiste de la Faculté de Médecine de Paris, est le seul qui ait reçu une mention honorable à l'Exposition française de 1849 pour la perfection qu'il a apportée dans l'exécution de ses nouvelles dents et de ses nouveaux dentiers masticateurs; il est aussi le SEUL DES DENTISTES DE FRANCE dont les produits aient été jugés dignes de figurer à l'Exposition universelle de Londres; ces distinctions SUFFISENT pour constater la supériorité de ces nouvelles pièces sur tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour, aussi il a été reconnu qu'avec les nouveaux dentiers de M. Paul Simon il n'y avait aucune souffrance à redouter; que l'imitation de la nature, la prononciation et la mastication ÉTAIENT PARFAITES.**  
On peut voir ces belles pièces au Bazar Bonne-Nouvelle, au passage Jouffroy, n° 44, au jardin Turc, et chez l'auteur, boulevard du Temple, n° 36.

**EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE**  
EXTRAIT DU SUC NATUREL DES FLEURS ET DES PLANTES AROMATIQUES, Approuvée par les célébrités médicales.  
Ce cosmétique rafraîchissant, balsamique, tonique, possède toutes les vertus des plantes qui en font la base; spécialement dédié aux dames, il est supérieur à tous les vinaigres de toilette composés jusqu'à ce jour. — D'un parfum délicieux, cette remarquable composition pénètre par tous les pores sous les tissus adipeux, et, fortifiant le derme, donne à la peau la fraîcheur et l'élasticité de la jeunesse. Les hommes en font usage avec succès pour faire disparaître le feu du rasoir après la barbe. Prix des flacons, 4 fr. 50 et 3 fr. Chez GELLÉ frères, parfumeurs-chimistes, rue des Vieux-Augustins, 35, près la place des Victoires, inventeurs du REGENERATEUR POUR LA POUSSÉ ET LA CONSERVATION DES CHEVEUX.  
On trouve également chez eux : le SAVON PHILODERME AU SUC DE CONCOMBRES, émoullit et rafraîchissant. L'ÉLIXIR DE ROSES de Paris, pour l'entretien de la bouche et la conservation des dents. LA COMPOSITION zouave pour noircir à la minute moustaches et favoris. LA LOTION VÉGÉTALE, base de jaunes d'œufs pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux.  
Dépôt chez tous les Parfumeurs et Coiffeurs, en France et à l'étranger.

**30 JOURS DE PLAISIRS A PARIS.**  
**1,000 FR. DE PLAISIRS POUR 15 FR.**  
Chaque Jour (PENDANT 30 JOURS, du 1<sup>er</sup> au 30 Septemb.)  
**Théâtres, Bals, Concerts.**  
Pour se procurer une CARTE, qui est au porteur, adresser un mandat sur la poste ou sur une maison de Paris,  
A MM. RION, ET C<sup>e</sup>, BOULEVART MONTMARTRE, 2, A PARIS.

# LE PALAIS DE CRISTAL



JOURNAL ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1851 ET DU PROGRÈS DES ARTS INDUSTRIELS.

ABONNEMENTS pour Paris et les Départements : un an, 25 francs. — 6 mois, 12 fr. 50 c. — Étranger, un an, 30 fr. — 6 mois, 15 fr.

(L'abonnement part du 1<sup>er</sup> août. — Collection antérieure : 12 fr. 50 c. brochée.)

SOMMAIRE.

Nouvelles conditions d'abonnement au *Palais de Cristal*. — *Bulletin industriel* : I. Réforme de la loi de 1844. — II. Bill des brevets en Angleterre. — L'Espagne à l'Exposition. — Exposition de Londres, par M. Jonann. — De la Russie industrielle (4<sup>e</sup> art.), par M. Bellegarrigue. — Rapport de M. Michel Chevalier. — *Courrier de Paris et de Londres*. — Lettre de M. Dupin. — Réponse du prince Albert. — Académie des Arts et Métiers. — Chronique de l'Exposition. — Correspondance.

DESSINS.

Vase en malachite. — Buffet de luxe. — La dague de Toledo. — La jeune fille au cerceau. — Pièce de coiffure, par M. Lemonnier. — Parure de corsage, id. — Bouquet, id. — Candélabre. — Chasse au sanglier. — Grand vase en porcelaine. — Épée du duc Palba. — Fourreau de l'épée. — Pièces d'orfèvrerie russe. — Atelier lithographique de M. Lemercier. — Caissons exposés par l'imprimerie nationale.

VASE EN MALACHITE

DU PRINCE DEMIDOFF  
(de Saint-Petersbourg.)

La malachite est une pierre verte et opaque dont il est inutile de donner ici l'analyse scientifique. Ce jaspe se trouve ordinairement par fragments de médiocre grandeur dans les mines de cuivre, et c'est à l'oxide de ce métal que la malachite doit, tout à la fois, et sa couleur et sa dureté.

Le prince Demidoff, dont les possessions minières fournissent en abondance des particules de cette précieuse substance, l'a fait élaborer à grands frais dans sa manufacture de Saint-Petersbourg, et, en liant entre elles les nombreuses fractions recueillies, il a obtenu des blocs susceptibles de prendre des formes de la plus grande dimension. Sa contribution à l'exposition de Londres témoigne de ce fait.

Cette contribution se compose : 1<sup>o</sup> d'une porte dont il a déjà été parlé dans ce journal; cette porte ayant quatorze pieds et demi d'élevation sur sept de largeur, est évaluée à 6,000 livres sterling (450,000 fr.);

2<sup>o</sup> d'une cheminée portant quatre pieds trois douces de haut sur six



JA SVIS

Vase en malachite du prince Demidoff (de Saint-Petersbourg)

pieds huit pouces de large, et valant 4,600 livres (40,000 fr.);

3<sup>o</sup> Trois tables à écrire ou bureaux de différentes formes, valant ensemble 30,000 fr.;

4<sup>o</sup> Deux tables rondes de petite dimension, cotées 14,000 fr.;

5<sup>o</sup> Six chaises valant 3,000 fr. chacune;

6<sup>o</sup> Deux fauteuils de 4,000 fr. chacun;

7<sup>o</sup> Quatre grands vases dont le prix varie de 50 à 80,000 fr. chacun (celui qui est représenté par le dessin ci-joint est coté 80,000 fr.);

8<sup>o</sup> Vingt-deux poids à livres de bibliothèque variant de 150 à 250 fr. chacune;

9<sup>o</sup> Douze poids à papier portant divers sujets sculptés, et variant de 200 à 4,000 fr. chacun;

10<sup>o</sup> Trois piédestaux dont deux portent le buste de Pierre le Grand et le troisième celui de Charles XII, cotés de 400 à 1,000 fr. chacun;

11<sup>o</sup> Une pendule de 6,400 fr.;

12<sup>o</sup> Deux chevaux du baron Klott cotés 2,800 fr.;

13<sup>o</sup> Et plusieurs morceaux bruts de malachite mêlés à des fragments d'or natif et de platine, le tout servant de spécimen aux richesses minéralogiques de l'exposant.

**Nouvelles conditions d'abonnement.**

Au journal LE PALAIS DE CRISTAL.

A partir du 1<sup>er</sup> août courant, le prix de l'abonnement est fixé de la manière suivante :

Un an.....	25 fr.
Six mois.....	12 fr. 50 c.
ÉTRANGER.	
Un an.....	30 fr.
Six mois.....	15 fr.

Tout abonnement d'un an pris avant le 1<sup>er</sup> Octobre donne droit, moyennant 2 fr. 50 c. seulement, à une magnifique VUE INTERIEURE du PALAIS DE L'EXPOSITION, imprimée et coloriée à trois teintes sur papier double-columbière de 1 m. 20 c. sur 0 m. 90 c.

Un tirage spécial à 4 teintes, permet de donner la même prime au prix de 3 fr. 50 c. pour les souscripteurs.

NOTA — En adressant franco un mandat de 12 fr. 50 c. à l'ordre du gérant, les abonnés pour la durée de l'Exposition, recevront le journal jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1852. Pour les nouveaux Abonnés, collection antérieure au 1<sup>er</sup> août, 12 fr. 50 c. (Ajouter 2 fr. ou 3 fr. 50 c. pour la prime).

## BULLETIN INDUSTRIEL.

## I.

## RÉFORME DE LA LOI DE 1844.

Ainsi que nous l'annoncions dans notre dernier numéro, l'agitation pacifique que nous provoquons fait de rapides progrès. De toutes parts, nous recevons des adhésions ferventes : l'industrie veut enfin être délivrée des entraves qui l'étreignent ; elle sent que la législation qui la régit ne peut subsister plus longtemps : Les adversaires les plus décidés des droits imprescriptibles du génie et du travail, commencent à porter leurs réflexions sur une question brûlante ; ils dédaignent le droit de la propriété intellectuelle ; ils se refusent à en examiner à fond le principe ; ils méconnaissent l'influence salutaire qui devait nécessairement s'exercer sur les produits moraux et matériels de ce travail vivifiant de l'invention qui s'éteint dans la lutte et qui peut s'illuminer dans le triomphe. Nous recevons des adhésions de la part de publicistes qui, jusqu'à ce jour, ne consentaient même pas à s'éclairer ; en un mot, la réforme des vieux préjugés, des vieilles traditions, des vieilles lois se prépare : elle se fera.

Au commencement du mois d'octobre prochain, la question sera mise à l'ordre du jour, non pas à l'état de spéculation stérile, mais comme projet définitif de loi sur la propriété intellectuelle : et quand des esprits supérieurs, quand des hommes, appartenant à toutes les branches de l'industrie moderne, viendront enfin discuter courageusement, hardiment, sans réserve, une loi qui renferme le salut des producteurs les plus utiles pour l'humanité, il est probable, il est certain que les pouvoirs se décideront à leur tour, à se laisser saisir de cette question qui, si elle triomphe, peut, nous le répétons parce que nous en sommes convaincus, donner un nouvel élan à l'industrie, c'est-à-dire à la production, au génie, à l'économie, au bien-être universel.

Eh ! que l'on ne croie pas que nous nous faisons illusion. Nous savons que nous avons affaire à des incrédules : Nous nous attendons aux crailleries de certains économistes, qui prennent leurs chiffres pour vérités évangéliques, et qui ont formé contre le progrès une camarilla entêtée, renfermée dans la citadelle de leurs doctrines, et se croyant forts parce que l'on ne daigne pas les attaquer. Que le jour de la discussion arrive ; on ne les retrouvera plus. Les inventeurs ! il n'en parlaient qu'avec des sarcasmes : mais le génie marche toujours ; et plus ses droits deviendront forts, plus les sarcasmes perdront de leur à-propos ; peut-être, à leur tour, les économistes viendront-ils réclamer un brevet qu'on leur accordera pour avoir inventé la courte échelle des grands qu'ils se sont faite à eux-mêmes et qui les a fait monter les uns sur les autres au faite des honneurs, ou du reste, une fois arrivés, ils se sont empressés de ne plus rien chiffrer, de ne plus parler de leurs calculs, et se sont bien gardés surtout de faire, en quoi que ce soit, l'application de ces grandes théories vides et impraticables dont ils se sont

servi pour parvenir, et qu'ils ont reniées du moment où ils sont parvenus.

Nous avons assisté, hier, à la séance du Comité des inventeurs et des artistes industriels ; et là, en présence de nos collègues, parmi lesquels se trouvait M. Jobard (de Bruxelles) qui, pendant son séjour momentané à Paris, assiste assiduellement à nos travaux, la question de notre meeting d'octobre s'est agitée. Nous faisons appel à tous les hommes qui veulent, comme nous, une réforme radicale de la loi de 1844 : Préparons nous à la discussion.

Afin de ne pas perdre un temps précieux, nous aurons, avant les séances qui seront consacrées à la discussion, élaboré un projet de loi qui sera distribué le premier jour. Si des modifications, si des amendements sont proposés, ils devront se produire lors des débats, qui s'ouvriront dans la seconde séance : mais, d'ici là, nous convions nos lecteurs et le corps si nombreux des inventeurs, des artistes, des littérateurs, qui sentent tout l'intérêt de cette grande question, de nous adresser leurs observations, leurs projets, leurs adhésions. Déjà, nous en avons en réserve un grand nombre ; et, à cet égard, un mot est nécessaire :

En France on a l'habitude, déplorable selon nous, de ne rien faire tant que les pouvoirs organisés ne sont pas saisis d'une question. En Angleterre, on prépare dans le calme, au milieu des préoccupations des hommes politiques et des législateurs, des travaux qui leur viennent en aide, se présentent à leurs yeux comme autant d'enquêtes utiles à l'élaboration des lois, sont l'écho de l'opinion publique, rectifient, de cette sorte, les erreurs qui pourraient prendre crédit dans le sein du Parlement.

Il se passe, chez nos voisins, en matière législative, ce qui se pratique en matière de désordre ; on n'a pas idée, chez nous, de ces réunions-monstres que les Anglais ont coutume de provoquer, lorsqu'il se présente une question d'intérêt public à discuter. En France, l'émeute, et peut-être une révolution s'ensuivrait ; l'aspect seul de ces masses réunies suffirait pour effrayer les esprits, et de l'effroi des spectateurs naîtrait, sans doute, l'audace des acteurs. Le flot révolutionnaire grandirait ; et au lieu d'une réunion d'hommes se préparant à une discussion utile et sage, on serait tout surpris de voir s'amonceler des vagues d'hommes ardents, prompts à briser ce qui se trouverait sur leur passage ; le but même de ces réunions serait oublié. Il faut, chez nous, des masses de troupes pour contenir des masses d'hommes sans armes : En Angleterre, le sentiment de l'ordre est tel, que chaque citoyen se fait, de lui-même, le gardien de l'ordre général ; et la loi qui donne, dans tous les pays, le droit de contenir et d'arrêter un turbulent s'applique en Angleterre, pendant qu'elle n'est, chez nous, qu'une lettre morte. Chez nos voisins, pas de police occulte, pas de ces moyens secrets, cachés, soupçonneux, qui jettent dans les populations le germe de la défiance et des calomnies. Tous les amis de l'ordre se tiennent par la main, au grand jour ; et c'est ainsi que, sans danger, sans désordre, les meetings, les hustings (réunions d'électeurs), les fêtes publiques, ne sont pour le pouvoir l'objet d'aucune crainte, et ne causent aucune levée de troupes.

En matière législative cette merveilleuse faculté de pouvoir réunir sur un seul point les intéressés pour discuter la question, qui sera bientôt à l'ordre du jour, rend un double service à la loi même en discussion ; le législateur et le pays sont ainsi, par le fait, en communication permanente de pensée et d'efforts dans un but commun. L'enquête est continue ; la loi se fait alors, non plus alors par surprise, au pas de course d'une discussion sans examen, comme presque toutes les lois spéciales, mais sous l'influence de ces lumières qui se répandent du dehors au-dedans, qui viennent, dans les hésitations de législateurs quelquefois incompétents, les décider au nom des intéressés, dont la voix est entendue parce qu'elle est modérée et pleine de réserve ; et c'est ainsi, comme on le verra plus loin, à propos de la loi des brevets qui vient d'être ajournée par le Parlement, après avoir été adoptée, que les exigences légitimes de l'opinion viennent changer complètement les prémisses d'une discussion, et souvent même les décisions prises par le législateur.

Si nous avons donné à notre pensée quelque développement, ce n'est pas sans motif.

Nous désirons faire, à l'occasion de la réforme salutaire que nous poursuivons, une tentative de ces enquêtes raisonnables, sensées, et tout à la fois effi-

caces et puissantes, que nos voisins savent produire avec tant de succès. Dans une question de cette nature, qui a pour base le travail, l'ordre, la conservation des intérêts sacrés d'une propriété respectable à l'égal de la propriété immobilière, nous aurons le concours des amis de la tranquillité publique ; et notre discussion, soyons-en sûrs, s'ouvrira et se maintiendra dans le calme le plus absolu.

Il nous reste maintenant à en préparer les éléments.

Nous avons, dans nos numéros précédents (voir les nos 8 à 44) exposé nos principes, et formulé en partie nos projets. Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur plusieurs points très-importants du programme de la discussion qui s'ouvrira, et à laquelle nous leur demandons de venir prendre part.

Nous leur présentons ici, sous forme de questions à résoudre, les différents points sur lesquels devra rouler la discussion, et qui d'avance doivent, en les préoccupant, provoquer de leur part des observations que nous leur demandons de nous adresser, afin qu'au jour de la discussion générale, un rapport en soit fait, et que le projet définitif qui sera proposé, puis adopté, réponde bien aux vœux des inventeurs, des artistes et des littérateurs.

§ 1<sup>er</sup>. — Toute bonne loi doit reposer sur l'interprétation saine, sensée, claire et sans ambages, du principe qui la dicte. Or, selon nous, la définition de l'INVENTION n'est pas encore faite dans nos lois, selon les progrès qui sont faits chaque jour.

§ 2. — Dans notre pensée, la durée des brevets est la question fondamentale de la sécurité publique : Plus le droit sera fortement garanti, plus le génie produira à l'aise, et trouvant dans cette garantie un élément de fortune matérielle, plus il se développera et plus l'humanité profitera de cette production, de ce travail incessant du génie.

Ici les droits de la société se présentent à leur tour, et contre la garantie qu'elle assure, la société demande l'équivalent de la sauvegarde que l'inventeur lui doit. C'est une question de transaction ou d'équilibre.

§ 3. L'industrie, pour être prospère, doit repousser tous les moyens illicites ou félons ; elle doit conquérir dans le monde, sur les marchés du globe, une réputation de probité intacte. Il ne faut pas que les œuvres faites avec loyauté souffrent de la déloyauté avec laquelle certains produits usurpent leurs noms sur les places où le commerce français n'occupe pas le rang qu'il devrait occuper. Il faut que le discrédit qu'entraîne la calomnie des fausses marques fasse place au crédit légitime dont jouirait l'industrie française, qui trouve des ennemis dans ses contrefacteurs, surtout à l'étranger, où la contrefaçon sait prendre le titre même de l'original.

§ 4. Il faut s'entendre sur le mot de PROPRIÉTÉ ; examiner de quelle part doit venir la consécration du droit ; voir si l'examen préalable, cette odieuse sujétion qui n'a que le caprice et l'ignorance pour guide peut être adopté pour régulateur de ce droit sacré.

Cela fait, il convient de manifester confiance et respect pour les tribunaux, en ce qui concerne leur compétence sur la question de la propriété en général, et ne rien faire qui puisse affaiblir leur juridiction, qui doit être le fondement de la loi sur ces matières ; mais on doit examiner si, pour être guidés dans les questions en litige sur les droits de l'inventeur, il n'est pas convenable, et même absolument nécessaire, de donner aux tribunaux ordinaires des Conseils spéciaux, composés d'hommes compétents, qui puissent éclairer les magistrats sur les questions techniques, en sorte que l'enquête sur ce point ne soit pas seulement facultative, mais obligatoire.

§ 5. Un des points les plus délicats sur cette matière, un des préoccupations les plus vives de notre esprit, c'est la nécessité de provoquer, de la part des nations étrangères, l'examen international de cette grande question. La propriété intellectuelle a ses plus ardents ennemis à l'étranger. La contrefaçon y règne impudemment ; et certes, cette piraterie officielle, ce vol accredité, passé dans les rangs du commerce, cette industrie qui a su donner à l'escopette du bandit la forme d'une arme de légitime défense, n'est pas une des monstruosités les moins curieuses de notre siècle. Il faut bien pourtant arriver à la briser dans les mains de ceux qui la manient si habilement. Il faut donc arriver bientôt à appeler, par voie de conventions internationales, les Etats étran-

gers à la discussion et à la garantie des droits de la propriété intellectuelle.

En résumé, voici les questions que nous prions nos adhérents d'élaborer et dont nous poursuivons la solution :

1<sup>re</sup> **Question** : Définir l'invention, ses droits; sa division sous le rapport littéraire, artistique et industriel;

2<sup>e</sup> **Question** : Est-ce au principe de la pérennité que l'on doit accorder la préférence? Tout Brevet doit-il être soumis aux lois ordinaires de l'expropriation pour cause d'utilité publique, sauf arrangement amiable?

3<sup>e</sup> **Question** : Quels sont les moyens les plus propres à sauver le commerce et l'industrie des conséquences de la marque facultative, de l'absence de marques d'origine, et des fausses marques de fabrique?

4<sup>e</sup> **Question** : Quels dangers résulteraient de l'examen préalable des inventions, et quelle espèce de conseils ou de comités consultatifs les tribunaux seraient-ils dans l'obligation de consulter préalablement, avant de faire droit?

5<sup>e</sup> **Question** : Quels voies et moyens à suivre, par conventions internationales, pour établir l'unité de législation en matière de propriété intellectuelle, et pour garantir les droits des littérateurs, artistes et inventeurs contre la piraterie de la contrefaçon?

Telles sont, très-succinctement, les différentes questions que nous proposons à nos lecteurs, en les priant de préparer leur solution : et d'ici à la convocation des intéressés pour la discussion, nous aurons préparé un projet de loi complet et définitif, qui servira de base au travail général pour lequel nous demandons le concours énergique et réel des littérateurs, des artistes et des inventeurs qui ont quelque souci des garanties légitimes que réclame la propriété intellectuelle.

## II.

### BILL DES BREVETS D'INVENTION EN ANGLETERRE. — INCIDENT IMPORTANT. — AJOURNEMENT.

Ainsi que nous l'avons prévu, la Chambre des communes n'a pas voulu inspirer, avec la Chambre des lords, la perte de l'industrie anglaise, et le bill, déjà compromis par les observations que la presse a fait faire aux lords, vient d'éprouver un échec dont, nous l'espérons bien, il ne se relèvera pas de si tôt.

Nous pouvons dire, comme M. de Rémusat le disait en d'autres temps : « Le bill est enterré. »

Quelques mots sur l'étrange destinée de cette loi :

Lord Brougham avait pris, en son nom, l'initiative de la réforme de la loi des *Patents*, et lord Granville paraissait donner son concours à l'ancien chancelier de la Grande-Bretagne, dont les idées libérales sont connues. Mais, contre toute attente, lord Granville, après avoir présenté un premier bill qui diminuait les taxes imposées aux inventeurs, est venu tout à coup, inopinément, substituer à ce bill des mesures étranges contre lesquelles la presse anglaise a dû se soulever.

C'est ainsi qu'il a voulu substituer, dans le bill n° 2, l'examen préalable au principe du *non-examen*; puis il a ajouté, dans un bill n° 3, l'exclusion des colonies.

Les journaux anglais n'ont pas été seuls à se soulever contre ces étranges dispositions.

Une assemblée générale des membres de l'*Association pour la protection et la réforme de la propriété des patentes*, a protesté en disant que, sous le prétexte de réformer l'ancienne loi, ce bill aurait un effet directement contraire, attendu qu'il introduit un système d'inquisition (l'examen préalable), inquisition inutile, irréalisable et livrant les inventeurs à des difficultés et des risques de toute nature;

Que ce bill, en excluant les colonies du droit aux patentes, porte atteinte à la prérogative de la couronne et aux progrès de l'industrie dans ces mêmes colonies, etc., etc.

Lord Granville avait donné pour motif de sa mention finale l'opinion de personnages qui jouissent, en Angleterre, d'un certain crédit; tels que MM. Cubitt, Brunel, Ricardo, colonel Reid, Favrie, Romilly, le dernier attorney-général.

Mais, malgré l'opinion de ces personnages incompétents, du reste, en ces matières, il est arrivé, il y a deux jours, ce qui devait se produire, à savoir : une pression nécessaire de l'opinion publique sur les membres de la Chambre des lords. La Cham-

bre des communes avait renvoyé le projet de loi aux lords à l'occasion d'une question de détail. Il s'agissait de mesures à prendre dans lesquelles le chancelier d'Angleterre doit intervenir. Or, on a demandé au lord chancelier lui-même s'il avait été consulté sur le bill; et, au grand étonnement de la Chambre des lords, il a répondu que non. Cette réponse a vivement ému l'assemblée qui a prononcé l'ajournement du bill, au moment même où l'on en redoutait l'adoption définitive.

Le Parlement anglais s'est séparé, comme chacun sait, il y a quelques jours : par conséquent, le bill ne peut revenir désormais qu'à la rentrée de la session; d'ici là, il faut espérer que le travail de l'opinion sera complètement accompli, et que le bill sera rejeté pour faire place à une loi plus en harmonie avec les progrès actuels et les principes de sécurité qui doivent protéger le génie.

ALEXANDRE LAVA,  
Rédacteur en chef, avocat à la Cour d'appel de Paris.

### L'ESPAGNE A L'EXPOSITION.

La Péninsule ibérique qui, comme l'histoire en témoigne, s'est successivement montrée savante, littéraire, artistique, maritime et guerrière, a eu aussi sa gloire industrielle, pendant que les nations qui brillent aujourd'hui dans cette voie dormaient du sommeil inerte des peuples sans génie. Le Portugal, Espagnol lui-même, a souvent rencontré sa sœur rivale sur la route du Congo, de Daman, de Goa, de Macao, et les descendants dégénérés d'Albuquerque se souviennent encore de la puissante concurrence que leur faisaient les armateurs de Cadix sur les côtes de Mozambique.

Les manufactures espagnoles avaient pris, avant l'expédition de Christophe Colomb, un développement qui, bien que borné par rapport aux limites de la consommation et aux rares marchés alors existants dans le monde, n'en promettaient pas moins un brillant avenir à cette nation favorisée d'un terrain fertile et d'un climat généreux; mais la découverte du Nouveau-Monde vint interrompre brusquement la carrière laborieuse des intelligents élèves des Maures de Grenade : à l'aspect des riches mines de Popayan et du Pérou, l'Espagne croisa ses bras en signe d'admiration; son agriculture, ses tissages, et tout ce qui avait réclamé la double action de la pensée et de la main-d'œuvre, de l'art et de l'industrie, fut sacrifié au dieu nouveau; l'Espagne tout entière rêva d'or, comme si elle eût dû en manger et s'en vêtir. Cette soif du métal éteignit chez elle le génie des productions utiles, civilisatrices et durables; pendant qu'elle glanait dans l'El Dorado, ses champs tombèrent en friche, ses usines se démolirent, et, pour avoir eu tout l'or du Nouveau-Monde, elle fut complètement ruinée.

Nous insisterons un instant sur ce phénomène économique, dont le signalement n'est pas hors de propos dans cette publication affectée à la raison des richesses et de l'illustration des peuples. Aussi bien est-ce une erreur encore trop généralement accréditée que cette opinion qui consiste à placer le symbole au-dessus du fait, à proclamer l'or supérieur au produit de l'atelier.

L'Espagne a pendant longtemps monopolisé l'Amérique métallique. Avant de circuler en France, en Angleterre, en Allemagne, les métaux précieux du continent transatlantique sont passés par l'Espagne; conformément à la donnée vulgaire, l'Espagne était donc, alors, la nation brillante, prospère et riche par excellence. Mais voici quel était le sens réel de cette fausse situation :

Pendant que les Espagnols, nageant dans la finance et pouvant payer en métal tous les objets manufacturés nécessaires à leur consommation, ne daignaient point, ou plutôt ne daignaient plus, en vrais millionnaires qu'ils étaient, mettre la main à l'œuvre, les autres nations de l'Europe se livrèrent au travail de la confection, et apportèrent soit en Espagne, soit dans les pays explorés par elle, le produit de leurs manufactures, et commencèrent de cette sorte à s'approprier, par l'échange, la principale et désormais la seule richesse de la Péninsule.

L'Espagne, il est généreux et juste de l'en remercier, a été la cause essentielle de beaucoup de fondations industrielles et artistiques en France, en Angleterre et en Allemagne; car, tant qu'elle a eu de l'or, son luxe s'est maintenu sur un pied fastueux : or, comme nous l'avons dit, elle ne travaillait plus, elle faisait travailler; mais, en faisant travailler à force d'or, elle enrichissait naturelle-

ment les travailleurs, c'est-à-dire les étrangers; elle les enrichissait à un double titre : premièrement, en donnant lieu à la fondation de leurs établissements industriels, propriétés durables, sources de produits, et, par conséquent, de rentes; et, secondement, en leur transmettant sa monnaie en échange de leurs objets manufacturés; par contre, elle s'acheminait vers la ruine, puisque, devenant paresseuse, d'un côté, elle dépensait, d'autre part, tout son argent.

En fin de compte, l'or espagnol s'accumulant dans le nord de l'Europe par le fait des échanges qui s'opéraient entre la monnaie espagnole et les produits français, anglais et allemands, il en est résulté, à titre forcé, que toute la richesse métallique de la Péninsule est passée en France, en Angleterre, en Allemagne, sans compter que ces nations se sont trouvées avoir, de plus, leurs établissements industriels et leurs habitudes laborieuses, au moment précis où l'Espagne, accoutumée à l'oisiveté, privée de manufactures et à court d'argent, tombait dans la misère la plus profonde.

Il est donc bien connu que l'or du Nouveau-Monde, en éblouissant l'Espagne au point de lui faire perdre de vue que toute vraie richesse est dans l'industrie, a été la première cause de sa ruine; il reste non moins bien constaté que cet or, en remplissant un rôle inverse à l'égard des autres nations, c'est-à-dire en leur signalant l'industrie comme le levier essentiel de la richesse solide, a positivement déterminé la prospérité dont elles jouissent dans ce moment.

A la suite du désappointement que lui occasionna l'erreur dans laquelle son système économique l'avait engagée, l'Espagne est restée longtemps abattue; des malheurs sans nombre sont venus l'assaillir; les guerres civiles, fruits de la paresse et du mécontentement qu'elle crée, le despotisme, résultat inévitable des révolutions, ont ensanglanté son sol, compromis la sécurité des rapports sociaux et supprimé, chez cette nation, jusqu'à la possibilité du travail.

Déjà, cependant, la lumière se fait dans ce pays comme partout. Après un demi-siècle de combats incessants, de luttes fratricides et de secousses de toute sorte, l'Espagne se relève et nous nous réjouissons de la trouver dans le concours universel de l'illustration du monde; c'est avec quelque émotion que nous fixons nos regards sur la place qu'occupe cette vieille gloire de la vieille Europe parmi les peuples pacifiquement assemblés dans le chef-lieu industriel du globe.

Elle n'apporte pas des présents hors ligne; mais elle montre l'indépendance de son allure et la générosité de ses ressources. Sa présence à l'Exposition est déjà un fait considérable; les efforts que cette malheureuse nation a dû faire pour surmonter les obstacles multiples qui comprimaient ses instincts utilitaires sont presque inconcevables; la difficulté n'est pas dans le progrès, elle réside toute entière dans le fait de marcher, malgré les entraves, et de rendre ainsi les entraves nulles; c'est ce qu'a réalisé la nation espagnole; chez elle tout enraiment est à peu près supprimé, et cette suppression ne provient point d'une source révolutionnaire, elle dérive du principe puissant de la raison publique.

Nous nous proposons de consacrer quelques articles à l'exposition Espagnole; nous publierons un aperçu de tout ce qui la concerne dans le temple de l'industrie. Les renseignements, à cet égard, ne nous manqueront pas, car nous sommes assez heureux pour avoir été mis en rapport direct avec le savant commissaire que le gouvernement de Madrid a eu le bon esprit d'envoyer à Londres. M. Ramon de la Sagra a déjà publié des notes précieuses, dont la presse, tant anglaise que française, s'est emparée avec empressement. Nous croyons pouvoir compter sur l'obligeance du commissaire espagnol, en ce qui touche l'insertion dans le *Palais de Cristal*, de quelques notes extraites de son riche portefeuille.

Avant d'entrer en matière, nous mentionnerons un fait qui honore le gouvernement espagnol; on nous assure que presque tous les objets qui figurent dans la galerie espagnole ont été réunis, expédiés et placés aux frais du Trésor. Nous pouvons ajouter que les encouragements que reçoivent dans la Péninsule les arts, l'industrie et l'instruction publique, ne peuvent que favoriser l'élan de cette nation vers les travaux utiles, que l'accroissement et l'amélioration des voies de communication avaient déjà considérablement aidés.

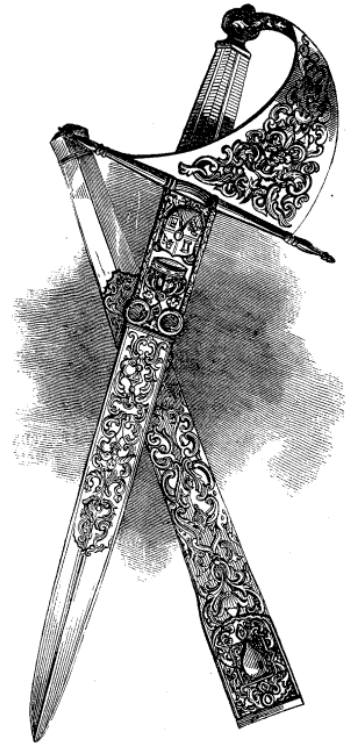


BUFFET, par MM. HOWARD ET FILS DE LONDRES.

Les fabricants de meubles qui ont emporté la palme à l'Exposition de Londres, sont ceux de France et d'Autriche : c'est le cri général. Cependant, les Anglais se sont distingués, de leur côté,



Buffet, par MM. Howard et fils, de Londres.



La Dague de Toledo. (Voir la notice page 233.)

sinon par l'élégance de l'œuvre, du moins par la richesse des ornements ; et, à cet égard, nous signalerons à nos lecteurs le beau buffet de MM. Howard et fils, de Londres. On sait qu'en Angleterre le mobilier des salles à manger est

d'un luxe éblouissant. Avec un peu plus de goût et d'art, nos voisins peuvent partager avec nous le premier rang, et surtout s'ils s'approvisionnent des bois merveilleux que leur donnent leurs colonies des Indes-Orientales.



La Jeune fille au cerceau de M. Weeks, de Londres.

## LA JEUNE FILLE AU CERCEAU.

DE M. WEEKS,

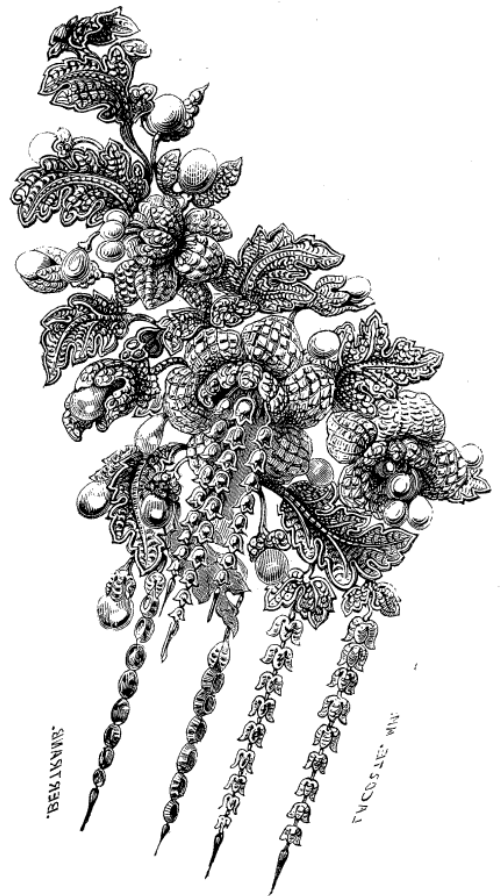
(De Londres).

Cette délicieuse sculpture porte admirablement son caractère et pourrait, au besoin, se passer d'explication. C'est une jeune personne arrivée à cette période transitoire de l'âge où la pensée mûre surprend l'enfant encore muni de ses jouets ; ce regard réfléchi et mélancolique, cette tête languissante, ces longs cheveux flottant sans ordre autour du cou et sur les épaules, cette attitude nonchalante et exempte d'étude, tout parle de cet âge qu'on dit heureux, mais qui est réellement rempli de vagues inquiétudes, d'espérances confuses, de frayeurs inexplicables, de cet âge métamorphique où la jeune fille n'est ni enfant ni femme.

Cette œuvre est parfaitement anglaise ; il n'y a que les Anglais, en effet, pour s'attacher à donner des proportions appréhensibles à ces nuances fugitives du sentimentalisme.

L'artiste qui a exécuté ce marbre est né à Londres et s'appelle Weeks.

Il y a, dans cette œuvre, autre chose qu'une pensée morale, M. Weeks a voulu en-



Pièce de coiffure, par M. Lemonnier. (Voir la description page 229.)

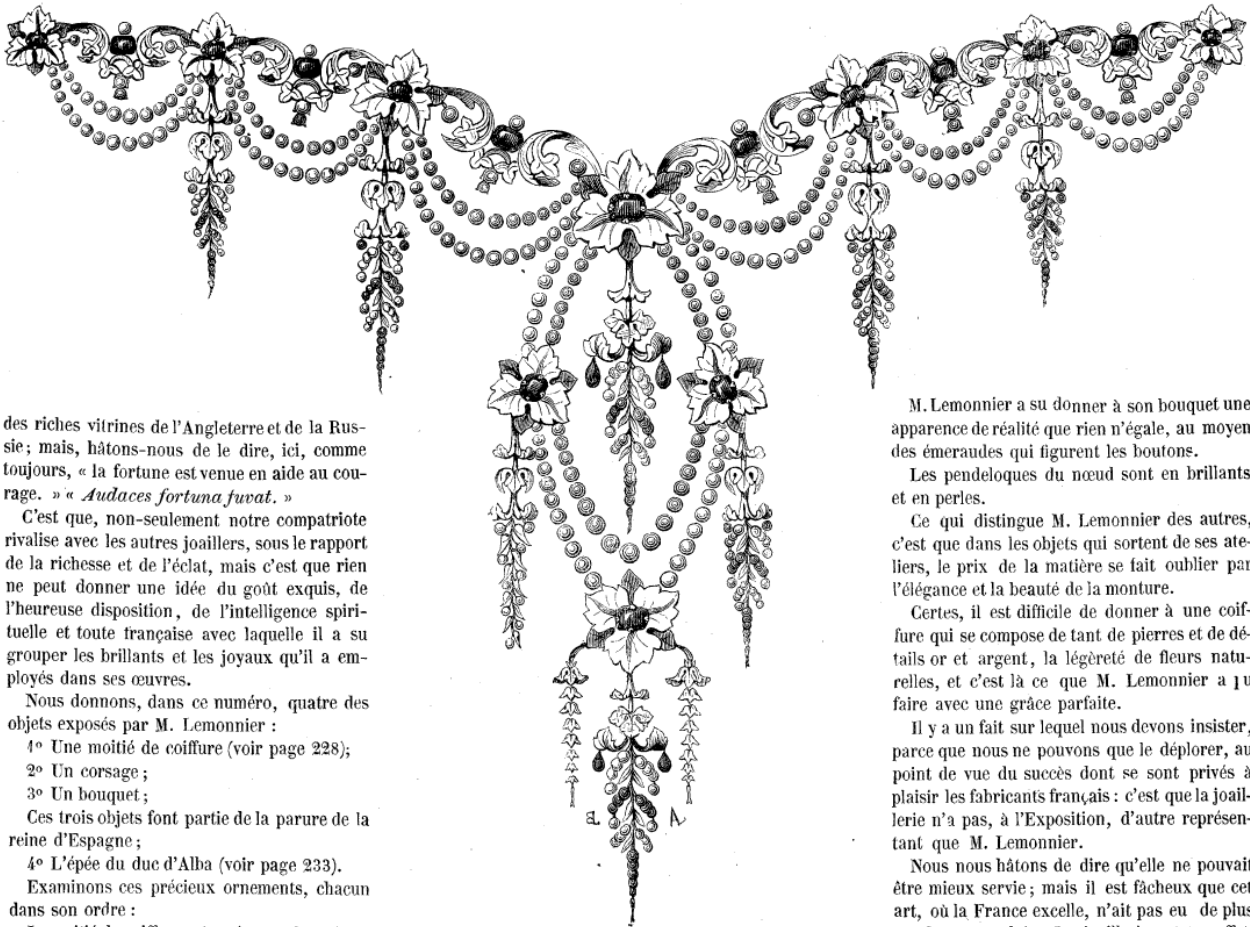
core, — ceci ne manquera pas d'être observé par ceux qui s'occupent d'art, — il a voulu créer un genre ; son intention est d'allier la peinture à la sculpture ;

c'est pour cela qu'il a donné à son travail l'apparence d'un portrait en marbre. Peut-être bien est-ce réellement un portrait que M. Weeks a fait là.

M. LEMONNIER, JOAILLIER DE PARIS.

Il y a quelque audace, de la part de M. Lemonnier, un des joailliers de Paris qui occupe le premier rang, d'être allé se placer, à l'Exposition, à côté

de feuilles (et il n'y a pas de bouquets sans feuilles), c'est l'émeraude.



Parure de corsage, par M. Lemonnier.

des riches vitrines de l'Angleterre et de la Russie; mais, hâtons-nous de le dire, ici, comme toujours, « la fortune est venue en aide au courage. » « *Audaces fortuna juvat.* »

C'est que, non-seulement notre compatriote rivalise avec les autres joailliers, sous le rapport de la richesse et de l'éclat, mais c'est que rien ne peut donner une idée du goût exquis, de l'heureuse disposition, de l'intelligence spirituelle et toute française avec laquelle il a su grouper les brillants et les bijoux qu'il a employés dans ses œuvres.

Nous donnons, dans ce numéro, quatre des objets exposés par M. Lemonnier :

- 1° Une moitié de coiffure (voir page 228);
- 2° Un corsage;
- 3° Un bouquet;

Ces trois objets font partie de la parure de la reine d'Espagne;

- 4° L'épée du duc d'Alba (voir page 233).

Examinons ces précieux ornements, chacun dans son ordre :

La moitié de coiffure est en émeraudes et brillants. Dans cette coiffure, il y a jusqu'à 8,500 pierres montées, et ce travail a été terminé dans l'espace de six semaines.

Ordinairement, les joailliers trouvent une grande difficulté à lier ensemble, avec solidité et légèreté tout à la fois, les détails infinis de ces parures, dont chaque objet a une grande valeur et qui, pourtant, doivent répondre à leur distinction par la facilité de la disposition et la grâce aisée de l'agencement; or, ce problème si difficile, M. Lemonnier l'a résolu.

Les feuilles et boutons qui constituent cette coiffure féerique sont remuants, et cela sans le secours d'aucun ressort. La flexibilité tient aux tiges seulement.

On peut concevoir l'effet que doit produire aux lumières l'éclat des eaux de ces brillants qui s'agitent sur un beau front espagnol : c'est comme autant de cascades de flammes qui illuminent les tresses de cheveux d'une Andalouse, et nous signalons comme une heureuse pensée d'artiste cette liberté laissée aux brillants qui, loin d'emprisonner la tête sur laquelle ils se meuvent, traduisent et augmentent son animation et son éclat naturels.

Le second objet, dont nous donnons ci-contre le dessin, est le corsage.

Il se compose de brillants et de saphirs.

Toute la poitrine se trouve entourée de cette chaîne mélangée d'or et d'argent; les fleurons que l'on y remarque, et qui sont disposés de manière à relier l'ensemble, sont à doubles culots, extérieurement en argent, intérieurement en or. Le milieu de ces fleurons, ainsi que les pendeloques, sont en saphirs.

Au-dessous, nous représentons le bouquet.



Bouquet, par M. Lemonnier.

M. Lemonnier a su donner à son bouquet une apparence de réalité que rien n'égale, au moyen des émeraudes qui figurent les boutons.

Les pendeloques du nœud sont en brillants et en perles.

Ce qui distingue M. Lemonnier des autres, c'est que dans les objets qui sortent de ses ateliers, le prix de la matière se fait oublier par l'élégance et la beauté de la monture.

Certes, il est difficile de donner à une coiffure qui se compose de tant de pierres et de détails or et argent, la légèreté de fleurs naturelles, et c'est là ce que M. Lemonnier a su faire avec une grâce parfaite.

Il y a un fait sur lequel nous devons insister, parce que nous ne pouvons que le déplorer, au point de vue du succès dont se sont privés à plaisir les fabricants français : c'est que la joaillerie n'a pas, à l'Exposition, d'autre représentant que M. Lemonnier.

Nous nous hâtons de dire qu'elle ne pouvait être mieux servie; mais il est fâcheux que cet art, où la France excelle, n'ait pas eu de plus nombreux produits. La joaillerie est, en effet, chez nous, une branche toute spéciale de l'industrie, et elle comporte en elle des traits tout-à-fait caractéristiques de l'élégance et du goût de notre nation.

Tout le monde a pu se rendre compte des progrès que la joaillerie a faits, surtout depuis plusieurs années.

Les bracelets, les chaînes, les bagues, les broches, tous ces mille détails de toilettes des dames ont été l'objet d'une étude toute particulière, et aucun fabricant ne peut, à l'étranger, rivaliser avec les nôtres sur ce point.

La encore, comme dans toutes les branches de l'art, est assuré le triomphe du bon marché.

Les procédés au moyen desquels s'exécute le travail des parties qui constituent un objet de joaillerie se perfectionnent chaque jour; et la pensée qui inspire presque toujours le fabricant, c'est de donner à ces détails leur signification et leur caractère.

Tout le monde reconnaît qu'à notre époque, les femmes ont le bon goût d'emprunter à chaque siècle les détails de la mode qui leur paraissent les plus élégants et les plus gracieux.

Dans la forme de leurs robes et des corsages, on retrouve du moyen-âge, du siècle de Louis XIV, du siècle de Louis XV; elles n'en ont proscrit que l'exagération et le ridicule; or, il en est de même des ornements : ils sont en harmonie avec le reste, et les objets de joaillerie reproduisent d'anciennes formes (les chevalières, les bracelets, etc.), tout en profitant des perfectionnements introduits par le travail moderne.

Pourquoi donc nos joailliers n'ont-ils pas envoyé à Londres ce que les Anglais savent tant admirer et tant acheter chez nous ?

## EXPOSITION DE LONDRES.

La lithophanie et la peinture sur verre mise à la portée de tout le monde. — Le teinturier Tatar. — La peinture au savon. — Une barbe faite avec des pierres à fusil. — Un gilet fait avec un caillou. — Les inventeurs viennent tous faire des révolutions dans l'industrie. — Inégalité de deux frères jumeaux devant la loi. — Le Congrès de la paix se fourvoie. — Le monde périra-t-il? — Dieu est au moins aussi savant que Malthus en économie politique. — La botte-marine et sa manœuvre. — La pêche des perles, des éponges et du corail. — L'insecte de la perle. — Les Chinois fabriquent des perles vraies — Broderies d'étoffes d'insectes. — Suppression de l'aiguille par le collage au *gutta percha*. — Les inventeurs viennent nous délivrer du mal : ainsi soit-il.

Nous ne croyons pas qu'un compte-rendu doive se borner à des points d'exclamation et d'admiration sur la beauté et la supériorité incontestable de chacun des produits dont on parle, ce qui n'apprend rien à personne et fait sourire ceux qui savent à quoi s'en tenir; mais nous supposons qu'une courte description des procédés de fabrication peu ou point encore connus offrirait plus d'attrait aux lecteurs.

La lithophanie, par exemple, est encore ignorée de presque tous nos artistes, et comme l'inventeur nous l'a expliquée et que nous l'avons vue en action dans les usines royales de Prusse et de Saxe, nous croyons pouvoir en donner une description assez précise pour mettre tous les dessinateurs et même les dames en état de l'exécuter saint-simoniennement, c'est-à-dire chacun selon sa capacité.

L'outillage n'est ni coûteux, ni embarrassant; il suffit de faire fondre de la cire et de la teindre en y mêlant une vessie de couleur à l'huile; le bleu, le vert, la terre de Siègne, sont les plus employés. On verse cette cire fondue sur un carreau de verre, on l'étale le plus également possible sur une épaisseur d'environ une ligne, c'est-à-dire qu'il faut que, vue à contre-jour, cette couche intercepte presque toute la lumière. Cela fait, le travail de grattage commence avec des ébauchoirs ou stylets en ivoire ou en os de diverses formes.

On comprend que plus on amincit la couche de cire, plus la place devient lumineuse; mais il faut s'arrêter avant de découvrir le verre. Quant aux parties noires, on les obtient en les chargeant de cire avec la spatule, sans en mettre pourtant plus qu'il n'est nécessaire pour intercepter tout-à-fait la lumière. On travaille ainsi, sa vitre à la main, tournant tantôt son ouvrage à la lumière pour voir ce que l'on fait, tantôt contre la lumière pour vérifier si l'on a bien fait. — Les corrections sont très aisées, puisqu'il suffit de recharger les endroits trop creusés et de revenir sur son œuvre jusqu'à ce qu'on en soit satisfait : les bons artistes ne le sont jamais, et les mauvais le sont toujours.

Voilà notre planche terminée; il reste à procéder à la multiplication des épreuves : c'est l'affaire du fabricant de porcelaine, qui pose la pièce à plat sur une table, l'entoure d'un petit mur de briques ou d'un cadre de bois épais; il coule alors tout doucement du plâtre fin fraîchement gâché jusqu'au niveau du cadre; il laisse durcir; il retourne le tout, enlève le type, et le creux est fait. C'est sur ce creux qu'on étend les galettes de terre à porcelaine faites au rouleau de pâtissier et molles comme de la cire dans laquelle on aurait mélangé un peu d'essence. Le mouleur fait pénétrer cette terre dans les creux du moule en appuyant légèrement avec les doigts. L'opération faite, il relève cette épreuve, qu'il met sécher à plat, et il recommence ainsi pendant toute la journée ou toute l'année, s'il le désire.

Ces épreuves étant sèches, sont mises au four et cuites comme la porcelaine ordinaire. Il y a de la casse et des bossellements comme pour toutes les autres pièces, mais on jette les morceaux au rebut pour être remoulés et remoulés.

Les amateurs qui ne veulent avoir que quelques échantillons de leurs chefs-d'œuvre se bornent à en prendre un creux en plâtre dont ils tirent des épreuves. On nous prie de ne pas encore dire avec quelle matière : ce serait la ruine d'une pauvre famille. Du reste, ce sera bientôt un amusement féminin très-confortable qui pourrait prendre place entre le tricot, la tapisserie, le crochet et les romans, dans les longues soirées d'hiver. Nous y ajouterons la fabrication des vitraux peints. Tout le monde connaît les feuilles de talc ou de mica, qui sont tellement abondantes dans l'Oural, que cette matière y tient lieu de verre à vitres, comme en Chine.

Il s'est trouvé dans ces pays un teinturier qui sait teindre les feuilles de mica-schiste en toutes couleurs.

Les dames taillent, découpent à coups de ciseaux et combinent ces feuilles en toutes sortes de rosaces et d'ornements qu'elles arrangent sur un verre à vitres en les collant avec du blanc d'œuf. Le dessin fini, elles le recouvrent d'un autre verre et le placent à leur croisée.

Rien n'est plus brillant que cette imitation de l'ancienne peinture sur verre, qui se conserve éternellement. — Les feuilles de gélatine colorées pourraient produire le même effet, mais il faudrait rendre les verres entre lesquels on l'enfermerait parfaitement étanches à l'air et à l'eau.

Nous recommandons à nos chimistes de chercher le procédé du teinturier Tatar; s'ils y parviennent, ils mériteront la reconnaissance de nos dames, qui possèdent si peu d'occupations attrayantes au logis, qu'elles cherchent toutes les occasions possibles d'en sortir.

Ces procédés nous semblent préférables, pour imiter la peinture sur verre, à celui des Américains, qui ont exposé des échantillons de ce genre faits avec du savon transparent coloré; ce qui doit être sujet à bien des influences pernicieuses; il est vrai que quand on casse les verres, on peut s'en laver les mains. Ce procédé est le pendant de celui de *Shérindan*, qui fait sa barbe avec des pierres à fusil à l'aide de son savon de silice, dont plus d'un amateur rira, sans se douter qu'il s'en sert probablement depuis plus de douze ans que cette invention originale est brevetée. Le fait est qu'il y a des découvertes tellement étranges, que leur simple énoncé provoquerait un harcèlement général contre celui qui les raconterait en société; car, soit dit en passant, la société est aussi incrédule qu'étrangère à ces matières.

Les mathématiciens diraient que l'angle du doute est complémentaire de celui de la science : plus l'un est obtus, plus l'autre est aigu, et réciproquement; comme ils ont dit que l'angle de suffisance est le complément de l'angle d'insuffisance : plus l'un est ouvert chez un individu, plus l'autre est étroit. N'aurait-on pas souvent le droit de nier l'existence de l'angle de réflexion?

Sans nous préoccuper de ce qu'en pourront croire nos lecteurs, nous leur dirons qu'un inventeur parisien, ayant besoin d'un gilet, fit le pari de s'en fabriquer un avec le premier pavé qui lui tomberait sous le pied, tant est grande la puissance de l'invention. En effet, M. *Gaudin*, car c'est lui, fit fondre une portion de pavé de grès, à l'aide d'une chaleur intense dont il a le secret, et obtint un verre qu'il dévida comme à l'ordinaire. Ce fil était plus blanc et plus brillant que de la soie; il le fit tisser par *Boneel*, tailler par *Dosmond*, et se procura de la sorte un gilet de satin d'une entière blancheur. Ceci veut dire que la faculté de faire quelque chose de rien, ou de donner de la valeur à une matière qui n'en avait pas, est ce qui rapproche le plus l'homme de la Divinité.

Les anciens de nos ancêtres élevaient les inventeurs au rang des dieux, ou au moins des demi-dieux, et les nourrissaient aux dépens du prytanée; chez nous, on les abaisse au rang des parias, on les met hors du *droit commun*, on leur dispute la propriété de leurs œuvres, et on les laisse mourir de faim. Et cependant, malgré ces injustices et ces entraves, ce sont eux qui nous ont donné tout ce qui existe en-deçà de la nature brute : jugez des valeurs dont il enrichirait la société, si l'on ne traitait pas le premier homme du monde plus mal que le premier imbécile venu, dont l'héritage est garanti à perpétuité? Nos descendants douteront qu'une pareille iniquité ait pu être consacrée par les gouvernements les plus avancés de notre époque. Ils ne voudront jamais croire qu'il fut un temps où deux frères jumeaux, ouvriers, travaillant pendant huit heures du même état et recevant le même salaire, aient pu avoir une fin aussi différente que celle-ci :

Le premier ayant employé le temps qui lui restait à faire des souliers, créa, au bout d'une dizaine d'années, un petit capital qu'il consacra à l'acquisition d'une maison et d'un enclos, lesquels restèrent la propriété de ses enfants à perpétuité; l'autre, pendant ce temps, s'appliqua à inventer une machine à faire des souliers, à laquelle il consacra le même temps que son frère, plus un capital d'intelligence considérable; et cependant sa machine ne lui appartenait pas au même titre que la maison appartenait à son frère; bien plus, on lui impose une amende très-forte pour avoir la permission de s'en servir pendant les années qu'elle produit le moins, ou plutôt qu'elle ne produit rien. Ses enfants, qui de-

vraiment profiter du travail de leur père, en seront dépouillés quand elle commencera à produire, et seront forcés d'aller, humbles prolétaires, demander l'aumône à la porte de leurs cousins les propriétaires.

Ainsi résolu et ratifié par les pairs de France et d'Angleterre, non pas dans les temps barbares, mais à l'époque la plus avancée de la civilisation, alors que la raison et la justice humaine sont arrivées, dit-on, à leur apogée! *O altitudo!* O profondeur de la sottise humaine, qu'on nous sert pour de la politique et de l'économie, *ejus dem farina!*

A cette même époque, on tient des congrès qui décrètent la paix universelle, sans songer qu'il faudrait commencer par redresser de pareilles injustices, qui seront des sujets de guerres éternelles entre deux classes d'hommes semblables, si dissemblablement traités.

On dit que M. de Lamartine, frappé de cette contradiction, improvisa les vers suivants :

Tel naît obscur dans une étable  
Sans feu ni lieu,  
Qui devient un homme adorable  
Et même un dieu.  
Tel autre naît au son du fifre  
Et du canon,  
Qui n'a d'autre valeur qu'un chiffre  
Suivant un nom.  
L'un gouverne la terre et l'onde  
En triomphant;  
L'autre, qui vient sauver le monde,  
Meurt en brigand.  
Il est dans notre destinée  
Double versant;  
A l'un la fortune est donnée,  
L'autre, la prend.  
Mais quant aux enfants du génie,  
Ces demi-dieux,  
La terre n'est pas leur patrie,  
Rien n'est pour eux.  
Colomb, De Caus et Gallilée,  
O nobles fous!  
Si vous causez dans l'Empyrée,  
Que dites-vous  
Des sots qui vous font des statues  
Toujours trop tard,  
Et feront les mêmes bévues  
Pour De Girard,  
Mesmer, Hahnemann et tant d'autres  
Persécutés,  
Pour avoir été les apôtres  
De vérités  
Que le monde nie ou redoute,  
Mais qu'avant peu  
Nos fils suivront, comme la route  
Qui mène à Dieu?

Tirons le rideau sur cette plaie que les économistes n'ont pas aperçue et qu'ils ne comptent pas, ce qui rend leurs raisonnements boiteux et les force d'adopter les désespérantes conclusions de *Malthus* : que, la société marche forcément vers la famine; comme si la Providence n'était pas aussi savante en économie politique que ce brave statisticien, lequel nous prédit, non pas comme *Sanchoïatou*, que le monde périra par l'eau, ni comme *Werner*, par le feu, ni comme *Buffon*, par une queue de comète, mais par le manque de nourriture, quand il y aura trop d'ouvriers, par conséquent trop d'engrais pour en produire. C'est comme si l'on disait que le travail, ce fond, qui manque le moins, manquera quand il y aura trop de travailleurs. On croyait également au temps des frugivores, que la France ne pourrait nourrir plus d'un million de chasseurs, cependant, au temps des pasteurs elle en a nourri cinq millions, au temps des agriculteurs, quinze millions, au temps des industriels, trente-six millions; mais elle en nourrirait certainement plus de cent millions sous le *monautopole* — et après!... nous dirons les *malthusiens*! — Après!... laissez faire le grand inventeur, qui n'a pas créé l'humanité pour la jeter dans un précipice au fond d'un cul-de-sac; dormez tranquille, et que la statistique qui vous étouffe vous soit légère!

Si du moins vous pouviez ajouter à la richesse actuelle toutes celles qui sont enfouies au sein des mers, vous prendriez patience; et bien, nous allons vous donner un moyen d'aller les chercher, non pas avec la cloche à plongeur, non pas avec le capuchon imperméable, non pas avec le bateau sous-marin; toutes choses dangereuses dans lesquelles vous n'oseriez pas risquer votre précieuse existence; mais nous vous apportons un appareil, dans lequel vous descendrez sans peur et sans peine; où vous

travaillerez et dormirez au besoin sans aucun danger :

LA BOTTE MARINE.

Figurez-vous une grande botte en tôle de trente à cinquante pieds de long, dont l'embouchure est attachée aux flancs d'un bateau, tandis que le pied traîne au fond de l'eau sur le sable. Il est évident que vous descendrez facilement, armé d'une lanterne dans cette espèce de puits en tôle, avec une corde à nœuds ou des tasseaux posés à cet effet. — Vous ne perdrez pas le ciel de vue et vous pourrez causer avec vos amis. — Vous voilà donc couché sur un matelas, dans le pied de la botte, vous placez votre lanterne sous l'embouchure d'un petit tuyau qui conduit sa fumée jusqu'en haut et opère la ventilation de cet étroit habitacle. — La lanterne, placée devant un verre, permet de voir, par d'autres verres scellés dans les parois, les épaves que vous cherchez; — dès que vous avez découvert quelque chose à votre portée, vous l'accrochez avec des crampons munis de cordes et vous criez de virer le cabestan du navire qui enlève tantôt un tonneau, tantôt un canon, tantôt une poutre.

Si vous devez couper quelque chose qui vous gêne vous prenez une scie ou une hache accrochées à l'extérieur de la *botte-marine* : S'il s'agit de pêcher des huîtres, du corail ou des éponges (1), vous les détachez, vous en emplissez des sacs et vous criez : **ALL RIGHT !** quand ils sont pleins.

Millé plongeurs *malais*, *indous* ou *colies*, fussent-ils capables de rester trois minutes sous l'eau, ne feraient pas autant d'ouvrage qu'une *botte-marine*.

Nous croyons qu'il ne se passerait pas beaucoup d'années avant que dix compagnies ne se fussent formées et enrichies par ce moyen, s'il était patenté ; mais comme nous le jetons à la voirie du domaine public, personne n'en profitera.

Nous allons oublier de dire comment le pêcheur de la *botte-marine* peut passer ses bras hors de sa prison pour manœuvrer ses outils ; cela est fort simple ; on réserve des trous dans lesquels il fourre ses bras jusqu'à l'épaule ; il peut donc choisir et décrocher les instruments de sa boutique extérieure. C'est bien, dites-vous, mais vous voudriez savoir, peut-être, comment l'eau n'entre pas chez lui quand il retire ses bras ? — Vous ne devinez pas ? il faut donc tout vous dire ? Eh bien ! il ne fourre pas ses bras dans l'eau, mais dans des gants en gutta-percha, avec des doigts en caoutchouc vulcanisés ou dans des sortes de brassards articulés, comme ceux des vieilles armures ou des queues de homard, combinés de manière à ce que l'eau n'exerce pas de pression sur la membrane intérieure et que les anneaux ou rondelles métalliques seules en supportent le poids.

Si vous n'avez pas assez d'esprit d'invention pour compléter cet appareil, nous suppléerons volontiers à ce qui pourrait vous manquer, à condition que vous gardiez pour vous toutes les perles que vous ramasserez ; pour ce qui est des éponges, c'est autre chose ; nous retenons la plus grosse, il y en a qui pèsent 15 kilogrammes, au Canada ; nous en avons vu à l'exposition, mais nous préférons celles de Turquie, elles sont moins lourdes et plus fines.

Nous vous dirons en passant, qu'il existe dans le golfe du Mexique, un successeur de *Nicolas-pesce* le Napolitain, qui remplit un sac de cuir dur avec les feuilles de certaine plante arrosées d'une certaine substance. Il se fourre la tête dedans et reste huit minutes sous l'eau ; nous croyons que la substance est de la chaux, ou de l'eau de chaux, et que l'herbe est une herbe quelconque ; la chaux s'empare d'une partie de l'acide carbonique qu'il expire et les feuilles contiennent une petite provision d'air dans leurs interstices.

Ce sac serait d'un grand secours aux plongeurs de profession, à ceux de Ceyland, surtout, qui ne peuvent demeurer sous l'eau que pendant une minute et demie, pour rapporter une demie douzaine d'huîtres, qui ne contiennent souvent rien du tout ; ce que voyant, le lieutenant Elliot se mit à chercher le moyen de distinguer les huîtres fécondes, des huîtres qui ne le sont pas ; il reconnut bientôt que la perle était provoquée par une espèce d'insecte té-

braire, qui s'attachait sur les coquilles pour y forer un trou, par lequel il introduit son aiguillon ou son suçoir, pour se nourrir de la substance de l'huître ; celle-ci sentant venir l'ennemi, comme une somnambule, s'applique à neutraliser son travail en déposant sur le point faible, la substance de la nacre qu'elle sécrète.

Plus l'insecte pousse sa mine, plus elle augmente l'épaisseur de sa fortification ; si son ennemi est fort et persévérant, la perle devient très-grosse ; mais tous ces foreurs ne sont pas des *culots*, ils se découragent quelquefois et creusent un nouveau puits ce qui produit une nouvelle perle.

Si plusieurs insectes s'unissent en ateliers nationaux pour travailler à côté l'une de l'autre, l'huître étend sa fortification à tous les trous voisins et produit ces grosses perlasses mal formées, dont le musée de Dresde est rempli, et dont M. Hope d'Amsterdam a exposé un échantillon monstrueux ; c'est-à-dire gros comme la main d'un petit enfant ; il faut bien spécifier pour ne pas donner lieu à la méprise de ce rapporteur qui a pris le bloc de cristal natif, exposé par le duc de Devonshire, pour le *Ko-i-noor*.

Le lieutenant Elliot s'étant procuré un certain nombre d'huîtres unies de leurs ennemis, les a déposées dans un bassin placé dans son appartement où il a pu observer, à son aise, toutes les manœuvres que nous venons de décrire.

Mais ces insectes s'étant multipliés, il leur fournit des huîtres intactes qui furent également fécondées. Bientôt l'idée lui vint d'établir une fabrique de perles, laquelle réussit parfaitement.

Il a déjà expédié à un de ses amis d'Ecosse, une certaine quantité d'insectes que celui-ci a mis de suite à l'œuvre sur de grosses moules nationales anglaises qui produisent des perles, dont on peut voir de très-beaux échantillons à l'Exposition ; mais elles sont un peu grises et noirâtres, parce que l'orient de la nacre de moule n'est ni aussi pur ni aussi blanc que celui de la nacre de l'huître.

Les moules de Belgique portent également des perles, mais elles sont très petites ; on en a cependant trouvé dans un ruisseau du Luxembourg qui avaient la grosseur d'un pois.

Les inventeurs sont, dit-on, en marché avec le gouvernement pour la vente d'une douzaine de leurs insectes, qu'on déposerait dans les ruisseaux à moules de la Belgique ; l'introduction de cette industrie serait un nouveau bienfait pour le pays, qui se délivrerait ainsi du tribut qu'il paye à l'étranger, probablement avec de la dentelle de Bruxelles.

Depuis longtemps les Chinois possèdent le secret du lieutenant Elliot ; ils forcent les huîtres à produire des perles en introduisant dans leur coquille, quand elle s'ouvre, un petit grain de quartz anguleux qui les gêne et qu'elles entourent de nacre pour les arrondir et ne plus en être blessée ; ces perles ne tiennent pas à la coquille et sont parfaitement rondes. Les dames qui désireraient savoir si leurs perles sont de fabrication chinoise n'ont qu'à les écraser, elles en seront aussi sûres, quand elles y trouveront le grain de sable en question, que M. Dumas a été sûr du nombre d'atomes d'acide carbonique que contenait le diamant qu'il a brûlé. D'autres Chinois pratiquent de petits trous avec des aiguilles d'acier sur les coquilles ; l'huître croyant avoir affaire à son ennemi le taret, se fortifie contre celui-ci, et forme de la sorte des perles aussi grosses que celles dont Cléopâtre a fait son déjeuner.

On ne sait pas jusqu'où pourrait s'étendre l'esprit de l'invention, si on ne s'appliquait pas à le comprimer ; mais c'est un peu la faute des inventeurs, qui se vantent tout haut de venir faire une révolution dans le monde industriel ; or, comme on a peur des révolutions, on craint les révolutionnaires ; c'est pour cela qu'on les repousse et qu'on les condamne à l'amende des brevets pour refroidir l'esprit de révolte qui les anime.

Nous les engageons à être plus modestes et à cacher leur jeu afin, qu'on ne les laisse opérer en paix leur Révolution, qui se fera sans que les hommes d'Etat s'en doutent.

Il est prudent de ne pas remuer l'oreiller du *statu quo* sur lequel ils dorment si bien.

A propos d'huîtres, comme nos pères disaient à propos de *bottes*, pour faire une transition, nous dirons un mot des applications sur la mousseline, des fragments d'étoffes d'insectes bleus et rouges, dont les Mexicains et les Indiens ont eu, peut-être en même temps, l'idée d'ornier leurs vêtements ; ils se procurent une provision de carapaces de cantha-

rides, de coleoptères et d'autres insectes à chasubles irisées, dont ils parsement les robes de bal de leurs élégantes, ils les arrangent même en pétales et en font des fleurs et des bouquets. Des semblables essais ont été tentés en France, sans avoir obtenu grand succès ; mais un fabricant de Manchester fait quelque chose de plus manufacturier : il découpe au rouleau gravé, des feuilles de velours qu'il colle avec une solution de gutta-percha sur la mousseline ou le tulle ; il les répand en semis, ou les arrange en guirlandes pleines de grâce.

Nous allons voir cette industrie d'application prendre un très-grand développement, avant peu d'années : la gutta-percha, étant insoluble dans l'eau, comme le caoutchouc, va s'étendre à tous nos vêtements ; *Macintosh*, annonce qu'il confectionne des habits complets sans un coup d'aiguille, et il y a déjà des paletots de ce genre aux vitrines de quelques modistes parisiens. Désormais, tous nos vêtements seront collés et vraiment nos tailleurs méritent de l'être, car ils abusent de l'aiguille d'une manière étrange, quand ils disent qu'un habit leur coûte 80 francs de façon.

L'aiguille, cette sublime invention a donc fait son temps, comme les locomotives font le leur, et nous serons bien étonnés de devoir mépriser, à la prochaine exhibition, tout ce que nous admirons aujourd'hui dans le Palais de Cristal, si l'on ne tue pas l'inventeur, cet être abominable qui finira par nous donner tout ce qui nous manque, sans fatigue et sans peine ; car le présomptueux, parce qu'on ne cesse de l'appeler créateur, s'imagine sans doute que c'est à lui que s'adresse cette longue prière de l'humanité souffrante : *Domine, libera nos a malo !* Monsieur, délivrez-nous du mal, s'il vous plaît !

JOBARD.

DE LA RUSSIE INDUSTRIELLE.

(Quatrième article.)

En quittant le sanctuaire splendide où scintille cette magnificence aristocratique dont nous avons essayé de donner une idée dans notre dernier article, nous sentons et l'insuffisance du cadre qui nous est dévolu et la pauvreté des couleurs dont nous avons fait usage ; du reste, l'imperfection du tableau sera nettement expliquée lorsque nous aurons dit que le seul apport du prince Demidoff, se composant d'une centaine d'objets s'élevant ensemble à une valeur de plus de 500,000 fr. et formant une sorte de musée particulier, demanderait déjà tout un volume à celui qui en voudrait rendre convenablement compte. A propos de ce remarquable exposant nous devons relever une erreur qui s'est glissée dans notre dernier numéro ; la fameuse porte en malachite qui a excité à un si haut degré l'admiration des visiteurs est d'une élévation de 14 pieds et demi et non pas de 10 comme cela a été dit par incorrection ; quant à la série d'objets qui accompagnent cette pièce monumentale, on en trouvera la nomenclature dans une autre page à côté du dessin d'un des grands vases dont il a déjà été fait mention.

Le personnel des Beaux-Arts russes aura, sans doute, à nous accuser de beaucoup d'omissions, car le nombre et la valeur des artistes de ce pays dépassent le temps et l'espace que nous avons à leur consacrer ; mais comme cette accusation, que nous partagerons avec bien d'autres, ne peut finalement que témoigner de l'importance de ceux qui la formulent, il en résulte que, flatteuse pour ceux-ci, elle devient, somme toute, assez légère pour nous. Nos omissions n'iront pas, toutefois, jusqu'à perdre de vue les travaux délicats et d'une rare perfection du comte Tolstoy.

Grand dessinateur, mouleur de premier ordre, le comte Tolstoy, vice-président de l'Académie impériale des Beaux-Arts de Saint-Petersbourg, s'est appliqué à la galvanoplastie et il a obtenu dans cette voie spéciale des résultats considérables. On voit, dans la part qui le concerne à l'Exposition, une belle reproduction de la porte d'entrée de la cathédrale de Moscou ; quatre portails colossaux de 30 pieds d'élévation, ont été exécutés sur ce modèle par le comte Tolstoy, qui expose encore divers bas-reliefs, notamment une Vierge et l'Enfant Jésus, exécutés pour servir de fronton au portail, et un sujet de l'Odyssée. On remarque, en outre, un beau médaillon représentant l'empereur Nicolas revêtu de l'ancien costume des guerriers Slaves. Mais le noble artiste ne s'est pas arrêté à ce genre, dans lequel il

(Voir la suite page 234.)

(1) Triturer des éponges et les dynamiser homœopathiquement était le désespoir des hahnemanniens. Le docteur Mure a résolu ce problème. Sa machine de porphyre vient d'être acquise, par un docteur anglais, à un prix considérable.

## CANDÉLABRE

de

M. CHOPIN (de St-Petersbourg.)

Ce candélabre, en bronze, dont le dessin a été annoncé dans notre dernier numéro, en même temps que nous publions la pendule Louis XV du même auteur, contient quatre-vingt-une branches à bougie et quatre lampes Casal; les globes de ces derniers flambeaux produisent un délicieux effet, et cet effet n'est pas de nature à décroître, quand les quatre-vingt-une bougies seront allumées; au contraire, ces ballons argentés nageant dans des flots de lumière, réjouiront les regards des spectateurs, et feront honneur à l'artiste, qui a eu véritablement une excellente idée, en rompant l'uniformité de l'éclairage par l'alliance des deux modes généralement employés.

Les branches de ce magnifique meuble se divisent en deux séries ou bouquets, l'un au sommet et l'autre au centre. Le premier est le plus fourni en becs simulant des tiges feuillantes auxquelles sont appendues des guirlandes festonnées de fleurs délicatement taillées, et formant une gerbe de cinq à six pieds de diamètre. On remarquera que c'est dans cette gerbe que se trouvent réunies les quatre lampes Casal dont nous venons de parler.

Le deuxième bouquet de becs, celui du centre, moins bien fourni que son supérieur, n'en est pas moins élégant; les branches extérieures de sa gerbe sont tenues à la base par des Chimères dont le bas du corps va se perdre dans les moulures qui adhèrent à la colonne formant une sphère dans cet endroit. Quant aux branches centrales, elles se séparent nettement des premières en se rapprochant de l'axe, noué à leur niveau par des fleurons. Ces dernières branches aboutissent par la base à des calices finement travaillés.

La tige du candélabre est cannelée, à fleurons et ciselures, arrondie au sommet ainsi qu'au-dessous de la deuxième gerbe, et se terminant par trois pieds taillés en Pompadour. Par ses pieds, le candélabre se perd dans une corbeille de fleurs, charmant travail exécuté avec un goût exquis et une patience digne du su-



Candélabre de M. Chopin (de Saint-Petersbourg).

jet. Cette Flore métallique où l'on reconnaît la fleur la plus modeste des champs à côté de la rose orgueilleuse; où l'œillet indigène donne l'hospitalité à l'exotique fushia, est d'une remarquable exécution.

Ici finit le bronze de M. Chopin; il ne nous reste au-delà que le piédestal en bois sculpté et doré, représentant une corbeille au sommet, et formant des gradins à la base; entre la corbeille et le deuxième gradin on remarque des ciselures d'une grande finesse.]

Ce candélabre a quinze pieds de haut sur sept pieds de large à la base; sa valeur est de 46,000 fr.

Outre ces candélabres et la pendule dont nous avons donné le dessin la semaine dernière, M. Chopin a encore donné deux bronzes, l'un destiné à supporter une table ronde en porcelaine, [table dont la surface a été confectionnée à la Manufacture impériale de porcelaine de St-Petersbourg, sur un modèle de 4 pieds 8 pouces de diamètre; l'autre, représentant une figure ailée de 4 pied 2 pouces de haut, et servant de spécimen au premier essai de dorure galvanique exécutée en Russie en 1844, par l'académicien Jakobi.

## CHASSE AU SANGLIER,

par

M. LIÉNARD (de Paris).

Cette chasse au sanglier est une des plus belles sculptures sur bois qui soient exposées à Londres. On sait, du reste, que M. Liénard est un de nos sculpteurs les plus distingués, et il est peu de nos fabricants qui n'aient eu de ses modèles.

Nous ne saurions trop recommander à nos artistes l'étude de ces chefs-d'œuvre du moyen-âge qui excellent, non par le fini des détails, mais par l'inspiration. Si l'on y ajoutait le goût moderne, la pureté et la correction, le perfectionnement des moyens, on arriverait, sans aucun doute, à faire des sculptures sur bois qui ne laisseraient rien à désirer. Cette chasse au sanglier est un acheminement à cette perfection qui reproduirait avec un sentiment plus achevé de l'art les belles et audacieuses œuvres du moyen-âge.



Chasse au sanglier, par M. Liénard (de Paris).

## ÉPÉE DU DUC D'ALBA,

PAR M. LEMONNIER, DE PARIS.

Cette épée fait partie des produits exposés par M. Lemonnier, joailler de Paris. (Voir ci-contre, page 233.)

Elle est destinée au duc d'Alba.  
La poignée est en fleurs de lys, tout en brillants; le fond est en émail bleu.  
La garde représente un serpent s'appuyant sur une boule parée, le tout en brillants.

La coquille, percée à jour, est ciselée avec un chiffre et est bordée en brillants.

Le fourreau est en brillants et émail. (Voir ci-contre).

GRAND VASE

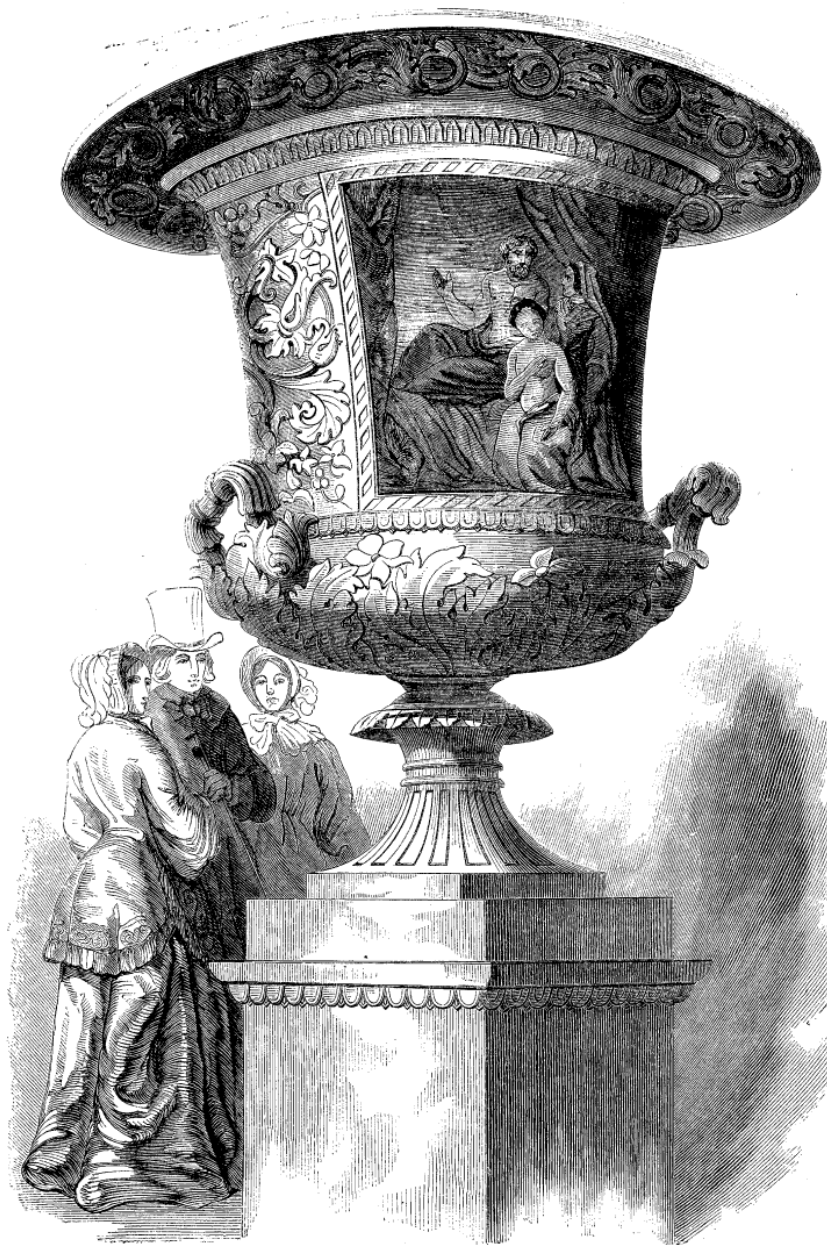
EN PORCELAINE,

De la Manufacture de Péterhoff, près Saint-Petersbourg.

Cette pièce monumentale est ce qu'on appelle, en termes de l'art, un vase Médicis ; il est fait d'après Winterhalter et a dix pieds d'élévation, y compris le piédestal, qui lui en ôte deux et demi environ.

Un paysan Bas-Breton demanderait à quel usage peut être appliquée cette gigantesque vaisselle ; il ne comprendrait ni l'utilité, ni l'agrément de cette tasse dans laquelle on peut mettre un homme et même plusieurs hommes, lesquels n'en pourraient sortir sans courir le risque de se casser le cou, absolument comme s'ils sautaient par la fenêtre ; quant à nous, qui avons vu une partie carrée dans une caraffe, nous comprenons que l'on fasse des vases capables de contenir des hommes, afin que les coupes étant remplies des particuliers qui les vidaient, celles-là soient vengées de ceux-ci.

Mais le vase qui est devant nous n'est pas seulement grand, il est aussi d'une remarquable beauté, tant en ce qui touche la matière première, qui peut être comparée à celle de la Chine, que par rapport à la double exécution des modèles et des dessins. Nous l'avons dit ailleurs, la manufacture impériale des porcelaines de Russie peut se présenter en compétition avec nos premières fabriques natio-



Grand Vase en porcelaine.

nales ; sans compter que les Russes sont plus favorisés que nous sous le point de vue des matériaux élémentaires.

Nous voudrions apprendre au lecteur ce que l'artiste a voulu représenter dans le dessin encadré tout autour du vase ; nous avons pris des informations à cet effet ; mais notre curiosité n'a pas été satisfaite.

Nous ne comprenons point ce que se propose cette demoiselle, un peu bien décolletée, en s'agenouillant le dos tourné à ce vieillard non moins simplement vêtu, qui semble causer d'affaires avec cette autre dame placée entre eux deux.

Si c'est un sujet biblique, ce qui est rendu probable par l'état plus que négligé de la toilette des personnages, cela peut, tout aussi bien, se rapporter à Abraham qu'à Loth et non moins à Samson qu'au roi David, attendu que les dames ne sont pas étrangères à l'histoire de ces héros : cependant nous ne saurions dire si c'est là le portrait d'Agar ou de Sarah, de Dalilah ou de Betzabé.

Si c'est un sujet russe, nous ne sommes pas assez instruit touchant les détails historiques de l'Empire boréal, pour savoir à quoi fait allusion le dessin

il suppose que la scène se

précité ; en tout cas la légèreté des costumes passe en été.

LA DAGUE DE TOLEDE.

Nous avons donné plus haut, page 228, le dessin de la fameuse dague de Tolède. Cette lame historique, est exposée aux regards des visiteurs du Palais de Cristal, dans la partie extérieure de la section espagnole.

Les lames de Tolède ont une réputation de fort ancienne date ; on suppose que leur supériorité est due à quelque propriété particulière aux eaux du Tage, où elles sont trempées.

M. Inglis, dans son livre ayant pour titre : *l'Espagne en 1830*, fait la description des épreuves auxquelles les lames d'épée sont assujetties dans la célèbre manufacture de Tolède. Chaque épée est poussée contre une plaque placée dans le mur et pliée de cette sorte en forme d'arc, jusqu'à ce qu'elle atteigne au moins l'inclinaison des trois quarts du cercle, immédiatement après, on la fouette contre une table de plomb, avec toute la force dont peut disposer un homme puissant, qui se sert de ses deux mains. On la polit ensuite sur une meule en bois de noyer.

(Voir le dessin page 228.)



Épée du duc d'Alba



Courrois de l'épée du duc d'Alba.

excellente cependant; il montre, de plus, une vingtaine de coins métalliques représentant des événements militaires de 1812, 1813 et 1814, et douze médailles en *gutta percha*, reproduisant des scènes guerrières de l'histoire turque et persane. M. Tolstoy a poussé fort loin l'art galvanoplastique, et l'établissement de cet ordre que dirige M. Duval, à Saint-Petersbourg, sous la protection immédiate de S. A. I. le duc de Leuchtenberg, lui doit peut-être, en partie, le secret de sa fondation.

Mais passons, sans insister davantage sur la section merveilleuse des beaux-arts, dans le deuxième compartiment de l'exposition russe, où les principaux industriels de l'empire ont étalé des matières premières et des objets manufacturés d'une valeur plus abordable et d'un usage moins exceptionnel que les pièces capitales dont nous nous sommes occupés d'abord. A la suite des confections excentriques élaborées sous l'inspiration suprême soit de l'empereur, soit de l'opulente noblesse annexée à sa constitution sociale, viennent et l'art vulgarisé et les agents naturels de cette vulgarisation.

Qu'on n'aïlle pas croire cependant que la transition soit extrêmement sensible; c'est encore du luxe que nous allons voir et le mot *vulgarisation* appliqué à l'art russe pourrait bien être impropre par rapport au sens donné communément à cette expression. Pour être d'un autre genre que les articles primitivement observés, ceux que nous avons actuellement sous les yeux n'en sont pas moins remarquables sous le double rapport de la richesse et de la fabrication. Voici, par exemple, dans le département des voitures, un *droschki* de M. Babounoff qui, malgré son exiguité mignarde — il est fait pour une seule personne — est coté 4,500 fr.; ce véhicule est d'une grande élégance et ses rapports de parenté avec les meubles de M. Demidoff s'établissent à première inspection, car chacun devine qu'on ne peut descendre de ce *droschki* que pour aller s'asseoir dans le fauteuil en malachite que nous venons d'admirer. Voyez, ensuite, cette fine paire de bottes de M. Miller : le cuir dont on s'est servi pour les confectionner est certainement du veau, mais nos gants de chevreau ne sont ni plus fins ni plus souples; cette chaussure douillette coûtera 70 fr. sans en rabattre un centime; c'en est assez pour comprendre que ces bottes ne peuvent se produire que sur le gazon des tapis seigneuriaux et dans les salons où sont appendus les médaillons du comte Tolstoy. Il y a là, à gauche, entouré de tissus soyeux et de poil de chèvre, un châle venant de Jegorievsk et dont M. Merlin, le fabricant, porte le prix à 42,000 fr.; évidemment ce châle est un cousin de la Sévigné de M. Bolin, et ces deux ornements somptueux doivent un jour se rejoindre sur les mêmes épaules.

*Droschki*, bottes et châle, tout cela d'un goût charmant et d'un fini parfait, rentre dans la catégorie de l'exceptionnalité aristocratique et ne peut pas, par conséquent, s'appeler de l'art *vulgarisé*; ce n'est pas avec ces produits que la Russie peut se familiariser avec les peuples de l'Occident; elle n'est pas encore assez bourgeoise pour nous, cela viendra, sans doute, l'art princier débâte le chemin que doit suivre l'art populaire; mais, pour le moment, le rentier du Marais ne manquera pas de voir que si nous en étions restés au point où en sont les Russes, il aurait été obligé de se passer de pendules et s'assoierait encore sur du cuir brut, ce qui l'accommoderait médiocrement. Voyons ce qui se passe d'un autre côté.

Moscou a apporté des tissus de soie et de laine tels que nous n'en faisons pas de plus beaux dans nos fabriques de Lyon et d'Elbeuf; mais la cherté de ces objets nous sauve de leur concurrence. Toutefois le fait est d'une nature inquiétante, car si nous produisons à bon compte aujourd'hui cela tient au progrès qu'ont fait chez nous le génie manufacturier et le perfectionnement des machines; or, la Russie va fort vite, ainsi que l'atteste le développement industriel qu'elle a pris dans le cours des dix dernières années, et le chemin qu'elle a parcouru pour nous joindre sur les prix de nos draps et de nos soieries, n'est déjà pas très-long; sa compétition sur ce point pourrait donc n'être pas si éloignée qu'on se l'imagine généralement. M. Taraeff de Shemakha, a exposé du joli taffetas à moins de cinquante francs la robe de 44 yards anglais, c'est-à-dire de 10 mètres environ et les velours de M. Lokteff, de Moscou, se vendent seulement un franc de plus que les nôtres par mètre, à qualité égale. Les foulards, parils aux plus beaux foulards de l'Inde, sont cotés

30 francs la douzaine. La même observation peut être faite à l'égard des rubans, des peluches, des gros et de toutes les étoffes de soie, tant brochées qu'unies; les magnifiques brocarts de MM. Sitoff et Kokolnikoff, de Moscou, se détaillent à 100 francs le mètre, et l'on peut dire, sans blesser l'amour-propre national, que les Russes sont restés orientaux dans cette spécialité manufacturière; ils tissent l'or et la soie de manière à ne pas craindre la concurrence de l'Occident.

Les draps supérieurs (satin laine) de M. Tchetcherikoff, de Moscou, varient de 15 à 20 francs, mais on s'accorde à leur attribuer une grande perfection: la matière première est fournie par les troupeaux du comte de Nesselrode. Puis viennent ceux de MM. Stumpt, de Varsovie, et Isaieff, du gouvernement de Tchernigoff, qui peuvent être comparés aux draps belges selon les connaisseurs et dont le prix varie de 8 à 14 francs. Pour les draps comme pour les soieries, les Russes sont aussi voisins de nos qualités que de nos prix; du reste, ces articles veulent être signalés à l'attention de nos propres fabricants, c'est pourquoi nous nous proposons de leur consacrer un article spécial.

On ne peut dire autant de ce qui touche les mérinos, les mousselines, les cachemiriennes et les indiennes. MM. Goutchcoff, Volner et Rochefort, de Moscou, trois maisons considérables qui font la spécialité des tissus diaphanes de laine et soie et laine ont exposé des pièces que nos fabricants ont dû voir avec étonnement; mais dans cette partie, la différence des prix est plus sensible que partout ailleurs; les barèges russes sont infiniment plus chers que les nôtres; on dit, il est vrai, que leurs laines, et leurs soies sont supérieures aux nôtres, ce qui est possible, mais cette circonstance ne peut influencer aucunement sur la cherté des divers tissus car l'excellence de la matière première étant un fait naturel, et la récolte de la bonne laine ne coûtant pas plus que la récolte de la mauvaise, il n'y a pas de raison pour que la dépense élémentaire soit plus forte en Russie que dans nos contrées. C'est donc, non pas à la qualité des matières qu'il faut s'en prendre de la cherté du produit, mais bien aux moyens de fabrication; il va sans dire que le perfectionnement de ces moyens joint à la supériorité naturelle de la marchandise doit rendre, à un jour donné, la Russie fort redoutable dans le genre d'industrie qui nous occupe. C'est de ce côté que les conquêtes russes sont à craindre; c'est aussi de ce côté qu'il faut nous garder en donnant au travail national le plus de développement possible, de manière à ne pas nous laisser devancer sur le terrain des inventions, des améliorations et des débouchés.

La maison Rochefort fait aussi les mousselines peintes ordinaires à des prix presque égaux aux nôtres: quant aux indiennes, M. Czarevsk, de Moscou, en a exposé une fort belle collection échelonnée de dix à trente sous le mètre.

Les travaux de tissage, ceux surtout qui concernent la soierie, s'exécutent en grande partie dans le domicile des ouvriers russes, comme cela se pratique à Lyon; cela tient à ce que les femmes entrent pour beaucoup dans la composition du personnel des travailleurs qui s'occupent de ces matières; mais il y a des manufacturiers qui ne fournissent point des articles bruts au dehors; ceux-là ne font travailler que dans leur établissement, dont la ravissante propreté peut être appelée du luxe.

Au-dessous de ces ambitieuses manufactures impériales et privées qui ont apporté à l'Exposition leur contingent grandiose, il y a en Russie de petites et modestes industries dont l'étude serait fort curieuse, si le cadre que nous avons à remplir ne nous interdisait point tout détail à leur sujet. Il est tels ouvrages en bois, en écorce, en filigrane d'argent, en verrerie, en cuir, etc., de même que des tissages, dont le plus grossier, la *ragotchka*, espèce de tressage à emballer, et dont le plus fin, porté à l'Exposition par des femmes cosaques, mériteraient l'attention de l'observateur. Mais il nous importe de réduire ces observations. Disons, toutefois, à propos des femmes cosaques, que le poil de chèvre, blanchi au soleil, a, non moins que les châles confectionnés par elles avec cette matière, excité à un haut degré la curiosité des dames. Un de ces châles portant les noms de Prascovia, Olga, Maria, Apolinaria et Alexandra, a été offert par ces cinq femmes à S. M. l'impératrice de Russie, qui a eu pour agréable de l'envoyer à l'Exposition.

La Russie est réputée pour ses cuirs; aussi cet

article est-il en grande abondance dans le Palais de l'Industrie; il y en a de toutes les qualités et de toutes les couleurs; les cuirs vernis dominent cependant la collection. Sur le même comptoir, on voit, rangés en fort bon ordre, des bas, des souliers, des calottes, etc., confectionnés en feutre par les paysans russes; ces objets ne forment point la partie la moins curieuse de l'Exposition. Les souliers sont, à vrai dire, des sabots ayant une semelle de deux ou trois pouces d'épaisseur, et étant de force à résister au sabre et à la balle, sans manquer, cependant, ni de souplesse, ni de légèreté. Ces chaussures sont inappréciables pour voyager l'hiver; mais cette façon d'élaborer le feutre est incontestablement applicable à d'autres objets, c'est ce qui en fait le principal mérite.

Tout à côté se trouve une table sur laquelle sont posés des cuvettes, des cruches, des vases, des casques de la même matière, différant de la première, en ce qu'elle est vernie en dedans et en dehors; ces articles sont légers, durs et difficiles à briser. Un pot à eau, avec sa cuvette, est coté 17 shellings (21 francs environ); c'est un peu cher, mais les marins n'y regarderont pas d'aussi près.

Les armes à feu et les armes blanches exposées proviennent des manufactures impériales. Toula, le Saint-Etienne de la Russie, est la plus ancienne; mais, indépendamment des sabres et des mousquets, cet établissement fournit encore des harnais, des lits de fer, des limes, des chaînes, etc. Nous avons lu quelque part que 2,000 ouvriers, tant Français que Belges et Anglais, avaient été engagés pour Toula. La manufacture de Zlatoust figure à l'Exposition pour vingt-cinq sortes d'armes blanches: un sabre de hussard, un de dragon, un de cosaque, un d'officier de cavalerie, un damas turc, une lance de hulan, une cuirasse, etc.

Un trophée de gerbes, contenant les semences multiples des productions agricoles les plus variées, se trouve élégamment posé au centre du comptoir: c'est du blé de toute espèce, de l'orge, de l'avoine, du seigle, du sarrasin, du lin, du chanvre, des pois et des haricots récoltés dans les diverses zones qu'embrasse l'étendue de l'empire; tout autour de ces gerbes, la graine et la farine de ces plantes sont arrangées dans des tasses. On remarque le long des murs des échantillons du célèbre chanvre russe à l'état brut et à l'état manufacturé.

C'est en considération de ces productions agricoles que se trouve justifiée l'opinion que nous avons émise dans notre premier article touchant le développement que les propriétaires russes ont donné à l'industrie foncière. Le comte Koucheloff, qui vit dans les environs de Saint-Petersbourg, est un de ceux qui ont le plus perfectionné ce que nous pouvons appeler l'élevé des céréales; les beaux résultats qu'il exhibe dans le coin de l'Exposition qui porte son nom, constituent le plus bel éloge qu'on puisse faire des soins intelligents qu'il s'est donnés; cet éloge lui est surtout dû, parce qu'il a obtenu ces résultats sous des latitudes peu favorables.

Nous aurions beaucoup à dire et beaucoup à citer sur ce chapitre de l'agriculture, sur les diverses qualités de grains, inconnus dans nos pays, que les Russes ont introduit avec succès dans leur culture, sur l'*arnaout*, le *sandomirsk*, l'orge de l'*Himalaya*, le seigle d'hiver, le seigle de printemps, etc.; mais, en nous engageant dans cette statistique agricole, il faudrait pouvoir traiter le sujet en entier, parler du tabac de M. Doudinski, du sucre de betteraves de la princesse Sangoushko, des lins de M. Karnovitch, des chanvres de M. Volkonski, des pommes de terre de M. Jusghenson, des navets de M. Treskoff, et même de la chicorée de M<sup>me</sup> Sorakin, qui, plus franche que les épiciers de Paris, expose son produit avec cette audacieuse étiquette: *Café de chicorée*; or, cela nous conduirait trop loin, et nous nous arrêtons prudemment à ce qui a été dit.

Mais deux matières qui demanderaient plusieurs pages, et auxquelles cependant nous ne pouvons consacrer que quelques lignes, la soie et la laine, ne doivent pas être passées sous silence. La plus grande quantité sinon la plus belle qualité de laine exposée par la Russie consiste en mérinos; il y en a du gouvernement de Tauride; il y en a de Bessarabie; il y en a de Kaltenbrunn; elle est, dit-on, supérieure à la laine espagnole et vaut 4 fr. 50 c. la livre. Une autre espèce de laine provenant de la toison d'un mouton appelé *caratchay*, et préférable au mérinos, occupe une place considérable à l'Exposition; mais la place la plus distinguée est acquise au

cachemire, chevelure soyeuse de la chèvre indienne. Le cachemire le plus blanc porte pour nom d'exposant *des femmes cosaques*.

Les éleveurs de vers à soie se multiplient avec une telle rapidité dans le sud de la Russie, que cette précieuse matière doit, avant peu d'années, devenir d'un usage vulgaire dans l'empire. Les exposants sont nombreux : nous citerons en première ligne MM. Rebroff, de Stavropol, et M. Juditzki, de Moscou. Ces éleveurs ont apporté de fort beaux échantillons; mais un de leurs confrères, plus modeste qu'eux, mérite une mention plus particulière, car il a un mérite personnel incontestable, attendu qu'il a cultivé le ver et récolté de la soie dans le gouvernement de Vorony, à Zadonsk, c'est-à-dire sous une latitude tellement rigoureuse par rapport à son industrie, que, présomptivement, il a dû employer quelques moyens physiques pour acclimater ses insectes.

Après avoir irrégulièrement énuméré et très imparfaitement décrit les divers éléments de la richesse industrielle de l'empire russe, il nous reste, au moment de terminer cet article, à parler de la principale source de son opulence : la minéralogie. Ici encore nous serons bref et par conséquent insuffisant.

L'industrie minéralogique est conduite en Russie par le gouvernement impérial et par les particuliers. Les principales exploitations de l'empereur sont les mines de fer et de cuivre d'Arkangel, de Varsilivsk, de Soukhodouisk, de Frolovsk, dans le gouvernement de Perm; celles d'argent de Smuvsk, de Zirianovsk, de Sokolni, de Semenovsk et de Ridersk, dans la Sibérie; celles de Sviate-Troïtsk, de Voskressensk, de Czarevo-Nicolsk, et celle de Pokrovsk, contenant principalement du cuivre; celles de Levinsk, de Kedrovsk et de Nijne-Tourinsk, donnant 12 p. % de fer. Une infinité d'autres mines de fer et d'acier, dans les gouvernements de Viatka, d'Orenbourg, de Tomsk et de Bessarabie, sont exploitées avec succès par la couronne. Quant aux exploitations particulières, nous citerons celles du prince Demidoff et celles de MM. Pashkoff, d'Orenbourg.

Le prince Demidoff recueille dans ses mines du fer, du cuivre, de l'or, de la malachite, du platine, etc. Mais les plus riches au point de vue des géologues sont celles que le gouvernement fait creuser dans les provinces transcaucasiennes de la Nouvelle-Russie.

DELLEGARRIGÈRE.

RAPPORT

FAIT A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES SUR L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES.

Première partie.

PAR M. MICHEL CHEVALIER.

L'Académie des sciences morales et politiques a chargé deux de ses membres, de la section d'économie politique, MM. Michel Chevalier et Blanqui, « de lui présenter un Rapport concernant l'Exposition de Londres, envisagée du point de vue de l'économie politique, spécialement en ce qui concerne les frais de production comparés dans les différents pays. »

On connaît la haute et large intelligence, l'instruction profonde et variée, le talent d'expression que M. Michel Chevalier a mis au service de la science et des matières économiques. Elève direct de J. B. Say, dont il continue et fait revivre la tradition avec une rare abondance d'esprit, M. Blanqui, à son tour, jouit de la faveur des gens du monde et de l'estime des hommes compétents. Un rapport fait par ces deux savants sur l'Exposition de Londres ne pouvait manquer d'exciter, de mériter la curiosité et l'attention du public.

Il était à craindre que l'étude à laquelle est soumise en ce moment l'Exposition de Londres ne donnât point lieu aux résultats qu'on en doit attendre, embarrassée comme elle l'est par la multiplicité et la confusion des objets à considérer, si l'esprit français, avec sa faculté particulière de généralisation et de précision, n'avait pris, tout d'abord, l'initiative du jugement, et s'il ne s'était pas chargé de tracer, en quelque sorte, le programme régulier et méthodique des questions et des points qui sont à examiner.

A cet égard, on doit le reconnaître, MM. Michel Chevalier et Blanqui se sont déjà montrés de leur pays par la promptitude avec laquelle ils se sont décidés à formuler une opinion. L'Exposition était à peine ouverte; le premier mois de cette solennité

n'était pas encore écoulé, que déjà tout était vu et le rapport français se trouvait prêt.

On se tromperait si l'on voyait dans cette rapidité d'inspection et d'exécution une précipitation peu conciliable avec un examen mûr, approfondi, consciencieux. M. Michel Chevalier, qui a visité et étudié le Nouveau-Monde, M. Blanqui, qui a parcouru en observateur sagace des parties importantes de l'Europe, avaient déjà, l'un et l'autre, sur l'état comparé de la puissance industrielle du globe, des notions étendues et positives, puisées aux marchés qui se trouvent en communication avec tous les centres producteurs.

D'ailleurs, MM. Michel Chevalier et Blanqui ont eu soin de se faire accompagner dans leurs promenades étudiées à travers les galeries du Palais de Cristal par des hommes pratiquement spéciaux à toutes les branches de l'industrie. Un grand général disait : « Ce que je ne vois pas tout d'abord, je ne le vois jamais. » L'esprit français est ainsi fait, comme le coup d'œil de ce général : il voit aussitôt, parce qu'aussitôt il doit se résoudre.

Au reste, il s'en faut que MM. Michel Chevalier et Blanqui aient achevé la communication de leur rapport à l'Académie des sciences morales et politiques. M. Michel Chevalier a seul donné lecture de son travail dans le courant du mois de juillet dernier, et ce travail ne comprend encore qu'une appréciation des caractères généraux que présente l'Exposition de Londres, au point de vue de la valeur comparée des divers peuples industriels du globe. Nous avons pensé que les lecteurs de ce journal accueilleraient avec un vif intérêt une analyse et des extraits de cette appréciation qui n'a pas encore été publiée, et qui a fait sur le savant auditoire auquel seulement elle a été communiquée jusqu'ici, une forte et légitime impression.

I.

« Tous les peuples du monde, moins deux, ont pris part à l'Exposition de Londres, dit M. Michel Chevalier; il n'y a que deux Etats qui se soient complètement isolés de cette grande solennité industrielle, qui aient expressément refusé de prendre part à ce rapprochement de toutes les fractions de la famille humaine sur le terrain neutre des laeurs de la paix : c'est le Japon et le royaume des Deux-Siciles. Encore, en vertu de la faculté que la commission de l'Exposition a donnée aux particuliers de présenter des objets qui ne seraient pas leur ouvrage, pourvu qu'ils en fissent connaître l'origine, le Japon se trouve-t-il avoir, dans les galeries du Palais de Cristal, un certain nombre d'articles épars au milieu de ceux de la Chine. ... »

II.

Pour étudier et exposer avec méthode l'immense variété de produits réunis à Londres, dans le Palais de Cristal, les rapporteurs ont cru devoir adopter la méthode suivante :

« Nous avons reconnu que le mieux était de partager les états et les nations en différents groupes, « en prenant pour base de cette classification, les idées générales professées chez les peuples. »

Ainsi que M. Michel Chevalier le prouve savamment dans cette partie de son rapport, une des pages les plus utiles qui aient été écrites de nos jours, les idées générales font par elles-mêmes la force intellectuelle et morale des hommes. Elles donnent une direction à leur esprit. Selon qu'elles sont fausses ou vraies, elles leur communiquent la puissance ou les frappent d'infirmités. Mais les idées générales des peuples sont nécessairement les croyances religieuses. Des hommes qui se croient positifs, et qui ne sont que futiles, n'entendent rien à ces rapports qui rattachent l'énergie à l'intelligence, l'industrie à la moralité. Voici, à l'Exposition de Londres, des faits, un ensemble immense de faits qui se chargent de démontrer aux moins clairvoyants l'efficacité toute-puissante des doctrines religieuses à créer, à susciter, même dans le domaine du travail industriel, la force et la supériorité!

En effet, comme le dit l'illustre professeur : « Qu'est-ce que l'industrie, sinon la mise en rapport de l'homme avec la nature, et sur quoi fonde-t-elle ses opérations, sinon sur la connaissance des rapports qui existent entre les diverses matières que nous offre la terre? Si donc la doctrine religieuse est imparfaite, c'est qu'elle donne de fausses notions sur les rapports, non-seulement, des hommes entrés eux, mais encore des hommes,

« avec les choses, et des choses entre elles, et alors « l'industrie est retardée. »

III.

Ayant prouvé la légitimité philosophique de la classification des peuples par les doctrines religieuses auxquelles ils se rattachent, le savant rapporteur poursuit ainsi :

« En partant de là, on est conduit à distinguer « d'abord dans l'Exposition universelle de l'Indus- « trie à Londres, trois groupes caractérisés chacun « par un ensemble d'idées générales, c'est-à-dire, « par une doctrine religieuse et philosophique :

« 1° Celui des peuples chrétiens qui comprend « l'Europe et l'Amérique, et qui prime aujourd'hui « dans le monde ;

« 2° Celui des peuples orientaux, de ces peuples « qui forment ce qu'on pourrait appeler le Grand « Orient, et qui embrasse l'Inde, la Chine, le Japon, « et une partie des Archipels asiatiques ;

« 3° Celui des peuples mahométans qui sont pla- « cés comme un intermédiaire entre les peuples « chrétiens ou occidentaux et les peuples de l'Asie « lointaine..... »

« ..... L'Exposition Universelle de Londres « atteste avec éclat, que dans l'industrie comme « dans tout le reste des attributs de la civilisation, « la supériorité appartient à la civilisation, que « nous appellerons indistinctement chrétienne ou « occidentale. »

M. Michel Chevalier est amené à tracer ce tableau brillant des progrès industriels qui sont propres à notre civilisation. On trouve dans ce tableau un résumé précieux de l'histoire de l'industrie :

« Les forces de la nature sont extrêmement va- « riées; nous les possédons et nous les domptons « chaque jour davantage. Par de nouveaux efforts « de l'esprit, nous les appliquons de mieux en « mieux, de plus en plus en grand. Les animaux les « plus robustes de ceux qu'on peut apprivoiser, « le cheval, le bœuf, le buffle, le mulet, l'âne, le « renne même, les cours d'eau et les vents sont à « l'œuvre pour nous, à notre place comme des es- « claves dociles. La force élastique de la vapeur est « à notre service et nous rend des résultats chaque « jour plus beaux en étendue, en précision, en di- « versité.

« L'électricité stationnaire et les courants électri- « ques, la gravitation, l'élasticité, la capillarité, les « affinités chimiques, l'attraction moléculaire spéciale « aux corps cristallins, le froid et le chaud, la lu- « mière et l'obscurité, sont autant de forces que nous « utilisons chaque jour avec moins d'imperfection « sur une échelle plus grande. Pendant bien des « siècles, le genre humain, même dans notre Occi- « dent, a ignoré la plupart de ces forces. Aux débuts « de la civilisation, l'homme asservit le bœuf et le « cheval, et le service fut si précieux que l'humanité « reconnaissante classe parmi les demi-dieux Trip- « tolème, qui, selon la tradition grecque, avait le « premier attelé le bœuf à la charrue; Castor et « Pollux, qui passaient pour avoir dompté le cheval. « Mais même dans notre Occident, l'antiquité n'alla « guère au-delà de ces conquêtes dans l'appropriation « des forces les plus manifestes de la nature. Sans « doute, on se laissait aller au courant des fleuves; « mais on n'apercevait pas la force motrice qu'ils « donnent quand on les détourne par une dérive- « tion. La puissance des chutes d'eau, dont on tire « un si grand parti aujourd'hui, n'était aucunement « utilisée dans l'antiquité. La mouture des grains se « faisait péniblement à bras, rarement par la force « des bêtes, et ce ne fut que dans les derniers temps « de l'empire romain, quand il était déjà frappé à « mort, qu'on eut quelques moulins mus par des « roues hydrauliques. Les moulins à vent sont d'une « époque postérieure aux moulins à eau, et la force « qu'ils donnent, même de nos jours, n'est pas très- « considérable. C'est dans l'art de la navigation que « les peuples européens avaient principalement utilisé « la force du vent, dans les siècles qui ont précédé « le nôtre.

« Quant aux anciens, ils naviguaient à la rame « bien plus qu'à la voile. La vapeur était employée « à peine avant Watt, car la machine à vapeur de « Newcomen, la seule qui fut de quelque emploi, était « un appareil grossier, dont on ne se servait que « pour épuiser les eaux des mines de charbon.

BAPETIL.

(La suite prochainement.)



## PIECES D'ORFÈVRE

DE M. SAZICOFF, DE ST-PETERSBOURG.

Nous avons déjà rendu compte du surtout de table que l'on remarque au milieu de ce dessin; la scène historique à laquelle se rapporte le groupe placé au pied du sapin, a été racontée dans notre dernier numéro.



Pièces d'orfèvrerie de M. Sazicoff (de St-Petersbourg).

Il a été aussi question de la corne à boire et du presse papier qu'on remarque à gauche; ce qui est nouveau pour nos lecteurs, c'est la coupe sous forme de coq, le chasseur Finnois, les deux coupes byzantines, sortes de calices dont un est fait en forme de pomme de pin, une écuelle, un pot d'ancien style russe et un gobelet représentant une jeune fille se mirant dans l'eau.

## LITHOGRAPHIE.

M. LEMERCIER.

La gravure ci-contre représente l'intérieur du plus bel établissement lithographique que nous ayons en France, assurément, celui d'où sortent les produits les plus purs qui soient en Europe.

C'est l'atelier de M. Lemerrier.

Cet atelier occupe 140 ouvriers, dont le salaire s'élève de 5 fr. à 45 fr. par jour pour les imprimeurs, et de 3 à 4 francs pour les manœuvres. On y trouve en activité 90 presses à bras à l'aide desquelles on imprime annuellement, plus de 2,000,000 d'estampes, tant pour l'encadrement que pour le cartonnage, la librairie et l'exportation.

Nous devons ajouter que, M. Lemerrier est un des lithographes qui ont introduit dans cet art les innovations

terminer les pierres par une seule opération, en se servant d'un mélange d'acide nitrique et de gomme qu'il applique sur la pierre avec un très-large pinceau. Cette heureuse modification fait gagner un temps précieux, en permettant d'obtenir sur-le-champ des épreuves d'une pierre qu'on ne pouvait tirer que le lendemain.

On connaît le reste de l'opération lithographique. L'impression s'obtient en passant sur la pierre, mouillée d'eau, un rouleau chargé d'une encre formée d'huile cuite à un certain degré et de noir de fumée.

Les portions mouillées refusent cette encre, qui au contraire se dépose sur chacun des points garnis par le crayon.

Une feuille de papier sèche ou humide, suivant la nature du dessin, est alors déposée sur la pierre, puis recouverte du tympan formé d'un cuir épais et soumis à une pression considérable.

La pression détermine sur le papier, le transport de l'encre déposée sur la pierre et y reproduit, en sens inverse, le dessin exécuté par l'artiste. Cette opération pour-



Atelier lithographique de M. Lemerrier.

rait se continuer indéfiniment si plusieurs causes n'altéraient le dessin, surtout en *empâtant*, en élargissant les points déposés sur le sommet des grains.

Pour prévenir cet empatement, ou pour le retarder autant que possible, on emploie une solution de gomme, laquelle, en pénétrant dans les pores de la pierre que l'acide a multipliés, empêche le corps gras de s'étaler et limite l'étendue qu'il doit conserver au sommet de chaque grain.

On sait que le principe fondamental de la lithographie au crayon, consiste dans le graissement du sommet d'un certain nombre de pyramides presque mycroscopiques qui recouvrent la pierre; graissement qui descend plus ou moins le long des talus de chaque pyramide, selon que l'artiste a voulu donner plus ou moins de vigueur à certaines parties de son dessin.

L'emploi du crayon demande un soin minutieux, dont on se fera à peine une idée quand on saura qu'il doit être taillé dix ou douze fois par minute: aussi a-t-il rebuté nombre d'artistes. On imagina des moyens pour y suppléer. Un procédé approchant du lavis fut employé par Engelmann; mais il ne satisfait pas complètement, et force fut d'attendre les modifications que la science théorique, jointe à une pratique intelligente, apporterait à cette espèce de lavis.

M. Lemerrier imagina une encre qu'on étendait sur la pierre; puis on en modifiait la teinte noire à l'aide de la flanelle, de la mousseline et du grattoir; on terminait ensuite au pinceau. C'est par ce procédé que Deveria et Gengembre exécutèrent quelques-unes de leurs planches les plus remarquables.

Mais la science ne se tenait pas pour satisfaite. Le lavis, ainsi que l'estompe lithographique, que chaque tentative nouvelle semblait enfin devoir donner aux artistes, restait toujours à trouver. Quelques-uns des lithographes, les plus renommés de l'époque, avaient même fini par les déclarer impossibles. Que fallait-il cependant? une encre qui se délayât comme l'encre de Chine et la sépia, qui pût ensuite s'étendre facilement sur la pierre et s'y modifier. Il fallait aussi un crayon lithographique qui pût s'écraser, s'étendre et se modifier avec l'estompe, comme le crayon ordinaire.

C'est encore M. Lemerrier qui réalisera ce qui a été déclaré impossible. Voici comment :

Le crayon pour l'estompe, l'encre pour le lavis sont intimement mélangés (mais non combinés) avec une substance d'une extrême divisibilité, et facilement attaquant par l'acide employé à la préparation de la pierre, ou pouvant

s'éliminer par le lavage. Le crayon écrasé sur la pierre y est rendu adhérent par un frottement énergique qui empâte complètement toutes les vallées qui contourment les grains; puis, au moyen de brosses plus ou moins rudes, on enlève ce même crayon de manière à découvrir le sommet du grain en pénétrant à des profondeurs plus ou moins grandes le long des talus.

Ce procédé est donc exactement le contraire de celui qui avait servi jusque-là. Lorsqu'on prépare la pierre pour le tirage, l'acide détruit la substance interposée entre les molécules du corps gras et met à découvert les portions de

la pierre qui devront refuser l'encre d'impression. Les teintes obtenues ainsi sont d'une régularité parfaite, parce que le frotage, opéré par l'artiste, enlève en même temps des quantités proportionnelles du corps gras et de la substance en question.

Grâce à M. Lemerrier, le problème, aujourd'hui, est entièrement résolu, et de nombreux chefs-d'œuvre attestent que la lithographie est enfin entrée dans le véritable domaine de l'art, en mettant, entre les mains des artistes, des procédés qui leur laissent une entière liberté, et suppriment pour eux toute la fatigue et tous les ennuis du métier.

Voilà le perfectionnement attendu depuis l'apparition de la lithographie, et dont M. Lemerrier a doté notre pays. C'est son œuvre capitale. Pour tous ceux qui se sont occupés de ces matières, elle équivaut à une véritable invention.

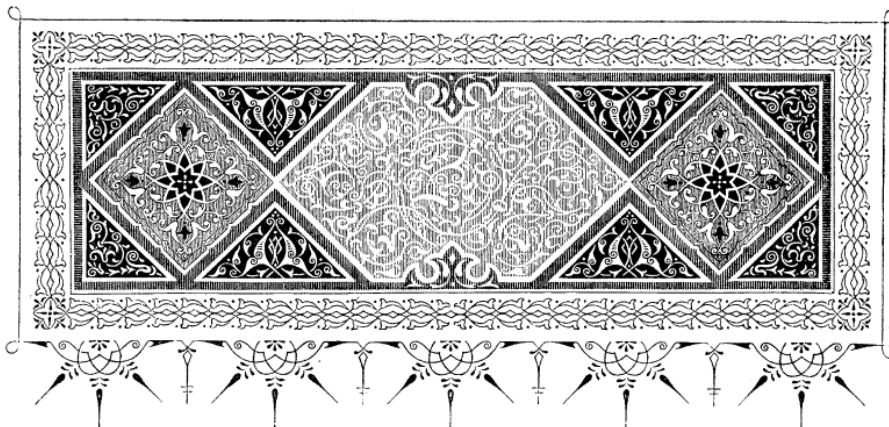
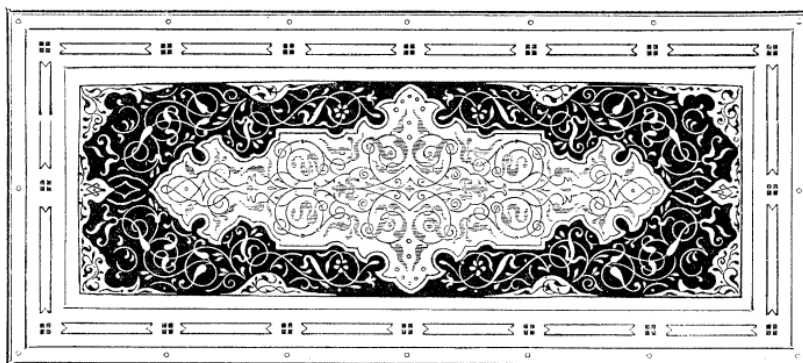
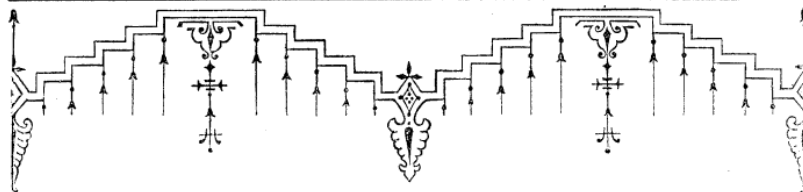
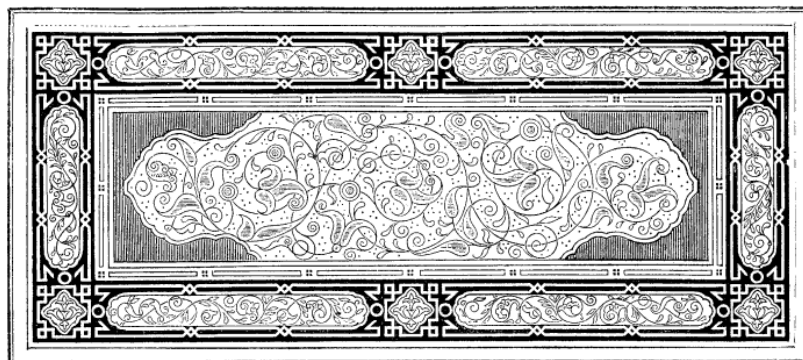
Nous ne croyons pas nécessaire de relater ici les progrès de détail que M. Lemerrier a fait faire à la lithographie.

On sait qu'à chacune des expositions où il a figuré, on a remarqué de notables progrès dans cet art.

Aussi, M. Lemerrier a-t-il obtenu des médailles et la décoration de la Légion d'Honneur dès l'année 1849.

Puis, à l'Exposition universelle de Londres, M. Lemerrier se présente avec une importante série d'ouvrages, devant lesquels les artistes et les savants étrangers ne peuvent pas s'empêcher d'exprimer toute leur admiration.

Nous avons principalement remarqué un Ange, par Desmoisons, admirablement rendu; les Willis, par Fanoli; la Famille d'Angleterre, par Léon Noël; la Duchesse de Kent, par le même; une grande Etude, par Julien; le Colin-Maillard, cette réminiscence du jeune âge, qui accuse le nom de son auteur à première vue; les Deux chiens, par Lassalle; une Marine, par Sabatier; le Bon Pasteur, par Turwanger frères; des Fleurs, par M<sup>me</sup> Elisa Champin; le portrait de M. le président de la République, etc., etc.



Caissons exposés à Londres par l'Imprimerie Nationale. (Voir pour les détails notre numero 10.)

## COURRIER DE PARIS ET DE LONDRES.

Londres a retrouvé son lord-maire, ses aldermen, tous ses dignitaires municipaux et industriels que nous avons choyés, complimentés, bourrés, fêtés et harassés à grands frais, toute la semaine dernière : ils sont revenus rapportant les compliments empressés de la ville de Paris à la cité de Londres, rêvant aux moyens de choyer, de complimenter, de bourrer, de fêter et d'harasser à leur tour le plus prochainement et le plus complètement possible leurs nouvelles connaissances.

Le Chinois aussi, le fameux Chinois, l'homme au bouton de cristal, a quitté Paris, avec toute la compagnie, mais il n'en a point été question à Londres : le bonhomme est prudemment rentré dans sa petite boîte. Il était temps, car il faut l'avouer, bien que ce soit quelque peu humiliant, les autorités civiles, militaires et politiques de la France ont été jouées par ce magot qui se tient les côtes, à l'heure qu'il est, des grands regards que n'ont cessé de lui témoigner nos plus remarquables bonnets ; car malgré ses semelles de trois pouces, le drôle n'est qu'un va nu pieds qui pourra bien avoir maille à partir avec la correctionnelle de son pays pour le port illégal du bouchon de carafe.

Mais passons. Laissons-le reprendre à petit bruit ses modestes fonctions à bord de la jonque chinoise, qui, maintenant, est le seul spectacle un peu original, un peu suivi de la grande cité. Les invités du continent sont revenus juste à temps pour voir partir les derniers gentlemen et les derniers artistes. M. Berlioz, M<sup>me</sup> Ugalde, sont rappelés à Paris ; la Cruvelli n'a plus que quelques représentations à donner ; Drury-Lane est envahi par les écuyers, les clowns, les amazones : la saison d'été est commencée depuis quinze jours. Londres ne conserve d'animation que grâce au Palais-de-Cristal, qui attire toujours la même affluence. Londres appartient aujourd'hui, presque sans partage, aux visiteurs étrangers.

L'opéra de M. Thalberg, dont nous avons déjà parlé, obtient décidément un véritable succès : succès effacé, pourtant, car c'est ainsi que la vogue se partage à Londres, effacé par les petits oiseaux de M<sup>lle</sup> Emilie Vandermesh, dont nous avons admiré les merveilles l'an dernier à Paris. Il y a quelques jours encore, les derniers salons se disputaient la charmante jeune fille, qui emporte à Vienne ses spirituels *petits amis* et mille témoignages de la plus vive admiration.

Je ne sais si on a déjà publié des vers de M. Jules Janin qu'il nous a été donné de lire sur l'album de M<sup>lle</sup> Vandermesh ; en tout cas, l'auteur mérite qu'on les redise. Si vous les connaissez, passez. Voici le quatrain :

Ma foi ! la charmante famille !  
Beau plumage et des yeux si beaux !  
Si ces oiseaux sont à la jeune fille,  
La jeune fille est... aux oiseaux !

L'album en contient de meilleurs signés de noms moins illustres.

Maintenant c'est comme chez nous, la vogue se rejette presque exclusivement sur les ballons. A Cremorn et au Waux-Hall ascensions simultanées, ascensions heureuses toujours ; mais tout comme chez nous, pas le moindre progrès ; pas un accident, mais pas une découverte.

A Paris, du reste, la curiosité s'est fort refroidie ; et M. Godard et M. Poitevin tout hardis, tout habiles qu'ils soient, nous semblent un spectacle fort banal ; ils ne nous font même plus lever le nez : à peine se préoccupe-t-on seulement de ce pauvre M. Petin, qui parle d'enlever cinq cents personnes avec quatre ballons reliés ensemble, deux machines à vapeur et une voiture considérable ; cela est fort extraordinaire et bien des savants affirment que l'inventeur divague. Mais nous ne sommes plus au temps où l'on niait de parti pris et en principe ; et si l'on ne se passionne guère, au moins on protège le chercheur, on lui donne tous les moyens d'appliquer son idée et on attend.

Si celui-là réussit cela fera, je crois, émeute dans l'univers ; à coup sûr une révolution dans les mœurs ; mais ne criions pas à l'avance.

Un fait digne de remarque c'est que M. Petin n'a jamais fait un voyage en ballon ! Enfin, nous verrons bien !

Nous avons à parler aussi de spectacles moins faits pour la saison : heureusement la semaine est peu féconde, deux pièces seulement : l'une à la Montansier

l'autre aux Variétés, toutes deux on réussit quand-même.

*En manches de chemises* d'abord nous a montré M. Schey, un transfuge du vaudeville, comme disent les feuilletons classiques. M. Schey a débuté dans un rôle taillé pour Ravel dont il imite, de son mieux, les gestes, les façons et parfois les intonations. M<sup>lle</sup> Aline Duval, qui jouait avec lui en faisait autant : après tout, cela n'est pas désagréable ; la pièce n'y a rien perdu ; et si, comme on le dit, M. Ravel doit entrer au Vaudeville, au moins laissera-t-il à la Montansier ses traditions et des gens disposés à les recueillir ; en attendant mieux, soit.

M. Schey a été amusant dans le rôle peu pastoral de Corydon ; il a été fort bien accueilli.

*En manches de chemise* est l'histoire d'un habit et d'une robe : Caroline et Corydon sont voisins : Caroline a besoin de 15 francs, elle porte au mont-de-piété l'habit de Corydon qui à son tour va accrocher au même clou la robe de Caroline.

Voilà donc Corydon en manche de chemises et Caroline en corset. Fort-bien, mais ils ont tous deux un rendez-vous et la tenue n'est pas convenable. Comment faire ? repentir réciproque ; Corydon va surprendre à l'émotion d'une vieille veuve une robe de rechange. Caroline emprunte assez spirituellement pour Corydon l'habit d'un jeune pharmacien ; tout est réparé : allons à notre rendez-vous.

— Moi, dit Caroline, je vais chez M. de Foy, pour une entrevue matrimoniale avec un prince polonais, riche de 70,000 roubles de rentes et propriétaire de 40,000 paysans.

— Moi, dit Corydon, je vais chez M. de Foy, aussi pour une entrevue matrimoniale avec une comtesse allemande : 70 fermes, 4 châteaux et de jolis détails.

— Mais c'est moi, la comtesse allemande, dit Caroline.

— C'est moi, le prince polonais, dit Corydon ! Coup fourré. M. de Foy n'est plus nécessaire, il perd son pot de vin. Le chef d'orchestre intervient et tout finit comme d'habitude.

Tout cela ressemble bien à ces *bonnes farces* si spirituelles—sous la Restauration, et qui mènent de nos jours en police correctionnelle, les gens très-gais, qui veulent perpétuer la tradition de ce bon temps ; mais à la Montansier, on n'est fort délicat, ni sur les moyens, ni même sur la fin et comme après tous les détails sont très-comiques, la morale a eu tort et l'ensemble a suffisamment réussi.

La *Gothon de Béranger* aux Variétés, a réussi comme réussit aujourd'hui toute pièce à sa première représentation. Un succès réglé et dessiné comme un ballet, un succès mécanique, — un, deux, trois, petits battements, — *bis, ter, bravo*, grand battement, trois grands battements ; *bis, roulement* ! et les rares représentants de la critique française, (je ne parle point des feuilletonistes) disséminés çà et là, honteux d'un si sot enthousiasme, souffrent et se taisent comme un grenadier de M. Scribe. Et, d'ailleurs, quand même : à la rigueur on ne songerait point au bataillon carré, qui en deux heures de frénésie, semble à peine avoir essayé ses forces ; on ne verrait point, seulement à l'idée d'un honnête coup de sifflet, voltiger autour de son imagination de ces poings à la Rabelais, de ces poings qui semblent avoir longtemps germé, cultivés avec soin, développés, hypertrophiés spécialement pour la critique dramatique, de ces poings, dont le spectre menaçant semble vous crier : *A bas la cabale !* puis enfin, ces index longs et noueux qui semblent s'allonger jusque dans votre œil et qui veulent dire : *c'est lui ! c'est lui !* on n'y songerait point, mais vraiment M. Cormon et M. Dutertre, secouant la poussière d'une vieilleries qui n'a jamais été de mode, MM. Cormon et Dutertre, après avoir rêvé et guetté dix ans, l'ingénuité d'un directeur apportant une naïve histoire, plutôt *Gil Blas* travesti, que *Gothon* se réclamant impudemment de Béranger, qui n'en peut mais, et qui heureusement ne verra pas y voir, valent ils la peine que les héros qui ont combattu à « *Hernani* », contre de nobles adversaires, risquent de se mesurer avec *les hommes* de la direction des Variétés. Je dis les hommes, parce qu'on les appelle ainsi au théâtre, mais j'ai toujours entendu affirmer par ceux qui cédant à leur indignation, ont accepté la lutte, que dans ces circonstances, ni courage, ni science ne sauraient que faire. Vainement, selon les principes, ils allaient chercher une tête à étourdir, un nez à saigner, une poitrine à effondrer, ils n'ont jamais rencontré, ni vu, que des mains qui empoignaient et

frappaient, mues, on n'a jamais bien su par quoi.

Et ce sont là les critiques dignes de cette littérature. Pauvre Mlle Page, si jolie et si fine, se fatiguer cinq actes durant à débiter de pareilles bribes, promener sa gentillesse et son talent dans toutes ces naïseries, faire miroiter comme de l'or, ce vieux billon effacé ; et malgré son art, malgré les ressources infinies de son esprit, malgré l'éclat de ses petites dents blanches, ne pas parvenir à faire accroire au public que MM. Cormon et Dutertre ont fait une œuvre supportable.

Vraiment les auteurs dramatiques sont bien heureux : Balzac est à la merci d'un compositeur qui défigure, et MM. Cormon et Dutertre ont à leur service tout ce que des acteurs ingénieux et expérimentés, tout ce que des actrices charmantes ont de science, d'imagination, de laideur, de beauté, de grâce, de mollets et d'épaules, et, c'est à faire pitié, ils obtiennent un succès *en douze temps*. Examinons un peu si vous voulez la *Gothon de Béranger* : c'est le complément d'une trilogie, une troisième partie dont le besoin ne se faisait nullement sentir : le prologue tendrait pourtant à le faire croire, voici ce dont il s'agit : *La grand-mère*, pendant son sommeil, chante devant ses trois petites filles ou ses trois petites nièces :

Combien je regrette  
Mon bras si dodu, etc. etc.

Les trois petites nièces sont *Frétilton, Lisette et Gothon*. Aucune des trois ne peut avoir à regretter le temps perdu : or, Frétilton et Lisette ont déjà paru au théâtre du Palais-Royal, il n'est donc plus question que de Gothon qui, manquait depuis longtemps à la galerie, mais, croyez-le bien, nous n'avons rien gagné pour attendre.

Enfin voilà Gothon partie, comme Gil-Blas à la recherche d'une position et d'un mariage et subissant à peu près les mêmes oscillations. La voilà tour à tour vivandière, brodeuse, cuisinière, gouvernante, baronne ou peu s'en faut, et enfin tendre et heureuse épouse d'un jardinier.

A chaque acte elle tient et elle manque un mari. Au premier acte un trompette de hussards, au second acte un étudiant en droit qui lui est disputé par M<sup>lle</sup> Cenu, ornée hier, je ne sais trop pourquoi, d'un *tour* blond très-visible et qui jurait, en outre, singulièrement avec son chignon châtain. Enfin, la femme au tour blond enlève à la jolie Gothon l'étudiant qui, sous les traits de M. Nan-teuil, est bien fat mais peu séduisant. Et Gothon pleure, c'est là surtout que Gothon n'est pas excusable, etc. etc. ; je ne vous conterai pas la fin.

Perey a très-bien joué le paysan amoureux, Leclere est toujours très-amusant, mais les acteurs ne font pas la pièce ; ainsi pas de pièce, de vieilles bribes, des reconnaissances absurdes, *pas un seul* mot spirituel, ajoutez à cela une mise en scène d'une pauvreté invraisemblable ; voilà la *Gothon de Béranger*, voilà le cadre dans lequel on a enchâssé le ravissant pastel de mademoiselle Page.

M. Carpiery nous a montré des figurantes abominables, je cherche un mot plus fort : en outre il a réuni autour de Gothon, cinq étudiants dont la tenue mérite d'être notée : le premier représentait assez bien un claqueur, le second un marchand de contre-marches, le troisième un marchand de cigarettes de contrebande, le quatrième un agent de police, le cinquième, enfin, un ramasseur de bouts de cigares : la classification est rigoureuse ; on le voit, les auteurs ne sont pas seuls coupables, outre la réception de la pièce, la direction a encore bien des reproches de détail à s'adresser.

En fait de mise en scène ridicule, je ne veux pas finir sans parler de la Gaité : nous avons vu l'autre jour les adieux de Frédéric-Lemaître, dans *Kean*. M. Surville représentait le prince de Galles avec une *redingote* à la mode de 1850 et le cordon de commandeur de la Légion d'honneur.

Je ne sais qui représentait l'ambassadeur de Danemark avec une redingote de clerc d'huissier, un pantalon collant et pincé à la cheville, un vieux chapeau rond. Je sais bien que Frédéric lui-même, quoique convenablement culotté, avait un petit gilet de satin noir et un habit de maître d'étude ; je sais bien que son talent, autrefois si merveilleux, n'est plus que dans son cœur et dans sa tête, absolument comme la voix de Duprez, qui chante encore, au fond de l'âme, des harmonies infinies qu'on n'entend plus. Je sais que l'artiste, vainement, survit à l'homme, mais une direction qui tient à cœur la di-

gnité de l'art devrait montrer quelques égards à une vieillesse qui porte tant de souvenirs, et aussi à la foule qui se presse encore pour saisir les derniers éclairs d'une intelligence qui défie témérairement la décrépitude du corps : Elle ne devrait pas donner en plein Paris et dans des circonstances qui, comme nous croyons le montrer, ne manquent pas d'une certaine solennité, le ridicule spectacle d'une mauvaise troupe de province.

G. DE BOUGNONVILLE.

Nous trouvons dans les journaux anglais la lettre d'adieu adressée au prince Albert par M. Ch. Dupin, président de la commission française de l'Exposition universelle de Londres. En voici les passages essentiels :

« Prince,

« La Commission française ne vent pas quitter la Grande-Bretagne sans exprimer une dernière fois les sentiments qu'elle éprouve pour Votre Altesse Royale.

« La grande pensée de l'Exposition universelle est la vôtre. Les difficultés pour la rendre acceptable, en Angleterre, étaient immenses ; vous les avez surmontées, par la raison qui convainc, par la grâce qui persuade...

« Un mot sur nos fonctions ; trois cent-quatorze jurés, empruntés à toutes les nations, ont employé quatre-vingt-deux jours d'examen approfondis et de discussions les plus sérieuses, pour conduire à bien l'entreprise si délicate de juger les produits de quarante nations.

« Nous aurions voulu, nous, jurés français, des récompenses de premier ordre, même pour la beauté, même pour la grâce exquise, même pour la perfection, sans proscription d'aucun genre.

« Nous avons lutté pour que les restrictions, les interdictions fussent aussi limitées qu'il a dépendu de nous, sans nous inquiéter des répulsions, des répugnances et des appréhensions commerciales, même en Angleterre.

« Dans les classes de l'industrie où tous les ordres de récompenses annoncées par la commission royale sont restés possibles, nous avons apporté nos soins à faire triompher la justice distributive.

« Français, et fier de ce titre, nous ne sommes pas de ces cosmopolites qui suppriment la patrie, afin d'y substituer des abstractions négligées, et d'adorer des tables rases...

« Ici chaque peuple voit ses produits rapprochés de tous les autres, et bien souvent surpassés. L'orgueil, que son isolement exaltait, s'abaisse involontairement, et sa raison en profite. Chaque nation, au lieu de rêver encore qu'elle se suffit à elle-même et qu'elle est née supérieure, voudra travailler à le devenir.

« On verra donc des efforts nouveaux, tentés dans les pays, pour améliorer les produits utiles au genre humain.

« Le président de la commission française,  
« CHARLES DUPIN. »

Voici quelques extraits de la réponse du prince Albert :

« Monsieur le président,

« J'ai reçu avec beaucoup de satisfaction la lettre du 27 de ce mois que vous m'avez adressée, en ma qualité de président de la commission royale pour l'exposition de 1851, au nom de la Commission française, à l'occasion de votre retour en France, après avoir terminé vos travaux relatifs aux jurys.

« J'apprécie pleinement, comme tous les commissaires de Sa Majesté, le grand dévouement déployé par vous et par les membres de la commission que vous présidez.

« La meilleure récompense que vous aurez à recueillir vous sera donnée par l'approbation générale du public, lorsque les résultats de vos travaux seront connus...

« Les commissaires royaux ne sont pas insensibles à l'empressement avec lequel les membres de la Commission française se sont conformés aux règlements imposés, au sujet des conditions d'après lesquelles les premières médailles devaient être accordées, quoique votre expérience des expositions françaises vous représentât ces conditions comme non nécessaires...

« Je ne puis pas omettre cette occasion d'exprimer notre sentiment du grand avantage pour nous que la France ait formé, par ses produits, une partie si intéressante et si précieuse de l'Exposition, et que votre gouvernement ait pris soin d'envoyer tant de chefs-d'œuvre dont le caractère exercera certainement une certaine influence sur les sciences et sur les arts de notre pays et des autres contrées.

« Je termine en vous exprimant, soit en mon nom, soit en celui des commissaires royaux, nos remerciements pour la part que vous avez personnellement prise à nos travaux, et comme vice-président du conseil supérieur des présidents, ainsi que pour l'impartialité, pour l'urbanité que vous avez déployées dans toutes les occasions où vous avez rempli ces fonctions.

« Agréé, etc.

« ALBERT, président de la Commission royale d'Angleterre. »

L'Académie des arts et métiers, dont la fondation remonte à l'année 1780, a entendu dans une de ses dernières séances, un rapport fait par M. James Populus, président de la classe des belles-lettres, sur notre journal.

Le rapporteur, après avoir indiqué le but que nous nous proposons, a appelé l'attention de l'Académie sur nos travaux ; et il a été décidé, à l'unanimité, que le bureau nous adresserait une lettre d'adhésion et de concours que nous avons reçue, et qui est rédigée en des termes très-flatteurs et très-encourageants.

Nous remercions Messieurs les membres de l'Académie des arts et métiers, ainsi que les artistes qui, chaque jour, nous donnent des témoignages de leur sympathie : nous ferons tous nos efforts pour continuer à mériter leur confiance.

CHRONIQUE DE L'EXPOSITION. — Tous les vendredis, le Palais de Hyde-Park est transformé en une vaste salle de concert où chaque exécutant joue pour son compte particulier sans trop s'inquiéter de son voisin. Pour les orgues qui sont placés à des distances convenables l'un de l'autre, cela ne produit pas un très-grand inconvénient ; mais dans la galerie des pianos anglais, par exemple, où les exécutants officiels sont très-rapprochés et doublés assez souvent d'amateurs peu expérimentés, le charivari prend quelquefois des proportions terribles pour les oreilles raffinées du dilettante. M. J. T. Cooper a tenu vendredi pendant une partie de l'après-midi le grand orgue de M. Willis. Son jeu large et ferme a souvent reçu les applaudissements d'un auditoire nombreux et choisi. La salle des Machines en mouvement était remarquablement déserte, quoique tous les appareils fussent à l'œuvre comme d'habitude ; mais le public des villes industrielles, effrayé par la demi-couronne du prix d'entrée, manquait visiblement autour des machines qu'il affectionne ou qu'il admire. La masse des visiteurs était un peu moins considérable le vendredi 1<sup>er</sup>, que dans les jours correspondants des semaines précédentes. A midi on comptait seulement 43,500 entrées ; à deux heures, 20,500 ; et à cinq heures, 20,352. Le total a été de 26,897.

Les recettes se sont élevées à liv. 2,905 2 s. 6 d., y compris liv. 53 pour billet de saison. La diminution du tarif a amené une augmentation sensible dans la recette des billets de saison.

— Le steamer *Africa* vient d'amener de New-York à Liverpool quatre chefs indiens qui apportent des objets fabriqués par eux et leurs familles, et destinés à l'Exposition. Il y a tout lieu d'espérer que les commissaires royaux voudront bien, en raison de la rareté de ces produits et de l'intérêt qu'ils excitent, prendre les dispositions nécessaires pour les admettre à l'Exposition.

— La compagnie du chemin de fer de Paris à Rouen, vient d'accomplir un acte qui lui fait le plus grand honneur. Cette administration qui compte plusieurs centaines d'employés, a fait tirer au sort trente d'entre eux pour les envoyer à ses frais à l'Exposition de Londres. Nous exprimons le vœu que cet exemple soit suivi par tous nos grands établissements industriels.

NOTICE ON IRON-BUILT PIANOS. — The first iron-built piano that has been constructed made its appearance at Angers, at the exhibition of 1848. Its inventor, M. Herding obtained a gold medal and a patent for fifteen consecutive years, from the fifth of August 1848, to the fifth of August 1863, without warranty from the government.

Several experiences and inventions had for many years been made, to obviate the inconveniences of a piano losing its qualities, in a rather limited period of time, and getting out of tune, so as to render it altogether unfit for use, after four or five years' service.

Every body is aware that the pianos constructed in wood do not last more than ten years, and that, spite of unrelenting precaution, they never recover the quality of sound they had, when coming from the manufacture.

A piano with three chords and five octaves, procures a tension equivalent to 40,000 kilos.

Such are the problems M. Herding, piano-maker at Angers, sought to solve, and which, after a long series of investigations, he succeeded in overcoming, by inventing iron-built pianos.

M. Herding invites the persons desirous of having a close inspection of his new pianos to visit his manufacture. He will be happy to communicate to them all the particulars calculated to make them understand the utility of his new system.

The price of pianos with seven octaves, three chords, and an iron frame is from 2 to 3,000 francs. Oblique pianos, id., from 1,200 to 1,800 francs.

— Parmi les produits les plus remarquables de l'Exposition universelle, les dents exposées par M. Paul Simon, attirent l'attention de innombrables visiteurs du Palais de Cristal et valent à leur auteur des éloges émanés des points les plus éloignés de la France.

En voyant ces produits magnifiques d'imitation, chacun reconnaît que M. Paul Simon méritait l'insigne honneur de figurer à l'Exposition universelle.

— Chacun, à propos de la Société des Trente jours de plaisirs, peut se faire un raisonnement bien simple, qui est celui-ci : Si j'allais à Londres, à Berlin, à Vienne, à Madrid, enfin dans une des capitales les plus connues de l'Europe, mais où cependant les plaisirs sont moins nombreux, moins quotidiens qu'à Paris, et que pour une somme de quinze francs je pusse, non-seulement moi, mais encore mes amis (car je puis prêter ma carte qui n'est pas personnelle) avoir mes entrées libres dans les théâtres et les établissements public de cette ville, acheter aussi une des cartes, — certainement je l'achèterais, dussé-je ne séjourner que huit jours au lieu d'un mois, et perdre vingt jours sur trente, car ce serait encore une économie, — eh bien, voilà justement ce que la Société des Trente jours de plaisirs offre aux étrangers et aux personnes de la province, et si cette Société a un tort, qu'on ne peut guère lui reprocher, c'est celui d'avoir résolu ce problème si complètement au bénéfice du public. Les étrangers qui sont à Paris en ce moment ont prouvé cette vérité par l'empressement qu'ils ont mis à demander des cartes de plaisirs. Quelle est la raison de cet empressement ? C'est moins le bon marché de ces cartes que la curiosité que chacun apporte avec soi de connaître tous les plaisirs d'une ville comme Paris et le désir de pouvoir dire qu'il les a tous connus. La Société eût pu porter ses cartes au double du prix où elles sont, et le résultat eût été le même ; mais ce n'est pas une spéculation qu'elle veut faire, c'est une voie d'économie pour le public et de fortune pour les entrepreneurs qu'elle convie par ce nouveau procédé. Son exemple sera suivi bien certainement, et ce qui aura paru impossible dès le premier abord, arrivera à paraître parfaitement simple comme toutes les théories qui ont soulevé en naissant les plus grands étonnements et les plus fortes oppositions, et qui sont passées aujourd'hui à l'état pratique. Ce n'est pas que la Société ait à se plaindre ; au contraire, jamais combinaison n'aura été acceptée plus vite ; l'exposé des statuts de la Société, la divulgation franche, publique, répétée souvent des moyens d'exécution ont donné des garanties auxquelles le succès seul pouvait répondre. Cette idée a, outre l'avantage d'être bonne, celui de naître à l'époque la plus prospère, c'est-à-dire, au moment des vacances, au moment où tout le monde a l'occasion, le temps et le désir de jouir des plaisirs de la capitale. Le concours du commerce a été rapide, unanime, spontané. Il existe déjà à Paris onze cent cinquante dépôts de ces cartes ; et la province, qui a vu tout de suite dans cette combinaison un grand avantage pour elle, l'a acceptée avec enthousiasme.

#### CORRESPONDANCE.

M. P. T..., à Paris. — Nous insérerons votre dessin dans notre prochain numéro.

M. A. G..., à Paris. — Votre travail sera publié incessamment.

M. V. M..., à Nantes. — Nous acceptons votre proposition.

M. Théophile P..., à Laval (Mayenne). — Hâtez-vous si vous voulez qu'elle paraisse.

M. J. B..., à Charolles (Saône-et-Loire). — Il faudrait accompagner votre dessin d'un texte explicatif, sinon nous ne pourrions convenablement traiter cette question.

M. E. Ch..., à St-Claude-sous-Brienne. — Reçu les deux mandats. La prime à quatre teintes sera expédiée du 1<sup>er</sup> au 10 septembre.

Le gérant, MANSARD.

EXPOSITION DE LONDRES EN SOIERIES  
ET CHALES.

Les plus belles nouveautés en Soieries et Châles qui figurent à l'exposition de Londres, sortent des fabriques françaises. C'est un fait acquis. LA VILLE DE LYON s'est surpassée par la richesse et la beauté de ses étoffes; jamais à aucune époque nous n'avions remarqué d'aussi jolies soieries, ni de plus beaux châles. Pour bien en juger, nous engageons nos lecteurs et nos lectrices qui doivent faire le voyage de Paris cette saison à visiter les magasins de la VILLE DE LYON, rue de la Vrillière, n° 2, en face la Banque de France; ils y trouveront réunis en soieries et en châles, les plus belles nouveautés des fabriques françaises. Un article qui a fixé notre attention, et pour sa fraîcheur et son prix, c'est de très-beaux FOULARDS à 29 fr. la robe. Monsieur GAY JEUNE, propriétaire de cette maison, expédie en province et à l'étranger sur demandes qui lui sont faites, soit en Etoffes ou en Echantillons. ADRESSE: M. GAY JEUNE, RUE DE LA VRILLIÈRE, N° 2. A LA VILLE DE LYON, A PARIS.

— Huile de foie de morue naturelle, seule admise à l'Exposition de 1849., rue St-Martin, 140, à l'Olivier.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.  
HOTEL DE LA SABLONNIERE,  
50, LEICESTER-SQUARE.

HOTEL DE PROVENCE,  
16, GREAT WINDMILL STREET, HAYMARKET,  
et autres succursales.

APARTEMENTS et chambres pour les familles et les voyageurs, à des prix divers et modérés.  
TABLE D'HOTE plusieurs fois par jour.  
RESTAURANT à la carte jusqu'à minuit.

CUISINE FRANÇAISE.—SERVICE FRANÇAIS ET ALLEMAND.  
On est instamment prié de ne pas se laisser détourner par les cochers et les commissionnaires.

LES DERNIERS BILLETS de la Loterie Lyonnaise qui se tire le 25 courant et de la Loterie des Lingots d'Or se trouvent chez MM. Susse frères, place de la Bourse (adresser franco incus de ports); pour chaque demande de cinq francs on reçoit pour rien un charmant calendrier de portefeuille.



## GAZIFERE. APPAREIL GUERIN

Pour fabriquer soi-même, dans quelques minutes, toutes espèces de boissons gazeuses: eau-de-seltz, limonade, vins mousseux, risaves, etc. (LES POUDES SONT COMPLÈTEMENT SÉPARÉES DE L'EAU.)—Cet appareil est d'un usage facile, d'une forme gracieuse, solidement établi pas de dérangement, 15 f. On expédie en province contre remboursement. Poudre n° faire les boissons gaz. 7 f. 50 les 2 k<sup>9</sup> n° 100 b. GUERIN J<sup>e</sup> et C<sup>e</sup>, rue et Terrasse Vienne, 8 et 9, en face le Passage Colbert, PARIS.

HUNGERFORD HALL, STRAND, — ENTREPOT DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE. — Les bureaux de Hungerford Hall, seront définitivement ouverts le lundi 4 août prochain.

Les deux salles d'exhibition contenues dans cet établissement et destinées, l'une à la production des illusions optiques du professeur de Waldeck, l'autre à la représentation des Dioramas du célèbre artiste Bouton, seront livrées au public le même jour.

S'adresser pour les locations dans les bureaux et pour tout autres informations, à M. F. Fouré, gérant de l'établissement de Hungerford Hall.

En vente au bureau du Journal :

LE CATALOGUE OFFICIEL  
(ÉDITION FRANÇAISE) DE L'EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE DE TOUTES LES NATIONS.

TAPIOCA DE GROULT J<sup>NE</sup>,

POTAGES RECOMMANDÉS PAR LES MÉDECINS.

Chez GROULT jeune, passage des Panoramas, 3, rue Ste-Apolline, 3, et chez les principaux épiciers.

Se méfier des imitations d'enveloppes, à l'aide desquelles sont vendus des tapiocas falsifiés.

LE DUCROIRE ASSURANCES  
CONTRE LES FAILLITES.  
Capital social : 2,000,000 fr.

ADMINISTRATION CENTRALE ET BUREAU D'ADHÉSION :  
Rue Laffitte, 44, à Paris.

GIBUS NEVEU, 3, place des Victoires. Spécialité de chapeaux mécaniques en soie, castor et matières noires pour voyages.



## LAMPES MODERATEURS A 6 F. ET AU-DESSUS

TRUC, 9, rue Saint-ouge, au Marais.

Grand choix de Modèles riches, nouveaux et variés pour Lampes en bronze et en porcelaine.—Economie et système d'éclairage supérieur à tous autres.—On échange les anciennes Lampes.

## EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE

EXTRAIT DU SUC NATUREL DES FLEURS ET DES PLANTES AROMATIQUES,

Approuvée par les célébrités médicales

Ce cosmétique rafraîchissant, balsamique, tonique, possède toutes les vertus des plantes qui en font la base; spécialement dédiée aux dames, il est supérieur à tous les vinaigres de toilette composés jusqu'à ce jour.— D'un parfum délicieux, cette remarquable composition pénètre par tous les pores sous les tissus adipeux, et, fortifiant le derme, donne à la peau la fraîcheur et l'élasticité de la jeunesse. Les hommes en font usage avec succès pour faire disparaître le feu du rasoir après la barbe. Prix des Flacons, 4 fr. 50 et 3 fr. Chez GELLE frères, parfumeurs-chimistes, rue des Vieilles-Augustines, 35, près la place des Victoires, inventeurs du REGENERATEUR POUR LA POUSETTE ET LA CONSERVATION DES CHEVEUX.

On trouve également chez eux: le SAVON PHILODERME AU SUC DE CONCOMBRES, émoullit et rafraîchissant.

L'ÉLIXIR DE ROSES de Paris, pour l'entretien de la bouche et la conservation des dents.

LA COMPOSITION soignée pour noircir à la minute moustaches et favoris.

LA LOTION VÉGÉTALE, base de jaunes d'œufs pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux.

Dépot chez tous les Parfumeurs et Coiffeurs, en France et à l'étranger.

## LA PATRIE

JOURNAL QUOTIDIEN. — 12, RUE DU CROISSANT, A PARIS.

Publie chaque soir une édition spéciale, qui s'imprime quelques instants seulement avant le départ des courriers, porte dans les Départements et à l'étranger, de DOUZE à VINGT-QUATRE HEURES AVANT TOUS LES AUTRES JOURNAUX DE PARIS, les cours de la Bourse et des marchandises, les séances de l'Assemblée législative, les documents officiels, les nouvelles étrangères, etc.

PRIX D'ABONNEMENT : { Départements, 3 mois, 15 fr. — 6 mois, 29 fr. — Un an, 56 fr.  
Etranger, id. 20 fr. — id. 38 fr. — id. 72 fr.

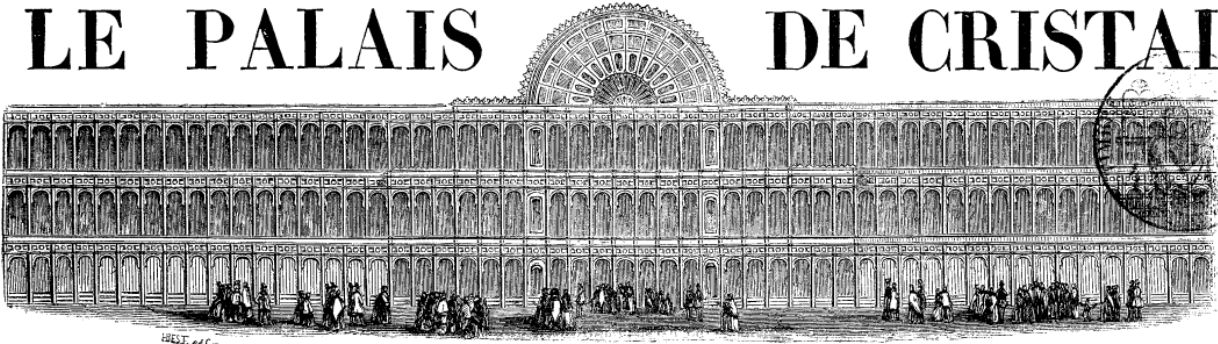
## LOTERIE DES LINGOTS D'OR.

M. le Ministre de l'Intérieur a fixé la clôture de l'émission des billets au 30 août courant, et le tirage général des 224 Lots au 1<sup>er</sup> octobre 1851.— Pour tout ce qui concerne la Loterie, s'adresser à M. LANGLOIS, directeur, rue Masséna, 6.

**30 JOURS DE PLAISIRS A PARIS.**  
**1,000 FR. DE PLAISIRS POUR 15 FR.**  
Chaque Jour (PENDANT 30<sup>es</sup> JOURS, du 1<sup>er</sup> au 30 Septemb.)  
**Théâtres, Bals, Concerts.**  
Pour se procurer une CARTE, qui est au porteur, adresser un mandat sur la poste ou sur une maison de Paris,  
A MM. RION ET C<sup>e</sup>, BOULEVART MONTMARTRE, 2, A PARIS.

PARIS. — Typographie BLONDEAU, rue du Petit-Carreau, 52.

# LE PALAIS DE CRISTAL



JOURNAL ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1851 ET DU PROGRÈS DES ARTS INDUSTRIELS.

ABONNEMENTS pour Paris et les Départements : un an, 25 francs. — 6 mois, 12 fr. 50 c. — Étranger, un an, 30 fr. — 6 mois, 15 fr.

(L'abonnement part du 1<sup>er</sup> août. — Collection antérieure : 12 fr. 50 c. brochée.)

SOMMAIRE.

Conditions d'abonnement. — **Bulletin Industriel.** Assemblée internationale pour la propriété industrielle. — Au Rédacteur en chef du *Palais de Cristal*. Lettre de M. Jobard. — Au Rédacteur. Lettre de M. B. D. Vosges. — Réponse du Rédacteur en chef. — QUESTIONS A RÉSOUDRE par l'Assemblée internationale. — L'ESPAGNE A L'EXPOSITION (2<sup>e</sup> article), par M. Bellegarrigue. — DE LA STÉRÉOTYPAGE A LA PATE DE PAPIER. M. A. CURMER. — RAPPORT DE M. MICHEL CHEVALIER (suite et fin). — **Exposition de Londres** (dernières nouvelles). — **Courrier de Paris et de Londres.** — Inauguration de la statue en bronze du général Damesme, à Fontainebleau. Programme de la fête. — **Correspondance.**

DESSINS.

Statue en bronze du général Damesme, inaugurée à Fontainebleau le 24 août. Bœuf en bois sculpté, par M. Knecht, de Paris. — Caryatide de M. Cruchet, de Paris. — Bannière du prince de Galles, par M. Jankoski, d'York. — Voile de dentelle de Bruxelles. — Coupe en ivoire. — Vase à boire en porcelaine. — Ecrier-feuillage, de la maison Susse, de Paris. — Verre orné de bronze. — Ecrivoire à compartiments. — Stéréotypie de musique sans composition typographique, de M. A. Curmer; le *Samedi*, romance à deux voix. — Une Nymphe et Cupidon (groupe d'après l'antique). — Vase et pots de fleurs. — Modèle de pendule. — Machines à sauvetage, inventées par M. Lorie (sept dessins).



Statue en bronze du général Damesme, par M. Eugène Godin, sculpteur, fondue en bronze par M. Saint-Denis, et inaugurée à Fontainebleau, le 24 août 1851.

Général DAMESME : (Léonard-Adolphe-Déodat-Marie), né le 23 janvier 1807, au palais de Fontainebleau.

ÉTATS DE SERVICE.

1827. — Sous-lieutenant de Saint-Cyr,

1839. — Sous-lieutenant du 58<sup>e</sup> de ligne au siège d'Anvers.

1834. — En Afrique.

1836. — Capitaine au 2<sup>e</sup> bataillon d'infanterie légère.

1840. — Chef de bataillon du 34<sup>e</sup> de ligne.

1844. — Lieutenant-colonel du 3<sup>e</sup> léger, puis, du 44<sup>e</sup>.

1848. — Général de brigade, — commandant la garde mobile ; tué dans les journées de juin.

(Voir pour la notice et la fête d'inauguration page 255.)

**Nouvelles conditions d'abonnement.**

Au journal LE PALAIS DE CRISTAL.

A partir du 1<sup>er</sup> août courant, le prix de l'abonnement est fixé de la manière suivante :

Un an.....	25 fr.
Six mois.....	12 fr. 50 c.

ÉTRANGER.

Un an.....	30 fr.
Six mois.....	15 fr.

Tout abonnement d'un an pris avant le 1<sup>er</sup> Octobre donne droit, moyennant 2 fr. 50 c. seulement, à une magnifique VUE INTERIEURE du PALAIS DE L'EXPOSITION, imprimée et coloriée à trois teintes sur papier double-colombier de 1 m. 20 c. sur 0 m. 90 c.

Un tirage spécial à 4 teintes, permet de donner la même prime au prix de 3 fr. 50 c. pour les souscripteurs.

NOTA — En adressant FRANCO un mandat de 12 fr. 50 c. à l'ordre du gérant, les abonnés pour la durée de l'Exposition, recevront le journal jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1852. Pour les nouveaux Abonnés, collection antérieure au 1<sup>er</sup> août, 12 fr. 50 c. (Ajouter 2 fr. ou 3 fr. 50 c. pour la prime).

## BULLETIN INDUSTRIEL.

ASSEMBLÉE INTERNATIONALE POUR LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE.

## I.

Si la grande question qui nous occupe n'était qu'une question de théorie, nous la réserverions pour quelque livre, et nous ajouterions à tant d'autres plaintes formulées avec énergie des doléances nouvelles et probablement infructueuses. Mais c'est une question qui se lie essentiellement aux intérêts matériels du pays, qui résoudra bien des problèmes où la richesse nationale est engagée; et ce n'est pas pour le mince avantage d'écrire des articles de fond, des *premiers-Paris* industriels, des formules de droit, que nous poursuivons notre mission dans ce journal; c'est pour préparer aux inventeurs et aux artistes industriels leur avènement à la jouissance définitive d'un droit qui, s'il se réalise, assurera au génie de l'homme qui invente la richesse et le bien-être qui lui sont légitimement dus, et au pays, au monde entier qui profite de l'invention, le travail et la vie à bon marché.

Les législateurs sont d'ordinaire très-soucieux de discussions purement politiques, et les Assemblées délibérantes trouvent un aliment très-vif à leur curiosité et à l'ardeur de leur polémique intérieure dans les questions personnelles. Cependant, quand la voix publique monte vers eux, les législateurs se décident à lui répondre; or, c'est pour être entendus que nous élevons la voix, et c'est pour qu'ils nous répondent que nous faisons définitivement appel aux intéressés, en réunissant dans quelques semaines ce que nous appelons dès aujourd'hui :

L'ASSEMBLÉE INTERNATIONALE POUR LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE.

Les moments sont précieux : préparons donc avec le public qui nous lit, avec les inventeurs qui vivent à l'écart et qui subissent, sans mot dire, les souffrances aiguës du génie aux prises avec le besoin, la loi de leur émancipation; que les principes soient clairement exposés; que la formule se fasse jour dans les esprits; qu'il n'y ait plus, dans cette réunion, qu'à écrire, sous la dictée de ceux qui y viendront, les articles d'une loi qui servira de pacte général entre les peuples, où le génie, c'est-à-dire la civilisation, marche à grands pas pour débarrasser le monde des liens où l'ignorance l'enchaîne encore; enfin, brisons les préjugés, et l'on verra, clair comme le jour, que cette théorie que nous défendons est la mise en pratique des principes les plus essentiels sans lesquels il n'y a ni sécurité, ni richesses, ni bien-être.

## II.

Rien n'est plus étrange que l'indifférence ou le sourire de ces hommes qui, tout en vivant, grâce aux inventions du génie humain, regardent les inventeurs comme des utopistes et des rêveurs.

Pourtant, tout ce qui fait vivre, tout ce qui améliore la vie matérielle, tout ce qui rend la vie ordinaire plus économique, et par conséquent tout ce

qui, donnant le repos, ouvre carrière à la pensée, tient à l'invention, en découle, en est le produit immédiat et nécessaire.

Eh bien! malgré cette vérité qui saute aux yeux, malgré ce grand fait contre lequel il n'y a pas de réplique possible, il y a des esprits assez singulièrement organisés pour qu'ils se demandent de quel droit on assimilerait la propriété intellectuelle à la propriété immobilière?

Ainsi, voilà des hommes qui, de l'aveu de tout le monde, enrichissent l'humanité toute entière; et la pauvreté, la lutte sans fin, les souffrances aiguës, la déconsidération morale, tels sont les attributs qui leur sont réservés; et tandis que le propriétaire d'un champ est respecté, si légitimement selon nous, dans l'exercice de son droit, tandis qu'il profite même des inventions, dans les arts agricoles, faites par celui qui n'a même pas un coin de terre pour expérimenter son instrument, l'inventeur n'a qu'une concession temporaire, la faculté provisoire, pour quelques années, de profiter de sa découverte. Et l'on regarde cela comme une chose juste, naturelle et équitable!

En vérité, ne suffit-il pas d'énoncer une pareille absurdité pour la renverser?

Mais, où donc, dans quel ordre de logique, prend-on le droit de dépouiller ainsi l'homme qui donne à son génie des ressources plus efficaces pour l'humanité que la simple culture d'un champ? Par suite de quelle aberration mentale, vient-on donc retirer à l'inventeur le bénéfice de son œuvre, et sur quels motifs sérieux peut-on circonscire un droit réel, dans les limites capricieuses de cinq, dix et quinze ans, que l'on écrit dans les lois sous lesquelles nous avons l'avantage d'assister à cette spoliation légale?

Non, les savants, les littérateurs, les artistes, les inventeurs, ne peuvent, ne doivent pas être maintenus hors du droit commun.

## III.

Mais, dira-t-on, si vous faites à l'inventeur un pareil avantage, tout le monde voudra être inventeur; tout le monde réclamera ce droit.

En vérité, voilà une belle objection! Voyez-vous le grand malheur? Eh quoi! vous craignez que si vous consacrez pour les inventeurs le droit qu'ils réclament, le génie ne se mette au travail; vous craignez que, dans l'espoir, ou si vous l'aimez mieux, avec la certitude de trouver des fonds pour s'enrichir par l'exploitation de son brevet, l'homme de génie ne vienne ajouter une nouvelle branche à l'industrie moderne! Vous craignez que le peintre, le statuaire, le dessinateur, n'ajoutent à nos musées et à notre histoire artistique quelques chefs-d'œuvre, parce que l'appât de la sécurité qui résulterait d'une loi bien faite, aura été, pour eux, l'élément certain de leur travail, et la source de leur fortune et de leur gloire! et vous trouvez cela un inconvénient; un danger! Allons, cela n'est pas sérieux. Passons.

Mais, ne voyez-vous donc pas que plus la protection est assurée au génie, plus le nombre des découvertes augmente; et plus les nations grandissent, sous le souffle vivifiant de la civilisation et du bien-être? Ne savez-vous pas, ne reconnaissez-vous donc pas, en examinant ce qui se passe de nos jours, et ce dont le *Palais de Cristal* fait briller la vérité sous ses voûtes resplendissantes, comme pour inonder les aveugles de la lumière, que les nations auxquelles leurs lois n'accordent aucune sécurité pour les découvertes du génie, sont les dernières dans l'échelle sociale?

## IV.

Eh bien! soit, dira-t-on, nous y consentons: la loi va protéger le génie; le privilège accordé à l'inventeur sera sans limite: Mais alors, l'inventeur va pouvoir, sous cette protection et à l'aide de ce droit illimité, entraver le génie des autres.

❑ Ici, nous vous arrêtons.

Nous ne voulons pas que le brevet d'invention soit une lettre morte; si nous accordons un droit, un avantage, à l'inventeur, nous lui demandons en échange un avantage et un droit, en faveur de la société. L'avantage, nous le trouvons dans l'exploitation de son invention, et dans le partage que la société fera avec l'inventeur, de ses propres bénéfices, sous forme d'impôts proportionnels; le droit, nous le prenons dans l'expropriation pour cause d'utilité publique.

Et ici, voyez quelle analogie il y a, entre la pro-

priété intellectuelle et la propriété immobilière; de la protection accordée à la première comme à la seconde, découle le bénéfice certain qu'assure le travail et l'exploitation. Il y a, en outre, un avantage bien plus considérable pour la société, en ce qui résulte de la propriété intellectuelle: c'est que l'impôt que nous demandons doit augmenter d'année en année avec les bénéfices assurés à l'inventeur, dont l'exploitation constate seule le succès, tandis que la propriété immobilière qui est de sa nature, fixe et limitée, ne peut, comme l'industrie, multiplier ses produits et étendre ses débouchés.

Puis, si l'inventeur ne veut pas faire profiter la société de sa découverte, ou si son invention est telle que la société la regarde comme indispensable à son bien-être, alors elle intervient, elle appelle l'inventeur devant ses comices, elle lui demande de fixer le prix de son œuvre, ou bien à défaut de convention amiable, elle agit vis-à-vis de l'inventeur, comme vis-à-vis du propriétaire foncier récalcitrant. elle le somme de lui vendre son brevet, au nom de la loi, par l'expropriation pour cause d'utilité générale.

Ainsi, cette limite indéterminée, elle trouve son terme dans l'abandon volontaire que l'inventeur fait lui-même de son brevet, abandon constaté par le refus de payer sa taxe annuelle; et l'expropriation pour cause d'utilité publique vient, en outre, assurer à la société la jouissance légitime d'un droit qu'elle demande à l'inventeur, en l'indemnisant.

Il est donc évident que, dans son essence, dans ses produits, dans sa forme, la chose inventée, vénales, palpable, matérielle, est tout à fait analogue au produit qui résulte de la propriété immobilière, et par conséquent, l'on ne peut justifier cet incroyable préjugé qui tendrait à faire entrer forcément et après un certain nombre d'années déterminé dans le domaine public, ce qui doit faire partie du domaine privé, aux mêmes titres que tous les biens immobiliers.

Pourquoi, d'ailleurs, et en vertu de quel singulier principe, voudrait-on retirer à la propriété intellectuelle les mêmes avantages que ceux qui sont assurés à la propriété foncière? Est-ce que, par exemple, les droits de succession reconnus respectables pour la propriété d'un champ ne reposent pas sur des principes d'équité qui soient tout à fait identiques en ce qui concerne la propriété intellectuelle?

Et, dans un temps surtout où l'on regarde la propriété comme le signe de l'ordre, est-ce qu'il n'est pas logique et profitable de ne pas chercher à augmenter la sécurité générale en augmentant le nombre des propriétaires? Non, évidemment non, la propriété intellectuelle ne peut être exposée à une spoliation à terme, soit pour l'inventeur, soit pour ses héritiers, quand la propriété immobilière est l'objet d'une protection légitime; le fruit du travail, l'œuvre qui sort des combinaisons du génie humain sont aussi respectables que ce qui a la forme palpable d'un champ ou d'un immeuble.

## V.

Enfin, il est un autre point sur lequel nous devons encore attirer l'attention de nos adhérents: c'est la nécessité de faire de notre loi prochaine l'objet d'un traité international.

Le grand fait de l'Exposition de Londres est le point de départ de cette nécessité. Cette manifestation générale de l'industrie met à jour et à nu les plaies de chaque nation en produisant en même temps leurs merveilles. Il est incontestable que les peuples qui vivent sans protection, vivent sans génie et sans profit: la décadence s'est manifestée toute entière, à leur égard. Les peuples, au contraire, qui travaillent sous l'égide d'une protection si faible qu'elle soit, marchent et grandissent. Leur industrie est un bienfait non-seulement pour leurs nationaux, mais encore pour le monde entier.

Puis, à côté de ce résultat, vient se produire un autre fait très-important, très-considérable, et qui frappe les peuples chez qui ce fait se signale, c'est une déchéance aussi évidente que celle qui se manifeste en l'absence du droit; et cela grâce à la contrefaçon.

La contrefaçon n'est pas seulement un vol; ce n'est pas uniquement une odieuse piraterie; c'est encore le précurseur assuré, et le signe nécessaire de la décadence et de la ruine du peuple, chez qui elle s'exerce.

Les partisans de la réforme que nous poursuivons doivent s'unir pour demander l'abolition de la contrefaçon.

Tels sont, en résumé, les points principaux sur lesquels nous appelons d'avance l'attention de nos lecteurs, (*Voir nos questions, page 244.*), en attendant qu'une loi définitive soit, comme nous l'avons promis, proposée comme le résultat final de nos investigations, d'ici à la réunion de L'ASSEMBLÉE INTERNATIONALE POUR LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE.

ALEXANDRE LATA,  
Rédacteur en chef, avocat à la Cour d'appel de Paris.

#### A Monsieur le rédacteur en chef du PALAIS DE CRISTAL.

Dans votre dernier numéro, en annonçant une convocation des inventeurs européens à Paris, pour poser les bases de la propriété intellectuelle, vous dites que vous n'écarterez pas vos adversaires de cette réunion; parce que vous espérez les ramener à nos principes et conquérir leur adhésion. Cela fait honneur à votre bonne foi, à votre générosité, sans arrière-pensée. Les adversaires, ne manquent jamais à l'idée la plus lumineuse; le soleil, lui-même, fait plus d'un mécontent; mais que vous les écartiez comme fait le congrès de la paix, ou que vous les écartiez, il ne s'en présentera pas. Comment supposer, en effet, qu'un homme doué de bon sens, vienne renier les bienfaits de la paix et proclamer les avantages de la guerre, autre part que dans un meeting de bandits et de forbans? Il en sera de même en présence de l'élite des hommes de génie que vous convoquez; comment supposer qu'un bipède doué de la parole ose monter à la tribune pour y déclarer qu'il ne lui paraît ni juste, ni raisonnable que chacun soit propriétaire de ses œuvres, aux mêmes titres que chacun est propriétaire de son enclos? Quel est le propriétaire actuel qui viendra faire profession de communisme intellectuel, alors qu'il maudit le communisme matériel? — Car enfin celui qui veut faire tomber un brevet d'invention dans le domaine public après 5, 10 ou 15 ans, ne fait autre chose que du communisme à terme et justifie ceux qui lui demanderaient d'abandonner la maison qu'il a construite, le champ qu'il a défriché après quinze ans de possession? Vous n'aurez donc que des adversaires silencieux ou absents.

Je vous annonce que M. J. Garnier, lui-même, qui a si spirituellement raillé les inventeurs et condamné leurs prétentions au privilège de leurs découvertes, a changé d'avis, mais il ne viendra pas vous le dire.

M. Wolowski viendra peut-être défendre les brevets; mais à condition qu'ils soient temporaires; et la marque de fabrique, mais à condition qu'elle soit facultative, c'est-à-dire, à condition que rien ne soit chargé de tout ce qui existe aujourd'hui. Tout le monde n'a pas comme le savant Arago, la faiblesse d'avouer qu'il s'est trompé en attaquant les brevets à la tribune, ajoutant qu'il n'avait point étudié la question. Il a parfaitement réparé cette erreur dans la suite, ce qui lui fait le plus grand honneur; mais nos adversaires craindraient de se déshonorer en imitant sa franchise; voilà pourquoi pas un d'eux ne paraîtra dans votre assemblée, qu'ils essaieront probablement de tourner en ridicule. Vous verrez, à coup sûr, quelque adepte de la littérature ennuyeuse, armés des rocamboles de M. Renouard, qui se repent de les avoir émises, puisqu'il n'ose plus les défendre lui-même. Vous le verrez, disons-nous, partant des Romains, traverser les corporations Gauloises, et arriver au discours de Boufflers; critiquer la loi de 91, qui reconnaît que l'invention est une propriété, et tomber en extase devant celle de M. Cunin-Gridaine, qui n'en fait qu'un privilège de priorité.

Vous le verrez encore marcher dans l'empreinte des souliers de tous les endormeurs qui l'ont précédé, mais il ne dira pas un mot des travaux modernes qu'il feint d'ignorer, pour se dispenser de la rude tâche de les critiquer. Les quarante volumes ou brochures publiés depuis vingt ans, et les innombrables et excellents articles insérés dans vingt-cinq journaux français, anglais et allemands, sont comme non avenue pour le rapporteur arriéré ou indélé du dictionnaire d'économie politique, qui se prétend très avancé.

Il n'a pas même su puiser dans le gros in-folio de l'enquête anglaise, et dans le rapport de la commission belge contre les brevets, les arguments phénoménaux utiles à sa cause, et qui feraient frissonner d'aise le père Renouard, en voyant que ses principes

de communisme intellectuel ont infecté tant de grand monde, y compris lord Grandville et M. de Montalembert; car M. de Montalembert, cet esprit d'élite reconnaît, avec la meilleure grâce du monde, que l'œuvre littéraire est une propriété aussi équitable, aussi sacrée que celle d'un champ ou d'une maison, mais il ne reconnaît pas que les inventions aient le même droit. Un livre a coûté du temps, de l'argent et du talent à son auteur, dit-il, mais une machine, c'est tout autre chose à ses yeux. Cela ne vous fait-il pas l'effet d'un jurisconsulte qui reconnaît qu'une pomme n'est pas une propriété comme un melon, à cause de l'espèce?

Du reste, c'est faute de réflexion qu'une vérité trouve des adversaires. La mauvaise foi est plus rare que l'ignorance, et c'est par l'unique instinct de la justice que l'Assemblée nationale a voté pour les propositions de Peupin, et la Chambre des Communes contre la loi sauvage de lord Grandville.

Le nom d'inventeur, qui n'était naguères qu'un honnête sobriquet, se réhabilite chaque jour à force de découvertes précieuses.

En ce moment même, nous disait un membre de l'Institut, s'élaborent et vont éclore des inventions qui étonneront la terre entière.

Nous n'en doutons pas, et nous présumons que les trois quarts de ce siècle ne s'écouleront pas sans que nous n'ayons quelque grand phénomène à superposer à la vapeur, au télégraphe électrique et à la photographie; mais tout enfantement est laborieux, et souvent il a besoin du forceps de l'argent qu'on n'emprunte pas sans garantie; c'est pourquoi nous engageons tous les amis et les simples curieux du progrès à se joindre à nous pour réclamer ces garanties, en poursuivant l'intronisation de la propriété intellectuelle sous le même dais que la propriété matérielle, sa sœur jumelle.

Vous verrez, par la série de questions à soumettre à l'Assemblée internationale que rien n'est plus près de la propriété immobilière, que la propriété des inventions appliquées, ou des idées matérialisées en un livre, une partition, une statuette, un candélabre, un dessin, une lampe, un briquet, etc.

C'est par défaut de réflexion ou par déni de justice qu'on a refusé de reconnaître aux œuvres de l'imagination les attributs de la propriété.

Ce péché capital, cette violation de l'éternelle justice, volontaires ou non, est, sans aucun doute, la cause des soubresauts fréquents qui dérangent l'harmonie de la société; car la justice, qui est, d'après le plus grand philosophe du siècle, l'électricité statique du monde moral, ne peut être impunément troublée dans son équilibre, sans qu'elle cherche à se rétablir par quelque explosion, qui s'appelle coup de foudre en physique et révolution en politique.

Du courage, donc, notre cause est belle et juste; continuons à mouiller l'Europe de notre idée en la faisant tomber en pluie fine, mais continue, sur tous les esprits; car il est probable que les plus secs et les plus racornis se laisseront bientôt imprégner et assouplir par la rosée du *monautopole*, lequel ne tardera pas de passer au *lapulisme*, c'est-à-dire, à l'état de vérités trop vraies pour qu'il soit besoin de les démontrer.

Recevez, etc.

JOBARD.

Au Rédacteur,

Monsieur,

Depuis la fondation du *Palais de Cristal*, j'ai cru m'apercevoir que vous souteniez une théorie tout à fait contraire à celle des économistes français sur la libre concurrence; comme aucun d'eux n'a encore pris la peine de vous avertir que vous vous égarez, je vais la prendre, moi :

Comment! vous osez soutenir que les inventeurs doivent posséder leur invention au même titre que je possède la maison dont j'ai légalement hérité; mais c'est une monstruosité, car mon père l'a bâtie, cette maison, et j'ai payé les droits de transmission, ce qui établit une différence notable entre ces deux sortes de propriétés, si propriété il y a dans l'invention; car un autre aurait pu la faire, et personne n'aurait fait la maison de mon père qui, lui, l'a construite sur le champ qu'il tenait de ses ancêtres.

Je laisse à tout le monde le droit de la copier, et vous ne voulez pas qu'on copie votre machine? Vous me répondez qu'en copiant ma maison, on ne m'en chasse pas, on ne me fait aucun tort. Eh bien! pourquoi ne voulez-vous pas qu'on copie votre machine? puisqu'on vous la laisse également? Vous voyez bien

que c'est pur égoïsme de votre part; car enfin, qu'on fasse dix ou cent maisons comme la mienne. cela me fait honneur et plaisir; pourquoi ne voulez-vous pas qu'on fasse dix, cent et mille métiers à bas ou à clous, comme les vôtres? Vous me direz que vous voulez conserver le monopole de vos machines pour faire payer vos bas et vos clous dix fois, cent fois plus cher que les bas et les clous faits à la main; voilà qui est affreux et peu fraternel. Si quelqu'un venait se loger dans ma maison malgré moi, je le mettrais à la porte, cela se conçoit; mais on ne vient pas se loger dans vos machines, on se contente de les copier, cela ne vous gêne en rien.

Je vous vois venir, et vous entendez dire: si je vends mes bas et mes clous plus chers que les bas et les clous faits à la main, on donnera la préférence à ceux-ci. C'est bientôt dit; mais si je veux des bas et des clous de votre mécanique je suis obligé de m'en priver, parce que vous avez un brevet, et voilà toute la société privée comme moi d'un plaisir qu'elle a le droit et n'aurait pas le moyen de satisfaire; c'est horrible, et je ne veux pas de brevets.

Vous me direz que, sans l'espoir d'un brevet, vous n'auriez pas fait vos machines; eh bien, alors, la société n'aurait pas le regret de ne pouvoir jouir de leurs produits, puisqu'elle ne les connaîtrait pas et n'en aurait jamais vu; j'aimerais mieux ça.

Vous supposez qu'on n'a pas de bonnes raisons à vous donner, quand vous dites que chacun doit être propriétaire de ses inventions, c'est ce qui vous trompe; car si chacun était propriétaire de ses inventions, toutes les inventions auraient un propriétaire; voyez où cela nous mènerait? M. Quentin-Bauchard l'a bien dit, et lord Granville l'a bien senti; tout le monde aurait des brevets, et si tout le monde avait des brevets, les brevets n'auraient plus de valeur. C'est comme si tout le monde avait une maison ou un champ, on ne trouverait plus à les vendre, ni à les louer: que deviendraient les pauvres propriétaires? Ils seraient ruinés. Ceci formerait un coup mortel à l'ordre public, j'en ferai rien que d'y penser; et c'est vous, l'étourdi du *Palais de Cristal*, qui propagez une telle doctrine? Mais si tout le monde était ruiné, personne n'aurait le moyen de s'abonner à votre journal, c'est clair comme le jour. Réfléchissez cela si vous pouvez! Vous voilà pris dans vos propres filets!

Vous allez plus loin: vous voulez admettre les inventeurs étrangers en France; mais les inventeurs français, qui meurent de faim comme vous le dites, deviendraient bien plus malheureux encore; c'est de toute évidence.

Vous ajoutez que les capitaux étrangers suivraient les brevets. Ne voyez-vous pas que nos capitalistes, qui ne trouvent déjà plus moyen d'utiliser leur argent, tomberaient ainsi dans une affreuse indigence s'ils avaient à soutenir la concurrence des capitaux étrangers? — Ceci vous ferme la bouche, j'espère!

Il est donc d'une bonne politique de repousser les inventeurs et les capitaux étrangers pour protéger les siens, comme disait saint Louis, d'heureuse mémoire.

Il en est de même de la propriété littéraire et artistique que vous voulez instituer à perpétuité; mais alors il n'y aurait plus moyen de faire un livre, une romance, un dessin, si tout cela appartenait à quelqu'un; le progrès serait arrêté raide; et vous vous croyez libéral, mais vous êtes un rétrograde.

Qu'est-ce que sert à faire un livre, des livres, un opéra, des opéras, un dessin, des dessins, une invention, des inventions? Or, personne n'oserait plus toucher à rien, car tout aurait son légitime propriétaire: la bêche, la vis, l'écrout, le clou, le boulon, la note, le trait, le caractère, la forme, tout. Ce serait une vraie cristallisation sociale, comme le démontre le savant juriste Thielmans dans son rapport au ministre contre les brevets.

Je suis de l'avis de l'opulent La Ribouissière, si les brevets n'existaient pas, il ne faudrait pas les inventer. Réfléchissez cela si vous pouvez?

R. D. V3682.

Le correspondant inconnu qui nous adresse cette lettre, nous permettra de lui infliger un châtiement plus fort que toute réfutation: c'est tout uniment de publier sa lettre.... Que l'on ne s'y trompe pas! voilà les beaux arguments, et je dis les plus forts, que l'on oppose à la propriété intellectuelle...

« *Risum teneatis... amici!*... »

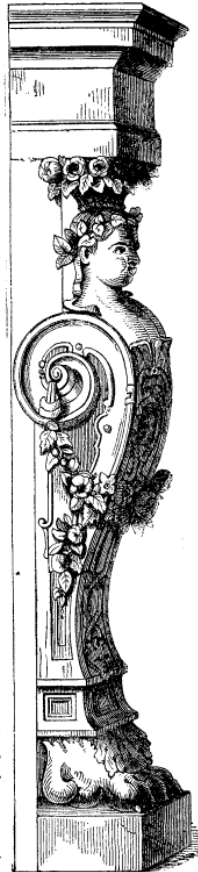




bénitier en bois sculpté, par M. Knecht, de Paris.

**BÉNITIER**  
EN BOIS SCULPTÉ,  
par  
M. Knecht, de Paris.

Nous avons à l'Exposition de Londres plusieurs objets en bois sculpté qui sont dignes de l'attention des amateurs de ce genre de travail, si rare de nos jours, et qui tend à reprendre le rang qui lui avait été assigné en France dans le moyen-âge, en y ajoutant les progrès nouveaux de la main-d'œuvre. Ce bénitier sort des ateliers de M. Knecht, de Paris. Il est plein de goût et répond au but que l'artiste s'est proposé. L'attitude de l'enfant Jésus au centre et la phrase qui est écrite à la base : « Mère de Dieu, priez pour nous, » répondent bien au sentiment dont on doit s'inspirer, quand, en entrant dans un temple, on se purifie par l'eau sainte.



Caryatide, par M. Cruchet, (de Paris.)

**CARYATIDE,**  
PAR M. CRUCHET,  
(de Paris).

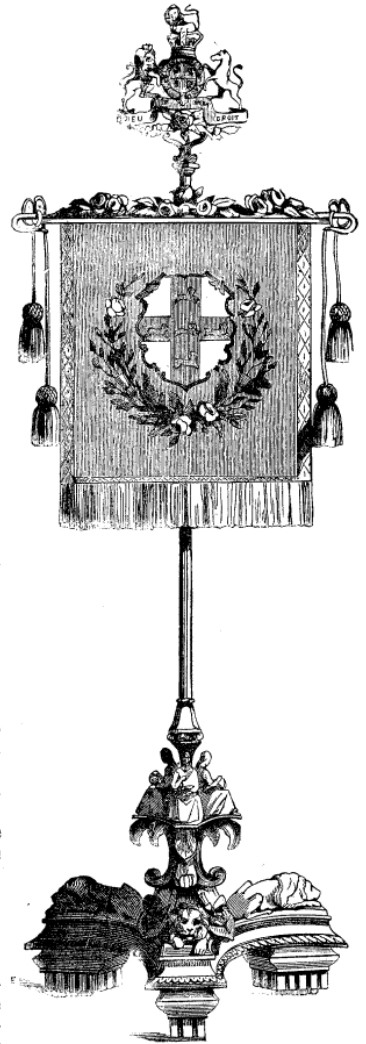
Nous devons admettre tous les produits de l'art, comme nos artistes doivent eux-mêmes exécuter tout ce qui, élégant ou grossier, délicat ou brutal, tend à reporter leurs études vers les modèles de l'antique. Si nous faisons cette observation, c'est qu'à notre sens ces colosses de l'architecture égyptienne ne peuvent passer pour des chefs-d'œuvre de finesse ou de coquetterie, et pourtant le respect de la tradition les laisse subsister, se perpétuer même dans le domaine de l'art. Il faut, en tout cas, reconnaître ici que M. Cruchet, un de nos compatriotes, a parfaitement rendu le sujet qu'il a choisi.

Cette caryatide est exécutée en chêne.

**BANNIÈRE DU PRINCE DE GALLES,**

PAR M. JANKOWSKI, D'YORK.

Cette bannière en soie, montée sur écran, est due à M. Jankowski, qui a exécuté déjà le fauteuil du prince de Galles. Elle est brodée en satin bleu pâle avec or et argent. On y voit représentées les armes de la cité d'York. Le pied, qui a près de trois mètres de haut, est surmonté par les armes royales.



Bannière du prince de Galles, par M. Jankowski, d'York.

**VOILE DE DENTELLES,** PAR M. VANDERKELEN-BRESSON (de Bruxelles).  
Ce voile de dentelles sort des ateliers d'un des principaux manufacturiers

Nous n'avons pas besoin de longs développements pour les faire valoir. Du reste, le dessin parle de soi-même, et peut servir de modèle aux fa-



Voile de dentelles, par M. Vanderkelen-Bresson, de Bruxelles.

belges. On sait avec quelle perfection les Belges confectionnent ces remarquables voiles qui font l'envie et l'admiration du monde entier.

bricants qui voudraient imiter le fini, l'élégance et la perfection de ce genre si difficile.

COUPE EN IVOIRE,

PAR M. CHRISTIAN FRANK, DE FÜRTH, PRÈS DE NUREMBERG.

Cette coupe en ivoire est un morceau de sculpture qui s'est inspiré des meilleurs maîtres. L'exposition de Londres a reçu divers modèles en ce genre qui représentent des personnages célèbres, des médailles, des études de l'antique. Sur la coupe dont nous donnons ici le dessin et qui est de forme gothique, sont retracés en relief quelques faits de l'histoire saxonne. Ainsi, l'une représente Sigfried avec les Saxons; une autre, la mort et les funérailles de Sigfried; une troisième, Briemhild reçu par les Huns; enfin, une quatrième, la mort de Rudiger.



Coupe en ivoire, par M. Christian Frank, (de Fürth).

rois excuse ses compatriotes du peu de fini que l'on remarque dans ses productions; et quant à nous, nous ne le regrettons pas : l'art un peu sauvage n'est pas sans charme.

VASE A BOIRE EN PORCELAINE DE BAVIÈRE.

Nous donnons ici un échantillon de cette porcelaine de Munich qui est le signe le plus national de l'inspiration des Bavaois, buveurs de bière, et qui traduit le goût, un peu sauvage dans son expression, de ces rêveries qui montent au cerveau sous l'influence de la boisson fermentée des peuples du Nord. M. Neurenther, à qui l'on doit les dessins de ces pots à bière, est placé à la tête de la manufacture royale des porcelaines de Bavière, et il a pris soin lui-même de tracer et d'envoyer le dessin que nous reproduisons ici. L'artiste bava-



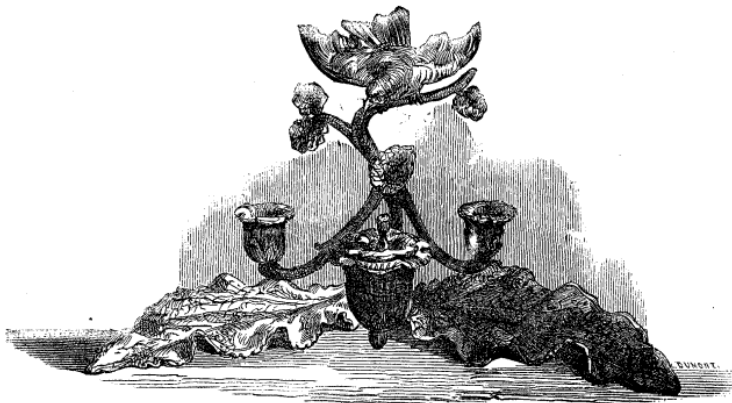
Vase à boire en porcelaine de Bavière.

ENCRIER-FEUILLEGE,

PAR M. SUSSE.

Cet encrier-feuillage, moulé sur nature, est bronzé et argenté. Cet article, que nous donnons ici parce que MM. Susse l'ont également exposé en Angleterre, doit avoir beaucoup de succès chez nos voisins : il est plus particulièrement dans le goût anglais.

La maison de M. Susse, a enfanté partout d'habiles imitateurs; car on sait que c'est elle qui a fondé la papeterie de luxe et qui a créé ces mille riens qui font l'ornement le plus coquet et le plus séduisant des boudoirs de nos élégantes.



Encrier-feuillage, par M. Susse (de Paris).

VERRE ORNE DE BRONZE.

PAR M. SUSSE.

Nous avons vu chez MM. Susse le joli vase dont nous présentons ici le croquis. — Ce vase peut servir de verre à boire, de vide-poche ou de veilleuse. — Il est en cristal blanc ou de couleur. — Les figures et les ornements sont en bronze doré, or moulu ou en mêlé d'or et d'argenture. C'est une fort gracieuse nouveauté que ces messieurs ont eu raison d'exposer à Londres.



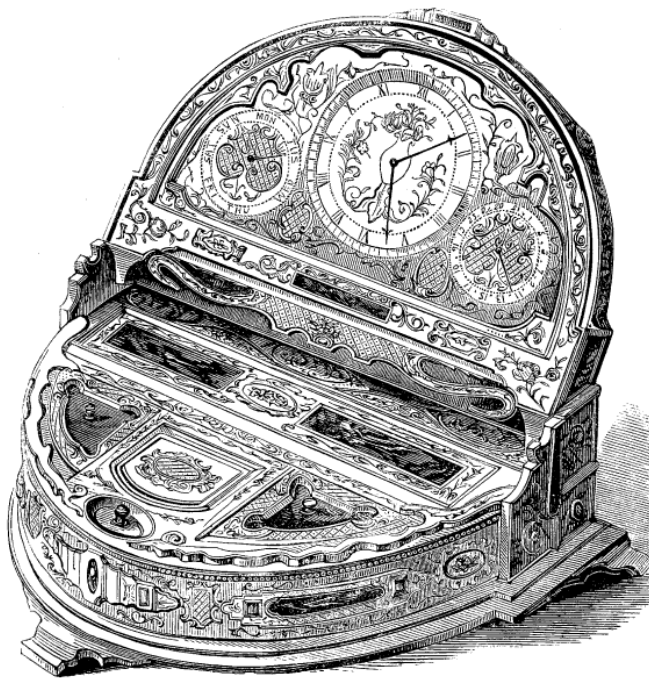
Verre orné de bronze, par M. Susse.

ÉCRITOIRE,

PAR

M. COLE DE CLERKENWELL.

Il est impossible de mettre plus de modestie dans la désignation d'un meuble complet. M. Cole appelle du nom d'écritoire (*inkstand*) un pupitre contenant tout ce qui est nécessaire pour écrire, en sorte que ce



Écritoire, par M. Cole (de Clerkenwell).

qui est indiqué comme le principal, peut, à vrai dire, passer pour l'accessoire. On trouve en effet, dans cet *inkstand*, une montre, un cadran météorologique, un autre indiquant les jours du mois, puis tous les compartiments du *desk* (pupitre) le plus richement approvisionné.

QUESTIONS A RÉSOUDRE PAR L'ASSEMBLÉE INTERNATIONALE.

PREMIÈRE SÉRIE. — *De la Propriété Intellectuelle.*

**1<sup>re</sup> question.** Les œuvres de l'intelligence sont-elles susceptibles de constituer une propriété analogue à la propriété ordinaire?

**2<sup>e</sup> question.** Cette propriété se traduisant toujours en un objet matériel, échangeable, réel et transmissible, offre-t-elle des différences qui soient nature à empêcher qu'on ne l'assimile, en tout point, à la propriété ordinaire?

**3<sup>e</sup> question.** Y a-t-il profit pour la société qu'une propriété soit dans le domaine public ou dans le domaine privé, si elle est en voie d'exploitation?

**4<sup>e</sup> question.** Est-il conforme au droit naturel et au droit écrit de dépouiller les enfants de ce droit de propriété?

**5<sup>e</sup> question.** N'est-il pas d'une sage économie, en matière d'organisation politique et sociale, de donner à chacun l'espoir de parvenir au bien-être par son génie, son talent et sa probité? et n'est-il pas plus profitable à la société d'augmenter le nombre des propriétaires et des contribuables?

**6<sup>e</sup> question.** Les littérateurs, les artistes et les inventeurs, en général, ont-ils des droits à la possession perpétuelle ou temporaire de leurs œuvres et doivent-ils être maintenus hors du droit commun?

**7<sup>e</sup> question.** Cette nature de propriété est-elle susceptible, comme toute autre, d'être aliénée, imposée et expropriée pour cause d'utilité publique?

DEUXIÈME SÉRIE. — *Des Formalités.*

**1<sup>re</sup> question.** S'il est jugé nécessaire d'instituer la propriété nouvelle, ne pourrait-on, par une simple déclaration de principe, l'assimiler à la propriété des mines pour les formalités et redevances?

**2<sup>e</sup> question.** Ne serait-il pas juste qu'aucun brevet ne fut accordé qu'après publication intégrale de la demande et purge préalable de toute opposition légale?

Ne doit-il pas être stipulé que, dans aucun cas, le breveté ne peut nuire aux droits acquis antérieurement à sa demande?

N'est-il pas suffisant de ne mettre à la concession d'un brevet et à l'exécution d'une industrie, d'autre condition que celle de n'être pas exploitée publiquement dans le pays depuis trois ou cinq ans?

**3<sup>e</sup> question.** N'est-il pas avantageux pour la société de permettre la résurrection des innombrables brevets tombés dans le domaine et le délaissement publics en donnant la préférence aux anciens titulaires qui la réclameraient dans l'année?

TROISIÈME SÉRIE. — *Impôts et Déchéance.*

**1<sup>re</sup> question.** Les produits de toute invention étant susceptibles de s'accroître indéfiniment, ne serait-il pas juste que les brevets fussent frappés d'un impôt croissant, tandis que la propriété qui ne peut s'étendre resterait frappée d'un impôt fixe?

N'est-il pas certain que l'impôt croissant appliqué à la propriété intellectuelle amènera un dégrèvement croissant sur la propriété foncière qui supporte aujourd'hui tout le fardeau?

**2<sup>e</sup> question.** N'est-il pas juste de ne mettre d'autre terme à la durée des brevets que celui de l'abandon du titulaire même, abandon démontré par son refus de payer la taxe annuelle?

QUATRIÈME SÉRIE. — *Des Tribunaux Civils.*

**Question.** Le gouvernement et les tribunaux ont-ils quelque intérêt autre qu'un intérêt de curiosité scientifique de se livrer à la recherche de l'origine des inventions; et ne faut-il pas, en sauvegardant le principe de leur juridiction, en matière de propriété, instituer pour éclairer leur jugement, des conseils d'hommes compétents?

CINQUIÈME SÉRIE. — *Des Étrangers.*

**1<sup>re</sup> question.** Est-il avantageux pour un pays d'accorder les mêmes droits aux inventeurs étrangers qu'aux nationaux?

**2<sup>e</sup> question.** Est-il indifférent qu'une industrie soit exploitée dans le pays ou à l'étranger et que le prix de la main d'œuvre appartienne à l'un ou à l'autre?

**3<sup>e</sup> question.** Quelle influence l'institution des brevets a-t-elle exercée sur la prospérité des pays qui l'ont admise, et quels progrès ont fait les peuples qui n'ont ni reconnu, ni protégé la propriété intellectuelle?

SIXIÈME SÉRIE. — *De la Contrefaçon.*

**Question.** Est-il plus profitable pour les États civilisés d'abolir la contrefaçon internationale que de la favoriser? Quelles preuves tire-t-on de l'exemple de la Belgique?

L'ESPAGNE A L'EXPOSITION.

(Deuxième article.)

Encore mal logés, mal vêtus, et même mal nourris, quoique placés dans un milieu naturellement fécond en matériaux de construction, d'ornement et d'alimentation, l'Espagne peut être comparée à ces individus qui, doués d'une grande beauté physique, se fient paresseusement à leurs avantages natifs sans se préoccuper de cette question d'élégance ou de civilisation pour la solution de laquelle les sociétés ont inventé l'art, autrement dit la culture des éléments.

Nous voyons chaque jour ces hommes qui, sous l'éclat d'une main perfection plastique, cachent beaucoup de gaucherie et de rudesse, tandis qu'on en rencontre d'autres dont les défauts de conformation sont gracieusement corrigés par la finesse de leur esprit et l'attrait de leurs manières, attrait et finesse toujours dus à l'art, à la culture, à l'éducation pratique. Or, ce qui est vrai pour les individus est certain pour les sociétés; malgré les avantages extérieurs de climat ou de territoire dont le hasard a favorisé certains peuples, il en est qui sont restés pauvres, vulgaires ou sans illustration; il en est d'autres, au contraire, qui, jetés comme l'Anglais sur un point géographiquement fâcheux, sont parvenus à occuper un rang brillant parmi les nations policées.

D'où il faut induire que la beauté du pays qu'ils habitent n'est pas plus, pour les peuples, une condition de civilisation, que la perfection des formes corporelles n'est, pour les individus, une condition d'élégance. Posons toutefois, en fait, qu'un peuple qui appuierait ses développements artificiels sur des bénéfices de nature, acquerrait une incontestable supériorité sur celui qui ne pourrait fonder sa civilisation que sur des éléments matériellement ingrats; la France a prouvé cette thèse, l'Amérique en poursuit actuellement la démonstration, et nous avons assez de documents pour établir que l'Espagne pourrait, s'il lui prenait fantaisie de mettre sa volonté en harmonie avec ses ressources, jouer un magnifique rôle sur la scène industrielle et artistique du monde civilisé.

Les termes mêmes de cette courte introduction laissent deviner qu'il s'agit ici non pas de spécifier les progrès que l'Espagne a effectués, mais bien de supputer ceux qu'elle peut faire. Riche en éléments de toute sorte, cette nation est encore pauvre de manufactures; la nature a beaucoup fait pour elle, mais elle a jusqu'à ce jour beaucoup compté sur la générosité de son terroir et de son soleil et peu ou point sur ses bras ou son intelligence propres; c'est pourquoi nous voyons abonder les matières premières à l'exposition espagnole pendant que les produits de la main d'œuvre s'y montrent extrêmement rares; l'Espagne a exhibé des objets qui font honneur à la Providence. Son petit musée tourne particulièrement à la gloire de Dieu et, au point de vue de l'abnégation traditionnelle, on ne peut qu'applaudir à sa modestie; cependant, comme l'humanité a reçu l'encepe pour informer, déformer et transformer l'œuvre primaire du créateur et comme c'est particulièrement dans l'usage de cette licence que se trouve la consécration du génie des peuples, il n'est pas hors de propos d'aviser les populations pieuses de la Péninsule que l'homme peut, sans cesser d'être chrétien, porter une main irrévérencieuse sur la nature brute et convertir en effets d'accommodement social les matériaux rudimentaires de la mine et de la végétation.

Ce conseil n'a rien de plaisant quand on songe que les premières usines (*ingenios*) qu'établirent quelques industriels dans les provinces centrales des

1820, furent considérés par les paysans espagnols, comme des œuvres de méchant esprit. Tout progrès étant une dérogation aux routines pour lesquelles les peuples casaniers ont une vénération fanatique, il en résulte que le développement de l'industrie ne peut s'opérer en Espagne que grâce à la tenacité des hommes de génie et souvent au péril de leur vie. L'intelligence publique s'est un peu élargie sur le littoral et dans les grands centres de population; mais, dans les terres, au milieu de l'Estramadure, par exemple, une machine à vapeur ne saurait être établie sans entraîner avec elle l'idée de sorcellerie et les *Estremiños*, placés dans les environs des engrenages infernaux, ne manqueraient pas d'attribuer à cette vicinité diabolique tous les sinistres climatiques qui les pourraient venir frapper.

Cette susceptibilité de l'esprit espagnol est un effet immédiat de la superstition qui provient, à son tour, de l'espèce de claustration dans laquelle vit ce peuple, séparé de toute communication et de tout frottement avec les populations externes. L'Espagne a encore peu de chemins et le génie de la voierie a d'autant moins d'activité dans ce pays, qu'il a, lui aussi, à compter avec l'esprit de routine. Nous citerons, à ce propos, un fait qui donnera la mesure de la lenteur à laquelle est assujéti le progrès chez le peuple espagnol; ce fait s'est accompli non pas dans la Péninsule, où les traditions de l'intolérance sont restées vivaces, mais dans une république espagnole de l'Amérique, où le caractère métropolitain devrait avoir subi des modifications notoires à cause de la liberté et du mélange des races que comporte l'état des lieux. Par les scrupules singuliers d'un de ses enfants libres et avancés on pourra juger des irresolutions de la mère-patrie.

La capitale de la république Hispano-Américaine, à laquelle nous faisons allusion, se trouve séparée du port de mer par la chaîne des Cordillères, de sorte que, pour aller d'une ville à l'autre, il faut monter jusqu'au sommet de la montagne et redescendre ensuite à peu près jusqu'au niveau du point de départ; c'est un trajet d'environ sept à huit lieues pour franchir une distance qui, à vol d'oiseau, se résume dans une lieue tout au plus; c'est-à-dire qu'en parcourant la montagne et en formant un tunnel pour aller de la capitale au port de mer, on abrègerait la distance à parcourir des sept huitièmes. Un entrepreneur anglais proposa, il y a une dizaine d'années, à la législature du pays, un plan d'exécution pour ce tunnel; le plan fut discuté et la proposition rejetée à une forte majorité, sous le spécieux prétexte que la Providence ayant, dans sa sagesse, placé une montagne entre la mer et les plaines continentales, ce serait aller contre ses vues impénétrables que de creuser un tunnel pour relier entre eux des points qu'il avait plu à Dieu de séparer dès le commencement. La notice paraîtra d'une circulation difficile, mais son exactitude nous a été attestée sur les lieux mêmes, et nous devons dire qu'en la supposant de pure invention, elle n'en mérite pas moins d'être mentionnée, attendu que les usages d'un peuple sont souvent révélés par les inventions auxquelles il donne lieu.

Cela dit, autant pour constater la situation de l'esprit public dans la Péninsule que pour décharger le gouvernement de ce pays des accusations de rétrogradation qu'il ne mérite pas, attendu qu'un gouvernement ne peut pas aller plus vite que le peuple duquel il se déduit, nous aborderons notre sujet.

Nous avons dit que l'Exposition espagnole, peu significative en fait d'objets manufacturés, était fort riche en matières premières; encore, comme l'observe fort justement dans ses *Notes*, M. Ramon de la Sagra, les échantillons envoyés à Londres sont-ils insuffisants et incomplets, non-seulement en ce qui touche les productions industrielles, déjà si réduites, mais encore par rapport aux minéraux qui, constituant la principale branche des ressources nationales, forment la section la plus importante de l'Exposition. L'Espagne pouvait ne pas mettre d'annour-propre dans son apport au bazar universel, mais elle eût dû y mettre plus d'exactitude. Il est prouvé, par exemple, que ses mines de mercure sont les plus abondantes du monde et que leur gisement mérite de fixer à un haut degré l'attention des géologues. Cependant, dit l'habile commissaire, la série qui est à l'Exposition semble plutôt faite pour la boîte d'un élève que pour donner une idée, même approximative, de merveilleuses galeries d'Almaden.

Il est non moins réel, en ce qui touche l'ordre industriel, que la Catalogne représente, en bâtiments et en machines, un capital de 83 millions affecté aux manufactures cotonnières, lesquelles gravitent sur un fonds de roulement de 7 millions et paient annuellement pour 29 millions de salaires aux 60 mille ouvriers qui entretiennent 93 machines à vapeur, 800 mille broches, et 40 mille métiers consommant 23 millions de kilogrammes de houille. Ces manufactures approprient 16 millions de kilogrammes de coton brut et jettent dans la consommation 110 millions de mètres d'étoffes et 16 millions d'impression; cependant la Catalogne n'a pas envoyé un seul de ces produits à Londres.

Cette négligence, que l'Espagne a étendue à la céramique, à la coutellerie, à la serrurerie, aux tissages de laine et de soie et généralement à tout ce que se confectionne dans ses provinces, a fait supposer à un de nos économistes que le peuple d'outre-Pyrénées, sentant son infériorité industrielle, avait préféré s'abstenir que d'affronter les périls de la comparaison avec les nations laborieuses du monde; ce calcul de la vanité, tout au plus admissible en thèse individuelle, n'est pas, selon nous, à la portée des corps sociaux, et si la fierté proverbiale des Espagnols était de nature à révéler une forme collective dans sa manifestation, il nous semble que le fait en discussion aurait été provoqué bien plus par le désir de prouver que l'Espagne ne travaille pas, que par la crainte de montrer qu'elle travaille mal; l'amour-propre péninsulaire consiste, en effet, non pas à appréhender de mal faire, mais bien à ne rien faire du tout.

Quoiqu'il en soit, prenant l'Espagne telle qu'il lui a plu de se montrer au Palais de Cristal, nous commencerons par l'étudier sous le rapport de ses richesses naturelles; nous examinerons ensuite et ce qu'elle a fait de ces richesses, et ce qu'elle en pourra faire ultérieurement.

La première et la plus nette représentation de l'énergie industrielle des peuples c'est, aujourd'hui, la houille; depuis que l'action de la vapeur a été substituée aux exercices de la force humaine et des tractions animales, le charbon minéral est devenu le véritable symbole de la puissance productrice et, par conséquent, de la suprématie, dans ce temps où l'importance nationale est une question de production; à tel point que venant, par exemple, à manquer de houille, la nation la plus active, la plus intelligente, la plus ingénieuse doit être forcément tributaire de celle qui lui fournira le combustible, raison essentielle de la fécondité industrielle qui sanctionne et légitime la supériorité moderne. A ce compte l'Espagne est appelée à être relevée par la force des choses, de sa longue déchéance, non pas parce que ses houillères doivent survivre à celles des autres pays, ni parce qu'elles sont plus riches que les mines du reste de l'Europe, mais parce qu'à un jour donné, c'est à dire lorsque la construction des canaux et des chemins de fer aura résolu chez elle l'importante question des transports, elle pourra fournir le combustible à un prix extrêmement réduit. Déjà la houille des Asturies, qui ne laisse rien à désirer pour la qualité, ainsi qu'en témoigne l'échantillon exposé, est livrée, malgré l'imperfection des roulages, à 3 réaux le quintal soit 75 centimes de France, au port de Gizon; son prix est de 5 sous le quintal à la sortie de la mine. Poser ce chiffre éloquent, c'est rendre toute argumentation inutile en ce qui touche l'avenir de l'exploitation des houilles dans la Péninsule; la raison fondamentale du bas prix ne pouvant pas changer parce qu'elle réside tout entière dans le bon marché des matières alimentaires, bénéfice de localité qui permettra toujours à l'Espagne de maintenir les salaires à un taux inacceptable dans les autres pays, il n'y a donc plus qu'à neutraliser la raison accidentelle de l'accroissement des valeurs: que l'Espagne fasse des chemins de fer et ses houilles arriveront au marché avec un avantage incontestable.

Il va sans dire que l'argument auquel donne lieu l'absence des voies de communication par rapport aux houilles espagnoles, pourrait être reproduit à propos de tous les détails de l'exposition dont nous nous occupons; ce qui sert à démontrer que la première cause de l'infériorité tant morale que matérielle des provinces ibériques se réduit à une simple question de voie; mais ceci donnerait carrière à une dissection qui nous écarterait par trop de notre sujet.

Il existe dans un grand nombre de localités espa-

gnoles de vastes gisements de houilles: les principaux spécimens, placés sous nos yeux, proviennent de Langrío, dans les Asturies, d'Espirit et de Belmez, situés dans la province de Cordoue; Tétel et fourni des échantillons d'Utrilla et d'Altaga; Orbo et Reinaosa ont apporté leur tribut des vallées accidentées du vieux royaume de Léon; la Catalogne, que nous montrions tout à l'heure si oubliée à l'endroit de ses tissages, s'est souvenue des mines de charbon de terre qu'elle fait exploiter au profit de ses fourneaux dans la vallée du Ter. Une compagnie particulière, établie à Villanueva del Rio, tout à côté de Guadalquivir, extrait par année deux millions de kilogrammes de houille des gisements récemment découverts dans la province de Séville; ce charbon est consommé, presque en totalité, dans le pays par les hauts-fourneaux du Pedroso; les frais de transport, jusqu'à Séville seulement, en élèvent le prix à 4 fr. 60 le quintal. Nous remarquons un bel échantillon de lignite de Guipuzcoa, dont l'exploitation est à peine commencée et qui n'a encore été utilisé que dans les mines du pays. A deux lieues environ de la grande route de Santander, dans la vallée de Santukan, province de Palencia, se trouve une entreprise houillère, dont les produits sont fort recherchés; cette exploitation, qui a déjà pris une certaine importance grâce à la proximité du canal de Castille, deviendra considérable lorsque les chemins de fer projetés, entre Alar et Santander, et de Valladolid à Madrid, auront été construits.

Quelques-unes des mines, dont il vient d'être parlé, ont été tour à tour abandonnées et reprises, car le découragement est au moins aussi commun que l'enthousiasme dans ce pays où la richesse des matériaux est aussi incontestable que la pauvreté des moyens de faire valoir. Aujourd'hui les travaux ont été repris avec courage sur toute la ligne, il a suffi de quelques projets de routes pour réveiller l'énergie des spéculateurs; l'espérance est un grand capitaliste qui fait toujours crédit de son vivant, mais sa vie tient à peu de chose et l'Espagne, qui l'a si souvent tuée, industriellement, doit prendre ses mesures pour l'épargner cette fois.

Les géologues font un grand cas des gisements houillers des Asturies qui sont fort riches en gaz et en particules combustibles. Ces dépôts appartiennent à la période carbonifère et portent des terrains tertiaires puissamment inclinés se formant de nombreuses couches de gravier et de pierre à chaux entre lesquelles se trouvent des veines de charbon ayant jusqu'à neuf pieds d'épaisseur; une infinité d'autres couches apparaissent au-dessous des premières, et il semble prouvé que le charbon qu'elles contiennent est antérieur, dans l'ordre de la création, à celui qu'on rencontre dans les autres contrées de l'Europe. On voit encore, adhérent à ces lits géologiques, mais toujours au-dessous d'eux, plusieurs veines de sanguines ou hématite dont l'une, de pur minéral, s'étend à une grande distance, et mesure, sur un point de son étendue, cinquante pieds d'épaisseur.

Les houillères espagnoles, au nombre de douze environ, sont exploitées par des compagnies nationales, étrangères et mixtes, dont les principales sont la *Palentina Leonesa*, la *Leonesa Asturiana*, l'*Anglo-Asturiana* et l'*Investigadora*. Les cokés que l'on fait à l'air libre sont vendus aux prix de 3, 4 et 6 réaux le quintal; les plus estimés sont ceux qui proviennent des mines du duc de Rianzarès, mari de la reine-mère. Toutes ces mines attendent, pour donner un grand revenu et pour représenter un capital en rapport avec leur importance élémentaire, que l'industrie nationale multiplie ses usines et que le sol soit sillonné de chemins ou de canaux. Si les Espagnols avaient des cheminées comme les Européens du nord, ils pourraient provoquer, pour l'utilité de leurs appartements et au profit des mineurs, l'extraction annuelle de quelques milliers de quintaux de charbon de terre; mais la générosité de leur soleil les dispense d'avoir recours à la chaleur artificielle, et si c'est autant de gagné pour eux, c'est tant pis pour les marchands de charbon et pour les blanchisseuses.

Le soufre minéral, récemment humilié dans son usage le plus vulgaire par l'invasion de l'allumette chimique, abonde dans diverses contrées de l'Espagne, où on le trouve à l'état terreuse ou cristallisé; c'est dans ce dernier état qu'il se présente à l'exposition, en fragments extraits de Conil, mine abandonnée à cause de la dépréciation industrielle de ses produits, et ne conservant de valeur que pour

les minéralogistes et les géologues. Dans la province de Salamanque, à Tétel, il existe encore de grandes exploitations de soufre dont le prix s'élève de 22 à 60 réaux le quintal, selon qu'il est en pierre brute, en bille ou en fleur.

Une matière précieuse pour le pavage, l'asphalte, dont nous remarquons un fragment dans la collection, se trouve dans les montagnes de Soria, à la sierra de Picofrentes, où elle occupe une étendue de sept milles, plus de deux lieues. Cette sorte de bitume, qui, indépendamment de son utilité pour le pavage, sert encore à goudronner les cordages et à composer des vernis, couvre un gisement de grès d'une grande épaisseur et est exploité par une compagnie particulière.

En ce qui touche les sels, dont l'Espagne est si riche, M. Ramon de la Sagra fait remarquer que les minéralogistes regretteront de ne pas trouver dans la galerie qui le concerne l'intéressant sel capillaire de Calatayud, si rare dans les collections de produits salins; il fait la même remarque à l'égard des cristaux transparents de sel gemme, employés dans les expériences de polarisation de la lumière, et, par cela même, si précieux pour les physiciens; mais l'abondance de ces produits et le défaut de développement dans les manufactures qui les emploient ont précisément fait croire, ajoute le savant commissaire espagnol, que ces objets n'étaient pas dignes de figurer à l'Exposition, ce qui fait qu'on ne les y a pas envoyés. Les sels communs qui ont été exposés proviennent seulement des provinces d'Almeria et des salines d'Añana. On voit quelques beaux échantillons des sels gemmes célèbres de Cordoue, mais les séries devaient et pouvaient être beaucoup plus riches et surtout plus variées.

Les soudes naturelles d'Alicante, de Murcie, de Barcelonne, de Grenade et des Canaries se présentent à des prix fort réduits, car l'introduction dans le commerce de la soude artificielle, qui possède un avantage incontestable pour la saponification des huiles, a porté un coup mortel à ce produit naturel et spontané du littoral péninsulaire. La glauberite, ou soude sulfatée de Burgos, récemment livrée à l'exploitation sur les bords du Tiron, affluent de l'Ebre, attend, pour acquérir sa véritable valeur, que les arts chimiques, tinctoriaux et céramiques auxquels elle est affectée prennent du développement en Espagne; la consommation du sulfate de soude ne dépasse presque pas aujourd'hui celle qu'effectue la verrerie de Rozas, dans la province de Santander.

Après avoir parlé des minéraux salins, dont l'énumération serait trop longue, nous aborderons les métaux, et particulièrement le fer, qui, dès 1846, donnait déjà un produit de 650,000 quintaux.

BELLEARRIGUE.

## DE LA STÉRÉOTYPAGE A LA PÂTE DE PAPIER.

M. A. CURMER.

Depuis 1842, la stéréotypie à la pâte de papier a pris en France un grand développement. M. A. Curmer a obtenu, dans ses ateliers, des perfectionnements qui se sont bientôt étendus à tous les industriels intéressés à les connaître; car voulant favoriser cette industrie sans s'attribuer le monopole de ses procédés, il n'a pas hésité à les communiquer à quiconque pouvait être à même d'en faire usage; de sorte que ce mode a remplacé aujourd'hui la stéréotypie par le plâtre, qu'on peut regarder comme entièrement abandonnée à Paris.

L'avantage que présente la pâte de papier sur le plâtre est de donner des stéréotypes plus purs et plus corrects (n'employant ni huile ni vernis et n'ayant pas de retrait). Il est un avantage qui doit être signalé à l'attention de tous, c'est que, au point de vue hygiénique, les fondeurs ne sont plus exposés à ces incommodités organiques que leur occasionnait souvent une masse de 5 à 600 kilogrammes de matière chauffée au rouge, et contenant 20 parties de régule sur 400 parties de plomb.

En effet, un bain de 100 kilogrammes suffisant à l'exécution courante du nouveau procédé, la pratique, répondant à la théorie, a prouvé que les stéréotypers ne sont plus dans les conditions malsaines que leur imposait l'ancien mode de travail.

Maintenant, pour exposer les autres avantages de la stéréotypie sur papier, nous devons remarquer: 1° Que les caractères mobiles de l'imprimerie ne sont nullement altérés par le moulage.

(Voir la suite page 250.)

## STÉRÉOTYPÉ DE MUSIQUE

SANS COMPOSITION TYPOGRAPHIQUE

PROCÉDÉ D'ALEX. CURMER. N° 135 (FRANCE)

## LE SAMEDI

Chansonnette à deux voix. — Paroles et musique de J.-B. GAUVAIN

1<sup>re</sup> voix

2<sup>e</sup> voix

PIANO

Allegro

A l'ou - vra - ge, mes a - mis;

A l'ou - vra - ge, mes a - mis;

De-main le re--pos est permis; De-main nous danse-rons. Il fait beau, quel plai-sir nous au--rons!

De-main le re--pos est permis; De-main nous danse-rons. Il fait beau, quel plai-sir nous au--rons!

8

P F P

Quand vient l'heu-reux jour Qu'ont nos ai--eux nom-mé di--man-che, Lors en ha-bit court, Cha-peau lui-

Quand vient l'heu-reux jour Qu'ont nos ai--eux nom-mé di--man-che, Lors en ha-bit court, Cha-peau lui-

- sant, cra-va-te blan-che, On pas--se, On re--pas--se Au sein du plus beau quar--- tier : La  
 --sant, cra-va-te blan-che, On pas--se, On re--pas--se Au sein du plus beau quar--- tier :  
 bel----le, Moins cru---el-----le, Sou---rit au pauvre ou-vri-er! Tra la la;  
 La bel-----le Moins cru-el-----le, Sou-rit à l'ou-vri--er! Tra la la;  
 la Tra la la la la la.  
 la Tra la la la la la.

Puis quittant Paris  
 Pour les côteaux de Romainville,  
 Il faut à tout prix  
 Bannir les soucis de la ville :  
 A table,  
 Femme aimable,  
 Entonne un joli couplet;  
 Se pose  
 Et l'arrose  
 D'un vin qui toujours lui plait.  
 Tra la la la la.  
 A l'ouvrage, mes amis;  
 Demain le repos est permis;  
 Demain nous danserons.  
 Il fait beau, quel plaisir nous aurons!

Mais dans le plaisir  
 Nous sentons que sa voix charmante  
 Commence à fléchir,  
 Et par degrés devient tremblante :  
 La flamme  
 De son âme  
 A passé dans ses beaux yeux;  
 Moins sage,  
 Elle engage  
 A des refrains plus joyeux.  
 Tra la la la la.  
 A l'ouvrage, mes amis;  
 Demain le repos est permis;  
 Demain nous danserons.  
 Il fait beau, quel plaisir nous aurons!

Le repas fini,  
 Voilà l'orchestre qui commence;  
 Chacun s'est muni  
 De sa compagne pour la danse.  
 Folie  
 Si jolie,  
 Tu devrais durer toujours!  
 L'ivresse,  
 La tendresse,  
 Pour nous voilà les beaux jours.  
 Tra la la la la.  
 A l'ouvrage, mes amis;  
 Demain le repos est permis;  
 Demain nous danserons.  
 Il fait beau, quel plaisir nous aurons!

FIN.

2° Que les stéréotypes sont obtenus plus promptement; 15 ou 20 minutes suffisant pour obtenir un certain travail ou plusieurs pages.

3° Que la dimension n'est plus limitée, puisqu'avec le moule en papier on reproduit de grands sujets, tels que pages de journaux, gravures, etc.

4° Que le moule en papier pouvant facilement prendre la forme cintrée, on peut obtenir des stéréotypes ronds destinés aux presses cylindriques.

5° Qu'ils n'ont plus besoin d'être dressés ni tournés, la fonte les reproduisant tels qu'ils doivent être mis sous presse.

6° Que les moules peuvent se conserver inaltérables pendant plusieurs années, avant comme après la fonte.

7° Enfin que le prix de revient offre sur l'ancien système une diminution de 25 p. %.

La reproduction des principaux ouvrages de la librairie française par les procédés de M. Curmer, n'est du reste que le corollaire des avantages qui viennent d'être énumérés ci-dessus.

Un nouveau mode de reproduction de musique vient d'être exposé à Londres par M. Curmer. Ce mode donne des stéréotypes sans le secours préalable de la composition typographique. Immédiatement obtenu dans le moule, il présente tous les avantages des stéréotypes de texte, il imprime avec la même facilité, et réduit de 50 p. % la dépense énorme qui résulte des compositions typographiques par les procédés employés jusqu'à ce jour. Chaque page de stéréotype pour musique, le manuscrit livré, est rendue à l'imprimeur, à raison de 40 fr.; soit, pour une romance de deux pages, 20 fr., pouvant être tirées, de 50 à 400 mille, à la mécanique typographique. (Voir le spécimen ci-contre.)

#### RAPPORT DE M. MICHEL CHEVALIER.

(Suite et fin.— Voir le dernier numéro.)

« La première machine à vapeur de Watt, pour les manufactures, ne fonctionnait qu'en 1785 (1). L'application de la vapeur à la navigation fluviale n'est définitivement acquise que depuis 1807, époque du premier voyage de Fulton sur le fleuve Hudson, et l'Europe n'en fut en possession qu'en 1814 (2). La grande navigation maritime à vapeur ne remonte, comme une industrie établie, qu'à 1837. L'emploi des forces électriques dans les arts métallurgiques est plus récent encore; leur application à la télégraphie date de quelques années seulement, et l'on n'a pas encore résolu le problème d'utiliser ces forces pour la locomotion; cependant on a l'espoir fondé d'y réussir. La photographie qui commence à devenir une industrie, est l'emploi des forces de la lumière; les enfants de dix ans l'ont vu naître. »

Veut-on apprécier par un fait à quel degré de puissance l'industrie est arrivée dans notre civilisation, par l'appropriation des forces de la nature? Voici ce fait :

« On a calculé que la force mécanique, déployée dans les filatures de coton et les fabriques de calicot de la Grande-Bretagne, faisait en fils et en tissus écus, tout ce qu'on pourrait obtenir avec deux cent millions de personnes qui fileraient avec le rouet, qui tisseraient à la main. Or, deux cent millions de personnes, c'est à peu près la moitié de la portion valide du genre humain, les deux sexes compris, et d'après les relevés qu'a soigneusement résumés notre confrère, M. Porter, dans son *Progrès de la Nature*, le nombre des personnes employées dans les filatures et les fabriques de calicot de la Grande-Bretagne n'exécède pas, aujourd'hui, 500,000 à 500,000. »

Quelques faits témoignent de la date, au reste toute récente, de nos progrès industriels. On doit rapprocher ces faits de l'historique qui précède. Ainsi, les draps aujourd'hui sont trois fois et six fois moins cher qu'en 1815. Les cotonnades huit et dix fois moins cher. Le fer brut, deux fois. Les machines à vapeur sont connues depuis 1814. Les chemins de fer, depuis 1830. Les bornes-fontaines, l'é-

(1) Elle fut établie à Papplewick, dans le Nottinghamshire. Ce ne fut qu'en 1790 qu'il y en eut à Manchester. En 1800 Manchester n'en comptait que 52, d'une force collective de 450 chevaux.

(2) Sur la Clyde, le premier bateau s'appelait la *Comète*; il n'avait qu'une force de 5 chevaux. Deux ans après, on en lança sur la même rivière deux autres, l'un de 8, l'autre de 44 chevaux.

clairage au gaz datent de la même époque. La navigation à voile a de nos jours un frêt double et triple de celui de 1815. Le zinc, le caoutchouc, la gutta-percha se sont introduits depuis quelques années à peine dans l'usage. La bougie stéarique n'a que vingt ans de date. Des progrès énormes ont été faits tout récemment pour la fabrication des glaces, bronzes et porcelaines. La fabrication du papier est devenue prodigieuse. Nous avons aujourd'hui du papier continu de toute longueur; à l'*Exposition universelle*, on en voit des pièces de plusieurs kilomètres. « Cette fabrication se fait avec une machine si intelligente et si preste, dit M. Michel Chevalier, que recevant par un bout la pâte qui sort de la cuve, elle livre, deux ou trois minutes après, à l'autre bout, du papier tout séché, tout collé sur lequel on peut écrire. »

#### IV.

Une question fort intéressante se propose à notre examen. La supériorité industrielle des peuples constituant le groupe de la civilisation chrétienne, est assurément incontestable mais relativement à ce groupe : « Que sont, les uns par rapport aux autres, dans l'industrie, les peuples de ce groupe? Est-il parmi eux des premiers et des derniers? A quels signes certains la prééminence des uns sur les autres peut-elle se reconnaître? »

Le savant rapporteur répond ainsi à cette question : « La civilisation chrétienne est une, égale à elle-même, solidaire dans toutes ses parties. »

Pour démontrer cette assertion, M. Michel Chevalier entreprend une belle et curieuse explication, dont nous avons le regret de ne pouvoir donner qu'un résumé. L'Europe est une, parce qu'il y a eu dans son histoire une suite non interrompue de causes d'identité : l'identité des éléments nationaux primitifs, Rome et la Germanie; l'identité de l'éducation religieuse, le catholicisme; l'identité du travail intellectuel; les sciences, les arts, les lettres ont formé, de tout temps, parmi nous un seul État; « la République des Lettres. » En politique, les mêmes causes ont agi sur nous : l'Europe s'ébranle ensemble et se mêle pour faire les croisades; elle fait ensemble et simultanément les révolutions qui partout constituent la liberté des communes, créent une nouvelle classe de citoyens, la bourgeoisie; abaissent la féodalité, et contribuent à la formation des grands États monarchiques. Comment des différences profondes se seraient conservées au milieu de toutes ces causes continues d'uniformité? Napoléon disait : « Votre guerre européenne est une guerre civile. » M. Michel Chevalier montre l'uniformité du développement industriel s'imposant en Europe par la force de certains usages hygiéniques, domestiques, somptueux, communs à toutes les classes dans nos diverses sociétés. Un fait, notamment, la formation des armées régulières de terre et de mer a soumis à l'uniformité de fabrication des produits d'une catégorie très-nombreuse.

En définitive, il y a dans notre civilisation occidentale ou chrétienne, unité, identité de développement industriel. Mais l'égalité de forces qui est la conséquence nécessaire de cette manière d'être, donne lieu, entre autres effets, à une rivalité incessante dont quelques traits nous intéressent particulièrement. Ainsi, en ce moment, la bonneterie saxonne triomphe en Angleterre même de celle de Nottingham. Pour les toiles peintes, la France commence à l'emporter sur l'Angleterre, de même pour les mousselines de laine, de même et mieux encore pour les mérinos et la filature de la laine. A cet égard, une grande reconnaissance est due, dans notre pays, à l'admirable machine dite la *Peigneuse*, concernant la fabrication des laines longues et demi-longues, et pour laquelle est brevetée la maison Schlumberger, de Guerswiller, en Alsace. Nous ne parlerons pas des cuers de nos dessinateurs et coloristes de Paris et de Mulhouse, ainsi que de ceux de nos produits où l'art s'allie au travail industriel. Pour les machines à vapeur ordinaires, l'égalité commence à s'établir entre l'Angleterre et la France. On remarque, toutefois, que dans nos machines la consommation du combustible est moindre, la détente variable de la vapeur mieux entendue, mieux utilisée. La supériorité de nos machines hydrauliques est à peu près incontestée. L'art de la monture était anglais, il a fait dans notre pays des progrès qui l'y ont naturalisé, etc., etc.

Mais l'égalité de la force industrielle de chacun des peuples de l'Europe donne lieu à un autre phé-

nomène qui est digne de remarque; nous voulons parler de la simultanéité de nos diverses découvertes concernant l'application de la science à l'industrie. Sur ce point, nous laisserons dire M. Michel Chevalier, qui, dans son rapport, expose ce phénomène de la manière la plus piquante :

« L'assistance réciproque des nations, pour l'avancement de l'industrie, date déjà de loin; mais elle est aujourd'hui de tous les États; elle existe tellement, qu'il est difficile de savoir quel est l'auteur véritable des découvertes et des inventions les plus utiles et les plus renommées.

« Demandez quel est l'inventeur de la machine à vapeur? En France, on vous nommera *Salomon* de Caussou ou *Papin*; en Angleterre, le *marquis de Worcester*, alors qu'il était prisonnier à la Tour de Londres. Parlez de la machine de navigation : « un Espagnol vous citera un personnage qui fit marcher un navire devant Philippe II, dans le port de Barcelonne, sans le secours de la rame ni de la voile; les Français produiront la preuve que, sous Louis XVI, le *marquis de Jouffroi* eut un bateau bel et bien à vapeur sur la Seine, et les Américains réclameront avec énergie pour *Robert Fulton*. S'il s'agit de la locomotive, les Anglais diront que l'honneur auquel le genre humain est véritablement redevable de ce merveilleux appareil est *Stephenson*; c'est depuis lui qu'il y a eu des machines locomotives sans interruption; les Français réclameront pour un des frères *Séguin*, qui, avant *Stephenson*, avait imaginé et appliqué la chaudière tubulaire, âme de la machine à vapeur, les Anglais alors répliqueront par le nom de *Trewithick*, dont les faits et gestes remontent à 1802, et les Français le prenant de plus haut, feront valoir l'appareil de *Cugnot*, qui existe encore au Conservatoire des Arts et Métiers, et les Américains intervenant dans les débats prouveront qu'*Olivier Evans*, leur mécanicien du ciment du siècle, avait fabriqué une machine qui marcha dans les rues de Philadelphie. S'agit-il de l'éclairage au gaz? Les Anglais s'en donnent pour les inventeurs; le fait est qu'ils l'ont pratiqué les premiers; mais les Français en revendiquent l'honneur pour un des leurs, l'ingénieur *Lebon*, qui en 1786, c'est-à-dire avant l'Anglais *Murdoch*, avait conçu et monté son thermolampe; sur quoi les Anglais répliquent que le véritable inventeur est le docteur *Clyton*, qui, dès 1737, avait parlé des gaz qu'il appelait *l'esprit de houille*. Parlerai-je de l'art qui consiste à substituer dans le travail des métaux les courants électriques à l'action du feu? C'est un art qui a déjà réalisé des merveilles et auquel de grandes autorités ont prédit un immense avenir. On nommera *ex æquo* *M. de Ruolz* et *M. Elkington*, dont une décision judiciaire a déclaré le brevet d'invention parfaitement valable. Il y a arrêt, dit-on, donc il n'y a plus qu'à se soumettre; je m'incline devant la justice et je reconnais que la législation des brevets d'invention étant ce qu'elle est, *M. de Ruolz* et *M. Elkington* sont également des inventeurs qui ont donné à la société cet art nouveau. Il n'en est pas moins vrai qu'en me plaçant sur le terrain de l'histoire de la technologie, je constate que *MM. de Ruolz* et *Elkington* ont été précédés par le professeur *Jacobi*, de Saint-Petersbourg, dont les beaux essais de 1837 et 1838 eurent tant de retentissement et à qui l'on doit aussi la statuaire électro-chimique....

« Cependant, dès que je suis à *Jacobi*, mon embarras s'accroît; la preuve est acquise qu'un Anglais, *M. Spencer*, arrivait de son côté et en même temps à des résultats semblables. Mais pendant que nous sommes à décerner la même auréole à *Jacobi* et à *Spencer*, on nous produit une lettre de *Brugnatelli*, disciple du fameux *Volta*, d'où il résulte qu'en 1820, il s'était livré à des tentatives du même genre, non sans quelque succès. »

Dans la suite, et pour mieux dire, dans le courant de son rapport, M. Michel Chevalier caractérise la production industrielle des peuples Hindoux, Mahométans et Océaniens. Dans cette partie de sa tâche, l'illustre savant, on le sent, a été retenu par le respect et la bienveillance. Nous avons convié tous les peuples à une solennelle comparaison. Il ne nous sied pas de triompher. Il nous sied de ne méconnaître aucun mérite, d'être justes pour tous les efforts, de ne point désespérer, d'encourager, d'aider toutes les ambitions légitimes. Nous avons

troublé la civilisation Hindou; nous avons arrêté, exclu, la civilisation mahométane; nous avons mal fait la civilisation océanienne. A l'Inde, à l'Islamisme, à l'Océanie, nous devons désormais de grandes réparations.

L'imagination, l'entente des couleurs, l'élégance artistique, une extrême habileté manuelle, sont, dans des mesures inégales, les traits caractéristiques de la production des peuples placés en dehors de la civilisation chrétienne. Les Hindoux, particulièrement, sont des artistes merveilleux, et ils ont des qualités originales qui leur assignent immédiatement le second rang dans le monde industriel. Mais de ces grandes causes de faiblesse pèsent sur la production de ces nations étrangères : la puissance mécanique leur manque absolument; une autre puissance semble encore leur faire défaut, cette puissance composée à la fois d'un esprit d'invention et d'un esprit d'initiative, qui est la faculté même du perfectionnement et du progrès. Si l'on ne craignait pas d'outrager la dignité de la nature humaine, on chercherait dans le règne animal, parmi les abeilles et les castors, une image pour signifier ce que sont les industriels asiatiques avec leur dextérité parfaite, infaillible, mais toujours la même, limitée, bornée, immuable dans ses applications.

Nous serions heureux si par l'analyse qui précède, nous avons contribué à propager l'enseignement grand et salutaire qui est ressorti, pour un esprit éminent, d'une première étude faite par lui, sur l'état comparé de la force industrielle du monde.

RAPETTI.

## EXPOSITION DE LONDRES.

(Dernières nouvelles.)

La commission générale, nommée par les divers pays, pour l'examen de l'Exposition universelle, a terminé ses travaux. La liste des récompenses est close; mais elle ne sera publiée officiellement qu'au mois d'octobre. Jusque-là elle doit rester secrète. Telle est, du moins, l'intention des commissaires. Cependant, on sait déjà que la part qui y est faite à la France est, relativement au nombre des exposants, proportionnellement supérieure, et de beaucoup, à celle qu'ont obtenue toutes les autres nations, sans en excepter l'Angleterre elle-même.

Le nombre des exposants français est le dixième de tous les exposants; et le chiffre des récompenses obtenues par la France forme le tiers de celles accordées.

Pour bien apprécier ce que ce résultat a de remarquable, il est nécessaire de connaître les éléments de la composition et les procédés de la commission générale. Cette commission était composée, en totalité, de 314 membres, sur lesquels la France n'en avait fourni que 34, soit un sur neuf. La plupart des commissaires français ne sont arrivés à Londres que lorsque les travaux de la commission étaient déjà commencés. Beaucoup d'entre eux ont fait des absences. Enfin, le 15 juillet, le ministre du commerce a signifié à tous que leur mission était terminée, faute de fonds pour aller plus loin.

La commission générale s'est divisée en trente-deux jurys spéciaux. La France avait donc à peine un représentant dans chaque jury. Il a été établi ensuite des groupes, au nombre de six, ayant chacun dans ses attributions les industries afférentes à six ou sept jurys, suivant les analogies. Les décisions des jurys spéciaux étaient d'abord contrôlées dans les groupes. Enfin, au sommet, un comité supérieur, composé des six présidents de groupes, prononçait définitivement.

Plusieurs discussions ont été assez ardemment soutenues, relativement au mode qu'il importait d'adopter; les uns, et c'étaient surtout les Anglais, voulant une récompense uniforme pour tous les exposants, les autres défendant le système des prix gradués.

Ce dernier système a été repoussé, malgré les efforts de plusieurs Français, parmi lesquels MM. Charles Dupin et Wolowski.

Cependant, grâce à ces efforts, le comité a décidé qu'il serait donné des médailles de deux sortes. Pourtant, la lutte a été très-vive, l'Angleterre voulait bien accorder à la France, la prééminence en matière d'objets d'art, mais sa résistance s'est manifestée opiniâtre pour les industries qui touchaient à l'amour-propre national ou à la fortune des Anglais.

Dans cette croisade contre la concurrence des mérites, qui semblait devoir être le principal objet de l'Exposition universelle, les fabricants et les marchands anglais se sont particulièrement montrés intraitables.

Une sorte de pudeur ne permettant pas aux Anglais de se décerner la palme, en rejetant nos exposants au second rang, ils ont trouvé des biais pour refuser à la France un certain nombre de grandes médailles auxquelles elle avait des droits. Tantôt ils déclaraient que telle industrie n'était pas assez importante pour obtenir la récompense de premier ordre, tantôt qu'il serait trop difficile de choisir en présence des mérites égaux de beaucoup d'exposants.

C'est ainsi qu'ils ont refusé de grandes médailles aux tissus de coton, pour ne pas en donner à Mulhouse en même temps qu'à Manchester; aux étoffes légères et si élégantes de la fabrique de Paris et aux soieries de Lyon, pour ne pas avouer l'immense supériorité de ces industries considérables. Une grande médaille est seulement décernée à la Chambre de commerce de Lyon, qui a envoyé, en son nom, une riche exposition. Quant aux fabricants qui ont exposé des étoffes si diverses et si merveilleusement belles, on leur donne, sans trop leur en marchander le nombre, des médailles de seconde classe. Mais beaucoup de fabricants de soieries d'Angleterre ou des autres pays ont aussi des médailles de seconde classe. Où est, dans cette égalité établie pour tous ceux dont les produits ont quelque mérite, la justice distributive? Où se retrouve, dans ces jugements, la supériorité de la fabrique de Lyon, à laquelle le monde entier rend hommage?

Parmi les industries qui ont été définitivement exclues des grandes médailles, il en est une pour laquelle cette haute récompense à donner à la France faisait trop de mal au cœur aux Anglais. Nous voulons parler des instruments de chirurgie et de la coutellerie fine. Une grande médaille avait été décernée à M. Charrière, de Paris. Le jury spécial avait, à l'unanimité, voté une grande médaille pour M. Charrière, en le plaçant au-dessus de tous les fabricants anglais. Ses beaux travaux avaient été l'objet d'un examen détaillé et contr dictoire entre tous les membres si compétents du jury. Un rapport détaillé de deux de nos plus célèbres praticiens, MM. Roux et Lallemand, avait expliqué, précisé, les avantages notables des perfectionnements apportés par M. Charrière à plusieurs instruments, avait fait apprécier l'étonnante perfection de l'exécution, et avait ainsi justifié surabondamment la grande médaille qui n'avait été accordée qu'à lui.

Mais la question est revenue, d'abord dans le groupe, puis dans le comité supérieur. On n'osait pas proposer un autre nom à la place de celui de M. Charrière pour la grande médaille; mais on a obtenu, en l'absence des juges compétents, sans les avoir prévus, sans avoir voulu entendre leurs réclamations, une décision portant qu'il ne sera pas donné de grande médaille dans cette industrie. M. Charrière n'aura, dès lors, que la médaille de seconde classe, comme les fabricants anglais qu'il avait laissés, quelles que fussent les qualités de leurs instruments, loin derrière lui. Il n'est plus le premier entre tous ses rivaux. Sa supériorité disparaît dans la résolution de la commission, pour faire place à une égalité que repoussent à la fois la justice et la vérité.

La distribution des médailles n'aura plus, dans ces conditions, qu'un intérêt secondaire. Les véritables jugements, fondés sur des appréciations comparatives, et attribuant à chacun sa juste part d'éloges, se trouveront dans les rapports faits sur l'Exposition universelle. Il faut bien, là, examiner, rapprocher les procédés et les résultats, comparer les produits des divers pays, et prononcer entre eux. Et que, si ces règles essentielles ne présidaient pas au travail d'ensemble que la commission générale publiera en anglais, on peut être assuré, du moins, qu'elles inspireront nos commissaires dans le rapport qu'ils auront à présenter, pour compléter leur mission, au gouvernement français. La franchise de leur attitude et la loyauté de l'opinion qu'ils ont soutenue, attestent d'avance la sincérité scrupuleuse de leurs examens et de leurs jugements. Il est, d'ailleurs, probable que le rapport de la commission française paraîtra avant celui de la commission générale. Un grand intérêt s'attachera à cette publication.

On cite parmi les lauréats de la grande médaille,

ces établissements qui sont à la fois la propriété et la gloire de la France, ces manufactures nationales qui viennent d'agrandir encore, par leur éclatant succès au Palais de Cristal, leur ancienne renommée. Jamais le travail de composition et d'exécution n'y a été plus heureux et plus fécond en beaux résultats. Jamais le génie des artistes et la merveilleuse habileté des ouvriers, mis en œuvre par une direction savante et dévouée, n'y ont créé des œuvres plus parfaites.

La manufacture de Sèvres y a des porcelaines diverses d'une élégance de forme, d'une richesse d'ornements prodigieuses, d'un goût exquis, et des émaux d'une incomparable pureté. La foule se presse sans cesse autour de ces admirables produits, parmi lesquels il n'y a pas un objet, de si peu d'importance qu'il soit, qui ne mérite d'être considéré comme une œuvre d'art, et dont quelques autres d'un éclat grandiose ne peuvent trouver leur place que dans des somptueux palais.

Voici des copies de tableaux des grands maîtres, par madame Jacotot, madame Ducluzeau, M. Béranger, M. Jacobber. La reproduction sur porcelaine est de la grandeur des originaux, et elle en a conservé la vigueur, la grâce, l'énergie de la couleur, la pureté des lignes. Parmi les émaux, des réductions de deux tableaux de Raphaël, la *Vierge au voile* et la *Belle Jardinière*, par madame Laurent, attirent particulièrement les regards de la foule. Ces deux petits chefs-d'œuvre, de dix-huit ou vingt centimètres de hauteur, sont cotés au prix de 42,000 francs.

Dans le nombre considérable de très-belles pièces qui forment une exposition où tous les genres de travaux de la manufacture de Sèvres se trouvent représentés, il faut citer : la grande coupe du Travail, en biscuit, exécutée par M. Jean Faucher, sur les dessins de M. Diéterle; les vases en biscuit, dits de l'Agriculture, entièrement composés, forme et accessoires, par M. Klagmann; d'autres vases, coupes, de formes variées, où se retrouvent encore le talent et le goût de M. Diéterle; un charmant guéridon, fleurs et fruits, peint par madame Jacobber; de magnifiques vases de Rimini, avec des fleurs sur fond blanc, par MM. Schilt, André, Rignier et Labbé; une coupe en émail, grisailles sur fond bleu, par M. Gobert; des émaux sur fer, représentant les Évangélistes, par MM. Apoll et Bonnet.

Les amateurs qui se pressent autour de cette exposition, regardent avec une attention toute particulière des tasses et cabarets excessivement minces, d'une merveilleuse légèreté, obtenus par un nouveau procédé, dit de *coutage*, dû à M. Gréder, sous-chef d'atelier. Ce procédé, que l'on a commencé à appliquer en 1848, donne des résultats plus avantageux que tous les autres, sous le rapport de la perfection du façonnage et de la netteté de la forme. Rien de plus joli, de plus gracieux, de plus coquet que cette porcelaine mince et transparente comme du papier-joseph; M. Abel Schilt a peint un charmant cabaret, sujets style Watteau. — Tous les objets exposés par les manufactures nationales sont à vendre. Beaucoup de pièces, et particulièrement de celles qui proviennent de la manufacture de Sèvres, ont déjà été achetées.

La manufacture des Gobelins ne soutient pas avec moins de magnificence sa renommée. Un grand tapis velouté, composé avec beaucoup d'art, fait admirer l'éclat de ses couleurs, les habiles combinaisons du dessinateur et l'œuvre si parfaitement régulière des ouvriers. Il est coté à 132,000 fr. Les tapisseries qui représentent des tableaux ont, dans leur prodigieuse perfection, quelque chose de plus étonnant et qui saisit plus vivement la foule. Une Psyché, un Christ au tombeau, deux Tableaux de chasse, le Printemps, et Mehemet-Ali président au massacre des Mamelucks, d'après Horace Vernet, 80,000 fr.; — ont un immense succès.

P. S. On nous écrit que, décidément, c'est le 14 octobre prochain qu'aura lieu la fermeture du Palais de l'Exposition, à Londres. Le 12 et le 13, un congé sera accordé aux membres de la commission; le 14, cérémonie du jury, laquelle ne consistera qu'en la remise pure et simple du rapport; le 15, commencera le réemballage.

On évalue à 150,000 liv. sterl. (3,000,000) au moins le bénéfice fait par les actionnaires et souscripteurs du Palais de Cristal.



## UNE NYMPHE ET CUPIDON,

par

M. THRUPP, DE LONDRES.

M. Thrupp, statuaire de Londres, est un artiste fort distingué de l'école anglaise, où, comme on sait, se conservent les bonnes traditions. L'Académie des arts, dont le musée se développe au square Trafalgar, est le centre des meilleurs morceaux de l'antiquité qui soient exposés aux études des jeunes gens qui se dévouent à l'art, et une école formée par les peintres, les sculpteurs, dont le nom est depuis longtemps accrédité, initie les jeunes élèves aux mystères qui se dévoilent après tant de contemplations inspirées devant ces œuvres, le fond et la base du grand et du beau.

L'Amour est là, représenté dans un moment fort rare, il faut l'avouer, d'hésitation et de contrainte. Il ne sait à qui il doit lancer sa flèche. La jeune nymphe lui indique sa victime. Il y avait nécessité dans cette indication, dont la nymphe a seule le secret, de reproduire le sentiment du désir de la femme, et le sentiment de malice du jeune Cupidon; sans le secours du dieu, la pauvre nymphe est impuissante à réaliser son rêve de bonheur; la statuaire peut tout traduire, parce que c'est la nature elle-même qui est mise en jeu avec ses linéaments et ses formes naturelles.

Cependant, la finesse de l'expression est bien difficile à obtenir dans ce bloc inerte et sans couleur que le statuaire veut animer. M. Thrupp, qui a tout déterminé sous son habile ciseau, semble avoir voulu trouver dans les yeux mêmes de ses sujets, cette expression vivante qui échappe à l'indéfini, à l'indéterminé d'une matière sans regard et sans vie.



Une Nymphé et Cupidon, par M. Thrupp, de Londres.

## PENDULE,

PAR M. CHARLES MEIGH,

De Shelton.

Cette pendule est faite en porcelaine; elle sort de la belle manufacture de M. Meigh. Le dessin n'est pas ce qu'il y a de plus distingué dans le genre, toujours par suite du même abus fait par les Anglais de la complication des ornements répandus à profusion sur un espace limité. Cinq figures principales, deux énormes chimères, des serpents à la base, un serpent qui entoure le cadran; pas un coin, pas un millimètre de surface sans un ornement; il y a là, en conscience, beaucoup trop de surcharge pour ne pas compromettre le bon goût et la grâce, nécessaires à ce meuble si difficile à faire avec quelque sentiment de la nouveauté.

Quant à la matière, il faut reconnaître une véritable amélioration dans l'art de la céramique, en Angleterre. La préparation des terres employées dans la fabrication a fait, dans le Cornwall notamment, de remarquables progrès.

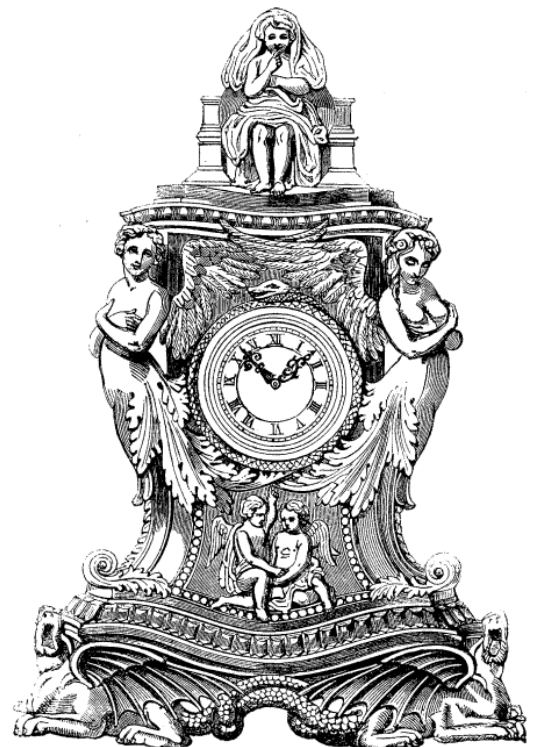
## VASES, POTS DE FLEURS, etc.,

PAR M. COPELAND (DE LONDRES).

Nous avons eu occasion de nous occuper de cette maison (Voir n° 42), qui cherche à imiter les manufactures de porcelaine de Sèvres et de Dresde. M. Copeland a exposé une Sapho, dont nous avons donné le dessin; plusieurs vases étrusques, et divers autres objets du même genre, dans le travail desquels on trouve la recherche du style ancien, quant à ce qui concerne l'imita-



Vases, pots de fleurs, etc., par M. Copeland, de Londres



Pendule, par M. Charles Meigh, de Shelton.

Ce groupe est digne d'être remarqué, et nous sommes heureux d'avoir pu en reproduire, comme on voit, un dessin qui donne une idée exacte du modèle.

tion grecque, le linéament pur et correct de Flaxmann, quant à ce qui concerne la statuaire; et, enfin, le fini de notre Sèvres, pour les autres objets ou ornements que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs.

MACHINES A SAUVETAGE.

inventées par M. Laurie,  
EXÉCUTÉES PAR M. SILNER  
(de Cornhill.)

Les Anglais ont, depuis longues années, porté leur attention sur les moyens les plus propres à sauver en mer les naufragés; et des compagnies de sauvetage sont établies qui cherchent à atteindre le double but de veiller aux jours de ceux qui ont l'imprudence soit de chercher à nager sur les rivières des parcs de Londres, soit de patiner, en hiver, et l'on trouve sur ces rivières des établissements tout prêts à recevoir les imprudents qui échapperaient par hasard à la vigilance attentive des agents de ces compagnies.

Mais ce n'est pas tout : Le génie inventif de nos voisins est en même temps provoqué vers les découvertes de machines à sauvetage; et déjà plusieurs appareils ont été adoptés par les compagnies.

Dans un de ses ingénieux articles, M. Jobard (de Bruxelles) a fait connaître



Fig. 4.

prend sa rame, et traverse ainsi le fleuve aussi facilement que s'il était transporté sur un bateau. Il peut s'arrêter en chemin, se mettre à pêcher; c'est la solution du problème de la marche dans l'eau.

La fig. 5 représente à son tour un lit flottant. Bientôt on trouvera naturel, si cela continue, de tenter de longs voyages, des voyages au long-cours, sur ce genre d'embarcation, et quand on sera fatigué de faire manœuvrer ces ma-

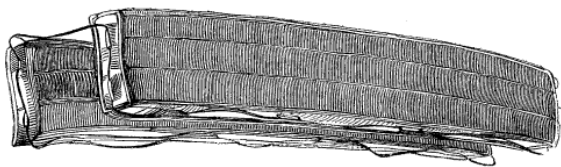


Fig. 2.

le bateau imperméable dont nous donnons ici le dessin, et qu'il appelle spirituellement le *bateau-paletot*.

Voici le détail de ces divers objets imperméables construits tout exprès pour sauver les naufragés :

Ils consistent en une série de matelas qui ont la propriété de surnager sans être gonflés, et qui sont faits d'une étoffe ordinaire. Ces matelas sont remplis de crins de cheval, et leurs compartiments sont divisés de telle façon que si un accident arrivait à une partie, elle serait facilement remplacée, et le matelas surnagerait toujours.

La fig. 4 représente un matelas qui, placé sur l'eau, servirait au besoin de radeau pour une personne; pour éviter que l'eau ne vienne la submerger, on peut diviser ce matelas en deux parties entre lesquelles le corps peut se placer, et ce lit de nouvelle espèce ainsi placé sur l'eau surnage aisément.

Mais ce n'est pas tout : au moyen d'un mécanisme fort simple, le lit se transforme facilement en un bateau (fig. 3) dont chaque côté agit comme semelles, et le naufragé peut faire manœuvrer cette embarcation de nouvelle espèce sans courir le danger de la voir briser par les rochers, et sans être exposé lui-même aux acci-

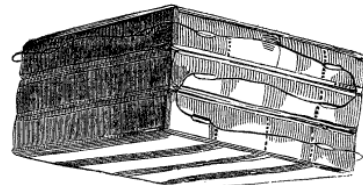


Fig. 6.

chines, on n'aura qu'à se reposer, dormir, attendre le lever du soleil au milieu de l'Océan, tout aussi tranquillement que dans sa chambre à coucher. Probablement on aura pris soin de prendre avec soi un approvisionnement complet; et que l'on ne se récrie pas avec trop de surprise : ceci n'est plus une exagération : voici une fig. 6 qui donne de ce rêve une réalisation complète.

Il ne s'agit de rien moins qu'une valise en gutta-percha dans laquelle on va pouvoir renfermer tout ce qui sera nécessaire pour voyager; la valise accompagnera très aisément le navire; et cette valise pouvant être divisée en compartiments ainsi que l'indique la fig. 7, on pourra se munir de vêtements, et, en un mot, de tout ce qui sera utile

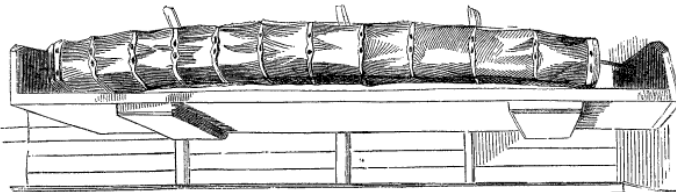


Fig. 5.

pour le singulier voyage que l'on peut ainsi entreprendre.

Maintenant, une des questions les plus importantes de ce genre de construction navale, c'est le bon marché. Il n'y a pas de cutter, de brick, qui ne coûte dix ou douze fois le prix de ces appareils. Il y a plus : que faire d'un navire, sinon de le laisser au port, quand on est arrivé au terme d'un voyage? Or, ici, le navire reprend la forme du manteau; il se met partout sans encombrement; c'est un amphibie qui transporte ou protège son propriétaire selon son gré. On ne répond plus de nos jours, par la

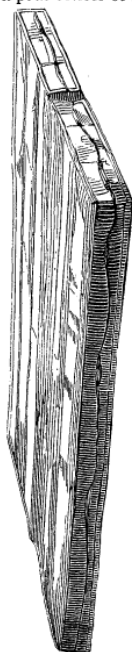


Fig. 1.

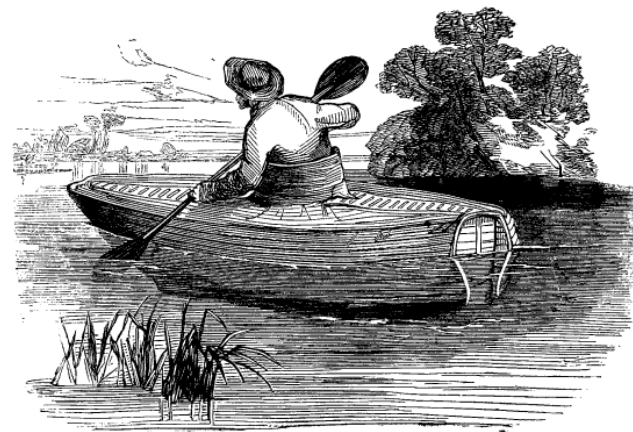


Fig. 3.

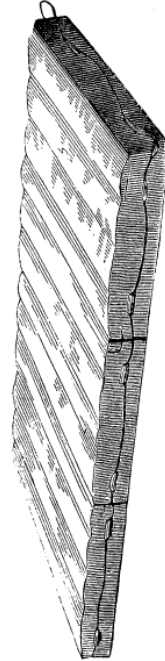


Fig. 7.

dents ordinaires de ce genre. La propriété du caoutchouc ou de la gutta-percha ou de toute autre matière imperméable employée à cet effet, empêche tout danger flamme, aux audacieux qui se déclarent inventeurs. Les rieurs seront un jour, et cela n'est pas douteux, du côté du génie.

## COURRIER DE PARIS ET DE LONDRES.

Et de Londres ! Quelle plaisanterie ! Dans ce recoin où me confine tout tronqué la rédaction sérieuse du journal, où trouver place pour le quart de tout ce que j'ai à vous dire de Paris ? et de Londres ! Ainsi le veut-on ; mais Paris, Paris que six jours durant j'ai poursuivi à en perdre haleine, à pied, à cheval, en omnibus, en chemin de fer, en diligence, en carriole ; Paris qui voyage en zig-zag, à tort et à travers, au gré du vent, à la dérive, avec des digressions, des échappées à propos de tout et à propos de rien, Paris qui a fait, ces trois derniers jours seulement, plus de deux cents lieues en chemin de fer, sans compter au terme du voyage un rayonnement de plus de trente lieues à la ronde : Mais Paris que je suivais à Nantes, au théâtre Montansier, à Clisson, à l'Ambigu, à Chambord, à l'Opéra-Comique, à Chénouailles, au Cirque-National, à Saint-Nazaire, aux Variétés, à Amboise ; Paris qui était partout même à Paris, qui parlait, qui mangeait, qui inventait, qui travaillait, qui s'ébattait, enfin qui posait pour le *Courrier* de mille façons intéressantes, puis-je ne pas vous en parler tout d'abord ?

Procédons donc par ordre ou à peu près : Paris, vient d'inaugurer la dernière section du chemin de fer de Nantes. Dimanche matin, départ du train officiel présidé par M. Magne, ministre des travaux publics ; à côté de lui, nous avons remarqué M. Ferdinand Favre, ancien maire de Nantes, représentant du peuple. Mais, je n'aurai jamais la place de vous raconter le déjeuner fin, offert par la compagnie au passage de Tours, et les singuliers détails de la cuisine bourgeoise que nous a servie la ville de Nantes ; les quarante-trois mille francs de bouilli, de gigot, de salade, et les discours de M. le maire ; et les discours de M. Magne, et l'encombrement de la ville, et les hôtels fortifiés à la Vauban, enlevés d'assaut, enfin loués pour deux jours à un prix qui eût suffi pour les acheter trois fois, en les payant très-cher. Je vous pourtant vous conter la bénédiction des quatre locomotives ; cette arrivée majestueuse, ces chants solennels, cette foule ; mais je n'ai pas le temps, quand je pense qu'en outre de tout cela que bon gré, mal gré, je veux vous exposer le moins succinctement possible, il faut que je vous parle du *Chapeau de paille d'Italie*, cinq actes joués par Ravel à la Montansier, de *l'Histoire d'une rose et d'un croque-mort*, une tentative singulièrement osée, avec une affiche plus excentrique qu'il n'est vraiment permis. En outre de *l'Ours et l'homme sauvage*, autre phénomène vivant au Cirque du boulevard du Temple, et de *Séraphina*, un joli petit opéra comique, et du *Fameux numéro*, et encore du *Mari d'une jolie femme* aux Variétés. Je ne pourrai jamais : Comment vous conter l'odyssée de Ravel, allant de baronne en comtesse, à la poursuite d'un chapeau de paille d'Italie, se désolant et s'ingéniant et courant toujours, dans huit fiacres qui portent sa noce toute entière, avec un beau-père, trois cousins, six nièces, quatorzetantes ; comment vous dire toutes les incroyables méprises de ces bonnes gens qui, chez une marchande de modes, croient être à la mairie, mangent le souper d'une baronne croyant faire ripaille au *Veau qui tette* ; et Ravel courant toujours dans des transes mortelles, laissant toujours derrière lui, cette traînée de grotesques.

Voici l'histoire : le cheval de Ravel a mangé un chapeau de paille d'Italie, exemplaire rare et introuvable, qu'une dame avait suspendu aux branches d'un arbre du bois de Vincennes pour causer plus à l'aise avec un jeune officier de chasseurs d'Orléans. Il faut absolument réparer le dommage : l'officier est terrible et Ravel court ; mais il est en train de se marier. Le beau-frère n'entend pas raison, et toute la noce suit croyant fonctionner régulièrement. Chez la marchande de modes, Ravel apprend que le chapeau de paille réclamé ne se trouve point dans le commerce : il en existe un seul à Paris, il appartient à la baronne de Champigny ; et voilà Ravel parti avec son échantillon, un petit morceau qui a échappé à la voracité du cheval. On arrive donc chez la baronne avec le cortège que vous savez, et des péripéties, des surprises et des méprises, des détails, peu de comique, du style pourtant, mais des situations d'une absurdité étourdissante. La baronne de Champigny a fait cadeau de son chapeau à sa filleule la comtesse de Versac. Allons chez la comtesse : mais là on apprend que la comtesse n'est autre que la dame au chapeau

mangé, la plaignante elle-même. Ainsi, dans cette course fantastique, le malheureux n'a poursuivi qu'une ombre. Tout est à refaire. Il sort, échappant cette fois à sa noce qui croit être au logis et a pris possession de tous les lits qu'elle a rencontrés, etc., etc.

Faut-il vous dire que la pièce recommence, que le trousseau de la mariée renferme un chapeau dans les conditions exigées, que ce chapeau devient encore un mirage, que par une série de bizarreries il est mis au violon, qu'enfin on le sauve, on le jette par la fenêtre à la comtesse éplorée et qu'il va s'accrocher à un reverber. Enfin, il faut bien que tout finisse, même les vaudevilles en cinq actes et à tiroirs. L'aventure est coupée là, pourquoi ? je n'en sais rien et peu nous importe : la toilette de Grassot a obtenu un succès d'enthousiasme.

Mais revenons à Nantes : il faut conter en détails la visite du ministre à St-Nazaire, le déjeuner en bateau à vapeur, les projets de port de canalisation, que sais-je, dont M. Magne allait voir les premiers travaux ; il faut que je vous parle des courses, des régates, de l'illumination du cours Napoléon. Une chose était insupportable et inévitable pourtant, ce qui était au voyage son prestige, à la fête son caractère pittoresque, à la ville sa couleur locale, c'était la présence incessante, multiple et bruyante des Parisiens. Au banquet, des Parisiens ; à la fête, des Parisiens ; aux courses, des jockeys Parisiens ; aux régates, des canotiers Parisiens ; au théâtre même, au Grand Théâtre, comme on dit dans le pays, où l'on donnait *La Juive*, là les chanteurs n'étaient pas Parisiens, il est vrai ; il y avait entr'autre, une petite demoiselle qui chantait du nez avec un accent marseillais : *Mon père, bénissez mon époux !* à faire croire qu'elle tournait clandestinement une vieille sous son manteau ; mais dans la salle, des Parisiens partout ; j'échappe aux journalistes, aux représentants, aux référendaires de toutes sortes et de toutes cours, dont j'ai les yeux et les oreilles rebattus ; et dans un coin obscur du balcon, je suis saisi par M. Godard aimé, l'aéronaute, qui est là installé avec mademoiselle Godard, une des héroïnes de la fête, et qui me parle de M. Godard jeune, le héros de la circonstance ; et l'on me raconte, de vive force, les détails de l'ascension, car il y a eu une ascension : il était question d'une descente en parachute de mademoiselle Godard : il est donc des parachutes pour les femmes ? Mais la première tentative n'a pas réussi et le ballon est descendu et remonté, car il y a eu des péripéties excessivement curieuses.

Mon Dieu ! comment vais-je faire pour vous raconter tout cela ! il le faut pourtant, et *Séraphina*, et *le Mari d'une jolie femme* et surtout *la Rose et le Croque-Mort* : comment faire ? C'est que l'Ambigu, cette semaine, a été d'une hardiesse à laquelle le boulevard ne nous avait pas habitués ; une série de rôles sans précédent, de contrastes heurtés qui seraient odieux si l'on n'était blasé sur tous les autres contrastes ; l'exagération des émotions physiques, positives, pratiques ; l'émotion sans phrase, l'émotion cherchée en dehors du domaine des idées ; non pas l'idée philosophique de la mort, là du reste, n'est pas l'innovation. Depuis longtemps le boulevard, et même le Théâtre-Français, ont été chercher leurs effets dans les horreurs purement physiologiques, dans les scènes d'hôpital ; mais jamais on n'était allé aussi loin que MM. Brisebarre et Nyon. On nous avait montré des détails pathologiques, des convulsions exagérées et rendues artificiellement plus horribles que nature, mais une fois la mort arrivée, le rideau baissait, ou tout au moins autour de la mort. Le drame restait dans le domaine philosophique ; sauf quelques cercueils par hasard, on se bornait dans les grandes circonstances, à des détails funéraires d'une autre époque, avec des costumes pittoresques, ce qui rejette l'idée dans une perspective plus ou moins éloignée et ôte à l'émotion sa crudité effroyable. Mais non, aujourd'hui l'appareil de la mort et toutes les cérémonies. Point de draperie, point de précaution, on évite avec soin tout ce qui pourrait idéaliser, adoucir les détails ; on ne s'adresse plus à l'imagination, aux sentiments, au cœur, mais aux sens. A la mort, le drame n'est plus fini, il commence, et là, se développe une réalité abominable, positive, administrative, infecte presque, oserais-je dire ; là, la répulsion est inévitable, instinctive, et trente ans de boulevard n'ont pas encore suffi à l'éducation du public sous ce rapport.

C'est le triste tableau de M. Combet mis en cou-

vre... et, au théâtre, au milieu des lazis de ces habits noirs à plaques d'argent, ce drame est une impiété !... A quoi donc songe la censure, puisqu'on a jugé à propos de nous la rendre ?

On a pris une petite fleuriste gentille, gracieuse, proprette, mignonne, gaie ; on a pris d'autre part un jeune homme avec l'apparence distinguée, quelque éducation ; on l'a fait tendre, poétique, pastoral, aimant les fleurs, rêvant aux jeunes filles. On nous les montre tous deux à la fête de Vanves dans une jolie guinguette, rapprochés par leur goût pour les fleurs, et commençant à s'aimer comme dans une idylle. Le jeune homme est un croque-mort déguisé. A côté du jeune homme sentimental est un vieux Roger-Bontemps, rougeaud, réjoui, bon vivant, beau danseur, Céladon de barrières, grand faiseur de calenbourgs, c'est un autre croque-mort : celui-là aime son état. Un artiste sans pain ni paletoit, un flageolet exaspéré, désespéré, vient faire danser les amateurs moyennant quarante sous par soirée, les couacs payés à part en coups de pied, ce sera un croque-mort. Enfin, dans la pièce, tout le monde est croque-mort, excepté le cousin Amelot, fiancé incompris de la jolie fleuriste.

Du reste, si le jeune homme sentimental, M. Gilbert, est croque-mort, c'est par dévouement, par nécessité absolue : il n'a pu trouver de place en rapport avec son éducation, ses bras sont trop faibles pour un métier ; d'ailleurs il n'en sait point, et sa mère est tombée dans l'extrême misère. Il se résigne ; mais la bonne femme elle-même, dont le rôle est parfaitement joué par M<sup>me</sup> Sylvain, la bonne femme ignore à quelle triste besogne est réduit son fils ; elle l'adore sans pourtant savoir tout ce qu'elle lui doit de reconnaissance, et ne trouve rien de plus amusant que le vieux Lambin, le croque-mort viveur du premier acte, qui est d'une ravissante fatuité, mais toujours incognito.

Cela n'était pas trop hardi encore de mettre le croque-mort en scène ; le roman a déjà popularisé ses mœurs ; il est passé en proverbe que les acteurs comiques sont d'une effrayante et incessante mélancolie, et que les croque-morts ont fait les meilleures chansons à boire. Les mettre en scène donc, soit ; mais mettre aux prises leur habit avec un amour sentimental, les fiancer incognito avec une sorte de Rigolotte, soit ; le drame se présente là avec une certaine originalité qui peut ne pas déplaire à ceux qui aiment le drame ; mais les représenter dans l'exercice de leurs fonctions, là l'horrible est atteint ; mais compliquer encore, appeler Gilbert à rendre administrativement, par le hasard du métier, à rendre, non pas les derniers devoirs, mais les derniers services à celle qu'il aime et qui l'a fui par effroi, en l'aimant encore, allant chercher dans la chambre voisine et rapportant entre ses bras le cadavre déjà emporté une fois de la scène ; le cadavre a beau ressusciter, et le mariage le plus tendre a beau couronner brusquement toutes ces lugubres aventures, le spectacle devient odieux et prodigieux plus d'émotions que n'en demandent même ceux qui se complaisent au théâtre dans ses plus funèbres satisfactions.

Il y a, bien entendu, dans la pièce le dîner des croque-morts à la barrière Montparnasse. Là, Annette, surprise par l'orage, se réfugie quelques instants, et, sans être vue, reconnaît Gilbert et se sauve, emportée par une insurmontable terreur. Le lendemain, au moment du mariage, elle frissonne au seul contact de la main de Gilbert ; enfin, toute tremblante, elle déclare brusquement le mariage impossible. Scandale, déroute de la noce ; on s'explique : Gilbert avoue : c'était pour sauver sa mère.

Oh ! mon Gilbert, mon Gilbert bien-aimé ! et Annette va se jeter dans les bras de son fiancé ; puis, au premier contact, elle s'arrête instinctivement effrayée. Vainement elle veut résister ; c'est un fantôme, un spectre, une fantasmagorie ; rien ne peut vaincre sa terreur.

Là est une scène courte, émouvante, vraie, sentie, sans emphase ; une situation neuve, admirablement rendue par la charmante M<sup>me</sup> Naptal ; c'est un tableau très-remarquable ; l'amour d'Annette lutte avec la répugnance nerveuse, en quelque sorte, que lui inspire Gilbert, et la terreur est la plus forte ; Annette s'enfuit désespérée. On la retrouve mourante dans une chambrette ; elle a passé six mois à préparer sans relâche son retour auprès de son amant ; elle dispose son esprit, elle lutte contre son imagination ; elle aura raison du préjugé. Nous vous avons dit le dénouement. Le croque-mort est

réhabilité; cela est fort bien, mais cela nous coûte gros d'émotions.

Mais je n'ai plus de place, et je m'aperçois que j'ai laissé en route Nantes, et l'ascension, et les courses, et les régates. Les régates! Sivez-vous que les canotiers parisiens l'ont emporté sur tous les marins et mariniers? Je ne puis passer sans noter au moins cette victoire étonnante; ce sera tout. Je m'arrête; il le faut bien; je n'ai pas donné le quart des nouvelles de Paris... et de Londres? Ah! tant pis, par exemple.

G. DE BOUGNOVILLE.

## INAUGURATION

DE LA STATUE EN BRONZE DU GÉNÉRAL DAMESME.

(A Fontainebleau, le 24 août 1851.)

La ville de Fontainebleau inaugure, le 24 de ce mois, une statue en bronze destinée à glorifier la mémoire du brave général Damesme, un de ses enfants. L'infortuné général qui avait fourni, si jeune encore, une brillante carrière, et que la mort avait épargné sur tant de champs de batailles, est tombé, dans les néfastes journées de juin, sous la balle meurtrière d'un émeutier.

Nous nous sommes empressés d'ouvrir nos colonnes au beau modèle de cette statue, et nous saisissons toujours les occasions qui se présentent de donner la publicité de notre journal aux œuvres d'art, chaque fois qu'elles se produiront, marquées du double cachet du bon goût et du progrès industriel. Nous négligeons ces fantaisies éphémères que le crayon trace à la hâte, à propos de quelque fête sans but, sans portée, sans caractère spécial; mais toutes les fois qu'une solennité peut avoir trait à l'art, nous nous en emparons et nous la reproduisons avec exactitude, afin que notre recueil soit reconnu par tous comme le *Moniteur* et l'*Album officiel de l'Alliance des Arts et de l'Industrie*.

Nous regardons, en outre, comme un pieux devoir le soin de faire connaître à nos lecteurs la vie si bien remplie du vaillant officier, illustre victime de la guerre civile.

Voici les détails historiques de cette existence particulièrement précieuse au département de Seine-et-Marne et regrettable pour la France entière.

Léonard Adolphe-Déodat-Marie DAMESME naquit le 23 janvier 1807, au palais de Fontainebleau. Sorti sous-lieutenant de Saint-Cyr en 1827, il fut nommé lieutenant du 58<sup>e</sup> de ligne après 1830, et assista au siège d'Anvers. En 1834, il passa en Afrique, et s'y fit bientôt remarquer parmi les meilleurs officiers de notre jeune armée; forcé de revenir en France à la suite d'une grave blessure, il y reçut en 1847 le commandement du 44<sup>e</sup> léger, qui fut appelé à Paris après la révolution de février. Les généraux Cavaignac et Bèdeau, qui connaissaient de longue date son intrépidité, son intelligence et son tact parfait, le chargèrent du commandement de la garde mobile. Trois fois il déclina cet honneur, en exprimant son désir ardent de conserver le commandement de l'excellent régiment qu'il avait adopté. Ce refus modeste ne fut connu des officiers du 44<sup>e</sup> que dans une visite de corps au général Cavaignac, qui lui serra la main en lui disant : « Vous m'avez fait de la peine, mon cher Damesme, en refusant le commandement que je voulais vous donner. »

Vaincu par ces instances, il accepta quelques jours après, et fut appelé, par sa position, à prendre une part considérable aux funestes journées de juin. Ce fut le 24 juin, qu'après avoir forcé le Panthéon et s'être rendu maître du faubourg Saint-Jacques, il fut atteint d'une balle à la cuisse, en dirigeant l'attaque d'une barricade de la rue de l'Estrapade. Les soins du célèbre docteur Baudens l'avaient presque sauvé, lorsqu'une fièvre violente l'emporta, le 29 juillet 1848, à l'âge de 41 ans.

C'est demain dimanche, 24 août, à l'occasion de la fête patronale, que la ville de Fontainebleau inaugure la statue du général Damesme.

Ce travail, accordé après concours, par une commission de l'Institut, à M. Eugène Godin, a été exécuté par le jeune artiste d'une manière très-remarquable. Nous donnons ici la reproduction de cette belle figure que nous avons eu l'occasion de voir dans les ateliers du fondeur, M. Saint-Denis.

C'est au moment où il vient d'être frappé que l'artiste nous représente le général. Alors, toute la figure prend un mouvement d'une vérité vivante, aussi heureusement rendu que compris. La tête se

rejette en arrière, en opposition avec le corps, pleine de noblesse et de gravité, gardant encore l'attitude du commandement. Le corps se repose presque entièrement sur le bras droit qui, appuyé sur un monceau de pavés, conserve l'épée haute à la main. Un pavé, jeté sous le pied, exhausse la jambe et place le genou sur le premier plan, ce qui achève de donner au mouvement une grande solidité. La tunique est restée ouverte par l'ardeur du combat. La partie gauche de la figure est, au contraire, d'un effet remarquable et morbide. La jambe gauche, blessée, s'en va sans mouvement, inerte dans toute sa longueur, le bras gauche retombe sur la cuisse, et soutient un drapeau, sans ornement, arraché aux barricades, et dont la hampe traîne à terre. Le héros est frappé dans sa victoire. Rien de plus saisissant que le contraste de ces deux côtés de la figure; l'un vivant, énergique, mouvementé; l'autre, défaillant et comme anéanti par la souffrance.

Comme la nature et comme les œuvres des maîtres, la figure du général, simple et harmonieuse, est ce pendant d'un grand aspect. Cette statue, qui n'a pas moins de dix pieds, accuse de fortes études et des qualités qui font pressentir pour le jeune statuaire un bel avenir. Nous regrettons qu'une honorable susceptibilité ait empêché, M. Eugène Godin, d'user du privilège qu'ont les statuaire d'exposer leurs œuvres, à l'appréciation publique, sur l'une des places de Paris. Certainement, cette grave figure rappelle et consacre de bien cruels souvenirs; mais dans l'œuvre de M. Eug. Godin, rien de provoquant, rien de haineux ne respire; seulement on se sent profondément attristé par le souvenir de ces fatales luttes.

MANSARD.

Nous donnons ci-dessous le programme de la fête dont la direction a été confiée aux soins habiles de M. Lebois, architecte de la ville :

4<sup>er</sup> JOUR.

### Inauguration de la statue du général Damesme.

A une heure précise, sur la place du Palais de Justice, et devant le Palais, se réuniront : MM. les ministres, généraux et hauts fonctionnaires, qui se placeront dans une tribune élevée en face de la statue. Tout autour de la place, les troupes et les gardes nationales formeront la haie; au fond, derrière la statue, musique militaire. Des tribunes particulières sont élevées en forme d'hémicycle devant le palais, à partir du piédestal de la statue : la première tribune, à la gauche du palais, est occupée par les membres de la Commission de la statue.

Après la cérémonie d'inauguration, une fête sera donnée dans le beau parc du Palais de Fontainebleau dans lequel ont été prises les dispositions suivantes :

Au fond de la belle avenue du Bréau, qui fait suite au parterre du palais, et qui s'y trouve reliée par un pont jeté sur le canal seront élevées des illuminations en verres de couleurs. Dans cette avenue est un hémicycle où sont établis des chevaux de bois, des cafés, des marchands de vins restaurateurs, et des salles de bal;

Sur cette avenue il y aura pour éclairage et illumination jusqu'à trois mille ballons lumineux;

Une colonne de feu de mille verres est élevé au centre de la pièce d'eau de Romulus;

Entre les deux subdivisions du parterre, il sera tiré un feu d'artifice représentant le grand portrait de Henri IV et la statue du général Damesme;

La pièce d'eau du Tibre est décorée d'une illumination hydraulique et les quatre carrés de parterre dont elle forme le centre, sont éclairés par des feux du Bengale; les quatre angles des carrés du bas parterre sont ornés de vingt-quatre bannières lumineuses, sur lesquels sont placés trois mille verres de couleur.

2<sup>e</sup> JOUR.

Le second jour, lundi 25, les illuminations de la veille seront conservées, et, en outre, une course, dite au lingot d'or, sera ouverte sur le grand canal.

Un grand concert sera donné dans le parterre, et un ballon y sera enlevé dans la journée.

M. le Directeur de la société des *Trente jours de Plaisirs* nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur le Rédacteur,  
« L'idée dont j'ai empli les journaux depuis quel-  
que temps ne peut être préjudiciable qu'à moi si elle

ne réussit pas, et doit être profitable à beaucoup de personnes si elle réussit : ce dont je suis sûr.

« Cette idée n'a donc pas le défaut d'être égoïste. L'opinion, plus qu'impartiale, lui a été bienveillante : le succès se manifeste et s'accroît de jour en jour, tant par les adhésions des auteurs dramatiques que par celles des commerçants, — tant par l'empressement du public à demander de nos cartes que par l'empressement de plusieurs directeurs d'établissements à traiter avec nous.

« En effet, Monsieur : créer à des théâtres presque abandonnés en ce moment, non à cause de leur mauvaise direction, non à cause de leurs mauvais ouvrages, mais à cause des chaleurs et de la concurrence des plaisirs en plein air, — créer à ces théâtres pendant un mois, le mois le plus mauvais de l'année pour eux, des recettes certaines, recettes prélevées sur le public qui ne va jamais au théâtre, et que cette fois le bon marché attirera, c'est là une idée à laquelle plusieurs directeurs intelligents et maîtres de leurs salles se sont associés avec le plus grand empressement.

« Ceci ne veut pas dire que nous devons nous mettre en rapport avec tous : certaines administrations ne peuvent pas faire tous les traités qu'elles veulent; il est donc des portes auxquelles il est inutile que nous allions frapper.

« Nous avons donné une statistique comprenant tous les théâtres, les bals, les concerts, les cirques, etc., et portant le nombre des places de ces divers établissements à plus de *trois cent mille*.

« Et nous avons imprimé *tous les jours*, dans *presque tous les journaux*, et notamment dans le vôtre, ces mots :

« *La Commission administrative pourra traiter avec un assez grand nombre de ces Etablissements pour assurer deux cent mille places aux porteurs de nos cartes.* »

« Nous n'avons pas voulu, nous n'avons pas osé prendre l'engagement d'ouvrir les portes de tous ces établissements; c'est été une entreprise faite pour *trois cent mille personnes*; — le nombre *deux cent mille* nous a paru assez considérable; aussi n'avons-nous *fait et annoncé que deux cent mille cartes*, au lieu de *trois cent mille places* qu'indique la statistique, — statistique que nous avons posée pour prouver que si quelques établissements ne pouvaient pas traiter avec nous, nous trouverions encore dans les autres de quoi placer nos souscripteurs.

« Mais comme il ne suffit pas de promettre toujours, nous pouvons dès à présent nous mettre à l'œuvre.

« Ainsi, quoique nous ayons annoncé que les *Trente jours de plaisirs* ne commenceraient qu'à partir du 4<sup>er</sup> septembre, nos cartes, que quatre mille honorables commerçants de Paris se sont chargés de placer, ont déjà été prises en assez grand nombre pour que nous puissions presque immédiatement offrir à titre de prime gratuite, à nos premiers souscripteurs, une *grande fête* et des spectacles attrayants.

« Nous allons prouver, par ce premier résultat et par anticipation, que l'exécution de notre entreprise est facile. Ce sera justifier en même temps le sympathique empressement du public.

« Agréez, etc. AD. RION et C<sup>o</sup>. »

(Suivent deux lettres d'adhésions signées, l'une E. AUGIER; et l'autre Eug. GRANGÉ, que le défaut d'espace nous empêche de reproduire.)

ERRATUM. — Dans notre numéro du 14, en rendant compte d'un nouveau système de boucles à harnais et à courroies de machines, nous avons fait mention d'une médaille d'argent décernée à l'inventeur par l'Académie des arts et métiers, de Paris.

M. le secrétaire de cette Académie nous fait observer que la médaille obtenue n'était pas d'argent mais seulement de bronze. Nous nous empressons de rectifier cette erreur involontaire.

## CORRESPONDANCE.

M. Ach. T..., Lyon (Rhône). Dans une quinzaine, M. J. B. K..., à Privas (Ardèche). Vous recevrez par les messageries moyennant un franc de port.

M. N. V..., à Avignon (Vaucluse). L'abonnement ne donne droit qu'à une prime.

M. A. W..., à Douai (Nord). Dans le n<sup>o</sup> 17, M. T. H..., au château de... près Besançon (Doubs). Ce travail est trop étendu pour notre cadre. Réduisez-le, nous le publierons avec plaisir.

M. Ch. G..., artiste peintre, Paris. Votre travail paraîtra pour accompagner le compte-rendu de la prochaine expérience.

Le gérant, MANSARD.

— Huile de foie de morue naturelle, seule admise à l'Exposition de 1849, rue St-Martin, 110, à l'Olivier.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.  
HOTEL DE LA SABLONIERE,  
50, LEICESTER-SQUARE.  
HOTEL DE PROVENCE,  
16, GREAT WINDMILL STREET, HAYMARKET,  
et autres succursales.

**A**PPARTEMENTS et chambres pour les familles et les voyageurs, à des prix divers et modérés.  
TABLE D'HOTE plusieurs fois par jour.  
RESTAURANT à la carte jusqu'à minuit.

CUISINE FRANÇAISE — SERVICE FRANÇAIS ET ALLEMAND.  
On est instamment prié de ne pas se laisser détourner par les cochers et les commissionnaires.

**LES DERNIERS BILLETS** de la Loterie Lyonnaise (qui se tire le 25 courant et de la Loterie des Lingots d'or se trouvent chez MM. Susse frères, place de la bourse (adresser franco inclus de ports); pour chaque demande de cinq francs on reçoit pour rien un charmant calendrier de portefeuille.

**HUNGERFORD HALL, STRAND.** — ENTREPOT DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE. — Les bazars de Hungerford Hall, seront définitivement ouverts le lundi 4 août prochain.  
Les deux salles d'exhibition contiennent dans cet établissement et destinées, l'une à la production des illusions optiques du professeur de Waldeck, l'autre à la représentation des Dioramas du célèbre artiste Bouton, seront livrées au public le même jour.  
S'adresser pour les locations dans les bazars et pour tout autres informations, à M. E. Pouré, gérant de l'établissement de Hungerford Hall.

**LE DUCROIRE** ASSURANCES  
CONTRE LES FAILLITES.  
Capital social : **2,000,000 fr.**  
ADMINISTRATION CENTRALE et BUREAU D'ADHESION :  
Rue Lafitte, 41, à Paris.

**GIBUS** NEVEU, 5, place des Victoires. Spécialité de chapeaux mécaniques en soie, castor et mérinos noir et gris pour voyages.

En vente au bureau du Journal :

**LE CATALOGUE OFFICIEL**  
(EDITION FRANÇAISE) de l'EXPOSITION des PRODUITS de L'INDUSTRIE de TOUTES les NATIONS.

**TAPIOCA DE GROULT J<sup>N</sup>E**,

POTAGES RECOMMANDÉS PAR LES MÉDECINS.

Chez GROULT jeune, passage des Panoramas, 5, rue Ste-Apolline, 5, et chez les principaux épiciers.

Se méfier des imitations d'enveloppes, à l'aide desquelles sont vendus des tapiocas falsifiés.



**GAZIFERE. APPAREIL GUERIN**

Pour fabriquer soi-même, dans quelques minutes, toutes espèces de boissons gazeuses: eau-de-seltz, limonade, vins mousseux, tisanes, etc. (LES POUDES SONT COMPLÈTEMENT SÉPARÉES DE L'EAU.) — Cet appareil est d'un usage facile, d'une forme gracieuse, solidement établi pas de dérangement, 15 f. On expédie en province contre remboursement. Poudre pour faire les boissons gaz., 7 f. 50 les 2 k<sup>g</sup>.  
**GUERIN J<sup>e</sup> et C<sup>e</sup>, rue et Terrasse Vivienne, 8 et 9, en face le Passage Colbert. PARIS.**



**LAMPES MODERATEURS A 6 F. ET AU-DESSUS**

TRUC, 9, rue Saintonge, au Marais.  
Grand choix de Modèles riches, nouveaux et variés pour Lampes en bronze et en porcelaine. — Économie et système d'éclairage supérieur à tous autres. — On échange les anciennes Lampes.

**EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE**

EXTRAIT DU SUC NATUREL DES FLEURS ET DES PLANTES AROMATIQUES, Approuvée par les célébrités médicales

Ce cosmétique rafraîchissant, balsamique, tonique, possède toutes les vertus des plantes qui en font la base; spécialement dédié aux dames, il est supérieur à tous les vinaigres de toilette composés jusqu'à ce jour. — D'un parfum délicieux, cette remarquable composition pénètre par tous les pores sous les tissus adipeux, et, fortifiant le derme, donne à la peau la fraîcheur et l'élasticité de la jeunesse. Les hommes en font usage avec succès pour faire disparaître le feu du rasoir après la barbe. Prix des flacons, 1 fr. 50 et 3 fr. Chez GELLÉ frères, parfumeurs-chimistes, rue des Vieux-Augustins, 35, près la place des Victoires, inventeurs du REGENERATEUR POUR LA POUSSE ET LA CONSERVATION DES CHEVEUX.

On trouve également chez eux: le SAVON PHILODERME AU SUC DE CONCOMBRES, émoullit et rafraîchissant. L'ÉLIXIR DE ROSES de Paris, pour l'entretien de la bouche et la conservation des dents. LA COMPOSITION zouave pour noircir à la minute moustaches et favoris. LA LOTION VÉGÉTALE, base de jaunes d'œufs pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux. Dépôt chez tous les Parfumeurs et Coiffeurs, en France et à l'étranger.

**Voyages à la Mer. TRAINS DE PLAISIR Voyages à la Mer.**  
**DE PARIS AU HAVRE, A ROUEN ET A DIEPPE.**

Du SAMEDI au LUNDI. — DÉPART à 4 h. 50 soir le samedi. — RETOUR le lundi.

PRIX : Aller et Retour, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classe, pour Rouen, 18 fr. — 15 fr.; pour le Havre, 28 fr. — 22 fr.; pour Dieppe, 25 fr. — 20 fr.  
EMPLOI DE LA JOURNÉE : A ROUEN : Visite des Monuments historiques et des Eglises; Excursions à la côte Sainte-Catherine, à Bon-Secours et à la Bouille. — Au HAVRE : Promenades en mer; Bains de mer; Visite des Navires français et étrangers; Excursions à Honfleur, à Ingouville, à Sainte-Adresse, aux Phares, etc. — A DIEPPE : Promenades en mer; Bains de mer; Excursions aux Châteaux d'Arques et de Longueville.

**DIMANCHE 31 AOUT COURANT, DERNIER JOUR D'ÉMISSION**  
DES BILLETS DE LA LOTERIE DES  
Boulevard **LINGOTS D'OR** Rue  
Montmartre, 10. Masséna, 6.

Il ne s'agit plus d'un ajournement, mais bien de la clôture définitive prescrite par M. le Ministre de l'intérieur, et devenue inévitable, puisque la Direction n'aura plus de BILLETS à la fin du mois.

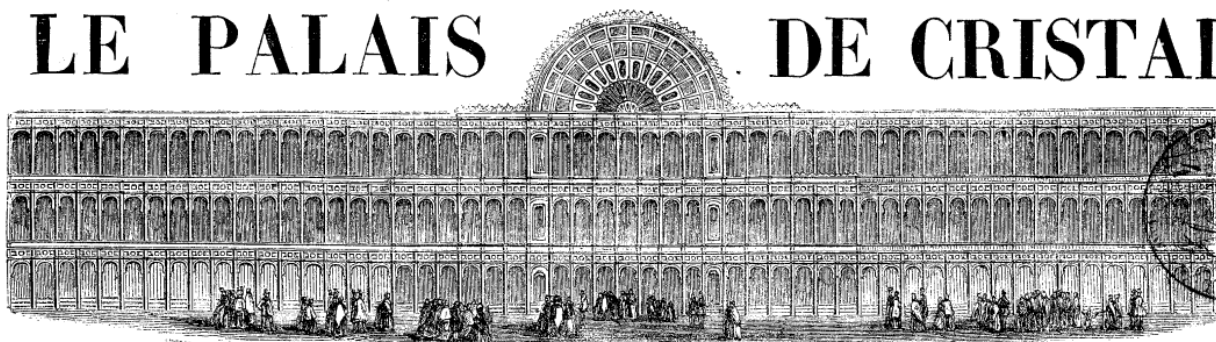
TRENTÉ JOURS DE PLAISIRS.

**30 JOURS DE PLAISIRS A PARIS.**  
Chaque Jour (PENDANT 30 JOURS, du 1<sup>er</sup> au 30 Septemb.)  
**Fêtes, Théâtres, Bals, Concerts etc,**  
Les 200,000 Cartes sont maintenant divisées entre les 4,000 honorables Commerçants de Paris, qui ont bien voulu se charger de les placer. — Le versement provisoire n'est que de trois francs.  
Le Directeur a l'honneur de prévenir les porteurs de ces Cartes qu'avant le 1<sup>er</sup> Septembre, c'est-à-dire presque immédiatement,  
**UNE TRÈS-GRANDE FÊTE**  
leur sera offerte à titre de prime.

TRENTÉ JOURS DE PLAISIRS.

PARIS. — Typographie BLONDEAU, rue du Petit-Carreau, 52.

# LE PALAIS DE CRISTAL



JOURNAL ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION DE 1854 ET DU PROGRÈS DES ARTS INDUSTRIELS.

**ABONNEMENTS** pour Paris et les Départements : un an, 25 francs. — 6 mois, 12 fr. 50 c. — Étranger, un an, 30 fr. — 6 mois, 15 fr.

(L'abonnement part du 1<sup>er</sup> août. — Collection antérieure : 12 fr. 50 c. brochée.)

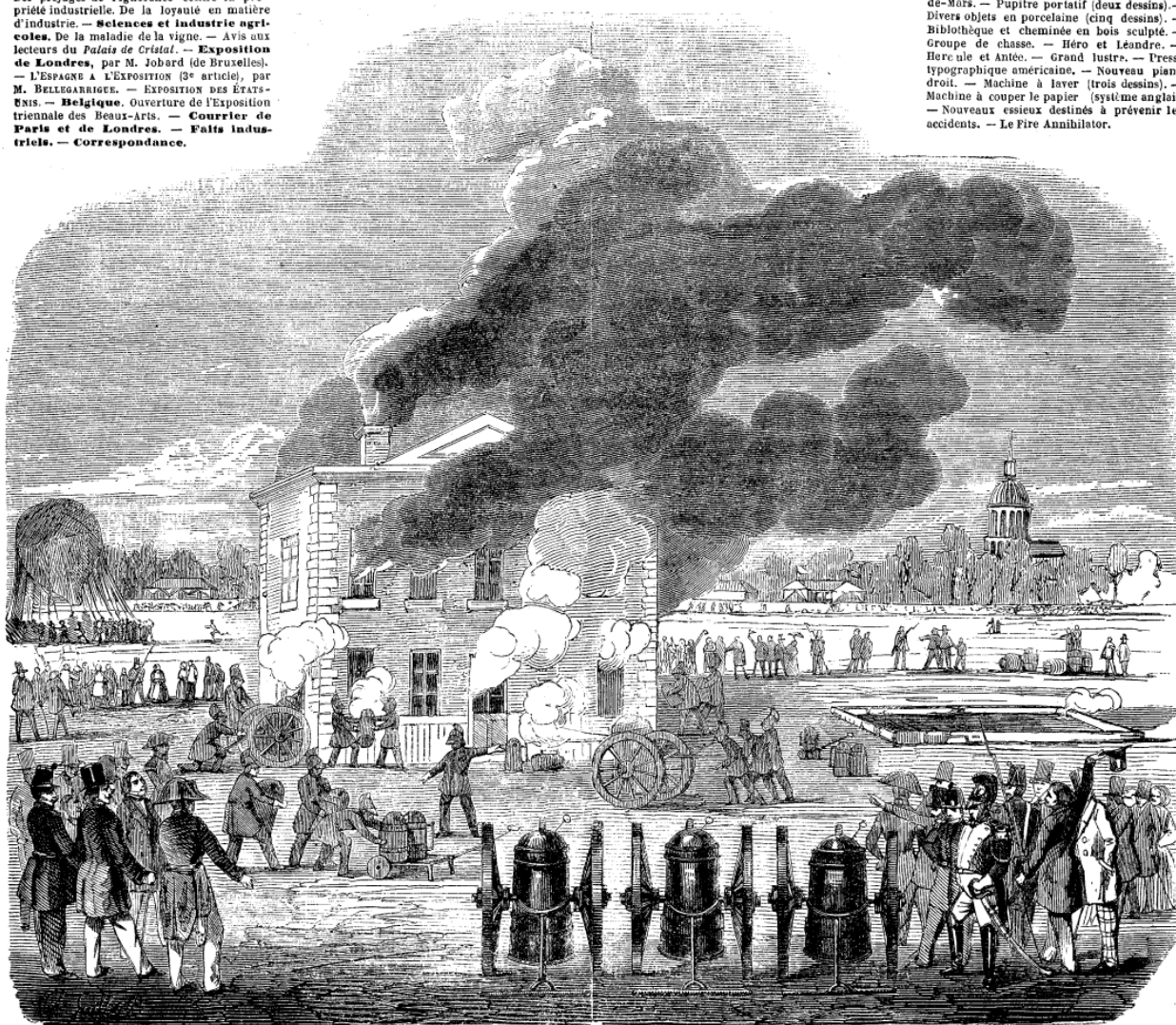
On s'abonne, A PARIS, à l'Administration du Journal, 24, PASSAGE JOUFFROY. — A LONDRES, au Bureau du Journal, 2, Catherine Street Strand. — On s'abonne également à PARIS, chez MM. Sussse frères, 31, place de la Bourse; chez M. Hector Bossange, libraire pour l'exportation, 23, quai Voltaire; — à STRASBOURG, chez Alexandre, libraire; — à BRUXELLES, chez AUG. DEQU, correspondant général pour toute la Belgique; — à LONDRES, chez J. Thomas, 1, Finch lane Cornhill; — chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger, et dans les Bureaux des Messageries Nationales. — Envoyer franco un mandat sur Paris ou un bon sur la Poste à M. MANSARD, gérant du Journal, 24, passage Jouffroy. — Les nouveaux abonnements courent à partir du 1<sup>er</sup> Août 1854

## SOMMAIRE.

**Avis important.** — Bulletin industriel. Des préjugés de l'ignorance contre la propriété industrielle. De la loyauté en matière d'industrie. — Sciences et industrie agricoles. De la maladie de la vigne. — Avis aux lecteurs du Palais de Cristal. — Exposition de Londres, par M. Jobard (de Bruxelles). — L'ESPAGNE A L'EXPOSITION (3<sup>e</sup> article), par M. BELLEGARRIGUE. — EXPOSITION DES ÉTATS-UNIS. — Belgique. Ouverture de l'Exposition triennale des Beaux-Arts. — Courrier de Paris et de Londres. — Faits industriels. — Correspondance.

## DESSINS.

Expérimentation du Fire Annihilator au Champ-de-Mars. — Pupitre portatif (deux dessins). — Divers objets en porcelaine (cinq dessins). — Bibliothèque et cheminée en bois sculpté. — Groupe de chasse. — Héro et Léandre. — Hercule et Antée. — Grand lustré. — Presse typographique américaine. — Nouveau piano droit. — Machine à laver (trois dessins). — Machine à couper le papier (système anglais) — Nouveaux essieux destinés à prévenir les accidents. — Le Fire Annihilator.



Expériences au Champ-de-Mars du FIRE ANNILATOR, inventé par M. Phillips, de Londres.  
(Voir la Notice page 209.)

**Nouvelles conditions d'abonnement.**

Au journal LE PALAIS DE CRISTAL.

A partir du 1<sup>er</sup> août courant, le prix de l'abonnement est fixé de la manière suivante :

Un an.....	25 fr.
Six mois.....	12 fr. 50 c.
ÉTRANGER.	
Un an.....	30 fr.
Six mois.....	15 fr.

Tout abonnement d'un an pris avant le 1<sup>er</sup> Octobre donne droit, moyennant 2 fr. 50 c. seulement, à une magnifique VUE INTERIEURE du PALAIS DE L'EXPOSITION, imprimée et coloriée à trois teintes sur papier double-colombier de 1 m. 20 c. sur 0 m. 90 c.

Un tirage spécial à 4 teintes, permet de donner la même prime au prix de 3 fr. 50 c. pour les souscripteurs.

NOTA. — En adressant FRANCO un mandat de 12 fr. 50 c. à l'ordre du gérant, les abonnés pour la durée de l'Exposition, recevront le journal jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1852. Pour les nouveaux Abonnés, collection antérieure au 1<sup>er</sup> août, 12 fr. 50 c. (Ajouter 2 fr. ou 3 fr. 50 c. pour la prime).

## BULLETIN INDUSTRIEL.

DES PRÉJUGÉS ET DE L'IGNORANCE CONTRE LA PROPRIÉTÉ INDUSTRIELLE. — DE LA LOYAUTÉ EN MATIÈRE D'INDUSTRIE.

Au-dessus de tous les progrès, contre la marche du genre humain et l'intelligence du droit naturel, il existe des obstacles qui se dressent et viennent contrarier les efforts les plus généreux : ce sont les préjugés et l'ignorance. Les préjugés s'inspirent souvent, presque toujours, de la mauvaise foi de ceux qui savent, et l'ignorance donne aux ennemis du droit le plus légitime des armes qui prennent dans les masses une force parfois invincible.

L'industrie est, sans s'en douter, le plus ingénument du monde, victime des uns et des autres : les préjugés l'entourent, l'ignorance vient en aide aux ennemis de l'industrie, et recrute dans les rangs des industriels eux-mêmes une puissance qui s'oppose à leurs progrès et à leur bien-être.

Le premier préjugé qui s'oppose au développement de la puissance industrielle (car, de nos jours, c'est la seule puissance qui reste debout), c'est cette singulière pensée que la propriété intellectuelle n'est pas assimilable à la propriété ordinaire.

On ne comprend pas un pareil entêtement de la part des intéressés qui déprécient eux-mêmes leur propre fortune, ou de la part de ceux qui se disent opposés à la sauvegarde de tous les droits, et qui n'entrevoient même pas, dans la création ou la consolidation de ce droit, un élément tout puissant d'ordre et d'harmonie parmi les classes de la société.

Quelle peut être l'illusion sur laquelle s'appuierait une pareille erreur ?

Est-ce que les éléments constitutifs de la propriété ordinaire ne se trouvent pas former l'essence même, le principe et la source (*principium et fons*) de la propriété intellectuelle ? Est-ce que le drame, le tableau, la symphonie, la machine, ne sont pas productifs d'intérêts, après avoir demandé au capital les moyens nécessaires de leur exploitation ? Est-ce que même il n'existe pas en faveur de la propriété intellectuelle un avantage supérieur à la propriété ordinaire, en ce sens que les produits de celle-ci sont limités, circonscrits à une superficie déterminée, tandis que les produits de celle-là peuvent prendre des proportions presque incalculables par le développement illimité des transactions commerciales ? Et partant, ce qui vient en aide à la propriété ordinaire, ce qui constitue sa richesse, à savoir la consommation dont la vente devient le bénéfice réalisé, ne vient-elle pas en matière de propriété intellectuelle se découpler, se centupler, progresser selon les lois d'un accroissement et d'un succès dont on ne peut, en vérité, calculer la portée ?

Comment donc se peut-il que l'on refuse à la propriété intellectuelle les mêmes avantages que ceux que l'on accorde à la propriété ordinaire ?

Cela ne repose évidemment que sur une erreur manifeste ou sur une insigne mauvaise foi.

Les industriels qui s'opposent à ce que le brevet d'invention devienne un titre réel, s'appuyant sur une garantie sérieuse, ne s'aperçoivent pas qu'ils

sont la dupe de certaines gens, qui ne calculent que selon les caprices de chiffres obéissants qu'ils savent ou veulent grouper dans un intérêt mal entendu. Aucun argument sérieux ne leur vient en aide, et quand ils veulent opposer l'arme la plus forte aux arguments les plus solides qui leur sont opposés, ils disent que les inventeurs sont des utopistes, des rêveurs, des gens qui sont tout près d'être frappés d'aliénation mentale, des malades imaginaires qui voudraient imposer au monde entier leur panacée ; mais que rien n'est moins intéressant que le travail de ces imaginations en délire, rien n'est moins digne d'intérêt que les productions de ces cerveaux surexcités.

Si cela se disait dans la foule, si ces paroles étaient lancées au hasard, si les gens sans aveu, sans emploi, les folliculaires aux abois, les *satiristes* qui ne respectent rien, les méchants ou les imbéciles tenaient ce langage, on comprendrait parfaitement leur motif de parler ainsi du génie et du travail ; on leur tournerait le dos, et tout serait dit.

Mais qu'il est donc triste et lamentable de reconnaître et d'avoir à dire aux industriels que l'on trompe, que ceux qui parlent ainsi bouchent les avenues de la confiance publique et de l'autorité, que ce sont, dans notre temps, les inquisiteurs du moyen-âge qui brûlaient les sorciers ou les grands seigneurs, qui faisaient renfermer Jean de Caus à Bicêtre ; qu'ils sont tellement encroûtés, enfoncés dans leurs préjugés, qu'ils s'y prélassent et y barbotent avec tant de liesse et d'aise, qu'en conscience, il faut être doué d'une énergie bien vive, ou se sentir pris d'un dédain bien profond pour ne pas s'arrêter à ces obstacles, devant ces fantômes de vanité et d'entêtement. C'est ce que nous éprouvons au suprême degré. Défenseurs zélés du travail industriel, reconnaissants pour le génie, protecteurs des faibles, qui ne trouvent que des larmes et des soucis dans cette noble lutte dans laquelle on rencontre le véritable représentant de l'inspiration divine dans l'étude et l'amélioration de la matière, nous voulons faire triompher le droit sacré de ceux qui multiplient nos richesses dans les angoisses de leurs misères, faire donner à ce droit la place légitime qui lui est due, étouffer sous l'éclat de rire des émancipés de la pensée, un jour triomphants, ces puissants éphémères qui ont le privilège d'opposer la dénégation, qui est le résultat de leur ignorance et de leur mauvaise foi ; et il faudra bien, de toute nécessité, que ces droits, ces lois saintes du génie, qui chaque jour dévoilent au monde un mystère scientifique, deviennent, à leur tour, aussi puissants à l'aide de la lumière que les contraires, que le pyrrhonisme insolent, le persiflage ridicule et inerte, l'incrédulité irreligieuse et stérile, lesquels n'ont d'autre base que des préjugés, ces ténèbres à facettes qui éblouissent la foule, et lui font prendre le prisme pour l'éclat, l'illusion pour la réalité.

Voyons : discutons un instant avec nos adversaires sur un signe irrécusable de la puissance moderne et examinons si nos principes ne lui donnent pas un supplément d'autorité et de crédit.

Ceux qui se disent les économistes modernes se posent, en général, comme les défenseurs privilégiés d'une chose dont l'existence est fort respectable, et dont nous voulons très-décidément le crédit au profit de tous, à savoir le capital. Eh bien ! si l'inventeur d'un procédé jugé utile, nécessaire pour l'humanité, au lieu d'être lancé au hasard d'une loi mal faite, était garanti sérieusement, est-ce que le capital ne se sentirait pas plus confiant dans ses relations avec le génie ? est-ce que les garanties fort légitimes qu'il demande, qu'il exige à bon droit, selon nous, ne seraient pas infiniment plus fortes, et par conséquent plus favorables à son alliance avec le travail ?

Est-ce que l'ouvrier, le contre-maitre, l'ingénieur, le savant, le chimiste, l'aéronaute, le constructeur, tous gens qui cherchent et qui trouvent dans le domaine si vaste de l'imagination, des procédés qui mettent les limites du monde le plus lointain à la portée de ceux qui stationnaient dans leur immobilité, ne deviendraient pas eux-mêmes les conservateurs les plus dévoués à l'ordre, les plus savants apôtres de la paix, les défenseurs les plus énergiques du droit, les promoteurs les plus ardents de saines doctrines, s'ils trouvaient dans la loi une protection efficace à leurs inventions, un principe de garantie qu'ils pussent offrir en gage aux capitalistes dont ils ont besoin ; et dès lors, est-ce que cette bonne entente de ceux qui possèdent et de ceux qui n'ont

rien ne serait pas réalisée !

De quel oeil veut-on que celui qui a vendu à vil prix un élément rapide et certain de richesses vive sous ses pas se multiplier une fortune qui a été ravie à son avenir, par suite de ses nécessités présentes ? Comment veut-on que les plus mauvaises idées ne se fassent pas jour dans l'âme de celui qui a passé une partie de ses veilles à trouver une invention dont l'humanité toute entière profite, pendant que lui, l'inventeur, il souffre dans un hôpital, et que sa famille est forcée de s'adresser à la pitié publique, pour ensevelir la dépouille mortelle de celui qui fait vivre des millions d'individus ? Où serait le mal qu'un mode de garantie légale eût été libellé de manière à ce que la garantie assurée à cet inventeur, à cet homme de génie, lui assurât une part de cette fortune générale qu'il a créée ? qui oserait se plaindre ? qui oserait trouver ce fait exorbitant ? Evidemment personne ; et, par ce moyen, tous les droits légitimes seraient sauvegardés.

Voilà pour le droit, et, certes, il faudra bien que ceux qui traitent à la légère, sans les approfondir, des principes aussi sacrés et qui protègent également toutes les classes de la société, finissent par venir au devant de ceux qui les défendent. Ce que Cobden a fait pour une immense question, vitale pour ce vaste atelier de faits matériels qu'on appelle l'Angleterre, nous le poursuivons, et, Dieu aidant, nous le ferons triompher, pour le plus sacré de tous les droits, pour le droit du génie, en France, ce vaste atelier de la pensée qui enrichit le monde entier de ses découvertes.

C'est, selon nous, chose inique et impie que la méconnaissance systématique du droit du génie français sur les marchés du monde. Quand, du fond de la retraite, nous suivons d'un regard plein de sollicitude ces nobles enfants du travail littéraire, artistique et industriel, quand nous devenons les confidents de leurs souffrances, quand nous entendons leurs doléances si légitimes, et que, nous retournant vers le monde qui ne marche souvent que grâce à ces productions précieuses de leur génie, nous sommes forcés de reconnaître que, sur les théâtres du monde entier, les œuvres dramatiques de nos auteurs se jouent, enrichissent des exploitants sans droit, tandis que souvent l'auteur est forcé d'interrompre son œuvre nouvelle, faute de ressources ; alors nous nous demandons s'il est bien vrai que le monde se civilise ; si cette piraterie indigne de la pensée n'est pas aussi odieuse que celle des biens matériels ; nous en appelons à la consécration des droits les plus élémentaires ; nous déplorons le sommeil de ceux qui tiennent en leurs mains inertes et oubliées les destinées intellectuelles de cette France, le foyer ardent et illuminé de l'univers ; nous convions de toute la force de notre foi les littérateurs, les savants, les artistes, les industriels, les législateurs, tout ce qui pense, tout ce qui travaille, tout ce qui a le sens moral du juste et du beau, à nous donner leur concours dans cette croisade, dans cette agitation pacifique que nous formons. Nous les implorons, dans leur propre intérêt, nous les appelons pour discuter sur la forme de leur bien-être, sur la garantie de leurs droits, et nous sommes convaincus que là, et là seulement, est la solution de l'ordre dont nous avons tous soif et besoin.

A ces considérations générales sur le droit de propriété intellectuelle, sur les préjugés qui entourent cette haute question, nous devons ajouter quelques réflexions sur un point délicat, difficile, et qui, nous le savons, n'est pas du goût de beaucoup d'industriels, surtout des plus opulents ; mais nous voulons le traiter avec franchise, avec courage, si l'on veut, parce que, selon nous, ce point si délicat ne repose que sur une erreur.

Si, d'une part, nous avons reconnu le droit de l'inventeur, nous devons stipuler ses devoirs : si nous nous proposons de défendre le fabricant des produits du génie, nous avons aussi à défendre la société contre la fraude : que dis-je, nous avons, même en agissant ainsi, à défendre encore l'industrie elle-même contre le fatal envahissement des nouveaux préjugés.

La France, on l'a vu à l'Exposition de Londres, prend dans le monde industriel une place si élevée que, si ce n'était une réserve que s'impose notre modestie, nous dirions très-franchement que cette place, c'est la première.

On peut mettre une certaine passion à contester ce fait : cependant, il est notoire ; et certes, si dans

quelques années un nouveau Palais de Cristal s'ouvrirait pour constater le travail des nations, nous pouvons d'avance affirmer sans crainte que la France pourra prendre aux yeux de tous la première place sans qu'elle lui soit contestée.

Mais, disons-le hardiment, dussions-nous déplaire à quelques-uns de ceux que l'on appelle les gros bonnets de l'industrie : pour que l'industrie française conserve cette place, ce haut rang si légitimement conquis, il faut que le commerce ne subisse pas par certains actes très-répréhensibles, un discrédit, une dépréciation notables.

Il ne suffit pas, pour la bonne renommée commerciale d'un peuple, que dans le tournoi d'une exposition universelle ce peuple soit jugé le preux chevalier par excellence, qu'il rompe avec plus de grâce et d'éclat le plus de lances, il faut encore que sur tous les marchés son blason ne soit pas vilipendé, déprécié, honni, déshonoré.

Il ne faut pas ressembler à ces sépulchres blanchis, brillamment ornés au dehors; il ne faut pas cacher sous du rouge ou du blanc une peau que le temps a lézardée; il ne faut pas, en un mot, tromper l'acheteur, noircir son cheval blanc, comme dit l'Anglais : il faut, et cela je l'espère, ne soulèvera aucun économiste, il faut être honnête, de l'honnêteté la plus élémentaire, la plus vulgaire, ne pas voler son monde, en un mot.

Or, que se passe-t-il ?

Dans toutes marchandises, il y a du déchet; des premières et des secondes, et des troisièmes et des dernières. Un accident, la mal-foçon, l'erreur, une matière première avariée, une machine, un cylindre en mauvais état, un dessin mal réussi, l'état d'ivresse d'un ouvrier, une révolte intérieure, mille incidents, enfin, peuvent venir arrêter la bonne fabrication habituelle de la meilleure et de la plus honnête maison. Pourquoi ne pas signaler soi-même au public, ce fait malheureux mais involontaire ? Pourquoi la *marque de fabrique*, la signature du fabricant ne vient-elle pas signaler son extrême bonne foi ? D'où viendrait cette singulière et mauvaise pudeur qui met obstacle à la bonne renommée de l'industriel et prépare sa ruine bien plus sûrement que la perte momentanée, causée par un des accidents que nous signalons plus haut ?

Vous exportez, dites-vous, ces marchandises au loin; et sur un marché étranger vous êtes sûr de l'impunité ou du silence ? Quelle erreur est la vôtre, et voyez où va vous entraîner forcément votre système.

Quand le bénéfice gagné illicitement vient couronner cette petite tentation de supercherie industrielle, soyez sûr que le cœur humain prend bientôt ses droits et toutes ses aises, et qu'en bien peu de temps, la cascade vous précipite plus vite et plus bas que vous ne le vouliez au début.

Ce n'est pas au loin, ce n'est pas sur des marchés étrangers seulement que vous enverrez vos étoffes mal réussies, ce sera peut-être à votre porte, vous trouverez cela plus commode, plus facile, moins coûteux.

Puis, à quoi bon se donner tant de mal ? Vous avez vendu; votre vente vous a produit un bénéfice; eh bien! pourquoi vous arrêter en si bon chemin ? Évidemment, la conséquence logique de tout cela, c'est de continuer votre mauvaise fabrication. Votre industrie, de négligente qu'elle fut, va devenir détestable; votre réputation industrielle, qui n'avait qu'un accroc, va se déchirer toute entière sur les marchés de l'étranger et de l'intérieur, parce que, bien que vous n'ayez pas de marque de fabrique, bien que vous ne veuilliez pas mettre votre signature au bas de vos actes, croyez-le bien, tout vulgaire que soit le mot, votre secret est le secret de Polichinelle, et vous tombez peu à peu, vous, les vôtres et les industriels de votre pays, dans le discrédit le plus complet.

Donc, ce n'est pas, entendez-le bien, seulement à vous que vous faites tort : cela ne serait que d'une importance secondaire; mais c'est à votre pays, à la fabrication, à l'exportation, à l'industrie, au commerce, au crédit de votre pays que vous portez cette atteinte. Comment ne pas voir, comment ne pas comprendre les conséquences déplorable d'une pareille hérésie en matière industrielle et commerciale !...

Nous reviendrons sur cette grave question de la *marque de fabrique*. Nous la voulons obligatoire, impérieusement obligatoire, et non facultative, (ce qui ne signifie rien). Nous croyons que cette mesure est une des nécessités de notre commerce. Nous mé-

prisons profondément les écrits, les pamphlets anonymes qui jettent la perturbation et le discrédit dans le monde moral, et nous croyons que l'on doit dire des objets fabriqués ce que l'on a dit si justement des œuvres de la pensée :

Un écrit clandestin n'est pas d'un honnête homme !

ALEXANDRE LAVA,  
Rédacteur en chef, avocat à la Cour d'appel de Paris.

## SCIENCES ET INDUSTRIE AGRICOLES.

### Maladie de la Vigne.

Une maladie, peut-être aussi funeste que celle qui frappe depuis quelques années les pommes de terre, menace d'envahir la vigne; nous devons donc nous hâter d'éveiller l'attention, de provoquer les recherches utiles de tous les hommes compétents.

L'intérêt, sollicité par cet important sujet, est immense, si l'on n'oublie pas que la vigne fournit à la France le plus précieux de ses articles d'exportation, et que, sous ce rapport, l'avenir lui appartient d'avantage encore, en raison directe de l'aisance générale des peuples augmentée et des droits de douane s'abaissant entre les nations, dont les rapports, plus nombreux, plus faciles, se multiplieront davantage et nécessairement. Le vin, d'autre part, est la matière qui, en France, est la plus productive au Trésor et la plus facilement imposable.

La culture de la vigne couvre le vingt-septième du sol de la France. Le sud, le sud-ouest et le sud-est comprennent à peu près les trois quarts de cette culture qui occupe six millions de nos compatriotes, par un travail sans chômage, sur un terrain d'une valeur intrinsèque ordinairement très-médiocre, mais qui en acquiert une toute autre de la main de l'homme.

De toutes les plantes, de tous les arbustes, il n'en est aucun que l'on puisse comparer à la vigne, sous le rapport des variétés d'espèces que l'on obtient d'un seul individu en le multipliant par divisions successives; c'est peut-être le seul arbrisseau qu'il soit possible de tourmenter le plus par la culture sans qu'il cesse de répondre, pour ainsi dire, à toutes les exigences.

L'abus que l'on a fait de cette précieuse faculté serait peut-être la cause de la maladie qui est à la veille d'affecter nos vignes. En effet, on suppose que la vigne, forcée par une culture artificielle et sous bache fa été le point d'émergence ou de départ de cette épidémie redoutable.

Ce fut en 1845 que l'*Oidium* a été reconnu pour la première fois par M. Tucker, jardinier à Margate (Angleterre). Les serres de ce pays et celles de la Belgique virent leurs raisins de primeur infectés avec une sorte de prédilection. En 1847 et 1848, les serres de M. de Rothschild, à Puteau, en souffrirent faiblement, puis, en 1849, d'une manière beaucoup plus intense, pour de là se propager sur les treilles environnantes, et envahir les vignes des communes de Suresnes et de Puteau, et les treilles les mieux exposées de Versailles. En 1850, au mois d'août, je fus témoin de la marche désastreuse de l'*Oidium Tucker* dans le beau parc de M. Mousnier de Beaumont, à Courbevoie; l'épidémie semblait tracer des lignes géométriques. Le raisin, frappé par le parasite, revêtait une teinte brune, grisâtre, cessait de grossir, se flétrissait, se desséchait; peu de vignobles de la banlieue de Paris eurent le bonheur d'être complètement épargnés.

En 1851, les mêmes ravages se reproduisent, un vigneron expert de Sartouville me le confirme de nouveau, une espèce de toile d'araignée légère, blanchâtre s'étend sur certaines qualités de raisin, de préférence sur le *frankinal*, sur le *gros-coulard*.

Les vignobles du département de l'Isère en seraient également atteints; dans ce pays le point de départ est attribué à une souche de chasselas existante à deux kilomètres de Grenoble et adossée à un four de boulanger, et au midi, protégée par une serre; le raisin de ce cep est en complète maturité vers le 15 juin. Dès l'année passée quelques produits de cette souche unique furent un peu malades; cette année, dans les derniers jours de mai, la maladie fut grave et a commencé à se propager rapidement dans les vignobles environnants, et faisait de grands ravages au rapport de M. Benjamin Bouchardot, membre de la société d'agriculture de Grenoble.

S'il était bien avéré que le raisin forcé dans les serres, et certaines espèces en particulier donnaient naissance à l'épidémie, il y aurait des mesures préventives faciles à prendre par l'autorité municipale lorsque les serres seraient rapprochées de pays vignobles principalement; l'histoire agricole de ces pays, jusqu'à ce jour, n'avait rien transmis qui ressemblât à de pareils désastres; mais il est encore permis de conserver quelques doutes sur l'étiologie de cette nouvelle maladie.

Dans mon dernier voyage en Angleterre, (août 1851), j'ai examiné dans le magnifique jardin de Hampton-Court le cep de vigne le plus merveilleux qui existe; planté en 1768, il couvre aujourd'hui sous bache une étendue de près de 20 mètres dans un sens et 40 mètres dans l'autre sens, il donne environ quinze cents grappes par année : ses raisins sont réservés pour la table de la reine Victoria et jamais ce cep n'a été malade.

En attendant que l'art découvre un moyen prophylactique rationnel, ce qui implique la connaissance exacte de la cause ou des causes de cette récente épidémie, il est nécessaire de préparer quelques ressources efficaces sinon pour détruire complètement les effets du mal, au moins pour les limiter et les atténuer. Tout ce que l'on a proposé jusqu'à ce jour se réduit à des aspersions, à des arrosages avec des liquides composés, les uns ayant en solution du sel de cuisine, de la chaux, du goudron, ou tenant en suspension de la fleur de soufre, soufre sublimé; de l'eau simple en suffisante quantité doit même suffire; il est bien certain que les gelées prolongées pendant un hiver rigoureux, détermineraient la destruction du parasite.

Docleur CAFE.

Nos lecteurs ont pu remarquer la profusion avec laquelle nous enrichissons notre journal des nombreuses vignettes qui doivent leur donner une idée des objets exposés dans le Palais de Cristal. La moitié de notre recueil étant consacrée à ces vignettes, qui, plus que des articles raisonnés, parlent aux yeux, nous ont obligés d'abrégier le compte rendu détaillé et les appréciations que nous avons sur le travail de chaque nation.

Cependant, déjà, on a pu le voir, il est bien peu de pays dont nous n'ayons parlé.

Nous devons aujourd'hui nous empresser d'annoncer que, successivement, nous allons parcourir méthodiquement et analytiquement les expositions de plusieurs nations sur lesquelles nous avons réuni des documents précieux. Nous citerons, entre autres, les expositions turque, sarde, des États-Unis (*Voir p. 267*), de l'Autriche, de la Bavière, du Danemark, de la Hollande, etc., etc.

Les gravures qui doivent accompagner le texte sont en cours d'exécution, et cela seul a pu apporter quelque retard à ce travail.

Des écrivains spéciaux, et nous pouvons même le dire, des hommes qui ont déjà fait leurs preuves dans des explorations officielles pour le compte du gouvernement, nous ont communiqué leurs travaux, et nous sommes heureux d'être en mesure d'en annoncer la publication prochaine.

### AVIS IMPORTANT.

Les personnes dont l'abonnement expire à la fin de l'Exposition, c'est-à-dire le 11 octobre prochain, sont priées d'adresser leur renouvellement avec l'adresse bien précise. Ainsi qu'il est dit plus haut, moyennant 12 fr. 50 c. seulement, les abonnés actuels recevront le journal jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1852.



## PUPITRE PORTATIF,

PAR LE CAPITAINE TWOPENNY.

Rien n'est plus favorable au travail de la pensée que ce qui vient en aide aux mouvements du corps. — Toutes les fois que les rouages de notre machine humaine seront, par un moyen quelconque, affranchis de toute gêne ou de toute fatigue, soyez sûr que l'esprit en saura profiter, et que la pensée profitera toujours de cet affranchissement. Il ne faut jamais, comme dit Gros-Réné dans le *Dépit amoureux*, que la *sensitive* soit mise au-dessous de l'*animale*, et, par conséquent, il faut en conclure que le travail de l'esprit prend



Pupitre portatif, par le capitaine Twopenny.

de l'activité, à raison même des moyens mécaniques qui peuvent venir en aide à la paresse du corps.

L'invention industrielle touche à toutes les idées philosophiques et se fait parfois son interprète, en réalisant ses rêves. Il y a toujours, dans le fait qui en est le produit, la pratique de quelques idées qui ont leur siège dans le domaine de la philosophie, de la science ou des arts ; et l'on rencontre à chaque pas le témoignage irrécusable de cette alliance nécessaire dont nous cherchons toujours à signaler le caractère précis et palpable.

Les deux dessins qui sont placés en tête de ces deux pages viennent en aide à cette assertion.

Nos lecteurs, qui appartiennent à  
(Voir la suite, page ci-contre.)

## DIVERS OBJETS DE PORCELAINE,

PAR M. GRAINGER, DE WORCESTER.

Nous donnons ci-dessous le dessin de plusieurs objets qui sortent de la manufacture de porcelaine de MM. Grainger et Worcester. On



peut y reconnaître du goût et en même temps un cachet de simplicité que nous ne sommes pas accoutumés de trouver dans la fabrique anglaise. Les trois pots et le pot avec cuvette sont formés de feuilles et de fleurs qui, paraît-il, ont fait, depuis longtemps, la réputation des exposants dont nous parlons en donnant la vogue à leurs produits.

Mais le travail le plus remarquable est le *service à café* sur plateau qui se trouve au bas de la page à gauche.

C'est une imitation de vieille porcelaine de Chine bleue, à ruches, entrelacée de plusieurs

épis de blé qui se jouent avec harmonie, et non sans élégance, soit autour de la cafetière, soit autour des vases. La maison de M. Grainger, de Worcester, passe, à juste titre, pour un des établissements qui

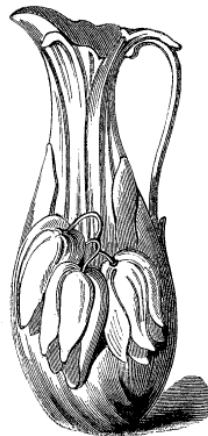
marché, la question de l'art céramique. Et, non-seulement il faut arriver par la simplification des procédés, à réaliser l'espoir que l'on a de rendre accessible à toutes les fortunes les œuvres d'art que cet art produit, mais il est nécessaire de chercher dans les matières premières, travaillées par des procédés nouveaux, l'élément d'une nouvelle fabrication. A Londres, on a remarqué, à cet égard, une foule de produits naturels qui viennent enrichir l'art.

Des pierres artificielles se sont assouplies aux efforts de l'artiste, par l'application du ciment, par exemple, à l'utile et à l'ornementation.

On a découvert dans l'île de Wight et sur les côtes du Kent et du Somerset-Shire, une substance appelée *septaria* et qui est composée de tout ce qui constituait le ciment romain.

On s'en est emparé, on s'en empare pour l'ornementation.

On y applique encore le gypse, le stuc, le scagliola de Keene, le borax, l'alun, et, avec ces substances, on exécute de véritables œuvres artistiques. Le Cornwall est un producteur très-riche de terre qui se plie volontiers à ce travail de l'art



s'inspirent avec le plus de goût et de succès des bonnes traditions du vieux Chine et de Sévres. Nous devons saisir cette occasion d'appeler l'attention de nos lecteurs sur l'importance qu'il y a de résoudre, au point de vue du bon

céramique. Il appartient aux artistes comme M. Grainger, l'un des plus distingués dans ce genre de travail, d'étudier ces terres et de les appliquer à leurs utiles procédés.

la classe des penseurs et qui se rendent compte du travail de l'esprit humain, savent ce qu'il y a de favorable à l'instruction, à la réflexion, à l'étude, dans le confortable. Il semble que l'esprit ait besoin d'oublier qu'il a la matière pour

ou le journal, et rien ne vient ainsi contrarier les oscillations du corps. C'est la solution la plus complète du problème : la pensée n'est entravée par aucune gêne, le travail moral n'est gêné par aucun obstacle matériel. Un des avantages précieux de ce petit pupitre, c'est sa légèreté.



Pupitre portatif, par le capitaine Twopenny.

Il l'appelle à un spectacle tout d'abord plein de charme, par le confort et l'aisance de la position où il le convie; il lui offre un spectacle dans un fauteuil.

Eh bien ! le capitaine Twopenny vient, sur cette idée, d'inventer la petite machine dont nous donnons ci-contre les deux dessins.

Il s'agit tout uniment d'un pupitre qui vient se placer soit sur la table du gentleman qui lit en déjeunant, soit sur le lit de l'élégante un peu souffrante qui cherche dans le livre à la mode une distraction à ses vapeurs.

Au moyen d'une tige demi-circulaire, s'appuyant à un double pied, un pupitre mobile se promène au gré du lecteur et suit les mouvements qu'il veut lui imprimer, selon le mouvement capricieux de son corps; il est adapté au pupitre même une main mobile qui tient le livre

des liens de la matière. C'est toujours cette lutte, si merveilleusement décrite par le savant philosophe Xavier Demaistre, de l'animal et de la pensée.

## BIBLIOTHÈQUE

et

## CHEMINÉE,

par

MM. Holland et fils, de Londres.

Ceci est une innovation. Est-il mieux de suivre les vieux errements en fait de bibliothèque, et aut-il toujours, et de toute nécessité, placer sur une cheminée la glace traditionnelle, ou bien faut-il innover et ne laisser à l'œil du savant que la sévérité d'une riche et grave sculpture sur bois, telle est la question que s'est posée la maison Holland et elle l'a décidée dans ce dernier sens.

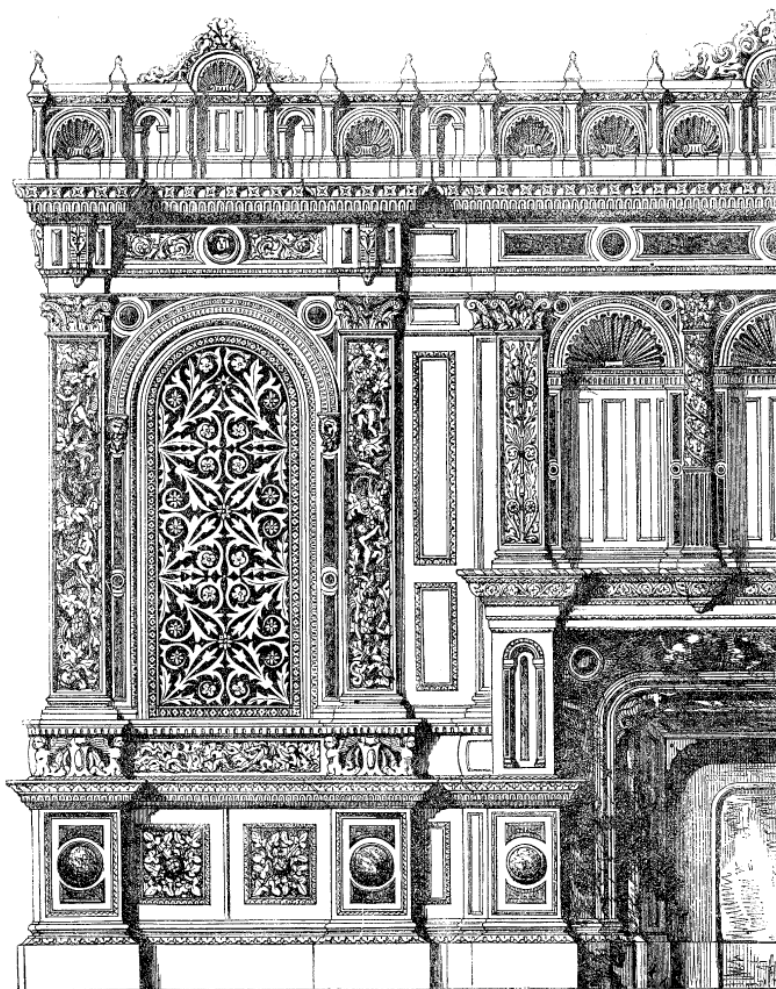
La bibliothèque dont nous donnons ici le dessin entoure le cabinet : elle est en bois de noyer sculpté avec des appliques de marbre vert et rouge; les incrustations que l'on voit sur les glaces sont en cuivre. Cette bibliothèque a sur chacun de ses quatre côtés à peu près sept mètres de long sur quatre mètres de haut. La gravure que nous donnons ne représente que la moitié d'un des côtés.

Il s'est manifesté, à l'Exposition, et cela de la part de plusieurs nations, une tendance toute particulière pour l'ornementation et la sculpture des mobiliers. Nous savons

que l'Autriche rivalise avec la France sous ce rapport. On peut distinguer les nations en deux camps distincts sous ce rapport.

Celles que la nature a particulièrement douées, en leur donnant de merveilleuses matières premières, et celles qui, douées par la Providence d'un grand sentiment artistique, se servent avec succès de leurs faibles ressources pour introduire le travail de l'art dans les détails de la sculpture sur du bois grossier.

C'est ainsi que le chêne, le noyer, le bois de sapin même, peuvent s'assou-



Bibliothèque et cheminée, par MM. Holland et fils, de Londres.

plir sous le ciseau habile des nations occidentales, qui savent en faire sortir des œuvres pleines d'originalité et de génie; tandis que, dans les Indes, en Chine, à Bahama, à Barbadoes, à Bermudes, terres privilégiées sous le rapport des bois naturels, l'art est inconnu, le travail est inerte.

Il est sûr qu'un jour viendra où l'on pourra unir à ce travail perfectionné de l'art, dans l'Occident, l'élément nécessaire des matières premières, et alors les meubles qui, de nos jours, profitent avec tant d'éclat des combinaisons ingénieuses de l'art, ne laisseront plus rien à désirer.

Nous ne laissons jamais échapper l'occasion de faire remarquer combien est vivace le progrès, sous ce rapport.

Si l'on compare le travail moderne avec celui du passé (et nous voulons parler de quelques années en arrière seulement), on voit l'art pénétrer partout jusque dans les objets les plus humbles.

La matière première pouvant être empruntée à tous les peuples, le bon marché de l'œuvre s'en suit tout naturellement, et les combinaisons les plus séduisantes peuvent bientôt être réalisées.

C'est ainsi, par exemple, qu'au bois de chêne ou de noyer peuvent s'unir les marbres les plus précieux; que les travaux de la ciselure sur acier ou sur cuivre peuvent relever ce qu'il y a de grossier dans une simple sculpture sur bois, et que, sur un meuble construit de bois ordinaire, on peut ajouter tels ornements en placage qui en complètent le bon goût et l'éclat. Cette bibliothèque est un exemple de cette alliance, qui permet aux nations de s'aider dans leur industrie; ce n'est pas là le libre échange absolu, puisque la matière première et le travail se donnent un appui mutuel : le contraire serait de la spoliation. Ici, c'est l'union du travail, c'est le respect des industries de toutes sortes et de toutes nations.

## EXPOSITION DE LONDRES.

Londres, le 20 juillet 1851.

Aucun des publicistes qui écrivent sur l'industrie, n'a encore songé à remonter à la cause qui lui donne naissance dans telles régions, à l'exclusion de telles autres; M. Michel Chevalier indique, il est vrai, la limite qu'il aperçoit entre le groupe oriental qui n'a pas d'industrie, et le groupe occidental où elle s'est, pour ainsi dire, exclusivement développée; mais la cause, on ne la voit pas, ou plutôt il ne veut pas la voir, parce qu'elle blesse les yeux des économistes qui ont oublié, comme nous le disait le comte Rossi, cet autre versant de la science, que la cause est précisément dans ce que les économistes appellent avec horreur les *privileges*, les *monopoles*, c'est-à-dire dans l'abolition du domaine public, dans la restriction du libre parcours, dans les bornes, les haies, les murailles et les fossés, destinés à empêcher l'homme de passer partout et de fourrager le champ du voisin. Ils auront beau crier: anathème! l'histoire est là. Ce sont les *privileges* accordés par Colbert aux verriers de Venise, aux fabricants desoieries du Milanais, aux faïenciers de Faenza, etc., qui ont doté la France de ces industries jadis factices, aujourd'hui naturelles.

C'est par des *privileges* que l'Angleterre a attiré en Irlande les drapiers et les teinturiers flamands, l'Angleterre est encore pavée de *monopoles*, de *privileges* et de corporations, qui font sa force et sa richesse; c'est par des *privileges* que la Prusse a fixé chez elle une partie des victimes du rappel de l'édit de Nantes, dont les descendants sont encore les principaux fabricants du pays, c'est par des *privileges* que l'Égypte et la Turquie vont naître à l'industrie.

Quelques souverains de notre époque, imbus de la haine des *monopoles*, sur la parole des économistes, ont mieux aimé donner de l'argent que des *privileges*: le roi Guillaume I<sup>er</sup>, des Pays-Bas, s'est servi de ce moyen, l'empereur de Russie s'en sert; mais ce nouveau procédé, trop coûteux et trop chanceux, ne vaut pas celui des patentes et des brevets qui constituent des *privileges* ou des *monopoles* parfaitement légaux et hors d'atteinte des caprices ou des intermittences du pouvoir.

Qu'était la concession de ces *privileges* accordés aux fabricants qui venaient apporter leur industrie dans un pays, sinon des patentes et des brevets exclusifs entachés d'illégalité, il est vrai, mais qui n'en avaient pas moins d'efficacité, tandis que les brevets actuels sont devenus des *privileges* et des *monopoles* épurés, c'est-à-dire sans mélange de bon plaisir, et par conséquent justes et légaux, avec cette différence que les industriels, au lieu de recevoir des encouragements de l'Etat, lui paient une rente en outre des droits fiscaux qui affligent les fabricants de quoi que ce soit.

M. Michel Chevalier constate que toute l'industrie du groupe occidental est identique ou similitudineuse, parce que les mêmes machines et ceux qui les conduisent passent rapidement d'un pays dans l'autre; mais le savant écrivain ne se demande pas pourquoi ces machines ont tant de peine à enjamber la limite du groupe oriental: il ne veut pas avouer que cela ne pèserait pas une once, comme on dit, s'il y avait de l'autre côté de la frontière un *monopole*, un *privilege*, un *brevet*, qui leur tendit la main. Les économistes aiment mieux supposer qu'on ne doit rien à l'inventeur, puisque la même idée, la même combinaison, éclot, disent-ils, en même temps dans une foule de têtes à la fois, quand le temps est venu et que le besoin s'en fait sentir. Mais comment se fait-il que ce phénomène ne se produise que dans le groupe occidental, sillonné de chemins de fer et de télégraphes? Admettrait-il aussi la co-existence de deux races dont l'une serait privée de l'esprit de combinaison?

Vous verrez sans doute, après l'Exposition, surgir dans notre groupe une foule d'idées analogues à celles qui figurent dans quelques coins obscurs du Palais de Cristal, et les économistes de s'écrier: Voilà! les idées sont comme les plantes: quand la floraison est venue, il faut que la graine tombe! A quoi bon donc des brevets? L'inventeur ne peut pas plus s'empêcher d'inventer qu'une mère d'accoucher.

Les idées, qui sont le pollen de l'esprit, naissent quelquefois spontanément, il est vrai; mais si personne n'a intérêt à les recueillir, à les semer, à les arroser surtout, elles se dessèchent sur place et ne produisent rien.

Il en pèrit des millions chaque année de la sorte. Oh! oh! des millions! vont s'écrier les esprits stériles: c'est de l'exagération montée jusqu'à l'hyperbole!

Demandez à un joueur d'échecs combien de combinaisons il se sent capable d'accomplir là où vous n'en voyez pas. Telle est la position respective de l'inventeur qui connaît le jeu, et de l'économiste qui ne le connaît pas.

Mais c'est parler à des sourds que de parler à des gens en puissance d'une utopie qui les magnétise et les paralyse. Nous les renvoyons à l'inventeur de la chaire à prêcher exposée dans le Palais de Cristal, qui a la prétention de convertir les sourds. Dans cette chaire extraordinaire, le prédicateur parle dans un large entonnoir auquel s'emmanchent une foule de tuyaux en gutta-percha, qui s'en vont par toute l'église en se ramifiant et se fissurant comme les branches d'un arbre généalogique. Chaque sourd prend un de ces appendices et le porte à son oreille.

Il y aurait moins d'encombrement, si la voix se rendait dans des piliers de bois creux percés de trous à certaine hauteur, contre lesquels les sourds appliqueraient l'oreille.

Tous les bancs, les colonnes, les fauteuils et les lambris de certaines assemblées devraient être également creux pour qu'on pût leur crier la vérité du dehors.

Si la chaire des libres-échangistes était faite ainsi, on leur dirait: Vous en voulez aux industries factices, vous refusez de les laisser s'établir dans le pays à l'aide de la protection, à côté des industries que vous appelez naturelles. C'est là votre argument le plus puissant aux yeux des *surfaciens* qui ne savent jamais approfondir une question cubique. Mais telle industrie qui était factice hier devient naturelle demain. La production de la soie, du sucre, des glaces, de la porcelaine, du calicot, ont été factices et sont devenues naturelles avec le temps et la protection dans bien des pays. La fabrication du fer au coke et des machines était factice il y a un quart de siècle: elle ne l'est plus que relativement à l'Angleterre aujourd'hui.

On pourrait même dire que tout ce qui existe dans un pays civilisé, en deçà de l'état sauvage, est factice. Les dindons eux-mêmes, si abondants aujourd'hui, ne doivent leur naturalisation qu'à la protection des jésuites. La plupart des animaux et de nos fruits sont dans ce cas, et vous verrez que le lama, l'alpaga, l'hémione et le chameau, pour peu qu'on les protège, deviendront aussi naturels à la France que les ânes qu'on rencontre partout.

Il est évident que si l'on s'en était tenu, dès l'origine, aux préceptes des économistes, il n'y aurait d'industrie nulle part; nous n'aurions jamais pu substituer la charue à la bêche, la pomme de terre américaine au gland national; la pêche serait restée en Perse, la cerise au Pont, le chanvre en Égypte, les moulins à vent en Palestine, les canaux en Chine, et les chemins de fer en Angleterre. Acceptez le libre échange, et toutes les industries encore factices en ce moment sont condamnées à périr; et les peuples les plus avancés resteront maîtres du champ de bataille.

Mais il n'y a rien d'absolu: on ne doit ni rejeter ni admettre entièrement le libre échange; il est très-utile entre un pays civilisé et un pays sauvage ou barbaresque, et très-dangereux entre les nations qui fabriquent les mêmes produits industriels. Les traités de commerce sont donc encore très-nécessaires pour préparer la transition.

Quand le niveau industriel est trop élevé d'un côté, il faut ouvrir les vannes petit à petit, et ne pas rompre tout d'un coup la digue: il y aurait trop de monde noyé.

Voilà l'opinion que nous voudrions pouvoir crier à l'oreille des libres-échangistes à l'aide du *logophore* dont nous allons faire connaître les principes, sans lesquels il n'y a pas de succès possible pour porter la voix à grande distance:

1<sup>o</sup> Tout tuyau en matière molle ne peut conduire le son qu'à 500 ou 600 pieds et avec peine;

2<sup>o</sup> Tout métal raide et sonore, fer, cuivre, zinc, etc., conduira le son sans perte et même avec ampliation à des distances incommensurables, si les tuyaux sont suspendus dans des conduits souterrains et appuyés sur des supports minces et rares (paroles de M. Biot);

3<sup>o</sup> Si ces tubes sont couverts de terre, mastiqués dans les murailles ou serrés par des crampons et placés dans l'impossibilité de vibrer librement, ils se

trouvent dans la condition des cordes de violon auxquelles on applique une sourdine;

4<sup>o</sup> Le son ne se propage pas plus loin dans de pareils tubes que dans ceux de caoutchouc ou de coton, qui sont aussi mauvais conducteurs du son que de l'électricité.

Nous aurions mille choses curieuses à dire sur cette affaire, qui nous a occupé pendant plusieurs années; mais à bon entendre demi-mot. Les *Logophores*, déjà si communs en Angleterre, vont se répandre bien davantage quand on en saura la théorie. On ne tardera pas à les introduire dans tous les ateliers et même dans les mines les plus profondes pour donner et recevoir des avis, qui peuvent se croiser sans inconvénients et arriver sans perte aux deux auditeurs.

À propos des mines, on ne voudra pas nous croire sur le continent quand nous dirons que les Anglais ont osé descendre des machines à vapeur au fond des mines; celle de *Tamar Silver Lead* est employée à retirer les débris dont l'accumulation était sur le point de faire abandonner les travaux.

C'est l'ingénieur Walker qui a fait ce bel ouvrage, après avoir obtenu sa liberté d'action des directeurs, lesquels étaient de l'avis des hommes femmes, qu'on ne trouverait pas d'air là-bas pour alimenter le foyer, qui tire néanmoins si bien à l'aide d'un conduit incliné arrangé en cheminée, que les actions et les espérances des associés se sont immédiatement relevées. Mais que sont ces exploitations de plomb argentifère à côté des mines d'argent natif de l'Amérique, dont on voit figurer des blocs entiers à l'exposition?

Il ne faut pas prendre cependant le bloc de *Pattinson* qui pèse 85,000 fr. pour un lingot natif. C'est le résultat d'une méthode de son invention qui consiste à écumer le bain à l'aide de grandes cuillères en fer perforées de trous de 8 à 10 millimètres: il met à profit cette observation de la science, que les alliages métalliques sont plus fusibles que le moins fusible des métaux alliés, de sorte que l'alliage d'argent et de plomb passe à travers les trous des cuillères, sur lesquelles il ne reste que le plomb pur cristallisé. M. Pattinson obtient ainsi des bains de plus en plus riches sur lesquels il opère la coupellation en ne faisant que peu de litharge.

Nous remercions M. Pattinson d'avoir fait cadeau de sa méthode à la France et à l'Allemagne, qui en ont le plus grand besoin pour exploiter leur plomb, très-pauvre en argent.

Quant au Canada, qui possède de la plombagine contenant 3 1/2 p. 100 d'argent pur, il ne sent pas le besoin des procédés perfectionnés mais laborieux de M. Pattinson, que le savant Soppwith dirige si bien pour le duc de Buckingham.

Nous croyons qu'il est superflu de faire l'histoire de l'or. Depuis la découverte de la Californie tout le monde en est saturé, surtout s'il a lu les *Débats*; mais ce qui est intéressant, c'est de connaître ce que devient l'or qui nous échappe, l'or qui se réduit en atomes, l'or qui tombe en poussière impalpable, l'or qu'on voit en liqueurs et qu'on avale en pilules, l'or de nos boutons, de nos chaînes, de nos cadres, de nos bronzes, l'or qui s'use, l'or ambiant, l'or à l'état de vagabondage enfin: que devient-il? Est-il donc perdu pour nos derniers neveux?

Nous pouvons rassurer les *Chrysophiles*, en leur disant que rien ne se perd ici bas, si ce n'est l'esprit et le bon sens, qui ne se retrouveront probablement pas comme l'or atomique dont voici l'itinéraire:

Supposez que cet or impalpable fut de l'or potable, de l'or liquide qui tombât des nues comme l'eau à l'état vésiculaire, vous le verriez se réunir en gouttes, les gouttes en filets, les filets en ruisseaux et les ruisseaux en rivières et en lacs, dans lesquels vous iriez le repêcher, pour l'user encore; eh bien! la nature ayant trouvé ce mouvement perpétuel très-ingénieux, l'emploie pour l'or et les autres métaux; elle a des courants galvaniques ramifiés, divisés, épanouis sur la surface du globe; comme nos filets nerveux sont épanouis sur toute la surface de notre corps afin de transporter nos sensations aux ganglions ou stations galvaniques, et des ganglions au cerveau; les courants électriques sont doués, comme on sait, d'une faculté entraînant et magnétique qui saisit les particules métalliques éparées, les réunit par ce qu'on appelle *affinité chimique*, à défaut de meilleure expression, en filets, en ruisseaux, en rivières et, avec le temps, en lacs, que nous exploitons et que nos successeurs exploiteront à leur tour. Mais hâtons-nous, car s'il y a des filons qui s'em-

plissent, il y en a qui se vident. Les métaux les plus précieux surtout sont ceux que les courants électriques affectionnent le plus. Telle est la théorie séduisante inventée par notre père, pour nous faire retrouver l'or perdu; ne nous affligeons donc plus de voir nos napoléons, nos louis, nos souverains s'évaporer entre nos doigts, puisque nous sommes sûrs de les retrouver en Angleterre.

A propos de la faculté entraînant des courants galvaniques, électriques et magnétiques, un Américain de nos amis n'est pas loin de prendre une patente pour tanner les peaux en les disposant en guise de cloison dans un bain d'écorce de chêne qu'il fera traverser par des courants électro-galvaniques. Ces courants doivent déposer, en passant, le tannin qu'ils entraînent, sur la gélatine. C'est un autre versant du tannage par endosmose; on l'appelle tannage à la minute, en opposition avec le tannage à l'heure des *Manilliens*, le tannage à la journée des *Ojib-be-Was*, et le tannage à l'année des Européens. Nous allons décrire ces méthodes inconnues afin qu'on ne puisse prendre de brevets, ce qui fera que ces excellents procédés ne seront jamais exploités parmi nous; parce que tout le monde ayant le droit de faire, dont l'équivalent réel est le droit de ne rien faire, on n'en fera rien. C'est un service que nous rendons à nos tanneurs à l'année qui, comme les trépassés, n'aiment pas à sortir de leurs fosses, et une leçon de *monopolie* pour ceux qui refusent de breveter une invention imprimée en une langue quelconque: à moins qu'on ne trouve que notre technographie n'est pas une langue, ce qui pourrait bien arriver.

Voici ce que notre ami, le docteur de la Géronnière qui a longtemps habité les Indes espagnoles, nous a raconté en ces termes:

« Mon meilleur cheval étant mort, je vis venir un tanneur du voisinage, qui me demanda si j'étais bien pressé d'avoir sa peau. Je lui répondis affirmativement.

« Il alluma aussitôt un grand feu dans ma cour, courtut chercher plusieurs bouteilles pleines de cachou, pendant que son aide ratissait la peau; quand le feu ne présentait plus qu'un grand brasier, ces deux hommes debout, la prirent et la tendirent au-dessus des charbons en la tiraillant dans tous les sens et en lançant avec la bouche des ondes de ce tannin sur les places qui se séchaient; ils continuèrent de la sorte pendant une heure.

« Il paraît que la chaleur en ouvrant les pores laisse le cachou s'introduire rapidement sur la gélatine, et l'évaporation en chassant l'eau semble favoriser singulièrement l'opération, car je n'ai jamais vu de peau mieux tannée que celle de mon pauvre Chéri, » nous disait le docteur.

Voici maintenant ce que nous a raconté M. Clemson, des Etats-Unis, ancien ministre résidant en Belgique, qui a longtemps vécu parmi les sauvages:

« Les femmes *Ojib-be-Was*, dit-il, sont les seuls êtres qui travaillent dans la tribu, et elles ne travaillent que pour les besoins momentanés des mâles, qui ne font que chasser, fumer, danser et festoyer. Ce qui, par parenthèse, n'augmente pas du tout le capital social. »

Nous dirons, en passant, qu'un gouvernement qui multiplie trop les fêtes, distraie le peuple de son travail, le tient en lesse pendant la moitié de l'année, le fait tourner à l'état de sauvage. Les Romains donnaient au peuple des spectacles, mais ils y ajoutaient du pain.

Aujourd'hui comme au temps de la décadence de Rome, les plaisirs populaires sont la grande affaire du siècle; s'amuser semble être la dernière fin de l'homme; 4,000 fr. de plaisirs pour 45 fr. Tout un mois d'amusements pour votre dernier morceau de pain! Fêtes de nuits par-ci; fêtes de jour par là; festins, bals, concerts, inaugurations, illuminations, régates, festivals, kermesses, ballons, loteries, orgies, folies; nous n'avons qu'un temps à vivre, amis, passons le gaiement: Hélas! ceci n'est que trop vrai, la France s'ennuie, elle ne songe qu'à tuer le temps, mais le temps se venge bien, car le temps perdu est irréparable; on dirait que les baladins seuls travaillent avantageusement aujourd'hui, le reste ne fait rien ou fait des rien. La France a l'air de courir à sa ruine en train de plaisir.

Les femmes sauvages pennent donc la peau des bisons (race contemporaine des peaux rouges, qui doivent finir quand elle finira), l'étendent avec des chevilles de bois sur une aire battue; fendent la tête de l'animal avec un coin d'agate, répandent la

cervelle sur la peau et se mettent à la frotter avec des cailloux plats, comme pour la faire pénétrer dans la peau. Après que toute la cervelle est usée, elles tendent le cuir sur un cadre, au soleil, et à mesure qu'il se sèche, elles le ratissent et l'assouplissent sans lui donner le temps de se raidir. Ces femmes traitent de même les peaux d'ours, de renards, de chiens et de tous les animaux que les maris leur apportent. Ceci représente la fabrique de draps des sauvages; on en peut voir des échantillons sur le dos des manequins que Cattlin a exposé dans le Palais de Cristal. Remarquez bien que les pantalons, les guêtres et les paletots de ces communistes naturels sont d'une souplesse et d'un moelleux que les draps de Biolley, de Simonis et de Cunin-Gridaine sont loin de posséder, et qu'ils restent tels après avoir été mouillés et séchés, ce qui n'est pas le cas de nos peaux tannées à l'année.

Une découverte admirable des sauvages, c'est d'avoir reconnu que chaque animal possède exactement la dose de cervelle nécessaire pour tanner sa propre peau, depuis le serpent, qui n'en a guère, jusqu'au buffalo, qui en a beaucoup. Cette règle n'a d'exceptions que pour l'homme, car il y en a qui ont fort peu de cervelle; on ne saurait, par cette méthode, tanner le cuir des idiots, des acéphales et des communistes.

JOBARD.

## L'ESPAGNE A L'EXPOSITION.

(Troisième article.)

On trouve dans Pline une longue description des mines espagnoles et principalement des mines d'argent, ce qui prouve que, sous les Romains, l'Espagne possédait déjà des exploitations métallurgiques importantes. Après Pline, d'autres écrivains du célèbre empire se sont occupés de la même question, et de l'opinion qu'ils ont exprimée, il résulte que la presque totalité de l'argent, du plomb et du cuivre, dont la société romaine faisait usage, provenait des mines de la Péninsule. Du reste, les énormes tas de despumations vitrifiées connues en Espagne sous le nom de scorie romaine, attestent la véracité de cette opinion; seulement l'industrie moderne peut hautement accuser d'impéritie les procédés antiques, car les rebuts que nous venons de signaler contiennent encore assez de métal pur pour payer les travaux que nécessite son extraction; imitateurs serviles du génie politique des conquérants sous lesquels ils vivaient, les chimistes de l'antiquité, éclairés par une gloire extraite de l'avidité de vingt peuples, avaient besoin de mettre en fusion des masses de minerai pour obtenir quelques onces de matière précieuse; de nos jours, la gloire et le métal s'épurent à meilleur compte.

C'est surtout au profit du fer, métal peu connu des anciens, qu'a tourné le progrès des procédés épuratoires, et peu de pays en Europe sont plus riches que l'Espagne en éléments ferrugineux; disons aussi qu'il n'y en a pas qui en consomment moins, ce qui donne la raison de l'exiguïté des produits des mines en exploitation.

L'Angleterre, celle de toutes les nations du monde qui use le plus de fer puisqu'elle l'applique à tout, faisant des portes, des planchers, des charpentes, des magasins, des maisons entières, des clôtures, des ponts, des tubes pour la conduite de l'eau et du gaz, des navires, des barques, des phares, et toutes sortes de machines tant urbaines que champêtres en fer, l'Angleterre fait grand cas des fers espagnols qu'elle utilise avec ceux de Suède et de Russie; elle met même les aciers de Biscaye au niveau de ce que la Suède produit de plus fin dans cette matière, et si elle ne se fournit pas dans la Péninsule de toute la quantité de fer déterminée par la différence qui existe entre sa production propre et ses besoins, c'est parce que les moyens d'exploitation et de transport étant encore en Espagne fort imparfaits, le fer de ce pays revient plus cher que tous les autres; or, la cherté des objets équivaut pour l'Angleterre à la perte de leur qualité; c'est donc, encore, à une question de voieie que doit être ramenée l'infériorité de l'Espagne sur ce point.

C'est toujours là qu'il faut revenir quand on veut trouver la cause du caractère stationnaire d'un peuple; partout où la locomotion est difficile, l'homme ne sort pas du logis, et l'homme qui ne voyage pas ne peut ni rien apprendre ni rien gagner, car la science et la richesse sont essentiellement indomi-

ciliaires et demeurent dehors comme le plus vulgaire des gibiers.

Il y a en Espagne une trentaine de mines de fer qui, susceptibles de devenir la source d'un immense revenu, ne produisent, cependant, ainsi que nous le disions dans notre précédent article, que 650,000 quintaux représentant une valeur de 40 millions de francs. Si l'on en excepte le fer provenant des mines les plus rapprochées de la mer, tout celui qui s'élabore dans les diverses forges espagnoles se consomme dans le pays, qui n'en fait, d'ailleurs, qu'un usage extrêmement réduit comparativement aux autres nations du nord de l'Europe; il suit de là que la commande faiblit assez fréquemment et que beaucoup de fourneaux s'éteignent durant des années entières, ce qui ralentit, ce qui paralyse même l'exploitation; de sorte qu'avec ses trente mines d'une richesse incontestable, l'Espagne obtient dix fois moins de résultats que n'en réalise l'Angleterre dans la seule section de l'Ecosse qui fournit 700,000 tonnes de fontes, soit sept millions de quintaux par année. Un moyen infailible d'accélérer le travail minier dans la Péninsule c'est, d'un côté, de décupler la consommation intérieure, et, d'un autre côté, de donner au métal les avantages du bon marché au port d'exportation; ce double bénéfice peut être obtenu par la construction de chemins de fer, c'est-à-dire, par l'application du fer au service du fer; une fois sillonnée de rails, l'Espagne aura ses mines à la portée de la main et pourra familiariser le plus petit de ses villages avec l'usage du fer, lequel est si rare dans toutes ses provinces que, sur les points les plus isolés de chacune d'elles, le laboureur en est resté à la charrue de bois, instrument primitif dont la survivance implique l'imperfection des travaux et le dénuement des travailleurs; elle pourra, de plus, après avoir substitué le fer au bois dans les détails de la vie domestique, présenter à bon compte le surplus de sa production sur le marché et faire, de cette sorte, commanditer ses exploitations par la consommation universelle. Jusque-là cette nation, oublieuse d'elle-même et inutile aux autres, restera pauvre au milieu de capitaux immenses, et, Tantale de la civilisation, souffrira la faim du *comfort* à côté des nombreux éléments destinés à la satisfaire.

Ces éléments sont l'objet d'une si grande négligence, que leur possession semble être en partie ignorée de l'autre côté des Pyrénées. Nous parlions tout à l'heure de l'excellence des fers de Biscaye, eh! bien ce sont précisément ceux-là qui manquent à l'Exposition, car nous ne pouvons pas accepter à titre d'échantillons, les deux pièces d'artillerie forgées à Oñate par les carlistes; ces objets méritent de fixer l'attention comme spécimens de l'art de la fonderie en Espagne, mais non pas comme montres de la supériorité du métal. Les fers de Biscaye, proviennent particulièrement de la montagne d'Arbalan, dans l'Alava; ils sont spathiques, c'est-à-dire adhérents à des minerais feuilletés; le filon en exploitation dans la montagne d'Arbalan, date de peu d'années, mais il promet des résultats considérables, car il est d'une épaisseur de quatre mètres et ne présente pas de difficultés pour l'extraction. La forge de San Pedro de Araya, à laquelle revient le traitement du minerai dont nous venons de parler, en a exposé quelques fragments bruts, en fonte et à l'état malléable, mais ces exemples ne donnent qu'une incomplète idée de la matière, dont le prix, à cause sans doute de l'éloignement du charbon que l'usine tire des Asturies, nous semble d'ailleurs trop élevé. Ce prix est de 40 réaux pour la fonte et de 80 pour le fer malléable, ce qui porte les fers supérieurs obtenus par le mélange de trois parties des minerais célèbres de Somorrostro avec les minerais ordinaires, à 408 réaux le quintal, chiffre évidemment hostile à la concurrence.

Les fers des Castilles, ceux de Barcelonne et de plusieurs autres provinces, n'ont pas paru non plus à l'Exposition. Léon, les Asturies, Salamanque, l'Andalousie, Malaga, Almería, Séville, ont fait preuve de plus d'exactitude. La série des fers de Léon, exploités par la compagnie *Leonesa* dont nous avons parlé à propos des houilles, offre une grande variété de minerais où le fer se trouve dans divers états d'oxydation et de carbonate, d'argiles et de grès ferrifères; les gisements asturiens sont de même nature que ceux de Léon, ils se composent d'oxydes, de peroxides et d'hydroxydes; seulement cette dernière série présente du fer oliginite qui ne se trouve

(Voir la suite page 266.)

## GROUPE DE CHASSE,

PAR M. SAN GIOVANNI DE BRIGHTON.

L'art du statuaire dont nous donnons sur cette page trois spécimens est dignement représenté à Londres. Le groupe de chasse que voici est dû au ciseau d'un artiste italien réfugié à Brighton, et qui jouit d'une grande réputation. On voit par la pureté des lignes et l'harmonie de l'agencement que cette scène s'est inspirée des bons modèles.

HERCULE ÉTOUFFANT ANTÉE.  
— HÉRO ET LÉANDRE.

PAR M. A. ETEX.

M. Etex est le sculpteur statuaire français qui a fourni le plus d'ouvrages à l'Exposition de Londres, et le nom de l'artiste atteste ici que la quantité dont il s'agit n'est pas exclusive de la qualité.

Dans la grande nef du Palais de Cristal, au centre des produits de l'industrie française, on voit deux groupes en plâtre bien connus des amateurs du beau en matière sculpturale; ces deux groupes sont : *Cain maudit de Dieu et le Choléra*, ou la ville de Paris implorant le Très-Haut pour les victimes du fléau asiatique. On remarque, un peu plus loin, les charmants bas-reliefs des *Médicis* et de *Françoise de Rimini*, qui font partie d'une délicieuse décoration de cheminée; sur un autre plan se trouvent des bronzes d'art représentant le grand bas-relief du naufrage de la *Méduse*, la *réduction du tombeau de Céricault* et *Hercule étouffant Antée*, dont nous donnons aujourd'hui une gravure.

Au risque de commettre une indiscretion, que M. Etex nous pardonnera en

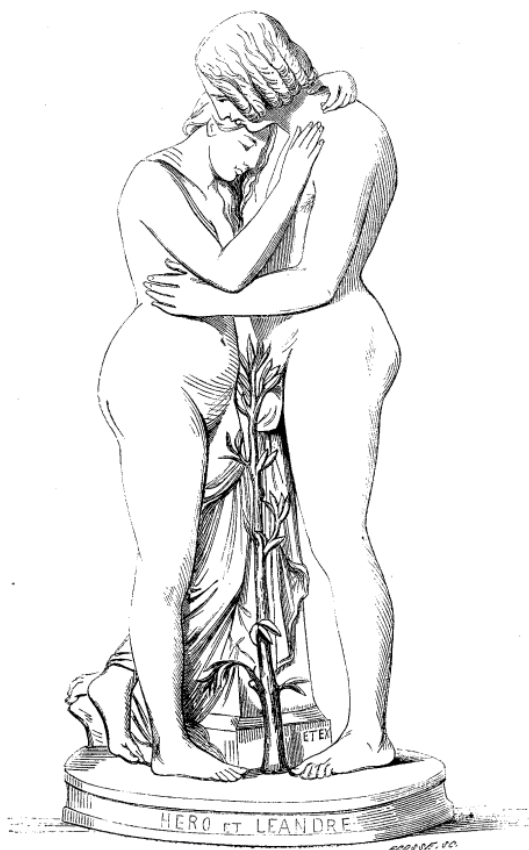


Groupe de chasse, par M. San Giovanni de Brighton.

notice historique touchant ce dernier travail. Ce groupe d'*Hercule et Antée*, qui n'a que quarante centimètres de haut en bronze, a été modelé par son auteur sur un plan de trois mètres trente centimètres ou dix pieds d'élévation : le sujet comportait et exigeait même ces colossales proportions; mais, bien que convaincu, par le témoignage des hommes du plus grand talent, d'avoir fait une œuvre remarquable, M. Etex se vit forcé de détruire son modèle au moment de le mouler. Pour exécuter cet ouvrage en bronze, l'artiste aurait eu besoin de dépenser quinze ou vingt mille francs qu'il n'avait pas, et, dans ce cas, le génie fut vaincu par la finance : le géant attendu ne fut plus qu'un avorton.

Un autre ouvrage de M. Etex, *Héro et Léandre*, dont nous donnons aussi le dessin, attire particulièrement l'attention des Anglais à l'Exposition. Ce groupe en marbre porte le cachet vigoureux du maître dont les sculptures sont, de l'aveu des artistes étrangers, celles qui, comparées aux autres travaux du même genre, reflètent le plus de vie, le plus de plus de pensée, le plus de sentiment, le plus d'âme enfin. Si notre civilisation était assez avancée pour que l'art pût être considéré en dehors des opi-

nions philosophiques ou politiques; si les artistes étaient jugés par des artistes, le grand prix de sculpture eût été très-probablement décerné à l'auteur des



considération du besoin qu'a le public d'être initié aux douleurs sans nombre qui assaillent l'existence des grands artistes, nous jugeons à propos de donner une | groupes monumentaux qui décorent l'arc-de-triomphe de l'Étoile, et du groupe si poétiquement inspiré du Cain.

## LUSTRE, PAR M. MATIFAT,

FABRICANT FRANÇAIS.

Le lustre dont nous donnons le dessin a été commandé à M. Matifat, fabricant français, par le roi de Hollande. Le style est celui du temps de Louis XIV.

On sait que la disposition de ce brillant objet d'ornementation, le plus riche sans contredit que l'on puisse imaginer pour être placé au milieu d'un salon, est telle que les lumières, en se répétant sur des cristaux qui semblent tomber comme autant de larmes, jette un éclat plein de vivacité et de vigueur, qui se multiplie dans les glaces nombreuses qui entourent le salon.

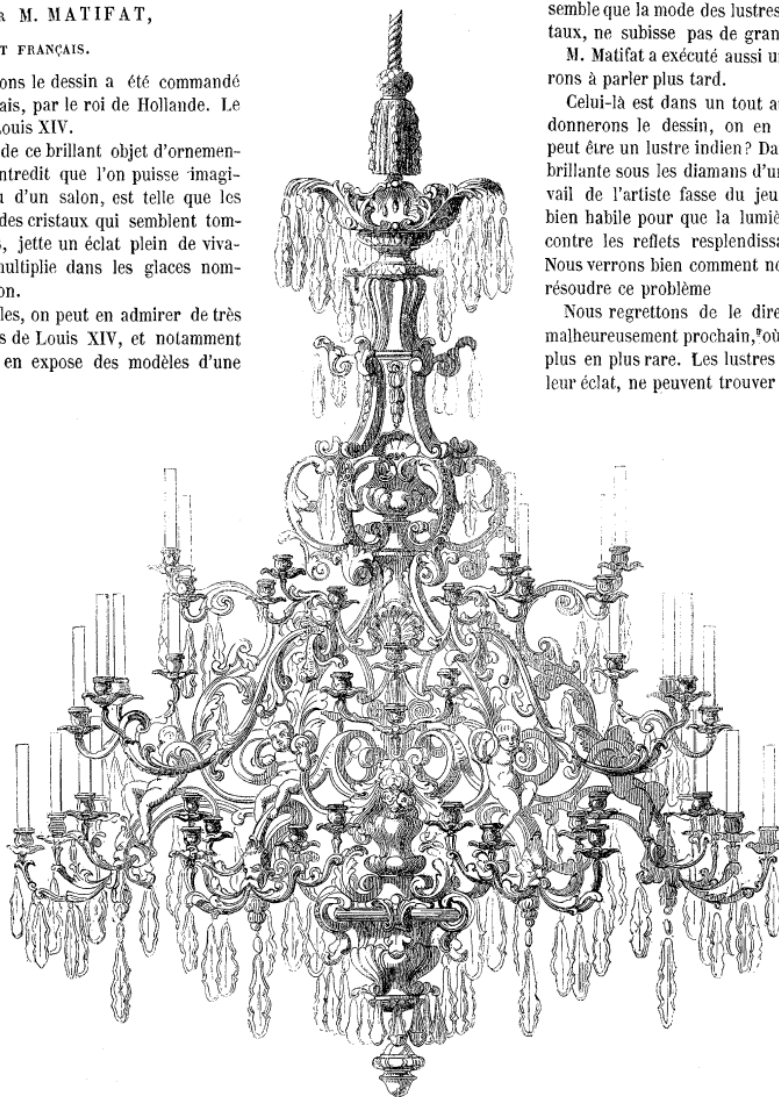
Dans le château de Versailles, on peut en admirer de très beaux ; les appartements dits de Louis XIV, et notamment la grande galerie de glaces, en expose des modèles d'une splendeur sans pareille.

Il paraît que le palais du roi, à La Haye, se prête merveilleusement à recevoir ce genre d'ornement si magnifique. C'est à M. Matifat qu'il a été commandé.

On en voit les détails :

La tige qui est au milieu et qui traverse le lustre de bas en haut, est comme une branche à laquelle d'autres rameaux viennent se fixer. Les girandoles qui semblent s'élançer tiennent à leur extrémité des bobèches d'où partent les cent bougies qui s'y adaptent, et auprès desquelles tombent symétriquement les pendeloques de cristal en forme de larmes. Six enfants se jouent au milieu de ces branches.

Ils sont grimpés dans cet arbre de lumières, et lorsque le feu y brille, on comprend avec quel éclat ces figures viennent se refléter à travers les cristaux. Les figures allégoriques ne sont plus guères du goût moderne, et il faut savoir gré au roi de Hollande d'avoir voulu conserver à ce lustre son cachet du dix-septième siècle. Quant au système, il



Lustre par M. Matifat, fabricant français.

semble que la mode des lustres, en ce qui concerne les cristaux, ne subisse pas de grands changements.

M. Matifat a exécuté aussi un lustre indien, dont nous aurons à parler plus tard.

Celui-là est dans un tout autre style, et quand nous en donnerons le dessin, on en reconnaîtra l'originalité. Que peut être un lustre indien ? Dans ce pays où la lumière est si brillante sous les diamans d'un ciel étoilé, il faut que le travail de l'artiste fasse du jeu des couleurs un agencement bien habile pour que la lumière factice lutte avec avantage contre les reflets resplendissants de la lumière naturelle. Nous verrons bien comment notre fabricant sera parvenu à résoudre ce problème.

Nous regrettons de le dire, mais il arrivera un temps, malheureusement prochain, où ce genre de meuble sera de plus en plus rare. Les lustres par leur volume, et aussi par leur éclat, ne peuvent trouver place que dans de vastes ap-

partements, et nos maisons, si coquettes qu'elles soient dans leur architecture, n'ont plus que bien rarement ces larges proportions qui qui se prêtent volontiers à l'introduction de ces meubles où se forme ce quelque chose de grandiose.

Il faut donc recourir au siècle du grand roi pour trouver des modèles de lustre qui répondent à l'idée de l'ornementation en grand.

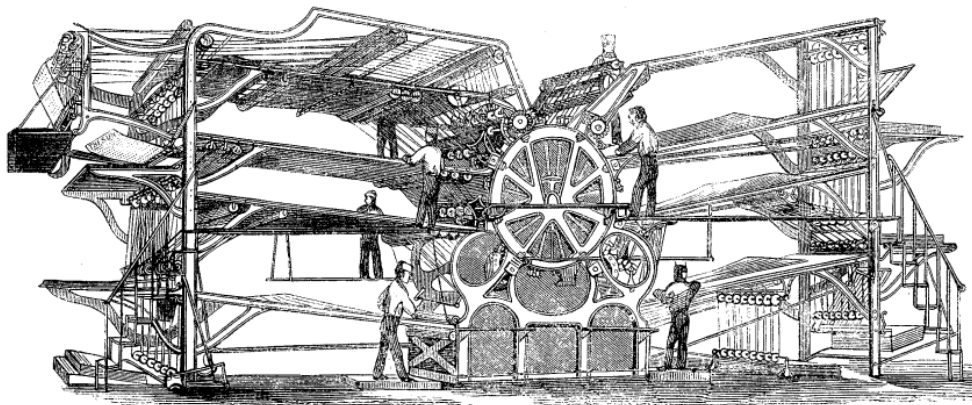
D'autre part, nous devons ajouter, en forme de consolation, que les modes différents d'éclairage qui viennent remplacer les lustres laissent encore à l'art un développement suffisant et qui permet d'y substituer une autre espèce d'ornement. D'ailleurs les établissements publics, les théâtres, les salles de concert se multiplient, et là, du

moins, on peut trouver de nouvelles occasions de reproduire ou mieux d'innover ce mode très-brillant d'éclairage, tout à fait indispensable dans une enceinte où les lumières doivent être répandues à profusion.

## PRESSE AMÉRICAINE DE MAMMOTH.

Cette presse mécanique sert à imprimer le *Soleil hebdomadaire de New-York, New-York Weekly Sun*. Elle donne 20,000 exemplaires à l'heure. La

sont employés. Les caractères de la composition sont sur une forme cylindrique, qui vient s'imprimer sur la feuille placée sur un plan à huit côtés, se renvoyant de l'un à l'autre et descendant ainsi au moyen de courroies de renvoi, jusqu'à l'extrémité supérieure où la feuille paraît toute imprimée. Ces cour-



Presse américaine de Mammoth

simplicité de sa construction est telle, que la figure dessinée ci-dessus suffit pour en donner l'idée la plus précise. Elle a 43 mètres de long et 6 de hauteur, elle forme comme on le voit, deux étages distincts. Huit ouvriers y

roies sont disposées par un procédé si ingénieux, qu'elles font l'office de la main humaine, prennent, placent et retournent le papier avec une précision sans égale. Le *New-York Sun* est tiré à 50,000 exemplaires.

pas dans la première; ce minerai est particulier au mont Arana. La fonte s'obtient dans de hauts fourneaux à l'anglaise, c'est-à-dire, dans ces appareils colossaux, assez semblables à des tours au moyen desquels l'Ecosse, qui possède plus qu'aucun autre pays, le secret de leur utilité, obtient près d'un million de kilogrammes de fonte par mois. L'affinage, vu la rareté, ou tout au moins la cherté de la houille, se fait malheureusement au charbon de bois qui, bien que fort abondant dans le pays, est cependant loin de suppléer, tant pour le prix que pour l'activité, le combustible minéral exclusivement employé dans d'autres pays.

Les couches des Alamos, d'où procèdent les filons d'Hereguizuola, dans la province de Salamanque, sont très-riches en minerai de fer hydroxydé et carbonaté, puisqu'on calcule que ces minerais donnent 45 p. cent, mais les séries de l'Andalousie et notamment les mines de fer magnétiques de Marabella, donnent 60 p. cent à l'affinage, et sont, par conséquent, de près d'un tiers plus riches que celles de Salamanque. Non loin des mines de Marabella et dans le même district de Malaga où elles sont situées, se trouve, comme un accompagnement géologique des fers magnétiques, du carbure ferrugineux ou plombagine, que nous appelons communément de la mine de plomb; il git dans des veines de serpentes assez abondantes dans les entrailles de la Sierra Bermeja, qui fait partie du canton de Benahis.

Une mine d'une autre espèce, se formant de fer micacé avec hydroxyde, est exploitée à Bacarés, dans la province d'Almería; le fer qui en résulte est excessivement malléable et ne sort pas du pays, non plus que celui de Beires qui peut lui être comparé.

Mais tous ces minerais et beaucoup d'autres encore dont l'énumération serait oiseuse et fatigante, sont traités, à deux ou trois exceptions près, dans des forges, dites catalanes, autrement dit d'après l'ancien système des petits fourneaux, mode de procéder qui, tout en requérant les bras de cinq à six personnes par fourneau, ne peut produire cependant dans quatre ou cinq heures de travail, qu'une quinzaine de kilogrammes de fer. La compagnie *Palentina-Leonesa* de Leon, et celle du *Pedroso* de Séville, nous paraissent posséder, seules, des hauts fourneaux; il est vrai de dire que, si modestes qu'ils soient, ces établissements suffisent à la consommation avec laquelle ils sont en rapport et en dépassent même les besoins, puisqu'un des hauts-fourneaux du *Pedroso* est éteint dans ce moment, par la raison que ses produits manquent de débouchés. Le génie de la production ne se développe dans un pays qu'en proportion de l'accroissement de la consommation; de telle sorte que produire est, contrairement à l'opinion commune, une question secondaire; la question de principe, c'est consommer; l'appétit d'une chose, fait naître industriellement cette chose; les inventeurs, agents des appétits publics, n'apportent que ce que la volonté sociale, dont ils ont l'intuition, leur a demandé; là où le public ne consomme rien, on n'invente rien, et, tant en thèse nationale qu'en thèse individuelle, celui là seul sait produire, qui sait consommer; il n'y a pas de meilleur cuisinier qu'un gourmand. Lorsque l'Espagne, sortant de ses hillons et de son austère paresse, se résoudra à entrer dans cette voie du luxe civilisateur, où l'homme fait un art de ce que la nature appelle un besoin, et où les besoins les plus impérieux s'adressent aux objets les plus superflus, alors les industries seront à la hauteur des établissements fondés par les peuples les plus avancés.

Du reste, l'usine de Pedroso est un heureux témoignage des progrès que l'Espagne a faits depuis peu d'années; cet établissement, qui possède cinq roues à eau de la force de 250 chevaux et, dans la prévoyance de la rareté des eaux en été, une machine à vapeur de la force de 50 chevaux, quatorze fourneaux de diverses classes, sept forges, etc., serait digne de figurer dans des pays où l'industrie est plus développée que dans la Péninsule; c'est un remarquable jalón planté sur le chemin de l'avenir. Ses productions, connues pour la supériorité de leur qualité, mais, aussi, pour la cherté de leur prix, s'élèvent à 50,000 quintaux par an et pourraient facilement atteindre 75,000; ce résultat serait encore loin de la fécondité des hauts fourneaux écossais, dont nous parlions tout à l'heure, mais c'est déjà un grand progrès fait sur les forges catalanes.

Voilà pour le fer; disons, en résumé, que ce

métal est bon, abondant, d'extraction facile, mais fort cher, on sait pourquoi.

L'Espagne, que nous venons de voir traitant, à l'Exposition, ses houilles, ses soufres, son asphalte, ses sels et ses fers avec assez de dédain, a mis quelque vaniteuse complaisance à étaler son argent. Cette façon d'agir nous rappelle la conduite de ces hidalgos ruinés qui, faisant bon marché des qualités solides qui constituent l'éducation et le bien-être, croient avoir donné d'eux une excellente idée quand, après une course pédestre de plusieurs lieues, ils arrivent à destination, la tête haute et l'estomac vide, satisfaits de pouvoir montrer des éperons d'or à leurs talons et une cravache à poignée d'argent dans leur main. L'Espagne ne s'est pas encore relevée de la maladie dorée qu'elle contracta il y a quelque trois siècles dans le Nouveau-Monde; le souvenir de l'éclat passager que lui donna le vernis métallique de ses colonies l'empêche de voir que ce lustre a tourné à son préjudice; et le fait moderne de la Californie, dont l'or, extrait à grande peine par les mineurs, est encaissé par les marchands de draps, de toiles et de comestibles, n'est pas assez puissant pour lui dessiller les yeux: du moment qu'elle a de l'argent, elle se croit la première nation du monde; aussi, venez voir l'espace qu'occupe à l'Exposition cet élément spécial de la fierté castillane!

Voici 17 échantillons de minerai argentifère d'Almería, en voici 83 de Murcie, 41 de Guipuzcoa, 7 de Malaga, 2 de Linarès, puis encore de Guadalaxara, de Grenade, de Lugo, d'Oviedo, de Salamanque, de Tarragone, de Zamore, de Saragosse, de toujours et de partout: *Tenemos plata*, voilà ce que les Espagnols ont été heureux de pouvoir dire aux peuples assemblés dans le Palais de Cristal; à quoi on peut leur répondre qu'ils en ont eu bien davantage et qu'ils n'en sont pas plus avancés pour cela.

C'est dans les galènes ou minerais de plomb que se trouve principalement l'argent espagnol; la richesse de ce minerai est réellement surprenante, et il n'y a presque pas de province en Espagne qui n'en ait sa part; Murcie est surtout favorisée sous ce rapport; cette province possède vingt-deux mines de plomb de diverses espèces; les galènes argentifères en contact avec le zinc sulfuré des mines de de San José, Josefita, et Mazaron, celles mêlées avec le fer et le cuivre piriteux de Porvenir, donnent de 44 à 50 p. 400 de plomb et d'une à près de trois onces d'argent par quintal. Les galènes d'Almería, dans les montagnes célèbres de Gador et d'Almagrera, sont moins nombreuses mais plus riches en argent que celles de Murcie; il y en a qui contiennent jusqu'à une livre d'argent par quintal. Le grand morceau qu'on voit à l'Exposition provient du riche filon de Jaroso, dans la sierra d'Almagrera; ce filon donne en moyenne 43 p. 400 de plomb et 43 onces d'argent par quintal.

Toute la côte d'Andalousie est remplie de minerais de ce genre; la province de Malaga présente cette substance mêlée avec le fer piriteux et le fer hydroxydé; le sulfure de plomb abonde dans la Catalogne; les provinces basques, en Guipuzcoa, possèdent des galènes mêlées avec la blende; à Lordiz, canton de Berastegui, ce minerai est superposé au fer spatique de l'épaisseur d'un mètre dans une couche de deux pieds, en blocs considérables; Vizcoch offre un minerai semblable, non exploité jusqu'à ce jour, mais dont on peut voir un échantillon à l'Exposition.

« Tous ces minerais, dit M. Ramon de la Sagra, sont traités dans des fours à manche avec du vent forcé, et dans des fours atmosphériques de grand tirage. Les pirites de fer qui sont fréquemment mêlées aux galènes, sont utiles pour le traitement des anciennes scories et des plombs carbonatés trop chargés de fer, par la transformation que le soufre opère de celui-ci en sulfure. Les amateurs de minéralogie verront avec plaisir un échantillon de fer de forme stalactitique avec des cristaux de plomb carbonaté.

On a découvert, il y a environ six ans, dans la province de Guadalaxara, une mine d'argent gris dont il s'est beaucoup parlé dans la Péninsule à cause des bénéfices énormes qu'elle a donné aux premiers actionnaires; des villages entiers, dont les habitants auraient peut-être mieux fait de rester à leur charrue, se sont établis autour de cette mine, connue sous le nom de *Hieldelaencina*; on vante les procédés employés pour l'extraction du minerai et l'on s'émerveille sur le bon marché des

opérations; l'argent de *Hieldelaencina* fait partie de la collection exposée.

Ce que nous venons de dire par rapport à l'argent espagnol nous dispense de parler du plomb, car on se rappellera que c'est dans les galènes que nous avons trouvé la *plata*; seulement ce dernier métal est le seul dont nous ayons voulu faire cas pour nous conformer à l'humeur du peuple auquel ces lignes sont consacrées. Les masses de plomb mêlé au soufre, à l'antimoine, au fer, au zinc et à l'argent que l'Espagne possède sont incommensurables; malheureusement les arts auxquels s'applique cette matière sont peu développés dans le pays, ce qui fait que le plomb y est en grande partie converti en cèruse ou blanc d'Espagne et livré, dans cet état, à l'exportation.

On évalue l'argent annuellement extrait des mines espagnoles à 40 millions de réaux, soit 40 millions de francs; il serait facile de prouver que si la population ouvrière, qu'absorbe cette sorte d'industrie, était appliquée à d'autres productions, elle réaliserait des revenus infiniment plus considérables. Nous disions tout à l'heure qu'on vantait la mine récemment découverte dans la province de Guadalaxara; sait-on ce que cette exploitation a produit depuis six ans qu'on s'en occupe? elle a produit 20 millions de réaux (cinq millions de francs!) et des villages entiers sont appliqués à ce labeur absurde dont l'encaisse est inférieur à celui que réalisent vingt de nos artisans! Le peuple le plus riche du monde, le peuple américain, s'est formé des individus les plus désargentés de l'Europe; ce sont les pauvres du vieux monde qui ont peuplé les Etats-Unis, mais ces pauvres n'ont pas eu besoin, pour s'enrichir, d'exploiter des mines d'argent, ils ont labouré la terre et fondé des manufactures; et dès que la *fait* de la richesse a été créé ils se sont peu occupés du *symbole*: que la représentation du produit soit du papier ou du métal, peu importe; la chose essentielle c'est le produit. Voilà ce que l'Espagne ignore encore, bien qu'elle ait, plus qu'aucune autre nation, fait des écoles pour le savoir.

Gérone, Grenade et Léon ont exposé des quartz et des sables aurifères. Le minerai de la première de ces trois provinces passe pour très-riche. Quant aux terres pailletées de Léon, elles appartiennent aux alluvions formés dans la vallée de la rivière Pequeño, dans la Cabrera supérieure: ces alluvions couvrent une grande surface, et l'on attend, cela va sans dire, de grands résultats de leur exploitation, qui ne fait encore que commencer. Il résulte des statistiques publiées avant 1850 que les lavages établis sur divers points ont produit 50 marcs d'or d'une valeur de 40,000 francs: ce chiffre donne la mesure de l'enfantillage des chercheurs d'or péninsulaires.

Pour compléter ce rapide examen de la métallurgie, il nous reste à parler du cuivre, du mercure, du zinc, de l'étain, de l'antimoine, du nickel et du cobalt; mais plusieurs de ces métaux ayant été implicitement traités à propos du plomb, avec lequel ils se trouvent mêlés, nous n'avons pas à y revenir; si l'on en excepte, d'ailleurs, le cuivre et le mercure, ces matières, bien que fort abondantes dans la géologie espagnole, sont produites en si petite quantité, qu'il ne vaut guère la peine de s'en occuper.

Les plus beaux cuivres qu'on voit à l'Exposition proviennent des provinces de Huelva, de Séville et d'Almería. Le premier est un cuivre gris se formant d'un mélange de pirites de fer et de cuivre, et contenant 5 p. % seulement de ce dernier métal. Un deuxième minerai, originaire de la même province de Huelva, se compose de sulfo-arsénio-antimonifère double de fer, cuivre, argent et autres matières; il se trouve formant une bande irrégulière de 40 centimètres de largeur, et contient 22 p. % de cuivre.

Le filon qui produit les cuivres de Séville, près du village de Castillo-de-las-Guardas, est de 43 mètres d'épaisseur sur une étendue de 336 et une profondeur de 35; le minerai est mêlé de quartz ferrugineux. Cette exploitation fournit plus de 200 quintaux de cuivre par mois.

Quant à ceux d'Almería, ils sont extraits de Velez-Rubio, de Bayargue et de Turre, et se font remarquer pour leurs couleurs: ils sont bleus et verts.

Saragosse et les Asturies exhibent aussi des cuivres argentifères et carbonatés qui méritent d'être mentionnés.

Les spécimens de mercure fournis par Oviedo et Ciudad-Réal ont cela de curieux qu'ils le présentent dans ses différents états géologiques, c'est-à-dire avec les substances terreuses et fossiles qui accom-

pagner ses gisements assis dans une formation silurienne supérieure. Les mines célèbres d'Almaden se composent de veines d'une grande épaisseur tracées dans les rocs de la Manche. Malgré les travaux actifs qui se pratiquent dans ces mines depuis plusieurs siècles, leur profondeur n'excède pas 450 brasses; la principale veine a de 30 à 50 pieds d'épaisseur; le mercure s'y trouve à l'état natif et combiné avec du soufre. Il y a à l'Exposition des exemplaires de cinabre cristallisé, de grès imprégné de cinabre, de mercure corné, jusqu'au nombre de vingt-six échantillons très-intéressants pour ceux qui sont curieux d'étudier la région géologique du mercure espagnol.

Ces mines fournissent annuellement plus de 20,000 quintaux de mercure, ce qui constitue plus des trois quarts de la production annuelle du monde dans cette matière.

Après les métaux se présentent naturellement les marbres, les serpentines, les albâtres, les puzzolanes, les kaolins, les chaux hydrauliques, les grès réfractaires et les argiles plastiques dont nous parlerons dans un prochain article, en nous servant de ces divers sujets comme d'une transition pour passer à l'examen de l'agriculture espagnole.

BELLEGRANDE.

### EXPOSITION DES ETATS-UNIS.

Les premiers produits que l'on rencontre, en entrant dans le Palais de Cristal, par la porte de l'Est, sont ceux des Etats-Unis et de la Russie.

Parlons des Etats-Unis :

Nous voici dans la première salle. Ici les grandes industries naissantes des Etats-Unis s'annoncent par des spécimens peu brillants, sans doute, mais qui, dans leur simplicité, inspirent déjà de sérieuses inquiétudes et une vive jalousie aux producteurs anglais. C'est que ces épaisses *sheetings* (tissus pour draps de lits en coton), c'est que ces *drillings* (croisés) se vendent, sur les marchés de la Chine et de l'Amérique du Sud, à des prix dont la Grande-Bretagne ne parvient pas, malgré tous ses efforts, à égaler la modicité; c'est que ces *chintzes*, ces toiles peintes, toutes imparfaites qu'elles sont, ont déjà supplanté, en grande partie, les simulacres anglais dans la consommation du Chili, du Pérou et de plusieurs autres pays. J'ai vu, en 1850, les magasins de Valparaiso remplis de calicots imprimés de Lowell, de Rhode-Island et des Massachusetts.

Examinons maintenant les plus remarquables des produits qui s'étalent bien à leur aise dans la salle où nous sommes.

Nous y rencontrons des échantillons de draps de la compagnie de Burlington; des daguerréotypes à profusion et parfaitement réussis; des tissus de coton blancs et imprimés, parmi lesquels ceux des *Wamsutta-mills*, près de Bedford, brillent par leur finesse exceptionnelle; de la toile à voile en coton, de bonne qualité, fabriquée à New-York; des draps et des étoffes de laine façonnées, médiocres, de Clenton (Massachusetts); des indiennes communes, de Merrimurck (même Etat); des châles de laine ordinaires à carreaux et des guinghan. N'oublions pas, non plus, de mentionner quelques pianos de New-York, et surtout le piano-violon. Les cristaux de la compagnie de Flint-Glass, de Brooklyn, sont bien confectionnés. Les meubles méritent peu d'attention.

La salle que nous venons de visiter est bornée au sud par une allée transversale qui se prolonge jusqu'au transept. La partie de cette allée appartenant aux Etats-Unis, renferme des papiers peints très-médiocres, un mauvais tapis, des patrons de tailleur, des instruments de menuiserie, quelques chaises, des maroquins noirs et des peintures de plantes.

Dans la grande salle américaine de l'extrême sud, qui vient après cette allée, il y a des produits bruts fort remarquables. Mais passons d'abord en revue certains produits manufacturés exposés le long du mur. Voici des peaux tannées très-épaisses; de la toile de Philadelphie; du fer en barres; de l'acier de New-March; de l'extrait de salsepareille, dont beaucoup d'Américains font usage, même en parfaite santé; puis, de la fameuse eau du Congrès (*Congress-water*) que l'on voit annoncée dans toutes les rues de New-York. Notons ici, en passant, qu'aux Etats-Unis, les marchands se disent aussi volontiers fournisseurs du Congrès, que ceux de Londres fournisseurs de la Reine.

Vient ensuite des produits chimiques; du ta-

bac à priser; des farines; des amidons; diverses sortes de biscuits de mer; parmi lesquelles figure un *biscuit de bœuf* très-nutritif, composé de farine et d'extrait ou de bouillon de viande concentré. On le dit d'excellente qualité, et il paraît qu'aujourd'hui, les troupes américaines, cantonnées sur les frontières des territoires indiens, font un usage constant et à peu près exclusif de cette précieuse conserve. La France a, du reste, exposé un produit analogue, fort digne d'attention.

Mentionnons encore quelques spécimens de savon, une collection de minéraux et notamment de morceaux d'antrace, substance si abondante dans l'Amérique du nord; des échantillons de blé de Turquie sur plante; de curieux gâteaux de graine de lin; divers échantillons de blé et une très-belle et très-intéressante collection d'échantillons de cotons en laine de toutes sortes. On a eu soin de laisser des bourgeons épanouis à plusieurs branches de cotonniers, en entourant le duvet d'un léger morceau de gaze.

Il y a aussi quelques échantillons de laines américaines.

Au centre de la salle sont étalés de gros ballots de coton, des minéraux, diverses graines et céréales, des barils de bœuf et de lard salé, dont la douve supérieure est remplacée par une plaque en verre qui permet de contempler les salaisons. Si celles-ci sont agréables à l'œil, je suis à même de certifier que rien n'est plus désagréable au palais que ces affreuses viandes dont j'ai eu le malheur d'être forcé de me nourrir pendant mes traversées à bord des steamers américains de l'Atlantique et du Pacifique. Elles sont horriblement dures et salées, et, malgré cela, bien souvent en pleine putréfaction quand on les consomme à bord. Je me garderai donc de décerner des éloges à ces produits, cause trop fréquente de scorbut et de mille autres maladies pour les malheureux passagers auxquels elles sont réservées. En matière de salaisons, comme sous bien d'autres rapports, nous sommes très-supérieurs aux autres nations et particulièrement à l'Amérique.

Quelques échantillons de bois, des farines des *croton-mills*, de New-York, des briques et quelques produits sans importance, complètent l'exposition des Etats-Unis du côté du sud.

Passons maintenant au côté Nord! Avant d'y arriver, nous remarquons dans la grande avenue, le plan en relief de la chute du Niagara et l'admirable statue d'Héram Power, représentant une jeune esclave grecque, l'un des plus beaux objets d'art de l'Exposition, fourni, chose singulière, par le pays le moins artistique du monde. Près de la statue se dresse un pont-viaduc de chemin de fer, sur lequel sont placés deux mannequins figurant un couple de hideux indiens peaux-rouges, puis un trophée d'objets en caoutchouc.

Sur le devant de la division nord des Etats-Unis on rencontre une vilaine urne en argile, de Cincinnati; une selle et un bonnet d'Indien, assez élégants pour des sauvages; des animaux empaillés; une balance et divers autres instruments de précision, d'Erickson, parmi lesquels se trouve un baromètre d'alarme, dont l'exactitude est entièrement subordonnée au caprice de quelques saugues qui jouent à peu de chose près, le rôle du mercure dans ce bizarre instrument.

Vient ensuite des armes à feu communes, du Connecticut, et une statue en plâtre représentant un Indien blessé qui retire une flèche de sa cuisse.

Quatre entrées mènent dans la grande salle nord des Etats-Unis. La première, à partir de la porte Est du Palais de Cristal, renferme quelques voitures qui n'ont rien de remarquable; la seconde, de grands fourneaux en fer, avec appareil à ventilation; la troisième, des objets en caoutchouc: statuettes d'animaux, poupées, souliers, gants, cartes géographiques, appareil sous-marin avec conduits pour la transpiration, le tout en caoutchouc. La quatrième et dernière entrée est aussi vouée à cette substance qui y figure sous forme de bouteilles, de toiles et de boîtes, chaussures devenues d'une grande importance pour les Américains, depuis la découverte des mines de la Californie, où elles leur sont fort utiles aux *wet diggings*.

L'application du caoutchouc à tout espèce d'usage, paraît être devenue aujourd'hui, aux Etats-Unis, une de ces idées fixes, une de ces monomanies qui s'emparent de temps en temps de l'esprit de leurs habitants.

Dans la grande salle, à laquelle aboutissent les petites allées que nous venons de parcourir, on aperçoit, le long du mur, des modèles de chemins de fer, des ventilateurs de navires et d'énormes avions. Au centre, sont placés des instruments aratoires et des machines. Les charrues sont de toutes sortes de modèles. Il y a une curieuse sorte de herse, de l'Illinois, une machine à nettoyer le grain et divers autres appareils d'agriculture, qui attirent l'attention des connaisseurs.

On remarque le modèle d'un appareil à eau chaude, de Perkins, destiné à chauffer les établissements publics; le fusil à vapeur et l'*antifriction press*, du même, par laquelle il propose de remplacer la presse hydraulique; une machine d'Erickson, dite *caloric engine*; un fourneau à eau chaude de Perkins, pour cuire le pain au moyen de tubes serpentants; des machines à égréner le coton, du Connecticut; des roues de chemin de fer, système Eddie; un métier à tisser le coton; deux appareils en fer, servant à relier les livres; un coffre-fort; une machine à étirer le coton et deux fours en briques.

Nous avons terminé maintenant la revue des principaux produits des Etats-Unis au rez-de-chaussée. Dans la galerie du nord ils ont un petit étalage de parfumerie et notamment de savons de Philadelphie, ainsi qu'une assez grande quantité de toiles en caoutchouc.

L'exposition américaine, toute incomplète qu'elle est, a cependant un caractère bien tranché. Elle montre de nombreuses industries naissantes, qui compensent, par le bas prix de leurs produits, ce qu'elles laissent à désirer sous le rapport de la qualité et du fini. Les Etats-Unis se pressent de s'élever à la hauteur des nations européennes. Ils commencent par faire un peu de tout, la perfection viendra plus tard.

Les produits bruts de l'Amérique indiquent les nombreuses richesses naturelles de cet immense territoire qui tient des trésors presque inépuisables en réserve pour le trop plein des populations de notre hémisphère. Ses instruments aratoires présentent quelques innovations utiles. Quelle industrie est, en effet, plus digne d'exercer l'intelligence des citoyens des Etats-Unis, que celle qui constitue la base de leur richesse et de leur puissance nationale, l'industrie agricole?

Si l'exposition Américaine n'offre rien qui doive beaucoup flatter l'amour-propre du peuple le plus fier et le plus satisfait de lui-même, elle établit, du moins, un point de départ et de comparaison curieux, vers lequel les regards de ce peuple se reporteront avec orgueil d'ici à quelques années; car ce ne seront certes pas les Etats-Unis qui, à la prochaine Exposition universelle, montreront le moins de progrès accomplis depuis cette mémorable date industrielle de 1851. Heureux pays pour qui les années sont presque des siècles de forces et de richesses acquises, et auquel l'avenir réserve un si grand rôle politique et commercial!

BELGIQUE. — L'ouverture solennelle de l'exposition triennale des beaux-arts a eu lieu le 15 à Bruxelles, en présence du roi. S. M., accompagnée des grands-officiers de la couronne, des officiers-généraux, aides-de-camp de service et officiers d'ordonnance, est arrivée au salon de l'exposition à midi et quelques minutes.

Nous nous proposons de faire un examen spécial des compositions des principaux exposants, mais nous sommes obligés de nous borner aujourd'hui à citer quelques-uns des auteurs qui attirent le plus les regards et les éloges à divers titres. Signalons, donc, M. Gallait, dont les *Derniers honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Hornes par le grand serment de Bruxelles*, et *Art et Liberté*, sont deux toiles véritablement parfaites. M. Léon Cogniet est son digne rival avec son *Tintoret peignant sa fille morte*, et la France a envoyé là un des plus beaux bijoux de sa couronne artistique. Autour de ces deux œuvres capitales viennent se grouper MM. Gudín, de Keyser, Robert-Fleury, Roqueplan, Navez, Lies, Van Eyck, Beckmann, Stevens, Courbet, Carl Hubner, Coormans, Madou, Robbe, Mme O'Connell, MM. Lyon, Messonnier, Rosa-Bonheur, Calamatta, Edmond Tschaggony, Ruyten, Hunin, Cepmak, Moerenhout, Montpesat, F. Wilbrant fils, Portaels, Bourlard, Laemlein, Van Lerijs, Quecq, Jérôme, etc.



PIANO DROIT,  
PAR M. SÉBASTIEN MERCIER, DE PARIS.

La création de la maison Sébastien Mercier date de 1828; les deux premiers pianos droits qui aient été fabriqués en France parurent à cette époque à l'exposition du Louvre; M. Mercier avait participé à la fabrication de l'un d'eux, et c'est en s'occupant de ce travail qu'il préludait à la fondation de l'établissement qu'il a depuis rendu célèbre.

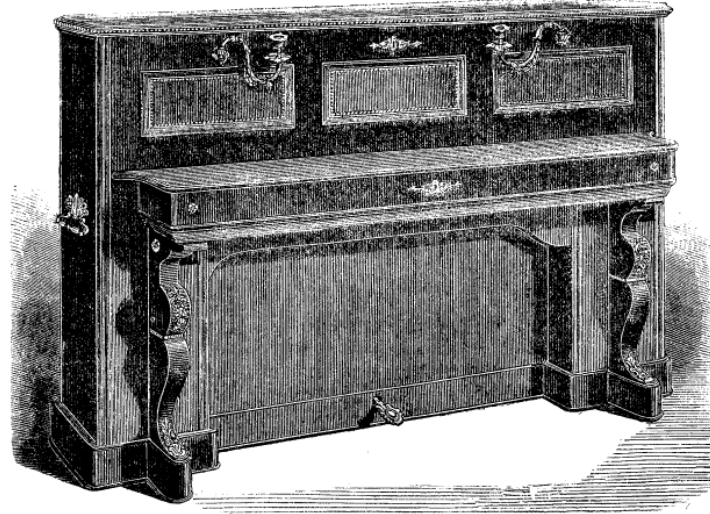
A compter de ce moment, le piano droit, à cordes obliques, préoccupa vivement les artistes et les amateurs; chacun s'étonna des résultats obtenus avec un instrument de si petite dimension. Encouragé par le succès, confiant dans ses connaissances spéciales et dans son activité, M. Mercier appliqua toutes les ressources de son intelligence novatrice à asseoir sur de larges bases le triomphe de cet instrument.

Les améliorations introduites par l'habile facteur furent d'abord de pure forme. Comme il ne voulait rien retrancher à la longueur des cordes comparées à celles des pianos carrés, ces cordes furent placées dans la diagonale de la caisse du piano et, pour en dissimuler l'étendue, les côtés de cette caisse affectèrent la forme de hanches, renflement peu gracieux mais nécessaire encore à la disposition de la table d'harmonie. La forme du piano était, alors, nécessairement plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Plus tard, il fallut faire choix d'une mécanique qui répondit à tous les caprices d'un artiste inspiré; M. Mercier ne fut pas le dernier à tenter l'échappement sur la touche, modification de l'échappement Petzold; plus de 500 pianos ont été fabriqués conformément à ce système. A quelque temps de

là, M. Mercier reconnut qu'il fallait développer la table d'harmonie sur sa hauteur, ce qui a nécessité l'emploi de la mécanique oblique inventée par Roller; déjà, la qualité des sons satisfaisait les oreilles les plus exercées et il ne restait plus qu'à donner aux pianos droits une plus large part de la puissance des pianos à queue. Or, c'est là précisément le résultat capital que M. Mercier a obtenu par la nouvelle invention dont nous donnons aujourd'hui le dessin; il paraît favorablement démontré que les pianos droits dont nous nous occupons sont aussi près qu'il soit possible de l'espérer de l'ampleur et de la vibration des pianos à queue.

Pour faire comprendre la volonté qui a présidé à cette réalisation de l'idéal d'un art pratique si difficile, il est nécessaire de dire que M. Sébastien Mercier, privé de ces appellations et de ces patrimoines qui servent d'enseigne au succès, est tout simplement un fils de ses œuvres. Parti simple ouvrier de la maison paternelle, accomplissant son tour de France et d'Italie en compagnon courageux, il a acquis sa position par l'application de son goût naturel à l'étude; à lui seul le mérite d'avoir gagné ses premiers éperons et d'avoir atteint dans son art le rang que lui assignent et la grande médaille



Piano droit, par M. Sébastien Mercier, de Paris.

d'argent qui fut accordée en 1844 à son célèbre piano transpositeur, et la récompense que sa double table à conducteur acoustique lui sut valoir en 1849.

Facteur de pianos de LL. MM. la Reine d'Angleterre et le Roi de Suède, M. Mercier a exposé deux de ses instruments au Palais de Cristal; l'un est en ébène légèrement orné de dorures et harmonisé avec une rare élégance; l'autre est en bois de *caraoa* des Indes, formant, par une gracieuse intersection de bois de rose, des marbrures de l'effet le plus original; il est ouvragé en imitation du style grec, goût particulier du facteur, qui semble vouloir se soustraire, même en ce qui touche la forme, à toute accusation de plagiat.

MACHINE A LAVER,  
PAR MACALPINE, D'HERMERSMITH.

Les trois figures que nous donnons ici décrivent une machine fort ingénieuse et qui est destinée au lessivage des objets de lingerie, aux mousselines, aux couvertures, etc., etc.

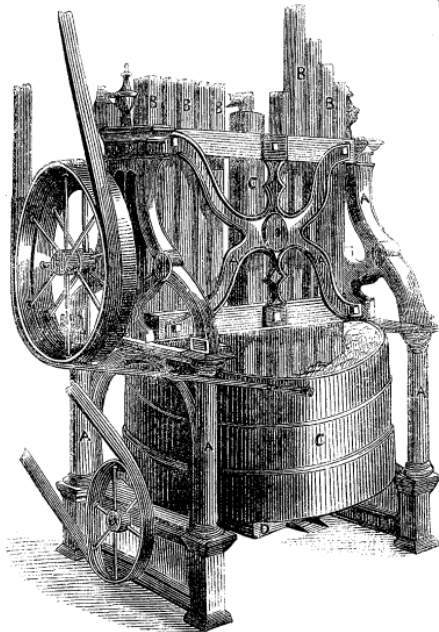


Fig. 2.

La figure 4 représente la coupe aux trois quarts et en plein de l'appareil; la figure 2 la coupe en

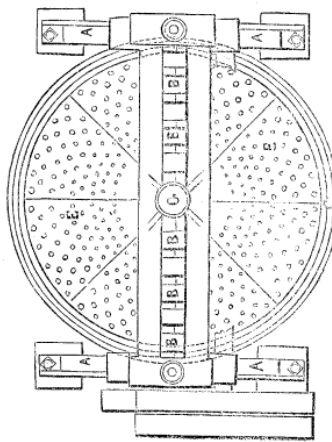


Fig. 1.

profil et au trait; la figure 3 le plan horizontal du récipient.

On comprend très-aisément le mécanisme de cette machine. Un arbre de couche placé au centre du moteur, où est enroulée une courroie, est armé d'autant de cames qu'il y a de battoirs verticaux. Ces battoirs (B) sont mus alternativement dans le mouvement rotatif de l'axe, en sorte qu'ils viennent tomber sur un tambour C tamisé au milieu, et où se trouvent les objets à laver. Sur ce tambour sont versées les substances nécessaires au lessivage; le tambour reçoit lui-même, par une courroie de renvoi, un mouvement d'oscillation, de sorte que les battoirs tombent perpendiculairement sur les objets, lesquels tournent autour et viennent se soumettre ainsi à leur action.

Les inventeurs ont réalisé par cet agencement une notable économie: les objets ne subissent au-

cune altération, et la main-d'œuvre remplace, on le comprend, une grande quantité d'ouvriers.

Cette machine peut être mise en mouvement dans une grande buanderie au moyen d'une machine à vapeur.

On a multiplié, à Londres, les buanderies destinées aux classes pauvres. Il en existe sur plusieurs points, et notamment auprès de Regent's-Park. Il est probable que cette nouvelle machine pourra être avantageusement appliquée dans ces établissements si utiles et si économiques.

Il serait désirable que l'on multipliât ces buanderies à Paris et dans les villes ouvrières de France.

On compléterait ce genre d'établissements par des

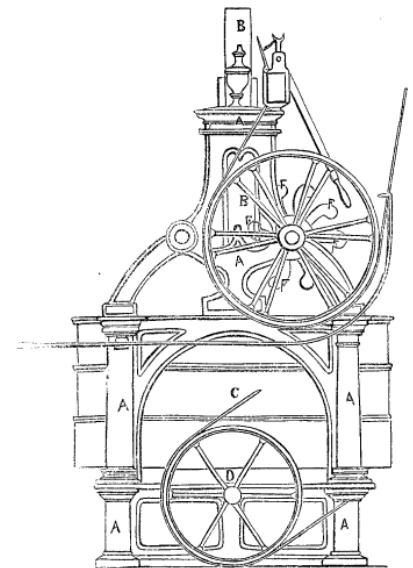
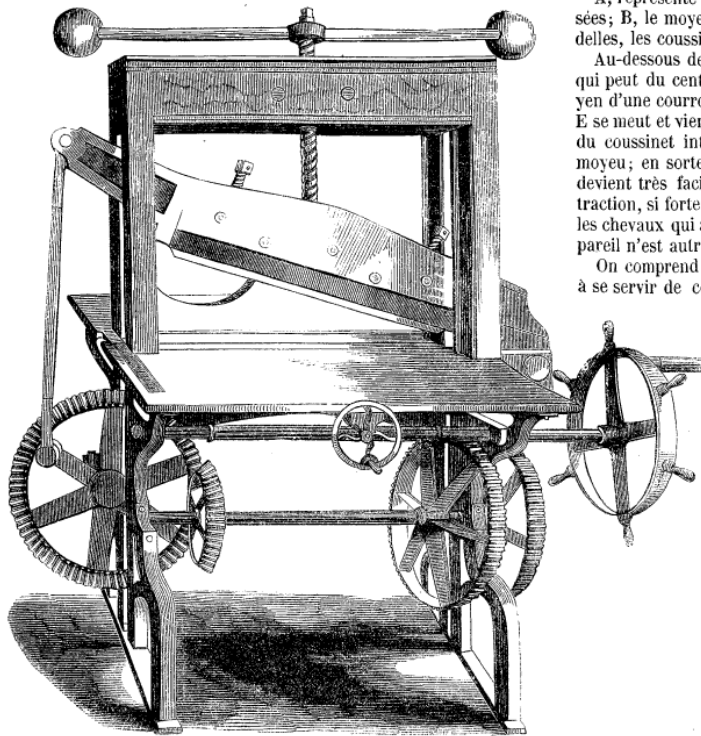


Fig. 3.

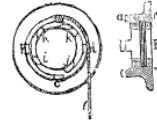
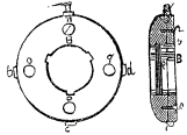
bains à bon marché. Nous en avons visité plusieurs en Angleterre qui sont d'une excellente combinaison.

MACHINES.

La machine qui est placée en haut de cette page est un *machine à couper* fort utile aux papetiers, aux imprimeurs lithographes, fabricants de portefeilles, de boîtes, etc. Elle a été inventée par un ouvrier qui se nomme John Turner. Cette machine permet de donner une grande régularité, une symétrie parfaite dans les coupes faites pour tel usage de



Machin à couper, par M. John Turner, de Londres.



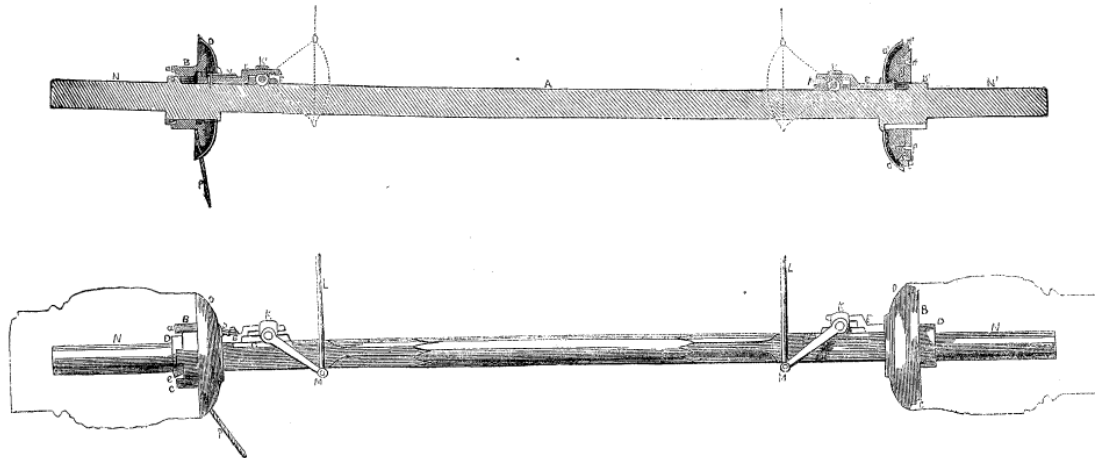
papeterie que l'on se propose. Rien, du reste, n'est plus simple que ce mécanisme : il suffit de l'inspection de la figure pour s'en rendre compte. Au moulinet dont on voit le dessin à droite est adaptée une manivelle qui permet d'activer à volonté le travail en donnant le mouvement à un bras embranché au bout de l'axe, et au moyen de roues dentées qui lui communiquent le mouvement, un large couteau se lève et se baisse en tombant dans une rainure formée au milieu d'un plateau sur lequel on a soin de placer les feuillets ou le carton que l'on veut couper.

Nous donnons au-dessous de cette machine à couper, un modèle d'essieu dont la disposition a pour but de protéger contre les accidents si nombreux auxquels on est exposé en voiture.

mouvement de rotation imprimé à l'essieu dans le moyeu quelle que soit la célérité du véhicule.

Dès lors, par la pression de ce verrou sur l'essieu, le moyeu qui forme le centre de la roue se trouve arrêté et par conséquent empêche la roue elle-même de tourner.

la voiture soit lancée, que les chevaux aient pris le mors aux dents; de l'intérieur de cette voiture, un simple mouvement de la main tire la corde dont on voit le tracé à la figure de cet appareil, lettres M L, formant avec un verrou placé au point K un angle; ce bras M L soulevé fait avancer dans l'intérieur de la rondelle et au-dessous de l'essieu dont les fusées, traversent le moyeu un verrou qui fait obstacle au



Essieux destinés à prévenir les accidents des voitures.

LE FIRE ANNIHILATOR

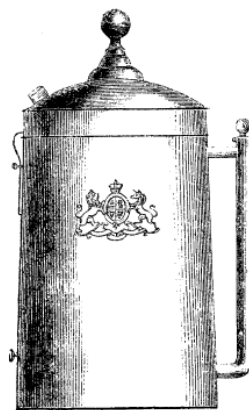
INVENTÉ PAR M. PHILIPPS.

Prométhée, de mythologique mémoire, ravit le feu au soleil et en dota les hommes. Le pauvre diable avait ainsi mécontenté le dieu des dieux et l'on sait ce qu'il en advint!

M. Philipps retourne la question : il veut rendre le feu au dieu des dieux et poursuit, de tous ses efforts, l'éteuement de la flamme; tentative parfaitement louable, sans doute, mais hélas! bien difficile depuis le proverbe : Il n'y a pas de fumée sans feu!

Nous avons sous les yeux une petite brochure qui contient, en faveur du procédé de M. Philipps, une foule de *testimonials* (preuves) de son succès en Angleterre. M. Philipps, au dire du *Times*, du *Morning Herald*, etc. etc., a vaincu le feu sur toute la ligne.

Il a inventé pour cela un appareil dont la fonction consiste à faire sortir, en cas d'incendie, une vapeur énorme qui inonde le feu, et empêche l'air d'alimenter ce destructeur ardent de toute propriété. Etouffer le feu, telle est la solution du problème par M. Philipps, et nous n'avons que des éloges à donner à une pareille et si bonne intention.



Le Fire annihilator.

Aussi les journaux anglais ne tarissent-ils pas d'éloge! dans une foule d'expériences le procédé homéopathique de l'invention du *Fire annihilator* a été couronné de succès.

Nous ne demandons pas mieux que de les croire sur parole, mais alors il faut en conclure que le *feu Anglais* est moins résistant et moins coriace que le *feu français*. (Vous savez cette *furia francese* qui se montre partout)!

Si bien que voilà déjà deux expériences faites au Champ-de-Mars par M. Philipps sans aucun succès; tantôt c'est le manque d'ingrédients qui en est cause, tantôt c'est la trop grande quantité; Cela nous a rappelé le fameux briquet phosphorique d'Arnal, qui ne va jamais parce que tantôt c'est l'allumette, et tantôt c'est le phosphore qui ne s'y prête pas.

Nous ne voulons pas décourager M. Philipps; mais nous lui donnons le conseil de ne jamais tenter les spectateurs Parisiens, sans être trois ou quatre fois sûr de l'efficacité de ses procédés. Déjà il a fait deux expériences : on en annonce une troisième : Nous désirons qu'il réussisse, et en cela, nous ne lui souhaitons pas le bénéfice du proverbe : le troisième coup fait feu.

Nous attendrons donc, pour nous prononcer définitivement sur le mérite de cette invention, le résultat de cette troisième expérience.

## COURRIER DE PARIS ET DE LONDRES.

Le flot d'Anglais qui a été emporté par les vacances a été immédiatement remplacé par un flot plus considérable d'arrivants, gens en vacances aussi, bonnes gens et illustres gens de toute sorte, qui viennent, après la plus abominable traversée, s'épanouir sur la terre d'Angleterre : Ils la touchent enfin, deux fois joyeux, deux fois pressés par le double aiguillon de la curiosité et du mal de mer.

Les Français surtout, les Français en grand nombre, débarquent en ce moment. Nos juges, nos avocats, nos législateurs, nos universitaires, nos ministres, sont visibles, aujourd'hui, dans la cage transparente d'Hyde-Park : Laissons les regarder, admirer, s'ébaubir. Le spectacle de ces dignes bœtiens n'est pas bien neuf pour nous. Quant à ce qu'ils regardent ne vous dérange pas, restez dans votre fauteuil, lisez le *Palais de Cristal*, et tout cela défile devant vous, pièce à pièce, de plus, sagement expliqué et apprécié.

Quant aux théâtres de Londres, dont nous n'avons pas parlé depuis quinze jours ; rien de nouveau, si ce n'est un vieil opéra inédit de Mendelssohn, écrit en 1829 à l'occasion d'une fête de sa famille.

La partition posthume a été jouée au théâtre d'Haymarket ces jours derniers : C'est à vrai dire, sauf l'ouverture, une espèce d'opéra-comique. La pièce est fort amusante, les situations assez heureuses et la musique a été fort applaudie ; en somme, c'est un succès, un succès obtenu dans les circonstances les plus défavorables, sur un théâtre de troisième ordre, et pourtant c'est un grand et véritable succès qui se continuera, sinon à Londres, sur une scène plus digne, du moins très-probablement ; à Paris.

Quant aux autres théâtres, ce sont tout simplement les verres de la lanterne magique qu'on nous a montrée cet hiver à Paris ; toujours les mêmes astres et les mêmes grotesques. Nous voyons toujours Mme Fontag, la Cruvelli, l'Alboni dans toutes les Zerlines de *don Juan* ou de la *Corbeille d'Oranges*, dans *Lucrece*, dans la *Fille du Régiment*, dans des concerts de toutes sortes. — Encore Mme Viardot, la Grisi, la Castellani et Mario, et Tamburini, et Ronconi, et Tamberlick, et même ce jeune Mairalt, qui a une si belle voix et qui chante si mal.

Ajoutez des traductions bizarres d'*Angelo*, de la *Bataille de Dames* et de *Mlle de Belle-Isle* ; et, chose étrange, de quelques-uns de nos vaudevilles de la Montansier, vous avez tous les détails imaginables sur la queue de ce cotillon dramatique qui se danse l'été à Londres, deci delà, après la contredanse sérieusement exécutée l'hiver à Paris.

Nouvelles du turf maintenant. Nous sommes à l'époque périodique du repos absolu : jockeys au vert, écuries fermées. Mais comme le sport ne peut dormir, il se déplace : le turf change de nature, ce n'est plus le sable de New-Market ou de New-Castle, aujourd'hui c'est l'onde ; l'onde douce ou l'onde amère, peu importe.

Le vent est aux régates ; il s'en prépare de toutes façons, de toutes natures et de toutes voilures ; tout cela n'est que jeu d'enfants, distractions de parieurs, désœuvrement de club ; mais dans le même ordre de faits une question bien autrement grave est posée : la dignité maritime de la vieille Angleterre, l'honneur national est engagé. Le plus beau schooner des États-Unis, *America*, vient bravement de lancer le plus insolent défi à tous les schooners imaginables de la mère-patrie, fort dédaigneuse jusqu'ici à l'égard de toutes les imperfections apparentes de la marine américaine. Voici, du reste, les termes officiels du cartel publié par les journaux :

« *The New York Yacht Club*, considérant qu'il n'est pas sans importance, pour l'utilité générale, de soumettre à une loyale épreuve les mérites relatifs des deux mondes, propose, par l'intermédiaire du commodore Stevens, à l'escadre des yachts de Sa Majesté, de faire courir, *to run*, le yacht américain *America*, contre un ou tous les schooners appartenant à l'escadre des yachts de la Grande-Bretagne. Les schooners au choix du commodore anglais ; la course en dehors de l'île de Wight, sans sortir du canal, sous une brise de six nœuds, au moins. »

L'Angleterre ne rit plus : elle accepte. Une souscription de mille livres sterling a été immédiatement ouverte par les membres du club royal : le champion chargé de défendre l'honneur de l'Angleterre et les guinées du club est l'*Alarm*, en compagnie d'un autre yacht de S. M. B. On attend avec une vive curiosité : les enfants en remonteront-ils à

leurs grands-parents ; la colonie, après avoir donné autrefois une leçon de politique à la mère-patrie, lui donnerait-elle aujourd'hui une leçon de gabarit ? Nous verrons et nous vous dirons les détails.

A Paris, nous avons tout d'abord les nouvelles de Fontainebleau ; car jamais Paris n'a été vagabond, insaisissable comme aujourd'hui : la multiplication des chemins de fer, les facilités inouïes que la spéculation y a imaginées, font que Paris est toujours sorti, toujours en route. Les étrangers arrivent et demandent à voir les fêtes de Paris ; en effet, aujourd'hui, Paris donne une fête — à Nantes ; il donne un déjeuner — à Tours, il donne un dîner — à Orléans. Il visite les monuments publics à quarante lieues à la ronde ; il visite les ruines historiques — à Coucy, — à Pierrefonds, — à Clisson. Paris ? Paris n'y est pas.

Enfin, dimanche, Paris inaugurerait une statue — à Fontainebleau.

Le général Damesme, mort à la suite d'une blessure reçue le 24 juin à la place de l'Estrapade, a mérité et obtenu les honneurs *iconiques*, comme dit Pindare.

Nous n'avons plus à parler de la statue ; le *Palais de Cristal* en a publié un dessin fort exact il y a huit jours ; de la fête, il n'y a jamais rien à dire que la banalité officielle, à savoir, que les autorités étaient présentes en grand costume, que la fête a été « superbe » et « constamment favorisée par le plus beau temps. » Une remarque particulière seulement, et que nous ne pouvons contenir, c'est notre admiration pour la magnifique tenue militaire et politique du 8<sup>e</sup> régiment de hussards, qui assistait ou plutôt présidait réellement à la fête.

Il y a bien eu encore la fête de Saint-Louis à Versailles, la fête de Saint-Cloud, sans compter celle qui se prépare à Saint-Germain, mais qu'il nous soit permis, mon Dieu ! de toucher barre, ne fût-ce qu'un instant, à Paris, au moins pour les événements dramatiques.

Il y a deux faits à noter : la semaine a mis au jour deux œuvres, importantes toutes deux, l'une par la scène qui l'a accueillie, l'autre par elle-même et surtout par son auteur.

Débarassons-nous d'abord de *Mathurin Regnier*, comédie en trois actes, en plusieurs tableaux et en vers, de M. Ferdinand Dugué. Rassurez-vous, nous parlerons le moins possible de cette œuvre lourde, bâtarde, ennuyeuse, qui parle comme un livre et rit comme un déclaime, dont la Porte-Saint-Martin ne voudrait pas, et que le Théâtre-Français n'a sans doute accueillie que pour faire concurrence à l'Odéon.

Laissons la grande voix de M. Beauvallet, qui n'est bonne qu'à casser les vitres, et les grands pieds tragiques de Mlle Rimblot, et les grandes phrases de M. Dugué, qui n'a rien su trouver de bon que des citations plus ou moins heureusement enchassées ; oublions toute la bonne, franche et spirituelle gaieté de M. Got perdue dans les broussailles de cette pauvre versification, et *paulô majora canamus*. Passons au Gymnase.

C'était une grande solennité samedi au boulevard Bonne-Nouvelle : *Mercadet le Faiseur* : le faiseur ! le type le plus répandu, on pourrait presque dire le type absolu de notre époque ; l'honnête homme le code à la main, et encore se laissant aller parfois avec prudence à quelques trouées ; l'homme aux prises avec les caprices de la fortune, qu'il ne peut, malgré la meilleure volonté, dompter absolument ; du reste héros d'épithaphe bon époux, bon père de famille, mais trop de savoir-faire ; enfin le caractère que Balzac connaissait le mieux, dont il a subi le plus cruel ressouvenir, et qu'il a dû peindre avec le plus de passion et d'amertume.

Mais au lieu de vous raconter la pièce, que vous irez voir, j'en suis sûr, car Paris et la province, pendant trois mois, afflueront au Gymnase, j'aime mieux raconter l'histoire de la pièce, qui est peu connue et que personne ne vous dira.

Balzac, il y a quelques années, avait composé cette œuvre, destinant le rôle de Mercadet à Frédéric-Lemaître : nous reviendrons sur ce détail. Il porte la pièce aux Français : — refusée comme immorale ! de plus, impossible au point de vue scénique.

Il la porte à la Gaité : refusée pour les mêmes raisons !

Enfin, dernièrement, l'Odéon l'avait acceptée des héritiers ; mais le marché ne se présentait pas dans les conditions ordinaires : il fallait acheter la pièce purement et simplement. M. Altaroche hésita longtemps, puis refusa net.

C'est dans ces circonstances que *Mercadet* fut porté au Gymnase par un homme d'affaires ; mais bientôt on s'entendit sans intermédiaire, et M<sup>me</sup> de Balzac consentit à l'indispensable collaboration de M. Dennery.

Maintenant M. Laurent Jan se plaint amèrement : il prétend être un des auteurs de la pièce première ; et, en la voyant ainsi *arrangée*, il s'est écrié, ou à peu près : « Les Vandales ! avec mes os ils ont fait du noir animal et des double-six ! »

En réalité, M. Laurent Jan a été toute sa vie, dit-on, le factotum de Balzac : il jouait à peu près le rôle du *préparateur* dans les cours de chimie, du *piston*, comme nous disions. Vous le savez, c'est celui qui allume les fourneaux, apporte les alambics, dispose, courbe et redresse les tubes, etc. En outre, M. Laurent Jan était, paraît-il, chargé de mettre des mots dans les pièces de Balzac.

De telle façon que, du moins on l'assure, le manuscrit original de Balzac, manuscrit *imprimé*, car, comme on le sait, l'illustre romancier faisait toujours composer et tirer immédiatement à une seule épreuve, qui tenait lieu de manuscrit, son œuvre inédite ; le manuscrit original, disons-nous, portait cette note particulière : « J'autorise M. Laurent Jan à présenter cette pièce au théâtre \*\*\* et à *ajouter des mots*. » Or, l'épreuve, assure-t-on, est pure de corrections.

Maintenant suivons la pièce devant la censure : il y a eu beaucoup plus de bruit que de mal ; quelques mots à peine avaient été rectifiés ; cette phrase entre autres : *Mercadet* disait, montrant une pièce d'or : « Voilà l'honneur à notre époque : vendez du plâtre pour du sucre, et s'il n'y a pas trop de scandale, vous devenez député, ministre, pair de France. » La censure exigea : « Vous pouvez devenir. » A la première représentation, l'acteur chargé du rôle, Geoffroy, s'oublia et dit la phrase originale. Il y eut quelque bruit au bureau des théâtres : on verbalisa, on se plaignit à M. Léon Faucher, qui arrivait de voyage. Immédiatement il demanda le manuscrit et fit *suspendre*. Il le lut lui-même et le rendit le lendemain avec quelques suppressions nouvelles.

M. Léon Faucher entre autres a coupé, comme immorale, cette phrase curieuse, c'est une théorie exposée par *Mercadet* : « L'habileté, dit-il, n'est pas de la légèreté ; la légèreté n'est pas de l'indélicatesse, l'indélicatesse n'est pas de l'improbabilité, mais tout cela s'emboîte comme des tubes de lorgnette. »

Quant à la part qui appartient à M. Dennery, la voici sur quelques points : Je vais vous parler de la pièce comme si vous la connaissiez, parce que vous l'avez vue ou vous la verrez, où bien vous ne méritez pas qu'on vous en parle.

Au premier acte *Mercadet* vient de jouer tous ses créanciers : Arrive le dernier, le père Violette, un vieillard, larmoyant et ruiné, qui extorque 60 francs à *Mercadet*, la scène finissait là, il les prenait et s'en allait.

Au dernier acte il y avait, en réalité, deux Godot, — de Labrive consentait à se déguiser, ce qui était odieux et sentait trop la Cour d'assises.

Enfin, le dernier mot, mot magnifique, éclatant, *Mercadet* qui vient d'être traqué, trois actes durant, par ses créanciers, est enfin riche. Immédiatement il prête d'office, spontanément, à propos de rien, 10,000 fr. afin de s'écrier : « Me voilà créancier ! » Le mot c'est-à-dire le trait est de M. Dennery.

En somme, quelque soit celui à qui on le rapporte, le succès a été immense, enthousiaste. Geoffroy a été excessivement remarquable, il a sauvé le caractère par la bonhomie ; Frédéric l'eut joué comme un ressouvenir de l'*Auberge des Adrets* et l'eut rendu repoussant. Enfin, cent représentations, au moins, telle est la promesse de la soirée de samedi.

Un détail pourtant : Balzac, avait fait la jeune fille laide ; elle eût été constatée laide, et le rôle eût été joué par la plus jolie de l'endroit, Mlle Luther, M. Dennery a vu là une impossibilité scénique. Avait-il raison ?

Maintenant je n'ai plus rien à vous dire, si ce n'est : allez-y voir.

On a repris, à grand fracas, *Robert le Diable* à l'Opéra, 325<sup>e</sup> représentation. La gentille Célestine Emarot a dansé, pour la première fois, le pas d'Hélène, l'abbesse des nones, et elle s'en est acquittée de façon à nous faire rêver aux délicieux ballets qu'on nous promet et qu'elle nous dansera cet hiver en docte et charmante compagnie.

G. DE BOUQUVILLE.

## FAITS INDUSTRIELS.

EXPOSITION GÉNÉRALE DES TABLEAUX DES ARTISTES VIVANTS DE TOUS LES PAYS A LICHFIELD-HOUSSE, 43, ST. JAMES' SQUARE. (Londres.)

L'industrie, la sculpture, les manufactures, les arts industriels avaient dans le Palais de Cristal absorbé toute la place: la peinture seule n'avait pas d'asyle à Londres, et dans ce grand spectacle que donne au monde l'Exposition de 1854, il était regrettable que le premier de tous les arts fut oublié.

Aujourd'hui la lacune est remplie. Lichfield-Housse est devenue, pour la peinture, ce qu'est pour l'industrie le monument de *Rotten Row*. Sous le patronage éclairé du marquis de Lansdowne, du comte de Malsbury, etc., etc., et de grands noms de la noblesse française, la noble *mansion* de St. James' square, Lichfield-Housse, se pose aujourd'hui comme la succursale du palais des palais, de la merveille des merveilles: L'artiste ou l'amateur peut trouver là réunies toutes les écoles de peinture; abeille intelligente, il peut, en quelques heures, butiner parmi les richesses artistiques de l'univers entier, et se former une idée du faire et du style des différents maîtres. Que de richesses dans cette collection unique, qui ne doit avoir que la durée d'un éclair, à peine quelques mois! Voici des fleurs à l'aquarelle; elles sont de V. Bartolomew; Redouté et Von Spanden sont surpassés; en voici d'autres à l'huile, G. Lance a dérobé à la nature le secret de leur fraîcheur... éternelle. Voici Cromwell regardant Charles I<sup>er</sup> couché dans le cercueil, magnifique page de Paul Delaroché! Que de belles œuvres signées Madou, de Bruxelles, Henri Leys, d'Anvers, Ernest Slingeneyer, Ziegler, Lehmann, Schopin, Rosa Bonheur, Biard, Eugène Delacroix, Munro, Grant, Fanny Borbeaux, Louisa Mühlenfeldt, Van Risemburgh, Redgrave, Van Elven, Gustave Wapers, Auguste Lapito, Roëhn, Saint-Jean, de Lyon, Jacob, de Berlin, Charles Steffeck, Schoppe, Horace Vernet, Ternite, Léon Coignet, Pickersgill, Tschaggeny, Gurlitz, de Dresde, etc., etc.

Dans l'impossibilité où nous nous trouvons d'analyser chaque beau talent d'une collection qui compte plus de cinq cents pages, nous avons préféré citer des noms, mais ces noms, ceux qui les portent en ont fait un éloge.

Nous qui, sans arrière pensée, aimons l'art pour l'art lui-même, nous nous félicitons de voir que c'est encore l'Angleterre cette fois qui a pris l'heureuse initiative d'une exposition générale des peintres vivants. C'est une sorte de politesse que Londres fait aux nombreux étrangers qu'attire dans ses murs la grande Exhibition de l'Industrie, que de leur donner les moyens de juger des mérites si divers des artistes de tous les pays.

L'administration des *Trente jours de Plaisir* n'a pas pu, à cause du mauvais temps survenu jeudi soir, donner la brillante fête qu'elle devait offrir à ses souscripteurs dans le *Parc d'Asnières*.

Mais il paraît que ceux-ci n'auront rien perdu pour attendre; car M. Rion rêve quelque chose de féérique en leur honneur.

On sait que cette fête, donnée par anticipation aux Trente jours de Plaisir, est une *prime gratuite* offerte aux innombrables adhérents à l'excellente idée de faire amuser tout le monde à bon marché. Cette fête doit avoir lieu aujourd'hui.

## LA LIBRAIRIE FRANÇAISE

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

S'il est une industrie à laquelle toutes les autres doivent de la reconnaissance, c'est assurément celle qui sert à les faire toutes connaître et à les propager dans le monde entier.

A ce seul titre, la librairie française mérite d'occuper une large place dans l'examen des produits exposés à Londres.

Nous ne voulons pas nous étendre sur la popularité qu'elle a spécialement valu aux arts, aux sciences et même au caractère français, dans tous les pays où elle pénètre, il suffit d'indiquer seulement les titres des ouvrages exposés pour être sûr que le public, et notamment la classe lettrée, apprécieront la valeur de l'exposition qu'a faite la librairie française.

MM. Gide et Baudry, notamment, ont exhibé un volume de planches *spécimen* de l'architecture du cinquième au seizième siècle, par M. J. Gailhabaud. Ouvrage justement considéré comme hors ligne, par les archéologues et les hommes spéciaux, il renferme la façade de la cathédrale de Rheims, chef-d'œuvre de gravure; une travée tout entière de la cathédrale de Cologne; un plafond peint à Palerme, le puits sacré de Ratisbonne; une grille à Rouen; des candelabres italiens; la chaire de saint François-d'Assise; des vitraux et des statues de la cathédrale de Chartres, etc.

Indiquer le titre de chacune de ces planches, c'est assurément en rappeler le mérite. D'ailleurs, le nom de M. Gailhabaud est attaché à des ouvrages tellement remarquables qu'il est à lui seul une sûre garantie que le livre est beau et sérieux.

Le *Monument de Ninive*, exposé par MM. Gide et Baudry est l'ouvrage que les archéologues estiment le plus. Ce n'est pas là un ouvrage destiné simplement à perfectionner une science déjà faite, et à n'ajouter que peu de choses aux connaissances antérieures; tout y est neuf au contraire, tout y est inattendu; c'est en quelque sorte la révélation d'un art inconnu, d'une branche nouvelle de l'archéologie qui désormais, et grâce au livre de MM. E. Flamin et Botta, repose sur les éléments les plus surs et les plus complets.

Parmi les gravures de ce remarquable ouvrage nous avons principalement distingué le grand Tauréon ailé de la collection des antiques, au Louvre; le lion de bronze, l'Hercule des Assyriens, des combats, chasses, courses, festins, et un grand nombre d'inscriptions cunéiformes.

Le *Voyage en Perse*, publié sous les auspices de M. le ministre de l'intérieur, est une savante exploration dans cette partie si peu connue de l'Europe. La publication d'un pareil travail est un des services les plus éminents rendus de nos jours à la connaissance de l'antiquité et de l'histoire de l'art, et à ce titre comme l'objet d'une des publications les plus utiles à la science et les plus honorables pour notre pays.

Les *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, par MM. le baron Taylor, Charles Nodier et de Cailleur; les *Tableaux de la Nature*, par le savant M. de Humboldt. C'est de tous les ouvrages de l'illustre auteur prussien celui qui a le plus contribué à populariser son nom, la traduction qu'ont publiée MM. Gide et Baudry est due à M. Galusky, qui déjà avait traduit *Cosmor*.

Le *Voyage autour du monde*, par Dupetit-Thouars, et le *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, par Dumont d'Urville, de si douloureuse mémoire. On sait que ce voyage est, de toutes les expéditions entreprises et achevées dans ce siècle par la marine française, la plus récente, la plus glorieuse et la plus féconde en résultats nouveaux. Assurément les libraires qui ont entrepris une pareille publication ont rendu le plus grand service à la science.

L'*Exploration scientifique de l'Algérie*, est encore l'un de ces ouvrages qui font le plus grand honneur et aux auteurs qui les écrivent, et aux libraires qui les publient. La partie de botanique et d'anthropologie, est traitée par MM. Bory de Saint-Vincent et Durieu de Maisonneuve, l'anthéologie, par M. Delamarre, chef d'escadron d'artillerie; cette dernière partie comporte à elle seule trois volumes grand in-4<sup>o</sup>, accompagnés d'un atlas de 200 planches gravées en taille-douce, de la plus grande richesse d'exécution.

Les *recherches sur le culte public et les mystères de Mithra*, par M. Félix Lagard, ouvrage couronné par l'académie des Inscriptions et belles-lettres; *De Venise à Constantinople*, à travers la Grèce, et retour, par le vicomte Théodose du Monce; cet ouvrage est moins une œuvre littéraire, qu'une œuvre artistique. Cependant, les impressions du voyageur y trouvent largement leur place. C'est si l'on veut, un album annoté, où le voyageur, l'artiste, l'archéologue, ont écrit chacun leur page. Le *Caucase pittoresque* par le prince Grégoire Gagarine, dédié à l'empereur Nicolas. Certaines parties du globe, on le sait, sont restées inconnues, et un voile mystérieux dérober au monde civilisé l'appréciation des phénomènes naturels, de l'histoire et des traditions qui caractérisent ces oasis inexplorées; ce magnifique livre, publié en vingt livraisons, a véritablement popularisé la connaissance de ces contrées reculées.

Il nous reste à dire un mot des fameuses loges de Raphaël, collection complète des cinquante-deux tableaux qui ornent les voûtes du Vatican, dessinés à l'aquarelle et gravés en taille-douce par J.-C. de Meulemeester.

Ce fut un bien grand service rendu à l'art que la publication de l'œuvre laborieuse et patiente de Meulemeester. Le monde artistique se rappelle que penché pendant douze années sur une grande échelle qui est devenue elle-même un monument, il n'eut de pensées et de regard que pour l'œuvre de Raphaël. Ces tableaux, dont le temps, l'humidité et mille causes différentes ont amorti et effacé les couleurs, et qui, dans maintes parties, sont presque indéchiffrables, occupèrent seuls son opiniâtre attention. A force de les contempler et d'en étudier les moindres détails, il avait acquis en quelque sorte le don d'une seconde vue, c'est-à-dire qu'il était parvenu à distinguer des formes arrêtées et des nuances précises là où d'autres n'auraient aperçu que la confusion et le chaos. Mais, superstitieux dans sa fidélité, il ne se contentait pas de deviner, il traduisait littéralement; il rendait trait pour trait, teinte pour teinte, ces peintures lancées par le génie vers le ciel. Rien ne put le détourner de cette application pénible. Les révolutions passèrent au pied de son échelle sans le distraire un moment.

MM. Gide et J. Baudry ont su obtenir le succès à chacune des publications que nous avons sommairement indiquées. On peut hautement féliciter ces intelligents éditeurs d'avoir placé à l'Exposition universelle des précieux spécimens de l'industrie de la librairie française.

SELLERIE.—En parcourant les galeries de l'Exposition française, nous nous sommes arrêtés devant les nombreux produits de sellerie, exposés par la maison Prax et Lambin, de Paris, la seule qui ait représenté cette partie si intéressante de notre industrie, et dont la collection est la plus riche et la plus variée de toutes celles qui figurent au Palais de Cristal. L'attention des amateurs s'y trouve stimulée par des innovations et des perfectionnements que l'on nous a signalés comme très-heureux. Parmi les objets les plus remarquables, contentons nous de citer: la selle dite des colonies, portant le n<sup>o</sup> 4 du catalogue, et qui, toute équipée ne vaut que 25 fr. — Une selle à arçon tout en cuir ferré acier. Cet arçon, totalement inconnu en Angleterre y a été fort approuvé. — Une selle anglaise ayant une couverture formant elle-même une seconde selle propre pour la chasse, ingénieuse invention dont l'avantage est d'éviter l'embaras de deux selles à la campagne, et de permettre de transformer immédiatement une selle de chasse en une selle de promenade. — Une selle à arçon en bois, brevetée, adoptée pour la cavalerie française. — Une selle de dame que l'on dit fort remarquable à cause de la suppression des coutures et des assemblages. Le petit panneau-selle pour enfant des deux sexes avec lequel on peut monter à l'anglaise, à droite et à gauche. — Le grand équipement turc avec sa selle et sa housse brodées en or, qui captivent tous les regards. La plupart de ces selles sont confectionnés en peaux brunes ou glacées, et sont les seules de ce genre, puisque ce système de fabrication est encore inconnu en Angleterre. Ajoutons qu'en ne reculant devant aucun sacrifice pour soutenir ainsi la réputation de la sellerie française, MM. Prax et Lambin ont rempli un honorable devoir.

## CORRESPONDANCE.

M. L., à Carcas-onne. — Le n<sup>o</sup> 5, qui est épuisé, vous sera expédié dans quelques jours, après un nouveau tirage. — Votre abonnement expire le 41 octobre. — Pour la prime à 4 teintes, envoyez un bon sur la poste de 3 fr. 50 c., plus 42 fr. 50 c. pour renouveler jusqu'au 4<sup>er</sup> août 1852.

M. Gustave L., à Douarnenez. — Reçu les 46 fr. — La prime sera expédiée du 10 au 15 septembre.

M. Ch., à Saint-Claude. — Reçu les deux mandats. — La prime sera expédiée du 40 au 45 sept.

M. G. fils aîné, à Bayonne. — Ajouter 4 fr. au mandat pour la prime à 4 teintes.

M. G., à Nîmes. — Adressez 46 fr. pour prolonger jusqu'au 31 juillet, et prime à 4 teintes.

Le gérant, MANSARD.

— Huile de foie de morue naturelle, seule admise à l'Exposition de 1849, rue St-Martin, 110, à l'Olivier.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.  
HOTEL DE LA SABLONNIERE,  
50, LEICESTER-SQUARE.  
HOTEL DE PROVENCE,  
16, GREAT WINDMILL STREET, HAYMARKET,  
et autres succursales.

APARTEMENTS et chambres pour les familles et les voyageurs, à des prix divers et modérés.  
TABLE D'HOTE plusieurs fois par jour.  
RESTAURANT à la carte jusqu'à minuit.

CUISINE FRANÇAISE. — SERVICE FRANÇAIS ET ALLEMAND.  
On est instamment prié de ne pas se laisser détourner par les cochers et les commissionnaires.

LES DERNIERS BILLETS de la Loterie Lyonnaise qui se tire le 25 courant et de la Loterie des Lingots d'or se trouvent chez MM. Sussé frères, place de la bourse (adresser franco incus de ports); pour chaque demande de cinq francs on reçoit pour rien un charmant calendrier de portefeuille.

HUNGERFORD HALL, STRAND. — ENTREPOT DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE. — Les bazars de Hungerford Hall, seront définitivement ouverts le lundi 4 août prochain.

Les deux salles d'exhibition contenues dans cet établissement et destinées, l'une à la production des illusions optiques du professeur de Waldeck, l'autre à la représentation des Dioramas du célèbre artiste Bouton, seront livrées au public le même jour.

S'adresser pour les locations dans les bazars et pour tout autres informations, à M. E. Fouré, gérant de l'établissement de Hungerford Hall.

LE DUCROIRE ASSURANCES  
CONTRE LES FAILLITES.  
Capital social : 2,000,000 fr.

ADMINISTRATION CENTRALE ET BUREAU D'ADHESION :  
Rue Laffitte, 44, à Paris.

GIBUS NEVEU, 5, place des Victoires. Spécialité de chapeaux mécaniques en soie, castor et mérinos noir et gris pour voyages.

En vente au bureau du Journal :

LE CATALOGUE OFFICIEL  
(EDITION FRANÇAISE) de l'EXPOSITION des PRODUITS de L'INDUSTRIE de TOUTES les NATIONS.

TAPIOCA DE GROULT J<sup>NE</sup>,

POTAGES RECOMMANDÉS PAR LES MÉDECINS.

Chez GROULT jeune, passage des Panoramas, 5, rue Ste-Apolline, 5, et chez les principaux épiciers.

Se méfier des imitations d'enveloppes, à l'aide desquelles sont vendus des tapiocas falsifiés.



GAZIFERE. APPAREIL GUERIN

Pour fabriquer soi-même, dans quelques minutes, toutes espèces de boissons gazeuses: eau-de-seltz, limonade, vins mousseux, tisanes, etc. (LES POUDES SONT COMPLÈTEMENT SÉPARÉS DE L'EAU.) — Cet appareil est d'un usage facile, d'une forme gracieuse, solidement établi pas de dérangement, 15 f. On expédie en province contre remboursement. Poudre p<sup>r</sup> faire les boissons gaz., 7 f. 50 les 2 k<sup>o</sup> p<sup>r</sup> 100 b. GUERIN J<sup>e</sup> et C<sup>e</sup>, rue et Terrasse Vivienne, 8 et 9, en face le Passage Colbert. PARIS.



LAMPES MODERATEURS A 6 F. ET AU-DESSUS  
TRUC, 9, rue Saintonge, au Marais.

Grand choix de Modèles riches, nouveaux et variés pour Lampes en bronze et en porcelaine. — Économie et système d'éclairage supérieur à tous autres. — On échange les anciennes Lampes.

## EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE

EXTRAIT DU SUC NATUREL DES FLEURS ET DES PLANTES AROMATIQUES,

Approuvée par les célébrités médicales.  
Ce cosmétique rafraîchissant, balsamique, tonique, possède toutes les vertus des plantes qui en font la base; spécialement dédié aux dames, il est supérieur à tous les vinaigres de toilette composés jusqu'à ce jour. — D'un parfum délicieux, cette remarquable composition pénètre par tous les pores sous les tissus adipeux, et, fortifiant le derme, donne à la peau la fraîcheur et l'élasticité de la jeunesse. Les hommes en font usage avec succès pour faire disparaître le feu du rasoir après la barbe. Prix des flacons, 1 fr. 50 et 3 fr. Chez GELLE frères, parfumeurs-chimistes, rue des Vieux-Augustins, 35, près la place des Victoires, inventeurs du REGENERATEUR POUR LA POUSSÉ ET LA CONSERVATION DES CHEVEUX.

On trouve également chez eux: le SAVON PHILODERME AU SUC DE CONCOMBRES, émoullent et rafraîchissant. L'ÉLIXIR DE ROSES de Paris, pour l'entretien de la bouche et la conservation des dents. LA COMPOSITION zouave pour noircir à la minute moustaches et favoris. LA LOTION VÉGÉTALE, base de jaunes d'œufs pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux. Dépôt chez tous les Parfumeurs et Coiffeurs, en France et à l'étranger.

# Voyages à la Mer. TRAINS DE PLAISIR Voyages à la Mer. DE PARIS AU HAVRE, A ROUEN ET A DIEPPE.

Du SAMEDI au LUNDI. — DÉPART à 4 h. 50 soir le samedi. — RETOUR le lundi.

PRIX : Aller et Retour, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classe, pour Rouen, 18 fr. — 15 fr.; pour le Havre, 28 fr. — 22 fr.; pour Dieppe, 25 fr. — 20 fr.

EMPLOI DE LA JOURNÉE : A ROUEN : Visite des Monuments historiques et des Églises; Excursions à la côte Sainte-Catherine, à Bon-Secours et à la Bouille. — Au HAVRE : Promenades en mer; Bains de mer; Visite des Navires français et étrangers; Excursions à Honfleur, à Ingouville, à Sainte-Adresse, aux Phares, etc. — A DIEPPE : Promenades en mer; Bains de mer; Excursions aux Châteaux d'Arques et de Longueville.

## DIMANCHE 31 AOÛT COURANT, DERNIER JOUR D'ÉMISSION

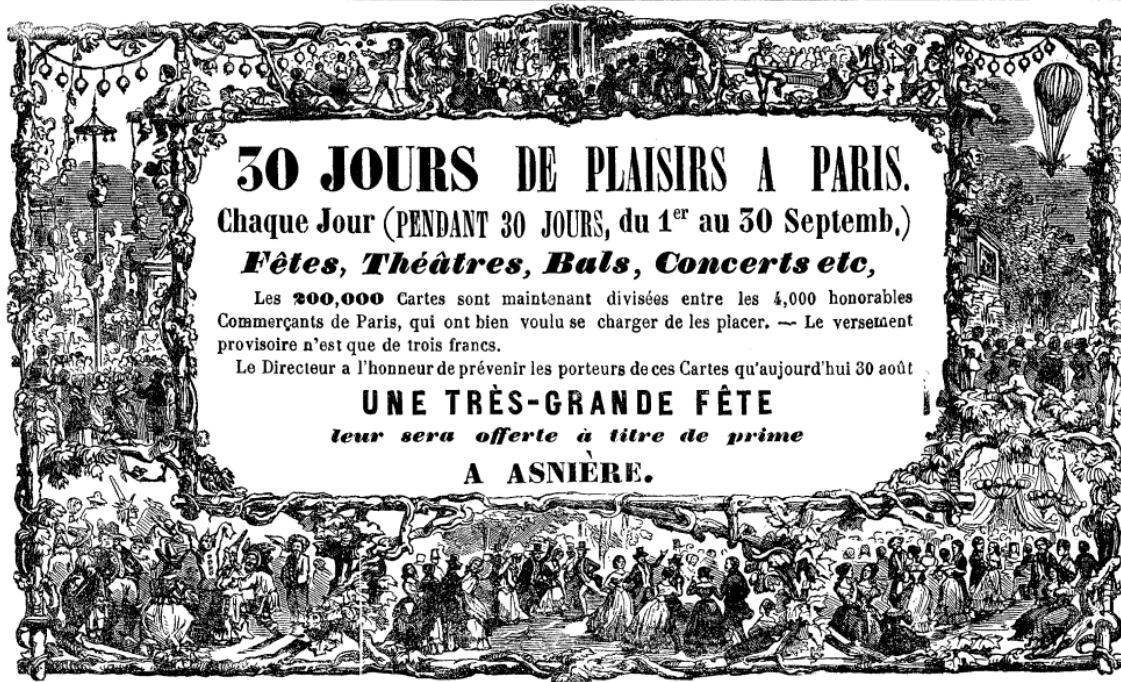
Boulevard  
Montmartre, 10.

DES BILLETS DE LA LOTERIE DES  
**LINGOTS D'OR**

Rue  
Masséna, 6.

Il ne s'agit plus d'un ajournement, mais bien de la clôture définitive prescrite par M<sup>e</sup> le Ministre de l'intérieur, et devenue inévitable, puisque la Direction n'aura plus de BILLETS à la fin du mois.

TRENTE JOURS DE PLAISIRS.



### 30 JOURS DE PLAISIRS A PARIS.

Chaque Jour (PENDANT 30 JOURS, du 1<sup>er</sup> au 30 Septemb.)

**Fêtes, Théâtres, Bals, Concerts etc,**

Les 200,000 Cartes sont maintenant divisées entre les 4,000 honorables Commerçants de Paris, qui ont bien voulu se charger de les placer. — Le versement provisoire n'est que de trois francs.

Le Directeur a l'honneur de prévenir les porteurs de ces Cartes qu'aujourd'hui 30 août

**UNE TRÈS-GRANDE FÊTE**

leur sera offerte à titre de prime

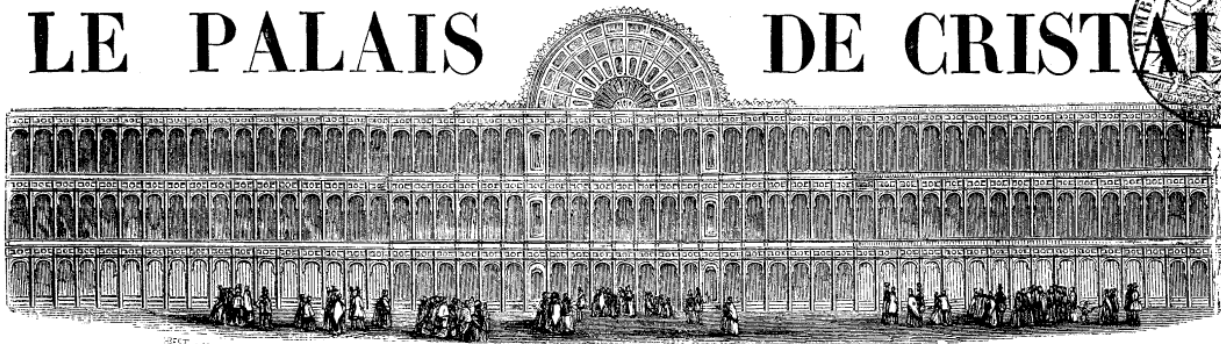
**A ASNIÈRE.**

TRENTE JOURS DE PLAISIRS.

Les cartes qui avaient été délivrées pour la fête qui devait avoir lieu jeudi, et que le mauvais temps a empêché, seront valables aujourd'hui.

PARIS. — Typographie BLONDEAU, rue du Petit-Carreau, 32.

# LE PALAIS DE CRISTAL



MONITEUR DES EXPOSITIONS. JOURNAL ILLUSTRÉ DU PROGRÈS DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE.

ABONNEMENTS pour Paris et les Départements : un an, 25 francs. — 6 mois, 12 fr. 50 c. — Étranger, un an, 30 fr. — 6 mois, 15 fr.

(L'abonnement part du 1<sup>er</sup> août. — Collection antérieure : 12 fr. 50 c. brochée.)

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES.

On s'abonne, A PARIS, à l'Administration du Journal, 24, PASSAGE JOUFFROY. — A LONDRES, au Bureau du Journal, 2, Catherine Street Strand. — On s'abonne également à PARIS, chez MM. Susse frères, 31, place de la Bourse; chez M. Hector Bossange, libraire pour l'exportation, 23, quai Voltaire; — à STRASBOURG, chez Alexandre, libraire; — à BRUXELLES, chez AUG. DECOQ, correspondant général pour toute la Belgique; — à LONDRES, chez J. Thomas, 1, Finch lane Cornhill; — chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger, et dans les Bureaux des Messageries Nationales. — Envoyer franco un mandat sur Paris ou un bon sur la Poste à M. MANSARD, gérant du Journal, 24, passage Jouffroy. — Les nouveaux abonnements courent à partir du 1<sup>er</sup> Août 1851

SOMMAIRE.

Notice sur le général Marceau. — Bulletin industriel. — Exposition de Londres. par M. Jobard (de Bruxelles). — De la propriété intellectuelle. — L'ESPAÑA A L'EXPOSITION (4<sup>e</sup> article), par M. Bellegarrigue. — Revue de l'Exposition de Londres. Draperie française. — Avis important. — Courrier de Paris et de Londres. — Exposition de Londres (dernières nouvelles). — Faits industriels. — Fête voltairienne de Le Molt. — Correspondance.

DESSINS.

Statue du général Marceau. — Vase étrusque. — Vestale voilée. — Pot à bière de Munich. — Vases en verre (cinq dessins). — Argonaute et Amazones (groupe). — Table dessinée par la duchesse de Sutherland. — Linge de table (deux dessins). — Table indienne en ébène sculptée. — Coffret. — Machines fumivores (trois dessins). — Locomotive de Crampton (quatre dessins). — Le photographe.



Statue du général Marceau, par M. Auguste Prévost.

STATUE DU GÉNÉRAL MARCEAU.

La ville de Chartres va bientôt inaugurer la statue de ce général, arraché à vingt-quatre ans à la plus belle et à la plus honorable carrière que l'on pût ambitionner.

MARCEAU naquit le 4<sup>er</sup> mars 1769 à Chartres (ci-devant capitale de la Beauce et aujourd'hui chef-lieu du département d'Eure-et-Loir). Son père était greffier du tribunal criminel. A l'âge de seize ans, il s'engagea dans le régiment de Savoie-Carignan; en 1789, il y était sergent.

Au 14 juillet 1789, se trouvant en semestre à Paris, et ayant coopéré à la prise de la Bastille, il reçut son congé absolu.

De retour dans ses foyers, il fut chargé d'organiser et de discipliner la garde nationale, qui le récompensa en le nommant, en même temps, capitaine de grenadiers et de chasseurs.

En 1792, il partit pour les frontières avec le grade de lieutenant-commandant au bataillon départemental d'Eure-et-Loir.

Il arriva à l'armée commandée par le général Lafayette au moment où elle se disposait à suivre à l'étranger son général, forcé de s'expatrier pour dérober sa tête à la proscription prononcée contre lui. Marceau sort des rangs, la fureur dans les yeux, met la pointe du sabre sur la poitrine d'un officier qui entraînait ses soldats, et s'écrie : « Français, il est un devoir plus sacré que l'amour pour son général; celui de ne pas laisser cette frontière découverte. » Cet élan généreux imposa à toute l'armée, qui s'arrêta à la voix du jeune officier.

de brigade. Le 25 juin de la même année, il fut nommé général de division par le ministre de la guerre Bouchotte.

En octobre suivant, sur la demande de Kléber, douze représentants du Peuple le nommèrent général en chef par interim de l'armée de l'Ouest et de Brest, et, quelques mois plus tard, le 12 décembre, il gagna la fameuse bataille de Mans où, tour à tour général et soldat, il se fit également admirer par son courage, ses talents militaires, et surtout son humanité, qui faillit lui coûter la vie, en voulant sauver une jeune fille combattant pour la cause royale, et qui était poursuivie par des soldats républicains. Pour cet acte de générosité, Marceau allait être conduit au supplice, car la loi punissait de mort tout républicain

Lors de la capitulation de Verdun, quoi qu'il eût dit dans le conseil défensif qu'il fallait périr sur les murs de la place, au lieu de la rendre, il eut le regret de se voir choisi, à raison de son jeune âge, pour porter au roi de Prusse la capitulation de cette ville. Ce monarque lui voyant les yeux baignés de larmes, dit : « Si les Français ont beaucoup de jeunes militaires semblables, nous aurons fort à faire. »

Cette capitulation fit perdre à Marceau absolument tout ce qu'il possédait, et, à cette occasion, un représentant du Peuple lui ayant demandé ce qu'il voulait qu'on lui donnât ? Un sabre nouveau, répondit-il, pour venger notre défaite.

Dans la même année, il fut nommé capitaine de cuirassiers dans la belle légion Germanique et envoyé dans la Vendée.

En 1793, après la prise de Saumur, il fut élevé au grade d'adjudant, et, par un décret de la Convention, nommé général

qui faisait grâce à un royaliste, et sans l'arrivée de Paris à franc étrier du représentant du Peuple Bourbotte, auquel Marceau, au péril de ses jours, avait sauvé la vie à l'affaire de Saumur, c'en était fait du général Marceau qui n'avait pas encore vingt-quatre ans.

Le carnage dont il avait été témoin au Mans et qu'il n'avait pu empêcher qu'en partie, lui fit solliciter instamment son envoi aux frontières. « *Je ne veux plus combattre des Français*, disait-il dans sa demande, *je veux porter mes armes contre l'étranger, c'est là où est l'honneur et la gloire.* » Il arriva à l'armée des Ardennes, en mai 1794, et aussitôt il s'empara des villes de Thuin et de Nuy.

Après avoir été envoyé sur le champ de bataille de Fleurus, où il reçut le nom du *Lion de l'armée*, et avoir pénétré à Mayence, le malheureux Marceau trouva la mort dans le fort d'Altenkirchen, où un chasseur tyrolien l'ajusta et le frappa à l'âge où il commençait sa carrière d'une manière si glorieuse.

M. Auguste Préault, statuaire, a été chargé de reproduire les traits du jeune général. Marceau est debout, la main gauche appuyée sur la poignée de son sabre, et de la droite, il feuillette des papiers et des plans posés sur un tronc d'arbre. La pose est vaillante, la tête est fière, le corps est crânement posé sur les hanches. Tout dans cette figure respire la force et le courage.

M. Préault a eu l'heureuse idée de représenter ce Bayard des temps modernes, la tête haute et nue, le chapeau posé près de lui, avec ce fameux plumet coupé par une balle à la bataille de Limbourg, et tenant sous la main droite la capitulation de Coblenz.

Maintenant que nous avons à peu près décrit cette statue que nos lecteurs ont devant les yeux, il nous reste à dire un mot du sculpteur. M. Auguste Préault est un de ces artistes d'inspiration, dont les œuvres sont systématiquement admirées des uns et repoussées des autres. C'est un de ces hommes qu'on n'a pas encore assez discutés pour leur valeur. Jusqu'à présent, on l'a accepté ou on l'a nié. C'est un malheur.

Aujourd'hui que son talent est accepté de tous, aujourd'hui qu'il a son droit de bourgeoisie au salon, qu'il y entre de droit, il faut qu'il entende la vérité.

Il ne s'agit plus d'étonner le public, mais de le captiver. Il ne s'agit plus de montrer ce qu'on peut faire, mais de prouver qu'on sait, et de conquérir ainsi sans conteste sa place au premier rang. M. Préault est jeune, a de la fougue, de l'inspiration, de la science; il lui faut maintenant chercher la beauté, la grâce; car, pour nous, comme pour tous ceux qui aiment l'art, il n'est point de réputation solide sans la beauté qui captive, la forme qui attache et la grâce qui séduit.

Après cela, il ne nous reste plus qu'un mot à dire, que la statue du général Marceau est une des bonnes statues qui aient été exposées depuis dix ans.

### Nouvelles conditions d'abonnement.

Au journal LE PALAIS DE CRISTAL.

A partir du 1<sup>er</sup> août courant, le prix de l'abonnement est fixé de la manière suivante :

Un an.....	25 fr.
Six mois.....	12 fr. 50 c.

ÉTRANGER.

Un an.....	30 fr.
Six mois.....	15 fr.

Tout abonnement d'un an pris avant le 1<sup>er</sup> Octobre donne droit, moyennant 2 fr. 50 c. seulement, à une magnifique VUE INTERIEURE du PALAIS DE L'EXPOSITION, imprimée et coloriée à trois teintes sur papier double-columbiol de 1 m. 20 c. sur 0 m. 90 c.

Un tirage spécial à 4 teintes, permet de donner la même prime au prix de 3 fr. 50 c. pour les souscripteurs.

NOTA. — En adressant franco un mandat de 12 fr. 50 c. à l'ordre du gérant, les abonnés pour la durée de l'Exposition, recevront le journal jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1852. Pour les nouveaux Abonnés, collection antérieure au 1<sup>er</sup> août, 12 fr. 50 c. (Ajouter 2 fr. ou 3 fr. 50 c. pour la prime).

### BULLETIN INDUSTRIEL.

L'élément le plus vif de la ferveur avec laquelle on cherche le triomphe d'un principe, c'est, sans contredit, l'honnêteté du but, et l'utilité générale. Or, de toutes les questions qui peuvent préoccuper les esprits, dans notre siècle, nous avons la conviction qu'il n'en est pas une qui soit empreinte de ce double caractère avec plus d'énergie et plus de vérité que la question de la *propriété intellectuelle*.

Soit à l'intérieur, soit dans nos relations avec l'étranger, plus le droit résultant d'une organisation de cette propriété sera puissant, plus les liens qui doivent rendre les relations humaines honorables et durables prendront de consistance et de force. Ainsi, vouloir constituer sur des bases larges et solides le droit de l'intelligence, c'est résoudre définitivement le grand problème de la paix entre les citoyens d'une même nation et entre les peuples qui sont appelés à avoir entre eux des relations commerciales et industrielles.

Nous aimons à pouvoir démontrer cette assertion.

Examinons d'abord notre position sous son aspect intime, selon les relations qui s'établissent entre les citoyens d'un même pays.

Evidemment, le but constant des efforts communs, c'est l'amélioration du bien-être, le développement de l'intelligence, l'appât d'un intérêt solidaire vers le même résultat, la confiance mutuelle et le bonheur.

Or, il n'est pas, selon nous, de moyen plus efficace pour réaliser le bien-être que le travail incessant du génie qui dompte la nature, qui dérobe ses secrets et y trouve les éléments les plus certains de rendre la matière obéissante aux volontés humaines; pas de principe plus fécond pour le développement de l'intelligence que cette communication des idées qui étend la sphère large où se meuvent les esprits dans le domaine des sciences, des arts et du commerce; pas de lien plus étroit pour unir les hommes que le principe d'une fortune, dont les ressources s'accroissent nécessairement par l'augmentation des débouchés et par l'accroissement du nombre des consommateurs; pas de mobile plus certain de la confiance et de la paix que le succès dans les affaires, c'est-à-dire, la réalisation des bénéfices dans l'exploitation.

Mais il arrive presque toujours que le bien-être ou le succès, si l'on aime mieux, trouve un dissolvant, c'est la ruse et la fourberie; or, dans la constitution du droit de la propriété intellectuelle, la première de toutes les lois, c'est la probité. Probité de l'inventeur dans l'exposé de sa spécification; probité de la société dans la protection éclairée qu'elle lui assure ou dans l'évaluation de l'indemnité qu'elle lui offre; probité des industriels dans la solidarité commune qui écarte la contre-façon, en établissant une croisière contre les pirates de l'industrie, comme les gouvernements humains et libres en ont établi une contre la traite des noirs.

Mais, dira-t-on, ces beaux principes et cette religieuse reconnaissance du droit, c'est le beau idéal, c'est l'utopie d'une âme confiante, qui croit à la bonne foi humaine, pauvre naïs qui se laissera duper par le premier fripon un peu adroit.

Et d'abord, la recherche du bien peut avoir assez de charme pour que l'on se contente de poursuivre ce but: c'est un genre d'amélioration qui vaut bien la peine qu'on s'en occupe. Nous savons, nous voyons chaque jour, dans le spectacle fort triste des disputes humaines, qu'on s'imagine que le succès reste d'ordinaire au plus habile, et que c'est surtout dans une ruse bien combinée, dans les mille replis d'une tresse bien ourdie que l'on place souvent le principal mérite d'un homme: beaucoup de gens ont pris pour devise: « Être vertueux, c'est être adroit »; et de là à la friponnerie la route est courte et la pente facile.

Mais nous pensons, nous, que la plus grande habileté consiste à être honnête: nous croyons que le breveté qui ne donne pas une description sincère de ses procédés déprécie lui-même et comme à plaisir son invention, et s'expose à s'en voir enlever le produit le plus clair et le plus légitime; nous estimons que le commerce qui prélève sur la crédule un bénéfice provisoire se réserve dans l'avenir une dépréciation radicale et se ruine en se perdant de réputation; que par conséquent, l'absence des marques de fabrique jette le discrédit sur la chose

vendue et que les mauvais fabricants détruisent la bonne renommée des fabricants honnêtes en jetant sur les marchés des produits qui déshonorent le pays ou l'atelier d'où ils sortent. Nous avons la ferme conviction qu'une maison connue pour sa bonne foi, pour sa probité, trouve, s'il survient un sinistre, mille ressources au lieu d'une pour y échapper; qu'on s'empresse autour d'elle; que les capitaux viennent à son secours, sauvent ses ateliers, en laissant planer légitimement la belle réputation qu'il a conquise; tandis que le négociant, qui n'a eu qu'un succès éphémère au préjudice de ceux qu'il a trompés, ne peut, une fois atteint par la ruine, se relever et se défendre contre les coups du discrédit qu'il encourt et du déshonneur qu'il mérite. Voilà, selon nous, les deux parts faites à l'homme probe et à l'homme malhonnête. Où est l'habileté?

Ce n'est pas la première fois que depuis bien des siècles on s'étudie à couvrir le malhonnête du manteau de l'habile; et malheureusement, ou plutôt fort heureusement pour la conscience humaine, les faits sont là qui prouvent qu'on a bien souvent perdu la partie que l'on ne jouait pas de franc jeu. Pourquoi donc se figurer que l'industrie a le privilège singulier d'échapper à la règle commune? Pourquoi se faire illusion à cet égard, et croire que la ruse et la fourberie doivent faire le fond de cette affaire? Si nous touchons à cette question si délicate, si nous osons, contrairement aux principes du proverbe, « *parler de corde devant des pendus*, » c'est que nous avons sous les yeux l'exemple éclatant de quelques peuples qui prospèrent, et se prêtent un mutuel secours par la probité des transactions, au lieu de se tendre des pièges dans lesquels ne tombe pas seulement la dupe, mais dans lesquels le fripon lui-même, et les gens honnêtes, qui vivent de la même industrie, donnent tête baissée.

On dit beaucoup de mal de l'Angleterre. La foi de la « perdue Albion » est passée à l'état de « foi punique » dans beaucoup de très-bons lieux. Or, si l'on entend par mauvaise foi, ce sentiment de nationalité qui permet aux Anglais de se montrer parfois un peu trop faciles sur les moyens, quand ils traitent avec l'étranger, c'est-à-dire avec le *barbare* des temps modernes, il faut reconnaître que les Anglais ne se trompent jamais entre Anglais. Il est rare d'avoir à constater dans leurs relations rien qui vienne en aide à ces menées qui compromettent un peu leur réputation avec les étrangers, et c'est d'eux surtout que l'on peut dire que « les loups ne se mangent pas entre eux. »

Puis, s'ils se montrent *loups* vis-à-vis de certaines nations, c'est, à leurs yeux, si l'on en croit à cet égard leur propre excuse, qu'en la trompant ainsi, ils s'imaginent user de représailles; et c'est le mauvais exemple des tromperies qui les ont dupés, qui leur fait prendre, à leur tour, le droit de duper les autres.

C'est qu'en effet, l'industrie, dont le commerce est le moyen, ne peut arriver à conquérir une véritable force que par le respect des transactions internationales; et c'est par l'honnêteté seule que se manifestera ce respect qui doit s'exercer, dans sa double carrière, au-dedans et au dehors.

Nous avons dit que c'est dans la garantie donnée à l'inventeur que se trouve l'élément le plus certain de son bien-être et le gage de la solidarité qui lie les citoyens d'un même pays et les nations entre elles.

Au moment où l'industrie est devenue le symbole d'une alliance générale des nations, par l'Exposition de Londres; au moment où va commencer la discussion des intérêts communs aux peuples qui se sont présentés dans cette vaste arène du génie ouverte dans Hyde-Park, il est de la plus haute importance de développer cette pensée qui doit servir de guide à tous les partisans de la réforme que nous poursuivons.

Dans quelques semaines, en effet, quand la discussion s'ouvrira pour résoudre ce grand problème, il faudra bien que l'on soit d'accord sur les éléments même d'une alliance que nous regardons comme la base de la nouvelle législation dont nous préparons la formule.

Or, que se passerait-il à l'intérieur?

Que deviendraient les relations internationales à la suite d'une mesure décisive prise en faveur des droits de l'industrie?

À l'intérieur, voyez ce qui paralyse les transactions entre le génie qui produit et le capital qui est

condamné à l'immobilité : c'est l'absence de toute garantie.

Les capitaux n'osent venir en aide à l'inventeur, parce que ce dernier ne peut offrir que ses procédés, les ressources de son travail à l'homme dont l'argent lui est indispensable pour exploiter son brevet. Supposez-le garanti, et voyez immédiatement quelles en seront les conséquences.

On s'est plaint de voir les capitalistes s'éloigner du domaine où se meut le travail ; on regrette de ne pas voir en France, comme en Angleterre, les grands propriétaires fonciers se mêler aux intérêts matériels, se fondre dans la foule des industriels, être chaque jour, comme dans la *Cité*, cette ruhe industrielle de Londres, à la tête des grandes compagnies organisées pour l'exploitation des procédés dont le génie vient doter chaque jour l'industrie : c'est que chez nous aucune garantie n'existe qui vienne donner crédit à la confiance des capitalistes.

Chez nos voisins, il est vrai que la loi doit être réformée en ce qui concerne les détails : le prix des *Patents* est trop élevé, les formalités sont trop compliquées ; mais du moins on n'a pas écrit au frontispice de la loi cette incroyable phrase : « *Sans garantie du gouvernement* », qui a eu pour résultat nécessaire de consacrer, vis-à-vis du pays, la défiance en matière d'exploitation industrielle. Comprend-on que, dans notre France, dont les habitudes sont prises depuis si longtemps, et qui ne peut penser, organiser, agir, sans avoir en quelque sorte les yeux fixés sur le centre de l'Etat, on ait imaginé, dans une loi faite pour aider l'industrie, pour encourager le génie des inventeurs, pour étendre et développer le crédit, d'écrire en tête des brevets, ces diplômes du travail et de l'intelligence, une phrase qui équivaut à celle-ci : « Prenez-garde, ici il y a des pièges à loup. » N'est-ce pas là une heureuse pensée que cette phrase : « Sans garantie du gouvernement », dans un pays où il faut, pour inspirer de la confiance et pour réussir, que tout soit patroné, encouragé, subventionné par l'Etat ?

Qu'est-ce pourtant que le gouvernement avait à craindre, et quelle panique s'est emparée des législateurs quand cette belle idée leur est venue ? A quoi bon dire au public un mot qui peut soulever dans son esprit une équivoque ? Sans doute, les brevets d'invention ne pouvaient pas être et n'ont jamais été garantis par l'Etat, en ce sens que l'exploitation n'était en aucune façon soumise aux *garanties* d'une protection pécuniaire ; et c'est là seulement ce que peut signifier cette phrase. Mais qui donc a jamais songé à laisser à l'Etat la responsabilité de cette garantie ? Qui donc a jamais voulu demander au gouvernement d'assurer la fortune d'un inventeur ? Non, personne n'a eu cette illusion, cette étrange fantaisie. Ce que les inventeurs ont dû demander au gouvernement, c'est la garantie de leurs droits ; c'est une protection efficace devant les tribunaux ; c'est une réglementation intelligente qui les assure contre les désastres de la contrefaçon intérieure ; c'est une appréciation, à dire d'experts compétents, des procédés consignés dans la spécification.

Donc, ces mots : « *sans garantie du gouvernement* » sont une absurdité et un mensonge ; et le moindre défaut qui leur soit inhérent, c'est, par malheur, d'avoir ajouté le discrédit et la défiance, à la surprise que soulève cette singulière rédaction. On eut dit de l'avare, enchanté de placer sa fille *sans dot* !! Comme si le gouvernement, comme si le père de famille, ne devait pas aux citoyens d'un pays la dot de sa protection, de sa garantie contre les délits ou contre les crimes.

En Angleterre, la loi a entouré la prise de brevets de certaines garanties qui, pour ce cas exceptionnel, impliquent le concours et l'intervention du gouvernement dans les formalités qui en précèdent la concession. Les *caveat*, l'examen par le solliciteur-général, les délais avant faire droit, sont autant de moyens à assurer, de la part du gouvernement, protection et garantie ; et, chose singulière, tandis que dans un pays où, comme on sait, la liberté des transactions, des sociétés industrielles et commerciales est illimitée, on a jugé nécessaire de faire intervenir l'Etat pour une question toute d'intelligence au point de départ ; chez nous, où les rouages sont de nature si opposée, si contraire, la garantie du gouvernement est impérieusement refusée.

Comment veut-on, dès-lors, que les capitaux ne soient pas timides, et comment faire pour réaliser leur alliance avec l'industrie ?

On le voit, ce n'est que par une réforme radicale que peut se produire ce fait si important pour la tranquillité publique.

Une des faces de cette grave question qui mérite d'être examinée attentivement, c'est l'internationalité.

Si, en effet, nous démontrons que la protection accordée aux droits du génie, a pour effet nécessaire de consacrer dans un pays, l'alliance des citoyens entr'eux, et de développer les ressources du travail, il est manifeste que si la protection s'étend au dehors, les résultats du bien-être s'augmenteront dans des proportions presque incalculables.

La contrefaçon qui est un signe évident, irrécusable de la mauvaise foi, ne peut que compromettre les relations de peuple à peuple, conserver, étendre même la plaie qui ronge le commerce, et en outre arrêter l'essor du génie, dans les contrées où elle s'exerce.

Il faut donc, de toute nécessité, que non-seulement une loi protectrice des droits du génie soit faite pour la France, mais il faut que toutes les nations qui veulent vivre sous l'égide de la paix, vivent sous la protection de cette même loi. La réciprocité de ces droits viendra consolider l'œuvre, et bien des questions alors qui divisent les esprits seront résolues.

Pour ne dire en passant qu'un mot du *libre-échange*, il est évident que l'échelle de la protection qui exclue les marchandises à l'entrée, ou les grève au départ, s'abaissera quand les produits de l'intelligence seront également et équitablement garantis par une bonne loi, discutée et adoptée à la suite d'un examen international.

Nous sommes convaincus que cette grande question qui a été mise en avant par Cobden, dont nous avons nous-même reconnu le génie, ne repose que sur des données incertaines et sur une série de malentendus, dont certains économistes ont profité pour servir leur ambition. Il y a quelque chose de fort séduisant dans l'exposé de principes qui ont tout l'air de briser des barrières. Les partisans de la liberté n'aiment pas (et ils ont raison), les obstacles, les entraves, mais toute la question est de savoir si les obstacles une fois levés, sans digue, sans règle, sans calcul, l'équilibre s'établit. Or, il est évident que le principal objet de la liberté commerciale doit être de ne pas créer des esclaves ; et, si par l'adoption d'une mesure dont le principe et la formule semblent être l'expression de la liberté, il arrive que sides citoyens, des ateliers, des usines, des peuples, sont tout à coup mis en chômage, l'objet que se propose la liberté est bien loin d'être obtenu.

Selon nous, tout se tient dans la question du libre-échange ; et tant que la propriété industrielle n'aura pas de base, tant que les nations alliées en politique, se feront la guerre en industrie, tant que les corsaires belges, anglais, allemands, ou de toute autre nation, pilleront la France et se pilleront entr'eux, en un mot, tant que la paix que l'on invoque avec raison, comme le principe de notre bien-être n'existera qu'en matière politique, tandis que la guerre et toutes ses ruses existeront, en matière commerciale et industrielle, il n'y aura pas moyen de s'entendre sur la question dite du libre-échange.

En un mot, l'utopie de Bernardin de Saint-Pierre ne se réalisera pas par la réunion seulement des hommes qui demanderont aux armées de suspendre leurs combats, mais la paix ne sera certaine que dans le cas où les armées industrielles ne se tourneront pas les unes contre les autres.

Le libre-échange, avec les conditions de contrefaçon et de vol, ne peut être qu'une niaiserie de la part des nations qui ne possèdent pas d'ateliers au profit de ces pays qui, comme l'Angleterre, ne sont qu'une vaste usine.

Aussi, ne nous étonnons-nous pas de l'abandon que font certains économistes de leurs principes, quand ils sont arrivés aux affaires. Du jour où la propriété industrielle sera consacrée, soyons sûr qu'alors le libre-échange s'établira de lui-même, et que la protection des objets fabriqués étant égale pour tous, l'équilibre du commerce s'en suivra par une conséquence toute nécessaire.

C'est le but que nous poursuivons et auquel nous convions nos lecteurs.

ALEXANDRE LAVA.

Rédacteur en chef, avocat à la Cour d'appel de Paris.

P. S. Le Comité de l'association des inventeurs et des artistes industriels s'est réuni en séance ordinaire mardi dernier ; et il a décidé que mardi prochain,

on ferait connaître les jours du mois d'octobre qui seront consacrés à la grande réunion dont nous avons entretenu nos lecteurs.

Le programme est arrêté ; nous le publierons très-prochainement : nous ferons connaître, dans notre prochain numéro, l'époque précise où se tiendra l'Assemblée internationale pour la propriété intellectuelle.

Nous avons publié déjà, dans nos numéros précédents, plusieurs articles qui résument, sous forme de questions, les points principaux sur lesquels porte la législation dont nous poursuivons la réforme aujourd'hui. Nous désirons proposer la série des points à discuter par l'Assemblée dans l'ordre même de la loi qui sera formulée par les partisans de nos principes, après discussion.

Nous empruntons à l'excellent travail de M. Jobard, moins les termes mêmes, l'ordre et la disposition des matières sur lesquelles doit porter l'attention de nos lecteurs.

#### RÉSUMÉ DU PROJET DE LOI.

Notre projet de loi comprendrait six titres différents.

Le titre I<sup>er</sup> traite des Brevets d'invention. C'est le fond de la loi.

Aussi ce titre se subdivise-t-il en neuf chapitres dont voici la matière :

Le chapitre I<sup>er</sup> traite du *Droit des Inventeurs*. Ce droit, c'est la reconnaissance de la propriété intellectuelle, c'est son assimilation à la propriété ordinaire, le privilège de l'exploitation du brevet, la soumission de l'invention à l'utilité générale.

Le chapitre 2 traite de la *Demande des brevets*. Là, les formalités à remplir par l'inventeur sont formulées et décrites, telles que : Dépôt des plans et de la spécification, élection de domicile, frais de taxe, délai accordé pour additions et perfectionnements, publicité à donner au brevet, selon la demande de l'intéressé.

Le chapitre 3 traite de l'*Instruction des demandes et de la délivrance des brevets*. Là s'ouvre, pour l'inventeur et pour l'Etat, le droit de garantie réciproque à conserver. Pour l'un, l'obligation de prouver qu'il est inventeur, ce qui résulte du silence d'autrui ; pour le gouvernement, le droit d'intervenir, non pour juger mais pour être le centre des réclamations de la part des intéressés ; puis, en dernière analyse, le renvoi à se pourvoir devant un conseil de Prud'hommes.

Le chapitre IV traitera de la *déchéance des brevets*.

Le chapitre V de la taxe. Dans ce chapitre est toute l'équité de la loi. L'inventeur qui profite de la protection qui lui est accordée doit en retour une indemnité à l'Etat ; c'est dans une échelle qui augmente de 40 francs par année que le bénéfice de l'inventeur se constate : et dans le cas où il y a perte pour l'inventeur, l'Etat vient à son secours en lui remboursant les annuités, en tout ou en partie.

Le chapitre VI traitera de la *transmission des brevets*.

Le chapitre VII de la *mise en œuvre ou exécution*.

Le chapitre VIII de la *contrefaçon*.

Le chapitre IX de la *saisie*.

Le titre II contiendra les dispositions relatives aux *brevets de perfectionnement*. Leur définition, le délai au bout duquel ils sont admissibles, la taxe qui leur est imposée.

Le titre III traite des *Brevets d'importation*. C'est le droit de réciprocité dans tous ses principes d'équité.

Le titre IV et le titre V répondent enfin à une des objections les plus délicates de cette grande question : il s'agit des choses non exploitées ou des procédés anciens et tombés dans l'abandon. Il serait fort important de bien fixer le droit d'exploiter des uns et des autres : ces deux titres traitent des *Brevets d'exploitation* et des *Brevets anciens*.

Enfin le titre VI contiendra des dispositions générales provisoires ou réglementaires.

Telle est l'économie de cette loi sur laquelle nous avons à discuter dans l'assemblée qui se réunira le mois prochain.





Vase étrusque, par M. Copeland, de Londres.

VASE ÉTRUSQUE,  
PAR M. COPELAND, DE LONDRES.

Il n'y a qu'une trentaine d'années que le goût s'est révélé pour les lignes pures, le dessin correct, mais un peu sec, du genre étrusque. L'on n'a pas partagé l'appréciation un peu sévère de l'historien Strabon, qui appelle le style *tuscanien* un style maigre et raide. C'est une imitation du style égyptien ou du style grec tout à fait ancien.

Les étrangers pratiquaient la plastique au temps de Tarquin l'Ancien. Ils firent un Jupiter de terre cuite peinte en rouge, et un Hercule de même matière. Pline, qui appréciait beaucoup la peinture grecque, rendit hommage au style étrusque, précisément à cause de son rapprochement avec le style grec.

L'on s'accorde à considérer particulièrement les vases étrusques comme étant d'origine grecque; cependant, il en est qui ont conservé leur origine parfaitement distincte: on en a trouvé à Volaterra, Titerbe, Pérouse, Orvieto, etc., etc. Mais l'imitation est grecque, cela ne fait pas le moindre doute.

M. Copeland, dont nous avons eu déjà occasion de recommander les œuvres, a exposé le vase ci-contre, et certes il est impossible d'avoir conservé un meilleur modèle.



Vestale voilée, par Raphaël Monti (de Milan.)

VESTALE VOILÉE,

PAR RAPHAËL MONTI (de Milan.)

Cette statue de marbre, représente une vestale offrant des fleurs. C'est une des statues de marbre qui ont été les plus remarquées à l'Exposition. La

difficulté qu'il fallait vaincre, c'était de laisser entrevoir sous un voile de marbre, l'expression douce et angélique de cette jeune fille, la gardienne de la chasteté, de la pureté exquises. M. Monti, qui est un artiste de Milan, semble s'être inspiré aux yeux des connaisseurs de la manière simple et tout à la fois large d'un des sculpteurs italiens les plus éminents, de Bartolini, sculpteur de Florence. Ce dernier partageait le sceptre de la statuaire avec Canova. Dans un tombeau fait pour la famille Demidoff, Bartolini avait groupé des figures qui rappellent la pose de cette vestale.



Pot de bière de Munich, par M. Neurenther.

POT DE BIÈRE DE MUNICH,

PAR M. NEURENTHÉ.

Nous donnons dans ce numéro, un dessin de modèle provenant de la manufacture royale de Bavière, dont les originaux ont été faits par M. Neurenther le directeur de cet établissement.

Le chasseur bavaïsois dont le pot ci-dessous est surmonté, ne manque pas d'une certaine vérité; et, les accessoires qui se trouvent en bas-relief, ne peuvent manquer de propager dans les classes où l'art pénètre peu à peu, une idée féconde de son alliance avec l'industrie.

VASES EN VERRE,

PAR MM. BACCHUS ET FILS,  
(de Birmingham.)

Les verreries ne sont pas très nombreuses en Angleterre. Mais celles de Londres et de Birmingham se distinguent par leurs progrès. Les spécimens que nous donnons ici sortent de la verrerie de MM. Bacchus et fils, de Birmingham.

Ce qui est gravé en noir indique les diverses couleurs, bleue,



Vases en verre, par MM. Bacchus et fils, de Birmingham.

jaune, rouge, qui sont mélangées dans les couleurs du verre, à l'imitation des Bohèmes. Nos fabricants de cristaux ont conquis, à cet égard, une place éminente, et dans peu d'années il faut espérer que cette industrie se placera, en

France et en Angleterre, à côté sinon au-dessus de celle de la Bohême, où, il faut en convenir, l'élégance et l'éclat ne laissent rien à désirer sous tous les rapports.

## ARGONAUTE ET AMAZONES

PAR M. ENGEL.

Le sujet de ce groupe est emprunté, comme on sait, à la fable; le mérite de l'exécution doit seul ici nous occuper. M. Engel est un jeune sculpteur qui a été envoyé à Rome par son gouvernement et qui, à l'instar des jeunes lauréats français, puise dans l'étude des groupes de l'antique les inspirations de son art.

C'est le prince Albert qui a commandé au jeune artiste un groupe, en laissant à son imagination le soin de le choisir.

Il y longtemps que l'on a discuté sur l'intérêt qu'il y a d'envoyer à Rome des élèves de notre école, et que la question a été résolue dans un sens affirmatif. L'obligation de se perfectionner dans ces trois branches de l'art, peinture, sculpture et architecture, ne se réalise que par le spectacle étudié de ces grandes productions du génie antique, et loin d'étouffer l'inspiration, il est évident que ce spectacle l'agrandit et la développe.

C'est donc une heureuse pensée que celle de notre pays, qui fait puiser l'art à la source même de l'art, et qui crée des artistes par la contemplation et le travail imitatif des grands maîtres.

Ce groupe a plusieurs qualités qui prouvent le goût de M. Engel. Les détails sont concordants entre eux et la base est ingénieuse. L'amazone qui a vaincu s'appuie plus qu'elle n'écrase le corps de celui qui est à ses pieds; c'est une fatigue, une lassitude intelligente qui se révèle dans la victoire. Le corps de l'amazone blessée et emportée dans les bras de sa compagne ne manque ni de grâce ni d'élégance. Il y a de l'harmonie dans cet agencement; et il y a de la science dans l'exécution.

Nous ne sommes que l'écho des visiteurs du Transept en disant que ce groupe est un des plus remarquables, et nous félicitons le jeune artiste d'avoir



Argonaute et Amazones, par M. Engel.

sont indispensables, mais la photographie est un mode plus économique et dont l'aspect est d'une exactitude encore plus précise.

Ce serait un recueil fort curieux, fort intéressant et qui viendrait en aide d'une manière puissante aux travaux de l'artiste.

Ce serait, en outre, un élément fécond d'instruction pour ceux qui n'ont pas visité les musées de notre pays ou ceux de l'étranger, de Florence et de Londres, par exemple, où se trouvent réunis tout ce que la statuaire a de plus précieux.

## TABLE DESSINÉE PAR LA DUCHESSE DE SUTHERLAND,

EXÉCUTÉE PAR M. MORAND (DE LONDRES.)

Les dames anglaises ont un goût particulier, instinctif, pour les arts. La duchesse de Sutherland est un des artistes-amateurs les plus distingués de l'aristocratie anglaise, et il faut ajouter le Mécène des beaux arts, le plus intelligent et le plus bienveillant.

Nous ne devons pas oublier M<sup>me</sup> la marquise de Waterford, une des filles de lord Stuart, l'ancien ambassadeur d'Angleterre en France, et qui tient, en maître, le crayon, avec un goût, un sentiment de l'art, qui la place au premier rang.

On sait, en outre, avec quelle vérité les Anglaises savent faire les aquarelles, cette partie de l'art si difficile, en ce qui concerne l'expression vive et vraie des couleurs. Nous avons vu des aquarelles à Londres qui rivalisent d'énergie avec les peintures à l'huile; et les Anglais savent

si bien qu'il y a là un élément de supériorité pour eux, qu'ils ont formé une compagnie, dont le but est de développer le genre de l'aquarelle; ils l'appellent: *The water colours society*, et chaque année, on peut voir à Londres une exposition d'œuvres très-remarquables en ce genre.

M<sup>me</sup> la duchesse de Sutherland, a donc dessiné la table donc nous donnons ici le modèle. Deux cygnes en forment la base, ils sont entourés d'herbes aquatiques, et le bec élané, ils prennent l'attitude élégante qu'ils affectent d'ordinaire.

M. Morand, est un fabricant de meubles fort appréciés à Londres. Sa maison est d'une date ancienne; il y a plus d'un siècle que, de père en fils, cet établissement de luxe a conquis la confiance des Anglais.

Nous aimons cette hérédité, dans les professions industrielles; elles sont le gage d'une amélioration nécessaire. Il est impossible que, dans les conditions de succès habituelles à ces maisons, chez qui le travail est devenu le patrimoine, l'émulation ne vienne en aide au progrès. Et cela est vrai surtout à une époque où l'art vient relever la question matérielle de l'industrie.

Les établissements nouveaux ne peuvent qu'à grand peine réaliser très promptement des moyens, des ressources d'études et de pro-

céds qui ne peuvent être que le résultat de lentes et laborieuses recherches.

Les traditions seules peuvent les conserver dans les établissements d'une ancienne date.

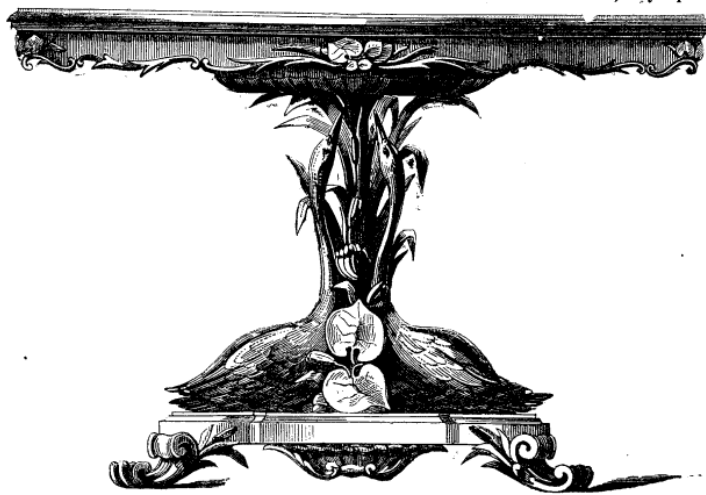


Table dessinée par la duchesse de Sutherland, exécutée par M. Morand (de Londres.)

## EXPOSITION DE LONDRES.

L'industrie marche, ou avance, on progresse, dit-on en parcourant l'Exposition; peu s'en faut qu'on ne dise : Nous touchons au but, tout est inventé ! Hélas ! l'humanité ne ressemble pas mal à un aveugle qui rencontre un mur et s'assied, en s'applaudissant d'être arrivé au terme du chemin. Cet aveuglement est général, on le remarque du haut en bas de l'échelle sociale, seulement il est plus foncé en haut qu'en bas, et c'est un grand malheur; car ceux qui sont en haut s'y cramponnent et répandent le bruit qu'il est inutile de tenter d'aller plus loin, et la secte des *Laudatores temporis acti*, dont les yeux sont sur la nuque, vient à leur aide pour crier qu'ils sont au bout du progrès, parce qu'ils sont eux-mêmes à bout de superlatifs laudatifs. Ils ne se doutent guère qu'ils ne sont qu'au pied d'un plan incliné dont la base est partout et le sommet nulle part.

Que sais-je? disait Montaigne; que ne savons-nous pas? s'écrient nos statisticiens, après avoir bâclé un tableau comparatif des importations et des exportations de 1800 et de 1850?

Comme ils refont chaque année le même tableau, ils devraient bien voir que le mouvement prend de l'amplitude, et croît en marchant, *crescit eundo*; mais non, chaque année est à leurs yeux *la nec plus ultra*; ils y applaudissent à tours de bras et s'assoient sur le bord du fleuve, dans l'attente de voir arriver le dernier flot du progrès.

Après tant de déceptions, vous croyez peut-être qu'ils vont en rechercher la cause? Nullement. L'écriture moyenne est le même de tous les temps; semblable au vampire, il endort sa victime en la flattant du vent de sa plume. C'est lui qui disait au premier sauvage qui planta un morceau de sapin dans son âtre et l'alluma : Nous vivons dans le siècle des lumières, et qui en dit autant à l'inventeur de l'huile, autant à celui de la chandelle, autant à celui du gaz. C'est aujourd'hui le tour de l'éclairage électrique. Oh ! pour le coup, le voilà bien le siècle des lumières par excellence ! Eh bien non ! tout n'est pas fini, vous en verrez bien d'autres, et depuis longtemps vous iriez puiser à la rivière de la lumière et du feu, si vous aviez encouragé l'inventeur du gaz à l'eau.

C'est en sortant du laboratoire d'un savant esclave romain, sans doute, qu'Ovide s'écriait :

*Omnia jam fient, feri quæ posse negabam  
Flamma dabit aquas.  
Æquora dabunt ignes,  
Pascuntur in æthere cervi.*

Ne voyez-vous pas là la découverte de Lavoisier, celle du gaz à l'eau et celle des ballons enlevant des animaux qui peuvent aller paître sur le sommet des forêts ?

C'est aussi dans les laboratoires des parias de l'intelligence que nous avons trouvé des découvertes qui n'ont pas voulu affronter le grand jour du Palais de Cristal et l'œil des *pickpocket* industriels.

Sans manquer à la discrétion promise, nous pouvons dire qu'un vieux docteur anglais nous a donné la preuve expérimentale qu'il avait découvert une substance isolatrice du magnétisme, qui intercepte l'action de l'aimant permanent et affole la boussole. Nous lui fîmes observer qu'il était sur la route du mouvement perpétuel. « Le mouvement perpétuel puisé dans les éléments mécaniques que nous possédons est impossible, nous répondit-il, mais puisé à la source du grand mobile universel qui fait tourner la mécanique céleste, je le crois possible; c'est comme si on attachait une courroie au grand volant solaire ou aux courants électriques continus que la lumière développe sur notre globe. Tant que les aimants permanents seront en perpétuelle tension, on n'en pourra rien faire; car tout moteur résulte d'une suite d'actions et de réactions, ou d'attractions et de répulsions alternatives. Le reste constitue la *stase*, ou l'immobilité. Si l'aimant artificiel est susceptible de constituer un moteur, c'est parce qu'on peut l'aimanter et le désaimanter à volonté. Or, si je puis obtenir le même effet sur l'aimant permanent, j'obtiendrai un résultat semblable sans dépense, ce qui me donne la conviction qu'un jour nos vaisseaux feront le tour du globe sans user une once de charbon.

« Je n'avais pas beaucoup d'espoir tant que nous en étions réduits à nos aimants ordinaires, nous dit le docteur; mais j'ai repris courage en voyant, à l'Exposition, un aimant permanent qui soutient une

tonne de fer et en apprenant la découverte de ce Hollandais, qui sait augmenter considérablement la puissance des aimants. »

Ce même docteur nous a enseigné plusieurs choses curieuses sur les aimants, il prouve que l'attraction est plus forte entre deux tranchants qu'entre deux surfaces planes, et que la forme la meilleure des fers à cheval n'est pas la forme en U mais la forme en O. Il ajoute, que pour amplifier la puissance d'un aimant il suffit de le fixer au plus près d'un grand volant de machine à vapeur et de l'y laisser pendant plusieurs jours (1).

Le savant docteur a fait bien d'autres découvertes. C'est lui qui a fait baisser de 25 p. 100 la gomme du Sénégal, qu'il imite à s'y méprendre, et qui a le moyen de faire tomber de 50 p. 100 le prix de la cochenille; car il a trouvé l'art d'en fabriquer de toutes pièces, comme on a fait de l'outre-mer.

On connaît la querelle académique qui règne entre les partisans de l'émission de la lumière solaire et ceux de la vibration. Le savant *Wheatstone* s'est chargé d'éclaircir cette question, mais le temps était si obscur le jour où il nous avait promis de nous montrer clairement que la lumière n'est autre chose que la vibration d'une demi-vague de l'éther sur la perpendiculaire du rayon vecteur, que nous restons, à cet égard, plongés dans les ténèbres antérieures.

Nous n'avons pas osé lui répondre que cela nous semblait un peu vague, nous pensions que cette manière de cacher les arcanes de la science au vulgaire n'infectait plus que les petits savants, mais que les grands descendaient volontiers de l'Empyrée, à la suite d'Arago; car les enfants, les femmes et jusqu'aux hommes d'État, comprennent ses écrits sur l'astronomie; tant ils sont clairs et accessibles à toutes les intelligences.

C'est un progrès des plus notables de notre époque que d'avoir mis la science à la portée des grands, mais cela ne suffit pas; il fallait encore trouver le moyen de les faire lire, et c'est ce qu'a fait M. Froment, car nous avons vu des pairs d'Angleterre, des ministres et des princes, se presser autour de son microscope pour y lire des choses gravées sur le diamètre d'une épingle. Ceci nous a donné l'idée de lui faire graver l'épigraphe du monarque : *Chacun doit être propriétaire et responsable de ses œuvres*, et d'aller de porte en porte la faire lire aux députés et aux ministres qui n'ont pas le temps d'ouvrir l'*Organon*, petit livre qui contient le seul moyen raisonnable de répandre l'espérance, le bien-être et la paix universelle sur la terre, par l'application du simple topique dont la recette toute entière est contenue dans l'épigraphe précitée. Quelques exemples, qui sont dans l'air aujourd'hui, suffiront pour nous faire comprendre.

Tous les enfants de Paris sont munis de petits parachutes en papier; or, si l'ouvrier qui les a imaginés avait obtenu le droit d'en faire et d'en vendre seul sur toute la surface de la France, ne croyez-vous pas qu'il aurait rassemblé dans un an un capital d'un million, par pièces de dix et cinq centimes, sans appauvrir personne et en amusant tout le monde? Sur ce capital, sa femme, ses enfants, ses parents et camarades, auraient vécu en travaillant et donné naissance à un nouvel objet d'exportation. Et puis cet ouvrier, qui paraît intelligent, serait parti de là, peut-être, pour faire des inventions plus sérieuses et devenir un grand propriétaire; ce que voyant, ses camarades se seraient ingénies à marcher sur ses traces. Les cerveaux arides ou paresseux, c'est-à-dire les *communistes intellectuels*, qui aiment mieux jeter toutes les inventions à la voirie du domaine public, nous demanderont ce qui resterait à ceux qui pillent ce petit parachute? Nous leur répondrons, de prime abord, qu'il resterait à l'un, la *toupie volante*; à l'autre, l'*araignée chinoise*; et une intarissable suite d'autres combinaisons que nous ne pouvons pas faire pour eux.

La toupie volante est la toupie ordinaire armée, au sommet, d'une petite surface gauche qui la force de se visser dans l'air. Au lieu de tomber à terre, la toupie s'élève et tombe doucement dans la main du joueur. Il y aurait encore ici un million à gagner et tout autant avec l'*araignée chinoise*, qui remue

(1) A propos de volant nous citerons ce marchand de vin de Bordeaux qui, sachant que ce vin s'améliore en voyageant, prit un brevet pour lui faire faire le tour du monde sur place, en attachant des bouteilles autour d'un volant de machine à vapeur. Si ses essais réussissent avec des bouteilles il y attachera des tonneaux.

toutes ses pattes, marche et semble vivre, quand on la suspend à un fil de fer, qu'on agite un peu.

L'ouvrier qui aurait une propriété exclusive de cette espèce, deviendrait un capitaliste aussi respectable qu'un affranchi romain, et un contribuable important. Eh bien ! ce ne serait pas chaque année, mais chaque jour que vous verriez naître, non pas seulement des jouets d'enfants, mais des perfectionnements et des inventions très-sérieuses sur tous les points du domaine de l'intelligence, qui n'est aujourd'hui qu'une aride et vaste bruyère livrée au libre parcours et dévastée par un tas d'animaux qui se gâtent l'herbe l'un l'autre.

Bien aveugles sont ceux qui n'aperçoivent pas que le salut et le bien-être de la société git surtout dans la multiplication et la consolidation de tous les genres de propriétés!

Les Anglais les comprennent un peu mieux que nous, car ils donnent des patentes pour des choses que nous dédaignerions, tels que l'emploi de la chevelure ou du foin grossier qui entoure les noix de cocos; le breveté actuel en fait des tapis d'écuries, des grattes-pieds, des brosses, des cordes et beaucoup d'autres choses utiles et à bon marché. Comme il est seul à exploiter le monopole de cette substance, il l'exploite bien; sans cela, les chevelures de cocos continueraient à joncher les rues et à encombrer les ruisseaux: tout le monde y gagne et personne n'y perd. Trouvez-vous donc une meilleure organisation du travail que celle-là!

Un brevet à long terme, un brevet emphytéotique peut-être; y songez-vous? vont s'écrier les ravageurs du domaine public. Eh quoi! je serais privé toute ma vie de toupies volantes, d'araignées chinoises et de foin de cocos! — Ne craignez rien, vous n'en serez pas privé, au contraire; le breveté ne vous en laissera jamais manquer, car il est de son intérêt bien entendu de vendre à bas prix; il sera forcé de soigner la qualité, puisqu'il devra marquer ses œuvres pour en être responsable; et, de plus, il paiera une taxe croissante qui amènera un dégrèvement croissant aux impôts qui accablent la propriété actuelle. Ajoutez à cela l'expropriation pour cause d'utilité publique, et vous serez rassurés.

Si vous ne comprenez pas la justesse et la simplicité de ce mécanisme industriel, commercial et financier, c'est que vous êtes bien malade; mais s'il vous reste quelque espoir de guérison, adressez-vous au *Palais de Cristal*, qui traite vigoureusement ce genre d'infirmité.

On sait que les ananas de Cuba affluent en Angleterre et se charrient dans les rues de Londres à un schelling la pièce. Un Anglais a pris patente pour l'emploi des feuilles dont la fibre donne une belle étoffe blanche et soyeuse: cet homme fera sa fortune avec une matière perdue. Où donc est le mal qu'il fait aux autres? Un pareil brevet n'aurait aucune solidité en France, parce qu'il est exploité à *Sérin-gapatham* et au Japon.

Celui qui tirera parti des feuilles d'artichaux et des débris d'asperges fera-t-il grand mal à son prochain? Pourquoi donc lui refuser la possession exclusive de ce qu'il vous demande le premier? Mais feriez-vous attention aux réclamations des jaloux si vous ne l'étiez un peu vous-mêmes, ô législateurs?

Voici la plume intarissable: je suppose que vous la trouvez chère; ne l'achetez pas ou faites-en une autre; et c'est ce qui a lieu en ce moment: nous en avons une de Liège, une de Milan, une de Lyon, trois de Paris, cinq de Londres, toutes différentes. Voilà la concurrence que nous aimons, car la dernière invention est toujours la meilleure, la plus simple et la moins chère. — Refusez-leur des brevets, et, si vous en avez, vous n'en aurez qu'une, et la plus mauvaise possible. La charrue de Triptolème, par exemple, n'a jamais été brevetée: c'est ce qui a arrêté le progrès des charrues pendant trois mille ans.

C'est qu'il faut un capital et un temps considérables pour établir une invention sur un pied respectable. Mais, direz-vous, puisque la dernière invention détruit la première, voilà des hommes ruinés, des capitaux perdus? — Oui, si le lendemain de la mise en vente d'un objet breveté, il en paraissait un meilleur; mais il faut du temps, car on ne pense à perfectionner une invention que quand la première obtient la vogue, enrichit son propriétaire et excite l'émulation, pour ne pas dire l'envie. C'est comme si l'on disait qu'un arbre périt aussitôt qu'il pousse quelques rejetons à ses pieds. Non, l'arbre ne périt que quand les rejetons sont assez grands pour lui soutirer la nourriture et l'étouffer: c'est la loi de

nature, et les inventions y sont soumises comme tout le reste; rompez ce circuit, et vous n'aurez plus rien. Enlevez aux inventeurs l'espoir de tirer parti de leurs veilles, et ils n'inventeront plus, ou, s'ils inventent, ils n'exploiteront pas, ce qui est la même chose.

« Si j'étais souverain, je vous ferais ministre absolu, nous disait un enthousiaste du *monatopole*, et je vous forcerais, à coups de knout, d'établir votre système dans les vingt-quatre heures; car, après cela, je dormirais tranquille, l'avenir du peuple étant assuré ainsi que le repos du pays. »

C'est ce qu'a fait Jacques I<sup>er</sup> en forçant son parlement d'entériner sa loi sur les patentes; mais c'est le parlement qui force aujourd'hui la main à la reine, pour l'anéantir.

On peut donc s'attendre à quelque chose de pitoyable, car tout chef-d'œuvre est l'œuvre d'un seul; tout enfant n'a qu'un père; Dieu était seul quand il créa le monde, et jamais corporation n'a fait de chef-d'œuvre. Cela posé, prouvé, avéré, on a décidé qu'il fallait laisser tout faire aux commissions, aux comités, aux corporations irresponsables.

Voilà le produit de la logique de notre siècle, ébloui par le soleil de la discussion, aveuglé par les rayons du premier-Paris et calciné par l'entre-filet politique.

JONARD (de Bruxelles).

## DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE.

### LES INVENTEURS ET CE QU'ILS ONT FAIT.

La révision des lois qui régissent la propriété industrielle est à présent à l'ordre du jour; M. Jonard a prêché la croisade, il a le premier élevé la voix en faveur des malheureux inventeurs qui ne trouvaient pas d'avocats pour défendre leurs droits; ses écrits ont pénétré partout, partout ils ont porté la lumière, et aujourd'hui, de tous côtés, des voix éloqu coastes se joignent à la sienne pour revendiquer des droits sacrés, des droits qui, espérons-le, seront bientôt généralement reconnus et proclamés par toutes les nations civilisées. Voici, à ce sujet, ce qu'écrivait M. Ewbank, un des commissaires consultés sur la révision de la loi anglaise sur les patentes :

« Un monde sans inventeurs ne serait qu'une suite de forêts et de marécages. C'était ainsi, sur notre terre, avant qu'ils parussent, et c'est encore dans le même état partout où ils n'ont pas encore paru; comme on en peut juger dans les déserts de l'Australie où les hommes, ainsi que les bêtes qui s'y trouvent sont sans cesse errants, à la recherche d'une misérable pâture ou d'un abri temporaire. La différence qu'il y a entre les civilisés et les troglodytes; c'est que les premiers pensent, imaginent, travaillent, tandis que les autres ne pensent à rien. Rien n'est plus clair, plus évident, que c'est aux inventions mécaniques que le monde, qui était dans un état primitif, nu et engourdi, doit d'être aujourd'hui revêtu, animé, orné, cultivé. — Ce sont les inventions qui procurent à l'espèce humaine tous les éléments de vigueur et de félicité. A mesure que les arts se multiplient et fleurissent, l'immense travail d'enfantement des grands problèmes de l'existence continue d'être dévolu aux inventeurs. Sans eux la perspective et l'espérance du présent n'aurait jamais été connue, ni même pressenties. Ce sont eux qui découvrent les nouvelles vérités physiques, ont prouvé les plus grandes vérités morales: — le progrès perpétuel, — c'est-à-dire l'avancement illimité des jouissances sociales, civiles et intellectuelles.

« C'est un fait auquel à peine on a fait attention, si même il a jamais été remarqué, que presque tous les pas remarquables de la civilisation, furent marqués par les inventeurs, et leur sont dus. Sans aller rechercher les preuves chez les peuples anciens, qui nous en fourniraient d'innombrables, tournons seulement une page de l'histoire moderne. La substitution des armes à feu aux anciennes armes a changé entièrement la face de la société. Une autre époque à jamais mémorable, date de la reproduction des écrits par l'invention des types fondus. Un autre, date de l'emploi de la vapeur comme force motrice, pour ne rien dire de la révolution plus récente faite par les métiers à filer *Mull-jeunies*; les métiers à tisser mécanique, la navigation à vapeur, l'éclairage au gaz, les chemins de fer, la pothographie, les télégraphes

« électriques, etc., inventions qui distinguent si honorablement notre époque de toutes celles qui l'ont précédée.

« Sans l'adresse de l'ouvrier les sciences les plus sublimes n'auraient pu être ni étudiées, ni approfondies; et les plus sublimes triomphes de la raison humaine n'auraient pu être atteints. Au moyen de deux inventions, les extrêmes de la création peuvent être amenés dans les limites des observations humaines, et les plus grands des miracles concevables peuvent être démontrés. A l'aide du Microscope l'œil humain découvre des mondes animés dans une goutte de liquide, ou dans un grain de fécule; et peut même distinguer des atomes infiniment petits dans les gaz les plus subtiles. A l'aide du Télescope le même œil plonge et promène son regard dans l'immensité de l'espace, bien au-delà de ce que l'on croyait être, autrefois, la limite où s'envolaient les esprits bienheureux. Dépasant la distance des satellites des planètes les plus éloignées il examine les nébuleuses, à une distance infiniment plus grande, et d'un coup d'œil rapide, parcourant l'imposant horizon, il embrasse d'un regard ce qui lui semble être la moitié de l'univers.

« Fulton parut, et bientôt les bateaux à vapeur commencèrent à remonter les fleuves, bientôt ils sillonnèrent les lacs et les mers intérieures; à présent des quantités innombrables couvrent tous les océans. Whitney parut, et soudain les forêts du Nouveau-Monde disparurent et furent remplacées par des plantations de coton; changeant ainsi la destination du sol, qui au lieu d'abriter les bêtes sauvages, produit aujourd'hui de quoi vêtir la moitié du genre humain. Puis Daguerre, et le soleil devint peintre en portraits, — réalisant ainsi un mythe classique. Moïse et ses compétiteurs ont maîtrisé le plus subtil, le plus capricieux et le plus terrible des agents de la nature; ils lui ont appris à attendre en silence, ainsi qu'un page dans l'antichambre d'un monarque, et quand chargé d'un message, à assurer le caractère d'un courrier dont la vitesse approche celle de la pensée. Depuis les temps les plus reculés, des moyens plus ou moins grossiers ou raffinés ont été employés pour le transport des choses matérielles, mais, jusqu'à présent, l'on n'avait pas encore transporté la pensée: la pensée dégagée de toute chose visible ou pondérable. Les courreurs Indiens transportent les nouvelles verbales, traversant les rivières, les forêts, les montagnes et les plaines; mais pour transporter ces messages ils se transportent eux-mêmes, comme des paquets ou des tablettes qui contiendraient les nouvelles écrites. — Il en est de même avec le contenu de nos malles: un esprit communique avec un autre, esprit éloigné au moyen de propices écrits ou imprimés; au lieu qu'ici au moyen d'un dégagement de fluide électrique un système postal est établi, qui tient du spirituel; car par son moyen les pensées sont lancées à travers l'espace, débarrassées de toute enveloppe ou symbole, par conséquent ne pouvant être retardées par les courriers ni les facteurs.

« Les rêves les plus fantastiques de l'imagination la plus vagabonde se sont trouvés par le télégraphe électrique étrangement vérifiés, tels que la bouteille enchantée et les contes de fées les plus attrayants, où tous les mystères de la nature prennent vie et couleurent les germes de toutes les superstitions populaires, prouvant qu'il n'est aucune erreur accréditée qui ne corresponde à un fait réel. Qu'il en soit ce qu'il voudra des grands enchanteurs modernes: au moyen de quelques bandes de métaux plongés dans un vase et imprégnés d'acide, ils provoquent des esprits si agiles et si obéissants qu'au moindre toucher du doigt de leur maître, ils partent soudain portant des messages à des centaines de lieues de distance, les remettent, reviennent et attendent déjà d'autres ordres avant que le signal ait pu être répété ou que le pouls ait pu battre deux fois! Un lutin d'autrefois se vantait de faire le tour de la terre en 40 minutes; ces esprits modernes le font en réalité en moins d'une demi minute! Si l'art et la science ainsi unis ont pu faire de telles choses, que ne pourront-ils pas faire?

« Si les machines ne pensent pas, elles exécutent ce que les pensées les plus profondes sont seules dans le cas de faire, après de longues et laborieuses études, et elles exécutent comparativement beau-

coup mieux. Dans la composition des tables astronomiques et nautiques, l'exactitude est tout. Bien des vaisseaux ont été perdus, brisés pour un chiffre inexact dans le *Guide de la Navigation*; mais obtenir une exactitude rigoureuse des calculs abstraits qui demandent quelquefois des mois, quelquefois des années, c'est trop prétendre même des études les plus consciencieuses et des intelligences d'élite. Supposons que les résultats soient atteints; la difficulté surgissant ensuite, est de reproduire ces résultats imprimés, exempts de toute erreur, et là il y a une source abondante que peu de personnes peuvent comprendre, comme les auteurs et les imprimeurs. Si l'on parle à d'autres personnes de l'impossibilité de copier les millions de chiffres des manuscrits sans en oublier, en déplacer ou en intervenir plus ou moins, elles auront peine à le comprendre. Il suffit de dire que dans les calculs minutieux et difficiles, s'il est impossible aux calculateurs d'arriver avec certitude à la perfection, cela ne peut non plus être attendu du travail professionnel du plus habile compositeur.

« Cependant on a fait des automates ou des machines à calculer, pouvant résoudre des problèmes d'arithmétique avec une certitude positive et une rapidité admirables, soulageant les mathématiciens et autres calculateurs d'une quantité considérable de travail mental; travail qui a épuisé les constitutions les plus robustes. Cependant ces automates sont capables de se servir des chiffres beaucoup mieux que les intelligences de premier ordre qui osent à peine les suivre; à tel point même que la langue manque de mots pour l'exprimer. Dans les calculs humains, les erreurs les plus minimes restent, se répètent et altèrent toutes les opérations, produisant un résultat plus ou moins erroné, demandant quelquefois des mois des plus attentives vérifications pour les découvrir. Mais les machines à calculer découvrent de suite et corrigent leurs propres erreurs, puis ferment toute communication où les doigts et même l'esprit humain pourrait intervenir; par cela, prévenant toute chance de gâter le travail, elles impriment elles-mêmes leurs tables, aussi bien qu'elles les ont composées, produisant ainsi un ouvrage auquel on peut avoir une confiance illimitée.

« L'influence puissante des inventeurs n'est pas moins remarquable et sensible par les changements opérés dans les occupations habituelles et les coutumes intérieures des femmes, qu'elle n'est évidente dans les occupations des hommes au dehors. Ils ont non-seulement changé, bouleversé les anciens arrangements de la cuisine, de la buanderie de la laiterie en honneur depuis tant de siècles; mais ils ont encore envahi le salon et le boudoir. Il y a un siècle, le rouet et le fuseau étaient très-communs; il y a encore de certaines parties d'Europe où les femmes font du fil de leurs doigts. Il y a cinquante ans, une roue à filer la laine ou le coton avait sa place dans chaque maison; carder et filer était un travail domestique, obligatoire; chez les ménagères habiles souvent même la navette n'était pas étrangère.

« Il n'y a pas vingt ans que tricoter était encore un travail indispensable; à présent, il n'y a plus guère, même de nos villageois, qui portent des bas tricotés à la main. Tresser la paille, faire de la tapisserie, de la dentelle, broder, festonner et quelques autres travaux délicats de l'aiguille ou du crochet, furent et sont encore enseignés comme complément nécessaire de l'éducation des femmes. Tous ces travaux ne continueront plus longtemps à se faire ainsi, puisque tous et encore d'autres du même genre sont faits à présent par des doigts d'automates avec une précision, une régularité, une promptitude, une délicatesse de touche et de fini qu'aucun organe humain ne peut atteindre. —

« La plupart des beaux arts, sinon tous, ont été envahis par les machines. L'on retrouve encore le tour dans sa forme primitive, dans la roue du potier, dans le tour à perche-ressort, et aussi tel qu'on s'en sert dans les ateliers égyptiens modernes. (Assis à terre, l'artiste fait mouvoir d'une main l'objet à confectionner, tandis qu'il tient l'outil de l'autre, pressant de son pied sur l'ensemble.) Le tour dont on se sert si longtemps, uniquement pour faire des sujets de forme circulaire, sert aujourd'hui pour en produire de forme ovale, elliptique, épicycloïdale et excentrique; pour copier des médaillons, même des bustes, soit de même dimension, soit de proportions augmentées

(Voir la suite page 282.)

## LINGE DE TABLE

par

MM Bivrell et Beveridge

(de Dumferline.)

On sait combien était grande la supériorité des fabriques anglaises en lingerie de table. C'est une des branches les plus fécondes de l'industrie, chez nos voisins.

Les deux spécimens que nous donnons ici sortent des ateliers d'une localité qui a pour spécialité ce genre de fabrication. Il s'agit de Dumferline.

La première nappe est faite par M. Bivrell, d'après les dessins de M. Patton. On voit que cette nappe est destinée à une table royale.

Le centre représente le portrait de la reine Victoria, la bordure est d'une rare richesse.

La seconde représente saint Georges et le dragon dans le centre. On y voit

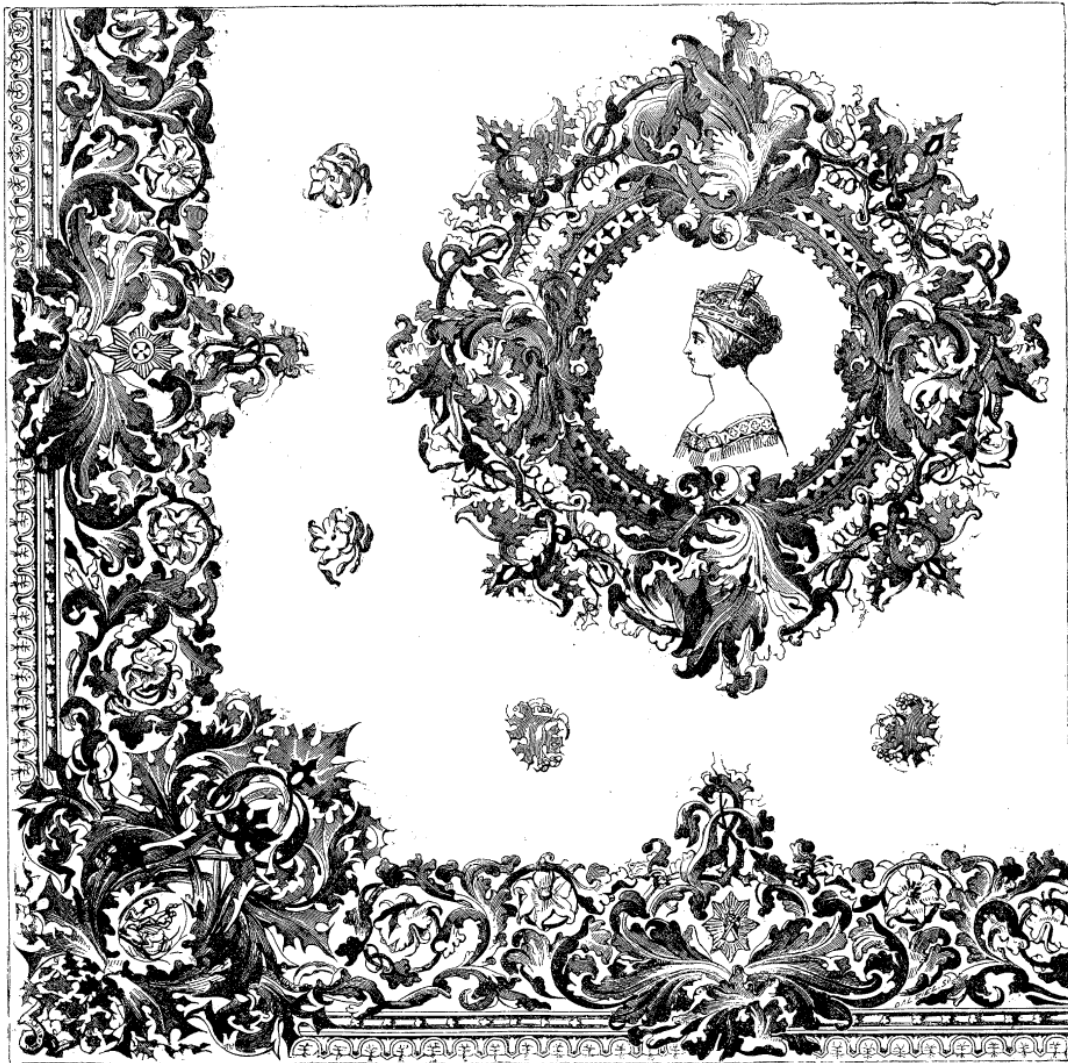


Linge de table par M. Beveridge, de Dumferline.

saint Patrick dans la bordure.

La fabrique de M. Beveridge qui a aussi M. Patton pour dessinateur et une des plus importantes maisons de Dumferline. L'exportation qu'elle fait des objets fabriqués pour l'Amérique est considérable. Les métiers à la Jacquard sont ceux qu'elle emploie et les matières premières les plus fines tels que le lin de Flandres, surtout celui de Bergues, qui est remarquable par son soyeux et sa finesse.

En France, où la matière première est très-considérable, on est arrivé, depuis quelques années, à rivaliser avec l'Angleterre sous le rapport de la fabrication. Nos filatures, celles d'Amiens, de Lille, de Rouen sont en progrès: Cependant, elles ont eu beaucoup à souffrir depuis trois ans, et ce n'est que par de nombreux sacrifices qu'elles sont arrivées à sortir des embarras et de la crise qui les a entravées.



Linge de table par M. Bivrell de Dumferline.

TABLE INDIENNE EN ÉBÈNE SCULPTÉ;  
par HILDEBRAND.

On peut remarquer dans le dessin que nous offrons ici une certaine originalité dans la disposition des figures, et, paraît-il, un certain fini dans le travail.

Cette table a été sculptée dans les Indes. C'est un échantillon de ce bois dont la sévérité et la beauté permettent de grandes compositions. L'ébène est rare dans nos contrées, du moins dans les proportions où on l'applique, en Orient. Mais la douceur de ses fibres, en même temps que la force de son essence permet au ciseau un travail facile. On ne saurait trop encourager la sculpture sur bois. L'art qui s'y incruste, en quelque sorte, se popularise plus aisément parce qu'il entraîne moins de frais.

M. Hildebrand a mis un peu de confusion peut-être dans l'agencement de ses figures. Ce masque antique placé à la base entre des feuilles aurait besoin pour être compris, d'être entouré d'accessoires qui en expliquassent le sens et la portée. Les quatre figures supérieures ne manquent pas de grâce; et les feuillages et fleurs qui ornent le piédestal sont assez gracieusement faits. Seulement, il y a une confusion fâcheuse dans l'ornementation générale de cette table. Il faut toujours avoir une pensée dominante dans une œuvre d'art, si peu importante qu'elle soit : et nous croyons qu'en matière de meubles, l'application de l'art à l'industrie ne saurait être trop rigoureusement vouée à l'étude sérieuse de l'harmonie, qui en constitue le principal mérite.



Table indienne en ébène sculpté, par M. Hildebrand.

## COFFRE. — Par M. MOREL.

Nous avons eu déjà occasion de parler de M. Morel. Nous donnons ici un nouveau spécimen des œuvres de son atelier. C'est un des fabricants les plus accrédités, et nous savons que M. Morel est un artiste français. Il a exposé à Londres des coupes en agathe, en émail, parmi lesquelles nous avons fait remarquer celle qu'il a destinée au sultan, et qui représente des vues de Constantinople.

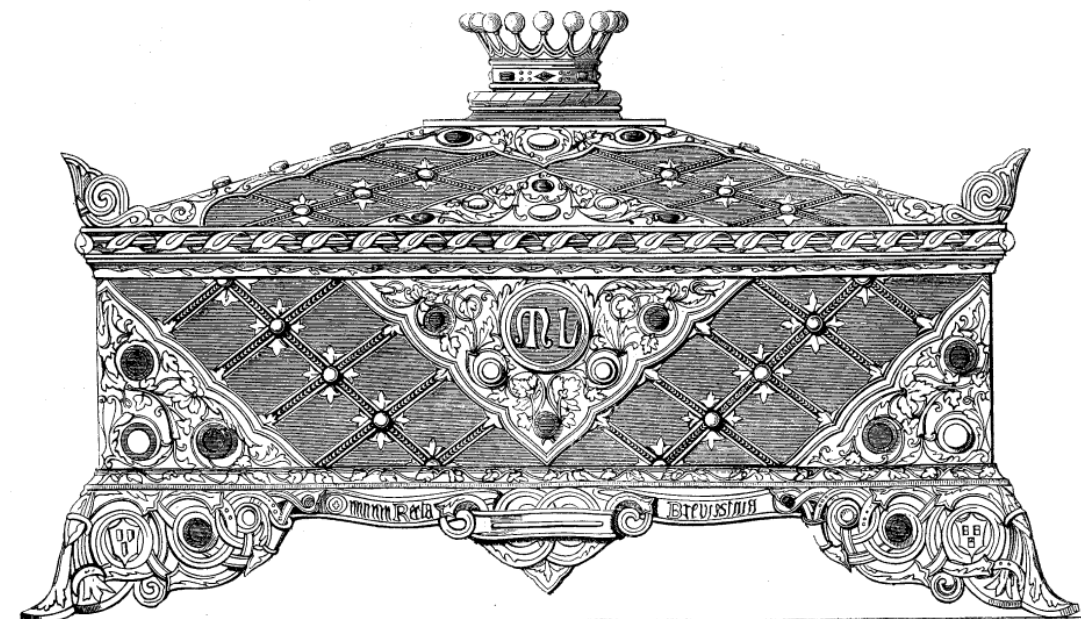
Aujourd'hui nous plaçons sous les yeux des lecteurs un coffret fort richement travaillé, dans le goût le plus parfait, et qui est destiné à contenir le manuscrit de la *Vie de Washington*, par M. Guizot.

On peut lire au bas de ce coffret la devise adoptée par cet homme d'État : *Linea recta brevissima*.

Les deux lettres qui sont gravées sur les parties latérales du coffret sont W. L.; en gothique, c'est-à-dire : *Washington's life* : la vie de Washington.

Il était tout simple, d'ailleurs, que l'œuvre de M. Guizot fût digne d'une attention aussi luxueuse, aussi somptueuse que la fabrication spéciale de ce coffret. On a lu ce beau travail historique qui a valu à l'écrivain des honneurs tout particuliers de la part du congrès des

États-Unis d'Amérique. Le manuscrit de cet ouvrage devait être conservé précieusement, comme contenant l'histoire de cet établissement si fort des États-Unis; et ce témoignage rendu à M. Guizot fait autant d'honneur aux Américains qu'à l'auteur de la vie de Washington. La reconnaissance du congrès pour l'écrivain est donc justement méritée.



Coffret, par M. Morel.

« ou réduites, — faisant ainsi le travail du graveur, « du sculpteur ou du statuaire.

Les dessins les plus riches de tapisserie et de damas en relief, sont à présent produits par un travail mécanique tenant de la magie. Le métier à tisser est le rival de la palette et du burin ; outre les magnifiques tapis nuancés de couleurs si vives et si variées, ces métiers tissent des paysages égalant les peintures à l'huile, et des portraits d'après les gravures les plus fines. Bien mieux, à en juger d'après le nombre progressif de machines à coudre qui se produisent, il semble que nous ne soyons pas éloignés du temps où l'aiguille elle-même, ainsi que le dé, seront placés dans les collections de muséums à côté de la quenouille, de la roue à filer, du dévidoir, des aiguilles à tricoter, du métier de tisserand, des fuseaux et coussins à faire la dentelle, et d'autres curiosités antiques du même genre, comme preuves évidentes des imperfections de la civilisation. Dans la chromo-lithographie, des artistes automates rivalisent pour la finesse des touches avec les anciens maîtres, et dans peu de temps, ils reproduiront par millions leurs productions les plus estimées.

Sans que l'on s'en doute, les inventeurs exercent déjà une influence suprême sur les affaires humaines ; ce sont les machines aujourd'hui, qui réellement gouvernent le monde, quoique le monde ne veuille pas le reconnaître.

Léop. D'AUDEVILLE, ingénieur.

### L'ESPAGNE A L'EXPOSITION.

(Quatrième article.)

Nous assistions il y a quelques années au débarquement d'un navire génois sur le quai de la Havane, et les beaux marbres polis que l'Italie délivrait aux riches propriétaires de l'île de Cuba excitaient à un haut degré notre admiration : il y a loin de la Méditerranée au golfe du Mexique, et lorsqu'une pierre est jugée digne d'être transportée de l'un à l'autre de ces deux points, il faut convenir que cette pierre doit être fort rare dans le pays qui, pour la posséder, consent à l'honneur d'un si coûteux trajet. Le marbre est rare, en effet, à la Havane. Nous parlons du marbre équerri, scié, poli et formant des tables, des consoles, des guéridons et autres ornements de domicile ; quant au marbre en carrières il s'y trouve en aussi grande abondance que la pierre commune ; à quelques lieues de la Trinidad, dans les environs de Matanzas, non loin de Santiago, presque partout les cours d'eau murmurent et se brisent en cascades sur des lits de marbre ; l'île de Pinos, à quelques portées de fusil de Cuba, n'est, à proprement parler, qu'un noyau de marbre jeté au milieu de la mer ; mais dans les pays où le génie de l'exploitation n'a pas élu domicile et où les moyens de transport sont imparfaits, on ne possède rien de ce que l'on a, et, quand il s'agit de transporter du marbre, il y a plus loin de Cuba à Cuba que de Gènes à la Havane, c'est pourquoi les colons d'Amérique achètent encore à l'Europe une substance dont leur pays est abondamment pourvu.

Nous pouvons dire à propos de Cadix et de Barcelone ce que nous venons de raconter par rapport à la Havane ; le marbre est très-rare dans les villes espagnoles et celui qu'on y voit y a été, en grande partie, apporté de l'étranger : est-ce à dire que l'Espagne manque de marbres ? Voyez plutôt :

Une société collectionniste de Madrid expose, à elle seule, 87 échantillons de marbres de diverses sortes, ce qui témoigne déjà de 87 carrières ; outre cette collection, nous voyons encore celles d'Almería, de Cordoue, de Grenade, de Guipuzcoa, de Huelva, de Léon, de Malaga, d'Oviedo, de Saragosse et de Cuba, formant en tout une soixantaine d'échantillons supplémentaires.

Parmi ces spécimens il s'en trouve d'extrêmement remarquables non-seulement à cause de leur qualité, mais encore sous le plus précieux rapport de leur originalité et des traits exceptionnels de leur physionomie. Nous citerons, entre autres, les marbres blancs à veines bleues de Loja dans la province de Grenade ; ce marbre est coté 30 réaux, ou 8 francs le pied cube ; ce prix est un peu élevé, mais il ne nous semble pas encore en rapport avec la rareté de la matière, si les demandes étaient nombreuses, ce qui aura lieu quand ce marbre aura paru sur le marché, il deviendra probablement plus cher. Il y a encore, dans la même province, les marbres d'Alora à veines bleues et jaunes, cristallisation

rocheuse aussi originale et plus belle même que la première ; malgré la magnificence de cette dernière carrière, elle est restée sans exploitation ou, tout au moins, les travaux dont elle était l'objet sont actuellement suspendus.

Les marbres sculpturaux de Macael dans la province d'Almería sont aussi finement grainés qu'on les puisse désirer pour l'exécution de ces travaux d'art ; leur blancheur est aussi parfaitement irréprochable ; cependant l'absence de routes les condamne à rester inconnus et leur usage n'outrepasse pas le rayon de la carrière. Ceux de *Dalias*, dans la même province, sont exploités avec un peu plus de succès parce qu'ils sont plus voisins du port d'Adra.

Cabra, située dans la partie la plus rocailleuse de la province de Cordoue, est aussi d'une grande richesse en marbres et calcaires métamorphiques ; on voit à l'Exposition neuf à dix échantillons des carrières de cette juridiction ; nous remarquons dans le nombre, le marbre de *Lanchares* excessivement dur et n'ayant pas de veines ; son excellence est réputée pour les meules de moulin ; un fragment de cristallisation formé à peu près exclusivement de carbonate de chaux, mérite encore de fixer l'attention des savants ; cette pierre d'eau (*pedra de agua*) comme on l'appelle dans le pays, se trouve dans la montagne de Notre-Dame (*cerro de Nuestra Señora*) à quelques lieues de Cordoue ; on en extrait de diverses sortes, tantôt d'une blancheur extraordinaire, tantôt sillonnée de veines ; les mêmes carrières abondent en cristaux carbonatés de forme prismo-rectangulaire ; mais on fait si peu d'usage de ces précieuses matières dans la contrée, que le premier venu peut aller en extraire sans être tenu de rien payer au propriétaire, et pour qu'on ne croie pas que les extractions peuvent s'opérer par surprise, nous ajouterons que la règle s'applique même aux meules de moulin.

Les marbres écaïlle, gris, cendrés, rouges, châtaîns, bruns, noirs, unis et veinés sont encore infiniment plus abondants en Espagne que les marbres blancs ; la serpentine est commune à Malaga, mais celle de la Sierra Huelva, dans la province de Grenade est plus élégamment tachetée et nuancée que les autres et se trouve, pour cette raison, plus estimée ; la carrière qui la fournit est fort ancienne, car les colonnes de l'autel de *las Salesas* à Madrid et celles de *San Miguel* à Grenade en ont été extraites à une époque déjà loin de nous.

Les albatres et les autres variétés de chaux sulfatée proviennent de Saragosse, de Santander et de Murcie. Les chaux hydrauliques sont particulièrement d'Alava.

On voit que si les Espagnols ne couvrent pas leurs meubles, ne décorent pas leurs chambres, ne carèlent pas leurs appartements, ne construisent même pas leurs maisons avec du marbre, ce n'est pas la faute de la nature, qui leur en a donné autant et peut-être plus qu'aux autres peuples ; ce sont eux-mêmes, ici, qui sont coupables de s'être croisés les bras devant les richesses élémentaires dont ils regorgent. Ils ont semblé attendre que le Créateur, après avoir muni l'Espagne de carrières nombreuses, se mit à les exploiter lui-même et à en élaborer les matériaux à leur profit ; ils n'ont pas réfléchi qu'à ce compte il y aurait plus d'avantage à être Espagnol que Providence, ce qui contrarierait singulièrement les notions fondamentales de l'éducation publique.

Si, en voyant la simplicité déplorable d'un intérieur de bourgeois espagnols, on se trouve forcé de conclure que l'Espagne manque totalement de marbres, on doit induire de l'état des vaiselles que la Péninsule est pauvre d'argiles réfractaires ; cependant cette matière est en grande abondance et en très-belle qualité dans plusieurs provinces ; celle d'Almería a exposé les fines terres de *Sorbas* qui n'ont servi, jusqu'à ce jour, qu'à faire des poteries ordinaires, mais dont, avec plus d'art, on pourrait appliquer la vertu à des faïenceries supérieures ; le *Kaolin*, cet élément chinois, auquel nous avons conservé le nom Lévantin qu'il doit à ses inventeurs, se trouve en larges lits dans les districts de *Gradoso*, de *Terjera* et de *Nijar*, celui de ce dernier district est employé dans la manufacture de Séville. Le kaolin, vu le dédain général des Espagnols pour la porcelaine, n'a guère servi, jusqu'à ce jour, qu'à la composition des briques réfractaires ; d'ici à quelques années, quand le peuple espagnol aura pris l'habitude de changer d'assiette, il en cassera davantage et la fabrication déclinant ses produits,

le perfectionnement s'ensuivra nécessairement, de telle sorte que les divers éléments argileux, dont nous venons de parler, seront combinés et épurés au profit du progrès.

Il y a, à l'Exposition, trois figures en terre cuite représentant des Andalous ; ces statuette sont un excellent spécimen des argiles plastiques de Malaga ; mais ces argiles, d'une finesse de grain peu commune, ne servent encore qu'à la poterie. Quelques-unes de ces substances commencent, il est vrai, à donner quelques bons résultats manufacturés, ainsi que nous le démontrerons plus tard, mais toutes peuvent devenir et deviendront, sans doute, la base de grandes et profitables industries.

Nous bornerons la nomenclature des combinaisons magnésiennes, qu'on trouve dans la Péninsule, à la belle terre de pipe de Balcáez, près Madrid, et à la chaux phosphatée de Logrozan, province de Caceres, dans la pittoresque et vieille Estramadure. Cette phosphorite, dont l'efficacité est incontestable en ce qui touche l'engrais et l'amélioration des terrains épuisés ou naturellement pauvres, se trouve à l'état pierreux, dans des veines arrivant à la superficie du sol ; elle git dans des rocs de granit et est recouverte d'argile ardoisée ; les veines varient de 5 à 6 pieds d'épaisseur sur 10 de profondeur et contiennent 84.45 de phosphate de chaux et 14 de fluoride de calcium ; résistant à l'action de l'air, et étant, par conséquent, indestructible, cette substance demanderait une manufacture d'appropriation ; mais rien n'a encore été fait à ce propos, et la richesse dont il s'agit, reste, comme tant d'autres, pour mémoire. Mentionnons, pour en finir avec cette section géologique, une sorte de savon minéral ou silicate de magnésie que l'on extrait de *Nijar*, concurrentement avec le kaolin ; les manufactures de tissage de la Catalogne font un usage assez considérable de cette terre onctueuse, que la ville de Puzzol, en Italie, nous a fait connaître sous le nom devenu vulgaire de *Puzzolane*.

A défaut de diamants l'Espagne a exposé de magnifiques cristaux de roche au nombre desquels nous en remarquons de rouges à double pyramides, qui passent dans le commerce sous le nom de *Jacintes* de Compostelle et de jaunes, extraits de la mine de *Carmen del Brazil*, située à Majaditas, dans le district de Villabuena. Ces derniers se taillent à l'instar des topazes et sont acceptés sous la dénomination de topazes de Bohême.

Telle est la naturelle et providentielle disposition du sol péninsulaire, son opulence est notoire, et il reste démontré que si les Espagnols voulaient en tirer parti, ils deviendraient le peuple le plus brillant de la terre. Nous allons voir maintenant, en commençant par l'agriculture, ce que cette nation a su faire des éléments de confort au sein desquels elle se trouve placée.

Quand, dans un pays, l'agriculture est restée un métier régi par la routine, tout s'en ressent ; ou plutôt l'état de l'agriculture est la dernière répercussion de la situation industrielle d'un peuple ; car l'art ne commence pas précisément à la charrue, il y aboutit ; et, en vrai bourgeois qu'il est, ce n'est qu'après avoir irrévocablement élu domicile dans les villes qu'il daigne courir les champs et faire, à sa façon, des parties de campagne. Le bourg, exclusivement habité par des agriculteurs qui, durant l'hivernage, fabriquent eux-mêmes leur vestiaire et leurs ustensiles, récolte toujours assez de denrées pour l'alimentation de la tribu ; de là l'inutilité soit de perfectionner les instruments, soit d'étudier les circonstances favorables au labour ; là, l'engrais est inconnu, le sillon superficiel, la cueillette irrégulière et pleine d'imperfections ; on sème mal, on perd une partie de ce qu'on ramasse ; l'agriculture en est aux rudiments et elle n'en peut pas sortir, par la raison que son produit, toujours suffisant, ne saurait s'augmenter qu'en pure perte.

Vient le village avec sa population d'artisans, de bourgeois et de commerçants, avec ses besoins plus nombreux et plus recherchés que ceux de la population rurale, et, tout aussitôt, le laboureur prévoyant la possibilité de tirer profit de l'amélioration et du surcroît de ses produits, conçoit la pensée de cultiver mieux et de récolter avec plus de soin ; déjà la réflexion lui indique que tel terrain est supérieur à tel autre, pour l'éducation de telle denrée, il songe au perfectionnement de ses instruments, et, dès la naissance de l'art urbain, un principe d'art s'introduit dans l'agriculture.

A proportion que la ville se fonde, les champs s'organisent et s'embellissent; et quand les marchands de la cité se sont décidés à ouvrir de larges voies de communication pour se mettre industriellement en rapport avec d'autres marchands, tant nationaux qu'étrangers, alors l'agriculture, appelée comme toutes les autres industries, à étendre son bras sur le monde entier, s'inspire de l'intelligence commune, s'assimile l'art et devient véritablement florissante.

L'Espagne rurale est à peu près à la première moitié du chemin; ses industries urbaines ne donnant pas assez de produits pour que ses marchands aient senti la nécessité de se créer des débouchés par l'ouverture de grandes artères viables, il en résulte que l'agriculture en est réduite à travailler pour la seule alimentation de ses districts respectifs; et, comme le sol est fécond, le génie humain n'a pas besoin de venir au secours de la nature. Dépourvu de tout stimulant, le labourer espagnol est resté routinier et traditionaliste. Si vous jetez un coup d'œil sur la section industrielle des mécaniques et des manufactures métalliques de la Péninsule, vous n'y verrez aucun instrument aratoire. A quoi bon, en effet, imaginer des charrues et des herbes nouvelles dans un pays où les beaux blés de Saragosse, de Huesca, de Villacastin, de Zamora, de Medina del Campo, etc., valent de 7 à 10 fr. l'hectolitre, dans l'état actuel de la production, et où ces mêmes blés, manquant de moyens de transport et condamnés à être consommés dans la circonscription du territoire qui les a vu naître, ne peuvent se multiplier que pour subir une dépréciation? Evidemment cet état de choses, favorable au *status quo* universel, n'admet pas le progrès agricole. Sur le littoral, les blés sont beaucoup plus chers que dans les provinces centrales, mais cette augmentation de prix leur est infligée par la locomotion, et leur valeur est déjà trop élevée vers les ports, pour qu'ils puissent supporter la concurrence des blés étrangers.

On voit à l'Exposition, quinze variétés de blés espagnols, aucun pays n'a exhibé autant de ressources agricoles; si nous ajoutons à cela sept à huit sortes de maïs, remarquables par le prodigieux développement de leurs épis et deux échantillons d'une espèce de couscous, connu dans le pays sous le nom de *panizo*, nous aurons donné une idée du parti que, dans des conditions meilleures, on pourrait tirer du sol péninsulaire. Les minoteries de Séville et de Valladolid, ont envoyé à Londres des farines de plusieurs qualités.

La culture du riz est particulière à l'ancien royaume de Valence, où elle est faite dans des terrains inondés; nous en remarquons de quatre sortes: *commun*, *moscado*, *largo* et *hermoso*. Le prix original de cette denrée est de 32 à 37 fr. les 400 kilogrammes, mais les frais de mutations, en la rendant inaccessible aux étrangers, fixent sa consommation dans les limites nationales.

Ceux de nos lecteurs qui connaissent l'Espagne, seraient étonnés si nous n'accordions ici une mention particulière à la culture des *pois chiches*, farineux dont l'usage est si répandu de l'autre côté des Pyrénées, que leur absence du logis équivalait à la plus grande détresse des familles. Les *garbanzos* sont à l'Espagne, ce que le porc est au Rouergue; tout Aveyronnais qui n'a pas un porc et tout Espagnol qui manque de *garbanzos*, sont deux hommes tombés, à un égal titre, au dernier degré de dénuement. On dit d'un pauvre chez nous, qu'il n'a pas de pain, en Espagne on s'exprime autrement et l'on proclame qu'il n'a pas de *pois chiches*. Le pois chiche est pour nos voisins le régulateur de l'aisance privée et de la prospérité publique; on pourrait presque dire que quand la récolte des *garbanzos* a été bonne, l'emprunt royal est d'une émission facile, et que du moment où elle se montre mauvaise, le 5 p. % est frappé de dépréciation et les fêtes de Buen Retiro sont suspendues.

Il n'y a point de repas en Espagne sans *olla podrida*, il n'y a pas non plus d'*olla podrida* sans *garbanzos*. Les plus somptueuses tables des plus fiers gentilshommes des Espagnes, sont fournies de cette féculente nationale; Ferdinand VII en était fort gourmand, son goût allait même, sur ce point, jusqu'au fanatisme; tout le monde sait que, dans un dîner officiel, servi à la cour de ce monarque, notre ambassadeur, M. de Rayneval, qui avait la faiblesse de préférer les bécasses aux pois chiches, s'attira la froideur du roi pour avoir refusé de dé-

guster ce dernier mets; peu s'en fallut même, dit-on, que la mauvaise humeur du souverain n'allât jusqu'à la délivrance des passeports, auquel cas la France et l'Espagne se seraient trouvées pour cause de pois chiches, à deux doigts d'une déclaration d'hostilités. Ce seul fait témoigne éloquemment de l'importance du légume.

Les *garbanzos* abondent dans les Castilles et dans la partie méridionale de la Péninsule; ils sont plus rares et de moins bonne qualité dans le nord, qui ne laisse pas que d'en faire un grand usage. Les plus réputés pour leur cuisson et pour la finesse de leur pâte sont ceux de Valladolid et de Malaga: ils valent de 440 à 470 réaux la fanègue, c'est-à-dire de 70 à 85 francs l'hectolitre.

Les pois ordinaires ronds et carrés, les fèves, les haricots de toute espèce et de toute couleur sont fournis par le sol espagnol en très-grande abondance et à fort bon marché, de même que les châtaignes, les glands doux de Huelva particuliers au pays et l'*algarroba* ou caroube d'un emploi si efficace pour la nourriture et l'engrais des bestiaux. Si ces divers fruits à féculente étaient d'un transport facile, ils pourraient être livrés à l'exportation à bas prix et devenir la source de richesses inattendues.

Pour compléter cet examen des produits végétaux farineux, nous citerons deux plantes qui appartiennent à cette catégorie par la composition de leurs racines tuberculeuses. La première est le *ceperus sculentus* dont les bulbes, appelées *chufas* par les Espagnols, sont généralement employées dans le midi et jusqu'à Madrid pour la fabrication d'une boisson extrêmement rafraîchissante connue sous le nom d'*orgeat de chufas*. La seconde, de la famille des *convolvulus*, n'est autre que la *patate douce* des tropiques; ce tubercule comestible, plus sucré que la châtaigne et finement parfumé, reçoit une culture spéciale entre Malaga et Almería, sur la côte méridionale. Son développement n'atteint pas les dimensions des patates américaines, mais sa suavité ne laisse rien à désirer: on s'en sert fréquemment comme de fruits pour la composition des confitures.

DELAGARRIGUE.

## REVUE DE L'EXPOSITION DE LONDRES.

## DRAPERIE FRANÇAISE.

La draperie est, à quelques exceptions près, assez bien représentée à l'Exposition de Londres. La plupart des peuples qui se livrent à cette industrie ont fait appel aux fabricants qui, longtemps à l'avance, se sont préparés à soutenir dignement la lutte.

L'Angleterre, jalouse de montrer à l'Univers entier les merveilles de son industrie, avait par des encouragements, par la perspective même de récompenses pécuniaires, stimulé le zèle de ses fabricants. Aussi, bien peu ont-ils manqué à l'appel.

La France, au contraire, chez qui l'amour-propre industriel, le patriotisme commercial sont loin d'être aussi développés, a montré une grande tiédeur et ne s'est mise à l'œuvre qu'au dernier moment. Beaucoup de fabricants, les uns craignant le libre échange, les autres redoutant de montrer aux Anglais les secrets de leur fabrication, ont crû devoir s'abstenir de prendre part à la lutte. Ce sont principalement les fabriques d'articles de nouveautés vraiment françaises, dont nous avons le plus regretté l'absence. Et quelle victoire n'eût pas remportée la France, si elle se fût présentée avec cette riche collection d'articles de goût et de fantaisie, recherchés de l'univers entier.

Elbeuf, cette ruche industrielle comme l'a si justement nommée Napoléon, et qui compte dans son sein plus de 200 fabricants, n'a été représentée que par deux seulement: MM. Théodore Chennevière et veuve Parnuit, Dautresme fils et comp<sup>e</sup>.

Sédan, dont la réputation pour les draps noirs est européenne, ne comptait à l'Exposition que trois fabricants, MM. Bertèche et Chesnon, Paul Bacot fils, et Paret. C'eût été avec plaisir que nous eussions vu, dans une ville qui possède tant d'industriels distingués, un plus grand nombre de fabricants venir prendre part à la lutte.

Le Midi nous a envoyé quelques fabricants qui ont exposé une série d'articles communs qui n'ont pas de mérite aux yeux du public, mais très-estimés des connaisseurs à cause de la modicité de leurs prix.

Elbeuf. — (M. THÉODORE CHENNEVIÈRE.)

C'est vraiment avec un sentiment d'amour-pro-

pre national que nous avons admiré la magnifique exposition de cet industriel, variété d'articles, heureux choix de dessins, richesse de nuances, tout s'y trouve réuni. Nous avons surtout admiré des imitations d'hermine et de peaux de tigre qui sont parfaites d'exécution. Enfin, tous les articles exposés par ce manufacturier sont empreints d'un cachet de bon goût et d'originalité qui les distingue.

Le plus bel éloge que nous puissions faire de ce fabricant, c'est de constater qu'il s'est maintenu au rang distingué qu'il occupait aux expositions de l'industrie française. Nous regrettons vivement, si nous jugeons d'après cette belle exposition, les produits qu'aurait pu exposer Elbeuf, qu'il ne s'en soit pas trouvé un plus grand nombre: M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Parnuit, MM. Dautresme fils et comp<sup>e</sup>, exposent quelques articles de nouveauté bien réussis, de bonne nuance et de belle qualité. Ce fabricant nous paraît bien comprendre la nouveauté. Nous devons citer, dans son exposition, quelques pièces paletot d'une bonne fabrication.

Sédan.

MM. BERTÈCHE, CHESNON ET C<sup>e</sup>.

Draps lisses, couleurs fantaisie, remarquables par la qualité, par l'apprêt, la pureté des nuances nous avons remarqué plusieurs écosais très-bien nuancés et d'un goût irréprochable. Cette maison n'a pas cessé de se maintenir au rang distingué qu'elle occupe à Sédan depuis nombre d'années.

MM. PAUL BACOT FILS.

Draps noirs d'une exécution admirable; il est impossible de trouver un apprêt plus parfait, une matière plus belle, des nuances mieux assorties. En un mot, les produits de ce fabricant nous paraissent réunir au plus haut point les qualités qui font la beauté du drap noir: la force réunie à la souplesse, à la finesse, à la solidité.

M. PARET.

Draps noirs de qualité assez ordinaires, mais d'un bel apprêt. Nous avons admiré la magnifique nuance d'un garance.

Lowiers.

MM. POITEVIN ET FILS

Exposent quelques nouveautés ordinaires. Mais leurs paletots d'hiver sont d'une belle exécution et d'une qualité admirable.

M. D. CHENNEVIÈRE.

Le principal mérite de ce fabricant est de vendre ses nouveautés à un prix excessivement bas. Aussi ne doit-on pas se montrer très-difficile sur la finesse et le goût de ses étoffes, qui ont, du reste, le mérite d'être d'une solidité à toute épreuve.

M. J. Randoin d'Abbeville, propriétaire de la manufacture royale fondée par Van-Robais, sous Louis XIV; il en est le digne successeur; c'est un de nos industriels les plus remarquables. Son exposition offre une série de draps lisses dont les nuances sont d'une exquise fraîcheur, la qualité et l'apprêt admirables.

M. Lenormand de Vire, expose une série de paletots dont la forme est bonne mais qui sont trop raides. Ses draps noirs sont d'une fabrication ordinaire et faits, surtout, en vue du bon marché. Mais, ce à quoi nous devons applaudir, c'est à la persévérance d'un industriel qui a su créer dans un pays neuf un magnifique établissement.

M. Kinzer, de Strasbourg, fabrique avec beaucoup d'habileté une grande quantité d'étoffes pour robes de dames; de draps de diverses couleurs pour amazones; ces draps, sont magnifiques de qualité et d'un apprêt soigné. Aussi peuvent-ils lutter avec avantage avec les draps de Verviers et d'Aix-la-Chapelle.

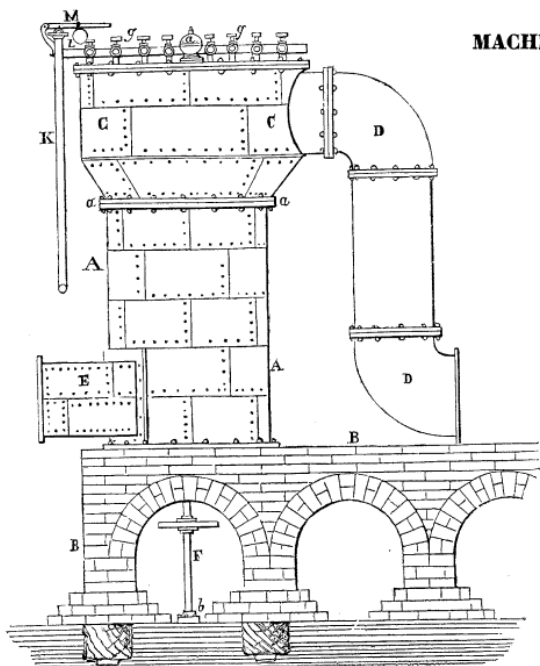
Les draps de M. Maniguet, de Vienne, sont d'une qualité très-commune, d'un mauvais apprêt; les dessins en sont surannés. Leur seul mérite c'est leur bon marché. Pour porter un jugement sérieux sur la fabrique du Midi, qui, elle aussi, a exposé divers articles dans ces mêmes genres, il faudrait en connaître le prix de vente, que nous supposons devoir être d'une grande modicité.

## AVIS IMPORTANT.

Les personnes dont l'abonnement expire à la fin de l'Exposition, c'est-à-dire le 14 octobre prochain sont priées d'adresser leur renouvellement avec l'adresse bien précise. Ainsi qu'il est dit plus haut, moyennant 12 fr. 50 c. seulement, les abonnés actuels recevront le journal jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1852.



MACHINES.



Fumivore (Fig. 1.)

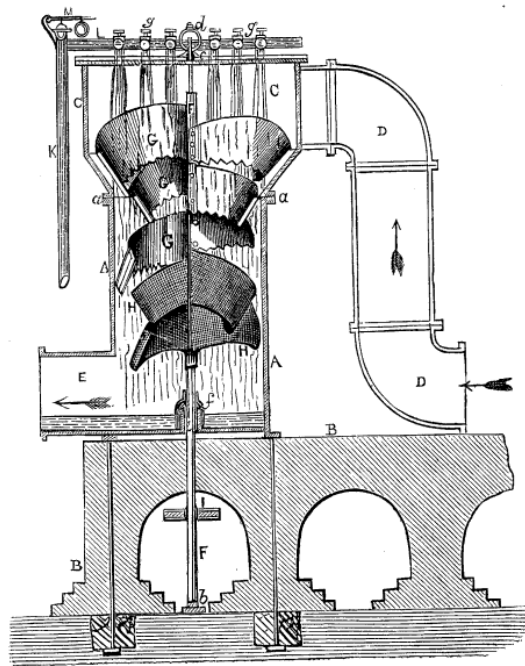
4° MACHINE FUMIVORE, PAR RICHARD RODHAM, DE GATESHEAD (Durham) ET ROBERT HOBLYN DE STEPNEY.

On sait que dans le voisinage des usines, la fumée de ces établissements est préjudiciable au bétail. On sait en outre, qu'il sort des cheminées de bateaux à vapeur des miasmes gazeux, des vapeurs condensées, qui sont nuisibles à la santé.

Les inventeurs de l'appareil dont nous donnons ici la description (fumivore fig. 1, 2 et 3), ont voulu résoudre le double problème de l'absorption de la fumée, au double moyen de leur nouvel appareil.

Le principe consiste à faire passer la fumée dans un système de conduits où se trouvent des dissolvants de ces matières délétères dont nous parlons, en sorte que forcée pour avoir l'air de s'échapper par ces conduits, la fumée passe par cet appareil et sort épurée, et dégagée complètement, après que la dissolution s'est opérée.

On comprend facilement que la fig. 1, représente l'élévation, la fig. 2, la sec-

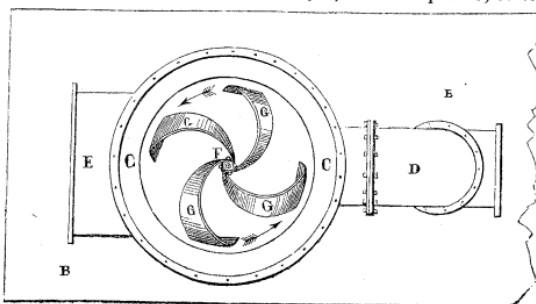


Fumivore (Fig. 2.)

tion verticale, la fig. 3, le plan de l'appareil.

Un tuyau D, est mis en communication avec les fourneaux ou les réservoirs qui contiennent des ingrédients chimiques dangereux. La fumée sort de ce tuyau, s'élève au point C, où est pratiquée une ouverture faisant communiquer

le tuyau avec un cylindre inférieur AA. Dans ce cylindre, sont établis un système de vanes ou d'ailes, auxquelles on imprime au point F, un mouvement de rotation, qui se meut sur une axe ou une tige placée verticalement et les traversant par le centre. Ces vanes agitent la fumée. On comprend dès-lors que l'on peut adopter ici un appareil de purification, au moyen d'un réservoir d'eau placé à la partie supérieure. L'eau vient tomber au moyen de robinets G, G, G, et la fumée ainsi que l'eau sortent au point E pour entraîner ainsi toutes les matières qui se sont échappées à l'orifice du tuyau communiquant avec le four-



Fumivore (Fig. 3.)

neau destiné à l'alimentation générale de l'usine. Cet appareil est d'une grande simplicité.

LOCOMOTIVE DE CRAMPTON.

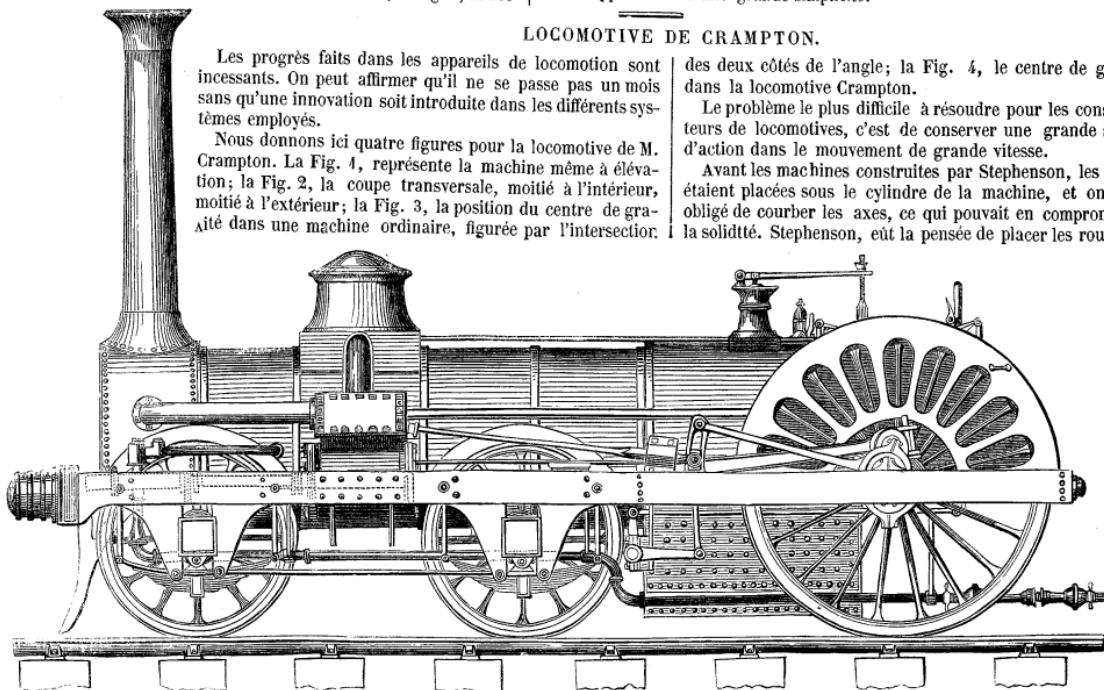
Les progrès faits dans les appareils de locomotion sont incessants. On peut affirmer qu'il ne se passe pas un mois sans qu'une innovation soit introduite dans les différents systèmes employés.

Nous donnons ici quatre figures pour la locomotive de M. Crampton. La Fig. 1, représente la machine même à élévation; la Fig. 2, la coupe transversale, moitié à l'intérieur, moitié à l'extérieur; la Fig. 3, la position du centre de gravité dans une machine ordinaire, figurée par l'intersection

des deux côtés de l'angle; la Fig. 4, le centre de gravité dans la locomotive Crampton.

Le problème le plus difficile à résoudre pour les constructeurs de locomotives, c'est de conserver une grande sûreté d'action dans le mouvement de grande vitesse.

Avant les machines construites par Stephenson, les roues étaient placées sous le cylindre de la machine, et on était obligé de courber les axes, ce qui pouvait en compromettre la solidité. Stephenson, eut la pensée de placer les roues au



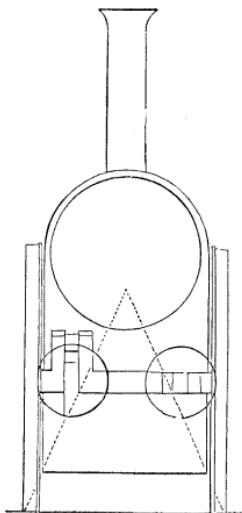
Locomotive de Crampton.

dessous du cylindre, ce qui évite l'obligation de donner trop de force et de lourdeur aux roues.

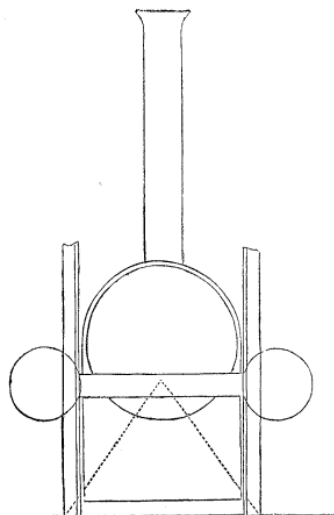
M. Crampton a voulu, lui, résoudre autrement le problème, en ajoutant encore plus de solidité à la position de la locomotive. Pour cela, se préoccupant des roues principales, celles qui impriment la vitesse en imprimant la direction, au lieu de la placer sous le cylindre, il l'a placé en dehors de la chaudière, en sorte qu'il peut placer le cylindre à telle hauteur qu'il le désire et donner au diamètre de la roue conductrice telle longueur qu'il lui paraît le plus convenable.

On peut voir que le centre de gravité de la machine est plus bas dans la locomotive Crampton, et que, par conséquent, la solidité en devient plus considérable, pendant que la roue ayant elle-même un diamètre plus grand, la vitesse peut augmenter.

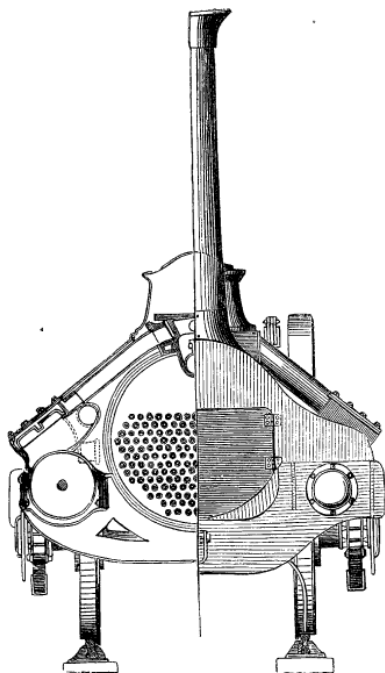
C'est à la solution de ce double problème que l'inventeur s'est principalement voué.



Locomotive Crampton (fig. 4).



Locomotive Crampton (fig. 3).



Locomotive Crampton (fig. 2).

LE PHOTOGRAPHOTROPE,

PAR M. ROBERT BRUNEL

(de Londres.)

Tout ce qui tend à simplifier un travail mécanique est une conquête.

Ici le double problème de la production et de la consommation est résolu; les progrès de la photographie augmentent, on le sait, chaque jour: et, il est incontestable que cet art peut rendre de très-grands services à l'étude sérieuse, et en même temps à tout ce qui a besoin, dans l'industrie, de promptitude et de régularité.

Les inventeurs du photographotrope ont voulu réunir sous la main de l'artiste tout ce qui lui est nécessaire pour achever son œuvre sans être forcé de recourir aux deux ou trois combinaisons accessoires du travail des appareils ordinaires.

Le nouvel instrument dont nous donnons le dessin s'appuie sur un trépied SSS armé de pointes. A représente le miroir qui doit recevoir l'objectif dans la chambre obscure B. C est le régulateur des lentilles et a pour but de déterminer leur diamètre et leur distance. D est l'hectromètre qui indique la force de la batterie E le long des chaînes FF à travers la chambre obscure et le plateau G qui, par le contact des ressorts H forme bien le cercle électrique qui se complète par le pôle positif K.

L est le récipient du Mercure.

Enfin O est le tube régulateur de la chaleur provenant de la lampe; P. T est un écrou: au moyen duquel on donne à la chambre obscure telles dimensions que l'on désire.

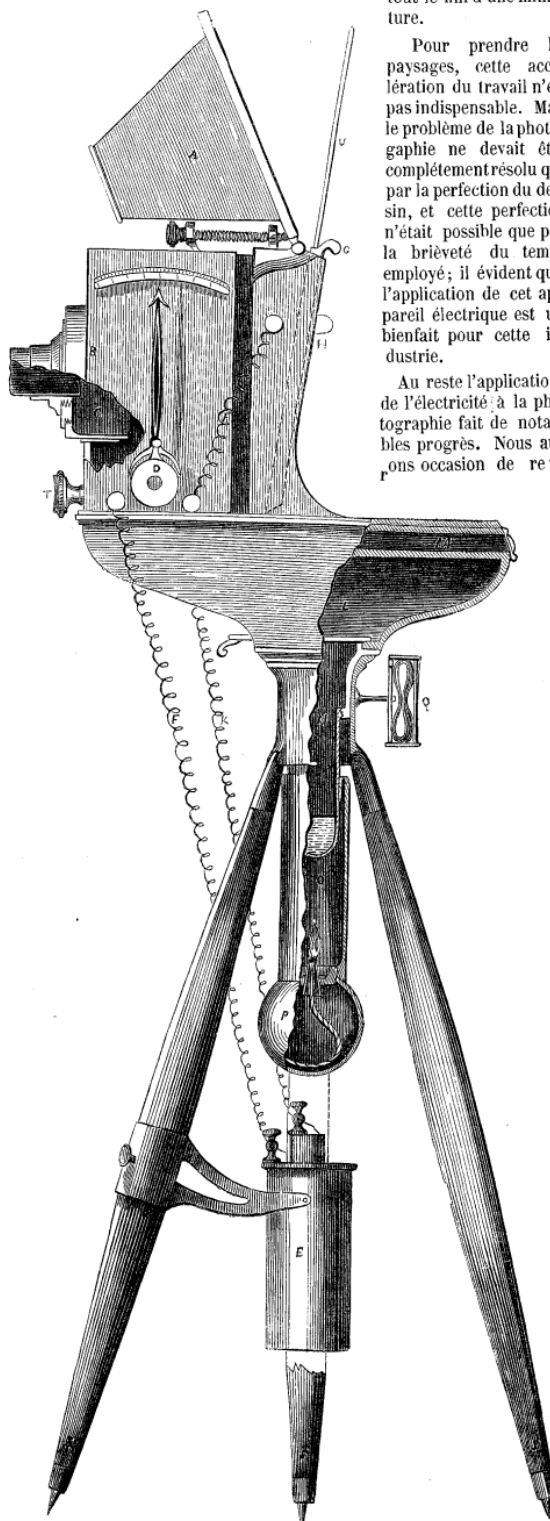
Voici les avantages inappréciables de cet ingénieux appareil. D'abord ce photographotrope est portatif. Ensuite, aussitôt que le portrait a été saisi, à l'intérieur de la chambre noire, il est immédiatement renfermé dans la chambre où se trouve le

mercure, et le portrait est reporté dans l'espace de temps déterminé par le sablier Q. Le contact électrique a bientôt déterminé la décomposition chimique.

On comprend toute l'importance de la brièveté de temps obtenu par ce moyen. C'est une question décisive pour la perfection de l'œuvre. Au moyen de cet appareil électrique, on obtient, pour les portraits, tout le fini d'une miniature.

Pour prendre les paysages, cette accélération du travail n'est pas indispensable. Mais le problème de la photographie ne devait être complètement résolu que par la perfection du dessin, et cette perfection n'était possible que par la brièveté du temps employé; il évident que l'application de cet appareil électrique est un bienfait pour cette industrie.

Au reste l'application de l'électricité à la photographie fait de notables progrès. Nous aurons occasion de re ve-



Le photographotrope.

nir sur ce phénomène curieux. Il existe à Paris une société d'hommes savants dite Société héliographique, et qui fait de cette admirable invention l'objet de toutes ses recherches. Nous avons déjà publié des communications fort intéressantes de M. Niepce de St-Victor. Nous y reviendrons.

## COURRIER DE PARIS ET DE LONDRES.

La reine est partie pour l'Écosse : elle va passer quelque temps à Balmoral-Castle, une résidence pittoresque, charmante de couleur locale, enfin, entourée de tous les agréments classiques d'une demeure princière dans les Highlands.

La Société des amis de la Paix universelle, de la Tempérance et de la Fraternité, a donné, pour la dixième fois, sa grande fête annuelle. La solennité a eu lieu à Hartwell, un pays historique en quelque façon, puisqu'il a été habité par Louis XVIII lors de son exil.

La fête a été paisible et brillante, elle s'est sobrement composée d'illumination et de discours ; on pense bien que les banquets et les toasts ne sont pas du goût d'une société de tempérance ; les concerts même, les concerts, cette pénitence que les maîtres de musique imposent deux fois l'an à leurs élèves mondains, les concerts sont considérés comme des plaisirs trop vifs et écartés sévèrement par la Société de ses froides et philanthropiques réunions.

C'était charmant ; aux invités avides de plaisirs et affamés on a servi de bons et longs discours ; on leur a appris à réprimer leurs passions, à mortifier leur estomac ; le plus mauvais dîner, il est vrai, aurait bien mieux fait leur affaire. Mais pouah ! ce sont des fêtes du cœur, des banquets de sentiments, l'âme seule y prend part ; goûts terrestres, vils appétits, loin d'ici. Que parlez-vous de Porto et de Xérès ? Point : des rasades de fraternité, quatre services de maximes philosophiques et un surtout de tempérance. Maintenant, renvoyez les femmes, les savants discours sur la sobriété vont commencer ; c'est là seulement qu'il est permis de ne pas être sobre, et Dieu sait si M. Suringar, d'Amsterdam, s'est enivré de ce sujet maigre : la tempérance.

En France, à la vérité, on entend aussi des discours, on en entend de très-longs, de très-mauvais le plus souvent, de très-ennuyeux toujours, mais au moins on mange et on boit avant, pendant ou après. Nous n'avons pas, dans toutes nos excentricités, été jusqu'à mettre au discours sec tout un monde d'invités.

Ainsi à Chartres, prochainement, on va inaugurer cette grande statue de Marceau, que M. Prévault expose en ce moment entre le Louvre et le pont des Arts et dont le Palais de Cristal donne aujourd'hui le dessin. On entendra des discours, c'est évident ; le maire de Chartres, bien certainement, ne laissera pas échapper l'occasion de dire, pendant trois quarts d'heure, *quelques mots sentis*. Mais en homme qui sait son monde, qui comprend que tout invité vit aux dépens de celui qu'il écoute ; il mettra, j'en suis sûr, à la disposition de l'auditoire un nombre de pâtés proportionné à l'étendue et à la pesanteur de son discours : La ville de Chartres suffira-t-elle ? Enfin on fera de son mieux.

Du reste, Paris attend avec impatience, Paris n'a d'autre rêve que d'aller dîner en province, de visiter sa banlieue dont le rayon touche maintenant à la mer, d'aller admirer les églises, les promenades, les monuments, les curiosités des villes de province : et, il parcourt, il étudie, il examine, il copie, il analyse toutes ces raretés qui, le plus souvent, ne valent pas le quart de celles qu'il ne daigne pas regarder et qu'il ne regardera probablement jamais à Paris. Mais c'est l'engouement.

Aussi pour le moment rien à Paris : Les théâtres se croisent les bras ou songent à l'avenir. Le Théâtre-Français, aujourd'hui le plus actif en apparence, tente tout au plus de loin en loin une reprise pour ne pas se gâter la main et se tenir prêt à un bon hiver.

Avant-hier il nous a donné la reprise d'une pièce de M. Mazères, *Chacun de son côté*, autrefois rendue célèbre par M<sup>lle</sup> Mars.

La reprise donnait il faut l'avouer un bien triste reflet des splendeurs premières : d'abord la pièce a vieilli : le dialogue que mademoiselle Mars avait merveilleusement sauvé est froid, lourd, sec par moment ; toutefois on retrouve la vieille habileté de l'école ; les scènes sont bien menées, émouvantes parfois ; et quoiqu'on en puisse dire, l'intérêt est partiellement soutenu.

En somme, ceux qui n'avaient pas vu mademoiselle Mars, ont trouvé la pièce agréable ; ceux qui se souvenaient ont comparé ; à vrai dire, ils ne pouvaient être que très-sévères ; pourtant, tout s'est bien passé. M. Monrose a été comme toujours vif, spirituel, comique, entraînant : il n'a pas peu contribué

au succès de la reprise ; quant à mademoiselle Judith elle s'est montrée comédienne à ce point que quelques bonnes gens se laissaient aller à dire que l'autre, l'illustre Judith remplacée : oh ! que non pas, mademoiselle Judith remplacera jamais ni dans une pièce, ni dans une scène, ni dans un détail, mademoiselle Mars : il n'est que des béotiens capables de confondre le talent, quel qu'il soit, avec le génie. Après tout, ne criions pas trop, cela pourra bien arriver quelque jour : à Paris, cela se voit des mois entiers.

Il est du reste encore des crédulités plus ridicules. On prend bien pour de beaux Chinois les déplorables figurants des Variétés : les journaux accueillent bien des histoires romanesques, inventées par la peu romanesque direction des Variétés, sur cette petite fille de portière parisienne baptisée Mi-tchou pour les nécessités du rôle.

Si vous saviez quel ensemble hideux, grotesque, étourdissant, agaçant, la direction des Variétés a imaginé pour ramener le public. Mais laissons cette invention, cela n'est ni amusant, ni vrai, ni seulement supportable.

Quittons Paris qui dans toute une semaine ne nous a pas donné d'autre événement dramatique : puisque, comme il est d'usage du reste à pareille époque, puisque le théâtre chôme il faut bien, quelque peu de goût que nous ayons pour la campagne, les prés fleuris, les courses à travers les champs, il faut bien parcourir les environs de Paris et suivre tout autour les fêtes auxquelles la banlieue, de dimanche en dimanche, convie la grande ville.

La fête de Saint-Cloud est finie : allons jusqu'à Saint-Germain : les Loges ! la fête la plus célèbre, et qui, seule, de nos jours, a conservé un caractère original ; il ne manque que les convives ; car la mode passe, et cette année, surtout, le conseil municipal a spirituellement conspiré avec la mode.

Voici le fait : On sait la déconfiture des longtemps prévue des Arènes de Saint-Germain. Le directeur de l'Hippodrome de Paris a acheté, ces jours derniers, l'entreprise, 9,000 francs, c'est-à-dire la valeur des matériaux. Sauf ces frais de première acquisition, M. Arnault n'a aucune dépense à faire pour donner des représentations : le chemin de fer transporte gratuitement écuysers, écuysères, chevaux et matériel. Or, les troupes réunies de l'Hippodrome de la barrière de l'Étoile et des Arènes nationales suffisent parfaitement au service du troisième cirque. Jusqu'ici il n'y a point de mal, c'est une bonne affaire pour l'entrepreneur ; le chemin de fer y gagne, et il y a encore quelques bénéfices pour la ville ; mais le jour de la fête des Loges, M. Arnault a obtenu l'autorisation d'ouvrir entre quatre et sept heures, au moment le plus précieux pour les locataires de la forêt : la belle imagination, en vérité, la belle idée du conseil municipal !

Les Arènes ont si bien, si complètement détourné le courant des promeneurs, qu'il y a eu cinq mille francs de recette ; et pendant ce temps les moutons, les veaux, les bœufs rôssaient dans le désert, les beefsteaks séchaient sur grill, et la délicate fumée des saucisses et boudins montait en molles et provoquantes spirales sans exciter la moindre convoitise, sans ouvrir ni un nez ni un appétit ; et elle aussi, la ravissante fumée de la friture répandue, indignement délaissée pour des chevaux et des écuysères, comme l'âme de Turnus, dans la forêt solitaire,

..... *Fugit indignata sub umbram.*

A sept heures et demie, le ballon s'enlevait, car il y a toujours un ballon, maintenant ; la soirée était avancée, la nuit tombait, et il fallut bien que les broches cessassent de tourner dans la forêt. C'est toujours un triste spectacle, une fête qui a vainement attendu les invités, c'est plus triste qu'un lendemain ; c'est bien triste, d'un dîner sans convives ; c'est plus triste encore, lorsqu'il y a non-seulement un plaisir déçu, mais presque une ruine pour une certaine de malheureux qui, comptant, je ne dirai pas sur la bonne volonté, mais seulement sur l'administration bien entendue d'un conseil municipal, louent fort cher, font grands frais, puis perdent tout, parce qu'il a plu à MM. les édiles de Saint-Germain de ne pas réfléchir. En effet, il a plu à ces messieurs de ne pas comprendre qu'ils compromettaient sérieusement non-seulement les intérêts présents de tout un monde de braves gens, mais les intérêts à venir de la fête et par conséquent de la ville.

Et disons-le, la faute a été commise non-seulement le dimanche, mais aussi le lundi. Jusqu'à deux heures et demie, la forêt était animée, populeuse, char-

mante : les saltimbanques, les jeux d'adresse, les loteries, les sucreries, les macarons, les roulettes, ont fait quelque fortune, mais les broches homériques tournaient encore vainement, les saucisses et les lardons se laissaient frire impunément, l'heure n'était n'était pas arrivée de jouir de cette délicieuse abondance ; et de nouveau, comme la veille, quand le moment vint, les marmitons étaient seuls à la noce, et tous les invités de Gamache, oubliant ou dédaignant les solides et précieuses satisfactions qu'on leur préparait, se laissaient aller, les vandaux ! à suivre les préparatifs et les péripéties d'une ascension ; les Welches ! à admirer les belles épaules de M<sup>lle</sup> Joséphine.

Allons, encore quelques lignes de lamentations sur tant de pères de famille ruinés et de saucissons sans emploi ; pleurons encore un peu sur ces négociants et ces boudins sur le pavé ; puis du courage ! ne songeons plus à cette charcuterie dans l'embaras ; fuyons ces cuisines désolées, fuyons brusquement, et sans retourner le nez, hélas ! tant de victuailles avariées, cela fait mal au cœur.

Sans transition passons à Balzac : Balzac est à la mode au théâtre aujourd'hui : le nom, le grand nom redevient un prestige sur l'affiche ; le Gymnase donne *Mercadet* ; l'Ambigu qui, heureusement, à l'honneur du public français, n'a pas trop à se louer ni de la *Rose* ni du *Croque-mort*, ni des pittoresques affiches qui les encadrent, va tout enterrer ces jours-ci, et donner, lui aussi, du Balzac ou à peu près. Je ne sais trop ce que ces messieurs ont pu ou voulu faire de la *Peau de chagrin* pour un théâtre de boulevard ; je ne sais quel épisode ils auront choisi ; je ne sais si la question d'art les aura vivement préoccupés, mais, quoiqu'ils aient fait de la grande œuvre de Balzac, mieux vaut encore mille fois une idée littéraire mutilée, bachée, effacée, profanée, barbouillée que ce travail d'équarisseurs que nous avaient fait MM. Brisebarre et Eugène Nyon.

Si peu que ce soit, au moins nous rentrerons dans le domaine des idées, dans le domaine philosophique, nous ne serons pas réduits à suivre la mise en scène de détails qui avant de navrer le cœur révoltent les yeux.

Bon espoir donc, et bon succès je vous souhaite, messieurs les sociétaires de l'Ambigu : vous avez assez de courage et surtout de talent pour mériter de rencontrer de bonnes œuvres ; ne songez plus à vous mesurer avec des rôles tels que votre habileté et votre goût n'ont pu les sauver : *macte animo* : que le génie de Balzac vous inspire, que son nom vous protège !

G. DE BOUQUVILLE.

## EXPOSITION DE LONDRES.

(Dernières nouvelles.)

On nous écrit de Londres : mercredi, 407<sup>e</sup> journée, le nombre des visiteurs à l'Exposition a été de 49,866. La somme des recettes s'est élevée à 2,409 liv. 5 sh. Parmi ces visiteurs, on a remarqué 4,000 ouvriers de Sunderland, accompagnés par le maire de cette ville, et par M. James Hartley, le célèbre fabricant de verrerie.

L'empereur de Russie vient d'acheter à MM. Jansomes et May, une des charries dont ils ont exposé le spécimen. Cette charrie, telle qu'elle a été fabriquée pour l'empereur, est un outil admirablement travaillé.

Il ne peut plus exister d'incertitude quant au maintien de l'édifice de Hyde-Park et à l'emploi de la partie du surplus des recettes qui restera consacrée à des objets analogues à ceux de l'Exposition.

Les commissaires royaux, sans considérer la création d'un Jardin d'hiver dans une partie de l'édifice comme une chose mauvaise en soi, pensent qu'en se bornant à autoriser la fondation d'un établissement de ce genre, ils ne rempliraient point les devoirs imposés par le caractère même du grand fait qui a produit l'énorme recette dont l'emploi est aujourd'hui en discussion. L'établissement à former est le Musée industriel et l'Institut des Arts-et-Métiers.

Autour de cet établissement viendront se grouper une grande école de dessin, une galerie de peinture, des collections de botanique, d'histoire naturelle, d'horticulture, d'antiquités et des plus belles plantes de serre.

Le total général des visiteurs à l'Exposition, au 31 août, s'est élevé à 4,205,509. Les recettes, pour le mois d'août seulement, ont été de 58,493 liv. 5 sh. 6 den.

## FAITS INDUSTRIELS.

Par arrêté du 29 août 1854, M. le ministre de l'agriculture et du commerce a ouvert des concours pour les emplois vacants de professeur dans les écoles régionales d'agriculture.

L'ouverture des concours aura lieu le 15 octobre prochain, à dix heures du matin, à Paris, au Conservatoire national des Arts et Métiers, rue Saint-Martin.

Les chaires mises au concours sont les suivantes : Economie et législation rurale, Agriculture, Zootechnie, ou économie de bétail et de zoologie, Sylviculture et de botanique, Chimie, physique, minéralogie et géologie appliquées, Génie rural.

Les programmes se distribuent à Paris, au ministère de l'agriculture et du commerce, division de l'agriculture, rue de Varennes, et au siège de chaque école régionale d'agriculture : à Grignon, par Nauphle-le-Château (Seine-et-Oise); à Grand-Jouan, par Nozay (Loire-Inférieure); à la Saulsaie, par Montluel (Ain); à Saint-Angeau, par Riom-ès-Montagnes (Cantal).

— Une nouvelle exposition de tableaux, statues et autres objets d'arts, doit avoir lieu très-prochainement dans l'une des salles du Palais-National; ce sont ceux achetés ou commandés par le gouvernement et la ville de Paris. Après cette exposition, qui ne durera que quinze jours, trente tableaux, environ, iront enrichir la belle galerie du Luxembourg, et la statue de Jeanne d'Arc ornera son parterre. Un nombre pareil de tableaux doit aller à Versailles; une douzaine d'autres seront répartis dans les diverses églises de Paris. Une statue de saint Martin et une de la Vierge sont destinées à l'église de la Madeleine et à Saint-Sulpice; et enfin, deux bas-reliefs en marbre décoreront les salles de l'Assemblée nationale.

— Un télégraphe électrique sous-marin doit, comme on sait, être construit entre la France et l'Angleterre pour établir des rapports de communication entre ces deux pays. Il consistera en quatre lignes de fils de laiton, enduits de gomme-gutte, afin que cette matière les préserve contre l'humidité. Toutes les expériences faites jusqu'ici sur la partie terminée du télégraphe ont obtenu un résultat des plus satisfaisants. Les travaux avancement rapidement. On espère qu'ils seront complètement achevés au 30 septembre prochain, et qu'il pourra être livré au public pour cette époque.

— Une commission française a été envoyée en Suisse afin d'examiner la question relative à la prohibition des broderies suisses en France. Cette commission d'enquête a passé ces jours derniers à Bâle et elle est arrivée à Zurich, où elle compte séjourner quelques jours, afin de rassembler ses documents. Un membre de la chambre syndicale de Nancy est, en outre, parti pour Zurich dans le but de s'assurer sur les lieux de l'état actuel de la broderie suisse.

— Une épreuve fort intéressante vient d'avoir lieu à Rosières. M. Simon a fait fonctionner un faucilleur dont il est l'inventeur, et qui a parfaitement réussi. Deux hommes et un cheval mettent en mouvement cette machine, à laquelle M. Simon travaillait depuis six années. Rien n'a manqué au résultat de trois expériences faites coup sur coup aux yeux d'un nombre considérable de curieux. Le faucilleur a parfaitement coupé et régulièrement couché tout ce qui s'est trouvé sur son passage.

— C'est vers les premiers jours de ce mois que la locomotive aérostatique *Pétin* commencera ses voyages, se dirigeant à volonté dans l'atmosphère.

Déjà les trois gigantesques ballons et l'énorme appareil avec les hélices, les voiles, les machines à vapeur, les wagons pour 200 voyageurs, sont exposés dans le chantier, rue Marbeuf, 46, à Paris.

Les trois ballons sont de 120 pieds de hauteur, sur 62 pieds de diamètre. Un seul ballon coûte 35,000 francs.

Il y a un an que M. Petin faisait appel au patriotisme de la nation qui s'enorgueillira bientôt de sa découverte.

Mais il n'avait pas placé pour 7,000 fr. d'actions sur les 450 à 200,000 fr. qui étaient nécessaires à la construction de son navire.

Voyant que la souscription ne marchait pas, M. Petin a engagé sa fortune et son crédit pour ac-

complir l'exécution de ses plans. C'est à ses risques et périls qu'il aura doté le monde de la navigation aérienne.

## PILE VOLTAÏQUE DE A. E. LE MOLT.

*Couple à anse fixe et à élément de carbone électrotypé. Patente en Angleterre, le 20 juillet, 1848; breveté en France, en Russie, etc., etc.; mention honorable en 1849. A Paris: chez M. Loiseau, ingénieur, 35, quai de l'Horloge. A Londres, 40, Wigmore Street, Cavendish Square, et 37, Foley Place.*

Un de MM. les membres du jury, près l'Exposition universelle de Londres, ayant révoqué en doute cette énonciation, que 30 couples de la pile voltaïque de *Le Molt*, très-faiblement chargés, pouvaient suffire au service *simultanément* des cinq grandes lignes électriques de France, l'auteur a cru devoir réclamer de M. A. Fox, l'attestation suivante :

Ministère de l'Intérieur,  
Administration des Lignes télégraphiques.

« Nous soussigné, administrateur en chef des lignes télégraphiques, certifie que l'administration emploie depuis cinq mois, au poste central de Paris, une pile de 30 éléments, système *Le Molt*; qu'elle dessert *simultanément* les cinq lignes suivantes : de Paris à Calais, d'une longueur de 378 kilomètres; de Paris à Angers, 345 kilomètres; de Paris à Chalons-sur-Marne, 472 kilomètres; de Paris à Tonnerre, 497 kilomètres; de Paris à Rouen, 140 kilomètres; (total 4232 kilomètres, ou 770 milles anglais.) Que cette pile est remarquable par la constance de son action et la facilité de sa manipulation; que le point où elle peut rendre le plus de services est justement celui où concourent un plus grand nombre de lignes; et le poste de Paris est celui qui réunit ce caractère au plus haut degré; qu'elle remplace avantageusement les piles de Bunsen, dont l'administration faisait usage; que les liquides employés sont : l'acide nitrique du commerce étendu de son poids d'eau et de l'eau acidulée d'un vingtième d'acide sulfurique; qu'enfin cette pile peut servir pendant quinze jours sans qu'il soit besoin de renouveler l'acide. » (Signé)

ALPHONSE FOY.

Paris, 5 juin, 1854.

L'Administration a également constaté que ni la pluie, ni les orages, ni la tension électrique de l'atmosphère, n'avaient aucune espèce d'action sur la constance et la régularité du courant de cette pile, qui fonctionne parfaitement.

Il faut ajouter que, dans cette batterie, les solutions acides atteignent à peine le tiers de la hauteur des vases qui les contiennent, et que les surfaces actives du couple *zinc-carbone de Le Molt* n'ont qu'un décimètre carré.

On lit dans la dernière édition de 1854 du *Traité de Télégraphie électrique* de M. C. V. Walker, directeur des télégraphes du chemin de fer Sud-Est de l'Angleterre, que l'administration fait usage d'une batterie zinc-cuivre, à bain de sable acidulé, patente par Mr. Fothergill Cooke. Que, pour les petits groupes d'une distance de 10 à 15 milles, on emploie 24 couples; pour les distances de 40 à 60 milles, 48 couples; de Douvres à Londres, 72 couples, et pour tout le royaume un environ 20,000 couples.

D'après ces chiffres, on trouve en moyenne qu'un des couples *Le Molt*, dont les surfaces agissantes n'ont qu'un décimètre carré, équivaut au moins à 45 couples de la pile Fothergill Cooke, dont la somme des surfaces actives est de 50 décimètres carrés.

La pile *Le Molt* est applicable à tous les usages auxquels une batterie puisse être utilisée; puisque, du degré d'élevation ou d'abaissement des solutions acides actives, dépend l'énergie ou l'affaiblissement du courant, lequel, dans tous les cas, se maintiendra toujours avec la plus constante régularité.

APPLICATIONS DE LA BATTERIE LE MOLT ET DE LA LUMIÈRE QU'ELLE ÉMET.

A l'usage,  
De l'éclairage des Phares et de l'entrée des ports;  
Des signaux télégraphiques des côtes;  
Des Navires à vapeur et autres de toute sorte;  
Des Parcours ou abords des lignes de chemins de fer;  
Des Théâtres, pour les grands effets de scène;  
Des Jardins de réunions publiques ou autres grands espaces ou grandes avenues;

A la réduction des métaux par la méthode électro-type;

A la reproduction des images par la voie photographique;

Comme moyen de force motrice dynamique;

A l'électricité médicale;

A la fonte des métaux;

A l'explosion des mines sous-marines, etc.

Depuis son séjour à Londres, M. Le Molt a fait en Angleterre, à l'aide d'une batterie de 80 couples, plusieurs essais de sa lumière électrique dans des circonstances de temps et de lieux qui pouvaient paraître les plus défavorables au succès des expériences.

Ainsi, sous les auspices de l'Amirauté, et par une nuit de pluie et de tempête, il a dirigé de Gosport sur l'île de Wight et sur la mer à toute portée d'horizon, un feu de phare puissant et soutenu (de 10 h. à minuit 40 minutes). Au Great Western Railway, sous les auspices de MM. Brunel et Russell, il a pu maintenir une lumière forte et continue sur un *truck*, placé à la suite d'un convoi, de Paddington à Windsor, aller et retour. Sous les auspices du duc Wellington, étant placé sur le sommet de la colonne tous les points culminants de Londres. Il a expérimenté cette lumière en présence du prince Albert, lors de sa visite à l'Exposition française chez M. Sallandrouze de la Mornais, et aussi pour deux des anniversaires de la fête de S. M. la reine Victoria, etc. Et il a trouvé, dans les termes des rapports scientifiques, et des comptes-rendus par la presse Anglaise, un précieux témoignage d'éloges et d'encouragements pour ses efforts.

Les journaux français ont publié, qu'à l'occasion de l'anniversaire du 4 Mai dernier, deux personnes avaient été chargées par le gouvernement d'éclairer, par la lumière électrique, l'une, la façade de la Madeleine; l'autre, la belle Cascade artificielle tombant du Pont de la Concorde dans les eaux de la Seine; que la première avait littéralement échoué; mais que la seconde, (M. L'ingénieur Loiseau) avait complètement réussi à éclairer la chute d'eau d'une lumière aussi féérique qu'éblouissante. L'expérimentateur s'était servi d'une batterie formée de cent couples *Le Molt*.

A. VAILLÉROT.

— L'AFRIQUE A PARIS. — C'est sous ce titre que M. Abadie annonce une véritable merveille artistique. Il a reproduit, en liège, la ville de Constantine. Cette œuvre, résultat de douze ans de travail, renferme, sur une superficie de plus de QUARANTE MÈTRES CARRÉS, 80 hectares de terrain, sur lequel s'étend la ville, autour de laquelle sont des ravins d'une profondeur moyenne de 200 mètres. — Le public sera, prochainement, appelé à visiter ce curieux travail.

— Nous recommandons à nos lecteurs la nouvelle édition du *Catalogue français* des produits de l'Exposition universelle, entièrement revue et corrigée sur la dernière édition anglaise, qui est reconnue d'une exactitude parfaite. Cette deuxième édition française est tout aussi correcte; elle est, de plus, augmentée d'une Introduction historique et d'une description du bâtiment, l'une et l'autre pleines d'intérêt. M. F. H. d'Arcis, qui a été chargé de la tâche difficile de réviser cette nouvelle édition, et qui l'a enrichi de ces documents importants, mérite tous nos éloges.

## CORRESPONDANCE.

M. H., à Nancy. — Reçu le mandat. — Nous en tenons le montant à votre disposition, la prime n'étant accordée à ce prix que contre renouvellement d'un an. — On dessine, en ce moment, les machines que vous nous signalez.

M. P..., à Alger. — Le n° 5 étant épuisé est à la réimpression, il sera joint au n° 49.

M. B. L..., à Bar-le-Duc. — Même observation que ci-dessus.

M. M..., éditeur à Grenoble. — Le n° 8 vous est expédié aujourd'hui. — Le n° 6 épuisé sera avec le n° 49.

M. J..., à Fontainebleau. — Nous recevrons votre travail, texte et dessins, et le plus grand plaisir.

M. S..., à Francfort-sur-le-Mein. — Reçu la brochure. — A un prochain numéro.

Le gérant, MANSARD.

EXPOSITION DE LONDRES EN SOIERIES  
ET CHALES.

Les plus belles nouveautés en Soieries et Châles qui figurent à l'Exposition de Londres, sortent des fabriques françaises. C'est un fait acquis. LA VILLE DE LYON s'est surpassée par la richesse et la beauté de ses étoffes; jamais à aucune époque nous n'avions remarqué d'aussi jolies soieries, ni de plus beaux châles. Pour bien en juger, nous engageons nos lecteurs et nos lectrices qui doivent faire le voyage de Paris cette saison à visiter les magasins de la VILLE DE LYON, rue de la Vrillière, n° 2, en face la Banque de France; ils y trouveront réunis en soieries et en châles, les plus belles nouveautés des fabriques françaises. Un article qui a fixé notre attention, et pour sa fraîcheur et son prix, c'est de très-beaux FOULARDS à 29 fr. la robe. Monsieur GAY JEUNE, propriétaire de cette maison, expédie en province et à l'étranger sur demandes qui lui sont faites, soit en Etoffes ou en Echantillons. ADRESSE: M. GAY JEUNE, RUE DE LA VRILLIÈRE, N° 2. A LA VILLE DE LYON, A PARIS.

— Huile de foie de morue naturelle, seule admise à l'Exposition de 1849, rue St-Martin, 110, à l'Olivier.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES. — CATALOGUE OFFICIEL FRANÇAIS, deuxième édition, entièrement revue et corrigée sur la dernière édition anglaise, complète et parfaite, augmentée d'une INTRODUCTION HISTORIQUE, de la description du PALAIS DE CRISTAL, d'un PLAN, de la LISTE DU JURY INTERNATIONAL, etc., en un mot, de tous les documents importants relatifs à l'Exposition universelle des Produits de toutes les nations. Prix 2s. 6d.; avec le Synopsis, ou Guide des Catalogues, 3s. SPICER FRÈRES, Editeurs Privilegiés. W. CLOVES & FILS, de la Commission Royale. AUX BUREAUX DU CATALOGUE, 29, NEW BRIDGE STREET, BLACKFRIARS, et à l'EXPOSITION, HYDE-PARK.

GIBUS NEVEU, 5, place des Victoires. Spécialité de chapeaux mécaniques en soie, castor et mérinos noir et gris pour voyages.

LE DUCROIRE ASSURANCES CONTRE LES FAILLITES. Capital social: 2,000,000 fr. ADMINISTRATION CENTRALE et BUREAU D'ADHÉSION: Rue Laffitte, 44, à Paris.

TAPIOCA DE GROULT J<sup>NE</sup>,

POTAGE RECOMMANDÉ PAR LES MÉDECINS.

Chez GROULT jeune, passage des Panoramas, 5, rue Ste-Apolline, 5, et chez les principaux épiciers.

Se méfier des imitations d'enveloppes, à l'aide desquelles sont vendus des tapiocas falsifiés.



## GAZIFERE. APPAREIL GUERIN

Pour fabriquer soi-même, dans quelques minutes, toutes espèces de boissons gazeuses: eau-de-seltz, limonade, vins mousseux, tisanes, etc. (LES POUDES SONT COMPLÈTEMENT SÉPARÉES DE L'EAU.) — Cet appareil est d'un usage facile, d'une forme gracieuse, solidement établi pas de dérangement. 15 f. On expédie en province contre remboursement. Poudre n° faire les boissons gaze. 7 f. 50 les 2 kg. n° 100 h. GUERIN J<sup>e</sup> & C<sup>e</sup>, rue et Terrasse Viennaise, 8 et 9, en face le Passage Colbert. PARIS.

Now ready, Volume I, price 9s. 6d., of the EXPOSITOR; containing 1500 Columns of Letterpress, devoted to New Inventions—Registered Designs—Improvements in Machinery of all kinds—Original Papers on the Great Exhibition—Ample Accounts of the Articles in the Palace of Industry—Original Correspondence connected with preceding Subjects—and a mass of Miscellaneous information not to be found elsewhere in the Industrial Arts and Sciences. It contains 300 Engravings by Landells, and is handsomely bound in cloth, with full gilt back, and ornamental design in gold on the side. It is not too much to say that it is the cheapest and best Illustrated Work of the kind ever published. The Volume is admirably adapted for presentation. Subscribers Copies, bound as above, at 3s., or the Covers supplied at 2s. 6d.; or in Exhibition Blue or Turkey Red Cloth, gilt edges, 10s. 6d. JOSEPH CLAYTON, Jun., 205, Strand, and 223, Piccadilly; and all booksellers and News Agents.

The Expositor is published weekly. Price 4d. Stamped 5d. Prix—40 c. le Numéro et par la poste 50 c.

## LAMPES MODÉRATEURS A 6 F. ET AU-DESSUS

TRUC, 9, rue Saintonge, au Marais. Grand choix de Modèles riches, nouveaux et variés pour Lampes en bronze et en porcelaine.—Économie et système d'éclairage supérieur à tous autres.—On échange les anciennes Lampes.

## EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE

EXTRAIT DU SUC NATUREL DES FLEURS ET DES PLANTES AROMATIQUES.

Approuvée par les célébrités médicales.

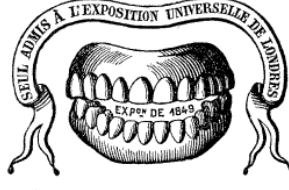
Ce cosmétique rafraîchissant, balsamique, tonique, possède toutes les vertus des plantes qui en font la base; spécialement dédié aux dames, il est supérieur à tous les Vinaigres de toilette composés jusqu'à ce jour.— D'un parfum délicieux, cette remarquable composition pénètre par tous les pores sous les tissus adipeux, et, fortifiant le derme, donne à la peau la fraîcheur et l'élasticité de la jeunesse. Les hommes en font usage avec succès pour faire disparaître le feu du rasoir après la barbe. Prix des flacons, 4 fr. 50 et 3 fr. Chez GELLE frères, parfumeurs-chimistes, rue des Vieilles-Augustins, 35, près la place des Victoires, inventeurs du REGENERATEUR POUR LA POUSSÉE ET LA CONSERVATION DES CHEVEUX.

On trouve également chez eux: le SAVON PHILODERME AU SUC DE CONCOMBRES, émoullit et rafraîchissant. L'ÉLIXIR DE ROSES, de Paris, pour l'entretien de la bouche et la conservation des dents.

LA COMPOSITION zéaïve pour noircir à la minute moustaches et favoris.

LA LOTION VÉGÉTALE, base de jaunes d'œufs pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux.

Dépot chez tous les Parfumeurs et Coiffeurs, en France et à l'étranger.



M. PAUL SIMON, Médecin-Dentiste de la Faculté de Médecine de Paris, est le seul qui ait reçu une mention honorable à l'Exposition française de 1849 pour la perfection qu'il a apportée dans l'exécution de ses nouvelles dents et de ses nouveaux dentiers masticateurs; il est aussi le SEUL DES DENTISTES DE FRANCE dont les produits aient été jugés dignes de figurer à l'Exposition universelle de Londres; ces distinctions SUFFISENT pour constater la supériorité de ces nouvelles pièces sur tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour, aussi il a été reconnu qu'avec les nouveaux dentiers de M. Paul Simon il n'y avait aucune souffrance à redouter; que l'imitation de la nature, la prononciation et la mastication ÉTAIENT PARFAITES. On peut voir ces belles pièces au Bazar Bonne-Nouvelle, au passage Jouffroy, n° 44, au jardin Turc, et chez l'auteur, boulevard du Temple, n° 36.

## Voyages à la Mer. TRAINS DE PLAISIR Voyages à la Mer.

### DE PARIS AU HAVRE, A ROUEN ET A DIEPPE.

Du SAMEDI au LUNDI. — DÉPART à 4 h. 50 soir le samedi. — RETOUR le lundi.

PRIX: Aller et Retour, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classe, pour Rouen, 18 fr. — 15 fr.; pour le Havre, 28 fr. — 22 fr.; pour Dieppe, 25 fr. — 20 fr.

EMPLOI DE LA JOURNÉE: A ROUEN: Visite des Monuments historiques et des Églises; Excursions à la côte Sainte-Catherine, à Bon-Secours et à la Bouille. — AU HAVRE: Promenades en mer; Bains de mer; Visite des Navires français et étrangers; Excursions à Honfleur, à Ingouville, à Sainte-Adresse, aux Phares, etc. — A DIEPPE: Promenades en mer; Bains de mer; Excursions aux Châteaux d'Arques et de Longueville.

## LA PATRIE

JOURNAL QUOTIDIEN. — 12, RUE DU CROISSANT, A PARIS.

Publie chaque soir une édition spéciale, qui s'imprimant quelques instants seulement avant le départ des courriers, porte dans les Départements et à l'étranger, de DOUZE à VINGT-QUATRE HEURES AVANT TOUS LES AUTRES JOURNAUX DE PARIS, les cours de la Bourse et des marchandises, les séances de l'Assemblée législative, les documents officiels, les nouvelles étrangères, etc.

PRIX D'ABONNEMENT: { Départements, 3 mois, 15 fr. — 6 mois, 29 fr. — Un an, 56 fr.  
Etranger, id. 20 fr. — id. 38 fr. — id. 72 fr.

## LE COURRIER DE L'EUROPE,

SEUL JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE PUBLIÉ A LONDRES, FONDE EN 1840

A commencé à donner et donnera pendant toute la durée de l'Exposition, un SUPPLÉMENT GRATUIT DE VINGT-QUATRE COLONNES, spécialement consacré à l'examen critique des objets de l'Exposition.

Le COURRIER DE L'EUROPE donne dans chaque numéro toutes les nouvelles de la semaine, les articles les plus saillants de la Presse française; une partie anglaise; des bulletins politiques et commerciaux. Les revues littéraires, dramatiques et hebdomadaires des célébrités parisiennes. Les séances de l'Institut, etc., etc.

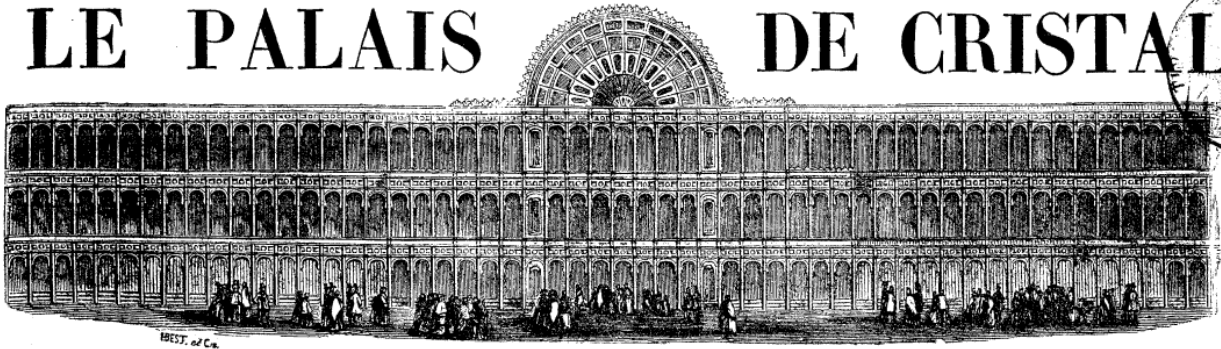
Le Courrier de l'Europe, ayant plus de onze ans d'existence, est le seul journal établi d'une manière durable dans la Grande-Bretagne. Le public auquel il s'adresse rend les annonces qu'on lui confie entièrement profitables.

On s'abonne à Londres, chez M. Joseph Thomas, 1, Finch Lane, Cornhill, city; et n° 2, Catherine Street, Strand, maison du Courrier de l'Europe, et à Paris, dans les bureaux du Palais de Cristal, 24, Passage Jouffroy.

Trois mois, 6 s. 6 d. (8 fr. 50 c.) — Six mois, 13 s. (17 fr.) — Un an, 1 liv. st. 6 s. (34 fr.) — S'adresser franco.

PARIS. — Typographie BLONDEAU, rue du Petit-Carreau, 32.

# LE PALAIS DE CRISTAL



MONITEUR DES EXPOSITIONS. JOURNAL ILLUSTRÉ DU PROGRÈS DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE.

ABONNEMENTS pour Paris et les Départements : un an , 25 francs. — 6 mois , 12 fr. 50 c. — Étranger, un an , 30 fr. — 6 mois , 15 fr.

(L'Abonnement part du 1<sup>er</sup> août. — Collection antérieure : 12 fr. 50 c. brochée.)

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES.

On s'abonne, A PARIS, à l'Administration du Journal, 24, PASSAGE JOUFFROY. — A LONDRES, au Bureau du Journal, 2, Catherine Street Strand. — On s'abonne également PARIS, chez MM. Susse frères, 31, place de la Bourse; chez M. Hector Bossange, libraire pour l'exportation, 23, quai Voltaire; — à STRASBOURG, chez Alexandre, libraire — à BRUXELLES, chez AUG. DECO, correspondant général pour toute la Belgique; — à LONDRES, chez J. Thomas, 4, Finch lane Cornhill; — chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger, et dans les Bureaux des Messageries Nationales. — Envoyer franco un mandat sur Paris ou un bon sur la Poste à M. MANSARD, gérant du Journal, 24, passage Jouffroy. — Les nouveaux abonnements courent à partir du 1<sup>er</sup> Août 1854

## SOMMAIRE.

Bulletin industriel. — Exposition de Londres, par M. Jobard. — Suède, Danemarck, Zollverein, Saxe, Wurtemberg, par M. Haussmann. — Un dernier mot sur l'exposition russe. — Médailles obtenues par l'industrie française. — L'Espagne à l'Exposition (3<sup>e</sup> article), par M. Bellegarrigue. — Courrier de Paris et de Londres. — Correspondance

## DESSINS.

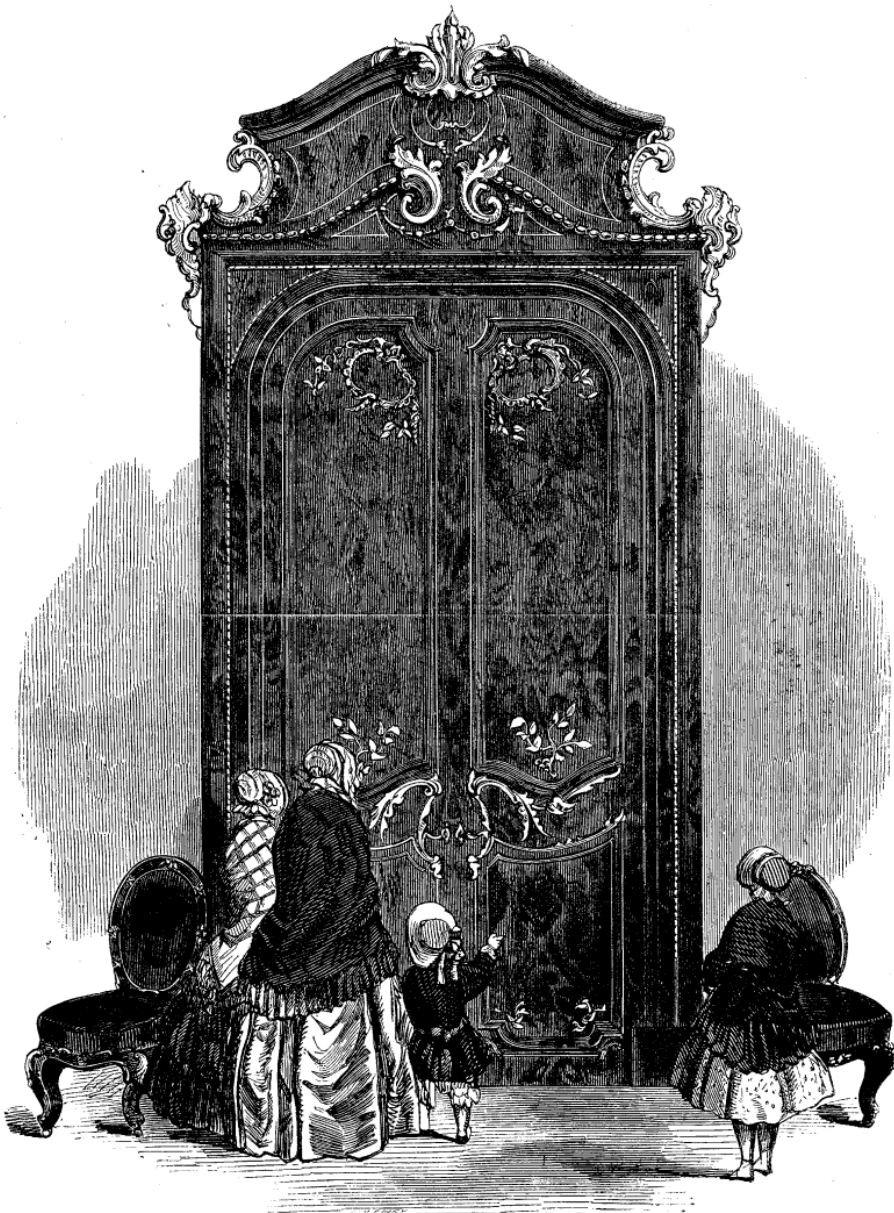
Porte en malachite, exposée par le prince Demidoff. — Projet d'opéra définitif, aspect et plan (trois dessins). — Châle cachemire. — Appareil pharmaceutique. — Cottages-modèles pour la classe ouvrière. — Machines (trois dessins). — Pompe à balancier. — Nouveau modèle de parapluies. — Gazomètre portatif.

## PORTE EN MALACHITE

exposée par  
LE PRINCE DEMIDOFF.

Nous voudrions que le dessin que nous publions ici de la porte en malachite exposée par le prince Demidoff, pût donner une idée de ce chef-d'œuvre d'art. Pour les connaisseurs, il est impossible de déterminer la valeur de ce véritable *diamant colossal* : et il n'était permis qu'à la Russie de le produire.

Nous publions plus loin un dernier article sur l'exposition russe (page 298). Mais nous nous proposons d'insérer, dans notre prochain numéro, deux nouveaux dessins qui compléteront, pour ce qui nous concerne, cette remarquable série de sujets dont le grand empire du Nord a enrichi la collection du Palais de Cristal.



Nous aimons à le dire : l'art porte en soi la lumière; et l'exemple donne par l'empereur de Russie, pour protéger l'art et développer l'industrie, ne pourra manquer d'imprimer un élan général aux nations qui se sont jusqu'à ce jour si peu préoccupées de ce noble travail de l'intelligence et du génie.

La Russie se prête d'ailleurs merveilleusement aux progrès que peut faire l'industrie : ses richesses naturelles sont immenses, sa main-d'œuvre ne coûte rien; les artistes sont accueillis par le chef de ce vaste empire, avec une sympathie réelle; et nous aimons à constater que la France envoie chaque jour en Russie, des hommes que l'on peut appeler les missionnaires du génie.

Porte en malachite, exposée par M. le prince Demidoff.

**Nouvelles conditions d'abonnement.**

Au journal LE PALAIS DE CRISTAL.

A partir du 1<sup>er</sup> août dernier, le prix de l'abonnement a été fixé de la manière suivante :

Un an.....	25 fr.
Six mois.....	12 fr. 50 c.

ÉTRANGER.

Un an.....	30 fr.
Six mois.....	15 fr.

Tout abonnement d'un an pris avant le 1<sup>er</sup> Octobre donne droit, moyennant 2 fr. 50 c. seulement, à une magnifique VUE INTERIEURE du PALAIS DE L'EXPOSITION, imprimée et coloriée à trois teintes sur papier double-colombier de 1 m. 20 c. sur 0 m. 90 c.

Un tirage spécial à 4 teintes, permet de donner la même prime au prix de 3 fr. 50 c. pour les souscripteurs.

NOTA. — En adressant franco un mandat de 12 fr. 50 c. à l'ordre du gérant, les abonnés pour la durée de l'Exposition, recevront le journal jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1852. Pour les nouveaux Abonnés, collection antérieure au 1<sup>er</sup> août, 12 fr. 50 c. (Ajouter 2 fr. ou 3 fr. 50 c. pour la prime).

**AVIS IMPORTANT.**

Le terme de l'exposition universelle est fixé au 11 octobre prochain. Les abonnements pris pour la durée de l'exposition expirent donc le même jour ; nous engageons ceux de nos souscripteurs qui désirent continuer, à se conformer aux nouvelles conditions d'abonnements et à nous en envoyer le montant.

**BULLETIN INDUSTRIEL.**

*Convocation d'une assemblée internationale pour la réforme de la loi sur la propriété intellectuelle. — Des chefs d'ateliers et d'usines.*

Des démarches actives, incessantes, sont faites pour donner à la réunion dont nous avons entre-tenu nos lecteurs, la solennité, l'intérêt et l'utilité pratique que nous nous sommes proposé de réaliser. Du 45 au 20 octobre, dans un des établissements de Paris les plus légitimement appropriés au but que nous voulons atteindre, seront convoqués les hommes qui se préoccupent avec nous de la grande réforme des lois de 1794, de 1793 et de 1844. C'est dans un mois à peine que nous aurons fait un appel définitif à tous les savants, les artistes, les littérateurs, les industriels, intéressés dans la question ; c'est dans un mois, c'est-à-dire, avant la réunion de l'Assemblée nationale, que nous aurons mis en demeure, dans les humbles proportions de nos forces, mais du moins sous le souffle inspirateur d'une foi vive et profonde, les hommes qui veulent le triomphe de droits sacrés, de venir les défendre, ou les ennemis de cette émancipation noble et généreuse du génie, de venir les combattre.

« Amis, ou ennemis : dédaignons les indifférents : » a dit un jour un homme d'État, qui a mis une vive passion dans ses actes : voilà ce que doit rechercher un réformateur persévérant, confiant dans sa mission ; c'est donc à nos amis, et c'est à nos ennemis que nous ferons appel. Aux uns, nous dirons qu'il est temps de se reconnaître, de se compter, que la question qui s'agit est, de sa nature, honnête, large, utile, sans danger, entourée de principes qui

sauvegardent la société, tout en développant le germe de tous les progrès. Ce n'est pas une de ces utopies dont la réalisation ne peut s'obtenir qu'à la condition de renverser tout d'abord la société, d'y substituer brusquement des principes nouveaux, une société nouvelle : ce n'est pas le rêve d'une imagination en délire croyant au bien, ne s'inquiétant pas du mal, sorte de méditation contemplative devant l'illusion de quelque Eldorado inconnu, factice, se livrant avec une confiance presque naïve à la crédulité publique. Le but que nous voulons atteindre, que nous atteindrons, a le double avantage de ne ruiner personne et d'enrichir les nouveaux-venus, de respecter ce qui est, de donner à celui qui travaille la place qu'il mérite, de détruire les privilèges injustes et de constituer les privilèges naturels, d'élever le niveau de l'égalité en enrichissant l'homme de génie qui souffre dans sa misère, et en éclairant le pauvre d'esprit qui ne trouve dans sa vie oisive, rien qui le relève, en le délivrant de ses liens. Ce que nous voulons, c'est d'empêcher le monopole qui tue le génie, et de développer le génie, qui en s'ajoutant au privilège légitime que la société lui accorde, développe chez le chef d'un vaste établissement, le principe sur lequel s'est fondée sa prospérité devenue paresseuse.

On le sait, si l'on prend un constructeur à son point de départ, si on le suit dans sa carrière, si on assiste à ce travail intime de sa pensée, on le verra tout d'abord l'ennemi juré de tout ce qui constitue un droit absolu : au début, il crie au monopole ; le travail l'aiguillonne, il invente ; son invention est bonne, il prospère ; de chef d'atelier qu'il est, il devient chef d'usine ; il voit sous sa main, se développer sa pensée ; le génie qui l'anime a passé dans l'esprit d'un capitaliste ; l'atelier s'est étendu, l'usine est devenue un véritable château-fort industriel, l'humble travailleur a des vassaux, il règne et gouverne ; il inspire à ses machines la fécondité vivifiante de son cerveau qui bouillonne ; car son génie, c'est sa fournaise, c'est le moteur, l'arbre de couche de tout ce qui s'agit autour de lui ; il triomphe à son tour ; et si, en quelques années il sait être économe, s'il ne néglige rien de ses intérêts matériels, s'il ne s'enivre pas des senteurs de la fortune, s'il ne s'endort pas à Capoue, cet Annibal de l'industrie, bientôt, il peut se retirer des affaires ; il peut encourager lui-même les perfectionnements que les autres apportent à ses propres inventions ; il peut imprimer, lui, devenu tout à coup capitaliste par ses œuvres, le mouvement et la vie à ceux de ses élèves qui l'ont aidé et qui agrandissent à leur tour, le cercle de la science ; enfin, celui qui est parti des rangs les plus humbles, et qui a passé par le grand chemin du génie pour constituer à son profit un privilège temporaire et sa fortune, peut devenir à son tour, le protecteur, le Mécène de ses ateliers ; il peut voir, sans redouter sa ruine, s'appliquer auprès de lui les grandes pensées dont il est l'inspirateur ; il peut suivre, encourager, compléter de ses conseils l'initiateur laborieux qui lui doit le germe d'une conquête nouvelle : telle est la destinée des véritables inventeurs ; telle est la biographie des hommes élevés qui ne se renferment pas dans leur usine, comme dans une forteresse.

Voyons, maintenant, la contre-partie :

On a dit depuis longtemps, et cela est une triste vérité, que les plus grands ennemis de l'industrie sont quelquefois les industriels eux-mêmes, et je veux parler ici de ceux qui sont placés à la tête de l'industrie. Il faut, là-dessus, bien s'entendre, et dire une fois pour toutes, la vérité à ceux qui se refusent à marcher, et qui préfèrent l'indolence qui les rend bientôt injustes à la ferveur et au travail qui les maintiennent dans l'équité et dans le développement de leur fortune.

Où, pour ceux qui ont demandé à l'étude psychologique de cette classe de notre société moderne le dernier mot de leurs efforts et le mystère de leur vie, il est devenu notoire que les industriels qui s'arrêtent sont sous le coup de la ruine ou sous l'étreinte morale du sentiment d'une injustice qui grandit chaque jour. La loi impérieuse pour un industriel, la loi impérieuse de sa vie, c'est le travail : non pas ce travail méthodique, uniforme, classé par compartiments quotidiens, réglé par le tintement de sa cloche, qui consiste à continuer aujourd'hui ce qui a été fait hier, à refaire demain ce qui, la veille, a été fabriqué : Non, telle n'est pas la tâche de l'industriel : tant de quiétude ne lui est pas accordée.

Il faut que les travailleurs le sachent bien :

La condition du succès, c'est le travail.

La condition du succès, c'est la recherche incessante, qui ne connaît ni fatigue, ni trêve, qui se lève avec la première heure matinale, qui a l'œil fixé sur la machine en marche non pas seulement pour l'admirer, mais pour y surprendre de nouveaux trésors.

Il faut que l'homme qui est parvenu au premier rang n'oublie jamais son origine : il faut qu'il se rappelle que sous la blouse, cette épaulette de l'ouvrier, il cherchait et il trouvait : car Dieu est toujours là, présent à la recherche active et répétant toujours les termes de sa sainte Loi : « Vous trouverez. »

Le chef d'une usine, ouvrier hier, doit écouter, à chaque minute de sa vie, cette voix qui bruit auprès de lui comme pour l'avertir, la voix de ses machines et de ses hommes, le murmure de son armée, qui lui dit que le génie veille, que dans peu de temps, dans peu de jours, sa machine si digne d'être admirée, d'être brevetée, ne sera plus qu'un bloc de fonte inerte et stérile, s'il cesse de la perfectionner.

Qu'il se promène dans ses ateliers, et qu'il sache s'arrêter devant le regard où brille une étincelle : car s'il suit bien cette grande pensée qui vient d'en haut et qui s'anime devant le produit de ses travaux et de ses recherches, il pourra découvrir que le problème s'éclaire chaque jour, que la nature devient moins discrète, que ses mystères deviennent de véritables clartés.

Voyons : est-ce bien là ce que font les hommes qui tiennent le premier rang dans l'industrie ?

S'ils ont maudit le privilège au début de la vie, c'est qu'ils y trouvaient un obstacle à leur propre génie ; et désormais s'ils maudissent le génie, c'est que l'innovation les menace et qu'ils craignent de se voir surpassés par le progrès, auquel naguère ils adressaient de pieuses et ferventes invocations.

En sorte que les voilà brisant eux-mêmes le principe de leur puissance ; en sorte qu'ils s'acheminent à la ruine dans les prélassements d'une fortune éphémère : combattants énergiques d'hier, ils se croient vainqueurs, parce que dans le succès momentané dont ils profitent, ils ne voient pas au-delà des limites de leur usine le progrès qui les attend aux bornes très-rapprochées de leur horizon. Ils dédaignent ce qui les a élevés ; ils ne croient plus à ce qui les a créés maîtres et seigneurs de l'industrie : ils ne s'aperçoivent pas de la marche implacable du génie qui, lui, s'adresse au monde et à qui le monde donne bientôt avec profusion les couronnes qui sont tombées des mains des triomphateurs de la veille.

Voilà ce que les grands industriels, les *gros bonnets* (comme on les appelle) de l'industrie, devraient savoir, et ils ne seraient pas si indifférents pour ceux qui veulent affermir, assurer, les droits du génie.

Ils sauraient que s'ils ne se tiennent pas au courant des progrès, ils sont ruinés ; que s'ils ne favorisent pas avec leurs propres ressources l'homme de génie qui travaille chez eux, ils sont ruinés ; que s'ils ne donnent pas l'élan aux inventions dans leur propre pays, l'étranger qui est à nos portes et qui écoute toutes nos belles et grandes paroles en profiteront au sortir de leurs usines et qu'il seront encore, par les succès de l'étranger, dédaignés et ruinés !!!

Ils sauraient que l'indifférence, pour une question de cette vitalité et de cette importance, est une faute si forte qu'elle ne masque rien moins que la décadence d'un peuple.

Donc, il leur appartient de se mettre, eux-mêmes, à la tête de la question qui nous préoccupe, et que nous défendons avec énergie et dévouement, parce qu'elle comporte leur bien-être et l'avenir de notre pays.

C'est pour les arracher à leur indifférence, à leur froideur, que nous nous adressons enfin à leurs plus chers intérêts.

Nous maintenons ceci, comme une vérité sans réplique, comme un argument sans réponse ; l'industrie qui se refuse à défendre avec nous la propriété intellectuelle, prépare deux sinistres imminents et auxquels elle n'échappera pas : D'abord, une ruine certaine pour les seigneurs de l'industrie, par la raison toute simple que les procédés qui remplaceront ceux qu'ils emploient, étant plus économiques, éloigneront ceux qu'ils ont à grands frais établis, montés et mis en œuvre : la seule condition de se sauver des dangers de la concurrence, c'est de per-

fectionner sans cesse, de travailler, d'aider le génie et d'enrichir ses propres ressources des richesses d'autrui.

Le second sinistre est encore plus grave; il ne s'agit de rien moins que de l'industrie nationale.

Dans le programme de la question qui nous occupe, et où tout se tient comme se lient entre eux les anneaux d'une chaîne, un des points les plus importants, c'est la question internationale. Or, il faut bien que ceux qui ont influence et crédit daignent s'occuper de cette question et de bien d'autres. S'ils s'écartent, s'ils s'éloignent, de quel air veulent-ils que les étrangers regardent les autres, les laborieux et les fidèles, défendre la propriété industrielle? Qu'est-ce, s'il vous plaît, Messieurs ou plutôt Messieurs, qu'une armée sans chefs?

S'il vous convient d'imiter vos devanciers en territoire, les suzerains, rappelez-vous du moins qu'ils étaient chevaliers, qu'ils portaient cuirassards, brassards, casques et gantelets, qu'ils se présentent à leurs créneaux, qu'on les voyait et qu'on les reconnaissait à leur panache, qu'ils portaient pour la croisade: rappelez-vous que dans les duels, c'était le seigneur féodal qui assumait sur sa tête toutes les conséquences du jugement de Dieu! et que c'est encore quelque chose, messeigneurs, que le courage! le courage, le travail! Convenez-en, n'est-ce pas là un de ces privilèges dont il vous sied de conserver les traditions?

Eh bien! comment ne viendriez-vous pas, généralement, courageusement, vous mêler aux combats livrés en l'honneur de l'industrie? Comment n'entreriez-vous pas dans l'arène? cela n'est pas possible; et certes quand vous saurez que vous êtes défendus, protégés, par des hommes qui, eux aussi, ont leur valeur, qui sont des inventeurs et des travailleurs infatigables, oh! n'en doutons pas, vous quitterez Capoue et vous vous mettez en campagne.

Or, voulez-vous savoir ce qui se passe, tout auprès de vous?

Depuis quelques années seulement, une vaste association s'est formée, sans autre but que de faire le bien: l'Association des arts et de l'industrie a réuni, appelé, encouragé, uni tous les hommes généreux qui ont pris pour mission de constituer les droits de la propriété intellectuelle.

Or, une des branches les plus actives de ce grand arbre, un des éléments les plus dévoués c'est l'association des inventeurs et artistes industriels. Déjà, MM. Séguier, Jobard, Pecqueur, Armand (de Melun), Cavé, Andraud, etc., etc., ont saisi toute l'importance des travaux élaborés par cette association. Peut-être, si les hommes éminents qui tiennent en ce moment la première place dans l'industrie étaient témoins du zèle avec lequel, le mardi de chaque semaine, les membres du comité de cette société se réunissent, ne dédaigneraient-ils pas de prendre part à leurs travaux. Là, toutes les questions de vanité s'effacent; le bien-être de l'industrie, les éléments certains de sa prospérité, la constitution de ses droits, sont discutés avec ferveur. Il y a dans cet échange de sollicitude mutuelle des enseignements précieux dans un moment où l'industrie souffre, et où la société attend avec inquiétude tant de solutions où se cachent le bonheur ou le malheur de notre temps: nous voudrions que ceux qui tiennent entre leurs mains le sort des travailleurs, qui, dans leurs usines, cherchent avec une consciencieuse persévérance le triomphe de nos droits, assistassent à une seule des séances de ce conclave studieux et patient; nul doute qu'ils ne sortiraient de leur léthargie, de leur indifférence et qu'ils ne donneraient à nos efforts un concours dévoué.

C'est dans ce but que je me suis adressé à leur sollicitude: je les adjure de ne pas nous faire défaut, de s'adjoindre à nos travaux, de se préparer à la grande rencontre du mois d'octobre; et pour leur donner une idée de nos statuts je ne saurais mieux terminer mon article qu'en publiant le règlement du comité de l'Association des inventeurs et des artistes industriels.

ALEXANDRE LAVA,  
Rédacteur en chef, avocat à la Cour d'appel de Paris

Règlement intérieur du Comité de l'Association des Inventeurs et Artistes industriels, voté le 25 décembre 1849.

#### ADMISSIONS ET PROPAGANDE.

ART. 1<sup>er</sup>. Toute demande d'admission de personnes (comprises dans les catégories fixées à l'ar-

ticle 3 des statuts), doit être adressée par écrit au Président-Fondateur, ou faite verbalement en séance de Comité, par un de ses membres ou par un sociétaire introduit dans la salle de la réunion, du consentement des membres présents.

ART. 2. Un registre sera déposé pour y inscrire, au fur et à mesure de leur admission, les noms de tous les membres de l'Association. Ce registre devra contenir le nom, les prénoms, l'âge, le lieu de naissance, le domicile, la profession, la date de l'admission parmi les membres de l'Association, et, s'il y a lieu, celle de l'élection comme membre du Comité; une colonne d'observations pour y mentionner les démissions ou les décès, et enfin une colonne pour y inscrire les inventions, brevetées ou non, faites par chaque membre, les ouvrages scientifiques ou industriels qu'il a publiés et les récompenses honorifiques qu'il a obtenues.

Ce registre sera tenu par une commission administrative de rédaction, dont un archiviste fera nécessairement partie. Tous les membres de l'Association pourront consulter ces archives des Inventeurs et Artistes industriels, aux jours, aux heures et dans le local ultérieurement désignés.

#### RECETTES ET DÉPENSES.

ART. 3. Les recettes et dépenses de l'Association seront plus spécialement administrées par une commission administrative des recettes et dépenses.

Chacune des propositions de cette commission sera l'objet d'un rapport écrit au Comité, qui seul pourra émettre un vote sur ce rapport.

#### SECOURS ET PENSIONS.

ART. 4. Toute demande de secours temporaire ou de pension sera d'abord appréciée par une commission administrative des secours et pensions, qui en fera un rapport écrit au Comité le jour fixé pour la votation.

Dans le cas d'urgence, le Comité pourra voter, séance tenante, au profit d'un membre de l'Association, le don d'une somme d'argent, à titre de secours temporaire, une fois donné.

Enfin, dans des cas tout à fait pressants, le Président-Fondateur est autorisé à donner jusqu'à la concurrence d'une somme de cinquante francs, sauf à faire régulariser cette dépense par le Comité, dans la plus prochaine séance.

#### COMITÉ.

ART. 5. Dans les huit jours qui suivront l'admission d'un membre nommé à l'un des conseils de l'Association, une lettre, signée par les membres du Comité, sera expédiée à la personne reçue, pour constater sa nomination.

ART. 6. Pour faciliter les travaux de l'Association, le Comité est divisé en cinq commissions administratives permanentes.

- 1<sup>re</sup> Commission. Admissions. Propagande;
- 2<sup>me</sup> — Recettes et dépenses;
- 3<sup>me</sup> — Secours et Pensions;
- 4<sup>me</sup> — Examen des propositions;
- 5<sup>me</sup> — Rédaction, Correspondance, Publications.

Le président du Comité propose les Présidents et les Secrétaires des commissions permanentes ou temporaires et des sections, et le Comité les nomme.

Néanmoins, le Président-Fondateur a le droit de présider toutes les commissions, administratives ou autres.

Toutes les commissions sont renouvelées chaque année, dans la séance qui suit l'assemblée générale.

ART. 7. Le Comité est également divisé en cinq sections.

- 1<sup>re</sup> Section. Mécanique;
- 2<sup>me</sup> — Physique et Chimie;
- 3<sup>me</sup> — Beaux-Arts industriels;
- 4<sup>me</sup> — Arts agricoles et textiles;
- 5<sup>me</sup> — Arts économiques et divers.

ART. 8. Les inventions, les perfectionnements, les ouvrages, les mémoires, les pétitions et les autres objets adressés ou présentés à l'Association des Inventeurs et Artistes industriels, seront renvoyés par le Comité aux sections que ces objets concer-

neront, pour qu'un rapport lui en soit fait, s'il y a lieu, après examen.

Le Comité ne rend pas les manuscrits et ne répond, dans aucun cas, des objets qui lui sont remis ou adressés. Il est bien entendu que l'Association, dans la limite des moyens d'action dont elle pourra disposer, n'accordera la protection de son influence qu'aux inventions sérieuses de ses membres.

ART. 9. Pourra être remplacé tout membre du Comité, qui, sans autorisation, s'abstiendra pendant trois mois de prendre part aux travaux du Comité. Avant de se prononcer sur un remplacement, le Comité pourra convier le membre à lui dire, par écrit ou verbalement, les motifs de son abstention.

ART. 10. La direction des séances du Comité appartient de droit au Président-Fondateur; en cas d'absence de sa part, elle est dévolue à l'un des autres Présidents ou, à défaut, à l'un des Vice-Présidents du bureau, par ordre d'inscription au tableau, ou enfin au plus âgé des membres présents.

ART. 11. Tout membre du Comité qui a une proposition ou une observation à faire, demande la parole au Président qui la lui accorde. Le Président peut retirer la parole dans le cas où il juge que la discussion est épuisée ou qu'il y a quelque inconvénient à la prolonger.

ART. 12. Toute décision du Comité n'est valable qu'autant qu'elle a été prise par neuf de ses membres au moins, présents à la séance.

Ce nombre de neuf membres n'est obligatoire que pour les décisions relatives au règlement et aux dépenses de l'Association, à l'exception cependant des secours temporaires pour lesquels l'urgence serait demandée.

ART. 13. A chaque séance du Comité, après la lecture du procès-verbal, et avant de passer à l'ordre du jour, la commission d'examen indique celles des propositions nouvelles qu'elle croit pouvoir être mises à l'ordre du jour de la séance suivante. Cet ordre du jour est réglé par le Comité, au moment de clore la séance.

ART. 14. Les livres, mémoires ou autres objets offerts en don à l'Association, seront confiés à la garde d'un archiviste qui en dressera un catalogue.

ART. 15. Chaque année aussitôt après la réunion de l'assemblée générale, le Comité fera imprimer un Annuaire de l'Association des Inventeurs et Artistes industriels, contenant: le résumé de ses travaux, la liste raisonnée des institutions fondées par elle, l'état des recettes et dépenses, et la liste, copiée dans le registre mentionné à l'article 2, de tous les membres de l'Association. Cette liste sera précédée d'un tableau des membres du Comité divisés par Commissions administratives et par Sections, ainsi que des membres honoraires et des membres correspondants du Comité, habitant la province ou les pays étrangers. Les noms de tous les membres de l'Association seront précédés du numéro d'inscription du registre de comptabilité.

ART. 16. Les noms des bienfaiteurs de l'Association seront inscrits en tête de l'annuaire, et placés en permanence, lorsque faire se pourra, dans la salle des réunions habituelles du Comité.

#### CONSEIL DE FAMILLE.

ART. 17. Il sera formé un Syndicat ou Conseil de Famille, dans le but d'éclairer les parties sur l'étendue de leurs droits, et de les concilier, si faire se peut.

Le Conseil de Famille appellera les parties devant lui, sur la demande de l'une d'elles.

Si l'une des parties appelées refuse de comparaître, le Conseil se bornera à délivrer, à celui qui a réclamé, une attestation constatant la convocation et le refus de comparaître.

Si les parties se présentent, le Conseil cherchera à les concilier. Dans le cas où la conciliation serait possible, il sera procédé contradictoirement à l'examen et à la comparaison des objets désignés par les parties.

Le conseil ne pourra s'expliquer que sur les questions de ressemblance, c'est-à-dire, de contrefaçon, sans jamais discuter ni résoudre les questions d'antériorité.

ART. 18. Le présent règlement pourra être révisé par le comité, sur la demande de dix de ses membres.



Nous donnons ci dessous le dessin d'un projet destiné à l'emplacement d'un nouvel édifice, tel que l'avait préparé un de nos architectes les plus distingués.

Ce travail a un intérêt d'actualité qui n'échappera pas à nos lecteurs, dans un moment où les embellissements de la ville de Paris se multiplient, et où la démolition de la maison qui fait l'angle de la rue Grange-Batelière pourrait être appropriée à cette construction.

### PROJET D'OPÉRA POUR LA VILLE DE PARIS,

PROPOSÉ PAR M. HECTOR HOREAU, ARCHITECTE, AUTEUR DE PLUSIEURS PROJETS D'UTILITÉ PUBLIQUE.

#### Exposé et description sommaire.

L'Académie royale de musique n'est pas seulement un établissement d'un grand renom, contribuant aux développements des beaux-arts, c'est encore un établissement devant un impôt volontaire sur tous les étrangers qui arrivent à Paris, et qui, par ce fait, contribue puissamment à sa prospérité. Malheureusement, l'édifice où doivent être réunis tout le charme, toute la magie des arts, n'est qu'un théâtre provisoire, qu'un théâtre insuffisant, indigne de notre capitale. Caché derrière des maisons bourgeoises avec lesquelles il est en contact, l'Opéra actuel attristé, par ses constructions informes, un des plus beaux quartiers de Paris; autour de lui la circulation est embarrassée, les voitures ne peuvent entrer et sortir que du côté du boulevard, attendu que toutes les autres entrées sont interdites par mesure de police. Les arrivages, les escaliers, les foyers, les dégagements sont trop étroits; le théâtre ne peut plus contenir tout ce que comportent la sûreté et la pompe du grand Opéra. Aux jours de fête, les communications du foyer à la salle sont obliques et insuffisantes. Enfin, et comme considération dominante, tout cet édifice est construit en bois, contrairement aux sages exigences de police. Il y a quelque temps qu'un sinistre dans le passage de l'Opéra a failli priver la capitale d'un établissement dont la destruction serait regardée comme une calamité publique.

L'Opéra proposé est placé sur la ligne des boulevards, promenade favorite des étrangers et de la société élégante, là même où les habitudes de ce théâtre sont depuis longtemps assises. Il serait isolé de toutes parts; au sud, par le boulevard des Italiens; à l'est, par la rue Grange-Batelière; au nord, par le prolongement de la rue Grange-Batelière; à l'ouest, par la rue Chauchat continuée jusqu'au boulevard, à travers le théâtre actuel, en longeant la galerie ouest du passage de l'Opéra.

Pour obtenir cet emplacement, qui aurait 58 mètres sur 140 de profondeur

(Notre-Dame a 52 mètres sur 132), on n'aurait qu'une seule propriété à acquérir, celle placée à l'angle du boulevard et de la rue Grange-Batelière. Ce terrain offre le précieux avantage d'avoir autour de l'administration des espaces libres pour le stationnement des voitures, et de permettre de faire, tout d'abord, dans les cours libres de la mairie et sur une partie de la rue Drouot, les constructions pour l'administration du théâtre définitif; cette construction achevée serait reliée avec le théâtre provisoire par la galerie latérale du nouveau théâtre. Cela fait, on procéderait à la démolition de l'administration actuelle pour élever, en son lieu et place, le théâtre et la salle; enfin, les grands escaliers et le foyer seraient construits sur une partie de l'immeuble à acquérir.

L'édifice proposé se compose de quatre parties bien distinctes : d'un foyer salle de concert, de la salle, du théâtre, de l'administration et de ses dépendances. Ces diverses parties sont reliées entre elles par des galeries, des vestibules et des escaliers. Au rez-de-chaussée le monument se compose, du côté

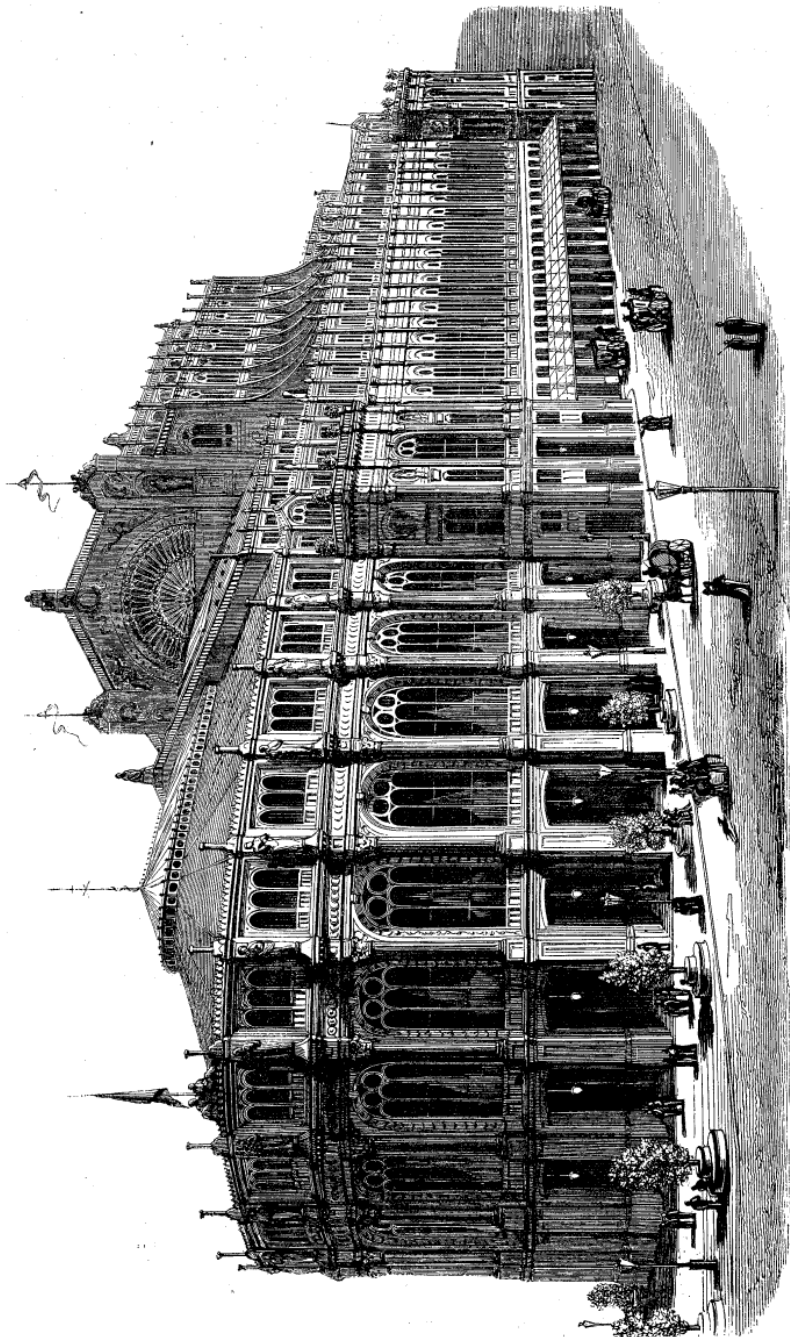
du boulevard, d'un vaste portique circulaire dissimulant l'angle du boulevard des Italiens et du boulevard Montmartre : ce portique offre un accès et des issues faciles aux piétons; il communique avec les galeries qui enveloppent tout l'édifice, près desquelles les voitures peuvent arriver à couvert de quelque côté qu'elles se présentent : ces galeries offrent un abri à toute heure du jour et de la nuit; elles sont animées par d'élegants magasins qui seraient d'un grand revenu, et détruiraient le triste aspect trop souvent réservé à nos édifices publics.

Le portique circulaire donne ensuite accès à un vestibule central, en communication avec le café du théâtre, avec le corps de garde, le dépôt, les escaliers secondaires, avec les galeries latérales, enfin avec les deux grands escaliers conduisant à la salle et au foyer; de plus, des entrées et issues indépendantes ont été ménagées aux différents escaliers desservant à volonté tout ou partie des galeries de la salle.

Au premier étage, on trouve un foyer pouvant servir de salle de concert ou de salle pour les réunions nombreuses; il serait extérieurement décoré de colonnes engagées portant les statues

de la Poésie, de la Musique, de la Danse, de la Peinture, de l'Architecture, etc. De ce foyer on peut voir dans tous les couloirs de la salle, et réciproquement. Les quatrième loges sont au niveau de la tribune du foyer, éclairée, sur le boulevard, par les croisées d'attique. Le foyer communique en outre, par le centre, ou par les galeries latérales, avec la salle, avec le théâtre et l'administration. Pour être plus sonores et avoir moins de chances d'incendie, ce foyer et la salle pourraient être décorés en métaux de couleur dorés ou argentés, et rehaussés de quelques pierreries.

Le théâtre, plus vaste que le théâtre actuel, pourrait encore être agrandi



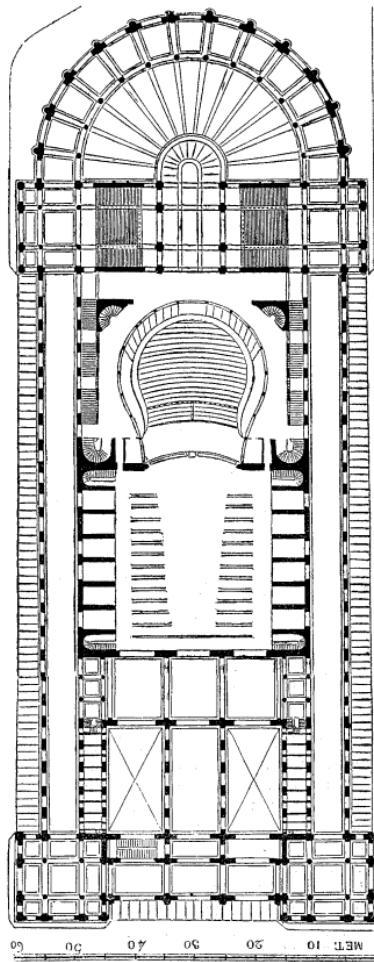
Projet d'Opéra pour la ville de Paris, proposé par M. Hector Horeau, architecte.

pour les points de vue étendus, par les magasins de décors et par les foyer d'acteurs avec lesquels il est en contact. Dans l'administration, faisant suite au théâtre, on trouve tout ce que nécessite le service du grand Opéra, notamment des entrées particulières pour acteurs, décors et grands objets; enfin des ouvertures ont été observées pour que l'on puisse voir clair dans toutes les parties de l'édifice sans le secours d'une lumière artificielle.

Pour les bals et fêtes, des dispositions ont été prises dans le but de relier en quelques minutes, la salle de spectacle au théâtre et ouvrir une large baie du foyer à la salle, de telle sorte que l'on puisse bien voir toute l'étendue, toute la profondeur de l'édifice; enfin, pour les fêtes extraordinaires, l'administration pourrait céder tout son premier étage dans lequel il n'y aurait que des cloisons mobiles, ce qui donnerait une surface totale de 8,000 mètres, qui permettrait de recevoir facilement douze mille personnes. Si même on voulait se laisser la possibilité de donner l'attique pour les fêtes, on pourrait recevoir jusqu'à quinze ou seize mille personnes.

La construction serait en matériaux incombustibles, tels que pierre, marbre, granit, brique, faïence, métaux, cristaux; les planchers seraient en fer et poteries, les combles en fer recouvert de métaux, les cloisons en tôle, les escaliers en fonte. Il y aurait, en outre, pour donner toute sécurité contre les chances d'incendie, des réservoirs avec des pompes à demeure, placés dans les parties supérieures de l'édifice, et le chauffage général se ferait à l'air chaud; enfin on emploierait le système d'éclairage le plus convenable.

Comme on le verra plus loin: nous croyons que l'État et la ville de Paris ne doivent pas reculer devant ces dépenses. Il est évident que l'exploitation de l'Opéra est d'une importance vitale, non seulement pour la ville de Paris, mais pour la question de l'art aussi. La France a toujours tenu le premier rang dans tous les ordres de la pensée; et l'Opéra est le grand bazar de l'intelligence artistique qui lui a donné cette place.



La dépense, subdivisée selon l'ordre dans lequel les travaux devraient être exécutés, peut être évaluée.

Pour l'administration. . . . . Pour le théâtre ( sans machines ). . . . . Pour la salle. . . . . Pour les escaliers et le foyer. . . . . Pour les machines, déménagements faux frais. . . . . Pour l'imprévu. . . . . Pour l'immeuble à acquérir. . . . .	4,740 <sup>m</sup> à 800 fr. 4,575 à 400 4,575 à 700 2,436 à 900 .	4,392,000 630,000 4,402,500 4,922,400 439,400 544,000 2,800,000 Total général. . . . . 8,800,000
--	---	---

On comprend que dans ce qui resterait de l'Opéra actuel on trouverait une compensation du terrain nouveau.

L'auteur n'a voulu présenter ici que quelques parties de l'avant-projet qu'il a soumis à M. le préfet de la Seine et à M. le ministre des travaux publics. Dans ce travail, modifiable suivant les observations éclairées qui pourraient être faites, il s'est efforcé de faire comprendre la nécessité de construire un Opéra définitif, de montrer la convenance de l'emplacement et les moyens faciles d'exécution; enfin il a eu pour but d'élever un édifice, qui non-seulement ne laissât rien à envier aux grands théâtres connus, mais encore qui pût être jugé digne de la première scène lyrique et de la capitale, dont il doit être un des principaux ornements.

Voltaire peignait ainsi les magnificences de l'Opéra :

Il faut se rendre à ce palais magique,  
 Où les beaux vers, la danse, la musique,  
 L'art de charmer les yeux par les couleurs  
 L'art plus heureux de séduire les cœurs  
 De cent plaisirs font un plaisir unique.

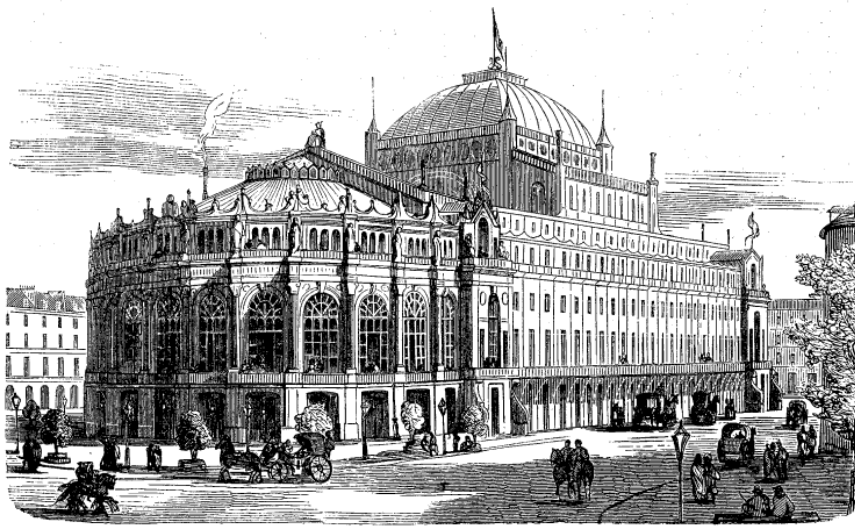
Le projet de M. Hector Horeau paraît destiné, s'il est adopté, à rendre à l'Opéra son ancienne splendeur. Nous ne pouvons donc que joindre nos encouragements à ceux qui ont déjà donnés aux ingénieuses combinaisons du savant architecte.

DES CHALES CACHEMIRE.

Parmi les industries où nous avons une supériorité incontestable, et surtout non contestée nous placerons la fabrication du châle cachemire. Peu de personnes, sauf celles qui y sont initiées, connaissent les difficultés de tous genres qu'il a fallu vaincre pour arriver à cette perfection dans le tissu, et à cette hardiesse dans les dessins. Si l'on mettait en parallèle les premiers châles fabriqués, dont le dessin n'est que de quelques centimètres, avec ceux qui sont à Hide-Park, et dont la composition semble vouloir dépasser les bornes qui lui sont assignées, on serait surpris au dernier point de l'immense progrès dont la cause est dans le perfectionnement apporté au mode de fabrication, et dans les belles compositions de nos artistes, qui ont détruit le prestige attaché aux dessins de l'Inde.

verve, il peut oser tout, rien ne l'arrête; la composition naît, et le châle est fait avec sa richesse dans le coloris, et le soyeux dans le tissu.

Nous devons être très-honorés d'occuper le premier rang dans la fabrication de cette étoffe, la plus riche et la plus belle de toutes; et la seule dont on ne soit jamais lassé; en effet, le châle, malgré toutes les transformations qu'il a subies est resté dans son type primitif, et cela parce qu'il est le seul qui soit convenable à ce genre de tissu; abandonnez ces formes bizarres dans leur élégance, ces tons si chauds et si doux par le mariage heureux des nuances et vous fausserez l'esprit qui a présidé à la création du châle; les Orientaux, qui nous ont servi de modèles, savent au dernier point l'entente des couleurs, aussi avons-nous dû respecter leurs principes tout en perfectionnant et en cherchant à créer un genre qui fut à nous, empreint de notre caractère tout en conservant celui de



projet d'Opéra, proposé par M. Horeau.

Jacquard, cet homme de génie méconnu, est celui qui a fait faire le plus grand progrès à cette industrie en inventant l'ingénieuse mécanique qui porte son nom, et qui a transformé le mode de fabrication connu alors en un mode nouveau pour lequel il n'existe plus de difficultés; l'artiste compose selon sa

l'Inde. Ce genre a été créé et il a pu satisfaire au goût français, à tel point qu'au milieu du passage éphémère de tous ces riens si gracieux qui surgissent à chaque saison et qui tombent sous les coups de l'impitoyable mode, le châle, seul, est vivace et résiste à ces rudes coups si souvent réitérés; non-seulement il

(Voir la suite page 296.)

## EXPOSITION DE LONDRES.

On s'attendait à voir figurer à l'Exposition quelque chose de nouveau en fait d'appareils à forer la terre, mais nous n'y avons rencontré que l'embarassant attirail artésien, composé de barres de fer servant de manche à ces énormes cure-dents, cure-oreilles, arrache-pois et tire-bouchons empruntés au nécessaire de Gargantua. Le simple et ingénieux procédé chinois ne se trouvait pas même au milieu des *specimens* des arts et métiers de cet empire, qui sera fort étonné d'apprendre par les journaux qu'il a figuré à l'Exposition universelle et que l'empereur y était représenté par un mandarin postiche et un marchand de chineries de Londres. Le tour a été bien joué, le capitaine de la jonque chinoise s'est laissé décorer du bouton de cristal, cuirasser des armes de l'empire et enivrer de vin de Champagne, avec la docilité la plus parfaite; mais gare à la plante de ses pieds s'il ose retourner dans l'empire du centre: il saura ce qu'il en coûte pour avoir grimacé le *Tsin-Tsin* impérial devant la reine des barbares aux cheveux roux, qu'on n'estime pas du tout, et pour cause, à la cour de Pékin. L'appareil scandeur de Fauvel, qui s'était révélé il y a quelques années avec l'éclat d'un météore, s'est éclipsé de même: l'Anglais qui l'a inventé ne l'a pas même exposé, sachant que M. Fauvel l'avait essayé avec une suite d'insuccès continus.

Il en a été de même du procédé pour enfoncer les pilotis creux, par le vide; ceux qui ont voulu l'essayer ont dû retourner la question, ils ne font plus le vide dans les pilotis creux, ils y font le plein, c'est-à-dire qu'ils y envoient de l'air comprimé pour refouler l'eau pendant qu'un ouvrier travaille au fond pour débayer les matières qui s'opposent à la descente du tube. On sent qu'il est très-aisé d'enfoncer de la sorte de très-larges cylindres en tôle dans le lit des rivières pour y construire des piles de pont, et de les remplir de béton hydraulique qui n'en fera qu'un seul roc indéfectible. Ceci constitue l'invention de l'ingénieur Duval-Pirou, savant praticien qui a construit plusieurs phares dans l'Inde par ce moyen, et qui se proposait de doter la Tamise d'un quai fondé sur le même principe; mais il n'aura, pas plus que les autres grands inventeurs, le bonheur de voir sa découverte en action. Longtemps repoussé et découragé par la bureaucratie de son pays, il a dû s'en éloigner, et il est mort sur la terre étrangère, accablé de chagrins.

Ce que nous n'avons pas trouvé dans le Palais de Cristal, nous l'avons rencontré dans un atelier. Un homme qui fait à chaque instant des inventions pour les besoins du moment, l'inventeur du marteau-pilon enfin, qui n'est ni Nasmyth, ni Schneider, s'est imaginé de faire un puits foré avec le marteau-pilon lui-même; il s'est dit: Puisque ce lourd engin enlevé par la vapeur, s'enfonçait dans le fer, à plus forte raison s'enfoncera-t-il dans la terre; et il y fera son chemin en refoulant autour de lui les matières qui composent l'écorce du globe; il brisera les cailloux et réduira la roche en pâte, car rien ne peut résister à une masse de plusieurs milliers de kilogrammes tombant trente à quarante fois par minute d'un ou deux mètres de hauteur. Voici la description de ce *mouton-pilon*, dont la base est formée d'un cône renversé en acier, le reste se compose d'un cylindre garni de cannelures extérieures, comme certaines colonnes d'ordre composite; le fût de cet instrument de fonte a de 20 à 30 centimètres de diamètre et de 4 à 2 mètres de hauteur; il est creusé en forme de pain de sucre; une corde en fil de fer sert à le manœuvrer, et comme il travaille dans l'eau, toutes les matières pilées jaillissent par les cannelures et retombent dans la partie creuse, où elles se moulent en s'entassant par l'effet répété de la frappe.

Quand on juge que le cône est rempli, on retire l'outil frappeur pour le vider et recommencer jour et nuit.

Cette manière d'opérer est si simple et si uniforme qu'on peut y employer la vapeur avec bien plus d'économie que les chevaux et les hommes qu'on emploie aujourd'hui à manier ces éternelles barres de fer qui prennent tant de temps et de peine à dévisser et à revisser sans cesse; travail immense, inutile, irrationnel et ennuyeux.

On sent qu'entre ces deux méthodes de sondage il y a toute la différence qui existe entre l'enfance d'un art et sa perfection dernière.

On comprend aussi qu'on peut percer des puits de

tous les diamètres et que les difficultés ne croissent plus comme les profondeurs.

Qui sait ce que nous amèneront un jour des sondages poussés à plusieurs kilomètres? n'en jaillira-t-il pas des gaz, des goudrons et du feu comme en Chine? ne donneront-ils pas des sources d'eaux thermales, bouillantes peut-être, ou assez chaudes pour servir à tous les usages, remplacer les calorifères et préserver de la gelée les rivières usinières dans lesquelles elles se déverseront?

On a longtemps parlé d'un puits à creuser au jardin du musée. Le temps est venu de pousser l'expérience jusqu'à la dernière limite du possible. Quant à nous, qui connaissons la puissance et l'ingéniosité des moyens nouveaux, nous ne doutons pas d'un plein succès.

Nous sommes même persuadé que si l'on traversait d'un coup de sonde certains bassins houillers, on obtiendrait une colonne intarissable de gaz proto-carboné. Le bassin de Mons, par exemple, qui se compose de soixante-douze couches de charbon, fournirait un torrent gazeux de plusieurs décimètres de diamètre qu'on pourrait conduire au loin par des tubes en fonte et distribuer entre les diverses usines de la surface. Il est même des endroits où le gaz arrive spontanément, pendant l'été, par les crevasses ou fissures du terrain.

Dans le canton de Wasme, par exemple, les enfants s'amusaient à l'enflammer pour produire des feux follets; mais ce gaz, en se tamisant à travers les terres, perd une partie de son carbone et n'est pas très-lumineux; mais rien ne serait plus facile que de lui fournir le pouvoir éclairant qui lui manque, en le faisant passer dans des caisses contenant des hydrocarbures tirés des menus de houille, par la distillation à vapeur sèche. Un de nos amis qui s'est livré à de nombreux travaux pour distiller le charbon de terre est arrivé à un résultat bien extraordinaire; la même houille lui a donné 2 et demi p. 400 d'essence, et dans une autre circonstance 22 p. 400. Il n'a pu se rendre compte de cette différence qu'après s'être ruiné en essais.

Il a reconnu, trop tard pour lui, mais non pour ses successeurs, que la houille éprouvait une fermentation lente après son extraction et que cette fermentation en désagréant quelques-uns de ses composants, la disposait à fournir une plus grande quantité d'essence, comme la fermentation des matières amilacées augmente la quantité d'alcool qu'on peut en extraire. Cette découverte est des plus importantes et il serait utile de l'examiner jusque dans ses dernières conséquences. On pourrait alors se rendre compte des causes de l'altération et de la combustion spontanée de certaines espèces de houilles qui deviennent pyrophoriques à l'air. On sait qu'il y a des houillères enflammées qui continuent de brûler depuis de longues années. Nous en avons visité une qui est en combustion depuis trente-six ans dans les environs de Sainte-Marie-d'Oignies; près de Charleroy, sans qu'on ait pu l'éteindre; le sol s'affaisse, les arbres se dessèchent, les maisons se lézardent et tombent. On ne sait ni quand, ni où ce fléau s'arrêtera.

Un incendie pareil a cependant été arrêté en Angleterre par un ingénieur qu'on devrait appeler en Belgique; à son défaut, on ferait bien de s'adresser au docteur Philipps, il serait sans doute plus heureux là qu'au Champ-de-Mars avec son gaz annihilateur du feu.

Mais revenons à nos grisous: nous croyons que le gaz protocarboné, qui est excellent comme combustible, deviendrait très-éclairant entre les mains d'Ador, qui a composé un bec avec lequel il augmente de 50 p. 0/0 la lumière du gaz de houille ordinaire, en le faisant passer à travers un vase rempli de carbure d'hydrogène, avant d'arriver au brûleur.

Il fait plus, il produit le gaz de toutes pièces dans son bec, en laissant couler un filet d'eau et un filet de carbure dans un petit globe chauffé par la flamme du bec lui-même. Il suffit de l'échauffer une première fois avec une lampe à l'alcool pour que l'opération se continue d'elle-même. Enfin, M. Ador, profitant de tout ce qui a été fait dans cette voie, en a ouvert une nouvelle qui deviendra, croyons-nous, féconde en bons résultats, après l'expiration de ses brevets, l'épuisement de ses finances, de sa patience et de sa force vitale. Encore un saint à placer dans le Martyrologe des inventeurs. Le malheureux sera certainement *selligé* comme l'inventeur du gaz à l'eau.

L'éclairage à l'huile de schiste prend une grande

extension en Angleterre depuis l'apparition d'une lampe qui brûle les hydrocarbures sans fumée. Elle a été inventée par un Parisien; car il faut leur rendre cette justice, ce sont les Parisiens qui inventent toutes les lampes dont les Anglais profitent très-habilement; ces insulaires sont trop occupés de l'exploitation pour passer leur temps à l'invention; la France est leur vache à lait, ils aiment les découvertes toutes faites, ils les achètent même quelquefois quand ils ne peuvent les prendre gratis au ministère de l'Agriculture et du Commerce.

Si vous êtes assez riche pour prendre une patente en Angleterre, et pour arriver chez eux avec votre invention parachevée, vous trouverez preneur; mais ne comptez pas sur eux pour mettre les points sur les *i*, c'est-à-dire pour achever votre invention. Nous connaissons plusieurs industriels français qui ont traité fort avantageusement de leur patente à l'Exposition, entre autres un balancier de Lyon, qui est revenu plus riche de Manchester que ceux qui reviennent de Californie. Mais si la nouvelle loi proposée par lord Grandville est adoptée, avec la clause de *l'examen préalable* et de la *recherche de la paternité*, qui enlève toute sécurité aux titulaires, adieu les affaires de ce genre. Nous engageons donc nos inventeurs à profiter de cet avis et à se hâter de traiter de leurs patentes pendant que le Parlement est en vacances; car la perle Albion va leur fabriquer une loi tout aussi mauvaise que celle dont nous jouissons nous-mêmes, tout en trépigant et maugréant contre des hommes d'Etat qui n'ont pas l'esprit de comprendre combien il serait avantageux de multiplier les propriétaires, sans rien prendre aux autres, en leur donnant seulement ce qui n'est à personne.

Parmi les Français heureux à l'Exposition, nous ne devons pas oublier M. Magnin, de Clermont, qui a réussi à démontrer au monde la supériorité du blé rouge et dur d'Auvergne sur tous les autres, pour faire des macaronis napolitains meilleurs que ceux de Naples, et autres pâtes d'Italie meilleures que celles d'Italie; le tout avec un grain qui ne vaut rien pour faire du pain. Les pâtes d'Auvergne, qui ont déjà conquis l'estime de tous les gourmets français, auront bientôt une vogue universelle sur terre et sur mer, comme les conserves de Nantes et le chocolat d'Hermant, dont les *ladies* ont fait une consommation d'autant plus grande que M. Hermann avait la galanterie de leur présenter sa corne d'abondance. Les curieuses passaient de là chez M. Jean-Marie Farina, qui les invitait à tremper le bout de leur gant dans son bénitier d'eau de Cologne; elles allaient ensuite demander un verre de *soda-water* au fabricant anglais, qui n'a pas voulu demeurer en reste de politesse avec les Français; mais elles ne touchaient guère aux vastes tabatières du *Bolongaro* portugais, lequel n'a, dit-il, exposé son tabac que pour le faire priser au monde entier, dans le but d'obtenir sa pratique; son succès a été des plus éclatants, car on entendait éternuer sans cesse dans la région des boucauts portugais. Les fabricants de cigares n'ont pas été aussi généreux, ils craignaient les abus, car les fumeurs sont insatiables, comme dit Lafontaine: donnez-leur un cigare chez vous ou ailleurs, ils en auront bientôt pris quatre.

Quel fléau ce devait être que le tabac, diront un jour les archéologues, puisqu'il en coûtait plus de cent millions tous les ans à la France pour le guérir; mais l'excès du mal ne guérit pas le mal, comme on le dit, il mène à la mort. L'excès du mal augmente le mal, comme l'excès de misère augmente la misère; la misère et le tabac sont sans aucun doute les deux seuls cas réfractaires à la règle de la guérison par les semblables. Un Anglais humanitaire, convaincu de l'impossibilité d'extirper le mal du tabac, a cherché à le diminuer en inventant une pipe à deux conduits, dont l'un débouche dans l'air et l'autre dans le foyer de la pipe, de sorte que l'air froid vient rafraîchir la bouche en même temps que la fumée vient l'échauffer. Nous croyons que la pipe de M. Gilbee mérite le prix Monthyon au même titre que le blanc de zinc de M. Leclair.

Disons un mot de la découverte de M<sup>me</sup> Montois, cette excellente coloriste parisienne dont on admirait à la dernière exposition les planches d'anatomie humaine, si remarquables en ce que les tissus blancs et les rameaux nerveux y sont tracés par-dessus les chairs avec un blanc qui couvre parfaitement et ne s'écaïlle pas.

C'est ce blanc de zinc épuré et moulu en pastilles

et en crâches que nous avons vu figurer au Palais de Cristal sous le nom de M<sup>me</sup> Montois, 4, rue du Pot-de-fer-Saint-Sulpice. Nous donnons son adresse pour éviter aux amateurs le désagrément que nous avons eu de la chercher pendant huit jours.

M<sup>me</sup> Montois est persuadée que c'est à la céruse que les tableaux des anciens maîtres doivent leur altération continue. En effet, la toile est préparée à la céruse, et la céruse entre presque dans toutes les couleurs, soit à la préparation, soit à l'application; or, si vous chargez, dit M<sup>me</sup> Montois, une palette de toutes les nuances possibles en leur ajoutant un peu de blanc d'argent, qui n'est, par parenthèse, que du plomb, il suffira de l'exposer à la vapeur du foie de soufre acidulé de vinaigre de mollerat ou d'acide pyrologique, et dans un moment vous n'aurez plus qu'une palette chargée de noirs variés, et il ne vous restera plus une seule couleur appréciable.

Ceci est péremptoire et devrait faire rejeter immédiatement la céruse par les peintres qui ont le désir de voir passer leurs tableaux à la postérité et d'y passer eux-mêmes le plus tard possible; car la céruse est un poison pour les hommes aussi bien que pour les tableaux.

Heureusement que le zinc, si rare il n'y a qu'un demi-siècle, se rencontre de tous les côtés sous divers déguisements, les Américains viennent d'en découvrir des montagnes où il se trouve uni au protoxyde de manganèse, dans la proportion énorme de 80 p. 0/0 de zinc, 46 de manganèse et 4 de fer. La séparation de ces métaux est très-facile. Il ne faut pas confondre, comme on l'a fait à l'Exposition, le zinc rouge ci-dessus, dont un échantillon de huit tonnes figurait au milieu de la grande galerie, avec le franklinite, qui n'est qu'un fer zincifère contenant seulement 40 à 42 p. 0/0 de zinc sur 88 p. 0/0 de fer, mais de fer d'une qualité rare pour la malléabilité et la facilité de sa conversion en excellent acier. Le docteur Lewis *Feuchtwanger*, de New-York, a découvert un immense gisement de calamine toute extraite de terre par des chercheurs de plomb, qui n'ont pas reconnu le zinc sous son déguisement lapidiforme. Cette matière ne vaut que 2 fr. la tonne mise à bord; mais les Américains ne fondent pas encore le zinc, celui qui figure à l'Exposition a été tiré en Angleterre du minerai dont ils avaient lesté leurs navires. Les Américains fabriquent seulement du blanc de zinc avec leur minerai.

Beaucoup de pays ont exposé du blanc de zinc, ce qui est un signe fatal pour le blanc de plomb: cet empoisonneur était, paraît-il, destiné à s'empoisonner lui-même.

Nous annonçons avec plaisir qu'on vient d'inventer une peinture au zinc sans odeur, et un siccatif solide, actif et portatif.

Il n'y a rien de plus blanc que le blanc de zinc, et l'on n'en voudrait pas, si seulement il avait ce qu'on appelle un œil jaune ou gris, et cependant on ne l'emploie presque jamais pur, mais toujours plus ou moins teinté de quelques-unes des dix-sept mille nuances de la gamme chromatique des Gobelins. N'est-il pas curieusement absurde de voir des barbouilleurs exiger de la céruse blanche comme neige pour peindre en noir?

En Chine et dans l'Inde, les barbouilleurs ont un excellent procédé pour économiser la couleur: ils commencent par imbiber les surfaces à peindre avec un mélange de sang de bœuf et de chaux vive qui remplit les pores et fait l'effet d'un collage inattaquable aux injures de l'air; ils peignent ensuite par-dessus, et jamais cette peinture ne s'écaille et ne se boursoufle au soleil comme la nôtre, par suite de la dilatation des bulles d'air emprisonnées dans les pores du bois. L'albumine du sang, uni à l'eau de chaux, possède sans doute la propriété de composer une colle indélébile comme le caséate de chaux, qui sert à mettre des talons aux blocs des imprimeurs sur indienne, et que l'humidité ne décolle jamais.

Nous connaissons des fabricants du Nord de l'Europe qui ont dû faire le voyage de Rouen pour se procurer à prix d'argent cette simple, mais utile recette, tant il est vrai que

D'un rien de plus, d'un rien de moins,  
Dépend le succès de nos soins.

JOBARD,  
Directeur du Musée de l'Industrie belge.

SUÈDE ET DANEMARK. — ZOLLWERIN. — SAXE. —  
WURTEMBERG. — BAVIÈRE.

Nous avons promis à nos lecteurs le travail

d'hommes compétents sur l'Exposition de Londres. Nous avons déjà tenu une grande partie de nos promesses. Aujourd'hui, nous venons les accomplir tout à fait, en publiant les premiers feuillets d'un travail qui nous est communiqué par M. HAUSSMANN, délégué du ministère du commerce, attaché au jury français.

Le nom de M. Haussmann, est connu depuis longtemps parmi les industriels et dans le monde savant. Chargé de plusieurs missions, notre nouveau collaborateur a rapporté en France de véritables découvertes de ses explorations. On sait que M. Haussmann faisait partie de la grande expédition envoyée en Chine, il y a une dizaine d'années: Il a adressé, en outre, au gouvernement français des rapports sur l'Amérique centrale et du Sud.

Le beau travail qu'on va lire, a un double mérite: D'abord, il est fait par un juge compétent; il est ensuite inspiré par une conscience éclairée et tout à fait impartiale. Enfin, il résumera pour nos lecteurs toutes ces vues multiples de l'Exposition de 1854.

Nous sommes assurés, en donnant cette étude, d'arriver en quelques numéros de notre journal, à produire une œuvre qui servira de guide intelligent et complet dans ce dédale brillant mais un peu confus, du palais d'*Hyde-Parck*.

Nos lecteurs peuvent voir que cette revue, venant s'ajouter à la grande question de la *Propriété intellectuelle*, dont nous poursuivons le triomphe, le journal le *Palais de Cristal* est devenu l'organe officiel et complet de l'alliance des arts et de l'industrie.

ALEX. LAVA.

#### SUÈDE ET DANEMARCK.

Ces deux pays sont déplorément représentés au Palais de Cristal. Dans la crainte que leurs produits n'arrivassent trop tard, ils ont très-peu envoyé. Mieux aurait valu peut-être s'abstenir complètement.

Les richesses métalliques de la Suède sont à peine indiquées par quelques rares minerais de fer. Un petit nombre de tissus de soie et de coton, des échantillons de fer travaillé, des serrures, des sabres, et quelques autres menus objets qui ne méritent pas d'être mentionnés, voilà à quoi se bornait l'exposition suédoise au mois de juillet 1854.

Celle du Danemarck n'est guère plus importante. Il a envoyé des instruments de précision parmi lesquels on remarque une balance, une boussole, des montres, un appareil électro-magnétique perfectionné. Ajoutez à ces quelques objets un petit nombre de broderies, de tissus légers, des statues en plâtre, et vous aurez une idée assez exacte de l'exposition danoise.

#### ZOLLWEREIN.

Le Zollverein a cinq entrées du côté sud de la grande avenue, et six du côté nord. La partie sud est particulièrement consacrée aux tissus, tandis que la division nord renferme les objets d'art, la quincaillerie et les machines.

Nous allons passer séparément en revue les produits de chacun des principaux États du Zollverein, en commençant par la Saxe

#### SAXE.

A l'entrée de l'allée qui porte le nom de la Saxe sont exposés quelques nécessaires communs; des peintures en miniature sur médaillons, représentant des vues de la Saxe; un modèle de viaduc d'un chemin de fer saxon et un ridicule tapis dont les broderies plairaient peut-être à des Chinois, mais sont indignes de figurer au Palais de Cristal.

Heureusement pour le renom industriel de la Saxe, on remarque, à côté de ces produits communs, de très-belles porcelaines de la manufacture royale de Meissen. Elles sont ornées de filets dorés, en relief, formant dessin et entrelacés avec beaucoup d'élégance. A ces jolis services il faut ajouter deux grandes urnes en porcelaine, se rapprochant, par la forme, du genre de Sèvres, quoique moins pures et moins sévères. Le goût le plus parfait se trouve uni à une grande originalité dans un magnifique cadre de glace, aussi en porcelaine, qui a obtenu les suffrages de tous les connaisseurs.

Dans le salon des beaux-arts allemand, la Saxe a exposé quelques charmantes peintures sur porcelaine; ce sont des copies en miniature de différents tableaux de grands maîtres. On remarque aussi des

peintures sur émail et porcelaine de Saxe, représentant des Vierges et des enfants Jésus. Les grands vases de la manufacture royale de Meissen, qui figurent dans ce salon, sont d'une remarquable beauté et surpassent de beaucoup ce que Berlin a envoyé en ce genre.

Le professeur Ritschel, de Dresde, a exposé un beau Christ en marbre de Carare. Dans la même encoignure que cette statue se trouvent placés trois tableaux à l'huile peints sur plaques d'étain et de fer, dont on admire le coloris. L'attention du public se porte surtout sur une belle tête de femme, dont la tristesse a quelque chose de voluptueux et dont l'expression est de plus saisissante; une tête de mori placée dans un coin du tableau, pourrait être la cause de la mélancolie de cette gracieuse créature, sorte de Madeleine à moitié repentante.

La Saxe n'a exposé qu'une seule pièce d'orfèvrerie: c'est un magnifique vase en argent, garni de fleurs du même métal, dont on admire l'extrême finesse et la légèreté. La foule se presse aussi autour d'un délicieux échiquier saxon placé sous verre.

De l'excursion que nous venons de faire dans le domaine des beaux-arts germaniques, retournons à l'allée nord de la Saxe où nous rencontrons, dès nos premiers pas, de remarquables broderies de Plauen, exécutées sur divers petits objets à l'usage des dames.

Après Plauen vient la fabrique de Glauchau, renommée pour ses mélanges de laine peignée et de soie, pour ses tissus de laine rasée, à carreaux

Frankenberg a envoyé des damas et des brocates de soie fort remarquables pour tapisserie.

Clomnitz, le plus grand centre industriel de la Saxe, se fait remarquer par ses satins de laine, par ses damas, par ses mélanges de laine et de soie, de soie et de coton. Pour ce qui concerne ses tissus pur coton imprimés, ils donnent amplement prise à la critique et sont complètement éclipsés par les nôtres.

Leisnig brille par ses draps verts fins, Meerane par ses tartans et ses mousselines de laine.

Les étoffes de laine légères de Rochlitz sont d'une grande variété et d'une fabrication parfaite.

Nous retrouvons encore des produits de Plauen; ce sont des tissus de coton fins, pour rideaux, et des gazes. Annaberg rivalise avec Plauen dans ces genres qui se rapprochent de ceux de Saint-Quentin, sans en égaler, cependant, à beaucoup près, la perfection.

Ces deux villes manufacturières de la Saxe ont semé leurs produits dans toutes les parties du Palais de Cristal. On rencontre, dans la galerie supérieure du côté sud, de magnifiques broderies de Plauen et des dentelles non moins remarquables d'Annaberg. Celles de Dresde et de Schneeberg sont aussi d'une grande beauté. Nous n'en dirons pas autant des dentelles et des broderies d'Eibenstock.

Reichenbach a exposé des damas et des châles imprimés communs, ainsi que des étoffes de laine légères. Les étoffes pour pantalons, de Crimmitchau, sont irréprochables, de même que ses satins d'été.

Plusieurs villes saxonnes produisent des draps remarquables. Nous citerons les draps fins de Bischofsverda, de Grossenhain, d'Oëderan et de Rosswein; les *peaux-de-daim* de Leipzig; les draps rouges de Kirchberg et les draps noirs épais de Lengenfeld.

Si la Saxe ne brille pas par les impressions sur coton, elle a, par contre, exposé, dans la galerie sud, des batistes et des jacons remarquables.

Ses toiles de lin se distinguent toujours par leur finesse. On admire dans une des allées nord du Zollverein, les magnifiques toiles damassées de Littau, ainsi que les nappages de Dresde, à fonds gris écu et à dessins blancs, dans le genre des damassés irlandais.

Leipzig a envoyé un immense étalage de toiles cirées, très-inférieures à celles de la Belgique et aux nôtres.

On remarque à l'exposition de bonneterie des fabricants réunis de Chemnitz et de Lichenstein, ainsi que le grand assortiment de franges en fils de coton et de soie, de MM. Bach et fils, d'Annaberg.

Citons aussi les beaux échantillons de bleu de Cobalt, les étalages de poterie de fer et de poterie ordinaire, les modèles remarquables de typographie, la belle commode à incrustations, le télégraphe électro-magnétique à aiguilles, les montres et l'excellent piano, qu'a exposé la Saxe.

Mais ce qui nous paraît faire le plus d'honneur à

(Voir la suite page 298.)

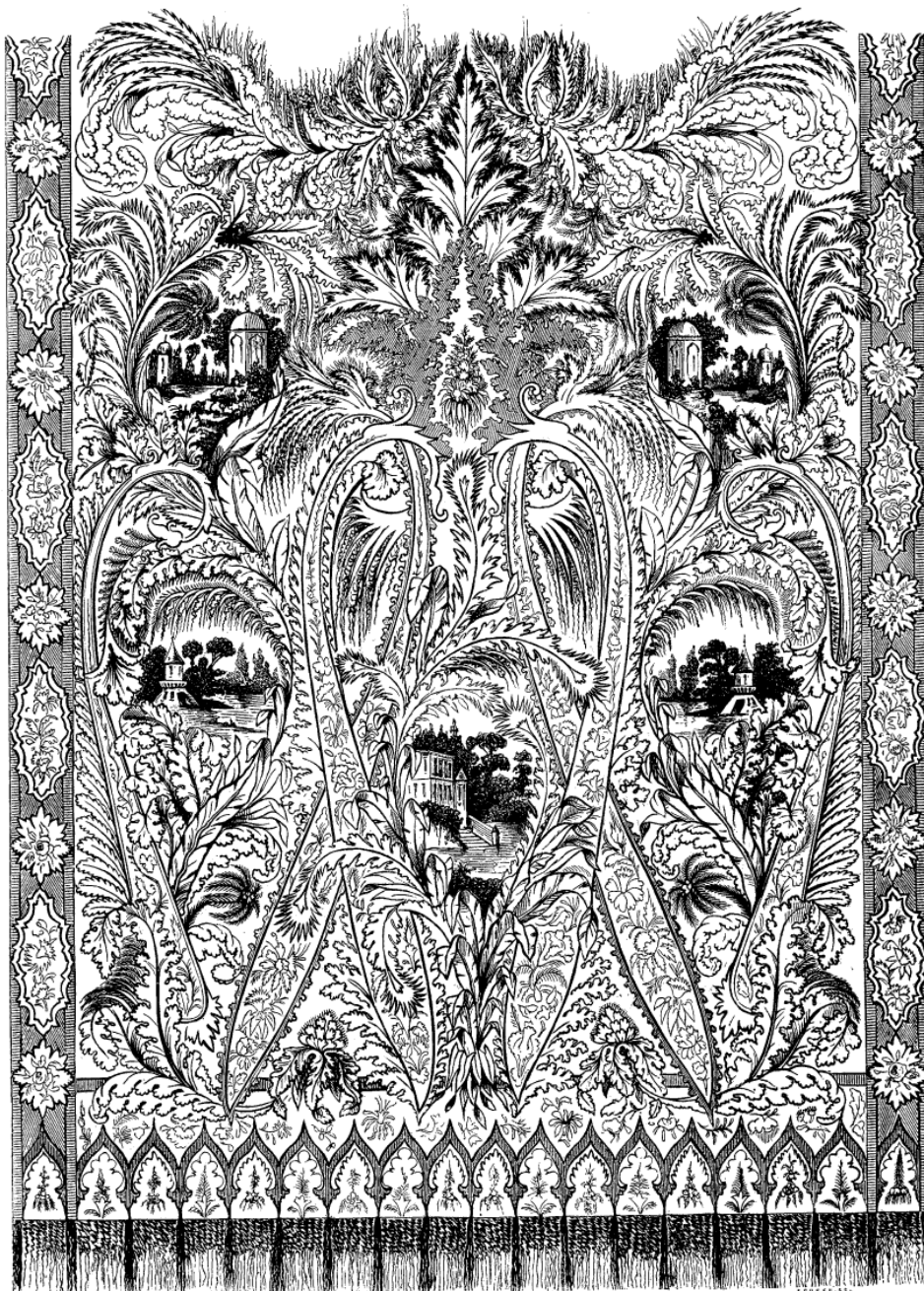
résiste, mais il progresse; la consommation de cet article s'accroît journellement, et pénètre, grâce aux moyens faciles de fabrication, dans tous les pays.

C'est au cachemire français que l'on doit l'extension qu'a prise l'industrie des châles imprimés, qui le suivent pas à pas et cherchent à l'imiter; combien de milliers de ces châles si légers de tissus sortent de nos ateliers d'impression, non-seulement pour être exportés dans les pays chauds, où le broché ne peut pénétrer à cause de la tempéra-

de Londres, ce tournoi immense où se sont présentés tant de rudes champions est venue nous confirmer dans notre conviction; or, à quoi attribuer cette supériorité si ce n'est au goût inné chez nos artistes, qui savent donner tant d'attraits et de charmes à leurs compositions. Les moyens de fabrication sont à peu près connus chez tous nos rivaux; mais là où nous sommes supérieurs c'est dans la création de nos dessinateurs et dans le goût exquis de nos produits où l'art est pour quelque chose.

A cette occasion, nous devons signaler à nos lecteurs, un de nos fabricants qui a su se concilier les suffrages des spectateurs et des exposants, et (il faut l'espérer du moins) du jury.

Nous donnons, aujourd'hui, la reproduction d'un des dessins de châles longs, qui figurent à l'Exposition, de MM. A. Berrus frères; rien n'est plus gracieux que cette composition, où les artistes ont su conserver le véritable esprit du châle tout en y introduisant la plus grande nouveauté. Nous aurions



Châle cachemire, par MM. A. Berrus frères.

ture; mais encore dans nos pays le châle imprimé est adopté par nos élégantes, quand l'époque des chaleurs arrive, parce qu'il leur représente le cachemire français.

Sans doute nous ne sommes pas les seuls à fabriquer ni à imprimer des châles; mais si la France compte pour ces produits-là des nations rivales, nous pouvons dire, et dire bien haut, tout esprit de nationalité mis de côté, que notre pays occupe le premier rang; nous le savions; mais l'Exposition

Il y a peu de jours un grand orateur proclamait, du haut de la tribune française, la supériorité de nos articles; or, cette opinion est celle de tous les peuples qui ont assisté au grand concours ouvert par l'Exposition. Le jury international a dû remplir son devoir avec impartialité; il a dû comprendre que l'encouragement donné aux artistes selon leurs mérites, était une question vitale pour l'art. Il est important que les récompenses aient ce caractère de vérité et d'impartialité.

bien désiré pouvoir reproduire le coloris qui se trouve dans l'original, tant est grande l'harmonie des couleurs, on dirait l'étoffe avec ses couleurs riches et chatoyantes. C'est ainsi que nous comprenons le cachemire français, avec la sévérité et l'ampleur du châle de l'Inde, moins la sécheresse, et avec toute la gracieuseté de lignes que comporte ce type de dessin.

Nous espérons donc, dans un de nos prochains numéros donner un dessin de châle imprimé.

APPAREIL PHARMACEUTIQUE

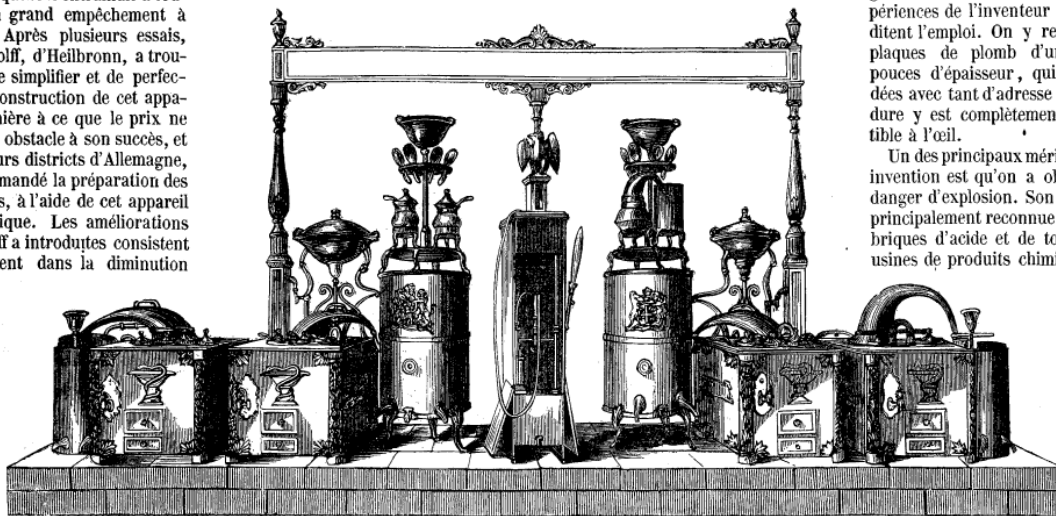
PAR J. A. WOLFF (d'Heilbronn).

Le professeur Geiger, de Heidelberg, a inventé l'appareil de vapeur pharmaceutique qui a été universellement adopté, à cause de sa grande utilité; mais la dépense à laquelle il entraînait a toujours été un grand empêchement à son emploi. Après plusieurs essais, M. J. A. Wolff, d'Heilbronn, a trouvé moyen de simplifier et de perfectionner la construction de cet appareil, de manière à ce que le prix ne soit plus un obstacle à son succès, et dans plusieurs districts d'Allemagne, la loi a commandé la préparation des médicaments, à l'aide de cet appareil pharmaceutique. Les améliorations que M. Wolff a introduites consistent principalement dans la diminution

mées que le fluide de l'intérieur du vase ne peut jamais être en contact avec l'air lorsqu'il est versé au dehors.

La machine au centre du groupe que nous représentons, est un appareil à souder avec lequel les métaux sont soudés à l'aide d'hydrogène et d'air atmosphérique. Cet appareil n'est pas encore assez connu pour avoir eu un grand succès. Nul doute que les expériences de l'inventeur n'en accréditent l'emploi. On y remarque des plaques de plomb d'un ou deux pouces d'épaisseur, qui sont soudées avec tant d'adresse que la soudure y est complètement imperceptible à l'œil.

Un des principaux mérites de cette invention est qu'on a obvié à tout danger d'explosion. Son utilité sera principalement reconnue dans les fabriques d'acide et de toutes autres usines de produits chimiques.



Appareil pharmaceutique, par M. J. A. Wolff (d'Heilbronn).

verticale des alambics, au moyen desquels l'on a gagné un léger espace pour introduire l'air par l'application de plateaux de fer ou de cuivre servant de fournaux, en adaptant des vases dont les jointures sont si hermétiquement fer-

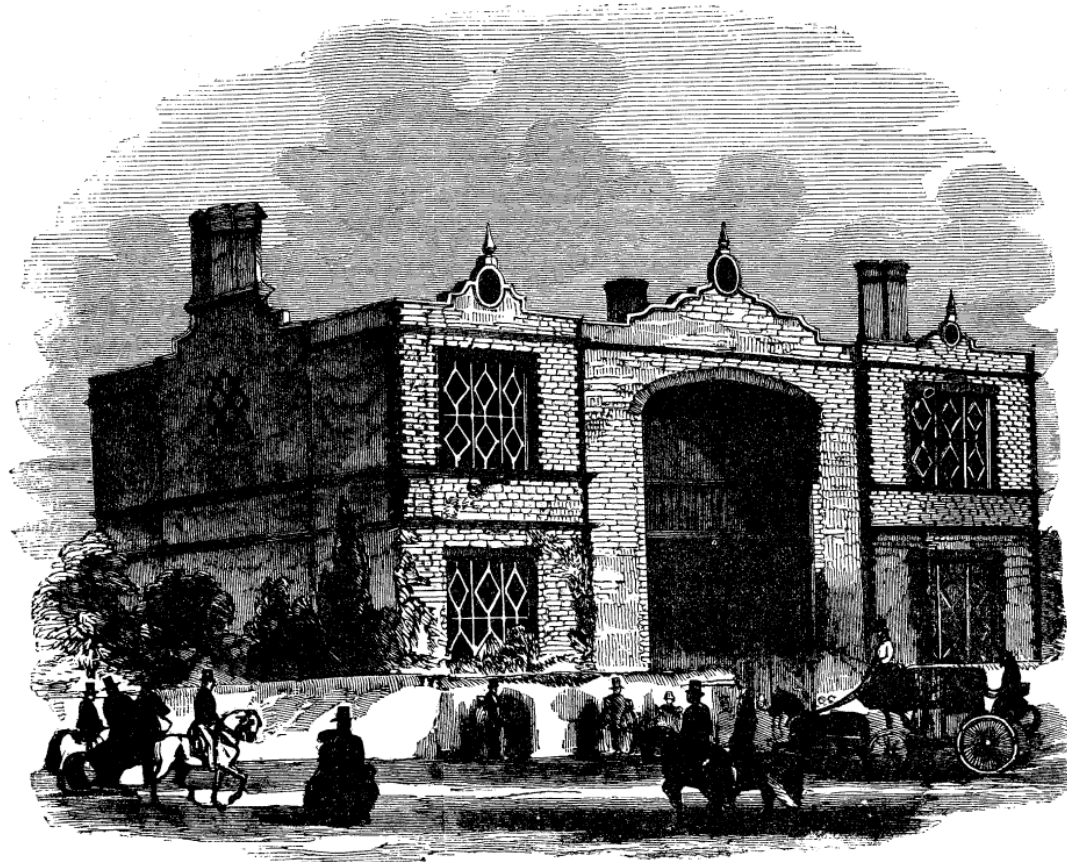
M. Wolff a déjà reçu du gouvernement du Wurtemberg plusieurs médailles et distinctions honorifiques. Nous aimons à espérer que son nom sera compris parmi ceux des autres savants qui auront attiré l'attention du jury.

COTTAGES-MODELES, par le prince ALBERT.

Nous donnons ici le modèle de cottages construits par ordre du prince Albert et à ses frais, dans l'emplacement des barraques de Knightsbridge, et destinés à servir d'habitation aux classes laborieuses.

Le prince y a fait sa visite le 22 mai dernier, suivi du duc de Buccleugh,

de sorte que l'incendie y est impossible. Toutes les conditions hygiéniques y sont observées avec un soin et une habileté rares. Chacun de ces cottages coûte environ 400 livres (soit 40,000 francs), c'est-à-dire 2,500 francs par compartiment. Chaque famille, en payant 4 shilling par chambre, soit 3 shillings par semaine (3 fr. 75 c.), subviendra au solde d'un intérêt de 7 p. 400



Cottages-Modèles, par le prince Albert.

du comte de Grandville, de lord Stanley et de M. Pusey. M. Chadwick, membre du conseil de salubrité, l'attendait pour lui expliquer les détails de cette construction.

Ces cottages peuvent contenir à peu près quatre familles d'ouvriers. Ils sont construits en brique, et les escaliers sont posés de telle sorte que chaque appartement ait son entrée particulière. La construction est en fer et en brique,

pour les frais de construction et l'amortissement de cette dépense. On sait que les classes pauvres sont forcées de payer jusqu'à 5 shillings par semaine pour une seule chambre, et que là tous les éléments de la misère, de la maladie et des vices se trouvent réunis pour compromettre l'existence physique et morale des ouvriers et de leurs familles. C'est pour prévenir tous ces dangers que le Prince Albert a eu l'heureuse pensée de faire faire ces constructions à ses frais,

l'industrie de ce pays, c'est la variété inépuisable de ses tissus de laines; avec ou sans mélange, qui se recommandent autant par leurs bas prix que par leur qualité.

Quant aux porcelaines de Saxe, leur réputation est faite depuis longtemps et se soutient avec distinction au Palais de Cristal.

#### WURTEMBERG.

Le Wurtemberg paraît s'être plus occupé des animaux que des hommes dans son exposition, car ce sont les cages, les oiseaux et les quadrupèdes empaillés qui y dominent. M. Plouquet, préparateur du Musée royal de Stuttgart, d'ailleurs, fait preuve de beaucoup d'esprit et de goût dans les poses qu'il a données à ses bêtes. Ses biboux aux prises avec des martres et défendant leurs petits, sont magnifiques de fureur et de tendresse paternelle; ses bêttes embrassant des coqs, son renard tenant un chapelet et lisant un bréviaire; un lièvre faisant l'exercice, sont de charmantes caricatures pleines de verve et de vie. Aussi attirèrent-elles en foule le public anglais, dont on connaît le faible pour certains animaux, et qui ne se lasse pas non plus d'admirer un cerf aux bois et un sanglier évantrant les chiens qui l'attaquent, groupes principaux de ce petit musée d'histoire naturelle.

Le Wurtemberg a aussi exposé des jouets d'enfants, des pendules à coucou et un joli appareil distillatoire.

Dans le salon des arts il n'a qu'une statue, une Madeleine, de M. Wagner, de Stuttgart. Mais cette statue est d'un grand mérite.

Dans une des galeries supérieures se trouvent quelques instruments de musique du Wurtemberg.

L'allée sud de ce pays est principalement consacrée aux tissus. Les mousselines pour rideaux et les tulles brodés de Ravensberg sont loin de valoir ceux de la Saxe qui, déjà, sont très-inférieurs à ceux de la Suisse et de St-Quentin; les toiles de lin de Stuttgart sont de qualité médiocre. Rien de plus commun et de moins soigné que les impressions sur coton du Wurtemberg. Ses draps ne brillent pas non plus par les quelques échantillons qu'il en a envoyés. Ses cuirs et ses chaussures passent inaperçus. Il en est de même des fils de chanvre et de coton, des papiers, des produits chimiques qu'il a exposés. Par contre, on s'arrête devant quelques pièces de mosaïque en bitume et devant une quantité de petits objets en bois, en écaïlle, en os et en ivoire. Le Wurtemberg, comme tous les pays où les grandes industries végètent, excelle dans ces petits ouvrages de patience insignifiants.

Son exposition, on le voit, est bien pâle comparativement à celle de la Saxe, et ne place pas ses manufacturiers à un degré bien élevé de l'échelle de production du Zollverein.

#### BAVIÈRE.

L'exposition bavaroise est plutôt artistique qu'industrielle.

C'est à un artiste de Munich, à M. Miller, que sont dus le lion colossal, en bronze, le roi George de Bohême et la reine Libussa, aussi en bronze, qui figurent avec honneur dans la grande avenue.

C'est la Bavière qui a doté le salon des arts allemands de ses plus beaux produits.

M. Leeb, de Munich, y a exposé une ravissante statue en marbre, représentant une jeune femme qui tient dans un nid trois petits anges ou trois amours. L'exécution en est aussi élégante et gracieuse que la conception originale.

Le docteur Fuchs, de Munich, a attaché son nom à un tableau remarquable sous deux rapports. Ce tableau représente une belle tête de vieillard de beaucoup d'expression. Mais ce qu'il y a de très-curieux dans cette peinture, c'est qu'elle a été fixée au moyen d'une infusion de verre liquide sur un enduit de mortier. Ce procédé, de stéréochromie est dû au docteur Fuchs.

Les vitraux de M. Stephan Kellner, de Nuremberg, indiquent un beau talent, ainsi que les peintures sur porcelaine d'un artiste de Nymphenburg.

On remarque de jolies statuettes bavaroises, entre autres celle de la Vierge, placée dans un petit encadrement gothique du meilleur goût.

Le vase gothique en plâtre, de M. Halbig, de Munich, sur lequel sont figurés les attributs du Saint-Empire Romain; est une œuvre hors ligne.

La Bavière a envoyé deux charmants bureaux, l'un, style renaissance, orné d'élégantes incrusta-

tions et destiné à une dame; l'autre, de forme gothique, en bois foncé sur lequel de petites figures dorées tranchent merveilleusement.

On admire également deux petites tables à ouvrage, dont l'une style rococo est d'une extrême élégance. Ces meubles bavarois sont peut-être les seuls du Zollverein qui puissent rivaliser avec les produits de l'ébénisterie artistique française. C'est à la Bavière et particulièrement à Munich qu'appartient la palme dans le salon des beaux-arts germaniques.

Les quelques instruments de précision exposés par la Bavière dans une des galeries supérieures, méritent une mention toute particulière. Dire que M. Erstel, de Munich, a exposé un télescope et divers autres instruments d'astronomie, c'est dire que ces instruments sont excellents, car ce savant ingénieur a depuis longtemps acquis, par ses produits et par ses travaux, une réputation bien méritée.

MM. Mez et fils, aussi de Munich, ont envoyé un réfracteur et un microscope dont on fait grand cas.

Nuremberg a fourni quelques curieux modèles anatomiques en papier mâché, substance que l'on est parvenu à plier à tous les usages, et qui joue un rôle important dans le Palais de Cristal.

Les instruments de musique de la Bavière sont en petit nombre et méritent peu d'attention.

Dans une des allées du rez-de-chaussée, consacrées à la Prusse, se trouve un petit espace réservé à quelques tissus bavarois. On y rencontre des soieries et des étoffes de laine, de Deux-Ponts; des châles laine et coton, de Hof; des toiles de lin Crumback. Mais ces produits n'ont rien de remarquable.

Il y a aussi des cuirs, des papiers dorés et argentés, des reliures, des poupées et autres jouets d'enfants exposés par la Bavière; tous ces objets méritent peu d'attention. La véritable importance de l'exposition bavaroise est dans les objets d'art, et pas ailleurs.

HATSMANN.

#### UN DERNIER MOT SUR L'EXPOSITION RUSSE.

Si, dans la méthode que nous avons adoptée pour nos comptes-rendus analytiques des richesses de tous les peuples, la Russie et l'Espagne se sont présentées sous notre plume avant la France, l'Angleterre, et les États-Unis d'Amérique, dont nous aurons, cependant, à entretenir longuement nos lecteurs; si des pays, dont les ressources civilisatrices sont notoires, ont été ajournés par nous au profit de deux nations, dont l'une passait pour n'être pas née à la civilisation, et dont l'autre était considérée comme morte à l'industrie, c'est que nous avions hâte de montrer ces grandes contrées du nord et du sud de l'Europe sous un jour que l'exclusivisme verbeux des écoles spéculatives s'est plu à obscurcir. La ridicule manie, qui depuis longtemps porte les esprits à juger des mérites réels d'un homme par rapport aux doctrines qu'il professe, s'est étendue des individus aux nations, et, de ce que la Russie et l'Espagne respectent l'Empereur et le Pape, le philosophisme conclut péremptoirement que le Russe ne peut pas naître au progrès, et que l'Espagnol n'y peut pas ressusciter. Dédaigneux de toute fiction et élevé dans le culte pacifique des faits, il nous apparaissait d'inaugurer la matérialité de notre œuvre démonstrative sur la ruine de ces prétentions doctrinales: les mots ne peuvent pas tenir devant les choses.

Maintenant, nous sommes-nous exagéré la vérité des choses? Nos considérations, celles surtout qui concernent la Russie, seraient-elles allées au-delà des faits pour aboutir à l'enthousiasme? C'est possible, et nous ne nous en défendons pas. Lorsqu'une nation, de laquelle on n'attend rien, exhibe des objets d'art et des productions industrielles qui la placent, du premier coup, non-seulement au niveau, mais encore, à certains égards, au-dessus des peuples les plus civilisés de la terre, on n'est pas tout à fait maître des élans d'admiration qu'elle provoque; nous avons donc avoir mis quelque chaleur dans l'exposé du sujet, et c'est, en quelque sorte, pour légitimer cette exaltation, que nous revenons aujourd'hui sur une matière dont il nous semble important de mettre les principaux détails en saillie.

La Russie a positivement créé un genre sans précédent dans l'histoire de l'art et de l'ornementation; les proportions colossales des travaux auxquels elle

a appliqué la malachite, le goût exquis et le fini de leur exécution, sont sans analogie avec les plus beaux ouvrages connus de jaspe ou de porphyre; et jusqu'au jour où le merveilleux mobilier, exposé par la maison Demidoff, a frappé les yeux du public, on ne s'était pas douté, on n'eût même pas osé supposer que le carbonate de cuivre, dont quelques menus et précieux fragments n'avaient encore été traités que par les lapidaires, pût jamais servir à la confection de pièces monumentales. C'est donc à la Russie que revient la gloire exceptionnelle d'avoir produit une des plus éblouissantes énormités des annales de l'industrie; elle prime sur ce point, comme priment les autres nations dans leurs spécialités respectives; ce qui prouve qu'au point de vue de l'art, les peuples, comme les individus, ayant chacun leur supériorité, sont réellement égaux à cause précisément de la diversité de leur génie; cette diversité tient essentiellement aux dissemblances naturelles des richesses élémentaires; il n'appartenait qu'à la Russie de créer le genre d'art auquel nous faisons allusion, puisqu'elle seule possédait en quantité suffisante les matériaux susceptibles de le mettre en œuvre.

La malachite, dont on trouve fréquemment des traces dans la plupart des mines de cuivre, est, d'après les anciennes données géologiques, un minéral de formation irrégulière qui ne se trouve que par parcelles exigües et disséminées à de longs intervalles; c'est à peine si, dans la période d'un siècle, on pourrait citer deux ou trois découvertes d'échantillons propres au genre de composition qui nous occupe. Les mineurs, qui explorent aujourd'hui les possessions anglaises du sud de l'Australie, en ont tout récemment extrait quelques fragments des mines de Burra-Burra; mais cette trouvaille, dont on s'est vivement préoccupé, n'a pas répondu, que nous sachions, aux espérances qu'elle avait fait concevoir tout d'abord.

Ce n'est guère qu'en Sibérie qu'on trouve ce carbonate de cuivre en blocs assez considérables pour pouvoir être appliqués à la fabrication d'objets d'art de la plus grande dimension. La première mine d'où furent extraites les malachites élaborées par les artistes français et italiens se trouvait, il y a peu d'années, presque entièrement épuisée; on n'en rencontrait plus que de rares et petits échantillons perdus dans des masses de minéral, et l'on était tout près de renoncer à en faire le traitement, lorsqu'une circonstance inattendue en mit à jour, dans les domaines du prince Demidoff, un bloc cent fois plus volumineux qu'aucun de ceux qui avaient été découverts jusqu'alors, tant en Asie qu'en Amérique; il fut reconnu en même temps que, nonobstant sa supériorité comme dimension, ce bloc était encore extrêmement remarquable pour sa qualité. C'est dans ce noyau précieux qu'ont été taillés les revêtements des colonnes de la magnifique basilique de Saint-Isaac à Saint-Petersbourg; ce qui en est resté c'est-à-dire la plus belle partie, a fourni la matière qui entre dans la composition des ouvrages exposés; nous n'oublierons pas de dire que ces élégants travaux ont été exécutés par un corps spécial de lapidaires, sorte d'institut artistique dont le récent établissement, à Saint-Petersbourg, est dû, au moins indirectement, à la vigilante initiative de l'empereur Nicolas.

L'extrême densité de la malachite, la finesse de son grain et son excessive dureté la rendent susceptible du plus beau poli, tandis que la fraîcheur et la vivacité de sa couleur verte, dont les ondes se nuancent de toute la délicatesse de teintes tour à tour foncées, claires ou laiteuses, dessinent des motifs capricieux du plus charmant effet; ce moiré qui ressort du fond même de la couleur en détruit l'uniformité tout en y introduisant une variété pleine d'harmonie.

Les travaux en malachite s'exécutent à peu près comme les mosaïques: la pierre se débite en tranches amincies et l'art consiste à les juxtaposer de manière à ne laisser exister aucun interstice, ce qui est d'une grande difficulté; mais une chose plus difficile encore, c'est de donner à cette matière, rebelle au ciseau, les contours exigés par la loi de l'élégance et d'assortir entre eux les nuances et les dessins. C'est dans ces ouvrages d'une forme si pure que l'art a réellement triomphé de tous les obstacles qu'opposent à leur composition l'assemblage et le placage de ces milliers de petits morceaux qui doivent, en fin de compte, présenter une surface tellement unie que l'œil de l'observateur n'y saura voir qu'une seule pièce.

La gravure du grand vase, que les abonnés de ce journal ont pu voir dans le n° du 46 août et celle de la grande porte qu'on trouvera dans la première page de cette livraison, ne peuvent donner qu'une incomplète idée de la perfection du travail et de la richesse de la matière; l'or moulu qui rehausse les ornements de ces pièces majestueuses ne peut, en tout cas, être rendu par le dessin; le miroitement de cet or s'harmonise heureusement avec le ton vert de mer du fond; nous avons dit ailleurs que ces objets étaient conçus conformément à l'école Louis XV.

Il faut reconnaître cependant, — et cette réflexion tourne au profit de l'exposition du prince Demidoff — que des ouvrages de cette nature doivent être considérés plutôt comme un hommage rendu par la Russie à la grande idée dont l'Angleterre a pris l'initiative, que comme des échantillons d'une industrie qui cherche une clientèle. La rareté de la malachite et l'impossibilité de trouver des acquéreurs pour des articles d'une magnificence si exceptionnelle, en rendront probablement, d'ici à bien longtemps, la reproduction impossible; leur place est marquée dans le musée d'un grand pays ou dans des palais impériaux, car, où trouver un amateur assez riche pour se passer la fantaisie d'une porte et d'une cheminée dont le prix d'ensemble est fixé à 450,000 francs?

M. Demidoff qui, après le gouvernement impérial, est le premier exposant de la Russie, exhibe aussi des fers dont l'Angleterre faisait déjà grand cas vers la fin du dernier siècle, c'est à-dire, sous Pierre-le-Grand dont le règne, favorable à toutes les branches de prospérité matérielle, ne fut pas moins heureux pour la maison Demidoff, qui doit au célèbre empereur d'être devenue la plus riche des familles du monde. Les fers dont il s'agit sont particulièrement recherchés par les industriels de Sheffield qui leur ont donné le nom de *old Russian steel*; ils entrent pour une part considérable dans l'industrie anglaise et ont contribué puissamment à la grande réputation des aciéries de Sheffield, ville qui put, par leur moyen, se rendre en peu de temps, maîtresse des marchés dont l'Allemagne avait eu jusqu'alors le monopole. Peu à peu, mais surtout dans ces dernières années, l'importation de ces fers dans le Royaume-Uni a sensiblement diminué, soit à cause des approvisionnements que l'Angleterre tire de la Suède, soit par suite de l'accroissement rapide de la consommation russe. Quoi qu'il en soit, ils n'ont rien perdu de leur réputation: Le *Mining Journal* les mentionne souvent et en conseille l'emploi: Nous ne sachions pas que ces fers soient bien connus des métallurgistes français; ils les recherchaient probablement s'ils les avaient éprouvés.

Les cuivres de la même maison sont représentés par des spécimens qui rendent facile la constatation de leur qualité: ils sont doux, d'une fusion et d'un moulage extrêmement aisés; ils se distinguent surtout — et l'on en peut dire autant des fers — par une pureté et une finesse de grain remarquables. On les emploie dans la Grande-Bretagne, préférentiellement à tous autres pour les ouvrages qui comportent une certaine délicatesse; les fondeurs de Swansea les qualifient *premier choix* et ils reconnaissent que le degré de perfection qu'a atteint leur industrie est dû spécialement à ce cuivre. Du reste le minerai qui produit cette qualité supérieure peut être vu à côté des cuivres fondus et laminés.

A propos de métaux il est regrettable que les autres grands propriétaires de mines de Russie n'aient pas suivi l'exemple du prince Demidoff en fournissant leur contingent à l'Exposition; s'ils eussent été moins oublieux on eût pu se faire une idée plus exacte des ressources métallurgiques de cet immense empire; il faut dire, cependant, que ces ressources se laissent aisément deviner quand, après avoir examiné ce dont il vient d'être fait mention, on jette un coup d'œil sur la collection de cuivres, fers et aciers du gouvernement, sur les cuivres des deux maisons Pachkoff, d'Orebourg, et sur les tôles et les fers de Mme Ponomaroff, de Viatka; ces deux derniers exposants présentent des métaux bruts et manufacturés qui se recommandent par l'excellence de leur qualité. Quant à l'apport du gouvernement, en ces matières, il a été collectionné dans la plupart des districts minéralogiques des domaines de la couronne; l'exploitation en est confiée aux officiers du corps impérial des mines, sous la direction du général Foulon. Les plus remarquables des établissements impériaux sont ceux d'Olonetz, de Kucha-

Zlat rosk, de Kamensk et de Kamskovotkinsk; ce dernier, surtout, révèle un haut degré de perfection dans les procédés métallurgiques. Les cuivres traités dans les usines de Perm et de Bogolovsk, les aciers fondus et damassés, dont la fabrication a été introduite dans l'Oural par le savant général Anosoff, attirent l'attention des hommes spéciaux.

Les faulx des usines d'Atvinsk, fabriquées d'après la méthode styrienne sont, aujourd'hui, d'une valeur bien supérieure à celles de la Styrie elle-même; celles si renommées de l'Autriche, du Tyrol et de la Westphalie, n'ont plus rien à leur comparer, au dire des connaisseurs; elles doivent cette supériorité à la trempe et à la nature même de l'acier.

Le corps des ingénieurs de ce pays a fait preuve, il faut le reconnaître, d'une grande habileté et d'une énergie peu commune en fondant, à l'improviste, dans le fond des forêts de l'Oural et de l'Altaï, ces grands établissements où ils ont su introduire les procédés les plus perfectionnés des fonderies anglaises et germaniques; mais il faut avouer aussi qu'ils ont été payés de leurs peines, car ils ont mis leur industrie en état de soutenir la comparaison avec les usines les plus renommées de l'Europe.

Mais, pour en revenir au prince Demidoff et pour rappeler ces *vaniteuses miettes d'opulence* qui nous avaient déjà frappé et dont nous faisons mention dans notre article du 9 août, nous parlerons de ces grosses *pépites d'or* natif valant chacune un trésor, puisque l'une d'elles pèse cinq livres et sept onces; de ces masses de platine brut d'un volume qui se rencontre rarement dans la nature et de ces *rognois* de malachite, d'autant plus appétissants, que chacun d'eux représente une valeur de plusieurs milliers de francs.

Enfin, quand le public croyait avoir tout vu dans cette exposition Russe, qui a excité une immense surprise parmi les industriels et les gens du monde, voilà que, tout-à-coup, un autre ko-i-nhor, un énorme diamant bleu qui, jusque-là, était resté dans la coulisse, fait son entrée en scène, et les visiteurs d'accourir. Ce nouveau souverain du règne minéral fait valoir des titres de noblesse ainsi conçus:

« Moscou, 20 mars 1851,

« Moi, Alexandre Domitrovitch-Luckmanoff, certifie avoir vendu à M. Bouzensof un diamant bleu clair du poids de 710 grains, que je tenais de l'héritage de mon père, conseiller du collège de Sibérie. Ce diamant est d'une valeur inappréciable; c'est la seule pierre connue de cette couleur et de ce volume; je déclare que mon père en a souvent refusé des sommes considérables. »  
« En foi de quoi je délivre le présent certificat. »

Nous nous résumons: l'Exposition russe a été irrégulière et incomplète; irrégulière, parce que la longueur des distances à parcourir et la défectuosité des voies de transport sur bien des points ont, en empêchant un grand nombre de districts d'envoyer leurs produits, tronqué les séries; elle a été incomplète, même par rapport aux collections réalisées, parce qu'un accident de mer survenu au bâtiment qui les apportait, n'a pas permis de tout montrer; cet accident, pour ne citer qu'un exemple, a laissé vides les piédestaux sur lesquels devaient être placés les chevaux du baron Klot. Cependant, malgré les imperfections signalées, nous en avons vu et dit assez pour faire apprécier tout à la fois, et la richesse élémentaire et le développement de l'état industriel de la Russie. Il est acquis désormais que cette nation, dont l'existence artistique avait été jusqu'à ce jour un mystère pour nous, fait bonne et belle figure au milieu de la civilisation du monde.

Pour être vrai, il faut dire que le génie russe, naturellement enclin à la traditionnelle indolence de l'Orient mais aussi religieusement soumis à la voix non moins traditionnelle de l'autorité impériale, jouit, depuis plusieurs années, de la rare fortune d'avoir à la direction de ses destinées une intelligence douée d'une grande rectitude et d'une puissante initiative; c'est à l'énergique action de cette intelligence que la population des Russies doit d'avoir vaincu son apathie originelle, que Pierre-le-Grand n'avait fait que secouer. Les arts, les lettres, les industries de France se souviennent de Louis XIV; les arts, les lettres, les industries russes se souviennent, à un égal titre, de Nicolas I<sup>er</sup>. Si l'empereur de Russie suivait, ainsi que se l'imaginent certains esprits, un système de domination brutale, il prendrait des mesures scrupuleuses pour éviter l'introduction de l'art dans son empire; car l'art civi-

lise, et la civilisation affranchit les peuples; mais, au lieu d'arrêter l'art à la frontière, le souverain du Nord va chercher lui-même cet ennemi de la misère et de la servitude et lui donne fièrement droit de cité. Tous les mouvements, toutes les pensées de l'empereur de Russie tendent, en effet, vers la civilisation et l'enrichissement du peuple russe; or, la richesse et la civilisation sont des termes diamétralement opposés à la pauvreté et à la barbarie, de telle sorte qu'en acheminant son peuple vers ces fins, le czar Nicolas lui fait véritablement effectuer cette révolution qui serait acquise à toutes les sociétés d'Europe, si, depuis soixante ans, les arguties n'avaient pas enrayé la marche des faits.

DELLEGARRIGUE.

Nous apprenons que la France a 56 grandes médailles sur 475; et 624 — *prize* — médailles sur 2,626 accordées aux exposants du Palais de cristal. Nous ferons remarquer que le nombre des exposants français est à peine le dixième du chiffre total.

## L'ESPAGNE A L'EXPOSITION.

(Cinquième article.)

A propos de fruits, l'Espagne, qui n'en produit presque que pour elle, pourrait en fournir à la moitié du monde, car elle fait sécher en quantité pendant que les autres pays n'en ont pas assez pour attendre seulement qu'ils soient mûrs. Nous voyons de fort belles figues de Saragosse qui se vendent par fanègue (demi hectolitre) à 42 francs; mais nous mettrons un soin pieux à mentionner les douze boîtes de fruits confits envoyés à l'Exposition par les nonnes du couvent de San Pelayo, comme un témoignage, sans doute, de la suavité de leurs occupations. A Jaen, à Malaga, à Huesca et dans d'autres provinces on fait aussi sécher des raisins, des prunes et des pêches au soleil, et tous ces fruits seraient très-bon marché si les mulets allaient aussi vite que les wagons.

Nous venons de nommer le raisin, et ce fruit nous rappelle naturellement les vins si renommés d'Alicante, de Malaga et de Xeres; mais l'Espagne a depuis trop longtemps fait ses preuves dans l'industrie viticole pour avoir un besoin d'exhiber ce détail exquise de ses productions.

Les fruits oléagineux tels que l'olive, la noix, l'amande, la noisette, la pistache de terre, etc. se produisent avec une égale fécondité sous toutes les zones, bien que la non-évacuation de ces objets en ait fait négliger la culture. La récolte annuelle de noisettes monte, à Réus et Falset seulement, à 400,000 cartereras, ce qui fait environ 25,000 hectolitres.

L'Espagne, grâce à sa position géographique et aux circonstances de sa topographie, a le privilège de produire toutes les matières textiles végétales des climats tempérés et un certain nombre de celles des pays tropicaux. Elle donne du lin, du chanvre, du coton, de l'esparte, de l'agave, et est reconnue propre à la culture du chanvre du Sénégal, du lin de la Nouvelle-Zélande, du bananier, des palmiers de la zone torride et de plusieurs espèces de malvacées donnant des fibres textiles; seulement on n'a pas eu, jusqu'à ce jour, grand besoin de développer ces diverses cultures, d'où il suit que, sauf le lin, ces matières sont véritablement en très-petite quantité. Séville a envoyé un échantillon de coton qui, dans un cas de blocus continental, pourrait être acceptable; mais comme cet événement n'est pas prêt à se reproduire, nous croyons que le coton d'Amérique sera préféré à celui de l'Espagne. La paille d'Italie paraît s'être fort bien acclimatée dans la Péninsule, grâce aux soins de M. Settler, de Valence, qui en fait des chapeaux qu'on peut voir à l'Exposition.

En fait de plantes tinctoriales, nous trouvons la garance, dont l'Andalousie, Valence, Murcie, Ségovie et Saragosse ont fourni des échantillons en racine, en poudre et en extrait appelé carmin; la gaude, substance colorante jaune qui croît sans culture — ce qui est fort commode — à Alicante, à Séville, à Zamore et à Gérone; et le safran, fort commun dans le centre de l'Espagne, à Ciudad-Real et Saragosse; cette dernière province a exposé aussi du pastel, pâte colorante bleue extraite de *Isatis tinctoria*; on a fait, dit-on, des essais d'indigo à

(Voir la suite page 302.)



## MACHINE AGRICOLE (SYSTÈME D'ARCHIMÈDE),

PAR M. MURPHY, IRLANDAIS.

Cette machine, fort ingénieuse dans sa forme et dans son application, a été faite par M. Murphy, un agriculteur irlandais qui fait partie de la chambre de commerce de Dublin. Elle a pour objet de remplacer les divers instruments de labour au moyen desquels la terre est non-seulement cultivée mais le sol retourné, pulvérisé et sarclé pour être préparé à recevoir les semences : ce qui a pour résultat d'abréger considérablement le temps et d'économiser de beaucoup la main-d'œuvre, si on se contente de la charrue ordinaire et des autres machines.

Cette machine est construite en fer, fonte et acier : autour d'un cylindre, placé au centre, se trouve une herse mobile avec ses pointes fixées sur un soc circulaire à plusieurs compartiments répartis sur le cylindre. Il est facile de se rendre compte de cette machine par la Fig I, dont nous donnons la coupe horizontale.

Deux autres cylindres sont représentés par les Fig. II et III, peuvent servir à remplacer le premier pour achever l'œuvre qui pourrait ne pas être accomplie par les tentatives faites d'abord. La disposition des points et du soc varie de force et de diamètre afin que les aspérités du sol ne puissent résister à l'action successive.

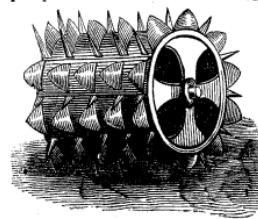


Fig. II.

Les écrous qui ont servi à donner à cette machine sa dénomination, peuvent permettre de donner à tout l'appareil la position jugée la plus convenable.

Pour aider l'action de cette machine, chaque cylindre est surmonté de vis qui viennent en régler le mouvement de haut en bas, de sorte que l'on peut donner au fer du soc et aux pointes de la herse telle inclinaison jugée nécessaire. De cette façon, il est presque impossible de trouver un sol qui ne puisse être façonné selon les besoins de l'agriculture et selon la nature des terroirs.

## POMPE DE KASE.

La pompe dont nous donnons ci-contre le dessin est d'une grande simplicité. Les soupapes d'aspiration sont sur un seul plateau mobile et portatif : les conduits viennent s'adapter au centre, où se fait le travail d'expiration et de

l'air, comme on le démontre en physique, est pesant, sa pression exercée par l'atmosphère, dans son état ordinaire, sur une surface d'un centimètre carré est égale à 4 k. 033. Une colonne de mercure de 0 m. 760, ou bien une colonne d'eau de 10 m. 395 produit une pression sur la surface qui la supporte. On en conclut donc que la pression atmosphérique équivaut à celle d'une colonne de mercure de 0 m. 769, ou d'une colonne d'eau de 10 m. 395 de hauteur.

Cette loi a servi de base au mécanisme de la pompe. C'est à établir l'équilibre entre la surface fluide et l'influence de sa pression atmosphérique au moyen d'un tube introduit dans un vase et communiquant avec l'air extérieur que les anciens ont posé le point de départ de cet appareil qui a conduit à tant de conquêtes dans le mécanisme.

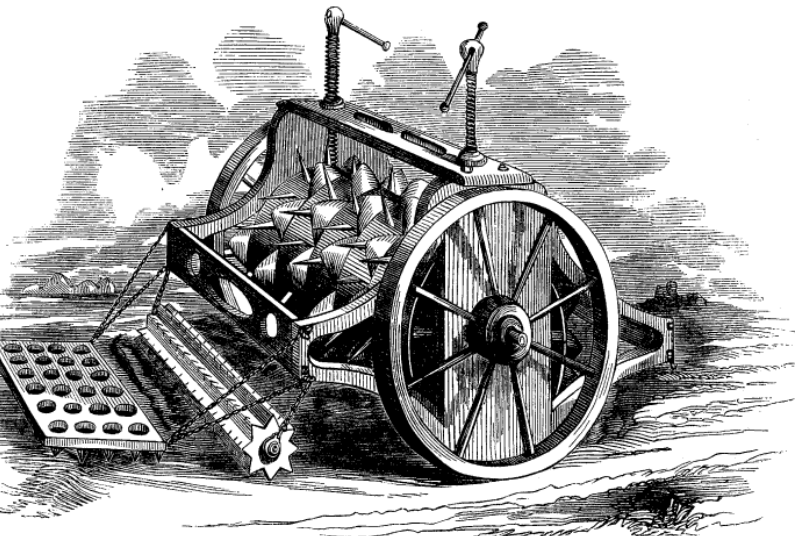
On comprend que si l'on appliquait à cet appareil une machine à vapeur, elle pourrait utilement remplacer le travail de plusieurs hommes et de plusieurs chevaux, et économiser en même temps un grand nombre de charrues ou de herses. Les avantages que l'on retire de cette machine, se feraient sentir surtout en Australie ou dans l'Amérique occidentale, où les travaux agricoles rencontrent de grands obstacles pour la main-d'œuvre, à raison des difficultés du sol.

Dans ces parages, et en Australie notamment, les ondulations de terrain sont très-nombreuses, et il est bien difficile de vaincre la résistance du sol au moyen seulement du travail manuel de l'homme. Il faut une pression énergique que l'on ne peut rencontrer que dans l'application d'une force artificielle, la force de trait des chevaux et la pression exercée par la main de l'homme sur le fer du soc étant insuffisante souvent pour triompher de la dureté du terrain.

Ici ce n'est pas seulement par la force des chevaux mais par le poids seul de la machine même et par le mouvement rotatif qui lui est imprimé que le travail s'opère.

C'est, du reste, dans la pratique, que les cultivateurs trouveront toutes les ressources de cet ingénieux appareil qui peut se prêter par sa construction à toutes les combinaisons dont on a besoin, selon les diverses natures du sol soumis à son action. Un des principaux avantages de cet appareil, c'est de donner par le poids de la charrue le résultat même reconnu nécessaire pour que les roues ne compromettent pas la direction de l'avant-train par un mouvement capricieux de va et vient dont la mobilité contraire la régularité du labour.

Les leviers de pression dont on aperçoit la configuration permettent de donner à ce travail telle intensité que l'on juge convenable. Ces innovations sont précieuses lorsque la pratique est venue déjà les accréditer.



Machine agricole (système d'Archimède), par M. Murphy, irlandais.

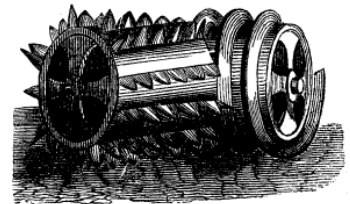
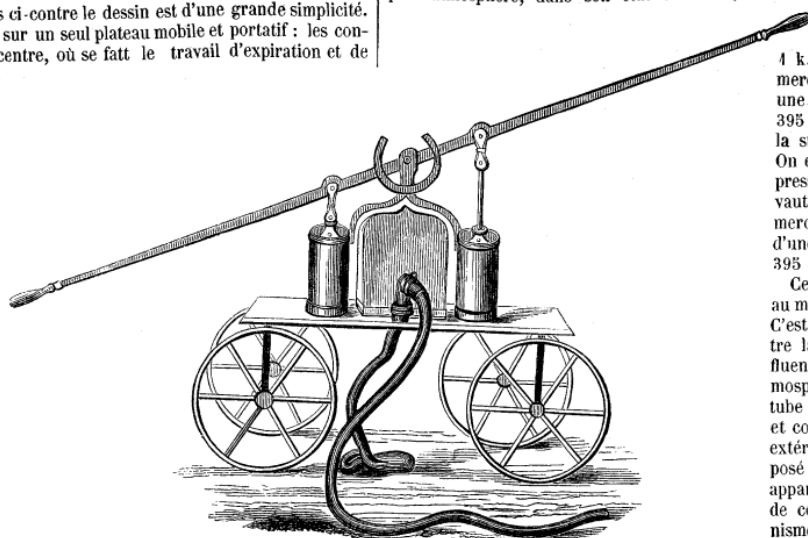


Fig. III.



Pompe de Kase.

été faites depuis quelques années, sur le même principe, d'une utilité incontestable, à raison de son extrême simplicité et de la facilité avec laquelle on peut la transporter comme moyen de sauvetage en cas d'incendie.

DESSIN D'UN PARAPLUIE,

Par MM. HARGRAVE et HARRISSON et comp.

Personne ne conteste l'utilité de ce petit meuble qui entre dans la vie privée comme un des objets indispensables pour la personne qui s'en sert. Tout en maugréant beaucoup contre l'obligation où l'on est de s'en charger, on ne peut s'empêcher d'y porter une sollicitude, presque un sentiment d'égoïsme difficile à décrire. Le parapluie pour l'homme, l'ombrelle pour la femme, sont un de ces objets qui excitent le plus vivement le sens du moi, l'instinct de la propriété. J'ai vu des individus porter une véritable affection à ce compagnon nécessaire, le choyer, le soigner, le regarder, l'examiner d'un œil attentif et préoccupé, s'alarmer du risque qu'il a couru d'échapper des mains de son propriétaire; perdre son parapluie est une chose banale, et pourtant une désagréable sensation, en voler un est une des actions des plus communes et cependant les plus dures à l'endroit des émotions que peut ressentir un égoïste. L'amour du parapluie est poussé souvent à tel point qu'un très honnête homme s'improvisera le plus larron, le plus scélérat selon les lois d'une morale un peu collet-monté. J'en ai vu, et je dis des plus probes, de vrais jurés modèles, condamnant très-bien un malheureux pour un chou volé, sauter avidement sur un parapluie oublié, le transformer pour le rendre méconnaissable, lui donner une tige de bois à la place d'une tige de fer brisée, et le porter avec une sorte d'orgueil digne des meilleurs temps de Sparte, devant le véritable propriétaire, sans pitié pour sa discrète souffrance!! Qui écrirait les tribulations d'un homme qui perd son parapluie ferait l'histoire du cœur humain.

Il est un autre point inhérent encore aux petits secrets psychologiques de l'homme et dont la charmante petite invention dont nous donnons ici les dessins a voulu résoudre le douloureux problème :

On n'aime pas s'embarasser d'un parapluie trop grand ou trop lourd.

Le parapluie-égoïste est celui qui est le plus à l'ordre du jour. Ses dimensions doivent être étroites; il lui faut juste le diamètre nécessaire pour abriter un peu plus du chapeau; voilà tout.

Cependant, il faut convenir que si l'hospitalité est véritablement applicable à quelque emploi digne de ses vieilles et saintes traditions, c'est bien au partage généreux de cet abri, c'est bien à l'offre de se diviser en parts égales ce petit asile ambulant contre cet accident si fréquent et toujours si maudit qui a fait pousser le cri si vrai : rien n'est ennuyeux comme la pluie!!

Eh bien! c'est contre cette étroitesse du parapluie ordinaire que MM. Hargrave et Co ont eu la généreuse inspiration de s'élever. Il leur a paru qu'un tel abus de l'égoïsme était contraire à l'institution du parapluie. Ils ont voulu réformer et ils ont réformé cette impitoyable avarice.

Nous donnons ici deux figures de leur invention dont le mécanisme est des plus simples.

Il consiste à pouvoir augmenter ou diminuer à son gré le diamètre ou plutôt l'envergure du parapluie. Cela se pratique au moyen de baleines mobiles, rentrant sur elles-mêmes en glissant dans des coulisses ou rainures. L'enveloppe, faite de soie, est à trois compartiments, ainsi que la figure l'indique. Chacun de ces compartiments vient se superposer l'un sur l'autre au moyen de ce retrait des baleines dans les coulisses, en sorte que le parapluie prend une des trois dimensions indiquées, et peut ainsi se réduire ou s'allonger selon le caprice ou l'âme honnête de son propriétaire.

Nous ne saurions trop louer l'inventeur de ce procédé mécanique, qui est fort ingénieux et qui révèle une âme généreuse, presque magnanime. On a donné des prix Monthyon à des ouvrages beaucoup moins utiles aux mœurs que ce petit instrument, qui tend à propager dans le monde un grand principe de générosité, dans les habitudes de la vie les plus fréquentes, et où, par conséquent, la générosité est invoquée le plus souvent. C'est ainsi que les petites causes produisent presque toujours les grands effets.

Mais, en terminant, je m'adresse une question qui peut-être devrait être l'objet d'une enquête sérieuse de la part de l'Académie des inscriptions et belles-lettres : « Quel est l'inventeur du parapluie ? » Ceci me paraît fort épineux. Pourtant; un érudit de mes amis m'apprend, à l'instant, et cela sur sa responsabilité sans signature, que le parapluie est un vieux meuble anciennement en usage en Chine

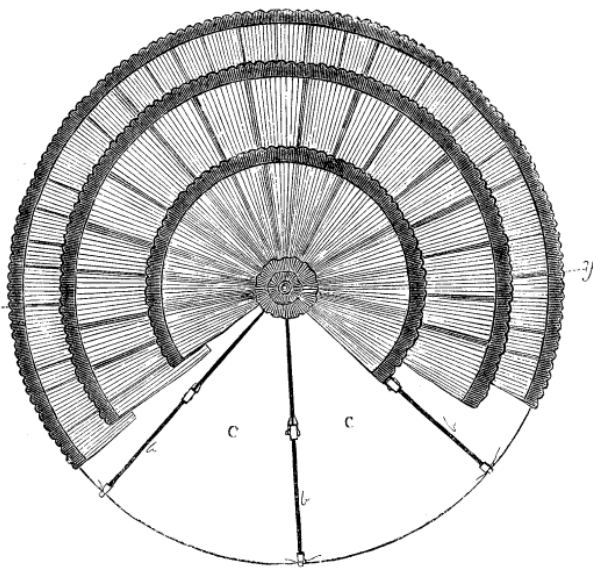


Figure 1.

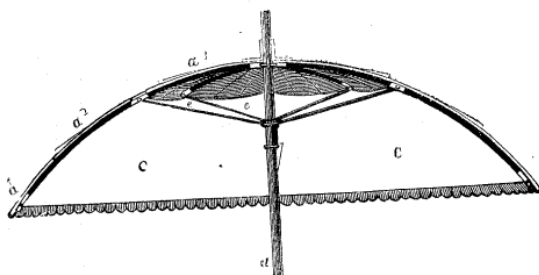


Figure 2.

GAZOMÈTRE PORTATIF,

Par MM. KEY et MITCHELL (de Londres.)

Un des moyens les plus coûteux et en même temps les plus difficiles à résoudre pour le luminaire; c'est l'éclairage au gaz. On sait à quelles dépenses sont entraînées les villes pour arriver à ces magnifiques soleils artificiels qui font de la nuit le jour, et l'on peut être déjà en admiration sur les résultats de la science tels qu'ils sont réalisés: ajoutons que tout porte à croire que bientôt l'électricité se rendra abordable et qu'elle répandra ses foyers de lumière sur ses observateurs admirateurs.

Plusieurs appareils de gazoportatif sont maintenant dans l'usage général. Nous en connaissons un, entre autres, celui de M. Chocquin, un de nos ingénieurs les plus distingués, et qui remplace avec avantage les appareils compliqués des tuyaux de gaz qui sillonnent la ville.

Voici MM. Key et Mitchell qui ont imaginé un petit gazomètre fort simple, et dont l'emploi vient réaliser nos espérances.

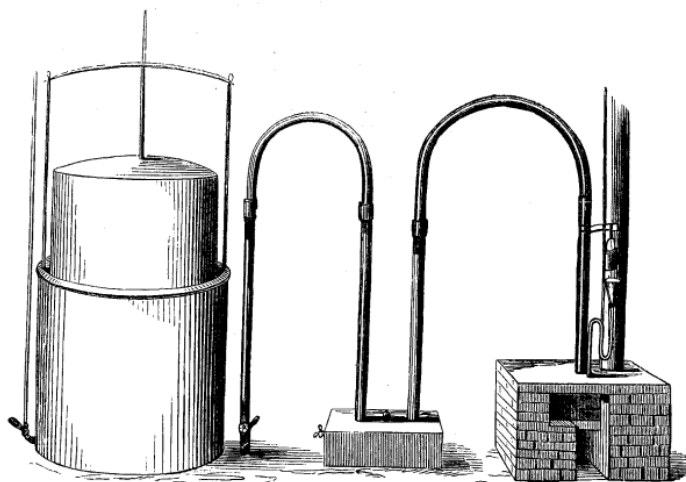
Ce gazomètre n'occupe pas un espace de plus de 3 mètres carrés; il coûte tout au plus de 40 à 44 livres sterling (230 à 275 francs). On en voit les détails très-clairement dans le dessin ci-contre : un fourneau, un ré-

ipient et un purificateur, le tout armé des tubes par où passe le gaz pour être épuré et aboutir au dernier cylindre d'où s'élève la tige qui sert à l'enflammer, tels sont les différents compartiments qui servent à le former.

Tout peut servir à composer ce gaz. Les restes de graisse d'une cuisinesont jetés dans le fourneau et de là passant par le second compartiment où le gaz s'épure, il est transmis au cylindre qui forme le véritable gazomètre d'où la lumière prend telle direction qu'on désire lui donner, pour être réparti dans les appartements.

Ce petit gazomètre est en usage dans les colonies anglaises depuis deux ans. C'est dans l'Australie, dans l'Amérique du Sud qu'il est employé avec succès.

Il est évident que cette invention doit être l'objet d'une étude toute particulière : seulement, nous nous permettrons de faire à l'inventeur une petite observation. Le procédé qu'il emploie doit, avant tout, être économique. Mais si nous ne nous trompons, d'après la disposition de l'appareil, il nous paraît nécessaire d'établir un surveillant auprès du fourneau. Il ne serait pas possible de laisser au gaz sa liberté d'agir, et les résultats certains d'explosions ne manqueraient pas de survenir. Il est donc indispensable que l'inventeur porte toute son attention sur ce point.



Gazomètre portatif, par MM. Key et Mitchell (de Londres.)

Séville qui ont bien réussi; la collection de Londres n'en témoigne rien.

Nous trouvons à côté de ces matières végétales un étalage d'environ 200 échantillons de plantes médicinales que nous jugeons convenable de ne pas administrer au lecteur, quelque puissante que soit sa santé; nous passerons également avec rapidité sur les résines et les térébenthines de Burgos, qui n'exhalent pas une odeur fort agréable et même sur les lièges de Gérone, de Huelva et de Séville, parce que cette matière, assez légère à la main, est extrêmement lourde au bout d'une plume. Nous aimons mieux nous arrêter un instant, pour terminer cet examen des végétaux espagnols, à la culture de la canne à sucre, qui semble prendre, sur la côte d'Andalousie, un assez grand développement.

On nous apprend que depuis 1843, c'est-à-dire depuis que M. Ramon de la Sagra s'est occupé d'introduire de nouveaux appareils et des machines à vapeur dans la fabrication du sucre en Espagne, ces procédés se sont répandus et les plantations de canne se sont accrues dans le pays. Aujourd'hui les résultats de cette culture sont très-satisfaisants. Une seule fabrique, celle de la *Torre del Mar*, qu'établit en 1846 l'ingénieur économiste que nous venons de nommer, a envoyé un échantillon de son sucre raffiné coté au prix de 60 réaux l'arrobe ou 64 fr. le quintal; ce prix, qui n'est déjà pas exagéré, subit une grande réduction par rapport aux sucres blancs, dits de premier jet.

La canne végète parfaitement en Espagne, et d'après les calculs faits, les terrains d'arrosage où elle peut être cultivée sont susceptibles de donner une récolte annuelle de 25 millions de kilogrammes de sucre.

Avant d'aborder la section manufacturière qui doit être l'objet de notre dernier article, nous allons examiner rapidement l'apport de l'Espagne en matières premières animales. Dans cette voie les laines se présentent naturellement en principe.

La renommée universelle des laines espagnoles est due à la belle race des moutons mérinos que la Péninsule possède depuis des siècles, mais l'inintelligente routine, cette maladie aigüe du peuple dont nous nous occupons, a laissé détériorer, en partie, cette richesse qui exige une attention spéciale et soutenue pour l'éducation des sujets, leur séparation, le choix et le croisement des races, le système de parage, etc. Un éleveur distingué, M. Justo Hernandez, a mis quelques soins à relever de leur déchéance les laines de son pays; il a imaginé d'habiller les moutons depuis le mois de décembre jusqu'au commencement de juin; et, ainsi traitée, la laine de ces animaux est devenue beaucoup plus fine, ainsi qu'on peut le voir à l'Exposition, où se trouvent des toisons de moutons vêtus et d'autres dont les porteurs avaient été exposés aux agents atmosphériques.

La série des laines envoyées d'Espagne n'est pas nombreuse; mais elle atteste les heureux essais qui ont été faits pour l'amélioration de la matière. L'absence de tout échantillon de poil de chèvre est à noter, alors surtout qu'il est certain que la chèvre du Thibet continue à être élevée avec succès dans plusieurs localités.

Les peaux, celles de chevreau et d'agneau particulièrement, sont, en Espagne, d'une belle qualité pour la fabrication des gants; celles de Valladolid sont les plus remarquables. Quant aux peaux et aux cuirs destinés à la chaussure, on peut reconnaître, par la série de M. Vignaux, de Barcelone, combien l'Espagne a fait de progrès dans cette industrie: les cuirs de veau tannés en blanc sont si bien corroyés que leur poids moyen ne dépasse pas 20 onces.

De nombreux échantillons de soies provenant d'Alicante, de Barcelone, de Cacerès, de Castillon, de Huerca, de Malaga, de Murcie, de Valence, de Valladolid et des Canaries occupent une place distinguée au Palais de Cristal; ces soies sont fournies par des vers trévolins, par des vers annuels, par ceux de la race Kaiko et de Turquie et par le produit des croisements de ces diverses familles.

La culture du nopal de la cochenille s'est répandue en Espagne depuis peu d'années. On a reconnu que les terrains sablonneux et presque stériles de la côte de la Méditerranée lui convenaient admirablement; depuis lors les essais et les récoltes se multiplient en divers endroits. Quatre provinces en ont exposé. On recueille sur des arbrisseaux de la province de Huelva une autre substance colorante,

rouge, qui porte, à l'Exposition, le nom de *granakermés*.

La grande variété des plantes aromatiques de la famille des labiées fournissent aux abeilles espagnoles de riches matériaux; aussi la cire et le miel sont ils supérieurs en Espagne. Le miel appelé *d'azahar*, (fleur d'orange), est renommé à Séville et à Cordoue.

Nous ne devons pas oublier, en faisant cette longue énumération des matières premières tant minérales que végétales et animales de l'Espagne, que, malgré l'excellence des pâturages et l'abondance du lait que cette circonstance détermine, on ne sait faire, dans la Péninsule, ni du beurre ni du fromage. Les laitiers de Paris, qui possèdent le remarquable talent de faire du lait sans mettre à contribution ni les vaches, ni les chèvres, ni les brebis, ni les femelles qu'elles soient d'aucun animal, et qui, à plus forte raison, doivent avoir trouvé le moyen de fabriquer des fromages sans le secours du lait, sont infiniment plus forts que les fermiers espagnols, et se trouvent en mesure de leur donner des conseils d'une grande utilité.

Une substance de sérieuse importance, que nous pouvons traiter ici sans sortir du giron des matières premières et sans trop empiéter sur l'ordre manufacturier que nous tenons en réserve, c'est l'huile.

Les huiles d'Espagne sont plus renommées pour leur abondance que pour leur qualité; encore s'agit-il de s'entendre par rapport au sens de ce mot *qualité*, appliqué aux huiles: en quoi consiste l'excellence de ce condiment? Voilà qui est fort difficile à spécifier, attendu que les opinions se divisent sur ce point. Si, voyageant en Espagne, vous vous arrêtez dans une *fonda* villageoise pour y manger une salade, l'hôtelier vous apporte une fiole verte, contenant une huile plus verte encore, mais d'une *qualité* si supérieure, selon lui, qu'une seule goutte suffit pour *embaumer* la laitue; et, en effet, les émanations de cet onctueux sont de force à nous exiger que la circulation du bouchon autour du saladier pour tenir lieu d'assaisonnement; cette huile économique, dont la consommation est plus particulièrement dévolue au flair qu'au goût, est réputée délicate dans les dix-neuf vingtièmes de la population péninsulaire. Dans notre pays, au contraire, elle serait proclamée détestable, et l'huile que nous consommons échapperait complètement par son insipidité acceptée à titre de finesse, à l'*intelligence* des palais espagnols. On voit qu'il y a deux manières de se prononcer sur l'excellence des huiles; mais, comme, pressés d'opter, nous devons avant tout, être de notre pays, nous soutenons l'opinion française contre les huiles fortes de nos voisins.

Notre détermination est d'autant plus logique, que l'Exposition n'offre que des échantillons d'huiles fines, ce qui prouve que l'Espagne reconnaît elle-même la défectuosité des autres, défectuosité qui dépend, non pas des olives, dont la qualité est parfaite, mais de l'insuffisance du mode de fabrication; ce mode que soutient, comme nous l'apprend M. R. de la Sagra, le goût du pays pour le muclage, est encore forcé de rester stationnaire, parce que le coût des moyens de transport n'admet pas des dépenses de pressage ou d'épuration qui ne seraient point remboursées par le commerce. Cette opinion est justifiée par les échantillons des huiles filtrées de Malaga, lesquelles, bien qu'inférieures à celles de Valence, sont cotées à 20 francs l'arrobe (42 1/2 kilogrammes). Celles de Cordoue et de Séville, qui valent 40 réaux ou 40 francs, peuvent être comparées à la troisième qualité de nos huiles de Provence.

Il n'y a pas de pays en Europe, où l'olivier se développe avec plus d'énergie qu'en Espagne; il y croît vite, y vit longtemps et trouve si fort à sa convenance les conditions que lui fait la nature, qu'il n'exige pas plus de soins que l'arbre le plus vulgaire; ses fruits sont d'une grande richesse, on voit fréquemment des olives, desquelles découle sans pression, une huile délicate. Cependant, cet article d'une consommation si générale, que l'Espagne pourrait produire en très-grande quantité et à moindre frais que la Provence, est condamné, toujours par l'absence de routes, à rester sans perfectionnement, et, par conséquent, sans renom; cette source généreuse du bien-être rural, se perd à la limite des districts, faute de chemin qui la puisse produire sur les marchés du monde. Disons toutefois, que, grâce au percement voyer qui s'est fait dans ces dernières années, cette branche d'industrie a reçu des améliorations notables. La cueillette et le choix des olives se font avec plus de soin; l'introduction sur divers points, de quelques presses hydrauliques, permet une élaboration rapide qui empêche la fermentation des fruits entassés; la classification des qualités se fait aussi d'une manière plus intelligente; il y a, en un mot, un progrès sensible, tant dans la récolte de la matière que dans sa préparation, et l'on peut déjà prévoir que dans un avenir prochain, les huiles espagnoles feront une rude concurrence à celles de Marseille.

Indépendamment des huiles d'olive, l'exposition d'Espagne, en offre encore de noix et de lin; les premières, venant d'Oviédo, et les autres de Murcie; mais ces produits sont naturellement destinés à rester sans application, en dehors de la consommation intérieure.

Là se borne notre examen touchant les matières premières de toute sorte, qu'on trouve sur le sol fécond de la Péninsule. L'esprit s'inquiète et le cœur s'attriste, lorsqu'on songe à cette longue série d'articles d'industrie, tant agricole qu'artistique, dont l'Espagne néglige ou dédaigne l'appropriation; les capitaux, les talents, la pratique acquise d'autre pays comparativement épuisés, trouveraient d'immenses applications de l'autre côté des Pyrénées. Nous verrons dans un prochain et dernier article, où en sont les manufactures espagnoles par rapport aux richesses élémentaires de la contrée.

BELLEGRADIE.

#### COURRIER DE PARIS ET DE LONDRES.

Il faut bien vous avouer que je ne sais rien de Londres, si ce n'est que la Sontag a pris, il y a quelques jours, sa volée pour les Etats-Unis; que les théâtres deviennent muets, déserts et mois comme l'ancien Odéon; que Londres est plus complètement que jamais enfin envahi par les simples curieux, et représente exactement une de ces demeures princière qu'en l'absence des maîtres on visite lestement en détail, moyennant un passeport en règle et *one shilling* de temps en temps aux *exhibitors*. Je n'en sais pas davantage et en réalité il n'y a rien de plus.

D'ailleurs, cette semaine, l'intérêt n'est point là. Paris s'est relevé de sa paresse d'abord: puis en ce qui concerne l'étranger même, la curiosité se divise: on se préoccupe singulièrement de l'Exposition de Bruxelles; dans huit ou dix jours, les fêtes de la révolution vont devenir l'occasion d'une attraction plus grande, et permettre de satisfaire deux curiosités du même coup, je veux dire du même voyage: en qualité de *courrier de Paris et de Londres*, il est bien entendu que, pendant le cours d'une solennité aussi compliquée, notre place est à Bruxelles. Nous profiterons de l'occasion et des gracieuses invitations du *Cercle*, pour vous parler un peu de nos amis et de nos ennemis un moment rapprochés, réunis dans ce véritable congrès de la paix, qu'il eût appartenu à la France, bien plus qu'à la Belgique, de convoquer. L'Angleterre s'était fait le rendez-vous de l'industrie universelle; Paris, le centre des lettres, des arts, des merveilles de l'imagination, la patrie du goût, Paris devait appeler à soi, en un pacifique concours, les peintres, les sculpteurs, les graveurs, les lithographes, les architectes, tous les poètes de l'art venant défilier devant leur seul juge, leur juge souverain. Il n'en est point ainsi, c'est affaire remise, en attendant le juge souverain va courir après les parties.

Jusqu'à là il y a, du reste, beaucoup à voir: La semaine dernière pas une nouvelle de théâtre, pas un incident, celle-ci abondance, exubérance: Le même jour trois premières représentations, deux reprises et une réouverture: A l'Opéra, la *Prophète*, pour la rentrée de l'Alboni. Aux Français, *Les demoiselles de Saint-Cyr*, pour Madeleine Brohan. La réouverture de l'Odéon par une pièce en cinq actes et en vers, de M. Ernest Serret, *Les familles*. Aux Variétés, *L'ivrogne et son enfant* pour les débuts d'une petite fille de six ou huit ans, Marie Dalby. A l'Ambigu-Comique, *La peau de chagrin*, par un *résurrectionniste* de Balzac. Dans quelques jours, assure-t-on, le Vaudeville se pavaise, s'illumine et chante sous l'intelligente direction de M. Bouffé. L'Opéra-National enfin a réparé sa salle et complété sa troupe. Vous voyez que de richesses. On n'attend plus que les trois coups.

Procédons par ordre: Il est inutile de parler de la rentrée de l'Alboni: l'affluence était extrême,

C'est le meilleur éloge. Rien de nouveau du reste. La Diva n'a perdu en voyage ni son talent, ni sa voix, ni son embonpoint.

Quant aux Français, nous aurons à revenir longuement sur la dernière tentative de M<sup>lle</sup> Madeleine. Passons aux nouveautés :

*L'Irrogne et son enfant* est un cadre destiné à montrer au public une petite enfant qui récite d'une façon suffisamment correcte, je veux dire, qui vagit sur l'air, car c'est là simplement une question d'oreille, une tirade de *Tartuffe* et une autre du *Moineau de Lesbie*. Mais il est à remarquer que le cadre ne s'ajuste pas le moins du monde.

Premier acte. — La petite fille va chercher son père au cabaret : elle rencontre un marchand de coco et lui dit, ou à peu près : « Je vais réciter une scène de Molière ! » — Grand écrivain, dit le marchand de coco, célèbre auteur de la *Grâce de Dieu* !

— Tiens, voilà le livre, tu vas me donner la réplique. Et le marchand de coco donne la réplique de la soubrette. Grand succès du petit prodige, le régleur lui-même est ému : « Cela ne m'étonne pas, dit-il, c'est du Molière : sublime auteur ! d'ailleurs, quand on a écrit *L'Auberge des Adrets* ! »

Encouragé par ce premier succès, l'enfant va chercher son père, qui bat sa mère et que l'on vient arrêter ; elle le prend par la main, le ramène au logis et le renvoie à l'ouvrage.

Deuxième acte : Son père et sa mère se disputent ; elle se met dans un petit coin et récite au marchand de coco le *Moineau de Lesbie*, à propos de quoi, je n'en sais rien ; à moins que ce ne soit parce qu'elle lui a déjà récité *Tartuffe*. Enfin elle va se coucher. Charmante enfant ! voilà comme je les aime. C'est par là qu'à son âge on devrait toujours commencer.

Là, au lieu de têter son pouce, elle lit Molière, elle repasse le *Malade imaginaire*, et au moment où son père menace sa mère, elle se précipite et mime par cœur, sans le livre, charmante enfant ! le rôle de Louison : elle feint d'avoir été frappée et tombe en criant : Je suis morte ! Douleur des parents : C'est toi. — Non, c'est moi. — C'est nous deux.

— Ne t'inquiète pas trop, maman, je ne suis pas tout à fait morte.

Enchantement, joie, raccommodement, et la petite demande au public grâce pour toute la famille, dans un couplet sur un air spécialement fait pour les enfants, et que chantent d'habitude la petite Ferreyra au Gymnase et la petite Montaland à la Montansier, en un mot tous les embryons dramatiques.

Enfin, celui-ci, il faut le dire, n'est pas du tout à la hauteur des deux autres : c'est un pauvre petit chardonneter assez bien sifflé, voilà tout ; du reste, beaucoup trop jeune : il y a, je crois, un âge fixé pour l'admission des enfants dans les manufactures, ne devrait-il pas y avoir un règlement de police qui interdise l'exploitation prématurée de ces pauvres petits êtres, dont sans remords on brûle les yeux, on étiole le teint, on éraïlle la voix. C'est pitié que de deviner les défaillances de cette pauvre poitrine et cette tension énervante du cerveau qui n'a pas l'âge.

Cela est triste d'autre part pour un écrivain comme M. Charles Desnoyers, qui compte de beaux et légitimes succès, cela est triste de faire une pièce misérable déjà vingt fois faite, dans Berquin d'abord, et il n'y a pas trois mois au Gymnase, la *Dot de Marie*, sans un détail nouveau, sans un fragment d'idée, sans même s'occuper sérieusement d'approprier cette vieilleries aux exigences des petits talents du prodige : cela est triste de faire de cette façon le métier de moniteur de phénomènes, puis d'obtenir grâce, en amenant devant la rampe, une pauvre petite fille qui balbutie le nom en joignant les mains, et qui va pleurer si on n'applaudit pas : dans ces circonstances-là on cède toujours aux enfants. Eh ! mon Dieu tiens, ma pauvre enfant, ne crie pas : Bravo ! Je n'aime pas les phénomènes, mais j'aime encore moins entendre larmoyer : là, bravo ! en veux-tu encore ? bravo ! es-tu contente ? Mais n'y reviens pas, ni M. Dunoyer non plus : du reste comme l'enfant ne peut nous lire, ici, nous le répétons hautement, la pièce est déplorable sous tous les rapports, et M<sup>lle</sup> Dalby n'est encore bonne qu'à manger des tartines de confitures.

La restauration de la salle de l'Opéra-National (troisième théâtre lyrique), est complètement terminée : on pense que l'ouverture pourra avoir lieu dans le courant de la semaine prochaine. On répète déjà au théâtre et l'on y apporte les décora-

tions de l'ouvrage qui doit être représenté dans cette solennité.

Tout a été changé dans la disposition des galeries ; elles font aujourd'hui le tour de la salle et viennent rejoindre les avant-scènes. Les vides qui produisaient un si fâcheux effet n'existent plus.

Sur la devanture de la première galerie, brillent les noms de Boieldieu, de Weber, d'Hérold, de Bellini ; au-dessus de la scène, de chaque côté d'un cadran qui remplace l'écusson traditionnel des armes de la ville de Paris, ceux de Cherubini, Dalayrac, Grétry, Mozart. Au commencement des avant-scènes, les bustes de Molière et de Corneille ont été remplacés par ceux de Lully et de Gluck.

Tout a été restauré, repeint. Le fond de la décoration générale est blanc mat. Les ornements sont en or. Les sièges des stalles, les tentures des loges, sont toujours d'un velours amarante.

Le foyer est remis à neuf. Le limonadier s'y tiendra et non plus dans l'espace qui s'étendait derrière les premières loges. Une entrée à couvert a été ménagée, rue des Fossés-du-Temple, pour l'arrivée des voitures et des personnes ayant des places retenues à l'avance.

La salle, comme autrefois, est éclairée par deux lustres et des candélabres apposés aux pilastres des avant-scènes.

Une innovation a été introduite sur la scène. De chaque côté on y a élevé quatre petites loges en bois comme à l'Opéra. Seulement ces petites loges, au lieu d'être derrière le rideau comme dans la salle de la rue Lepelletier, sont en avant. L'expérience seule apprendra si cette innovation est heureuse.

Du reste, tout a été fait pour rendre l'ancienne salle du Théâtre-Historique aussi élégante, aussi coquette, qu'elle était autrefois lourde et bizarre.

Voici pour le matériel. Maintenant pour la troupe : de vieux et jeunes noms, l'expérience et le talent. Paris, la province et la banlieue ; voyez plutôt. Voici le tableau qui vient d'être publié au complet sauf quelques accessions nouvelles auxquelles l'on a songé et qui doivent, dit-on, faire grand bruit : Directeur, M. Edmond Sevestre. — Régisseur général, M. Grignon père ; 2<sup>e</sup> régisseur, M. Fosse ; 3<sup>e</sup> régisseur, M. Arsène. — Chef d'orchestre, M. Varney ; 2<sup>e</sup> chef, M. Placet ; 3<sup>e</sup> chef, M. Philippe Hostié. — Contrôleur en chef, M. Merle. — Ténors, MM. Michel, Fosse, Philippe, Dulaurens, Horace Menjaud (fils du comédien de ce nom). — Barytons, MM. Meillet, Ribbes, Grignon fils, Williams. — Basses, MM. Boucher, Prouvier, Junca. — Basse-comique, M. Grignon père. — Larquettes, MM. Bordier, Neveu. — Ténor-comique, M. Soyex. — Cantatrices, Mmes Dhuez (Aldini), Rouvroy, Guichard, Lousteau, Caroline Vadé, Carmier, Céline. — Duègne, Mme Vadé.

A l'Ambigu-Comique la *Peau de Chagrin* est un succès ; il était impossible, quelque bonne volonté et quelque mauvais goût que mit l'auteur, de ne pas faire une pièce curieuse et intéressante avec l'admirable livre de Balzac.

Mais M. L. Judicis n'a fait preuve ni de maladresse, ni de mauvais goût ; la pièce est bien faite, bien conduite, les scènes sont vives, l'ensemble est très-amusant ; tout cela pêche un peu par les détails, qui ne sont pas aussi piquants que le souvenir et l'inspiration de Balzac pouvaient le faire espérer. M. Arnault, que nous avons trouvé fort remarquable dans le rôle du paysan de la *Rose et du Croquemort*, cette fois, pour les manières, la voix, la tournure, laisse singulièrement à désirer ; il nous a montré un Raphaël un peu lourd, un peu agreste, mais après tout vif, énergique, et très-correctement passionné. M. Bousquet se donne grand mouvement, mais n'est guère comique. Mme Lucie Mabire ou Lucie Plouvier, comme on voudra, qui a la spécialité des rôles criminels, des femmes sans cœur, des mères sans entrailles, des adultères sans excuse, des empoisonneuses ; de tous les péchés capitaux, en général et de l'envie en particulier ; enfin, qui réunit au féminin toutes les attributions du traitre de mélodrame, et elles sont nombreuses et d'un usage fréquent à l'Ambigu ; Mme Lucie enfin, c'est-à-dire Satan en personne, ce qui prouve bien, soit dit en passant, que le diable n'est pas si laid qu'on pense, Mme Lucie a joué d'une façon supérieurement, merveilleusement odieuse, le rôle de Fœdora. Une petite débutante, Mlle Elisa Deschamps, fort gracieuse, fort naïve et charmante, quoiqu'un peu inexpérimentée, a parfaitement rendu le caractère touchant de Pauline : en somme, la pièce est

convenablement montée, bien jouée et l'intérêt parfaitement soutenu. Nous croyons, cette fois, que l'Ambigu tient ses soixante représentations et du reste, le zèle et l'intelligence des sociétaires méritent bien le succès qui, trois fois presque de suite pour tant leur a fait défaut.

Voyons ! un peu de courage : passons à l'Odéon. M. Altaroche a bravement rouvert les portes avant le terme exigé.

C'est une singulière destinée, il faut l'avouer en passant, que celle de ce bon et spirituel M. Altaroche, notre maître à tous ; notre maître, car quel est l'homme de lettres au-dessous de trente-cinq ans qui n'a pas porté ses premières lignes rue du Croissant ? Quel est celui de nous, depuis Hégésippe Moreau jusqu'au dernier rhétoricien qui n'a pas été, au début, se faire corriger, conseiller, patroner et imprimer au *Charivari* ? Y a-t-il un seul de toute cette jeunesse encore militante, et qui, peut-être un jour constituera une époque, qui puisse dire n'avoir pas été parfaitement et paternellement accueilli par M. Altaroche, et autant que possible flanqué à la porte par M. Albert Cler, autrefois détestable écrivain dont on se moquait, aujourd'hui consul dont on ne parle pas.

C'est une singulière destinée, disons-nous, que celle de M. Altaroche : le fin journaliste qui a passé dix-huit ans de sa vie, qui a fait sa fortune à rire de l'Odéon, qui a inventé toutes ces plaisanteries aujourd'hui populaires et banales sur cette serre à champignons, devait, fatalité ! finir sa vie au milieu de ces toiles d'araignées, des rats, de la mousse, des mauvaises herbes, prendre ces ruines au sérieux, enfin rédiger en chef non plus des chansons contre la tragédie mais les pompeuses réclames destinées à annoncer à toute la France « l'affluence éfrayante qui force chaque soir les portes de l'Odéon ». C'était écrit ! cela est aussi beau, je crois, que la conversion de Clovis. Enfin, pour M. Altaroche, la lumière s'est faite ; il ne rit plus, il ne nie plus : le sceptique chante Hosannah ! il a reconnu — l'Odéon — *confessus est Odeonem*. Il brûle ce qu'il a adoré, etc.

D'autres disent : « C'était un suicide ; mais il est des gens qui se manquent toujours et dont ne veulent ni le malheur, ni la mort. » Cela est bien possible et j'avoue que je préfère cette explication :

M. Altaroche a trop d'esprit pour croire à la tragédie ; mais dégoûté de la vie politique après la dissolution de l'Assemblée constituante, se croyant attaqué de la poitrine, il s'était, paraît-il, retiré de l'autre côté de l'eau : c'était dans une de ces contrées inexplorées, désertes, comme celles que les anciens appelaient indistinctement *pays des Scythes*, parce que, n'ayant jamais vu le pays, ils pensaient qu'il n'y poussait rien du tout. Or, les Scythes étant très-sobres.... Enfin, c'était rue de Fleurus : « Là, j'attraperai le spleen, se disait-il, cela ira plus vite. » Pour rendre son suicide plus sûr, il alla plus loin : il prit la direction de l'Odéon ; il alla plus loin encore : il se promit de jouer une pièce de M. Ernest Serret, une pièce en vers, une pièce intitulée : *Les Familles* ; il alla plus loin : il la lut — jusqu'au bout.

Eh bien ! de ces quatre modes de suicides combinés, qu'est-il résulté ? L'air de la rue de Fleurus a rétabli la poitrine de M. Altaroche, la pièce de M. Serret a rétabli l'Odéon, et l'Odéon a rétabli la fortune de M. Altaroche. Tout est pour le mieux.

C'est exactement le dénouement de cette histoire sérieuse racontée par le héros dans le *Constitutionnel*, ou dans *l'Ordre*, ou je ne sais où. Un brave homme tenait tout particulièrement à se tuer. Pour ne point se manquer, il va sur le pont d'Asnières ; il suspend en dehors, au-dessus de l'eau, une bonne corde à nœud coulant bien solide ; il charge un pistolet, puis il avale un grand verre de n'importe quelle nicotine, poison violent, pourtant ; enfin, il passe le nœud autour de son cou et s'élance. Le voilà empoisonné ; de plus, étranglé ; de plus, suspendu au-dessus de l'abîme. Pour être plus sûr encore, il élève le pistolet à la hauteur de son front... ; mais, ici, commence l'homœopathie : il tire, la balle coupe la corde ; il tombe dans l'eau ; le froid le saisit, le fait vomir : voilà le contre-poison. Enfin, un monsieur, qui se promenait sur l'eau, le repêche, le reconnaît pour un homme qui lui a rendu autrefois de grands services, et il lui donne sa fille en mariage avec cinquante mille écus de rente !

N'est-ce pas là l'histoire de M. Altaroche ? Répétons-le, il est des gens dont le malheur ne veut point.

• DE BOCCONVILLE

## CORRESPONDANCE.

A. M. T...., à Vitry-le-Français. — Notre publication, après la clôture de l'Exposition universelle, continuera de donner des dessins de ce qu'elle renferme de plus intéressant et poursuivra l'examen successif des richesses de toutes les nations exposantes; elle donnera, en outre, des dessins et des notices touchant les travaux artistiques et les inventions de tout ordre qui, après s'être produits sur un point quelconque du monde, seront tombés dans le domaine public.

Le gérant, MANSARD.

— Huile de foie de morue naturelle, seule admise à l'Exposition de 1849., rue St-Martin, 110, à l'Olivier.

TAPIOCA DE GROULT J<sup>NE</sup>,

POTAGE RECOMMANDÉ PAR LES MÉDECINS.

Chez GROULT jeune, passage des Panoramas, 5, rue Ste-Apolline, 5, et chez les principaux épiciers.

Se méfier des imitations d'enveloppes, à l'aide desquelles sont vendus des tapiocas falsifiés.

**GIBUS** NEVEU, 5, place des Victoires. Spécialité de chapeaux mécaniques en soie, castor et mérinos noir et gris pour voyages.

Now read, Volume I, price 9s. 6d., of the **EXPOSITOR**; containing 1500 Columns of Letterpress, devoted to New Inventions—Registered Designs—improvements in Machinery of all kinds—Original Papers on the great Exhibition—Ample Accounts of the Articles in the place of industry—Original Correspondence connected with Preceding Subjects—and a mass of Miscellaneous information not to be found elsewhere in the Industrial Arts and Sciences. It contains 300 Engravings by Landells, and is handsomely bound in Cloth, with full gilt back, and ornamental design in gold on the side. It is not too much to say that it is the cheapest and best *Illustrated Work* of the kind ever published. The Volume is admirably adapted for presentation. Subscribers Copies, bound as above, at 3s., or the Covers supplied at 2s. 6d.; or in Exhibition Blue or Turkey Red Cloth gilt edges, 18s. 6d. JOSEPH CLAYTON, JUN., 295, Strand, and 223, Piccadilly; and all booksellers and News Agents.

The *Expositor* is published weekly. Price 4d. Stamped 5d. Prix—40 c. le Numéro et par la poste 50 c.

**LAMPES MODÉRATEURS A 6 F. ET AU-DESSUS**  
TRUC, 9, rue Sainlonge, au Marais.  
Grand choix de Modèles riches, nouveaux et variés pour Lampes en bronze et en porcelaine.—Economie et système d'éclairage supérieur à tous autres.—On échange les anciennes Lampes.

**GAZIFÈRE. APPAREIL GUERIN**

Pour fabriquer soi-même, dans quelques minutes, toutes espèces de boissons gazeuses: *eau-de-seltz, limonade, vins mousseux, tisanes, etc.* (LES POUTRES SONT COMPLÈTEMENT SÉPARÉES DE L'EAU.)—Cet appareil est d'un usage facile, d'une forme gracieuse, solidement établi pas de dérangement. 15 f. On expédie en province contre remboursement. Poudre p<sup>r</sup> faire les boissons gaz., 7 f. 50 les 2 k<sup>o</sup> p<sup>r</sup> 100 b. **GUERIN J<sup>e</sup> et C<sup>e</sup>**, rue et Terrasse Vivienne, 8 et 9, en face le Passage Colbert. PARIS.

**EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE**

Extrait du suc des fleurs et des plantes aromatiques.

APPROUVÉE PAR LES CÉLÉBRITÉS MÉDICALES.

Prix des Flacons : 1 fr. 50 c. et 3 fr.

Chez GELLÉ FRÈRES, chimistes-parfumeurs, rue des Vieux-Augustins, 33, près la place des Victoires; inventeurs du **REGENERATEUR** pour la pousse et la conservation des cheveux. On trouve chez eux le **SAVON PHILODERME** au suc de concombres, émoullit et rafraîchissant; l'**ELIXIR DE ROSES** de Paris, pour l'entretien de la bouche; le **CARBOQUINAROSE**, poudre dentifrice à base de charbon, de quinine et de roses de Provins; la **COMPOSITION ZOUAVE**, pour teindre à la minute moustaches et favoris; la **LOTION VÉGÉTALE**, pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux.

Dépôt chez tous les Parfumeurs et coiffeurs de France et de l'Étranger.

Voyages à la Mer. **TRAINS DE PLAISIR** Voyages à la Mer.  
**DE PARIS AU HAVRE, A ROUEN ET A DIEPPE.**

Du SAMEDI au LUNDI. — DÉPART à 4 h. 50 soir le samedi. — RETOUR le lundi.

PRIX : Aller et Retour, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classe, pour Rouen, 18 fr. — 15 fr.; pour le Havre, 28 fr. — 22 fr.; pour Dieppe, 25 fr. — 20 fr.

EMPLOI DE LA JOURNÉE : A **ROUEN** : Visite des Monuments historiques et des Eglises; Excursions à la côte Sainte-Catherine, à Bon-Secours et à la Bouille. — Au **HAVRE** : Promenades en mer; Bains de mer; Visite des Navires français et étrangers; Excursions à Honfleur, à Ingouville, à Sainte-Adresse, aux Phares, etc. — A **DIEPPE** : Promenades en mer; Bains de mer; Excursions aux Châteaux d'Arques et de Longueville.

**LE COURRIER DE L'EUROPE,**

SEUL JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE PUBLIÉ A LONDRES, FONDE EN 1840

A commencé à donner et donnera pendant toute la durée de l'Exposition, un SUPPLÉMENT GRATUIT DE VINGT-QUATRE COLONNES, spécialement consacré à l'examen critique des objets de l'Exposition.

Le **COURRIER DE L'EUROPE** donne dans chaque numéro toutes les nouvelles de la semaine, les articles les plus saillants de la Presse française; une partie anglaise; des bulletins politiques et commerciaux. Les revues littéraires, dramatiques et hebdomadaires des célébrités parisiennes. Les séances de l'Institut, etc., etc.

Le *Courrier de l'Europe*, ayant plus de onze ans d'existence, est le seul journal établi d'une manière durable dans la Grande-Bretagne. Le public auquel il s'adresse rend les annonces qu'on lui confie entièrement profitables.

On s'abonne à Londres, chez M. Joseph Thomas, 1, Finch Lane, Cornhill, city; et n<sup>o</sup> 2, Catherine Street, Strand, maison du *Courrier de l'Europe*, et à Paris, dans les bureaux du *Palais de Cristal*, 24, Passage Jouffroy.

Trois mois, 6 s. 6 d. (8 fr. 50 c.) — Six mois, 13 s. (17 fr.) — Un an, 1 liv. st. 6 s. (34 fr.) — S'adresser franco.

**LE DUCROIRE,**

ASSURANCES CONTRE LES FAILLITES.

CAPITAL SOCIAL : 2,000,000 FR.

ADMINISTRATION CENTRALE ET BUREAU DES ADHÉSIONS : RUE LAFFITTE, 41, A PARIS.

**LA PATRIE**

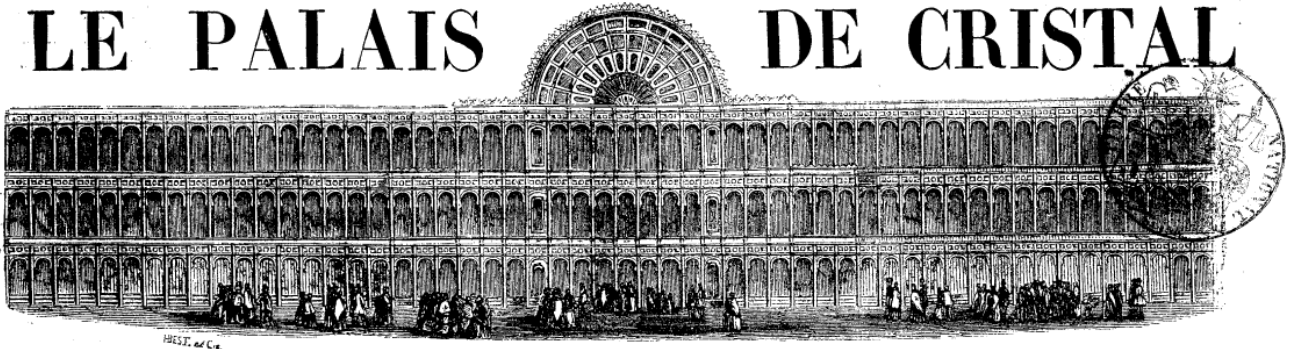
JOURNAL QUOTIDIEN

12, RUE DU CROISSANT, A PARIS.

Publie chaque soir une édition spéciale, qui s'imprimant quelques instants seulement avant le départ des courriers, porte dans les Départements et à l'Étranger, de DOUZE à VINGT-QUATRE HEURES AVANT TOUTS LES AUTRES JOURNAUX DE PARIS, les cours de la Bourse et des marchandises, les séances de l'Assemblée législative, les documents officiels, les nouvelles étrangères, etc.

PRIX D'ABONNEMENT : { Départements, 5 mois, 15 fr. — 6 mois, 29 fr. — Un an, 56 fr.  
{ Étranger, id. 20 fr. — id. 38 fr. — id. 72 fr.

# LE PALAIS DE CRISTAL



MONITEUR DES EXPOSITIONS. JOURNAL ILLUSTRÉ DU PROGRÈS DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE.

ABONNEMENTS pour Paris et les Départements : un an, 25 francs. — 6 mois, 12 fr. 50 c. — Étranger, un an, 30 fr. — 6 mois, 15 fr. (L'abonnement part du 1<sup>er</sup> août. — Collection antérieure : 12 fr. 50 c. brochée.)

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES.

On s'abonne, à PARIS, à l'Administration du Journal, 24, PASSAGE JOUFFROY. — On s'abonne également à PARIS, chez MM. Susse frères, 31, place de la Bourse; chez M. Hector Bossange, libraire pour l'exportation, 25, quai Voltaire; — à STRASBOURG, chez Alexandre, libraire; — à BRUXELLES, chez AUG. DECO, correspondant général pour toute la Belgique; — à LONDRES, chez J. Thomas, 4, Finch lane Cornhill; — Et chez M. DELIZY et C<sup>e</sup>, 13, Regent street; — chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger, et dans les Bureaux des Messageries Nationales. — Envoyer *franco* un mandat sur Paris ou un bon sur la Poste à M. MANSARD, gérant du Journal, 24, passage Jouffroy. — Les nouveaux abonnements courent à partir du 1<sup>er</sup> Août 1854

SOMMAIRE.

Notice sur la reine Victoria et le prince Albert. — Avis important. — Bulletin industriel. Fin de l'Exposition de Londres. Nos travaux. Notre avenir. Aux artistes, aux industriels, au public. — Exposition de Londres, par M. Jobard. — Exposition de la Belgique, de la Hollande, de la Suisse, par M. Haussmann. — L'Espagne à l'Exposition (fin), par M. Bellegarrigue. — Courrier de Paris et de Londres. — Correspondance.

DESSINS.

Portrait de la reine Victoria. — Portrait du prince Albert. — Nappe de communion. — Burette d'église. — Flacons en cristal. — Nécessaire de toilette. — Baire à parfums. — Le diamant bleu. — La cheminée en malachite du prince Demidoff. — La grande tasse en malachite. — Machine électro-magnétique. — Grue voyageuse (deux dessins). — Pompe à incendie du Canada. — Machine à air (quatre dessins).



Portrait de la reine d'Angleterre.



Portrait du Prince Albert.

NOTICE

SUR LA REINE VICTORIA ET SUR LE PRINCE ALBERT.

On sait avec quelle sollicitude et quel zèle le prince Albert a pris l'initiative de cette grande pensée qui a créé le palais de l'Exposition de Londres.

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur donnant ici une notice sur la reine et son royal époux.

Quant à la reine, nous n'avons qu'à rappeler que, placée à la tête de l'Angleterre depuis 1837, elle n'a jamais dévié, une seule fois, de la ligne de conduite tracée par ses devanciers : la plus grande qualité d'un souverain de la Grande-Bretagne, c'est

de savoir concilier entre eux les pouvoirs constitutionnels et de maintenir l'harmonie indispensable entre la royauté et le parlement. La reine Victoria n'a pas, un seul instant, fait autre chose que de réaliser cette paix, indispensable au sein des grands pouvoirs.

Épouse dévouée, mère affectueuse, femme distinguée, elle sait, en se livrant avec succès au culte des arts, embellir la vie intime par le charme que donne le commerce si précieux des inspirations d'une intelligence merveilleusement douée.

Que peut-on ajouter de plus pour faire connaître les qualités d'une reine qui se rend si digne de la splendeur qui environne ses hautes destinées et du

bonheur domestique qui la récompense de ses nobles sentiments d'épouse et de mère ?

Quant au prince Albert, il est nécessaire de donner sur sa vie quelques détails curieux.

Albert-François-Auguste-Charles-Emmanuel, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, est né le 26 août 1819; il est le second fils du dernier duc de Saxe-Cobourg-Gotha.

Le duc Ernest, donna les plus grands soins à l'éducation de ses deux fils, Ernest et Albert. Ils furent élevés au château d'Ehrenberg, sous la direction de professeurs distingués. Le prince Albert perdit sa mère à l'âge de onze ans; ce malheur décida son père à le confier pendant quelque temps

aux soins de sa sœur, la duchesse de Kent. Ce fut ainsi que le prince Albert partagea les jeux de sa cousine, la princesse Victoria, dans les jardins de Kensington et de Claremont; et l'affection qui les unit dans leur jeune âge avait pris de si profondes racines, qu'elle résista à l'absence même. Devenue reine, la princesse Victoria donna sa main au compagnon de son enfance.

Après le second mariage de son père, le prince Albert retourna à son pays natal, et se livra sérieusement à l'étude, suivant le plan établi d'après le duc Ernest lui-même. A dix-sept ans, il était admis à l'Université de Bonn, après avoir passé un brillant examen.

A l'université de Bonn, le prince Albert se voua à l'étude avec autant d'ardeur que de succès, et la bonté et la générosité de son caractère lui gagnèrent l'affection de tous ceux qui eurent le bonheur de l'approcher. Jurisprudence, histoire, philosophie, sciences exactes, le prince Albert apprit tout avec une sagacité tout à fait spéciale; il aimait beaucoup l'art de la musique; il devint un compositeur distingué.

Le prince Albert achevait brillamment ses études et entra dans le monde, que sa royale cousine d'Angleterre accomplissait sa dix-huitième année, et atteignait sa majorité légale. Cet événement fut célébré avec grande pompe à Londres, et parmi les premiers accourus pour féliciter la princesse Victoria, se trouvaient le prince Albert, son père et son frère. Il y avait aussi le prince d'Orange et ses deux fils; mais personne ne fut mieux accueilli par l'héritière présomptive de la Grande-Bretagne, que l'ami de son enfance, et les princes de la maison d'Orange durent renoncer une seconde fois à s'unir avec celle d'Angleterre.

Les grandes fêtes qui furent données à l'occasion de la majorité de la princesse étaient à peine terminées, que le roi Guillaume IV fut saisi d'une maladie dangereuse dont il mourut le 20 juin 1837, et sa nièce, Alexandrine Victoria, fut proclamée reine de la Grande-Bretagne et d'Irlande.

Après le couronnement de la jeune souveraine, qui eut lieu en 1838, le prince Albert quitta Londres pour retourner en Allemagne, et aller visiter la terre classique des beaux-arts. Il passa l'hiver en Italie, et à son retour au château d'Erenberg, il fut agréablement surpris de trouver dans un de ses appartements un portrait de la reine Victoria, que S. M. y avait envoyé pendant son absence.

Au mois d'octobre 1839, le prince Albert revint à Londres, et il en repartit le 15 novembre pour l'Allemagne; il était déjà le fiancé de la jeune et puissante reine et le prince adoptif de l'Angleterre. Le 23 du même mois, la Reine annonça à son conseil privé qu'elle l'avait choisi pour époux. « J'ai la « profonde conviction, — dit la jeune Reine, — « qu'avec l'aide de Dieu, l'engagement que je vais « contracter, dont je comprends toute la solennité, « et auquel je ne me suis décidée qu'après de mûres « réflexions, assurera mon bonheur domestique en « même temps qu'il contribuera aux intérêts de ma « couronne et de mon peuple. »

Le mariage suivit. La vieille chapelle royale de Saint-James resplendissait d'or et de velours. La joie se peignait sur tous les visages, à l'exception d'un seul, celui de la duchesse de Kent, l'auguste mère de la royale fiancée. Et cependant, l'union que le ministre de Dieu allait consacrer accomplissait le plus cher de ses desirs. C'est qu'une mère ne se sépare jamais sans peine de sa fille, pour la voir unie par d'autres liens à un homme, et à un étranger.

Qui ne sait que ce mariage a été béni du ciel, que six enfants en sont nés; qui ne sait qu'il a assuré le bonheur des illustres époux, et que toute la nation anglaise en est fière. Orgueil bien légitime, tribut bien mérité!

Le prince Albert, à la seule exception du duc de Wellington, est l'homme le plus populaire des trois royaumes, et la conduite invariable qu'il a tenue lui a gagné le respect, l'amour et l'admiration de tous.

Fidèle aux traditions de la maison de Saxe-Cobourg et de celle de Brunswick, il a encouragé, avec autant de libéralité que de discernement, les sciences, les lettres, les arts, l'industrie, l'agriculture. Il s'est surtout occupé avec un soin tout particulier de l'amélioration de la condition des classes ouvrières.

Le grand succès de la dixième exposition française, qui avait eu lieu en 1844, décida plusieurs notabilités du Parlement, de l'industrie et du com-

merce, à s'occuper activement d'établir à Londres une exposition analogue; les partisans de ce projet étaient généralement membres de la Société des Arts, dont le prince Albert est président. Passant de la théorie à la pratique, cette société organisa, dès 1847, et à ses propres frais, une exposition partielle des produits manufacturés, en faisant résolument connaître que ce n'était là que le commencement d'une longue série d'expositions. Cet essai fut couronné de succès, et la Société des Arts se détermina à le répéter annuellement, afin de préparer à la fondation d'une exposition quinquennale, qui devait avoir lieu en 1854.

Cependant, l'exposition de 1849 eut encore plus de succès que celle des années précédentes; la reine y avait envoyé quelques ouvrages précieux, et l'opinion publique se déclarait de plus en plus en faveur de la cause que la Société des Arts soutenait si énergiquement. Profitant de ces bonnes dispositions, la Société fit adresser à la Chambre des Communes une pétition demandant la concession, pour 1854, d'un bâtiment public qui serait affecté à l'Exposition.

En sa qualité de président de la Société des Arts, le prince Albert avait été informé de toutes ces démarches et leur avait donné sa sanction; mais après la session de 1849, S. A. R. prit l'entreprise sous sa direction personnelle et immédiate.

Dans ces entretiens, l'honorable M. Buffet, ministre du commerce, conçut la grande idée d'établir à Paris une exposition universelle des produits de l'industrie de toutes les nations; mais les chambres de commerce qu'il consulta à cet égard s'étant montrées généralement peu favorables à sa proposition, le ministre dut l'abandonner. Les motifs qui dictèrent les réponses négatives des chambres de commerce et consultative, ne pouvant être analysés et discutés dans cette esquisse biographique, il nous suffit de dire que le prince Albert, frappé des résultats immenses d'une exposition universelle, étudia le projet du ministre français, et résolut de le réaliser à Londres.

Le pays tout entier applaudit au projet si noble, si élevé, si réellement humanitaire du prince Albert.

Le prince Albert est chevalier de la Jarretière, grand-croix de l'ordre du Bain, grand-croix de St-Michel et St-Georges, etc., maréchal de l'armée et grand chancelier de l'Université de Cambridge; mais tous ces grands titres sont bien pâles devant celui de fondateur de l'Exposition universelle des produits de l'industrie de toutes les nations.

#### Nouvelles conditions d'abonnement.

Au journal LE PALAIS DE CRISTAL.

A partir du 1<sup>er</sup> août dernier, le prix de l'abonnement a été fixé de la manière suivante :

Un an.....	25 fr.
Six mois.....	12 fr. 50 c.
ÉTRANGER.	
Un an.....	30 fr.
Six mois.....	15 fr.

Tout abonnement d'un an pris avant le 1<sup>er</sup> Octobre donne droit, moyennant 2 fr. 50 c. seulement, à une magnifique VUE INTERIEURE du PALAIS DE L'EXPOSITION, imprimée et coloriée à trois teintes sur papier double-colombier de 1 m. 20 c. sur 0 m. 90 c.

NOTA. — En adressant franco un mandat de 12 fr. 50 c. à l'ordre du gérant, les abonnés pour la durée de l'Exposition, recevront le journal jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1852. Pour les nouveaux Abonnés, collection antérieure au 1<sup>er</sup> août, 12 fr. 50 c. (Ajouter 3 fr. 50 c. pour la prime).

#### AVIS IMPORTANT.

Le terme de l'exposition universelle est fixé au 11 octobre prochain. Les abonnements pris pour la durée de l'exposition expirent donc le même jour; nous engageons ceux de nos souscripteurs qui désirent continuer, à se conformer aux nouvelles conditions d'abonnements et à nous en envoyer le montant.

#### BULLETIN INDUSTRIEL.

Fin de l'Exposition de Londres. — Nos travaux. — Notre avenir. — Aux artistes, aux industriels, au public.

#### I.

Dans quelques jours, les portes du Palais de Hyde-Park seront fermées: toutes les nations du monde auront passé dans cette vaste et merveilleuse enceinte, laissant comme un sillon lumineux sur un ciel resplendissant; puis les compartiments de cet édifice seront réunis; ils seront enlevés après le départ de ces marchandises où s'est empreint le cachet du génie moderne. Le parc fashionable sera nivelé; les voitures armoriées de la noblesse anglaise reprendront leurs promenades accoutumées, le gazon repoussera bien vite à la place même où s'élevait ce Temple des Arts; les beaux arbres qui se trouvaient pourtant à l'aise sous ce dôme étoilé à mille couleurs balanceront leur cime à l'air, au grand air de la liberté; et l'on ne parlera plus du Palais de l'Exposition que comme du plus beau souvenir des temps modernes. On se rappellera le passage de ces flots humains qui venaient, comme dans un Océan commun, faire reconnaître leur originalité, s'étudiant, s'analysant pour se prêter les ressources de leurs aptitudes, de leurs inspirations mutuelles... puis rien... voilà le sort de bien des choses élevées en ce monde, resplendissantes, sous le ciel, d'un éclat autorisé par Dieu!...

Mais, si le Palais des Arts et de l'Industrie disparaît, si la forme matérielle est soustraite à nos regards, le principe, le sens immatériel qui a présidé à ce grand fait de l'année 1854, à cette première année de la seconde moitié de notre siècle, reste debout; et cette réunion de l'art et de l'industrie est le point de départ de ce qui doit compléter l'enfancement des merveilles positives qu'il nous est donné d'atteindre et d'admirer dans le dix-neuvième siècle.

Non-seulement, le palais de Hyde-Park a été pour l'humanité le caravansérail de toutes les nations où le génie cherche et enfante; non-seulement les journées de l'Exposition seront toujours placées devant les regards des peuples comme les Ephémérides du plus grand acte d'association vers le culte des grandes idées; mais encore, il semble que la Providence ait voulu profiter d'une époque de troubles et d'agitations pour frapper les esprits par une solennité exceptionnelle: il semble que l'élément le plus certain, le plus décisif de la paix universelle, l'art, cette religion moderne des esprits qui veulent la vérité et qui s'inspirent des beautés naturelles, ait été indiqué aux hommes appelés sur un seul point, dans une île indépendante et pleine d'expansion et de pouvoir sur le globe, comme pour se reconnaître, compter ensemble avec leurs ressources, se mettre en commun, et enfin, faire sortir de ces analyses, de cet examen, de cette communauté d'intelligence tendue vers le même but, ce grand résultat, la réalisation définitive de la paix par le travail.

Aussi, réunion des merveilleuses productions du génie;

Communauté des nations dans le même but pour les arts;

Voilà ce qui est fondé par l'Exposition de 1854.

Disons-le donc, en toute confiance, notre tâche commence; et le terme de l'Exposition est pour notre journal le point de départ de la mission que nous voulons remplir.

Nous devons donner à nos lecteurs des explications précises à ce sujet, afin que nous leur fassions bien voir toute l'étendue du cercle dans lequel se meut notre pensée, et de les convier à venir avec nous réaliser non pas nos espérances, mais bien les spéculations nécessaires de notre esprit.

#### II.

Nous commençons par le dire une fois pour toutes :

Nous ne cherchons pas dans la vague des théories, dans les phrases faites pour et par les écoles, les éléments du succès incontestable qui vient déjà couronner nos efforts.

C'est dans la pratique, c'est dans les faits, c'est au sein même des merveilleuses productions du génie, que nous venons appuyer et fonder les éléments de notre mission.

Si les résultats constatés de l'industrie sont merveilleux, il n'en est pas moins vrai que les industriels souffrent; si le génie marche et crée, il est avéré qu'il attend de ses créations et de ses fabri-

ques le repos et le bien-être qui lui sont ravés.

Le premier enseignement qui ressort de l'exposition de Londres, c'est donc qu'il faut assurer à l'industrie des droits légitimes qui sont oubliés ou foulés aux pieds.

Si des entraves se dressent contre le développement des découvertes, et s'il faut que les peuples passent une partie de leur temps à se porter les uns aux autres un préjudice notable, cela tient à ce que la gloire des uns consiste à inventer malgré les obstacles de la souffrance et de la misère, et celle des autres à copier, à piller le travail des premiers, parce que rien n'assure, rien ne vient, chez eux, consacrer les droits sacrés de l'inventeur, et qu'il suffit d'une barrière de nation à nation pour permettre que la découverte devienne le bien commun.

En sorte que :

Paralysie pour celui qui travaille et qui crée en l'absence de toute protection légale;

Paralysie pour certains peuples, lesquels néanmoins passent pour être civilisés; par la contrefaçon oisive qui étouffe le germe de leur génie; telles sont les conséquences toutes naturelles de la situation anormale où se trouve la Propriété Intellectuelle.

D'où il résulte pour nous que le premier objet de nos travaux doit être de faire triompher les droits méconnus de cette Propriété, c'est-à-dire de demander, de préparer, d'obtenir la réforme d'une législation absurde et spoliatrice.

Cette partie de notre mission, nous ne l'avons pas négligée jusqu'à ce jour. Tout en suivant d'un œil attentif, tous les produits de l'Exposition de Londres, tout en réservant dans notre journal la plus grande place à ces produits dont nos dessins et nos gravures ont donné les détails, nous avons énergiquement arboré le drapeau de la Propriété Intellectuelle, développé une partie de ses ressources, énoncé ses droits les plus légitimes, fait appel à tous les intéressés.

Dans le courant du mois prochain, nous aurons une occasion solennelle de développer et de formuler nos principes. Déjà les adhésions, qui nous arrivent de toutes parts, nous prouvent que la mission que nous poursuivons est comprise, et que nos partisans ne demandent qu'une occasion de se former en groupes pour défendre avec nous cette grande question.

On le voit, sur ce point, nous n'avons pas perdu de temps, et il faudra bien que les esprits les plus rebelles se décident à venir à nous, que la lumière se fasse, que la loi soit réformée.

### III.

Les objets de l'Exposition, admirés des millions de spectateurs qui ont traversé le Palais d'Hyde-Park, reproduits par le crayon de nos meilleurs artistes, ont déjà enrichi les colonnes de notre recueil, et nous avons encore une nombreuse et riche série de vignettes à publier qui iront trouver celui qui n'a pas visité personnellement ces merveilles. Il pourra se rendre compte de ces richesses, en étudiant les détails; ce sera, pour un long temps encore, une revue pleine de curiosité et d'intérêt, et l'on peut ajouter que la profusion avec laquelle nous livrons ces vignettes à nos lecteurs, est digne de la généreuse initiative qui a présidé à cette grande œuvre.

Mais là ne s'arrêtent pas nos efforts :

Il est incontestable que l'alliance des Arts et de l'Industrie est devenue la pensée commune, la conséquence nécessaire de ce grand acte de l'Exposition de 1854. Ce qui n'était dans les esprits qu'à l'état de germe et de principe, est devenu le fait peut-être le plus considérable de notre temps; et, pour les philosophes ou les hommes d'Etat qui se rendent compte de certaines influences, le travail de ces contemplations de l'art, qui viennent éclairer les esprits inférieurs, se propage et s'étend chaque jour davantage.

Dieu a mis dans notre organisation deux éléments très-actifs de développement intellectuel; et, par deux points qui tiennent chacun à une action physique et directe, Dieu a voulu agrandir le cadre de notre intelligence et de nos ressources morales. C'est, d'une part, l'harmonie des sons; c'est, d'autre part, la vue et la contemplation du beau.

L'harmonie a des résultats que personne ne peut mettre en doute.

Depuis quelques années surtout, des masses chorales se sont organisées. L'Association des musiciens, qui est devenue si puissante depuis sa création, a multiplié les moyens de propager dans les classes

ouvrières, le sentiment de la musique. Des chants suaves, énergiques, gracieux ou vifs et animés, ont été exécutés par les orphéonistes, et l'union de ces mille voix, sans instrument pour les soutenir, a donné instinctivement et peu à peu, aux ouvriers chargés de les traduire, le sens profond de ce qu'il y a de fort et de sympathique dans l'harmonie. Dire que le langage des sons a pris sur le peuple une influence réelle, c'est exprimer ce qui n'est pas l'objet d'un doute pour ceux qui ont jamais assisté à ces concerts d'orphéonistes, dirigés par M. Hubert. Dans les départements, des chefs d'orphéon, ont organisé des sociétés; un membre de l'association, M. Delaporte, a mis à cette organisation un zèle et une ferveur qui tiennent de la foi.

C'est qu'en effet, rien n'est vrai, rien n'est positif comme la fiction d'Orphée; et si quelque chose peut jamais assouplir les esprits les plus rebelles, certes, ce doit être cette influence magnétique, cette communication par le sens le plus délicat de notre économie, des sensations les plus saisissantes, qui se cachent dans le mystérieux langage de l'harmonie musicale.

Le second agent qui vient directement saisir nos esprits par l'intermédiaire de nos sens, c'est la contemplation du beau.

Les artistes, sont les initiateurs de ces secrètes émotions; et quand ils empruntent à la nature ses ressources pour mettre à la portée de toutes les âmes les grandeurs dont ils se sont faits les interprètes privilégiés, non-seulement ils font de l'art, mais ils sont les organes les plus sûrs de la pensée philosophique, qui élève l'esprit, rassérène les cœurs, et inspire la concorde, en substituant au trouble et au désordre, le calme et la pureté.

Quelle est l'intelligence, si humble, si peu éclairée qu'elle soit, qui n'a pas senti tout ce qu'il y a de magnifique dans l'émotion que produit un chef-d'œuvre de l'art antique ou moderne? Quel est l'homme, fut-il sauvage, à qui ne se soit pas révélée la conscience de son être, quand les merveilles naturelles se sont développées devant lui, dans toutes leurs splendeurs?

Eh bien! c'est à cette alliance qui s'opère de l'art avec l'industrie que l'on doit ces révélations intimes, ces saintes et grandes émotions. Or, cette alliance, elle est faite : chaque jour, elle se développe par une application laborieuse et incessante. C'est là, selon nous, le plus beau travail de notre temps, parce que, d'une part, il élève la pensée de ceux qui professent le culte des grandes choses, et parce que, d'autre part, il propage ce culte et ses immenses résultats, là où la lumière n'a pas encore tout à fait pénétré.

L'art invente et traduit tout ce qui est élevé; c'est l'interprète direct du beau : l'industrie s'empare de l'œuvre, et elle la vulgarise.

Aussi, qu'arrive-t-il? C'est que toutes ces grandes productions qui étaient cachées comme à des profanes, se placent maintenant entre les mains de tous : les chefs-d'œuvre sont l'alphabet de cette langue inspirée que l'on appelle l'Art; et, en se propageant, en se multipliant, par le secours de l'industrie, il est évident que la langue devient elle-même populaire, générale, universelle.

Et vous iriez refuser le concours de vos lois, l'autorité du droit et du juste à cet agent magique? et vous laisseriez mourir de faim, ou gémir, dans la misère, l'homme qui se place comme l'interprète de tant de mystères? Quand, pour l'aumône de quelques articles de lois on vous rend le repos, l'élévation des idées, les principes éternels de l'harmonie, vous iriez refuser un peu de protection, une parcelle de bien-être! Non, cela n'est pas possible, cela n'est pas naturel, cela n'est pas habile.

Cependant, que d'éléments négligés; combien de généreux efforts auxquels on ne laisse que l'épuisement dans l'isolement? Eh bien! c'est là ce qui doit être et ce qui sera l'objet de nos investigations; c'est là le second but de notre mission.

Nous nous demandons bien souvent ce que fait l'autorité, en matière d'arts et d'industrie; et nous sommes forcés de reconnaître qu'elle borne sa tâche à un enregistrement de brevets ou à des commandes de faire.

Si nous avions l'honneur de diriger les Beaux-Arts ou de suivre le génie industriel dans ses luttes intimes, nous comprendrions autrement notre tâche; or, ce que nous ferions avec toutes les ressources que donne l'autorité, avec les moyens certains qu'ajoutent les rouages administratifs à l'esprit de direction, à la volonté d'agir, nous, simple journal, simple recueil, dévoué à des inté-

rêts qui nous sont chers, nous le faisons, nous le ferons chaque jour.

Nous avons déjà commencé.

Dans les ateliers de nos grands maîtres, en peinture, en sculpture, en architecture, s'élaborent non-seulement les quelques œuvres destinées au grand jour et à la publicité des expositions, mais encore, s'exécutent une foule de travaux précieux pour l'art et qui s'en vont comme les dieux inconnus, dans quelque cabinet d'amateur, dans quelque musée caché. Nous les mettrons en lumière : nous avons déjà pris nos mesures; et à partir du mois prochain, mettant toujours en pratique nos principes et nos projets, nous publierons dans les colonnes de notre journal, des œuvres que nous avons la permission de copier dans les ateliers de nos maîtres les plus chéris.

Il est encore une classe d'hommes pour qui l'art est un culte; cependant le mystère ou l'incognito privent le public de leurs plus exquis inspirations.

Nous ferons ce que devraient faire MM. les directeurs des Beaux-Arts et de l'Industrie. Nous irons les trouver dans leur modeste cellule : nous monterons dans leurs ateliers, et là, cherchant toujours l'art, ce grand et ce suave langage d'en haut, nous en révélerons les richesses cachées ou discrètes.

Enfin, les industriels qui se vouent à la traduction économique des œuvres si précieuses de nos maîtres seront aussi l'objet de nos recherches et de nos études. Les procédés mécaniques, les inventions qui tendent à vulgariser l'art, à le faire pénétrer, à l'appliquer aux objets les plus usuels, nous nous en emparerons, et toujours dans le but désintéressé mais si large de cette propagation, nous ferons connaître à nos lecteurs l'invention et l'inventeur.

### IV.

On le voit, le cercle de nos travaux s'étend chaque jour. Nous avons pris, comme point de départ de cette mission, le grand fait international de l'Exposition de Londres, nous allons pouvoir appliquer les idées qui nous inspirent.

Déjà, hâtons-nous de l'annoncer comme une bonne nouvelle, nous serons en mesure dans nos prochaines livraisons de donner des vignettes représentant :

— L'intérieur de l'atelier de notre grand statuaire PRADIER, et des statues inédites qui y sont en cours d'exécution;

— Un tableau de CAMILLE ROQUEPLAN, un de nos peintres les plus élégants et les plus vrais;

— Un dessin représentant la *Maison des Arts*, un établissement nouveau qui a pour mission la reproduction et la réduction des chefs-d'œuvres de l'art par un nouveau procédé, etc., etc.

Voilà pour les ARTS proprement dits :

Dans l'ORDRE INDUSTRIEL, nous avons plusieurs branches à exploiter :

1<sup>o</sup> Toutes les fois que des Expositions reproduiront un spectacle analogue à celui qu'il nous a été donné d'admirer à Londres, nous en donnerons à nos lecteurs l'analyse et les riches dessins, telles qu'en soient les proportions;

2<sup>o</sup> Nous nous mettrons en quête de brevets d'inventions les plus nouveaux, et si la description des procédés nous paraît utile, nous nous empresserons de la publier, appuyée des dessins nécessaires à leur exploitation;

3<sup>o</sup> Les usines, les ateliers, seront par nous explorés avec soin. Le travail des machines nouvelles, l'exposé des procédés seront clairement livrés à l'appréciation, à l'examen de nos lecteurs. C'est le meilleur moyen de les instruire des grands progrès faits par l'industriel, qui cherche au risque de sa fortune, à enrichir l'humanité par la mise en œuvre des ressources cachées de la nature;

Dans l'ORDRE AGRICOLE, nous donnerons les dessins d'instruments nouveaux, le développement des procédés agronomiques, les comptes rendus des sociétés et des écoles fondées pour l'extension de cette science si utile dans notre pays.

Enfin, nous emprunterons à l'Académie des sciences, aux Conservatoires des arts et métiers, aux Sociétés savantes, tout ce qui nous paraîtra intéressant, en dépouillant les questions scientifiques de leur aridité.

Associant ainsi l'art à l'industrie, nous en suivrons les progrès, non pas seulement au point de vue de la théorie, mais en pratique; heureux de seconder les efforts des industriels et des artistes, en les protégeant sous le double rapport de leurs droits et de leur renommée.

ALEXANDRE LAYA,

Redacteur en chef, avocat à la Cour d'appel de Paris.



## NAPPE DE COMMUNION,

PAR M. GILBERT FRENCH  
(de Bolton).

Le luxe des temples protestants n'est pas grand, on le sait : rien n'égale la simplicité un peu trop uniforme, pour nos habitudes, de ces églises toutes de chêne, avec une chaise et une table où se célèbre la communion. Un seul objet fait exception à la règle, c'est la nappe que l'on place sur la sainte table. Les beaux procédés de tissus de lin que l'Angleterre fait mettre en œuvre sont employés pour le jour où se réunissent les fidèles pour cette pieuse cérémonie.

M. Gilbert French, de Boston, est un des fabricants les plus renommés pour



Nappe de communion, par M. Gilbert French, de Bolton.

tôt destinée à orner la table d'une salle à manger que celle d'un temple. Il y a un mélange de sacré et de profane qu'il faut toujours regretter.

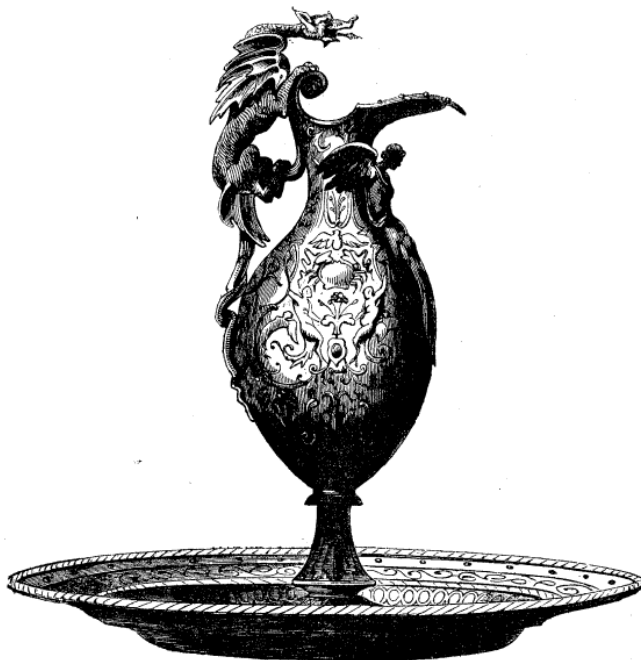
## BURETTE D'ÉGLISE,

PAR M. VILLEMSENS  
(de Paris).

On remarque, à l'Exposition de Londres, plusieurs ornements d'église, dans une vitrine qui appartient à M. Villemens, fabricant de Paris. Nous donnons ici le dessin d'une burette et de sa cuvette. Les objets qui sortent de cette fabrique sont remarquables par l'exécution. Il y a toujours une pensée artistique dans l'agencement des détails.

Les fabriques de bronze prennent en France une grande extension, et le travail du plaqué se perfectionne plus qu'on ne saurait dire. Le grand avantage de ce genre de travail, c'est de mettre une œuvre de goût, par son bon marché, à la portée de toutes les fortunes. Il est à désirer que dans les églises de campagne, les objets employés par le culte puissent être partout dignes de leur appropriation. C'est là le but que paraît poursuivre M. Villemens, et nous ne saurions trop louer cette tendance, éminemment utile.

Nous ne dirons pas ici, ce que nous disions plus haut, en ce qui con-



Burette d'église, par M. Villemens, de Paris.

cerne les ornements des temples protestants. C'est un des privilèges de notre religion catholique, de pouvoir prêter à l'ornementation de nos églises, le concours des merveilles de l'art. Rien n'est négligé pour enrichir l'intérieur des chapelles, de tout ce que la peinture, la sculpture, l'ornementation, ont de plus éclatant. Le génie, est tout naturellement écrit sur les murailles intérieures des temples consacrés à Dieu qui l'inspire; et ce luxe où il se révèle, n'est et ne peut être considéré comme contraire aux saintes inspirations de la religion.

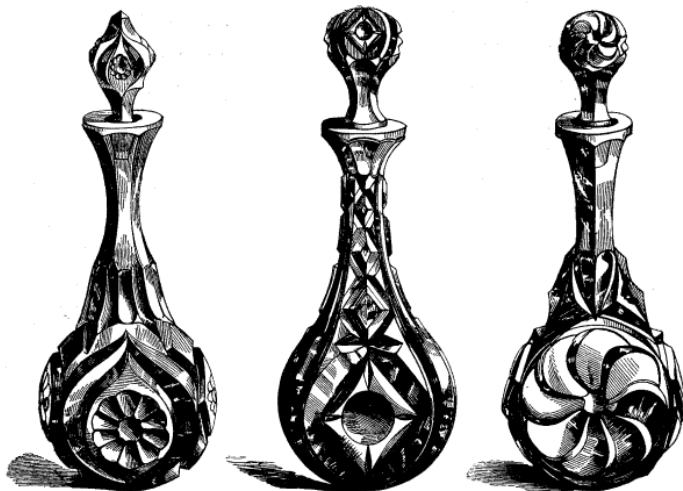
Voyez en Italie, en Belgique : où sont les chefs-d'œuvres des maîtres ? dans les églises ; qui a jamais inspiré avec plus de perfection dans l'art, les peintres et les sculpteurs ? La Religion. On comprend l'humilité dans l'âme, l'absence du luxe, si le luxe est personnel ou le résultat de la vanité humaine ; mais félicitons-nous de ce que la pensée, qui s'anime de la religion, puisse s'exalter au spectacle des grandes œuvres qui ornent nos églises, et formons des vœux pour que les plus humbles, puissent posséder l'image correcte et à bon marché, des ornements les plus rares et les plus coûteux.

## FLACONS,

PAR M. SUMMERFIELD  
(de Londres).

Le cristal se prêtera toujours aux combinaisons les plus favorables à l'éclat de ces objets pleins d'élégance qui viennent orner les boudoirs et les salons. On sait combien la Bohême et la France ont perfectionné le travail sur le cristal, et avec quel art on peut faire rendre tout son éclat à ce morceau de verre, brillant comme le diamant, auquel parfois il emprunte son eau la plus pure. Nous donnons ici trois flacons, comme échantillons des produits d'une maison fort renommée dans ce genre de travail, celle de M. Summerfield.

Nous devons dire ici, que le palais d'Hyde-Park contient



Flacons, par M. Summerfield, de Londres

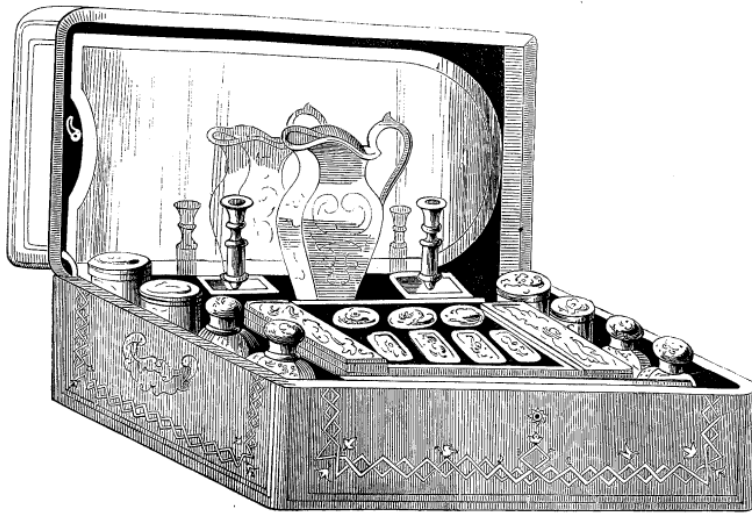
des minéraux travaillés avec un grand soin, et nous ne saurions trop conseiller nos lecteurs, d'examiner avec attention le département des mines et métallurgie, où se trouvent les plus beaux échantillons de cristallographie. L'art de tailler les cristaux et de les polir, date de la moitié du dix-huitième siècle. C'est en 1740, que cet art fut importé en France, par un certain Bucher, un de ces enfants de la Bohême, où se font ces chefs-d'œuvres de verres, qui excitent une admiration si légitime. Il faut quatre parties bien distinctes, pour achever ce travail : 1° l'ébauchage à la meule de fer ; 2° l'adoucissement à la meule fine ; 3° l'adoucissement à la meule de bois tendre ; 4° le poli à la meule de liège et à la potée d'étain sec.

NÉCESSAIRES ETC.,  
PAR M. AUDOT.

M. Audot fait de l'industrie des nécessaires une spécialité qui par le temps de locomotion qui court, doit lui porter profit. Le nécessaire dont nous donnons

soin, ont le cachet de distinction que l'on a l'habitude de rencontrer dans la maison de M. Audot. Ce nécessaire renferme une foule de pièces de coutellerie fine.

La buire à parfums en argent réticulé, ciselé, doré, dont nous donnons un dessin sort également de la maison Audot. C'est un charmant vase, ou plutôt



Nécessaires etc., par M. Audot.



le dessin et qui est à l'Exposition de Londres, est à la fois un nécessaire de toilette et de voyage; les vingt-neuf pièces en cristal et argent qu'il renferme peuvent garnir très-élégamment la table de toilette de la femme à la mode la plus exigeante; les pièces d'argent, gravées et guillochées avec beaucoup de

un bijou d'une forme grecque pure, et prise d'après le modèle dont se servaient autrefois les femmes grecques au sortir du bain pour verser sur leurs cheveux le liquide parfumé. Toutes les pièces sont faites dans le même style et finies avec le même soin.

DIAMANT BLEU DE M. BENZENSHON.

Les pierres précieuses sont des cristaux polygones qu'on ne polit qu'à grand-peine au moyen de l'égrisée, poussière provenant de leur propre substance; mais elles sont susceptibles d'un éclat lumineux extrêmement vif. Leur base est une matière pierreuse, dure et cristallisée, et leurs couleurs dépendent des parties métalliques qui s'y sont infiltrées lors de leur formation.

On divise les pierres précieuses en *diamants* et *pierres de couleur*.

La plus estimée de toutes les pierres fines est le diamant blanc; on appelle diamant de *première eau* celui dont la blancheur est parfaitement irréprochable; dès qu'il est moins blanc il devient de *seconde eau*, de *troisième eau*, etc.

Les diamants tachés, c'est-à-dire ceux qui inclinent vers une couleur, et ceux qui ont des points ou des taches sont réputés défectueux, et jouissent, par conséquent, d'une moins grande estime dans le commerce.

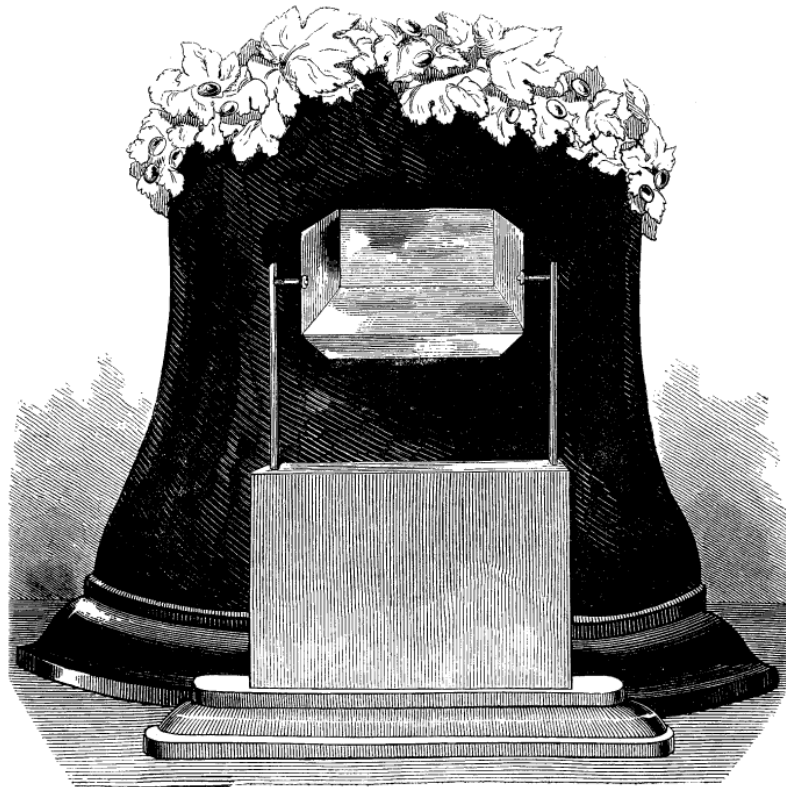
On trouve de très-beaux diamants jaunes, roses, verts et bleus; celui dont nous donnons actuellement le dessin est nuancé conformément à cette dernière couleur et se trouve d'autant plus estimé que sa rareté est mieux constatée tant en ce qui concerne sa grosseur que par rapport à sa nuance; il pèse 477 carats et demi ou 710 grains, et se place ainsi dans le rang des plus gros diamants connus, entre celui du grand Mogol et celui du grand duc de Toscane, lesquels pèsent, le premier 279 carats et le second 439; il égale à neuf carats près le ko-i-nhor, de Lahore,

qu'ont tant admiré les visiteurs du Palais de Cristal, et se trouve de 40 carat supérieur au régent. Cet énorme et inappréciable bijou provient, ainsi que cela a été dit dans notre précédent numéro, de la succession de M. Domitrovich-Luckmanoff, conseiller du collège de la Sibérie, et appartient à M. Benzensohn, Les pierres précieuses doivent, en général, leur formation à l'affluence, aux

dépôts et aux couches successives et externes de certaines particules intégrantes de la terre et des sables; il entre ainsi fréquemment dans leur composition d'autres particules hétérogènes. Le véhicule des différentes parties qui concourent d'ensemble à former le diamant est un liquide: les principes moteurs sont l'air et le feu. La cause de leur liaison est la pression des autres corps, mais plus particulièrement encore la cohésion et l'attraction des parties similaires, qui croissent en raison du contact et des surfaces.

On explique par le même principe la pétrification du bois. Quand l'humidité pénètre dans les pores du bois ou entre ses fibres, sa circulation devient alors plus lente et les particules géologiques dont elle est chargée ont le temps de se dégager et de former entre elles, en se combinant avec les fibres végétales, une infinité de nouveaux contacts, c'est-à-dire de nombreuses adhérences qui, en fin de compte, lient tout ensemble et en font une pierre.

Toutes les cristallisations se produisent ordinairement en prismes exangulaires; et, si l'on en excepte la rareté des éléments dont il se forme, le diamant ne présente, quant à son origine, aucun phénomène particulier.



Diamant bleu de M. Benzensohn.

tions se produisent ordinairement en prismes exangulaires; et, si l'on en excepte la rareté des éléments dont il se forme, le diamant ne présente, quant à son origine, aucun phénomène particulier.

## EXPOSITION DE LONDRES.

(Suite.)

Pour qui a vu les expositions du continent celle de Londres n'a rien de bien neuf si ce n'est la quantité; or, qui a vu défilier un régiment peut se faire une idée d'une armée.

L'Exposition universelle n'est qu'une accumulation de machines et de produits identiques venus de tous les pays de la chrétienté; car les mêmes besoins et les mêmes croyances ont fait naître les mêmes moyens de les satisfaire.

Viennent ensuite les produits des peuples livrés au fatalisme, au boudhisme et au polythéisme qui semblent avoir hérité seulement des restes de l'industrie payenne qui n'a jamais été qu'un mélange d'art individuel accompagné des fabrications grossières les plus indispensables à la vie animale.

Quant aux populations livrées au chamanisme et au fétichisme, elles ne sont guère plus avancées que les sauvages proprement dits.

Cela prouve à l'évidence que le travail ne se développe sur la terre qu'en proportion du respect pour la propriété.

Il est même probable que la hiérarchie universelle que nous signalons, entre dans les décrets de la Providence, qui, dans l'ordre de la nature, a pris pour règle l'inégalité en tout, et l'a écrite sur tout et partout, afin que personne n'en ignore; inégalité animale, inégalité végétale, inégalité minérale, inégalité astronomique, matérielle et intellectuelle. Telle est le *critérium* des lois du créateur, qui les a imprimées à chaque feuillet et à chaque ligne du grand livre de la nature, tant il avait à cœur qu'on ne s'y méprit point; eh bien, l'on s'y est mépris et l'on s'y méprend de plus en plus à notre époque de haute philosophie et de libre examen. La secte des égalitaires, en matière industrielle, se grossit chaque jour et s'arme du fatal niveau comme d'un joug d'acier qu'elle prétend faire peser sur l'œuvre inégale de Dieu. Autant vaudrait essayer d'aplatir les montagnes au niveau des plaines, mais ils n'y parviendront pas, le système des *soulèvements* s'y opposera toujours.

Il serait infiniment plus rationnel et plus avantageux de permettre à chacun de grandir et de s'élever selon son génie, son talent et ses efforts personnels; les sciences, les arts, l'industrie et le commerce sont autant de plans inclinés qu'il doit être donné à chacun de gravir librement; il suffit d'en faire disparaître les obstacles et de laisser l'arène libre aux coureurs; mais auparavant, il est nécessaire de proclamer les conditions de la course; pas de croc-en-jambe, pas de coalitions traîtresses, pas de fraude; pas de mauvaise foi! de l'ordre, de la justice et des règles, *régler n'est pas empêcher*. Que le petit qui a gagné du terrain ne soit pas exposé à le perdre par la malice du grand! C'est ici surtout qu'il faut que les hommes soient tous égaux devant la loi. Faites-la, promulguiez-la cette loi et puis laissez faire et laissez aller et tout ira bien, vite et loin. Voyez comme les Anglais ont couru depuis 230 ans qu'ils possèdent leur loi semi-protectrice des industriels! Voyez le chemin qu'ils ont fait avec ce lambeau d'ordonnance de Jacques I<sup>er</sup> pendant que nous étions entravés par les onze cents règlements restrictifs de St-Louis et de Colbert, qui, au lieu de favoriser le travail, le rendaient pour ainsi dire impossible sur le continent, pendant qu'il se développait à vue d'œil, de l'autre côté de la Manche.

Quel fut le résultat de ce développement? de l'or, des vaisseaux, des colonies, la conquête des Indes et l'empire des mers! Voilà ce qui est sorti de la loi des patentes de quatorze ans, que l'Angleterre a possédée cent soixante-dix ans avant tout le monde, sans que personne ait deviné que c'était là l'énigme de sa prospérité croissante. Eh bien! faisons mieux que l'Angleterre n'a fait pour les inventeurs; donnons-leur une protection plus longue, plus complète, et notre prospérité dépassera bientôt la sienne; surtout si l'Angleterre est aussi aveugle que nous l'avons été; et elle le sera, car ses hommes d'état d'aujourd'hui paraissent, sur ce point, tout aussi mal avisés que nos gouvernants d'autrefois, qui vendaient le droit de travailler. De sorte que ceux qui n'avaient pas le moyen de le payer se trouvaient condamnés à ne rien faire, contrairement à la volonté de Dieu. Le reste de ce barbarisme s'est réfugié dans le bureau des brevets, d'où nous ferons de notre mieux pour l'expulser; après cela nous

pourrons chanter en chœurs la brillante strophe de Boufflers:

Le joug du travailleur est aujourd'hui brisé;  
L'industrie autrefois embruyon méprisé,  
Longtemps emmailloté, naguère à la lisière,  
Avant peu dans ses bras enlacera la terre.

Quant on pourra dans tous les pays voyager par mer et par fer, quand on aura oublié les mots: *Qu'as-tu-là? On ne passe pas!* Le commerce, cet oiseau de proie à la vue longue, viendra visiter et vivifier l'industrie jusques dans ses cryptes les plus obscures.

On ne verra plus comme aujourd'hui une foule d'ouvriers de talent végéter et mourir dans leurs greniers, faute de pouvoir se faire connaître des consommateurs qui ont le plus grand besoin d'eux.

C'est que la publicité n'est abordable qu'aux grosses maisons, et aux charlatans, et la crainte de passer pour tels, retient les gens honnêtes qui laissent la place libre aux autres. On dirait qu'ils préfèrent périr accroupis sur leurs excellents produits plutôt que de les annoncer. C'est pour ceux-là surtout que les expositions sont nécessaires, mais elles sont encore insuffisantes.

Les Anglais sont tellement persuadés de la nécessité des annonces journalistiques permanentes qu'ils y consacrent des sommes incroyables; nous sommes convaincu que si le commerce anglais n'avait sur le commerce français, d'autre supériorité que celle-là il l'emporterait éternellement sur nous.

Nous avons eu la curiosité de sonder cette question à propos de certaines fabrications relatives à l'art de guérir.

Le hasard nous ayant fait rencontrer une célébrité de cette espèce utile que l'on appelle les cuisiniers de la médecine, probablement parce que sans eux les médecins feraient souvent maigre chère; nous avons écouté ses doléances par rapport à la publicité.

« L'Exposition, nous dit-il, est nulle pour moi, mes produits jetés dans un coin obscur, n'ont été ni vus ni appréciés; nul n'osait arrêter son attention sur mes remèdes plus ou moins secrets, de peur qu'on ne le soupçonnât d'en avoir besoin, et pourtant, jugez vous-même de l'excellence de mes procédés extérieurs et de la facilité de leur application; plus de gêne, plus de douleurs, plus d'apparence; j'ai dépensé plus d'argent et d'efforts intellectuels pour accomplir cette réforme que je n'en aurais employé à composer un poème épique.

« J'étais soutenu par l'idée que le corps médical tout entier examinerait, apprécierait et vulgariserait mes produits. Vain espoir! ils seraient restés dans l'oubli, si je n'avais eu recours à la quatrième page des journaux. Eh bien! quand je tente un effort pour introduire mes *contrivances* dans les hôpitaux au lieu et place des absurdes et grossières méthodes usitées depuis les Asclépiades, on les repousse à cause que je les annonce dans la quatrième page. Les médecins ont en horreur, disent-ils, le charlatanisme et les charlatans. C'est singulier, n'est-ce pas, de la part des médecins? Il en est qui me conseillent d'offrir de l'argent à des écrivains hauts placés dans l'opinion publique pour les engager à patronner mon affaire; ils disent que cela se fait sans façon, mais je n'oserais jamais le tenter, il me semble qu'ils se regarderaient comme très-offensés et me jetteraient à la porte avec mon billet de mille francs. »

Le pauvre homme n'est pas de son siècle, diront les habiles! Quant aux collyres, aux teintures, aux crèmes, aux mixtures et aux essences miraculeuses pour tout faire, nous concevons que des écrivains qui se respectent, n'en parlent que pour les stigmatiser depuis que le Jupiter-Tonnant de la presse a prononcé cet oracle mémorable en notre présence: « Payez-moi 50,000 francs d'annonces et je vous ferai vendre pour 400,000 francs d'eau de la rivière, destinée à faire pousser des cheveux, des dents ou même des yeux. » Celui qui fonde son édifice sur la bêtise humaine est certain de pouvoir l'achever, car il y aura toujours de vieilles bêtes, de grandes bêtes et de petites bêtes; à qui sait lever tribut sur la sottise, les contribuables ne feront jamais défaut: à ceux-là la quatrième page!

Mais nous voilà un peu loin de l'Exposition, rentrons dans ces obscures galeries latérales où personne ne s'arrête, bien qu'elles soient remplies de petits modèles plus ou moins démantibulés qui contiennent très-souvent les germes du progrès futur.

En voici un que nous tâcherons de rafistoler,

car nous y croyons lire le dernier mot des chemins de fer de l'avenir, griffonnés sur un chiffon de papier jaune à demi-collé: *Electro-pneumatic railway without fire, wheels and dangers. Chemin de fer électro-pneumatique sans feu, sans soupapes et sans dangers.*

Voyons comment l'auteur prétend remplir sa promesse. — Voici d'abord un petit tube de cuivre ou de zinc, placé dans l'axe du chemin, entre deux rails ordinaires.

Il n'a aucune fente, aucune soupape longitudinale, et voilà un piston à demi engagé dans l'intérieur, lequel est sans doute destiné à être poussé par une machine fixe soufflante, comme un pois dans une sarbacane; et puis voici sur ce tube une voiture à cheval qui représente le convoi, et ce convoi doit être traîné par ce piston; mais on n'aperçoit aucun lien entre eux, ce lien est sans doute invisible, ce sera probablement l'aimant qui leur servira de trait d'union. Mais si cet aimant, porté par la voiture, rase le dessus du tuyau, il attirera le piston garni de ses armatures contre la paroi supérieure interne, ce qui rendra les frottements pour ainsi dire invincibles. Mais l'inventeur a prévu cette objection et très-habilement tourné la difficulté, en plaçant deux rangs d'électro-aimants à droite et à gauche du tuyau, de manière à faire compensation et à soutenir le piston suspendu, comme le tombeau de Mahomet, entre deux aimants d'égal force.

Parfaitement touché! cela suffit pour nous donner une bonne opinion de l'inventeur; mais le voici lui-même, voyons s'il répondra à tous nos Mais! — (1) Avez-vous des aimants assez puissants? — Oui, car on en a déjà fait qui soulèvent 22,000 kilog., et *Lentz* et *Jacobi* déclarent qu'il n'y a pas de limite dans le développement de l'aimantation à l'aide de la pile, quand on n'est pas gêné par l'espace et le nombre des hélices, et je ne suis pas gêné, puisque j'ai tout l'espace inférieur de la voiture qui porte mes batteries, plus la longueur entière de mon convoi s'il était nécessaire. — Mais votre piston doit être court. — Je puis faire un chapelet de pistons qui me servira d'ailleurs utilement dans le passage des courbes. — C'est juste: mais vous ne savez peut-être pas que la puissance de l'aimant décroît comme le carré de sa distance à l'armature. — Je sais même que cette puissance décroît dans une bien plus forte proportion que vous ne le dites, d'après les auteurs qui se sont trompés et qui m'auraient trompé de même si je m'étais fié à eux; M. Baral a trouvé par expérience la loi du décroissement d'après laquelle j'ai établi ma courbe géométrique, d'où il résulte qu'un aimant de 4,000 kilog. au contact n'est plus que de 400 kilog. à 5 millimètres, et il me faut au moins 5 millimètres de jeu tant pour mon piston que pour mes aimants, qui ne doivent pas toucher mon tube, lequel n'aura que deux ou trois millimètres d'épaisseur. — Eh bien! vous voilà pris sans vert, comme on dit. — Vous êtes dans l'erreur, car si j'ai seulement 400 kilog. d'attraction d'un côté, j'en aurai 400 de l'autre, et comme je puis doubler, décupler, centupler le nombre de mes aimants, j'aurai 400, 4,000 ou 400,000 kilog. à volonté, pour attacher mon piston à mon convoi, tandis qu'il ne m'en faut que 400, ce qui représente la puissance d'une locomotive ordinaire et la résistance du crochet qui attache le remorqueur au convoi. Car, faites-y bien attention, je ne veux que remplacer ce crochet matériel par un crochet immatériel, la translation s'effectuant comme à l'ordinaire par des machines à vapeur stationnaires. — Je vous comprends bien, mais M. Baral a aussi trouvé que par la traction latérale la puissance coercitive s'affaiblissait des deux tiers. — Je sais aussi cela, et je l'accepte, bien que j'aie trouvé un moyen de diminuer cette perte de plus de moitié par la position oblique de mes aimants et de leurs armatures incrustées dans mon piston de bois.

Dans tous les cas, j'aurai de la puissance coercitive en surabondance, et il en faut pour ne pas laisser le piston se dételer en montant les rampes. — A propos, comment ferez-vous pour monter les rampes? — Je pousserai la pression de 2 à 3, à 4 et à 5 atmosphères, s'il le faut, dans mon tube imperméable, qui sera essayé au double de cette pression: la force employée à monter les rampes les plus rapides ne sera point perdue, puisque l'air comprimé

(1) Nous adoptons un tiret — pour le premier interlocuteur, deux pour le second — et trois pour le troisième |. Nous recommandons ce procédé aux écrivains de dialogues.

à cet effet, servira, par sa détente à pousser le convoi en pleine. — Voilà qui est fort bien; mais comment ferez-vous pour arrêter aux stations? — On n'aura qu'à serrer les freins, et le chauffeur, ayant sous les yeux un manomètre annexé au tube propulseur, arrêtera sa machine dès qu'il verra le mercure s'élever plus haut que d'habitude, et la remettra en train dès qu'il le verra s'abaisser; cet abaissement étant la preuve que le convoi est en marche. — Ceci me paraît très-joli; mais le chauffeur ne pourrait-il pas également connaître, par le nombre de coups de piston, la place occupée par le convoi à chaque endroit du chemin? — Je n'y avais pas songé; je vous remercie de cette indication. J'adapterai un compteur à ma machine soufflante. — Un instant! il faut tout prévoir. Que ferez-vous, si, par l'affaiblissement des piles, le piston se détache et part en avant comme un cheval débridé? — Le chauffeur s'en apercevra immédiatement par la dépression subite de son manomètre; il lâchera aussitôt, au secours du convoi désemparé, un piston de réserve qui arrivera à peu près en même temps que les piles auront été ravivées par une addition d'acide, ou racommodées, s'il y a rupture de quelques fil's. — Mais que deviendra le piston perdu? — Il s'arrêtera dans son parcours s'il est long, pour suivre la marche du convoi, ou il arrivera au jour dans une auge ascendante, où sa vitesse s'amortira sans danger. — En vérité, vous m'avez donné jusqu'ici pleine satisfaction, mais je ne veux pas vous quitter sans vous avoir présenté mes derniers arguments: Pourquoi ne faites-vous pas le vide devant votre piston, au lieu de faire le plein derrière? — Parce qu'avec le vide il me faudrait un tube deux ou trois fois plus gros, ne pouvant jamais marcher qu'à une demi atmosphère. Je pourrais bien faire le vide par devant, en même temps que je comprimerais de l'air par derrière; mais cela n'en vaut pas la peine, avec le petit diamètre que je compte employer; mon tube étant mince, pourrait d'ailleurs s'aplatir par le vide; il est vrai qu'on pourrait le rouvrir en y lançant un piston-calibre de fer, mais je préfère ne pas courir cette chance. Les tubes à soupapes longitudinales sont l'enfance de l'art; celui de Saint-Germain s'inaugurerait le même jour qu'on démolissait celui de Croydon son frère, et aujourd'hui il est vaincu par une locomotive qui remorque deux fois plus de poids que lui; il devient donc inutile, comme le plan incliné de Liège et comme beaucoup de tunnels dont on aurait pu se passer. — J'aperçois, dans l'emploi de l'air comprimé, une objection grosse comme une montagne, car vous savez que les frottements de l'air dans les tubes sont énormes. — Le préjugé qui court à ce sujet est plus énorme encore, comme l'ont prouvé récemment les essais de *Pecqueur* et les calculs du général *Poncelet*.

Ce qui a trompé tous les analystes, c'est qu'ils ont compté sur une vitesse de translation de 3 à 400 mètres par seconde, tandis qu'il ne me faut que 30 à 40 mètres au maximum; ôtez un zéro de leur quotient imaginaire, et vous aurez le réel. — Vous avez, parbleu! raison; le simple redressement de cette erreur va nous ouvrir une voie nouvelle pour le transport de la force à distance. C'est un vrai trésor que vous me faites entrevoir.

— Mais je voudrais savoir encore comment il se fait que votre système, qui n'offre aucun danger d'incendie, de rencontre, d'explosion, même de déraillement, qui supprime les tunnels, qui supprime la locomotive et son poids mort, et réduit des trois quarts la dépense du combustible, n'est pas adopté avec acclamation? — J'en suis aussi étonné que vous, surtout depuis la lettre insérée dans le *Mécanics magazine* par l'ingénieur *William-Williams*, qui déclare s'être occupé longtemps du même problème, sans en parler à personne, mais il ajoute qu'il est de son devoir de le recommander vivement à l'attention des compagnies, des ingénieurs et du gouvernement, comme le *dernier mot* des chemins de fer.

— Eh bien, les ingénieurs et les compagnies seront pressés sans doute de vous aller consulter. — Personne n'est venu, personne n'a même voulu consentir à m'entendre et tous m'ont fermé leur porte comme à un visiteur importun. Puis, ils ont dit aux compagnies dont ils laissent dévorer les dividendes par le cancer des locomotives, que j'étais un rêveur et que ma prétendue invention ne méritait pas la peine d'être examinée; voilà pourquoi elle reste et restera dans un coin obscur, à l'état de modèle informe, jusqu'à l'expiration de ma patente. — Ceci est incroyable, horrible, affreux,

mais consolez-vous mon ami, vous n'êtes pas le seul inventeur dans ce cas, c'est le sort de toutes les grandes découvertes; or vous rendra justice après votre mort: soyez tranquille, une statue de zinc de la Vicille-Montagne vous pend au nez; bonsoir! dormez bien et n'y pensez plus! votre invention ne sera pas perdue.

En effet, la voici consignée avec toute la clarté désirable; on la retrouvera dans un ou deux siècles, après qu'on aura dépensé dix milliards à traîner inutilement 360 kil. de poids mort par voyageur. On la retrouvera comme on vient de retrouver dans un bouquin russe, le télégraphe électrique, la machine à vapeur et la photographie. Remarquez, que nous ne disons pas le télégraphe électro-magnétique, mais électrique, car le professeur L'homond s'était assuré depuis longtemps que l'électricité se propage à certaine distance au moyen d'un fil métallique, et qu'elle peut influencer l'électromètre, de manière à lui faire exprimer un signal voulu.

Il ne manquait à ce fil, qu'un revêtement en matière non conductrice, pour empêcher le fluide de se perdre. Le *gutta percha* et le caoutchouc, nous viennent en aide aujourd'hui, mais on en aurait bien trouvé quelqu'autre, si le gouvernement d'alors avait encouragé cette découverte.

En présence de pareils faits, qui deviennent plus nombreux chaque jour, n'est-on pas obligé de convenir qu'il existe une regrettable lacune dans l'administration du trésor intellectuel des nations; ne sent-on pas qu'il y manque au moins un tour pour recevoir et élever aux frais de l'Etat, les enfants perdus ou trouvés du génie?

N'est-ce point ce sentiment qui a suggéré l'idée d'un ministère du progrès, ou du moins d'une véritable société pour l'encouragement de l'industrie nationale?

JOSARD,  
Directeur du musée de l'industrie belge.

#### EXPOSITION DE LA BELGIQUE.

De tous les pays qui ont pris part au grand concours industriel ouvert au palais de Hyde-Park, la Belgique est assurément celui qui, eu égard à l'étendue de son territoire, a le plus exposé, preuve frappante des prodiges que peut réaliser l'industrie humaine, aidée par un sol fertile et riche en minéraux.

Les tapis de la manufacture royale de Tournay, bien inférieurs, sous le rapport de l'art, à ceux des Gobelins, ont un grand mérite industriel. Ils attirent l'attention du public par leurs dimensions et par l'harmonie de leurs nuances.

Une autre manufacture royale, celle de M. Jorez, de Bruxelles, a exposé un bel et nombreux assortiment de toiles cirées de toutes les couleurs et de toutes les qualités; cette industrie a pris une extension dont on ne l'aurait pas jugée susceptible.

La tapisserie belge a aussi un véritable mérite. Nous remarquons de belles flanelles et des étoffes de laine à carreaux, très-variées, fabriqués à Saint-Nicholas, ainsi que des tissus de laine légers, de M. d'Hent, de Bruxelles, à côté desquels est étalé un assortiment de laines lavées et en suint.

Courtray a envoyé de fort belles étoffes façonnées pour pantalons. MM. Xhofray, de Dolhain et Audeghem, de Bruxelles, ont exposé des paquets de laine cardée de belle qualité.

Mais ce qui fait le plus d'honneur à l'industrie lainière de la Belgique, c'est la magnifique étalage des draps de Verviers. Doux au toucher, moelleux, rasés assez courts, moins cependant que les draps anglais, ces admirables tissus semblent défier la concurrence. Le Zollverein et la France n'ont rien exposé de plus fin et de plus parfait que les draps verts de MM. Pirenne et Duesberg.

Les draps de Tournay ont aussi leur mérite.

Courtray a fourni de beaux tissus laine et coton, et coton et lin.

Les toiles de lin, de Vilvoorde, sont d'une grande beauté, de même que les pièces de lin imprimées.

La filature de lin et d'étope de Tamise (Flandre-Orientale) et la Société linière gantoise, ont envoyés des fils magnifiques.

On remarque de superbes batistes et de très-beaux nappages des Flandres.

Les toiles à bâches, de Gand, sont fort épaisses. Les toiles à voiles, de Gand et de Tréminde, se font remarquer par la grosseur de leur grain.

Si la Belgique est très-avancée dans l'industrie de

la laine et du lin, elle paraît l'être moins dans celle des cotons. Les indiennes à la planche, de MM. Servaès, d'Alost et Wortmann, de Gand, sont extrêmement ordinaires.

M. Verhulst, grand manufacturier de Bruxelles, a déployé un peu plus de goût dans ses impressions au rouleau qui sont assez bonnes. Il imite aussi Rouen et Roubaix avec succès.

La Belgique a conservé une grande supériorité dans la fabrication de la dentelle; c'est une industrie de luxe par excellence. Bruxelles a justifié, au Palais de Cristal, son ancienne réputation pour ce genre de tissu, et l'un de ses manufacturiers, M. Vanderkellen-Bressin, le grand maître de la dentelle belge, a cueilli à l'Exposition universelle de nouveaux lauriers. C'est dans la galerie supérieure du nord que l'on admire ses chefs-d'œuvre, parmi lesquels brille, au premier rang, un incomparable mouchoir, aux armes d'Angleterre, merveilleux ouvrage où le goût exquis le dispute à la patience, et qui doit faire le désespoir de tous les fabricants de dentelles. Le fil de ce mouchoir revient à 3,500 fr. la livre. Le fini du travail, la beauté du dessin, la perfection du tissu, lui méritent une des premières places parmi les produits les plus remarquables de l'Exposition.

M. Vanderkellen-Bressin a encore envoyé d'autres merveilles, et, entre autres, une fabuleuse robe de dentelle, dont le fil coûte 2,500 fr. la livre, et qui doit être contemplée d'un œil d'envie par bien des belles visiteuses.

Le même fabricant a aussi exposé des articles courants en dentelles et en guipures très-remarquables, mais à la portée des fortunes ordinaires.

Après les produits de M. Vanderkellen-Bressin, ce sont ceux de M. Robyt et de M. Dartevelle, tous deux aussi de Bruxelles, qui me paraissent mériter le plus d'éloges. On admire une magnifique robe, application et guipure, du premier de ces fabricants. Celle exposée par M. Van Eckhout, quoique belle aussi, le cède à la précédente.

Viennent ensuite les dentelles de MM. Duhayen-Brunfaut et Co, qui sont de la plus grande finesse; les points à l'aiguille et plats, de Mme Sophie Defresne, qu'on ne saurait trop louer; les petites dentelles imitation, de M. Vandersmajssen; celles de M. Dupétioux et fils.

M. Everaert clot la liste des petits chefs-d'œuvre de Bruxelles par un grand et magnifique châle de dentelle noire et par quelques belles garnitures de robes.

Les écharpes et les châles de Grammont, en dentelle noire au fuseau, sont très-estimés.

Les dentelles blanches de Malines le cèdent à celles de Bruxelles.

Bruges a exposé des volants en guipures de Flandre, d'un charmant dessin. Ypres brille par ses valenciennes.

On remarque aussi les guipures de Flandre de Verviers; les châles en dentelles de soie noire, application de Gand; les dentelles et les broderies de Courtrai. Quant aux châles réseaux, d'Anvers, imitant l'application, ils sont fort ordinaires.

Puisque nous avons commencé par les dentelles l'examen du compartiment belge dans la galerie supérieure, nous allons le terminer avant de descendre au rez-de-chaussée.

Une grande vitrine a été consacrée aux costumes et ornements d'église. Le public anglais y contemple, avec un étonnement quelque peu moqueur, trois mannequins qu'on a eu la ridicule idée d'exposer et qui représentent le martyr de Canterbury, le cardinal-primat de Belgique et feu l'archevêque de Paris, Mgr Affre.

À côté de cette victime s'élève un trophée de livres de lithurgie romaine, édition Anigo, de Malines, remarquables par leurs riches reliures. La librairie belge nous apparaît ici sous sa face la plus respectable, pour nous faire oublier, sans doute, la plaie honteuse de la contrefaçon.

On rencontre ensuite un vaste étalage de papiers et de fournitures de bureau, puis des échantillons de passementerie militaire et de passementerie pour ameublement.

Liège a un petit trophée composé d'un bouclier, de quelques armes de luxe et de divers petits objets en vermeil, en cuivre, en bronze et en acier, travaillés avec art.

Quelques mots, maintenant, sur les cristaux belges: Ceux de Namur et d'Anvers sont de belle qualité. M. Brodier-Christiens, de Bruxelles, surpass

(Voir la suite page 314.)

LA CHEMINÉE ET LA TASSE EN MALACHITE  
DU PRINCE DEMIDOFF.

Il ne nous sera pas possible de faire passer sous les yeux de nos lecteurs, toute la série des beaux objets exposés par le prince Demidoff; cette série, dont la nomenclature accompagnait, dans notre numéro du 16 août, le dessin d'un des quatre grands vases en malachite, qui ont fait arrêter tant de visiteurs devant la section russe de l'Exposition de Londres, se compose d'objets trop nombreux pour que sa reproduction intégrale dans ce journal puisse avoir lieu sans tourner au préjudice d'une foule d'autres productions qui, bien qu'inférieures à celles de M. Demidoff, sous le double point de vue de la richesse et de l'excentricité, n'en ont pas moins droit à notre attention et à l'espace que nous réservons à tous les arts et à l'industrie de toutes les nations.

Cependant, il est juste de reconnaître que les ouvrages dont nous allons une dernière fois entretenir le public, sont un véritable événement minéralogique, artistique, et dans une certaine mesure, architectural; de sorte que, comme curiosité et comme monument, il n'y a positivement rien au Palais de Cristal qui soit plus digne d'être noté, étudié et recommandé, que les splendides articles auxquels nous faisons allusion; c'est en vertu de ces considérations, que, tout en regrettant de ne pouvoir reproduire toutes les malachites russes, depuis les fauteuils jusqu'aux presse-papier, nous avons voulu

en or moulu. De chaque côté du foyer se trouve une Vénus à demi étendue sur des ornements aussi en or moulu; le tout est surmonté par une vaste pendule en malachite, comme le meuble auquel elle sert de couronnement, et sur cette pendule, se trouve ciselé un sujet de marine, doré par le procédé que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire, à l'or moulu.

Mais beaucoup de lecteurs ne savent probablement pas ce que c'est que la dorure dont il s'agit, et, dès lors, on nous saura peut-être gré de fournir ici des explications à ce sujet.

La dorure à l'huile et celle en détrempe, s'ap-

pliquent particulièrement au bois; mais celle qui a pour objet un métal quelconque s'appelle dorure au feu et se fait en or moulu, en or en feuilles ou en or haché.

Pour dorer en or moulu, en d'autres termes vermeil, on met dans un creuset, rougi au feu, de l'or et du mercure dans la proportion d'une once de celui-ci avec un gros d'or. Quand ils sont fondus et amalgamés, on les jette dans l'eau pour les laver; puis on les étend le plus également possible sur le métal qu'on a eu soin de décrasser auparavant et de laver dans de l'eau forte affaiblie avec de l'eau commune. Ainsi recouvert, le métal est exposé au feu: le mercure s'évapore, l'or reste et l'on recouvre du même amalgame les endroits qui ne paraissent pas assez dorés.

Pour dorer en feuilles, il suffit de faire chauffer le métal et d'y appliquer une feuille d'or qu'on expose ensuite au feu et qu'on brunit clair avec de la pierre à dorer, vulgairement connue sous le nom de sanguine.

On dore en or haché par le même procédé, avec cette différence qu'avant d'appliquer la première feuille d'or, on fait, sur le métal, une multitude de petites hachures que l'or qui les recouvre empêche ensuite d'apercevoir.

Ce que nous venons de dire par rapport à l'or s'applique également à l'argent. A l'égard, par exemple,

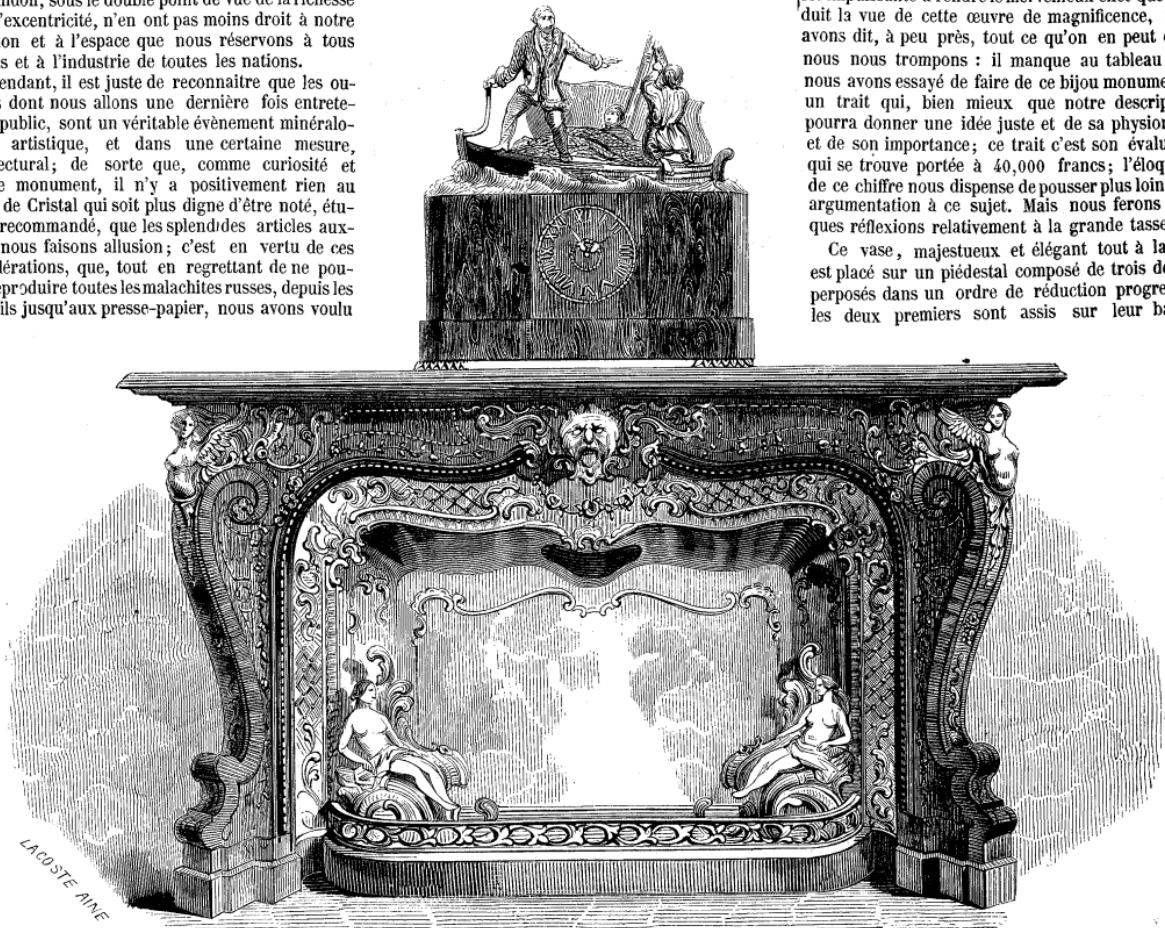
de ce qu'on appelle argent haché, voici comment on procède: Avant d'appliquer les feuilles d'argent — le nombre en est de 20 à 60 — on frotte soigneusement l'ouvrage avec la pierre à polir, ensuite on le recuit au feu et on le plonge, quand il est un peu refroidi, dans l'eau seconde; quelques instants après on recommence la même opération, puis on fait les hachures et l'on applique l'argent.

Ajoutons maintenant que l'art galvano-plastique a singulièrement simplifié les anciennes méthodes de dorure et d'argenture.

Cela dit, nous reviendrons aux malachites de M. Demidoff.

En ce qui touche la cheminée, comme la parole est impuissante à rendre le merveilleux effet que produit la vue de cette œuvre de magnificence, nous avons dit, à peu près, tout ce qu'on en peut dire; nous nous trompons: il manque au tableau que nous avons essayé de faire de ce bijou monumental, un trait qui, bien mieux que notre description, pourra donner une idée juste et de sa physionomie et de son importance; ce trait c'est son évaluation qui se trouve portée à 40,000 francs; l'éloquence de ce chiffre nous dispense de pousser plus loin notre argumentation à ce sujet. Mais nous ferons quelques réflexions relativement à la grande tasse.

Ce vase, majestueux et élégant tout à la fois, est placé sur un piédestal composé de trois dés superposés dans un ordre de réduction progressive; les deux premiers sont assis sur leur base à



La cheminée en malachite du prince Demidoff.

fêter l'inauguration de la nouvelle et somptueuse industrie à laquelle cette matière vient de donner naissance, en appliquant nos dessinateurs à la traduction des principales pièces à la composition desquelles elle a concouru. Après le grand vase et la magnifique porte que nos abonnés ont déjà vus, il nous a semblé nécessaire de leur montrer la cheminée dont la presse anglaise s'est si fort occupée et la grande tasse qui fait partie des quatre gigantesques vases que nous avons nous-mêmes plusieurs fois mentionnés.

La cheminée a quatre pieds trois pouces d'élévation, sur six pieds huit pouces de large; elle est conçue dans ce style Louis XV, qui, par ses propensions hybrides pour le croisement des écoles, a abâtardi jusqu'au composite lui-même, le premier bâtarde des ordres architecturaux; mais il en est des styles, comme des individus, et des deux parts, le croisement des races s'opère au bénéfice du résultat. Le style Louis XV, est un de ceux que les gens de goût apprécient le plus. L'encadrement de cette cheminée, portant trois échar crues à la base et deux corniches sphériques dans le dé, rentrant par le fût et arrondi vers le chapiteau, se termine à chacun de ses deux sommets par une chimère qui supporte la corniche supérieure; ces chimères, ainsi que la figure fantastique qu'on aperçoit au centre du manteau, sont entourées d'arabesques et de guirlandes

pliquent particulièrement au bois; mais celle qui a pour objet un métal quelconque s'appelle dorure au feu et se fait en or moulu, en or en feuilles ou en or haché.

Pour dorer en or moulu, en d'autres termes vermeil, on met dans un creuset, rougi au feu, de l'or et du mercure dans la proportion d'une once de celui-ci avec un gros d'or. Quand ils sont fondus et amalgamés, on les jette dans l'eau pour les laver; puis on les étend le plus également possible sur le métal qu'on a eu soin de décrasser auparavant et de laver dans de l'eau forte affaiblie avec de l'eau commune. Ainsi recouvert, le métal est exposé au feu: le mercure s'évapore, l'or reste et l'on recouvre du même amalgame les endroits qui ne paraissent pas assez dorés.

Pour dorer en feuilles, il suffit de faire chauffer le métal et d'y appliquer une feuille d'or qu'on expose ensuite au feu et qu'on brunit clair avec de la pierre à dorer, vulgairement connue sous le nom de sanguine.

On dore en or haché par le même procédé, avec cette différence qu'avant d'appliquer la première feuille d'or, on fait, sur le métal, une multitude de petites hachures que l'or qui les recouvre empêche ensuite d'apercevoir.

Ce que nous venons de dire par rapport à l'or s'applique également à l'argent. A l'égard, par exemple,

l'aide d'un plan incliné ou soubassement: celui du sommet est placé carrément et à plat. Les quatre angles de ce piédestal sont aplatis et ornés, ainsi que le centre des corniches, de relief en or moulu. Le vase, de forme extrêmement évasée, s'ouvre, comme une campanule, sur une tige tournée dans le genre de celles des casius; son élévation est de douze pieds environ et son prix de 50,000 francs.

De tous les ouvrages sur lesquels le goût moderne aura à se prononcer, les plus complexes sont incontestablement ceux qui fixent dans ce moment notre attention; ils résument dans leur fabrication toute la série de connaissances qui constituent le lot partiel des industries diverses du métallurgiste, du fondeur, de l'architecte, du dessinateur, du graveur, du doreur, du lapidaire, etc., et réclament, en outre, des études pratiques sur l'art moins vulgaire et infiniment plus difficileux de la mosaïque.

D'abord, l'appareil que nous admirons est monté sur cuivre, et comme il importe à la solidité du travail que ce cuivre soit extrêmement pur, il faut nécessairement que le métallurgiste intervienne pour constater que le soufre qui, dans l'ordre de la nature, minéralise ce métal, en a été complètement séparé.

Le cuivre une fois admis par le métallurgiste, il

s'agit de lui donner une forme et, à cet effet, l'architecte et le dessinateur se présentent, l'un pour adopter un style, l'autre pour en tracer le dessin, et tous les deux pour confectionner un modèle. Nous sommes loin de l'époque où Ctésiphon, Phidias et Apollodore, bornaient leur talent à la construction des temples pour abriter des reliques ou des maisons pour mettre les gens à couvert; depuis que nos meubles ont emprunté leur forme à l'archéologie, le génie architectural a pris des développements nombreux et variés, et son application au plan d'une cheminée est aussi régulière aujourd'hui qu'elle l'était autrefois, par rapport à l'édification d'un monument public. Déjà l'architecte qui vient après le métallurgiste, pour mettre en œuvre les beaux objets dont nous faisons la description, implique à

placages. Remarquons, à l'égard de la cheminée et du vase qui donnent lieu à cet examen, que ces objets ont réclamé le double concours du fondeur et du batteur, car si la carcasse revêtue de malachite a été battue, les ornements métalliques et les statuettes qu'on y aperçoit sont un produit de la fonderie, illustré par la gravure ou la ciselure; ce dernier travail atteste l'avènement d'un nouvel artiste, le graveur, dans la confection de l'œuvre.

Enfin, voici le lapidaire qui, abandonnant, pour quelque temps, le diamant, le rubis, la topase, l'émeraude, le saphir, l'amétiste, le grenat, l'hyacinthe, la chrysolite, le péribot, l'aigue-marine, le béryl et l'opale, s'occupe de tailler la malachite.

Et, comme couronnement du labeur, vient, en dernière analyse, l'artiste en mosaïque, faisant la-

Parmi les pierres, les unes sont tendres, friables et peu compactes comme la plupart des talcs et la pierre-ponce; d'autres, au contraire, sont dures et ne peuvent être travaillées qu'avec le fer ou l'acier, tels sont les marbres et les pierres meulières. Il y a quelques cailloux dont le tissu granitique étant plus serré ne peut être taillé qu'au moyen de fortes limes d'acier supérieurement trempé; il en est d'autres sur lesquels la lime elle-même n'a point de prise; ceux-ci veulent être travaillés avec l'émeri, pierre ferrugineuse grandement rebelle à son tour au traitement qu'on veut lui faire subir; à cette dernière catégorie appartiennent les jaspes, les agathes, les malachites, etc.

S'il ne s'agissait, dans l'art dont nous saluons la naissance, que de tailler par menus fragments la



La grande tasse en malachite du prince Demidoff,

lui seul une foule d'études, telles que la sculpture, la peinture, la serrurerie, la menuiserie, etc., le dessinateur qui accompagne l'architecte et qui n'est le plus souvent que l'architecte lui-même, est tenu d'imiter, par des traits, la forme des objets que la nature ou l'art offrent à nos yeux, et apporte, par conséquent, un contingent multiple de notions diverses touchant les lois de la perspective.

A la suite des opérations qui aboutissent au modelage, l'art du fondeur est absorbé ou tout au moins celui du batteur sur métaux; car, c'est aux moyens de la fonderie ou de la chaudronnerie que l'on façonne le cuivre destiné aux revêtements des

téralement adhérer les minces morceaux de la pierre précieuse et formant ainsi une vaste surface d'une seule pièce.

Jamais, on en conviendra, plus solennel exemple de l'alliance des arts et de l'industrie n'avait été donné.

Nous avons eu plusieurs occasions dans le cours de cette publication de parler de la malachite; son histoire est, même, en partie contenue dans le dernier article qui a été donné sur l'exposition russe; mais une notion essentielle, celle qui a rapport aux difficultés que présente l'élaboration de cette matière, a été tenue en réserve et sa place est naturellement marquée ici.

malachite pour l'enchâsser dans un collier, dans un bracelet, dans une boucle d'oreille, il y aurait quelque puérilité à s'en préoccuper autant: on fait chaque jour des facettes sur des surfaces plus dures et la taille du diamant est, aujourd'hui, un fait familier. Mais la question n'est plus dans l'art de polir une superficie, il s'agit d'autre chose: il faut, non point faire une face à la pierre, mais la diviser, la scier en tranches amincies, — scier une substance sur laquelle l'acier le plus fin ne mord pas! — Juxta-poser ces tranches sur une étendue de 30 pieds carrés et tailler ensuite ou polir ce joyau colossal, comme on taillerait une turquoise pour une tête d'épingle.

encore ses confrères de ces deux villes par le goût.

Les cristaux de M. Cappelmans sont peu remarquables; mais, par contre, il a exposé de belles porcelaines.

Il nous reste à visiter, au rez-de-chaussée, deux salles belges intéressantes, celle des armes et celle des produits bruts.

A l'entrée de la première se trouvent placés quelques beaux échantillons de sellerie. Liège ne tarde pas à s'annoncer par un immense étalage d'armes à feu, comprenant des pistolets, des fusils de munition, des fusils communs destinés à faire concurrence, pour l'exportation et par leurs bas prix, aux fusils anglais connus sous le nom de *tower-guns*, qui trouvent un grand débit sur la côte occidentale d'Afrique; des carabines de différents systèmes, et, enfin, une quantité de fusils de chasse qui se distinguent par la largeur et l'épaisseur de leurs canons. Depuis longtemps, on le sait, l'armurerie liégeoise est renommée par ses bas prix; c'est ce qui constitue l'infériorité relative des armes françaises. Quant à la qualité, au fini et à la perfection du travail, Paris peut défier toute concurrence; le Palais de Cristal en fournit la preuve évidente.

L'armurier du roi a exposé quelques belles armes parmi lesquelles on distingue une carabine pourvue de trois points de mire et dont on vante la justesse de tir.

Au milieu de la salle on rencontre des mortiers, quelques canons en fonte et une bombe de mortier-monstre employée au siège d'Anvers.

On remarque aussi des fers laminés au coke et des tôles d'Huy, de belle qualité.

L'allée des produits bruts renferme une collection de minéraux, des blocs de houille, des marbres, des mines de plomb et de zinc, de l'argile, des pierres à aiguiser, de belles pierres meulières, des briques, des échantillons de tabac, des graines, du lin en tiges, des gemmes, des pains de sucre, de la bleine, des savons et des fontes de moulage. On pourrait peut-être regretter que les richesses végétales et minérales de la Belgique ne soient pas représentées par des spécimens plus nombreux et plus méthodiquement classés.

Dans le compartiment belge du côté du sud, la Vieille-Montagne, dont les produits occupent un espace considérable au Palais de Cristal, a exposé de grandes feuilles de zinc; Namur, des vases en cuivre jaune; Liège, des fils de fer et des clous.

Nous arrivons à l'exposition des machines de la Belgique qui, sous le rapport du nombre et de la qualité, occupent la troisième place à l'Exposition, la première appartenant à l'Angleterre et la seconde à la France. La machine à vapeur à pistons inclinés, sortie de la société John Cockerill, de Seraing, et destinée à un navire à vapeur, se distingue par la perfection de tous ses détails. Le batteur hélicoïde de la société du Phénix attire également l'attention des connaisseurs. On remarque aussi un grand ventilateur de l'invention de M. Fabry; un banc à broches de filature; une tondeuse en spirale, servant à couper le duvet du calicot; un métier à la Jacquard; un modèle de pont; une machine à peler et à glacer le riz; un joli appareil à raffiner le sucre, de M. Van Gooth, de Bruxelles; un humecteur de grains; une machine destinée à briser les mottes de terre et différents autres instruments industriels et aratoires.

La Belgique a aussi exposé des instruments de musique; quelques meubles de formes peu élégantes et des papiers peints dont nous ne voulons pas rabaisser le mérite, en disant qu'ils ne sauraient rivaliser avec ceux de France; car la perfection de ces derniers est brillamment démontrée par notre exposition.

Il est, comme on le voit par l'examen que nous venons de faire, peu d'industries que la Belgique ne se soit appropriées, et peu, surtout, qu'elle n'exploite avec succès. Ses machines sont d'une construction irréprochable. Son industrie lainière n'a rien à envier à celle des pays les plus avancés. Ses toiles de lin sont excellentes, de même que ses toiles cirées. Les dentelles de Bruxelles continuent de jouir d'une vogue méritée dans le monde élégant. Les armes à feu de Liège font une rude concurrence, même sur le marché français, à celles de St-Etienne.

Si l'ébénisterie fine et quelques autres industries artistiques ont encore des progrès à faire dans ce pays, les beaux-arts proprement dits y sont cultivés avec une ardeur des plus louables, comme le prou-

vent les belles et nombreuses statues qu'il a exposées dans la grande avenue.

La statue équestre colossale représentant Godefroy de Bouillon en costume de croisé, a valu à M. Simonis de justes éloges, quoique certaines parties du cheval donnent peut-être prise à la critique. On doit au même sculpteur une Vénus sortant du bain et deux charmantes statues d'enfants, l'un souriant à un paillasson qu'il tient à la main, l'autre pleurant sur un tambour qu'il vient de casser.

Les deux enfants endormis, de M. Geerts, sont d'une grâce parfaite. Son groupe allégorique du lion dompté par une femme qui s'amuse à lui rogner les ongles, est une jolie fable ou plutôt une morale en plâtre d'une triste vérité! La femme donnant à manger à un perroquet perché sur son épaule a beaucoup de grâce dans sa pose.

M. Geerts a fourni un beau groupe en bois représentant la Vierge entourée d'anges.

La jeune bergère qui s'exerce à dessiner et la femme qui enlève une flèche à un Amour à ses pieds, font honneur à M. Jaquet.

On remarque encore un Caïn, par Jehotte, un ange endormi, de Fraiken, et une Vénus du même.

La Canadienne arrosant de son lait la tombe de son enfant qu'elle pleure, est pleine de grâce et de tristesse. Nous regrettons d'ignorer le nom de son auteur, qui a droit aux plus grands éloges.

#### EXPOSITION DE LA HOLLANDE.

Sous le rapport de l'espace, la Hollande est mal partagée à l'Exposition universelle. On n'a accordé qu'une étroite allée à cette puissance si commerçante, si colonisatrice, à la reine de l'archipel indien, à l'ancienne rivale maritime de l'Angleterre, qui semble encore jalouse de la grandeur passée du pays auquel elle a enlevé le Cap-de-Bonne-Espérance et qu'elle voudrait pouvoir supplanter à Java.

M. Hope, le riche banquier hollandais, a exposé, à l'entrée du petit compartiment de sa nation, une magnifique collection de pierres précieuses qui disputent au *Ko-inor* l'admiration du public.

A côté de ce splendide étalage, on remarque de beaux échantillons de l'orfèvrerie néerlandaise. Ce sont quatre vases en argent, de différents styles.

Les industries spéciales de la Hollande sont représentées par de belles toiles damassées, mais en trop petit nombre; par quelques velours, quelques échantillons de draps, de basins croisés, et par de magnifiques couvertures. Nous aurions désiré pouvoir étudier ici les articles variés qui forment la base des grandes exportations du commerce néerlandais.

On remarque une assez curieuse exposition de cloches; quelques beaux candélabres en bronze et en cristal; un paravent et une table de laque, imitation de Chine; des échantillons de sapperie, une meule à sucre et quelques autres petits appareils.

Quant aux produits chimiques, aux gélatines et à quelques produits bruts, ces objets sont insignifiants.

La Hollande a exposé, dans l'une des galeries du Nord, quelques jolis et curieux modèles de viaducs, de locomotives, de ponts à grues et à rouleaux. On y remarque aussi des cristaux, des modèles de bateaux et un dynamomètre de Leyde, servant à mesurer la résistance des charrues.

Mentionnons encore un régulateur d'horloges, une horloge astronomique, un cadran solaire équatorial et une machine à niveler.

Les produits de la Hollande, on le voit, jouent un bien petit rôle au Palais de Cristal. L'industrie de la Belgique manque encore, et manquera longtemps à ce petit royaume, si commerçant et qui occupe, grâce à l'activité et à l'énergie de ses habitants, ainsi qu'à ses colonies et à sa marine, un rang si honorable en Europe. Le commerce belge, de son côté, n'a-t-il pas bien sujet de regretter de ne plus prendre part au mouvement maritime d'un pays, dont la seule colonie de Java présente un chiffre annuel de près de deux cents millions d'importations et d'exportations?

#### EXPOSITION DE LA SUISSE.

Nous devrions, pour nous conformer à l'ordre topographique, nous occuper maintenant de l'Exposition française qui touche à celle de la Belgique. Mais nous croyons mieux faire en examinant les produits de tous les autres pays, avant de passer les nôtres en revue.

Nous arrivons à la Suisse. Ses principales salles sont tapissées de grandes pièces de mousseline brodée, pour tentures et pour rideaux. C'est un genre dans lequel ce pays excelle. Un nombre considérable d'ouvrières y gagnent leur modeste existence, en se livrant à la broderie sur mousseline et sur tulle, qu'elles livrent à très-bas prix.

Saint-Quentin ne peut lutter en bon marché avec la Suisse, qui, à la vérité, ne produit pas des genres aussi fins et aussi parfaits que cette ville, quoique quelques-uns de ses fabricants, comme M. Banziger, de Saint-Gall, cherchent à en imiter les tissus riches et de petite dimension.

L'industrie cotonnière a, du reste, fait de grands progrès dans plusieurs cantons depuis une quinzaine d'années. M. Ziegler, de Vintherthur, a exposé de beaux rouges turs. Les indiennes pour meubles de MM. Bovet, habiles imprimeurs de Neufchâtel, pourraient presque lutter avec celles de Mulhouse. Quant aux indiennes riches, nous demeurons toujours supérieurs à la Suisse comme aux autres pays. Les mousselines et les impressions fines de M. Blumer n'ont rien de remarquable, si ce n'est, sans doute, leurs prix.

MM. Banzer et Kolp, d'Ebnat, ont exposé des mouchoirs communs, genre rouennerie, et M. Mathias Neff des cotonnades genre Sainte-Marie.

Toutes les variétés de tissus de coton sont largement, sinon brillamment représentées ici; et ces mêmes tissus suisses que nous trouvons au Palais de Cristal, on les rencontre dans les pays les plus lointains, dans l'extrême Orient, dans l'Amérique du Sud, faisant une concurrence active aux similaires anglais, français et américains. C'est que, malgré la distance des ports de mer d'où la Suisse reçoit ses cotons en laine, malgré la cherté des matières tinctoriales et du fer qui lui arrivent aussi de loin, elle produit à très-bon marché, grâce à l'abondance de la force motrice hydraulique, au bas prix de la main-d'œuvre et à la franchise accordée aux matières premières à l'entrée.

Une autre salle de la Suisse est consacrée à l'industrie de la soie, dans laquelle ce pays a aussi réalisé des progrès considérables.

Les magnifiques gros de Naples, les élégants satins et les très-belles lustrines de Zurich méritent d'éveiller l'attention de Lyon, de même que les remarquables rubans d'Arau et de Bale doivent être un nouveau motif d'émulation pour la fabrique de Saint-Etienne. Nous remarquons de la serge noire et des organzins d'excellente qualité.

L'horlogerie suisse, cette troisième branche si importante de l'industrie nationale, étale ses merveilles dans une des galeries supérieures du sud, en avant de l'exposition lyonnaise.

Genève et la Chaux-de-Fonds se distinguent par l'excellence et le bon marché de leurs mécanismes, aussi bien que par la beauté de leur travail. On sait que l'horlogerie fine de la Suisse a acquis une juste supériorité dans tout le monde, et ses bas prix lui permettent d'envoyer de ses produits jusqu'à Canton, où la maison Bovet, de Neufchâtel, possède un comptoir qui fait de très-grandes affaires. Elle trouve également de beaux débouchés dans l'Amérique du Sud.

L'horlogerie de Genève et de la Chaux-de-Fonds montre ce que peut la division du travail largement pratiquée. Tout le talent, toute l'existence d'un ouvrier y sont uniquement consacrés à la confection d'une partie presque imperceptible du rouage ou du mouvement d'une montre. De là une simplification, un ensemble et une perfection impossibles à atteindre autrement. Les facultés et l'émulation incessante du maître, comme de l'ouvrier, sont dirigées vers un seul but. Privé, sous un ciel inclément, de la plupart des plaisirs et des distractions qui entourent ses confrères des autres pays, l'horloger de la Chaux-de-Fonds est tout entier à son métier, unique mobile de son ambition.

Parmi les montres de Genève, on en remarque plusieurs qui sont enrichies de portraits, de jolies peintures sur émail.

A côté de l'horlogerie de la Suisse, sont exposés des échantillons d'une industrie assez curieuse dont ce pays est aussi en possession. Ce sont des brides pour chapeaux, des cordonnets, des dentelles en paille, d'une finesse et d'une élégance remarquables. Les tresses en jonc et en crin, les dentelles soie et paille, sont aussi parfaitement confectionnées, de même que les porte-cigares, les cabas et les chapeaux de paille pour femmes.

Nous ne quitterons pas la galerie de la Suisse sans payer un juste tribut d'éloges aux magnifiques étuis de mathématiques d'Arau. C'est une spécialité dans laquelle cette ville excelle.

Au rez-de-chaussée, la Suisse a aussi exposé deux instruments qui pourraient revendiquer la dénomination d'instruments de précision. Le premier est un planomètre à côté duquel se trouve placé le plan en relief d'un des glaciers des Alpes. Le second est un instrument dont le besoin ne pouvait guère se faire sentir que dans la patrie de Guillaume-Tell, où la balle et la carabine ont hérité de l'importance de la flèche et de l'arbalète. C'est un petit appareil destiné à mesurer très-exactement la distance des balles au centre d'une cible.

La Suisse fabrique aussi beaucoup d'instruments de musique. Elle a envoyé des pianos, des violons et une quantité de mandolines renfermées dans des boîtes noires.

On rencontre encore dans son exposition quelques petits meubles en bois blanc assez élégamment sculptés, des cuirs, de la poterie commune, de la quincaillerie très-ordinaire, un tonneau à faire le beurre, et quelques instruments aratoires.

Mais ce qui donne une véritable importance industrielle à la Suisse, dans le Palais de Cristal, ce sont ces trois grandes industries du coton, de la soie et de l'horlogerie, dans lesquelles la population de ce petit pays déploie tant d'intelligence et d'activité.

HAESSMANN.

## L'ESPAGNE A L'EXPOSITION.

(Fin.)

La différence qui existe, tant pour l'abondance que pour la richesse, entre les ressources naturelles de l'Espagne et ses produits manufacturés, présente quelque chose de saisissant et de déplorable tout à la fois. En voyant tant de matière brute et si peu d'art, tant d'éléments d'industrie et si peu de *comfort*, on se demande si c'est pour obéir à une loi fatale que les peuples les plus splendidement dotés sont enclins à la simplicité, pendant que les plus déshérités poursuivent sans relâche la réalisation du luxe et de la magnificence. Cette remarque, en expliquant le fait particulier qui nous occupe, donne la raison des innombrables contradictions qui s'établissent entre les faits naturels et les tendances de l'esprit humain, et laisse croire que cet antagonisme est une nécessité providentielle.

Cependant, le souvenir des labours auxquels elle se livrait à l'époque où l'exploitation des mers lui était presque exclusivement dévolue, et l'exemple moderne qui lui est fourni par l'activité des nations qui l'environnent, n'ont pas été entièrement perdus pour l'Espagne; c'est pourquoi nous examinerons ce que lui ont fait produire et ce souvenir et cet exemple.

Pour nous conformer à la méthode que nous avons précédemment adoptée, nous commencerons cette revue par les manufactures métalliques; et, sur le premier plan des travaux de cet ordre, nous placerons poliment le buste de la reine, Isabelle II, et celui du roi, son époux; ce dernier buste, coulé en première fonte, se fait remarquer par la finesse des reliefs; quant à celui de la reine, il est en bronze et révèle aussi une grande délicatesse d'exécution. Ils proviennent tous deux de la manufacture royale de Trubia, dans la province d'Oviédo.

Les deux pièces d'artillerie de *fer forgé* qui sont au milieu de la grande galerie, et dont nous avons dit un mot dans notre avant-dernier article, ont été faites par l'armée de don Carlos durant la dernière guerre des partisans. L'une, l'obusier, a 46 pouces de calibre, et l'autre, le mortier, en a 9. Ces deux pièces, dont les hommes spéciaux ont admiré la fabrication, portent la date d'Onate, 25 août 1837, et le chiffre du prétendant, C. V. (Charles V), que les *Christinos* appelaient, par dérision, Charles IV et demi. La manufacture de Séville a aussi exposé un obusier de 9 pouces de calibre, qui pèse 6,570 livres, et dont l'évaluation s'élève à 67,300 réaux (environ 17,000 francs).

Tolède, le Damas des Espagnes, s'est présentée à l'Exposition dans la fière attitude qu'autorisait sa vieille renommée. Indépendamment de la dague dont ce journal a donné le dessin dans le courant du mois dernier, la manufacture de Tolède exhibe des lames de sabre et d'épée, d'ancienne et de nouvelle forme, pour la cavalerie et l'infanterie, marquées, gra-

vées, dorées, émaillées, colorées et damasquinées; des hallebardes et des couteaux de chasse de toute grandeur et de toute forme. M. Manuel Isasi a exposé une épée de Tolède dont le fourreau, en forme de serpent, est aussi remarquable que la lame, feuille d'acier témoignant, par sa flexibilité extrême, de la trempe exquise du métal.

La contribution de Plaisance se compose d'un mousquet à percussion avec sa baïonnette.

Voilà pour l'industrie officielle en ce qui touche les métaux. Pour peu que les idées de paix fassent des progrès, on voit que les manufactures sus-nommées ne serviront plus que pour mémoire.

En tête des rares industries privées qui s'occupent de la fabrication des armes, nous devons placer celle que M. Zuloaga dirige à Eibar, en Guipuzcoa. Cet exposant, qui traite aussi l'orfèvrerie avec distinction, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, a envoyé au Palais de Cristal deux paires de pistolets, deux couteaux de chasse, une épée de cavalerie, un fusil de chasse et une carabine, articles fort remarquables et qui lui font grand honneur, les pistolets, surtout, à canons ciselés et damasquinés sur fond d'or; ces armes élégantes, sur lesquelles on distingue des figures fantastiques, ont été confectionnées avec un goût exquis, depuis la poignée jusqu'à l'embouchure. L'épée et les couteaux de chasse sont, comme le pistolet, ornés de reliefs, d'incrustations et de damasquineries. La manufacture de M. Zuloaga, établie depuis cinq ans seulement, sert à prouver combien son art est nouveau dans son pays; car il n'a pas de concurrents sérieux. Notons que les matériaux dont il fait usage sont entièrement espagnols, et que, déjà, ses ateliers comptent trente ouvriers.

Pour n'avoir point à revenir dans l'établissement de cet industriel, citons tout de suite un petit coffret en fer forgé et à fines ciselures sur or et argent, dans le même style que les pistolets; cette charmante boîte est signalée, par le catalogue, comme devant contenir les titres de noblesse d'une maison de Castille; l'idée de mettre ces signes du patriarcat en lieu sûr paraît être nouvelle en Espagne, ce qui prouve que, jusqu'à ce jour, la libre action de la température n'a pas été hostile, dans ce pays, au développement des arbres généalogiques.

En fait d'ustensiles et d'outils, l'Espagne est réellement pauvre, quelques cardes, des peignes à tisser, des fils de cuivre et de fer, des limes de diverses grandeurs, voilà, à peu près, tout ce qu'elle sait faire. On peut dire, par exemple, que ses limes sont d'excellente qualité, par la double raison que ses fers sont d'une grande finesse de grain et que ses eaux possèdent une vertu particulière pour la trempe. Cette double considération rend inexplicable l'absence de tout échantillon de coutellerie: est-ce que le poignard historique de la Péninsule serait un instrument fabuleux? On doit le croire, puisqu'on n'en trouve pas la moindre trace dans les casiers nationaux; toutefois, la dénégation opposée par l'exhibition au préjugé, n'aura pas de longtemps la puissance de le détruire;

Nous avons dit ailleurs que les instruments agricoles manquaient totalement; et, dans un pays où l'on voit tous les ans réduire en cendres des récoltes entières de céréales pour servir d'engrais à la terre, on comprend fort bien l'inutilité des progrès agricoles. Le lit n'est même pas en Espagne, un objet de première nécessité, c'est pourquoi, les lits de fer de MM. de Miguel et Sanchez Pescador, de Madrid, sont de véritables articles de luxe portant les armes d'Espagne, ornés d'or ciselé et de moulures de bronze. Pourquoi, ou plutôt pour quoi ces industriels feraient-ils des lits à 45 et 20 fr.? La population aisée des petites villes et même des grandes, couche sur une toile tendue par des pieds de bois croisés en pliant; et les trois quarts des habitants de la campagne en sont encore à la natte mauresque, représentée le plus souvent par une couverture qui, avant de servir de matelas, fait le double office de manteau et de parapluie. Le lit est donc, en Espagne, une superfluité, vulgairement parlant; ceux-là seuls qui considèrent le superflu comme de première nécessité, en font usage; or, ceux-là sont encore rares dans la patrie du Cid; c'est ce qui fait qu'en confectionnant des lits en fer, MM. Pescador et de Miguel n'ont pu avoir en vue que des alcôves princières. L'établissement de ce dernier manufacturier est très-considérable; il s'y fait toutes sortes de travaux de mécanique et d'ornements en rapport avec la consommation locale; on y compte

plus de 200 ouvriers et l'on commence à y fabriquer la literie ordinaire et inférieure, ce qui fait supposer qu'avant longtemps la masse de la population espagnole, renonçant à dormir comme les Africains, se couchera à l'euro péenne.

Après les bustes de la Reine et du Roi par lesquels il nous a paru convenable de commencer cette étude, on trouve un groupe en bronze doré de M. Nauray, de Madrid, représentant une scène des combats de taureaux et un *picador*, aussien bronze, du même auteur; ces travaux ne manquent pas de sentiment, mais on peut leur reprocher l'imperfection du dessin, défaut commun aux natures nerveuses et impatientes, qui se préoccupent plus de l'idée que de la règle.

Il y a aussi un contrebandier en terre cuite de M. Pena et trois Andalous taillés dans la même matière par M. Gutierrez, de Léon, qui ne sont pas sans mérite. Puis viennent les détails des arabesques de l'Alhambra de Grenade, par M. Contreras, et quatre lithographies de Trubia, représentant quelques sections architecturales de la manufacture de cette ville; puis, encore, un modèle de l'enceinte où se livrent, à Madrid, les combats de taureaux; ce morceau d'art reproduit divers incidents de ces barbares et sanglants exercices et contient quatre mille bonshommes en bois. Vers l'amphithéâtre et sur le devant du cirque on aperçoit des personnes revêtues des divers costumes en usage dans les provinces d'Espagne, et l'on distingue à l'extérieur des promeneurs, des jeux d'enfants, des fruitiers, des marchands d'éventails, etc. L'auteur de cette œuvre de patience est M. Mata Aguilera, de Madrid.

Ajoutons à ces rares objets d'art la table de M. Perez de Barcelonne et le secrétaire de M. Médina de Madrid; car, outre que ces deux objets résument toute l'ébénisterie que l'Espagne a cru devoir envoyer à l'Exposition, nous trouvons encore qu'ils méritent d'être associés aux conceptions de l'intelligence.

La table dont il s'agit est de forme octogone et se compose de marqueteries formant des dessins de diverses sortes, au centre desquels se trouvent les armes d'Espagne et d'Angleterre réunies; elle contient trois millions de pièces; les armes d'Angleterre seules en embrassent, dans un espace de trois pouces de haut sur deux de large, cinquante-trois mille, ce meuble est coté 30,000 francs. La prodigieuse application qu'a dû requérir ce travail a porté quelques critiques à supposer qu'il avait été exécuté conformément au système des parquets à la mécanique, c'est-à-dire de façon à pouvoir en obtenir de nombreux exemplaires à coups de scies, nous trouvons dans les notes du commissaire espagnol la rectification de cette hypothèse. Cette pièce, confectionnée par un procédé qui est la propriété particulière des exposants, est unique, dans ce sens qu'il n'y en a pas une autre du même dessin; mais la manufacture de MM. Perez est établie de manière à pouvoir faire, en peu de temps, autant de meubles de cette espèce de mosaïque qu'on pourrait leur en demander; leurs prix sont même très-modérés, si on met en ligne de compte la difficulté du travail. La reine d'Espagne a généreusement encouragé ces fabricants en leur faisant la commande de tout un meuble de cabinet en bois mosaïque.

Le secrétaire de M. Médina, orné de nombreuses et charmantes arabesques en bois incrusté; présente un travail qui, bien que d'un autre ordre, n'est cependant pas inférieur à celui dont nous venons de nous occuper; la preuve en est dans son évaluation, qui dépasse 30,000 francs.

M. Mitjana, de Malaga, est un homme qui possède 40 presses lithographiques et qui occupe un nombre considérable de femmes et d'enfants à faire des éventails; cet industriel en jette 8,000 par jour dans la consommation, ce qui prouve que ce ventilateur de poche est en grand usage dans son pays; tout le monde sait, du reste, que dans les mains des Espagnols, l'éventail est un objet d'art extrêmement coquet, de telle sorte que la fabrication de l'instrument a du devenir un art à son tour; c'est pourquoi les échantillons envoyés par M. Mitjana méritent d'être classés parmi les articles dont la disposition réclame l'intervention du dessinateur.

Dans cet ordre devraient aussi prendre place les produits supérieurs de l'art céramique; mais si l'on en excepte une large jarre (*tinaja*) de Toboso exposée par M. Isasi, quelques briques réfractaires de Lugo et de Madrid, et de nombreux échantillons de

(Voir la suite page 318.)

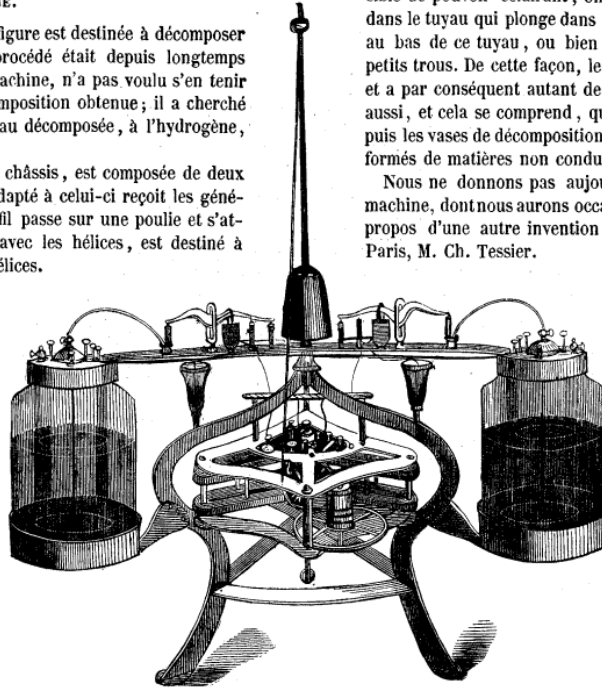


## MACHINE ÉLECTRO-MAGNÉTIQUE,

DE M. PAINE.

La machine dont nous donnons ici la figure est destinée à décomposer l'eau par l'électricité, mais comme ce procédé était depuis longtemps connu, M. Paine, l'inventeur de cette machine, n'a pas voulu s'en tenir là et il a cherché à tirer parti de la décomposition obtenue; il a cherché à donner à l'une des deux parties de l'eau décomposée, à l'hydrogène, le pouvoir éclairant.

Sa machine, supportée par un seul châssis, est composée de deux parties symétriques. Un autre châssis adapté à celui-ci reçoit les générateurs électriques. Un poids, dont le fil passe sur une poulie et s'attache à un barillet en communication avec les hélices, est destiné à faire tourner ce barillet et avec lui les hélices.



Machine électro-magnétique de Paine.

Pour que l'hydrogène carboné obtienne la plus grande somme possible de pouvoir éclairant, on retarde pour ainsi dire son écoulement dans le tuyau qui plonge dans la résine, et pour cela on adapte du coton au bas de ce tuyau, ou bien on le perce d'un très-grand nombre de petits trous. De cette façon, le gaz est divisé en une infinité de globules et a par conséquent autant de points de contact avec la résine. Il faut aussi, et cela se comprend, que tous les tuyaux conduisant le gaz depuis les vases de décomposition jusqu'au point où il doit être brûlé soient formés de matières non conductrices.

Nous ne donnons pas aujourd'hui de plus amples détails sur cette machine, dont nous aurons occasion de parler bientôt encore une fois, à propos d'une autre invention du même genre due à un ingénieur de Paris, M. Ch. Tessier.

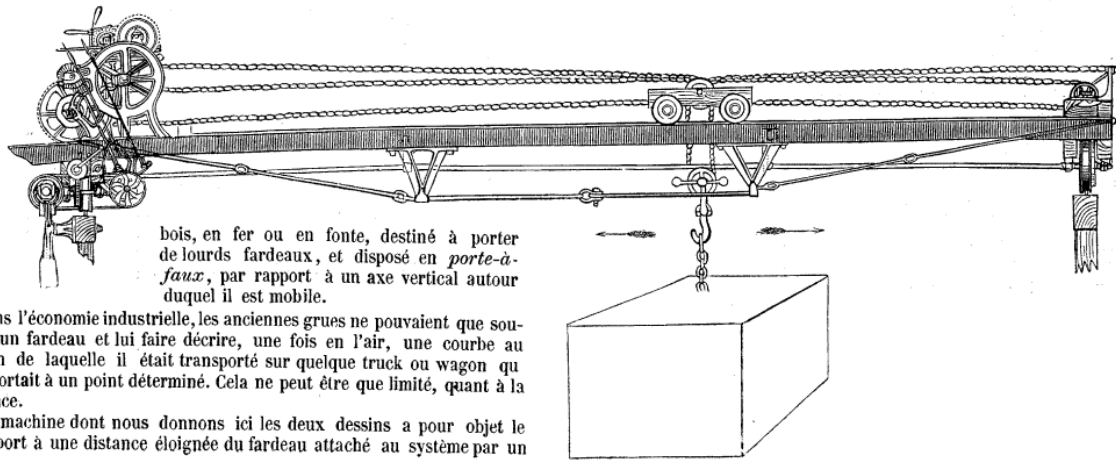
## GRUE VOYAGEUSE,

PAR MM. NICOLL ET VERNON.

On sait de quelle importance sont pour le transport des marchandises d'un point à un autre, soit dans une usine, soit dans une gare de chemin de fer, les machines appelées *grues*. Ce nom est donné à un système de charpente en

rappel à la machine même, en sorte que le charriot suit la direction qui lui est imprimée. On comprend qu'il est possible d'adapter des embranchements dans l'usine où s'opère le transport des fardeaux, et que la chaîne venant s'enrouler sur le tambour, il est facile de le transporter où il est le plus utile de le faire pour le service de l'usine.

Le fardeau est attaché au crampon désigné à la figure, et se meut dans le



bois, en fer ou en fonte, destiné à porter de lourds fardeaux, et disposé en *porte-à-faux*, par rapport à un axe vertical autour duquel il est mobile.

Dans l'économie industrielle, les anciennes grues ne pouvaient que soulever un fardeau et lui faire décrire, une fois en l'air, une courbe au moyen de laquelle il était transporté sur quelque truck ou wagon qu'il emportait à un point déterminé. Cela ne peut être que limité, quant à la distance.

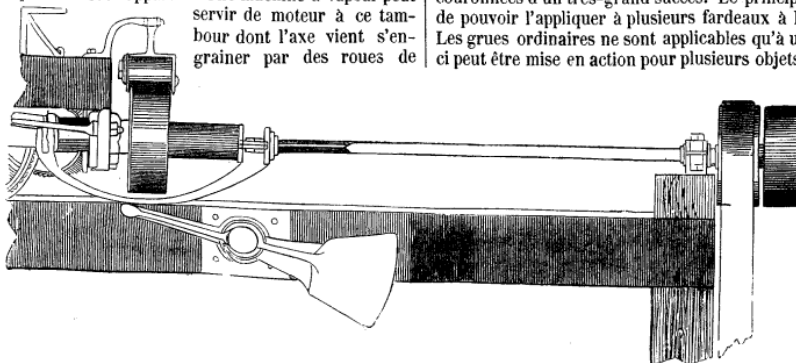
La machine dont nous donnons ici les deux dessins a pour objet le transport à une distance éloignée du fardeau attaché au système par un

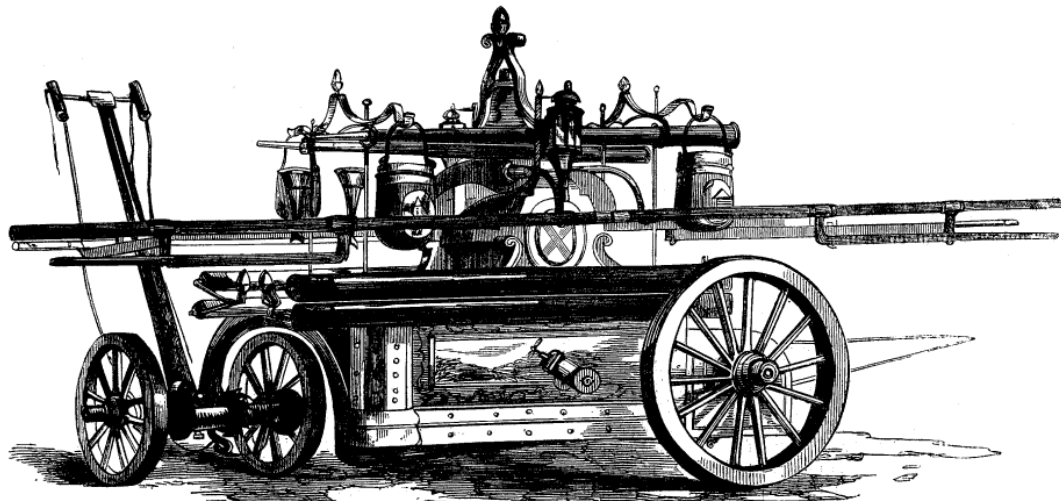
Grue voyageuse de MM. Nicoll et Vernon.

crampon. La figure première en donne le plan sur la marche imprimée au fardeau; le charriot est mis en mouvement sur un rail creux tracé dans toute la longueur, et élevé de 15 à 20 pieds au-dessus du sol. Une chaîne double de vat-et-vient est attachée au charriot et vient s'enrouler sur un tambour placé à l'extrémité du rail sur lequel se meut l'appareil. Une machine à vapeur peut servir de moteur à ce tambour dont l'axe vient s'engrainer par des roues de

sens déterminé selon la direction voulue. Rien n'est plus simple que cet appareil, à la condition seulement de n'avoir d'autre transport à faire que ceux de l'usine, et sur des points fixes d'avance.

Des expériences nombreuses ont été faites par les inventeurs, et elles ont été couronnées d'un très-grand succès. Le principal avantage de ce système, c'est de pouvoir l'appliquer à plusieurs fardeaux à la fois, et d'économiser des bras. Les grues ordinaires ne sont applicables qu'à un seul fardeau, tandis que celle-ci peut être mise en action pour plusieurs objets et par un seul homme.



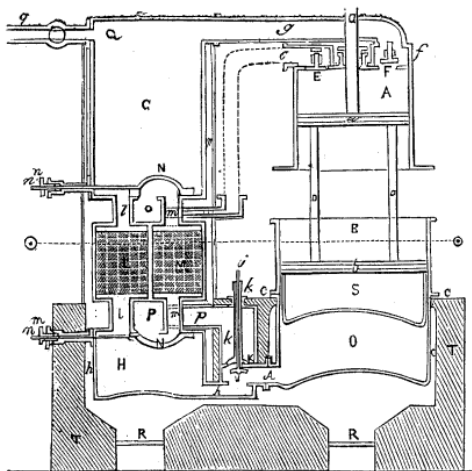


Pompe à incendie, du Canada.

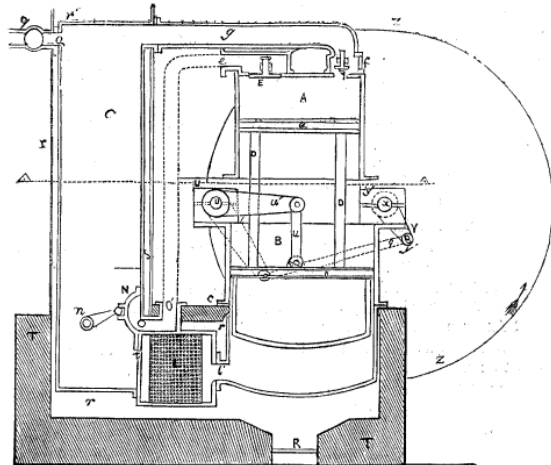
POMPE A INCENDIE, DU CANADA.

La pompe à incendie dont nous donnons ci-contre le dessin est une machine colossale, et qui surpasse dans ses dimensions tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour. Non-seulement elle dispense une plus grande quantité d'eau, mais encore elle a une portée beaucoup plus éloignée.

Une expérience de cette immense machine a été faite à Londres devant des ingénieurs : elle a réussi ; seulement cette machine pourrait être difficilement appliquée dans les rues étroites de Londres ; ses dimensions ne le permettraient pas. Les pompes anglaises sont appréciées par les ingénieurs comme étant facilement transportables. Celles de France, il est vrai, plus élégamment construites, ne distribuent guère que moitié des pompes des autres pays ; mais, néan-



moins, la rapidité du manèment prouve qu'en cas d'incendie elles sont préférables à celles de nos voisins. Celle dont nous parlons ici est une machine fort curieuse, d'un grand luxe de détails ; la question est de savoir s'il est aisé de s'en servir : elle a besoin, pour se développer utilement, d'un espace de 33 mètres carrés au moins, ce qui en rendrait l'usage, sinon impossible, au moins très-difficile dans la plupart des rues de Paris.



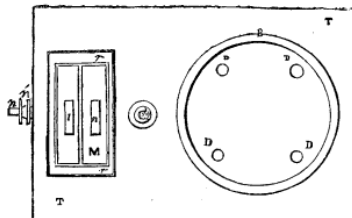
Machine à air, de Dunn.

MACHINE A AIR, DE DUNN.

Cette invention consiste à produire une force motrice par l'application du calorique à l'air atmosphérique ou à d'autres fluides susceptibles d'une grande expansion par l'accroissement de la température. Cette application est telle que, après avoir causé l'expansion qui produit la force motrice, le calorique est transmis à certaines substances métalliques, et renvoyé de ces substances à un centre d'action, et cela en rendant le calorique indépendant de la combustion

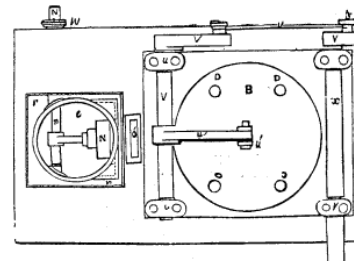
expansion heater. DD sont des baguettes ou tiges communiquant entre les deux pistons *a* et *b*. E est une soupape agissant d'elle-même et s'ouvrant dans le cylindre fournisseur, F. Est une autre soupape semblable placée au-dessus. Un autre cylindre est en communication au moyen d'un tuyau avec la soupape, et un quatrième cylindre est destiné à l'absorption de la vapeur. Les autres figures donnent les coupes différentes de l'appareil général ainsi que les assises de construction.

La nouveauté de l'appareil consiste dans le régénérateur de la vapeur ou de



ou consommation de l'aliment, en sorte que, à l'inverse de ce qui se passe d'ordinaire pour les machines à vapeur, la vapeur ne se perd pas par la transmission au condenseur, mais tend à revenir au point de départ et à être utilisée de nouveau.

La fig. 1. représente la coupe longitudinale de la machine. A et B sont deux cylindres de diamètres inégaux terminés par deux pistons *a* et *b* ; A est le cylindre fournisseur, B le cylindre consommateur, C enfin est un troisième cylindre destiné à l'absorption de la vapeur expansive ou l'appelle le récipient



la force motrice ; c'est par le passage successif du calorique dans les différents cylindres du système ; elle est encore dans la combinaison du cylindre d'expansion avec le cylindre moteur. Ce cylindre a pour fonction de refroidir la vapeur et de la transmettre par une voie habilement préparée, en retour, au cylindre primitif où se compose l'élément premier de la machine, c'est-à-dire la vapeur elle-même. Toutes les mesures contre l'explosion ont été prévues et constituent encore un nouveau droit au brevet pris par M. Dun.

tuiles à carrelément de Ségovie et de Valence, — l'Exposition espagnole reste absolument muette à l'égard de cette industrie. Cependant l'ancienne poterie, appelée *Majolica*, que fournissent de temps immémorial Talavera, Triana, Nanises et Alcora, et les faïenceries plus récentes et plus perfectionnées de la Moncloa, de Valdemorillo, de Séville et de Sargadellos, sont des faits qui auraient mérité d'être constatés dans la solennité industrielle qui donne lieu à un examen.

Nous ferons la même observation en ce qui touche la verrerie. Plusieurs provinces d'Espagne, particulièrement celles du nord, possèdent des manufactures de verres qui alimentent en grande partie la consommation du pays. Quelques-uns de ces établissements produisent même des articles assez remarquables, non-seulement pour leur bonne qualité, mais encore pour leur bas prix; la bouteille de la Corogne et la vitrière de Gijon; les plats, les verres, les carafes, les coupes et les articles de toute sorte, qui sortent de la Luisiana, de Recuenco, de Cadalso et de Séville, jouissent d'une certaine réputation. Toutefois aucun de ces établissements n'a envoyé ses produits à l'Exposition; d'où il suit qu'en jugeant l'Espagne d'après la physiologie qu'elle s'est donnée à Londres, on pourrait dire qu'elle mange et qu'elle boit dans desalebasses, ce qui n'est pas tout à fait vrai.

Un vase à fleurs en marbre artificiel, un balustre et trois petits bustes de la même matière, quelques verres lenticulaires pour cosmoramas, télescopes, microscopes ou lunettes, et un instrument de musique récemment inventé par M. Callegas, sous le nom de *guitar-harpa*, voilà ce qui peut être donné comme complément de la section artistique de l'exhibition espagnole.

Ce qui nous reste à dire maintenant est relatif aux tissages; mais comme la seule énonciation de cette industrie implique l'idée de papier, nous dirons avant tout, et pour n'avoir pas à y revenir, que l'Espagne n'a pas exposé une seule feuille de ce grand confident des félicités et des misères de l'humanité.

Le lin et le chanvre sont manufacturés sur presque tous les points de la Péninsule; mais les industries qui en font le traitement ne sont généralement pas en rapport avec les progrès effectués dans le reste de l'Europe. Nous citerons cependant la manufacture royale de Carthagène, celle de la municipalité de Castellon et les établissements de MM. Castell, à Esparraguera, Ortega y Soler au Ferrol, Escudero et Azara à Cervera, et Martínez à Valence, dont les produits ont été exposés. Ces produits se composent en général de cordages et toiles à voiles et s'adressent particulièrement aux équipements maritimes. Nous remarquons toutefois du linge de table, des drilles, des coutils et des *plugastels* du Ferrol qui se distinguent par une grande consistance et par des prix très-modérés. Il y a aussi des toiles de Manille fabriquées avec une matière textile particulière aux îles Philippines; mais tous ces spécimens sont loin de donner une idée de ce qui se fabrique en Espagne dans ce genre. Le port de Santa-Maria, à Cadix, possède un millier de métiers, on en compte 440 à Burgos pour les toiles ordinaires; la grande manufacture établie depuis environ quatre ans à Malaga d'après le nouveau système, emploie 4,500 personnes et produit près de quatre millions de mètres de toile par année. Ces faits sont, à la vérité, de petite importance pour un grand pays; mais encore vaut-il mieux les signaler que de garder le silence à leur sujet.

Les draps espagnols sont rares à l'Exposition; on doit cependant reconnaître que leur qualité est bonne et leur prix fort bas. Ceux qui ont été faits avec de la laine de Saxe laissent peu à désirer quant à l'aspect et sont irréprochables relativement à la solidité du tissu et de la couleur. Il y en a en laine du pays, de Murcie, par exemple, qui se vendent 21, 23 et 24 réaux la *cave*, ce qui fait revenir le mètre à 6, 7 et 8 francs. Les draps communs de Ségovie sont cotés à 22 réaux et ceux de première qualité ne dépassent pas 34 réaux, c'est-à-dire 41 francs le mètre. Les draperies communes en grand usage dans le pays, les couvertures, les *bayetas* jaunes et rouges dont les femmes de la campagne se font des jupons, ne sont pas représentés; on ne trouve qu'une seule couverture de Lucena et une autre de luxe, pour cheval, sortie de la fabrique de Morella.

Les tissus de soie et de or de la célèbre fabrique de Talavera sont trop beaux pour servir d'échantillons

aux soieries ordinaires dont la société espagnole peut faire usage. Ce *Gobelin* à 40 francs le mètre, cette étoffe d'or à 450 francs sont trop loin des vulgaires consommations pour que nous puissions les prendre comme types. La veuve Alcala et fils, M. Castillo de Séville et surtout M. Orduña, de Valence, ont envoyé une série d'étoffes plus abordables, consistant en tissus pour rideaux et meubles au prix de 42 francs le mètre; gros pour robes à peu près au même prix, ce qui ne veut point dire que nous les trouvons fort bon marché; des velours unis à 20 francs et d'autres à carreaux, pour gilets, à 70 francs. Ces divers articles ne nous semblent pas être en mesure d'affronter la concurrence des pays expérimentés.

Mais nous ne tiendrons pas le même langage à l'égard des blondes auxquelles l'Espagne doit une légitime renommée industrielle. La blonde se fabrique dans diverses provinces de la Péninsule et particulièrement dans celles qui, après les conquêtes de Charles-Quint, ont été le plus en contact avec les populations flamandes : la Catalogne est de ce nombre; et c'est cette province qui a exposé les meilleurs échantillons. Une chose remarquable, c'est que la petite ville d'Almagro, dont la réputation est si grande et si ancienne en ce qui touche cette industrie, n'a rien envoyé à l'Exposition. MM. Margarit, Fiter et Mir, de Barcelonne, ont été moins oublieux. Le premier de ces fabricants occupe dans son vaste établissement, 1,550 ouvriers; ses voiles, ses mantilles, ses écharpes, ses robes, etc., l'ont fait avantageusement connaître en France et en Angleterre.

Les dames se sont arrêtées avec admiration devant une parure de mousseline faite avec la fibre de la pomme de pin et brodée, à l'aide de fils de la même matière, par une señora de Manille; nous aimons à reconnaître que le fait est nouveau et original; mais pour donner à l'événement des proportions intelligibles, la *société économique* des Iles-Philippines a ajouté à la parure un tablier, trois chemisettes, quatre manchettes, deux collets et quatre mouchoirs dont l'un a été laissé sur le métier avec les instruments desquels on s'est servi pour accommoder les filaments.

Nous aurons, aussi consciencieusement que possible, complété cette revue de l'Exposition espagnole lorsque nous aurons dit que M. Belmonte de Salamanca fait des chapeaux de feutre à trente-cinq sous et que l'on fabrique, à Castellon, des *alpargatas* (sandales) pour un franc; ce qui fait que pour la modique somme de cinquante-cinq sous un homme peut, sous le beau ciel des Espagnes, être coiffé et chaussé de neuf sans cesser d'être chrétien.

Telle est l'Espagne. Dotée par la nature de richesses nombreuses dont elle ne sait ou ne peut pas tirer parti, entourée de nations intelligentes et actives des-longtemps appliquées aux exercices de l'art et de l'industrie, nous croyons, tout en rendant justice aux progrès qu'elle a fait dans la voie manufacturière, qu'elle doit se borner au trafic des matières premières et se reposer sur ses voisins du soin de leur appropriation.

BELLEGRARQUE.

#### COURRIER DE PARIS ET DE LONDRES.

Point de société, *high life*, sinon en déroute, du moins en voyage ou à la campagne; mais des amusements publics, des *attractions* à foison. Londres ressemble à un champ de foire, et le dernier bateau est sûr de son public, de son succès, de sa fortune: Cremorne et Vaux-Hall, malgré leurs façades lourdement égrillardes, sont encombrés de visiteurs fanatiques. A défaut de réunions élégantes, on court les réunions gaies; à défaut de grands artistes, on va voir des écuycers et des phénomènes, puis de ces spectacles étranges dont nous n'avons en France aucune idée, des combats homériques, non pas entre des taureaux, non pas entre des hommes, non pas entre des coqs, mais entre des chiens et des rats; on ne dit pas pour qui les grenouilles prennent parti.

Enfin, ces excentricités s'annoncent pompeusement, se répètent, se tambourinent, et l'on va soit à la taverne de *Light Bells*, Denmark-street, soit à Bunhill row, St.-Luke's, taverne de Shaw, et l'on voit des batailles désespérées entre des rats irréguliers et des bandes disciplinées d'épaveux et de terriers. Mardi dernier, c'était une grande solennité: les trois rats monstres de la grange de Stable avaient défié corps à corps trois buli-dognes ef-

frayants: trois contre trois, Horaces contre Curiaques. Les Horaces, je veux dire les trois chiens, ont eu le nez mangé tous les trois, mais ils ont vite rattrapé, ou à peu près, le bien ravi; des trois rats on n'a pas sauvé un poil. Le duel a été suivi d'une mêlée générale: la deux chiens d'une forte éducation militaire ont détruit cent rats en trois minutes, selon les promesses du programme. Les paris étaient considérables, c'était palpitant.

Le même jour, à la même heure, la Société du Collège de la jeunesse, à Saint-Giles, a donné un grand carillon harmonique exécuté par vingt-sept cloches à timbre. Chacun des exécutants avait 5,040 arpèges à dédoubler. Ce magnifique concert samaritain a été terminé par un morceau d'ensemble qui a duré trois heures. Oh! les oreilles m'en tintent.

On se presse encore aux courses à pied, exercice raisonnable dont nous avons perdu en France l'habitude et même le souvenir, et enfin aux combats de boxeurs, pour lesquels nous professons une horreur hypocrite.

Enfin les théâtres ont compris à quel public ils avaient affaire: n'ayant plus la qualité, ils se sont résignés à la quantité, le résultat est le même. Le théâtre de la Reine a compris qu'il avait affaire surtout à des Français, il a baissé le prix des places, et la somme de la recette s'est élevée d'une façon inespérée. Covent-Garden seul, fier d'une magnifique saison, a bravement laissé la clef sous la porte et court les champs: probablement la salle sera louée deux mois pour quelques exhibitions de phénomènes.

A propos de prodiges, nous ne sommes pas seuls à découvrir chaque mois une grande comédienne de cinq ans et demie. A Saint-James, M. Barnum montre deux petites importations d'Amérique, deux petites filles toujours, (les garçons sont moins précoces) qui débitent des tirades tragiques, des scènes de comédie tout entières, Shakespeare et Sheridan en miniature, à petite voix, à petit geste, à sentiment proportionnés.

Au théâtre Adelphi, on joue le *Masque de Fer*, ou à peu près, puis au Grecian Saloon, on voit quelque chose d'approchant de ce qu'on appelle à notre Hippodrome les courses de vitesse, des amazons franchissant des haies, des fossés, des ponts, comme les plus vaillants sportmen de New-Marquet, de Derby ou de Chantilly.

Voilà tout Londres, vous voyez que nous n'exagérons pas, en disant champ de foire: toutes représentations de second et de troisième ordre, plaisirs à deux sous, mais plus multipliés, plus animés que jamais, comme une fête de village à la dernière heure du jour: Allons, allons, suivez la foule.

A Paris, nous avons posé la première pierre d'une halle, à Londres on maçonne aussi: Victoria Street a été ouverte dans Westminster, c'est superbe, on raconte merveilles de cette nouvelle découpe dans le plan de la ville. Le lord-maire doit donner prochainement à ce propos aux architectes, une fête dont nous vous parlerons, ce sera une occasion de revenir en détails sur cet événement. Aujourd'hui, passons vite, il y a beaucoup à dire sur Paris.

D'abord, les débuts de Madeleine Brohan, dans *Les demoiselles de Saint-Cyr*, voici le grand fait dramatique de la quinzaine; est-il besoin de dire que cette nouvelle marquise de Saint-Herem, est plus jolie que toutes ses devancières, que Madeleine est là, mille fois plus jolie qu'elle-même, comme on dit en grec; c'est-à-dire, que jamais nous ne l'avons vue plus charmante, jamais plus délicieuse coiffure n'avait encadré son beau visage: c'est une ravissante vignette anglaise détachée d'un keepsake, et qui parle, et qui sourit, et qui aime: Oh! quel est donc celui qu'elle regardera un jour avec cette expression, avec cette finesse, avec ces airs de tête, avec cette bonté! Quel est celui à qui elle tendra cette main tremblante! N'est-ce donc encore qu'une grande comédienne, n'éprouve-t-elle jamais ces émotions dont elle nous montre les dehors si vrais? est-ce donc seulement sa poitrine qui se soulève? son cœur ne bat-il point?

M. Leroux si lourd, si empâté, si prétentieux, si froid, a pris le rôle créé par Firmin: cela est vraiment triste; tant de jolis regards, tant de moues charmantes, de mines, de taquineries et de tendresses égarées sur un personnage aussi invraisemblable. Mais M. Regnier est bien amusant, bien spirituel, et M<sup>lle</sup> Augustine joue Louise Maucclair avec un mordant, un sang-froid, un esprit, une verve et

surtout une figure et des épaules que n'a jamais eues M<sup>lle</sup> Anais, qui l'a précédée dans les traditions du rôle : je ne dis point dans la création car à mes yeux la création date de la semaine dernière. En résumé, succès, grand succès et d'estime et de foule, M<sup>lle</sup> Madeleine a beaucoup gagné et sa sœur n'a rien perdu, tout est pour le mieux : le ciel nous les garde ainsi toutes deux.

A l'Opéra-Comique la reprise du chef d'œuvre de Méhul : *Joseph* a été accueilli avec un enthousiasme qui doit, certes, encourager la direction dans cette voie : c'est une œuvre un peu grave, un peu sévère, à laquelle on ne doit aucune émotion violente, aucune satisfaction trop vive : le musicien n'a point eu à exprimer des passions, mais seulement des sentiments : la situation reste la même durant trois actes et pourtant l'intérêt est parfaitement soutenu. Cette grande et belle musique, cette exécution sérieuse, remarquable, ont produit la sensation la plus pure et la plus inattendue. En somme, je crois que le public, par son empressement, tiendra compte à la direction de son intelligence, de son goût, et de ses efforts : c'est là une excellente et salutaire idée, de faire passer sous les yeux de la génération nouvelle tout un répertoire de chefs-d'œuvre qu'elle ignore, et une telle entreprise doit exercer la meilleure influence, non-seulement sur la curiosité (ce qui est affaire de commerce), mais en particulier sur le goût un peu égaré de notre époque.

Aux Variétés, deux pièces nouvelles, un double début : M. Lassagne a été exhibé en même temps dans *Drin drin*, un petit acte très-drôle, et dans une *Paire de pères*, une de ces parades-pochades, sans queue ni tête, telles que souvent la direction et le public de la Montansier en acceptent, on ne sait trop pourquoi.

*Drin, drin*, bien entendu c'est la chanson à boire de M. Gozlan, mise en action par MM. Brisebarre, Nyon, et Labie. M<sup>lle</sup> Ozy, une parfumeuse du passage Jouffroy, a épousé un sous-lieutenant de quarante ans : ce sous-lieutenant est *accablé de besogne*. Dès le lendemain de son mariage, il s'absente deux mois pour la remonte. A peine arrivé, il est de semaine, enfin il ne peut s'arrêter un seul instant auprès de sa femme et lui faire comprendre les douceurs du foyer domestique : et M<sup>lle</sup> Ozy s'ennuie à se décrocher la mâchoire. Rien ne lui réussit ; elle pêche à la ligne, elle attrape des sangues ; elle herborise, elle ne trouve que de ces fleurs jaunes innommables et de la mauve. Enfin, le mari revient ; mais encore, le malheureux ! seulement pour quelques minutes. Décidément, c'est trop fort, et M<sup>lle</sup> Ozy se décide à aller au bois de Boulogne, et comme l'héroïne elle emporte sous son bras un dragon, son brosseur. Quand le sous-lieutenant revient (le désespoir dans l'âme) il est parfaitement convaincu... et tout le reste de la chanson.

Il y a dans la pièce un rôle fort comique qui en fait du reste tout le succès : c'est le rôle du brosseur, une espèce de conscript alsacien, joué par le débutant Lassagne mieux que ne l'eût joué Levassor. Les détails d'abord sont très-amusants, puis, tout cela est dit avec un sang-froid, une naïveté, une stupidité, des mouvements de corps et des mains, une physionomie qui en font la création la plus comique qu'il soit possible d'imaginer. M. Lassagne est un bon comédien et qui a trouvé à l'occasion de faire connaître réellement ce qu'il vaut : heureusement, car la seconde pièce qu'on lui a fait jouer pouvait le compromettre pour longtemps.

En effet, *Une paire de pères*, nous l'avons dit, est une pochade, une parade de trétaux comme M. Siraudin en fait quelquefois jouer à Grassot et à Sainville et qui ne tombent presque jamais, parce qu'on aime toujours à voir arriver ces deux drôles de corps, parce que, quoi qu'ils disent, on s'amuse toujours à regarder le nez et les gestes de l'un, les gros yeux de l'autre et à entendre leurs incroyables monosyllabes.

Mais ici il n'en est pas de même, M. Leclère est sans doute très-amusant, très-aimé du public, mais M. Lassagne est encore parfaitement inconnu et du reste moins original au naturel que dans ce qu'on appelle, au théâtre, un rôle. Or, pour débiter cette malheureuse pièce il a fait de son mieux, il a repassé son Arnal et son Ravel, il a tâché de faire des entrées vives, de nasiller, de jeter le nez en l'air, de pirouetter, de sautiller ; en somme, tout cela a été très-malheureux, et la direction fera bien de saisir au vol le petit succès de *Drin-Drin*, le premier, du reste, qu'elle ait obtenu et de ne pas ris-

quer la réputation naissante d'un débutant qui a quelque avenir dans cette pauvreté, probablement refusée à la Montansier. D'ailleurs, rien n'est plus triste que de voir ce malheureux se semer tant et si fort pour arriver à ne faire rire personne.

Au Gymnase toujours le succès interminable de *Mercadet* ; et l'on ne voit plus qu'à de rares intervalles, et encore en lever de rideau, cette charmante Mlle Luther si fine, si tendre, si aimante, si naïve, si blonde ; mais on assure qu'elle répète, en ce moment, un grand ouvrage d'un grand faiseur et qu'il sera permis, à tous ceux qui l'aiment passionnément, d'aller, non pas seulement comme aujourd'hui, l'admirer 20 minutes par semaine au plus entre sept et huit heures, mais tous les soirs durant trois actes : Patience donc et que *Mercadet* finisse bientôt.

Mais assez des vrais théâtres. Ces jours-ci nous avons assisté à une rentrée bien curieuse : Lola Montès, comtesse de Lansfeld, comme on était autrefois marquise de Pompadour, a décidément jeté à tous les diables ses derniers millions, ses prétentions politiques et ses éventails de favorite ; elle renonce à la chasse désespérée du Horse-Guard fugitif qu'elle avait installé dans le domicile conjugal, elle entre ou plutôt elle va s'exhiber au théâtre ; car, comme nous le dirons tout à l'heure, ce n'est pas précisément dans les formes ordinaires qu'elle se chargera des délices du peuple américain.

Pour célébrer ce grand événement elle avait invité, vendredi, à une soirée dans la salle de Mabile quelques intimes, une vingtaine de journalistes, puis ce monde singulier qui est de toutes les fêtes et qu'on appelle, je ne sais trop pourquoi : *L'élite du monde artistique et littéraire*, pas grand chose.

Les réclames annonçaient pompeusement que M<sup>lle</sup> Lola « verserait le punch de ses blanches mains et offrirait les cigares embaumés de son pays ; » cela s'est traduit tout simplement en quelques plateaux de punch et de sorbets qu'on a promenés parmi les groupes d'assistants ; quant aux cigares parfumés de l'Andalousie, c'était... *horresco referens* : c'était... le dirai-je, une Espagne ! et une Montespan, c'était... ah ! ma foi, tant pis ! c'étaient des cigarettes de la régie à 2 liards pièce.

Voilà pour les rafraîchissements ; quant aux divertissements voici : M<sup>lle</sup> Lola Montès a dansé sous trois costumes différents, l'un tyrolien, l'autre écossais ou à peu près, le troisième espagnol...

Elle a dansé trois pas que lui avait appris M. Mabile : celui-ci, en bon professeur, veillait sur l'orchestre, qui, du reste, était détestable, soutenait son élève du geste et de la voix et la soufflait de son mieux.

M<sup>lle</sup> Lola n'est plus du tout la danseuse que nous avons vue autrefois échouer assez misérablement à la Porte Saint-Martin : elle n'a pas encore la science, elle ne l'aura jamais, je crois ; mais, sur ce point, la correction est suffisante ; sa danse qu'il n'a rien de brillant est toutefois très-agréable en ce sens qu'elle a quelque verve, de l'originalité, de l'imprévu et beaucoup d'esprit.

En fait de beauté, il reste à M<sup>lle</sup> Lola des yeux magnifiques, des jambes bien faites si celles que nous avons vues sont authentiques, des chevilles mi-gnonnes, mérite rare chez les vraies danseuses, enfin des pieds longs et fins. Du reste, elle nous a semblé fort maigre des jambes, du torse, du visage et du reste.

C'était hardi, avouons-le, de danser ainsi de plein pied avec le spectateur, sans le prestige de la rampe, sans le balloné, l'élasticité, la perspective que donne la scène. Mais ce qui était plus hardi, c'était un monsieur très-laid, porteur d'un nez ridicule, cachant des yeux renfoncés sous des lunettes bleues, son cou sous une cravate blanche, son épaisse tournure sous un habit noir et développant dans toutes les prétentions d'un pantalon collant, ses jambes arquées ; en somme, une espèce de courtier d'annonces, m'a-t-on dit, qui fait des vers pour les confiseurs. Oh ! celui-là était plus hardi encore : il amena chaque fois par la main la danseuse jusqu'au milieu de la salle, sa luant et la présentant, et avec des façons telles que l'on espérait bien que ce vilain monsieur allait, lui aussi, se livrer à quelques petits exercices pour l'amusement de la société : mais il s'est contenté de poser, — cela était déjà bien comique, de poser auprès de l'orchestre debout, battant la mesure *amoroso espressivo*, ramassant les bouquets, n'applaudissant pas, enfin faisant de son mieux pour sembler le comte de Lansfeld, c'est à-dire le comte de Lansfeld comme le prince Albert est le roi d'Angleterre,

comme autrefois un drôle commis aux gabelles fut marquis de Pompadour. Mais personne n'était de cet avis : les plus polis, et ils étaient rares, disaient : c'est simplement le Barnum. La foule s'exprimait autrement.

Enfin passons : M<sup>lle</sup> Lola part, ces jours-ci, pour les États-Unis. Après une petite tournée pourtant et quelques représentations, je ne sais où : en Amérique, le monsieur l'a prise à la journée : le matin elle tirera le pistolet, puis l'épée, puis elle montera à cheval, puis elle dansera, puis enfin elle nagera : le prix d'engagement est convenable, médiocre toutefois sur cette considération exprimée par l'exhibiteur à savoir qu'il ne prend pas à M<sup>lle</sup> Lola tout son temps, qu'avant tout il la laisse libre à huit heures du soir ! à bientôt donc les excentricités américaines.

G. DE BOCCONVILLE.

Parmi les nombreux témoignages de sympathie que nous recevons de toutes parts, nous croyons devoir publier la lettre suivante :

A Monsieur le Rédacteur en chef du *Palais de Cristal* :

Rouen, 26 août 1854.

Monsieur,

C'est au retour d'un assez long voyage que je trouve chez moi plusieurs numéros du *Palais de Cristal*. J'en dois sans doute l'envoi à la recommandation de notre ami commun, M. Jobard, si j'en juge par les articles que ces numéros renferment, veuillez donc bien lui en faire mes remerciements, ne sachant où les lui adresser.

Il sait tout le cas que je fais de sa personne, de son esprit et de la constance héroïque avec laquelle il poursuit la réalisation d'une idée que je crois éminemment bonne, utile et capable, plus que tous nos rêves politiques, d'améliorer le sort des travailleurs de tout genre, d'organiser réellement le travail dans la meilleure acception du mot, et d'apporter ainsi le frein le plus salutaire aux fléaux des révolutions en répartissant avec plus d'équité dans les masses qui tirent du travail de leurs mains l'aïssance et par suite le bonheur, en leur enlevant les motifs et les instruments du désordre, puisque chaque nouveau propriétaire et ses employés auraient quelque chose à défendre ; c'est ainsi qu'en résolvant de la manière la plus heureuse ce grand problème de l'union, facile alors, du capital, du génie et du travail, on rendrait à la société (sans cesse menacée le calme et la tranquillité dont nous avons tant besoin.

Il faut que la question soit mal comprise, quoique posée d'une manière bien claire par notre ami, pour ne pas réunir les plus unanimes sympathies. Je crains que cela ne tienne un peu au stéologisme des mots monautonomie, ipsisme, etc., dont tous les lecteurs qui n'ont pas lu les premières définitions ne se rendent pas facilement compte s'ils ignorent le grec et le latin.

Je suivrai avec un intérêt bien vif toutes les discussions tant en France qu'à l'étranger dont le *Palais de Cristal* se dispose à nous donner l'analyse. Trente articles au moins que j'ai fournis à *l'Impartial* de Rouen, soit extraits des écrits de M. Jobard, soit écrits à leur sujet, lui ont prouvé combien je serais heureux de cette réussite. Je viens donc vous prier de me compter au nombre de vos souscripteurs...

Agrérez, etc.

AUG. DE CAZE.

Nous sommes heureux d'avoir à signaler à nos lecteurs un industriel belge, M. Melotte qui a exposé à Londres une bannière d'une grande beauté, destinée à la Société de Méhul. Grâce au talent de M. Melotte, cette bannière est un véritable objet d'art. Il a pris pour base de son travail les trois couleurs nationales de la Belgique, rouge, jaune et noir. L'or et le velours ont servi à cette combinaison. Les armoiries royales se détachent sur un fond noir : elles sont entourées d'un large cercle d'or et d'une couronne antique or et vert. L'agencement de ces broderies est du plus merveilleux effet.

#### PRIME DU JOURNAL.

Un accident arrivé dans le tirage de la prime en retard, momentanément, la publication. Nos abonnés nouveaux recevront cette magnifique vue du palais d'Hyde-Park à la fin du mois.

CORRESPONDANCE.

A. M. P...., de Lunéville. — Les anciens abonnés n'ont droit à la prime qu'en prolongeant les abonnements jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1852. Ils doivent envoyer une somme de 12 fr. 50 c.

A. M. Ard...., de Charleville. — Notre prime sera prête vers le 30 du courant. Vous la recevrez à la fin du mois.

A. M. Léopold P...., à Saint-Germain-la-Poterie. — Nous attendons impatiemment vos travaux. Nous espérons qu'ils seront le digne résultat de vos aptitudes et de votre zèle.

A. M. J. de S.... S...., à Sens. — Pour recevoir la prime et avoir droit à recevoir le journal jus'qu'en août 1852, vous avez à nous envoyer la somme de 16 fr. 50 c. en sus des 25 fr. que nous avons reçus.

Le gérant : MANSARD.

Nous recommandons à nos lecteurs l'Almanach Drôlatique pour 1852, qui, depuis cinq ans, grâce à la rédaction de ses articles, dont chacun a pu apprécier le comique et le bon goût, s'est placé à la tête de ces publications annuelles.

On peut se procurer, chez tous les libraires de la France et de l'Etranger au prix de 50 centimes, cette charmante brochure qui contient 492 pages d'impression, ornées de 80 dessins dus au crayon des plus spirituels artistes.

NOTA. Les commissionnaires en librairie trouveront auprès de MM. Beaulé et C<sup>e</sup>, éditeurs-imprimeurs, rue Jacques-de-Brosse, 40, contre l'église Saint-Gervais, des avantages que ne peut leur offrir aucun de leurs confrères. (Ecrire franco.)

— Huile de foie de morue naturelle, seule admise à l'Exposition de 1849, rue St-Martin, 110, à l'Olivier.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.  
HOTEL DE LA SABLONNIERE,  
50, LEICESTER-SQUARE.  
HOTEL DE PROVENCE,  
46, GREAT WINDMILL STREET, HAYMARKET,  
et autres succursales.

APPARTEMENTS et chambres pour les familles et les voyageurs, à des prix divers et modérés.  
TABLE D'HÔTE plusieurs fois par jour.  
RESTAURANT à la carte jusqu'à minuit.  
CUISINE FRANÇAISE. — SERVICE FRANÇAIS ET ALLEMAND.  
On est instamment prié de ne pas se laisser détourner par les cochers et les commissionnaires.

LA SEÑORA LUISA DE NOELL,

Hija de la difunta Madama de NOELL (catalana) tan acreditada por su casa de huéspedes, por espacio de 20 años, previene a todos los señores viajeros que acostumbraban hospedarse en su establecimiento de París que con motivo de la Esposicion de Londres ha aumentado sus habitaciones, anadiendo la casa inmediata a la suya a fin de poder recibir doble número de familias en su Casa Española de huéspedes que continúa.

EN PARIS, RUE VIVIERNE, N° 43.

NOTA. No confundir el núm. 45 con el que anteriormente tenia.

Now read, Volume I, price 9s. 6d., of the EXPOSITOR; containing 1500 Columns of Letterpress, devoted to New Inventions—Registered Designs—Improvements in Machinery of all kinds—Original Papers on the Great Exhibition—Ample Accounts of the Articles in the Palace of Industry—Original Correspondence connected with Preceding Subjects—and a mass of Miscellaneous information not to be found elsewhere in the Industrial Arts and Sciences. It contains 300 Engravings by Landells, and is handsomely bound in Cloth, with full gilt back, and ornamental design in gold on the side. It is not too much to say that it is the cheapest and best Illustrated Work of the kind ever published. The Volume is admirably adapted for presentation. Subscribers Copies, bound as above, at 3s., or the Covers supplied at 2s. 6d.; or in Exhibition Blue or Turkey Red Cloth, gilt edges, 10s. 6d.  
JOSEPH CLAYTON, Jun., 265, Strand, and 223, Piccadilly; and all booksellers and News Agents.  
The EXPOSITOR is published weekly.  
Price 4d. Stamped 5d.  
Prix—40 c. le Numéro et par la poste 50 c.

TAPIOCA DE GROULT J<sup>NE</sup>,  
POTAGE RECOMMANDÉ PAR LES MÉDECINS.  
Chez GROULT, jeune, passage des Panoramas, 5, rue Ste-Apolline, 5, et chez les principaux épiciers.  
Se méfier des imitations d'enveloppes, à l'aide desquelles sont vendus des tapiocas falsifiés.

GIBUS NEVEU, 3, place des Victoires. Spécialité de chapeaux mécaniques en soie, castor et mérinos noir et gris pour voyages.

LAMPES MODERATEURS A 6 P. BT AU-DESSUS  
TRUC, 9, rue Saintonge, au Marais.  
Grand choix de Modèles riches, nouveaux et variés pour Lampes en bronze et en porcelaine.—Economie et système d'éclairage supérieur à tous autres.—On échange les anciennes Lampes.

GAZIFERE. APPAREIL GUERIN  
Pour fabriquer soi-même, dans quelques minutes, toutes espèces de boissons gazeuses: eau-de-seltz, limonade, vins mousseux, tisanes, etc. (LES POUDES SONT COMPLÈTEMENT SÉPARÉES DE L'EAU.)—Cet appareil est d'un usage facile, d'une forme gracieuse, solidement établi pas de dérangement. 15 fr. On expédie en province contre remboursement. Poudre p<sup>r</sup> faire les boissons gaz., 7 f. 50 les 2<sup>es</sup> p<sup>r</sup> 100 b. GUERIN J<sup>e</sup> et C<sup>e</sup>, rue et Terrasse Vivienne, 8 et 9, en face le Passage Colbert. PARIS.

**EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE**  
Extrait du suc des fleurs et des plantes aromatiques.  
APPROUVÉE PAR LES CÉLÉBRITÉS MÉDICALES.  
Prix des Flacons : 1 fr. 50 c. et 3 fr.  
Chez GELLÉ FRÈRES, chimistes-parfumeurs, rue des Vieux-Augustins, 53, près la place des Victoires; inventeurs du REGENERATEUR pour la pousse et la conservation des cheveux. On trouve chez eux le SAVON PHILDERME au suc de concombre, emollient et rafraîchissant; l'ELIXIR de Roses de Paris, pour l'entretien de la bouche; le CARBOQUINAROSE, poudre dentifrice à base de charbon, de quinine et de roses de Provins; la COMPOSITION ZOUAVE, pour teindre à la minute moustaches et favoris; la LOTION VÉGÉTALE, pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux.  
Dépôt chez tous les Parfumeurs et coiffeurs de France et de l'Etranger.

En vente chez tous les Libraires de Paris, des Départements et de l'Etranger :  
10<sup>e</sup> ANNÉE. **LA SCIENCE DU DIABLE** ANNÉE. 10<sup>e</sup>  
50 c. ALMANACH ILLUSTRÉ POUR 1852. 50 c.  
Sommaire :  
Calendrier pour 1852. — Comput ecclésiastique, etc. — Maisons régnautes. — Ministères. — Bibliothèques et Musées. — Administration des Postes. — Caisses d'épargne. — Itinéraires des voitures à 50 centimes. — Itinéraires des chemins de fer. — Tableau du prix des voitures de place et des voitures sous remises. — Voitures et fêtes des environs de Paris. — Prix des places aux différents théâtres, bals et concerts. — Eléments de statistique universelle, etc., etc.  
Conseils aux jeunes filles et aux jeunes garçons qui désirent se marier (suite et fin).  
I. De l'âge des époux. — II. Mariage d'un jeune homme avec une vieille femme. — III. Mariage d'une jeune fille avec un vieillard. — IV. Du caractère et des sentiments. — V. De la fortune et de la position respective des époux. — Les Hommes et les Choses d'ici-bas jugés aux Enfers. — Comme quoi Napoléon n'a jamais existé, ou Confession du Diable converti. — Curieuses prophéties. — Parallèle. — Entreacte — Magnétisme et Somnambulisme. — Le Magnétisme devant l'Académie de Milan. — Aérostation : les ballons. — M. et Mme Blanchard. — Les frères Montgolfier. — Le ballon Petin (fable). — CONTES FANTASTIQUES : Le clou. — La corde de pendu. — Merveilles du génie de l'homme. Découvertes, inventions, etc.

**LE PALAIS DE CRISTAL,**  
JOURNAL ILLUSTRÉ DU PROGRÈS DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE, MONITEUR DES EXPOSITIONS,  
Paraissant tous les samedis.

Ce Journal, dont la durée était limitée à celle de l'Exposition de Londres, a pris, à partir du 1<sup>er</sup> août 1851, une place définitive dans la presse parisienne. Sans cesse de s'occuper de l'Exposition universelle, il étend son cadre à toutes les Expositions du globe, à tous les progrès, à tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Une rédaction confiée à l'élite des écrivains français et étrangers dans les sciences, les lettres et les arts, et des gravures par les premiers artistes, concourent à l'ensemble de cette belle Publication, qui a pris pour devise : *L'Alliance des Arts et de l'Industrie*. — L'ABONNEMENT COURT DU 1<sup>er</sup> AOUT.

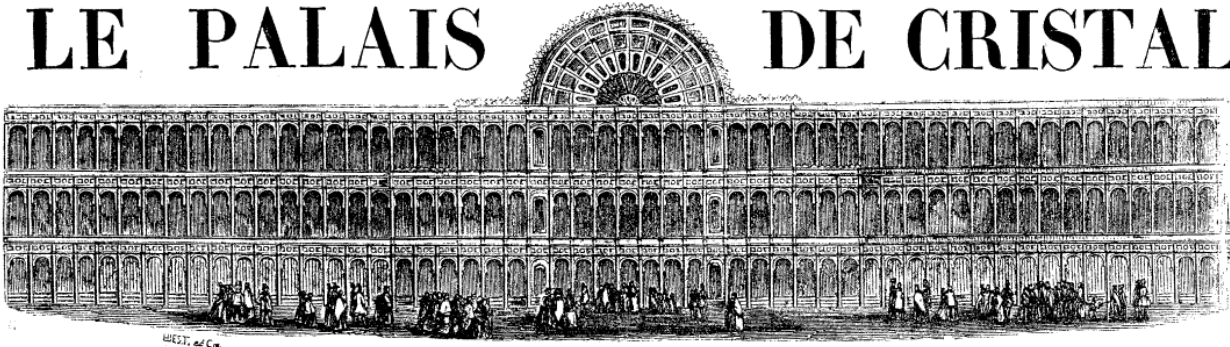
Prix de l'Abonnement :  
Pour la France : UN AN. . . . . 25 fr. — SIX MOIS. . . . . 12 fr. 50 c.  
Pour l'Etranger : UN AN. . . . . 50 fr. — SIX MOIS. . . . . 15 fr. »  
Collection brochée avec 3 belles couvertures coloriées, antérieure au 1<sup>er</sup> août : 12 fr. 50 c. — Collection mensuelle brochée, avec couverture coloriée, à partir du 1<sup>er</sup> août : 2 fr. 50 c. — Chaque Numéro : 75 c.  
L'Abonnement d'un an est composé de 52 Numéros contenant 852 pages in-4<sup>o</sup>, plus de 700 magnifiques Gravures sur bois et quatre couvertures trimestrielles. En tout, la valeur de 30 volumes in-8<sup>o</sup> illustrés. — Rien d'aussi bon marché n'a encore été publié.

**PRIME.** L'Abonnement donne droit, moyennant 5 fr. 50 c. en sus, à une splendide *Vue extérieure de l'Exposition*, imprimée à QUATRE teintes, sur double colombier satiné, de la dimension de 1 m. carré, du prix de 15 fr. dans le commerce. — Les Messageries Nationales transporteront cette Prime dans tous les pays, moyennant 1 franc.  
On s'abonne directement, en envoyant franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. MANSARD, gérant du Journal, 24, passage Jouffroy. — On s'abonne aussi chez tous les Libraires de France et de l'Etranger, et chez les Directeurs des Messageries Nationales.

**LE COURRIER DE L'EUROPE,**  
SEUL JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE PUBLIÉ A LONDRES, FONDE EN 1840  
A commencé à donner et donnera pendant toute la durée de l'Exposition, un SUPPLÉMENT GRATUIT DE VINGT-QUATRE COLONNES, spécialement consacré à l'examen critique des objets de l'Exposition.  
Le COURRIER DE L'EUROPE donne dans chaque numéro toutes les nouvelles de la semaine, les articles les plus saillants de la Presse française; une partie anglaise; des bulletins politiques et commerciaux. Les revues littéraires, dramatiques et hebdomadaires des célébrités parisiennes. Les séances de l'Institut, etc., etc.  
Le *Courrier de l'Europe*, ayant plus de onze ans d'existence, est le seul journal établi d'une manière durable dans la Grande-Bretagne. La public auquel il s'adresse rend les annonces qu'on lui confie entièrement profitables.  
On s'abonne à Londres, chez M. Joseph Thomas, 1, Finch Lane, Cornhill, et; n° 2, Catherine Street, Strand, maison du *Courrier de l'Europe*, et à Paris, dans les bureaux du *Palais de Cristal*, 24, Passage Jouffroy.  
Trois mois, 6 s. 6 d. (8 fr. 50 c.) — Six mois, 13 s. (17 fr.) — Un an, 1 liv. st. 6 s. (34 fr.) — S'adresser franco.

PARIS. — Typographie BLONDEAU, rue du Petit-Carreau, 52.

# LE PALAIS DE CRISTAL



MONITEUR DES EXPOSITIONS. JOURNAL ILLUSTRÉ DU PROGRÈS DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE.

ABONNEMENTS pour Paris et les Départements : un an, 25 francs. — 6 mois, 12 fr. 50 c. — Étranger, un an, 30 fr. — 6 mois, 15 fr.  
 (L'abonnement part du 1<sup>er</sup> août. — Collection antérieure : 12 fr. 50 c. brochée.)

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES.

On s'abonne, A PARIS, à l'Administration du Journal, 24, PASSAGE JOUFFROY. — On s'abonne également à PARIS, chez MM. Susse frères, 31, place de la Bourse; chez M. Hector Bossange, libraire pour l'exportation, 23, quai Voltaire; — à STRASBOURG, chez Alexandre, libraire; — à BRUXELLES, chez AUG. DECO, correspondant général pour toute la Belgique; — à LONDRES, chez J. Thomas, 4, Finch lane Cornhill; — Et chez M. DELIZY et C<sup>e</sup>, 13, Regent street; — chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger, et dans les Bureaux des Messageries Nationales. — Envoyer franco un mandat sur Paris ou un bon sur la Poste à M. MANSARD, gérant du Journal, 24, passage Jouffroy. — Les nouveaux abonnements courent à partir du 1<sup>er</sup> Août 1854

SOMMAIRE.

Avis important. — Bulletin industriel et artistique. Assemblée internationale du Comité de l'Association des inventeurs et des artistes industriels. — Exposition de Londres, par M. Joubert (de Bruxelles). — Prusse, Hesse, Francfort-sur-le-Mein, etc., par M. Haussmann. — Faits divers. Inauguration de la statue du général Marceau, à Chartres. — Courrier de Paris et de Londres. — Correspondance.

DESSINS.

Vue de la cour des Beaux-Arts, à Londres. — Lampe allemande. — Verres de Birmingham. — Bibliothèque tournante. — Grande table de travail. — Orgue harmonium. — Chevalet tournant. — Présent offert à lord Ellenborough. — Machine à vapeur oscillante (trois dessins). — Ruche à miel. — Système de sécurité pour les armes à feu.



Cour des Beaux-Arts, à Londres.

COUR DES BEAUX-ARTS, A LONDRES.

Il existe, à Londres, un établissement artistique que l'on nomme la Cour des Beaux-Arts (*the fine art court*). Le dessin ci-dessus représente la partie centrale de cet établissement. Il est difficile d'y voir en détail les mille objets curieux qui y sont

groupés. Des colonnes de marbre, des tables en mosaïque, des statuètes, des modèles de terre cuite, des vases de Chine, un candélabre fort curieux et qui ne se compose pas de moins de 744 pièces différentes, liées ensemble par des vis, tels sont les objets précieusement posés sur les étagères et sur les tables de cette riche collection.

Le reste de l'établissement est rempli de modèles d'architecture : on y remarque une église gothique en relief, puis des travaux sur ivoire. En un mot, c'est là un de ces musées comme les Anglais savent les composer : de grandes richesses, mais qu'ils nous permettent de le dire, un peu de *pêle-mêle*, sinon de mauvais goût et de confusion

**Nouvelles conditions d'abonnement.**

Au journal LE PALAIS DE CRISTAL.

A partir du 1<sup>er</sup> août dernier, le prix de l'abonnement a été fixé de la manière suivante :

Un an.....	25 fr.
Six mois.....	12 fr. 50 c.

ÉTRANGER.

Un an.....	30 fr.
Six mois.....	15 fr.

Tout abonnement d'un an pris avant le 1<sup>er</sup> Octobre donne droit, moyennant 2 fr. 50 c. seulement, à une magnifique VUE INTERIEURE du PALAIS DE L'EXPOSITION, imprimée et coloriée à trois teintes sur papier double-colombier de 1 m. 20 c. sur 0 m. 90 c.

NOTA. — En adressant franco un mandat de 12 fr. 50 c. à l'ordre du gérant, les abonnés pour la durée de l'Exposition, recevront le journal jusqu'au 1<sup>er</sup> août 1852. Pour les nouveaux Abonnés, collection antérieure au 1<sup>er</sup> août, 12 fr. 50 c. (Ajouter 3 fr. 50 c. pour la prime).

**AVIS IMPORTANT.**

Le terme de l'exposition universelle est fixé au 11 octobre prochain. Les abonnements pris pour la durée de l'exposition expirent donc le même jour ; nous engageons ceux de nos souscripteurs qui désirent continuer, à se conformer aux nouvelles conditions d'abonnements et à nous en envoyer le montant.

**BULLETIN INDUSTRIEL ET ARTISTIQUE.**

Convocation de l'Assemblée internationale pour la propriété intellectuelle. — Examen des faits pratiques des arts et de l'industrie. — Machines — Inventions nouvelles. — Traité international. — Expositions des Arts, etc., etc.

Dans les numéros précédents, nous devons faire connaître nos principes au public. Quand un journal se fonde, quand il veut développer des doctrines qui ont pour but non-seulement de se faire des lecteurs, mais des clients, attachés au journal par le double lien des enseignements et de l'intérêt, il faut qu'aucune méprise ne soit possible sur le sens dans lequel ce journal est écrit ; il faut que la précision, la clarté la plus grande règnent entre l'écrivain et cette clientèle : c'est là ce que nous avons voulu, ce que nous avons dû faire.

Nous n'avons donc plus désormais rien à dire sur la mission que nous avons à remplir, en ce qui concerne les droits sacrés, imprescriptibles, de la propriété intellectuelle ; et si nous en parlons désormais, ce ne sera plus en théorie, ce ne sera que pour révéler des faits, des progrès réalisés.

Nous n'avons aujourd'hui qu'un seul et dernier mot à dire sur ce point : nous serons brefs et nous entrerons immédiatement dans le domaine de la pratique ; nous parcourerons toute la série des faits industriels, et les productions artistiques, qui, chaque semaine, vont se dérouler à nos yeux.

Le Comité des inventeurs et des artistes industriels a tenu mardi dernier, 23 septembre, une séance dans laquelle une commission, nommée à cet effet, a donné lecture d'une lettre de convocation adressée à tous les hommes qui veulent se vouer à la défense des droits de la propriété intellectuelle, et qui indique les jours et le lieu de réunion de l'Assemblée internationale, qui devra, dans le mois d'octobre, examiner le projet de loi dont nous avons annoncé à nos lecteurs la formule définitive.

Nous avons eu communication de cette lettre ; nous nous efforçons de la faire connaître à nos lecteurs, en les invitant, s'ils ont l'intention d'assister à cette réunion, de nous en exprimer le désir, et de s'adresser au bureau de l'administration du Palais de Cristal, où ils devront laisser leurs noms et leur adresse, afin qu'une carte d'entrée leur soit délivrée. Ils pourront, dès lors, prendre part à des travaux qui veulent le grand jour, la liberté de dis-

cussion entière, dans un but commun et déterminé. Voici cette lettre :

Comité de l'Association des inventeurs et des artistes industriels. — Assemblée internationale tenue les 27, 28 et 29 octobre prochain à la Salle des Concerts des artistes musiciens (Bazar-Bonne-Nouvelle), à 7 heures du soir.

Paris, le 24 octobre 1834.

Monsieur,

« L'Association des inventeurs et des artistes industriels, fondée il y a deux ans et demie, a pour but de réunir dans un centre commun les hommes qui se sont voués à l'amélioration du sort des inventeurs par la voie de la bienfaisance et à la défense des droits de la propriété intellectuelle, dans ses trois branches : les lettres, les arts et l'industrie.

« Depuis sa formation, des travaux considérables ont été le résultat de nos efforts. Une communauté de vues et de principes a fait faire, au Comité des inventeurs, des progrès importants dans l'examen utile des lois qui régissent la matière des brevets d'invention ; or, le moment approche où la réforme impérieusement réclamée en faveur de la propriété industrielle, doit être mise à l'ordre du jour de l'Assemblée nationale. Il est donc naturel que les hommes, dont les intérêts vont être discutés, se réunissent et fassent connaître leurs vœux.

« L'Association tiendra plusieurs séances, les 27, 28 et 29 octobre, à la Salle des Concerts des artistes musiciens (Bazar-Bonne-Nouvelle), à sept heures du soir.

« Dans ces réunions, le Comité rendra compte de ses œuvres et des bienfaits qui doivent résulter de nos associations, et il vous proposera les voies et moyens qu'il croit nécessaires pour arriver à résoudre les problèmes qui préoccupent votre esprit comme le nôtre.

« Nous avons donc l'honneur de vous prier de vous rendre les jours et heures indiqués, au lieu de la réunion, et de préparer les éléments que vous jugerez utiles aux débats qui s'ouvriront.

« L'industrie souffre, vous le savez, Monsieur, il est du devoir des industriels de se grouper dans un même faisceau.

« Les arts et les lettres ont aussi besoin de la protection de la loi contre la contrefaçon. Il est important d'étudier, avec soin et avec calme, les moyens les plus propres à assurer les droits de la propriété artistique et littéraire, comme ceux de la propriété industrielle.

« C'est dans ce but, Monsieur, que nous nous adressons à votre sympathie. Nous espérons que vous voudrez bien assister à nos réunions.

« Agrérez, etc. »

Nous n'hésitons pas à penser que l'élaboration de la loi sur les brevets d'invention et sur les contrefaçons en matière industrielle, artistique et littéraire, ne devienne l'objet d'un examen solennel qui devra exercer une salutaire influence sur les décisions de l'Assemblée nationale lorsqu'elle sera saisie de son projet de loi sur la matière.

Maintenant, abordons la partie pratique de notre mission.

Rien n'est plus curieux, plus saisissant que ce mouvement infatigable des travaux du génie dans tous ses ordres ; rien n'est plus magnifique que les efforts faits pour arriver à réaliser le bien-être de l'humanité, en cherchant à découvrir des secrets empruntés à la nature, si riche et si généreuse.

Pour donner une idée de ce travail incessant du génie, nous avons voulu nous rendre un compte exact du nombre et de la nature des brevets d'invention pris depuis seulement quelques mois. Or, pendant le mois de juin et de juillet dernier il a été pris à Paris deux cent soixante dix-sept brevets d'invention : en Angleterre, vingt-cinq seulement ; en Belgique trente neuf.

On le voit, le génie se révèle là où les moyens de se produire sont les moins coûteux, les plus faciles. En France, où il ne faut payer que cent francs par an, on prend dix fois plus de brevets qu'en Angleterre, où le coût d'une patente s'élève à près de neuf mille francs : et il est évident que si le bill Granville passe, chez nos voisins, l'invention timide, mal protégée, désertera complètement le *patent-office*, passera le détroit et viendra s'abriter sous la loi tutélaire que notre pays offrira hospitalièrement aux blessés et aux proscrits de l'industrie.

Nous ne pouvons ici donner à nos lecteurs la no-

menclature de ces trois cent quarante-un brevets ! Ils comprennent que les proportions de notre journal s'y refusent. Quant aux objets brevetés, il en est de toute sorte, et si nous avions trouvé dans les spécifications quelque chose de tellement nouveau que l'attention du public y dût être portée, nous ne l'aurions pas négligé : mais, en général, il faut le dire, les procédés sont tout juste assez nouveaux pour marquer un peu de progrès, mais pas assez pour faire révolution dans les innombrables industries que l'invention a perfectionnées.

Seulement, il en résulte ce fait considérable qui est partout, dans les esprits, dans l'air, chose impalpable, insaisissable, mais dont le sens se révèle sans qu'on en puisse donner l'explication. Le travail du génie isolé qui trouve semble avoir un lien secret avec la communauté des intelligences. Les besoins de l'humanité se signalent ; et les inventeurs qui sont chargés de les satisfaire, se chargent, en outre, en quelque sorte, d'en écrire l'histoire par les brevets qu'ils prennent.

Ainsi, dans cette nomenclature si longue, quels sont les points sur lesquels porte principalement le travail industriel ? Sur les choses les plus usuelles, en rapport avec les progrès de la science.

Par exemple, nous remarquons une foule de procédés nouveaux en ce qui concerne l'éclairage ; on y voit une tendance générale à résoudre les grands problèmes de l'application économique du gaz. Messieurs Guyot de Grandmaison, Mayer, Clerget, Filhol et Vincent, Villiet, Frigant de Latour, Duval, Neuburger, etc., prennent des brevets pour de nouveaux appareils de gaz, pour des régulateurs, pour de nouvelles lampes.

Le magnétisme et l'électricité préoccupent tout le monde : M. Mortimer invente une aiguille magnétique ; M. Pulver-Macher, une machine électro-magnétique ; M. Brisbart-Gobert, des appareils télégraphiques.

Les machines aériennes sont l'objet des rêves de notre temps : les ballons et leur direction empêchent de dormir les savants, les gens du monde, jusqu'aux enfants, qui trouveront peut-être, dans ces petits parachutes qui inondent la voie publique, la solution de tant de problèmes, parce que, comme dit Newton, tous les problèmes se résolvent *en y pensant toujours*. Or, les machines aériennes et les études sur les propriétés du gaz, se multiplient à l'infini dans la nomenclature des brevets pris récemment en France. Sans doute, il ne s'agit encore que de perfectionnements assez insignifiants ; mais, néanmoins, ce travail infatigable de l'esprit humain finira par conduire tout d'un coup à une découverte bien simple, bien naïve, peut-être bien naïve, qui est placée par la Providence sous notre main, et qui, au moment où nous y songerons le moins, nous autres indifférents, se révélera à quelques-uns de ces chercheurs, pionniers ardents de la pensée, qui passent au milieu de nous avec leur bagage de voyageurs, au risque de recevoir de la foule quelques lazzi qu'on leur adresse comme à des illuminés ou des rêveurs.

Mais un des objets sur lesquels le génie humain s'exerce avec le plus de soin et d'ardeur, c'est la locomotive. Là, comme le public est bien sûr que le rêve est réalisé ; comme les perfectionnements de la locomotive sur les rails de nos chemins de fer, qui passaient pour une utopie il y a trente ans, sont devenus des nécessités impérieuses, le génie est en travail continu, et nous espérons bien que dans quelques années, tout ce vieux matériel des chemins de fer, à l'enfance, sera fondu pour être remplacé par quelque chose de plus simple, de plus ingénieux, de moins lourd et de plus économique.

Pourtant, il faut avouer que nous sommes des gens bien singuliers : ardents aujourd'hui, nous étions les plus incrédules personnages du monde intellectuel il n'y a pas un siècle ; et à cet égard, en ce qui concerne cette machine si importante pour les réalités de l'économie moderne, en ce qui concerne la locomotive, peut-être on nous saura gré, de donner une idée des progrès que l'on a obtenus depuis près d'un siècle sur ce point : au moment où, comme le dit si pittoresquement notre ami et collaborateur, M. Jébard, de Bruxelles, les locomotives n'en sont pourtant qu'au berceau, il est curieux de savoir retrouver dans les efforts du passé, la marche que nous avons suivie à cet égard : c'est l'histoire de presque toutes les inventions. C'est un enseignement curieux et que nous jugeons très-nécessaire.

C'était donc, en 1770, sous le ministère de M. de Choiseul; un ingénieur Français, nommé Cugnot, avait imaginé une locomotive. On disait qu'elle avait marché, qu'elle avait fonctionné à Paris, à l'arsenal, où elle avait acquis tant de vitesse qu'ayant été mal dirigée, elle avait renversé un mur.

Cette locomotive était un *tricycle*. La roue de devant était crénelée: on suppose que c'était pour lui donner une adhérence plus grande sur le sol. Cette roue ainsi que tout l'appareil à vapeur, y compris la chaudière, était mobile, autour d'un axe vertical, et le mouvement pouvait être produit par le conducteur, au moyen d'une manivelle à deux poignées et d'un engrenage qu'ils transmettait à une sautoire circulaire dentée.

L'appareil moteur se composait d'une chaudière placée à l'avant, et soutenue, ainsi que son foyer, par une forte ferrure. La chaudière, en forme de sphéroïde aplati, était comprise entre le couvercle et le fond du foyer, de telle sorte que le feu étant allumé au-dessous, la flamme et le gaz circulaient librement dans l'intervalle qui les séparait et s'échappaient par deux petites cheminées rectangulaires; un tuyau courbe, qui partait de la chaudière, conduisait la vapeur à un appareil de distribution dont la pièce principale était un robinet à deux passages.

Nous ne donnerons pas des détails plus longs, ni plus circonstanciés, sur cette machine qui est de la plus grande simplicité. Elle est, du reste, au Conservatoire. Mais il existe sur l'origine de cette machine, des détails historiques fort curieux: on trouve une lettre d'un M. Rolland, commissaire-général de l'artillerie et ordonnateur des guerres, en date du 4 pluviose an VIII (24 janvier 1801), et qui contient l'exposé des faits les plus importants.

Ce personnage, s'adressant au ministre et au président du pouvoir exécutif, fait connaître que des propositions d'un certain *Planta*, inventeur d'une locomotive, avaient été faites au ministre Choiseul, en 1769.

Celle de Cugnot, fut préférée, et il fut reconnu qu'elle eût marché 4,800 à 2,000 toises (environ 3,600 ou 4,000 mètres) par heure, sans interruption, si, dit le commissaire, elle n'eût pas rencontré d'obstacle.

On en fit faire la construction, qui coûta à peu près 20,000 livres. L'exil du ministre fit remiser la voiture, et on n'en parla plus.

M. Rolland fut longtemps préposé à la garde de cette voiture, et il chassa de l'arsenal, en 1793, sous la Terreur, un Comité révolutionnaire, qui voulait en faire de la ferraille.

Lors de son retour en France, Bonaparte, alors général, fut saisi de la question de ce mécanisme; il l'examina, indiqua quelques modifications, lesquelles allaient être exécutées, lorsque le général fut forcé de partir pour l'Egypte, et l'expérience n'eût pas lieu.

Les choses en étaient là, et la locomotive allait être démontée en 1801, lorsque Rolland, toujours attentif à sa machine, à cet enfant chéri qu'il avait déjà sauvé, confiant, d'ailleurs, dans son avenir, s'y opposa et sollicita du ministre et du chef du pouvoir l'examen attentif des ressources qu'elle pouvait offrir aux études de la locomotion par la vapeur.

Sans doute, cette machine n'est qu'élémentaire; mais la date de son invention est importante. Il s'agit de 1769, époque à laquelle Watt obtint sa première patente de perfectionnement des machines fixes, dans laquelle il n'est pas même question de l'application de la vapeur à la locomotion des voitures. Puis, faisons remarquer que les premières locomotives de Blenkinsop ne datent que de 1814. Ceci est grave en ce sens qu'il en résulte que les droits de l'ingénieur Cugnot paraissent très-explicitement et très-sûrement établis.

Or, il faut que l'on sache, aujourd'hui, qu'il est avéré que Cugnot, qui fut l'inventeur de cette merveille, est mort à Paris en 1804 dans un état voisin de la misère. Il serait mort de faim, si le premier consul ne lui eût accordé une pauvre pension de 4,000 fr. Cette machine, c'est le point de départ de celles qui ont bouleversé le monde, et si le général Bonaparte, avant de partir pour l'Egypte, avait mis à l'examiner un peu plus de soin, peut-être son incroyabilité sur les ressources de la vapeur eût-elle été vaincue. Qui sait dès lors où se fussent arrêtées ses idées de conquête, portées avec toute leur séve, avec tout le génie de l'Empereur, sur le domaine de l'industrie? Qui sait quelles infortunes la vapeur, obéis-

sant aux ordres de Bonaparte, eût épargnées à Napoléon? Eh bien! il existe de nos jours une foule de procédés de cette sorte, méconnus, oubliés, laissés à l'écart, et c'est pour les mettre en lumière, c'est pour épousseter la cendre qui les couvre et qui les ternit, que le propriétaire généreux et intelligent du journal le *Palais de Cristal* a fondé ce recueil et poursuit avec nous notre sainte mission, en ouvrant nos colonnes aux inventions qui attendent modestement le grand jour pour se produire.

Mais, confessons-le avec sincérité, il est un autre point sur lequel la mission que nous poursuivons avec ardeur et courage rencontrait, jusqu'à ce jour, un obstacle presque invincible, c'était l'incrédulité, l'insouciance, le mutisme systématique des corps savants et de l'autorité. Or, voyez quelle influence exerce, à un jour donné, la grande voix impérieuse, volontaire, ardente aussi, du public. Nous avons, à ce sujet, deux bonnes nouvelles à donner: l'une dans le domaine de la science, l'autre dans le domaine des arts.

L'Académie des sciences a été depuis quelque temps préoccupée des recherches si intéressantes des fils électriques sous-marins.

M. Arago, dans la séance de lundi, a rappelé les services que les télégraphes électriques peuvent rendre à la navigation. Ainsi, il avait été question, il y a plusieurs années, de construire au Havre un petit observatoire pour donner aux navires en partance l'heure de Paris.

Grâce aux télégraphes électriques reliés les uns aux autres, cette construction devient inutile; par suite de ces communications instantanées, on pourra transmettre aux navigateurs quittant nos ports l'heure de Paris, en déterminant la marche des différents chronomètres relativement aux chronomètres de la capitale.

L'observatoire de Greenwich va se rattacher, par une communication électrique, au télégraphe international sous-marin, et notre gouvernement va, de son côté, permettre une communication semblable pour l'Observatoire de Paris; de telle sorte qu'au moyen de la jonction de ces deux établissements scientifiques, rien ne sera plus aisé que de déterminer, par des expériences répétées cent fois, et avec beaucoup plus de certitude et de facilité que par les observations géodésiques, les différences de longitude entre les observatoires de Paris et de Greenwich.

Mais, il y a mieux: Le 22 de ce mois, à six heures du matin, a commencé l'intéressante opération de l'embarquement, pour être conduit à sa destination, à Douvres, du rouleau de 24 milles du câble électrique. Cette opération s'est faite avec succès dans les ateliers de MM. Blyth et compagnie, sur le bord de la rivière, à Wapping.

Le *Blazer*, sous les ordres du capitaine Bulloch, est un beau bâtiment, que l'amirauté avait mis à la disposition de la compagnie. Le *Blazer*, qui jauge 6 à 700 tonneaux, et qui ne fait plus de service actif, a été démantelé pour recevoir le câble, qui a pu être roulé sur ce ponton, sans mâts et sans roues.

Il sera remorqué par trois navires à vapeur qui, à raison de 42 mille par heure, lui feront parcourir les 120 milles de mer jusqu'à Douvres. Le travail du transport du câble était long et difficile. On pense qu'il sera terminé ce matin.

Comme il faudra pour couler bas le câble, choisir une marée et un vent favorables, on n'a pas encore décidé le jour de la submersion, ni de quel côté du canal, France ou Angleterre, elle doit se faire. — Les ingénieurs, pour cette opération, prendront conseil des officiers de marine et des pilotes. — Le poids de chaque mille de câble est de huit tonneaux.

La combinaison a été si habilement faite, et il régnait à la fois tant d'harmonie et d'uniformité dans ce câble, que selon les prévisions, il résistera à toutes les éventualités de violence, de vibration et de secousse.

— Les gouvernements, enfin, commencent à comprendre que les ressources de l'industrie peuvent être employées par eux sans défiance.

Le 4<sup>er</sup> octobre prochain s'ouvrira à Vienne un congrès composé de délégués des gouvernements de France, de Belgique et d'Autriche, et qui aura pour objet de régler diverses mesures relatives aux communications entre ces pays par les télégraphes électriques. Il s'agira notamment d'apporter à ces communications télégraphiques des facilités plus grandes, d'accélérer la transmission des correspondances par-

ticulières, lesquelles se trouvent encore interrompues et retardées à plusieurs stations; de poser partout des doubles fils, et d'établir sur divers points des fils souterrains.

Un peu plus de protection encore pour les inventeurs, et sans doute les gouvernements finiront par reconnaître que les hommes de génie ont du bon pour aider l'Etat, accélérer la marche régulière du progrès et économiser les rouages de l'administration publique.

Que de trésors d'intelligence, d'harmonie et de bien-être sont cachés sous la solution de ces grands problèmes!

Maintenant, voici la nouvelle intéressante pour les arts:

Le gouvernement a pensé que les départements ne devaient pas impunément posséder des chefs-d'œuvre d'art qui étaient soustraits, en quelque sorte, à l'étude, à l'appréciation publique. Il a voulu se rendre un compte exact de la situation des musées, et sous le rapport historique, et sous le rapport statistique.

Plusieurs questions intéressantes pour l'art ont été adressées par M. le Ministre de l'intérieur aux directeurs des musées des départements. Voici ces questions:

— Quels sont les musées qui existent ou qui se préparent dans les diverses localités de votre département?

— Quelle est la date de leur origine et quelle a pu en être l'occasion?

— Dans quels bâtiments sont-ils installés, et dans quel état se trouvent ces bâtiments?

— Quelles sont les ressources affectées à leur conservation?

— Quels sont enfin les objets d'art de toute nature qu'ils possèdent?

— Dans quel état sont les inventaires et catalogues?

Voilà, selon nous, une excellente mesure. Nous allons nous tenir au courant des découvertes que cette enquête va nécessairement produire, et nous ne manquerons pas d'en faire part à nos lecteurs. Si quelque objet précieux nous paraît de nature à être révélé, nous en enrichirons notre recueil, qui est aussi bien l'album des musées que celui des expositions, en un mot l'album des arts autant que l'album de l'industrie.

C'est dans cette pensée qu'aussitôt que nous avons appris que l'ouverture de l'exposition du palais des Beaux-Arts avait lieu, nous nous sommes empressés de nous y rendre, pour examiner avec soin les œuvres des jeunes *logistes* en sculpture, peinture, gravure et architecture.

Nous avons décidé que les principales œuvres de cette jeune pléiade d'artistes, qui tiennent en leurs mains l'avenir de nos beaux-arts, seraient reproduites dans notre journal.

Le jury a déjà prononcé sur le sort de presque tous. Les peintres seuls attendent. Les prix ne seront donnés pour eux que la semaine prochaine.

Nous ajournons donc forcément notre examen, puisque cette analyse ne peut être intéressante que quand elle pourra être complète; et il nous sera doux et précieux de conserver dans notre recueil les productions des lauréats.

Disons seulement que le premier grand prix de sculpture a été remporté par M. Bonardel, élève de MM. Ramey et Dumont; le deuxième grand prix par M. Crauk, élève de Pradier; deux autres prix ont été décernés à MM. Maniglier, élève de MM. Ramey et Dumont; Debut, élève de David; et une mention à M. Lepère. Le sujet était: les Grecs et les Troyens se disputant le corps de Patrocle.

Le sujet de peinture est: Périclès au lit de mort de son fils. Nous voulons attendre que le jury ait délibéré pour juger les œuvres, d'ailleurs fort remarquables, qui sont exposées au palais des Beaux-Arts.

Nous le ferons dans le prochain numéro.

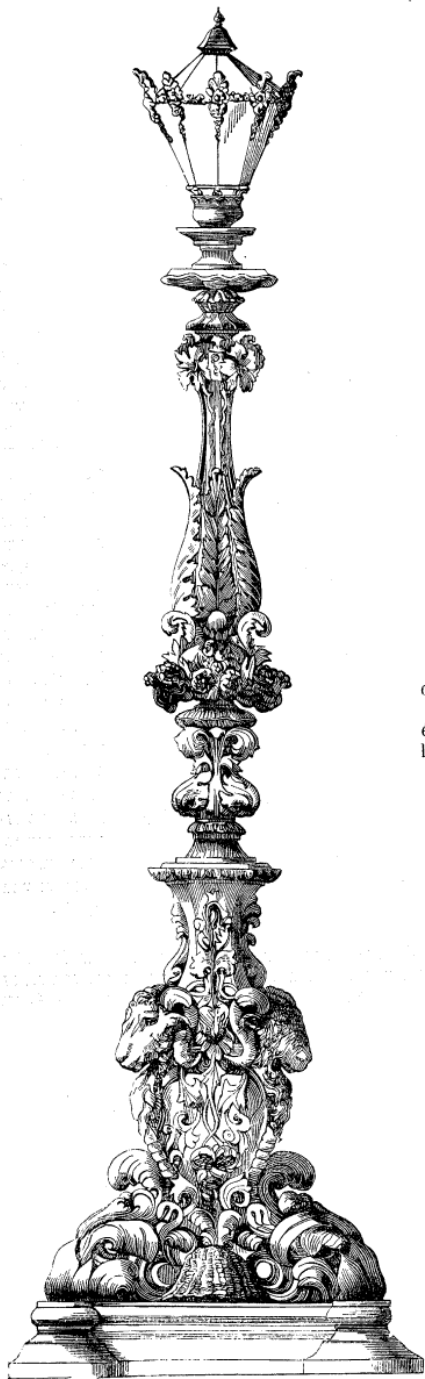
Dorénavant, comme aujourd'hui, notre Bulletin industriel comprendra toutes les nouvelles et l'analyse raisonnée des œuvres artistiques ou industrielles.

ALEXANDRE LAVA,  
Rédacteur en chef, avocat à la Cour d'appel de Paris



## LAMPE ALLEMANDE.

On remarque dans le centre de la partie du Palais de Cristal destinée aux nations étrangères, une lampe très élevée qui est de fabrique allemande. Le dessin que nous en donnons ci-contre suffit pour en faire comprendre à nos lecteurs toute l'élégance. Le support est en fonte, les détails sculptés sont très-remarquables.



Lampe allemande.

## VERRES DE BIRMINGHAM,

PAR MM. BACCHUS ET FILS.

Les mystères de la Bohême se dévoilent. Il n'y a plus rien à désirer pour la France et pour l'Angleterre, en ce qui concerne les travaux de verrerie si délicats, si luxueux, en Bohême. Les verres à patte le flacon et les deux coupes dont nous donnons ici le dessin de sont MM. Bacchus et fils, de Birmingham.

Le plus petit des deux verres porte sur un fond blanc mat des cristaux couleur rubis qui se déta-

chent. Le plus grand porte des feuilles de lierre de diverses dimensions qui sont incrustées, comme on le voit, sur des branches enlacées. Peut-être ces branches ne sont-elles pas assez gracieusement portées sur le fond. Un peu moins de symétrie eût été préférable. En tout cas, le vert de ces feuilles de lierre est du plus grand éclat; et tous ces produits prouvent que les verreries de Birmingham luttent, désormais, avantageusement avec celles de Londres.



Verres de Birmingham, par MM. Bacchus et fils.

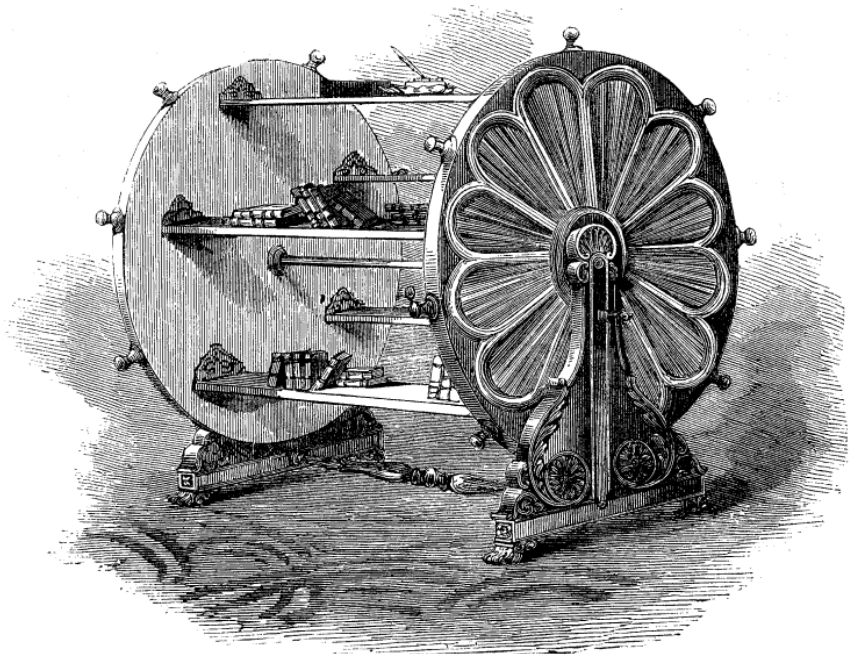
## BIBLIOTHÈQUE TOURNANTE,

DE M. DERULLE, DE BELGIQUE.

Les hommes qui travaillent savent combien ils doivent de reconnaissance aux inventeurs de tout procédé tendant à rendre leur travail facile, commode, et expéditif.

Or, si l'on a des recherches à faire, si l'on a une foule de volumes à consulter, l'on sait quelle gêne on éprouve dans l'étalage forcé de ses documents sur une table où ils s'entassent, où l'on a tant de peine à les retrouver dans le déplacement alternatif auquel chacun d'eux est soumis.

M. Derulle a imaginé une sorte de bibliothèque cylindrique tournante. On la place auprès de soi, puis



Bibliothèque tournante, de M. Derulle, de Belgique.

on peut lui imprimer un mouvement de rotation, au moyen duquel les livres, pièces, notes, ou documents, classés comme on l'a jugé nécessaire, se présentent selon les besoins du travail. En tournant, chaque planche garde, par la pesanteur même des objets qui y sont placés et par l'effet d'une charnière mobile, la position horizontale: Il suffit pour la faire tourner de se servir de tenants que l'on voit distinctement figurés au cercle extérieur. Il est possible de donner à ce meuble toute l'élégance que l'on veut ou lui conserver toute la simplicité désirable; de sorte qu'il résout le double avantage de l'utile ou du bon marché, tout en se prêtant aux combinaisons du luxe.

TABLE DE TRAVAIL, PAR M. WETLY, DE BERNE.

Cette magnifique table sort des ateliers de M. Wetly, de Berne, et donne une idée complète du goût suisse. Cette nation met son empreinte sur toutes choses. Elle sait que rien n'est beau comme ses glaciers, rien n'est touchant comme sa nature poétique. Le *Ranz des vaches*, cet air national et suave qui accompagne le soldat suisse dans toutes les contrées où il engage sa jeunesse, est un des éléments les plus usuels de ses inspirations artistiques; et la Suisse consacre et imprime son caractère et son cachet partout, dans ses productions les plus humbles et les plus luxueuses. Le meuble dont nous donnons ici le dessin contient des sculptures sur bois faites dans le goût ordinaire. Le cofret de devant est un bas-

relief où se trouve la Suisse tout entière : montagnes, bœufs, vaches, bouviers, rien n'y manque. Les figures d'en haut représentent la chasse et la lutte; sur les côtés, les paysans suisses, au-dessous les coureurs de glaciers.

Le bois de ce meuble est blanc et rouge, selon l'usage.

Sans doute, nos habitudes s'arrangeraient assez mal de l'encombrement un peu confus de tant d'objets; mais comment s'en plaindre: n'est ce pas une chose touchante, et par conséquent excusable, que ce travail qui révèle une pensée patriotique. Or, si l'on se rend dans un de ces établissements où les petits travaux sculptés, nous arrivent de Berne ou de Bâle, on y trouvera tant de goût, on se laissera séduire par l'intérêt si vif qui s'y rattache, qu'on finira par oublier la confusion que nous pourrions reprocher aux artistes de ces montagnes.

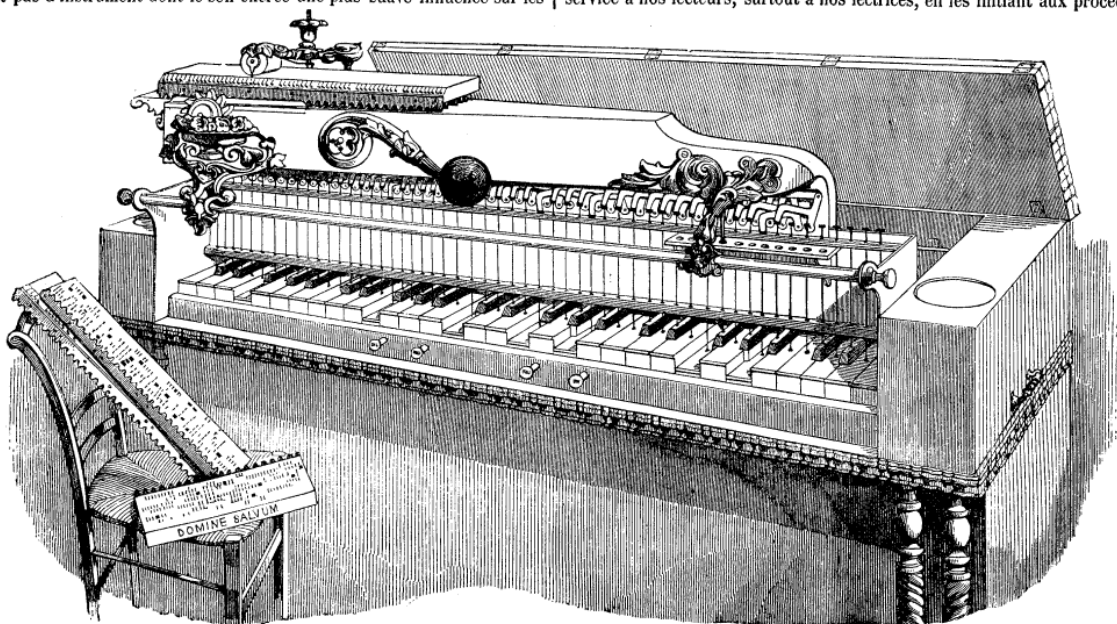


Table de travail, de M. Wetly, de Berne.

ORGUE HARMONIUM de M. DEBAIN.

Il n'est pas d'instrument dont le son exerce une plus suave influence sur les

personnes qui ont traversé la rue Vivienne connaissent l'établissement de M. Debain; son industrie mérite une attention particulière; et nous croyons rendre service à nos lecteurs, surtout à nos lectrices, en les initiant aux procédés en



sens que l'orgue; et tous les procédés mécaniques qui rendent usuel ce merveilleux, ce religieux instrument, feront faire un pas à l'harmonie: Toutes les

ployés par ce facteur de pianos, à qui l'on doit deux instruments sur lesquels nous avons des renseignements précis, à savoir: l'*Harmonium* et l'*Antiphonel*.



les uns et fait plaisir aux autres. Supprimez un instant par la pensée le goût du luxe et des frivolités, et l'année prochaine les deux cent cinquante millions d'Européens seront réduits des trois quarts; c'est-à-dire qu'ils mourront littéralement de faim. Vous voyez donc bien que le luxe entraine aussi dans les desseins de Dieu, quand il a dit aux hommes : Croissez et multipliez ! Ne condamnez donc ni l'industrie, ni les arts, ni le luxe, comme des inventions diaboliques, mais encouragez-les comme de saintes expressions de la volonté du Créateur, qui n'a pas dit à l'homme : Amusez-vous toute la semaine et reposez-vous le dimanche, comme le prêchent une foule de faux prophètes qui surgissent en ce moment dans la Babylonie parisienne. Il est bien vrai qu'il faut peu de chose à l'homme pour vivre, témoins les *Lapons*, les *Boschimen* et les *Têtes plates*, mais si vous voulez élaguer ces prétendus inutilités, vous briserez votre dernière écuelle, comme Diogène, et vous dormirez dans une cruche; mais cela ne vaut ni le confort anglais, ni le luxe parisien, qui seront eux-mêmes cités avec pitié dans quelques siècles. On ne comprendra pas comment les citadins de notre époque ont pu si longtemps grimper cinq à six étages d'escaliers glissants pour regagner leurs appartements plus glissants encore, dans l'intérêt sans doute des chirurgiens et rebouteurs de l'époque. Car chaque groupe de maisons sera un jour pourvu d'un élévateur à mouvement continu qui prendra et déposera doucement chacun sur son pallier.

On nous traitera de sauvages pour avoir laissé nos trottoirs exposés à la pluie, au lieu de les couvrir d'un auvent vitré débordant des maisons. On nous plaindra d'avoir pu tolérer si longtemps l'affreux tapage des voitures rebondissant sur un pavé raboteux, au lieu d'insérer dans les moyeux un manchon de caoutchouc vulcanisé, destiné à amortir les chocs et le bruit des roues, et de placer des bandelettes de la même substance dans les vasistas de nos étourdissants *omnibus*.

On rira des essais innombrables de pavages auxquels nous nous sommes livrés sans succès, alors que des plaques de fonte gaufrée présentaient la meilleure prise aux pinces des chevaux et en même temps la surface la plus roulante aux voitures.

On ne comprendra pas comment une population d'un million de citoyens a pu si longtemps tolérer les cris stridents, plaintifs, ridicules, monotones, menaçants, farouches, glapissants ou sauvages de quelques centaines de brailards de la secte des *hurleurs* qui envahissent toutes les rues, pénètrent dans toutes les branches de l'activité humaine. Les gouvernants de notre époque ne sont guère plus avancés que ceux de l'époque du grand roi, qui allait, suivi de ses ministres, de sa cour et de ses plus savants ingénieurs, s'extasier devant la machine de *Marly*, cette œuvre grossière et compliquée d'un paysan liégeois, qu'ils appelaient la huitième merveille du monde, pendant qu'ils traitaient comme un fou l'inventeur de la vapeur. Les mêmes choses se répètent aujourd'hui à propos de mille choses et surtout du système compliqué des chemins de fer, véritable machine de *Marly*, œuvre improvisée du premier charpentier venu, qui semble s'être mis à la besogne sans plan, et sans calcul.

Or, c'est un fait avéré que, la première idée qui se présente à l'esprit est toujours la plus compliquée et la plus médiocre.

Il n'y a que le cerveau de Jupiter capable de produire une Minerve armée de pied en cap; mais cette idée a le mérite d'éveiller l'attention des autres inventeurs et de diriger vers le but indiqué et désiré. Ce phénomène ne pouvait manquer de se produire à l'occasion des chemins de fer.

Les inventeurs de l'univers entier se sont mis l'esprit à la torture pour trouver une bonne solution, — et, ce n'a pas été en vain.

Nous connaissons, pour notre part, près de deux cent systèmes préférables à celui auquel on s'est arrêté et attaché avec un acharnement inexplicable, pour tout autre qu'un administrateur de chemin de fer, sans vouloir examiner les ingénieux perfectionnements qui ont surgi de toute part depuis dix ans. Mais partout sur le Continent, on s'est obstiné à contrefaire les Anglais, jusques dans leurs erreurs que nos ingénieurs copiaient avec la religieuse exactitude des Chinois tout en les condamnant; mais ils se mettaient ainsi à l'abri de tout reproche, de toute critique de la part des compagnies et des gouvernements et c'est tout ce qu'ils désiraient; jamais

ils n'ont osé bâtir des stations sur-élevées de quelques mètres, malgré toutes nos démonstrations sur les avantages que ce système présente. Voyez-vous, leur disions-nous, le convoi arrivant à toute vitesse, s'élevant sur le plateau de la station et s'arrêtant au point voulu sans fermer la soupape d'avance et sans employer les freins, qui usent inutilement les roues, les rails et la force! Le voyez-vous descendre la contre-pente en regagnant immédiatement sa vitesse et économisant la vapeur, les frottements et cinq à six minutes de temps!

Trouvez-vous donc un inconvénient qui puisse compenser de tels avantages? Ils n'en pouvaient trouver, mais ils nous montraient que les Anglais avaient pris pour règle, le nivellement constant de la voie.

Ils ont donc tout répudié, jusqu'au système si rationnel des galets horizontaux\* du baron *Séguier*, qui se grippent au rail avec une force continuellement proportionnelle au poids à remorquer, de sorte que c'était une meilleure solution pour franchir des rampes que celle qui consiste à rendre les remorqueurs d'autant plus pesants que les rampes sont plus raides; cela ne fait-il pas l'effet d'un homme qui mettrait du plomb dans ses poches pour mieux courir?

Nous n'en finirions pas si nous voulions exposer les nombreux perfectionnements qui existent en fait de chemins de fer.

Les États-Unis ont fourni leur contingent comme la France, l'Allemagne, l'Angleterre et même l'Italie. Les moyens de sûreté, par exemple, sont arrivés avec tant d'abondance à la commission nommée pour l'examiner et choisir les meilleurs, qu'elle n'a rien examiné et rien choisi. Tous ces intéressants mémoires sont empilés dans une salle immense et livrés en pâture aux rats du génie civil comme les inventions d'armes nouvelles sont livrées aux rats de *Woolwich*, mais non sans avoir passé par les ciseaux du brave général *Millar*, qui nous a fait l'honneur de publier plusieurs des nôtres, sans se rappeler d'où elles lui étaient tombées. C'est qu'il n'y a pas de nom plus difficile à retenir que celui d'un inventeur qu'on pile, a dit M. de Sainte-Preuve.

On nous pardonnera donc d'avoir oublié celui de l'exposant qui nous a longuement, mais clairement expliqué, dans un coin du Palais de Cristal, la jolie solution qu'il a imaginée. C'est encore un chemin à air comprimé, mais il ne ressemble en rien à celui que nous avons précédemment décrit et il pourrait valoir mieux encore; car il utiliserait toutes les forces naturelles perdues jusqu'ici, à cause de leur intermittence et de leur irrégularité, telles que les chutes d'eau, le courant des fleuves, les marées et les vents, qui alimenteraient sans cesse, avec ou sans mesure, et même outre mesure, un vaste réseau de tubes propulseurs, quelle que soit son étendue, qu'on pourrait tenir constamment rempli d'air comprimé à deux ou trois atmosphères et plus, par tous les moteurs imaginables. C'est dans ce réservoir commun à tous les embranchements que les locomotives puiseraient, en marchant, la force dont elles auraient besoin.

Voici le dialogue qui s'est établi entre nous : — Comment puiser de l'air dans un tube fermé; car votre tube doit être fermé? — Oui, sans doute, il est fermé à l'exception d'une fente supérieure de deux à trois centimètres. — Avec quoi l'obstruez-vous cette fente? — Je la ferme avec deux houdins gros comme le bras, qui se trouvent placés à l'intérieur du tube, pressés les uns contre les autres comme les lèvres de la bouche; c'est quelque chose d'analogue, mais d'invers au système d'Hallette, qui était impraticable comme l'expérience et la théorie l'ont prouvé. — En ce cas pourquoi vous en servez-vous? — Je ne m'en sers que comme exemple pour vous faire comprendre ce que je propose. — Vos houdins sont-ils remplis d'air comme les siens? — Nullement, ils sont formés d'une grosse corde de laine ou de coton entourée d'une gaine de caoutchouc vulcanisé, de cuir, ou même de gutta-percha. — Par quel moyen ouvrez-vous ces lèvres serrées, par une pression de l'atmosphère? — Je suppose que vous emploieriez une sorte de ménisque, dont le couteau à papier creux et percé à son extrémité inférieure donne une idée, laquelle, d'ailleurs, n'est pas très-neuve; je suppose encore que vos lèvres seraient bien grossies, il est certain que la marche de votre couteau pousseur, agissant à la façon d'un soc de charrue, qui se fraie un sillon entre vos deux hou-

(Voir la suite page 330.)

## CHEVALET TOURNANT,

PAR MM. LEISTLER, CARL ET FILS, DE VIENNE (AUTRICHE).

Un des produits les plus remarquables de l'Exposition, c'est ce qui concerne l'ébénisterie, et si la France s'est distinguée dans cette fabrication qu'elle a su élever aux proportions d'un art, il faut reconnaître que l'Autriche partage avec elle les honneurs de cette industrie.

MM. Leistler ont exposé une série de meubles qu'ils ont eu l'ingénieuse idée de grouper dans des salles factices, en sorte que le spectateur ne juge pas seulement des objets isolés, mais il peut, en outre, juger l'ensemble, se rendre compte de l'effet général, ce qui est véritablement le principal but des œuvres appropriées à l'ornementation.

Nous avons parcouru successivement un vestibule, une salle à manger, une bibliothèque, un salon, une chambre à coucher, et nous y avons remarqué plusieurs objets mobiliers que nous devons signaler à nos lecteurs.

Le vestibule doit avoir une signification particulière. Pour des artistes, ce sera quelque fantaisie qui, en entrant, imprimera à l'esprit le sens particulier de ce temple de la vie intime. Il doit être comme la préface d'un livre. Le vestibule que MM. Leistler ont disposé n'a pas cette signification fantastique : c'est le vestibule d'une famille riche et pieuse. Un crucifix frappe tout d'abord les regards; puis une table en bois de noyer, de forme ovale; une petite table en bois de rose, une autre en or moulu, et deux tableaux forment le mobilier modeste de ce vestibule.

Le parquet de la salle à manger est en bois de chêne; la table, qui est d'un bois à veines zébrées, est de quarante couverts, le buffet et les chaises sont du même bois.

Dans la bibliothèque se trouve le corps de bibliothèque présenté à la Reine par l'empereur d'Autriche. Nous avons parlé de cette bibliothèque de style gothique, qui a été dessinée par MM. Bernardo di Bernardi et Joseph Kranner, de Prague. On y remarque, en outre, un autre corps de bibliothèque en bois de frêne autrichien et hongrois en style Renaissance.

Le salon est orné de tables de diverses formes, de bois sculpté, et de plusieurs espèces, toutes fort riches, de consoles, de fauteuils et de chaises confortables. C'est dans le salon que se trouve le CHEVALET TOURNANT dont nous donnons ici le dessin. Ce meuble est aussi ingénieux dans son but que remarquable dans ses détails : il a trois supports sur lesquels sont appliqués trois tableaux auxquels on peut donner la position, le jour que l'on désire. Le bois est de palissandre, et tous les détails sculptés que le dessin traduit avec la plus scrupuleuse exactitude sont d'un fini très-remarquable, et font le plus grand honneur au talent de l'artiste.

Entrons dans la chambre à coucher. Là se trouvent un prie-dieu, une riche armoire, un lit simple, mais élégant de forme et fait de ce bois zébré dont les veines se jouent et brillent sous l'œil, un sofa, une table dite table-souffle sur laquelle on peut se figurer les belles Viennoises languissant étendues pour faire la sieste, et passant alternativement du sommeil à la lecture.....

Il y a toute une existence intime révélée par le luxueux mobilier de cet asile de la vie privée.

Tels sont les principaux objets d'ameublement exposés par MM. Leistler, Carl et fils, de Vienne.

Plusieurs modèles de parquets marquetés complètent l'ensemble de ces appartements, et c'est une pensée des plus ingénieuses que celle qui a inspiré les exposants : faire voir les produits d'une nation en faisant connaître leur application spéciale, signale une heureuse intention de fournir au visiteur les éléments d'une véritable étude de mœurs, pleine d'intérêt et d'originalité.

On comprend que l'Autriche ait été entraînée à faire de l'ébénisterie une de ses principales industries : plus d'un tiers du sol de l'Autriche est couvert de chaînes de montagnes qui toutes sont boisées. On n'évalue pas à moins de 600 p. 0/0 la différence avec ceux des autres nations des prix dans les bois de sortes variées et qui sont employés par l'Autriche dans les ornements.

La moyenne de sa consommation s'élève à près de 4,620,000 florins. Le Danube vient en outre importer en Autriche une grande quantité de cette matière première de l'Allemagne méridionale. En moyenne, les importations s'élèvent à 4,640,000 florins par an.

Aussi, dans toutes les branches de l'industrie où s'applique le bois, l'Autriche est-elle supérieure en bon marché et en fabrication. Les instruments d'agriculture sont faits de bois très-solide et peu coûteux, ainsi que les objets d'un usage domestique. La consommation intérieure est largement couverte par le travail, et on y trouve, de l'année 1843 à l'année 1847, une

quantité d'objets exportés qui s'élève en moyenne à 308,000 florins, tandis que l'importation ne donne qu'un chiffre de 46,000 florins seulement.

Les objets fabriqués avec le plus de soin sortent de la Bohême, du Tyrol, de l'Autriche supérieure et de la Hongrie.

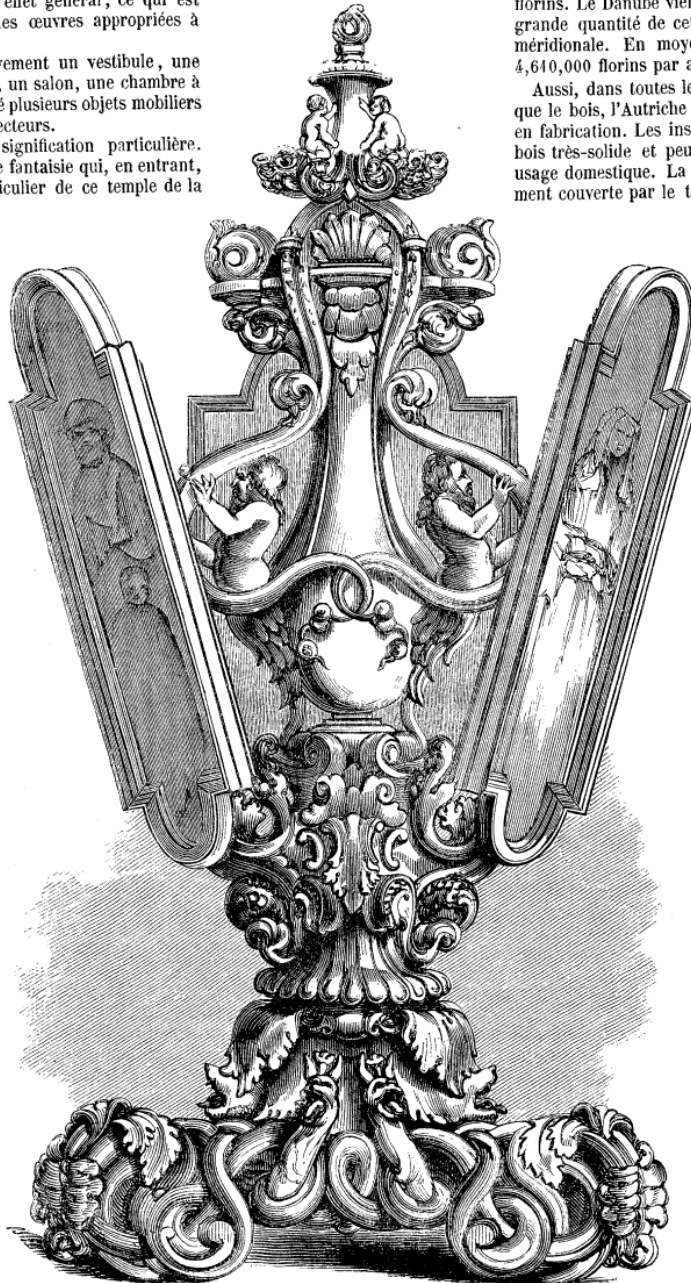
L'Autriche exporte aussi une grande quantité d'objets de charpente destinés à l'architecture. C'est à Vienne que l'on trouve le plus grand établissement où se débite cette partie des objets nécessaires aux constructions, et quant aux articles d'ornementation, c'est principalement chez MM. Leistler qu'on les trouve, ainsi que, comme nous le disons plus haut, les meubles et les parquets.

C'est surtout dans ce dernier genre d'industrie que l'Autriche s'est signalée depuis quelques années : Vienne, Prague, Rudweis, Plass, Dobrzisch et Dernes en Hongrie fabriquent des parquets en marqueterie d'un fini très-remarquable. Ce sont de véritables mosaïques. Milan a pris place depuis quelque temps parmi les villes où se fabriquent les objets d'ébénisterie avec le plus de succès; mais ce qui ajoute encore au mérite de ce genre de travail, c'est son bon marché. La moyenne qui a été exportée de 1843 à 1847 s'élève annuellement à 488,000 florins, et l'importation n'a atteint que le chiffre de 24,000.

Le bois se prête en outre à une foule de petits travaux de fantaisie dont la ville de Milan est le centre, et qui a pris le nom d'*intersiatura*. Il y a plusieurs siècles que ce travail est connu. Il consiste en une foule de petits ornements tournés pleins de légèreté et de coquetterie.

Nous ne terminerons pas sans parler des bois employés dans la carrosserie. Les carrosses les plus élégants sortent, on le sait, des ateliers de Prague, Gratz et Milan; la fabrication s'élève au chiffre de 4,000,000 de florins par an, et les carrosses faits à Vienne sont renommés pour leur solidité et leur élégance. On n'en emploie pas d'autres en Russie.

La moyenne atteinte par la fabrication des *briskas*, qui sont, comme on sait, les voitures de voyage les plus usitées s'élève à 278,000 florins par an, et toutes les personnes qui ont eu à faire quelque long voyage en Allemagne ou en Italie, n'ont jamais eu qu'à se louer de la solidité et de l'élégance de ces voitures, à ce point que beaucoup de nos fabricants ont adopté ces modèles, tout en les perfectionnant pour les approprier aux usages auxquels ils sont destinés.



HILDBRAND.

Chevalet tournant, par MM. Leistler, Carl et fils, de Vienne (Autriche).

PRÉSENT OFFERT A LORD ELLENBOROUGH  
(MM. HUNT ET ROSKELL).

La maison Hunt et Roskell est, on le sait, le même établissement tenu depuis si longtemps par MM. Storr et Mortimer. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de donner à nos lecteurs des échantillons d'orfèvrerie de cette maison. C'est à MM. Hunt et Roskell que sont ordinairement commandés les présents offerts par les corporations anglaises ou par l'Etat aux gouverneurs des Indes, aux ambassadeurs qui se sont distingués par quelque action d'éclat, et qui, sous le nom de *testimonials*, témoignent de la reconnaissance qui leur est due; les prix de course sortent presque tous des ateliers de cette maison, ainsi que de ceux de MM. Garrard.

Le modèle que nous donnons ici fait partie d'un service donné à lord Ellenborough.

Ce service se compose d'un grand surtout représentant l'Asie couronnant la Grande-Bretagne, sur un piédestal d'architecture indienne, avec des palmiers aux angles. Des figures d'Afghans, des captifs indiens et des soldats anglais sont placés en sentinelles; le tout est supporté par des éléphants couchés. Les bas-reliefs représentent les scènes des traités de Nankin et des vues de Calcutta, de Caboul et de Canton.

Les candélabres sont formés de branches de vigne enlacées et posées sur un socle d'architecture indienne. Des soldats anglais des différents corps de l'armée, des artilleurs, des volontaires de l'infanterie et de la cavalerie, le tout reposant sur des chameaux placés à la base, telle est la composition de ce groupe.

Enfin, deux autres groupes forment les deux bouts de table. L'un représente une personnification du Gange, l'autre de l'Indus.

Le dessin que nous donnons est celui du Gange. Ce fleuve est au pied d'un cotonnier. Un rhinocéros est à ses côtés. Le tout est supporté par des bœufs indiens, objets d'adoration de l'ancien paganisme; ils sont couchés au milieu de plantes sous lesquelles s'abritent des hommes, des femmes et des enfants, qui se reposent comme dans une caravane, les femmes réparant leur chevelure, un homme buvant dans sa gourde, un vieillard fumant sa longue pipe orientale.

L'autre bout de table représente l'Indus. Ce fleuve est au pied d'un platane. Il a près de lui un chameau. La base est semblable à celle du groupe qui représente le Gange.

Les détails de ce riche présent sont faits avec le plus grand soin et donnent une idée exacte de la richesse avec laquelle l'orfèvrerie anglaise exécute ces œuvres d'art.

Puisque l'occasion s'en présente, nous donnerons ici quelques détails fort succincts sur l'établissement des Indes orientales, et qui suffiront pour faire

connaître l'origine de ces colonies gigantesques dont on parle beaucoup et que l'on connaît si peu.

Ce ne fut que sous la reine Elisabeth que des hommes se réunirent sous le titre de *Compagnie des Aventuriers*, et obtinrent de la Reine une charte qui leur permit d'aller s'établir sur les lointains parages des Indes. Ils eurent au commencement de grandes difficultés à vaincre pour fonder un pauvre comptoir; la cour d'Angleterre elle-même s'opposait à cette institution; mais la Reine aimait fort ses marins; elle leur accorda, le 1<sup>er</sup> décembre 1600, une charte d'incorporation dont le texte est fort court. Cette charte commence ainsi :

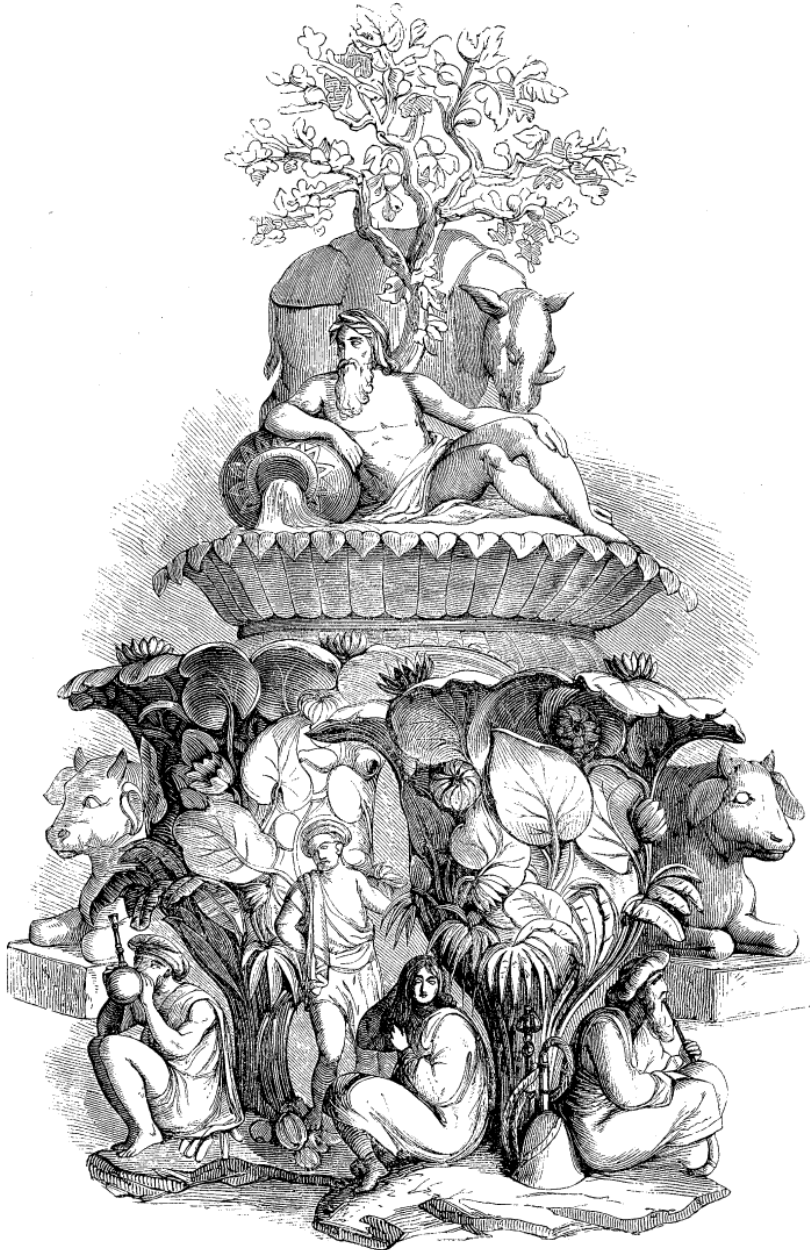
« LES AVENTURIERS sont formés en gouvernement et compagnie de *merchants associés* de Londres pour le trafic aux Indes orientales. »

Les *Aventuriers* composèrent un comité directeur de vingt-quatre membres et d'un président nommés chaque année par l'assemblée.

Or, ce que la reine Elisabeth accorda à ces quelques hommes est devenu le principe de cet immense établissement des Indes, dont les rameaux pénètrent maintenant jusque dans le cœur de l'Asie centrale et s'étendent bientôt jusqu'en Chine. L'administration de ce comptoir de *merchants associés* est aujourd'hui la même qu'elle était instituée dans l'origine. Ce même comité subsiste avec ses vingt-quatre membres. Il fonctionne de la même manière qu'au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle; mais il a des armées à sa solde; les gouverneurs sont révocables par les membres de ce comité, qui est le siège central du gouvernement des Indes. L'intervention de l'Etat n'existe que nominale et seulement pour régler ce qui viendrait compromettre l'administration générale de cette grande nation. Mais le commerce, qui a servi de principe à l'organisation de ce grand établissement, est encore le régulateur de ses actes.

Rien n'est curieux comme de voir à Londres, dans la Cité, les membres de ce gouvernement fonctionnant au sein

de leur royaume, rois eux-mêmes, souverains s'inclinant devant leur souveraine; toujours est-il que les gouverneurs relèvent d'eux, sont appointés et révocables par l'autorité de ce comité de la Cité. Les *testimonials* qu'ils accordent sont regardés comme de très-précieux souvenirs, et les faits qu'ils y constatent par l'orfèvrerie et ses ciselures ne sont rien moins que l'histoire étrange, fantastique, d'un véritable empire fondé par une charte qui était concédée il y a deux cent cinquante ans à de véritables *aventuriers*, sorte d'*écumeurs de mer*, s'enrichissant de pirateries, et allant comme ils le disaient, à l'*aventure*. Or, ce sont ces aventuriers qui ont donné à la patrie un monde tout nouveau de richesses: sans ses colonies que serait ce colosse britannique, qui s'étend sur tout le globe. En étudiant la marche gigantesque de la *Compagnie des Indes*, on y retrouve le berceau de la puissance maritime et commerciale de l'Angleterre.



Présent offert à lord Ellenborough par MM. Hunt et Roskell.







## MACHINE A VAPEUR OSCILLANTE.

Depuis les premières recherches de Salomon de Caus et les essais de Papin; depuis la première machine à vapeur construite par Newcomen, et qui fonctionna comme machine d'épuisement dans les mines de Cornouailles, les divers inventeurs qui ont travaillé à l'amélioration de la machine à vapeur ne traduisaient chacune de leurs améliorations que par des additions de pièces qui ont composé à la fin un appareil entièrement compliqué.

Grâce aux nombreux perfectionnements de Watt, couronnés par le cylindre à haute et à moyenne pression de Wolf, la machine à vapeur, lorsqu'elle est parfaitement ajustée, peut fonctionner avec la régularité et la douceur de mouvement d'une montre de poche; mais ce n'est qu'au moyen d'un prix de revient considérable que ces avantages sont obtenus.

Le problème à résoudre par les ingénieurs de notre époque consiste donc à trouver un système, qui, tout en conservant la régularité des mouvements de la machine de Wolf, l'emploi de la condensation de la vapeur, soit composé d'éléments simples et peu nombreux, de telle sorte que le prix de revient soit le plus bas possible. C'est ce qu'ont tenté de réaliser les constructeurs de machines oscillantes; mais malheureusement ils négligent le plus souvent les éléments si riches de la détente et de la condensation.

La machine de MM. Hodgé et Batley, dont nous allons dire quelques mots, en est un exemple.

La machine à vapeur dont nous donnons ici le dessin est une machine oscillante; elle a comme toutes les machines de ce système, l'avantage de la simplicité et en même temps celui du bon marché. Voici comment chaque oscillation du cylindre ouvre les passages de la vapeur: Les tuyaux d'arrivée et de sortie de la vapeur sont fondus avec le châssis: ils présentent quatre ouvertures, dont deux sont pour l'entrée de la vapeur et deux pour son échappement. Les ouvertures du cylindre sont placées symétriquement de chaque côté et affleurent sa surface, et l'axe d'oscillation est à angle droit avec le plan de ces ouvertures. Les tourillons se prolongent suffisamment à l'extérieur pour recevoir l'effort d'une vis de pression destinée à rapprocher à volonté les surfaces frottantes et empêcher ainsi les fuites de vapeur.

Ce genre de machine à vapeur est bien connu à Paris où il est depuis longtemps en usage, le seul avantage que le modèle représenté ici offre sur les machines de Paris, résulte de la suspension du cylindre à une certaine hauteur, ce qui donne à l'ensemble de l'élégance et facilite la surveillance du chauffeur. La distribution étant faite au milieu du cylindre et non à sa partie inférieure, est aussi une excellente mesure, qui régularise la course du piston et qui rend les oscillations moins susceptibles de secousses.

Le but de M. Atherton, en construisant la machine à vapeur dont nous donnons ici deux dessins de deux applications différentes, a été évidemment de profiter des avantages que présente la position du balancier au-dessous de la ligne de flottaison. La course du piston est très-petite, selon un système assez

employé, depuis quelque temps surtout pour les bateaux de rivière, et le poids total est placé aussi bas que peut le comporter une chaudière marine, laquelle est elle-même des plus petites dimensions et du poids le plus faible que la prudence permette.

Le plan de M. Atherton est également applicable à une transmission de mouvement et à une action directe. Dans le premier cas, l'arbre tournant passe entre les pompes à air, comme on le voit, et dans le second c'est la bielle qui agit directement sur l'arbre tournant. La double pompe à air régularise le mouvement. La simplicité du système permet d'approcher avec la plus grande facilité de toutes les parties qui exigent du soin et de l'entretien. La tige du piston offre une nouvelle, et, nous le pensons, une utile amélioration: elle est creuse, et c'est ce creux qui dirige le mouvement du piston et qui remplace les parallélogrammes ou guides ordinairement employés. La tige du piston remplit ainsi outre son office propre celui de la bielle. Le petit écart du mouvement rectiligne qui existe et qui est nécessaire pour suivre la courbe décrite par la tête du balancier rend inutile tout autre guide que le piston lui-même.

L'autre figure représente cette machine appliquée directement à la roue du bateau. Les parties tournantes ordinairement placées transversalement sont ici dans le sens de la longueur du navire. Il y a deux cylindres qui donnent une puissance double presque dans le même espace, et le balancier a seulement à transmettre la moitié de la force à la bielle. En résumé voici quels sont les avantages promis par M. Atherton et que la pratique ratifiera sans doute:

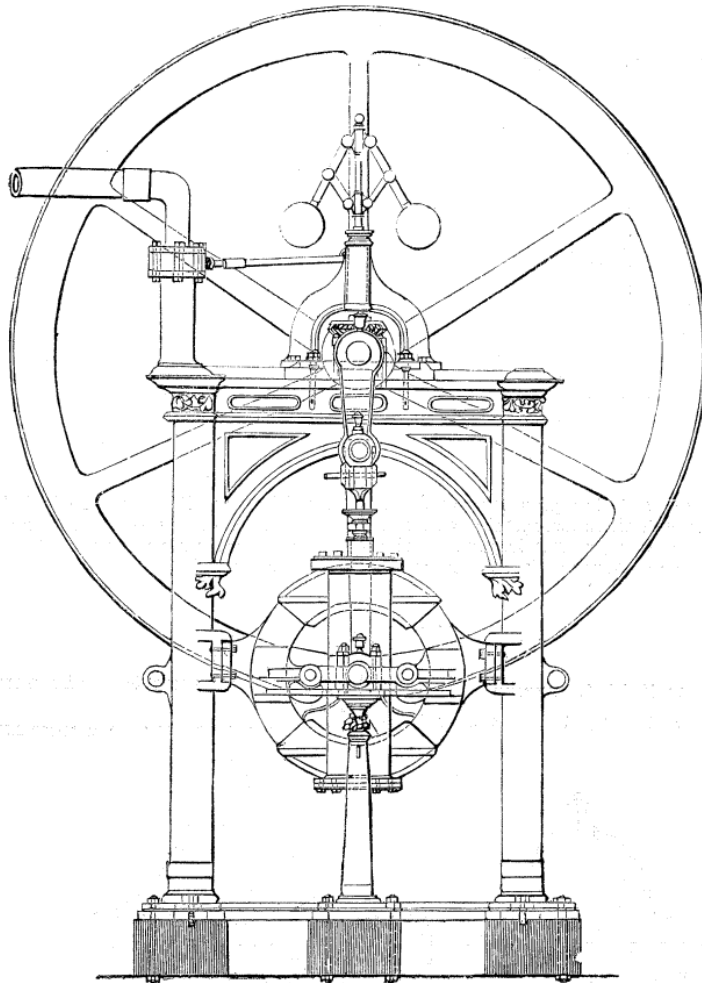
1° Le système occupe très-peu de hauteur parce que le balancier est placé immédiatement sur le condenseur;

2° Le balancier étant dans une position centrale et lié directement au piston et à la manivelle, on évite tout porteur-à-faux et par suite toute secousse et toutes ruptures de pièces, inconvénients si fréquents dans les systèmes à levier de côté;

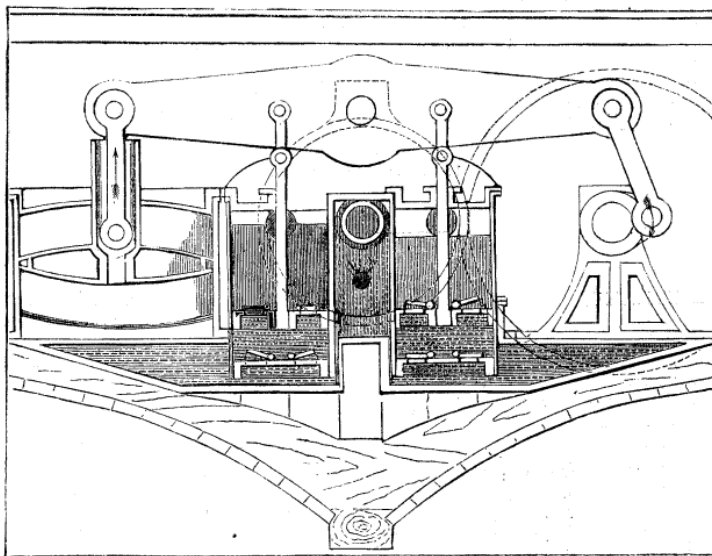
3° Le parallélogramme et tous les autres petits appareils usités pour guider la course du piston sont entièrement supprimés;

4° Par suite de toutes ces simplifications, les abords de la machine en marche ne sont nullement dangereux.

Ainsi que nos lecteurs le remarqueront, rien qu'à l'inspection des figures que nous mettons sous leurs yeux, les deux machines que nous venons de décrire réalisent assez complètement la simplicité des organes et, par suite, l'économie dans la construction, deux choses si recherchées aujourd'hui par nos ingénieurs, ainsi que nous le disions au commencement de cet article.



Machine à vapeur oscillante, par M. Atherton.



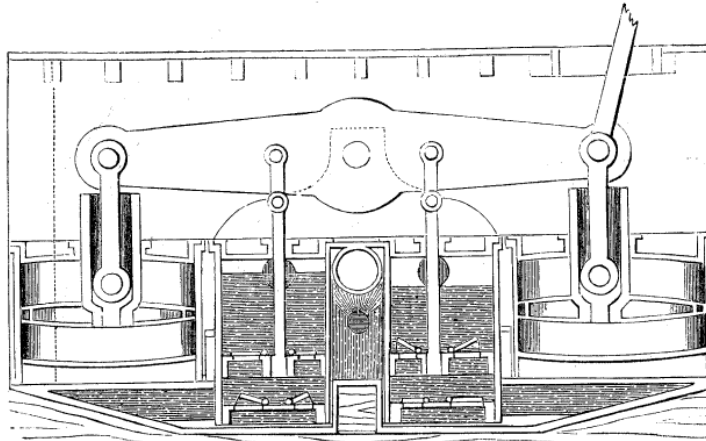
La première machine, celle qui est à cylindre oscillant est aussi simple et aussi portable, pour nous servir de l'expression usitée en mécanique, qu'il est possible de l'obtenir. Toutefois cette faculté d'être portable n'empêchera pas que nous autres Français, qui n'obtenons la fonte qu'à des prix très-élevés en comparaison de ceux d'Angleterre, nous ne trouvions peut-être que l'ensemble est lourd et que les proportions données aux colonnes, à la corniche et à tout le bâtis en général sont loin d'approcher de l'élégance des machines qui sortent des ateliers de Paris. Mais, si l'on voulait porter un jugement à cet égard, il faudrait tenir compte des conditions dans lesquelles cette machine nous paraît destinée à fonctionner, car c'est une machine à haute pression et devant supporter par conséquent une puissance considérable eu égard à ses dimensions.

Quant à la machine de bateau à vapeur de M. Atherton, nous déclarons que si elle réussit dans la pratique, (car nous ne sachions pas qu'elle ait jamais été expérimentée encore), ce sera tout ce qu'on aura vu de plus petit en évolution. Pour éviter les courses de piston incompatibles avec le faible tirant d'eau des bateaux de rivière, il essaie de gagner en longueur et en largeur ce qu'il sacrifie en hauteur. Ainsi ses cylindres, dont le diamètre sera

considérable, auront à peine 30 ou 33 centimètres de hauteur, et les coups de piston seront très-précipités ainsi que cela sera nécessaire d'ailleurs pour bien utiliser la vitesse de la vapeur. Cette vitesse est telle que pour obtenir tout l'effet utile elle doit parcourir un mètre par seconde. Par conséquent, si le cylindre de M. Atherton a environ 83 centimètres de hauteur, le piston devra monter et descendre trois fois par seconde ou 180 fois par minute.

Cette vitesse énorme et inusitée dans les machines de bateaux et à basse pression, est conforme à un système assez préconisé de l'autre côté du détroit, et qui dans les éléments physiques constitutifs du mouvement tend à donner la prépondérance à la vitesse sur l'espace, c'est-à-dire que dans les applications mécaniques, les partisans de ce système prétendent qu'il est plus convenable, pour obtenir un résultat donné, d'employer des machines petites et fonctionnant très-vite, que des grandes machines fonctionnant lentement.

Nous laisserons à l'expérience le soin de décider cette question; en attendant il nous sera permis de dire qu'en marchant très-vite avec des jambes petites on pourra arriver aussitôt au but qu'en marchant lentement avec de grandes jambes, mais que l'un sera plus fatigant que l'autre.



Machine pour bateau à vapeur, par M. Atherton.

RUCHES A MIEL, DE M. W. J. PETTITT.

A est le réservoir pour la nourriture. B est le compartiment des vieilles abeilles. C C sont les cloches à ajouter lorsque B est presque rempli de rayons.

L'inventeur se sert avec succès de ces ruches depuis plusieurs années.

Le pavillon, ou cette partie de la ruche qui renferme les abeilles n'est pas peint, parce que la peinture est inutile et peut quelquefois causer la perte de la colonie.

Un thermomètre est fixé à l'intérieur, afin que l'on puisse connaître toujours la température exacte.

Il y a aussi des ventilateurs que l'on ouvre ou ferme à volonté.

La ruche renferme quatre grandes cloches en verre et elle est disposée de telle sorte que les visiteurs peuvent ap-

procher par derrière sans le moindre inconvénient et entendre le bourdonnement.

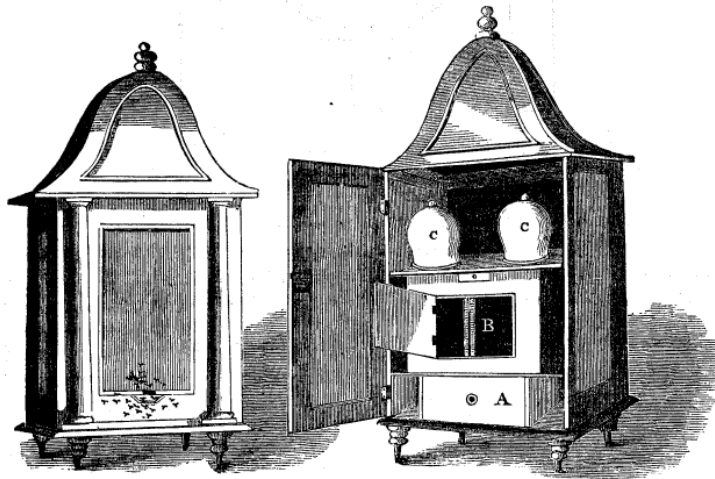
Ces ruches sont disposées de la même manière que les ruches ordinaires, et si elles sont munies d'un vieux essaim, le produit, dans la première année, paiera une grande partie de la dépense.

Le produit d'un essaim dans une même saison a pu être vendu 42 liv. 4 s. 6 d.

Il faut ajouter aux avantages de cette construction, celui d'assurer l'exclusion totale des bourdons, les facilités de la ventilation, celles d'enlever les cloches quand elles sont pleines, et la sécurité de l'accès pour l'observation.

On peut placer ces ruches dans quelque situation que ce soit, et leur forme élégante peut contribuer à orner un jardin.

Le toit de la ruche est construit en zinc et toutes les autres parties sont construites en bois.



Ruches à miel, de M. W. J. Pettitt.

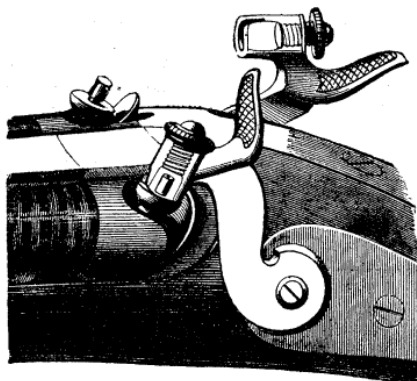
SYSTEME DE SECURITE POUR LES ARMES A FEU.

PAR M. FÉLIX FONTENAU (de Nantes).

Les accidents que les journaux viennent d'enregistrer coup sur coup et dus au défaut de précaution que l'on apporte trop généralement dans le manie- ment et l'usage des armes à feu, nous font un devoir de faire connaître une découverte qui est destinée, par les avantages qu'elle présente, à détrôner les vieux systèmes et à rendre très-rares, pour ne pas dire impossibles, les chances d'accidents.

Jusqu'ici, les améliorations introduites dans la construction des armes à feu, avaient eu principalement pour objet de perfectionner les moyens de destruction du gibier; celle dont nous nous occupons est infiniment plus intéressante, à notre avis, puisqu'elle est destinée à rendre moins dangereux pour l'homme l'usage du fusil.

Les accidents qui viennent si souvent désoler les familles, peuvent être ramenés à deux catégories



Système de sécurité pour les armes à feu, par M. Félix Fontenau (de Nantes.)

principales; les uns sont causés par la rupture des canons (nous n'avons pas ici à nous occuper de ceux-là) les autres plus fréquents sont dus, il faut être juste, autant à l'imprudence de leurs auteurs ou de leurs victimes qu'à la défectuosité des systèmes le plus généralement appliqués à la construction des armes.

Il faut bien le dire, à sa justification, le chasseur le plus expérimenté, qui, en entrant dans une maison, dépose son fusil, parfaitement désarmé, hors de la portée du premier venu, croit avoir pris toutes les précautions que réclame sa prudence; hélas! il comptait sans son mauvais destin; l'arme glisse, tombe et part! Eût-il poussé la prévoyance jusqu'à retirer ses capsules, la moindre parcelle de poudre fulminante, égarée sur l'orifice de la cheminée, peut dans les mêmes circonstances, déterminer l'explosion. Franchit-il une haie vive, un fossé? la plus petite branche, soulevant la tête du chien, nonobstant les mille et un crans de sûreté, dont l'effet n'est mal-

heureusement pas infaillible ; amène le même déplorable résultat ? En un mot, nous n'en finirions pas si nous devions passer en revue les innombrables causes d'accidents.

M. Félix Fontenau, de Nantes, a eu la bonne fortune de découvrir un nouveau système, dont la merveilleuse simplicité remédie à tous les inconvénients signalés.

Représentons-nous donc, comme l'indique la figure ci-jointe, un chien de fusil dont le marteau, posé cylindriquement, est muni d'un pas de vis, dans lequel est introduite une cheville en acier pouvant s'élever et s'abaisser à volonté ; le moindre tour imprimé à cette vis établissant un vide entre la tête du chien et la cheminée rend l'arme chargée aussi inoffensive qu'un fétu de paille. — On ne saurait douter de ce merveilleux résultat quand on a assisté aux expériences qui ont eu lieu, en présence des amateurs d'armes les plus distingués et des archangeurs les plus notables de France et de l'étranger.

M. Fontenau a encore complété son système par l'emploi d'une nouvelle cheminée, qui peut être adaptée isolément.

La Société d'encouragement saisie de l'examen de cette découverte, a fait connaître son opinion dans le rapport suivant fait par M. Ch. Laboulaye, au nom du comité des arts mécaniques :

« Le comité des arts mécaniques nous a chargé de vous rendre compte d'une invention de M. Félix Fontenau, de Nantes, résultat de travaux auxquels il s'est livré pour améliorer les armes à percussion, et surtout pour éviter les affreux accidents qui chaque année, lors de la saison des chasses, viennent affliger tant de familles.

« Pour atteindre ce but, M. Fontenau rend mobile, à volonté, la partie cylindrique du chien qui vient, dans l'arme à percussion ordinaire, frapper sur la cheminée munie de la capsule. Cette mobilité est obtenue en forant cylindriquement cette partie du chien et y tarandant un pas très-fin qui permet d'y adapter une vis. Cette vis, terminée extérieurement par une tête cannelée, se détourne avec facilité ; un demi-tour suffit pour désarmer le fusil et rendre toute explosion impossible, lors même que par un accident quelconque le chien s'abattraît sur la cheminée.

« On voit avec quelle facilité le chasseur se trouve mis à l'abri de tout accident, avec quelle rapidité le fusil est remis en état de faire feu.

« En enlevant entièrement la vis, l'arme devient tout à fait inoffensive et peut sans danger être maniée par les enfants et les personnes imprévoyantes.

« Il était impossible de remédier, par une disposition plus simple, aux dangers qu'offre le maniement des fusils à percussion ; les dispositions compliquées portant sur des combinaisons diverses de pièces de batterie qui ont été imaginées jusqu'à ce jour ne peuvent soutenir la comparaison avec cette ingénieuse invention, qui n'offre aucuns inconvénients qu'on pouvait leur reprocher.

« Mais, si M. Fontenau a rendu un service important à l'humanité, il a encore accompli un progrès très-remarquable au point de vue industriel. C'est ce qu'on appréciera facilement en étudiant les inconvénients que fait reconnaître l'expérience dans le mode de construction employé aujourd'hui.

« Dans toutes les armes construites jusqu'à ce jour, le chien, par un choc brusque, frappe sur l'extrémité de la cheminée ; il s'attache à celle-ci des débris de cuivre qui forcent à la nettoyer, quelquefois des parcelles de poudre fulminante qui peuvent devenir des causes d'accidents ; la cheminée est ébranlée par une percussion irrégulière qui a lieu beaucoup au-dessus du pas de vis qui l'assemble avec le canon, et le chien est souvent cassé par le choc ; enfin, celui-ci posant sur l'extrémité de la cheminée, le cuivre des débris de la capsule peut être chassé latéralement et blesser la personne qui se sert de l'arme, accident dont il n'y a que trop d'exemples.

« Tous ces inconvénients si notables auxquels on est étonné qu'on n'ait pas encore trouvé moyen de porter remède disparaissent par l'emploi de l'heureuse disposition due à M. Fontenau.

« La vis est disposée de façon qu'il n'y a entre elle, lorsqu'elle est descendue au point le plus bas qu'elle puisse atteindre, et le bout de la cheminée que l'épaisseur du cuivre d'une capsule. Il en résulte que le choc est seulement suffisant pour écraser la poudre fulminante et faire éclater la capsule ; conséquemment la vis ne fait plus emporte-pièce

sur la cheminée, et le cuivre ne peut plus pénétrer dans celle-ci.

« Ote-t-on la capsule, la poudre fulminante qui resterait sur la cheminée ne peut plus faire explosion, car la vis ne peut opérer aucune pression sur ces restes.

« Indépendamment de ce que la vis, dans ce système, ne frappe pas directement sur la cheminée, il faut ajouter que le bout de cette vis étant en acier ne peut jamais se refouler au contact de la capsule.

« Tout crachement latéral de la poudre fulminante et des éclats de capsule si funestes aux chasseurs est supprimé : cela résulte de ce que le chien, reposant sur l'embase de la cheminée, opère une fermeture qui met obstacle à tout éclat ou crachement latéral ; une ouverture pratiquée à la partie antérieure permet la sortie des gaz.

« Enfin le chien n'est pas sujet à se casser, car non-seulement il ne tombe pas avec excès de force, mais il tombe d'aplomb. Or, nous avons entendu évaluer à 400,000 fr. par année les remplacements de chiens de fusil cassés dans l'armée ; en tous cas, il est certain que c'est un article important des dépenses qu'exige l'entretien des armes.

« Nous n'hésitons pas, messieurs, à déclarer que M. Fontenau, en remplaçant par un ajustement de précision, dans une partie essentielle des armes à feu, une disposition imparfaite et pleine d'inconvénients, a réalisé un progrès important qui mérite toute votre approbation. L'artillerie se hâtera sans doute d'expérimenter ce perfectionnement, et, malgré difficulté de modifier un matériel assujéti à la condition de la plus grande simplicité, elle pourra, nous croyons, tirer un utile parti des travaux de M. Fontenau. Quant aux armes de chasse, nous pensons que la Société d'encouragement doit s'associer à la propagation d'une invention qui se recommande au double point de vue de l'humanité et du progrès industriel. Déjà, au reste, tous les fabricants d'armes de Liège et de Saint-Étienne, nos plus habiles armuriers de Paris, MM. Lefauve, Baucheron, Lepage-Moutier, Delebourse, etc., adaptent ce procédé à leurs plus belles armes et ont saisi avec empressement le moyen que leur offrait M. Fontenau de réaliser tous les avantages que nous vous avons énumérés ci-dessus.

« En conséquence, votre comité des arts mécaniques à l'honneur de vous proposer :

1<sup>o</sup> De remercier M. Fontenau de son intéressante communication ;

2<sup>o</sup> D'insérer dans votre Bulletin, le présent rapport, et d'y joindre la description et la gravure du chien et de la cheminée de son invention.

Ch. LABOULAYE.

Un procédé, très-ingénieux et très-digne d'être mentionné, est cependant presque inaperçu à l'Exposition de Londres. — Il se trouve dans le département de la Sardaigne, à l'entrée à gauche, sur le coin de la table du transeps. Ce sont les poinçons microscopiques pour marquer l'or et l'argent, de M. Lendy-Nicolas, graveur à la Monnaie royale de Turin (Cat., n<sup>o</sup> 60). — Ils sont faits par un procédé mécanique. Outre les huit qui sont exposés, il y a un autre, reproduction fidèle d'une médaille comme une pièce de 5 fr. Dans ce poinçon, de 4 millimètres et demi, se trouve l'effigie de la reine entourée des mots : *Victoria D. C. Britanniarum Regina. F. D.* ; entourée d'un bord, façon de médaillon, si nettement fait, qu'on peut lire les mots à la loupe.

#### COURRIER DE PARIS ET DE LONDRES.

A Londres on s'occupe beaucoup de M<sup>me</sup> Dexter et de son meeting sur la toilette des femmes : on sait ce dont il s'agit. M<sup>me</sup> Dexter, qui s'est déclarée publiquement la pontife de cette religion nouvelle, prétend que les femmes ont droit au pantalon : que les hommes, se réservant exclusivement cet avantage, abusent du droit du plus fort, etc. D'ailleurs, dans les autres parties du monde, non-seulement les usages de certains pays permettent aux femmes de porter ce vêtement tout comme les hommes, mais encore dans quelques contrées les femmes seules en ont le privilège exclusif. M<sup>me</sup> Dexter, enfin, parle au nom de la décence ; singulière façon d'en faire preuve que d'en venir ainsi causer publiquement dans des séances à 6 pences. Cette belle idée, du reste, est une importation des Etats-Unis, pour laquelle quatre ou cinq sottes ont fait semblant de s'enthousiasmer : certes, peu nous importe que quelques Anglaises portent disgracieusement un pantalon ou une robe. Ça n'est pas la question ; mais

n'en a-t-on point fini avec ces *marseillaises* de toute espèce que l'on permet depuis quelque temps à toutes ces folles de chanter : après les saint-simoniennes, les phalanstériennes, les icariennes, les humanitaires et les socialistes, femmes de tout genre, après les Jeanne Deroin, les Niboyet, la liste n'est-elle point encore close, et faut-il les *blombers* ? Tout cela est ridicule et honteux : quand les femmes perdent non pas la timidité mais la retenue qui appartient, qui convient à leur sexe, c'est un signal de démoralisation : fasse le ciel que cette nouvelle, — je dirai, — excentricité, par politesse, que cette nouvelle inconvenance s'arrête au détroit. Heureusement nous avons bien d'autres affaires.

Mais en Angleterre c'est autre chose, et ces dames obtiennent, dans Piccadilly, de ces succès honteux et ridicules qu'allient chercher aux Tuileries nos Grecques du Directoire ; elles effacent complètement et M<sup>me</sup> Sontag malgré son coup de poignard, et, ce qui est plus fort, l'ambassadeur persan, malgré ses pierreries, son grand sabre, sa toque et ses babouches. Mais laissons ce singulier exemple que la prudence anglaise donne à nos Parisiennes en voyage.

En Beauce, nous avons eu cette grande solennité de l'inauguration de la statue de Marceau. Nos lecteurs ont pu voir le dessin de l'œuvre de M. Préault. Reste à vous parler de la cérémonie. La foule des Parisiens était considérable ; il pleuvait très-fort, ce qui a causé quelques désordres et a attristé quelque peu la fête : enfin, aussitôt l'arrivée du train de plaisir, c'est-à-dire à une heure, la cérémonie a commencée. Le théâtre était la place des Barricades ou place des Epars, comme on voudra. Tout autour de l'enceinte des mâts pavés de banderoles tricolores ; toute la garnison sur pied, autour de la statue du héros, qui est restée voilée jusqu'à l'arrivée des autorités, étaient rangés trois escadrons du 6<sup>me</sup> régiment de lanciers, la compagnie de pompiers et toute la garde nationale ; les autorités départementales et communales vinrent se placer au pied du monument : à un signal, le voile tombe, les tambours battent au champ, les orchestres résonnent, le canon retentit, et M. le maire prononce un discours en l'honneur de Marceau ; c'est le résumé de l'histoire du jeune général que nous avons publiée la semaine dernière ; c'est un hommage sincère, senti, ému, patriotique, rendu par un bon citoyen à un héros que la France pleure encore.

Après ce discours, l'architecte de la ville place sous la statue une boîte en fer blanc renfermant le procès-verbal de l'inauguration, et des ouvriers en excellent immédiatement l'ouverture. M. le préfet prononce à son tour quelques paroles pour rendre hommage à la gloire si pure du héros chartrain ; il remet en même temps la décoration d'officier de la Légion d'Honneur à un vieux compagnon d'armes de Marceau, M. Rogeard, que la mort a épargné, et dont la cité de Chartres entoure la vieillesse vénérable d'une estime justement méritée.

Après cette scène vraiment touchante et que nous n'oublierons jamais, nous avons vu amener encore un autre vieillard entouré, lui aussi, de sympathie et de respect, que le Conseil municipal avait eu la délicate attention d'inviter également à cette fête ; c'est un campagnard demeurant à Rezeux, village du département de Seine-et-Oise. Il était l'un des soldats qui emportèrent dans leurs bras Marceau blessé et expirant. Nous l'avons entendu raconter, avec une émouvante vivacité que ses quatre-vingt-deux ans n'ont point affaibli, la scène à laquelle il assistait il y a plus d'un demi-siècle.

Le cortège des autorités s'est ensuite rendu dans une tribune couverte, disposée en face de la statue, et la garde nationale, les sapeurs-pompiers et les trois escadrons de lanciers ont successivement défilé. Après ce défilé, les autorités ont accompagné M. le préfet jusqu'à l'hôtel de la Préfecture.

La cérémonie avait duré une heure. L'illumination, qui devait terminer la fête, a dû être remise à cause du mauvais temps. En somme, elle est d'un bon exemple. Ces belles fêtes sont un patriotisme encouragé aux grandes choses : ce sont de grandes et belles idées que l'on remue, des sentiments généreux, de nobles passions que l'on excite. La patrie reconnaissante ! c'est le plus beau spectacle, le plus digne d'une grande nation. De pareils hommages, rendus d'un accord unanime par le pouvoir, par les autorités, par le peuple ; hommages sincères et ratifiés par l'histoire, et aussi par l'admiration contemporaine ; hommages comme savaient les rendre et les recevoir les héros grecs, sont,

sinon la seule, du moins la plus noble, la plus féconde source de l'enthousiasme patriotique.

Descendons de ces hautes sphères pour nous occuper de questions moins graves, moins intéressantes et d'un tout autre domaine : Nous quittons les lauriers, nous passons *Sous les pampres*, un joli petit acte en jolis petits vers que nous a donné l'Odéon, cette semaine. L'Odéon est décidément dans une bonne voie : il a obtenu un bon, légitime et surtout honorable succès avec sa grande pièce de M. Ernest Serret, *Les familles*. Le public a repris goût à ces bons sentiments, à ces louables enseignements que depuis longtemps la comédie ne nous donnait plus, bien au contraire : le graveleux, l'immoral sans raison, sans prétexte, sans excuse, le graveleux pour le graveleux, plus encore que pour faire rire était le but incessant, le but unique de la pièce dramatique. Mais au milieu de ce désordre, au milieu des protestations violentes des uns et du scepticisme dédaigneux des autres, M. Ernest Serret, prenant bravement et spirituellement aussi, prenant en main la cause de la famille, a demandé en vers charmants, non pas comme cela est la mode depuis quelques temps, le divorce, mais la réforme d'un abus : Il a démontré par raison et par exemple, les désordres qui suivent une séparation, le malheur des enfants, le chagrin, les remords des parents ; il a fait ressortir combien étaient légères parfois les causes de désunion ; enfin, il a protesté de son mieux en faveur de l'indissolubilité des liens et des affections de la famille. C'est plus qu'une bonne comédie, cela est une bonne œuvre, et nous ne saurions trop féliciter de ce beau succès et l'auteur, et le théâtre et la direction. Si nous revenons sur cette rare fortune à propos du petit poème nouveau, *Sous les pampres*, ce n'est pas que cette première œuvre ait le même caractère que la pièce de M. Serret. Mais si celle-là n'est pas précisément destinée à améliorer les mœurs, à faire ressortir les nobles sentiments, à inspirer les affections pures, au moins elle est un retour sérieux vers les saines études de l'antique. Le jeune homme *s'encaultte*, comme disaient nos vieux poètes, avec un art, une habileté, une conscience qui dénote de la science, du latin, du travail et beaucoup d'esprit.

Tout cela n'est pas si commun de nos jours qu'il soit permis de rire ou de dédaigner : Qui sait le latin ? qui sait le grec surtout ? qui daigne s'inspirer de ces monuments éternels de science, d'art et de poésie ? Qui ? pas même les professeurs qui s'occu-

pent beaucoup plus des modernes que des anciens.... (philosophes ou politiques). Les études, j'entends, les meilleurs s'en vont : les études fondamentales sont oubliées et notre jeune littérature, ou plutôt notre littérature contemporaine, car, pour de la jeunesse il n'y en a guère, notre ère littéraire sans base, sans connaissances, sans souvenirs, amène péniblement avant terme les plus tristes, les plus maigres, les plus hâves, enfin les plus détestables élucubrations, car elle n'a même pas su épurer son goût aux sources éternelles du grand, du noble et du beau.

Au moins, l'auteur de *Sous les pampres* a lu, a étudié, a nourri son esprit : et le don aidant, il a fait éclore une petite création charmante, un peu froide pourtant, un peu correcte ; mais il n'y a pas à se plaindre par le temps qui court ; du reste, il demande grâce à l'avance pour sa jeunesse, pour son inexpérience, pour sa bonne volonté, pour ses études consciencieuses : c'est une série de strophes fort louables : il promet de faire mieux encore à l'avenir, alors, tant mieux ! et M. Altaroche est dans la meilleure voie : il a pris le rôle qui appartient réellement au directeur de l'Odéon ; il cherche, il trouve, il patronne, il encourage les poètes jeunes, inconnus, timides ; en un mot, il prépare à la France une nouvelle génération littéraire, et nul ne saurait s'y entendre mieux que lui.

Assez sur Paris : nous vous écrivons ces lignes, vous le savez, de Bruxelles, où nous attendons la célébration de ces fêtes solennelles en commémoration de la Révolution de 1830 : nous assistons aux magnifiques préparatifs de la fête qui va être donnée au roi, et à laquelle le *Cercle artistique et littéraire* a bien voulu nous convier : du reste, en attendant la cérémonie, Bruxelles, de tous côtés, sur tous les points, est en allégresse : ce ne sont de toutes parts que galas, bals et soirées : et ceux qui ne pourront pénétrer à la fête royale trouveront, certes, de joyeuses compensations.

Du reste, n'allât-on pas voir la fête, qui semble devoir être éblouissante, l'Exposition des Beaux-Arts dont on parle à peine, tant on est préoccupé de celle de Londres, qui, à vrai dire, est singulière et touche à des intérêts plus positifs, l'Exposition des Beaux-Arts de Bruxelles, vaut, disons-nous, à elle seule, le voyage. Un seul art a été mal partagé, c'est la sculpture : la statuaire, sauf une des deux exceptions encore médiocre au point de vue des artistes, n'est représentée que par quelques grimauds

et n'offre d'autre spectacle que d'insignifiantes chinoïseries : la peinture, au contraire, a envoyé de France surtout, car à la France appartient le premier rang, toute une série de tableaux de genre, parmi lesquels nous avons déjà remarqué une ravissante toile de Camille Roqueplan.

Mais l'heure nous presse : d'ailleurs Paris, sauf ce que nous avons dit, n'a rien montré de bien intéressant cette semaine. Nous allons assister consciencieusement à toutes ces réjouissances pour vous en rendre sincère et bon compte, puis nous nous proposons de parcourir en détail l'Exposition des Beaux-Arts et vous donner un avant-goût de toutes ces merveilles que probablement, du reste, vous verrez bientôt à Paris.

Un nouveau débarqué nous annonce que ce soir les Variétés donne une pièce importante, en trois actes, le *Roi de la mode*, pour les débuts de M. Moreau-Sainti fils, un grand maigre qui a échoué, il y a trois ou quatre ans, dans les rôles de jeune premier au Gymnase, et qui avait l'année dernière quelque succès à l'Odéon, dans les comiques ou à peu près : on ne dit point encore quel est le caractère du rôle qui a été choisi pour son début aux Variétés : du reste, peu nous importe, que Paris s'arrange, à notre retour nous verrons bien.

G. DE BOCCONVILLE.

## CORRESPONDANCE.

M. G., à Lunéville. — Reçu les deux mandats. Selon vos désirs, vous recevrez sous huit jours la prime à trois teintes.

M. H., à Arembouts-Cappel. — Un de nos dessinateurs est spécialement chargé des machines ; nous appelons son attention sur l'instrument ingénieux que vous indiquez.

M. P., à Vissel. — Reçu et pris note.

M. H., à Brest. — Le n° 44 vous parviendra avec le présent.

M. S. y R., à Madrid. — Reçu les renseignements et les dessins ; l'un d'eux seulement pourra paraître.

M. de St-A., à Angoulême. — Les collections vous seront expédiées aussitôt reliées.

M. B., aux Girards. — Nous attendons pour cela la première quinzaine d'octobre.

Le gérant : MANSARD.

## Nous recommandons expressément à nos lecteurs L'ALMANACH DROLATIQUE

Pour 1882, qui, depuis cinq ans, grâce à la rédaction de ses articles, dont chacun a pu apprécier le comique et le bon goût, s'est placé à la tête de ces publications annuelles.

On peut se procurer, chez tous les libraires de la France et de l'Étranger, au prix de 80 centimes, cette charmante brochure, qui contient 192 pages d'impression, ornées de 80 dessins dus au crayon des plus spirituels artistes.

NOTA. Les commissionnaires en librairie trouveront auprès de MM. Beaulé et Co, éditeurs-imprimeurs, rue Jacques-de-Brosse, 10, contre l'église Saint-Gervais, des avantages que ne peut leur offrir aucun de leurs confrères. (Écrire franco.)

— Un accueil vraiment flatteur a salué l'apparition d'un journal qui manquait aux pensionnats et aux familles. L'INDICATEUR DE L'ENSEIGNEMENT paraissant tous les mois avec de nouveaux programmes de concours en tout genre, son prix si modique (4 fr. par an), joint à l'utile agrément dont cette charmante revue est entourée, n'a pas peu contribué à la vogue extraordinaire que nous nous plaisions à constater aujourd'hui.

MAISON CHANTAL :

Rue Richelieu, 67, nouveau 68, l'entrée sous la porte cochère, à l'entresol.

## PLUS DE CHEVEUX BLANCS.

L'EAU CHANTAL, la seule approuvée par la chimie, a la propriété de TEINDRE, à la minute, en toutes nuances et pour toujours, les CHEVEUX et la BARBE. Cette composition est également la seule qui soit sans inconvénients pour la santé. Aussi, recommandée par la médecine, jouit-elle d'une vogue immense dans le monde élégant.

## MICROSCOPE GAUDIN.

Analyseur usuel et très-portatif, montrant clairement les falsifications des matières pulvérulentes, telles que farines et produits pharmaceutiques, propre à mesurer la finesse des laines et à distinguer le mélange du coton avec le fil, la laine et la soie. Prix : 2 fr. 50, et 3 fr. boîte en acajou ; 1 fr. de plus par microscope. Port par la poste, 1 fr. contre mandats sur la poste. M. GAUDIN, rue de Varennes, 58. Dépôt rue des Jeûneurs, 41, au 2°.

## AVIS AUX SOUSCRIPTEURS

Des Compagnies sur la Vie.

En présence des événements survenus dans la gestion de plusieurs Sociétés, il est de l'intérêt de chaque Souscripteur de connaître sa position véritable. A cet effet, un Cabinet de renseignements vient d'être créé pour suivre les liquidations près de ces Compagnies, et faire toutes les démarches utiles à leurs intérêts. S'adresser franco à M. de POUMEYROL, ancien greffier en chef de 1<sup>re</sup> instance, 45, rue Richelieu, à Paris.

## EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE

Extrait du suc des fleurs et des plantes aromatiques.

APPROUVÉE PAR LES CÉLÉBRITÉS MÉDICALES.

Prix des Flacons : 1 fr. 50 c. et 3 fr.

Chez GELLÉ FRÈRES, chimistes-parfumeurs, rue des Vieux-Augustins, 55, près la place des Victoires ; inventeurs du RÈGÉNÉRATEUR pour la pousse et la conservation des cheveux. On trouve chez eux le SAVON PHILODERME au suc de concombre, émoullent et rafraîchissant ; l'ELIXIR DE ROSES de Paris, pour l'entretien de la bouche ; le CARBOQUINAROSE, poudre dentifrice à base de charbon, de quinine et de roses de Provins ; la COMPOSITION ZOUAVE, pour teindre à la minute moustaches et favoris ; la LOTION VÉGÉTALE, pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux.

Dépôt chez tous les Parfumeurs et coiffeurs de France et de l'Étranger.

## L'INDICATEUR DE L'ENSEIGNEMENT.

Journal mensuel indispensable aux Pensionnats, et utile aux familles. Un an, 6 fr. — Six mois, 2 fr. 50. — Bureau central de ventes et achats de Pensionnats, de renseignements pour les élèves, et de placement pour les Professeurs.

Société académique fondée par action de 5 francs, pour la publication de 50 volumes en divers ouvrages sur l'éducation. Chaque action donne droit à 90 p. 100 dans ses 50 volumes, et à 5 vol. de la collection. — Dix actions acquièrent toute la Bibliothèque.

Une Action de la Société Académique est délivrée gratis et envoyée immédiatement à tous les Abonnés de l'Indicateur qui auront demandé au Bureau central pour au moins 25 fr. de livres, ou un Abonnement d'un an à un journal quotidien, ou un professeur avec appointement. — Envoyer un Mandat sur la poste ou sur une maison de Paris, à M. SOULIER DE ROBLAIS, Directeur, boulevard, Poissonnière, 4, à Paris. (Affranchir.)

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.  
HOTEL DE LA SABLONNIERE,  
30, LEICESTER-SQUARE.  
HOTEL DE PROVENCE,  
16, GREAT WINDMILL STREET, HAYMARKET,  
et autres succursales.

**A**PPARTEMENTS et chambres pour les familles et les voyageurs, à des prix divers et modérés.

TABLE D'HOTE plusieurs fois par jour.  
RESTAURANT à la carte jusqu'à midi.

CUISINE FRANÇAISE.—SERVICE FRANÇAIS ET ALLEMAND.  
On est instamment prié de ne pas se laisser détourner par les cochers et les commissionnaires.

**LAMPES MODERATEURS A 6 F. ET AU-DESSUS**  
TRAUC, 9, rue Saintonge, au Marais.  
Grand choix de Modèles riches, nouveaux et variés pour Lampes en bronze et en porcelaine.—Economie et système d'éclairage supérieur à tous autres.—On échange les anciennes Lampes.

**GAZIFERE. APPAREIL GUERIN**  
Pour fabriquer soi-même, dans quelques minutes, toutes espèces de boissons gazeuses: *eau-de-seltz*, *limonade*, *vin mousseux*, *hisanes*, etc. (LES POUDES SONT COMPLÈTEMENT SÉPARÉS DE L'EAU).—Cet appareil est d'un usage facile, d'une forme gracieuse, solidement établi pas de dérangement. 15 f. On expédie en province contre remboursement. Poudre n° faire les boissons gaz., 7 f. 50 les 2 k° n° 100 b. **GUERIN J<sup>e</sup> et C<sup>e</sup>**, rue et Terrasse Vivienne, 8 et 9, en face le Passage Colbert. PARIS.

**GIBUS** NEVEU, 5, place des Victoires. Spécialité de chapeaux mécaniques en soie, castor et mérinos noir et gris pour voyages.

**TAPIOCA DE GROULT J<sup>NE</sup>**,

POTAGE RECOMMANDÉ PAR LES MÉDECINS.

Chez GROULT jeune, passage des Panoramas, 5, rue Ste-Apolline, 5, et chez les principaux épiciers.

Se méfier des imitations d'enveloppes, à l'aide desquelles sont vendus des tapiocas falsifiés.

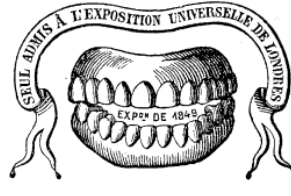
En vente chez tous les Libraires de Paris, des Départements et de l'Étranger :

10<sup>e</sup> ANNÉE. **LA SCIENCE DU DIABLE** ANNÉE. 10<sup>e</sup>  
50 c. ALMANACH ILLUSTRE POUR 1852. 50 c.



Sommaire :

Calendrier pour 1852. — Comput ecclésiastique, etc. — Maisons régnantes. — Ministères. — Bibliothèques et Musées. — Administration des Postes. — Caisses d'épargne. — Itinéraires des voitures à 50 centimes. — Itinéraires des chemins de fer. — Tableau du prix des voitures de place et des voitures sous remises. — Voitures et fêtes des environs de Paris. — Prix des places aux différents théâtres, bals et concerts. — Éléments de statistique universelle, etc., etc.  
Conseils aux jeunes filles et aux jeunes garçons qui désirent se marier (suite et fin.)  
I. De l'âge des époux. — II. Mariage d'un jeune homme avec une vieille femme. — III. Mariage d'une jeune fille avec un vieillard. — IV. Du caractère et des sentiments. — V. De la fortune et de la position respective des époux. — Les Hommes et les Choses d'ici-bas jugés aux Enfers. — Comme quoi Napoléon n'a jamais existé, ou Confession du Diable converti. — Curieuses prophéties. — Parallèle — Entretien — Magnétisme et Somnambulisme. — Le Magnétisme devant l'Académie de Milan. — Aérostation : les ballons. — M. et Mme Blanchard. — Les frères Montgolfier. — Le ballon Petin (fable). — **CONTES FANTASTIQUES** : Le clou. — La corde de pendu. — Merveilles du génie de l'homme. Découvertes, inventions, etc.



**M. PAUL SIMON, Médecin-Dentiste de la Faculté de Médecine de Paris, est le seul qui ait reçu une mention honorable à l'Exposition française de 1849 pour la perfection qu'il a apportée dans l'exécution de ses nouvelles dents et de ses nouveaux dentiers masticateurs; il est aussi le SEUL DES DENTISTES DE FRANCE dont les produits aient été jugés dignes de figurer à l'Exposition universelle de Londres; ces distinctions SUFFISENT pour constater la supériorité de ces nouvelles pièces sur tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour, aussi il a été reconnu qu'avec les nouveaux dentiers de M. Paul Simon il n'y avait aucune souffrance à redouter; que l'imitation de la nature, la prononciation et la mastication ÉTAIENT PARFAITES.**  
On peut voir ces belles pièces au Bazar Bonne-Nouvelle, au passage Jouffroy, n° 44, au jardin Turc, et chez l'auteur, boulevard du Temple, n° 36.

## LE COURRIER DE L'EUROPE,

SEUL JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE PUBLIÉ A LONDRES, FONDE EN 1840

A commencé à donner et donnera pendant toute la durée de l'Exposition, un SUPPLÉMENT GRATUIT DE VINGT-QUATRE COLONNES, spécialement consacré à l'examen critique des objets de l'Exposition.

Le COURRIER DE L'EUROPE donne dans chaque numéro toutes les nouvelles de la semaine, les articles les plus saillants de la Presse française; une partie anglaise; des bulletins politiques et commerciaux. Les revues littéraires, dramatiques et hebdomadaires des célébrités parisiennes. Les séances de l'Institut, etc., etc.

Le *Courrier de l'Europe*, ayant plus de onze ans d'existence, est le seul journal établi d'une manière durable dans la Grande-Bretagne. Le public auquel il s'adresse rend les annonces qu'on lui confie entièrement profitables.

On s'abonne à Londres, chez M. Joseph Thomas, 1, Finch Lane, Cornhill, city; et n° 2, Catherine Street, Strand, maison du *Courrier de l'Europe*, et à Paris, dans les bureaux du *Palais de Cristal*, 24, Passage Jouffroy.

Trois mois, 6 s. 6 d. (8 fr. 50 c.) — Six mois, 13 s. (17 fr.) — Un an, 1 liv. st. 6 s. (34 fr.) — S'adresser franco.

## LA PATRIE

JOURNAL QUOTIDIEN. — 12, RUE DU CROISSANT, A PARIS.

Publie chaque soir une édition spéciale, qui s'imprimant quelques instants seulement avant le départ des courriers, porte dans les Départements et à l'Étranger, de DOUZE à VINGT-QUATRE HEURES AVANT TOUTS LES AUTRES JOURNAUX DE PARIS, les cours de la Bourse et des marchandises, les séances de l'Assemblée législative, les documents officiels, les nouvelles étrangères, etc.

PRIX D'ABONNEMENT : { Départements, 3 mois, 15 fr. — 6 mois, 29 fr. — Un an, 56 fr.  
Etranger, id. 20 fr. — id. 38 fr. — id. 72 fr.

**P.-A. DELIZY ET C<sup>ie</sup>**

SEULS AGENTS OFFICIELS EN ANGLETERRE, DU JOURNAL LE PALAIS DE CRISTAL,

13, Regent Street. — A LONDRES.

**LIBRAIRIE. — AGENCE DE PUBLICITÉ. — SALON DE LECTURE.**

Cet Établissement, le seul de son genre en Angleterre, est ouvert tous les jours, de 10 heures du matin à 11 heures du soir. On y reçoit tous les principaux Journaux et Recueils périodiques dans les diverses parties du Globe. Les Étrangers y trouvent tous les renseignements dont ils peuvent avoir besoin pendant leur séjour. Londres.

Location de Livres par abonnement ou au volume. — Vente de Livres nouveaux, classiques ou de piété. — Gravures et musique nouvelle.

Traductions littéraires, légales et commerciales dans toutes les langues de l'Europe.

Tableaux, Cartes et Plans de Londres et de Paris, Dictionnaires de poche. — Manuels de conversation dans toutes les langues.

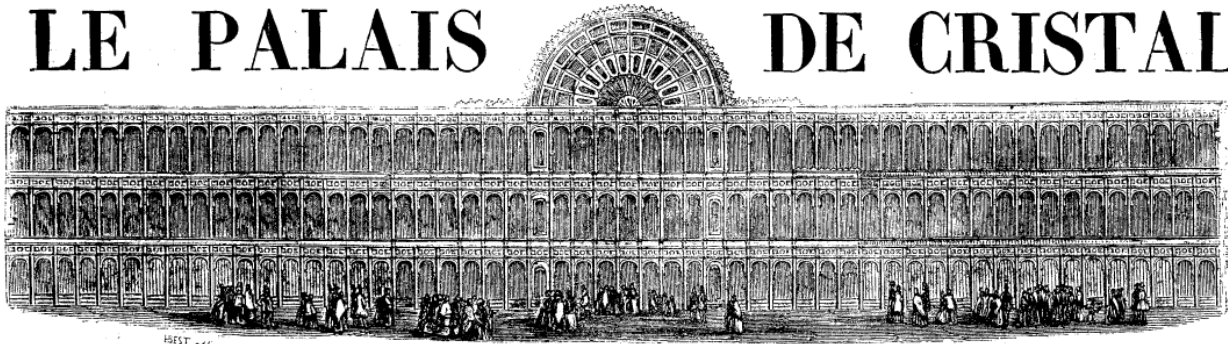
**ABONNEMENTS A TOUTS LES JOURNAUX. — INSERTIONS D'ANNONCES.**

MM. DELIZY ET C<sup>e</sup> se chargent d'expédier avec la plus grande ponctualité, en France et sur tous les points du Continent, tous les journaux et Recueils périodiques publiés en Angleterre, aux prix auxquels ils sont vendus à Londres même. — Remise libérale aux Libraires et Marchands de Journaux. — Ecrire franco,

13, Regent Street. — LONDRES.

PARIS. — Typographie BLONDEAU, rue du Petit-Carreau, 52.

# LE PALAIS DE CRISTAL



MONITEUR DES EXPOSITIONS. JOURNAL ILLUSTRÉ DU PROGRÈS DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE.

**ABONNEMENTS** pour Paris et les Départements : un an, 25 francs.—6 mois, 12 fr. 50 c.—Étranger, un an, 30 fr.—6 mois, 15 fr.  
 (L'abonnement part du 1<sup>er</sup> août. — Collection antérieure : 12 fr. 50 c. brochée.)

**PRIX DU NUMERO : 75 CENTIMES.**

On s'abonne, A PARIS, à l'Administration du Journal, 24, PASSAGE JOUFFROY. — On s'abonne également à PARIS, chez MM. Susse frères, 31, place de la Bourse; chez M. Hector Bossange, libraire pour l'exportation, 23, quai Voltaire; — à STRASBOURG, chez Alexandre, libraire; — à BRUXELLES, chez AUG. DECO, correspondant général pour toute la Belgique; — à LONDRES, chez J. Thomas, 1, Finch lane Cornhill; — Et chez M. DELIZY et C<sup>e</sup>, 13, Regent street; — chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger, et dans les Bureaux des Messageries Nationales. — Envoyer *franco* un mandat sur Paris ou un bon sur la Poste à M. MANSARD, gerant du Journal, 24, passage Jouffroy. — Les nouveaux abonnements courent à partir du 1<sup>er</sup> Août 1851

**SOMMAIRE.**

**Avis important.** — Bulletin industriel. Revue de l'Exposition, par M. Jobard. — Exposition de l'Autriche, par M. Haussmann. — Economie industrielle. De la bonneterie. — Bulletin scientifique. Hygiène publique. — Bulletin des beaux-arts. Exposition des ouvrages envoyés de Rome et des grands prix de cette année. — Courrier de Paris et de Londres, etc., etc.

**DESSINS.**

Attaque d'un convoi anglais par des Cafres. — Couteau de chasse espagnol. — Pistolet espagnol. — Dague de Toledo. — Buffet et fauteuils sculptés. — Glace et console. — Chariot de Clifton. — Bibliothèque sculptée. — Le trombo-piano-forte. — Chariots à engrais liquide (deux dessins). — Coupeur de légumes (deux dessins). — Voiture américaine. — Calorifère (deux dessins). — Machine à triturer, etc.



Attaque d'un convoi anglais par des Cafres.

**AVIS IMPORTANT.**

AUX ABONNÉS.

**RENOUVELLEMENT.**

Les personnes qui possèdent la collection du journal depuis l'origine sont priées d'envoyer le montant de leur renouvellement, dans le plus bref délai, si elles ne

veulent éprouver aucun retard dans l'envoi des livraisons suivantes. Voici pour les Abonnés anciens ou nouveaux les NOUVELLES CONDITIONS DE SOUSCRIPTION :  
 25 francs pour une année;  
 12 francs 50 cent. pour six mois;  
 Le tout à partir du 15 octobre 1851.

Une PRIME représentant le le PALAIS DE CRISTAL et qui coûte 25 francs dans le commerce est donnée aux Abonnés d'un an pour 5 francs 50 centimes en sus.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur annoncer que le *Palais de Cristal* continue sa publication au-delà de la durée de l'Exposition universelle.

Ce journal, fondé primitivement pour la propagation des objets exposés à Londres, devait terminer sa carrière à la clôture de l'Exposition, mais le succès qu'il a obtenu vient de décider son fondateur à en perpétuer la durée. Il doit d'abord donner complètement les objets les plus remarquables de l'Exposition : ce qu'il n'a pu faire encore, malgré la perfection avec laquelle chaque semaine ces objets ont été reproduits, par le dessin, dans les numéros qui précèdent; mais, en outre, le cercle de ses travaux s'élargit chaque jour :

Ce journal, qui a dû, jusqu'au terme de l'Exposition, remplir ses engagements et s'occuper principalement du Palais de Hyde-Park et par conséquent de l'industrie en général, prend désormais une place dans la presse parisienne. Aux remarquables examens artistiques et industriels qui accompagnent ses belles gravures, le *Palais de Cristal* joint de précieuses études sur l'agriculture et toutes les sciences spéculatives et appliquées : littérature, beaux-arts, histoire, archéologie, philotechnie, statistique, etc., etc.

Avec un cadre aussi étendu, *Le Palais de Cristal* devient le recueil obligé de l'agriculteur, de l'ouvrier, de l'artiste, de l'industriel, du savant et de l'homme du monde.

Au reste, voici les matières qui seront contenues dans le journal, ainsi que le but qu'il se propose d'atteindre :

**BUT DU JOURNAL.** — ALLIANCE DE LA LITTÉRATURE DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE.

**VOIES ET MOYENS.** — MATIÈRES TRAITÉES DANS LE JOURNAL.

**LITTÉRATURE :**

Livres nouveaux, théâtres, revue des faits littéraires, sciences, académies, conservatoires, archéologie, correspondances avec les sociétés savantes, compte-rendus des sociétés historiques, propriété littéraire, contrefaçons.

**COLLABORATEURS :**

**MM.** Léon Cozlan,  
Eugène Guinot (Pierre Durand),  
J. Janin,  
Théophile Gautier,  
Alphonse Royer,  
Amédée Achard,  
Gustave Vaéz,  
Desnoiresterres,  
Roger de Beauvoir, etc., etc.

**BEAUX-ARTS.**

Ateliers de nos grands peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, musées, expositions, reproduction de leurs œuvres inédites, articles raisonnés sur les arts par nos artistes et nos littérateurs les plus distingués; revue des ouvrages sur les beaux-arts, explorations scientifiques, biographies, propriété artistique.

**COLLABORATEURS :**

**MM.** Dauzats,  
Camille Roqueplan,  
Pradier,

Duval le Camus,  
Etex,  
Amaury Duval,  
Baron Taylor, etc., etc.

**INDUSTRIE.**

Brevets d'invention, inventions nouvelles, spécification avec dessins linéaires et notices, musées industriels, nouvelles machines, état du commerce et de l'industrie, expositions, usines, biographie des chefs de l'industrie moderne, situation des Etats étrangers, propriété industrielle, réforme de la loi de 1844.

**MM. Armand Séguier,**

Armand (de Melun),  
Jobard (de Bruxelles),  
Charles Tessier,  
Bocquillon,  
Silbermann,  
Pequeur,  
Andraud,  
Galy-Cazalat,  
Cadiat,  
Cavé,  
Derosne et Gail,

Tous les membres du Comité des inventeurs et des artistes industriels, etc., etc.

**ARTS INDUSTRIELS. — AGRICULTURE. — HYGIÈNE PUBLIQUE.**

Expériences physiques, chimiques et industrielles de toutes sortes. Revue des établissements.

Agriculture. Nouveaux procédés, description, notice et dessins de machines, comices agricoles, hygiène, procédés nouveaux, économie domestique.

**MM. D<sup>r</sup> Caffé,**

Achille Comte,  
Bailly de Merlieux,  
Les présidents et membres des Comices agricoles, etc.

**NOUVEAUX FAITS.**

Description, illustrations de faits nouveaux, vignettes, illustrations, portraits pour les inaugurations, fêtes, cérémonies, personnages célèbres (artistes, littérateurs, industriels) et leur biographie.

**SEMAINE ILLUSTRÉE.**

On le voit : le champ de nos travaux est immense. Il n'est aucune revue, quotidienne ou hebdomadaire, aucun magasin, musée, journal d'illustration ou autre, qui puisse lutter avec nous par le bon marché, et pour les relations que nous avons à jamais fondées, depuis l'origine de notre publication, avec tout ce que la France compte d'hommes illustres dans la littérature, les arts et l'industrie.

**ATTAQUE D'UN CONVOI PAR DES CAFRES.**

La presse a retenti depuis le commencement de l'année des difficultés que l'Angleterre éprouve dans l'Afrique méridionale. La Cafreterie est une nation de sauvages qui ont rencontré dans leur instinct naturel, on ne sait qu'elle puissance de civilisation redoutable, quant à leur résistance à l'occupation anglaise. Caffir veut dire infidèle : on dit que le sentiment de leur religion est la source de cette intelligence qui combine des moyens stratégiques très-puissants avec les ressources de cruauté et de barbarie usuels à ces peuplades. Le dessin que nous donnons à notre première page représente l'attaque d'un convoi anglais par une troupe de ces sauvages.

**BULLETIN INDUSTRIEL.**

*Examen des mœurs des peuples qui ont exposé : de leurs tendances vers l'industrie et les arts. — De l'ESPAGNE ; de ses ressources naturelles ; de son activité ; de son originalité ; de son avenir.*

**I.**

Dans les numéros précédents, en parlant de l'ESPAGNE, nous avons développé les éléments de sa situation industrielle, et nous avons fait l'énumération des matières premières ou fabriquées sorties du sol ou des ateliers de la Péninsule.

Il nous reste une tâche à remplir, pleine de séduction, de charme et d'intérêt. Nous devons jusqu'à présent, parcourir l'Exposition de Londres, sous l'aspect de ses produits. Nous devons faire passer devant nos lecteurs le spectacle curieux et pittoresque des objets mêmes que chaque peuple a envoyés au Palais de Cristal pour donner une idée du fait matériel qui est résultat de son travail ; et la riche collection de nos vignettes n'est heureusement pas épuisée : l'avenir le prouvera.

Mais, nous devons aujourd'hui commencer l'examen moral, psychologique, des nations exposantes, étudier leur nature, y découvrir leurs tendances, soit que nous leur demandions compte de leur négligence, soit que nous constatons leur activité pour la grande œuvre que Dieu leur a commandée, en leur accordant, avec largesse, des ressources naturelles qu'il est de leur devoir d'appliquer au développement des arts et de l'industrie.

Saisir le travail intime de chaque peuple, et le retrouver avec son originalité, son histoire, ses mœurs dans les productions de son génie, est un enseignement profond, dont l'Exposition de Londres nous a donné le mobile. Nous ne pouvions encore, avant d'avoir enrichi notre collection de tant de vignettes, entrer, comme on dit, dans le cœur de la question, suivre les instincts de chacun, interroger l'Angleterre, voir le but qu'elle s'est proposée en appelant les peuples à ce grand tournoi, savoir le mot de l'énigme ; tout cela ne pouvait être mis en question dans un moment où les peuples avaient accepté le rendez-vous donné à Londres. Il fallait savoir quel esprit général on pourrait retirer des communications réciproques que cette enquête allait ouvrir. Nous croyons très-sincèrement et nous devons le dire avec la même franchise que l'Angleterre a fait, en ouvrant le port de Londres aux produits du monde entier, acte de généreuse initiative.

Nous le savons : des esprits inquiets, étroits, pour qui le langage de la générosité est un idiôme complètement inconnu, ont osé penser et dire que l'Angleterre n'avait d'autre but que de surprendre, par cette enquête industrielle, les procédés puissants du génie étranger, de s'approprier les inventions, d'en profiter, et de lancer plus tard dans le monde commercial des produits similaires qui feraient concurrence aux productions nationales et qui, par cette voie félonne, viendraient compromettre le travail et la richesse des nations exposantes.

Cette appréciation, que nous ne relevons que pour la flétrir, est une indigne calomnie. Non, l'Angleterre n'est pas capable d'une trahison de cette espèce ; et les calculs de la *foi punique*, que l'on a si injustement prêtés à l'Angleterre, n'entrent pas dans l'esprit des hommes qui ont eu l'initiative de cette grande œuvre.

Ce que l'Angleterre a voulu, ce qu'elle recherche, c'est de résoudre, autant que possible, le grand problème qui la préoccupe depuis longues années : le *libre-échange* ; et elle a pensé que l'appel fait aux nations, afin de se trouver en présence, preuves de leurs industries en mains, suffirait pour les amener à lever réciproquement leurs barrières.

Cette pensée prouve que les Anglais ont une intelligence exacte du cœur humain. Il est évident que le congrès des intérêts matériels s'est formé, à la suite de cet appel, et, dans le Palais d'Hyde-Park, où se sont trouvés en présence amis et ennemis du *free trade*, le problème de l'équilibre, le seul véritable qui soit dans cette question, s'est dressé de toute sa hauteur.

Les pays trop producteurs, trop usiniers, ont eu à examiner si les pays où le travail est moins avancé, pouvaient être inopinément sacrifiés à une doctrine dont le fond est généreux et libéral ; tan-

dis que les peuples chez qui le travail rationnel se fait contre toute raison, en l'absence de matière première, se sont demandés s'ils devaient persévérer dans la voie de l'entêtement producteur.

Que l'équilibre se fasse ; et on verra que l'Angleterre aura posé par cette grande mesure prise en 1854, la base d'une réforme qui ne sera pas le libre échange, mais le libre contrat formé entre les peuples, proportionnellement à leurs richesses naturelles.

Voilà ce qu'il résulte pour nous de l'Exposition de Londres, et ce qui nous conduit tout naturellement à interroger l'esprit, le caractère de chaque nation.

Cette analyse est, en effet, le corollaire forcé des travaux que nous avons entrepris. Il est tout simple, tout naturel que nous cherchions à nous rendre compte du caractère, des tendances et des ressources des nations, afin de calculer quel serait leur contingent dans le domaine des arts et de l'industrie : et nous croyons qu'alors que le bilan de ces ressources et de ces probabilités sera bien établi, l'accord des nations entre elles pour régler leur production réciproque sera réalisé.

## II.

Nous commençons dès aujourd'hui, et nous parlons de l'ESPAGNE.

Un de nos collaborateurs a déjà fait connaître à nos lecteurs, en détail, les objets exposés par les fabricants espagnols. Ils ont pu apprécier la situation où se trouve cette nation sous le rapport de ses manufactures, les progrès qu'elle a faits, ses ressources positives.

Il nous reste à ajouter quelques considérations sur les ressources qu'offre l'Espagne relativement à sa nature, à ses instincts, et à ses tendances.

Quel peuple est mieux doué qu'une nation qui trouve réalisées dans la nature même du sol, dans la position géographique qu'elle occupe, les merveilleuses ressources du Nord et du Midi ? Sur le plateau central de la Péninsule et des Cordillères, ainsi que le fait remarquer M. Ramon de la Sagra, se trouvent des terrains analogues aux pays septentrionaux. En descendant vers l'Atlantique et les côtes cantabriques sont les régions tempérées et humides si propices à la variété des cultures et aux pâturages ; en descendant vers la Méditerranée, on respire l'air embaumé des tropiques, au milieu d'une végétation luxuriante d'orangers, d'agaves et de canne à sucre. Dans ces délicieuses contrées, la nature a formé sous les replis des versants des montagnes de véritables serres où la verdure et la floraison des plantes se succèdent sans interruption. Voilà pour la nature physique de ce peuple privilégié.

## III.

Examinons maintenant l'homme ; voyons dans les ressources que sa nature personnelle nous offre si l'industrie et les arts ne trouvent pas en Espagne toutes les ressources nécessaires aux progrès de ces grandes inspirations dont nous poursuivons l'alliance et le triomphe.

Que faut-il à un peuple pour qu'il se révèle à lui-même les mystérieuses aptitudes que Dieu lui a données ? deux choses : d'abord, l'élément matériel sous la main ; et, en second lieu, le sentiment moral.

On laisse s'accréditer cette pensée que le beau ciel, les senteurs de la végétation naturelle, les douces du climat sont pour les peuples du Midi autant de causes de *far niente*, presque de dégénérescence. L'Italien dort sur le sable de Naples et ne fait rien ; le Vénitien circule dans sa gondole, aux coups mollement frappés de sa rame, et presque endormi dans ses lagunes ; le Sicilien, le Romain, ont oublié leur origine, et toutes ces peuplades méridionales, pleines de sève native, et à qui le ciel a réparti tant de richesses, ne seraient plus, si l'on en croit certains critiques, que des nations endormies, assoupies, nulles et sans force, sans animation et sans avenir.

L'Espagne même, diront quelques adeptes d'une école paradoxale, l'Espagne n'a pas besoin de s'inquiéter du développement de ses ressources : elle n'a qu'à se baisser et prendre ; à s'envelopper dans les plis de son manteau, puis à rêver : la nature suffit aux besoins de la vie.

Erreur que tout cela.

Dieu qui fait tout très-bien n'a pas voulu que les peuples privilégiés sous le rapport des ressources qu'il leur a accordées, laissassent inertes dans

leurs mains les éléments de progrès qui révèlent pour chaque peuple et à chaque instant, les grands mystères de la nature. Les peuples que la guerre civile arrache au travail comme l'Espagne, en plaçant dans leurs mains pendant de longues années le mousquet ou le poignard, ne sauraient être considérés comme des enfants ingrats, oublieux de leurs privilèges, et ne sentant pas en eux les ressources de leur génie naturel. D'autres peuvent, comme l'Italie, succomber sous la lassitude, frappés au cœur, rêvant le bonheur de la patrie déchirée par des fermentations de discorde et d'agitation ; et dès-lors, paraître insouciantes et apathiques.

Oh ! ne croyez pas à ce sommeil, ni à cet oubli de soi-même. Laissez rétablir le calme ; rendez la liberté d'action et le sentiment de sa force morale à ces pauvres nations déchirées et souffrantes, et rappelez-vous que l'Italie est le berceau des arts, que l'Espagne est le berceau de l'industrie ; rappelez-vous que dans ces deux contrées bénies, dans cet oasis de la terre, où toutes les richesses du sol, toutes les splendeurs du ciel sont réparties avec profusion, les arts et le commerce ont pendant des siècles rendu le monde entier tributaire de leurs productions.

Voyez d'ailleurs ce qui se passe, de nos jours, en Espagne. Partout, l'étude des sciences technologiques se répand et est encouragée. Des chaires de géométrie, de dessin, de mécanique, se sont établies ; Madrid a aussi son Conservatoire des Arts-et-Métiers ; le malheur même d'un exil de quelques années a été cause d'une amélioration dans l'état industriel de l'Espagne ; les exilés, rappelés au sein de la patrie, depuis la cessation de la guerre civile y ont rapporté de nouveaux éléments de travail, en y rapportant de nouvelles industries, étudiées par eux sur la terre étrangère.

Sans doute, il y a eu dans toutes les classes de la société espagnole, un temps d'arrêt, que viennent expliquer ces dissensions intestines ; puis aussi quelques esprits, saisis de *politicomanie*, ont cherché à dénaturer cette nation originale, et l'on a vu, par exemple, il y a une dizaine d'années, les réfugiés qui rentraient, vouloir user de leur influence pour tenter de détruire l'originalité des mœurs de leurs pays, ne plus parler que de *chemins de fer*, se récrier sur l'horreur des combats de *taureaux*, qu'ils traitaient de *barbares* ! Le monde politique était transformé : Il n'y avait plus cet élan, cet entraînement, cette vérité qui constituent les plus belles qualités de la nature espagnole : les hommes politiques offraient, dans leur gravité d'emprunt, dans le mensonge de leur nature, les contrastes les plus tristes ; on les voyait parler d'un système complet d'amortissement de la dette publique, tandis qu'une longue file de créanciers frappait à leur porte ; d'autres apportaient aux Cortès et publiaient dans les journaux de longs et ennuyeux mémoires sur la paix intérieure, tandis que le Tribunal retentissait de leur action en séparation avec leur femme ; d'autres écrivaient une foule de livres sur l'Éducation publique et abandonnaient au hasard trois ou quatre de leurs enfants qui ne savaient pas lire ; enfin, un officier revenant de France, disait avec un aplomb imperturbable, en gémissant sur l'ignorance de son pays : « Nous ne sommes que trois, en Espagne, qui comprenons le... Fourierisme ! »

Voilà quelles espèces de folie a produites la guerre civile : et, il faut l'avouer, pendant plusieurs années, l'Espagne, déchirée, voyait son peuple en proie à la guerre ; et les hautes classes de la société, se défendant les armes à la main, ou bien émigrées et proscrites... Que pouvaient faire, en cet état de désordre et de souffrances, les arts ou l'industrie ?

## IV.

Mais, déjà, depuis que le calme a remplacé l'agitation des partis, voici l'Espagne qui renaît ; son âme se dilate au foyer des arts ; elle se ressouvient de ses splendeurs, et dans peu d'années, grâce aux efforts des hommes qui ont été délégués par le gouvernement Espagnol pour aller surprendre soit à Londres, soit en France, soit en Amérique, les mystères oubliés de tant d'études et de tant de travaux, l'Espagne aura réparé le temps perdu.

Comment pourrait-il en être autrement ? Suivons un instant, avec nos lecteurs, l'étude intéressante de ces mœurs, qui dans tous les rangs de la société espagnole prouvent l'activité et la poésie. Est-ce qu'elle n'est pas destinée à partager avec les nations civilisées et progressives le sceptre de l'intelligence,

cette nation privilégiée, riche de ses ressources naturelles et animée de ces deux éléments qui font vivre le monde : la religion et l'amour ?

Est-ce que lord Byron ne s'est pas enthousiasmé sur ce peuple de Cadix, sur ce foyer d'élégance et de grâce où nous trouvons le portrait de presque toute l'Espagne, tracé de main de maître ?

Écoutez lord Byron :

« Cadix, ravissante Cadix ! merveille de la création ! La beauté de ses rues, de ses maisons ne le cède qu'à la grâce de ses habitantes ; car, en dépit de tous mes préjugés nationaux, je dois avouer que les femmes de Cadix surpassent autant les Anglaises en beauté que les Anglais l'emportent sur les Espagnols dans tout ce qui fait la dignité de l'homme. Les belles de Cadix sont les magiciennes du pays. Je faillis y faire une passion pour de longs cheveux noirs, des yeux tendres et languissants et des formes plus gracieuses que je n'aurais pu les rêver, ne connaissant que la monotone insipidité et l'air endormi de mes compatriotes. »

Voyons : pénétrons plus avant dans le cœur de ce peuple, et examinons un peu dans ses fêtes, dans les joies qui l'animent, dans l'animation de ses danses, dans la poésie de ses chansons, dans son mouvement intellectuel, ses extases de religion, son ivresse d'amour, si c'est bien là le peuple apathique, insouciant, rêveur ou inerte que l'on voudrait rayes des rangs de cette armée intelligente des peuples qui s'inspirent de l'art et marchent vers l'avenir.

Non, cela n'est pas possible.

Un tel peuple est un peuple inspiré, dont les ressources seront bientôt exploitées et toutes-puissantes.

## V.

Est-il rien de plus original, de plus national, de plus pittoresque que cette fête de Mayrena, où toute l'Espagne accourt, ardente aux joies qui vont fondre sur cette foule qui a fait invasion en Andalousie, au mois d'avril, depuis le Xénil jusqu'aux frontières de Portugal, depuis la Sierra-Morena jusqu'à Tarifa et à Malaga. N'est-ce pas là que ces curieux, comme dit le romancier Serafin Calderon, vont vivre pendant trois jours de plaisirs et de va-peur dans ce centre de sensations infinies ! « Ah ! Mayrena ! s'écrie le poète, Mayrena de l'Alcor ! je me souviens du jour où j'arrivai de Séville à ta riche et populeuse feria ! Un soleil clair et doux donnait la vie au paysage d'Alcala de Guadaira. On y voyait s'étendre les symétriques bois d'oliviers qui se perdaient à la vue, comme l'horizon sur la mer. »

C'est qu'à Mayrena, c'est qu'aux fêtes d'avril, on dirait une sorte d'université populaire des Espagnes. Dans cette fête générale, l'Andalousie est la reine... C'est elle qui, dans ces quelques jours, est le théâtre de cette légende des plaisirs que chaque jour écrit en lettres de feu et d'amour. Voyez la Gitana, voyez au milieu de la foule, passer Basilica, montée avec son amant sur un de ces chevaux parés, un de ces *fijs de l'air et du feu* qui conservent dans la veine le sang oriental. Comme elle trône ! comme elle adulée, dans sa brillante parure, comme l'art vient étaler ici ses splendeurs !

Comment ce peuple plein de sève et de vie, ce peuple poète ne serait-il pas en marche vers les degrés les plus élevés de la civilisation, lui qui met tant de pensée, tant d'art dans ses danses nationales : oui, sous ces pieds qui frappent en cadence le sol, sortira une légion d'initiés qui s'inspireront et sauront assouplir la matière pour la rendre obéissante à leur génie. Comment peut-on douter des progrès d'une nation qui à ces deux initiateurs, *Dieu et l'amour*, pour animer son génie !

Est-ce que ces danses n'ont pas un langage ? elles, qui sont tout une tradition, toute une histoire ?

Il y a dans les danses espagnoles des mystères que nous révélerons.

Elles tiennent de leur origine, qu'elles soient espagnoles, américaines ou arabes. Les premières ont un point de ressemblance, par leur vivacité, avec la jota d'Aragon ou de Navarre. Celles d'Amérique ont une grâce molle et libre ; c'est la passion sans pudeur. C'est quelque chose de languissant et d'oublieux de toute contrainte que la conquête, la domination et la lassitude ont permis ou inspiré.

Mais ce qui est tour à tour d'une langueur délicieuse ou d'une vivacité énergique, c'est la danse mauresque, c'est la danse que l'Arabie inspire, anime, éclaire... Oh ! c'est bien là ce sang vivace ; c'est l'entraînement de la cavale indomptée, ou c'est la

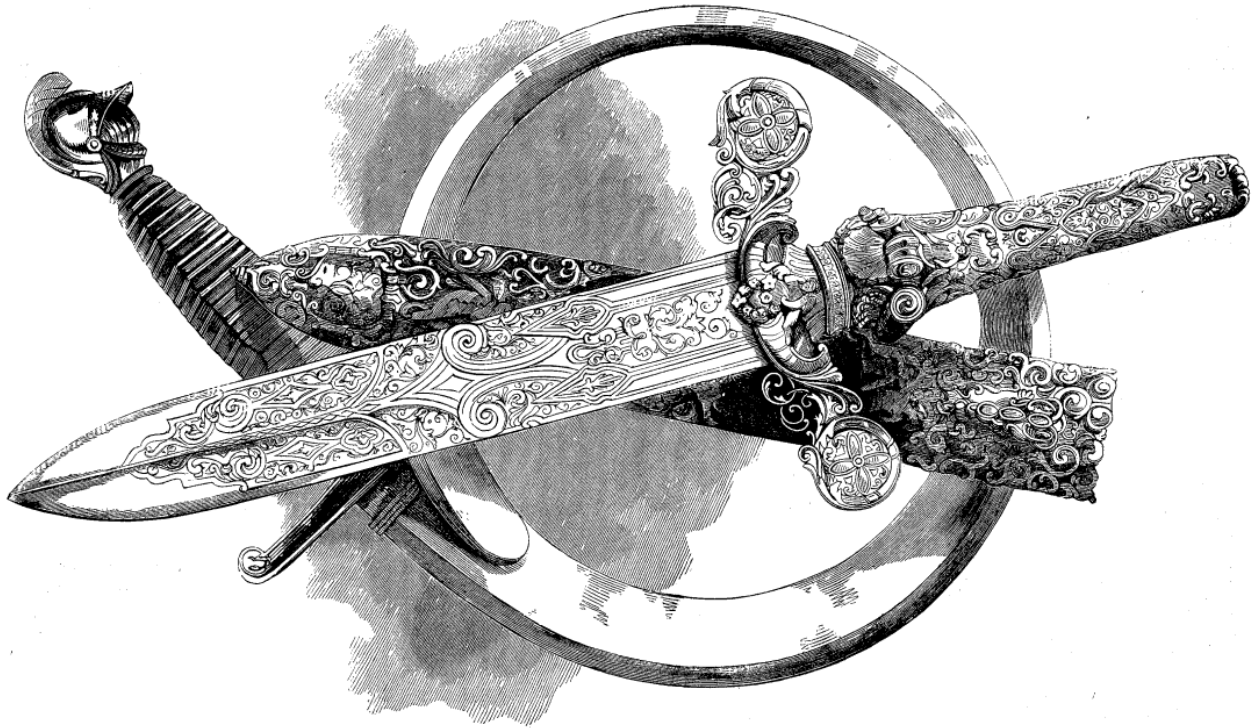


brise qui fait faire des rêves magiques, qui jette l'âme dans une ivresse poétique, en lui envoyant les senteurs du Guadalquivir baigné de citronniers, d'orangers et de chevreuilles.

Puis, ce n'est pas tout : ce duel, ce drame, ne croyez qu'il se contente de deux acteurs. La foule est là qui les entoure, qui les accompagne de ses émotions sympathiques, et pendant que tous deux se

Non, il est impossible de ne pas regarder un pareil peuple comme un peuple privilégié.

Encore un mot, un seul qui dépeigne cette action de poésie et d'amour. Comment ne pas sentir l'intel-



Couteau de chasse espagnol.

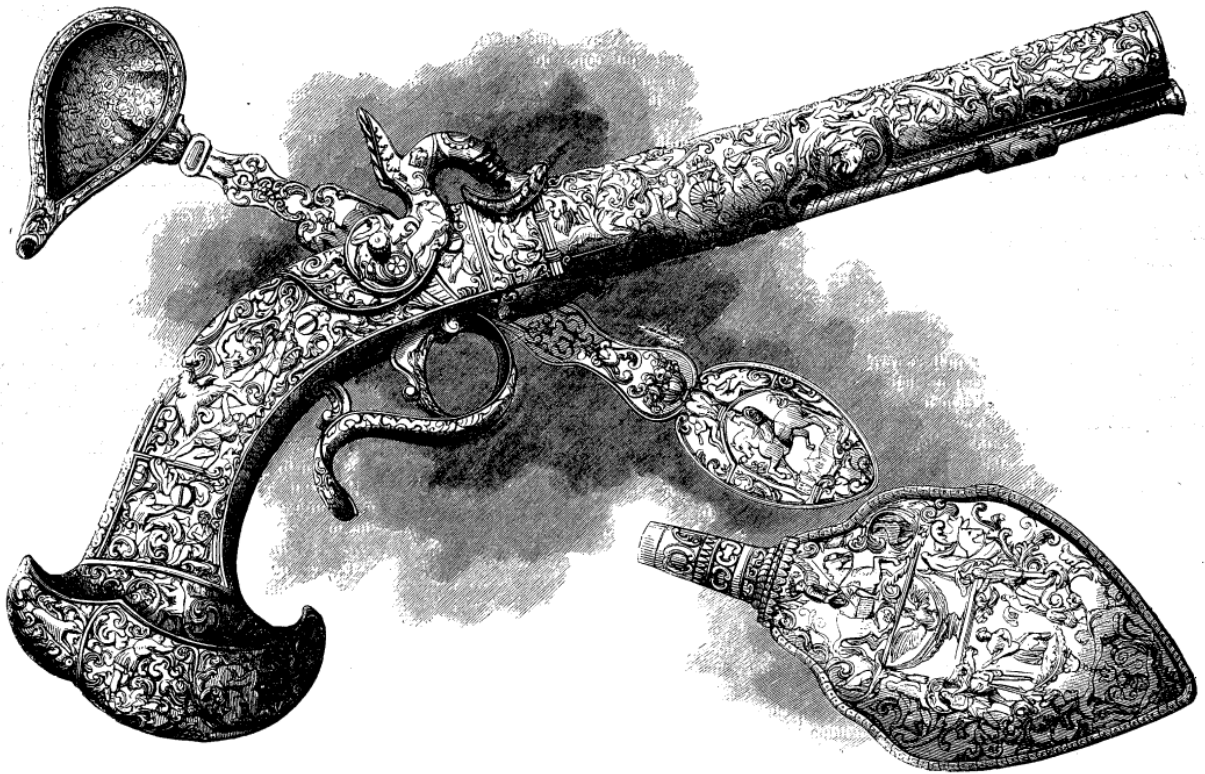
Il y a tout un drame dans ce duel d'amour, qu'ils ont appelé la danse.

Quand le *Xerezano* a provoqué sa danseuse, la *Perla*, sait-on où va s'arrêter cette provocation ? Où

provoquent, écoutez la chanson, la chanson populaire qui les accompagne :

« Prends, jeune fille, cette orange, je l'ai cueillie dans mon jardin. — Ne la partage pas, surtout, avec

l'igence, et plus tard le génie des arts, vibrer dans ces cœurs, où la *romance* mauresque bruit comme la brise dans les montagnes de Ronda, dans les terres de Medina et de Xérès ?



Pistolet espagnol.

la fascination a-t-elle placé son terme ? Quelle énergie quand elle s'élançait ! quelle voluptueuse langueur quand elle laisse tomber ses bras ! et, d'autre part, quelle puissance dans ce danseur qui la suit, qui écoute et saisit les battements de son cœur !

un couteau, — car mon cœur est dedans. »

« *Toma, niña, esa naranja,  
Que la cogi de mi huerto;  
No la partas con cuchillo,  
Que va mi corazón dentro !* »

Là, vous retrouvez l'Andalousie et l'Arabie mêlées ensemble, ensemble fanatisées dans le plaisir et coquettement inspirées. Vous y entendez les inspirations sérieuses d'une poésie qui s'élève au rythme le plus divin ; et à côté de ces strophes bibliques, la

joie roulant bruyamment en grelots cadencés, qui oublie tout... ; tout, jusqu'à la pensée d'être, jusqu'à la sensation de la crainte la plus légitime.

« Tandis que le comte-duc, dit un vieux fragment de *romance*, perd l'Espagne du roi, perle des danseuses : danse et console-moi ; ton pied fin qui se détache du sol et peint dans les airs, arrache démon à l'âme les pensées tristes, l'amertume et les an-

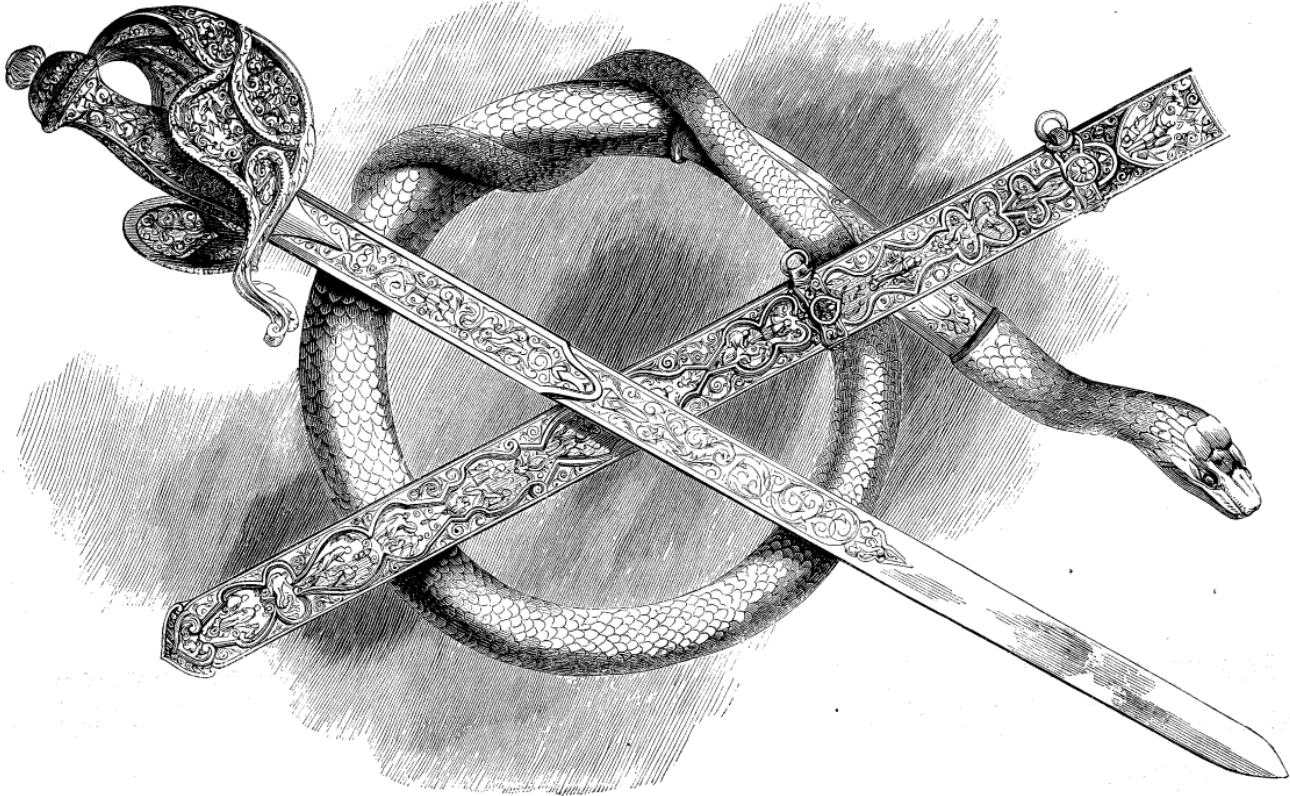
sante par l'industrie, parce qu'elle possède les ressources naturelles d'une richesse incomparable et un élément moral immense : l'activité et la fierté :

ALEXANDRE LATA,

Rédacteur en chef, avocat à la Cour d'appel de Paris

NOTA. Nous n'avons pas à donner ici une nouvelle notice des armes magnifiques, dont les dessins se trouvent encadrés dans notre article. On en retrou-

vent pas « tissées avec la fibre de la pomme de pin et brodées à l'aide de fils de la même matière. » La nature de la substance s'opposerait à ce genre de travail. On emploie aux îles Philippines une substance qui se prête à la confection de tissus plus fins, plus délicats et plus réguliers que ceux de batiste. Elle provient d'une plante que les Espagnols appellent *piña*, et qui n'est autre chose que l'*anana*. C'est



Dague de Tolède.

goisses, qui, sans toi, vont la déchirer!..... » Notre conclusion, c'est que chez les peuples dont l'imagination est riche, l'art doit régner en maître ; et notre conviction, c'est que son inspiration instinctive, bien dirigée, fera de l'Espagne une nation puis-

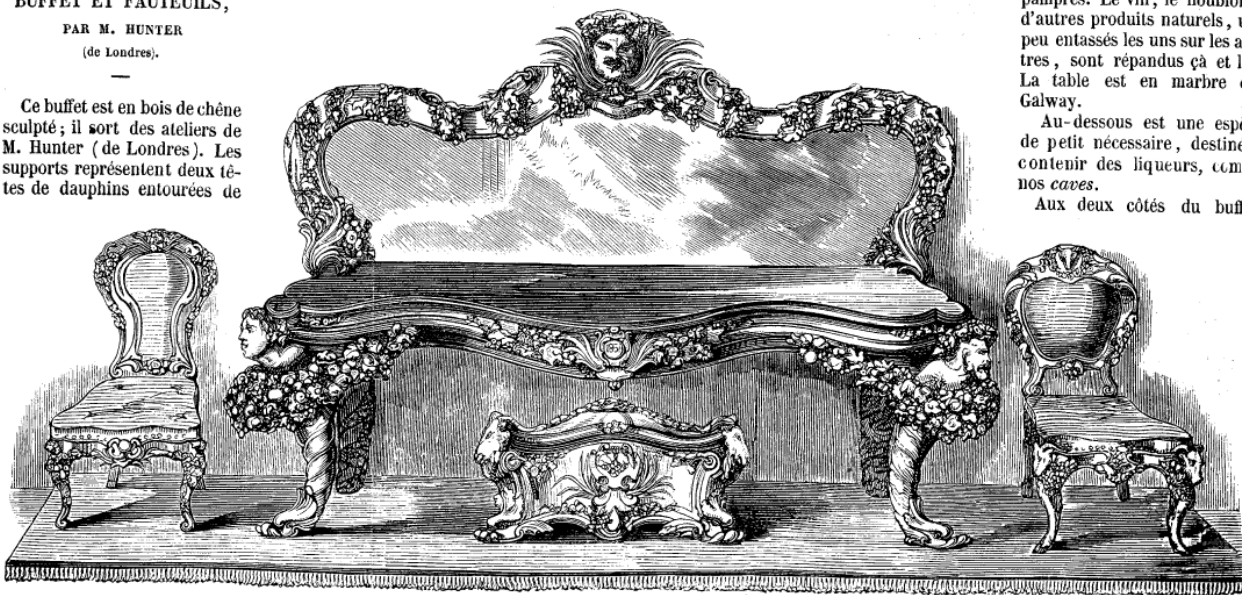
vera la description dans nos précédents numéros. Nous devons seulement relever une petite erreur qui a été commise dans le dernier article sur l'Espagne. (Voir, page 348, 2<sup>e</sup> colonne). Les toiles qui sont dans la galerie espagnole, venant de Manille, ne

sont pas « tissées avec la fibre de la pomme de pin et brodées à l'aide de fils de la même matière. » La nature de la substance s'opposerait à ce genre de travail. On emploie aux îles Philippines une substance qui se prête à la confection de tissus plus fins, plus délicats et plus réguliers que ceux de batiste. Elle provient d'une plante que les Espagnols appellent *piña*, et qui n'est autre chose que l'*anana*. C'est

BUFFET ET FAUTEUILS,

PAR M. HUNTER  
(de Londres).

Ce buffet est en bois de chêne sculpté ; il sort des ateliers de M. Hunter (de Londres). Les supports représentent deux têtes de dauphins entourées de



pampres. Le vin, le houblon, d'autres produits naturels, un peu entassés les uns sur les autres, sont répandus çà et là. La table est en marbre de Galway.

Au-dessous est une espèce de petit nécessaire, destiné à contenir des liqueurs, comme nos caves.

Aux deux côtés du buffet

Buffet et fauteuils, par M. Hunter (de Londres).

fleurs et de fruits qui se répandent jusque sur la tête de deux figures de la Vieillesse et de la Jeunesse. Dans le centre est la tête de Bacchus couronnée de

sont deux chaises également en bois de chêne sculpté, et dont le dossier et le siège sont recouverts de cuir à clous dorés.

## EXPOSITION DE LONDRES.

(Voir tous les numéros de ce journal depuis le 10.)

Tout le monde nous demandant quelles impressions nous a laissées notre visite au Palais de Cristal, nous allons les décrire aussi clairement qu'il nous sera possible; car malgré l'innombrable quantité d'individus qui ont visité l'Exposition universelle, il y en a beaucoup plus encore qui n'ont pu la voir et qui ne verront probablement jamais rien de semblable. C'est à ceux-là que nous nous adressons particulièrement aujourd'hui.

Quiconque a vu les expositions de Paris, de Berlin, de Vienne, de Bruxelles, etc., a vu celle de Londres, quant au contenu; le contenant seul est différent. Mais les gravures qui le représentent étant répandues à profusion, chacun peut s'en faire une image poétique ou triviale, en les regardant soit à travers le prisme pittoresque de l'artiste, soit à travers la froide équerre de l'architecte.

Qu'on nous permette, à ce propos, une remarque aussi juste qu'utile, en fait d'art plastique, sur la charge en beau et la charge en laid.

Un portrait peut s'obtenir de trois manières, par trois peintres différents, sans cesser de paraître exact. Un mauvais peintre vous fera toujours laid, un peintre médiocre toujours vrai, et un bon peintre toujours beau; mais tous les trois vous feront ressemblant. Votre portrait sera pour la postérité un objet d'art, une croûte ou une caricature, à votre choix, c'est-à-dire au choix de l'artiste, du manœuvre ou du rapin auxquels vous confierez votre figure.

Il en est ainsi des gravures du Palais de Cristal. S'il est de grands intérieurs colorés, brillants comme l'imaginaton biblique de *Martin*, il en est d'autres plus ternes, qui sont à la réalité ce que les comptes-rendus du *Constitutionnel* sont aux étincelants feuilletons de Théophile Gautier. La poésie et le prosaïsme, comme le bien et le mal, se disputent éternellement le monde.

Revenons au contenu: quiconque a vu les objets exposés à Paris, à vu ceux de Berlin, de Vienne, de Bruxelles, et *vice versa*; or, l'Exposition universelle se composait de toutes ces expositions particulières placées bout à bout; nous regrettons de devoir ajouter: sans rien de plus, sans rien de moins. Or, quiconque a regardé défiler un régiment, peut se faire l'idée d'une armée.

Les magasins de la rue Vivienne, ceux de la rue de la Madeleine, ceux du Frédéric-Strass et du Strand, contiennent les mêmes objets dès qu'ils sont fabriqués, comme les boutiques de librairie contiennent les mêmes ouvrages dès qu'ils sont édités; les ateliers de même nature, possèdent également les mêmes machines dès qu'elles sont apprêtées.

Un intervalle de cinq années n'apporte que de très-légères modifications dans l'industrie en général et il faut de très-bons yeux pour les apercevoir.

Le progrès est trop entravé pour marcher vite, quelquefois même il semble reculer; ce qui a fait dire à M. Viénot:

Semblable à l'écreuil en son étroit cylindre  
Qui se fatigue en vain, sans jamais rien atteindre;  
L'homme avance, il est vrai, mais ne voyez-vous pas  
Qu'il avance en tournant et revient sur ses pas?

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas à l'Exposition que nous avons pu constater le contraire, mais bien dans les laboratoires obscurs des *tripoteurs*, qui ont remplacé les souffleurs ou alchimistes du moyen-âge; ces pionniers déguenillés de l'intelligence creussent la mine de l'avenir en se brûlant les doigts pour fournir les moyens de faire de l'or à ceux qui savent attraper quelques lopins de leurs trouvailles, soit en se procurant leurs épures, soit en gagnant leurs ouvriers, soit en leur jetant un morceau de pain les jours de défiance et de famine.

C'est dans ces bouges mal outillés que se trouvent les sources de ce grand fleuve du progrès qui porte la barque dorée des accepteurs d'inventions; car nous en appelons au témoignage universel sur ce que nous allons poser en axiome: Il n'est pas une grande fortune industrielle qui ne repose sur une invention volée. Il n'est pas une industrie florissante qui soit productive pour celui qui l'a inventée. Il n'est pas un inventeur qui puisse tirer parti de ses découvertes par suite de la position que leur a faite la législation de tous les pays.

On nous en citera peut-être un sur mille qui font exception à cette règle; il y a aussi des gens qui ga-

gnent à la loterie, mais c'est par hasard et non par l'effet de leur mérite.

Or, comment peut-on passer un temps précieux à recommander de méchantes lois d'intérêt local quand il en reste une d'un intérêt aussi général en souffrance; car enfin, tout est organisé plus ou moins bien dans notre société: la propriété foncière, l'armée, la marine, les finances, la religion, les tribunaux, les écoles, les arts, les voies, les eaux, les forêts, etc., tout cela a reçu une organisation quelconque; mais l'industrie, mais le commerce n'en ont aucune. Qu'on les traite au moins comme tout le reste, tant bien que mal; sauf à reprendre le tout en sous-œuvre avec le temps!

On a l'air de regarder l'industrie et le commerce comme des appendices insignifiants de notre économie politique, tandis que ce sont les deux faits capitaux de l'époque actuelle.

Ce n'était rien chez les anciens, c'est peu de chose chez les Orientaux; mais nous sommes forcés de reconnaître qu'ils entrent aujourd'hui pour plus de moitié dans les matériaux de notre édifice, et constituent les éléments les plus sérieux de la vitalité des nations modernes.

Les Grecs et les Romains auraient supprimé l'industrie et le commerce, qu'on s'en serait à peine aperçu; leur société artistique et militante, assise sur l'esclavage, n'en aurait pas éprouvé le moindre frémissement; mais, éliminez par la pensée ces deux institutions modernes, et vous retombez dans la barbarie marocaine ou tartare, et la moitié des hommes ne trouvant plus de place, comme on dit, au banquet de la vie, sera forcée d'en sortir ou d'en expulser les autres. Vous voyez donc bien qu'il y a urgence, triple urgence de vous occuper, toute affaire cessante, de la constitution de l'industrie et du commerce, qui n'en ont pas et qui en demandent une; car toutes les pétitions, toutes les prières, toutes les plaintes qui vous arrivent, et même toutes les émeutes, toutes les conspirations qui vous menacent, n'ont pas d'autre cause que la gêne, les déceptions et la misère, suite de l'intermittence des affaires et du désordre qui règne dans le travail.

Nous défions tous les rhéteurs de la *littérature empyreuse* de nous prouver le contraire? Ils auront beau s'esquiver de branche en branche, c'est au tronc que nous les rappellerons toujours. Ils ne savent pas, ou feignent d'ignorer que les bonnes lois font les bons peuples; les mauvaises lois, les peuples misérables, et l'absence de lois, les sauvages. Or, laissez l'industrie et le commerce hors la loi, c'est les livrer à la barbarie.

Organiser le commerce et l'industrie comme nous l'entendons, n'a rien de commun avec ce que proposent les différentes écoles modernes, qui ne font que voltiger autour de la vérité, en repoussant ou en imposant l'intervention du gouvernement en tout et pour tout. Nous ne lui demandons, nous, qu'une simple extension légale du principe de la *propriété* et de la *responsabilité* personnelle en faveur de l'industrie et du commerce; nous voulons qu'il déclare seulement que chacun est né *propriétaire et responsable de ses œuvres*, rien de plus, rien de moins; car il n'en faut pas davantage pour que l'industrie et le commerce entrent dans le *droit commun*; nous reconnaitrons alors que le travail est organisé aussi bien qu'il a besoin de l'être, si le gouvernement lui applique la sanction ordinaire, s'il fait son métier de simple redresseur des infractions faites à ce principe, en punissant les plagiaires de la propriété industrielle et les faussaires de la propriété commerciale, après avoir légalisé leurs droits. Ceux qui s'opposent à cette sanction, ne se doutent pas qu'ils blessent les racines mêmes de la civilisation en imolant la propriété sur l'autel du communisme.

Si le grand écrivain qui a prêté l'appui de sa plume à la cause de la propriété foncière avait voulu consacrer son talent de bien dire à la défense de la propriété intellectuelle, la société serait sauvée à l'heure qu'il est; nous n'aurions pas vu un ministre du commerce venir supplier la Chambre de s'abstenir, en invoquant la *gravité de la question*, et la repousser aux calendes grecques à cause de son *importance*, nous ajoutons de sa triple urgence; parce que nous la regardons comme décisive du sort de la France. Et qui donc pourrait nier la profonde action que la reconnaissance de la propriété intellectuelle est appelée à exercer sur les masses, quand on viendrait leur dire: combinez, composez, agencez, inventez, cherchez et vous trouverez; et ce que vous aurez trouvé vous appar-

tiendra, comme la pépite appartient aux chercheurs de la Californie! Musiciens, rêvez des chants nouveaux; artistes industriels, cherchez des dessins gracieux; modeleurs, créez des formes nouvelles; chimistes, composez des couleurs et des produits inconnus; ouvriers, méditez des outils faciles, cherchez des méthodes abrégatives du travail; physiiciens, inventez des moteurs; technologues, simplifiez les mécaniques; et vous jeunes victimes d'une instruction irrationnelle, que le Créateur a marqués du sceau du génie ou seulement de la patience, refaites votre éducation, hâtez-vous; car l'heure de l'émancipation a sonné. A l'œuvre donc, répandez-vous tous dans les placiers de l'intelligence; ce que vous y trouverez sera bien à vous, nul n'aura le droit de vous frapper pour vous faire lâcher le grain d'or que vous aurez ramassé!

Vous ne réussirez pas aujourd'hui peut-être, mais demain, mais chaque jour, chaque nuit, chaque chose vous offre matière à combinaisons nouvelles!

C'est une loterie; dira-t-on, mais c'est une loterie où l'on peut mettre à toute heure, et qui se tire à tout moment; il faudrait avoir bien peu de chance pour ne pas attraper un bon lot; et, d'ailleurs, il n'est pas nécessaire que tous gagnent, car une seule invention peut procurer du travail à dix, à cent, à mille ouvriers. Combien l'inventeur de la vapeur, de la filature et des chemins de fer, n'en occupent-ils pas? On ne peut plus les compter que par millions.

Croyez-vous, en conscience, que les travailleurs occupés de la sorte songeraient à remuer de stériles pavés en présence d'un champ aussi riche, aussi fertile à cultiver que le champ de l'intelligence, de l'intelligence française surtout qui, si mal labouré qu'il soit, défraie de ses produits agréables ou utiles les quatre parties du monde. L'Anglais invente peu, mais il sait parfaitement se servir des inventions françaises. La Suisse, la Prusse, l'Autriche, se servent également bien du goût français pour lui faire une active concurrence à l'étranger.

Le goût des arts et les arts de goût sont particuliers à la France, dit M. Prosper Lucas, dans son livre admirable et inconnu sur l'*Hérédité naturelle*; que serait-ce donc si les Français avaient la propriété de toutes leurs inventions comme ils ont celle de leurs œuvres de goût?

C'est que le goût n'est pas ce qu'un vain peuple pense, Nous allons le prouver jusques à l'évidence.

Cela contrariera ceux qui s'imaginent que le goût est une plante originaire des bords de la Seine, plante tellement vivace, d'après l'opinion d'un ministre de Louis-Philippe, qu'il n'a pas craint de porter une main étourdie sur le principe qui l'alimente, en proposant d'abaisser la propriété perpétuelle des dessins et modèles de fabrique au niveau du privilège étriqué, accordé aux autres inventions, au lieu d'élever la durée des brevets à la hauteur de la propriété des œuvres d'art, ce qui eût été plus rationnel et plus juste.

Heureusement qu'il a échoué dans sa tentative d'enlever à la France le sceptre du goût, d'étouffer la seule institution qui lui donne une supériorité incontestable sur toutes les autres nations, de fermer la seule école d'*Esthétique* qui soit au monde, la seule enfin qui n'ait pas coûté un centime au gouvernement, tout en rapportant des milliards à la France.

Est-ce parce qu'ils n'ont point reçu leur investiture du pouvoir et professent sans diplôme, que le ministère a voulu disperser les maîtres du goût; ces artistes nés, qui dirigent à Paris, à Lyon, à Rouen et à Mulhouse, ces milliers des dessinateurs, de modeleurs, de graveurs et de coloristes employés dans vos fabriques de bronze, de chales, d'étoffes imprimées et de papiers peints, dont la beauté fait envie à tous vos concurrents? Expliquez qui voudra cette aberration bureaucratique!

Nous sommes persuadé que si notre avis à la Chambre des pairs n'était pas arrivé à temps, le sacrifice était consommé. Les cent professeurs de goût qui font l'honneur et la fortune de vos ateliers auraient porté leur talent sur la terre étrangère. M. Senac, en faisant révoquer la pérennité des modèles, dessins et tissus de fabrique, leur aurait fait autant de mal que madame de *Maintenon* en provoquant la révocation de l'édit de Nantes. L'Angleterre s'appropriait à profiter encore de cette bévue, en offrant à nos émigrés la propriété de leurs œuvres de goût qu'elle n'avait jusques-là pas songé à leur donner, pas plus que les autres pays; mais depuis le

jour de cette tentative de suicide, l'Angleterre s'est empressée de concéder aux artistes un privilège de trois ans; l'Autriche, un privilège de trente ans, en sus de la vie de l'auteur; nous ne savons pas combien d'années leur offre la Prusse avare, mais tous nos rivaux, persuadés aujourd'hui qu'ils ne doivent leur infériorité en fait d'articles de goût qu'à l'absence des privilèges qui l'ont fixé chez vous, ne tarderont pas à nous imiter et à lutter, à armes égales, sur le terrain dont la France s'est emparée la première comme l'Angleterre s'était emparée du terrain industriel depuis 1623.

L'exposition de l'Autriche, de la Russie, du Zollverein et même de l'Angleterre en fait d'objet d'art et de goût, donne déjà beaucoup à réfléchir aux Français; leurs produits artistiques, en bronze, en orfèvrerie, en ornements, ne sont plus seulement des surmoulages français, on y devine l'inspiration indigène. On y sent le germe d'écoles originales qui ne sont déjà plus à mépriser. Les bronzes et l'orfèvrerie russe, les candélabres et les meubles autrichiens, la porcelaine ornée de Saxe et de Berlin, ne sont pas des essais d'écoliers, car plus d'un auraient le droit de s'appeler des coups de maître.

Il est utile de conseiller aux flatteurs exagérés du goût français, de baisser un peu la voix. S'ils ont oublié la mobilité et les pérégrinations du goût, nous allons leur rappeler de nouveau en peu de mots: Le goût, parti de l'Inde où il a laissé d'admirables traditions, a longtemps séjourné en Grèce, puis à Rome, puis à Byzance, d'où il est passé avec les Maures chez les Espagnols, qui l'ont porté à Naples dans les corbeilles de noces de leurs enfants; de Naples, il a gagné Florence et Venise, pour venir s'abattre sur Paris à la voix de François I<sup>er</sup>, et s'il s'est fixé en France, c'est parce qu'il y a été mieux traité qu'ailleurs, voilà tout.

Le goût, n'est d'ailleurs que le signe d'une société très-avancée, et pourrait servir de thermomètre pour juger du degré de civilisation des peuples anciens ou modernes. Le goût enfin, est la quintessence de l'art, porté à sa plus haute puissance.

Quand une nation est malade, le goût s'enfuit, le luxe le suit, et les arts s'éteignent progressivement.

C'est le contraire pour les pays bien portant, tout cela monte et fleurit; aussi pouvons-nous nous attendre à voir naître bientôt plusieurs écoles de goût en Europe, et cela ne serait pas malheureux; car à notre avis chaque nation doit avoir sa couleur et son goût comme son pavillon spécial; libre à toutes, de choisir chez les autres où de se renfermer dans les compartiments de leur idiosyncrasie congéniale.

JORDAN,  
Directeur du musée de l'industrie belge.

#### EXPOSITION DE L'AUTRICHE.

Les premiers produits de l'Autriche qui frappent les yeux du visiteur, sont ses porcelaines et ses cristaux. Une semblable introduction est habile; l'impression produite par les chefs-d'œuvre placés à l'entrée des allées, prévient en faveur du reste.

Les magnifiques cristaux de la manufacture de Nouwell, en Bohême, appartenant au comte Harrach, sont placés à l'entrée du côté nord, et ont pour vis-à-vis, au sud, de l'autre côté de la grande avenue, les non moins splendides produits des verreries de Meisterdoff et de Pélikan, également en Bohême. Les belles porcelaines de la manufacture royale de Vienne, et celles d'Altrohau contrastent, par leurs teintes vives, avec les couleurs moins éclatantes, mais tout aussi agréables des cristaux auxquels elles se trouvent mêlées et qui présentent une combinaison harmonieuse de blanc, de vert, de rouge et de bleu.

Toute une allée est consacrée à ces admirables produits; services à thé et à café, assiettes et corbeilles à fruits; statuettes rococo, fleurs, festons, dentelles en porcelaine, sont amoncelés avec un charmant désordre. Les cristaux affectent de leur côté les formes les plus bizarres et les plus élégantes.

La seconde allée sud de l'Autriche renferme des velours et des damas pour tentures, provenant de la manufacture de MM. Hass et fils, de Vienne, ainsi que de belles étoffes façonnées pour gilets et pour pantalons.

Dans la troisième allée on rencontre des tentures en laine à grands ramages, et des tissus de laine imprimés et brochés, de la Bohême. Ces allées

aboutissent à une salle consacrée à divers genres de tissus.

La laine reparait encore ici sous les formes les plus variées, tantôt en tissus purs de tout mélange et façonnés à Vienne, pour servir de robes et de châles; tantôt à la soie ou au coton, combinaisons dans lesquelles le fabricant autrichien apporte le goût le plus ingénieux et le plus fécond.

Vienne a exposé de belles balzorines, et Reichenberg, en Bohême, des mouchoirs et des écharpes tibets, en cirassiennes, ainsi que des étoffes légères pour robes, d'une fabrication remarquable.

Aussig, en Bohême, se distingue par ses poils de chèvre, ses victorines, ses tissus laine et coton, et ses carreaux pure laine.

M. Joseph Ries, de Vienne, a emprunté à la France les beaux dessins de ses châles cachemires, plagiat trop commun en Autriche et qui cause le plus grand préjudice à nos fabricants. Les cachemires de Vienne sont légers et inférieurs aux nôtres, mais leur bas prix font pardonner leurs imperfections.

Nous remarquons encore les produits nombreux de MM. Leitenberger, de Cosmanos, près Prague. Ces messieurs, qui occupent une des premières places dans l'industrie autrichienne, ont exposé des toiles de coton imprimées dont les dessins, fort variés, sont assez bien exécutés, quoique bien loin de valoir ceux de nos fabrications. En Autriche comme en Prusse, il reste à l'industrie cotonnière bien des progrès à accomplir pour s'élever à la hauteur de l'industrie des laines.

La quatrième allée de l'Autriche renferme des produits qui n'ont rien d'autrichien; elle est consacrée à la sculpture, mais à la sculpture milanaise. Les conquérants de la Lombardie ont attaché leur nom à des œuvres qui ne sont pas les leurs: triste et coupable usurpation, sévèrement jugée par le public européen. Il fallait, au moins, laisser au talent sa nationalité et écrire le nom de Milan en tête de ses chefs-d'œuvre.

Ce que les sculpteurs milanais excellent surtout à faire, ce sont les figures de femmes voilées. Combinant ingénieusement les effets d'ombre et de lumière, le ciseau délicat sait donner à la pierre les plis, la finesse, la souplesse et l'apparence fidèle de la gaze. L'illusion est complète et l'effet admirable. Il faut, pour ainsi dire, toucher du doigt ces merveilleuses statues, pour se convaincre qu'elles sont tout en pierre.

Nous arrivons à l'allée des draps autrichiens, qui est la dernière du côté du sud.

Les draps de Teltsch, en Moravie, sont d'une remarquable finesse et pourraient presque lutter avec ceux d'Aix-la-Chapelle et de Sedan.

MM. Moro frères, de Klagenfurth, ont exposé des draps blancs, bleu clair, rouges, verts, noisettes et oranges, de la plus grande beauté. Ils sont tous pour uniformes militaires.

Ceux de Brünn sont d'une qualité supérieure. On remarque surtout ses péruviennes, ses brésiliennes, ses américaines et autres sortes fines.

De toutes les industries textiles de l'Autriche, c'est incontestablement celle des draps qui paraît avoir atteint la plus grande perfection.

Nous remarquons, dans une allée transversale, quelques beaux tapis à longs poils; des costumes hongrois aussi pittoresques qu'originaux; des couvertures de lits fort élégantes; des toiles de lin unies et imprimées, d'une fabrication supérieure, exposées par ce même comte Harrach, dont nous avons déjà examiné les superbes cristaux. C'est à Staskenbach, en Bohême, et à Janowitz, en Moravie, que sont situées les manufactures de lin de ce noble Autrichien, qui, comme nombre de membres influents de la haute aristocratie de son pays, y occupe une position industrielle des plus considérables.

Pest a envoyé des échantillons de chanvre préparé, et l'établissement de bienfaisance milanais, appelé la *Casa Pia*, plusieurs pièces de toile.

Avant de terminer l'examen de la division sud de l'Autriche, au rez-de-chaussée, nous nous voyons forcés de faire une petite excursion dans ses domaines des galeries supérieures, afin de compléter la revue des tissus envoyés par ce pays.

C'est dans les galeries sud que se trouve l'exposition des soies autrichiennes, exposition fort intéressante, surtout comme point de comparaison avec les produits lyonnais.

Le Banat et la Lombardie ont fourni des cocons et de belles soies grèges.

Vienne a envoyé des gros de Naples, des soieries moirées, des satins remarquables, mais très-inférieurs cependant aux nôtres.

Ses écharpes, ses foulards, ses damas, ses soieries à carreaux, ses étoffes pour robes, n'ont pas grand mérite. Il revient, par contre, des éloges à ses soieries pour meubles et à ses doublures de voitures.

Les robes de barège, de M. Rossi, de Vienne, sont charmantes. Ses châles et ses écharpes brodées laissent à désirer.

Les armes d'Angleterre, or, argent et soie, brodées à Vienne, sont d'une élégance parfaite.

Cette ville a élevé plusieurs trophées; l'un, composé de damas, de lampas, de brocades et de satins, est digne d'attention; l'autre, formé de chables et d'ornements d'église, a, peut-être, plus de richesse que de goût; le troisième, consistant en brocades pour meubles, pêche par les dessins qui sont des plus communs.

Quoiqu'éclipsés par les produits de Lyon, les soieries autrichiennes sont celles qui, après les nôtres et celles de Chine, occupent peut-être la place la plus honorable au Palais de Cristal.

Les velours de Saint-Georgenhal ne sauraient se comparer aux velours Prussiens.

La Bohême a envoyé de jolis mouchoirs bayadères brodés, mais ses dentelles de soie ont un cachet commun.

Les rubans de Vienne sont bien fabriqués, quoiqu'aussi inférieurs à ceux de Saint-Etienne, que les dentelles de Vienne le sont à celles de Chantilly et de Bayeux.

Les châles viennois et surtout ses cachemires, dont nous retrouvons ici des trophées, ont le tort, impardonnable à nos yeux, d'avoir été fabriqués sur dessins français. Mais il faut reconnaître qu'ils serrent de très près les nôtres, comme mérite industriel.

Les papiers peints de Vienne le cèdent de beaucoup aux papiers français.

Cette ville a encore exposé, dans une des galeries du nord, quatre grands et beaux tapis, non loin desquels on remarque quatre magnifiques pianos en bois clair; des instruments à vent, de Prague, dont on fait grand cas, et de curieux échantillons de bois de la Bohême.

Maintenant que nous avons passé en revue tous les tissus de l'Autriche, il nous reste à achever la visite de ses salles du rez-de-chaussée, dans la partie sud.

Dans l'une, nous remarquons de la quincaillerie, de la coutellerie et des armes; fusils, carabines et pistolets d'Innsbruck; couteaux de chasse à manches élégamment sculptés; grand assortiment de limes; coffres-forts; couteaux ordinaires, mais bien confectionnés.

Plus loin, ce sont des cuirs tannés et vernis, de Prague; puis des mannequins, des bonshommes, des automates, des poupées, des soldats en bois et une quantité d'autres jouets d'enfants, qui ont acquis en Autriche, comme dans l'Allemagne du nord, une grande perfection. Puis nous rencontrons de la sellerie, des fouets, des ombrelles; des boutons de nacre de Vienne, et un bel assortiment de gants, justement renommés, de la Hongrie, envoyé par les fabricants de gants réunies de Prague. Ces réunions de fabricants se propagent considérablement en Autriche comme en Prusse, comme en Saxe, et témoignent d'une singulière tendance à l'association.

Les chaussures de Vienne, pour hommes et pour femmes, sont bien conditionnées, de même que les nécessaires de toilette. L'orfèvrerie autrichienne a encore beaucoup à faire, à en juger par quelques pièces d'argenterie viennoises, pour rivaliser avec celle de Paris.

Mais un produit tout à fait national et pour lequel l'Autriche peut prétendre à une supériorité, ce sont les pipes de toutes les formes et de toutes les couleurs. Ce n'est pas une vitrine, c'est une salle entière que ce pays a rempli de ses pipes et de ses tuyaux.

On remarque particulièrement celles en terre de Vienne, connues sous le nom de *massa-pfeifen*, et qui sont d'un blanc mat fort agréable.

L'allée qui termine l'exposition autrichienne au sud est consacrée aux fers bruts et ouvrés. A côté des minerais de ce métal, on admire les belles fontes

(Voir la suite page 346.)

## GLACE ET CONSOLE,

PAR M. M'LEAN (DE LONDRES).

Dans l'avenue principale (ouest) du Palais de Cristal, on remarque une console d'une richesse incomparable, sur laquelle se développe une glace immense, surmontée d'un large médaillon. Ce n'est donc pas seulement sur la qualité même de la glace, sur son éclat, que doit porter l'attention du spectateur, mais sur les détails et l'agencement du meuble même.

La console est richement ciselée : un peu de profusion dans les figurines qui la composent lui donne peut-être quelque lourdeur. L'encadrement de la glace principale repose sur deux groupes parallèlement, disposés dans lesquels trois amours jouent au milieu de feuillages et de fleurs. La disposition laisse encore à désirer sous le rapport du goût.

Au reste, il faut le reconnaître, le brillant de l'étamage des glaces a particulièrement attiré l'attention des visiteurs du Palais de Cristal. Les glaces ne sont pas seulement des glaces étamées, mais bien argentées : c'est de l'argent qui a été précipité sur le verre au lieu de la composition ordinaire de mercure et d'étain. Il faut ici remarquer que plusieurs substances ont la propriété de précipiter l'argent de sa solution. Nous citerons, entre autres, les huiles essentielles, l'aldéhyde, le coton fulminant dissous dans un alcali, et le sucre de raisin. C'est cette dernière préparation qui est employée dans l'argenteure des glaces. Le verre est établi de manière à laisser un vide entre ses deux parois. Ce

vide est rempli d'une solution nitrée d'argent, à laquelle on a ajouté une légère dose de sucre de raisin, et la glace est revêtue d'une couche argenti-

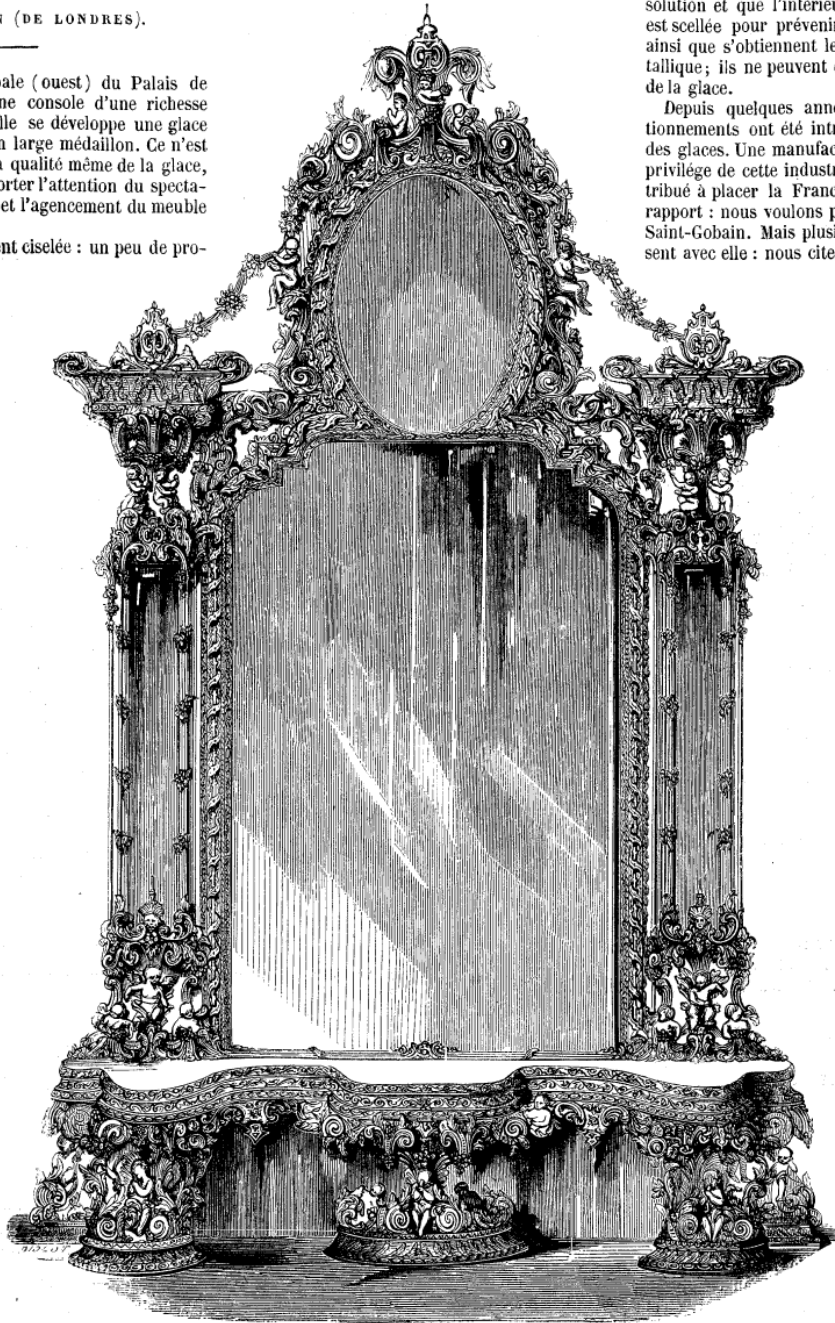
ère de la plus grande pureté. Lorsqu'on enlève la solution et que l'intérieur est lavé à sec, la glace est scellée pour prévenir l'influence de l'air. C'est ainsi que s'obtiennent les effets de la réflexion métallique; ils ne peuvent être affectés que par le bris de la glace.

Depuis quelques années, de nombreux perfectionnements ont été introduits dans la fabrication des glaces. Une manufacture semblait conserver le privilège de cette industrie, et, du reste, elle a contribué à placer la France au premier rang sous ce rapport : nous voulons parler de la manufacture de Saint-Gobain. Mais plusieurs établissements rivalisent avec elle : nous citerons, entre autres, la manufacture de Montluçon (Allier), qui obtient depuis quelque temps le plus grand succès. Tous les visiteurs des eaux de Vichy trouvent dans ce magnifique établissement une diversion précieuse à leurs souffrances ou à leur traitement. Plusieurs procédés nouveaux ont été employés par les fondateurs, dans le but principal de conserver aux glaces fabriquées tout le luxe, le fini, l'éclat des produits de Saint-Gobain, mais surtout d'arriver à obtenir une réduction notable sur le prix de vente.

On sait qu'une des opérations les plus délicates des glaces, c'est la *doucissage*. Ce qui s'oppose le plus à ce que ce travail se fasse sans danger, c'est la difficulté de retourner la glace quand un des côtés a été douci. Or, les procédés nouveaux permettent de faire cette opération avec le plus grand succès.

Il est important que les établissements nouveaux qui jouissent d'un grand crédit puissent prospérer, tant dans l'intérêt de l'industrie que dans l'intérêt des consommateurs.

Nous reviendrons quelque jour en détail sur cette importante et magnifique manufacture de glaces de Montluçon.



Glace et console, par M. M'Lean (de Londres).

## CHARRIOT DE CLIFTON,

ou

## CHARRIOT A CHIEN

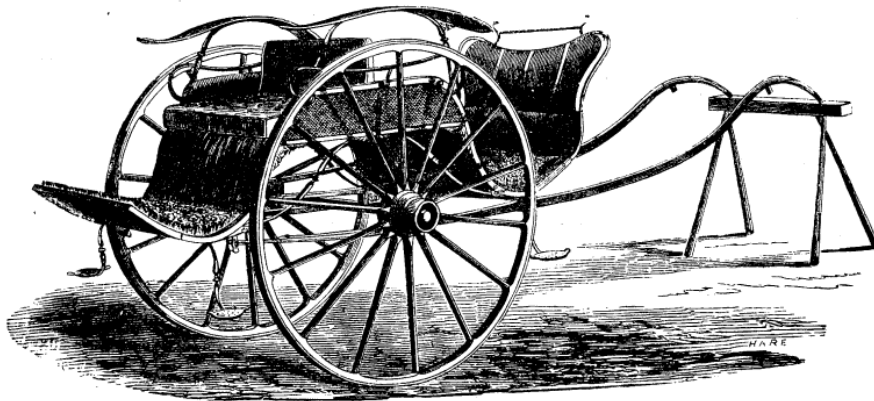
(dog-cart),

PAR

MM. FOWLER ET FRY

(de Bristol).

Le nom de cette voiture est assez singulier, et nous ne saurions en donner l'explication précise. C'est un *charriot à chien* : voilà la traduction littérale de cette dénomination donnée par l'inventeur. L'usage en est,



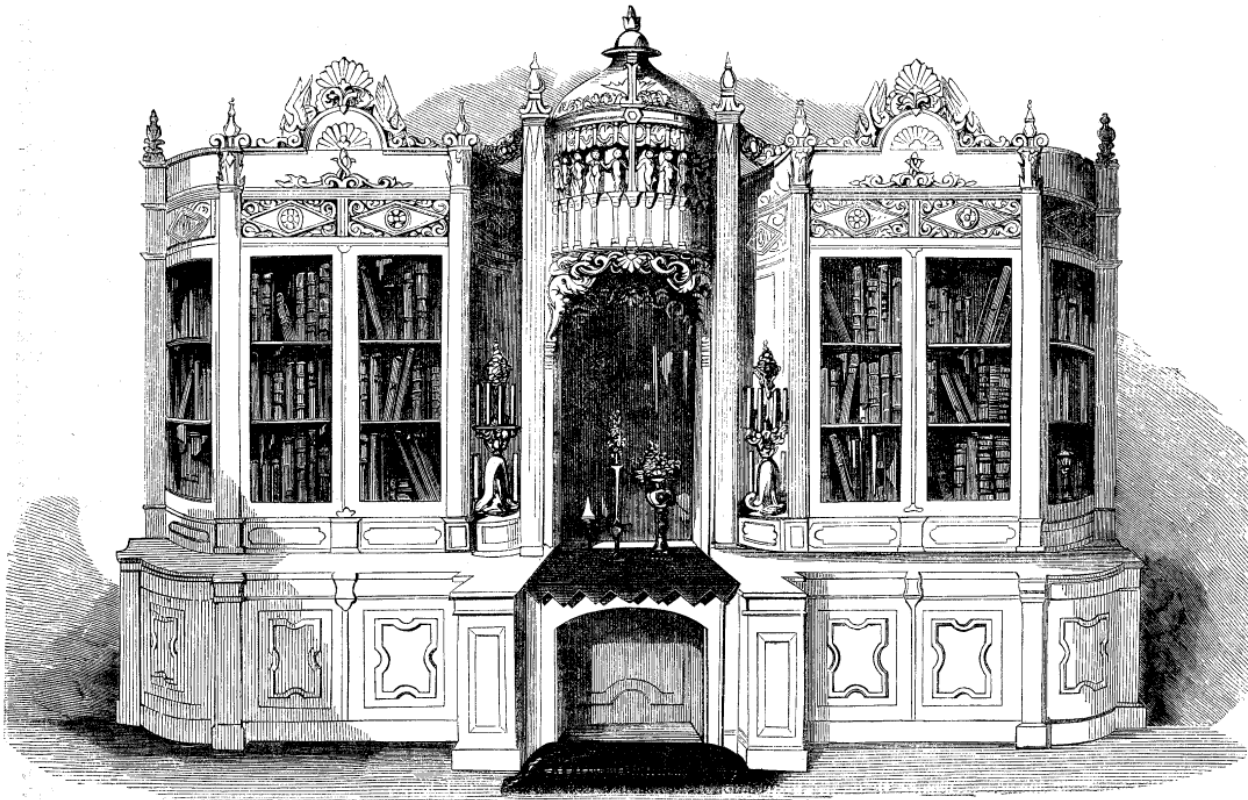
Charriot de Clifton, par MM. Fowler et Fry (de Bristol).

du reste, fort utile. Il suffit de jeter les yeux sur notre dessin pour s'en former une idée précise. C'est une voiture faite pour les pays à collines. Les roues en sont très-élevées, et cette disposition garantit contre les chances ordinaires de verser en chemin, avec plus de succès que les roues d'un diamètre moins long. On peut tenir quatre dans cette voiture, ainsi qu'on peut le voir. On y est assis dos à dos.

BIBLIOTHÈQUE SCULPTÉE (AUTRICHE).

Nous donnons dans l'article *Autriche*, sur l'Exposition, page 343, que nous devons à la plume de M. Haussmann, délégué du ministère du commerce, des

binet de travail dans lequel rien ne manque, ni les accessoires, ni l'harmonieuse disposition si nécessaire à tout ameublement. Il faut, et c'est là, du reste, le principe des travaux modernes, que chaque chambre, chaque appartement porte sa signification : c'est là que l'art doit apporter le concours du



Bibliothèque sculptée (Autriche).

détails sur le mobilier autrichien. Le dessin ci-dessus représente un de ces meubles magnifiquement sculptés, et qui non-seulement sert de bibliothèque, mais dont la disposition et les détails constituent un des côtés de quelque ca-

binet de travail dans lequel rien ne manque, ni les accessoires, ni l'harmonieuse disposition si nécessaire à tout ameublement. Il faut, et c'est là, du reste, le principe des travaux modernes, que chaque chambre, chaque appartement porte sa signification : c'est là que l'art doit apporter le concours du

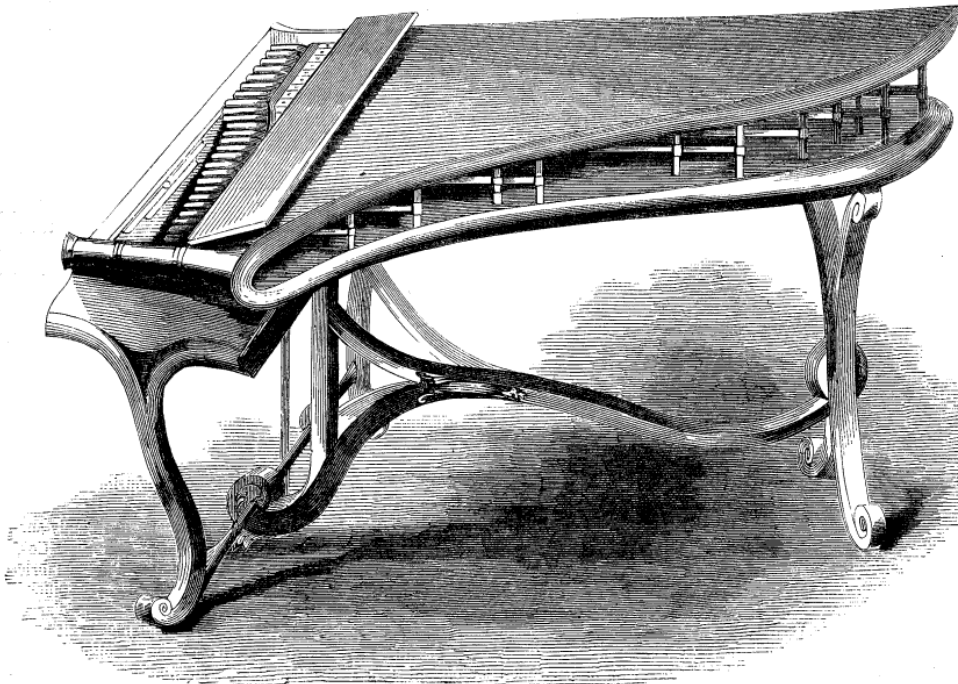
LE TROMBO-PIANO-FORTE, PAR M. GREINER (DE LONDRES).

Cet instrument a bien la forme d'un piano. Il en a les accessoires, les touches en ivoire; mais voilà tout. Pas de cordes, pas de table d'harmonie, et des conduits comme ceux du trombone, des instruments à vent, une construction analogue à celle du porte-voix, voilà ce qui le constitue.

L'inventeur a cherché à appliquer à cette machine nouvelle le mécanisme du langage, l'action même de la langue. Au moyen de touches qui communiquent avec des tuyaux d'aspiration : ces tuyaux sont combinés de telle sorte que l'air qui est introduit dans cette espèce de trompette, dont on voit l'orifice sur le côté droit du dessin, vient produire les sons que l'on obtient des instruments à vent ordinaires. Si cet appareil peut réussir, on en com-

prend toute l'utilité. Ce serait ajouter au charme des instruments à vent la précision du piano; ce serait unir la sûreté des touches à la beauté des sons qui peuvent, en se prolongeant, donner à la musique toute l'expression que la limitation bornée des touches ne saurait ajouter à l'arpège harmonieux du piano-forte.

On a déjà, en France, fait faire de grands progrès, dans cette voie, aux *piano-forte*. Nous avons décrit dans notre dernier numéro les efforts tentés avec succès par M. Debain sur son orgue; il n'y a plus de grandes difficultés à vaincre pour arriver à établir une corrélation harmonique entre les instruments à corde et les instruments à vent. Les procédés combinés de nos fabricants et de ceux de Londres, résou-



Le trombo-piano-forte, par M. Greiner (de Louvres).

dront le problème, tant l'intérêt de ce beau travail consiste à donner à l'instrument à touches un son qui ne soit pas limité.

des usines des princes de Schwartzberg et de Fürstemberg, du comte de Thurn et du baron de Dietrich.

Quelques fournaux en fonte, hauts et légers, se font remarquer par leurs ornements artistiques et leurs formes élégantes.

M. Vurm, de Vienne, a exposé des cordes en fil de fer d'une grande force et d'une très-belle qualité.

On est étonné de ne pas voir d'autres minerais exposés par un pays dont les richesses métalliques sont aussi grandes que celles de l'Autriche.

Il nous reste maintenant à parcourir les salles situées du côté nord de la nef.

L'allée autrichienne la plus voisine de la Hollande possède de vrais trésors typographiques. Nous y trouvons des spécimens de tous les caractères connus.

Les cartes géographiques dressées par l'institution géographique de Vienne, sont d'une netteté et d'une précision dignes d'éloges.

Les produits de la photographie autrichienne sont fort intéressants; mais ce qui excite l'admiration des connaisseurs, ce sont des lithographies coloriées de peintures de fleurs, lithographies plus parfaites que l'original placé à côté de chacune d'elles.

Les instruments de menuiserie exposés par l'Autriche sont très-nombreux. Parmi ces machines, on remarque une machine à vapeur à régulateur parabolique; un métier à la Jacquard; des charriots et un semoir. On voit qu'en mécanique, l'Autriche est aussi mal représentée à l'Exposition, qu'elle l'est honorablement en tissus et en cristaux.

Ses voitures, ses bronzes et ses gravures n'ont rien de remarquable. Ses daguerréotypes sont parfaitement réussis.

Mais ce qui flatte le plus son orgueil, au Palais de Cristal, c'est ce qu'on appelle les salons autrichiens.

Le salon le plus voisin de la grande avenue renferme deux longues tables, quelques tableaux sans valeur et des meubles ordinaires.

La seconde figure une chambre à coucher. On demeure étonné à la vue des proportions colossales d'un lit de parade de géant, remarquable, d'ailleurs, par ses sculptures gothiques, qui contrastent d'une manière fâcheuse avec certains ornements tant soit peu *Pompadour*. La table de nuit est d'un beau travail, mais les autres meubles, malgré leur élégance, sont peu en harmonie avec le luxe grandiose du lit-monstre.

Le troisième salon est décoré d'objets d'art milanais. On y admire une table carrée, en papier mâché, ornée d'incrustations dans le goût japonais; un bel écran, de la même matière, enrichi de peintures, et deux urnes, aussi en papier mâché et à incrustations. Les peintures du plafond sont d'un pinceau habile.

Vient ensuite la salle à manger, qui renferme une longue table, un piano et un buffet surmonté de candélabres.

La pièce suivante est sans doute un cabinet de travail, à en juger par deux belles bibliothèques à sculptures gothiques, qui ne peuvent néanmoins pas avoir la prétention de rivaliser avec l'admirable meuble de Fourdinois.

Une salle de billard est située derrière cette pièce.

Les objets d'art exposés par l'Autriche dans la grande avenue, sont tous italiens, sauf quatre statues de M. Fercorn, de Vienne, représentant des personnages héroïques, de Niebelungen, et qui indiquent un vrai talent.

Rien de plus beau dans le Palais de Cristal, que les vitraux de Bertini, de Milan, auxquels on a élevé une cellule particulière. Les traits de Dante et de quelques-uns de ses personnages, y sont tracés de main de maître. La beauté et l'éclat des couleurs y surpassent peut-être tout ce qui a été fait, de nos jours, de plus parfait en ce genre.

Un autre Milanais, M. Raphaël Monti, a exposé un groupe délicieux en marbre, représentant deux jeunes filles à la pêche.

L'Achille blessé, de Fracaroli, de Vérone, et le Mazeppa, de Pienotti, ont aussi du mérite.

Grâce donc à l'Italie, l'Autriche est parvenue à mêler quelques palmés artistiques aux palmés industrielles que lui méritent, à si juste titre, ses beaux draps, ses brillantes porcelaines, ses magnifiques

cristaux et ses élégantes soieries. L'influence du midi se fait aussi sentir d'une manière salutaire et utile parmi ses populations manufacturières.

HATSMANN,  
Délégué du ministère du commerce.

## ÉCONOMIE INDUSTRIELLE.

### DE LA BONNETERIE.

Jusqu'ici la bonneterie a été considérée comme un article de peu d'importance, et, par cette raison, toujours en sous-œuvre, inaperçu et inapprécié; cependant sous la dénomination de Bonneterie, vient se ranger une masse d'articles ayant pour base le tricot et qui dans le commerce ont une importance assez grande; peut-être serait-il juste de lui donner la place qui lui convient, en appelant l'attention sur son importance commerciale, sur le progrès qui, dans ces derniers temps, s'est accompli dans sa fabrication.

L'Angleterre, jusqu'alors, avait passé pour faire mieux et à meilleur marché que nous, mais en cela, comme en beaucoup de choses, l'Exposition universelle aura prouvé notre incontestable supériorité, nous voulons parler de la bonneterie de coton; car la bonneterie de soie française n'a jamais eu de rivale.

Nous examinerons donc la bonneterie de coton, cet article si essentiel de la toilette, cet article pour lequel l'*anglomanie* existe au suprême degré et cela au point qu'un seul de nos fabricants n'a osé entrer en lice. MM. Cochois et Collin ont exposé les produits de leurs fabriques de Troyes et Arcis (Aube). Ces articles dont, à cause du peu de place accordée, cette maison n'a pu exposer que des spécimens, sont remarquables par la régularité existant entre les différentes tailles de bas, gants et chaussettes; quelques-uns de ces articles sont variés de couleurs et rayures disposées avec goût: les pieds de bas et chaussettes sont faits avec une seule couture. Sous le rapport de la bonne grâce, comme en toutes choses, la bonneterie anglaise ne peut pas lui être comparée.

En bonneterie de luxe, soie et fil d'Écosse, il y a à l'Exposition française des choses parfaitement fines et délicates; mais, malheureusement, en petite quantité. L'Exposition de bonneterie anglaise tient, au contraire, une énorme place; or, il faut le dire en toute assurance, les progrès de fabrication n'ont pas fait de progrès en Angleterre. On y fabrique, comme on le faisait en France, IL Y A TRENTE ANS.

Cependant, nous ne pouvons méconnaître deux avantages immenses attribués à la fabrication anglaise: l'un, c'est que la matière première employée est de beaucoup supérieure à la nôtre, le second, c'est une conséquence toute simple du premier, à savoir, le bon marché.

Il est incontestable que ces deux avantages sont fondamentaux: cependant, ils ne suffisent pas; et surtout quand il s'agit de porter un jugement sur le produit même.

Deux éléments de supériorité dominent dans la fabrication de la bonneterie: 1° La matière première; 2° Le blanchiment.

Mais tout cela ne constitue pas une bonne fabrication: et ce que nous donnons pour certain, c'est que le travail de nos ateliers est bien supérieur à celui de nos voisins.

Quelques mots sur cette curieuse industrie:

La bonneterie, généralement appelée bonneterie de Champagne, se fabrique exclusivement dans le département de l'Aube, et une faible partie de celui de la Marne.

Troyes est le centre de cette industrie. En 1830, une halle y fut établie, et la vente y a lieu du jeudi au vendredi soir; tous les fabricants un peu importants y sont représentés par des commissionnaires chargés de vendre leurs produits et de leur rapporter en échange les matières premières propres à la fabrication.

Les cotons employés sont généralement filés dans le département.

Les ouvriers sont composés de deux classes, ceux des villes, ceux de la campagne.

L'ouvrier des villes, telles que Troyes, Arcis-sur-Aube, Méry-sur-Seine, sont mieux payés, et fabriquent mieux que ceux de la campagne; ceux-ci, travaillant à la terre une partie de l'année, ne peuvent arriver à la perfection qu'obtient l'ouvrier qui, toujours fait le même ouvrage.

Beaucoup d'ouvriers possèdent un, deux, trois métiers montés presque toujours par leurs enfants; la

femme s'occupe des soins du ménage, et met le coton sur bobines; les jeunes enfants, filles ou garçons, dès l'âge le plus tendre, sont habitués à coudre les articles fabriqués par leurs parents; ils peuvent gagner de 25 à 75 centimes par jour.

Un grand nombre d'ouvriers ou petits fabricants des campagnes ont à eux un petit coin de terre, suffisant à produire de quoi nourrir la famille; la viande et le vin sont les seuls aliments qu'ils soient obligés d'acheter; la viande, d'ailleurs, est considérée par eux comme objet de luxe; ils en mangent fort peu, et seulement les jours de fêtes.

L'ouvrier de la campagne est assez sobre et se livre peu à la boisson. Dans les villes, et surtout à Romilly-sur-Seine, ce défaut est général; le lundi est le jour consacré à ces libations. A Troyes, où il y a plus d'instruction, ce seul jour lui suffit; mais à Romilly, le lundi dure quelquefois jusqu'au jeudi.

Généralement, l'ouvrier bonnetier, en ville, gagne de 4 fr. 50 c. à 2 fr. 50 c.; dans la campagne, de 4 fr. à 4 fr. 50 c. Ce salaire, dans les moments de crise, descend quelquefois jusqu'à 75 centimes.

La bonneterie de coton, avant 1816, avait peu d'importance, comme toutes les industries cotonnières; c'est de cette époque que date le mouvement ascensionnel, que cette branche de commerce n'a cessé d'avoir jusqu'ici.

De 1816 à 1830, plusieurs améliorations se sont produites dans la fabrication des bas et chaussettes de coton, seule matière employée dans cette période; on met en usage un poinçon à proportionner, ayant l'avantage de donner au contour des talons et bouts de pieds plus de grâce, plus de commodité pour le consommateur.

Pendant ces quatorze années, le salaire fut à peu près de 4 fr. 50 c. à 2 fr. 50 c. par jour.

Jusqu'en 1830, les ouvriers de la campagne avaient l'habitude de travailler pour leur compte et d'apporter à la ville leurs produits qu'ils vendaient aux marchands en gros, qui, jusqu'à cette époque, ne s'occupaient pas de fabrication.

En 1830, la bonneterie, comme toutes les autres branches de commerce, fut cruellement frappée par les événements politiques. Les ouvriers-fabricants furent obligés de vendre leurs produits à vil prix, heureux quand ils pouvaient en tirer de quoi payer leur filateur; aussi, la plus grande partie préféra travailler à façon pour les commerçants, qui, dès lors, devinrent fabricants. À l'aide de la crise, on essaya de produire des articles jusqu'alors étrangers à l'industrie du département; Paris, seul, les produisait. Le plus important, fut la ganterie fil d'Écosse (coton retors); ce genre eut beaucoup de succès, et devint pour le pays la source de grands bénéfices, le commencement d'une ère de grande prospérité. De 1831 à 1837, les bons ouvriers, habiles à faire la ganterie, gagnèrent trois, quatre, et jusqu'à six francs par jour. Plusieurs finirent par fabriquer pour leur compte, acheter plusieurs métiers, et enfin devenir chefs de maisons d'une certaine importance.

Après le gant fil d'Écosse, lorsque ce genre commença à offrir moins de bénéfices, on se mit à employer la bourre de soie, la laine et même la soie; on fabriqua des quantités énormes de mitons pour dames et enfants. De 1830 à 1840, enfin, il s'établit une industrie toute nouvelle, comprenant une infinité d'objets de fantaisie. En même temps, il faut le dire, le bas fin perdit de son importance, bien que sa fabrication fut très-perfectionnée par l'invention du poinçon mobile adapté au métier. À l'aide de cette ingénieuse machine, on supprima une partie de la couture des pieds aux bas et chaussettes, et on empêcha, dès lors, ce vêtement de blesser les pieds du consommateur; ce perfectionnement, jusqu'ici, n'est appliqué qu'en France, où sa supériorité est tellement appréciée, que toute marchandise fabriquée autrement est considérée comme invendable.

La grosse bonneterie de coton, fabriquée plus particulièrement à Romilly-sur-Seine, vers 1835, subit toute une révolution. Ce pays s'était mis, lui aussi, à prendre à Paris la fabrication des pantalons, camisoles, gilets et vestes pluchées en laine et coton. On y gagnait beaucoup d'argent, lorsqu'une concurrence redoutable surgit tout à coup. Depuis quel temps, on exploitait à Biard, près Poitiers, un métier circulaire faisant du tricot, et produisant, à temps égal, autant que dix ouvriers. Ce métier, très-étroit, ne servait qu'à faire des bonnets, lorsqu'un habile mécanicien de Troyes, M. Jaquin (ex-

posant à Londres), donna à ce métier une destination nouvelle; il arriva à en confectionner d'une telle dimension, qu'on put bientôt faire des pièces propres à produire des pantalons, gilets, camisoles, jupons, etc. Cette industrie nouvelle devint d'une importance extrême; on fit marcher ces métiers par la vapeur, et les objets de tricotés coupés à la pièce furent exclusivement fabriqués par le métier circulaire. On adapta à ce métier certain système de rouage produisant de véritables tricotés damassés.

Ce métier, chef-d'œuvre de mécanique, amène trop souvent sur la place de Troyes de grandes variations de prix dans la marchandise. De 1840 à 1850, rien de nouveau ne s'est manifesté pour changer cet ordre de choses.

Beaucoup de maisons ont fait ce qu'il y a de plus sage, lorsqu'il se présente quelquel'amélioration; elles ont accumulé, ajoutant au travail de la ganterie le produit du tricot circulaire et des bas et chaussettes. Pour donner une idée de l'importance que le département de l'Aube a prise dans cette industrie, nous terminerons en disant qu'il emploie 44,000 métiers et produisent pour 20,000,000 de marchandises.

## BULLETTIN SCIENTIFIQUE.

## HYGIÈNE PUBLIQUE.

## Médecine légale. — De la monomanie homicide.

Un fait monstrueux et dont le caractère particulier s'est quelquefois révélé comme pour effrayer les populations, en les avertissant qu'il existe au milieu d'elles des éléments destructeurs dont elles doivent se prémunir, vient d'effrayer la ville de Lyon. Le suicide est un crime aux yeux de la morale et de la religion. Le suicide, comme cause première du meurtre est un crime qui, jusqu'à ce jour, s'est quelquefois produit.

Un savant qui a écrit un livre fort curieux sur les maladies mentales, M. Brière de Boismont, appelle l'attention des administrateurs sur les conséquences graves qui résultent de l'existence des monomanes dans un grand nombre de nos communes; et l'on ne saurait trop multiplier les soins que réclament les aliénés à l'origine de la maladie qui les surprend. Or, malgré la sollicitude d'un grand nombre de départements, il existe encore plusieurs lacunes sur ce point, qu'il est important de combler.

Nous avons partagé l'horreur qu'a excitée le crime épouvantable, hors nature, de l'assassin de Lyon: Nous devons donner ici la relation de faits analogues, afin qu'en les étudiant dans leurs causes, les hommes préposés aux moyens de les prévenir, redoublent d'attention et de sollicitude:

Dans l'un de ces faits, il s'agit d'une jeune femme de vingt-trois ans, placée dans une maison de correction, qui prit la vie en dégoût, et, pour s'en délivrer, forma la résolution de commettre un meurtre. En agissant ainsi, elle pensait qu'il lui resterait encore assez de temps pour se repentir et faire pénitence, tandis que, si elle se suicidait, elle paraîtrait en état de péché devant Dieu. Marguerite (c'était le nom de cette aliénée) prémédita son dessein de sang-froid et l'exécuta de la manière suivante: Un dimanche, elle se plaignit de malaise et demanda à être dispensée du service divin; une fille très-simple, à moitié imbécile, nommée Méderin, lui fut donnée pour garde. Marguerite lui persuada que le suicide pouvait seul les délivrer de leur misérable position et elle la détermina à se laisser tuer la première. Méderin y consentit facilement, à la condition que sa camarade ne la ferait pas souffrir; Marguerite lui coupa aussitôt la gorge. Interrogée sur les motifs de ce meurtre, elle répondit que c'était la crainte des mauvais traitements qui l'attendaient dans la prison. « Je voulais en finir avec l'existence, ajouta-t-elle, mais je pensais en moi-même que si je m'ôtai la vie, mon âme serait perdue pour toujours, tandis que si je tuais une autre personne, je n'en perdrais pas moins la vie, mais j'aurais le temps de me repentir, et Dieu me pardonnerait. » Elle déclara en outre, qu'elle n'avait aucun sujet de plainte contre sa compagne. Loin d'être troublée après cet assassinat, elle fit sa prière avant de se mettre au lit, dormit bien, et, à son réveil, elle pria de nouveau. Pendant l'interrogatoire qu'elle subit, elle se montra calme et recueillie; mais quand on lui fit comprendre que, loin d'avoir pris la route du bonheur, elle avait attiré sur elle la colère de Dieu, elle se prit à pleurer amèrement.

Voici un second exemple de meurtre accompli sous l'empire de circonstances semblables: Volkner, ancien soldat, était tourmenté par des idées homicides, résultat d'une folie religieuse. La pensée de jouir du bonheur céleste lui inspira le dégoût de l'existence et le désir de s'en délivrer. Le seul moyen qui s'offrit à lui pour atteindre ce but, fut de mériter la mort par un meurtre; il nourrit longtemps l'idée de tuer un enfant, persuadé qu'après avoir confessé son crime et fait sa paix avec Dieu, il pourrait prendre possession d'une félicité éternelle. Trois jours avant d'exécuter l'assassinat qu'il méditait, il alla dans un cimetière et joua avec des enfants qu'il y rencontra: son intention était d'en tuer un si l'occasion s'en présentait. Enfin, un soir, il accompagna ses frères de l'école. Une petite fille étant venue rendre visite à son amie, qui demeurait dans la même maison que Volkner, celui-ci les invita toutes deux à monter dans sa chambre et leur partagea son souper; puis, mettant la main sur le front de l'une d'elles, il la renversa en arrière, et avec un couteau aiguisé la veille, il lui coupa la gorge. Aussitôt après, il se rendit en prison et témoigna des regrets du crime qu'il venait de commettre. Cependant il dormit la nuit même avec calme, disant que l'inquiétude extraordinaire qu'il avait éprouvée depuis trois semaines avait cessé du moment où il avait mis son projet à exécution.

Ces observations sont suivies d'une troisième, où il y eut seulement intention d'homicide: un homme, à la suite de grands chagrins domestiques, fut pris du désir d'en finir avec la vie; mais comme il ne se sentait point assez de courage, il imagina, à force de rouler dans sa tête ce funeste projet, que le plus sûr moyen était de tuer une personne qu'il connaissait à peine. Ces deux idées dominantes faisaient le tourment de ses jours: fort heureusement la médecine intervint assez à temps pour empêcher l'exécution de ces criminelles pensées.

M. Brière de Boismont affirme qu'il existe une variété de la monomanie-suicide, dans laquelle les individus tuent pour être tués, afin d'avoir le temps de faire pénitence, de rentrer en grâce auprès de Dieu, et de jouir ainsi du bonheur éternel. Dans quelques cas, ils avouent qu'ils n'ont pas le courage de se donner la mort ou qu'ils préfèrent périr sur l'échafaud. Après le meurtre, ils sont calmes, ne manifestent ni regrets ni remords, et même ils s'applaudissent d'avoir accompli leur projet. Plusieurs, tout en regrettant leur action, déclarent que le trouble qui les agitaient a cessé dès l'exécution. Devant les cadavres de leurs victimes, ils restent impassibles, et racontent froidement, et comme s'il s'agissait d'une chose ordinaire, tous les détails de leur crime. D'autres prennent des précautions pour assurer leurs coups, et même pour en dérober les preuves. Un assez grand nombre viennent, aussitôt après l'acte, en faire la déclaration aux magistrats, et demandent instamment qu'on les fasse mourir. Parmi ces aliénés, il en est qui résistent à leur idée, et même qui luttent longtemps avant de succomber. D'autres, au contraire, sont entraînés fatalement, et exécutent leur crime avec une promptitude extrême. Parfois alors l'impulsion est subite, plus forte que la volonté. Le meurtre est commis sans motifs, sans précautions, le plus ordinairement sur des inconnus, quelquefois sur des personnes chéries.

Un jeune médecin fort distingué, M. Henri Roger, s'exprime ainsi sur cette importante question:

« Dans les siècles précédents, on punissait de mort ces coupables; de nos jours, la médecine légale les prend sous sa protection et tempère la rigueur des mesures que la société est bien forcée de prendre pour sa défense. Ainsi, il existe à Bedlam, le fameux hospice d'aliénés à Londres, une section spéciale pour ces fous dangereux, sous le nom de division des fous criminels; en 1846, on n'en comptait pas moins de quatre-vingt-dix-sept, dont les actes pouvaient être ramenés aux trois chefs suivants: contre l'Etat, 2; contre les propriétés, 32; contre les personnes, 63; et, sur ce nombre, plusieurs étaient enfermés pour avoir tué, dans le but de se faire condamner à mort, n'ayant pas eu le courage d'attendre à leurs jours.

« Au moyen-âge, ces fous redoutables, et d'autres souvent fort inoffensifs, les sorciers par exemple, mouraient sur le bûcher comme les criminels; insensés ou coupables, on brûlait tout, laissant à Dieu le soin de reconnaître les innocents. La justice de nos jours est moins expéditive: plus éclairée, elle distingue davantage. Mais, s'il est juste de re-

garder ces crimes insolites, ces forfaits inexplicables, comme le douloureux produit de l'aliénation mentale, il n'en faut pas moins aviser à ce que les citoyens paisibles et raisonnables soient préservés efficacement des coups aveugles de ces furieux. Que ces terribles monomanes soient absous au point de vue de la criminalité, ainsi le veulent sans doute l'humanité et la philosophie chrétienne; mais au moins est-on en droit de demander qu'ils soient mis à tout jamais dans l'impossibilité de nuire ou de répéter leurs actes de folie impitoyable, comme cet aliéné fanatique dont parle Pinel, qui, après avoir égorgé ses enfants pour leur ouvrir les portes du ciel, égorgé encore, seize ans après, deux pauvres fous enfermés comme lui à Bicêtre. »

## BULLETTIN DES BEAUX-ARTS.

Exposition des ouvrages envoyés de Rome et des grands prix de cette année,

Une de nos plus grandes institutions artistiques que l'on doit à notre pays, c'est l'Académie de France à Rome. Or, il y a plus de deux siècles que cette pensée a enfanté notre établissement des beaux-arts. Seulement, avant 1777, les jeunes gens qui allaient y chercher l'inspiration et s'y consacrer à l'étude des belles œuvres du génie de l'antiquité et de la renaissance, y passaient une douce existence, pleine de loisirs, de *far niente*, oubliant le but de leur pèlerinage, et n'empruntant à la belle Italie que ses jouissances terrestres. Il fallut mettre un terme à cette nouvelle insouciance.

Un arrêt intervint, qui ordonna à cette jeunesse de prouver que son séjour n'était pas infructueux, et il en résulta une production annuelle qui vint récompenser l'Etat des sacrifices faits en faveur de l'art.

Depuis cette époque 1777, chaque année, les lauréats, envoyés à Rome, expédient leurs œuvres, et une exposition vient concourir avec celle des jeunes gens qui vont partir: c'est l'alliance du passé et de l'avenir.

Nous pourrions faire à ce système un éloge et un reproche. L'éloge est dans le principe; et le reproche, dans l'application.

Sans doute il est tout simple que l'on veuille préparer les grandes œuvres par le culte des œuvres du génie, et cette méthode, la plus simple au monde, devrait être féconde en heureux résultats. Non-seulement l'étude de ces œuvres gigantesques sorties des mains de Raphaël, des Michel-Ange, des Véronèse, les créations de Phydias, les colonnes Trajane, le Colysée, le Panthéon, les tombeaux, toutes ces œuvres où l'évocation de l'antiquité s'élève pour parler le langage de l'art à ces jeunes âmes qui les interrogent, sont les meilleures inspirations que l'on puisse désirer pour préparer de grands peintres, de grands sculpteurs, de grands architectes pour la France; mais pourtant, les envois de Rome, selon nous, ne devraient pas être des copies de ces chefs-d'œuvre, on devrait y trouver l'inspiration, la création, la recherche du nouveau. Que les artistes, envoyés à Rome, donnent à leur couleur, à la pureté de leurs combinaisons, au fini de leur modelé, la grandeur qui se trouve empreinte sur les œuvres de l'antiquité, rien de mieux. Mais que, du moins, cette incarnation du beau ne soit pas une reproduction et qu'il y ait surtout l'instinct du nouveau; que l'école Italienne et Grecque ne soient pas le seul régulateur de leur travail; qu'ils prennent dans les autres écoles ce qu'elles ont de vigoureux, d'osé, de capricieux: en un mot, qu'ils associent la correction châtrée de l'œuvre à l'imagination, à une certaine fantaisie qui révèle l'originalité.

C'est ce que nous pensions en examinant trois œuvres envoyées de Rome au palais des Beaux-arts: l'*Antigone* et *Ploynice*, de M. Lepneveu; le *Départ de Proterilas*, de M. Léon Bénouville; et la *Mort de Moïse*, de M. Cabanel.

Ce dernier tableau est une grande composition d'une quinzaine de figures, où l'étude de Raphaël apparaît d'une manière trop directe. Le groupe de gauche, représentant le Père-Eternel, assis sur des nuages et porté par des anges, est trop littéralement emprunté, dans l'ensemble et dans les détails, à la *Vision d'Ezéchiel*, du palais Pitti, à Florence. Ce groupe a un second inconvénient, qui est d'écraser l'autre, dans lequel se trouve le personnage prin-

(Voir la suite page 350.)



CHARRIOT ET SEMOIR

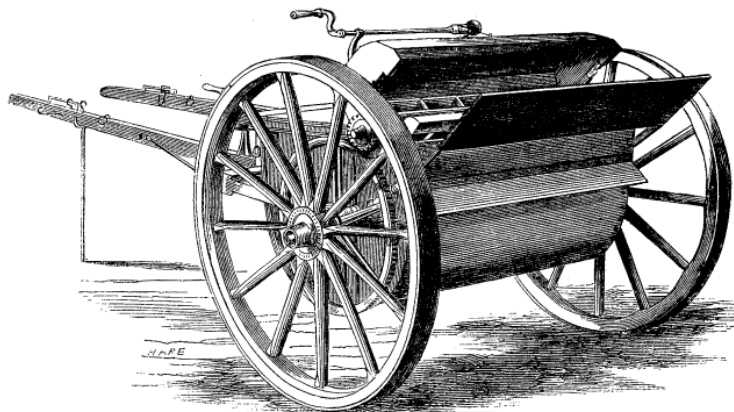
A ENGRAIS LIQUIDE,  
par Chandler.

Les deux machines dont nous donnons ici la description, et que l'on nomme un charriot distributeur et un charriot semoir d'engrais, sont d'un usage très-répandu en Angleterre, pour l'agriculture.

Le semoir est disposé de manière à distribuer dans le sillon avec la semence une certaine quantité d'eau et d'engrais, de manière à donner à la plante une force de végétation immédiate, en la sauvant de la sécheresse qui est l'obstacle le plus énergique et le plus fréquent contre le travail naturel de cette végétation.

Le charriot distributeur a pour but de répartir l'engrais liquide dans des proportions égales, tels que le guano et le liquide. Au moyen de cet appareil, on peut faire cette distribution de manière à donner au sol toute l'appropriation jugée convenable.

Il est facile, du reste, de comprendre le mécanisme de ces deux appareils. Le

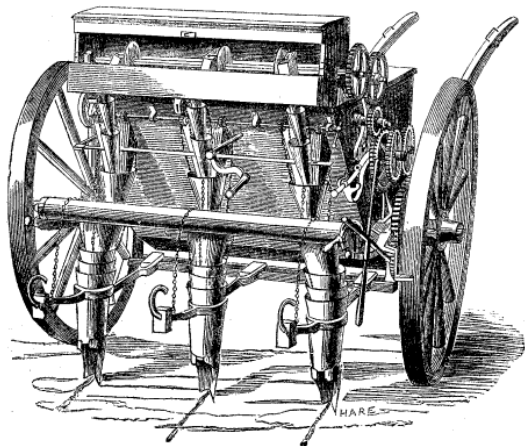


Charriot à engrais liquide, par M. Chandler.

distributeur porte à son centre un cylindre dont l'axe sert d'essieu aux roues, et quand on a versé dans les réservoirs pratiqués intérieurement la quantité voulue de ces matières, on entraîne le charriot qui laisse tomber également sur le sol, au moyen des ouvertures pratiquées, les engrais qui y sont déposés.

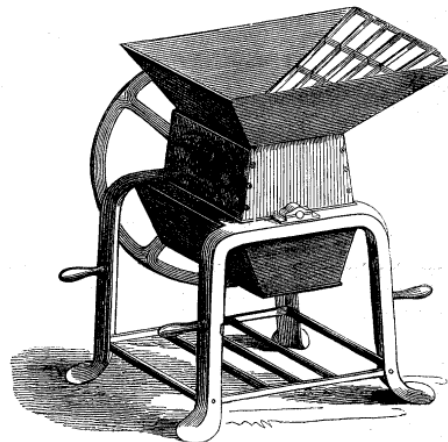
Quant au semoir, un réservoir d'eau, d'une part, un récipient de matières de l'autre, sont disposés de manière à ce que dans la marche des tuyaux venant d'être mis en communication avec les sillons, eaux et matières y tombent dans des proportions égales; des soupapes intérieures

sont disposées de manière à ce que, dans le mouvement de rotation imprimée par des roues d'engrenage qui se tiennent et se correspondent, elles s'ouvrent et se ferment alternativement, laissant tomber par une série de conduits, dont on peut voir la configuration au dessin que nous donnons, les engrais et l'eau, plus les proportions que l'on veut leur donner pour le sol dont il est question.



Charriot-Semoir, par M. Chandler.

Ces deux appareils ont déjà reçu la sanction de l'expérience. Toutes les sociétés agricoles de l'Angleterre ont donné à l'inventeur, M. Chandler, de nombreux témoignages de leur approbation. Dans le Lincolnshire, à York, à Devous, dans le Lancashire, en Ecosse, etc., des médailles d'argent ont été distribuées fréquemment à cet ingénieux mécanicien depuis 1848.



Coupeur de légumes, par M. Samuelson.

COUPEUR DE LÉGUMES, PERFECTIONNÉ, par M. SAMUELSON.

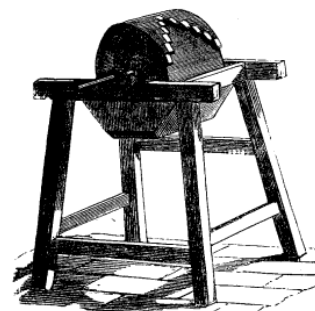
L'instrument dont nous donnons ci-contre deux dessins est un appareil au moyen duquel on peut couper dans les fermes des légumes pour la nourriture des bestiaux. On comprend toute l'importance de cet instrument dans l'économie agricole. Dans la première figure se trouve le récipient, dans la seconde le mécanisme coupeur lui-même. Les dents qui se trouvent sur le cylindre passent sur la matière, qu'elles tranchent également dans le mouvement de rotation qui lui est imprimé. M. Samuelson a ajouté au coupeur dont M. Gardner était l'inventeur, des dents de fer, au lieu de dents en bois, dont la solidité et la durée permettent de s'en servir dans tous les temps et dans toutes les saisons.

AMÉRICAINE, de M. GEORGE W. WALKER (de Philadelphie).

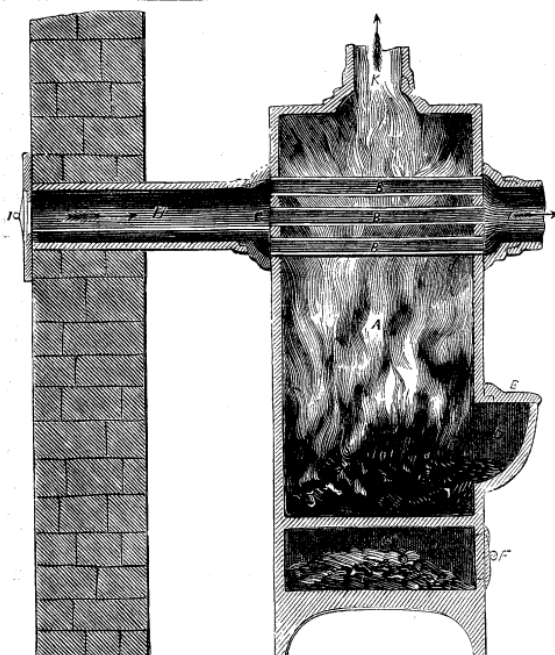
La voiture dont nous donnons le dessin, et qui est connue sous le nom d'Américaine, est d'une élégance et d'une légèreté que rien n'égale. On sait quel est le problème que les Américains ont voulu résoudre dans la construction de ces petites voitures qui ont conservé en Europe la supériorité qui les a fait gratifier et reconnaître entre tous les autres systèmes. Celle-ci est d'une construction plus légère que toutes celles qui sont sorties jusqu'à ce jour des ateliers de M. Walker (de Philadelphie). Les ressorts sont en acier; les roues sont extrêmement fines, et pourtant d'une solidité éprouvée. On peut y atteler un ou deux chevaux, à volonté.



Américaine, de M. George Walker (de Philadelphie).



Coupeur de légumes, perfectionné, par M. Samuelson.



Calorifère, par M. Handyside (fig. 1).

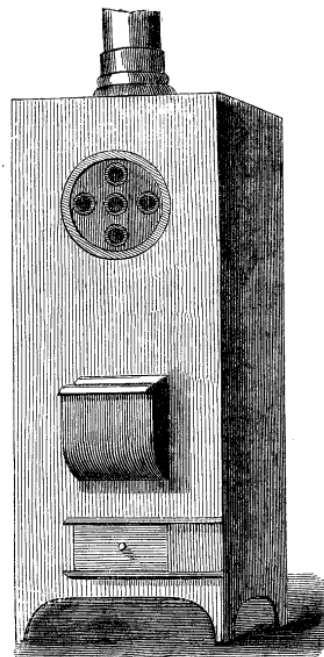
CALORIFÈRE,

PAR M. HANDYSIDE.

Rien n'est plus simple que cet appareil, qui a pour objet de faire passer de l'air froid dans un fourneau, de l'échauffer, et de le répartir dans un appartement ou dans une maison.

Les deux figures ci-contre représentent, l'une la coupe intérieure, l'autre l'enveloppe extérieure de ce calorifère. On voit dans la fig. 1 le foyer A où est placé le combustible. Au-dessus du foyer sont disposés trois tubes tournants qui traversent le foyer, et qui sont unis à leur orifice à un tuyau de conduite horizontal par lequel passe l'air extérieur. Ce tuyau est terminé intérieurement, comme on le voit fig. 2, par une série de trous qui donnent passage à l'air échauffé.

Lorsque l'action du feu a agi sur l'air qui passe par les trois tubes, une soupape s'ouvre et distribue cet air. La fumée s'échappe au point K par un tuyau ordinaire. L'entrée du foyer marquée au point E s'ouvre extérieurement, et c'est par là que l'on introduit le combustible. Au-dessus (voir fig. 2), se trouve le récipient des cendres. Ce récipient



Calorifère, par M. Handyside (fig. 2).

sert aussi à régler l'intensité du foyer, à l'activer en l'ouvrant, et à l'éteindre en la fermant. On voit que rien n'est plus simple que cet appareil. On peut, du

reste, l'employer utilement dans les usines et les maisons particulières. L'inventeur se nomme Handyside.

MACHINE A TRITURER,

DE M. MACKENSIE.

La machine dont nous allons donner la description est une invention de M. Mackenzie, de Newark-Upon-Trent, qui s'est efforcé d'arriver au moyen le plus prompt et le plus économique possible pour fabriquer les onguents, les pâtes, les peintures, l'encre des imprimeurs, et en général tous les articles qui exigent un broiement et une agitation continus dans un mortier. Elle consiste en un mortier *a* fixé à un bâtis *b*, et en un pilon *c*, dont le mouvement rotatif se fera par saccades; il sera alternativement rapide et lent, centripète et centrifuge. Voici comment ce mouvement sera produit :

La tige du piston est munie d'une sorte d'articulation *en tous sens d*, fixée à un levier chargé *s*; l'extrémité supérieure de cette tige est tenue à une plaque *f* qui peut glisser entre deux tringles *g* fixées à la roue conique *h*.

On conçoit donc que cette roue en tournant sur son axe fera tourner autour d'elle les tringles *g* et la plaque *f*, et qu'elle imprimera ainsi au pilon un mouvement circulaire. Pour obtenir ce seul mouvement, il suffirait donc de mettre en train la roue *h* au moyen de la roue de commande *i* qui est sur l'arbre *j* de la manivelle. Mais là ne se sont pas bornés les prétentions de M. Mackenzie, il a voulu que le pilon ne parcourût pas seulement la plus grande circonférence du fond du mortier, mais encore qu'il décrivit d'autres courbes se rapprochant et s'éloignant tour à tour du centre de ce mortier, afin que tous les points de sa surface fussent successivement parcourus.

Pour arriver à ce résultat, il s'est servi du moyen donné par Watt pour représenter le mouvement des astres; il a attaché une bielle par une de ses extrémités à la plaque *f*, et par l'autre il l'a fixée excentriquement à une roue dentée *k*. Cette roue, il l'a adaptée à un bras partant de la roue *h*, de manière à ce qu'elle circulât autour de celle-ci quand la machine serait en marche. De plus, pour donner à cette

roue *k* un mouvement de rotation propre qui fasse mouvoir la bielle *p*, il l'a liée, soit directement à un pignon placé à demeure sur l'axe de la roue *h* et invisible dans le dessin, soit à une transmission représentée ici par les roues dentelées *l* et *m*.

Maintenant il est facile de comprendre comment seront obtenus les divers mouvements annoncés.

Outre la circonférence que tend à décrire dans le mortier le pilon, dont l'extrémité fixée au bloc *f* tourne autour de la roue *h*, — le va-et-vient opéré entre les tringles *g* par l'excentrique de la roue *k*, qui mène la bielle et la plaque *f*, changera incessamment les courbes décrites dans le mortier.

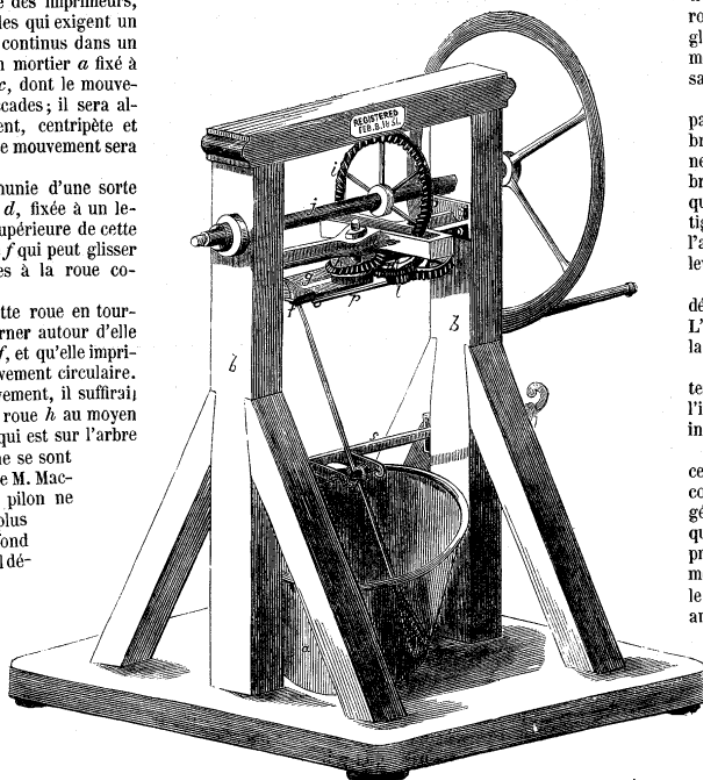
On remarquera que la tige du pilon n'est pas fixée à demeure au levier *s*: deux petits bras se détachent de ce levier et maintiennent seules la goupille de l'anneau qui embrasse la boule de l'articulation, de telle sorte qu'en soulevant tout simplement le levier, la tige du pilon est immédiatement dégagée de l'articulation et peut être du même coup enlevée du mortier.

Plusieurs de ces machines fonctionnent déjà et présentent les résultats satisfaisants. L'une d'elles a été envoyée par l'inventeur à la grande exposition.

L'importance de cette machine est incontestable, et nous ne saurions trop insister sur l'intérêt qu'elle présente aux artistes et aux industriels.

On sait, par exemple, combien il est nécessaire en peinture, que le broiement des couleurs les rende assez pures, assez dégagées d'ingrédients durs et cassants, pour que leur agencement et leur mélange, se prête à toutes les combinaisons ingénieusement étudiées de la palette. Qui sait, si tout le secret des chefs-d'œuvre de la peinture antique n'est pas là. Il est évident que la différence des substances employées actuellement avec les anciennes couleurs est immense; et quand on songe à la durée des anciennes toiles et au peu de durée des peintures modernes, on est conduit à se demander si les procédés mécaniques de la trituration, n'y entrent pas pour quelque chose dans leur imperfection.

Quant à l'imprimerie, c'est encore une grande et grave question. Certes, le journal le *Palais de Cristal* est bien imprimé (ceci soit dit sans vanité); mais si parfois quelques lettres sont blanchies, si le caractère n'a pas toujours une netteté irréprochable dans les journaux, cela tient surtout à l'encre.



Machine à triturer, par M. Mackenzie.

cipal, Moïse. Cette figure de Moïse n'est pas d'ailleurs heureuse. C'est un grand corps tout d'une venue, couvert d'une immense draperie verte, barbe blanche tortillée à la Michel-Ange, les bras étendus en crucifix, soutenu ou presque enlevé sur les bras de deux anges, auxquels on est forcé d'attribuer une force vraiment divine pour soulever une telle masse. Derrière, un troisième ange debout, lève en l'air un bout de draperie, uniquement pour faire pose, qui par bonheur lui réussit, car elle est élégante, gracieuse et fière. Il y a, du reste, dans cette peinture, des parties traitées avec un grand goût, surtout dans le groupe céleste. Le ton général est froid et triste pour être grave. Cette peinture, nous paraît, en somme, plutôt une réunion de grandes figures d'étude, qu'un tableau.

Autant pourrait-on en dire du *Départ de Protésilas*, de M. Léon Bénouville, compositeur de trois figures théâtralement disposées comme dans une scène de tragédie. Il serait curieux de savoir comment M. Bénouville a eu la pensée de s'adresser à Protésilas pour un sujet de tableau d'histoire. C'est là une idée qui ne vient pas naturellement et sans effort. Quoi qu'il en soit, ce Protésilas, si notre mémoire est bonne, était un roitelet de l'Épire auquel il fut prédit que, s'il allait à Troie avec les autres Grecs, il y périrait; ce qui arriva en effet, car, en débarquant sur le rivage, il fut tué par Hector. C'est son départ pour la guerre qui est représenté dans le tableau.

Il peut y avoir dans cette œuvre une certaine correction, mais à coup sûr, il n'y a pas d'inspiration. Protésilas est à quelques pas de Laodémie, sa jeune femme : il va partir pour la guerre; or, on ne reconnaît pas dans cette femme l'épouse expansive, tendre, passionnée, inconsolable, qui, son mari mort, se précipita, dit-on, dans un bûcher. Sa pantomime concentrée n'est pas celle de la douleur; c'est plutôt celle d'une pensée de violence contenue, d'une résolution sombre et terrible, comme celle d'Eriphile, par exemple, conspirant la perte d'Iphigénie. Le Protésilas est, comme tous les jeunes premiers de théâtre, une sorte d'Hippolyte un peu niais. Ce tableau nous reporte à quelque trente ou quarante ans en arrière, à l'époque des Lethière et des Pierre Guérin.

L'*Antigone et Polynice* de M. Lenepveu est d'une composition plus sobre encore que le Protésilas. Il n'y a que deux figures, toutes deux heureusement mieux conçues et plus intéressantes. On sait que, malgré la défense impie de Créon, Antigone rendit les devoirs funèbres à son frère Polynice, dont le cadavre était resté sans sépulture dans les champs près de Thèbes. Antigone, posée de face, un genou en terre, devant le cadavre de son frère, renversé sur le dos, répand sur lui un vase de parfums; une grande draperie blanche, à plis très-complicés, l'enveloppe entièrement; un long voile rejeté en arrière flotte au gré du vent. Son regard est fixe, son corps immobile, et, dans cet ample vêtement blanc, elle a un air d'apparition. La draperie est ajustée avec goût, mais elle est un peu trop légère et diaphane; elle manque, comme étoffe, de consistance. Le corps de Polynice est bien jeté, bien renversé, bien mort, quoique d'un dessin d'une correction équivoque. La tête est fort belle de caractère et très-bien peinte.

Leur œuvre faite avec plus de soin, mais qui, cependant, n'a pas parfaitement réuni, c'est une *Phryné* par M. Gustave-Rodolphe Boulanger. Un *Démocrite enfant*, du même peintre, a quelque chose de méditatif et de sarcastique qui ne manque pas d'expression.

Enfin MM. Lecomte et Curzon ont envoyé des paysages qui se ressentent du beau ciel et des effets fantastiques de la campagne de l'Italie.

La sculpture fournit aussi son contingent.

Un *Anacréon* de M. Guillaume, un P. *Sébastien* de M. Pineau, une *Minerve* de M. Jules Thomas, sont des œuvres consciencieuses. Seulement, nous nous demandons pourquoi toujours; des groupes, des figures, des bas-reliefs antiques? Que les artistes se plongent dans cette étude, soit; mais qu'ils nous donnent, du moins, des sujets modernes le culte de l'antiquité comme perfectionnement, et comme produit, la nature actuelle: tel est, selon nous, le but principal de l'art moderne. La place nous manque pour les œuvres des jeunes lauréats: nous en parlerons dans le prochain numéro.

#### COURRIER DE PARIS ET DE LONDRES.

Jamais ce titre n'a mieux été justifié: et le *Courrier* se fit-il, non pas une fois par semaine mais tous les jours, pourrait, sans se déranger, et rigoureusement de fait comme de nom, cumuler cette double fonction. Daté de Londres, daté de Paris, peu importe. Londres et Paris depuis quatre jours c'est tout un. Les nouvelles les réponses même arrivent, rue Saint-Lazare, plus vite de Londres que des Batignolles. A Londres, dans la cité, on est plus tôt informé de ce qui se passe à Paris que des événements arrivés soit à Hyde-Park, soit à Cremorn. Car depuis quatre jours, peuples écoutez: — depuis quatre jours le télégraphe sous-marin fonctionne dans la perfection; c'est un succès complet.

C'est pour le coup que l'on pourra dire, sans être taxé de métaphore exagérée, que Londres et Paris sont à la fenêtre, face à face et se regardent, ne se perdent pas de vue, à peine séparés par la largeur d'un trottoir de part et d'autre et par un petit ruisseau qu'on appelle la Manche, l'affaire d'une enjambée, deux ou trois secondes de route.

C'est à ce point que, pour peu que les télégraphes sous-marin se multiplient, nous allons tous être trop près les uns des autres; ce sera insupportable. Il n'y aura plus d'étrangers, il n'y aura que des voisins. A côté des *Faits-Paris*, sous la même date, il y a les *Faits-New-York* et les *Faits-Pékin*: « Hier, 27, rue Saint-Honoré, à Paris, une forte odeur de charbon... » « Hier, 27, rue de Confucius, à Pékin, un événement déplorable, une asphyxie par l'acide carbonique... » De nouvelles et vastes carrières s'ouvrent au *Canard*, et l'on va voir grandir et se développer à l'infini une variété peu cultivée jusqu'ici, le canard exotique. Mais n'anticipons pas.

A Londres l'affluence est toujours extrême, plus violente peut-être encore qu'à l'ordinaire parce que l'Exposition est à ses dernières heures, et tout cela reflue régulièrement sur Paris qui est réellement encombré d'étrangers. Aussi c'est une admirable émulation des théâtres pour donner à tous ces passagers des échantillons de nos merveilles, leur inspirer le désir de rester et surtout de revenir.

L'Opéra reprend le *Prophète*, la *Muette*, le *Diable-à- quatre*, il prépare l'apparition de cette imaginable danseuse dont nous avons tant parlé déjà; il monte des partitions inouïes pour M<sup>me</sup> Lagrua et aussi pour M<sup>lle</sup> Tedesco, une rivale de l'Alboni, rivale heureuse, dit-on; il faudra voir. D'autre part, le 45, les Italiens ouvrent. Ce sera d'abord la *Lucrezia* pour M<sup>lle</sup> Barbieri, puis *Rosine* pour la Sophie Cruvelli, puis... puis que sais-je? des merveilles, vous dis-je.

L'Opéra-Comique chante *Joseph*, dont le succès commence à donner des inquiétudes à l'architecte de la salle.

Le Vaudeville a ouvert mercredi avec M<sup>lles</sup> Dejazet, St-Marc, Marthe, Mathilde, Payre, etc. MM. Félix, Lacressonnière, etc.

Les Variétés nous ont rendu il y a quelques jours, Arnal, avec sa plus pétillante création, *Riche d'amour*.

Enfin, samedi dernier l'Opéra-National a livré à un public impatient, la salle réparée, restaurée, reformée surtout, fraîche, élégante, étincelante de lumières, peinte, dorée, diaprée, ravissante.

Ai-je donc tort de dire que Paris fait merveilles pour retenir ses hôtes, pour leur en rendre le séjour délicieux et sans pareil? Mais revenons un peu, et donnons quelques détails.

Outre Arnal et *Riche d'amour*, les Variétés nous ont donné une grande pièce en trois actes, portant ce titre, qui promettait plus que la pièce n'a tenu: *Un roi de la mode*. Or, la donnée n'est autre que celle-ci: Un lion a fait une fin, il s'est marié, il vit paisiblement au fond d'une province, en gentilhomme campagnard; mais il ne voit, il ne reçoit personne, il est honteux deson bonheur.

Arrivent ses amis, ses maîtresses de Paris qui le raillent; le lion piqué au vif, se rejette tête baissée dans le gouffre de sa vie passée, et peu s'en faut que le pauvre jeune homme n'y laisse sa femme, sa sœur, et tout son bonheur à venir; heureusement il en est quitte pour une bonne leçon de morale, et il retourne en Bretagne, bravant cette fois, sans regret, la commisération railleuse de la société dont il a été l'idole.

La donnée est d'abord singulièrement usée: c'est la première idée de tous les jeunes gens, de tous les

débutants, de montrer le lion marié et écrasé sous le souvenir de ses propres plaisanteries. Il y avait là, au moins, vingt vaudevillistes de trente ans qui disaient en chœur: « Il y a quelques douze années, on m'a refusé cela, et c'était en un acte, et il y avait des mots. » Aujourd'hui l'idée, qui n'a pas, comme le vin, le privilège de devenir meilleure en vieillissant, l'idée est délayée en trois actes. Or, on se rappelle l'opinion d'un directeur expert: M. Delestre-Poirson: « Toute bonne pièce en trois actes est meilleure en deux, excellente en un seul. » Or, jugez de ce que peut devenir en trois actes une idée mauvaise en un seul.

En outre, *les mots*, c'est-à-dire l'esprit de détails manque presque absolument. Le roi de la mode, qu'on nous montre là, est invraisemblable: d'abord, parce que M. Moreau-Sainti, le débutant chargé du rôle; M. Moreau-Sainti, dont nous faisons l'historique il y a huit jours, se tient mal et parle du nez.

Ensuite, à vrai dire, les auteurs ont fait bien niais leur roi de la mode. Comment! un sot et une coquette plus ou moins élégants, et dont, paraît-il, ce monsieur peut à volonté devenir le maître et le modèle; ce sot et cette coquette, disons-nous, le raillent sur ses occupations et sa tenue campagnarde; et cet homme, si brillant, à en croire les auteurs; si léger, si séduisant, si mondain; ce gentleman, qui, au second acte, devient le lion le plus fêté, le plus adoré, le plus adulé, le plus écouté; pour qui seul, dit son propre rival, « pour qui seul, durant tout un bal composé de la société la plus élégante; pour qui seul on a soupiré, pour qui seul on a ri, que seul on a regardé, » ce prétendu comte d'Orsay ne trouve rien à répondre qu'une grossièreté à une femme et quelques mots d'un sot dépit à son ancien ami, absolument comme un lycéen qu'on raille sur ses premières amours. Le rôle était facile, pourtant, à tenir; mais tel n'a pas été, à ce qu'il paraît, l'avis de MM. Rabrier, Barrière et Decourcelles, les pères, ou seulement, dit-on, les parrains de la pièce nouvelle.

Il y a toutefois un rôle amusant, celui d'un domestique, qui, sous les traits de M. Kopp, devient le comique le plus pittoresque qu'il soit possible d'imaginer. M. Kopp n'est pas assez employé; il paraît souvent mais toujours plus ou moins sacrifié et toujours pourtant à produit de l'effet. Il a, certes, plus de moyens et même plus d'avenir que bien des comiques même plus jeunes et dont les petits théâtres, et en particulier les Variétés, font grand fracas.

M<sup>lle</sup> Virginie Duclay joue, dans le *Roi de la mode*; le rôle d'une jeune fille sentimentale et mutine; certes M<sup>lle</sup> Duclay a trop d'esprit et de talent pour ne pas jouer fort bien un rôle quel qu'il soit; il lui est bien arrivé, depuis cinq ou six mois, de jouer avec succès une série à peine interrompue de femmes jalouses et abandonnées: cela est évident, M<sup>lle</sup> Duclay ne peut mal jouer, mais il faut bien qu'elle et la direction s'en souviennent, c'est toujours aux rôles égrillards, presque aux Déjazet qu'elle a dû ses succès les plus vifs, c'est là qu'est sa véritable supériorité: qu'elle laisse ces tristes rôles dont tant d'autres sont capables pour ceux que seule, ou presque seule, elle peut rendre d'une façon remarquable.

Enfin nous ne pouvons terminer ce compte-rendu sans mentionner les beaux yeux de M<sup>lle</sup> Constance, dont l'éclat ne pâlit point encore, sans parler de M<sup>lle</sup> Bertin qui a quitté le Théâtre-Français pour devenir une comtesse des Variétés: là on n'est pas bien délicat sur la tenue; sur les manières des comtesses, aussi, personne ne s'est récrié contre le nouveau blason de M<sup>lle</sup> Bertin, qui, si elle n'est pas parfaitement jolie, peut être comptée au moins pour une fort belle personne, et n'est, ce me semble, ni sottise, ni empruntée.

En résumé, est-ce pour *Drin drin* dont le succès est décidément bien établi? est-ce pour Arnal et *Riche d'amour*, ou bien pour le *Roi de la mode*, ou pour tous les trois ensemble? toujours est-il que le public suit fort assidûment les Variétés et que M. Carpiat a fait une fort bonne saison; comment? nous ne nous l'expliquons guère. Enfin, il paraît qu'on s'amuse aux Variétés. Suivez la foule.

Le Gymnase, pour consolider la pièce de *Mercadet*, a cru devoir la flanquer des danseuses espagnoles qu'il vient de ressaisir au passage, je veux dire au vol, et qui vont encore nous accorder quelques représentations cette semaine: nous avons déjà donné notre avis sur ces ballerines; nous y reviendrons; d'ailleurs le succès est là et nous som-

mes réduits, malgré tout, à dire et à penser comme les réclames de M. Montigny : « c'est pour le coup que la salle du Gymnase est trop petite. »

Maintenant l'Opéra-National a ouvert par un opéra en trois actes d'un jeune compositeur déjà accueilli à l'Opéra-Comique, M. X. Boisselot. Le poème est toujours de M. Scribe avec la collaboration pourtant de M. G. Vaez. Nous vous parlerions bien de ce poème vieux, usé, rebattu, qu'il s'appelle *Mosquita la sorcière* et qui pourrait s'appeler les *Diamants de la couronne*, ou n'importe quoi d'analogue, nous vous parlerions de la partition élégante, vive et digne d'un meilleur sujet, de deux ou trois chœurs remarquables, de charmants couplets que chante à ravir une cantatrice de beaucoup d'avenir que l'on appelle Mlle Mendez : mais la n'était pas la préoccupation du public : *Mosquita la sorcière* que l'on jouait samedi ou la *Perle du Brésil*, que l'on jouera la semaine prochaine, qu'importe : il n'était guère question de M. Boisselot et du succès plus ou moins complet d'une œuvre nouvelle : il s'agissait de chose plus grave encore, de l'avenir du troisième théâtre lyrique, de cette scène si laborieusement, si péniblement fondée et sur laquelle l'art fonde de si hautes espérances.

Ont-ils une troupe, un orchestre, des femmes, une

salle élégante? Avons-nous un Opéra populaire? se demandait-on. A toutes ces questions on peut répondre affirmativement, ou bien peu s'en faut : Mlle Rouvroy dans *Mosquita*; M. Ribes, que nous avions déjà entendu cet hiver dans les concerts, M. Ribes, dans Barnabé, du *Maitre de chapelle*; M. Meillet, surtout, dans Figaro, ont été chaudement accueillis, et c'était justice : M. Mesliet a la voix fraîche, nette, légère, une méthode parfaite, un jeu franc et vif, beaucoup d'entrain; le public l'avait déjà bravement adopté dès la première scène; Almaviva laisse beaucoup à désirer.

Rosine (M<sup>me</sup> Duez, je crois), est une petite femme, blonde, maigre et courte; elle a beaucoup étudié, et à vrai dire, elle n'est pas sans mérite; elle sait, mais sa voix est dure, son chant est sec, puis elle est de tournure fort raide, et avec la toilette qu'on lui fait porter, elle ressemble plus à Colombine qu'à Rosine.

Enfin, néanmoins, M. Seveste, il faut le reconnaître, est parvenu à constituer, à improviser presque, oserais-je dire, un ensemble satisfaisant, du moins pour un début.

En somme, il est dans une excellente voie : au point de vue de l'intérêt des compositeurs, le succès de M. Boisselot, qui depuis trois ans poursuivait

vainement une seconde complaisance de l'Opéra-Comique, ce succès, dis-je, montre quel accès facile M. Seveste se dispose à ouvrir aux hommes de talent, à les élever, à les préparer, à les exhiber en quelque sorte pour le grand Opéra.

Mais dans l'intérêt de l'art et du public, quelle bonne, quelle précieuse idée de consentir à faire de ce charmant théâtre une sorte de bibliothèque, d'encyclopédie, de *dictionnaire de la conversation* musicale, où nous irons tous apprendre l'histoire ou plutôt suivre note à note la chronique de la musique. Quoi de plus heureux pour nous, que d'entendre, que de voir, non pas de ci et de là, par bribes, dans des concerts ou dans les salons, mais tout d'une seule pièce, de pied en cap, dans leur vieille toilette enfin, tels que nos pères les admiraient et les aimaient, tous les chefs-d'œuvre qui ont amusé et enthousiasmé deux siècles, quatre générations d'artistes et d'amateurs, qui nous valaient bien. C'est non-seulement une étude charmante, un plaisir inouï, ce sera aussi, nous l'espérons, un enseignement pour le goût contemporain.

G. DE BOUQUILLON.

Le gérant : MANSARD.

EXPOSITION DE LONDRES EN SOIERIES ET CHALES.

Les plus belles nouveautés en Soieries et Châles qui figurent à l'exposition de Londres, sortent des fabriques françaises. C'est un fait acquis. LA VILLE DE LYON s'est surpassée par la richesse et la beauté de ses étoffes; jamais à aucune époque nous n'avions remarqué d'aussi jolies soieries, ni de plus beaux châles. Pour bien en juger, nous engageons nos lecteurs et nos lectrices qui doivent faire le voyage de Paris cette saison à visiter les magasins de la VILLE DE LYON, rue de la Vrillière, n° 2, en face la Banque de France; ils y trouveront réunis en soieries et en châles, les plus belles nouveautés des fabriques françaises. Un article qui a fixé notre attention, et pour sa fraîcheur et son prix, c'est de très-beaux FOULARDS à 29 fr. la robe. Monsieur GAY JEUNE, propriétaire de cette maison, expédie en province et à l'étranger sur demandes qui lui sont faites, soit en Etoffes ou en Echantillons. ADRESSE : M. GAY JEUNE, RUE DE LA VRILLIÈRE, N° 2. A LA VILLE DE LYON, A PARIS.

A la distribution des prix du Lycée Bonaparte, l'institution Landry a obtenu soixante-dix-neuf nominations dont dix-sept prix. Sur trente-cinq élèves qui ont suivi les cours, vingt-cinq ont été nommés.

On se presse chaque jour dans la charmante bonbonnière LACAZE, au café Marigny; l'habile magicien sait varier les sorcelleries. Nous devons surtout mentionner un tour nouveau qui a son utilité pratique, car il montre aux joueurs imprudents ce que l'on risque à se commettre dans le monde avec certains *Gracs* qui ne sont ni de Sparte ni d'Athènes. Cette démonstration, accompagnée d'une excellente petite morale contre la passion du jeu, pourra profiter plus tard aux nombreux collégiens que les vacances amènent à cet amusant spectacle qui a, de plus, le grand avantage d'être toujours de bon goût.

**A VENDRE** en tous prix; propriétés de ville et de campagne, charges de notaires, avoués, agréés, huissiers, etc., factorerie aux halles, hôtels meublés, bains, débit de tabac, cabinet littéraire, merceries, lingeries, épicerie, parfumerie, quincaillerie; autres fonds de tous genres et de tous prix. S'adresser étude de MM. Fortin et Joubert, rue Montmartre, 143.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.  
HOTEL DE LA SABLONNIÈRE,  
50, LEICESTER-SQUARE.  
HOTEL DE PROYENCE,  
16, GREAT WINDMILL STREET, HAYMARKET,  
et autres succursales.

**APPARTEMENTS** et chambres pour les familles et les voyageurs, à des prix divers et modérés.

TABLE D'HÔTE plusieurs fois par jour.  
RESTAURANT à la carte jusqu'à minuit.

CUISINE FRANÇAISE. — SERVICE FRANÇAIS ET ALLEMAND.  
On est instamment prié de ne pas se laisser détourner par les cochers et les commissionnaires.

L'INDICATEUR DE L'ENSEIGNEMENT.

Journal mensuel indispensable aux Pensionnats, et utile aux familles. Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. 50. — Bureau central de ventes et achats de Pensionnats, de renseignements pour les élèves et de placement pour les Professeurs.  
Société académique fondée par action de 5 francs, pour la publication de 50 volumes en divers ouvrages sur l'éducation. Chaque action donne droit à 90 p. 400 dans ses bénéfices, et à 5 vol. de la collection. — Dix actions acquièrent toute la Bibliothèque.  
Une Action de la Société Académique est délivrée gratis et envoyée immédiatement à tous les Abonnés de l'Indicateur qui auront demandé au Bureau central ou au moins 25 fr. de livres, ou un Abonnement d'un an à un journal quotidien, ou un professeur avec appointment. — Envoyer un Mandat sur la poste ou sur un aison de Paris, à M. SOULLIER DE ROBLAIN, Directeur, boulevard Poissonnière, 4, à Paris. (Affranchir.)

**MICROSCOPE GAUDIN**, analyseur usuel et très-portatif, montrant clairement les falsifications des matières pulvérulentes, telles que farines et produits pharmaceutiques, propre à mesurer la finesse des laines et à distinguer le mélange du coton avec le fil, la laine et la soie. Prix : 2 fr. 50 c. et 5 fr. boîte en alcuin; 1 fr. de plus par microscope; port par la poste, 1 fr. contre mandats sur la poste. M. GAUDIN, rue de Valenciennes, 38. Dépôt rue des Jeûneurs, 41, au 2<sup>e</sup>.

**AVIS AUX SOUSCRIPTEURS DES COMPAGNIES ASSUR LA VIE.** — En présence des événements survenus dans la gestion de plusieurs Sociétés, il est de l'intérêt de chaque Souscripteur de connaître sa position véritable. A cet effet, un Cabinet de renseignements vient d'être créé pour suivre les liquidations près de ces Compagnies, et faire toutes les démarches utiles à leurs intérêts. S'adresser franco à M. DE POUYVROL, ancien greffier en chef de 1<sup>re</sup> instance, 45, rue Richelieu, à Paris.

**SOURCE D'AUTEUIL**, (Seine), (Alumino-terreuse sulfatée), approuvée par l'Académie de Médecine, 27 mai 1831. Elle est recommandée pour toutes les affections de l'organe digestif, (écrire franco.)



**GAZIFERE. APPAREIL GUERIN**

Pour fabriquer soi-même, dans quelques minutes, toutes espèces de boissons gazeuses : eau-de-seltz, limonade, vins mousseux, tisanes, etc. (LES POUDES SONT COMPLETEMENT SÉPARÉS DE L'EAU.) — Cet appareil est d'un usage facile, d'une forme gracieuse, solidement établi pas de dérangement, 15 fr. On expédie en province contre remboursement. Poudre n° 1 faire les boissons gazeuses, 2 fr. 50 les 2 k. n° 100 b. GUERIN J<sup>e</sup> et C<sup>e</sup>, rue et Terrasse Vivienne, 8 et 9, en face le Passage Colbert. PARIS.

En vente chez tous les Libraires de Paris, des Départements et de l'Étranger :

**10<sup>e</sup> ANNÉE. LA SCIENCE DU DIABLE ANNÉE. 10<sup>e</sup>**  
**50 c. ALMANACH ILLUSTRE POUR 1852. 50 c.**  
Sommaire :



Calendrier pour 1852. — Comput ecclésiastique, etc. — Maisons régnautes. — Ministères. — Bibliothèques et Musées. — Administration des Postes. — Caisses d'épargne. — Itinéraires des voitures à 50 centimes. — Itinéraires des chemins de fer. — Tableau du prix des voitures de place et des voitures sous remises. — Voitures et fêtes des environs de Paris. — Prix des places aux différents théâtres, bals et concerts. — Éléments de statistique universelle, etc., etc.  
Conseils aux jeunes filles et aux jeunes garçons qui désirent se marier (suite et fin). — I. De l'âge des époux. — II. Mariage d'un jeune homme avec une vieille femme. — III. Mariage d'une jeune fille avec un vieillard. — IV. Du caractère et des sentiments. — V. De la fortune et de la position respective des époux. — Les Hommes et les Choses d'ici-bas jugés aux Enfers. — Comme quoi Napoléon n'a jamais existé, ou Confession du Diable converti. — Curieuses prophéties. — Parallèle. — Enquête. — Magnétisme et Somnambulisme. — Le Magnétisme devant l'Académie tracte. — Magnétisme et Somnambulisme. — M. et Mme Blanchard. — Les frères Mont-de-Milan. — Aérostation : les ballons. — M. et Mme Blanchard. — Les frères Mont-golfier. — Le ballon Petit (fable). — **CONTES FANTASTIQUES** : Le clou. — La corde de pendu. — Merveilles du génie de l'homme. Découvertes, inventions, etc.

**EAU D'ALBION POUR LA TOILETTE**

Extrait du suc des fleurs et des plantes aromatiques.  
APPROUVÉE PAR LES CÉLÉBRITÉS MÉDICALES.  
**Prix des Flacons : 1 fr. 50 c. et 3 fr.**  
Chez GELLÉ FRÈRES, chimistes-parfumeurs, rue des Vieux-Augustins, 55, près la place des Victoires; inventeurs du REGENERATEUR pour la pousse et la conservation des cheveux. On trouve chez eux le SAVON PHILODERME au suc de concombre, émoullit et rafraîchissant; l'ELIXIR DE ROSES de Paris, pour l'entretien de la bouche; le CARBOQUINAROSE, poudre dentifrice à base de charbon, de quinine et de roses de Provins; la COMPOSITION ZOAYE, pour teindre à la minute moustaches et favoris; la LOTION VÉGÉTALE, pour nettoyer la tête et dégraisser les cheveux.  
Dépôt chez tous les Parfumeurs et coiffeurs de France et de l'Étranger.

ADMINISTRATION  
12,  
Rue Pavée-Saint-André.

LA  
**FRANCE PARLEMENTAIRE**

BUREAU DE VENTE  
45,  
Rue Richer.

**RECUEIL COMPLET DES DISCOURS ET RAPPORTS**

Prononcés par les principaux Orateurs des Assemblées françaises depuis 1789 jusqu'à nos jours.

**PRÉCÉDÉ D'UNE ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE**

ET SUIVI DES JUGEMENTS ET OPINIONS DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS LES PLUS CÉLÈBRES,  
ET D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE POUR CHAQUE ORATEUR,

publié par

MM. MELVIL-BLONCOURT, HENRI VALLETON, LOUIS HUGUIER et EUGÈNE DUMEZ.

EN VENTE : MIRABEAU et ROBESPIERRE, formant chacun un magnifique vol. grand in-8°. — Prix : 7 fr.

En envoyant un bon de 17 fr. on reçoit les 2 vol. franco par la poste, et pour 8 fr. 50 c. on en reçoit un.

Les Discours de ces Orateurs sont suivis des Jugements de : BAILLEUL, BARBAROUX, LOUIS BLANC, BUCHEZ, CABET, CHATEAUBRIANT, CORMENIN, CAMILLE DESMOULINS, DROZ, ÉTIENNE DUMONT, DE FALLOUX, DE GENOUDE, VICTOR HUGO, JULES JANIN, LACRETELLE, LA MARCK, LAMARTINE, LERMINIER, LOUVET, MERLIN DE THIONVILLE, LUCAS MONTIGNY, JOSEPH DE MAISTRE, MARAT, MICHELET, MIGNET, LOUIS XVI, NAPOLÉON, A. NETTEMENT, NISARD, CH. NODIER, POUJOLAT, PROUDHON, RIVAROL, SAINTE-BEUVE, THIERS, TISSOT, VILLEMALIN, A. DE VIGNY, M<sup>me</sup> ROLAND, M<sup>me</sup> DE STAEL, etc., etc. — Étrangers : ALISON, ED. BURKE, THOMAS CARLYLE, HÉGEL, DAHLMANN, MONTI, SCHLOSSER, WALTER SCOTT, MARIE WILLIAMS, etc., etc.

Sous peu paraîtront : GUIZOT, l'Abbé MAURY, DANTON, etc., formant chacun un magnifique volume grand in-8°.

L'une des conditions essentielles pour former l'éducation politique dans les temps où nous vivons, et pour édifier l'opinion sur les grandes questions dont notre génération est préoccupée, est de connaître la grande lutte parlementaire qui a présidé aux institutions qui nous régissent ; cette lutte a cependant été laissée dans l'ombre ; de là une immense lacune dans l'histoire.

Nous venons combler cette lacune en publiant, sous le titre de *France parlementaire*, le recueil complet des discours des principaux orateurs de la tribune française.

Nous grouperons tous les documents qu'on ne dégage qu'avec difficulté des matières hétérogènes jetées confusément dans la volumineuse collection du *Moniteur* ; ce travail, le lecteur ne l'effectue qu'avec une perte de temps considérable, quand le temps est si précieux, pour le législateur, pour le critique et pour la masse des citoyens appelés aujourd'hui à vivre de la vie politique. Ce sera de plus un sûr moyen de clore l'antagonisme redoutable qui persiste dans notre société. En éclairant la route parcourue depuis 1789, nous rendrons plus facile la solution de problèmes longtemps et souvent débattus, que chaque jour voit de nouveau surgir.

Des œuvres analogues ont été tentées ; mais elles

n'atteignaient pas le même but ; tantôt elles mettaient en relief quelque puissante individualité dans un intérêt de secte ou de parti, donnant un aliment aux passions et un prétexte à l'erreur, tantôt elles publiaient une série longue et monotone de tous les discours relatifs à une question spéciale, imposant au lecteur un travail pénible et sans attrait.

Nous étudierons, avec le même calme et la même impartialité, les orateurs de tous les partis, Mirabeau et Maury, Cazalès et Robespierre, de Villèle et Benjamin Constant. Guizot et Ledru-Rollin.

Toutes les questions de droit public français, politique, administratif et judiciaire, seront traitées, soit dans chacun des volumes, soit dans deux volumes spéciaux qui auront pour titre : *Les Lois*.

L'histoire contemporaine n'a pas été encore interprétée avec impartialité, c'est là surtout une tâche que nous nous proposons d'accomplir. Les diverses critiques qui se sont produites sur les hommes politiques depuis soixante ans sont restées jusqu'ici généralement inconnues, elles se trouvent dispersées dans d'innombrables volumes qu'on ne peut se procurer que très-difficilement. — Les écrivains de tous les partis seront consciencieusement interrogés et nous extrairons de leurs ouvrages les belles pages qu'ils ont consacrées à nos orateurs parlemen-

taires. Mais il ne suffit pas d'évoquer la critique française : la Révolution a impressionné les esprits d'élite de tous les pays, partout nos hommes d'Etat, nos orateurs politiques ont été jugés, commentés, interprétés ; en face donc des opinions des écrivains de la France, nous placerons les opinions des hommes éminents de l'Europe entière, et à la suite de ces opinions, nous donnerons une Notice bibliographique de tout ce qui a paru, en France et à l'étranger, sur chacun des hommes dont nous publierons la vie et les discours.

Nos lecteurs connaîtront ainsi tout ce qui a été dit et écrit sur les grands noms qui ont illustré la tribune française.

En réunissant tous les éléments épars de la critique contemporaine à la suite des discours de chaque orateur, nous offrons au public un livre de science et d'histoire : le drame et la pensée, le fait et l'idée.

Enfin, et pour donner à notre œuvre une autre utilité incontestable, nous la ferons suivre d'une table analytique, par ordre alphabétique des matières : Finances, Armée, Administration, etc., etc., pour qu'on puisse retrouver, au besoin, tous les éléments relatifs aux importantes questions qu'on voudrait étudier.

**CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :**

L'ouvrage se composera de dix volumes in-8° jésus.

Chaque volume forme un ouvrage complet.

La BIOGRAPHIE de chaque orateur sera ornée de son PORTRAIT.

Il paraît une livraison, de 4 feuilles de 16 pages chacune, le 5 et le 20 de chaque mois, au prix de 1 fr.

ON PEUT ACHETER :

Le recueil complet et broché des discours d'un orateur. Le

prix du recueil variera selon la quantité de livraisons qu'il contiendra.

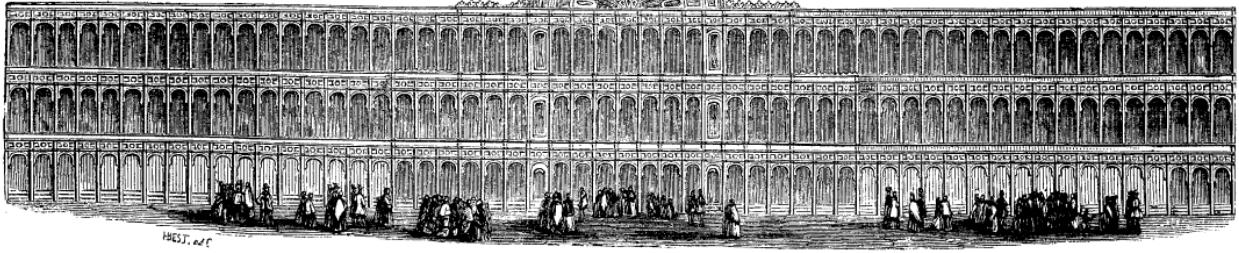
ON SOUSCRIT A PARIS :

Chez M. LOUIS HUGUIER, 45, rue Richer, et chez les principaux libraires de Paris, des départements et de l'étranger. Les demandes doivent être adressées franco et accompagnées d'un mandat sur Paris, avec l'indication des correspondants à Paris.

On peut souscrire à chaque volume au prix de 7 fr.

PARIS. — Typographie BLONDEAU, rue du Petit-Carreau, 32.

# LE PALAIS DE CRISTAL



## AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS. RENOUVELLEMENT.

Pour donner à nos abonnés un témoignage de l'empressement que nous mettons à tenir vis-à-vis d'eux nos engagements, nous leur envoyons le numéro 23, dès le MARDI 7 pour le Samedi 11 OCTOBRE, afin de leur laisser la latitude nécessaire, d'ici au 1<sup>er</sup> de ce mois, pour nous envoyer le montant de leur réabonnement. — (Voir pour les conditions, primes, etc., la page suivante.)

### SOMMAIRE.

Avis important. — Bulletin industriel. — Beaux-arts. — Sur l'Exposition, par M. Jobard. — Revue. — Perse. — Tunis. — Chine. — Mœurs chinoises. — Courrier de Paris et de Londres. — Arithmètre perfectionné. — Tables des 23 livraisons.

### DESSINS.

Groupe colossal de lions. — Coupe en ivoire. — Nappe en damas. — Prie-Dieu et autel. — Arquebuserie. — Vitrine. — Groupe d'enfants. — L'archange terrassant le démon. — Harmonium. — L'Enfant au nid d'oiseau.

### GROUPE COLOSSAL DE LIONS, PAR M. MILLER (de Munich).

La Bavière, qui n'a exposé que les produits d'une centaine de fabricants, s'est distinguée par ses travaux en bronze. On trouve parmi les industriels de cette nation une tendance très-remarquable vers ce genre d'industrie; le bronze, l'or et l'argent, le bronze en poudre, les métaux battus constituent au moins le quart des objets de cette partie de l'Exposition. M. Miller a voulu, lui, faire l'application de l'art à ce métal qui se prête si bien, si richement aux effets que l'on recherche dans la sculpture; et il faut lui savoir gré de ses efforts, qui, du reste, ont été couronnés de succès. Le groupe colossal dont nous donnons ici le dessin est placé dans la partie orientale du Palais d'Hyde-Park. L'effet en est puissant. Quand la statue colossale peut prendre des formes qui tirent leur mérite de l'énergie dans l'expression, quand le sujet s'y prête, il est évident que le succès est certain. C'est donc déjà une heureuse pensée que d'avoir choisi pour l'application du bronze à la statuaire



colossale, un sujet où des figures de lions dominant. Cette force a plusieurs aspects dans le groupe exposé. Les quatre têtes d'animaux rappellent le chef-d'œuvre de notre grand statuaire Barye, que l'on voit à l'entrée du jardin des Tuileries. Il y a du nerf dans leur attitude.

Il fallait un contraste. Il est tout entier dans la statue qui les tient et les guide. Si la Bavière est, comme on nous l'assure, dirigée vers l'étude de l'art, nul doute qu'elle n'approprie ses ressources naturelles à la reproduction des chefs-d'œuvre qui seront un jour perdus si l'on ne les conserve pas en les fondant en bronze.

La Bavière s'est fait remarquer par des porcelaines dont le travail approche de celui de notre manufacture de Sèvres, qui est le modèle presque inimitable de la céramique. Cet établissement a reproduit des biscuits blancs, qui sont ce qu'il y a de mieux peut-être dans ce genre. Des figures de personnages, des Tyroliens, des personifications ingénieuses donnent une idée des physionomies originales empruntées aux huit départements de la Bavière.

Groupe colossal de Lions, par M. Miller, de Munich (Bavière).

## SUITE DE L'AVIS IMPORTANT.

Voici pour les abonnés anciens ou nouveaux les

## NOUVELLES CONDITIONS DE SOUSCRIPTION :

25 francs pour une année ;  
12 francs 50 cent. pour six mois ;  
Le tout à partir du 15 octobre 1851.

Une PRIME représentant le PALAIS DE CRISTAL, et qui coûte 25 francs dans le commerce, est donnée aux Abonnés d'un an pour 3 francs 50 centimes en sus.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur annoncer que le *Palais de Cristal* continue sa publication au delà de la durée de l'Exposition universelle.

Ce journal, fondé provisoirement pour la propagation des objets exposés à Londres, devait terminer sa carrière à la clôture de l'Exposition ; mais le succès qu'il a obtenu vient de décider son fondateur à en perpétuer la durée. Il doit d'abord donner complètement les objets les plus remarquables de l'Exposition : ce qu'il n'a pu faire encore, malgré la perfection avec laquelle chaque semaine ces objets ont été reproduits, par le dessin, dans les numéros qui précèdent ; mais, en outre, le cercle de ses travaux s'élargit chaque jour.

Ce journal, qui a dû, jusqu'au terme de l'Exposition, remplir ses engagements et s'occuper principalement du Palais de Hyde Park, et par conséquent de l'industrie en général, prend désormais une place dans la presse parisienne. Aux remarquables examens artistiques et industriels qui accompagnent ses belles gravures, le *Palais de Cristal* joint de précieuses études sur l'agriculture et toutes les sciences spéculatives et appliquées : littérature, beaux-arts, histoire, archéologie, philotechnie, statistique, etc., etc.

Avec un cadre aussi étendu, le *Palais de Cristal* devient le recueil obligé de l'agriculteur, de l'ouvrier, de l'artiste, de l'industriel, du savant et de l'homme du monde.

Au reste, voici les matières qui seront contenues dans le journal, ainsi que le but qu'il se propose d'atteindre :

## BUT DU JOURNAL.

**Alliance de la littérature, des arts et de l'industrie.**

## VOIES ET MOYENS.

**Matières traitées dans le Journal.**

## LITTÉRATURE.

Livres nouveaux, théâtres, revue des faits littéraires, sciences, académies, conservatoires, archéologie, correspondances avec les sociétés savantes, comptes-rendus des sociétés historiques, propriété littéraire, contrefaçons.

## COLLABORATEURS :

**MM. Léon Gozlan,**  
**Eugène Guinot (Pierre Durand),**  
**J. Janin,**  
**Théophile Gautier,**  
**Alphonse Royer,**  
**Amédée Achard,**  
**Gustave Vaëz,**  
**Desnoiresterres,**  
**Roger de Beauvoir, etc., etc.**

## BEAUX-ARTS.

Ateliers de nos grands peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, musées, expositions, reproduction de leurs œuvres inédites, articles raisonnés sur les arts par nos artistes et nos littérateurs les plus distingués ; revue des ouvrages sur les beaux-arts, explorations scientifique, biographies, propriété artistique.

## COLLABORATEURS :

**MM. Dauzats,**  
**Camille Roqueplan,**  
**Pradier,**  
**Duval le Camus,**  
**Etex,**  
**Amaury Duval,**  
**Baron Taylor, etc., etc.**

## INDUSTRIE.

Brevets d'invention, inventions nouvelles, spécification avec dessins linéaires et notices, musées industriels, nouvelles machines, état du commerce et de l'industrie, expositions, usines, biographie des chefs de l'industrie moderne, situation des États étrangers, propriété industrielle, réforme de la loi de 1844.

## COLLABORATEURS :

**MM. Armand Séguier,**  
**Armand de Melun,**  
**Jobard (de Bruxelles),**  
**Charles Teissier,**  
**Bocquillon,**  
**Silbermann,**  
**Pecqueur,**  
**Andraud,**  
**Galy-Cazalat,**  
**Cadiat,**  
**Cavé,**  
**Derosne et Cail,**  
**Tous les membres du Comité des inventeurs et des artistes industriels, etc., etc.**

## ARTS INDUSTRIELS. — AGRICULTURE. — HYGIÈNE PUBLIQUE.

Expériences physiques, chimiques et industrielles de toutes sortes. Revue des établissements.

Agriculture. Nouveaux procédés, description, notice et dessins de machines, comices agricoles, hygiène, procédés nouveaux, économie domestique.

## COLLABORATEURS :

**MM. D' Caffé,**  
**Achille Comte,**  
**Bailly de Merlieux,**  
**Les présidents et membres des Comices agricoles, etc.**

## NOUVEAUX FAITS.

Description, illustrations de faits nouveaux, vignettes, illustrations, portraits pour les inaugurations, fêtes, cérémonies, personnages célèbres (artistes, littérateurs, industriels) et leur biographie.

## SEMAINE ILLUSTRÉE.

On le voit, le champ de nos travaux est immense. Il n'est aucune revue quotidienne ou hebdomadaire, aucun magasin, musée, journal d'illustrations ou autre, qui puisse lutter avec nous par le bon marché, et pour les relations que nous avons à jamais fondées, depuis l'origine de notre publication, avec tout ce que la France compte d'hommes illustres dans la littérature, les arts et l'industrie.

## CLOTURE DE L'EXPOSITION.

(Dernières nouvelles.)

## AUX EXPOSANTS.

La Commission royale de Londres a décidé qu'il y aurait une séance générale et solennelle le 14 de ce mois, par suite de la clôture de l'Exposition.

Le lundi 13 et le mardi 14 octobre, c'est-à-dire les deux jours d'admission qui suivent la clôture fixée au 11 octobre, et qui précéderont la réunion générale du 14 octobre, seront exclusivement accordés aux exposants et à leurs amis. Chaque exposant recevra une carte qui lui donnera l'entrée gratuite pour lui-même et la faculté d'introduire gratuitement deux personnes. La même carte sera valable également pour la séance solennelle du 14, mais pour l'exposant seulement.

## BULLETIN INDUSTRIEL

## SUR LA CLÔTURE DE L'EXPOSITION.

*Considérations générales.*

La clôture de l'Exposition de Londres aura lieu le 14 de ce mois. Cette mesure est définitive. En France, on eût prorogé l'époque où ce grand rendez-vous des nations devait prendre fin ; chez nos voisins, l'enthousiasme du succès n'est jamais une cause de rupture dans les contrats, et c'est la loi impérieuse d'un contrat qui ferme le Palais de Hyde Park.

Mais l'enseignement qui résulte de cette rencontre solennelle des nations sur le sol anglais, sera d'une influence décisive sur les travaux de l'industrie, sur le développement des beaux-arts.

Il nous appartient d'en signaler les résultats, de suivre attentivement le mouvement et les tendances du monde entier vers une sorte de transformation dans les idées, de voir quel est le caractère de ce siècle qui est destiné à trouver dans les secrets de la nature les moyens de résoudre les problèmes les plus difficiles que l'esprit humain a cherchés et que le XIX<sup>e</sup> siècle découvrira.

Ce fut donc une pensée tout à la fois généreuse et philosophique que celle qui a présidé à l'appel fait aux nations sur cette question, qui, par la grâce de Dieu, ne renferme aucun ferment de passion politique : l'industrie et les arts, c'est-à-dire le produit matériel sous le souffle de l'inspiration poétique ; voilà quel a été le point fondamental sur lequel se sont portés pendant quelques mois tous les esprits.

Est-il résulté de cette préoccupation générale quelque dissidence ; les esprits que l'on consultait se sont-ils séparés sur cette question ? Non ; tout au contraire.

Dans l'enquête ouverte à Londres par le comité présidé par le prince Albert, le génie s'est présenté avec ses plus belles productions ; et, chose étrange, imprévue peut-être, la jalousie, l'envie, les mauvaises passions ont gardé le silence. Bien plus : il semble que le sentiment de l'hospitalité anglaise ait servi d'aliment à une pensée de bienveillance des nations entre elles. Loin de critiquer amèrement, comme on aurait pu s'y attendre, les peuples qui ne sont pas encore parvenus à la perfection dans le travail ; bien que la critique eût été à l'aise pour chercher à décourager les nations pour qui l'industrie est encore enveloppée de mystères, la critique s'est tout à coup changée en éloges : les efforts ont été comptés ; on a su gré aux faibles de s'être présentés devant le grand jury de l'univers, sans armes, loyalement, courageusement. On a tenu compte même de l'illusion ; et si dans l'exposition de leurs ressources, quelques nations ont manifesté une sorte de fierté naïve, on a voulu que cette foi ne tournât pas à leur préjudice, que leur vanité ne fût suivie d'aucun mécompte ; on a compris que l'amour des siens qui se révèle en toute chose pouvait avoir sa place dans cette manifestation sans péril ; et, sans fiel, sans amertume, on a encouragé la confiance qu'elles avaient pour leur avenir, ces nations où la lumière n'a pas pénétré, mais où certainement elle pénétrera d'ici à quelques années.

Une telle appréciation, donne de notre siècle une idée élevée et consolante. Dans un temps où les divisions politiques déchirent les peuples; une époque où tous les systèmes en présence, tendent à morceler le monde entier et à jeter une confusion inexprimable dans les esprits, c'est, disons-nous, une idée élevée que ce principe tutélaire qui protège les faibles, et les soutient, non pas dans la lutte, mais dans la marche ascensionnelle du génie : c'est, en outre, une idée consolante; car, dans le travail incessant de la nature, dans les révélations qu'elle donne avec tant de largesse, le bien-être général doit nécessairement être la conséquence de tant d'efforts. Simplifier les procédés, découvrir dans les matières premières le secret de leur appropriation, enrichir l'inventeur en garantissant son droit, enrichir le pauvre en mettant en sa possession, pour une modique somme, ce que la difficulté de produire éloignait de ses mains; améliorer l'esprit et le cœur en donnant des moyens faciles de vivre : tels sont les résultats de cet immense et grand travail des peuples dans la voie industrielle; et c'est là précisément le sens philosophique de l'Exposition de 1851.

Aussi, voyez avec quelle méthode se classent dans le Palais de Cristal les objets exposés : tant il est vrai qu'une idée féconde reçoit toujours une application régulière et logique.

Chaque nation a suivi l'exemple de l'Angleterre. Celle-ci avait placé au premier rang parmi ses produits les *matières premières* : c'était une sorte d'actions de grâces rendues au Créateur. Dire au monde assemblé quels sont les éléments sur lesquels doit travailler la main de l'homme, c'est faire acte de reconnaissance envers Dieu. Or, si l'on parcourt, avec le sens philosophique qu'inspire un pareil examen, les productions de chaque peuple, on y retrouve le même principe. Les matières premières sont là qui témoignent en faveur de chaque peuple des moyens, des ressources qu'il a sous la main pour prendre son essor vers le perfectionnement de son industrie.

C'est ainsi que presque toutes les nations, qui ont encore bien des pas à faire dans la pratique, soit que les usines y soient moins nombreuses, soit que les événements politiques entravent leur marche, soit enfin que l'étude, le travail y soient moins avancés, ont apporté dans le Palais de Hyde Park les produits naturels de leurs mines. Fer, marbre, or, argent, tous les éléments ont été exposés avec un sentiment de fierté légitime par les peuples qui n'avaient pas autant de produits manufacturés que les autres à offrir à l'admiration publique.

Plus que toutes les théories, plus que l'exposé de tous les systèmes, la vue de ces éléments indique le point sur lequel les nations peuvent former un lien qui, les unisse, surtout quand, à côté de ces matières premières, se présentent les produits du travail. C'est par là seulement que peut s'établir un équilibre dont la question du libre-échange absolu recule la réalisation. Evidemment, pour ceux qui ont observé le sentiment énergique de nationalité qui s'est manifesté à Londres, par tous les peuples, le libre échange absolu, sans mesure, sans réserve, sans respect pour les droits acquis de l'industrie, sans l'examen préalable des productions privilégiées de certaines nations, n'est plus possible.

Où, le libre-échange sera appliqué, lorsque l'équilibre pourra s'établir; où, les nations finiront par prendre, chacune, leur place dans l'industrie, et les unes par les matières premières, les autres par le perfectionnement du travail, toutes s'uniront dans un concours commun pour échanger leurs produits, lorsque les gouvernements de ces nations auront résolu les questions fondamentales de leur propre sécurité. Mais, tant que la paix ne sera pas assurée, tant que les différences de langage, de mœurs, de besoins subsisteront, la liberté des échanges sera une vaine utopie. Etablie aujourd'hui, elle détruirait des industries que la moindre commotion rendrait nécessaires demain; et ce qui aurait été favorable deviendrait le principe d'une ruine irrémédiable. Avant donc que ce généreux rêve de tous les esprits se réalise, il faut que l'unité de principes domine le monde : solution que le temps seul amènera.

Mais, hâtons-nous de le reconnaître l'exposition de Londres a eu pour résultat de rendre

possible ce qui n'était qu'hypothétique. Elle a réuni les nations dans une communauté de sentiments qui, sans contredit, a détruit plus de préjugés en quelques semaines de rencontre, que tous les protocoles diplomatiques, que tous les écrits de publicistes, que toutes les discussions parlementaires.

Qu'un pareil rendez-vous soit renouvelé. Qu'en France, en Allemagne, en Amérique, en Orient, les peuples se visitent, s'étudient au grand jour, non pour se faire les pirates les uns des autres, mais bien pour préparer, avec une intelligence consciencieuse de leurs ressources, l'avenir de leur industrie, et, sans aucun doute, la paix universelle s'établira, et avec elle le libre-échange; car l'unité des vues est en germe, et l'équilibre tend à se réaliser.

Une autre tendance qui nous a frappé, et qui résulte de l'Exposition de Londres, c'est le principe même que nous défendons dans ce journal, à savoir l'*alliance des arts et de l'industrie*.

Nous estimons que rien n'est plus propre que le culte des arts à élever l'âme, à inspirer aux esprits arriérés le sentiment du progrès, à assouplir les rebelles.

Or, pour que ce langage, qui est le privilège des hommes que la foi inspire, pénètre partout, il faut que les procédés deviennent assez faciles pour que les chefs-d'œuvre soient vulgarisés. C'est là le problème que doit résoudre l'industrie : c'est là le problème que résolvent chaque jour les inventeurs.

Le palais de Hyde Park a prouvé que, dans cette voie, l'esprit humain marche à pas de géant. Les statues, les sculptures sur bois, sur ivoire, les ameublements, les ornements à bon marché, les dessins sur étoffes, les travaux de tapisserie, les toiles imprimées, les procédés typographiques, tout ce qui tient à l'art du dessin, au modelé, à la propagation des chefs-d'œuvre par des procédés économiques, à la propagation de la pensée par les ressources de la presse mécanique; tout cela est en voie de progrès, à tel point que ce qui est enfanté par le génie humain pour attester la puissance de ses créations est désormais à la portée de tout le monde.

Les pas que la puissance mécanique a faits sont si grands, qu'il n'y a peut-être pas d'industrie où la main-d'œuvre n'ait manqué de travailleurs, bien loin de que les machines les aient écartés ou détruits. Les préjugés contre les machines tombent chaque jour, parce que la simplicité des procédés mécaniques augmente la production, et là où quelques milliers d'ouvriers travaillaient isolément, quelques milliers de machines s'étant élevées, ont décuplé, centuplé même le nombre des ouvriers qui existaient.

Voyez quel mouvement l'industrie a imprimé, cette année, aux capitaux : voyez, à Londres, que d'argent dépensé, et, par conséquent, quelles dépenses sur tous les points du globe, ébranlé par la nécessité de produire et d'expédier à Londres les produits industriels.

Voilà quels ont été les résultats matériels de cette généreuse manifestation.

Où, l'industrie prend le pas sur toutes les conditions de bien-être, de sécurité et de civilisation. Un jour, lorsque, par la puissance de l'électricité, par les perfectionnements de l'aérostation, les peuples communiqueront entre eux avec la rapidité de l'étincelle et du vent, quelles sont les pauvres questions d'intérêt étroit et d'individualisme qui pourront tenir contre cet échange continu de ressources, d'idées et de progrès ?

Et que l'on ne s'imagine pas que ces principes là soient des utopies irréalisables. Depuis que l'on ne brûle plus les inventeurs, depuis que le magnétisme, l'électricité, la vapeur, peuvent être étudiés, en dépit des Académies, qui ne les aident guère, mais qui perdent chaque jour de leur influence, par suite de leur inertie, le monde se transforme, et les utopies deviennent d'heureuses réalités.

Nous remercions donc les commissaires anglais qui ont présidé à la grande œuvre de l'Exposition de 1851, et nous espérons que cette manifestation sera le point de départ de l'amélioration matérielle et intellectuelle du monde.

ALEXANDRE LATA,

Rédacteur en chef, avocat à la cour d'appel de Paris.

## BEAUX-ARTS.

### (SCULPTURE)

M. Foyatier : statue de Jeanne d'Arc. — M<sup>me</sup> Lefèvre-Deumier : buste de Louis-Napoléon.

Un beau travail d'art est sur le point d'être terminé : c'est la statue équestre de Jeanne d'Arc, exécutée par M. Foyatier, et destinée à être érigée sur la grande place publique du Martroi, à Orléans.

Nous avons pu visiter l'atelier de l'artiste, si connu par sa belle statue de Spartacus, un peu avant que les ouvriers ne s'emparassent de son modèle pour le couper et en livrer les tronçons au fondeur. On sait que M. Denis est chargé de cette délicate opération. La statue sera fondue en plusieurs morceaux.

L'ensemble du monument est aussi simple que grandiose. La statue est colossale comme le cheval qui la porte. L'héroïne, la tête armée d'un casque, vêtue d'une modeste cuirasse qui recouvre une robe descendant jusqu'aux genoux, retient de la main gauche les rênes de son coursier. Dans la main droite est son épée qu'elle abaisse devant le ciel qu'elle regarde avec des yeux inspirés par le plus touchant dévouement. Ses jambes sont également armées de cuissards et de jambards.

La beauté des lignes est remarquable : point d'ornements inutiles, point de draperies flottantes qui dépareraient la régularité simplifiée qui n'a cessé d'inspirer l'artiste dans l'exécution de son œuvre. Quand ce groupe monumental sera dressé sur la place du Martroi, quand il se dessinera sur l'azur du ciel, il ne peut manquer de produire le plus grand effet. Le regard n'est affecté par aucun accessoire inutile; il en saisit l'ensemble sans fatigue, sans effort.

Le piédestal, outre les inscriptions qui témoignent de la reconnaissance de la France, et en particulier de celle de la ville d'Orléans, offrira en quelque sorte une histoire métallique de Jeanne d'Arc.

Une suite de bas-reliefs en bronze racontera la vie de l'héroïne depuis son berceau pour ainsi dire jusqu'à sa mort tragique sur la place publique de Rouen, en rappelant ses combats et les principaux exploits de cette carrière si courte, mais si admirablement remplie.

Tout fait espérer que ce grand et magnifique travail sera bientôt complètement achevé. Cesera, certes, l'un des plus remarquables monuments que possédera la France, qui, dans chacune de ses villes, depuis près de vingt ans, se plaît à élever des témoignages de sa reconnaissance pour les grands personnages qui ont été son honneur et sa gloire.

Nous avons été, en outre, admis à visiter l'atelier de M<sup>me</sup> Lefèvre-Deumier, et nous y avons admiré un buste de M. le président de la République. Ce buste est achevé et sera mis en vente dans quelques jours. M<sup>me</sup> Lefèvre-Deumier est une de ces dames du monde qui ont voué leur existence au culte intelligent et passionné des beaux-arts. Tout le monde a pu voir à la dernière exposition du Palais-National, plusieurs de ses sculptures : un jeune père, d'une pose pleine de simplicité et de naturel; un buste de femme, d'une expression méditative et puissante. Ce buste de M. Louis-Napoléon, certes, est le meilleur des bustes qui aient été faits jusqu'à présent. Il y a dans l'expression un sentiment de mélancolie et en même temps de profondeur et de fermeté qui frappe. Ce n'est pas seulement un portrait fort ressemblant; c'est mieux, c'est une œuvre d'art pleine de délicatesse; c'est un sentiment sculpté. L'art de la statuaire, chez M<sup>me</sup> Lefèvre-Deumier, est une véritable inspiration : c'est une artiste qui a de la poésie dans ses conceptions et qui traduit ses sensations avec l'ébauchoir comme le poète avec la plume. Il est impossible que de pareils éléments ne placent pas M<sup>me</sup> Lefèvre-Deumier au premier rang.

C'est une heureuse tendance que nous avons à signaler dans le mouvement intellectuel de notre temps que ce goût, cette passion vers l'étude sérieuse des arts qui est venue animer tout-à-coup les personnes que leur position sociale pouvait y laisser étrangères. M. le comte d'Orsay, M<sup>me</sup> Lefèvre-Deumier, M<sup>me</sup> la duchesse de Dalmatie, et tant d'autres, sont de véritables artistes : l'art est le plus beau mobile de l'égalité.



**COUPE CISELÉE EN IVOIRE,**  
PAR FRANK, DE FURTH  
(BAVIÈRE).

Nous avons donné sur la première page de cette livraison un spécimen des produits de la Bavière : le beau travail en bronze des ateliers de M. Miller. Nous donnons ici un travail d'un autre genre, une coupe en ivoire de M. Frank. Le sujet en est emprunté à cette admirable et suave parole du Christ : « Laissez venir à moi ces petits enfants. » Il y a dans l'agencement des personnages une grâce enfantine parfaitement traduite. M. Frank a exposé plusieurs objets en ivoire, tels qu'échiquiers, crucifix, rouets à filer. Nous ne pouvons retirer à la fabrique française sa supériorité sur ce point. Il est évident que rien ne peut l'emporter sur nos sculptures en ivoire, et on sait que la sculpture en or et argent, à laquelle se joint l'ivoire, est d'une date ancienne et d'un effet éblouissant. Dans une des loteries tirées, il y a quelques mois, par les associations des arts, notre immortel statuaire Pradier avait été chargé d'une statuette où l'ivoire se mariait harmonieusement à l'or et à l'argent : c'était une *Léda*.

De beaux modèles d'ivoire ont été exposés à Londres. On en remarque plusieurs auprès des sculptures sur bois, représentant le Laocoon, la Chasse au tigre, et divers autres objets en noyer et en liège.

La partie de l'Exposition destinée aux Indes se fait remarquer par une grande quantité de dents d'éléphant qui donnent une idée du travail que nécessitent la gravure et la sculpture sur ivoire.

Mais un des principes de cette substance était de pouvoir se prêter, par la fusion, à tous les moulages que l'on veut. Un établissement nouveau de Paris, la *Maison d'Arts*, a inventé un procédé fort ingénieux, et au moyen duquel se reproduisent les chefs-

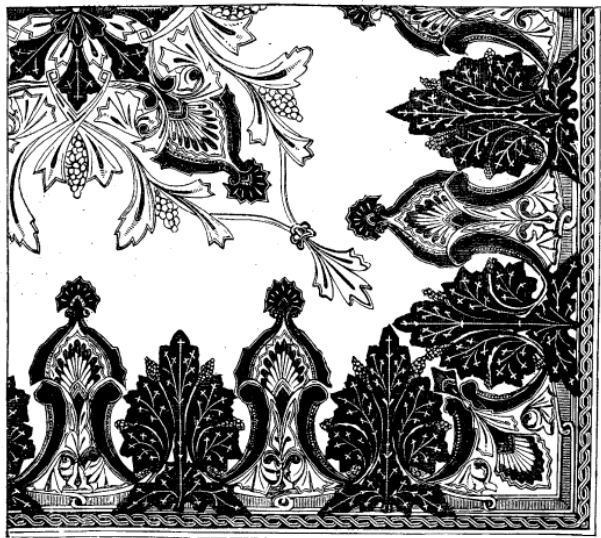


Coupe ciselée en ivoire, par Frank, de Furth (Bavière).

**NAPPE EN DAMAS,**

PAR M. BEVERIDGE, DE DUMFERMLINE.

Nous avons eu déjà l'occasion de parler de M. Beveridge et de ses produits. Il a exposé plusieurs nappes, serviettes, etc., en lin damassé, du plus grand éclat. Il paraît que les Etats-Unis font une grande consommation de ces produits. Le métier à la Jacquart est le seul qui puisse donner aux matières employées le fini et la perfection qu'on y remarque. On n'a pas idée de la richesse de ces nappes. Il paraît que le dessin est si compliqué, si difficile, et les artistes chargés de l'exécuter si rares, que l'on paie un dessin jusqu'à 100 liv. sterl. (2,500 fr.). M. Beveridge emploie dans la ville de Dumferline et des environs, les quinze cents âmes qui y résident, sans compter cinq ou six mille ouvriers du dehors. On remarque à l'Exposition deux de ces nappes, l'une représentant



Nappe en damas, par M. Beveridge, de Dumfermline.

d'œuvre d'art que nous admirons en ivoire. Des bas-reliefs sont coulés de façon à faire illusion. Un des avantages de ces procédés, c'est de pouvoir donner à très-bon marché des reproductions d'objets que rien ne peut remplacer. C'est le but de cette invention. La nature morte, surtout, se prête merveilleusement aux combinaisons employées par l'inventeur. Nous y avons admiré, entre autres modèles, un couple de deux pigeons, les ailes déployées, qui sont pleins d'expression et de finesse. Une teinte rougeâtre répandue sur ces deux pigeons donne à ce groupe l'apparence d'un modèle en cire, à tel point que l'illusion est complète. C'est à la fusion de la matière que l'on doit cet effet; sans contre-dit, le plâtre, le marbre, ne se prêteraient pas à ce travail, ni à cette illusion. C'est encore là un des moyens puissants pour arriver à vulgariser l'art par l'application des procédés industriels.

Tout le monde sait combien il y a de charme dans ces médaillons anciens, où des scènes religieuses ou des épisodes de scènes bachiques sont représentées. Ces médaillons sont d'un prix exorbitant. Or, le procédé dont nous parlons a pour objet d'obtenir par le coulage les mêmes effets que par la ciselure et la sculpture. Il est évident que le prix s'en trouvera réduit dans de très-grandes proportions, et que ce que nous poursuivons se trouvera réalisé. Rien n'est plus important, selon nous, que la solution de ce problème. Il y a toute une révolution pour les arts dans cette vulgarisation éminemment honnête et qui ne présente aucun danger. Le bronze, la fonte, se prétaient déjà à une foule de reproductions colossales. Voici une substance tout à fait propre à la reproduction d'œuvres dont le fini et les perfections les rendent précieuses pour les amateurs.

l'Amour et Psyché, l'autre ayant à ses coins le dragon terrassé par saint Georges, et les figures de saint André et saint Patrick. Le dessinateur principal de ces merveilleux produits est M. Paton, de Dumferline.

Ainsi, on le voit, cette industrie est si multiple dans les éléments qui la constituent, que la mécanique, l'agriculture, l'art du dessin, en forment la base. Par les métiers à la Jacquart, le travail se perfectionne, et les usines où se fabriquent ces métiers font vivre une foule d'ouvriers.

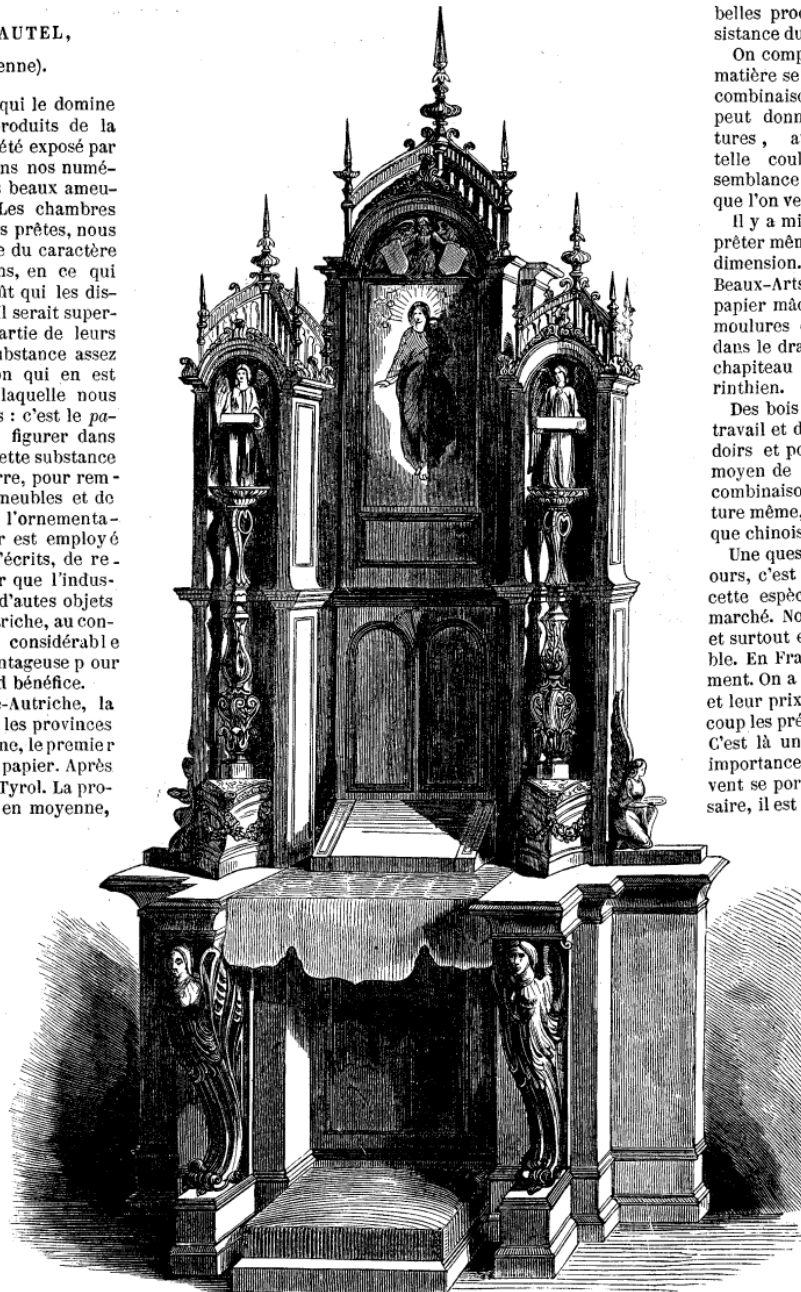
La culture du lin, l'étude des modèles et l'invention des dessinateurs, s'ajoutent au travail purement mécanique. Il est consolant, en se mettant à table devant une des belles nappes de M. Beveridge, de penser au nombre de bras employés pour arriver à cet ornement d'un usage quotidien, fort estimable, sans contredit.

## PRIE-DIEU ET AUTEL,

PAR M. POLT (de Vienne).

Ce prie-Dieu et l'autel qui le domine est un des plus beaux produits de la sculpture sur bois qui ait été exposé par l'Autriche. Nous avons, dans nos numéros précédents, parlé des beaux ameublements de l'Autriche. Les chambres qui ont été exposées, toutes prêtes, nous ont laissé une idée parfaite du caractère particulier des Autrichiens, en ce qui concerne le luxe et le goût qui les distinguent sous ce rapport. Il serait superflu de revenir sur cette partie de leurs produits. Mais il est une substance assez nouvelle dans l'application qui en est faite pour les arts, et de laquelle nous devons dire quelques mots : c'est le papier mâché. On ne peut se figurer dans quelles proportions entre cette substance en Autriche et en Angleterre, pour remplacer le bois de certains meubles et de certains objets destinés à l'ornementation. En France, le papier est employé à trop d'usage de presse, d'écrits, de reproductions de livres, pour que l'industrie du papier appliquée à d'autres objets soit très-florissante. En Autriche, au contraire, l'excédant est assez considérable ou la spéculation assez avantageuse pour que l'on en retire un grand bénéfice.

La Lombardie, la Basse-Autriche, la Bohême, occupent, parmi les provinces de la monarchie autrichienne, le premier rang dans la fabrication du papier. Après elles, on place Venise et le Tyrol. La production de la monarchie, en moyenne, est évaluée à 650,000 quintaux de papier, d'une valeur d'environ 10 millions de florins. Sur cette quantité, on compte 250,000 quintaux pour papier à écrire ordinaire; 60,000 quintaux de beau papier; 20,000 quintaux de papier à dessins; 150,000 pour papier d'impression; 100,000 pour emballage, et 60,000 pour emploi d'art. Or, c'est avec ces 60,000 quintaux que l'on arrive à fabriquer ces



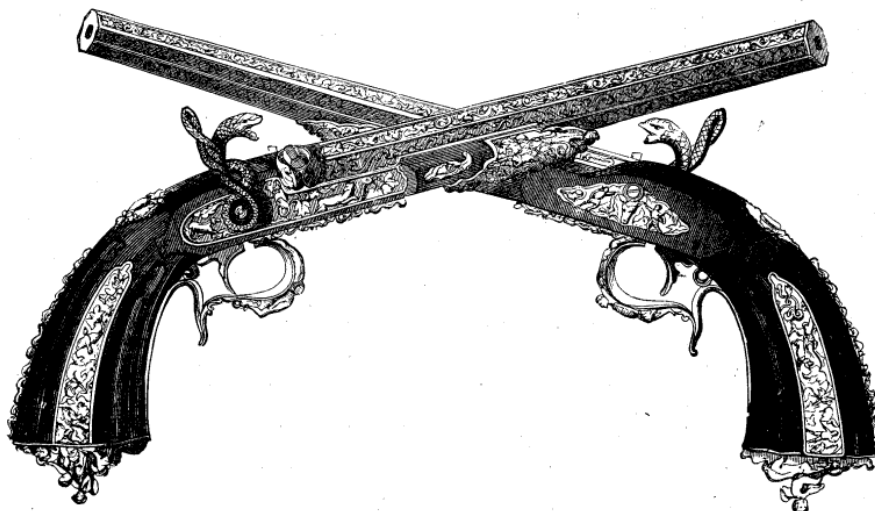
Prie-Dieu et Autel, par M. Polt (de Vienne.)

## ARQUEBUSERIE.

(M. DEVISME.)

Nous avons eu déjà occasion de nous occuper de M. Devisme. Sans contredit, M. Devisme est l'armurier le plus populaire et le plus habile peut-être de notre temps. Il a porté dans sa profession un tel goût, il a étudié avec une telle conscience les dangers de ses produits, qu'il les a complètement écartés. Nous ne passons pas devant la boutique d'un armurier sans songer que l'homme qui tient dans sa main l'arme qu'il prépare y tient aussi la vie de ceux à qui elle est destinée.

Il faut donc un sentiment de philo-



Pistolets (M. Devisme.)

belles productions qui prennent la consistance du bois le plus solide.

On comprend que le moulage de cette matière se prête facilement à toutes les combinaisons; et, en outre, la teinture peut donner aux meubles, aux sculptures, aux objets d'ornementation telle couleur qui leur donne une ressemblance parfaite avec les divers bois que l'on veut imiter.

Il y a mieux : cette substance peut se prêter même à des travaux d'une grande dimension. Ainsi, dans la section des Beaux-Arts (classe 30) la fabrication du papier mâché s'y montre sous forme de moulures d'un grand travail, comme dans le dragon de 4 mètres de long et le chapiteau d'une colonne de l'ordre corinthien.

Des bois de lit sculptés, des tables de travail et d'ornementation pour les boudoirs et pour les salons, se prêtent, au moyen de cette substance, à toutes les combinaisons, et il en est qui, par la peinture même, ressemblent aux tables de laque chinoise.

Une question qui nous préoccupe toujours, c'est de savoir si la fabrication de cette espèce d'ameublements est à bon marché. Nous croyons qu'en Angleterre, et surtout en Autriche, elle est réalisable. En France, il n'en serait pas autrement. On a déjà fabriqué de ces meubles, et leur prix a toujours dépassé de beaucoup les prévisions que l'on en concevait. C'est là une question de la plus haute importance, sur laquelle toujours doivent se porter les esprits. Il est nécessaire, il est indispensable de la résoudre,

pour que le problème que l'on cherche soit complètement résolu. Il est évident que si la substance dont nous parlons se prête aussi facilement qu'on le suppose aux travaux d'ébénisterie, on pourra faire des incrustations imitées qui remplaceront les belles tables que l'on a pu exposer à Londres, et qui contiennent jusqu'à 10,000 pièces de bois natifs et étrangers.

sophie très-sûr, et qui anime le fabricant chaque fois qu'il termine un de ces splendides fusils, un de ces brillants pistolets, l'ornement et le plaisir des chasseurs et des gens du monde. Or, nous savons que M. Devisme a conscience de son travail et qu'il se préoccupe avant tout du sens philosophique de cette espèce de mission.

M. Devisme a inventé un ingénieux appareil au moyen duquel on peut éprouver la poudre que l'on veut mettre dans le fusil qu'il livre. Il faut faire une étude particulière de cette dose, qui joue un très-grand rôle dans la question de sécurité.

## EXPOSITION DE LONDRES.

(Voir tous les N<sup>os</sup> du Palais de Cristal, depuis le n<sup>o</sup> 10).

Les industriels du continent pourront tirer d'utiles enseignements de leur voyage au Palais de Cristal, en échange des guinées qu'ils y auront laissées.

Nous leur signalons, en premier lieu, le dogme fondamental de l'industrie anglaise, la *spécialité*, qu'ils doivent s'empresse de substituer à la *boulimie* ou fringale manufacturière qui les étouffe.

*Ne faire qu'une chose, et la bien faire*, tel est le pivot de cette doctrine.

Tout prendre et tout entreprendre, telle est la pitoyable erreur des nations qui adorent les faux dieux du *laissez-faire* et de la *libre concurrence*. Aussi, voit-on leurs principaux établissements périr, les uns après les autres, d'engouement et de pléthore, ce qui n'arrive jamais aux établissements anglais.

Un exemple fameux de cette glotonnerie manufacturière, que nous allons esquisser, suffira pour démontrer les dangers de la liberté d'accaparement universel et la nécessité d'y mettre un terme. Un industriel d'origine anglaise, tombé, quelque temps après la grande révolution, sur une contrée parfaitement déblayée d'entraves légales, terre vierge encore de toute grande entreprise, ouverte au libre parcours, et abandonnée au libre pacage manufacturier, se dit : Plantons notre tente industrielle sur les bords de la Meuse, comme mes concitoyens ont planté leur tente commerciale sur les rives de l'Indus, et en endormant de leurs promesses dorées les naïfs souverains de ces régions lointaines, qui les protègent, les aident et les favorisent de toute la puissance de leurs armes et de leurs trésors.

Ainsi dit, ainsi fait.

Les locaux, les millions, les faveurs du pouvoir néerlandais, rien ne fit défaut à cet intrépide aventurier, qui débuta par la fabrication de métiers à filer : c'était suffisant pour sa spécialité et sa capacité.

Mais, se dit-il un jour, puisque je fais des métiers à filer, pourquoi n'établirais-je pas des filatures ? Et il établit des filatures de toute espèce.

Mais, puisque j'ai besoin de beaucoup de fer, pourquoi n'établirais-je pas des fonderies et des forges ? Et le voilà qui bâtit des hauts-fourneaux et des laminoirs.

Mais, puisque j'emploie beaucoup de combustible, pourquoi n'exploiterais-je pas la houille ? Et le voilà à la tête d'une ou deux houillères.

Mais, puisque je fais du fer et que j'ai du charbon, pourquoi ne ferais-je pas des machines à vapeur, des bateaux à vapeur et des voitures à vapeur ? Et le voilà à la tête du plus grand atelier de machines qui ait jamais existé.

Mais, puisque je fais des machines, il faut que je m'intéresse dans toutes les industries, auxquelles je fournirai des outils. Et le voilà propriétaire de papeteries, de faïenceries, de draperies, etc.

Mais, puisque je ne puis fournir aux demandes qui me sont adressées des pays lointains, pourquoi n'y aurais-je pas des succursales ? Et le voilà qui en établit en Hollande, en Pologne, en Russie et jusqu'en Amérique.

Dix ans de plus, il se serait emparé de la Chine et du Japon. Mais...

Le dieu qui met un frein à la fureur des flots,

Sait aussi mettre un terme à l'appétit des sots.

Nous laissons à ses actionnaires le soin de calculer les dividendes que ce marquis de Carabas industriel leur a laissés.

Nous passons légèrement sur les appendices qu'il était entraîné chaque jour à raccrocher à l'une ou l'autre de ses grandes entreprises, telles qu'une fabrique de cardes, de clous, de boutons, et le chemin de fer de Paris à Bruxelles, qui n'a tenu qu'à un fil.

Quelle forte tête il devait avoir, direz-vous, pour monter, entretenir et diriger soixante et un établissements différents, dont un seul absorberait la plus vaste capacité industrielle de notre époque ?

Vous êtes dans l'erreur ; il ne faut que de l'audace, et encore de l'audace ; mais de capacité spéciale, point. La science, l'instruction, le calcul, la raison, rendent timide et modeste, et

*audaces fortuna juvat*. Remarquez bien que l'aphorisme latin ne dit pas *sapientes*.

On ne saurait croire combien de mal a fait ce misérable dicton païen parmi les chrétiens de nos jours. On ne voit partout que plongeurs qui se lancent les yeux fermés dans le gouffre de l'inconnu. Les entreprises les plus bizarres, les plus extravagantes s'organisent, pour exploiter des industries inouïes, des machines impossibles et d'ineffables spéculations.

Quant aux bonnes choses, aux inventions rationnelles, dans lesquelles on voit clair d'un bout à l'autre, elles n'ont aucune chance de trouver des capitaux, parce qu'elles n'offrent que 20 ou 30 0/0 de dividendes assurés ; mais parlez-vous des machines à mouvement continu, des moteurs gratuits, du *perpetuum mobile*, comme disent les Allemands, vous trouverez des millions, car ce n'est pas 30 0/0, c'est 3,000, c'est 300,000 0/0 que les spéculateurs vous font voir en perspective. Comment résister à cette brillante hallucination ? On aime tant l'inconnu, le mystérieux, le merveilleux, qu'on se hâte de placer ses épargnes à toutes les loteries des lingots d'or. Mais, nous le répétons, gare au jour du tirage et de l'universelle déception !

Il est bien temps, direz-vous, d'aborder la *spécialité* que vous prônez, et de nous dire comment les Anglais y marchent à grands pas, et pourquoi nous en sommes si loin. Il ne suffit pas de nous crier : Imités les Anglais, comme une foule d'écrivains *surfaciens* nous le répètent sans explication ; il faut approfondir les causes de leur supériorité et nous les étaler, comme on dit, en *tartines* assez appétissantes, pour nous faire éprouver le désir d'y mordre.

Eh bien, ce qui s'oppose à la spécialisation de l'industrie sur le continent, nous allons vous le dire : c'est le *communisme* manufacturier qui règne chez vous, et qui est limité, en Angleterre, par des patentes bien défendues ; c'est le droit du libre pacage intellectuel que vous avez rétabli, en brisant toutes les clôtures des monopoles et privilèges qui protégeaient injustement, mais toujours utilement, les concessions quelquefois royales que l'Angleterre a su respecter en ce qu'elles avaient de bon.

En supposant que vous eussiez poussé votre expérience jusqu'au bout, et renversé les murs de la propriété foncière, en la laissant ouverte aux maraudeurs et aux braconniers, auriez-vous le droit d'être étonné du désordre dont les accapareurs et les aventuriers de toute espèce auraient rempli la France ? Cette France, qui vaut aujourd'hui cent milliards, n'en vaudrait certainement pas dix.

Eh bien, la propriété industrielle et commerciale de l'Angleterre, qui vaut à elle seule 40 milliards, puisqu'elle en rapporte deux, ne vaudrait pas plus que la vôtre, c'est-à-dire quinze à vingt d'après ce que vous produisent vos exportations, si l'Angleterre n'avait pas posé de limite à l'appétit des fabricants.

Comment ne comprenez-vous pas que, puisque le partage, le clôturage et la division du domaine matériel sont un moyen sûr d'accroître le nombre des propriétaires et la fertilité, le partage, le clôturage et la division du domaine intellectuel produiraient le même effet ?

Assurément cette division aurait pour résultat d'augmenter le rendement.

Le rendement ! Comprenez bien toute la magie de ce vilain mot.

Mais vous êtes pressé, et vous criez : Au fait, avocat ! Nous y voici : nous la soulignons pour que vous reteniez bien votre formule :

*La spécialisation est la fille de l'appropriation légale de toutes les industries, fabrications et inventions diverses, entre les mains de ceux qui les auraient, les premiers, imaginées, acquises ou importées.*

Cette appropriation entraverait ou contraindrait les industriels au respect mutuel des limites, et l'empiétement devenant plus difficile, le libre parcours se trouverait naturellement réprimé. L'ordre s'établirait sur le terrain industriel comme sur le territoire agricole ; chacun aurait ou pourrait avoir son enclos plus ou moins grand, qu'il ne pourrait agrandir que dans les limites de sa capacité, de son activité et de sa probité, et non selon sa glotonnerie et sa voracité.

Voici un exemple, pris au hasard au milieu de la salle des machines mouvantes du Palais de Cristal, qui nous fera mieux comprendre.

Un mécanicien très-ordinaire, mais qui aurait pu entreprendre, comme les autres, toutes sortes de machines, s'est borné à la *spécialité* des instruments à broyer, triturer, concasser, piler, pulvériser et porphyriser toutes les substances imaginables ; il a inventé, perfectionné ou acquis tous les appareils et outils concernant son état, et s'est mis à tourner, tailler, creuser, polir le granit, le porphyre, le quartz, l'agate, et les moaires pyromaque les plus rebelles à l'acier trempé, au cyanure de potassium. Il a formé des ouvriers spéciaux à ce travail spécial, et a fini par acquérir une clientèle européenne d'abord, devenue universelle aujourd'hui par suite du succès hors ligne qu'il a obtenu à l'Exposition, pour ses machines à broyer à sec, à froid, à chaud, à l'eau, à l'huile, au gras, au maigre, comme on le désire, à partir du grand moulin à chocolat jusqu'au petit mortier homeopathique qui est capable de porter la dynamisation des remèdes jusqu'à l'exacerbation, si on le désire. Il ne manque plus que le pulvérisateur d'éponges du docteur Mure.

Qui ne comprend qu'une pareille industrie est assise sur d'impérissables fondements, et qu'elle est appelée à constituer une fortune héréditaire à la lignée de l'auteur, dont le nom porté, par le bâti de ses machines, dans toutes les contrées du globe, durera tout aussi longtemps sous la forme d'*Hermann, le broyeur de chocolat*, que celui de *Napoléon, broyeur de couronnes* ? Nous n'avons qu'un petit conseil technique à lui donner ; c'est de tourner le cône de ses broyeurs à l'envers, si mieux il n'aime les tenir simplement cylindriques, afin qu'ils ne puissent avancer qu'en glissant ou glisser en avançant ; la besogne en avancera d'autant.

Un des avantages de la spécialité, c'est de pouvoir résister aux crises politiques ou commerciales locales ; car si les commandes s'arrêtent dans un pays, elles continuent d'arriver de tous les autres. Mais quand tout le monde prétend tout faire, on ne fait qu'un peu de tout, et on le fait mal ; personne n'acquiert une supériorité bien marquée, une clientèle définitive, parce qu'on ne peut donner une publicité suffisante à une quantité d'articles qu'on ne fabrique pour ainsi dire qu'accidentellement et que beaucoup d'autres fabriquent également, en manière d'accessoires. Cela s'appelle de l'anarchie du gâchis, et nous sommes, pour longtemps peut-être, en plein gâchis industriel et commercial. Vienne donc le règne de la *spécialité* pour nous tirer de là !

Mais la *spécialité* ne peut sortir que d'une bonne loi sur les brevets et les marques qu'on renvoie sans cesse aux calendes grecques.

Ne serait-il pas bon, par exemple, qu'Erard ne fit que des pianos à queue, qu'il fait si bien ? Pleyel, les pianos carrés ou il excelle ? Blanchet, les pianos droits ? Pape, les pianos multiformes remplis d'inventions nouvelles ? Il obéirait ainsi au génie qui le pousse aux innovations dont les autres savent mieux profiter que lui ; car nous n'avons pas vu à l'exposition un seul perfectionnement dans les pianos pour lequel Pape ne soit breveté depuis longues années. Cet homme est à sa partie ce que *Cavé* est à la sienne ; ces deux observateurs font pour les besoins de leur travail courant de très-grandes inventions presque sans s'en douter. Ils n'arrêtent pas une minute leur attention sur un objet quelconque sans trouver à l'instant un moyen de faire mieux, et ils le font immédiatement, parce qu'ils ont l'outil à la main et la main à l'outil. Avant peu nous verrons sortir de leur cerveau des inventions étranges et d'une simplicité qui prouve ce que peut la prestesse du coup d'œil aidé d'une longue expérience.

Il suffirait d'une demi-douzaine d'hommes semblables, qui ne sortent pas de l'École polytechnique, pour enrichir la France, si leurs découvertes ne devenaient pas la proie des éperriers qui planent continuellement sur la tête des chercheurs, et les empêchent de gratter le sol de la Californie industrielle.

Tant que les enfants d'Eden seront subordonnés aux enfants de la bête ; tant que les *Caucasiens*, doués de l'esprit de combinaison, seront

les esclaves des *Autochtones*, qui en sont privés et qui s'en vantent, l'accessibilité à la propriété de leurs œuvres leur sera disputée; ils n'obtiendront ni la *spécialisation* de l'industrie, ni la responsabilité individuelle, ni la création de nouveaux propriétaires et de nouveaux contribuables, parce que tout cela sont autant d'invention, et que toutes les inventions amènent des révolutions en industrie, et ne sont, pour la plupart, que des *illusions*, disent les cerveaux stériles. Soit; mais comme l'existence humaine se compose en grande partie d'*illusions*, et que vous avez droit de prélever un impôt sur la vie, il ne faut pas que les illusions échappent à l'impôt. Ce raisonnement mérite l'attention du fisc.

Mettez donc les *illusions* en régie comme la poudre et le tabac, vendez des *illusions* aux inventeurs du monde entier, lèvez la dime sur toutes les richesses imaginaires de ces fous du Pyrée qui n'ont pas le droit d'en user gratuitement, et qui ne demandent pas mieux que de payer pour jouir du *droit commun*; concédez-leur des majorats dans les vastes régions de l'imagination, auxquelles vous n'attachez aucune valeur; permettez-leur de se tailler des habits dans le ciel azuré, et d'aller à la conquête des villes du mirage dans le brillant désert de l'hallucination; puis tendez-leur votre escarcelle, et ils la rempliront d'écus sonnans, comme vous remplissez celle de tant de jongleurs qui ne vous servent que des illusions mensongères et de vaines fantasmagories.

Que risquez-vous de donner à celui qui vous le demande, l'argent à la main, le droit de créer, de nourrir et de garder ses illusions, puisqu'il paiera son parchemin aussi volontiers qu'on payait ceux du chevalier d'Hozier?

Ne voyez-vous pas que vous les rendez bien heureux, tout en leur faisant solder l'espoir d'une vie meilleure? Combien de rêves dorés n'avez-vous pas fait éclore dans le cerveau des prolétaires en leur vendant le spectre du lingot d'or!

Qu'on les appelle à l'émeute aujourd'hui; soyez sûrs que pas un possesseur de billet ne descendra dans la rue avant le tirage.

Eh quoi! vous hésitez parce que MM. Quentin Bauchard, de la Ribossière et Schneider ont peur? Craindraient-ils que quelques-unes de ces illusions ne devinssent des réalités? Regretteraient-ils d'avoir concédé un acre de sable à un malheureux, qui pourrait, le coquin, s'en faire un beau jardin? Cela ne serait ni poli ni politique. Vous voyez bien qu'il n'y a qu'à gagner de donner à chacun la propriété de son idée; car tout le monde a une idée, et chacun croit son idée excellente; permettez-lui donc de payer pour son idée tant qu'il y croira; et tant qu'il y croira, il paiera.

Nous connaissons plus de cent inventeurs du mouvement perpétuel qui, le jour de l'émeute, se seront tous rangés, nous n'en doutons pas, parmi les défenseurs de la propriété, parce qu'ils sont persuadés qu'ils deviendront millionnaires l'année prochaine, et ils le croiront tant que vous ne ferez pas l'imprudence d'annuler leurs brevets.

Courage donc, s'il en faut, pour encaisser le tribut de ces millions de Caucasiens insensés, répandus comme les Hébreux parmi les nations; prélevez sur eux un impôt volontaire et progressif qui amènera le dégrèvement progressif de la propriété foncière, qui porte tout le fardeau de l'impôt, comme vous dites. En imposant les fous, vous aurez plus de contribuables qu'en imposant les sages, et ces prétendus fous vous béniront et rempliront le vide fait dans vos finances par vos prétendus sages.

Soyez donc assez raisonnables pour préférer l'argent et les actions de grâces aux malédictions de ces innombrables lunatiques de tous les pays, qui font des livres, des opéras, des dessins, des statues, des cosmétiques, des alliages, des outils et des inventions de toute nature.

Ouvrez donc dès demain le grand-livre et la grande caisse de l'impôt des *illusions*; enfoncez-vous dans cette terre promise de la fiscalité sans violence; accordez la protection de vos lois à la marque de tous les fabricants du monde, afin qu'ils puissent poursuivre les plagiaires du nom, du signe, de l'emblème, de l'estampille, de l'étiquette, de l'enveloppe, de la bande, du cachet ou du timbre dont ils croiront devoir abriter leurs produits contre le vol et la fraude.

Prélevez le même impôt de protection sur les écrivains, les musiciens, les dessinateurs, les modeleurs, les graveurs, les embosseurs et les estampeurs du monde entier.

Ne refusez pas un tribut volontaire que l'univers demande à vous payer, pour obtenir la révocation du droit d'*aubaine*, si injustement rétabli contre les producteurs intellectuels. Le nombre de ces contribuables, tant étrangers que nationaux serait si considérable, que nul ne peut dire où s'arrêterait le chiffre de vos recettes annuelles.

La difficulté de déterminer exactement ne doit pas vous engager à repousser l'initiative d'une mesure que vous vous repentiriez éternellement d'avoir laissé prendre par l'un ou l'autre de vos voisins.

Vous voudriez sans doute savoir maintenant quels sont les arguments victorieux qu'on oppose à des vérités plantées aussi carrément depuis vingt ans *coram populo*? Les voici; et nous jurons n'en avoir jamais entendu d'autres: — Oui, mais... qui sait?... peut-être!...

On ne veut pas! On craint... — Il y a tant de systèmes qui paraissent bons!... C'est peut-être une utopie socialiste, dit un ministre; voilà pourquoi je m'en défie.... — L'avez-vous lui demandé un conservateur. — Est-ce qu'on lit des utopies? répond l'intrépide logicien.... — On peut sans doute différer d'opinion avec vous sur plus d'un point, nous écrit un autre ministre; mais il ne les indique point, et pour cause. — C'est de la conservation, et je n'en veux pas, dit un communiste. — Il y a déjà trop de propriété, dit un proudhoniste. Quant aux économistes, ils ne nous reprochent qu'une chose, c'est d'avoir décoché quelques épigrammes au *laissez-faire*.

A ceux qui craignent de déranger quoi que ce soit, nous démontrons que nous laissons tout comme il est, et que nous ne voulons organiser et approprier que ce qui sera demain.

Ce qui s'oppose à l'adoption de vos idées, nous disent les plus malins, c'est d'avoir trop raison, et il n'est pas bon d'avoir trop ou trop tôt raison, parce que c'est humiliant pour ceux qui ont tort; et vous prouvez que tout le monde a eu tort de n'avoir pas vu clair plus tôt dans cette question, dont la solution, bonne ou mauvaise, doit amener, selon vous, le salut ou la perte de toute société basée sur la religion, la loyauté et la justice. Nous ne parlons pas de celles qui sont fondées sur la mutualité du vol et de la fraude, sur la fourberie et la violence, sur le droit du plus fort: celles-là se soutiennent depuis l'origine des siècles; mais la nôtre, qui a la prétention d'être assise sur le *droit commun*, est en danger de se dissoudre dès qu'elle ment à son principe, qui est la justice.

Mais voulez-vous savoir ce que c'est que la justice? Retenez bien cette définition nouvelle que nous ne pourrions jamais assez répéter:

*La justice est l'électricité statique du monde moral; des que son équilibre est rompu, il tend sans cesse à se rétablir, même avec éclat. Ces éclats s'appellent, en physique, tonnerre et foudre; en politique, émeutes et révolutions.* Voilà ce que c'est que la justice; tant pis pour les gouvernements qui ne la pratiquent pas en tout et pour tous!

Or y a-t-il justice d'enlever à un inventeur, après quinze ans, la machine qu'il a construite, lorsqu'on laisse perpétuellement à l'architecte la maison qu'il a bâtie?

Y a-t-il justice de condamner le premier à l'amende préalable des brevets d'invention, et de dégrever le second de l'impôt pendant plusieurs années?

Y a-t-il justice d'exercer le *communisme à terme* contre la propriété intellectuelle, quand on abrite la propriété matérielle sous l'égide de la pérennité?

Y a-t-il justice de traiter différemment l'auteur d'un livre, d'une partition, d'un tableau, et l'auteur d'une machine, d'un outil, ou d'une œuvre d'imagination quelconque?

Y a-t-il justice de donner à perpétuité, à l'un le champ qu'il a acheté du produit de ses économies, et de refuser à l'autre la propriété perpétuelle de l'appareil qu'il a inventé ou acheté d'un inventeur, également avec le produit de ses économies?

Cette injustice n'est pas une légère exception, une insignifiante anomalie dans nos codes; c'est

une immense avarie qui diminue au moins de moitié la valeur de nos institutions; c'est une tache d'huile qui s'est étendue sur la moitié de l'étoffe dont le drapeau de la civilisation est formé, et qui menace de le souiller tout entier; c'est enfin la cause réelle, mais sourde et non formulée jusqu'ici, du malaise, de la misère et des troubles qui règnent dans le milieu social.

Nous terminerons par une figure qui servira de résumé et de conclusion à tout ce que nous venons de dire.

La justice veut que chacun puisse prendre librement, dans le milieu social, la place qui lui est naturellement assignée par sa pesanteur ou sa valeur spécifique actuelle. Il faut que l'huile surnage l'eau, que les esprits surnagent l'huile, et que les essences, et les arômes occupent le haut du vase et la lie le fond; mais si vous refoulez incessamment, par un travail de Sysphé, les huiles, les esprits et les essences dans la lie, vous n'aurez, à la place d'un milieu limpide et tranquille, qu'un milieu troublé, agité, tourbillonnant, bouillonnant, et en perpétuelle fermentation.

Il ne faut donc violer en rien les lois éternelles de la gravitation, pas plus dans le monde moral que dans le monde physique; car l'un n'est que le reflet de l'autre, et l'on ne saurait impunément scinder ou dédoubler l'œuvre du Créateur.

JOUBAU,  
Directeur du Musée de l'industrie belge.

#### REVUE DE L'EXPOSITION DE LONDRES.

Perse. — Tunis. — Chine. — Mœurs chinoises, etc.

#### PERSE.

L'exposition de la Perse se borne à un très-petit nombre de produits.

On y remarque quelques minces échantillons de tissus; des statuette en ivoire, des pipes de différentes formes, de la soie grège, des grains, quelques livres persans, une casaque en soie blanche peu différente de celles que portent les Chinois des basses classes. La patience des dames persanes se révèle dans un mouchoir fort élégant, à la broderie duquel l'une d'elles a consacré, dit-on, deux années.

Les albums et les peintures exposés dans les vitrines de la Perse sont dus à des voyageurs anglais.

#### TUNIS.

A côté de deux grands tapis, d'assez médiocre qualité, qui annoncent l'exposition tunisienne, on est étonné d'apercevoir, non pas des produits africains, mais des produits du Chili et du Pérou. Le premier de ces pays a envoyé des fruits, des bois et quelques échantillons de ses riches et nombreux minerais de cuivre et d'argent. Le second est représenté par des fourrures de chinchilla, quelques couvertures de laine et d'élégants objets en filigrane, parmi lesquels se font particulièrement remarquer une délicieuse corbeille et deux charmantes statuette représentant des paons.

La gauche de l'allée appartient réellement à Tunis, dont le nom est inscrit à l'entrée. Quelques beaux tapis, des châles, des couvertures, des vestes brodées et des burnous préviennent en faveur de l'industrie tunisienne, qui nous montre, un peu plus loin, des produits dignes de rivaliser avec ceux de la Turquie: ce sont de magnifiques selles, à hauts rebords, recouvertes de velours rouge à broderies d'or, et munies de fontes de pistolets également dorées. Rien de plus riche que les vêtements de soie, les surtouts, les pantalons, les dolmans à brandebourgs, les burnous militaires, qui remplissent les vitrines tunisiennes. L'or est prodigué sur tous ces tissus en larges et élégantes broderies. Pas une trace de l'influence européenne dans tout cela.

Ces magnifiques étoffes contrastent avec les habits communs dont les murs sont tapissés, et surtout avec les produits vraiment patriarcaux qui sont étalés dans la seconde grande salle de Tunis. Là se dresse une tente en laine grossière, recouverte de peaux de lions, habitation primitive d'une race nomade et guerrière. Là nous apercevons des objets dont les formes antiques et la simplicité nous font penser aux personnages de l'Ancien Testament. Ce sont des vases en terre,

(Voir la suite page 562.)

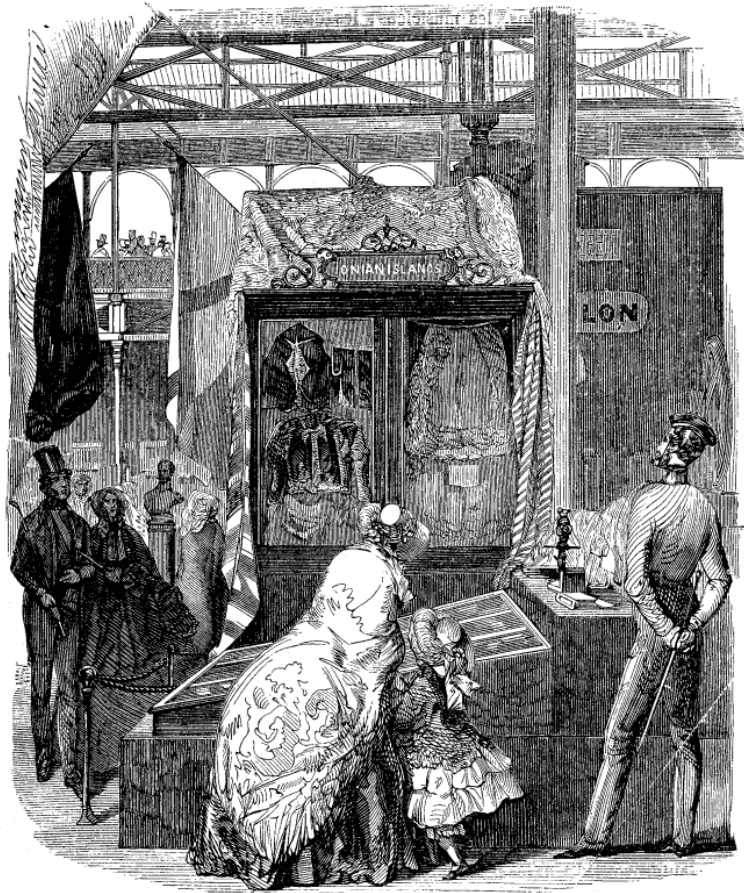
VITRINE

A L'EXPOSITION DE LONDRES.

La vitrine re présentée par ce dessin est une des scènes de l'Exposition, lorsque la foule s'y présentait, au commencement du mois de juin. Nous ne voulons pas en critiquer l'exécution; mais, comme détail, il nous a paru curieux de faire apprécier certaines dispositions intérieures de ce Palais d'Hyde Park, dont on n'a donné que des vues fort étendues et dans des proportions gigantesques.

Nous nous étonnons que les spéculateurs qui cherchent des idées à appliquer n'aient pas importé en France quelques échantillons de l'Exposition, pour donner à ceux qui n'ont pas traversé le détroit une idée à peu près exacte de cette immense collection. On aurait pu faire connaître dans une exposition réduite les plus belles productions qui ont été envoyées à Londres. On aurait plus fait connaître à la France le commerce des nations étrangères par les objets mêmes que par des articles raisonnés.

L'intérêt qui s'attache à l'étude des produits industriels commence à s'étendre; on a besoin de se rendre compte de ce que les nations sont aptes à fabriquer, et l'on comprend que si, lorsque le terme de l'Exposition arrive, un spécimen des produits était envoyé en France, en Allemagne, dans les pays où l'in-



Vitrine à l'Exposition de Londres.

dustrie se développe, ce serait un puissant auxiliaire à cette étude même, à ces progrès. Avoir sous les yeux ces échantillons, recevoir des fabricants des indications utiles, se mettre en relation avec eux, serait le complément, le corollaire indispensable des voies et moyens employés pour établir entre les nations des rapports industriels.

Nous recommandons cette idée aux associations commerciales et industrielles. Lorsque les exposants vont être appelés à remporter leur marchandise, à les retirer de ce grand centre, il est évident qu'ils seront fort heureux de se débarrasser de ces échantillons pour les produire. On parle de ventes à l'encan, etc., etc. Rien ne serait plus propre ni plus favorable à la propagation du commerce étranger que ces expositions partielles.

Ce serait, en effet, le meilleur moyen, de mettre en relation les fabricants de produits similaires. Quel est le but principal que les organisateurs de l'Exposition ont voulu atteindre? C'est de mettre les industriels sur la voie d'une communauté complète d'efforts pour réaliser les rêves du génie. Or, cette communauté ne peut avoir de mobile plus fort que la connaissance parfaite des moyens: question de franchise pour arriver au bien-être. L'effet sera digne de la cause.

GROUPE D'ENFANTS EN PLATRE,

PAR JONES.

Ce groupe, qui est, comme on peut le voir par la vignette seule, une heureuse composition, était au Palais de Hyde Park entouré d'un trop grand nombre d'objets pour que l'on pût l'examiner convenablement. C'est, du reste, le reproche que l'on fait à la disposition adoptée pour les œuvres d'art. On voit que l'industrie a été favorisée.

C'est dans la partie sud-ouest que se trouve le travail de M. Jones. Quel est celui des deux animaux à qui le nom de *Favori*, que lui donne le sculpteur, s'applique le mieux? Est-ce au poney? est-ce au chien?



Groupe d'Enfants, en plâtre, par Jones.

Grande question dont la réponse est dans le cœur de ces chers petits enfants pleins de tendresse pour ces deux amis, qui, eux aussi, les pauvres bêtes, paraissent se réjouir bien sincèrement des caresses qu'ils reçoivent. On ne peut se faire une idée de la beauté de ces chevaux du Shetland et de ces chiens d'Écosse, soyeux, d'une crinière luxuriante, pleins d'agilité et de douceur. Le sculpteur n'a pas eu là à donner cours à son imagination que l'on estime. Ces enfants sont de la famille de M. Mendell, et les animaux sont deux favoris de ces charmantes petites créatures qui s'y lient avec tant d'élan. Pour les artistes, de tels modèles sont une bonne fortune.

L'ARCHANGE TERRASSANT  
LE DÉMON,

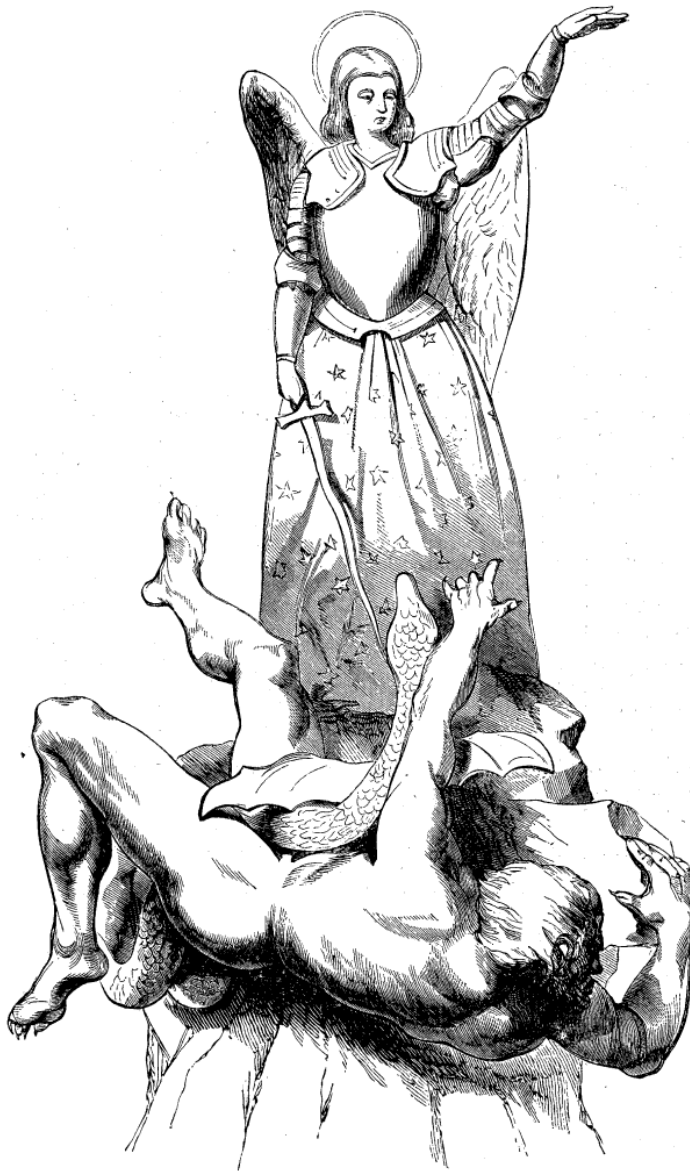
Par Duseigneur.

Quand on entre dans la grande galerie de l'Est, les regards sont frappés tout-à-coup par l'aspect d'une statue colossale qui domine cette galerie et qui, par l'effet saisissant qu'elle produit, semble s'élançer au-dessus du sol. Cette statue est le groupe de Duseigneur, représentant l'archange saint Michel terrassant le démon. Il est difficile de rendre avec plus de vérité, plus de noblesse et à la fois plus de force, la domination de l'archange. Il y a dans ses traits une expression de douceur divine et dans son attitude une puissance qui se révèle indomptable. Quant à Satan, ceux qui ont vu la chapelle Sixtine à Rome, ce chef-d'œuvre de Michel-Ange, peuvent seuls se figurer Satan vaincu, terrassé, s'élançant dans le gouffre où le précipite la volonté de Dieu. Ce groupe est d'un effet saisissant. Les grandes proportions dans lesquelles il est exécuté sont proportionnées à l'immense vaisseau du palais de Hyde Park, et le jour qui inonde ce groupe de lumière lui donne toute son importance et son éclat.

## HARMONIUM

De MM. Luff et C\* (de Londres).

Dans notre numéro du 21, nous avons donné sur les orgues et harmoniums qui sortent des ateliers de M. Debain, des renseignements précis et détaillés. On peut y voir de quelle utilité sont ces instruments pleins de mélodie pour l'art musical. Le dessin ci-dessous représente un harmonium de MM. Luff, de Londres. Cette maison est en grande réputation en Angleterre, et l'instrument qu'elle a exposé est un des plus beaux meubles de ce genre. Le soin avec lequel elle fabrique nous donne la certitude qu'elle a rendu complé-



L'Archange terrassant le démon, par Duseigneur.

tement l'effet que l'on veut atteindre avec les nouveaux procédés employés par les inventeurs de l'harmonium.

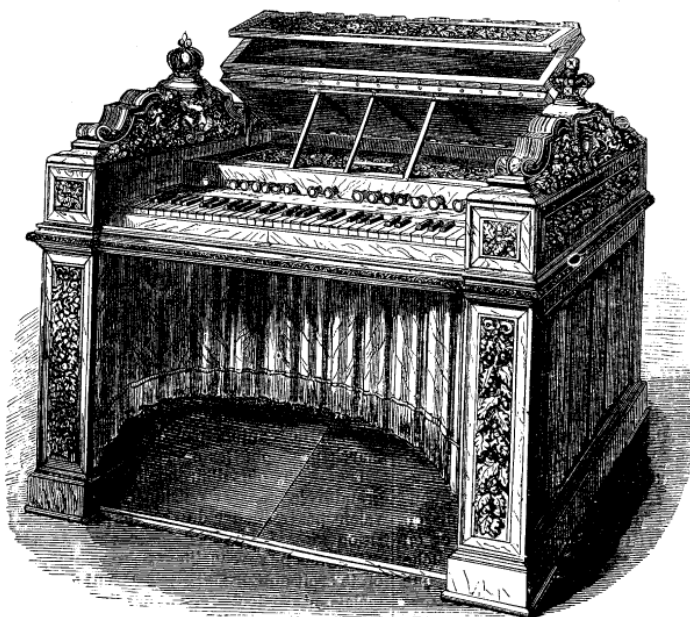
Un avantage que présente l'instrument de MM. Luff, c'est le bon marché. Il est à désirer que pour les temples, les chapelles, l'on puisse avoir à propager ce mélodieux instrument. Dans les campagnes surtout, l'on ferait bien de substituer la véritable harmonie à cette musique qui n'a pas toujours pour résultat de maintenir une gravité nécessaire au culte divin.

## L'ENFANT AU NID D'OISEAUX,

Par G. Emanuelli (de Milan).

Presque toute la partie des produits envoyés par l'Autriche et qui représente des objets de beaux-arts, sort des ateliers de statuaires italiens. Cependant, nous devons faire mention d'un artiste fort distingué, M. Gasser, de Vienne, qui a envoyé plusieurs sujets en bronze. On remarque une Vénus au bain, un beau modèle de fontaine, un vase de fleurs où le zinc vient s'unir au bronze. Nous devons aussi parler de M. Kahsmann, dont nous avons donné la belle statue de l'Hébé avec l'aigle, et de M. Max, de Prague, qui a envoyé deux beaux groupes de marbre.

Pour le reste, ce sont presque tous des artistes italiens, et, parmi eux, M. G. Emanuelli, qui a exposé un de ces petits chefs-d'œuvre qui rappellent l'antique. C'est un jeune enfant qui tient un nid et qui prend sur lui de conserver à la vie ces petits oiseaux, confiants et captifs, qui tendent leurs becs vers leur mère, que cet enfant (*cet âge est sans pitié*, dit La Fontaine) prend un malin plaisir à leur faire désirer. Il y a dans ce groupe un sentiment charmant de composition, d'une vérité naturelle, qui en fait tout un petit drame de douce sollicitude.



Harmonium, par MM. Luff et C\* (de Londres).



L'Enfant au nid d'oiseau, par G. Emanuelli (de Milan).

des cruches à deux anses et de forme allongée comme celle dont Rebecca devait se servir ; de la poterie commune en métal, des callebasses, des outres, des tissus en étamine et des couvertures grossières.

Les chaussures tunisiennes se distinguent par leur ampleur excessive ; on voit qu'elles sont destinées à un peuple de marcheurs peu soucieux de faire le petit pied. L'odeur qu'elles exhale est exactement celle du cuir de Russie ; elles doivent être préparées de la même manière : singulière analogie, eu égard à la distance qui sépare les deux pays.

On remarque encore des chapeaux de paille pour hommes, qui se rapprochent de ceux de nos paysannes par la largeur de leurs bords ; quelques échantillons de savons communs ; des graines, des bougies, et une guitare d'une forme très-originale. Tous ces produits se fabriquent évidemment sur le même modèle et par les mêmes procédés depuis plusieurs siècles. C'est l'immobilité, le *statu quo* de l'industrie antique, transporté, comme pour faire contraste, dans le palais des merveilles et des progrès de l'industrie moderne.

#### CHINE.

Tunis touche à la Chine, dont le compartiment se trouve placé près de la porte principale du Palais de Cristal, au commencement ou à la fin (si l'on aime mieux) de la partie de l'Exposition occupée par les nations étrangères.

Les produits chinois n'ont point été envoyés par les soins ou sous les auspices du gouvernement du Céleste-Empire, opposé à tout ce qui peut établir des rapprochements et des rapports politiques entre la Chine et l'Europe. Ces produits ont été, non pas fournis par des exposants, mais achetés à des marchands. C'est par des Anglais fixés à Canton ou à Hong-Kong qu'ils ont été recueillis.

L'exposition chinoise manque donc de ce caractère officiel qui distingue celles des autres pays. C'est un petit musée, une collection de curiosités, beaucoup trop incomplète pour donner une idée quelque peu exacte de l'état de l'industrie et des arts de la nation dont elle porte le nom.

Ce qui frappe tout d'abord le visiteur qui pénètre dans le compartiment de la Chine, ce sont les porcelaines et les soieries de ce pays. Nous remarquons quelques grands vases, à longs goulots, dont les dessins blancs tranchent admirablement sur un fond grisâtre. Ce genre de porcelaine est plus distingué, mais moins riche que les vases de même forme surchargés de figures grotesques de mandarins et de modèles de pagodes, que nous rencontrons aussi à l'Exposition et qui se fabriquent en plus grande quantité pour l'exportation. Les assiettes, les services à thé, sont d'une élégance et d'une légèreté extrêmes. Les peintures qui les décorent sont, en général, plus soignées que celles des grandes pièces.

L'industrie de la porcelaine est, comme on sait, une des plus importantes de la Chine, où elle existe depuis près de douze siècles. Les manufactures de King-té-Techin, dans le Kiangsi, qui sont encore aujourd'hui les meilleures de l'Empire, datent, dit-on, de plus de huit cents ans. C'est là qu'un grand nombre de marchands des provinces environnantes vont faire leurs achats. Ils prétendent que l'eau de cette localité est infiniment meilleure pour la fabrication des porcelaines que celles des autres lieux où l'on en fabrique aussi. Les matériaux employés par les Chinois dans l'industrie qui nous occupe, sont aujourd'hui parfaitement connus en Europe ; mais la légèreté et la transparence extrêmes de leurs porcelaines, que l'on n'est pas encore parvenu à égaler chez nous, pourraient faire supposer quelques secrets ou quelques particularités dans leurs procédés de fabrication. Quant à leurs peintures sur émail et à leurs dorures, elles le cèdent de beaucoup à celles de l'Europe et n'ont d'autre mérite que leur étrangeté.

Les petites pièces de porcelaine se vendent à bien meilleur marché dans les ports du nord de la Chine qu'à Canton. A Ning-po, par exemple, un service à thé de deux douzaines de tasses ornées de peintures de la plus grande élégance, ne revient qu'à environ quarante francs, tandis qu'on le paierait le double ou le triple à un marchand cantonais.

A l'époque où l'Europe ne savait pas fabriquer la porcelaine, la Chine lui en envoyait pour des sommes considérables ; mais aujourd'hui l'exportation annuelle de cet article ne s'élève guère, dans le port de Canton, qu'à une valeur de six à huit cent mille francs.

Les soieries chinoises font l'admiration du public dans le Palais de Cristal. Les satins et les damas se distinguent autant par la beauté du tissu que par l'élégance des dessins ; mais ces magnifiques étoffes, disons-le à la gloire de notre industrie, pâlissent souvent à côté de celles de Lyon.

L'industrie de la soie est en honneur dans le Céleste-Empire depuis la plus haute antiquité. Un ancien souverain de ce pays, jaloux d'encourager une industrie aussi intéressante, enjoignit à l'impératrice, son auguste épouse, de présider en personne à la culture des mûriers dans ses jardins et à l'éducation des vers à soie dans son palais.

Cet exemple n'a pas été perdu, et l'industrie sérigène a atteint, en Chine, une perfection remarquable.

On y prodigue les engrais les plus convenables, tels que la cendre et la vase des rivières, aux terrains destinés à la culture des mûriers. On émonde les arbres avec soin, on préserve les feuilles des insectes nuisibles.

La graine des vers à soie est conservée avec les plus grandes précautions. La nourriture du ver après l'éclosion, se proportionne à son âge. Les feuilles sont très-exactement pesées et étendues sur des claies d'une propreté extrême. On cherche à garantir les magnaneries de toute espèce de bruit. Les femmes chargées de l'éducation des vers sont astreintes à des règlements de propreté d'une singulière rigueur, et la température des chambres où l'on élève les vers est réglée avec le plus grand soin.

Les Chinois emploient pour la fabrication de la soie, des métiers d'un système assez perfectionné, mais bien inférieurs au métier Jacquart. C'est au talent de l'ouvrier et aux traditions manufacturières, plus qu'à toute autre cause, qu'il faut attribuer la beauté des soieries chinoises, et la supériorité que conservent les damas, les foulards de Nankin et les étoffes brochées or et argent du Tché-Kiang, et surtout les incomparables crêpes de Chine dont nous rencontrons à l'Exposition de magnifiques spécimens.

Canton expédie annuellement à l'étranger pour une dizaine de millions de francs de soieries, dont les plus belles lui arrivent des environs de Nankin.

Nous avons retrouvé au Palais de Cristal le fameux tissu de *Kia-pou*, appelé *grass-cloth* par les Anglais, et dont nous avons eu beaucoup de peine, en Chine, à déterminer la matière première. A force de questionner, nous sommes arrivés à découvrir que ce tissu était fabriqué avec la fibre d'une plante connue en histoire naturelle sous le nom d'*urtica nivæa*, plante dont les feuilles ont un peu la forme et la couleur des grosses orties.

Le *hia-pou* est la batiste des Chinois. Nous en avons compté une quinzaine de variétés chez un marchand cantonais, nommé Iko-Yun, dont les produits figurent au Palais de Cristal. Les Européens fixés en Chine tirent un parti précieux de cette étoffe : on en fait des mouchoirs, des vestes, des pantalons, des chemises, qui sont d'une grande fraîcheur en été, et qui ont l'avantage de ne pas adhérer à la peau quand elle est en transpiration.

Un produit chinois qu'on admire aussi, et à juste titre, ce sont les boîtes et les autres objets en laque.

Le vernis-laque est une résine que distille un arbre nommé *tsi-chu*, assez commun dans les provinces du Sé-Tcheun et du Kiang-si. Des incisions pratiquées dans son écorce offrent une issue facile à cette résine, qu'on recueille dans des vases attachés au dessous des entailles. On mélange, à ce que l'on nous a dit, la matière obtenue de cette façon avec diverses autres substances, avant de s'en servir ; puis on l'applique sur le bois en couches minces et en plusieurs fois : ce n'est que quand chaque couche a eu le temps de sécher qu'on en ajoute une nouvelle.

Au Japon l'on donne, à ce qu'il paraît, cinq couches différentes, au moins, et on les polit à l'aide d'une pierre douce ou d'un roseau. Quant aux in-

crustations en nacre, elles s'obtiennent, dit-on, en colorant l'une des faces de la nacre qui a été préalablement taillée à cet effet, puis en insérant le morceau ainsi préparé dans le vernis, de telle façon que le côté coloré soit placé en dessous, mais réfléchisse sa nuance à travers la nacre.

Les laques de Chine sont, en général, enrichies de dorures qui représentent des paysages, des jonques, des pagodes, des personnages fantastiques. Canton exporte un grand nombre de boîtes à thé, de plateaux, de nécessaires, de guéridons et de paravents en laque.

Les tableaux chinois exposés brillent autant par la finesse des détails qu'ils pèchent par la perspective. Les peintures d'intérieurs sont charmantes de coloris ; rien de plus délicat, de plus fini, de plus léché que les costumes. Nous remarquons quelques portraits sur verre d'une grande beauté : les artistes cantonais excellent dans ce genre comme aussi dans les peintures d'albums. Les peintres Namkoua, Youkoua et Tingkoua, de Canton, font des choses charmantes. Leurs collections d'albums industriels, d'albums de fleurs, sont de vrais trésors. Rien n'initie mieux à la vie chinoise que les dessins et les peintures qui en représentent toutes les phases, toutes les cérémonies les plus intéressantes, tous les actes les plus importants.

A l'entrée du compartiment de la Chine, nous remarquons un grand tapis qui paraît formé de plusieurs pièces rapportées. Le dessin de ce tapis fait partie du tissu, tandis que la plupart des tapis que nous avons eu l'occasion d'examiner en Chine présentaient tout simplement des dessins imprimés.

Parmi les objets de curiosité chinois se trouvent des racines de bambou sculptées ; des statuettes en bois, très-grotesques ; des tonnelets en porcelaine qui servent de sièges dans les jardins élégants ; des animaux fantastiques en terre et en bois, auxquels s'attachent souvent des idées superstitieuses et qui sont censés exercer une influence propice ou funeste dans les habitations.

Nous apercevons aussi un joli petit modèle de pagode, en terre colorée ; des moules en terre, à jour, servant de décors pour l'architecture ; des cassolettes à formes étranges ; de charmants modèles de jonques ; des meubles en rotin ; des jeux d'échecs, et des bronzes aux contours artistiques. Quelques délicieux petits vases en jade nous rappellent que cette pierre, très-estimée des Chinois, se présente sous toutes les formes, sous celles de flacons, de tasses, et de mille petits ornements, dans les salons des riches mandarins.

Les lanternes chinoises se font remarquer par leurs formes bizarres et variées.

Les éventails brillent, les uns par leurs charmants bonshommes en ivoire, nichés dans la soie ou dans le papier qui forment les plis ; les autres, par leurs admirables montures en écaille, en argent ou en ivoire ciselé.

Les écrans chinois sont mal représentés ici. A Canton, ils affectent mille formes différentes. Les uns, en papier de soie, arrondis ou taillés en hexagones, sont ornés de peintures grotesques et de bonshommes en ivoire ; les autres, formés de plumes blanches ou de plumes d'argus, sont taillés en cœurs et en triangles.

Nous remarquons un joli secrétaire en bois noir, à incrustations ; des pipes en bambou et en cuivre blanc ; des montres, des couteaux, des rasoirs ; un mannequin représentant un mandarin en grand costume, décoré de la plume de paon, et portant au sommet de son chapeau conique le bouton qui marque son rang.

Nous apercevons aussi une pièce de soie de couleur foncée, sur laquelle se trouve brodée, en assez grands caractères, une pétition adressée, il y a environ deux siècles, au sous-gouverneur de Canton, par quelques centaines de marchands dont les noms sont placés au bas.

Les fameux nids d'hirondelles, qui jouent un si grand rôle dans la cuisine chinoise, ne pouvaient pas manquer de trouver place à l'Exposition.

Ces nids ne se recueillent pas en Chine, comme on le croit en Europe ; ils y arrivent de l'archipel malais, et particulièrement des îles de Java et de Sumatra. Ils sont l'ouvrage d'une hirondelle qui ressemble fort peu à la nôtre, et qui les construit à l'aide d'une substance mucilagineuse, re-

cueillie, à ce qu'il paraît, sur les bords de la mer, substance qu'on dit être une sécrétion de certains poissons.

L'hirondelle construit le plus souvent la demeure de ses petits dans des anfractuosités de rochers à pic, dont le pied est arrosés par l'Océan, en sorte que le dénicheur s'expose aux plus grands dangers pour atteindre sa proie.

Les nids ont à peu près le double de la grosseur d'un œuf de poule. Ils sont soumis à de nombreuses préparations avant de paraître sur la table des Lucullus de l'empire du Centre. On commence par bien les sécher, puis ils sont livrés aux cureurs de nids, qui en extraient, au moyen de petits crochets, toutes les impuretés. Une fois raffinés, ils ne sont autre chose qu'une substance blanchâtre et cassante, qu'on prendrait volontiers pour de la colle de poisson cassée.

Les nids d'hirondelles sont classés, dans le commerce, en un grand nombre de qualités différentes. Les plus recherchés sont ceux qui ont renfermé des jeunes à peine couverts d'un léger duvet. Quand ils n'ont contenu que des œufs, ils sont rangés dans les sortes intermédiaires. Si leurs habitants avaient, par malheur, déjà des plumes, ils sont réputés de qualité inférieure. Ceux qui ont été abandonnés par les petits forment le rebut, à cause des plumes et des ordures dont ils sont remplis.

Les nids de première qualité valent jusqu'à 160 et 180 fr. le kilo, tandis que les dernières sortes se vendent à peine 30 fr.

Le potage aux nids d'hirondelles est un des meilleurs plats de la cuisine chinoise, et ne déplaît pas aux palais européens les plus délicats.

L'exposition des thés, qui est fort complète, mérite aussi quelques mots d'explication.

L'arbrisseau dont la feuille sert à fabriquer le thé a d'un mètre à un mètre et demi de hauteur.

Le thé vert et le thé noir ne sont pas, comme beaucoup de personnes se l'imaginent, le produit de deux arbres différents; la différence de teinte ne provient que des différences de préparation. Les Chinois obtiennent, à volonté, du thé noir ou du thé vert avec la même feuille. Cependant, certains crus sont spécialement consacrés à la production du thé vert, comme d'autres à celle du thé noir.

L'arbre à thé prospère dans des terrains très-légers, mais un peu humides. Il se reproduit par graines que l'on sème dans des pépinières. Au bout de quelque temps, on transplante les jeunes pousses et on les dispose en rangées régulières convenablement distancées.

Le meilleur emplacement pour une plantation de thé est la base d'une colline exposée au midi. Le versant méridional des collines Bohi fournit les meilleures qualités de tout l'empire. Elles sont exclusivement affectées à la consommation de la cour de Pékin, qui envoie des commissaires impériaux présider aux récoltes.

Celles-ci ont lieu trois ou quatre fois par an; mais on ne commence à cueillir les feuilles de l'arbre que quand il a atteint sa troisième année.

Le produit moyen d'un arbre est de 5 à 600 grammes, et sa durée de dix à vingt ans. La réputation de certains crus se perd dans la nuit des temps.

Les feuilles, une fois cueillies, sont soumises à une dessiccation lente sur des planches exposées au vent. On les retourne fréquemment et on les roule entre les mains. J'ai entendu dire que celles destinées à devenir du thé noir étaient soumises, pendant quelques heures, en plein air, à l'action des rayons solaires, ce qui donnait lieu à une sorte d'oxydation, tandis que les feuilles servant à faire du thé vert étaient séchées dans des bâtiments.

On procède ensuite à la torréfaction. Pour le thé noir, elle s'accomplit dans des bassins de fer en forme de calottes sphériques, disposés sur un rang dans des ouvertures pratiquées à la partie supérieure d'un fourneau en maçonnerie très-long. On met environ deux kilos de feuilles dans chaque bassin, et l'on agit avec une spatule, en chauffant le bassin à une température élevée, mais pas jusqu'au rouge. Le thé éprouve une légère décrépiation. L'opération dure environ une demi-heure.

Une seconde dessiccation a lieu ensuite. Elle

se fait dans des paniers tressés avec des branches de bambou; ces paniers ont environ un mètre de hauteur, et présentent dans leur milieu une séparation, aussi en treillis de bambou, sur laquelle on dispose une couche de feuilles qui s'élève jusque vers la moitié de la partie supérieure.

Chaque panier est placé au-dessus d'un trou de chaleur rond, dans lequel on a mis de la braise. La chaleur qui s'en exhale pénètre dans la couche de thé, que l'on remue, et la dessèche complètement.

La torréfaction du thé vert a lieu par un autre procédé. Les bassins de fer sont placés sur un fourneau dont la surface est inclinée; ils se trouvent donc dans une position oblique. On y soumet les jeunes feuilles à une chaleur modérée, et les vieilles à une température élevée, mais beaucoup moins que pour le thé noir. L'opération dure plus longtemps que pour ce dernier. On agit continuellement les feuilles avec la main.

Le thé vert ne subit qu'une seule torréfaction; on peut donc dire que ce qui constitue la véritable différence entre le thé noir et le thé vert, c'est que la dessiccation de ce dernier est moins avancée, moins complète; aussi peut-on convertir le thé vert en thé noir, mais non pas le thé noir en thé vert.

Il paraît que, pour donner une plus belle nuance à leurs thés verts, les Chinois y mêlent souvent du bleu de Prusse, du plâtre, du chromate de plomb et du curcuma. Les thés noirs sont à peu près les seuls qu'ils consomment; les autres sont destinés à l'exportation.

On peut passer en revue, à l'Exposition de Londres, toutes les variétés de thés les plus répandues dans le commerce, depuis le Bohi, le Congou, le Pachou ou Pékôé, le Sou-tching et le Paou-ching, qui sont les principaux thés noirs, jusqu'au Touan-kay, au Hyson, au thé impérial et au thé poudre à canon, qui forment les sortes vertes les plus renommées.

HAUSMANN.  
Délégué du ministre du commerce.

#### COURRIER DE PARIS ET DE LONDRES.

L'industrie des cinq parties du monde a l'honneur de prévenir les curieux, les visiteurs, les habitués, que le terme de son séjour à Londres est fixé au 11; qu'il n'y aura point à y revenir: la précieuse, la magnifique, l'immense collection va disparaître, impitoyablement dispersée dans tous les coins de l'univers; et déjà le déménagement commence, et bientôt vide, abandonné, désert, creux et désolé, le frêle édifice ne laissera plus voir au travers de ses fines murailles que du foin et de la paille, tristes vestiges du dernier voyage des merveilles qui ont fait sa gloire: fragilité des choses humaines! Lorsqu'il sera débarrassé de son lest, gare les coups de vent!

Au reste, l'Exposition a fait son temps: il faut le reconnaître, le nombre des retardataires n'est pas considérable, et qui devait voir a vu. Les Parisiens rentrent en foule et les étrangers suivent les Parisiens. Les Parisiens racontent leur voyage et ne sont pas encore revenus de toutes ces surprises, de toutes ces admirations dont ils ont été transportés, non pas à la vue des merveilles de détail de l'Exposition, mais du mouvement extraordinaire de cette étrange ville de Londres qui ne ressemble à aucune autre, auprès de laquelle Paris est froid, paisible, inanimé; où la rue Saint-Denis, avec ce qui nous semble un fatras de charrettes, de fiacres, de populaire et de gens affairés, serait classée pour la rue calme destinée aux personnes retirées des affaires, aux couvents et aux maisons de santé. Les Parisiens sont encore dans l'ébahissement quand ils songent aux deux files non interrompues et infinies d'omnibus sans cesse au galop, formant double haie à des myriades de voitures de toute espèce: ils racontent, ils racontent à n'en plus finir. Oh! les policemen, des gens très-comme il faut, qui portent la raie faite derrière la tête, et polis! Ils ne sont que 3,000, et ils font à eux seuls toute la police de Londres avec une facilité, une adresse, une politesse, un succès imaginables; et, dans ce drôle de pays, ajoutez-on, on ne marche que sur les trottoirs, et il y a tant de voitures, et elles sont si rapides, que vraiment il n'est permis et possible au piéton de

traverser que quand, par hasard, un embarras a tout arrêté. Voyez alors les policemen, comme ne moins de rien ils ont débrouillé cet écheveau, et comme on leur obéit.

Et toute cette série de maisons froides, basses et fermées comme des retraites: chacun a sa maison; voilà ce que le Parisien ne peut comprendre, lui qui est habitué à entasser, à superposer, à juxtaposer, à ajuster, comme en un jeu de patience, famille sur famille. « Comment! s'écrient-ils, chacun sa maison! cela est triste; et pas de portier! Ah! par exemple, pas de portier! voilà de ces joies immenses, inouïes, incommensurables, dont il ne nous sera jamais donné de jouir. Pas de portiers! trop heureux Anglais! »

Et puis la Tamise, et le tunnel, et les docks, et les prix des voitures de place, et de l'entrée dans tous les compartiments des monuments publics, et le prix des repas, du vin et des omnibus, et le prix de tout enfin; car tout cela ne ressemble guère à nos tarifs; et la mauvaise cuisine, et les diners invraisemblables, et Cremorne, et le Wauxhall! jamais le Parisien n'avait été aussi fort en ethnographie. Maintenant il connaît mieux Londres que Versailles. Londres est devenu, à part la question du télégraphe sous-marin prolongé qui en ferait un quartier central de Paris, Londres est devenu de la banlieue, et le bourgeois y fait volontiers des promenades: c'est un progrès: cela rend le Parisien moins casanier; cela lui montre que l'horizon extrême de la Bastille n'est pas précisément infranchissable, qu'il y a encore au delà quelques contrées habitées et qui peuvent être comptées sinon pour nos semblables, du moins pour nos analogues. Enfin, à l'Exposition, on a dû un résultat qui n'est pas sans importance: le Parisien ne connaît pas encore la campagne, mais au moins il connaît Londres; c'est un progrès.

Enfin, là-bas, il n'y a plus rien, qu'une foule de voyageurs et d'objets d'art qui font leurs malles. Rabattons-nous donc sur Paris.

La vogue inespérée du théâtre des Variétés se soutient, tant mieux; et pourtant cela est désolant. Je m'explique. On sait pourquoi M. Carpiet, le nouveau directeur, a pris, il y a trois ou quatre mois, cette entreprise en main: c'est par raison de santé. M. Carpiet, paraît-il, se livrait à un travail de bureau désastreux pour sa santé. Son médecin lui dit: Il faudrait une affaire grave, embrouillée, qui vous donnât du trac, de l'embarras, des inquiétudes; cela vous remettrait. Si vous pouviez faire faillite, vous seriez guéri.

M. Carpiet prit la direction des Variétés; il la paya cher; il la prit dans des conditions difficiles, avec un loyer cher, des engagements onéreux, des charges de toute espèce; je ne sais combien de pièces reçues, etc. Il semblait devoir obtenir sa guérison complète en trois mois. Cela lui eût coûté trois cent mille francs. Jamais mémoire d'apothicaire ne s'éleva si haut. Enfin il eût été guéri; mais point! Le théâtre réussit; les pièces, les engagements sont couverts par les recettes. Le théâtre des Variétés est guéri de son malaise de deux ans; mais qui guérira M. Carpiet?

Le Vaudeville a ouvert par une pièce à couplets, en trois tableaux, pièce d'ouverture. Mlle Saint-Marc joue l'Épigramme; Mlle Payre, le Vaudeville; un acteur, je crois même, joue le Sel. Vous dire par qui ces couplets sont chantés, c'est vous dire qu'ils sont ou du moins qu'ils semblent fins, spirituels, charmants, et que c'est un fort bon petit succès pour ouvrir la marche et vous mettre en goût.

Ouistiti! c'est Mlle Déjazet, déguisée par Alexandre Dumas en une espèce de petit Ruy-Blas, qu'on avait norci ou plutôt cuivré à la première représentation, idée qui a été fort mal accueillie; mais le lendemain, ou le théâtre, ou Mlle Déjazet, ou tous les deux se sont ravisés, et la pièce marche admirablement, soutenue par l'esprit, la finesse, la grâce et la jeunesse, à vrai dire, éternelle de la grande comédienne.

La première pièce, intitulée: *Peut-être bonhomme vit encore*, est de MM. Dartois et Besselièvre; Ouistiti, de MM. Leuven et Brunswick, ou plutôt, dit-on, tout simplement d'Alexandre Dumas. Cela est possible.

La salle, — car ce soir-là on n'a cessé d'annoncer des auteurs, — la salle est de MM. Philastre, Cambon et Thierry. — En somme, trois succès. Passons à M. Anicet Bourgeois.



M. Anicet Bourgeois triomphe sur toute la ligne... des boulevardiers. Hier, en faisant voyager son public dans les *Quatre Parties du monde*, il remportait une victoire sur la scène de ce *Cirque-National* où l'empereur Napoléon, l'armée française, tous les généraux, maréchaux et généraux de l'Empire ont tant de fois triomphé. Aujourd'hui, bras dessus bras dessous avec son collaborateur habituel, Michel Masson, l'auteur des *Contes de l'Atelier*, M. Anicet Bourgeois vient de faire fondre en eau toute la salle de l'Ambigu.

*Marthe et Marie* est un drame intime, touchant, une de ces poignantes histoires faites pour briser le cœur des mères placées entre leur propre déshonneur et l'avenir de leur enfant. C'est une donnée toute nouvelle, que nous n'avons pas encore vu produite sur la scène : — Marthe a été sauvée, le jour du mariage du Dauphin et de Marie-Antoinette, en 1770, au milieu des scènes de cette catastrophe épouvantable où l'écrasement d'une foule inaugurerait l'union de cette belle et noble femme, qui devait partager avec son royal époux le trône et l'échafaud. L'homme qui a sauvé Marthe était ivre : quand il eut emporté dans ses bras cette belle créature, il a perdu la tête, et se laissant entraîner par la double influence de l'ivresse et du désir, il a déshonoré celle qu'il venait de sauver.

Marthe appartient à une des plus nobles familles de France. Elle est devenue mère!... Pour cacher sa faute, l'enfant qui est né de ce crime sans nom, de cette honte involontaire, passe pour sa sœur.

Voilà donc Marthe sœur et mère tout à la fois

de cette belle jeune fille qui est le fruit de cet acte brutal. Tout le drame est dans cette donnée originale, et bien difficile à conduire à travers les exigences de la scène.

Nous ne raconterons pas ici les mille incidents qui naissent de cette situation toute poignante : il faut aller voir ce drame. Mais ce qu'il faut signaler, c'est le talent, l'âme, le génie dramatique hors ligne, la beauté de Mme Guyon, chargée du rôle de Marthe.

Il y a quelques années, le drame et la tragédie n'avaient plus d'interprètes : Mme Dorval était morte ; elle avait emporté, avec bien des défauts, d'éminentes qualités, l'entraînement, l'expression saisissante de la douleur. Quant à la tragédie, elle était devenue une lettre morte : on n'en parlait plus. Mlle Rachel a paru. Elle a évoqué les statues antiques, et nous avons vu marcher, parler, agir ces grandes ombres dont le souvenir seul avait su conserver encore le culte et l'admiration... Mais le drame... le drame moderne?...

Or, Mme Guyon, qui avait trouvé dans Frédéric Soulié son initiateur aux grandes émotions du cœur humain, a parcouru, depuis trois ou quatre ans, toutes les passions du drame, non pas telles que les dieux, ou les Grecs, ou les Romains, les ressentait, mais telles que le cœur humain les éprouve. Cette femme, si belle, si vraie, qui n'est plus seulement une artiste, quand elle se laisse entraîner par la passion qui la domine, mais qui est, toujours, la personnification même de cette passion, Mme Guyon, est appelée aux plus hautes destinées dramatiques.

Comment se fait-il que la première scène française ne s'empare pas de ce talent, qui n'a jamais (tant il est naturellement pur!) perdu la dignité dans l'art? Sans doute Mme Dorval avait de l'âme... mais que d'exagération, et parfois de trivialité dans son jeu! Jamais Mme Guyon ne cherche ses effets que dans le langage naturel et progressif du cœur ; suivez les nuances exquises de son maintien : avec quelle sympathie pour ce qui souffre, quelle noblesse contre ce qui flétrit, quelle tendresse profondément inspirée, elle exprime, dans la *Closerie des Genêts*, l'étonnement du déshonneur ; dans *Marianne*, la sollicitude d'une mère ; dans *Marthe et Marie*, l'abnégation résolue de la mère et de la sœur! L'art dramatique élevé à cette puissance, c'est la vérité, c'est la nature ; c'est plus que le jeu de la scène, c'est l'étude complète du cœur. Il est évident qu'une artiste qui traduit la passion avec une vérité pareille est une femme éminemment distinguée, dont la pensée ne peut avoir de commerce qu'avec les grandes œuvres ; et nous félicitons sincèrement MM. Anicet Bourgeois et Michel Masson d'avoir élevé leur drame à la hauteur d'une grande inspiration, en songeant à leur interprète.

Mme Naptal Arnaud, qui joue le rôle de Marie, y met toute sa grâce et la suave expression de ses beaux yeux. MM. Saint-Ernest et Chilly composent leurs rôles avec un sentiment fort élevé du drame.

*Marthe et Marie* remplira la salle de l'Ambigu pendant trois mois.

G. DE BOUQUVILLE.

### ARITHMOMÈTRE PERFECTIONNÉ

INVENTÉ PAR M. LE CHEVALIER THOMAS DE COLMAR, Directeur de la Compagnie d'assurances le Soleil.

Depuis Pascal, qui le premier eut, dès 1642, la pensée d'appliquer la mécanique aux calculs numériques, des essais nombreux ont été faits dans cette voie. Un des anciens présidents de la *Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale*, M. Franœur, signalait, en 1821, dans son rapport sur l'arithmomètre de M. Thomas, dont nous

nous occupons actuellement, les calculateurs de Pascal, de l'Épine, de Boitissandeu et de Diderot, observant que toutes ces machines étaient rapidement tombées dans l'oubli, et ajoutant que celle de M. Thomas donnait de suite et sans tâtonnement les résultats de calcul, et n'était faite à l'imitation d'aucune des premières.

Le conseil d'administration de la *Société d'encouragement* sus-mentionnée décida, sur le rapport de M. Benoît, du 12 mars dernier, que, dans la séance générale du 7 mai suivant, il serait donné à M. le chevalier Thomas de Colmar, une médaille d'or pour sa machine à calculer.

Nous ne donnerons point ici la description de cet ingénieux instrument dont son auteur surveille les fonctions depuis trente ans, et auquel il a ajouté, dans ces derniers temps, des perfectionnements notables ; qu'il nous suffise de dire qu'en moins de dix-huit secondes on peut, par son moyen, opérer la multiplication la plus compliquée.

Il ne faut pas une minute pour trouver le nombre 9,999,999,800,000,001, qui est le carré de 99,999,999.

### FAITS DIVERS.

SÉANCE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

L'Académie des Beaux-Arts a tenu le 4 octobre sa séance annuelle, sous la présidence de M. Au-

quarante-cinq secondes suffisent pour fournir le nombre 4,094,043,055,449,522, qui est le produit de 93,785,426, multiplié par 43,653,297. En dix-sept secondes on peut faire écrire par l'arithmomètre le nombre 1,411,111,088,888,889, produit du nombre 99,999,999, multiplié par 14,111,111.

C'est en poursuivant sans relâche la simplification de sa machine, que M. le chevalier Thomas de Colmar, est parvenu à lui donner la propriété

en aussi peu de temps qu'on a mis à le faire, l'exactitude de tout calcul, et que la réduction d'une fraction ordinaire en fraction décimale s'y fait très-aisément.

La même facilité existe en ce qui touche l'extraction des racines tant cubiques que carrées, et surtout pour l'obtention de la plupart des tables numériques des barèmes.

Les services inappréciables que cette machine peut rendre dans les banques et dans les maisons

de commerce sont évidents, et, pour leurs longs et fastidieux travaux, les vérificateurs et les ingénieurs ne trouveront pas un moindre secours que le commerce dans son emploi.

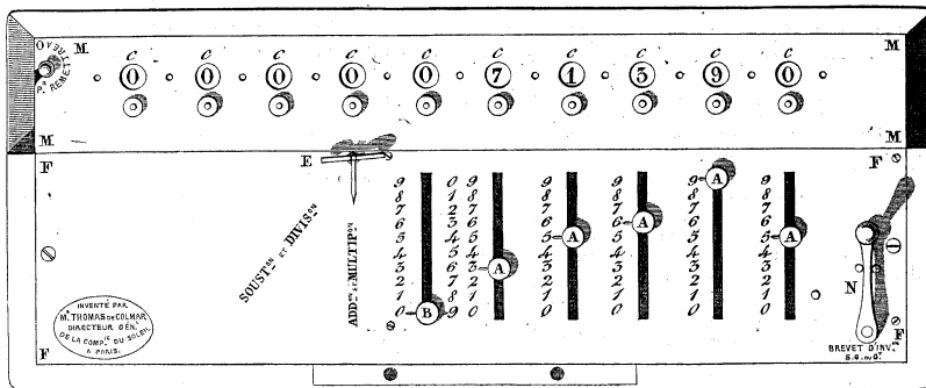
En un mot, entre toutes les merveilles de l'Exposition universelle de Londres, nous n'avons rien vu de plus ingénieux que la précieuse

découverte de M. le chevalier Thomas de Colmar, à laquelle est réservé le plus brillant avenir.

CLARIOND.

Nous venons d'apprendre que l'habile inventeur a trouvé, pour opérer sur l'arithmomètre, un moyen simplifié qui permet d'obtenir le résultat des opérations compliquées dans un temps beaucoup moindre que celui déjà si restreint dont nous avons parlé plus haut. Ainsi, le produit du nombre 99,999,999, multiplié par lui-même, paraîtrait dans les lucarnes en deux secondes.

Nous donnons ci-contre le dessin de son ingénieuse machine.



Arithmomètre perfectionné, par M. le chevalier Thomas de Colmar.

de faire les soustractions, et par suite la division, qui n'est qu'une soustraction multiple et détaillée du diviseur retranché du dividende.

Cette opération se fait encore avec une grande rapidité. Ainsi, en écrivant pour dividende, dans les lucarnes spéciales de l'instrument, le nombre 9,482,736,456,483,022, et dans les coulisses, le nombre 69,889,989 pour diviseur, il suffit de soixante-quinze secondes pour obtenir les chiffres entiers 134,482,501 du quotient. Le reste de la division figure dans les lucarnes, où on lit 32,950,533.

Ces opérations se font en tournant une manivelle.

Il va sans dire que l'arithmomètre fournit, par une condition particulière de son mécanisme, le moyen de vérifier, avec la plus grande facilité et

guste Dumont. Malgré le mauvais temps, il y avait foule à l'Institut. Un grand nombre d'académiciens en habit aux palmes vertes et de dames en élégantes toilettes assistaient à cette séance.

Après l'exécution d'une symphonie de M. Deprés, pensionnaire de France à Rome, le secré-

taire perpétuel, M. Raoul-Rochette, a lu un rapport sur les ouvrages des pensionnaires de l'Académie.

Les noms des lauréats ont été proclamés dans l'ordre suivant :

I.

Grands prix de peinture.

Le sujet donné par l'Académie était : *Périclès au lit de mort de son fils.*

Le premier grand prix a été remporté par M. Chiffard (François-Nicolas), né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), le 31 mars 1825, élève de M. Coinet, membre de l'Institut, officier de la Légion-d'Honneur.

Le second prix a été remporté par M. Jacomoty (Félix-Henri), né à Quingey (Doubs), le 19 novembre 1828, élève de M. Picot.

Le deuxième second grand prix a été remporté par M. Lévy (Emile), né à Paris (Seine), le 29 août 1826, élève de MM. Abel de Pujol et Picot.

II.

Grands prix de sculpture.

L'Académie avait donné pour sujet de concours : *Les Grecs et les Troyens se disputant le corps de Patrocle.*

Le premier grand prix a été remporté par M. Bonnardel (Pierre-Antoine-Hippolyte), né à Bonnavy (Saône-et-Loire), le 14 janvier 1824, élève de M. Ramey et de M. Dumont.

Ce lauréat n'était pas présent à la séance. La nouvelle de son triomphe lui a causé un tel saisissement, qu'il en est tombé malade et a dû se retirer au sein de sa famille pour y recevoir des soins.

Le second premier grand prix a été remporté par M. Crauck (Adolphe-Désiré), né à Valenciennes (Nord), le 16 juillet 1827, élève de M. Pradier.

Le second grand prix a été remporté par

M. Debut (Didier), né à Moulins (Allier), le 4 juin 1824, élève de M. David.

Le deuxième second grand prix a été remporté par M. Maniglier (Henri-Charles), né à Paris (Seine), le 14 octobre 1826, élève de M. Ramey et de M. Dumont.

Une mention honorable a été accordée à M. Lepère (Alfred-Adolphe-Edouard), né à Paris (Seine), le 15 mai 1827, élève de M. Ramey, de M. Dumont et de M. Toussaint.

L'Académie a décidé que le témoignage de sa satisfaction sur la force de ce concours serait rendu public, dans la séance où elle distribue les grands prix.

III.

Grands prix d'architecture.

Le sujet donné par l'Académie était : *Un hospice sur l'une des hautes montagnes des Alpes.*

Le premier grand prix a été remporté par M. Ancelot (Gabriel-Auguste), né à Paris (Seine), le 21 décembre 1829, élève de M. Baltard.

Le second grand prix a été remporté par M. Triquet (Michel-Achille), né à Paris (Seine), le 21 décembre 1828, élève de M. Le Bas.

Une mention honorable a été accordée à M. Chapelain (Joseph-Alfred), né à Paris (Seine), le 15 janvier 1829, élève de M. Boulet, de M. St-Père et de M. Trouillet.

IV.

Grands prix de gravure en médailles et en pierres fines.

Le sujet donné par l'Académie était : *Neptune faisant naître le cheval.*

« Neptune fait naître le cheval en frappant le sol de son trident. »

L'Académie n'a point décerné de premier prix.

Le second grand prix a été remporté par M. Chapu (Henri-Michel-Antoine), né à Mée (Seine-et-Marne), le 9 septembre 1833, élève de M. Pradier et de M. Bovy.

V.

Grands prix de composition musical.

Le premier grand prix a été remporté par M. Delehelle (Jean-Charles-Alfred), né à Paris (Seine), le 12 janvier 1826, élève de M. Adam et de feu M. Colet.

Le second grand prix a été remporté par M. Galibert (Pierre-Christophe-Charles), né à Perpignan (Pyrénées-Orientales), le 8 août 1826, élève de M. Halévy et de M. Bazin.

Le deuxième second grand prix a été remporté par M. Cohen (Léonce), né à Paris (Seine), le 12 février 1829, élève de M. Leborne.

Quatre-vingt-dix-sept pièces de vers ont été envoyées au concours de cette année; l'Académie a choisi celle qui portait le n° 46, intitulée *le Prisonnier*, dont l'auteur est M. Edouard Monnais.

M. Raoul-Rochette a lu ensuite une notice biographique sur M. Granet. Ce travail, malgré sa longueur, a paru impressionner l'auditoire.

La séance a été terminée par l'exécution de la cantate de M. Delehelle, premier grand prix de composition, qui avait pour interprètes MM. Boulo, Merly et Mlle Mioland. Cette cantate a obtenu un très-légitime succès, qui a été partagé entre l'auteur et les chanteurs.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

Numéro 1°.

TEXTE. Pages.

Inauguration du palais de l'Exposition. 2

Classification des objets exposés. 6

Explication des dessins. 7

Notice sur le bâtiment de l'Exposition. 10

Aperçu sur les minéraux exposés. 12

Liste des jurés français et anglais. 11

Faits divers. 16

VIGNETTES. Pages.

La Reine inaugurant l'Exposition. 1

Le Lion amoureux. 4

La Nymphe Io et Baccus enfant. 4

Vue intérieure du Palais de Cristal, nouveau point de vue. 5

Coffre à bijoux. 5

Le Poiler House. 8

Le Lion. 9

Plan typographique du bâtiment de l'Exposition universelle. 8 et 9

Vue extérieure du Palais de Cristal. 12

L'Astronomie. 12

Boîte à thé en argent. 12

Piano pour le peuple. 13

Le Pronostiqueur de tempêtes. 13

Godefroy de Bouillon. 16

Numéro 2.

Revue de l'Exposition. 18

Lettres de M. Bianqui, de l'Institut. 23

Chronique de l'Exposition. 27

Explication des dessins. 27

Dans le Transept. 28

Chronique de Londres. 29

Faits divers. 31

VIGNETTES. Pages.

La Reine visitant le koh-i-nor. 17

Fontaines et vases en bronze. 20

Salière en argent. 20

La Mendiante. 21

Boîte à bijoux. 21

L'orgue (Gray et Darison). 24

Le Giotto. 24

Pont à air en caoutchouc. 25

Vases. 25

Baldaqin en porcelaine de Sèvres. 28

Fontaine en fer fondu. 29

Numéro 3.

Revue de l'Exposition. 33

Suite des lettres de M. Bianqui. 34

Exposition des Etats-Unis. 35

Etudes spéciales sur les principales divisions de l'Exposition. 39

Machines électriques et électro-métallurgiques. 42

Chronique de l'Exposition. 43

Chronique de Londres. 43

Liste des exposants français. 44

VIGNETTES. Pages.

Poteries du Zollverein. 33

Grue d'Henderson (3 gravures). 36

La presse hydraulique du pont Britannia. 37

Paravent en jonc. 37

Scène de la Passion, groupe en plâtre. 40

Meubles en jonc tordu. 40

Un Baigneur. 44

Fourneaux (2 gravures). 44

Statue équestre de la reine Victoria. 44

Libussa, reine de Bohême. 45

George de Podiebrad, roi de Bohême. 48

Numéro 4.

La France et l'Angleterre. 49

Les p seports et lord Palmerston. 51

Courrier de Londres. 52

Les Economistes français à Londres. 52

Lettre de M. Jules Janin. 54

Chronique de l'Exposition. 55

Dernières nouvelles de Londres. 56

Fauteuil d'apparat ou trône des ateliers de M. Dankouski, d'York. 57

Courrier de Paris. 58

Bulletin scientifique. 59

Ebénisterie française. 59

Avantage des Expositions cosmopolites. 62

Actes officiels. 62

VIGNETTES. Pages.

Statue. 52

Surtout de bureau. 53

Dessin de chaise (Botticher). 56

Amazone combattant à cheval (Kiss). 57

Fauteuil d'apparat. 57

Nécessaire de voyage, table à ouvrage, coffre sculpté, nécessaire de voyage, table-guêridon. 60

Nécessaire de voyage, coffre de Bouillet, boîte à thé, étagère, cave à liqueurs, pupitre. 61

TEXTE. Pages.

Chronique générale. 62

De l'influence des mécaniques sur le prix des salaires et le bien-être du peuple. 62

Numéro 5.

L'éducation professionnelle. 65

Il Palazzo di Cristal. 66

O journaux ! ô leçons ! 66

Les limites de l'industrie. 66

Les délégués de l'industrie française à Londres. 67

Application du fer à l'art décoratif. 67

Revue de l'Exposition universelle. 68

Courrier de Londres. 70

Chronique de l'Exposition universelle. 71

Les Economistes français à Londres. 72

Courrier de Paris. 74

Chronique générale. 79

Explication des dessins. 79

VIGNETTES. Pages.

Vaisselle de luxe (Smith et Nicholson). 65

Candélabre en fonte de fer (Brocha de Paris). 68

Guéridon (Morand). 63

Fauteuil (Janselme). 68

Phaeton (MM. Holmes). 69

Serre-bijoux. 69

Coupe d'ivoire (Henri Hemphill), théière, sucrier, brocs à lait et à crème, cruche à eau à l'usage de la Turquie (Wegwood). 72

La reine Marguerite (Messenger et fils). 73

Cheminée de fonte de fer (Vandré). 73

Broche d'après l'antique (Waterhouse). 76

Autre broche analogue. 76

Id.. 76

Id.. 76

Id.. 76

Pince à sucre (Higgings). 77

Bougeoir (Id.). 77

Cuillère à sel, manche de couteau, cuillère à sauce, celle à poisson. 77

Numéro 6.

A chacun selon ses œuvres. 82

Simple question. 82

Propriété des objets exposés. 82

L'anglomanie. 82

Courrier de Londres. 82

L'Exposition lyonnaise. 83

Appareil de Cox. 84

La Famille chinoise. 88

Les Economistes français. 90

Bulletin scientifique. 97

Courrier de Paris. 93

Bulletin industriel. 94

Variétés biographiques. 95

VIGNETTES. Pages.

Visite des émigrants de la Société de colonisation d'Amérique au Palais de Cristal. 81

Pompe rotative à main d'Appold (3 gravures). 85

Fontaine d'Acis et Galatée. 88

La Famille chinoise. 88

Trophée chinois (Keith et C.). 89

Machines à bobines (Judkins) (2 gravures). 92

Vitrail gothique normand. 93

Numéro 7.

De la propriété et de l'exploitation des inventions. 97

Bulletin industriel. 98

Démonstration de la rotation de la terre par le pendule. 100

Courrier de Londres. 102

Les Economistes français à Londres. 103

Revue de l'Exposition. 106

Courrier de Paris. 109

De l'influence des mécaniques sur le prix des salaires et le bien-être du peuple. 111

Explication des dessins. 111

VIGNETTES. Pages.

Bibliothèque en palissandre. 97

Figures démonstratives de la rotation de la terre. 100 et 101

Le Massacre des Innocents. 104

Ariane abandonnée. 104

Sainte Elisabeth de Hongrie. 104

La reine Elisabeth d'Angleterre. 105

Piecing-machine de Grouley. 108

Roue à palettes en éventail. 109

Numéro 8.

TEXTE. Pages. Avis du gérant sur la rédaction nouvelle du Palais de Cristal... 114

VIGNETTES. Pages. Vitraux (Gallimard)... 113

Numéro 9.

Bulletin industriel (libre échange Cobden)... 130

Divaa circulaire (Arm. Couder)... 129

Numéro 10.

Bulletin industriel (projet de loi)... 146

Le duc de Wellington au déballage de la statue de Napoléon... 145

Numéro 11.

Exhibition (Jobard)... 162

Groupe de Guillaume de Nassau (Brown)... 161

Numéro 12.

Notice sur Daguerre... 176

Portrait de Daguerre... 176

Numéro 13.

Groupe d'horloges (Détouche)... 193

Groupe d'horloges (Détouche)... 193

Numéro 14.

Réception du lord-maire, etc... 210

Fête militaire au Champ-de-Mars... 209

Numéro 15.

Bulletin industriel (Réforme de la loi de 1844)... 226

Vase en malachite... 226

TEXTE.

Lettre de M. Dupin (Charles) au prince Albert et Chronique de l'Exposition... 239

Numéro 16.

Bulletin industriel (assemblée internationale)... 242

Numéro 17.

Bulletin industriel (Préjugés contre la propriété industrielle)... 258

Numéro 18.

Bulletin industriel: Résumé du projet de loi... 274

Numéro 19.

Bulletin industriel (Des chefs d'ateliers et d'usines)... 290

Numéro 21.

Bulletin industriel... 322

Numéro 22.

Avis important... 337

Numéro 23.

Avis important... 353

VIGNETTES.

Vase en porcelaine, de Péterhoff... 236

Statue du général Damesme... 241

Expériences au Champ-de-Mars du Fire Annihilator... 257

Statue du général Marceau... 273

Portrait malachite du prince Demidoff... 289

Portraits de la reine Victoria et du prince Albert... 306

Cour des Beaux-Arts... 321

Attaque d'un convoi anglais par les Cafres... 337

Groupe de Lion (Miller)... 353

FIN.